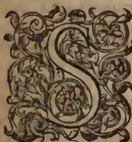


non è
Parigi, Chaudière, 1584 come appare
a CAT.
o 1577?,
forse Parigi, Chaudière, 1580.
1582?



AV TRES-CHRESTIEN ROY DE FRANCE ET DE POlongne, Henry III. de ce nom.

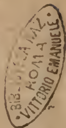


IRE, si nous adioustons foy au dire de Platon, les Republiques ne seront point plustost heureuses, que lors que les Rois Philosopheront, ou quand les Philosophes regneront. Salomon parlant d'vn esprit plus diuin, exhorte les Rois à aimer & chercher la Sapience, à fin qu'ils regnent iustement en la terre, & eternellement és cieux. Aussi de la Sapience & de la Philosophie, comme de leur source vifue, decoulent le moderer par bonnes loix & bon exemple. le defendre par prouësse, & le nourrir par sagesse & prouidence: qui sont les liens de toute perfection requise en vn Roy accomply, & qui desire gouuerner son Royaume selon Pieté & Iustice. Or ces trois dons grands & excellens, dependans comme toute autre grace, de Dieu: vn des moyens dont plus volontiers il se sert, pour en enrichir ceux qui ont en main les resnes du gouuernement de ce monde, est de leur emprein-

5. Reip.

Sap. 6.

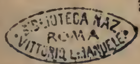




dre au cœur vn amour & desir des lettres & sciences. L'intelligence desquelles ne pouuans auoir en tout si accomplie, à cause de leur grande & onereuse charge, comme les hommes priuez, qui iouyssans en repos du fruict des labeurs de leurs Rois, ne s'adonnent à autre vacation : leurs Majestez se sentent de tant plus eguillonnees à aimer, rechercher, & honorer ceux de leurs subiets. qui mieux leur peuuent mettre deuant les yeux, les vertueux & doctes enseignemens qui se puisent en la fontaine des arts & disciplines. Ce fut pourquoy Antigone Roy de Macedoyne escriuit « en ces mots au Philosophe Zenon : Ie tien pour « certain que ie te passe en bien & faueur de fortu-« ne, & en la reputation de telles choses : mais aussi « ie cognois que tu as beaucoup par dessus moy, & que tu me surpasses en la vraye felicité, qui est en la science & discipline des estudes. Pour ceste » cause ie souhaite grandement que tu viennes vers » moy. Ce que ie te prie ne me vouloir refuser, à » fin que ie puisse iouyr de ta conuersation & com-» pagnie, tant pour mon vtilité, que de tous les » Macedoniens mes suiets. Car qui instruit le Prince, profite semblablement à tous ceux qu'il a en charge. Ce mesme amour à la science faisoit que les ornemens des festins de ce grand amateur de vertu Ptolomee Philadelphe Roy d'Egypte, estoient toutes questions graues, tant de la pieté, que de la Philosophie, & lesquelles il proposoit à traiter & resouldre aux gens doctes qu'il entretenoit ordinairement à sa suitte.

Diogen. laert. de vita Philosoph. 7.

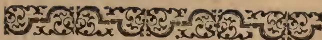
L'exemple de ces deux magnanimes Roys, SIRE, reluisant du tout en vous, qui aimez & fauorisez grandement les lettres, & les professeurs d'icelles, & qui ouurez la porte de la saincte & vertueuse discipline tant cherie des Anciens pour se rendre iournellement mieux informez du deuoir de leurs charges: Promet à vos bons subiects & vassaux, de veoir sous vostre regne, par la grace diuine, le mal effacé des sinistres effects reussiz de si longs troubles & guerres ciuiles. Et tous en conçoiuent de tant plus certaine esperance, qu'ils vous voyēt employer de zele sainct & bonne affection, à remettre en leur force & beauté la Pieté, & la Iustice, qui estoient comme enseuelies en la France, & à glorieusement couronner l'œuure que ce grand Roy FRANÇOIS vostre ayeul, auoit heureusement commencé, pour faire florir en ce Royaume les arts & les sciences. Le disner de ce Prince d'auguste memoire, estoit vne seconde table de Salomon, où les plus doctes de chacune nation alloient pour profiter & apprendre: La vostre, SIRE, enuironnee de ceux qui font & escoutent de iour en iour plusieurs graues & beaux discours en vostre presence, semble vne eschole dressee, pour instruire les hommes naiz à la vertu. Et pour mon regard, ayant eu tant d'heur pendant l'assemblee de voz Estats à Blois, que de participer au fruict qui s'en recueille, Il me vint en l'opinion d'offrir à vostre Majesté vn entremets de fruicts par moy cueillis en vn iardin ou verger Platonique, au-



trement appellé Academie, où ie m'estois trouué, y auoit fort peu de temps auec quelques ieunes Gentils-hommes Angeuins mes compagnons, discourans ensemble de l'institution en bonnes mœurs, & du moyen de bien & heureusement viure en tous estats & conditions. Et combien que mille considerations me vinssent lors au deuant des yeux pour empescher ma deliberation : comme le peu d'auctorité que la ieunesse peult & doit prendre en conseil entre les plus vieux : la hautesse du subiect qu'elle s'estoit proposé de traicter en vn aage peu auancé d'experience : l'oubly que i'auois peu faire par faulte de riche & heureuse memoire du meilleur fondement de leur discours : mon iugement non assez solide, & ma profession peu cõuenable, pour les bien representer par vn bon ordre : Bref que au regard de vostre naturelle & rare vertu, SIRE. & de la doctrine que prenez, tant en la lecture des bons autheurs, que par vostre familiere communication auec les doctes & grands personnages qui sont pres vostre Majesté : Ce ne seroit qu'opposer la clarté d'vn iour obscur, plein de nuees & broullaz, aux clairs rayons d'vn Soleil bien luysant, & comme on dict, vouloir enseigner Mineruе : Toutes ces raisons, dis-ie, n'estans que trop considerables pour me faire changer d'opinion : Neantmoins me souuenant de plusieurs belles & graues sentences tirees des Philosophes Grecs & Latins, & des memorables exemples de la vie des anciens sages & hommes

illuſtres, dont ſes diſcours eſtoient enrichis, qui pourroient en delectant voſtre genereux eſprit, luy refreſchir la memoire des dits notables en la louange de la vertu, & blaſme du vice, que vous auez touſiours aimé d'ouyr: Voyant auſsi la bonté de ce grand Monarque des Perſes Artaxerxe reuiure en vous, lequel receut d'vne face ioyeuſe vn preſent d'eau d'vn pauure maneuure, ores qu'il n'en euſt que faire, eſtimant non moins acte de magnanimité de prendre en gré & receuoir auec bon viſage de preſens faicts d'vne affection cordiale & bõne, que d'en donner liberalemẽt de biẽ grãds: I'ay ſurmonté tout ce qui me vouloit retarder de mon entreprinſe. M'aſſeurant tant de voſtre benigne & Royale grandeur (comme ie l'en ſupplie tres-humblement) que meſurerez la grace de l'offre de ce mien petit labeur, non au merite d'iceluy, ny de la perſonne de l'vn de vos infimes ſeruiteurs & ſubiects qui le vous preſente, mais à l'excellence des choſes que verrez eſtre traictees en ceſte Academie, & au ſeruiable & tres-affectiõné deſir, duquel ie dedie & conſacre biens & vie à voſtre ſeruice. Priant Dieu, SIRE, vouloir cõſeruer voſtre Majeſté en bonne proſperité, accroiſſement d'honneur, & continuation de longue & heureuſe vie. A la Barree, au mois de Feburier, Mil cinq cens ſoixante & dixſept.

Voſtre tres-humble & tres-obeiſſant ſeruiteur & ſubiet
PIERRE DE LA PRIMAVDAYE.



AV LECTEVR.

LES Philosophes nous enseignent par leurs escrits, & encores mieux l'experience nous le monstre, que le propre de l'ame est appeter & desirer: & que de là procedent toutes les affections & desirs des hommes, qui les tirent çà & là diuersement, pour paruenir à ce qu'ils pensent les pouuoir amener à la iouyssance de quelque bien, pour en contentement viure heureux. Laquelle felicité la plus part des humains par vne fausse opinion, ou plustost ignorance du bien, & suyuant l'inclination de leur nature corrompue, cherchent & s'efforcent de trouuer en choses humaines & terriennes, comme en richesse, gloire, honneur & volupté. La fruition desquelles choses ne leur apportant iamais dequoy assez se contenter: ils se voyët tousiours priuez de la fin de leurs desirs, & contraincts d'errer toute leur vie sans borne ny mesure, en la temerité & inconstance de leurs appetits. Et soit qu'ils s'esiouyssent pour quelque peu de temps de tout changement nouueau, ils s'ennuyent neantmoins incontinent de la mesme chose, que n'agueres ils auoient ardemment desiré. Leur condition leur semble tousiours la pire, & toute sorte de vie presente, onereuse. D'vn estat, ils en cherchent vn autre. Maintenant ils se retirent du seruice des Princes, & mesprisent les charges publiques: Tout aussi tost ils blasment la vie oisiue, & briguent d'estre employez. Ils quittent vne contree, pour s'aller habituer en vne autre: puis

tout soudain ils desirent retourner sur leurs premiers pas. Ceux qui n'ont point de femmes ny d'enfans, ne cherchent & souhaitent: quand ils ont, ils ne demandent rien plus bien souuent, que d'en estre despeschez: puis aussi tost on les voit remariez. Ont ils amassé de grandes richesses, & augmenté de moitié leur reuenu, ils en veulent encores faire autant. Le Soldat tend à estre Capitaine: de Capitaine, Maistre de camp: de Maistre de camp, Lieutenant de Roy: puis il voudroit volontiers se faire Roy luy mesme. Le simple Prestre veult estre Curé: de Curé, Euesque: d'Euesque, Cardinal: de Cardinal, Pape: puis commander aux Roys & Princes souuerains. Les Roys ne se contentent de regner sur leurs subiects, ains tendent tousiours à croistre leurs limites, pour se faire (s'ils pouuoient) seuls Monarques. Bref, tous les hommes qui ont le cœur aux biens du monde, quand ils sont deuenus cecy, ils voudroient estre cela: puis apres y estre paruenus, quelque autre desir nouueau les passionne encores d'auantage, & s'enflamme de plus en plus en eux ce mal de continuelles, incertaines, & insatiables cupiditez & conuoitises, iusques à ce que finalemẽt " la mort ait trenché le fil de leur inconstante, & non iamais " contente vie: & ce d'autant que le changer d'estat, & de " condition, n'arrache point de l'esprit ce qui l'aggraue & " pertrouble, à sçauoir l'ignorance des choses, & l'imperfe- " ction de la raison.

Mais ceux qui par l'estude en la Sapience, se sont pourueus de sçauoir, & d'intelligence, cognoissans que toutes choses humaines & terriennes sont incertaines, abusiues, & glissantes, & autant d'allechemens aux hommes, pour les tirer en precipice & ruyne, mettent vn beaucoup meilleur & plus certain fondement de leur bien, contente-

*ment & felicité. Car tant s'en faut qu'ils soient menez comme les mondains, des desirs de grandeurs, de richesses, & de voluptez, que plustost ils en souhaitent moins que ils n'en ont, les mesprisent, s'en seruent comme n'en ayans point, & deliurans leur ame par la grace diuine, de toutes les perturbations qui la tiennent assiegee dans la pri-
» son du corps, ils esleuent leurs souhaits & desirs, voire ils
» rapportent toutes les fins de leurs intentions & actions,
» à ce seul but, d'estre vnis & conioincts à la fin derniere
» de leur bien souuerain, qui est la pleine & entiere fruition
» de l'essence de Dieu, pour estre tout en vn coup assouuis
» & rassasiez de leurs sainctes affections, en la iouyssance
» de ceste diuine lumiere, par vne tres-heureuse & immor-
» telle vie, despouillez de ce corps de mort, & de toutes con-
» cupiscences & passions, & s'esgayans en vne felicité,
» qu'œil n'a point veu, ny oreille ouy, & n'est iamais entré
» au cœur d'homme. Aussi deuons nous sçauoir si nous auons tant soit peu de iugement & raison, qu'en toutes les choses qui sont au monde, pour grandes & belles qu'elles puissent apparoir à nos yeux & sens charnels, il y a vn tel meslange d'amertume & de desplaisir conioinct à la iouyssance d'icelles, que si nous pouuions diuiser le mal d'auec ce qui faussement des ignorans est appellé bien, & les balancer l'vn contre l'autre: il n'y a point de doubte, que le pire n'emportast facilement au poids tout ce qui s'y pourroit trouuer de bon. Mais comment appellerions nous
» bien, ce qui est ainsi meslé du mal, & qui nuit plus souuent
» qu'il ne profite, mesme qui estant possedé en toute abon-
» dance, ne peut empescher son possesseur d'estre malheu-
» reux & miserable? Quel contentement l'homme y trou-
» uera-il, veu qu'encores vn tel bien s'escoule ordinairement*

aussitost qu'il est receu, & donne tousiours de luy vn desir insatiable? Et quelle felicité attẽdrons nous en la iouyssance d'vne chose qui vieillist & perit, & que l'on craint tousiours de perdre? Et ie vous prie, qui pourra douter, que telle ne soit la qualité & nature des richesses, de la gloire, des honneurs & des voluptez? Dont il nous fault conclurre, qu'en tout ce qui est terrestre & mortel, l'homme ne sçauroit trouuer aucun bien, contentement ny felicité.

Qui est-ce d'auantage, qui ne cognoist assez la pauure "
condition de la vie humaine, qui du plus beau de sa course "
deuient en vn clin d'œil à neant, & toute sa splendeur cor- "
porelle tourne en subite putrefaction? Qui est celuy qui n'ex "
perimente plus qu'il ne voudroit, de combien d'aspres douleurs & poignantes miseres elle est pleine, & de continuels troubles est assaillie? De cõbien de soucis cuisans elle abonde, & de cruels ennuis est poursuyuie? Bref (comme disoit vn sage Grec) qui n'ayant que le seul nom de vie, est en effect & verité, vne peine continuelle. Aussi certes, ce "
n'est point veritablement estre, que d'vne chose qui se chan "
ge incessamment, comme la nature de l'homme, qui n'est "
iamais en mesme estat, non pas au moindre instant qui "
soit. Ie te demanderois volontiers, à toy qui lis cecy, ou "
qui l'entends lire, Quel iour, ou quelle heure tu as passé, ou passes-tu à present, depuis que tu as iugement & cognoissance que ton corps n'ayt eu quelque douleur, ou ton cœur quelque passion? Comme il n'y a mer sans tourmente, "
guerre sans danger, & chemin sans trauail: de mesme il "
n'y a vie sans ennuy, ny estat sans enuie ou sollicitude: "
& ne vey, ny ne cogneu oncques homme, qui n'eust de- "
quoy se douloir, ou se plaindre. L'experience ne nous ap- "
prend elle pas iournellement, que nul viuant ne sçauroit

choisir vn party seur, & ne peut fuyr vn inconuenient,
,, que pour estre en danger d'en encourir vn autre? N'est-ce
,, pas aussi chose certaine, qu'vne soudaine ioye ou prospe-
,, rité n'est qu'vn presage ou augure de quelque proche tri-
,, stesse & onereuse calamité? Mais quoy? voudrions nous ce-pendant dire l'homme tant miserable, qu'en voguant toute sa vie en tourmente & en tempeste, il ne peult gaigner quelque port asseuré contre l'orage? Le priuerons nous ainsi tout le temps qu'il est au monde, de bien, de contentement & de felicité, comme s'il n'y auoit aucun moyen d'euiter, ou pour le moins d'adoucir les trauerses & miseres humaines, à fin de ne succomber soubs le faix importun d'icelles? pourquoy seroit ce donques que les sages par tant de doctes esprits, nous conuient à chercher diligemment, & embrasser de zele ardent la saincte vertu, disans que par elle seule l'homme peut viure heureux & content en toute condition, & iouyr en icelle d'vn souuerain bien, par la tranquillité & repos de son ame, purgee par la Philosophie de perturbations? Sera-ce en vain & sans profit, qu'vn nombre infiny d'illustres personnes, que l'histoire mere de l'antiquité nous met deuant les yeux, ont employé tant de trauaux, passé infinies veilles, quitté & mesprisé les richesses, voluptez, honneurs & auantages du monde, pour acquerir & thesaurizer de la seule vertu? Et pourquoy à leur exemple mespriserons nous toutes ces choses, & consumerons ce que nous auons de plus precieux, qui est le temps, pour estre ornez & reuestuz de vertu, si elle ne nous peut faire toucher au but tant desiré d'vn chacun, & cherché auec tant de peines & labeurs, à sçauoir de iouyr d'vn bien au monde, & en iceluy viure en contentement & felicité? Ne te trompe (amy Lecteur) pour

ceste petite difficulté, qui pourroit esbranler ou faire fouruoyer du droict chemin vn esprit grossier, foible, & non bien instruit en la Sapience. De laquelle tout ainsi qu'il n'y a qu'vn seul Verbe diuin qui en puisse auoir parfaicte & entiere cognoissance, pource qu'il est eternellement la Sapience mesme: Et toutefois l'homme sa facture aydè de sa grace, ne doit laisser de chercher, & requerir ardemment de luy, ce don de cognoistre & participer, entant qu'il peut & luy est necessaire, aux secrets de ceste incomprehensible verité, pour la felicité permanente de son ame: Aussi ores que nostre souuerain bien, parfaict contentement, & accōplie felicité, soient seulement és cieux, en la iouyssance de la diuine lumiere: il ne fault pas ce-pendant que nous n'en pouuons pleinement iouyr, laisser de chercher sans cesse, & ne desister aucunement de tenir & ensuyure le chemin beau & infallible de la vertu, laquelle nous faisant passer doucement, & porter auec ioye d'esprit les miseres humaines, & appaisant & rendant sans aucun damnable effect les perturbations de noz ames, dont procedent tous les maux qui nous tourmentent, nous apprendra à viure d'vne vie douce, paisible, & tranquille, & à effectuer toutes choses dignes de ceste esperance certaine, d'estre par la grace & bonté de Dieu, vn iour renouuellez en la vie eternelle parfaictement heureux & contents.

Ayons donques ce monde, & tous les biens d'iceluy, « pour chose d'autruy, estrangere, & n'appartenant en rien « à ceux qui regenerez de l'esprit de grace ont bien profité en « l'eschole de Sapience. Ne cherchons amitié en terre: ne com- « uoitons les richesses, la gloire, l'honneur & les voluptez que « les seuls fols extollent, desirent, & admirent. Nous ne som- « mes de ce siecle, ains seulement pelerins en iceluy: mettons «

,, *toutes choses mondaines arriere de nous, & les tenons pour*
,, *indignes du soucy de noz ames innortelles, si nous ne vou-*
,, *lons perir auec le monde, nous conioingnōs à luy. Quittons,*
,, *quittons hardiment tout, tant precieux soit il, pour the-*
,, *saurifer abondamment de ceste richesse grande, douce &*
,, *permanente, la vertu honoree, aimee & desiree, seulement*
,, *pour l'amour de soy-mesme, la vraye & salubre medecine*
,, *des ames malades, & le repos de l'esprit oppressé d'ennuy,*
,, *la cause par la volonté diuine, du souuerain bien, où est*
,, *sa fin principale, & la seule & seure guide pour parue-*
nir au port tant desiré d'vn chacun, qui est le contente-
ment. Lequel la presente Academie ne nous fait pas seule-
ment veoir à l'œil, mais aussi nous saune & conserue
desia en ce port de salut, contre tout orage, si nous vou-
lons n'espargner nostre labeur pour faire nostre profit des
doctes & sages instructions qui nous y sont donnees par
les preceptes de la doctrine, & les exemples de la vie des
anciens hommes vertueux & illustres. Car en icelle nous
apprendrons premierement à nous cognoistre, & la fin de
nostre estre. Puis nous serons instituez en bonnes mœurs,
& enseignez comment nous pourrons bien & heureuse-
ment viure en tout estat & condition, telle qu'elle puisse
estre: mesme en la plus basse & petite, qui du vulgaire i-
gnorant est souuent appellee malheureuse, nous trouuerons
autant de ioye & de felicité, que pourroit faire vn Mo-
narque en la iouyssance de sa grandeur, voire beaucoup
» *plus que luy, s'il estoit vicieux: Et ce d'autant que le vi-*
» *ce en toutes qualitez rend son possesseur malheureux, &*
la vertu au contraire faict toute condition heureuse. Nous
verrons d'auantage en ceste Academie, que toute per-
sonne aimant & craignant Dieu, peut acquerir ce bien

inestimable de la vertu, & par icelle demeurer victorieux des perturbations de son ame, qui causent toute son infelicité, reuenans tousiours à ce poinct, entant que la nature fragile de l'homme, aidee de l'autheur de tout bien, peut atteindre à ceste perfection. Nous y apprendrons comme nous nous deurons sagement & selon le deuoir gouuerner en toutes actions & deportemens humains, & en quelsconques charges & occupations publiques ou particulieres que nous soyons appellez. Nous y pourrons remarquer la cause de la subuersion & ruine de plusieurs Empires, Estats & Republiques, & de la splendeur & gloire d'infinis autres: La cause du mal-heur & ruine d'vn grand nombre d'hommes, & ce qui en a esleué d'autres, & comblé d'honneur, & de louange immortelle. Nous y serons enseignez du gouuernement de la maison & famille, de la nourriture & instruction des enfans, du deuoir mutuel des conioincts par mariage, des freres, des maistres & seruiteurs, & comme il fault commander & obeyr. Nous y verrons l'ordre & l'establissement des polices & superioritez, quel est le deuoir des chefs d'icelles, Princes & gouuerneurs des peuples, & quel aussi le deuoir de leurs subiects. Bref, & grands & petits y pourront puiser vne doctrine & science des choses les plus necessaires au gouuernement d'œconomie & de police, auec suffisante instruction pour former leur vie & mœurs, au moule & patron de la vraye & saincte vertu, & par le moyen d'icelle, la grace diuine operant en eux, passer le cours de leurs iours en ioye, heur, repos & tranquillité d'esprit, voire és plus dures aduersitez, que l'incertitude & changemẽt continuel des choses humaines leur puisse apporter.

Et d'autant que la suitte meslee des diuers traictez & discours de ceste dicte Academie, donnera suffisante instruction de tout ce que dessus, ainsi qu'elle nous le promet au front & tiltre d'icelle, ie n'estendray ce propos plus long. mais ie te veux prier, Lecteur, de vouloir patiemment escouter les presens disciples Academiques, depuis le commencement de leur propos iusques à la fin, desquels l'intention a esté principalement (comme tu pourras en l'entree de leur assemblee plus amplement entendre) de s'enseigner eux-mesmes, puis vn chacun selon leur pouuoir, en l'institution de bonnes mœurs, & reigle de bien viure en tous estats & conditions, ordinaires & communes en nostre Monarchie Françoise, à fin qu'vn chacun membre de ce corps Politiq, tant attenué de mal, & batu d'orages impetueux, peust rapporter quelque ayde & profit de leurs conseils & instructions. Comme tu feras » (amy Lecteur) si tu prends peine de bien lire, mieux enten- » dre, & tresbien ensuyure les preceptes, enseignemens & » exemples que tu y trouueras: & qu'aussi tu y apportes vne bonne volonté & gaye disposition, nette de toute enuie maligne, qui est auiourd'huy commune à la plus part des hommes de nostre siecle, lesquels (comme Censeurs malins) s'amusent plus tost à chercher dequoy mordre & reprendre és œuures d'autruy, que d'en tirer & louer ce qui y est de bon, & d'essayer à faire mieux. Encores auras-tu que louer en l'ordre de ces discours, & en la forme d'enseigner qui y est tenue. Car apres auoir esté traicté de la cognoissance premiere necessaire à l'homme, suyuent toutes les vertus qu'il doibt embrasser, & les vices qu'il doibt fuyr. Puis il est instruict de ce qui touche l'œconomie: apres de ce qui regarde l'Estat & la Police: & finalement

comme

comme ayant bien vescu, il doit bien mourir. Et quant à la forme d'enseigner diligemment obseruee par ces Academiques, tu verras qu'ils louent premierement la chose vertueuse, ou blasment la vicieuse, de laquelle ils se proposent de discourir, pour disposer les esprits à autant hayr l'vne, que desirer l'autre: Puis ils definissent ce dont est leur propos, à fin que mieux on cognoisse la fin du subiect qui se presente: Apres ils baillent les preceptes, pour trouuer les moyens de paruenir au bien, & d'euiter le mal. Finalement ils adioustent les exemples, qui sont raisons viuantes, & de grand poids, pour esmouuoir auec delectation les hommes, à embrasser la vertu, & fuyr le vice. Que s'il te semble que sur vne si belle & ample matiere, qui est icy proposee, il soit trop peu dit: Ce n'est pas pour auoir ignoré, que de chacune chose dont est le propos, l'excellence est si grande, & les raisons tant abondantes, qu'on en pourroit bien faire vn liure à part: ainsi que plusieurs doctes en ont faict: mais le principal but de ces entreparleurs, estoit de discourir succinctement des choses necessaires à l'institution des mœurs, & de la vie heureuse. Et neantmoins il se pourra bien faire, que ce que tu ne trouueros assez suyuy en vn endroit, voyant iusques à la fin, tu le pourrois apprendre en vn autre. Aussi n'ont pas pensé ny presumé, ceux qui se donnent icy, & se veulent pour iamais conseruer le nom de disciples, fonder des resolutions, ou dicter des loix, pour estre necessairement gardees, & en rien changees par les plus clair voyans, selon l'occurrence & bien de l'estat de ceste Monarchie: Ains fondans leurs conseils & enseignemens sur la plus saine & approuuee opinion des escrits des doctes, tant anciens, que modernes, & approchans le plus

pres de la reigle infallible des diuines Escritures, selon la mesure foible des graces à eux donnees d'enhault : ils ont laissé à chacun, suyuant l'eschole ancienne Academique, la liberté de parangonner les motifs d'vne part auec les raisons de l'autre, pour diligemment rechercher & enquerir la verité de toutes choses, sans par aheurtee opiniastreté espouser particulieres opinions, & puis faire election des meilleures & plus certaines, en ordonner & reigler toutes intentions & actions, & icelles rapporter à la gloire du grand Seigneur perpetuel des Hierarchies, seule cause & premiere source de tout bien, contentement & felicité.

Spe certa quid melius?

A MONSEIGNEVR DE LA PRImaudaye, Escuyer, Seigneur de la Barree, sur son Academie.

SONNET.

I'Admire la leçon des liures differents:
Car les vns seulement enrichis d'eloquence
Enchantent doucement la sage intelligence,
Tant le seul beau parler rend les hommes contents.
Les autres moins limez au pris des eloquents,
Satisfont toutesfois par la seule science
Aux esprits chatouilleux amis de l'excellence,
Et Iuges rigoureux des escrits maux disants.
Et que dirons nous donq de ceste Academie,
Qui docte & qui diserte a la France rauie?
Le Critique estonné cest œuure admirera,
Pour y voir marié le sçauoir au bien dire:
L'enuieux la lisant ses mœurs reformera,
Tant s'en faut qu'il luy prenne enuie d'en mesdire.

R. D. M.

Audit Sieur.

SI Dieu estoit pour nous, que le peuple eust des yeux,
Que les Princes & Roys aimassent les doctrines,
Et que les magistrats esmeus de nos ruynes,
De vertueuses mœurs fussent plus curieux.
Ayant d'vn si grand-heur (Amy) viure des mieux
Trauaillé pour monstrer les biens de l'ame dignes,
Tu serois asseuré de louanges condignes
A tes riches labeurs, malgré tous enuieux.
Mais d'autant que le Ciel contre l'ingrate France
Semble se despiter, Que la vile ignorance
Aueugle les petits, & que l'ambition
Est le seul but des grands, ausquels rien ne peut plaire
Que cela seulement qui peut plus grands les faire,
N'atten que le loyer de l'heureuse Sion.

P. P.



EN FAVEVR DVDICT SIEVR.

Le rond des Cieux par mouuement parfaict
Son tour auance, & sur la seche terre
Tous les thresors de son trauail desserre,
Et aux humains depart, enfante & faict.
Toutes saisons il termine & defaict:
Des ans la suitte en son cours il enserre,
Les faict renaistre, & sans repos il erre,
Mais il doit estre en fin de nul effect.
Et la rondeur qu'on voit en voulte estendre,
Auec le corps seront reduits en cendre,
Le seul esprit, qui vient de l'Eternel,
Qui de vertu prend nourriture & vie
Par les fleurons de ceste Academie,
Sur tous les Cieux sera faict immortel.

A ma part i'ay le Dieu en don.

SOMMAIRES, ET PRINCIPALES MATIERES TRAICTEES EN la presente Academie, selon les iournees d'icelle, & par Chapitres distincts.

Premiere Iournee.

Deuxiesme iournee.

Troisiesme iournee,

Quatriesme iournee.

Cinquiesme iournee.

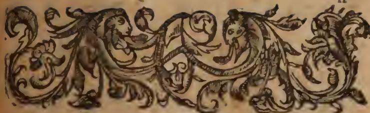
Sixiesme iournee.

Fin des Sommaires des Chapitres.



ANAG. DE L'AVTH.

PAR LA PRIERE DIEV M'AYDE.



PREMIERE IOVRNEE DE L'ACADEMIE, ET LA CAVSE DE L'ASSEMBLEE *d'icelle*.



OMME Dieu par son immense & ineffable bonté, regardant d'vn œil paternel, bening, & pitoyable nostre pauure France (qui tres-cruelle à elle mesme, sembloit courir à grand pas toute furieuse pour se precipiter au centre de quelque abysme) eust enuoyé du Ciel la desiree nouuelle de la paix au milieu des armees domestiques, que l'on pouuoit dire estre expressément dressees pour auancer l'euersion totale de ceste iadis tant florissante Monarchie Françoise, espargnant de grace diuine, voire malgré eux, le sang de ceux qui tenoient ia la main dextre leuee pour se coupper la senestre. Entre plusieurs, qui touchez d'amour de leur patrie, & de vray zele à la pieté, s'esiouyrent d'vne tant aggreable & salutaire nouuelle, quatre ieunes Gentils-hommes Angeuins, qui ensemble estoient venus au seruice de leur Prince, pour sacrifier leur vie, s'il en estoit besoin, au bien & salut public, ne furent des derniers à se cercher & assembler, pour se tesmoigner l'vn à l'autre (comme leur mutuelle parenté & iuree amitié les y conuioit)

la ioye qui remplissoit leur ame d'vn tant heureux & inopiné succez, & changement d'affaires: à fin aussi d'en donner gloire & loüange à celuy qui sçait bien & à temps mettre ordre, pour le salut des siens, aux choses desespe-rees selon le iugement des hommes. Et ce qui leur donnoit encores plus grãde occasiõ de se resiouyr de la Paix, & se recercher en telle diligence, estoit pour se veoir, cõtre leur esperance, le moyen donné de reprendre les erres de leurs maisons, pour y continuer l'exercice qui leur plaisoit le plus, & lequel peu au-parauant ceste derniere recheute de la France en troubles, ils auoient heureusemét commencé.

Or pour vous faire entendre (Lecteurs) quel estoit cest exercice: Ces quatre Gentils-hommes, parens & proches voisins, presque d'vn aage, auoient esté par la sollicitude & prudence de leurs peres, esleuez & nourris dés leurs premiers ans ensemble en l'estude des bonnes Lettres, en la maison d'vn ancien & sage Gentil-hõmme de grands moyens, qui estoit la souche principale de ces fructueux reiettons. Lequel par l'experience de plusieurs choses, & à cause de la longue frequentation qu'il auoit euë és pays estrangers, cognoissoit la corruption commune de la ieunesse Françoise, de soy assez encline à volupté, proceder principalement de la trop grande licence, & audacieuse liberté qui luy est donnee és Vniuersitez de ce Royaume, tant par la faulte & negligence des Maistres & Precepteurs d'icelles, que par la mauuaise Police, qui est auiourd'huy és villes: & que ceux ne sont moins abusez, qui pensans euiter ce dangereux precipice domestic, enuoyent leurs enfans estudier entre les Estrangers, où le trafic du mal leur est encores plus commun & aisé, pour ne craindre que les nouuelles en soient incontinent, ny si tost portees à leurs parens, comme s'ils estoient pres d'eux.

O combien est digne d'eternelle loüange la prudence de ce Gentil-homme, qui me represente le souuenir de ce tres-genereux Ephore de Lacedemone, Etheocle: lequel respondit librement à Antipater, qui luy demandoit cinquante ostages, qu'il ne luy bailleroit point d'enfans:

de peur que s'ils estoient nourris loin de leurs peres, ils « changeassent la façon de vivre ancienne du pays, & de- « uinssent vicieux : mais que de vieillards & de femmes, il « luy en donneroit plustost deux fois autant, s'il vouloit. « Sur quoy estant menacé de ce Roy, s'il ne luy enuoyoit « promptement de la ieunesse: Nous ne nous souciõs point « (luy manda-il) des menaces. Car si tu nous commandes « choses plus griefues, nous choisirons bien plus volon- « tiers la mort: tant les Anciens estoient soigneux de n'es- « loigner de leurs yeux la culture de ces ieunes plantes. « Mais poursuyuõs nostre propos. Ce bon & notable vieillard donques, ayant passé la plus part de ses ans au seruice de deux Rois & de sa patrie, & pour plusieurs bonnes causes retiré en sa maison, pensa qu'en contentant son esprit, qui s'estoit tousiours delecté en choses honnestes & vertueuses, il ne pourroit faire vn plus grand profit à la Monarchie Françoise, que d'ouurir vn moyẽ pour preseruer doresnauant la ieunesse d'vne si pernicieuse corruption, en seruant d'exemple à tous peres, & leur monstrant le chemin d'auoir plus soigneusement l'œil en l'instructiõ de leurs enfans, & de ne les commettre ainsi legerement à la discipline des vices entre les mains d'Estrangers & mercenaires: Qui fut en commençant par ces quatre ieunes Gentils-hommes, lesquels par l'opinion, & du consentement de leurs parens, il retira auec luy, se proposant d'ayder de tout son pouuoir à la gentille nature, & digne de leurs majeurs, qui se faisoit paroistre en eux, en la faisant instruire: premieremẽt en la crainte de Dieu, comme le commencemẽt de toute sagesse: puis és Lettres & sciences humaines, aydes necessaires à bien & heureusement viure, au profit de la societé des hommes. Et pour cest effect apres leur auoir luy-mesme monstré les premiers fondemens de la vraye Sapience, & de tout ce qui leur estoit necessaire à salut, selon la mesure des graces qu'il en auoit d'enhault, & que leur aage le pouuoit comprendre: il feit tout deuoir de recouurer auec soy vn personnage de grande litterature, & renommé de bonne vie, auquel il commit l'instruction de ceste ieune Noblesse. Lequel s'acquitta si bien de sa charge, que sans beaucoup

s'amuser aux lõgs degrez ordinaires & vsitez en nos Colleges François, qui apportent souuent plus d'ennuy & de perte de temps, que de profit à la ieunesse: apres qu'il eut moyennement appris à ses disciples la langue Latine, & quelque peu de la Grecque, il leur proposa la Philosophie Morale des anciens Sages pour le sort principal de leur estude & sçauoir, auec l'intelligence & recerche de l'Histoire, lumiere de la vie, suyuant l'intention & volõté de celuy qui le mettoit en besongne, & des peres de ceste Noblesse, qui desiroient de veoir leurs enfans non grands Orateurs, subtils Dialecticiens, doctes Iurisconsultes, ou curieux Mathematiciens, ains seulement assez instruicts en la doctrine de bien viure suyuant les traces de la vertu, & par la cognoissance des choses passees depuis les premiers siecles iusques à present: à fin de rapporter le tout par eux à la gloire de la Majesté diuine, & au profit & vtilité, tant d'eux-mesmes que de leur patrie. Et n'estoit pas ce-pendant priuee ceste bien nee & accorte ieunesse de tous autres exercices à elle propres, & qui (comme dit le diuin Platon) sont tres-profitables à cest aage, aydans beaucoup à esueiller la viuacité de l'esprit des ieunes, & rendans les corps foibles de nature, plus forts & plus propres à supporter la peine: à sçauoir de picquer cheuaux, courir bagues, combattre à la barriere, s'adextrer à toutes armes, & aller à la chasse: ains ce sage & anciẽ Cheualier les leur entremettoit parmy leurs serieux estudes en maniere d'esbat, leur y seruant de maistre. Car en tels exercices il estoit autant accomply, qu'il se peut souhaiter en vn homme de valeur: iusques à y estre plus expert que plusieurs de nostre temps qui ne font autre profession.

Or ayant esté ceste eschole l'espace de six ou sept annees continuee au grand profit de ceste Noblesse Angeuine, les quatre peres d'icelle feirent vn iour partie de visiter ce notable vieillard, & d'aller veoir leurs enfans. Et apres la bien-venuë accoustumee entre parens & amis, ils se meirent à discourir ensemble de la corruption qui estoit lors en tous les Estats de la France, sur laquelle ils disoient préueoir quelque grand orage.

prochain, si vn chacun ne mettoit la main à la correction & reformation d'iceux: & principalement le bras seculier authorisé de Dieu pour cest effect, alleguans pour tesmoignage de leur dire plusieurs exemples des anciens Estats, Republiques, & Royaumes, décheus d'vne sublimité de gloire & splendeur en totale subuersion & ruyne, par les vices regnans impunis en iceux. Et de propos en propos venans à tomber sur les mœurs deprauees, que particulierement on pouuoit remarquer en tous, voire maintenuë auec authorité & loüange, & que grands & petits s'efforçoient de masquer le Vice du nom de la Vertu: finalement ils prindrent opinion d'oyr là dessus leurs enfans, pour cognoistre & iuger, s'ils auoient aussi bien profité en l'institution des bonnes mœurs, reigle de bien viure, ensuyuant la vertu, & cognoissance de l'Histoire, patron du passé pour mieux ordonner du present, comme leur Pedagogue assistant aux discours de ces anciens Gentils-hommes l'asseuroit, entremeslant les loüanges de ces disciples parmy leurs graues propos, & les vantant bien munis pour resister à la « corruption de ce siecle. Aussi certes la vertu pourchas- « see & acquise n'a moins de puissance contre toute conta- « gion, que les preseruatifs bien composez, qui en temps « de peste conseruent en santé les habitans d'vne contree. « Et comme iadis ce renommé Medecin Hippocrate garen- « tit sa ville de Choôs d'vne mortalité vniuerselle en la « Grece, conseillant à ses citoyens de allumer force feux « en toutes les places publiques, à fin de purifier l'air: Ain- « si celuy qui aura l'ame embrasee, & le cœur bien armé de « la claire & puissante vertu, eschappera les dangers de « corruption, & euitera toute contagion de mauuaises « mœurs. Mais reuenant à l'intention & desir de nos bons vieillards, d'autant qu'ils auoient sceu fort peu de Latin, ils aduiserent de faire discourir leurs enfans en leur langue naturelle, & de toutes matieres propres, & qui peussent seruir à l'instruction & reformation de tout estat & condition, de tel ordre & suitte qu'eux-mesmes aduiseroient auec leurdict Precepteur: leur donnant à ceste occasion deux heures au matin pour estre ouys, & au-

tant apres le disner, qui estoit à chacun d'eux vne heure le iour pour parler. Vous pouuez penser (Lecteurs) si le reste du iour, voire la nuict entiere bien souuent, estoit employee par ceste vifue ieunesse à bien estudier ce qu'ils se proposoient de traitter, & de quelle gayeté de cœur, & promptitude de courage ils se trouuoient deuant la face honorable de leurs peres: lesquels aussi prenoient vn si grand plaisir à les ouyr, que le plus souuent au lieu des quatre heures du iour dites, ils en employoient six ou huict: d'autant qu'apres auoir ouy les deux premiers discourans le matin, ils n'auoient pas la patience de remettre le reste de la partie iusques à l'apres-disnee, pour aussi entendre les deux autres leurs enfans: ains leur commandoient ordinairement d'entrer en lice, comme s'ils eussent esté ialoux pour eux de leur gloire sur leurs compagnons.

En ceste maniere louable de passer leur temps ils continuerent quelques iours. Mais la subite & triste nouuelle de la derniere recheute frenetique de la France en guerre ciuile, rompit leur heureuse assemblee, poursuyuant le deuoir deu au seruice de leur Prince & au bien & salut de la patrie, enuoyer ceste ieune Noblesse faire son premier coup d'essay aux armes: esquelles ils ne manquoient non plus d'adresse, que de generosité de cœur, tât naturelle en eux, que augmentee par la cognoissance de „ la Philosophie: L'estude de laquelle ressemblant (comme „ dit Platon) à vne separation de l'ame d'auec le corps, „ sert aux sages d'vn exercice de mourir sans crainte, quand „ le deuoir le requiert, & d'estimer la mort, la cause du „ vray & parfaict bien de l'ame. Pour laquelle raison vn Socrate, Xenophon, Archite, Thucidide, Thales, Epaminonde, & vn milion d'autres hommes illustres, tresdoctes Philosophes & Historiographes, ayans charge d'armees, n'ont iamais douté, ne craint en façon quelconque, de s'exposer gayement à tout peril & danger, lors qu'ils a esté questiô du bien & salut public, & en guerre iuste, hors „ laquelle le sage ne doit iamais combattre: Ains i'ose dire, que les plus grands & memorables exploicts de l'art militaire, ont par eux & leurs semblables esté en la plus part

executez. Ce qui seruit bien aussi à nos ieunes Angeuins d'instinct & d'aiguillon pour leur faire entreprendre ce voyage auec ioye & allegresse d'esprit, deliberez d'ensuyure de tout leur pouuoir les exemples de tant de grands & signalez personnages, que l'Histoire, tresor des temps, faisoit reuiure en leur memoire. Estans donques au Cãp, chacun d'eux selon sa particuliere affection print party soubs diuerses cornettes de grands Seigneurs & bons Capitaines. Et comme nous auons dit à l'entree de ce propos, apres la nouuelle tant attenduë & desiree de tous gens de bien, de la Paix arrestee & publiee, ils feirent deuoir de se r'assembler incontinent, sçachant que leur retour ensemble seroit fort agreable à leurs amis, & singulierement à ce bon vieillard, duquel ils estoient la nourriture, se deliberans bien au surplus, au plustost qu'ils seroient arriuez en sa maison, de le faire sçauoir à leurs peres, pour entendre d'eux, s'ils trouueroient bon qu'ils reprinssent & continuassent en leur presence les discours moraux par eux encommencez, ainsi que nous auons cy dessus entendu, à fin de se refreschir la memoire de leurs estudes, pour y conseruer à iamais les bonnes instructions, que par si longues annees & trauail assidu ils auoient puisé en la fontaine des lettres & sciences. Comme ils aduiserent, ainsi fut-il executé: & tous ces bons vieillards assemblez, reprenans leur ordre premier, & traittans de nouueau les mesmes matieres, ils se trouuent de iour en iour en vne gallerie, couuerte au milieu d'vn beau & plaisant verger, prenans les huict heures du matin iusques à dix, & les deux heures apres midy iusques à quatre, & continuans cest exercice durant le temps & espace de trois sepmaines entieres, qui furent dixhuict iournees, sans y comprendre les trois iours du Dimanche, qui estoit par eux pris pour le repos de leurs estudes, & pour mieux vacquer au poinct principal de l'institution de ce iour sainct, « à sçauoir la contemplation des œuures de Dieu, de sa « Loy, & de ses louanges. Pendant lequel temps i'eus cest heur d'estre de la partie, entrãt en leurs discours: lesquels i'ay tant admirez, que ie les ay estimé dignes d'estre communiquez au public, tant à fin d'enrichir nostre langue

Françoise d'infinies graues sentences, & dicts memorables, tirez de la source des arts, & disciplines Grecques & Latines, auec vn labeur incroyable de ceste ieunesse amatrice de vertu, que pour resueiller par son exemple toute la Noblesse d'vne ialousie de gloire à la mesme vertu: Laquelle seule peut conduire les Gentils hommes à honneur, pour lequel ils se disent combattre si souuent, & les restablir aussi en la iouyssance de leurs premiers droicts d'authorité & beaux priuileges, par lesquels il falloit (comme nous lisons des anciens Romains) que d'entre les Nobles fussent choisis auant tous autres les plus dignes pour entendre à ces trois choses: Le seruice de Dieu, qui est regner, comme dict l'Escriture: l'administration des Loix & de la Iustice, qui est la colomne des Monarchies: & la tuition & defense par les armes de la Republique, qui est l'asseurance d'icelle contre tous efforts & assaulx de ses ennemis. Desquelles trois excellentes administrations necessaires à establir, & maintenir tous Estats & Polices, il n'en est demeuré que la derniere à la plus part de nostre Noblesse, qu'elle semble encores quasi mespriser: assuiettissant à sa grande honte, par son ignorance, & friandise de delices & de volupté, sa conscience, son honneur, ses biens, & sa vie, à l'opinion & iugement de ceux, que la Nature & le droict luy auoit soubsmis. Voicy donques comme nous aduisasmes de proceder en nos discours: à sçauoir, que trois d'entre nous l'vn apres l'autre proposeroient chacun quelque sentence, où dict memorable, à la louange de la chose vertueuse, ou blasme de la vicieuse, que nous aurions resolu de traitter, & que le quatriesme feroit l'entier discours de la matiere. Lequel acheué, il commenceroit la premiere proposition du deuxiesme traicté, & deux autres le suyuroient de mesme. Puis le dernier feroit le second & entier discours de la matinee. Aussi que apres le disner ce seroit luy, qui ouuriroit la matiere d'entrer en propos, puis deux autres la continueroient: & l'vn de ceux qui auoit seulement proposé le matin, discoureroit successiuement: puis donnant à ses compagnons nouueau suiect, celuy qui n'auroit encores discouru, le

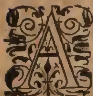
traitteroit, en mettant fin à la iournee: Et qu'ainſi nous pourſuyurions tous quatre le meſme ordre par chacun iour, iuſques à ce que chacun à ſon tour nous euſſions traitté ſelon noſtre aduis, par les preceptes de la doctrine, & les exemples de la vie des anciens ſages & illuſtres hommes, de toutes choſes neceſſaires à l'inſtitution des mœurs, & à bien & heureuſement viure en tous eſtats & conditions de ceſte Monarchie Françoiſe. Mais pource que ie ne ſçay pas, ſi en nommant mes compagnons par leurs propres noms, penſant leur faire honneur, comme ils le meritent, ie leur ferois point de deſplaiſir (choſe que ie ne voudrois ſeulement penſer:) i'ay deliberé de faire comme ceux qui ioüent ſur vn Theatre, leſquels ſoubs des maſques empruntez, repreſentent les vrays perſonnages qu'ils ont entrepris d'introduire. Ie les nommeray donques de noms fort conuenables à leur ſçauoir & nature: Le premier, ASER, qui ſignifie Felicité: le ſecond, AMANA, qui eſt à dire Verité: le troiſieſme, ARAM, qui denote Sublimité: Et pour conuenir auec eux auſſi biẽ de nom, que de nourriture & de mœurs, ie me nommeray ACHITOB, qui eſt autant à dire, que Frere de bonté: Appellant au ſurplus, & honorant le progrez & entier acheuement de nos diuers traittez & diſcours, de ce beau & excellent tiltre d'Academie, qui eſtoit l'Eſchole anciẽne & tant renommee des Philoſophes Grecs, les premiers eſtimez, où Platon, Xenophon, Polemon, Xenocrate, & tant d'autres excellens perſonnages, du depuis appellez Academiques, propoſoient & diſcouroient de toutes choſes propres à l'inſtruction de Sapience: Ainſi que nous les auons voulu enſuyure de noſtre pouuoir, comme la ſuite de nos diſcours en donnera bonne preuue. Commençez donques (Lecteurs) à ouyr ce que nous traitaſmes de l'Homme en la premiere iournee, & en tels ou ſemblables propos.



ASER, *Felicité.* AMANA, *Verité.* ARAM, *Sublimité.*

ACHITOB, *Frere de bonté.*

De l'Homme. *Chapitre* I.



SER. Quand quelquefois ie dresse mon vol iusques aux cieux (Compagnons) & qu'auec les ailes de contemplatiō ie voy leur grandeur admirable, leurs terribles mouuemens contraires & sans repos, la vifue clarté, rare beauté, & force incomparable du Soleil & de la Lune, leur course inuariable, maintenant cause de lumiere, & puis apres de tenebres: le nombre infiny des belles estoilles, & tant d'autres signes celestes: & que de l'excellent & constant ordre de toutes ces choses rauy & confus ie retire mon esprit plus bas en la region elementaire, pour admirer la situation & estenduë de la terre parmy les eaux, faisans ensemble vne masse ronde, laquelle au milieu de ce grand firmament ne tient lieu que d'vn poinct au regard d'iceluy: Puis en icelle terre & eau ie recognois autant de diuerses & tresbelles plantes, & d'especes d'animaux terrestres & aquatiques, que de grains de sablon au riuage de la mer, & me delecte en la varieté des mineraux & pierres precieuses, considerant la forme, la qualité, & la vertu de chacune de ces choses: i'admire aussi les diuersitez des temps & saisons, la perpetuité des fontaines, le cours certain des riuieres, & generalement tant d'œuures admirables soubs la voulte des cieux: Ie ne me puis certes assez esmerueiller de l'excellence de l'homme, pour lequel toutes choses ont esté creées, & sont maintenuës & conseruees en leur estre & mouuement, d'vne mesme & tousiours à soy semblable prouidence diuine.

Tout a esté creé pour l'hōme.

Genes. I.

AMANA. Il n'y a rien plus certain, que tout ce que

l'œil peut veoir, & l'oreille ouyr, a esté creé pour le bien, l'vtilité, & l'vsage de l'homme, & iceluy faict excellent par dessus toutes choses, & pour les dominer : voire mesme les Anges sont enuoyez pour seruir à cause de ceux qui receuront l'heritage de salut. *Heb. 1.*

ARAM. O ineffable bonté diuine, que tu ayes voulu creer l'hõme vn peu moindre que toy, & le couronner de gloire & d'hõneur: Mais dy nous, ie te prie (Achitob) plus particulierement que c'est de ce grãd chef d'œuure en nature l'Homme, à quelle fin l'estre luy fut donné, & comment il en a rendu les effects. Car il fault bien qu'en luy il y ait quelque chose grandement admirable, puis que tout a esté creé pour luy seruir & obeyr. *Psal. 8.*

ACHITOB. Vrayement vous auez eu bonne raison (Compagnons) de commencer nostre heureuse assemblee par la cognoissance qui nous est necessaire d'auoir de nous mesmes, comme estant le thresor de toute sagesse, & le commencement de salut : ainsi que nous en pouuons prendre vn asseuré tesmoignage en ce pere de Philosophie Socrate. Lequel regardant le premier precepte, qui estoit escrit en Delphe sur le temple d'Apollon tant celebré par toute la Grece, à sçauoir, Cognois toy-mesme, fut incontinent saisy d'vn tres-profond penser: & rauy en cõtemplation d'esprit, commença deslors à douter & enquerir de soy-mesme: Et mesprisant la voye que tenoient tous les Philosophes de son temps, lesquels ne s'amusoiẽt qu'à rechercher seulement les causes des choses naturelles, & à disputer curieusement d'icelles, il s'addonna du tout à la cognoissance entiere de soy, à sçauoir de l'ame, laquelle il maintenoit estre vrayement l'homme, & à traitter & disputer du souuerain bien d'icelle, & de la vertu. Par lequel moyen luy fut ouuerte la porte de sapience, en laquelle il profita tellement, qu'apres la sentence de l'oracle Delphique, il fut appellé de tous le Sage, le Iuste, le Prince des Philosophes, & le Pere de la Philosophie. Aussi certes de ses paroles, plus diuines que humaines, escrites par ses disciples, tous les autres Philosophes ont puisé leur sçauoir. Heraclite autre grand personnage, voulant dire qu'il auoit faict quelque chose in- *Cognoistre soy-mesme grande sagesse.* *Pluta. contra Colot.* *L'ame est vrayement l'homme.* *Plat. in Alcibi. 1.*

signe, & digne de soy, disoit: Ie me suis cherché moy-mesme: & veritablement ce commencement est bien necessaire à l'homme, comme la guide pour paruenir à vne vraye cognoissance de Dieu (don diuin & particulier aux siens.) Ce que le mesme Socrate nous a doctement enseigné, disant: Que le deuoir du Sage est de chercher les raisons des choses, à fin qu'il trouue la diuine raison, par laquelle elles ont esté faictes: & que l'ayant trouuee, il l'adore & serue, à fin que puis apres il en iouysse, & en tire profit: disant d'auantage, Que la cognoissance parfaicte de soy-mesme, qui gist en l'ame, est tellement conioincte auec celle de Dieu, qu'elles ne peuuent estre vrayes & accomplies l'vne sans l'autre. Et pour la mesme raison. Platon son disciple, pour l'excellence de ses escrits, surnommé le Diuin dit: Que le parfaict office de l'homme est premierement qu'il cognoisse sa nature: puis qu'il contemple la diuinité: & finalement qu'il trauaille aux choses qui pourront le plus profiter à tous les hommes. Ignorance de soy (dit Lactance) & ne sçauoir pourquoy ne à quoy on est nay, c'est la cause d'erreur, de mal, de laisser le droict chemin pour suyure le destour, de desuoyer de la plaine voye pour marcher par l'aspre & malaisé sillon, ou dangereuse & glissante montaigne, & de laisser la lumiere pour cheminer en tenebres. Que si nous estimons que ce soit honte d'ignorer les choses qui appartiennent à la vie humaine, la mescognoissance de nous mesmes est encores beaucoup plus deshonneste. Or voyons donques que c'est de l'homme, selon la mediocre cognoissance que nous en auons par la grace diuine, sans nous amuser aux curieuses definitions qu'en ont donné les Philosophes. L'Homme est ce qui fut creé de Dieu à son image, iuste, sainct, bon & droict en sa nature, & composé d'ame & de corps: Ame, dis-ie, inspiree de Dieu auec esprit & vie, & corps parfaict en nature, formé de la terre par la mesme puissance diuine, & tel l'homme print son estre de l'eternel fabricateur de l'vniuers, qui le voulut creer, pour le rendre participant par son incomprehensible bonté de son immortalité, & de sa permanente felicité, à vne fin seule de

Cognoistre Dieu & soy-mesme, choses conioinctes.

La perfectiõ de l'homme.

Ignorance de soy, cause de tout mal.

Que c'est de l'homme.
Gen. 1.
Colos. 3.

la gloire de son Createur, & pour parler & faire choses qui luy fussent aggreables, en recognoissance de ses benefices indicibles. De laquelle fin de l'hóme décheu de sa libre & propre volonté par son ingratitude & desobeyssance, il a esté despouillé des ornemens & graces qu'il auoit receuës de Dieu premierement, & toute iniquité, ordure, & impureté sont entrees en la place de iustice & saincteté: dont il a esté faict serf de peché & de la mort, & d'iceux ont leur source toutes les miseres & calamitez, desquelles sa vie est auiourd'huy remplie, ayant l'ame enueloppee d'infinies & pernicieuses passions & perturbations, causans en icelle vne inquietude perpetuelle, & son corps subiect à trauaux innombrables, & violentes indispositions. De laquelle corruption les anciens Philosophes ont bien eu grande & certaine cognoissance: mais la premiere & vraye cause d'icelle, à sçauoir le peché, & la cheute volontaire de l'homme, & son restablissement en la grace de laquelle il estoit décheu, par l'indicible bonté, & ineffable misericorde de son Createur, comme nous verrons tantost, leur ont tousiours esté cachez, & à vn nombre infiny d'hommes viuans sainctement selon le monde, qui n'ont parfaictement cogneu Dieu en son fils eternel: Et tout ce qu'ils ont iamais dit & trouué de beau & de bon, est venu par trauail d'estude, en discourant & contemplant par la partie de l'ame raisonnable les choses qui se presentoient à leur esprit. Mais par ce qu'ils n'ont entierement esté comblez de toutes les parties de la raison, d'autant qu'ils ne cognoissoient le Verbe diuin qui est Iesus Christ, ils ont dit maintes choses contraires ensemble: Et en leur grand & admirable sçauoir, selon le dire de l'Escriture, qui cache ses secrets aux prudens, & les reuele aux enfans, n'ont eu qu'vn trouble continuel d'esprit, vagant tant à la recherche d'eux-mesmes, que des choses supernaturelles, & des causes des naturelles. Aussi certes est-ce autre chose, que de la raison de quelqu'vn inseree naturellement dans son cœur, laquelle entant qu'homme, & selon son pouuoir & estude, il imite & ensuit, & de celle qui de grace di-

La fin de l'estre de l'homme.

Corruption de la nature de l'homme.

Le peché cause de la corruption humaine.

Cognoistre Iesus Christ est la parfaicte raison.

Double raison en l'homme.

„ uine & speciale vient aux Esleus, les accompagne, & est „ en toutes leurs actions assistante : ceste cy pleine de foy „ & d'asseurãce infallible des promesses eternelles, & l'au- „ tre foible, trouble & empeschee à merueilles, & en la- „ quelle il n'y a iamais de certaine resolution. C'est ce qui faisoit dire à Aristote, disciple de Platon, & Prince de l'eschole Peripatetique. Que le beaucoup sçauoir apportoit encores plus d'occasions de douter. Et ne sçauroit on autrement iuger, que la mesme raison de trouble & de doute n'ait faict le susdict Heraclite, grand Philosophe, consumer sa vie en pleur perpetuel, encores que sagement il alleguast que c'estoit pour la compassion qu'il auoit de l'humaine nature, la vie des hommes ne consistant qu'en miseres, & que tous les trauaux, esquels ils s'exerçoient, luy sembloient dignes de commiseration tresgrande mesmes de ce qu'estans fort esloignez de iustice, ils seruoient tous auarice, & vaine gloire auec trop de cupidité. Ce fut aussi vn tesmoignage d'inconstance & d'incertitude en Democrite, quand toutes les fois qu'il sortoit en public deuant les hommes, il se prenoit à rire desmesurément de toutes les œuures & actions humaines: combien qu'il dist vray en cecy, que la vie de l'homme estoit vanité & folie, & que tous leurs appetits & desirs estoient fols & dignes de risee. Mais tels excez de ris & pleur ne sont seans à l'homme bien instruict en l'estude de la Philosophie, & cognoissance certaine de soy-mesme, que ces Philosophes trauailloient tant d'apprendre, comme nous verrons tantost, apres que nous aurons entendu ce que d'autres Anciens ont estimé de la nature & condition de l'homme. Qu'est-ce dit Pindare, & que n'est-ce que de l'homme ? C'est l'ombre du songe d'vn ombre, declarant la vanité d'iceluy par vne subtile & gentille maniere de parler, & fort bien experimente son dire. Car quelle chose y a-il moindre qu'vne ombre, mais encore le songe d'vne ombre ? Homere apres auoir faict comparaison des animaux mortels des vns aux autres, tant en la duree que en l'entretenement de leurs vies, il s'escrie que de tous ceux qui sur la terre marchent, ou respirent, il n'y en a pas vn si miserable que l'homme.

Heraclite.

Le but commun des hõmes.

Democrite.

La vie humaine pleine de vanité.

L'homme n'est qu'à vn rien comparable.

Timon Athenien, deteſtant encores plus que tous ceux-là l'imbecillité de la nature humaine, employa tout ſon ſçauoir à perſuader à ſes concitoyens d'abbreger le cours de leur vie tant miſerable, & d'en auancer la fin, en ſe pendant eux-meſmes à des gibets qu'il auoit faict dreſſer en grand nombre en vn champ par luy acheté à ceſte occaſion: dequoy pluſieurs le creurent. Pline recitant les grandes miſeres, auec leſquelles l'hõme vient en ce monde, & les grands trauaux auſquels il vit, diſoit que lon ne deuroit naiſtre, ou auſſi toſt qu'on eſt nay, que le meilleur ſeroit de mourir. Entre les Scythes ceſte couſtume eſtoit de pleurer à la natiuité de leurs enfans, & de ſe reſiouyr & faire feſte ſolemnelle à la mort de leurs parens. Or comme les opinions des Philoſophes par nous icy nommez, deſtituez de la lumiere de Dieu & de vraye Religion, n'ont eu fondement que ſur des diſcours humains, & trop foibles, reiettans ſi grande abiection, en laquelle ils ont voulu enclorre le genre humain: Nous nous deuons auſſi garder d'entrer en l'opinion preſomptueuſe de pluſieurs autres, leſquels ont voulu amener l'homme à conſiderer ſa dignité & ſon excellence, pour eſtre doué de graces infinies, luy perſuadans qu'il pouuoit monter par la viuacité de ſon entendement iuſques à l'intelligence parfaicte des plus grands ſecrets de Dieu & de nature, & que par le ſeul eſtude de la Philoſophie il ſe pouuoit rendre de luy meſme, & ſuyuant ſa nature, maiſtre de toutes mauuaiſes paſſions, & perturbations, & attaindre à vne ſupreme vertu priuee d'icelles: & ainſi exempt de tout vice, viure d'vne vie treſ-heureuſe & parfaicte. Ce que ont vnanimement maintenu & enſeigné les Philoſophes Stoyques en diſant, que celuy qui prendroit leur doctrine, ſi le matin il eſtoit treſ-meſchant, le ſoir il deuiendroit treſ-homme de bien: & s'il ſe couchoit ignorant, vicieux & pauure, le lendemain il ſe leueroit ſage, vertueux, riche, bien-heureux & iuſte. Zenon, Seneque, Diogene, Chryſippe, & autres infinis, remplis neantmoins en autre choſe de treſ-fructueuſe doctrine, ainſi que nous pourrons cy apres entendre, eſtoient de ceſte opinion. Et diſoit Chryſippe, que Dion, le premier hom-

Timon. *Pline.7.* *Couſtume des Scythes.* *Opinion preſomptueuſe des Stoyques.* *Plutarch. cont. Stoic.*

me en sçauoir de Syracuse, n'estoit moindre en vertu, que son Dieu Iuppiter, auquel ils attribuoient diuinité parfaicte. Seneque aussi se vantoit, d'auoir la vie par le benefice de Dieu, mais de soy-mesme le bien viure. Ainsi voulans conceder à la puissance de l'homme vne telle disposition, excellente & diuine, ils ont tasché de l'esleuer en vaine presomption, orgueil, & confiance de soy-mesme & de sa propre vertu, qui en fin ne peuuent estre cause que de sa totale ruïne. Nous donques tenans le moyen entre ces deux contraires opinions (comme la perfection & bonté de toutes choses gist en la mediocrité) & poursuyuans ce que nous auons commencé à dire de l'homme: disons, Que la cognoissance de soy luy est tres-necessaire, & que en icelle parfaictement accomplie il a dequoy grandement s'humilier, & dequoy se glorifier tout ensemble: de s'humilier premierement, pour le sentiment de sa vanité, peruersité & corruption, en laquelle il se doit hayr & desplaire, pour veoir engrauee en sa conscience sa ruïne & condemnation: & de se glorifier en la cognoissance de Dieu, qui suit inseparablement l'autre, pour sçauoir qu'il peult recouurer en la misericorde diuine, ce qui luy default en soy-mesme, ayant esté faict & formé de Dieu, qui est tout pur, tout sage, tout veritable, tout bon & tout-puissant, à fin d'estre faict participant de sa gloire: à laquelle pour paruenir, il luy auoit donné dés le commencement pour certaines guides la pieté, la saincteté, & la religion: la pieté, à fin que par icelle il cogneust auoir Dieu pour son pere: la saincteté, pour luy rendre continuelle gloire & loüange: & la religion, pour l'entretenir en vne continuelle meditation de sa grace & biens-faicts, & luy seruir d'vne liaison indissoluble auec son Createur, le menaçant de mort où il feroit autrement. Mais nostre premier pere par ingratitude & desobeyssance laissant ces diuines guides, pour suyure sa propre & libre volonté, se priua luy-mesme & toute sa posterité, de la promesse qui luy estoit faicte de la vie eternelle: & par sa preuarication & peruersité de son peché estant mort à sa premiere vie tres-heureuse & innocente, commença

La perfectiõ est en mediocrité.

La fin de la cognoissance de l'homme.

Les vrayes guides de l'homme.

Cheute volontaire de l'homme.

dessors à viure vne vie mortelle,& furent son corps & son ame assubiettis à miseres infinies & infirmitez damnables attirans sur eux la condemnation de la mort eternelle. Dieu toutefois sans fin bon & pitoyable, voulut restablir & asseurer de la succession paternelle de son heritage immortel, ceux qu'il luy a pleu de grace rendre morts à peché,& viuans en luy, par la satisfaction à son ire, de l'innocence de son Fils eternel, les purgeant en son sang; & leur ouurant par iceluy les portes des cieux, les ayant renouuellez en iustice, sainćteté & innocence, pour suyure pieté & religion. Et cognoissant que l'homme tant fragile & debile pourroit aisément succomber soubs le pesant faix des miseres & calamitez, esquelles la corruption de sa nature l'assubiettissoit, & où il demeuroit durant ceste vie mortelle par le peché hereditaire:& que les furieuses & continuelles passions meslees en son ame, ioinćtes aux indispositions communes de son corps, ne seroient encorès que trop puissantes pour de rechef l'abbatre en precipice & ruïne: Ceste misericorde infinie voulut, que de tout commencement il demeurast en l'esprit de l'homme vne estincelle de clairté, qui le poulse à vne amour naturelle à la verité,& à vn desir d'enquerir d'icelle, voire qui le pique & aiguillonne pour ne s'endormir point du tout en ses vices: lequel foible instinćt, resueillé, poulsé, aydé, & disposé de la pure grace, vertu,& force de l'autheur de tout bien, attire,& esmeut le Chrestien, regeneré par l'esprit diuin, apres s'estre cogneu,& hayssant celuy qu'il est en soy, à chercher & desirer de la principale partie de son cœur, le bien & la iustice, dont il est vuide, & la liberté glorieuse de laquelle il s'est priué. Et la mesme grace diuine benissant ce sainćt desir, luy fait puiser en la doćtrine des sacrees Escritures de quoy, sinon du tout guarir ses vicieuses inclinations, au moins les contenir & reprimer de telle façon qu'elles ne sortent à aucune damnable execution: Luy apprenant aussi à receuoir les infirmitez de la chair pour paternels chastimens de son peché, & moyens necessaires à l'exercer & retenir en bride: & luy enseignant, pour le comble de tout heur & felicité mondaine, comme il pourra viure d'vne vie tranquille & pai-

Restablissement de l'hôme.

La fin de l'estre de l'homme.

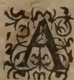
Lumiere qui est en la nature.

Effećts de la regeneration Chrestiẽne.

ſible en la contemplation des œuures admirables de la diuinité, l'adorant & honorant, & en l'amendement & correction de ſes mœurs naturellement corrompues, les reiglant au patron de la vertu, pour ſe rendre digne du gouuernement des choſes humaines, au profit de pluſieurs, & par ainſi attaindre à la perfection du ſage, conioignant la vie actiue à la contemplatiue, en l'eſperance & attente certaine d'vne vie ſeconde, immortelle & tres-heureuſe. A quoy meſmes nous peuuent ſeruir d'inſtitution & d'aiguillon les preceptes & diſcours des doctes & anciens Philoſophes, & les exemples, qui ſont raiſons viuantes, de leur vie, & de tant de grands perſonnages, que l'Hiſtoire, mere de l'antiquité, faict reuiure deuant nos yeux. Ce qui me ſemble ſuffire d'entendre generalement de l'Homme pour diſcourir particulierement cy apres des deux parties principales d'iceluy, le Corps, & l'Ame.

La perfectiõ de la vie.

Du corps & de l'Ame.
Chap. 2.



ACHITOB. Le Corps & l'Ame ſont de nature tellement liez & conioincts enſemble, qu'il n'y a que la mort rauiſſant tout, & qui par le peché, pour iuſte punition d'iceluy a eu entree au monde, qui les puiſſe ſeparer: Et tout auſſi toſt ce que nous voyons de l'homme, deuient à rien deuant nos yeux, le terreſtre retournant en la maſſe, de laquelle il eſt ſorty, à ce conformant le dire d'Ariſtote, que tout ſe reſoult és choſes deſquelles il a eſté composé: & ce qui eſt ſpirituel & inuiſible, s'en va en l'immortalité eternelle, dont ſon eſtre luy fut donné.

ASER. Ceſte liaiſõ & cõionctiõ du corps & de l'ame eſt certes treſ-admirable en nature: &, cõme diſent pluſieurs Philoſophes, ſemble eſtre cõtre nature: en ce q̃ l'ame, qui eſt legere, eſt detenue dedans le corps qui eſt peſant, elle qui eſt de feu celeſte, dans ce qui eſt froid & terreſtre, inuiſible dãs le palpable, immortelle dans ce qui eſt mortel. Mais quoy? Où eſt le ſens humain, qui puiſſe cõprendre

Liaiſon admirable du corps & de l'ame.

la raison des faicts de ce grãd Architecte de l'vniuers? Il y a plus. Car tout le temps que dure ceste conionction, il est force que tout ainsi que tout ce qui a mouuement au globe vniuersel, est maintenu par accordans discords, il y ait aussi entre le corps & l'ame vne telle harmonie, que de l'aide de l'vn, l'autre subsiste, & qu'auec leurs combats continuels l'vn, puis l'autre, soit en fin obey. *Tout est maintenu par accordãs discords.*

AMANA. Tu nous dis icy chose grãdemẽt estrange, que ce qui est spirituel & immortel, obeysse quelquefois à ce qui est mortel, & de masse corruptible : mais i'etens bien. Cela procede de l'imperfectiõ & imbecillité de nostre nature. Car (cõme disoit Socrate) si nous estiõs parfaicts Philosophes, nous ne nous accorderions iamais auec nous-mesmes: ains sans cesse y repugnerions. Or poursuyuant dõques (Aram) ce propos, fay nous plus particulierement entendre que c'est du corps & de l'ame, & des proprietez, & de l'excellence tant de l'vn que de l'autre. *Ne s'accorder auec soy-mesme.*

ARAM. Ie le veux biẽ (mes Cõpagnons) & cõmenceray par la definition du corps. Le corps est (disent les Philosophes parlãs generalemẽt de toutes choses qui ont corps) ce qui se peult diuiser & mesurer en trois sens, en longueur, en largeur, & en profondeur: Ou biẽ, selõ d'autres, c'est vne masse qui resiste au toucher, tant qu'en soy est, & qui occupe lieu. C'est (dit Platõ) ce qui n'est ny pesant ny leger, estãt en son propre lieu naturel, mais en lieu estranger, il a inclination premieremẽt, & puis apres impulsion à pesanteur ou à legereté. Et sur ceste matiere, tant luy que les autres Philosophes, discourẽt doctement & profondemẽt de la nature particuliere de tous corps, de la terre, du feu, de l'air, & de l'eau, & de tous autres, les vns simples, autres composez, & de leurs mouuemens contraires. Mais tous ces discours estans pour le present hors du cours de nostre Academie, definissons simplement auec plus de fruict, selon l'Escriture, le corps duquel nous auons entrepris de traicter. Nous disons donques, que le corps est chair, que toute affection de chair est mort, & que ses œuures sont souillure, insolence, paillardise, inimitiez, noises, courroux, diuisiõs, enuies, meurtres, gourmãdises, & choses semblables à icelles: & ainsi, que le corps est de *Definition du corps.* *Gen. 6.* *Rom. 8.* *Affection de chair est mort.*

matiere mortelle, d'auſſi peu de duree qu'vn vaiſſeau de terre, pechant ſans ceſſe, & taſchant que ce qui eſt enfermé dedans ſoy, luy complaiſe. Si ne faut-il pas que nous negligions l'admirable ſtructure de ceſte plante celeſte, ainſi que l'appelle Platon, diſant que ſa racine eſt en la teſte, tirant deuers le ciel: Ains comme en vn petit monde, nous y pouuons contempler l'excellence des œuures admirables de Dieu, voire en telle abondance, que les plus ſçauans & les plus eloquens ne les pourroient iamais aſſez celebrer. Et ne ſera point icy beſoin, s'il nous ſouuient comment il le fabriqua premierement par ſa toute-puiſſance d'vn morceau de terre, de s'amuſer à s'enquerir & rechercher, comme il ſe peult former & engendrer dans le ventre de la mere, s'y nourrir, & y receuoir vie, & finalement venir en lumiere: Comme les ſix premiers iours apres la conception, il n'eſt que laict: les neuf enſuyuans ſang, les douze autres chair: & les dixhuict qui ſuyuent, il eſt figuré, commençant lors le fruict à viure, & auoir ſentiment, qui eſt le quarante cinquieſme iour apres qu'il a eſté conceu: ſecrets de nature qui pourroient ſembler autant incomprehenſibles au ſens humain, que ſa premiere creation. Car quelle plus grande merueille, que d'vne petite goutte de ſemence humaine ſe peuuent bien engendrer os, nerfs, vaines, arteres, parties ſimilaires, & organiques, peau & chair, & former en l'eſpece, figure & ſemblance, que nous voyons iournellement aux hõmes, leſquels ſont tous creez en ceſte ſorte! Pourquoy faudra-il auſſi faire vne anatomie de toutes les parties excellentes du corps humain, quand la conſideration de la moindre d'icelles, qui ſe trouuera peult eſtre la plus neceſſaire, ſuffira pour nous rauir en admiratiõ? Que pourra lon remarquer au corps de ſuperflu? quelle petite parcelle, dont la plus noble ſe peuſt commodément paſſer, mais d'auantage qui ne participe à toute indiſpoſition d'icelle? Qu'y a-il en toute ſa nature, qui ne rẽde & exhibe vtilemẽt ce à quoy il eſt nay & deſtiné, qui ne ſe moue de luy-meſme, face, ſouffre, ou ſe diſpoſe, ainſi comme il luy eſt expedient & conuenable pour ſon mieux, & pour tout le reſte du baſtiment humain? Le progrez & la

L'homme eſt vn petit monde.

Gen. 3.

De la conception & forme de l'hõme.

De l'excellẽce du corps & de toutes ſes parties.

croissance de iour en iour, d'heure en heure, tout en vn mesme instant de toutes les parties ensemble de ce chef d'œuure, & depuis l'heure de son estre iusques à sa perfectiō entiere, sont-ce pas choses pl⁹ diuines qu'humaines? Qu'y a-il plus admirable soubs la voulte du ciel, que les sens naturels cōioincts & assubiettis au corps, la veuë, l'odoremēt, l'ouye, le goust, & l'attouchement, par lesquels (dit Platon) le sens cōmun, qui est cōme vn receptacle vniuersel, cōçoit toutes les choses externes? Quelle excellēte proprieté de reietter de soy vne superfluité vtile de sa nourriture, dont procede la cause de l'entretenement du genre humain? La voix articulee à luy seul particuliere, n'est-elle pas digne de grande merueille? Quel plus grand secret de nature peult mieux rauir l'esprit de l'homme en admiratiō, que de cōsiderer en la multitude infinie des hōmes qui sont au monde, la varieté de leurs gestes, & difference de Physionomie, n'ayās tous qu'vne mesme forme, & neantmoins l'vn ne ressemblant à l'autre? Et quand en telle varieté, il s'en trouue deux se ressemblans du tout, comme nous lisons de quelques-vns, voire de diuerses nations, & qui ont esté indifferément pris les vns pour les autres, n'est-ce pas encores cas plus estrāge? Quelle merueille de ce que tous hōmes ont langue, auec laquelle ils parlēt & chantēt, & ne se voit iamais q̄ le parler & le chāt de l'vn, ressemble au parler & chant de l'autre? d'où vient que les amis & familiers souuēt s'entrecognoissent & entēdent à la parole & à la voix, auāt que de se veoir. Qui n'admirera ce grād secret en la main de l'hōme, q̄ cēt mille escriuains pourront escrire vne mesme chose d'vne encre & plume pareille, & de vingt trois lettres qui ont chacune sa figure ou semblance, & ce-pendant l'escriture ne se ressemblera, ains chacun escrit sera cogneu de la main de celuy qui l'aura faict? Bref, qu'y a-il en tout le corps de l'homme qui ne soit réply de rare beauté, & claire splendeur? Cecy suffise pour le subiet present, & venons à l'Ame beaucoup plus noble, infuse au corps par Dieu le Createur, sans aucune vertu de la semence genitale, quād les membres sont desia formez & figurez: Laquelle seule nous peut amener à la cognoissance de Dieu, & de nous-mesmes: voire plu-

Les sens naturels.

Grands secrets de nature.

Differēce de la parole & voix des hōmes, & de leur escriture.

ſtoſt(comme diſoit Socrate)de laquelle nous n'aurons iamais parfaicte intelligence, qu'en cognoiſſant Dieu premierement, & le contemplant en luy, comme au vray mirouër, qui ſeul nous la peut repreſenter. Voyons dõques ſelon les anciens, que c'eſt de l'Ame. Thales Mileſié, l'vn des Sages de Grece, qui floriſſoit en Athenes du temps d'Achab Roy de Iuda, a eſté le premier qui a definy l'Ame, la diſant eſtre vne nature, ſe mouuant touſiours de ſoy-meſme. Pythagore, lumiere de ſon temps, & le premier qui ſe donna le nom de Philoſophie, pourantãt que tous ceux qui ſ'amuſoient parauant luy à contempler la diuinité & les ſecrets de nature, ſe faiſoient appeller du nom de Mages & Sages: ce qu'il ne voulut permettre eſtre dit de luy, diſant, que ce diuin & ſuperbe tiltre de Sage eſtoit ſeul propre de Dieu, & qu'il paſſoit de beaucoup toutes les forces humaines: diſoit ceſt excellent homme, l'Ame eſtre vn nombre, ſe mouuant ſoy-meſme. Platon dit, que c'eſt vne ſubſtance ſpirituelle, ſe mouuant ſoy-meſme, & par nombre harmonique. Ariſtote, Que c'eſt l'acte cõtinuel du corps naturel inſtrumẽtal, en puiſſance ayant vie: Ou bien, ſelon d'autres, ce qui eſt lumiere de la ſubſtance, & en perpetuel mouuement. Ils la ſeparent auſſi diuerſement, & en font pluſieurs parties. L'Ame(diſoit Pythagore)eſt compoſee d'entendement, ſcience, opinion, & ſentiment, deſquelles choſes procedent toute ſcience, & tout art, & d'icelles l'homme eſt appellé raiſonnable: c'eſt à dire, apte à diſcourir par raiſon. Platon dit, qu'il y a trois vertus en l'ame, qui appartiennent à cognoiſtre & entendre, leſquelles pour ceſte cauſe ſont nõmees cognitiues, à ſçauoir, la raiſon, l'intelligence, & la phantaſie: Et qu'à icelles trois autres ſont correſpondantes, qui appartiennent à appeter: à ſçauoir, La volonté, de laquelle l'office eſt d'appeter ce que l'intelligence & la raiſon luy propoſent: La colere, laquelle ſuit ce que luy preſentent la raiſon & phantaſie: Et la concupiſcence, laquelle apprehende ce qui luy eſt obiecté par la phantaſie & par les ſens. Ariſtote faict vne autre diſtinction de l'ame, diſant, qu'il y a vne partie en icelle, laquelle ne cõtient point raiſon en ſoy-meſme, toutefois peut eſtre con-

Definitiõ de l'ame.

Diuiſion de l'ame.

duite par raison : L'autre, qui de soy-mesme est participante de raison. Et ailleurs dict ce Philosophe, qu'il y a trois choses dont procedent les actions humaines : à sçavoir sens, entendement, & appetit. Plusieurs autres anciẽs & modernes font quatre parties de l'ame : L'intellect, la raison, l'ire, & la cupidité. L'intellect esleue l'ame iusques au ciel à la contemplation des choses diuines & intellectuelles : La raison guide l'ame par prudence en toutes ses functions : L'ire reçoit reiglement & moderation par la vertu de magnanimité : Et la cupidité par temperance. Dont s'establit vne iustice tres-harmonieuse, qui rend à chacune des parties de l'ame ce qui luy appartient. Or la plus intelligible, commune, & veritable opinion qu'ont eu les plus sages d'entre les Philosophes, de l'ame, est celle qui l'a separe seulement en deux parties: soubs lesquelles toutes les autres sont comprises : l'vne spirituelle & intelligence, où est le discours de la raison: l'autre brutale, qui est la volonté sensuelle, errante, & des-ordonnee d'elle-mesme, où tous les mouuemens contraires à la raison, & cupiditez mauuaises demeurent. En tous les discours Philosophiques de l'ame escrits par ces grands personnages, cest erreur se trouue tres-grand, quand ils attribuent vne telle force & puissance à la raison (qu'ils disent resider en l'ame, comme vne lampe, pour conduire l'intelligence, & comme vne Royne, pour moderer la volonté) que par icelle seule l'homme se peult iustement & bien gouuerner. Laquelle raison humaine, comme ainsi soit que nous la cognoissiens d'elle-mesme du tout deprauee & corrompue, nous dirons bien, que l'ame qui est esprit & vie, ne se pouuant diuiser, pource qu'elle est immortelle, & que tout ce qui se diuise, se dissoult, & ce qui se dissoult, perit, peut neantmoins estre dicte composee, & assubiectie, pendant qu'elle est conioincte auec le corps, à ces deux parties principales, d'intelligence, & de volõté. L'intelligence nous sert de comprendre toutes choses qui nous sont proposees, & de discerner & iuger ce que nous deuõs approuuer ou reiecter d'icelles : Et la volonté est celle, qui execute ce que l'entendement iuge estre bon, & fuit ce qu'il reprouue. Et accordans bien

Quatre parties de l'ame.

L'ame ne se peut diuiser, mais est assubiectie à deux parties.

auec les Philosophes, que l'entendement, soubs lequel nous comprenons le sens & la raison, est comme le gouuerneur & Capitaine de l'ame, & que la volonté dépend d'iceluy. Mais nous disons, que l'vn & l'autre sont tellement corrompus & deprauez de leur nature, l'entendemẽt estant obscurcy & embroüillé de tenebres à cause du peché du premier homme, decoulé sur tous ses enfans par soüillure hereditaire, & la volonté tellement corrompuë par ceste desobeyssance, & debilitee & affoiblie à tout bien, que s'il n'y a vne autre guide, qui vienne d'enhault, enseigne l'entendement, dirige & conduise la volonté, à sçauoir la regeneratiõ par l'esprit de Dieu, tous deux ne sçauroient faire que mal, tirans auec eux l'ame en totale ruyne & perdition, en la faisant consentir à la loy de ses membres, qui sont le corps & la chair, pleins d'ignorance, d'obscurité de tenebres, peruersité, misere, calamité, ignominie, opprobre, mort & condemnation. Toutesfois si nous auons trouué en la masse corruptible, pesante & lourde, soubs laquelle l'ame est contenuë, matiere de louange & contemplation des choses diuines, que pourrons nous dire de celle qui est immortelle, qui en vn moment, en ses discours & cogitations, va par tout le ciel, circuit toute la terre, & nauigue toute la mer, sans laquelle le corps demeure du tout immobile, & toute sa beauté tourne en subite putrefaction ? Qui seule le peut rendre bien-heureux, & en l'vne & en l'autre vie par les thresors de sapience, l'intelligence de laquelle luy est particuliere, voire est l'organe seul, par lequel se peult veoir la diuinité, elle qui est inuisible & imperceptible à tous les sentimens naturels, contemplatiue & actiue tout ensemble, contemplant les choses vniuerselles, & faisant les particulieres, entendant les vnes, & sentant les autres: ayant pour actions & operations de son essence, la volonté, le iugement, le sens, l'entendement, la pensee, l'esprit, l'imagination, la memoire, l'intelligence, & la raison : & pour ses incomparables beautez, la prudence, la temperance, la force, & la iustice, sans lesquelles l'excellent ordre de toutes choses humaines se changeroit en desordre & confusion : Et qui d'auantage illuminee de sapien-

Corruptiõ des parties de l'ame.

Rom.7.

Facultez de l'ame.

Beautez de l'ame.

ce, porte les fruicts de charité, ioye, paix, esprit patient, *Gal. 5.*
benignité, bonté, loyauté, douceur, attrempance. Bref, concluant nostre present propos, nous pouuons dire, que l'ame est chose si grande & diuine, qu'elle est bien difficile à comprendre par la raison, mais par le sens exterieur de tout poinct incomprehensible: & que d'icelle despend toute la felicité de l'homme, tant presente que aduenir, quand regeneree (comme dit est) & rendue tranquille & nette de toute mauuaise perturbation (entant que la nature de l'homme peult approcher de la perfection) elle prend son contentement humain en la seule vertu, & en l'esperance & attente certaine d'vn plus entier & parfaict, au renouuellement de ceste vie mortelle en l'immortelle & tres-heureuse: Comme nous y exhorte S. Paul, disant: Resiouyssons nous au Seigneur, & de ce que nos nõs sont escrits és Cieux, & que nostre modestie, douceur, & bonté, soient cogneuës à tous les hommes. Apprenons au surplus, qu'en l'admirable composition, conionction, & disposition de l'ame & du corps, il y a dequoy grandement rauir l'hõme à la premiere fin, pour laquelle il a esté premierement mis au monde: à sçauoir de glorifier son Createur, en pieté, saincteté, & religion. Que donques il le doit seruir de toutes les parties de son corps, sans en abuser aucunement: ains les garder pures & nettes, pour estre faictes membres du corps glorieux de son Fils eternel en la resurrectiõ, & le louër & glorifier de tous les dons & graces de son ame, sans la soüiller d'ordure & de vice, à fin qu'elle retourne par la mesme grace diuine en la pleine iouyssance de l'essence bien-heureuse, dont elle print son estre. Que ce-pendant le corps se seruant de plusieurs instrumens, dont il est cõposé, & qui luy sont propres, l'ame beaucoup plus noble, excellente & diuine, se doit seruir de luy, & de toutes ses parties, & que l'ame est l'organe de Dieu, & l'instrument, par lequel il besongne en nous, & nous esleue à la contemplation de sa diuinité.

La ioye de l'ame.

Philip. 4.

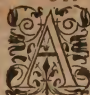
Comme il se faut seruir du corps & de l'ame.

L'ame est l'organe de Dieu.

Des maladies & passions du Corps & de l'Ame, & de la tranquillité d'icelle. Chapitre 3.

Rien pire à l'homme que l'homme mesme.

Anachar. in Stob. de ma-



ARAM. Quelque ancié souloit dire, qu'il n'y auoit animal pire à l'hôme que l'hôme mesme:& ce,d'autant qu'ayant dominatiõ sur toutes choses,il ne pouuoit cõmãder à soymesme ny à ses appetits.L'experience ne nous fait que trop cognoistre la verité de ceste sentence. Et qui est celuy, qui en pourroit aucunement douter, quand le bien-heureux S. Paul a mesme confessé, qu'il ne faisoit point le bien qu'il vouloit, ains plustost le mal qu'il ne vouloit faire,& qu'en sa chair n'habitoit point de bien? Aussi certes auons nous le corps & l'ame enueloppez de tant de pernicieuses passiõs, qu'il est bien difficile, voire du tout impossible que tout ce qu'il y a de meilleur en nous, ne face ioug, & succombe soubs le pesant faix d'icelles, sans vne grace speciale & diuine.

Rom.7.

Nul bien en la chair de l'homme.

Rien de certain au monde.

ACHITOB. Ceste cõsideration n'est certes vaine, ny sãs profit à l'hôme:& aussi de se cognoistre attaché au mõde à toutes choses incertaines, qui facilemẽt se changent d'vn estat en vn autre tout contraire,& lesquelles luy,qui est mortel de nature,sans l'ayde de Dieu il ne sçauroit aucunement destourner ny euiter.Celuy qui est en santé,attẽd la maladie:le malade,la santé.Quelqu'vn a-il vn desir en l'ame? Il se change en vn autre biẽ souuent,auant qu'il en ait iouy. Bref, nul ne demeure iamais en vn mesme estat.Et pourtãt Platon appelle l'hôme,animal muable:cõme s'il vouloit dire,qu'il se change & mue facilement.

L'homme animal muable.

ASER. Ce chãgemẽt qu'entẽdoit ce diuin Philosophe (si ie ne suis trõpé)regarde principalemẽt les cõditions de l'ame : laquelle remplie d'infinies perturbations, que le clou de volupté & de douleur attache au trauers d'icelle, est menee d'inconstance & d'incertitude en vn torrent de turbulẽtes passiõs,lesquelles n'estãs retrãchees & maistrisees par la raison, tirẽt l'homme à vne totale ruyne. Mais fay nous entendre (Amana)plus au lõg de ces passions de l'ame,& du moyẽ d'y remedier: & si tu le trouues bon, tu nous pourras aussi dire quelque chose de celles du corps.

Volupté & douleur cause des passions.

AMANA. Entre les maux innõbrables q̃ le desir de volupté,& crainte de douleur,emprainte dés nostre premiere

corruptiō au plus secret de nos ames, apportent à l'hōme, le plus grād & pernicieux est, qu'ils luy rendēt les choses sensibles plus euidentes, que les intelligibles: & contraingnēt l'entendemēt de iuger plus par passiō, que par raison. Car s'accoustumāt par le sentimēt du plaisir ou du trauail, d'entēdre à la nature vagabonde, incertaine & muable des corps, cōme chose subsistēte & oculaire, il demeure aueugle, & perd toute cognoissance de ce qui veritablemēt est & subsiste: à sçauoir la lumiere de l'ame, qui est diuine & immortelle: & pliāt du tout à la volonté sensuelle & irraisonnable, qui est celle partie en l'ame venuë de sa corruption, il tasche de toutes ses facultez d'estaindre & suffoquer ce foible instinct de l'ame, qui aspire au vray bien, duquel elle se sent decheute : voire auec telle force & puissance, que si Dieu ne la fortifie, & que la raison guide diuine, ne l'accōpagne, sans doute elle faict ioug à si pulssans ennemis, & lors comme nous auons dict, l'homme s'arrestant du tout aux choses oculaires, ne se monstre que trop soigneux & curieux de chercher l'ornemēt de ce qui est propre au corps: mais quant à l'ame (de laquelle toute la felicité humaine de pend) pource qu'elle luy est inuisible, c'est le moindre de ses soucis, de la pouruoir de ce qu'elle cherche & desire, & qui luy est necessaire. Dōt finalement aduiēt, que les moindres indispositions ou incōmoditez de sa chair, semblent à l'hōme tres-griefues & onereuses: mais quant aux maladies incurables, qui accablent son ame, il ne les sent pas seulement. Or à fin que plus particulieremēt nous entendions ce qui nous est icy proposé, traictons par ordre, & le plus succinctement que nous pourrons, la matiere estant tres-grande, des maladies & passions du corps & de l'ame, & du remede que nous auons à y desirer. Et premieremēt disons vn mot des maladies du corps, puis de ses passiōs naturelles & necessaires, & pour le principal de nostre subiect, nous traicterons des passions de l'ame. Quant aux maladies & indispositions du corps, qui les voudroit descrire par le menu, vn Hippocrate, vn Galen, & autres infinis experts en l'art de Medecine, ne l'ont peu faire, & moins encores y donner certaine guarison. Et n'estāt là nostre deliberation ny no-

L'homme a plus de soucy du corps que de l'ame.

ſtre profeſſion de longuemẽt nous y arreſter, ny neceſſaire à la cauſe de noſtre aſſemblee, ie me veux contenter d'en dire ce petit mot en paſſant: Que nous deuons prendre toute infirmité corporelle pour chaſtimẽt paternel de nos pechez, & comme moyẽ neceſſaire à nous reſueiller & aduertir de noſtre deuoir, & retenir en bride. Au ſurplus, que l'vne des principales cauſes de toutes les maladies du corps procede ordinairement des vices, qui ſont le propre apennage de l'homme, & deſquels continuellement nous nous ſouillons. Qu'ainſi donques guariſſant nos ames, nous nous pourrons garantir de la plus part d'icelles: & quant aux autres, qui arriuent par defaut de nature, ou autre cauſe occulte, nous auons le conſeil & l'ayde des medecins, que volontiers nous cerchons aſſez diligemment.

La fin, cauſe & guariſon des maladies corporelles.

Il y a auſſi quelques paſſions naturelles & neceſſaires au corps, & dés ſa premiere creation à luy particulieres, qui ne ſont point condemnables, & ne ſe peuuent oſter qu'auec l'humanité: comme le boire, le manger, le dormir, & autres, qui ſeulement par la raiſon doiuent eſtre eſpuiſees de toute ſuperfluité. Mais il eſt bien autrement des maladies & paſſions de l'ame, venues de noſtre corruptiõ premiere, & poulſees par le vice, qui en eſt abondant & riche, leſquelles ſont ſans comparaiſon, beaucoup plus dangereuſes, que celles du corps, plus difficiles à ſentir & cognoiſtre, plus opiniaſtres & mal-aiſees à guarir, & qui pis eſt, dont l'homme eſt tres-pareſſeux de cercher la guariſon: Et ſi le plus ſouuent la penſant trouuer, il tombe par imprudence & ignorance en pire eſtat que deuant, & comme l'on dit, de fiéure en chault mal. Or nous definirons premierement & generalement ce mot de Paſſion ſelon les Philoſophes douëz de plus grande lumiere. Paſſion eſt tout mouuement naturel & actuel en l'ame. Lequel mouuement eſt double: l'vn foible, bon & ſainct, aſpirant, & ſe reſiouyſſant du vray bien: l'autre tres-puiſſant, mauuais & pernicieux, conuoitant d'vne enuie deſreiglee, & ſ'eſgayant d'vn plaiſir immoderé pour vn bien faulſement imaginé. La matiere de ces mouuemens ſont opinions, affections, & inclinations: leſquelles delaiſſees en leur nature, ſont à cauſe du peché mauuaiſes &

Paßions naturelles.

Paßions de l'ame & leur ſource.

Definition de paßion.

corrompuës parmy l'ame, & dont le germe & racine sont de nostre propre matiere, à fin (dit Platon) que l'on ne pense point que Dieu soit cause du mal. Or combien que ces passions ainsi definies par les Philosophes soient en tresgrand nombre, nous les pouuons approchant mieux de la verité, toutes comprendre & partir en deux genres principaux. Le premier sera ce que nous croyons par foy: l'autre, selon nos opinions & affections. Soubs le premier genre nous comprendrons ce que vn chacun croit, pense & desire des choses celestes & diuines, comme de la vraye iustice, de l'immortalité de la vie seconde, & du iugement futur. Soubs les opinions & affections, tout ce qui regarde & concerne les choses terrestres, la vie, les mœurs, gouuernement d'œconomie, de police, & generalement toutes nos inclinations & actions humaines. Quant à ce que nous croyōs par foy, à quoy nous induit & incite le foible instinct & sentiment de diuinité empreint en toute ame qui l'esmeut à desirer aucunement, & aspirer au vray & souuerain bien, & lequel plus puissant & auec plus d'efficace aux vns qu'aux autres, faict les meilleurs se resiouyr aussi d'iceluy bien. C'est toutesfois en tous le propre de l'entendement humain, de n'y tenir certaine ny seure voye pour chercher la verité, ains d'extrauaguer en diuers erreurs, comme vn aueugle qui chemine en tenebres, & de se remplir plustost de mensōge, & d'vn continuel desir & curiosité de choses nouuelles inutiles & superfluës, que non pas de se contenter simplement de la verité, tant que finalement il s'esgare du tout. Mais à fin que ne soyons de ce nombre, nous nous deuons tenir à la reigle infallible des Escritures diuines: don qu'il faut demander, esperer, attendre, & chercher en la seule grace & misericorde de l'esprit, qui les a dictees, en attendant que les thresors nous en soyent pleinement ouuerts en la vie seconde & eternelle. Quant au second genre de nos passions, proprement dictes selon les Philosophes perturbations, & desquels procedent tous les maux & malheurs humains, dont nostre intention est principalement de traicter, ce ne sont qu'affections & inclinations prises de nostre volonté cor-

Diuision des passions.

Le propre de l'entendemēt humain.

Des perturbations de l'ame.

rompuë par les aiguillons & allechemens de la chair, repugnantes du tout à la diuinité de la nature raisonnable de l'ame, & qui l'attachent (dict Platon) au corps par le clou de volupté. Ausquelles l'entendement humain a bien ce propre de veoir communément assez clair, s'il n'est du tout peruerty & depraué, quand il s'y veut appliquer, voire par la grace de Dieu de se confermer en discourant par raison, deuãt que la passion soit en sa force, & de se fortifier deuant icelle. Et combien qu'elle soit le cõtraire de la raison, & que tout son but soit la volupté, & la crainte de douleur, qui peuuent beaucoup en l'homme: toutefois la raison moyennant la grace diuine, peut bien contraindre, matter & forcer, tellement toutes passions, qu'elles ne puissent sortir a execution, & faire que ce qui aura esté inconsiderément desiré, soit vaincu par le discours d'vn prudent conseil. C'est pourquoy nous disons, que les pre-
„ miers mouuemens ne sont point en nostre puissãce, mais
„ que l'effect d'iceux y est aucunement. Ainsi la raison n'esteint pas du tout les passions, estant chose impossible en la nature humaine: mais elle les repousse & maistrise, cõme les preceptes de la doctrine, & les exemples de la vie des anciens Philosophes Ethniques & Payens infinis doctement nous enseignent, faisans grande honte auiourd'huy à plusieurs de ceux qui se vantent du nom de Chrestien, & les condamnans de faulte inexcusable deuant le iuste iugement de Dieu, en ce que frustrez de la parfaicte cognoissance d'iceluy qu'ils se disent auoir, ils les ont de beaucoup excellé & surpassé en la bride, victoire, & ruïne de tant de pestiferes passions, dont l'ame est enueloppee, comme nous en pourrons traicter ailleurs, & en veoir des exemples dignes d'eternelle memoire, discourans particulierement des vertus & des vices. Mais cependant nous apprendrons de Ciceron, pere de l'eloquence Latine, & qui excellemment a sceu conioindre la Philosophie auec l'art de bien dire, & lequel selon mon iugement, traite nostre presente matiere auec plus de profit, que nul des autres anciens. Que toutes les susdictes mauuaises passions sont perturbations, lesquelles n'estans maistrisees par la raison, priuent l'homme du sou-

Le but des passions.

Les Ethniques font honte à plusieurs Chrestiens.

Tuscul. 3. & 4.

uerain bien de l'ame, qui gist en la tranquillité d'icelle: & qu'elles ne procedent que d'opinion par imprudence & pusillanimité, des biẽs aux maux futurs ou presens, que nous nous imaginons estre és choses du monde imparfaictes & de peu de duree, & qui sont inseparablement " accompagnees: à sçauoir les biens, de desir ou conuoitise " vehemente, & de liesse effrenee: & les maux, de crainte & " de tristesse. Qui sont les quatre sources de tous les vices & pechez, ausquels les hommes se plongent durant ceste vie, & soubs lesquelles toutes perturbations sont comprises, qui remplissent sans fin l'ame de trouble & d'inquietude, faisans que l'homme vit tousiours sans contentement, & trouue toute sorte de vie presente onereuse, pour en chercher & desirer vne autre. Mais comme les craintifs (dit Plutarque, excellent Philosophe, & qui fut precepteur du bon Traian) & ceux qui sont en mer, subiects à " vomissement, pensans qu'ils se porteront mieux, s'en vont " de pouppe en prouë, & ores au fõd & ores au plus haut, " puis se mettent dans l'esquif, & en fin retournent au nauire, sans que leur mal en amende, pource qu'ils portẽt & la crainte & la tristesse tousiours auec eux: Ainsi le chan- " gement de façõ de viure, de conditions & estats mõdains " en d'autres, ne purge pas, mais plustost augmente les per- " turbatiõs & maladies de l'ame, si la cause d'icelles, à sça- " uoir l'ignorance des choses, & l'imperfectiõ de la raison, " n'est arrachee du milieu d'icelle. Ce sont les maux qui trauaillẽt & les riches & les pauures. Ce sont les miseres qui accompagnẽt les grands & les petits, serfs & libres, ieunes & vieux. Ainsi l'esprit des malades est pertroublé, & sans " arrest. Maintenant la femme est fascheuse, le Medecin est " ignorant, le lict est mal-faisant, l'amy qui visite est impor " tun, superbe celuy qui ne visite point: Mais estans guaris, trouuẽt que tout ce qui estoit fascheux, est lors aggreable. Or ce que la santé fait au corps du malade, la raison le fait en l'ame de l'hõme prudẽt, guarissant les passiõs & perturbations d'icelle, & le faisant demeurer ioyeux & contẽt, en quelque condition qu'il se trouue. Notons au surplus (comme nous auons touché au commancement du presẽt discours) que toutes ces passions de l'ame sont beaucoup

Source des perturbatiõs, & leur nature & effects.

De tranquil. anim.

Excellente comparaison.

La cause des maladies de l'ame.

La raison est medecine de l'ame.

plus dangereuses que celles du corps: en ce que premierement d'icelles s'engendrét les plus pernicieuses du corps: lequel se rendant prompt ministre des desirs, appetits & voluptez de l'ame vaincuë & en la puissance des aiguillõs de la chair, elle demeure en fin cause de la ruïne de to⁹ les deux. Mais au contraire, si l'ame est regie par la raison, elle resiste puissamment à toutes les passions corporelles, & ne participe point du tout, ou bien peu, à ses indispositions: Au contraire, il est cõtrainct d'estre alteré de toutes les infirmitez de l'ame. Si l'esprit est troublé, quelle serenité pourra l'on voir au visage? la maladie du corps le plus souuent n'empesche d'effectuer toutes bonnes & vertueuses actions: & plusieurs ont rendu les effects de sages Philosophes & grands Capitaines, estans persecutez de maladies, ce que n'ont iamais, ou bien peu, faict les corrompus & deprauez en leur ame. Et pourtant disoit bien Democrite, estre beaucoup plus conuenable à l'homme d'auoir soing de son ame, que de son corps. Car si l'ame est parfaicte, elle corrige la malignité du corps, là où la force & disposition d'iceluy sans l'vsage de la raison, nuit à l'ame & à soy. Que d'auantage les passions de l'ame soient plus difficiles à sentir & cognoistre, & par consequent plus mal-aisees à guarir, qui est celuy, que s'il a douleur en la moindre partie du corps, il ne la sente bien, voire qui ne se monstre assez d'elle-mesme, ou en quelque inflammation, ou par la couleur du visage, ou autre apparence? Et combien en voyons-nous, desquels l'ame est extremement malade, gastee & viciee, qui ce-pendant priuez de tout sentiment, se pensent les plus sains du monde? D'estre mal-aisees à guarir, & opiniastres, le corps en fin obeyt iusques là, que si la raison le violente souuent, elle force ses passions mesmes naturelles, de faim, soif & dormir, & trouue au surplus mille remedes à son ayde. Mais les passions de l'ame ayans pris vne fois fondement & racine au dedans d'icelle sans resistance, elles ont des aiguillons si actifs, que bien souuent elles pressent & accablent toute raison, qui est leur seule medecine & guarison. Laquelle encores pour le comble de tout malheur, l'homme de sa peruerse nature

Comparaison des passions du corps auec celles de l'ame.

L'ame saine corrige la malignité du corps.

Force des passions de l'ame.

tuie eſt bien plus pareſſeux à chercher & deſirer, que non pas celle du corps, ainſi que nous auons touché au commencement du preſent diſcours. Et d'auantage, le iugement de la raiſon eſtant bien ſouuent en luy malade, faict que penſant trouuer ſanté, il rengrege ſon mal, & tombe aux inconueniens que plus il deſiroit fuyr. Comme l'exemple en eſt en ceux, qui menez ſeulement d'vn deſir de gloire & conuoitiſe d'honneur, n'acquierent par leurs faicts, ſi bien que nous lès conſiderons, que honte & deshõneur. Et ainſi de toutes les autres maladies de l'ame, qui ſont ordinairement accompagnees & ſuyuies de contraires effects à leurs fins & deſirs. Que reſte-il donques, puis que nous cognoiſſons le danger grand, qui ſuit toutes les perturbations de l'ame, ſinon que ſçachans qu'il eſt bien plus aiſé de ne les receuoir, que de les chaſſer eſtans receuës, nous venions au deuant d'icelles, & empeſchions qu'elles ne prennent viue racine au dedans de nos ames, en rendant la raiſon, guide diuine, & ſapience (comme dit Heſiode) inſpiree diuinement, ſi forte & puiſſante, qu'elle puiſſe par la grace de Dieu reſiſter à tous les efforts des effrenez deſirs, & affections peruerſes de ceſte chair? Or en voicy le remede meilleur & plus certain. C'eſt qu'eſtans aſſeurez, que toutes perturbations ne ſont qu'opinions priſes de noſtre volonté par vn iugement corrompu des affections de ceſte chair, il nous faut trauailler de ruïner " par raiſons bonnes & ſolides, ces faulſes & erronees opi- " nions, faiſans cognoiſtre, que ce que nous imaginons biẽ " ou mal au monde, & dont nos eſprits ſont priuez de tranquillité, n'eſt ne bien ne mal, & par conſequent qu'il ne nous doit aucunement paſſionner. Ce que la ſuite de nos diſcours nous fera, Dieu aydant, amplement cognoiſtre, & nous fournira d'exemples des pernicieux effects qui reüſſiſſent de toutes les paſſions de l'ame. La force deſquelles nous noterons icy comme en paſſant, en ce que l'Hiſtoire nous apprend, qu'elles ont ſouuent de telle ſorte violenté les cœurs des hommes, que les vns ſont morts de deſir, aucuns de lieſſe, ceux-cy de crainte, & lès autres de triſteſſe, Diagore Rhodiot, & Chilon, oyans dire que leurs enfans auoiẽt gaigné le prix aux ieux Olympiques,

Les paßions produiſent contraires effects à elles.

Raiſon eſt guide diuine.

Le remede contre toutes paßions.

Diagore. Chilon.

Mort par trop grande ioye. sentirent vne telle esmotion de ratte, qu'ils estoufferent de rire. *Herenne.* Herenne Sicilien, estant mené prisonnier, pour auoir esté des associez en la conspiration de Caïe Gracche, estonné du iugement futur, & saisi de peur, tomba tout *Mort de peur* mort dés l'entree de la prison. *Plautius.* Plautius Numide voyant sa femme morte, en prit si grand ennuy, que s'estant ietté *Mort de tristesse.* sur le corps mort, n'en releua iamais, ains fut estouffé de tristesse. Quant au desir ou conuoitise, il n'y a rien qui tant *Effects du desir.* esmeuue & transporte les esprits des hommes, ny qui approche de la ruïne, que telle folle passion apporte à leur vie. Galeace Mantuan disant souuent à vne fille de Pauie, laquelle il courtisoit, que pour son seruice il voudroit endurer mille morts, si tant estoit possible, elle luy commanda par ieu de se ietter en la riuiere: ce qu'aussi tost il feit, & se noya. Nous dirons plus à propos assez de tels tesmoignages des fols effects du desir, & de toutes les perturbations de l'ame, quand nous discourerons particulierement d'vn chacun vice procedant d'icelles. Et cependant ie demanderois volontiers au plus ignorant, vicieux & charnel, s'il ne m'aduouëroit pas la vertu estre vn bien de l'ame. Il n'y a homme tant impudent, que sa *La vertu est tousiours sãs passion.* conscience ne contraigne de le confesser. Or l'on ne desire iamais par trop la vertu, ny ne se resiouyst l'on point excessiuement l'ayant acquise. L'on ne craint point aussi auec tant de vehemence de ne la pouuoir auoir, qu'elle mette l'ame hors de son lieu & repos. Car l'homme ne peut craindre de n'estre pas vertueux, qu'il n'ait enuie de l'estre: Et nul ne peut auoir ceste enuie, que la raison guidee de la lumiere diuine, parfaisant en luy son office, ne l'ait engendree: & la raison en ceste qualité est ennemie de toute perturbation. Par ainsi l'homme n'est point perturbé, pour craindre de n'estre pas vertueux. Ainsi est-il de la tristesse. Car encores que l'homme soit marry de n'estre pas vertueux, si est-ce que son esprit n'en sort hors de son repos, veu que cest ennuy ne procede sinon lors que la raison commande selon sa diuinité, en nous faisant cognoistre nous-mesmes. En quoy il nous appert clairemét, » que les perturbations ne viennent iamais pour le verita- » ble bien de l'ame, ains seulement pour ce que les fols ap-

pellent faulsement bien, & que les Philosophes disent “ biens du corps & de fortune: lesquels estans de nature perissables, & ainsi comme dict est, accompagnez & suyuis inseparablement de desir vehement, lyesse effrenee, crainte & tristesse (comme traictant d'iceux cy apres, nous “ verrons plus amplement) sont indignes du soucy de l'a- “ me immortelle, & ne peuuent ny ne doyuent estre appel- “ pellez biens pour les posseder, & encores moins maux, “ pour ne les auoir. Ce que si nous croyons, nous demeure- “ rons maistres de toutes perturbations, & n'estimerons volupté ny plaisir ce qui est mortel & caduq: dont nous aurons l'ame & l'esprit tranquilles: la raison (qui sçait discerner le bien d'auec le mal) faisant en nous, comme le bon cultiueur & vigneron font en l'arbre & en la vigne, y coupans les branches mortes, & serment inutile, à fin que tout suc & mouëlle d'humeur nuysible y soit retranchee. Et ainsi nous serons appris à vouloir & faire ce qu'il faut, & toute autre volonté sera renduë foible & debile, sans aucune action, l'ame parfaisant son office de commander absoluëment à tous les aiguillons de la chair, les estaignant tout aussi tost qu'ils seront nais. Car comme ceux (disoit Epictete) qui ont le corps bien sain, endurét aisément le froid & le chauld: ainsi ceux qui ont l'ame bien composée, regissent le courroux, la tristesse, la ioye, & toutes les autres affections. Lors nous viurons bienheureux, sans nous espouuanter d'aucune crainte, sans crucier nos esprits d'ennuy ny fascherie, sans estre tourmentez d'aucunes conuoitises & affections desordonnees, & sans nous laisser vaincre & lier soubs le ioug (enyurez de poison emmiellé) de la volupté. Ce que nous apprendrons en l'estude de la Philosophie, laquelle est le remede certain, & entiere guarison de tout vice & passion, & qui nous peut enrichir & reuestir de ce tant beau, parfaict, & profitable ornement de la raison.

Nature des biens du monde.

Comme on peut auoir l'ame tranquille.

L'ame du sage commande aux affectiõs.

Moyen de viure heureux.

De la Philosophie. *Chapitre* 4.

Cic.5.Tusc. AMANA. La vie des hommes (disoit Pythagore) est semblable à l'assemblee generale de la Grece aux ieux Olympiques, là où plusieurs poussez de gloire & d'ambition, se presentent aux exercices qui s'y font, pour emporter la couronne & le prix: les autres menez d'auarice, y viennent trafiquer, vendans & achetans de la marchandise: Et vn autre troisiesme genre d'hommes plus louable & plus noble s'y trouue aussi, lesquels ne cherchent ny la vaine gloire ny l'auarice, ains prennent soigneusement garde à tout ce que lon faict en ladicte assemblee, pour en tirer vtilité & profit. Ainsi les hommes estans venus au monde, comme en vne foire & marché, les vns s'y addonnent à l'ambition & à la vaine gloire, les autres à l'auarice & à amasser thresors. Mais ceux qui sont d'vne nature plus diuine, se sequestrans des affaires de ce monde, meditent les choses celestes, & attachent à icelles le but de leurs intentions, desirs & volontez. Le diuin Platon, conioignant l'action auec la contemplation, pour viure d'vne vie tres-heureuse & accomplie, dit, qu'apres la gloire de Dieu, il nous faut regarder de faire chose qui soit profitable au public. Lesquelles excellentes opinions de ces deux Philosophes sont comprises soubs ce seul mot de Philosopher, & l'art qui nous en donne les preceptes, appellé Philosophie, estant son œuure (ainsi qu'a fort bien dict Seneque, precepteur de Neron) de trouuer & cognoistre la verité des choses diuines & humaines. La iustice ne s'esloigne iamais d'elle: la pieté, la religion, & toute l'assemblee des vertus. Elle nous enseigne d'adorer & seruir la diuinité, & d'aimer l'humanité.

But commun des hommes.

Où se doit rapporter l'estre de l'homme.

L'œuure de la Philosophie.

Philosophie source de toute science, & ses effects.

ARAM. Certes la Philosophie est la mere & perpetuelle source de toute belle science. Car elle nous apprend la cognoissance du bien & du mal: nous prouoque par vne droicte raison à fuyr cestuy-cy, & faire l'autre: & nous faict viure sages & prudens, ioyeux & contents, en toute condition, dont procede l'entier repos de l'esprit. Et d'a-

uantage (comme dit Platon) l'excellence de ceste science est si grande, que ce n'est qu'vne mesme chose, d'estre Roy, Gouuerneur de Republique, & Philosophie: d'autant que l'art Royale, Ciuile, & Philosophique sont composees d'vne mesme matiere, à sçauoir de iustice & de prudence. *L'art Royale, & Philosophique semblables.*

ACHITOB. L'on ne sçauroit assez dignement louër la Philosophie, veu que quiconque luy obeyt, peult passer son aage sans ennuy. Car le vray but d'icelle est de chercher à glorifier Dieu en ses œuures admirables, & d'apprendre l'art de bien viure, seruant à son prochain. Laquelle perfection ne se peut acquerir, sans vne grace speciale & diuine, & apres la vraye cognoissance de la source, dont tout bien procede. Qui a esté cause que ie croy, que tant de grands Philosophes, sçachans certainement en quoy consistoit la vraye & parfaicte felicité de l'homme viuant au monde, à sçauoir en la tranquillité de l'ame, & trauaillans sans cesse à extirper, ou rendre de nulle force toutes les perturbations d'icelle par vne droicte raison, en y entant la vertu, n'ont peu toutefois parfaictement iouyr de ce souuerain bien par eux tant desiré, pour ignorer la source, de laquelle il procedoit, qui est la grace & misericorde de nostre Dieu en son Fils bien-aimé. Et ores que leur vie ait esté meruei lleusement tranquille, & nette de plusieurs vices, si est-ce qu'il ne tiendra qu'à nous (si nous sommes vrayement Chrestiens) que nous ne viuions, sans comparaison, d'vne vie plus heureuse, contente & excellente, philosophans en la vraye sapience, que nostre Seigneur Iesus Christ nous enseigne. Mais ie pense que Aser s'est preparé sur ceste matiere, pour nous en discourir plus amplement. Escoutons donques ce qu'il nous en dira. *Le but de la Philosophie.* *La source de tout bien ignoree par les Philosophes.*

ASER. Ce qui s'offre presentement à traicter, meriteroit bien certes vn plus grand esprit que le mien. Toutefois pour ne fuyr la lice, que de bonne volonté nous auons entrepris, ie me delibere, selon mon foible iugement, vous dire premierement que c'est de la Philosophie, quel bien il nous en reuient, le moyen de l'apprendre & d'y profiter, comme il en fault cognoistre en soy,

Definition de la Philosophie. & rendre les effects:& finalement mespriser toutes choses pour l'acquerir,à l'exemple de quelques sages Anciẽs que nous alleguerons . La Philosophie donques est amour ou desir de la sapience:Ou bien,profession,estude & exercice " en icelle sapience,qui est la science de toutes choses , tant " diuines que humaines, & particuliere à celuy qui est suffisant luy seul à soy,& la mesme sapience,à sçauoir Dieu. Pythagore a esté le premier,qui a donné le nom de la Philosophie:laquelle estant diuisee , tant par luy que par les *Diuision de la Philosophie.* autres anciens Philosophes , en plusieurs & diuerses sortes d'arts & de sciences,nous pouuons la diuiser seulemẽt en deux parties generales:à sçauoir la Contemplatiue ,' & la Morale,qu'aucuns appellent Actiue.De la Contempla- *De la Philosophie diuine.* tiue nous en ferons deux especes,la diuine , & la naturelle. Quant à la diuine , c'est la supréme science & immuable , à laquelle il fault que nous rapportions du tont la fin de nostre estre,& le but de toutes nos intentions,estudes & actions,à sçauoir de pouuoir cognoistre,& glorifier le createur & conseruateur de l'vniuers. Et d'icelle eternelle science,que Socrate appelloit Sapience, nous dirons auec Iustin Philosophe & martyr , que tous amateurs de *Comme il se faut comporter à la recherche des secrets de Dieu.* la foy Chrestienne doyuent mettre peine de n'ignorer aucun poinct de ceux qui appartiennent à la cognoissance & entiere obseruance des preceptes de Dieu , & auoir auant toutes choses en singuliere recommendation le seruice & la vraye adoration d'iceluy : Et quant à l'entiere & parfaicte cognoissance des mysteres diuins,ils doyuent *In Dial. cũ Tryph.* desirer d'en auoir selon leur pouuoir l'intelligence , & selon le don & mesure des graces qui leur seront donnees d'enhaut . Mais si l'œil de leur ame s'esblouit en la consideration d'iceux : il suffira qu'auec deuë reuerence il les honorent & admirent, & y adioustent entiere foy , estimans que l'entendement humain ne peut entendre à la *De la Philosophie naturelle.* science de si hauts mysteres.La Philosophie naturelle cõsiste principalement és Mathematiques , diuisees en plusieurs parties & sciences particulieres: la plus part desquelles semblent a plusieurs n'estre pas beaucoup necessaires , comme celles qui traictent de la nature des Cieux,du Soleil,de la Lune,de leurs mouuemẽs,mesures,

& des causes naturelles de toutes choses. Ce qui sert souuent plus à contenter la curiosité des grands esprits, que pour les rendre meilleurs, cherchans quelquefois tant curieusement par speculations, & questions vaines & friuoles, les causes naturelles des choses, qu'à la fin ils s'efforcent de trouuer vn autre commencement de tout, que Dieu: dont finalement ils demeurent trompez & confus en leur sçauoir, comme les escrits de tant de Philosophes anciés en font foy, & la vie de plusieurs de nostre temps. Il y a neãtmoins des parties de Mathematique necessaires à cognoistre, pour le profit grand qui nous en peult reuenir, comme la Medecine, l'Arithmetique, Geometrie, & autres. Mais de toutes ces sciences le subiect de nostre Academie ne nous permet maintenant de traicter. Ie diray seulement comme en passant, qu'il nous fault tellement reigler la profession de l'entiere Philosophie naturelle, que nous n'en vsions, qu'apres estre bien & suffisamment instruicts en la crainte & cognoissance de Dieu, & de tout ce qui concerne le bien & heureusement viure: & que la fin d'icelle estude ne sera point pour vne vaine gloire, " mais pour de plus en plus nous rauir en la contemplation " des œuures de ce grand architecte de l'vniuers, à fin de l'ẽ " glorifier d'auantage. Que sur tout ce pendant nous auons à nous garder de tomber en la malediction du Prophete, qu'il annonce à ceux * qui delaissez de la grace de Dieu pour leurs iniquitez, s'addonneront aux sortileges, cherchans Sorciers, Magiciens, & faiseurs de Natiuité, comme nous voyons n'estre que trop commun parmy nous, & mesmes d'estimer miserable, par maniere de dire, celuy qui ne sçait son horoscope, dont tant d'abus, inuocations & charmes malheureux sont peu à peu procedez. Fuyõs telle vaine science, propre des infidelles & des atheistes, & remettons nos euenemẽs, que pour cognoistre, nous ne sçaurions nous asseurer de pouuoir euiter, à la seule prouidence & conduite diuine. Reste a traicter de l'autre partie de la Philosophie, appellee Morale. De laquelle il semble que le sage Socrate ait voulu parler, quand il disoit, que la Philosophie ne consistoit pas à apprendre beaucoup

Reigle & but à tenir en la Philosophie naturelle.

Deut. 18.

Contre les Sorciers, Magiciens, & faiseurs de Natiuité.

De la Philosophie morale.

» de choses, & se mesler de plusieurs arts, mais à cognoistre
» parfaictement la iustice & la prudence, & toutes les au-
» tres morales vertus: & que ceste Philosophie faisoit deux
» effects en nostre esprit: l'vn, en le purgeant, tant de per-
» turbations, que de faulses opinions: & l'autre, en le fai-
» sant retourner par raisons & exhortations, de formes sen-
» sibles & terrestres aux spirituelles, qui sont enserrees en
nos ames, & par icelles à l'Idee du bien, Dieu.

Dieu idee du bien.

C'est de ceste Philosophie morale, que nous auős prin-
» cipalement entrepris de traicter en tous noz discours, &
» qui est tant necessaire à la vie de l'homme, que comme
» le cheual indomté est à toutes choses inutile, pour estre
» trop farouche, ainsi celuy qui est trainé & rauy par ses af-
» fections, lesquelles la seule Philosophie peult moderer,
» est inutile & indigne de toute conuersation, & admini-
» stration ciuile & particuliere: car c'est la Philosophie, qui
nous enseigne la doctrine de bien viure, & nous faict co-
gnoistre nos maux, & le moyen de nous en deliurer: Qui
forme en nos entendemens le iugement de la raison, &
» nous apprend d'auoir la vie pareille à la doctrine: Nous
» monstre que c'est de la vraye honnesteté, & de la parfai-
» cte beauté, & du veritablement profitable. Elle reprime
» toutes les mauuaises passions & perturbations de l'ame,
» appaise ses cupiditez insatiables, la deliure de toute crain
» te & de toute sollicitude terrienne, la remplit de tranquil-
» lité, de constance, d'asseurance, de magnanimité & de suf-
» fisance. Elle purge l'orgueil, la presomption, l'ambition,
» la cholere, la vengeance, l'auarice, l'iniustice: & pour dire
» en vn mot, c'est elle qui compose par le moyen de la rai-
» son conduite de l'esprit diuin, qu'elle nous enseigne &
» donne pour loy, toutes les meurs de l'homme au patron
» de la vertu, l'entant au dedans de son ame tranquille, com
» me son seul & permanent bien, & luy faisant volontaire-
» mét faire (comme disoit Xenocrate) ce que les autres font
» malgré eux, & pour la crainte des loix. Nous sommes par
la Philosophie amplement instruicts du respect & de l'o-
beyssance qu'il nous faut rendre à nos peres & meres, à
nos superieurs, & aux loix: combien nous deuons aimer
& honorer les vns les autres, nos femmes, nos enfans, nos

Le bien qui reussit de la Philosophie

freres, mesmes tous estrangers de nostre sang. C'est elle qui contient (dit Cicerō) la discipline de vertu, du deuoir, & de bien viure: & ainsi elle est l'art & la maistresse de la vie. Bref, par la Philosophie nous sommes enseignez de la perfection qui concerne toutes les actions & deportemens des hōmes, depuis ceux qui sont constituez au gouuernement des Monarchies, Royaumes, Republiques, Citez & Peuples, iusques aux plus petits viuans soubs eux: aux vns enseignant comme il fault bien commander, & aux autres bien obeir, & se maintenir egaux en tout estat & condition, changement de prosperité ou d'aduersité, & mesmes se monstrer constans en choses contraires, fuyans la volupté, & supportans la douleur, mesprisant la gloire, & endurant les mespris. Et à ce propos vn des sages Hebrieux interpretes interrogé par Ptolomee Philadelphe Roy d'Egypte, que c'estoit que Philosopher: C'est, luy dit il, bien & à propos raisonner, profiter beaucoup en toutes choses qui suruiennent, ne se laisser transporter à ses appetits, mespriser toutes les vanitez prouenantes des plaisirs mondains, & se laisser conduire par certaine mesure en toutes actions. Or estans sans doute tels & si grands les fruicts de la Philosophie morale, voyons où & comment nous la pourrons apprendre pour la mettre à effect. Il n'y a rien plus vray, qu'elle dépend tellemēt de la premiere que nous auons dicte contēplatiue & diuine, voire plustost luy est si bien conioincte, que sans icelle elle ne sera iamais que imparfaicte en l'homme, estant la crainte & la cognoissance de Dieu, le commencement & la perfection de toute sagesse. D'auantage, elle nous est tant bien, & parfaictement enseignee en sa parole, qu'il n'y a rien qui s'y puisse adiouster ny desirer. Mais toutefois la doctrine ioincte auec les exemples, que nous pouuons tirer des histoires, & de la vie des sages, par choses qui ont esté realement, ont grande force & efficace en l'ame, pour l'attirer & esmouuoir par delectation à vouloir les ressembler. Mesmes l'homme de sa nature desireux de gloire & d'immortalité, voyant auiourd'huy apres tant de siecles reuiure les Philosophes & vertueux tant louez & renommez, il est resueillé & picqué de ceste ialousie de gloire

Philosophie est l'art de la vie.

Que c'est que philosopher.

Aristeus.

Où & comment on apprend la Philosophie.

L'homme est desireux de gloire.



naturelle en luy, à appeter & effectuer toutes choses grandes, & dignes de memoire, pour meriter pareille louange. Nous ne perçeurons donques peu de profit: voire ce nous sera comme vne entree à vne heureuse & saincte vie, & guide à sainctes contemplations, si nous embrassons ardemment, & nous exerçons en la lecture & estude des bons Autheurs, qui nous enseignent les preceptes de biẽ viure: Ausquels (comme disoit Alexandre le Grand, parlant de son precepteur Aristote) nous ne nous trouuerons moins tenus & redeuables, si nous goustons bien leur doctrine, qu'à nos propres peres (& cecy soit dict sans les offenser) desquels nous tenons simplement la vie. Mais pource que l'excellence & hautesse de ceste Philosophie morale, c'est à dire, correction de mœurs & de vie, est telle & si grande, que la cognoissance entiere & parfaicte en est tres-difficile, & que les bons commencemens de toutes choses grandes, sont tousiours les plus malaisez de l'œuure, il nous faut bien fonder nostre entreprise pour y paruenir, & puis y monter de degré en degré. Le premier & necessaire fondement doit estre vn perpetuel & feruent amour de la verité, & des choses eternelles, esloignans de nous le mensonge, & le desir des temporelles. Puis ces parties (comme dit Platon) nous seront tresnecessaires: l'esprit vif & aigu: la nature propre à la contemplation, & semblablement graue, prompte, hardie à executer, & preuoyante du bien public. Mais sur tout la cognoissance du vray bien est infiniment necessaire à celuy qui veut estre Philosophe: d'autant que, comme toutes choses, sans la possession du bien, sont sans profit possedees, ainsi cognoistre les arts & les sciences, sans l'intelligence du vray biẽ, est chose friuole & inutile. Et n'y a personne, qui puisse rien executer de bon, soit en priué soit en public, s'il n'a cogneu par raison que c'est qu'on doibt nommer bon. Or de cecy nous serons en la suite de nos discours (Dieu aydant) bien instruicts. Apres il nous fault sans omission continuer l'estude de ceste science Morale, ainsi que familierement nous enseigne le pere de l'eloquence Ciceron, disant, que és estudes il faut seulement vser de quelque relasche, pour recreer à tou-

Cõbien nous deuons aux bons Autheurs.

Les commencemẽs de toutes choses sont difficiles.

Le premier fondement de toute philosophie.

Parties necessaires au philosophe.

Il faut tousiours apprendre.

tes choses honnestes, tant le corps que l'esprit, mais non « iamais les laisser, ny obmettre du tout. Et ces intermis- « sions doyuent bien encores estre de peu de duree : pource « que le vice est tousiours au guet, pour nous courir sus « aussi tost que nous nous laschõs en oisiueté, à fin de nous « inciter par les aiguillõs de la chair, à suyure nos naturelles imperfections. Et de tant moins deuons nous par presumption de nous-mesmes, & confiance en nostre propre vertu & suffisance, laisser du tout la profession de cest estude, comme ceux qui se pensent si grands docteurs, que riẽ ne se puisse plus adiouster à leur sçauoir, lesquels nous pouuons dire n'auoir iamais eu vraye cognoissance de ceste philosophie morale: En laquelle d'autãt que nous profitons, d'autant plus nous y desirons, & y trouuons, ieunes & vieux (comme disoit Socrate) dequoy continuellement apprendre, & occasion de diminuer toute vaine opinion de nous mesmes, estant l'vn de ses notables effects, « de purger tout orgueil & presumption. Et tout ainsi (dict « Plutarque) q̃ les vaisseaux, où l'on met quelque liqueur, « à mesure qu'elle y entre, l'air vain en sort: aussi l'ame se remplissant de biens certains & veritables, toute vanité cede & faict place. C'est ce que dict mesme Platon en ces mots : D'autant plus que l'homme a de raison par la Philosophie, d'autant plus perd-il de superbe & d'arrogance. Nous en auons vn notable tesmoignage en Antisthene, lequel ayant ouy disputer Socrate, y print si grand « plaisir, & y trouua tant d'erudition, que combien qu'il « fust fort docte, & eust grand nombre de disciples, il leur dict, qu'ils cerchassent vn autre maistre, pour-autant qu'il vouloit luy-mesme apprendre. Et faisant tous les iours deux fois plus de trois lieuës de chemin à pied, à cause de la distance du lieu de sa demeure, il venoit escouter Socrate. Le mesme Platon monstra bien le peu de presomption de son sçauoir tres-grand, quand ne se contentant d'iceluy apres la mort de son maistre Socrate, il voyagea par l'Egypte, puis en Italie, pour ouyr & communiquer auec les plus doctes du pays, & apprendre ce qu'il ne sçauoit pas. Aussi Dieu guerdonna si bien ce sien zele & loüable ardeur à la sapience, que

Cõtre la presomption & opinion de soy mesme.

Excellente comparaison.

Antisthene.

Tesmoignage de grand amour à la science.

Platon.

nul entre les Ethniques n'est onques approché, sinon Socrate, de la diuinité de son sçauoir des choses eternelles. Nous voyons donques, côme il nous fault tenir toute nostre vie disciples de la Philosophie. Or tout ainsi qu'il n'y a rien qui resiouysse tant l'Architecteur, apres auoir posé de bons fondemens de quelque grand œuure, que de voir le progrez & l'auancement d'iceluy : aussi quand nous aurons basty nos heureux desseins (comme dict est) pour paruenir à la cognoissãce de la Philosophie, & que nous aurons gousté les premices de ses salubres fruicts, ce nous sera vn grand contentement, & occasion de poursuyure, quand nous pourrons veoir à l'œil, qu'il y aura en nous proffit & de l'amendement par cest estude : comme il nous apparoistra en la consideration de nos œuures & actions presentes, rapportees auec les precedentes, & au relasche & adoulcissement de nos mauuaises passions, & naturelles inclinations. Ce que indubitablement causera dedans nous sa profession de ceste science. Et tout ainsi qu'on prend à bon signe, quand vne maladie se diuertit és parties les moins nobles : aussi quand nos vices se changeront en passions plus douces, ce nous sera vne esperance de les effacer du tout puis apres. Dont le vray & certain moyen sera, si nous entrons iusques au plus profond & interieur de nous mesmes, pour auoir parfaicte & entiere cognoissance de nos naturelles, pernicieuses, & plus puissantes inclinations, en faisant comparaison des vnes aux autres. Puis, comme le bon & expert Medecin va au deuant des grandes maladies par les petits preparatifs, nous corrigerons les moindres les premieres, à fin de plus facilemẽt venir à bout des plus puissantes. Car il est certain, que par tel exercice, & accoustumance de nous garder de ces choses, qui sont aucunement excusables, ou mesmes permises & licites, il nous sera beaucoup plus aisé par apres d'amender, & nous abstenir des illicites. Ces corrections ainsi faictes, nous laisserons du tout (ce qui nous sera lors assez aisé de f[illegible]) nos petites imperfections, & ne reputerons plus aucunes faultes petites, ains les fuyrons toutes. De là nous viendrons a mieux considerer & descouurir la nature, & la cause

Comme on peult cognoistre en soy les effects de la Philosophie.

Moyen de pratiquer les enseignemẽs de la Philosophie.

de nos plus grandes & pernicieuses passions, & leur laidure & difformité. Puis taschans à leur diminuer la force, en euitant prudemment les causes d'icelles, couppans tantost vne de leurs branches, puis vne autre, finalement nous serons tous esbahis que la raison parfeta en nous son office de commander absoluëment à toutes les perturbations de nostre ame: entant (comme nous auons desia dict) que la fragilité humaine, aydee de Dieu, peut attaindre à ceste perfectiõ: & lors nous nous pourrõs vrayement dire Philosophes, quand (dis-ie) nous serons cognoistre par nous-mesmes, que la vie de l'homme en tout temps, en toutes parties, en toutes passions, & tous affaires vniuersellement, reçoit l'vsage de la Philosophie. Et apres que par telle diligence & vigilance, trauail d'esprit, & estude continuel, nous aurons bien profité à nous mesmes, c'est à dire, que nous nous serons rendus meilleurs que nous n'estions, par la tranquillité de nos ames purgees de perturbations: il nous faudra regarder, que ce profit en redonde iusques aux autres, comme le commãdement de Dieu, & le deuoir de nature nous y obligent. Et lors nous aurons attainct la perfection de ceste belle science, quand (dis-ie) nous seruirons à nos prochains, freres & concitoyens, non pour vne vaine gloire, & terrestre richesse, mais pour l'amour de la seule vertu, tresbelle & seule recompense à soy-mesme, en l'attente heureuse des Cieux. Mais notons encores pour le dernier poinct de nostre discours, cõbien que desia nous en ayons faict quelque briefue mention, que l'vn des plus seurs moyens que nous puissions tenir pour paruenir à vne vraye cognoissance de la Philosophie, est, de ne tenir aucun compte, & mespriser entierement tout ce qui peut perir, & est au pouuoir (comme disent les Philosophes) de la muable fortune: à sçauoir vaine gloire, richesses mondaines, & autres biens terriens: de tant que l'affection de les acquerir, conseruer, & augmenter, est ordinairement ce qui nous transporte le plus, & empesche toute autre bonne & vertueuse inclination. Quittons donques librement toutes choses. Retirons nos esprits de tout autre soing. Mesprisons toute incommodité terrestre: voire

Quand on se peut dire Philosophe.

Perfection de toute Philosophie.

Le mespris des biens mõdains necessaire au Philosophe.

ſupportons patiemment toute douleur, pour vaquer plei-nement à l'eſtude de la Philoſophie, cauſe de tant de biés.

Exemples notables d'amour à la philoſophie. *Crates.* Crates Thebain laiſſa vn patrimoine de huict talents (qui feroit ſelon la commune ſupputation, quatre mille huict cens eſcus) pour philoſopher auec plus grande liberté, deliuré des cures & ſoucis du meſnage, & gouuernement de ſes biens. *Anaxagore.* Anaxagore pour meſme occaſion laiſſa deuenir toutes ſes terres en friche : & apres ſes longues eſtudes reuenant en ſa maiſon, & la trouuant toute ruynee & en deſert: Si ces choſes (dit-il lors) ne fuſſent peries, ie fuſſe peri, comme ſ'il euſt voulu dire, que ſ'il ſe fuſt amuſé à faire profiter & conſeruer ſes biens, il n'euſt acquis le threſor de ſcience, qui eſtoit l'ornement de ſon eſprit. *Democrite.* Democrite Abderite, ayant tant de richeſſes, que ſon pere auoit faict vn feſtin à ceſte innumerable armee de Xerxes, qui paſſa en la Grece, laquelle eſtoit de plus de deux millions d'hommes combattans (ainſi que l'eſcrit Herodote) donna iceluy Democrite à ſon pays tout ſon patrimoine, ne retenant qu'vne bien petite ſomme d'argent pour viure, à fin qu'il peuſt mieux vacquer à l'eſtude de philoſophie: & à ceſt effect ſ'en vint demeurer à Athenes. *Euclide.* Euclide, de la ville de Megare, tres-deſireux d'ouyr Socrate, qui demeuroit à Athenes, & la guerre eſtant ſi cruelle entre ces deux villes, que nul citoyen de l'vne n'euſt oſé ſe trouuer en l'autre, ſans danger ineuitable de mort, ſ'il euſt eſté recognu: l'amour de ſapience toutesfois fut ſi grande en ce perſonnage, que combien qu'il fuſt Ethnique, & doutant d'vne vie ſeconde, il poſtpoſa le ſoing de ſa vie au deſir de ſçauoir: & habillé en femme il alloit de deux iours l'vn en Athenes, & y demeuroit la nuict pour eſcouter Socrate, qui en paſſoit ordinairement la plus grande partie en philoſophant & diſcourant de la ſapience, puis ſ'en retournoit vers le poinct du iour. Or concluans noſtre preſent traicté, nous retiendrons, qu'il n'y a que la ſeule philoſophie, qui nous puiſſe donner certaine cognoiſſance, & enſeigner le moyen de iouyr en ceſte vie de noſtre ſeul & ſouuerain bien, qui eſt le repos & la tranquillité de nos ames. Meſmes qu'elle nous ſert de ſeure guide & conduite, pour nous amener à

la iouyssance eternelle de nostre supréme & permanent
bié, qui nous est promis & acquis par le sang de l'Agneau
sans macule en la vie seconde & tres-heureuse. Et com-
me Platon disoit, parlant par la bouche de Socrate, que
ceux-là seuls peuuent paruenir au Royaume des Cieux
auec Dieu, qui auront finy leurs iours en ceste vie purgee "
par la philosophie: Aussi ce sera par l'indicible amour "
de ceste sapience eternelle, que nous serons purgez, net- "
toyez & sauuez. Voire en attendant ceste bien-heureuse "
felicité, nous pourrons beaucoup plus parfaictement, "
que tous ces grands Philosophes anciens, mener vne vie "
contente, ioyeuse & tranquille, & nette de toute pertur- "
bation & crainte, d'autant qu'ils ne cognoissoient que la "
iustice diuine, & non pas sa misericorde, qui nous est as- "
seuree en son Fils bien-aimé: ignorans aussi en leur phi- "
losophie le principal poinct d'icelle, à sçauoir le principe
des choses, & la fin d'icelles, que sa parole nous ensei-
gne, auec la verité de la permanente felicité de l'ame, dôt
ils n'ont eu que l'ombre en leur vie. Et nostre Seigneur
Iesus Christ en a luy-mesme laissé de bonnes & certaines
arres au plus profond de nos cœurs, disant, qu'il nous
donnoit & laissoit sa paix: sa paix, dis-ie, en nos ames,
& non pas auec le monde. Qu'il nous appert donques
suffisamment, qu'il n'y a chose tant desirable, soit pour le
profit & vtilité de nous-mesmes, soit pour seruir au corps
general de nos freres & concitoyens, que l'estude de la
philosophie, qui est la science de vie, & la vraye mede- "
cine, & culture de l'ame, par laquelle toute vertu nous est "
enseignee.

La seule philosophie enseigne le bien de l'ame.

La vraye cause de ioye & tranquillité en l'ame du Chrestien.

Fin de la premiere Iournee.



DEVXIESME IOVRNEE.

De la Vertu. Chapitre 5.

Que veut dire Philosophe.



SER. Entre le nombre infiny de ceux, qui ont esté honnorez de ce beau nom, & tant excellent tiltre de Philosophe, qui est autant à dire qu'Amateur de sapience, il y a eu trois sectes principales, & contendantes ensemble en maximes, & sur tout du souuerain bien de l'homme : à sçauoir les Academiques, les Peripatetiques, & les Stoïques. Mais les plus excellens de tous, & qui ont le plus approché de la cognoissance de verité, ont esté les Academiques, ayans Socrate & Platon pour leurs premiers autheurs: Lesquels, comme nous veismes hier, ont tousiours enseigné, que nostre vray biẽ consistoit en la tranquillité de l'ame, priuee de toutes perturbations, ornee & enrichie au lieu d'icelles, de toute vertu, qui est la veritable substance de la Philosophie, & pour ceste raison dicte, le seul & permanent bien de l'ame.

Trois sectes de Philosophes.

Quel est le biẽ de l'ame.

Il n'y a bien que la vertu.

AMANA. Ie ne puis que ie ne louë fort ce Paradoxe Stoïque, Qu'il n'y a bien que la vertu, & mal que son contraire le vice. Et passant encores outre, suyuant leur opinion, & de plusieurs anciens sages, ie dis, que le seul vertueux est libre & bien-heureux, voire fust-il dans le Taureau de Phalaris : & le seul vicieux serf & mal-heureux, quand bien il auroit les richesses de Crœsus, l'Empire de Cyrus, & la gloire d'Alexandre. Car les grandeurs ne sont rien là où l'esprit est sans contentement, & où le cœur aiguillõné du desir, trouble la tranquillité de l'ame.

ARAM

ABAM. Les richesses (disoit Pythagore) sont de mal-asseurees colomnes, & la gloire encore moins. La beauté & disposition du corps semblablement, les magistrats & les honneurs, tout cela n'a point de force. Mais la prudence, la magnanimité, la iustice, sont anchres tres-asseurees, lesquelles ne peuuent estre arrachees par aucune tempeste. Car c'est la volonté & loy de Dieu, que la Vertu soit seule puissante & ferme, & toutes autres choses ne sont que bayes & folies. Mais c'est de toy, Achitob, qu'il nous faut maintenant entendre, ce qu'il nous est besoin de cognoistre de ceste excellente disposition de l'ame.

Les biens du monde n'ont aucune force.

In Stob. de virt.

Il n'y a que la Vertu puissante.

ACHITOB. La dispute du bien de l'homme a certes esté tousiours grande entre les sçauans: & tant leurs diuerses opinions, que argumens, feroient de trop long discours pour nous y arrester, n'estans mesmes necessaires à nous, qui ne cerchons que l'instruction en la verité. A laquelle pour paruenir, & en l'intelligence parfaicte de la matiere qui nous est icy proposee, nous poserons icy pour maxime confessee de tous les plus grands Philosophes anciens, & conforme à la verité, qui nous est enseignee és sainctes Escritures, Qu'il y a des biens de deux sortes, l'vn, qui est la fin derniere, l'autre les moyens pour y paruenir. Le premier, est le souuerain, supreme, tresparfaict, & eternel bien, que nous attendons & esperons en l'immortalité de la vie seconde, iouyssans de la vraye & accomplie felicité, qu'œil n'a iamais veu, oreille ouy, ny n'est entree au cœur d'homme. Celuy que nous appellons les moyens pour y paruenir, est la seule Vertu, de laquelle nous auons maintenant à traicter, & qui est le propre effect de nostre regeneration, par l'esprit de Dieu habitant en nous. Voyons donques premierement que c'est de la Vertu, sa diuision, sa source, son excellence incomparable, sa force inuincible, & les effects admirables qu'elle produit en celuy qui la possedee: sur quoy nous verrons aussi quelques exemples notables des anciens. La Vertu (disent les Philosophes) est vne disposition & vne puissance de la partie raisonnable de l'ame, qui range à accord & conuenance l'irraisonnable, faisant

Il y à deux sortes de biẽs.

La Vertu est l'effect de la regeneration.

Definitiõ de la Vertu.

qu'elle pose à ses affections & passions vne fin conuenable: dõt l'ame demeure en l'habitude du bien-seant, & opere ce qui doit estre faict selon raison. Ou pour dire plus briouement: La Vertu est vne proportion & egalité de vie du tout consonante à raison. Sa diuisiõ est toute semblable à celle de la philosophie. Aussi sont-elles tellement conioinctes ensemble, que c'est vne mesme chose d'estre vertueux, & Philosophe, l'vn estant la matiere & la substance de l'autre. La Vertu donques est diuisee en Cõtemplatiue, & en Morale. La sapience eternelle, par l'operatiõ de son esprit, conduit & esleue la Contẽplatiue à sa propre fin, qui est l'heureuse science immuable, cõcernant le seruice deu à la Maiesté diuine, & que Socrate appelloit Religion; & tresgrande vertu, disant, que le mespris d'icelle auoit causé aux hommes vne mal-heureuse ignorance, & que nul ne se deuoit persuader de pouuoir trouuer

Diuision de la Vertu.

Religion est tresgrande Vertu.

„ parmy le genre humain vne plus grande vertu, que la re-
„ ligion & pieté enuers Dieu. Aussi l'hõneur d'iceluy est le fondement de toute bonne œuure, & iceluy renuersé, les autres parties sont dissipees comme les pieces d'vn edifice ruyné. Voire la Religion est non seulement le Chef de iustice & vertu: mais est quasi l'ame pour luy donner vigueur. D'icelle supréme sciẽce, la prudence qui est son œuure, decoule, pour regir, reigler & moderer par le moyẽ de la vertu Morale, les passions & affections de la partie irraisonnable de l'ame en toute mediocrité, retranchãt tous excez & defectuositez d'icelles passions; & les moderant entre le peu & le trop, pour garder l'hõme de faillir. Comme par exẽple, à fin qu'il ne se perde par temerité ny couardise, elle le retient dans les limites de la vraye prouësse & vaillance, de peur qu'il ne soit gasté d'auarice, ou qu'il tombe en prodigalité, elle luy faict sagement vser de liberalité. A fin aussi qu'il ne s'abbaisse trop en l'aduersité, ou qu'en la prosperité il s'esleue oultre mesure, elle le maintient égal & constant en l'vne & en l'autre. Et ainsi generalement luy apprend à reigler, suyuant la raison de vraye prudence, toutes ses inclinations & actions, tant pour son bien particulier, que pour le profit & l'vtilité de la société humaine. En quoy il nous appert assez, que le

La Vertu morale consiste en mediocrité.

fondement de toute vertu est la raison diuine, qui decoule en nos ames, de ceste bonté gratuite de nostre Dieu, & laquelle y prend viue racine, par soing, estude & diligéce, la mesme grace benissant nostre labeur. Car sans icelle nous ne pouuons rien, & tout ce que nous meditons pour viure en droicture, continence, & temperance, est vain & friuole deuant sa Maiesté. Ainsi de l'excellente raison & sagesse, dont la sapience eternelle nous enrichit, pour nous donner cognoissance du bien & du mal, s'engendre la prudence, qui est la partie la plus necessaire pour le gouuernement des choses terrestres (dont nous traicterons cy apres) & par laquelle l'homme est enrichy de la vertu morale, pour reigle infallible de toutes ses œuures & actions: à fin que iouyssant pleinement de la felicité humaine, qui gist és bonnes mœurs, qualitez & conditions de l'ame, il en rende les fruicts & effects au profit de plusieurs. Nous disons donques, que toute
" Vertu consiste en mediocrité, comme le Vice en excez
" ou default: & qu'au regard d'iceluy, elle tient le milieu: Mais qu'au respect d'elle mesme, à cause de son excellence parfaicte & accomplie, elle est extreme, sans auoir besoin d'accroissement ou de diminution. Or comme toutes les imperfections de l'ame sont appellees vices & passions, aussi tous leurs cótraires, & qui seruent de remedes & guerisons à icelles, sont nommez vertus. Combien que la vertu soit tousiours vne, & quiconque embrasse de bóne affectió vne de ses parties, est desireux de toutes: Neátmoins elle peut estre appellee de plusieurs noms: de tant mesmes, qu'en chacune bóne action il y a tousiours quelque particuliere vertu, qui se rend eminente par dessus les autres. Aussi que selon les subiects, où elle se trouue, elle produit diuers effects, se conformant aucunemét aux mœurs, conditions & inclinations naturelles de ceux qui la possedent. D'où vient, que les vns sont plus propres & plus roides en vne vertu que les autres (car tous ne pouuons pas tout) & que l'vn l'exerce d'vne façon, & l'autre autremét. Il nous faudra cy apres traicter distinctemét & par ordre de la pluralité des vertus, & de leurs particulieres proprietez. Mais ce-pendát, pour parler en general de

Le fondemét & source de toute vertu.

En quoy gist la felicité humaine.

Comme la Vertu tient le milieu, & est extreme.

Les dons & graces sont differens és hommes.

ceste tant precieuse & inestimable richesse la Vertu, & des grands, dignes & admirables effects qu'elle produit en „ l'homme. Premierement elle est le seul propre & vray bien de l'ame, qui ne peut par aucun accident estre rauy ny emporté, & qui seul rend son possesseur bien-heureux, luy faisant trouuer content en icelle, toute sorte de vie doulce, plaisante & aggreable. C'est la Vertu, qui est la „ seule matiere du repos, & de tranquillité de l'esprit, pur- „ gé par la raison de crainte, de fascherie, de desir & de lies- „ se mondaine. C'est de ceste vifue source que Democrite „ entendoit parler, disant, Que la ioye s'engendre és cœurs „ des hommes, de la mediocrité du plaisir, de la modera- „ tion de la vie, & accord temperé. La Vertu (disoit Tha- les) est la chose plus profitable au monde: d'autant qu'el- le rend toutes autres choses vtiles, & faict que l'on en vse bien. Voire nous pouuons dire d'auantage, que tous autres dons & richesses demeurent inutiles & nuisibles, sans l'ornement de Vertu. Ciceron par infinies belles rai- „ sons prouue, que la Vertu seule est de soy suffisante pour „ bien & heureusement viure. Aussi certes tout homme de bien & vertueux, de quelque condition qu'il soit, est tant heureux, s'il le sçait cognoistre, qu'il n'a rien à souhai- ter auec passion ou trauail en ceste vie: ains plustost il se contente de soy quant aux hommes, & mesprise la solli- citude des choses du monde: n'estimant au surplus chose aucune estre mal, que la necessité de nature, ou plustost l'ordonnance diuine, apporte. Et où la misere redouble, la Vertu rend ses plus admirables effects, faisant cognoi- stre qu'elle consiste és choses plus difficiles & rares. Pour la mesme raison sa force est comparee à la Palme, laquel- le tant plus est tiree contre bas, plus elle se redresse hault: Aussi lors que la Vertu est plus oppressee par ses ennemis, „ plus elle resplendit de gloire. C'est la Vertu, qui seule se „ rend admirable à l'esprit, qui en est reuestu, & le garde „ de conuoiter ce que les autres adorent communément: à „ sçauoir les grandeurs, les richesses, les voluptez, & la „ gloire. Elle mesprise la louange & la flaterie des hom- „ mes, dont tant d'autres se rendent serfs, & demeure tous- „ iours libre en elle-mesme, & gratuite à vn chacun, sans

De l'excellē ce & proprieté de la Vertu.

Tout est rēdu vtile par la Vertu.

In Parad. & 5. Tuscul.

Le vertueux n'a riē à souhaiter auec passion.

La Vertu cōparee à la Palme.

autre eſpoir de prix, que de ſe rendre agreable enuers Dieu, & effectuer choſes dignes d'eſtre guerdonnees eternellement en l'autre vie par la liberalité diuine. Si nous comparons à la Vertu les biẽs du monde (appellans bien ce qui en vſurpe le nõ: & qui eſt periſſable) quant à ceux que les Philoſophes appellent de fortune, la nobleſſe, où les hommes ſ'arreſtent tant auiourd'huy, n'eſt qu'vn biẽ de nos anceſtres: la richeſſe ſe perd aiſément, & faict encores pluſtoſt perdre ſon poſſeſſeur: la gloire des plus grãds, & toute principauté n'eſt moins incertaine. Quant aux biens du corps, la beauté & diſpoſition eſt vne fleur de peu de duree: la ſanté tant precieuſe ſe change facilement: les forces ſe perdent par infinis inconueniens. Toute volupté corporelle eſt imparfaicte, & ſuyuie de perturbatiõs. Mais la Vertu eſt la ſeule qualité diuine & im-" mortelle en no⁹. Elle eſt au viuãt, & au mort (dit Heſiode) " ſtable & ferme poſſeſſion, ſur laquelle la fortune, la calõ-" nie, la maladie, la vieilleſſe, ny l'aduerſité n'ont aucune puiſſance, & la longueur du temps, qui diminue toutes choſes, adiouſte touſiours & augmente la Vertu. Tous les autres biens ſuſdicts ſont de dehors, cauſent ſouuent la ruyne de leurs poſſeſſeurs, & viennent à ceux ordinairement qui en ſont les moins dignes. La ſeule Vertu eſt le propre heritage de l'ame, cauſe ſa felicité, & rend touſiours l'homme digne de vraye gloire & loüange, le faiſant meſmes honorer & eſtimer de l'ennemy. Bref (comme dit Ciceron) il eſt impoſſible de reciter combien la Vertu ſurpaſſe toutes autres choſes en gloire & excellen-" ce. Et ſi tous les autres biens des hommes (diſoit So-" crate) eſtoient mis d'vn coſté, ils ne monteroient non " plus qu'vn atome au prix de la Vertu. Platon ſon diſciple " dit, que la difference eſt ſi grande de la Vertu auecques " tous les autres biẽs, qu'iceux eſtãs mis en l'vn des coſtez " d'vne balance, & la Vertu en l'autre, ceſte-cy ſ'eſleue vers " le ciel, & l'autre touche la terre. Auſſi a-il eſcrit cinquante quatre liures ou dialogues, tous traictans de la Vertu: où l'on peut infiniement profiter, meſmement en ceux de la Republique, & de ſes Loix: & auſquels, pour ne ſe monſtrer ingrat enuers Socrate, ſon maiſtre, qui n'auoit

Le prix & loyer de la Vertu.

Cõparaiſon des autres biens à la Vertu.

Riẽ n'a puiſſance ſur la Vertu.

La vertu ne ſe peut eſtimer.

rien voulu escrire, il luy faict reciter, ce que autresfois il luy auoit ouy dire. Stilpon Philosophe, estant en sa ville de Megare, quād elle fut prise & saccagee par Demetrius, Roy de Macedone: qui le voulant fauoriser, luy demandoit s'il auoit rien perdu du sien: Non (dit-il) Sire: car la „ guerre ne sçauroit piller la Vertu. Aussi est-ce la richesse, „ dont nous nous deuons pouruoir, & laquelle en vn naufrage puisse nager auec nous: ce qui donna occasion à Socrate de respondre à quelcun qui l'interrogeoit, quelle opinion il auoit du grand Roy, & s'il l'estimoit pas bienheureux: Ie ne sçay (dit-il) comment il est pourueu de sçauoir & de vertu. Et qui pourroit douter, que la Vertu seule rend l'homme heureux, veu que non seulement elle le faict sage, prudent, iuste & bon, tant en faicts qu'en dicts, mais aussi luy acquiert ordinairement honneur, gloire & authorité? Ce fut par elle, que Alexandre merita le nom de Grand, en l'experience qu'elle luy donna des armes, en la liberalité de ses richesses, en la temperance de toute sumptuosité & magnificence, en la hardiesse & asseurance du combat, en la continence de volupté, en la bonté & en la clemence de la victoire, & en toutes les autres vertus, esquelles il surpassoit tous les viuans de son temps: desquelles la renommee luy feit sans coup ferir, s'assubiettir volontairement plus grād nombre de villes pays & hommes, que non pas la puissance de son exercite. En quoy ceste sentence de Socrate se trouua tres-veritable, Que le grand nombre de soldats, & l'amas des richesses, sont contraincts bien souuent d'obeyr à la Vertu. Que dist Daire, Monarque des Perses, entendant la continence, dont Alexandre son ennemy auoit vsé à l'endroit de sa femme, bel le en toute excellence, qu'il auoit prise prisonniere, & l'humanité qu'il exerça depuis aux obseques d'icelle, e- „ stant morte? Les Perses (dit-il lors) n'ont occasion de per- „ dre cœur, ny de s'estimer lasches & effeminez, pour auoir „ esté vaincus par tel aduersaire: Et ie ne demāde aux dieux „ victoire, que pour surmonter Alexandre en beneficence. „ Que si ie dois succomber, ie les prie ne permettre qu'au- „ tre que luy soit assis au throne & siege Royal de Cyrus.

Pourquoy Platon faict parler Socrates en ses œuures.

En quoy cōsiste l'heur & la grandeur d'vn Roy.

Ce qui acquit le nom de Grand à Alexandre.

Tout faict ioug a la Vertu.

La Vertu se faict estimer de l'ennemy.

Voulons nous des tesmoignages de la force inuincible de

la Vertu, & de ses puissans & louables effects és choses *Exemple de* les plus sinistres? L'histoire nous monstre, que entre tous *la force &* les actes de Vertu, qui ont acquis los & renommee aux *effects de la* Anciens, les plus remarquez & recommandez sont ceux, *Vertu.* qu'ils ont faict paroistre, lors que la fortune les auoit comme de tout poinct abbatus. Pelopide, Capitaine general des Thebains, & qui les deliura de la seruitude des *Pelopide.* Lacedemoniens, est plus loüé & estimé de la grande & insigne vertu, qu'il demonstra estant prisonnier entre les mains de Alexandre, Tyran de Pheres, que de toutes ses precedentes victoires. Car lors tant s'en fallut que sa ver- *La Vertu ne* tu cedast aucunement à sa calamité, que au contraire d'v- *cede point à* ne constance indicible il reconfortoit les habitans de la *la calamité.* ville qui l'alloyent visiter, les exhortant d'auoir bon courage, & que l'heure estoit venuë, que le Tyran seroit tout en vn coup puny des ses meschancetez. Et mesmes luy enuoya dire vn iour, qu'il estoit bien despourueu de tout iugement & raison, en ce qu'il gehennoit & faisoit mourir en tourmens ses pauures citoyens, qui ne l'auoiét point offensé, & ce-pendant il le laissoit en repos, luy duquel il ne pouuoit ignorer, que eschappât de ses mains, il ne se vengeast bien de luy. Le Tyran s'esmerueillant de ceste grandeur de courage, demanda pourquoy il a-uoit si grand haste de mourir: Et c'est à fin (dit-il) que tu perisses plustost, en estant hay de Dieu & des hommes, *Philocle.* encores plus que tu n'es maintenant. Philocle, l'vn des *Façon des* plus fameux Capitaines Atheniens de son temps, & qui *Grecs au* fut cause d'ordonner, que à tous les prisonniers de guer- *traictement* re doresnauant lon couperoit le poulce de la main droi- *des prison-* cte, à fin qu'ils ne peussent plus manier la picque, mais *niers de guer* bien leur seruir à tirer la rame: ayant esté pris prison- *re.* nier auec trois mille Atheniens en vne bataille, que gaigna contre luy Lysander Admiral des Lacedemoniens, & estans tous condamnez à mourir: Lysander luy demandant de quelle peine il se iugeoit digne, pour auoir cõseillé à ses citoyens vne chose tant meschante & si cruelle: Philocle d'vne vertu inflexible luy respondit seulement, " N'accuse point ceux qui n'ont point de iuge pour cognoi " stre de leur faict. Mais puis que les Dieux t'ont faict la "

» grace d'estre vainqueur, fay de nous ce que nous eussions
» faict de toy, si nous t'eussiõs vaincu. Cela dit, il s'ẽ alla la-
Mort tres-constante. uer & estuuer: puis vestit vn riche manteau, cõme s'il eust deu aller à quelque festin, & se presenta le premier à la boucherie, monstrant le chemin de vraye constance à ses
Anaxarche. concitoyens. Anaxarche Philosophe, ayant esté pris prisonnier par le commandement de Neron, pour sçauoir de luy les autheurs d'vne coniuration, qui auoit esté faicte
Magnanimité admirable. contre son Estat: & estant mené deuers luy pour ceste occasion, il se tronçonna la langue auecques ses dents, & la luy cracha en la face, sçachant bien, que autrement par toutes sortes de gehennes & tourmens, le Tyran le feroit
Zenon. contraindre de le reueler. Zenon ayant failly à tuer le Tyran Demyle, luy en feit autant. Mais qu'y a-il plus formidable que la mort? Et neantmoins quand est-ce que la Ver
» tu a mieux monstré sa grandeur & puissance, que lors
Le sage meurt volontiers. » qu'elle a faict son effort pour l'abbatre, resoluë en ceste sentence de Ciceron, que tous sages meurent volontiers & sans ennuy, mais que les imprudens & ignorans se desesperent pour la mort? Si plusieurs qui ont ignoré la vraye & parfaicte immortalité de l'ame, & aucuns menez seulement d'vn desir de loüange & gloire mondaine, autres touchez d'vn deuoir zele d'amour enuers leur patrie, ont monstré és horreurs de la mort l'augmentation de leur vertu: que deuront faire ceux, qui attendent certainement
Phocion. vne vie eternelle? Phocion, apres auoir esté quarante cinq fois esleu Capitaine general des Atheniens, & faict infinis seruices à sa Republique, estant succombé par quelques partialitez & diuisions auec la partie la plus foible, qu'il auoit maintenuë, & condamné à boire vn poison, luy estant demandé auant qu'il le beust, s'il n'auoit plus
» rien à dire: Ie te commande (dit-il lors, addressant sa paro-
Parole saincte & Chrestienne d'vn Ethnique contre la vengeance. le à son fils) de ne porter point de rancune pour ma mort aux Atheniens. Et vn peu au parauant ce propos, voyant vn de ceux qui estoit condamné à mourir auec luy, se crucier d'impatience, Que dis-tu, pauure homme (luy dist-il) ne te tiens-tu pas bien-heureux de mourir auec Phocion? La crainte & apprehension de la mort estonne (comme l'on dit communement) les plus asseurez, mais non pas les

plus vertueux. Car ils sçauent (comme dit Plaute) que

Celuy-là ne meurt point, qui par vertu perit.

Callicratide, Capitaine general des Lacedemoniens, estant pres de donner vne bataille contre les Atheniens, le Deuin, apres le sacrifice faict aux Dieux, luy dist, Que les entrailles des victimes promettoient la victoire à l'exercite, mais la mort au Capitaine. A quoy il feit responce, sans aucunement s'en effrayer, ores qu'ils creust cela pour oracle certain, Sparte n'est pas à vn homme pres. Et quand ie seray mort, mon pays n'en sera de rien moindre: mais si ie recule maintenant, il en sera diminué de reputation. Dont substituant en son lieu Cleandre pour successeur en sa charge, il donna la bataille: où il luy aduint comme le Deuin luy auoit promis. Si nous voulions infinis tels exemples, les histoires en sont remplies, & de ceux qui ont mieux aimé se donner eux-mesme la mort (ce que le Chrestien ne doit iamais faire, trop bien l'endurer, si elle luy est presentee) plustost que d'executer chose indigne de leur vertu. Themistocle banny iniustement d'Athenes, & s'estant retiré par deuers le Roy de Perse, duquel les grandes faueurs & auantages reçeus luy feirent dire à ses enfans, Nous estions perdus, si nous n'eussions esté perdus, & qui auoiét esté cause de luy faire promettre de s'employer en son seruice: voyãt la guerre encõmencee entre ce Roy & les Atheniens, en laquelle il luy presentoit de belles charges, il aima mieux auancer sa mort par vn poison, que luy-mesme se donna, que non pas se monstrer picqué ny irrité par rancune à l'encontre de ses ingrats citoyens, de peur d'obscurcir ou maculer la gloire de tant de beaux faicts triomphes & victoires qu'il auoit obtenuës. Que si la mort n'a peu empescher le cours de la Vertu, combien moins le fera tout autre accident plus foible? La vieillesse, qui diminuë & aneantit toutes les forces du corps, ne peut affoiblir la vertu grande d'Agesilaus, Roy de Lacedemone: lequel en l'aage de quatre vingts ans, voyant la gloire de son pays anichilee par la victoire que les Thebains auoient obtenuë contre luy, il se retira au seruice d'vn Roy Egyptien, & print charge de Capitaine soubs luy, à fin que

Callicratide.

La crainte de mort n'estonne point le vertueux.

Endurer la mort plustost que de rien faire contre le deuoir.

Themistocle.

Grãd amour enuers sa patrie.

Agesilaus.

La vieillesse ne peut rien sur la Vertu.

par les seruices qu'il luy feroit, il meritast de luy (comme il l'en asseuroit) secours pour les affaires de sa patrie.
» L'enuie est fort difficile à surmonter, & suit les grandes
» puissances (dit Thucydide.) L'honneur, la gloire, les ri-
» chesses, ne sont que tisons pour en embraser le feu. Toutesfois l'excellence de Vertu triomphe souuent d'icelle, iusques à contraindre les enuieux de bien dire des hommes vertueux. Nous voyons donques euidemment, & mieux l'experimenterons par nous-mesmes, en estans ornez, que la Vertu est d'vne force inuincible, & que toutes choses sont domptees par elle. Et qui pourra douter aussi, que par icelle les grands Empires, Monarchies, Republiques, Estats & Citez, ont beaucoup plus flory, que par la force & grandeur des armees? De cecy la suite de nos discours fournira d'exemples. Et pour conclure nostre pre-
» sent propos, cognoissans la Vertu meriter tant de louan-
» ge, soit pour ses fruicts, que pour ses effects grands & admirables, nous dirons, qu'elle est le seul bien, l'honneste, & le profitable, entre lesquels il y a vne telle conionctiõ, qu'ils ne peuuent estre separez l'vn de l'autre (ainsi que cy apres nous en pourrons traicter plus amplement) &
» que la diuision de ces trois choses, pour les vouloir attribuer à d'autres biens terriens & perissables, est la fontaine de tous vices, tromperies, & malheuretez. Que si donques en l'exercice de ceste saincte & sacree Vertu il s'y trouue (comme mesmes les plus grands heurs mondains sont contrepesez de mal & de difficulté) de l'ennuy, de la perte, du hazard, ou du danger, ne deuons-nous pas mespriser toutes telles choses, voire la mort, pour l'heureuse recompense qui nous est asseuree, non seulement de la gloire de loüange immortelle, que les anciens se promettoient, mais aussi de la vie eternelle, que la plus part ont
» ignoree? Ne ressemblons pas au petit enfant) car celuy qui est enfant d'esprit, ne differe en rien de l'enfance pour l'aage) lequel voyant qu'on luy oste quelque vile chose de la main, dont il se iouoit, iette par despit ce qu'il tenoit de l'autre, encores qu'il fust delicat & bon à man-
» ger: Ains embrassons pour iamais de feruent zele, & ardé-
» te affection, ceste tant precieuse & pudique beauté, la
»

La Vertu triomphe de l'enuie.

La Vertu faict florir les Royaumes.

La Vertu est le seul bien, l'honneste & le profitable.

Tout est à mespriser pour la Vertu.

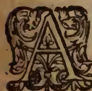
Enfans d'esprit ressemblent aux enfans d'aage.

Vertu, qui seule remplit la vie humaine de vray, entier, & « parfaict contentement : Et que toutes choses luy soient « postposees à l'exemple de tant d'excellẽs personnages anciens, qui nous doyuent bien faire rougir de honte, quand nous voyõs que le soing des biens terriens tient le premier lieu entre nous. Anacharsis barbare, poulsé de la seule amour de Vertu, laissa le Royaume de Scythie à son frere puisné, pour s'en venir en Grece: où il profita tant auec Solon, qu'il merita d'estre mis au nombre des sept Sages. Or si (apres que nous l'aurons demãdé à celuy qui seul la peut & veut donner) trois choses peuuent estre concurrentes en nousmesmes, à sçauoir la nature, la raison, & l'vsage, nous pourrons par icelles dirigees, illuminees & conduites de l'esprit de Dieu, attaindre à la cime de perfectiõ humaine de ceste riche Vertu: & lors (comme vne forte & vigoureuse plante) elle prendra bon pied & racine au dedans de nous. Si elle y rencõtre, dis-ie, vne bonne nature, gentile, & patiente de labeur, la raison la cultiuant par les preceptes de Philosophie, la rendra ferme, puissante & fructifere : & par vsage & exercice les fruicts en seront produicts à l'vtilité, tant de nousmesmes, que de la commune societé humaine.

Anacharsis laisse vn Royaume pour mieux thesauriser de la Vertu.

Trois choses necessaires à acquerir Vertu.

Du Vice. Chap. 6.



ACHITOB. Comme celuy qui ignore le bien, ne le sçauroit aimer, ny se vanter (si ce n'est faussement) de le cercher : Et mesmes quãd il le trouueroit, il ne le sçauroit cognoistre, ny en tirer aucun profit : Aussi qui ignore le mal, ne le pourra iamais assez hayr, encores moins le fuyr, ny se garder de tomber és laqs & embusches, où sans cesse il est au guet, pour y surprendre les hommes. Il y en aura bien peu, qui ne se disent ennemis du mal, & qu'ils taschent de l'esloigner d'eux le plus qu'ils peuuent. Mais quoy? Tout ainsi qu'ils n'ont iamais sçeu que c'estoit du bien, aussi peu cognoissent ils son contraire.

Cognoistre le mal à fin de l'euiter.

„ Or ayans par nostre dernier propos suffisamment mon-
„ stré, la Vertu estre le seul & vray bien de l'ame: il est indubitable, que ce qui luy est en tout contraire, à sçauoir le Vice, est le seul mal d'icelle, & la source de toutes les miseres de l'homme, tant terrestres que eternelles. Lesquelles à fin que nous puissions plus seuremẽt euiter, & mieux remarquer l'excellence & beauté de la Vertu, par la laidure & difformité du Vice, d'autant que les contraires posez l'vn pres de l'autre (comme le blanc pres du noir) paroissent beaucoup mieux, il me semble que traicter d'iceluy, ne sera point sortir hors de matiere, pour employer le reste de nostre matinee.

Le Vice est le seul mal de l'ame.

Ce qu'on doit appeller mal.

ASER. Il n'y a aucun mal en l'homme (disent les Philosophes) que le Vice: veu que le mal est ce qui offense. Or rien ne l'offense & ne le rend pire, que ce qui porte dommage à son ame. Ainsi c'est le Vice & le peché seul, qui luy est mal: voire (comme dit Plutarque) qui seul est suffisant pour rendre l'homme mal-heureux.

Le Vice est vne maladie de l'ame.

AMANA. Comme la Vertu (dit Platon) est vne santé & vigueur de l'ame forte, aussi le Vice est vne maladie, lascheté & imbecillité de l'ame, & qui par habitude rend l'homme vicieux & depraué. Car il est certain, que si les hommes auoient assez de force & de constance pour resi-
„ ster au vice (que nous auons en hereditaire apannage) ils
„ suyuroient la Vertu: Mais vaincus par lascheté de leur
„ sensualité, ils sont menez cõme en triõphe captifs soubs
„ le ioug de peché. Escoutons donques Aram, qui selon ce que ie pẽse, n'oubliera de nous depeindre ceste pernicieuse Hydre, de toutes ses couleurs, à fin que elle nous soit de tant plus odieuse.

Le Vice fait comme l'hydropisie.

ARAM. I'ay tousiours appris des sages, ce dire d'vn ancien estre tres-veritable, Qu'il y auoit cent fois plus de peine à mal faire, qu'à bien faire, & que le vice faisoit en l'ame, ce que l'hydropisie faict au corps: plantans tous deux vn continuel desir en l'homme, de ce qui est cause de son plus grand mal: dont tres-miserable on le voyoit chercher auec peine & trauail sa perdition & ruïne, où il pouuoit par vne felicité en ceste vie, passer en l'eternelle & tres-heureuse. Dequoy il me semble, que

l'on pourroit attribuer vne des principales occasions à l'ignorance du mal. Car qui seroit l'homme vicieux tant hebeté d'entendement, que s'il cognoissoit certainement que c'est du Vice, il ne s'esloignast autant de luy de toute sa puissance, comme il s'en seroit pour vn temps approché? Et par plus forte raison, celuy qui en aura vraye cognoissance, auant qu'il ait faict habitude en luy, le fuyra encores plus diligemment, d'autant que (comme dit Plutarque) nous commençons à hayr les vices, quand par raison nous entendons la honte & le dommage qui en viennent. Il nous sçauroit donques estre que tresprofitable d'en dire ce que nous en auons peu apprendre en l'estude de la Philosophie, & succinctement pour le present, esperans cy apres traicter particulieremẽt des principales parties du Vice. Premierement donques nous le definirons: considererons ses pernicieux effects en l'ame, les fruicts qu'il porte auec soy: cõme il ne demeure iamais impuny: & finalement comme il se faut remparer contre les aguets d'vn si dangereux & puissant ennemy.

Moyens de hayr les vices.

Le Vice est vne inegalité & discordance de mœurs, procedant de l'inclination naturelle de l'homme aux voluptez & mauuaises cupiditez; laquelle inclination n'estant retenuë du mords de la raison, operant en elle l'esprit de grace, ny reiglee par les sages remonstrances d'icelle, faict que l'homme se desborde peu à peu en toutes vicieuses passions, la fin de l'vne estant le commencemẽt de l'autre, & par lesquelles l'homme deuient le plus malheureux & le plus farouche & sauuage de toutes les bestes brutes. Chrysippe, Philosophe Stoique, appelloit le Vice, l'essence propre d'infelicité. Aussi certes est-il vn tres-parfaict ouurier de malheureté, disposant les hõmes à toutes sortes de malheurs & miseres. Car depuis qu'il s'est vne fois attaché à l'ame, il ne la veult iamais abandonner qu'il ne l'ayt du tout brisee, accablee & ruïnee, la remplissant iournellement de perturbations & nouuelles passions, de volupté, de rancune, d'inimitiez, de vengeance, de meurtres, de regrets, de crainte, de repentance sans fruict, d'ambitiõ, d'auarice, & de toutes autres cupiditez, qui sont maladies incurables en l'ame, y estans vne fois

Definitiõ du Vice.

Le Vice dispose les hommes à tous malheurs.

Le Vice est du genre des infinis. enracinees: pour ce que plus elles augmentent, plus veulent croistre, le Vice estant (comme dit Platon) du genre des infinis. Et pourtant le susdit Chrysippe ne disoit pas sans raison, que pour euiter vn si dangereux ennemy, & *Combien le Vice nous doit estre odieux.* qui nous doit estre tant odieux, il valoit mieux se precipiter en la mer, que de le laisser regner sur nous. Platon escrit aussi, qu'il est beaucoup meilleur à l'homme de ne viure du tout point, que de viure meschamment, ou en ignorance. „ Aussi telle vie ne sçauroit mieux estre nom- „ mee, qu'vne vraye ombre de la mort, qui suit pas à pas le „ vicieux: de la mort (dis-ie) eternelle. L'vn des Sages, Bias, *Le Vicieux est seul captif.* disoit, que pour estre chargé de fers, l'homme ne pouuoit estre dit captif, s'il n'estoit enuironné de vices. Aussi nous voyons qu'il n'y a fer ny feu, qui puisse tant violenter l'homme, que faict le Vice. Plusieurs ont porté & souffert mille outrages & supplices auec vne telle constance, que les Tyrans se lassoient plustost de les persecuter, qu'eux de souffrir: ayans au surplus tant de puissance sur euxmesmes, que de pouuoir au milieu des tourmens reprimer du tout leur voix: Si que on les eust iugé ou impassibles, ou en les voyant on eust pensé ne les veoir point. *Le Vice se monstre tousiours.* Mais le Vice se descouure tousiours de luymesme, & se faict cognoistre par tout honteux, infame & pernicieux. Thales appelloit le Vice, la chose la plus dommageable du monde: de tant que là où il est, il perd & gaste tout. Aussi rend il veritablement les choses, qui sembloient autrement honorables & magnifiques fascheuses & desplaisantes, quand il est meslé parmy: voire de tant plus se monstre il infame, qu'il est ioinct auec plus grande no- *Le Vice ioint à l'authorité plus infame & pernicieux.* blesse & authorité: par ce qu'il descouure beaucoup mieux ses pernicieux & damnables effects. Car en prenant sa course legere par la carriere de la puissance, & pousant toute mauuaise volonté à execution: il faict que vne cholere deuient aussi tost vn meurtre, vn amour adultere, vn auarice confiscation, & ainsi des autres. Mais comme les Vices des grands sont les plus dangereux, il ne fault pas douter, que la honte & le deshonneur n'en redoublét de mesmes sur eux: en ce qu'estans mieux veuz & remarquez, ils se rendent de tant plus odieux, & contemptibles

à vn chacun : leur salaire en estant aussi à leur porte en toute abondance, & qui ne les abandonnera de gueres loing. Car à qui plus il est donné, il sera plus redemandé. Et ie vous prie, quelle plus grande honte deuroit faire " rougir celuy, qui est nay pour commander à des hommes " de toutes qualitez & conditions, que d'obeyr à des choses " si viles & abiectes, comme la sensualité, l'ignorance, la " cõcupiscence, & autres telles passiõs que le Vice apporte, & qui ne sont creées que pour obeyr, estans irraisonnables ? Et ne sommes pas pour estre medioeres & petits, plus excusables que les grãds, quãd nous les ensuyuons. Car vn chacũ est nay pour cõmãder à soy-mesme: à quoy doit tẽdre nostre principal estude & trauail. Nous auons encores à diligemment noter, que le Vice n'est pas seulement dommageable à celuy qui en est infecté : mais que dauantage il se sert de luy, pour ministre de corrompre & gaster vn chacun. Et ne se verra iamais homme vicieux, qui ne tasche à rendre les autres semblables à luy : & s'il ne le peult faire, il les estimera, & s'efforcera de persuader à tous estre tels, ou pires que luy. Dõt il est assez aisé à iuger, que c'est ce qui gaste & perd les Cõmunautez & Republiques, Villes & Citez quand les Gouuerneurs & Magistrats d'icelles sont ministres des vices: voire le changemẽt des Monarchies, Estas & Royaumes est tousiours procedé du Vice. Roboã par imprudence, Sardanapale par intemperãce & luxure: le dernier de nos Roys, de la race de Clouis, par lascheté: Persés de Macedone, par temerité: & infinis autres, cõme eux par vices, dõt no⁹ verrõs cy apres les exẽples, ont perdu leurs Royaumes. Or à fin q̃ ce nous soit encores plus d'occasion de hayr & fuyr ce monstre horrible de nature, sçachons que le Vice se chastie, nõ seulement par la loy humaine, de laquelle (cõme disoit Anacharsis) les plus puissans eschappent ainsi que les grosses Mousches à trauers la toile des Araignes, & dõt la punitiõ se peult mesmes pour vn tẽps euiter quelquefois: mais aussi q̃ la peine suit de si pres le forfait, qu'elle luy est egale & " d'aage, & de tẽps. Car dés l'instãt que la meschãceté se cõmet, elle se fabriq̃ d'elle-mesme son tourmẽt, & cõmence à souffrir la peine de son malefice, par le remors d'iceluy: "

Belle instruction pour les grands.

Chacũ doit commander à soymesme.

Le propre du vicieux.

Du vice procedẽt les chãgemens des Royaumes.

Les puissans eschappent les loix.

Le forfait n'est iamais sans peine.

„ qui eſt vn ver qui ronge inceſſamment la conſcience du
„ malfaicteur,& accompagne ſa vie miſerable, de honte &
„ vergongne, auec frayeurs, perturbations, regrets, & in-
„ quietudes continuelles, iuſques aux ſonges meſmes,
„ dont il demeure toute ſa vie, priué de toute tranquillité
„ & repos de l'eſprit, où eſt la ſeule felicité humaine. Et pourtant l'vn des Hebrieux Interpretes reſpondit bien ſelon la verité au Roy Ptolomee l'interroguant, comment il pourroit en ſongeant eſtre en repos: Ayes(luy dit le ſage) la Pieté pour le but de tout ce que tu diras ou feras: car appliquant ainſi tous tes diſcours & toutes tes œuures aux choſes treſ-belles, alors ſoit dormant, ſoit veillant, tu auras quant & toy bon repos. Celuy certes ne craint rien, duquel l'ame n'eſtant coupable de crime notable, ſuit la volonté de Dieu, qui dreſſe tous conſeils à bien.

Moyen d'eſtre touſiours en repos veillant & dormant.

Mais(comme dit Platon)il n'y a rien qui face tant
„ l'homme craintif, que le ſouuenir de ſa vie paſſee en vi-
„ tupere. Et ſoudain apres le meſfaict (dit Iuſtin le martyr)la conſcience eſt au meſchant pour accuſateur, pour teſmoing, pour iuge, & bourreau. C'eſt ce que nous enſeigne l'Eſcriture au Deuteronome,diſant, Que les meſchans trembleront à la cheute d'vne fueille d'arbre, & qu'ils ſeront comme ſi leur vie eſtoit pendue à vn filet. Et deuons croire, que ceſte violence de la conſcience humaine procede de Dieu, qui fait ſentir ſon iugement &
„ ſa fureur à ſes ennemis en telle ſorte, qu'ils ne ſe peuuent
„ ſouffrir, mais ſont contraints de ſe condamner. Que ſi noſtre cœur nous condamne, Dieu eſt plus grand que noſtre cœur. Or quand toute parole diuine nous defaudroit en ce, nous auons le teſmoignage de nature ſi bien characteré & imprimé en nos cœurs, que meſme elle a contraint les Poëtes anciens de controuuer & feindre des Furies, vengereſſes de nos pechez, qui ne ſont autre choſe que les tourmens des mauuaiſes conſciences. C'eſt ce
„ ver duquel parle Eſaie,qui ne meurt point,ains les ronge & deuore ſans ceſſe. Caligule treſcruel Empereur,n'auoit iamais ſon repos paiſible & tranquille, ains effrayé & en crainte ſe reſueilloit ſouuent comme crucié & agité de merueilleuſes paſſions. Neron apres auoir tué ſa mere, confeſ-

La conſcièce vault mille teſmoins, & iuge le meſchant.

Deut.28.

De la fiction des furies.

Iſa. 66.

Exéples du tourment des iniques.

confessoit, qu'en dormāt il estoit troublé par elle, & tourmenté de Furies qui le brusloient de torches enflammees. Ne pensons donques pas, que ores qu'vn acte meschant se peust celer & cacher aux hommes, le tourment en soit moindre (ce que le sage ne se propose iamais, sçachant qu'il se doit auoir en plus de reuerence que non pas les autres) mais plustost plus grief au dedans de nous-mesmes, non pour la seule crainte d'vne honte ou punition humaine, mais pour l'apprehension du iuste iugement de Dieu, auquel rien n'est caché, qui poursuit volontiers de pres les iniques, & qui sçait bien à temps prendre vengeance de l'iniquité : que s'il la retarde, elle ne leur sert que pour aggrauer de tant plus la condemnation sur leurs testes, & rendre la punition plus horrible. Ce que nous auons bien plus à craindre que toute peine corporelle, de tant que la douleur en demeurera eternelle. Au-surplus, qui voudroit icy raconter par le menu tous les vices, dont les hommes peuuent estre infectez, & esquels nous les voyons se souiller ordinairement, le nombre en seroit tresgrand, voire infiny. Mais (comme disoit Democrite) ouurons seulement le dedans de nous-mesmes, & nous y trouuerons vn amas & vne conserue de plusieurs bien-diuers & differens maux, qui y ont leur source originaire : Car comme les ombres suyuent les corps, ainsi les passions & vices suyuent les ames. Cy apres nous pourrons discourir particulierement de la plus grande partie d'iceux, & de leurs propres & peculiers effects, auec exemples de la iuste punition qui les a volontiers suyuy. Ce-pendant nous apprendrons, que si l'accoustumance est tant puissante, qu'elle surmonte (comme l'on dit) la nature, c'est principalement au vice & dissolution: gouffre auquel il est bien-aisé de se precipiter, mais bien difficile, voire impossible de s'en retirer. Et (comme disoit vn sage Romain) les plus horribles & execrables forfaicts se rendent familiers & communs par l'vsage & l'accoustumance : estant mesmes le propre du Vice d'estre o-
« piniastre & contentieux, & de se vouloir defendre par rai-
« sons, quoy qu'elles soient du tout vaines & friuoles, &
« neantmoins de grand poids au regard de la chair foible

Le sage doit auoir hōte de faillir deuāt soy.

Dequoy sert le retardemēt de la vengeā ce diuine.

Nous abondons en toutes especes de vices.

L'accoustumāce est tresdāgereuse au vice.

& debile de l'homme, laquelle se laisse facilement lier soubs le ioug de peché. Il faut donques bien prendre garde de ne se laisser surprendre à vn si dangereux ennemy, ne luy donnans aucun accez ny entree vers nous: i'entens pour y faire habitude (car nous sçauons que la iustice parfaicte n'est qu'en vn Dieu seul:) & nous exercerons en toutes choses qui seront contraires au Vice, nous accoustumans à tellement maistriser nos vulgaires & legeres imperfections, desquelles le plus iuste n'abonde que trop, qu'elles ne sortent à aucun effect, encores que d'elles-mesmes se rendissent excusables: & ainsi nous mettrons peine de choisir tousiours de toutes choses indifferentes la meilleure. Ce qui nous seruira d'vn seur rempart contre le regne tyrannique de cest ennemy de vertu. On lit de Pythagore, qu'il s'accoustumoit iusques aux bestes brutes à s'abstenir de cruauté & d'iniustice, en priant les oiseleurs, apres auoir pris des oiseaux, de les laisser aller: & quand il se rencontroit entre les pescheurs, il achetoit les traicts de leurs rets, & faisoit par apres reietter tous les poissons dans la mer. Defendoit d'auantage à tous ses disciples de ne tuer iamais beste priuee. A son exemple nous nous abstiendrons de toutes choses qui peuuent causer le Vice, ne nous laissans iamais aller à tels langages, Et bien que sera-ce, quand il s'en faudra cela? Pour ceste heure ie feray ainsi, vne autre fois ie feray mieux. O que telles voyes sont glissantes, & que le Vice se coule aisément soubs tels pretextes! Car tout ainsi que le coin ne fait du commencement qu'vne petite fente, puis apres l'ouuerture plus grande met tout en pieces: aussi la permission des choses illicites, pour petite qu'elle soit, méne les hommes peu à peu en vne licence desbordee. Mais d'auantage, qui est celuy qui se peult asseurer d'vn l'endemain, voire d'vn seul quart d'heure? L'oracle d'Apollo respondit à ceux de Cyrrha, que s'ils vouloient viure en paix les vns auec les autres, il falloit qu'ils „ feissent la guerre sans cesse contre leurs voisins estran- „ gers. Aussi à fin que nous passions le cours de nos brefs „ iours en paix, repos & tranquillité d'esprit, & que ne tom- „ bions en la cruelle patte de cest aduersaire de tout bien,

Comme il se faut remparer contre le Vice.

Humanité de Pythagore iusques aux bestes brutes.

Excellente comparaison pour ne se rië permettre d'illicite.

il nous faut iournellement combattre contre luy, & n'escouter iamais ses heraux & ambassadeurs de paix, qui sont les voluptez, les negligences, & telles amorces qu'il nous presente pour nous deceuoir & tromper. Il est bien certain, que le Vice pred vn faut visage, & se va desguisant & couurant des choses belles appartenantes seulement à la vertu, s'attribuant aussi fausement les biens, qu'à la verité l'hôme doit desirer. Et estant ainsi reuestu auec l'ayde des plaisirs corruptibles qui passent de leger, va reduisant soubs son ioug les gens de bas cœur, qui ne mettent leur soing qu'à la conuoitise des choses terrestres, qu'il leur met deuant les yeux pour felicité, reiettant impudemment sur la vertu tous les maux qui sont en luy: Mais ceux qui ont suffisamment profité en la Philosophie par la cognoissance du bien & des choses vrayemet belles, n'escoutet iamais tels blandissemés pernicieux: ains plustost font comme le serpent qui estoupe son oreille de sa queuë, à fin de n'ouyr les charmes & ensorcellemens d'vn enchanteur. Que si negligeans tout bon aduertissement, nous donons tant soit peu de lieu parmy nous aux appasts du Vice, ils pourroient bien en fin (côme les espines & brossailles naissans pres la bonne semence, l'estouffent bien souuent) offusquer tout le bon instinct de nature qui seroit en nous. Diogene le Cynique se pourmenät vn iour à Athenes par vne ruë, en laquelle il y auoit plusieurs statues des Anciens, qui auoient le plus merité de la Republique, il leur demandoit l'aumosne à tous l'vn apres l'autre. Dont quelques-vns s'esmerueillans, & luy en demandant l'occasion: I'apprens (leur dit-il) à estre esconduit. Quand aussi nous pourrons iusques là commander à nous mesmes, que de fuyr tant de vaines occupations & de nul profit, où les hommes de ce siecle se delectent, ne seruant que d'attraicts & amorces à delices & voluptez, ne rougissons point de ne les vouloir suyure: & disons, que nous apprenons à mespriser ce qui est contemptible, & à choisir, suyuant cest ancien precepte de Pythagore, la vie la meilleure qui soit, à fin que l'accoustumance nous la rende peu à peu aisee & plaisante. Concluans donques nostre present propos, nous dirons, que le Vice estant inseparable-

N'escouter iamais des heraux du Vice.

Comme le Vice deçoit les hommes.

Prudence du serpent.

Diogene.

Le bien qui vient de fuir toutes vaines occupations.

Precepte tres bon de Pythagore.

ment accõpagné de mille miseres & malheurs indicibles & incomparables,& qui tirent l'homme en totale ruïne & perdition eternelle,peult à bon droict estre dit le seul mal de l'ame , & de soy-mesme puissant & suffisant de rendre mal-heureux celuy qui le reçoit pour hoste:& comme tel, nous le deuons hayr & fuyr par le moyen de la Vertu son contraire , taschans en toutes sortes d'auoir l'ame pure & nette de tous meschans faicts,volontez & conseils, & nos mœurs impollues, non troublees , ny infectees d'aucune mauuaise perturbation, dont le Vice est tousiours abondant & riche.

Des sciences,& de l'estude des lettres,& de l'Histoire. Chap. 7.

Dire des ignorans, touchãt l'estude des sciences.

ARAM. C'est vn dire commũ en la bouche des hommes ignorans la beauté & l'vtilité des sciences, Que l'estude des lettres est vn abysme,& vn chemin si long & mal-aisé, qu'en pẽsant le parfaire,on demeure le plus souuẽt à la moitié d'iceluy:& que d'auantage plusieurs y estans paruenus,se sont trouuez tãt confus de leur profond & curieux sçauoir,que au lieu de la trãquillité de l'ame qu'ils y pensoiẽt trouuer,ils ont augmẽté le trouble de leur esprit. Et soubs ce beau pretexte,la pluspart disent,qu'il vaut mieux ne sçauoir gueres, voire rien du tout, attribuãs la cause de l'imperfection des hõmes à la science: & ainsi persuadez, s'ils ont eu quelque commencement & entree aux lettres, ils s'en retirent, & taschent d'empescher & destourner les autres de les suyure. Plusieurs peres pour la mesme cause ne font estudier leurs enfans: ou pource qu'ils trouuent ceste voye trop longue & chere pour leur auancement,& qu'il y a biẽ auiourd'huy d'autres moyẽs plus cours & profitables pour les enrichir. Mais & les vns & les autres sont grandement condemnables: pource qu'il ne nous faut espargner ny peine ny trauail pour acquerir les thresors de l'ame raisonnable, à sçauoir les sciences,esquelles gist toute la felicité humaine, n'estans ia-

Pourquoy plusieurs peres ne font estudier leurs enfans.

mais cause de troubler nos esprits. Mais tous esprits ne sont propres à les comprendre. Et ne sçauriōs mieux faire paroistre la corruptiō de nostre nature, que d'aimer mieux nous enrichir & nos enfans, de biens perissables & malheureux, que de vrays biens, certains & immortels, dont les sciences nous apportent heureuse cognoissance. Or ayās eu ce biē de la grace diuine par la liberalité de vous (nos treshonorez peres) que d'auoir esté instruicts ès meilleures & plus necessaires parties de la science, nous auons pensé, que ce ne vous seroit chose ennuyeuse de nous en ouyr discourir, à fin de refreschir la memoire de nos estudes, & de nous affectionner par la beauté & vtilité des sciences, à les continuer & parfaire.

ACHITOB. L'homme, dit Aristote, a esté creé pour entendre, & pour faire. Aussi est-il necessaire, que l'instruction precede tout œuure. La cognoissance engendre le iugement, & par le iugement s'executent toutes bonnes « & vertueuses actions. Dont il s'ensuit, que l'estude des « lettres est riche, & asseuree pour nous donner la cognois- « sance des choses. Et d'auantage, rien n'est comparable aux « sciences, veu qu'elles nous consolent en la vie, & apres la « mort nous font viure.

L'hōme creé pour entendre & faire.

ASER. O science, dit Platon, qu'on t'aimeroit, si tu estois cogneuë! Le feu & l'air ne sont point plus necessai- « res à la vie, que l'art & reigle de bien viure, qui se monstre « par les lettres. Et comme la santé est la conseruation du « corps: aussi la doctrine est la garde de l'ame. Mais c'est de « toy, Amana, que nous entendrons plus amplement la grā deur & beauté des sciences.

AMANA. Ce qui est vtile, non seulement à vne maison & famille, à vne ville & à vne nation, mais vniuersellement à tout le genre humain, peult bien estre cher, precieux & admirable, & cōme tel s'acheter de tout ce q̄ l'on a en sa puissance. Et si cela mesme est la vraye substāce de tout heur & felicité, & la cause efficiente de prudēce, guide necessaire des actions humaines, pour les rendre dignes d'vne immortalité de gloire: que pourroit-on desirer d'auantage, pour auoir profit, plaisir & honneur, qui sont les choses qui menēt ordinairement tous hommes? L'Arabi-

Trois choses qui menent les hommes.

„ que & Indique thresor apportera bien quelque plaisir à
„ l'homme, mais tousiours imparfaict: veu que toute ri-
„ chesse est de soy aueugle, & ne rend aucune clarté à l'a-
„ me, ains tire d'elle son lustre & sa splendeur, quand elle
„ est composee à la vertu. Les armees grandes & superbes pourront s'acquerir par signalees victoires, vne reputation & gloire, mais suyuie de blasmes: vn tiltre d'honneur, mais forcé & iniuste, si leurs entreprises n'ont pour fondement le droict & la iustice. Le marchand nauiguant par mers spacieuses & formidables, pourra rapporter profit de son trafic, mais bien acheté au peril de sa vie, & hazard de son patrimoine certain: & encores ce ne sera sans premierement auoir bien fondé son voyage sur certain discours de raison, & conduite d'vn bon & sage Pilote. Et de toutes ces choses ainsi pauures d'elles-mesmes, & mendians d'ailleurs tout leur ornement, quelle ioye certaine, honneur vray, ou vtilité grande l'homme pourra-il s'attribuer, ains plustost qu'il n'attende vn subit changement d'icelles en pire estat qu'elles n'estoiét au parauant, par l'inconstance & incertitude de l'estre humain? Où cercherons nous donques ces grandes & rares proprietez, pour trouuer chose qui nous soit d'elle-mesme vtile, delectable, & honnorable tout ensemble, non pour vn instant, mais à iamais? Certes en la science: laquelle premierement sçait adoulcir la nature de l'homme, au parauant sauuage & farouche, & le rend susceptible de raison: puis luy forme & asseure le iugement,

La science est vtile, delectable & honnorable.

„ à fin qu'il puisse passer le cours de ces iours en toute tran-
„ quillité d'esprit au profit de plusieurs, & finalement mou-
„ rir en honneur, auec certaine asseurance de la vie & feli-
„ cité eternelle. C'est le sçauoir qui rend l'homme pru-
„ dent, car la doctrine engendre prudence: & qui luy cau-
„ se en l'ame vn plaisir indicible: car l'inquisition de la ve-
„ rité est la propre œuure, & la perfection de l'esprit: &
„ n'y a delectation qui approche de celle qu'on prend de
„ l'erudition. C'est la science qui conduit le iugement des hommes, par lequel sont executees leurs plus nobles deliberations, tant au faict de la guerre, qu'à l'establissement & conseruation des loix, Royaumes, Monarchies,

Republiques, Citez & Peuples, & au regime & gouuernement de toutes affaires mondaines, generales ou particulieres, lesquelles sont bien ou mal-conduites, selon que celuy qui les manie ou gouuerne, est instruict. Et à ce propos disoit Seneque, que ceux qui sans science apprenoient par la seule experience, à gouuerner les affaires publiques, encores qu'ils fussent nays auecques vn esprit diuin & tres-heureux, toutefois & tard, & au grand dommage de leur Republique, en fin deuenoient bons gouuerneurs de peuples : Comme au contraire ceux qui y viendroient munis des preceptes de la science, pourueu qu'ils eussent l'ame bonne, deuiendroient incontinent & sans peine digne de leur charge. O Sapience (dict Ciceron) guide de nostre vie, seule cause de vertu, & ennemie de vice, qu'est-ce que non pas seulement nous, mais toute la vie des humains, eust peu estre sans toy? Tu as basty les villes : tu as assemblé les hommes espars & errans, pour viure en societé de vie, & amitié commune. Tu les contraignis premierement par maison, & par mariage, & puis par communauté de paroles & de voix. Tu as esté l'inuentrice des loix, & la maistresse des mœurs & de la discipline. Nous n'auons recours qu'à toy en nos afflictions: nous te demandons ayde & secours : nous nous mettons totalement entre tes bras. Aussi veritablement vn iour bien & iustement passé suyuant tes saincts preceptes, doit estre preferé à vne immortalité meschante & vicieuse. De quelles richesses nous seruirons nous plustost, que les tiennes, qui nous as donné liberalement les moyens d'acquerir la tranquillité en ceste vie, & nous as osté toute crainte & terreur de la mort? Bref, nous pouuons asseurer, que la Science est la seule qualité diuine & immortelle en nous, & la reigle infallible, qui reduit & la paix & les armes à leur parfaicte figure: Sans laquelle qui voudroit bastir quelque edifice de gloire ou felicité, ce seroit entreprendre de nauiguer en haulte mer sans gouuernail, ou cheminer par lieux incogneus sans conduicte. Or les Anciens cognoissans la grandeur & la difficulté de la science, & que sans grande peine & trauail (comme il en aduient de toutes

Science est necessaire aux gouuerneurs de peuples.

5. Tusc.

choses grandes) elle ne se pouuoit acquerir: Pour nous rendre leur labeur profitable, eux(dis-ie) qui auoient cõsumé leur vie en sueur à la recerche des secrets de nature, desirans d'en faciliter l'estude à l'homme enclin dés sa ieunesse à volupté & repos, nous ont diuisé icelle science en plusieurs parties : à fin que de degré en degré, & selon la delicatesse de nos esprits, tout ainsi que nos corps sont premierement nourris de laict que de plus fortes viãdes, nous y peussions trouuer pasture propre & intelligible, pour finalement participiter aux secrets de la parfaicte sapience, chacun selon sa capacité & necessité, en attendant la pleine intelligence d'icelle en l'immortalité de la vie seconde & bien-heureuse. Premierement donques tous les Arts & sciences, qui se traictent auec raison, furent reduites en trois genres principaux, Philosophie, Rhetorique & Mathematique. Apres, chacune d'icelles sciences a esté diuisee en trois autres parties & especes: la Philosophie, en la Morale, la Logique, & la Physique: la Rhetorique, en Demonstratiue, Deliberatiue, & Iudiciel-le: la Mathematique, en Arithmetique, la Musique & la Geometrie. Depuis, pour plus grande felicité, & estre renduë plus aisee à apprendre, toute la Philophie humaine a esté reduite en art, comme nous l'auons auiourd'huy, & dont est venu le nom des Arts liberales, pource qu'elles sont dignes de l'homme libre: à sçauoir la Grammaire, qui est l'entree, & le commencement de toute sciẽce: la Rhetorique, qui est l'art de bien dire & persuasion: la Dialectique & Logique, qui est pour apprendre par disputes la verité de toutes choses: la Physique, qui est l'estude des choses naturelles: la Metaphysique, des supernaturelles: & la Mathematique, qui a plusieurs membres, dont l'Arithmetique est le premier, qui est la science des nombres, fondement de toutes les autres parties de Mathematique, & sans laquelle science d'Arithmetique, Platon nie qu'homme puisse estre ny Philosophe, ny grand Capitaine. Apres est la Geometrie, c'est à dire, l'art de mesurer la terre, tresnecessaire semblablement au Capitaine, & à maintes choses belliques. Puis suit la Cosmographie & Geographie, pour cognoistre la situation de

Diuision des sciences.

Grammaire. *Rhetorique.* *Dialectique.* *Logique.* *Physique.* *Matematique.* *Parties de Mathematique.*

l'vniuers, depuis le tour du plus haut ciel appellé premier mouuant, iusques au centre de la terre, & de ses diuerses regions, & leurs temperatures particulieres. Apres est l'Astronomie, science pour cognoistre du cours des Astres & Planettes, que la seule pratique, en ce qui nous estoit necessaire, nous pouuoit apprendre, ainsi que nos premiers peres s'en sont contentez vn fort long téps, iusques à ce que la curiosité des hommes a faict composer ces noms de Saturne, Mars, & autres, leur attribuans des natures selon leurs imaginatiõs, & des puissances sur nos corps, voire sur nos ames immortelles, eux qui doyuent perir, & sont inanimez. Et de là est sortie la Iudiciaire, où tant de bons esprits se trompent & amusent, & dont tant d'abus ont leur source. Apres, la Musique est aussi mise pour vn des membres des Mathematiques, comme vne Science tiree des nombres: pour-ce que par iceux la proportion harmonique a esté trouuee. Puis suit la Poësie, qui est contribuee à la Musique. En ce brief discours la grandeur admirable de la Science se faict assez paroistre, & combien il est difficile, voire impossible, d'attaindre à la perfection d'icelle par l'entiere cognoissance de toutes ses parties. Parquoy nous auons à cercher les plus necessaires les premieres: puis desirer d'entendre mediocrement de toutes, selon les dons & graces de Dieu departies en nos ames: Et que sur tout nous fuyons l'oisiueté & nonchalance de plusieurs, qui pour la difficulté qu'ils entendent estre és sciences, & se desfians de pouuoir approcher du sçauoir de tant de bons esprits qui les ont precedé, demeurent comme enseuelis en ignorance, & inutiles entre les hommes. La grandeur d'Alexandre n'a empesché ses successeurs de tenter l'issue de toutes sortes d'entreprises genereuses. Et le sçauoir admirable de Platon n'a peu garder Aristote de traicter à son plaisir la Philosophie. Celuy qui se desfie de son esprit, & inuention « d'iceluy, se monstre par trop ingrat. Car il semble qu'il « vueille iuger nature, mere de toutes choses, auoir mis en quelques hommes tous ses dons & graces, & que depuis elle ayt voulu estre pour iamais oysiue & sterile, n'ayant plus de force à produire chose de recommandation. Ain-

Il faut apprẽdre les plus necessaires sciences.

. ſi donques il ne nous fault perdre cœur en la recerche
» de toute bonne diſcipline : ſçachant meſme que les pro-
» chaines choſes des parfaictes ſont grandes : & prendre
toutefois pour le ſort principal de toutes nos eſtudes la
Philoſophie Morale, dont nous auons deſia diſcouru,
pour former nos mœurs à la vertu, & nous mener & con-
duire à la fin que nous deſirons, de bien & heureuſe-
ment viure. Et ainſi que nous pratiquions ceſte diuine
ſentence de Platon, parlant par la bouche de Socrate,
» Qu'il fault plus requerir en vn Philoſophe de vertu &
» de pieté, que de ſcience: & que toute la ſcience, qui doit
» eſtre requiſe en luy, eſt qu'il adore & reuere ſur toutes

La vraye ſcié ce neceſſaire à l'homme.

choſes Dieu, l'vnique & vray maiſtre de Sapience, & au-
theur de tout ce que l'on peult ſçauoir, & taſche de ſepa-
rer le plus qu'il pourra, ſon ame d'auec le corps, en meſ-
priſant les delices, l'ambition, la vaine gloire, & les ri-
cheſſes, pour apprehender les threſors de la vie immor-
telle. Ce que nous pourrons apprendre en la lecture
des liures & eſcrits, qui ſont les outils de Sapience, &
. leſquels les doctes nous ont laiſſé pour reigle & inſtru-
» ction: par lequel eſtude nous aurons cognoiſſance du
» vray & parfaict bien de l'homme, qui eſt en la vertu &
verité, la ſeule noûrriture, le repos & la tranquillité de
l'eſprit. Voulons nous ſçauoir d'auantage le profit que
nous pourrons faire en la doctrine des Anciens? Liſons
ſeulement ce que Anacharſis en eſcriuit à Crœſus, Roy
» de Lydie. Sçaches (luy mandoit-il) qu'és eſtudes de Gre-

Les fruicts de l'eſtude des lettres.

ce nous n'apprenons à commander, mais premierement
à obeyr: non à parler, mais à nous taire: non à reſiſter,
mais à nous humilier: non à beaucoup acquerir, mais à
» nous contenter de peu: non à venger nos offenſes, mais
» à pardonner les iniures: non à prendre l'autruy, mais à
» donner le noſtre propre: non à nous ſoucier d'eſtre ho-
» norez, mais à trauailler d'eſtre vertueux. Finalement nous
» apprenons à meſpriſer ce que les autres aiment, & aimer
ce que les autres deſpriſent, à ſçauoir la pauureté. Voilà
les beaux fruicts de la Science, & eſtude de ces anciens
Sages, auſquels nuls threſors de richeſſes mondaines ne
ſont aucunement comparables, & que nous deuons ſur

tout desirer. Et par ceste mesme estude des lettres nous serons enseignez de rechercher diligemment l'intelligence de l'Histoire, thresoriere des choses passees, patron de celles à venir, peincture de la vie des hommes, espreuue de nos faicts, architecte de nostre honneur, & selon que l'appelle Ciceron, le tesmoing des temps, " la lumiere de verité, la vie de memoire, la maistresse " de la vie, & la messagere de l'antiquité : laquelle nous " faict veoir, sans nul danger, ce que tant de milliers de hommes ont esprouué auec la perte de leurs vies, honneurs & biens, à fin de nous rendre sages par leur peril, & de nous inciter à suyure la vertu des autres, qui les a menez au comble de toute felicite & gloire. Lesquelles excellentes instructions, que nous pouuons tirer de l'Histoire, si nous pensions auoir en l'experience par nous-mesmes, nous ne trouuerions au lieu de tous ces rares thresors, que bien peu de chose, auec perte & peril entre mille aduersitez : desquelles l'intelligence de ce qui est passé, nous sauue & deliure. La prudence vsagere est trop perilleuse, & si longue à venir, que bien souuent l'homme meurt auant que de l'auoir acquise, & auroit besoin d'vne seconde vie pour l'employer. Mais il nous la faut haster par la perquisition des choses aduenuës auant, & depuis nostre temps, en l'estude de la Philosophie, riche d'exemples memorables, & de l'Histoire, singulier don de Dieu, & par lequel il a voulu ses faicts admirables estre continuez en la memoire des hommes. Ce fut pourquoy Zenon interrogué comment l'homme pourroit estre heureux, respondit : S'il approche & hante les morts, entendant par cela s'il lisoit les Histoires, & taschoit d'apprendre les doctes enseignemens de ceux qui nous ont precedé. Ptolomee aussi interroguant l'vn des sages Interpretes, à quoy deuoient plus s'exercer les Roys : En la cognoissance (luy dit-il) des choses qui ont esté faites, & à lire les liures des choses qui s'offrent, ou qui sont propres aux affaires qui se presentent, & rechercher tout ce qui est escrit pour la conseruation des Royaumes & correction des mœurs. Aussi certes ceux qui sont exer-

Louange & fruict de l'Histoire.

La prudence vsagere est perilleuse.

A quoy doiuët plus s'exercer les Rois.

citez en intelligence de l'histoire, ores qu'ils soyent ieunes, deuiennent en la cognoissance des affaires du monde tels que s'ils estoient vieux & chenus: comme au cõtraire ceux qui sont ignorans des choses faictes & aduenues au parauant leur estre, demeurent tousiours enfans, & dedans le propre pays de leur naissance, sont en pareille condition que les estrangers. Si nous voulons au surplus des tesmoignages entre les Anciens, de l'honneur, de l'amour du zele & ardente affection qu'ils ont porté à l'estude des lettres, & comme à la Science est deu la principale gloire de tous leurs heroïques faicts: Nous lisons de Philippe, Roy de Macedone, que luy estant nay Alexandre, il dist qu'il remercioit Dieu, non tant pour auoir eu ce fils, que pource qu'il estoit nay au temps d'vn si sage Philosophe qu'estoit Aristote: lequel aussi il luy donna pour Precepteur: Et de luy, Alexandre apprint plusieurs belles sciences, tant en la Philosophie qu'en l'art de Medecine: mesmes les Acroamatiques, c'est à dire speculatiues, & qui ne se peuuent apprendre que par l'audition du Precepteur. Desquelles sciences ce grand Monarque fut tant ialoux, & espris d'vn desir auare, qu'entendant Aristote en auoir escrit & publié quelques liures, il luy en escriuit vne lettre de ceste teneur: Alexandre à Aristote, salut. Tu n'as pas bien-faict d'auoir publié tes liures des Sciences speculatiues, pour-autant que nous n'aurons rien par dessus les autres, si ce que tu nous as enseigné en secret, vient à estre publié & communiqué ,, à tous. Et ie veux bien que tu sçaches, que i'aimerois ,, mieux surmonter les autres en intelligence des choses ,, haultes & tres-bonnes, que non pas en puissance. Combien cest excellent Prince aima tousiours la Science, il le feit assez paroistre par les insignes liberalitez, dont il honora les maistres & Precepteurs d'icelle (ainsi que cy apres nous en pourrons toucher quelque chose) & en ce qu'il auoit tousiours auec soy l'Iliade d'Homere, la mettant ordinairement soubs le cheuet de son lict, & la nommant nourriture & l'entretien de la vertu militaire. Iules Cesar au milieu de son camp auoit ses Commentaires au sein, & le temps qu'il espargnoit de combattre, il l'em-

Exẽples des anciens d'amour à la science.

Ialousied'Alexãdre aux sciences.

Iul. Cesar.

ployoit à lire & escrire, tenant la lance en la main gauche; & la plume en la droicte. Nous voyons en ces deux Augustes Princes, & en infinis autres grands personnages Grecs & Romains, les effects admirables de la Science, qui les a conduits au comble de tout honneur, felicité & prosperité. Xenophon, disciple de Socrate, en sert d'vn autre tesmoin: lequel guidé d'vne prudence & prouidence indicible par luy acquise en l'estude de la Philosophie, ramena de Perse iusques en Grece vn bataillon de dix mille hommes de pied, passant cinquante riuieres à gué, & par le milieu de cent mille ennemis le poursuyuant, sans iamais pouuoir estre rompu; quoy qu'il combattist infinies fois. Si d'auantage nous desirons des tesmoignages du plaisir incroyable, que cause l'estude en toute Sciéce, aux ames zelees du desir de sçauoir, Nous lisons du peintre Nicias, qu'il se delectoit si fort en ses ouurages, que bien souuent il enqueroit ses seruiteurs, s'il auoit disné. Archimede traceant ses figures Geometriques sur son tableau, en estoit retiré comme par force par ses seruiteurs, pour l'huiler selon leur coustume auant manger: & encores ce-pendant qu'on l'huiloit, il traceoit de nouuelles figures sur son corps. Socrate fut veu sur pieds vn iour d'esté par vingt quatre heures entieres contemplant & discourant: & ce fut lors qu'il tira ceste conclusion de ses pensemens, Qu'il n'y auoit qu'vn seul Dieu, & que l'ame estoit immortelle. L'Empereur Charles quatriesme estant allé vn iour au College de Prague, pour ouyr les disputes qui s'y faisoient de la Vertu, il y demeura plus de quatre heures tout debout à les escouter. Et comme ses Courtisans, ausquels il ennuyoit, luy dissent qu'il estoit temps de souper: il respondit, Qu'il n'estoit plus temps pour luy, & qu'il auoit souppé. Robert Roy de Hierusalem & de Sicile, tres-docte Prince, fut aussi tant affectionné aux lettres, qu'il disoit ordinairement, que s'il luy eust fallu perdre ses Royaumes, ou la doctrine, qu'il eust plustost choisy de les perdre, que non pas le sçauoir. Quel plus grand tesmoignage d'amour à la science pourroit l'on desirer, que de ce vertueux Roy d'Egypte Ptolomee Philadelphe, lequel auec despense incroyable amassa

Prudence & prouidence de Xenophon.

Nicias.

Archimede.

Socrate.

Charles 4.

Robert.

Ptolomee.

Belle Librairie. en sa Librairie, cinq cens mille volumes de liures, & feit venir expres de Iudee septante deux hommes des plus doctes & religieux, pour traduire les sainctes lettres d'Hebreu en Grec? nous serions certes bien ingrats enuers nos Princes, si nous ne donnions lieu entre tant d'illustres hômes à ce grand Empereur & Roy Charlemaigne, qui fut *Charlemaigne.* sçauant és lettres Grecques & Latines, & qui en faueur d'icelles & des amateurs de science, erigea l'Vniuersité de Paris, & celle de Pauie à l'imitation des anciennes estudes d'Athenes. *François premier.* François premier, Prince de tres-auguste memoire, aima & fauorisa tellement les lettres & les professeurs d'icelles, qu'il en merita le nom de Restaurateur des sciences & bonnes disciplines, n'espargnant ny solicitude ny moyen pour assembler liures & volumes de toutes parts, & en toutes langues, pour l'ornement de sa tant renommee Bibliotheque, digne monument d'vn tant magnanime Monarque: les loüables conditions duquel nous voyons reuiure en nostre Roy, suyuant ses mesmes pas. Or concluant nostre present discours, nous apprendons à „ mespriser tous biens terrestres pour acquerir la Science, „ qui seule est ensemble veritablement vtile, delectable & „ honnorable, & par laquelle nous sommes enseignez à biẽ „ & heureusement viure & mourir. Et pource que les Arts & sciences sont de plusieurs parties, nous appliquerons nos entendemens a l'estude & contemplation de celles, qui en *Le propre biẽ de l'homme.* nous delectant nous tirent tout ensemble à ce qui est nostre propre biẽ, à sçauoir la cognoissance de verité & vertu, qui donnent tousiours vne affection & zele de les ensuyure, & font trouuer tous Arts & sciẽces, qui enseignẽt autre chose, viles & mechaniques, & indignes des bons esprits: ainsi que Antisthene feit entendre à vn qui louoit „ fort Ismenie d'estre excellent ioueur de flutes: Il est vray „ (luy dit-il) mais au demeurant homme qui ne vault rien: „ car autrement il ne seroit si bon menestrier. Aussi tout hô- *Du mespris des Arts viles.* me qui s'applique du tout à quelque Art vile & vaine, il produit en tesmoignage contre soy-mesme le labeur qu'il a employé en choses inutiles, pour prouuer qu'il a esté paresseux a apprẽdre les hônestes & vtiles. Et pour le dernier fruict de nostre propos, nous voyons comme nous auons

bié occasion de nous tenir toute nostre vie disciples de la Sciéce tãt haute & profonde, & de diminuer tout orgueil & presomption de nostre sçauoir, à l'exéple de ce sage Socrate: lequel ores qu'il fust le plus docte de son téps, & iugé tel par l'oracle Delphique, disoit tousiours qu'il ne sçauoit rié: & quãd il estoit interrogué de quelque chose, il n'en respondoit iamais asseurémét comme s'il eust voulu en estre creu, ains vsoit douteusemét d'vn, Il semble, ou, Peut estre. Nous aussi desireux d'apprédre en toute modestie, ferõs deuoir de rechercher de plus en plus par trauail & estude, l'asseurance & cognoissance de verité & vertu.

De l'Esprit, & de la Memoire. *Chap.* 8.

AMANA. Maintenant que nous auons discouru de la grandeur, beauté & vtilité de la Sciéce, il me semble, que si nous auions à souhaiter deux aydes bien necessaites à y paruenir, ce seroient l'Esprit, prompt à comprédre, & la Memoire, ferme à retenir: sans lesquels certes nous profiterons peu à nous mesmes, & encores moins à plusieurs.

ARAM. Les deux choses que tu nous propose, se rendroient ensemble bien esmerueillables. Car nous voyons ordinairemét, que ceux qui ont l'esprit prompt & vif, ont communément faute de memoire: & ceux qui apprennent plus difficilement & auec plus grande peine, retiennent mieux ce qu'ils ont vne fois appris. *L'esprit prompt a faulte de memoire.*

ACHITOB. Ce propos de l'Esprit, auquel vous donnez le propre de comprendre, sans parler de l'Ame, est certes digne de bien grande consideration: veu que mesmes quand nous parlons d'vn ieune enfant, nous disons volontiers que l'esprit luy croistra auec le corps, puis d'vn vieillard & decrepit nous disons l'esprit vieillir en luy, & bien souuent en plusieurs deuenir du tout hebeté & inutile pour le maniment des affaires. Or ce qui vieillist, tend à definiement: comme mesmes l'Escriture nous enseigne, des temps & saisons vieillissans ainsi que les habillemens *Psal.* 101. d'vn homme, & qui doyuent prendre fin. Ce-pendant nous sçauons que l'ame est immortelle, & pour ceste rai-

son qu'elle ne vieillist point. Qu'il sembleroit donques que ce fussent deux choses distinctes que l'ame, & l'esprit: & toutefois nous voyons par tout l'vn pris pour l'autre. Mais oyons Aser sur ceste matiere, & nous pourrons entendre que c'est de l'esprit en l'Ame.

Il est bien difficile à l'homme de se cognoistre.

ASER. Comme les œuures de la diuine puissance sont de tout poinct incomprehensibles au sens exterieur de l'homme, & bien difficiles à comprendre par la raison aydee & conduite de la grace celeste, il ne se fault esbahir, si la cognoissance de soy-mesme tres-necessaire, luy est tant difficile à trouuer: veu que sa composition surpasse de beaucoup tous les faicts de nature, qui nous sont oculaires & visibles. Que si l'homme ne se peult cognoistre, comment pourra-il esperer de comprendre la science des choses plus grandes & supernaturelles, cachees és cieux? Et toutefois qui est celuy; qui se puisse à bon droict vanter d'auoir vraye & parfaicte intelligence de la principale partie, & plus puissant principe de

Plutarch. contre Colot.

" soy, à sçauoir l'esprit? Qui suis-ie moy (disoit Socrate) suis-ie vn suppost meslé d'ame & de corps: ou plustost vne ame, qui se sert & vse du corps, comme le cheuaucheur faict d'vn cheual? Ou bien, chacun de nous est-il
" la principale partie de l'ame, par laquelle nous enten-
" dons, nous discourons, nous faisons, & toutes les autres
" parties du corps ne sont que organes & outils de celle
" puissance? Ou si totalement il n'y a point de propre sub-
" stance de l'ame à part, ains est seulement la temperature
" & complexion du corps ainsi disposé, qu'il a la force &
" puissance d'entendre & de viure: ne suis-ie point vne be-
" ste sauuage, plus cauteleuse, plus audacieuse & furieuse
" que ne fut onques le serpent Typhon? Ou bien, vn ani-
" mal plus doux & plus simple, participant de meilleure
" condition, & non superbe? Auec Socrate tous les plus excellens Philosophes, qui ont iamais esté, traictent ceste mesme matiere auec trauail & peine incroyable, pour paruenir à ceste cognoissance de la partie plus noble en

Plat. in Alcib. 1.

eux, qui est l'ame & l'esprit, prenans indifferemment l'vn pour l'autre. Mais le premier de tous ce sage Socrate a excellément parlé de la dignité & immortalité de l'ame, disant

disant, que c'estoit elle qui estoit veritablement l'homme, & non pas ceste masse mortelle du corps, qui n'est en son endroict non plus que le simple & vil outil au regard du plus ingenieux ouurier de quelque art ou science. Et pour ceste raison, mourant entre ses disciples, & Clito luy demandant où il vouloit estre enterré: Quant à Socrate (luy dit-il) il ne faut point que tu t'en mettes en peine. Car tu ne le sçaurois arrester, & son tombeau luy est de tout temps preparé. Quant à ce qu'il laisse icy bas, il n'est digne de son soucy. La plus grande chose (disoit Periander) que l'on sçauroit dire contenue en petit lieu, c'est l'Ame en vn corps humain. Empedocle parlant de la generation de l'Ame: Ce n'est point le sang (dit-il) ny l'esprit vital congelé, qui nous a donné la substance de l'Ame, & le principe de vie. Le corps seul en est composé terrestre & mortel. Mais la generation d'icelle est celeste, & est enuoyee icy bas, comme passagere, estrangere, bannie & releguee hors son pays. Dont sans cesse elle souspire, gemit, & se desseiche, comme vne bonne plante transportee d'vn bon en vn mauuais terrouër, iusques à ce que finalement elle retourne, & soit receuë en son habitacle immortel, ayant changé sa vie presente, qui ne luy est qu'vne vaine illusion de quelque songe, à vne vie vraye, certaine & perdurable. Ces speculations philosophiques ne sont point certes vaines ny friuoles, mais tres-necessaires pour nous amener à la fin heureuse, que nous cerchons de nostre estre. Car si nous sommes biens instruicts du lieu grand & honnorable que tient l'ame par dessus le corps, tant en sa generation immortelle, que contemplation & action, & que de sa felicité depend (comme cy deuant nous en auons traicté) celle de l'entier bastiment humain, n'appliquerons nous pas tout nostre principal soin, estude & diligence, à luy pourueoir des choses qu'elle desire, & qui luy sont propres & salutaires? Or nous auons encores, graces à l'autheur de tout bien, vne seconde & plus parfaicte intelligence de l'ame par dessus tous ces grands personnages Ethniques, tant de son immortalité bienheureuse, que de la cause d'icelle: Et sçauons aussi, que ce-

L'ame est veritablement l'homme.

De la generation de l'ame.

pendant qu'elle est detenuë soubs ceste prison mortelle du corps, & que par la grace diuine nous sommes faicts nouuelles creatures, elle est diuisee en ces deux parties, l'esprit & la chair, entre lesquelles il y a vn combat perpetuel : la chair presentant sans cesse à l'esprit mille tentations, à fin qu'il luy complaise : de tant que le corps & la chair de matiere mortelle, ne sont que peché & desirs vicieux: & que l'esprit de soy vertueux & bon,& d'essence immortelle,est de sa nature ennemy du vice,& de l'iniquité · que s'il est regy & gouuerné par l'esprit de Dieu, il a vn amour & desir de la felicité eternelle, & s'esgaye en iustice, pureté, & sainćteté. Non toutefois que l'ame demeure tellement affranchie de la seruitude de peché, qu'il ne demeure en elle beaucoup de trace de l'hõme terrien, portant tousiours auec soy les reliques de la chair, lesquelles diminuent d'autant sa liberté. Et c'est ce combat que les vrays enfans de Dieu experimentent iournellement, quand par l'esprit ils sont esleuez en hault,par la chair destournez en bas: selon l'esprit ils tendent d'vn desir ardent à l'immortalité, selon la chair ils sont desuoyez au sentier de mort: selon l'esprit ils pensent à iustement viure, selon la chair ils sont solicitez à iniquité: selon l'esprit ils contemnent le monde, selon la chair ils appetent les delices mondaines. Mais finalement la grace diuine faićt que l'esprit demeure superieur, & que les siens ne cheminent point selon la chair. ains selon l'esprit. Que si delaissez de Dieu en nostre nature corrompue & peruerse, nous n'auons pas assez de force pour resister aux tentations de ceste mal-heureuse chair, & qu'au lieu de luy commander, nous luy obeyssions auec honte & confusion: alors nous accoustumans à pecher, & à consentir aux desirs de la chair, la diuinité de l'ame demeure tellement affoiblie, qu'elle n'a plus de force ny de sentiment de son essence ennemie de vice : & ayant delaissé Dieu, il la delaisse & baille en la puissance des cupiditez charnelles. Si que par ceste longue habitude au peché, elle comme toute morte, ne debat plus de raison, & se laisse aller à vices enormes,& contre nature. Tout ainsi au contraire,estant con-

L'ame est diuisee en esprit & chair.

Rom. 8.

duits de la grace de Dieu, quand nous aurons trauaillé par ieusnes, veilles & prieres, à resister aux desirs impurs de la chair, toutes ses concupiscences demeureront à la longue tellement vaincues & forcees; que l'ame parfera son office de leur commander absoluëment, les esteignant tout aussi tost qu'elles seront nees. C'est donques de l'esprit, que nous aspirons sans cesse à nostre bien dernier & souuerain, du principal desir de nostre cœur, & de toute nostre affection nous nous estudions à le cercher auec pleurs & souspirs, à cause des continuels empeschemens que la chair nous donne à la poursuite de nostre course. Et faict aussi que nous employons tout nostre pouuoir à separer l'ame d'auec ce corps, en mesprisant les delices, l'ambition, la vaine gloire & les richesses, à fin que nous facions vn aggreable present à Dieu, en luy rendant l'ame qu'il nous a donnee. Ce qui ne se peut faire (dict mesme Platon) qu'en la mesme maintenant, au plus qu'il nous est possible, purgee & nette des macules terrestres; à fin qu'elle soit recogneuë là hault entre ses compagnes: veu que rien de soüillé ne peult entrer au Royaume des Cieux. En ce discours ainsi meslé de l'ame & de l'esprit, il semble que nous pourrions mettre icy quelque particuliere difference entre eux, combien que indubitablement, & sans aucune absurdité, l'vn soit pris indifferemment pour l'autre, voire que ce soit vne mesme chose, disans, l'ame estre commune à toutes choses ayans vie, ainsi que nous appellons toutes bestes animees, & pourueuës d'ames sensitiues: mais que l'esprit immortel, & susceptible de raison & science, est seul propre & particulier à l'homme. Et semble mesme que Sophocle nous ait voulu enseigner ceste difference, disant,

Les effects de l'esprit.

Difference entre l'ame & l'esprit.

Ce que l'œil est au corps, il est l'esprit en l'ame.

Socrate aussi mettant vne distinction en l'ame & l'esprit, disoit: Que comme en vne cité bien reiglee l'on deuoit chasser tout homme seditieux, ainsi de l'ame que nous voulions sauuer; vn esprit enclin à tout mal. Ou bien nous pourrions encore dire (sans rien diuiser) l'esprit estre la premiere & principale partie de l'ame

Les trois parties de l'esprit. auquel est l'entendement, l'intelligence, & la Memoire, qui sont les choses les plus necessaires à la conduite de toutes bonnes & vertueuses actions, & qui ont besoin d'entretien, nourriture, & exercitation : & pourtant que c'est auec bonne raison qu'elles sont dictes croistre & vieillir en l'esprit de l'homme. L'entendement est comme vn papier blanc, auquel l'homme croissant d'aage & de iugement, il escrit ses cogitations & pensees, que l'estude des lettres & la doctrine luy apportent. Et par la cognoissance de raison, l'intelligence se forme, & finalement la memoire s'en ensuit & conserue, qui est la mere *De la memoire.* des Muses,& le thresor de sciéce: L'ouye des choses sourdes (dit Plutarque) & la veuë des aueugles. Aussi n'y a-il rien, qui tant serue à engendrer & conseruer les lettres & le sçauoir, que faict la Memoire, comme nous en auons plusieurs exemples entre les Anciens. Nous lisons de *Mithridate.* Mithridate, Roy de Pont,grand aduersaire des Romains, qu'ayant soubs sa domination vingt & deux nations parlans diuerses langues, il les apprit toutes, & respondoit à leurs Ambassadeurs en leur mesme langue. Ce que l'esprit ne pourroit iamais comprendre, sans vne excellente & bien-heureuse memoire : laquelle fut aussi cause, que *Themistocle.* Themistocle cognoissoit en personne, & nommoit tous ses concitoyens d'Athenes par leur propre nom. Et Cy*Cynee.*nee Ambassadeur du Roy Pyrrhe, le iour ensuyuant qu'il fut entré dans Rome, salua tous les Senateurs & Cheualiers par leurs noms propres. L'Empereur Frederich *Frederich II.* II. parloit Grec, Latin, Hebreu, Arabe, Moresque, Alemand, Italien, & François. De nostre temps il s'est veu vn truchement de Sultan Solyman, nommé Genus*Genusbey.*bey, natif de Corfou, doüé de la plus riche memoire qui fut onques. Car il parloit parfaictement le Grec vulgaire & litteral, Turc, Arabe, More, Tartare, Persien, Armenien, Hebreu, Moscouite, Hongre, Esclauon,Italien, Espagnol, Alemand, Latin,& François. On racon*P.Crassus.*te aussi de Publius Crassus, qu'en vn mesme instant il escoutoit parler cinq sortes de langues differentes, & qu'il leur respondoit à chacune selon icelles : En quoy nous voyons, qu'il estoit doüé d'vn esprit excellent,

vif, & prompt à comprendre, & d'vne memoire ferme à retenir tout ensemble: chose qui se peult veoir en plusieurs. Mais la perfection de ces deux grands dons de « nature, est vn bon & solide iugement, procedant de ra- « ciocination & ferme discours de raison illuminee de l'esprit diuin, & par luy-mesme purgee d'erreur, d'illusion, & de toute vaine opinion, familieres à l'homme, & qui « l'empeschent de iuger droictement de la verité. Mais pour continuer nostre propos des admirables effects de Memoire, tant estimee de Platon, qu'il escrit, que nous laisserions d'estre hommes, & serions semblables aux dieux, si la memoire humaine pouuoit autant retenir que les yeux peuuent lire & veoir: nous ne deuons oublier à faire icy mention de ce grand Monarque Iule Cesar, duquel les historiens racontent, qu'il faisoit escrire par ses Secretaires à quatre personnes choses differentes en vn mesme temps, & que bien souuent il nommoit vne lettre à vn Secretaire, lisoit en vn liure, & oyoit parler vn autre tout ensemble. Seneque recitoit deux mille noms diuers pour les auoir ouy seulement prononcer, en commençant depuis le dernier, & continuant iusques au premier. Par ces exemples nous voyons la grandeur de la memoire. Dont nous pouuons aisément iuger, combien elle est vtile à rendre l'esprit riche de toutes ses parties necessaires au gouuernement de l'estat humain: voire nous est vn ayde requis à salut, pour conseruer par icelle le souuenir des dons & graces que iournellement nous receuons de la bonté & faueur diuine, à fin de n'en estre ingrats, ains sans cesse luy en donner gloire & louange. Or d'autant que l'vn de vous (Compagnons) a touché, que ceux qui ont l'esprit prompt & vif, ont volontiers faute de memoire, & ceux qui apprennent auec peine, retiennent mieux, i'en donneray ceste raison auec Plutarque: Qu'il semble que ne croire pas de leger, rende les personnes tardifs à comprendre: pource qu'il est tout euident, que l'apprendre est receuoir quelque impression: dont il aduient que ceux qui moins resistent, sont ceux qui plustost croyent. Pourtant sont les ieunes plus aisez à persuader que les vieux, les malades que les sains, les femmes que les hom-

D'où procede le iugemét.

I. Cesar.

Seneque.

De l'esprit prompt & tardif, & de leur memoire.

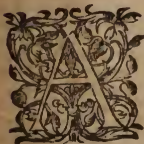
mes: & generalement tant plus ce qui debat & qui doubte est debile, tant plus il est aisé d'y mettre & adiouster ce que l'on veut, & plustost aussi se perd & escoule. Quelques autres (comme dit Iustin le martyr) ont rendu la cause de la viuacité ou tardiueté de l'engin des hommes : di-
In dial. cum Tryph. sant, Que cela prouient de la bonne ou immoderee mistion & temperature des Elemens, qui composent & establissent nostre corps, & de la symmetrie aussi & proportion des parties organiques ou instumétales qui sont ioinctes en luy. Et certainement il semble qu'ils en ayent donné la vraye raison. Car nous en voyons plusieurs, qui en leur naissance & premier aage monstrent auoir vn esprit prompt & subtil, lesquels paruenus en vieillesse se changent, & deuiennent lents & tardifs à comprendre : qui est vn grand signe & argument que la bonne ou mauuaise complection & constitution du corps, est cause de telle habitude de prompt ou tardif esprit, que la difference de l'aage leur apporte. Et puis ne voyons nous pas, que ceux qui ont vn chef trop grand & mal-aduenant, lesquels on nomme volontiers grosses & lourdes testes, pour n'auoir symmetrie egale & proportion moderee aux autres parties du corps, sont naturellement inhabiles à comprendre, & à pouuoir faire naistre d'eux, choses de sens & d'intel-
1. Cor. 12. ligence ? Mais la resolution de tout ce propos sera, que tous dons d'esprit sont d'enhault: & qu'entre toutes especes d'hommes, il s'en trouue qui sont prompts & subtils à comprendre les choses grandes & diuines, par vne speciale faueur & grace que Dieu leur à faict & octroyé. Et les vns ont par le don du sainct Esprit la Sapience, & les autres la science & notice des choses: le tout donné à vn chacun pour profiter tant à soy comme au prochain. Cognoissant donques par le present discours, selon la foiblesse de nostre iugement, la creation & la nature de l'esprit, qui est la principale & la plus noble partie de nous, & de laquelle depend & procede tout nostre heur, repos, & felicité : soyons soigneux & diligens de luy chercher & pourueoir des choses qu'il desire de nous, pour luy ayder à cest effect, mettans tout nostre soing, trauail & estude à le rendre orné de iustice & saincteté, selon sa sain-

cte affection, qui est vie & paix: & nous gardons bien de le vouloir repaistre de viandes estranges, qui le puissent contrister, desquelles nostre chair abonde en ruïne & mort: Mais mortifians tous ses desirs & affections mortelles, trauaillons à ne cheminer plus selon la chair, ains selon l'esprit: & sçachons, que tous les ennuis & fascheries qui troublent la tranquillité & le repos d'iceluy, procedent de faulte d'experience des affaires, faulte de bon discours fondé sur resolution de iugement, faulte de se sçauoir bien accommoder aux choses presentes. Ce qui trauaille toutes sortes de conditions de vie, tant les riches que les pauures. Mais le moyen de conseruer l'esprit tranquille & paisible, est de le nourrir & exercer en l'estude de sapience, où la raison luy est enseignee, qui seule le peult guarir de toutes tristesses, angoisses & douleurs, en discourant sagement par icelle, & luy apporte pareille facilité, & mesme deportement en tout changement de vie, faisant que l'homme vit par tout heureux en l'esperance & attente certaine de la bien-heureuse immortalité. *Rom. 8.* *Rom. 13.* *De la tranquillité de l'esprit.*

Fin de la deuxiesme Iournee.

TROISIESME IOVRNEE.

Du Deuoir, & de l'Honneste. *Chapitre 9.*



SER. Toutes choses ayans esté creées de diuerses natures & proprietez, & en plusieurs totalement contraires ont neantmoins d'vne incomprehensible sagesse esté disposees à se rapporter à vne seule, certaine & commune fin: sçauoir est, pour demonstrer vne puissance & grãdeur infinie de leur architecte, suffisante en la moindre de ses ouurages à rauir d'ad- *La fin de la creation de toutes choses.*

miration l'homme, auquel il a tout assubietty. Mais comme en luy seul les thresors de ses diuines graces ont sans nulle comparaison plus liberalemẽt esté desployez, voyre en toute plenitude & largesse, tant pour les biens & commoditez de ceste vie, qu'il tire du ciel, de la terre, de l'air, de l'eau, des animaux & plantes, & generalement de toutes choses contenuës soubs la voulte du firmament, que pour l'heur indicible, & felicité eternelle, qui luy est acquise & asseuree en l'immortalité de la vie seconde, de grace speciale & diuine, & à luy seul particuliere: Dieu aussi a voulu dés le commencement iusques à present, & à tousiours, retenir de luy vn hommage particulier, non pour vn temps ou quelques annees de sa vie, mais continuel & sans intermission d'instant en instant, à sçauoir amour tesmoigné par obeïssance. Ce que nous pouuons comprendre soubs ce mot seul de Deuoir, appellé par les Philosophes la source de toutes vertueuses & loüables actions, & le fondement d'honnesteté. Ie vous propose donques (Compagnons) à discourir sur ceste matiere.

De l'hõmage que nous deuons.

„ AMANA. Le deuoir de l'homme de bien consiste à „ s'acquitter de la principale & seule fin de son estre, com„ posee de ces deux choses, la gloire de son Createur, & la „ dilection de son prochain. Mais de la premiere depend infalliblement l'autre. Car sans la crainte de Dieu, les hommes ne garderont iamais entre eux equité & amour: comme au contraire, l'honneur de sa Maiesté leur apprend à viure droictement ensemble.

ARAM. Nous ne deuons nous asseurer ny fortifier „ d'autre rempart, que de faire, conseiller, & dire toutes „ choses bonnes & honnestes, & selon le deuoir, auquel „ nous sommes de nature appellez, non seulement pour „ nous-mesmes, mais pour le bien & l'vtilité de plusieurs. „ De toy donques (Achitob) nous entendrons presentement plus au long, que c'est du Deuoir, & de l'Honneste.

Offic. 1.

ACHITOB. Il n'y a poinct tant necessaire (dit Ciceron) traicté en la Philosophie, que celuy de l'Office & du Deuoir: d'autant que nulle partie de la vie, soit en affaire

public ou priué, & en quelconque action que ce soit, n'en doit ny peut estre priuee. Et en iceluy consiste toute l'hōnesteté de la vie, & l'infamie, quand il est negligé. Et cōbien que la plus-part des Philosophes anciens ayent compris soubs la Vertu, le Deuoir & l'Honneste, disans estre vne mesme chose: si est-ce que suyuant l'opinion de ce grand Orateur & Philosophe, qui a traicté par ordre excellent de la Philosophie Morale, nous les pouuons diuiser en ceste sorte, que le Deuoir est la fin ou tend la Vertu, à sçauoir de garder en toutes nos actions l'Honneste & le bien-seant. En laquelle diuision nous voyons ce-pendant vne telle conionction de ces trois choses, la Vertu, le Deuoir, & l'Honneste, que l'vne est la fin de l'autre, & la perfection d'icelle toutes les trois ensemble. « Le Deuoir donques est ce qui oblige l'ame à rendre gayement, & de bonne volonté, sans force ny contraincte, à vn chacun ce qui luy appartient: à qui honneur, honneur: à qui reuerence, reuerence: à qui tribut, tribut. & à qui secours, secours. Ce Deuoir est diuisé en deux especes generales. L'vne est celle, qui appartient au parfaict & souuerain bien. L'autre concerne l'entretient & salut de la commune societé humaine, & qui gist en preceptes moraux, par lesquels en toutes façons l'vsage de la vie peut estre reiglé. Quant à la premiere, nous ne pouuons douter, que tous hommes sont redeuables à Dieu, & de leur estre, & de la conseruation d'iceluy, & de l'abondance des biens necessaires en ceste vie, qu'il espand liberalemēt sur les bōs & sur les mauuais. « Les Chrestiens d'auantage luy sont tenus & obligez de l'esperāce certaine en son Fils eternel de leur salut. Pour toutes lesquelles choses il ne demande de nous qu'amour & bien-vueillance, tesmoignee par honneur, reuerence & seruice, selon sa saincte ordonnance, & vn chacun selon les dons & graces qu'il en a d'ē hault: sçachant que à qui plus il est donné, plus il luy en doit estre redemandé: laquelle obeissance fondee sur la reigle de parfaicte iustice, qui nous est donnee en la loy diuine, est la mere, & gardienne de toutes vertus: voire la source & racine de tout bien. L'autre partie du Deuoir, qui regarde le prochain, & dont nous auons principale-

Que c'est du Deuoir.

Diuision du Deuoir.

Du Deuoir que nous deuōs à Dieu.

Du Deuoir enuers le prochain.

ment à traicter en ceste nostre Academie, n'est autre chose que la charité & dilection de nos semblables, comme de nous mesmes, qui nous est tant recommandee en l'Escriture, comme tres-necessaire à salut. C'est ce deuoir, par lequel nous sommes obligez de ne faire rien contre les loix, le droict & l'vtilité publique: de ne flechir pour aucun danger, ny soubs quelconque pretexte que ce soit, non pas pour la mort mesme: ains demeurer tousiours constans en action, & vsage parfaict de vertu, par les choses honnestes & bien-seantes, pour l'amour d'elles mesmes, & non pas comme necessaires & forcees. Nous ne „ sommes pas seulement nais (dit aussi Ciceron) pour nous: „ ains dés nostre naissance, nostre pays, nos parens, & nos „ amis, veulent & doyuent tirer quelque profit. Car tout ce „ qui est sur la terre, a esté creé pour les hommes, & eux- „ mesmes pour eux-mesmes, à fin que les vns aydassent aux „ autres: de sorte que si nous voulons suyure la nature, il „ nous fault employer pour l'vtilité commune, & pour la „ conseruation de la societé humaine, nos biens, nostre tra- „ uail, nostre industrie, & tout ce qui est en nostre puissance. Voire celuy-là vit tresbien, qui le moins qu'il luy est possible, vit à soy-mesme. Et d'autre part nul ne vit plus desordonnémét, que celuy qui vit à soy, & ne pense qu'à son profit. C'est ce deuoir que requiert, que pour le salut de nos parens & amis, & de nostre pays, nous nous mettions à tous perils, sans faire compte de nostre propre profit ou commodité: & ne deuons rien estimer iuste & profitable, que l'Honneste: qui sont tellement liez ensemble, comme disent les anciens Philosophes, qu'ils ne peuuent estre separez, non plus qu'en la neige la blancheur & la froideur, & au feu la chaleur & la lueur. Que si quelcun croit, que ce ne soit vne mesme reigle de l'honneste & du profitable, il ne sera iamais exempt de fraude ou meschanceté. Car pensant à par-soy ainsi, Cela est honneste, mais cecy m'est vtile, il ne craindra point de rompre & dissoudre tout ce qui est ordóné & assemblé de droict diuin & humain. Ainsi ceste diuision est la fontaine de tous vices, tromperies & malheuretez. L'homme de bien (dit Platõ) ne peult pour ses cõmoditez calõnier, desrober, ny

Leuit. 19. Luc. 10.

Offic. 1.

Le profitable ne doit estre separé de l'hõneste.

Plato de Repub. vel de iusto.

mentir : y aura-il donques chose de si grand prix en ce monde, ny thresor si precieux, qui nous doiue faire perdre le nõ de vertueux & iuste ? Il nous faut plustost dresser l'vtilité vers l'honnesteté, & de telle façon, que ces deux paroles semblent differer l'vn d'auec l'autre, & toutesfois ne soient qu'vn. Dit encores ce diuin Philosophe, que la vraye beauté de l'ame, qui est l'honneste, n'est autre chose, que la splendeur du parfaict souuerain bien és choses, lesquelles peuuent estre cogneuës par les yeux, oreilles, & esprit, & par icelles les faisant retourner vers l'Idee du bien. En quoy cest excellent homme ne tend qu'à nous faire entendre, que tout ce qui est de beau & d'honneste en nous, vient de Dieu, comme de sa source, & en laquelle par la mesme vertu il retourne, menant l'Ame auec luy pour viure eternellement. Aussi est-ce de luy, & par luy, que sont & s'operent nos bonnes actions : & faict que nous procedons selon le vray deuoir, qui consiste en ces deux poincts : l'vn, que l'intention & la fin des actions soient droictement ordonnees : l'autre, que les moyens d'y paruenir soient trouuez. Car ces choses peuuent accorder & discorder entre elles, veu que aucunefois la fin est bien proposee, mais l'on erre és moyens d'y paruenir : Et au contraire aduient, que les moyens sont bons, mais la fin proposee mauuaise. Ainsi donques c'est de ceste vifue & eternelle source, cause de tout bien, qu'il nous fault attendre la cognoissance parfaicte de nostre deuoir, & les fins & moyens d'iceluy executer, à la gloire de Dieu, & au bien & profit de nos semblables. Puis de ceste generale vertu, & fontaine d'honnesteté le Deuoir, sortent ces quatre ruisseaux, appellez vertus morales : la Prudence, comme guide des autres, qui sçait ce qui est profitable à soy, à autruy & à la Republique : la Temperance, maistresse de modestie, chasteté, sobrieté, & vigilance, & de tout ordre & moyen reiglé en toutes choses : la Force, qui faict l'homme constant, patient, courageux, hardy, & entreprenant choses haultes, grandes, profitables & sainctes : & la Iustice, qui est le lien & la conseruation de la societé humaine, en rendant à chacun

Deux poincts pour proceder selon le Deuoir.

Quatre ruisseaux de la fontaine du Deuoir.

ce qui luy appartient, & gardant la foy és choses promises, secourant volontiers l'affligé, & aydant à son pouuoir vn chacun. Lesquelles vertus sont les vrays & certains biens de l'ame, par lesquels toutes actions sont conduites selon le deuoir, & dont cy apres nous traiterons particulierement. Mais ce-pendant si nous désirons entre les Anciens des exemples, comme ils ont exactement regardé à obseruer inuiolablement tous les poincts du Deuoir, sacrifians plustost leur vie, que de l'enfreindre aucunement, & par plus forte raison mesprisans toutes autres occasions plus foibles, dont les lasches & pusillanimes se laissent aisément corrompre: Premierement quant au premier poinct du Deuoir, qui est empreint de nature aux ames des plus infideles de recognoistre quelque diuinité, de quel zele voyons nous (quoy que inconsideré) les anciens Ethniques & Payens auoir esté seueres obseruateurs de leur Paganisme, iusques à sacrifier & immoler gayemét à leurs Dieux leurs propres enfans, comme nous lisons des anciés Carthaginois? Que dis-ie leurs enfans, mais bien souuent eux-mesmes, ainsi que Calanus, Gymnosophiste Indien, nous en sert de tesmoignage: Lequel se voyant vieil apres qu'il eust faict vn sacrifice aux Dieux, vint dire adieu à Alexandre le Grand, auec lequel il estoit venu en Babilonne, & print aussi congé de tous ses autres amis. Puis à la coustume des Gymnosophistes de son pays, se coucha tout de son long sur vn grand monceau de bois, qu'il auoit faict apprester, y faisant mettre le feu: & ainsi se brusla en holocauste à ses Dieux, sans se remuer aucunement, auec vne constance tant admirable, qu'Alexandre qui y estoit present, se confessa vaincu par iceluy en grandeur de cœur, & magnanimité de courage. Qui est-ce qui n'admirera l'estroicte obseruance de l'ancienne religion des Egyptiés, Grecs & Romains, mëus du desir de rendre le Deuoir de leur estre à l'honneur d'vne diuinité? que pour briefueté, & pour ne nous esloigner trop du subiet de nostre assemblee, ie passe soubs silence. Et allegueray seulement icy vn exemple notable des Iuifs les plus grands zelateurs de leur loy que ne furent onques aucuns peuples. Caius Empereur Romain enuoya

Exemples des anciës de leur zele enuers leurs Dieux.

Calanus.

Du zele des Iuifs à leur loy.

Petronius en Syrie auec commandemēt de faire la guerre aux Iuifs, s'ils ne vouloient receuoir son Image en leur Temple. Ce que eux refusans, & leur disant Petronius, qu'ils combattroient donques contre Cesar sans regarder quelles sōt ses richesses & quelle estoit leur impuissance: Nous ne combattrons point (dirent-ils) mais nous mourrons plustost que nous destourner de nos loix. Et quant & quant se iettans par terre, & presentans le gozier, se disoient prests de receuoir le coup. Et demeurerent (comme recite Iosephe) par l'espace de quarante iours en cest estat, laissans passer le temps d'ensemencer leurs terres qui estoit lors. Ce qui fût cause, que Petronius differa l'execution de sa charge, enuoyant vers Caius pour luy remonstrer ces choses: la mort duquel meit les Iuifs hors de danger. Or il nous fault veoir de quelle ardente affection les Anciens embrassoient le bien & salut du public, taschans à profiter à tous selon le vray deuoir de l'homme de bien, & singulierement à leur patrie, au seruice de laquelle ils estimoient vn grand heur de perdre leur vie. Aussi certes outre la douceur d'affection, que la nature imprime en nos cœurs enuers nostre pays, & la conformité d'humeurs, qui se trouue ordinairement en nos corps, auec le ciel & l'air, où nous auons premierement respiré, qui semble vne obligation reciproque & naturelle: la raison de tout droict humain, & la religion du droict diuin, & le deuoir de consciēce, obligent toutes personnes de seruir à leur pouuoir au bien public de leur pays: de tant mesmes, que soubs iceluy la vie, l'honneur & le bien de chacun particulier sont compris. Ceste raison feit, que Caton d'Vtique, Consul, & grand personnage Romain, respōdit à quelcun de ses amis, qui l'estoit venu remercier, pour l'auoir defendu en iugement d'vne fause accusation: Que c'estoit à la Chose publique qu'il en falloit rendre graces: à cause que pour l'amour d'elle seule il faisoit, disoit, & conseilloit toutes choses. Ce qui le feit aussi entreprendre la poursuyte de l'estat de Tribun du peuple, pour resister à la faction de Pompee, lequel il voyoit faire briguer à Metelle le mesme office, pour asseurer ses affaires, & fortifier sa ligue. C'est main-

2. de bell. Iudaico.

De l'amour qu'on doit à sa patrie.

Caton d'Vtique.

„ tenant (disoit Caton à ses amis) qu'il fault employer & „ despendre la puissance d'vn tel Magistrat, & de si gran- „ de auctorité, comme vne forte medecine, en temps & „ en choses necessaires: & fault la vaincre, ou mourir hono- „ rablement pour la defense de la liberté. Aussi s'opposa „ il tant qu'il peut, à toutes nouuelletez, & remuement d'affaires entre Cesar & Pompee. Et comme iceluy Pompee, le voulant gaigner à soy, le rechercha st d'alliance, demandant deux de ses niepces en mariage, l'vne pour luy, & l'autre pour son fils: Caton sans autrement en consulter, respondit sur l'heure, comme picqué, à celuy qui luy en portoit la parole, qu'il retournast vers Põpee luy dire, que Caton n'estoit point prenable par le moy en des femmes: non qu'il n'eust bien chere son amitié, laquelle il trouueroit tousiours en luy plus seure & certaine, que nulle alliance de mariage, pourueu qu'il ne voulust faire & poursuyure que choses iustes: mais qu'au demeurant „ il ne bailleroit iamais ostages à l'appetit de Pompee con- „ tre la Chose publique. Depuis les affaires de Rome e- „ stans reduites à telle necessité, par les corruptions d'argent, & brigues illicites mesmes à main armee des estats de la Chose publique, plusieurs Senateurs estans d'aduis d'eslire Pompee seul Consul, Caton fut de ceste opinion, disant, qu'il falloit eslire le moindre mal, pour obuier & „ remedier aux plus grands: Et qu'il valoit mieux intro- „ duire volontairement vne espece de Monarchie, que de differer iusques à ce que l'issuë des seditions, qui lors estoient, en produisist vne forcee & contraincte: Et que Pompee pourroit, peut estre, prendre enuie de conseruer la Chose publique, quand il verroit luy estre ainsi liberalement commise à sa foy. Ladicte election approuuee, Pompee enuoya querir Caton: & l'ayant fort remercié de l'honneur qu'il luy auoit faict, il le pria de luy vouloir estre assesseur & Conseiller ordinaire en son Magi- „ strat. Mais ce graue personnage luy respondit, que para- „ uant il ne s'estoit iamais formalizé contre luy pour au- „ cune mal-veillãce qu'il luy portast, ny n'auoit donné auf- „ si ce dernier aduis pour bié qu'il luy voulust, ains le tout „ pour le bien & vtilité de la Chose publique. Et quant

Où il faut que l'homme de bien recherche les charges.

Conseil politic.

à ses affaires priuees & particulieres, qu'il le conseilleroit « toutes & quantes fois qui luy en demanderoit son aduis: « Mais quant au public, qu'il en diroit tousiours ce qui luy « en sembleroit pour le mieux, encores qu'il ne luy en de- « mandast rien: se portant ainsi toute sa vie Caton pour bon citoyen, homme droict, libre au parler de la verité, & du tout incorruptible. Metelle Senateur Romain nous a aussi laissé vn tesmoignage notable d'auoir tenu le Deuoir pour chose sacree & inuiolable, quand il ne voulut iurer entre les mains du peuple, d'obseruer & garder ce qu'il ordonneroit touchant certaine loy mise en auant par quelque Tribun contre tout droict & equité: ce que toutesfois le Cõsul, & tous les autres Senateurs, malgré eux, & pour la crainte qu'ils auoiét du peuple, iurerent & promirét. Lors Metelle s'en allãt de l'assemblee, dist, que c'estoit « chose trop facile & trop lasche que de mal faire: & que de « faire biẽ là où il n'y auoit point de danger, c'estoit chose « cõmune: Mais que de bien faire, quand le peril estoit tout « certain, c'estoit le propre office d'vn homme d'honneur « & de vertu. Pour ceste raison estant banny, sans en faire cõte, il vsa de tels ou semblables propos: Quand les choses s'amenderont, lors le peuple se repentant de son erreur me rappellera: que si les affaires demeurent en tel estat qu'ils sont à present, le meilleur sera de s'en tenir bien loing. Lycurgue apres ses loix donnees aux Lacedemoniens, feignit d'auoir encores quelque chose à consulter auec Apollon touchant leur estat: parquoy partant de Lacedemone pour s'en aller en Delphe, il feit iurer & promettre à ses citoyens, qu'ils garderoient inuiolablement ses loix iusques à son retour, mort ou vif. Puis il s'en alla en l'Isle de Crete, où il se confina en exil perpetuel & volontaire, & commanda qu'apres sa mort les cendres de son corps fussent iettees au vent, à fin que par ce moyen les Lacedemoniens ne fussent iamais absouls de leur serment, & que son pays perceust pour tousiours le fruict de ses labeurs, pour l'amour duquel il auoit librement tout quicté. Marc Othon, Empereur, à encores laissé vn exemple de plus grande merueille de l'amour grande enuers sa patrie, pour le bien de laquelle il se

Metelle.

Où le bien faire est sur tout louable.

Lycurgue.

Exil volontaire.

Marc Othon.

donna la mort volontaire. Car apres auoir perdu vne bataille contre Vitellius & Cecinna, combattans pour l'Empire, & estant solicité par le reste de son armee, encores fort puissante, de tenter derechef la fortune, & de se seruir d'eux & de leurs personnes, tant qu'ils auroient vne seule goutte de sang & de vie en leurs corps: & mesmes luy estant dit par vn simple soldat, ayant l'espee au poing: Sçaches Cesar, que tous mes compagnons sont deliberez de mourir ainsi pour toy: & se tua deuant luy.

Magnanimité d'vn soldat.

Mais Othon iettant ses yeux par tout, leur parla en ceste
» maniere: Ie repute ceste iournee plus heureuse pour
» moy (mes Compagnons) que celle-là, en laquelle vous
» m'esleustes & declarastes vostre Empereur, vous voyant
» si bien affectionnez en mon endroit, & me faisant vn tel
» honneur, auec vne si grande demonstration d'amitié.
» Que si i'ay esté digne de tenir l'Empire Romain par vo-
» stre election, il faut que ie le monstre maintenant, en ne
» feignãt point de despendre ma vie pour le bien & le salut
» de mon pays. Ie sçay biẽ que la victoire n'est point enco-
» res entiere & parfaicte à mon ennemy. I'ay nouuelles de
» telles & telles forces (que particulieremẽt il leur nõmoit)
» lesquelles nous sommes prests de ioindre. Le Senat est de
» nostre costé, & les femmes & les enfans de nos ennemis
» sõt entre nos mains. Mais quoy? Ceste guerre n'est point
» contre vn Hannibal, ny contre vn Pyrrhe, ou contre les
Cymbres, pour combattre à qui demeurera la possession
de l'Italie, ains est contre des Romains mesmes: de ma-
» niere que en ceste guerre, & le vainqueur, & le vaincu
» offensent leur pays: pource que ce qui tourne à bien au
» victorieux, cede tousiours au dommage de la Chose pu-
» blique. Croyez que ie sçay mieux mourir que regner:
» voyant mesmement que ie ne sçaurois tant profiter aux
» Romains, quand ie demeurerois à la fin le plus fort, com-
» me ie feray en sacrifiant ma vie pour la paix, vnion &
» concorde de mes citoyens. Puis il donna ordre à faire re-
» tirer & sauuer les Senateurs & autres de son armee: Et
» dist à vn siẽ nepueu, qu'il auoit adopté, Ie te commande
» mon enfant, pour le dernier aduertissement que ie te
» puis donner, que tu n'oublies pas du tout, ny aussi ne
mettes

Notable contre les guerres ciuiles.

mettes pas trop en ta memoire, que tu as eu vn oncle «
Empereur. Puis s'estant couché, le lendemain bien matin *Mort de*
il prit son espee, & en dressant la poincte auec ses deux *grande con-*
mains contre son estomach, se laissa tomber dessus de *stance.*
son hault, sans faire autre demonstration de sentiment de
douleur. Et ainsi mourut, aagé seulement de trente sept
ans. Codrus Roy d'Athenes, ne feit moins pour son *Codrus.*
pays. Car ayant entendu que l'Oracle auoit promis & asseuré la victoire aux Thraces, ennemis des Atheniens, pourueu qu'ils sauuassent leur Roy, il s'en alla en leur camp desguisé en maneuure, & tua vn de leurs gens : dont aussi il fut incontinent tué par d'autres sans estre cogneu. Et ainsi les Thraces furent priuez de l'esperance de la victoire, qu'ils tenoient pour certaine, & obtenuë par les Atheniens. M. Curce Cheualier Romain, & qui gaigna *M. Curce.*
vne iournee notable contre les Cymbres, estant Consul, se precipita, monté sur vn cheual, dans vn gouffre profond, qui s'estoit faict au milieu de Rome par vn tremblement de terre, dont elle auoit esté fort endommagee. Et la raison qui l'esmeut à ce faire, fut que les Deuins disoient, que les dieux ne se pouuoient appaiser contre la ville, que ladicte fosse n'eust englouty vn homme tout vif. Duquel victime Curce desireux du bien & repos public, voulut luy-mesme seruir. Et aduint, que tout aussi tost ce gouffre se referma au grand estonnement de tout le peuple. Comment penserions nous que ceux-cy, & tant d'autres, que l'Histoire nous met deuant les yeux, qui ont exposé leur vie tant liberalement pour le salut de plusieurs, & mieux aimé subir toutes sortes de hazards & dangers, que de flechir en rien de ce qu'ils cognoissoient du deuoir de l'homme de bien, l'eussent voulu faire, ou se laisser destremper & amollir par allechemens, honneurs, graces, faueurs, & richesses, pour affoiblir la grandeur de leur courage, limité de ces seules bornes, le Droict & la Iustice? Dequoy, attendant que la suite de nos discours nous fournisse plus amples tesmoignages, & de toutes les autres parties du Deuoir, qui regardent chacune action particuliere, pource que ie crains d'auoir esté vn peu long és exemples que i'ay alleguez : nous

cõclurons noſtre preſent propos par ceſte inſtruction ge-
,, nerale: Qu'en quelque eſtat, qualité, ou condition que les
,, hommes ſoient appellez, ils ſe doyuent propoſer en tou-
En toutes actions il se faut proposer le devoir. tes leurs actiõs le Deuoir & l'Hõneſte, & iceluy chercher
és eſcrits diuins, & és preceptes de bien viure à eux con-
formes, qui nous ſont laiſſez des anciẽs ſages & vertueux
,, Philoſophes, à fin que bien inſtruicts en la vraye pieté,
,, nous rendions premierement à Dieu honneur & gloire,
,, puis apres, bien, ſecours, & profit à ſes creatures. Leſquel-
les graces nous pourrons abondamment puiſer ſoubs la
conduite & benediction celeſte, és quatre ruiſſeaux pro-
cedans de ceſte generale Vertu, & fontaine d'Hõneſteté,
deſquels particulierement, il nous faudra diſcourir cy a-
pres, à ſçauoir Prudence, Temperance, Force, & Iuſtice,
qui ſont les Vertus morales, par leſquelles toutes bonnes
& vertueuſes actions ſont executees.

De la Prudence. *Chap.* 10.

Eccleſ. 1.



ACHITOB. Il y a vn ſeul ſage ſouuerain
,, Createur de toutes choſes, tout-puiſ-
,, ſant, fort, terrible, ſeant ſur ſon throne,
La source de toute sapiẽce. duquel part toute ſapience, qui a touſiours
eſté & eſt auec luy eternellemeht, & l'a
eſpanduë ſur toutes ſes œuures, & ſur
,, toute perſonne ſelon ſa liberalité, & en fournit ceux qui
l'aiment. Elle enſeigne la diſcipline de Dieu, & nous faict
eſlire les œuures d'iceluy: Nous orne de Prudence, Iu-
ſtice, & Force: nous donne cognoiſſance du paſſé, & nous
faict iuger de l'aduenir. Et la multitude de ceux qui ſont
doüez de ces dons & graces, eſt la garde du monde, & le
Roy prudent eſt l'aſſeurance du peuple. La ſuite don-
ques de noſtre propos (Compagnons) nous meine à trai-
cter de la Prudence, premier ruiſſeau de la fontaine du
Deuoir.

Eccleſ. 1. ASER. Sapience pleut la ſcience & entendement ſage,
& hauſſe la gloire de ceux qui la tiennent. C'eſt donques
d'elle que nous auons à rechercher la vraye Prudence,

guide necessaire de toutes nos actions, hayssans la Pruden- "
ce de la chair, qui est folie deuant Dieu, & qui rend vaines *1. Cor 3.*
les pensees des sages du monde. Aussi dit Ciceron, Que "
nul ne peult estre prudent qu'il ne soit bon. "

AMANA. O que Socrate nous a bien doctement enseigné, comme nous pourrions remarquer ceste vraye & diuine Prudence, procedant de la dilection & craincte du tres-hault, d'auec la Prudence terrestre, aueugle & pleine de tenebres, disant, que la Prudence estoit la vertu generale, princesse & guide des vertus morales: & en laquelle consiste la cognoissance du souuerain bien, & de la fin de l'estre, & l'election des voyes pour y paruenir. Mais oyons Aram discourir plus amplement des effects grands, dignes, & admirables de ceste riche vertu.

Que c'est de la vraye Prudence.

ARAM. Toute la vie des hommes, qui rendent vne fin digne de leur estre consiste en contemplation & action. Car cognoissans les pensees de tous mortels estre malasseurees, & les inuentions incertaines, pource que le corps & ses affections aggrauent l'Ame, & trauaillent l'Esprit chargé de soucy, ils esleuent leurs cœurs vers la splendeur de la lumiere eternelle, qui de sa pure grace prepare leurs ames, illumine leurs entendemens, & dresse leurs sentiers, pour cognoistre la vraye & parfaicte Idee du bien, duquel la prudence decoule pour regir leurs actions selon la volonté diuine au profit de la societé humaine. C'est donques de science & raison acquise en l'estude de Sapience par la grace de Dieu, que procede la vertu de Prudence, qui est la reigle de toutes les actions de l'homme, auec laquelle par vne bonne & meure deliberation, il discerne & choisit le bien d'auec le mal, & le profitable d'auec son contraire, pour fuyr cestuy-cy, & executer l'autre. A ceste cause dit Aristote, que l'office de la Prudẽce est de sçauoir cõsulter & eslire, à fin d'executer ce q̃ la vertu cõmande, à sçauoir l'Honneste & le biẽ-seant, non pour autre fin, que pour l'amour de luy-mesme. Et pourtant les Sages ont mis difference entre Science & Prudence: disant, que Science est vne cognoissance morte des choses, laquelle de soy ne peult chan-

Les effects de la vertu de Prudence.

Difference entre Science & prudence.

ger la volonté, de façon qu'elle puisse embrasser & suyure le bien cogneu, ou euiter le mal : ce qui se voit aux hommes mauuais accompagnez de sçauoir. Mais la Prudence est vn rayon prouenant du vray Soleil, lequel illumine & n'esclaire pas seulement l'intellect, mais aussi eschauffe l'affection. Ceste vertu (disoit Bias, l'vn des Sages de Grece) est entre toutes les autres, comme la veuë entre les cinq sens du corps humain: Nous voulant par là donner à entendre, que tout ainsi que l'œil est le plus beau, le plus subtil & permettant de tous les sentimens : semblablement la vertu de Prudence, par sa viue & claire lumiere, guide & conduit toutes les vertus en leurs bonnes & louables operations. C'est par elle, que l'homme est tousiours reuestu d'vne disposition rassise, de laquelle il n'a moins de besoin, que la nauire voguant sur mer, de la presence du Pilote, pour prudemment entreprendre, & sagement executer ce qu'il aura cogneu estre bon, par deliberation meure, & consideration de toutes les circonstances du faict. Les Philosophes moraux ont donné à ceste vertu de Prudence trois yeux, à sçauoir Memoire, Intelligence, & Prouidence (que Ciceron appelle parties de la Prudence.) Du premier œil elle regarde le temps

Les yeux de Prudence.

„ passé, du second le present, & du tiers le futur. Aussi le
„ Prudent & sage, par la consideration des choses passees,
„ & de ce qui s'en est ensuyuy, il iuge ce que en pareil cas
„ pourra estre en l'aduenir: & deliberant longuement, il at-
„ tend le temps, considere les perils, & cognoist les occa-
„ sions. Puis cedant quelquefois au temps, & tousiours
„ à la necessité, pourueu que ce ne soit point contre le de-
„ uoir, il met hardiment la main à l'œuure. Et pour ceste
„ raison disoit Isocrate, Que le Prudent se doit souuenir des choses passees, se seruir des presentes, & preueoir les futures. Il tient pour villain (dit Demosthene) de dire, apres qu'vne chose est aduenuë, Qui eust pẽsé que cela eust peu estre ? Or la Prudence se monstre & faict paroistre en celuy qui la possede : Premierement au regime & gouuernement de sa personne, soit des choses du dedans de luy-mesme, en ses mœurs & conditions, que des choses du dehors, concernans le corps, en sobre nouriture, en-

Ou se cognoist la Prudence.

tretien temperé, bon mesnage, & vsage loüable de ses moyens & richesses. desquelles perfections & autres louables effects, qui soubs le nom de plusieurs vertus decoulent de la Prudence, il nous faudra cy apres traicter particulierement: Et veoit comme l'homme prudent orné d'icelles, se peult rendre bon Oeconome, c'est à dire, Gouuerneur & pere de famille: Puis paruenir à ceste grande vertu de science Politique, qui est l'art de sçauoir gouuerner & regir vne multitude d'hommes. Et lors ne doutant point, que sçauoir ce qui est bon& profitable à la Republique, est vn acte de Prudence, mais le sçauoir executer, d'vne parfaicte & accomplie vertu, il cherche les occasions de profiter au public, & en quelque charge qu'il soit appellé, il rend tousiours les effects du deuoir de l'hõme de bien. Il ne prend ny ne donne iamais que bon conseil, & le declare tousiours librement. Il peut cognoistre, dit Platon, les bons & les mauuais. Il donne ayde à l'innocence, & correction à la malice. Il ne s'estonne point pour aucune crainte, ne se change pour blasmes ny louanges, ne perd cœur pour violence ou fause accusation, ne s'abaisse pour tristesse, ny ne s'esleue pour prosperité: Et nullement ignorant de l'incertitude de toutes choses humaines, il demeure en tout changement égal en constance, & semblable à luy-mesme: & de tous inconueniens il sçait choisir le moins mauuais pour le meilleur. Il se monstre par tout vaillant. Il se rend maistre des voluptez, & sçait commander à soy-mesme. Il sçait tirer profit & vtilité des plus sinistres accidens, & de ses plus grands ennemis, sans leur nuire. La conuersation du Prudent est tousiours salubre & profitable. Ses rencontres, ses risees, ses ieux, ne sont pas mesmes sans fruict, & ont quelque puissance de corriger & esmouuoir ceux qui faillent. Il ne croit (disoit Heraclite) rien legerement, ains se rend seuere examinateur de la verité. Et pour dire en vn mot, la Prudence faict que l'homme rapporte toutes ses actions, tant priuees que publiques, à la meilleure fin, qui est de seruir Dieu, & profiter à sõ prochain. Ce que Socrate enseignoit fort bien, disant, Que tous les appetits & inclinations de

Les fruicts & œuures louables que la Prudence produict és hommes.

nostre ame guidees par la Prudence, tendoiét à la felicité. En quoy nous pouuons noter la conionction indissoluble de toutes les vertus morales : desquelles nulle se peult auoir parfaictement, qu'auec ses compagnes, combien qu'elles ayent chacune leur particulier & propre office. Mais principalement la Prudence est necessaire en toutes, comme traictans d'icelle, il nous pourra encores mieux apparoir, quoy que les effects cy dessus mentionnez de ceste premiere vertu, estans de pres considerez, nous en puissent donner assez suffisante preuue.

Conionction entre les vertus.

Or pour nous inciter à l'embrasser de zele & d'affection meilleure, & de cercher tous moyens de l'acquerir par bonne doctrine, & long vsage des choses, rememorons quelques exemples des Anciens, pour y remarquer les fruicts admirables que la Prudence a produict en eux. Si nous considerons tous les faicts heroïques des plus grāds Capitaines & Chefs d'armees qui ont iamais esté, nous les trouuerons auoir esté executez, plus par Prudēce, que par quelconque autre force & moyen. Ce que bien cognoissant ce premier Monarque des Grecs Alexandre le Grand, toutes les fois que l'on tenoit propos de Vertu ou de Science, & que l'on venoit à en faire comparaison deuant luy, il auoit tousiours ce vers d'Homere en la bouche,

Sage en conseil, & vaillant au combat.

Comme s'il eust voulu dire, que la Prudence estoit la Royale de toute vertu, & par laquelle la prouësse s'exerçoit. Aussi riche d'icelle, il entreprit la conqueste de l'Empire des Perses, voire de tout le monde, n'ayant q̃ trente mille hommes de pied, & quatre mille cheuaux, auec argent & viures pour les entretenir trente iours seulement. Mais quoy? Les moyens esquels il se fioit, estoient sa Prudence, suyuie de patience, de vaillance, & de temperance, dont l'estude de Philosophie luy auoit faict munition pour son voyage : auquel non seulement il desfeit en deux batailles Daire, Monarque des Perses, auec plus de douze cens mille hommes, mais aussi subiugua quinze diuerses nations, & prit cinq mille villes, s'efforçant de mettre à reale execution la police ou forme de gou-

De la Prudence d'Alexandre.

Grandes victoires d'Alexandre.

uernement d'estat tant estimé de Zenon Philosophe Stoïque, qui tend à ce seul poinct en somme, que tous les hõmes en general ne viuét point diuisez par villes, peuples, & nations, & separez de loix, droicts & coustumes particulieres, ains que nous estimions tous hommes nos bourgeois & nos citoyens, & qu'il n'y ayt qu'vne sorte de vie, comme il n'y a qu'vn monde. Ainsi ce prudent & vertueux Monarque se proposoit estre enuoyé du ciel, comme vn commun reformateur, gouuerneur, & reconciliateur de l'Vniuers, employant tout son pouuoir à cultiuer & ciuiliser les Roys Barbares, à fonder des villes Grecques, pour viure ciuilement entre des nations farousches & sauuages, & enseignant par tout les loix & le viure pacifique, mesmes à des peuples effrenez, qui n'auoient iamais ouy parler ny de paix, ny de loix. Et ceux qu'il ne peut assembler par remonstrances de la raison, il les contraignit par force d'armes, les faisant boire tous, par maniere de dire, en vne mesme coupe d'amitié, & meslant ensemble les vies, les mœurs, les mariages, & les façons de viure. Il commanda à tous hommes viuans, « d'estimer la terre habitable estre leur pays, & son camp « en estre le chasteau & le donjon, tous les gens de bië pa- « rens les vns des autres, & les meschans seuls estrangers. « Voulant au surplus, que le Grec & le Barbare ne fussent « point distinguez par la diuersité de leurs accoustremens, « ains remarquez & discernez, le Grec à la vertu, & le Bar- « bare au vice, en reputant tous les vertueux Grecs, & tous « les vicieux Barbares. Et partant a fort bien dict Plutarque, que ceux qui ont esté domtez & subiuguez par luy, ont esté beaucoup plus heureux, que ceux qui ont eschappé sa puissance : de tant que ceux-cy n'ont eu personne qui les ait faict cesser de viure miserablement, & les autres ont esté contraincts par le vainqueur, de viure heureusement : meritant non moins le nom de grand Philosophe, que Pythagore, Socrate, & autres, qui sans escrire ont esté ainsi nommez, pour leur façon de viure, & pour-ce qu'ils ont dict, faict & enseigné. En toutes lesquelles choses Alexandre les secondant,

But louable des entreprises genereuses d'Alexãdre.

De fortu. Alexan. 1.

les a surpassé en ce qu'ils ont enseigné des hommes de bon entendement, Grecs comme eux, & sans grande peine & trauail : Mais ce Monarque supportant infinis trauaux, & respandant gayement son sang, a changé en mieux, & reformé les mœurs rudes d'innumerables nations sauuages, & de nature bestiales. Parlons de Cesar premier Empereur Romain.

De la prudẽce de Iules Cesar.

N'a-ce pas esté la Prudence principalement, qui luy a faict voye à vn si puissant Empire, en reconciliant premierement ensemble les deux plus grands du Senat Romain, Crasse, & Pompee: par la faueur desquels puis apres il obtint la dignité du Consulat? En laquelle paruenu, desirant gaigner par moyens la bien-vueillance du peuple, se voyant desia assez appuyé des Senateurs, il meit en auant plusieurs loix en la faueur d'iceluy : se monstrant au surplus magnifique & populaire, s'il en fut onques aucun entre les Romains: & qui n'espargnoit rien en ieux, tournois, festins, largesses & autres appasts pour voller la faueur du menu peuple, & gaigner l'honneur d'homme gracieux & charitable enuers les pauures. Et estant enuoyé au Gouuernement des Gaules, d'vne prudence indicible, suyuie de diligence & preuoyãce, il y mena la guerre dix ans : Et vsant sagement & à propos de toute occasion, il y subiugua trois cens diuerses nations, prit huict cens villes, & desfeit en plusieurs batailles trois millions d'hommes. Les commentaires qu'il en a luy-mesme escrits, demonstrent assez, que sa propre vertu y exploicta plus que toute son armee. De laquelle aussi il donna suffisante preuue au commencement de la guerre ciuile d'entre luy & Pompee, y vsant de telle diligence, que venant des Gaules, il se feit maistre en soixante iours de toute l'Italie, sans aucune effusion de sang, & en dechassa son ennemy. Aussi Ciceron, qui selon aucuns cõiura sa mort, l'appelloit en vne epistre, Monstre de prudence & diligence incroyable. Fut-ce pas la Prudence, qui luy feit remarquer deux fautes en Pompee, qui puis apres furent cause de sa ruyne ? La premiere, en vne rencontre qu'ils eurent ensemble de leurs armees, en laquelle Cesar lors beaucoup plus foible, eut du pire : & voyant que son en-

Insignes victoires de Cesar.

Deux faultes remarquees par Ce-

nemy ne poursuyuoit sa poincte, ains qu'il se retiroit en son camp, il dist, La victoire estoit auiourd'huy en nos ennemys, mais leur Chef ne l'a pas sçeu cognoistre. L'autre faute qu'il nota, ce fut en la iournee de Pharsal, où Pompee fut du tout desconfit: en ce qu'il auoit commandé aux siens, estans en bataille, de demeurer fermes en leurs places, & d'attẽdre de pied coy leurs ennemis: Où Cesar dist, qu'il auoit osté par là aux gens de guerre la vehemence & violence du choc, que leur donne l'eslancement de la course, oultre l'ardeur de courage, que celle roideur-là leur apporte. Nous voyons donques, combien est necessaire la vertu de Prudence au faict de la guerre: qui fut cause, qu'Agesilaus, Roy de Lacedemone, apres grandes pertes souffertes par la violence de Epaminonde, Capitaine general des Thebains, & derechef assailly par luy à grande puissance, il dist à ses gens, qu'ils ne se souciassent de la multitude de leurs ennemis, ains seulement de dresser tout leur effort contre Epaminonde seul, de tant qu'il " n'y auoit que les sages & prudens qui fussent vaillans, & " seuls cause de la victoire. Que s'ils pouuoient abbatre " cestuy-là, ils auroient sans doute les autres à leur deuotion. Comme aussi il leur en aduint en la bataille qu'ils eurent ensemble, en laquelle les Lacedemoniens à demy desconfits, vn des fuyards poursuyuy par Epaminonde, tourna teste, & le tua: dont les autres reprindrẽt tel cœur, & les Thebains diminuerent tellement du leur, que la victoire en demeura à Agesilaus. Que si en l'art militaire la Prudence tient vn tel lieu, qui doutera, qu'au gouuernement Ciuil & Politic elle ne soit autant ou d'auantage necessaire? Le diuin Platon dict en sa Republique, Que pour faire des exploicts en l'administration de la Chose publique dignes de parfaicte loüange, il faut que la Prudence & la Iustice soient suyuies de puissance & fortune. Mais nous pouuons encores passer oultre, & dire, Que la seule Prudence souuentefois a remis sus, & garanty de ruyne & subuersion plusieurs grands Estats. Les Atheniens estans diuisez & liguez en trois parties & factions contraires, Solon tresprudent & sage ne se voulut ioindre à aucune d'icelles, ains se tint commun à toutes, & à

Cesar en Pompee touchant l'art militaire.

La perte d'vn Chef cause de la ruyne d'vne armee.

De la prudẽce de Solõ & de Lycurgue.

faire & dire toutes choses qu'il peut excogiter pour les reünir & reconcilier ensemble. En quoy il exploita si bié, qu'estant esleu de tous pour seul pacificateur & reformateur de leur Estat, il le remeit en plus grande gloire que iamais, auecques prudentes & sages Loix, qui furent receuës pour inuiolables. La Prudence de Lycurgue, reformateur & legislateur des Lacedemoniens, a esté cause de maintenir plus de cinq cens ans leur Estat, le premier de toute la Grece, en gloire, & en bonté de gouuernement, dont ils ne sont descheus, que lors qu'ils ont du tout mis à nonchaloir les belles ordonnances qu'il leur auoit laissees. Le Prudent aussi donne tousiours bon conseil, & le declare librement, & ayde bien & volontiers à l'innocéce. Phocion disant vn iour son opinion au conseil des Atheniens contre l'entreprise de quelque guerre, & voyant que ce qu'il leur conseilloit, leur desplaisoit tant, qu'ils ne luy vouloient donner loisir de parler: il leur dit franchement, Vous me pourriez à l'aduenture bien forcer „ (Seigneurs Atheniens) d'executer ce qui ne se deuroit pas „ faire: mais de me faire dire contre mon opinion chose qui „ ne se doit pas dire, ny conseiller, vous ne m'y sçauriez „ contraindre. Demosthene cognoissant l'innocence d'vne pauure femme, tiree en iugement au danger de ruyne, la sauua par grande prudence. Car comme ainsi soit que deux estrangers luy eussent baillé vne somme d'argent notable à garder à telle condition, qu'elle ne le rendist à l'vn, que l'autre n'y fust aussi: & de là à quelque temps l'vn d'eux estāt venu tout triste, feignant son compagnon estre mort, & en apportant quelques indices, il sçeut si bien persuader ceste pauure femme, que y allant à la bonne foy, elle luy rendit l'argent. Depuis l'autre estāt venu, il le demande aussi, & tire ceste femme en iugement, dont desesperee de se pouuoir eschapper, Demosthene dit pour elle, qu'elle offroit de le bailler, pourueu qu'il amenast son compagnon: par-ce que, comme luy mesme disoit, elle ne le deuoit bailler à l'vn sans l'autre. Le profit que le Prudent tire de ses enemis, est en ce qu'il les sçait & tient pour espies & emulateurs de sa vie, concurrens d'honneur & de gloire, prenant pour ceste occasiõ de plus

Exemple de donner librement bon cõseil.

Prudence de Demosthene, pour sauuer l'innocence d'vne femme.

Cõme le prudent tire profit de ses ennemis & des infortunes.

pres garde à rendre ses actions irreprehensibles : comme " à ce propos Diogene respondit sagement à vn qui luy de- " mandoit comment il se pourroit venger de son ennemy: " En te rendant (dit il.) toy mesme vertueux, & homme de " bien. Les plus sinistres accidens tournent semblablement " au Prudent à l'vtilité, Car s'estant de longuement preparé " à tous euenemens, les pires le conferment d'auantage en " la cognoissance de l'incertitude des choses humaines , & " l'esleuent de tant plus à la contemplation des diuines, " pour ne desirer que l'immortalité bien-heureuse de son a- me . Anaxagore entendant les nouuelles, que son fils e- " stoit mort , n'en dist iamais autre chose , sinon qu'il sça- " uoit bien l'auoir engendré mortel. La preuoyãce du Pru- dent se rend aussi fort admirable . Marc Caton voyant comme Pompee se liguoit auec Cesar , il luy denonça, qu'il se mettoit luy mesme sur le col le ioug de Cesar, dont il ne s'appercevoit pas alors . mais que bien tost il luy commenceroit à peser, & s'en trouueroit pris & atta- ché. Le Prudent ne s'estonne par crainte de blasme, ny de faulse accusation: ains va tousiours la teste leuee , se con- fiant en son innocence, & en sa propre vertu. Scipion l'A- fricain accusé par les Tribuns du peuple de beaucoup de choses, ne respondit rien aux crimes qu'ils luy imposoiét: " mais seulemét dist, En pareil iour qu'au-iourd'huy (Mes- " sieurs) ie vainquis & Carthage, & Hannibal. A ceste occa- " sion ie m'en vois au Capitole sacrifier au Dieu Iupiter " tout bon & tout-puissant, pour luy rendre graces de la vi- " ctoire . Si ce-pendant quelcun a enuie de faire iugement " de moy, qu'il le face. Cela dit , il s'achemina vers le Ca- pitole , suyuy des siens , & de la plus part des Sena- teurs . Ce que voyant le peuple, il l'accompagna sem- blablement: de sorte que au lieu de le condamner , ils le feirent, par maniere de dire, triompher vne autre fois . E- milie Scaure accusé aussi de crime par Varius , respondit seulement ces mots : O Romains , Varius afferme ce cri- " me contre moy , & Scaure le nie: auquel plustost croyrez " vous ? rendant par ceste prudente & magnanime res- " ponse l'accusation de nul effect , d'autant que sa preud- " hómie estoit assez notoire à vn chacun. La conuersation,

Preuoyãce de Marc Catõ.

Prudence de Scipiõ accusé iniustement.

Emille Scaure.

les assemblees, les risees, rencontres, & ieux de Prudens, ne sont mesmes iamais sans apporter quelque fruict. Platon en son Côuiue discourt de la fin derniere des actions humaines, & du souuerain bien de l'homme, en termes neantmoins familiers, & par certains exemples & fictions doulces & aggreables, non en dictions serieuses & graues, comme il en vse en ses autres escrits. Aussi les do-

Du Conuiue de Platon.

„ ctes deuis sont les ieux & plaisirs des Sages, & tiennent
„ pour vanité & indignes d'eux, tous autres passetemps,
„ comme leur seruans plustost d'empeschement de plaisir,
„ que de plaisir aucun : Toutefois s'accommodans prudemment aux lieux & aux personnes, ils peuuent parmy leurs serieux propos entremettre quelques passetemps honnestes, mais non du tout sans profit. Comme le mesme Platon en sondict Conuiue, ne laissa pas de ietter vn entremets de Comedie touchant l'amour, encores que tout le reste du souper n'eust esté que sages discours de Philosophie. Vn Lacedemonien interrogé par vn autre de quelque chose, respondit au contraire de la verité. Et côme cestuy-cy luy eust dit qu'il mentoit, Vois-tu donques

Dicts facecieux pleins de doctrine.

„ (respondit-il) comme tu es vn fol, de me demander ce
„ que tu sçais bien ? Diogene allant de propos deliberé à
„ vne assemblee du peuple à reculons, & voyant qu'vn cha-
„ cun s'en rioit: N'auez-vous point de honte (s'escria-il) de
„ vous mocquer de moy, de ce qu'en me pourmenant ie
„ vois en arriere, & vous y allez toute vostre vie? Comme
„ aussi Aristippe, luy voyant lauer des choux pour son
„ soupper, luy eust dit: Si tu sçauois (ô Diogene) obeyr aux
„ Roys, & les recercher, tu ne lauerois pas des choux:
„ Mais toy, Aristippe (respondit-il) si tu sçauois lauer des
„ choux, tu ne seruirois pas les Roys, ains viurois en liberté. Combien d'vtile doctrine on peult puiser en ces Philosophiques risees & rencontres! Le Prudent d'auantage ne croit iamais de leger, & met à part toute reputation de celuy qui parle, pour examiner aussi le propos à part: tant s'en faut qu'il creust vn ignorant ou vicieux. Il ne se laisse non plus esblouyr d'vn langage elegant ny braue:

De ne croire de leger.

„ ains (comme disoit Zenon) il regarde si la parole est trem-
„ pee en sens & en raison, pour apres iuger sainement de la

verité, & selon icelle ordonner. O que d'exemples à ce " propos se pourroient alleguer du grand mal-heur qui a suyuy le croire de leger des Magistrats, Gouuerneurs & Chefs de Monarchies & peuples! Helas, nostre pauure France ne l'experimente que trop en la confusiõ & ruïne d'icelle. La matiere se pourra presenter cy apres, pour estre plus amplement traictee, & aussi des autres effects de la Prudence, que i'ay briefuement touchez. Et ce-pendant nous conclurons, que la Prudence est vn don excellent " de Dieu, & la guide & lumiere de toutes ses vertus mo- " rales, dont toutes bonnes & genereuses actions ont leur " estre & source: & que sans icelle l'homme ne fera iamais " rien de beau ny de louable.

De l'Imprudence & Ignorance. Et de la Malice & Cautelle. Chapitre II.



ARAM. Nul ne peut estre blessé ny trompé que par soy-mesme, dit le diuin Platõ. " Laquelle proposition pourroit de prime- " face estre trouuee aucunement absurde. Mais quand bien instruicts en la Philosophie, nous voudrons suyure l'opinion des anciens sages, que ce que nous voyons visible du corps, n'est pas l'homme, ains que l'Ame seule inuisible & immortelle, est ce qui veritablement doit estre appellé l'hõme, & par laquelle nous viuons, & pour elle nous deuons " viure: il est sans doubte, que nul ne sçauroit blesser nostre Ame que nous-mesmes: & les cousteaux, dont nous l'offensons, sont l'Imprudence ou la Malice: choses les plus pernicieuses qui puissent aduenir à l'homme, veu que par elles il faict tous les pechez & forfaicts qu'il cõmet: par lesquels ores qu'il pense bien souuent offenser autruy, il n'offense que luy-mesme. Comme donques en nostre precedent discours nous auons veu les loüables effects de la Vertu de Prudence: considerons maintenant (Compagnons) les dangereux fruicts de ces deux vices à elles en tout contraires.

Commẽt nul ne peult blesser l'homme que soy-mesme.

Matth.15. *Luc.12.* ACHITOB. Si vn aueugle conduit vn autre aueugle, ils tomberont tous deux dans la fosse: & celuy qui sçait la volonté de son maistre, & point ne l'execute, il sera puny beaucoup plus griefuement que l'ignorant. Ainsi l'Imprudence & la Malice sont deux pestes en l'ame fort à craindre: Et partant disoit Bias, Ne sois simple ne malin.

ASER. Herille Chalcedonien affermoit la Science estre le souuerain bien. Mais au contraire nous ne voyons plusieurs excellens en sçauoir & doctrine, qui viuent le plus meschamment du monde. Dont il me semble, que si elle n'est accompagnee de l'action vertueuse, qu'elle doit plustost estre dicte le souuerain mal: d'autant que celuy qui peche par Ignorance, est plus excusable, que le malicieux pechant sciemment. Et pour defense de mon dire, auec l'authorité de l'Escriture, i'ay Platon, disant, la *L'action vertueuse doit estre auec la science.*

" Science sans la cognoissance & action du meilleur, estre
" trespernicieuse. Mais oyons Amana, qui nous discourera
" plus amplement de ces deux vices, Imprudẽce, & Malice.

AMANA. Toute vertu consistant au milieu de deux vices, l'vn luy est totalement contraire, & l'autre plus dãgereux s'efforce de se couurir de son nom: & est appellé par les Philosophes, faux imitateur de la vertu. Et c'est pourquoy ils mettent l'Imprudence à la droicte de la Prudence; vice qui est son defaut, & à la gauche la Malice ou callidité, son excez, qui faict pecher l'homme, non pas par ignorance, ains par tromperie & cautelle, soubs le nom de Prudence. Voyons donques premierement de l'Imprudence, & de ses effects en l'Ame. L'Imprudence procedãt, ou estant plustost vne mesme chose que l'Ignorance, est (comme dit Aristote) iuger mal des choses, deliberer pirement, ne se sçauoir seruir des biens presens, auoir mauuaise opinion des choses qui sont bonnes & honnestes à la vie. Et comme la Prudence est la science de ce qui doit estre faict ou laissé, l'Imprudence est l'Ignorance des mesmes choses, tousiours suyure d'incontinence, d'inciuilité, & d'oubliance. Bref l'Imprudence est chose si contagieuse & pestilencieuse en l'entendement de l'homme, qu'il semble que toutes les infirmitez de l'esprit, dont ordinairement il est molesté, en procedent auec toutes mauuaises actions. Et veritablement là où elle est, Dieu n'y sera *Que c'est d'Imprudẽce*

iamais deuëment honoré ny seruy, ny le vice fuy, ny action aucune publique ou particuliere selon le deuoir & par ordre administré. Car comme la veuë foible & malade « ne peult veoir la lumiere du Soleil, ainsi l'ame impruden- « te ne sçauroit cognoistre la verité. L'Imprudéce faict que « l'homme pensant exercer iustice, tombe en seuerité. S'il veut garder liberalité, il deuiédra prodigue. S'il pense fuyr superfluité, il tombe en auarice. S'il a quelque apprehension de diuinité, il atterre son ame d'vne peur confuse par superstition. Si son entendement ne peut comprendre que il y ayt vne nature souuerainement heureuse, il vient aussi tost à iuger qu'il n'y en a point: & ainsi guidé d'Imprudéce, tous ses appetits & inclinations resuscissent à infelicité. Aussi (dit Platon) l'Ignorance oste la veuë de l'entende- « ment à ceux qui en sont entachez, tout ne plus ne moins « que l'aueuglemét priue de veuë les yeux corporels de ceux « qui sont aueugles. Et asseure d'auantage, que l'esprit igno- « rant est vilain & mal-heureux, & qu'il est plus expedient de ne viure du tout point, que de viure en ignorance. Mais si nous croyons à Ciceron, celuy seul veritablement vit, « & possede vne ame, qui estant attentif à quelque bon af- « faire, cherche la renommee de quelque excellent faict, ou « de quelque bon art. Il est beaucoup meilleur (disoit Socra « te) de laisser l'vsage de la chose, de laquelle nous ne sçauõs pas bien vser. Par ainsi à ceux qui ne sçauét vser des yeux, des oreilles, & de tout le corps, il seroit plus profitable, de ne veoir, ny ouyr, ny s'ayder aucunement de leur corps. Et tout de mesme, il seroit meilleur à celuy qui ne sçait se « bien seruir de son ame, n'en auoir point, que de viure. Que « s'il fault qu'il viue, estant nay, il seroit plus heureux d'e- « stre serf, que libre. Le propos de ce sage Philosophe s'explique assez de luy-mesme, ne tendant à nous faire entendre autre chose, sinon qu'il vaudroit mieux n'estre point, voire n'auoir iamais esté, que de suyure le vice par l'Imprudence: & qu'il est encores plus dangereux, quand librement, sans crainte de plus grand que soy on le peult faire. Car comme l'yurongnerie engendre la rage (dit Aristote) ainsi l'Imprudence iointe à la puissance, l'insolence & la fureur. Et c'est autant, comme dit Platon,

Les effects pernicieux De l'Imprudence.

L'Imprudẽce iointe à la puissance est fort dangereuse.

„ de mettre vn ignorant en bonne fortune, que de charger
„ vn grãd fardeau sur les espaules d'vn homme demy-mort
„ de foiblesse. Toutes ces raisons font que i'estime l'hõme ignorant, ie ne diray pas seulement semblable à vne statuë, ou vn tronc de bois, mais n'estre presque en rien different des bestes brutes. Ce qui a donné lieu à ceste sentence entre les Anciens, Toute personne ignorante estre mauuaise. Et Terence passant encores outre, dit, que la terre ne porte rien pire que vn homme ignorant. De faict, quels maux ne voyons nous arriuer par Ignorance, ou Imprudence? Si l'homme est de moyen ou bas estat, elle le rend de nul effect, timide, superstitieux, inutile, necessiteux, inciuil, paresseux, & en toutes bonnes choses impertinent. S'il est puissant & riche, outre que par la mesme imperfection il pourra tomber en toutes telles miseres, encores plustost deuiendra-il arrogant, cruel, temeraire, langager, auaricieux, inconstant, voluptueux, iniuste. Bref, de tant plus riche de tous vices, qu'il aura de moyens de les exercer: & par ainsi indigne de toute entremise du gouuernement œconomique & politique, ne se pouuant pas luy mesme gouuerner. Si l'Imprudent tient entre ses mains quelque grand bien ou felicité, il ne le sçaura iamais cognoistre, qu'apres la perte d'iceux. Ce malheur le suit d'auantage, qu'il ne peult faire son profit d'aucun bon conseil, à cause de la presomption de son opinion, qu'il pense volontiers meilleure, que tout autre: voire que rien ne peult estre bien faict, s'il n'y met la main, Car (comme dit Menandre) il n'y a rien si temeraire que l'Ignorance. Et de tant plus l'homme imprudent est esleué en quelque grandeur de dignité, ou de richesses, c'est lors que ne sçachant comme il en fault vser, il est le plus insupportable: qu'il s'esleue sans mesure en tout orgueil: & non content de sa condition, ains poulsé d'ambition, il ose souuent entreprendre contre toute raison & equité: & au contraire, si la fortune se change, il s'abaisse en toute extremité, & ne monstre que lascheté, inconstance, & impatience, auec trouble & inquietude d'esprit si grande, que souuentefois il en sort du tout hors de son lieu. Ce ne sont que les moindres fruicts d'Imprudence, que

In Adelph.

L'Ignorãt est tousiours mauuais.

L'Ignorance est temeraire.

que de rendre l'homme importun : De faire qu'il arreste celuy qui aura de grandes affaires, disant, qu'il a beaucoup de choses à luy communiquer, qui ce-pendant ne luy seruiront de gueres : De prier vn, qui aura perdu son procez, qu'il luy donne à disner, promettant de luy dire chose qui eust peu seruir à le luy faire gaigner : De mal parler des femmes, estant appellé en nopces & en leur compagnie : D'inuiter ceux qui viennent de loing à s'aller proumener: Voyant vne chose venduë, mener au vendeur vn marchand, qui l'eust acheté beaucoup plus cherement : De conter vne mesme chose plusieurs fois : Se monstrer prompt à faire ce que l'on ne veut pas qu'il face, & qu'on ne luy ose toutefois nier : S'esmerueiller de toutes choses: Et pour dire en vn mot, en tout lieu & en quelconque affaire que ce soit, l'Imprudent est tousious inciuil & impertinent. Les exemples ne sont que trop familiers entre nous de tous les susdicts effects d'Imprudence. Premierement quant aux petits & mediocres d'estat & de condition, combien de milliers d'hommes ont esté par les siecles passez, & viuent encores entre nous, desquels la vie ignorante de toute bonne cause & raison, n'est que biẽ peu dissemblable, & en plusieurs pire, que celle des bestes brutes? La source de tant d'erreurs, folles opinions & impietez, n'a elle pas pris son cours par le milieu de leurs ames, pour n'auoir nulle cognoissance vraye de la fin de leur estre, ny de la volonté de celuy, par lequel ils viuẽt? De là mesme est procedé, que les plus aduisez d'entr'eux se sont contentez d'exercer des arts mechaniques & viles, sans rien vouloir apprendre d'auantage: Aucuns, de mener vne vie seruile & contemptible, assubiettissans leur corps & leur ame aux appetits & desirs vicieux des grands, & les autres demeurent oisifs & inutiles, cherchans par moyens illicites l'entretien de leur miserable vie : se priuans ainsi tous par vne stupide ignorance, de toute felicité presente & eternelle.

Fruicts communs de l'imprudence.

L'ignorance source d'erreur.

Or encores ces pauures gens, & qui n'ont pas grand moyen d'executer leurs mauuaises volontez, pourroient sembler aucunement tolerables & excusables à plusieurs, pource que leur ignorance ne preiudicie gueres qu'à eux-

mesmes. Mais il aduient bien pis de ceux, qui ont les richesses en main, & l'auctorité de commander aux autres: lesquels ne sçachans bien vser de leurs moyens à œuures de vertu, ils en abusent à tout vice, dissolution & volupté: dont le plus souuent ils se precipitent en mescreance & Atheïsme, pour n'auoir iamais eu vraye intelligence de la diuinité parfaicte, ny consideré la perfection de ses ou-
,, urages, tant au ciel que en la terre. O deplorable calamité,
Raisons qui ont amené es anciēs à croire vne diuinité.
qui abonde en cestuy nostre aage plus que iamais! Mille millions de Payens & Ethniques voyans qu'il n'y auoit rien que l'on sceust reprendre au ciel, ny negligence, desordre, ou confusion quelconque au mouuement des A-
,, stres, ny aux saisons de l'annee, ny à leurs reuolutions, ny
,, au cours du Soleil à l'entour de la terre, qui est la cause
,, du iour & de la nuict, non pas mesmes à la nourriture &
,, entretenement de toutes especes d'animaux, & generation
,, de tous fruicts annuels, & pour mille autres belles consi-
,, derations, ont creu & adoré vne supreme essence eternel-
,, le, gouuernant toutes choses: & ceux qui portent le nom
,, de Chrestiés, & ausquels les thresors indicibles des cieux
,, ont esté ouuerts & presentez auecques graces inombrables, doutent encores, voire impudemment nient, qu'il y ait vn Dieu? Mais reprenons nostre propos. C'est bien chose certaine, que tant plus les ignorans sont haut esleuez, de tant plus leurs fautes sont sans comparaison pires que des mediocres: en ce qu'elles sont dommageables à plusieurs: & bien souuent il est aduenu, que vne seule d'icelles a esté cause de la perte & ruïne d'infinis hommes.
Nicias eut peur d'vne eclipse de Lune
Nicias, Capitaine general des Atheniens, pour la crainte qu'il eut de l'ombre d'vne esclipse de Lune, ignorant la cause d'icelle, attendit que l'ennemy le vint enuelopper & enceindre tout à l'entour: dont il tomba vif entre les mains de ses ennemis, qui le feirent mourir, auec la perte
Caligule. *Domitian.*
de quarante mille Atheniés, que morts que pris. Qui doutera que l'Ignorance n'ait poulsé Caligule & Domitian à tel orgueil & cruauté, que se voulās faire adorer au lieu du vray Dieu, ils furent cause de la mort & ruïne de plus
Othon. I.
de cent mille hommes? Du temps d'Othon premier, il tōba vne pierre du ciel, qui estonna toute l'Alemaigne, &

le destourna de faire vne entreprise, qui estoit de grande importance pour le bien de sa patrie. S'il eust entendu que c'estoit vne chose naturelle, & qui estoit aduenuë lõg tẽps au parauant, comme raconte Aristote, il n'eust enduré la peur, ny receu le dommage, au detriment public, qui luy en aduint. A ce propos est digne de memoire ce que Anaxagore, Philosophe Grec, disoit Qu'il falloit chasser " hors de soy, & mettre soubs les pieds toute superstitieu- " se crainte des signes celestes, & des impressions qui se for- ment en l'air, lesquelles apportent grande terreur à ceux qui en ignorent les causes, & qui craignent les dieux d'v- ne frayeur esperduë, pour ce qu'ils n'en ont aucune co- gnoissance certaine, que la vraye Philosophie donne, & " au lieu d'vne tremblante, & tousiours effroyee supersti- " tion, engendre vne vraye deuotion, accompagnee d'as- " seuree esperance de bien. Remarquons vn peu en nos An- nales le profit qu'ont receu nos Rois de leur ignorance, lors qu'ils s'appelloiẽt Simples, & ne seruoient que d'I- mages & simulachres, ne se faisans veoir qu'vne fois l'an à leurs subiects, & laissans tout cognoistre, ordonner, & gouuerner à leurs sages Maistres du Palais : lesquels en fin, apres les auoir priuez comme indignes de toute au- ctorité, s'emparerent de leur couronne. Et n'est pas moins pernicieux que les grands soient ignorans, ou que ils auancent ceux qui le sont, aux charges & honneurs, & se seruent de leur conseil. Car (comme nous auons " dit) l'Ignorance faict mescognoistre & esleuer en tout " orgueil le prosperant. Il n'y a entre nous que trop de tes- moignages de l'ambition & presomption de plusieurs im- prudens, indignes de leur grandeur & auancement, les- quels au contraire de Torquatus, qui s'excusa d'accepter le Consulat pour sa maladie des yeux, tout aueugles que ils sont, sourds, muets, & sans aucune lumiere de natu- re, ny de prudence, ny d'experience pour se guider eux- mesmes, ne se contentent pas de manier les voiles & cor- dages, ains aussi vouldroient volontiers auoir le gouuer- nail de la Republique. Et est grandement à craindre, que tels imprudens ambitieux se facent veoir finalement imitateurs en volonté & desseins d'vn Cleandre, qui

Contre la crainte superstitieuse des signes celestes

Voy du regne de Childer. 3.

Torquatus refuse le Consulat.

Cleãdre trai streà Commode son Seigneur. de serf & esclaue estranger, esleué par Commode Empereur en tres-belles charges & grands honneurs, comme de Grand maistre de sa gendarmerie, & son premier Chambellan, conspira contre son Seigneur, taschant à paruenir à la dignité de l'Empire, par seditions qu'il suscita dans Rome entre le peuple & la gendarmerie : Mais son entreprise ne reüscit, par le bon ordre qui y fut donné, qu'à la perte de sa teste, & ruïne de sa maison : Combien qu'il en arriue assez souuent tout au contraire, par la iuste punition diuine, de l'ignorance & impieté, tant des Monarques, que de leurs peuples. Que si la fortune se tourne, & se monstre tant soit peu contraire à l'Imprudent, le voyla tout aussi tost vaincu de mille perturbations, & pressé de desespoir, n'ayant fondement aucun que sur l'esperance & confiance vaine & foible des biens exterieurs & incertains. Perses, Roy de Macedone, l'vn des successeurs d'Alexandre le Grand en ses grandes conquestes, mais nõ pas de ses indicibles vertus, ayant esté vaincu en bataille par Paule Emile, Chef des Romains, & estant mené vers luy, Emile d'aussi loing qu'il le vit, se leua de son siege, & s'en alla au deuant de luy, pour le receuoir & l'honorer, comme vn grand personnage tombé par hazard de guerre en tel desastre. Mais Perses tout abbatu de lascheté & pusillanimité, se prosterna en terre à ses pieds, le visage contre bas, auec prieres & paroles de supplication si viles & indignes de vertu Royale, que le victorieux ne les peut endurer, luy disant: Pauure homme ignorant " que tu es, comment en deschargeant la fortune, t'accu" ses-tu ainsi toy-mesme digne & cause du mal-heur qui " t'est arriué, n'ayant iamais merité l'honneur que tu auois " par cy deuant, pour la petitesse de cœur qui estoit en toy, " & qui te rendoit mesme indigne aduersaire des Romains? " Aussi certes vn homme ne sçauroit estre dit grand par le " benefice de la fortune, mais par bien & sagement sçauoir " vser d'elle prospere & aduerse. Et de tant plus elle esleue vn homme imprudent, & de foible & petit cœur, en grãd estat, où il doit estre veu de plusieurs, de tant plus elle le descouure, le descrie, & le deshonore. Car les grandeurs & les richesses ne peuuent non plus hauser le cœur

Perses vaincu par Paule Emile.

La fortune ne peut faire dire vn homme grand.

à vn homme pusillanime, que la pauureté faire auillir la grandeur de courage du magnanime. Ie pourrois icy alleguer plusieurs autres exemples des effects pernicieux que nous auons dit l'Imprudence causer en l'ame : mais cy apres ils viendront plus à propos, discourant particulierement des vices. Seulement nous dirons icy auec Platon, « que l'audacieuse Ignorance a maintenant plus que iamais « saisy les esprits des hommes, & les a remply de maux, e- « stant la racine & source d'iceux, & qui peruertissant tout, « faict à la fin gouster vn fruict tres-amer à son possesseur. Et pour venir à la Malice & Cautelle, l'excez de Prudence, c'est ce qui conduit l'homme par vne malignité volontaire à se bander contre ce qu'il cognoist du Deuoir & de l'Honneste, & faict qu'il tasche à tromper soubs le nom d'vne feinte Prudence, ceux qui le veulent croire. Lequel vice est principalement causé d'ambition & d'auarice, que la plus part des hommes seruent auiourd'huy: Et sur tout il est ennemy de la iustice, faisant que toutes leurs actions tendent à la ruïne d'icelle. A ce propos dit « Ciceron, que d'autant plus que l'homme est subtil & fin, « d'autant plus il est hay & suspect, ayant perdu la reputa- « tion de bonté. Et toute cognoissance separee de la Iusti- « ce, doit estre plus tost appellee Callidité & Malice, que Science & Prudence. Or n'est pas seulement (dit le mesme Autheur) l'acte de la malice mal-heureux & meschant, mais aussi la deliberation d'icelle, ores qu'elle ne resusciste à effect, voire le seul penser, sont villains & detestables: tant s'en faut qu'il y ait couuerture ou palliation qui puisse excuser la faute commise par malice. Aussi que de toute deliberation il faut chasser l'esperance que l'acte sera celé & caché: d'autant que le vertueux doit chercher les choses honnestes, non les secrettes. C'est d'auantage le propre du malicieux, d'estre tousiours accompagné d'hypocrisie & de dissimulation. Aussi a-il pour premier autheur & pere Sathan, qui par sa subtilité & cautelle abusa de la simplicité de nostre premiere mere, à la ruïne de tout le genre humain. Entre plusieurs nous en pouuons remarquer icy vn exemple en Neron, tres-cruel Empereur : lequel de sa ieunesse ayant esté instruict du sage

Que c'est de Malice & Cautelle.

Le vertueux cherche les choses honnestes, non les secrettes.

Seneque son Precepteur, feignoit au commencement de son Empire vne telle benignité & cleméce, que lors qu'il luy falloit signer la condemnation de quelque criminel, il s'escrioit, Pleust à Dieu que ie n'eusse point apris les lettres. Ie serois excusé de soubssigner à la mort de personne. Et ce pendant il ne tarda gueres qu'il ne descouurit ses detestables impietez & cruautez, faisant mourir sa mere, son Precepteur, & infinis gens de bien, contre tout droict & iustice: Et de propos deliberé feit mettre le feu par tous les quartiers de Rome, defendant sur peine de mort, que personne n'eust à l'esteindre : de sorte que plus de la moitié de la ville en fut totalement consumee:

Malice de Neron.

„ Et puis apres, à fin d'auoir couuerture de persecuter les „ Chrestiens, il leur mist sus, qu'ils auoient embrazé ce feu,& en feit mourir vn tres-grand nombre. Tibere aussi au commencement de son regne se monstroit tant sage, vertueux,& humain, qu'il sembloit(dit Suetone) vn simple citoyen. Et neantmoins il deuint tost apres vn des plus detestables Tyrans qui furent onques, en cruautez & salles voluptez. Il est vray qu'on pourroit attribuer la cause de tels prompts changemens d'humeurs à la souueraine puissance de commander,qui a volontiers cela de propre,de faire deuenir l homme,qui sembloit bon, meschant:l'humble,arrogant:le piteux,cruel: le vaillant, poltron. Mais il y a tousiours plus d'apparence, que le Prince, qui change si tost de nature, vsoit de feintise & dissimulation,mettant vn beau voile sur son visage, comme les historiens ont escrit que Tibere sçauoit bien faire.Or à fin donques que nous facions nostre profit du present discours, nous regarderons à estre prudens & simples, comme dit l'Escriture, fuyans toute Malice & Cautelle effrontee & damnable,& aussi l'imprudence & igno„ rance, qui sont cause de la perte de l'ame & du corps, & „ dont on ne peult accuser que soy-mesme. Car(dit Menan„ dre) l'Ignorance est vn malheur volontaire. Et combien que la science du bien & du mal soit la plus necessaire de toutes, elle est neantmoins la plus aisee. A laquelle pour paruenir, & nous garantir par la grace diuine de la condemnation sur les aueugles, & conducteurs d'aueu-

Tibere.

Matth.10.

Ignorãce est vn malheur volontaire.

gles, n'ayons iamais honte de confesser nostre ignorance és choses où nous aurons besoin d'estre instruicts: suyuant ce precepte de Platon, qu'il fault apprendre sans « honte: de peur que bien à propos on nous puisse ietter « au nez, à nostre confusion, vne parole que dist vn iour « Diogene à vn ieune homme, qu'il apperceut en vne ta- « uerne: lequel ayant honte d'estre là veu, s'en estoit fuy « vistement plus au dedans d'icelle: Tant plus) luy dist le « Sage) tu fuis au dedans, tant plus auant es-tu en la tauer- « ne. Aussi en niant ou cachant nostre ignorance, nous ne la guarirons iamais: ains d'autant plus demeurerons nous ignorans, que nous nous efforcerons d'estre estimez sages: comme les pauures, qui contrefont les riches, se trouuent de tant plus pauures pour leur vanité & folles des- « penses. Mais l'Ignorant qui cherche sagesse & s'enquiert « d'icelle, sera aucunement estimé sage: & luy doit telle in- « quisition estre imputee à sens & prudence: comme au « contraire, celuy qui se repute sage, & presume trop de son sçauoir, chet souuent en honte & deshonneur, blas- « mé de plusieurs. Accusons nous donques tousiours de « trop ignorer, sçachans que les plus clair-voyans ne « voyent qu'à trauers vne nuee & vn brouillas, qui sont les « organes du corps, & dont nous ne serons iamais deli- « urez, qu'apres auoir despouillé ce mortel pour vestir l'im « mortel, en la iouyssance de la vie bien-heureuse: & ainsi, « qu'il nous sera tousiours necessaire en ceste vie, d'appren- « dre & profiter en la cognoissance de verité, ennemie d'i- « gnorance.

Luc. 6.

On ne doit nier ny cacher son ignorance.

De la parole, & du parler.

Chapitre 12.



MANA. Ayans employé tout ce iour à discourir du Deuoir, & de la Prudence, & des vices à elle opposites, il me semble que pour paracheuer nostre iournee, nous ferons bien de reprendre & poursuyure ce que nous aurions trop briefuement traicté des effects louables de ceste vertu de Prudence en l'ame du sage, qui ne se font moins paroistre en la parole, qu'en quelconque siéne action: veu que de l'abondãce du cœur la bouche parle. Mais c'est grande vertu, de sçauoir parler peu, & bien dire. Or à vous (Compagnons) ie laisse le discours de ceste matiere.

Luc. 6.

Parler peu, & bien dire.

ARAM. La parole de l'homme est certes œuure diuin, & de grande admiration. Et pourtant ce nous doit estre sacrilege, de polluer chose si saincte par salles & vilains propos. L'homme de bien tire tousiours hors du thresor de son cœur bonnes choses, & le meschant les mauuaises. Dont ie louë fort le dire de Plutarque, Que la parole est
» comme la nourriture de l'Ame, laquelle se corrompt & de-
» uient odieuse par la meschanceté des hommes.

Matth. 12.

ACHITOB. L'homme entendu en sçauoir (dit le Sage)
» est sobre en son parler: mesmes le fol, quand il se taist, est
» reputé sage, & celuy qui bouche ses léures, prudent. Qui
» veult aimer la vie, & veoir ses iours bien-heureux, qu'il
» garde sa langue de mal, & ses léures qu'elles ne prononcent fraude. Car chacun mangera du fruict de sa bouche,
» en salut ou condemnation. Mais nous entendrons Aser
» discourir plus amplement sur ceste matiere.

Prou. 17.

1. Pier. 3.

Double parole ou raison.

ASER. Es escrits des doctes nous trouuons estre faicte mention de double Parole ou raison: l'vne interieure ou mentale, dite Guide diuine: l'autre proferee, qui est messagere des conceptions de l'homme. La fin de la premie-
» re, est amitié enuers soy-mesme. Car ne tendant qu'au but
» de la vertu, par les enseignemens de la Philosophie, elle
» rend l'homme accordant tousiours auec soy, ne se plai-
» gnant iamais, ny se repentant de rien, plein de paix, plein
» d'amour & de contentement de sa propre vertu, guary de toute passion rebelle & desobeïssante à la raison, de tout cõbat de volonté cõtre volõté, de repugnance de discours

Du vray repos de l'esprit

à difcours. O rare excellence, qui decoule de la Sapience «
és ames des bien-heureux! La fin de l'autre raifon, ou Pa- «
role proferee, eft l'amitié enuers autruy, qui nous faict
dire & enfeigner toutes chofes vtiles & fructueufes à vn
chacun, & laquelle porte auecques foy grande force de
perfuader. C'eft de cefte Parole que nous propofons icy
de traicter: laquelle ne tient pas vn petit lieu, mais certes
bien grand, entre les fecrets de nature, qui nous doyuent
rauir en l'admiration desfaicts de fon Autheur. Les Philo
fophes, diligens perquifiteurs de la raifon de toutes cho-
fes, ont dit la Parole eftre faicte par l'air frappé & moul- «
lé de fons articulez. Mais en quelque forte qu'elle fe for- *Commét fe*
me, la raifon en eft bien difficile à comprendre au fens *forme Paro-*
humain. Et de tant plus deuons nous defirer d'entendre, *le.*
pour quelle caufe elle nous eft donnee, & craindre de
rendre inutile, ou mal-employer chofe tant grande, ad-
mirable & diuine. Democrite difoit, la Parole eftre l'om-
bre du faict. Themiftocle la comparoit à vne riche tapif-
ferie hiftoriee & figuree: pource qu'en l'vne & en l'au-
tre, les chofes qui y font emprainctes & reprefentees, fe
voyent, quand on les eftend & defployé, & n'apparoif-
fent ny n'apportent aucun plaifir ou contentement, quãd
on les tient ferrees & cachees. Quand le fage ouure fa «
bouche (difoit Socrate) lors on y voit comme en vn tem- «
ple, de tresbeaux fimulachres & images de l'ame. La Ver- «
tu, dit Plutarque, n'a point fi gracieux ne fi familier in-
ftrument que la Parole: & quand l'œuure la fuit, elle eft
de grand' efficace, & aiguillonne merueilleufement ceux
qui nous oyent, & leur imprime foy en noftre dire, & vn
defir de nous reffembler. Et difoit fort biẽ Efchines, qu'il «
n'eft pas tant neceffaire, que l'Orateur & la loy fonnent «
vne mefme chofe, comme il eft requis que la vie d'vn Phi- «
lofophe foit conforme & confonante auec fa doctrine & «
fa parole. Auffi le fage doit reputer toute fienne paro- «
le pour loy volontaire & particuliere, qu'il s'impofe à «
foy-mefme: la Philofophie eftant profeffion de chofe fe- «
rieufe, graue, & de trefgrande importance, non pas vn ieu «
ny vn caquet mis au vent à la volee, pour en acquerir hon «
neur feulement. En quoy nous voyons, que toute Parole «

Le fondemẽt & le but de toute parole. doit auoir pour fondement la raison, & pour son but la dilection du prochain. C'est ce que nous a voulu enseigner Agapet, disant: L'instrument de la langue est glissant, & apporte grand danger à ceux qui le mesprisent. „ Mais si nous luy baillons vn religieux entendement pour „ conducteur, elle nous sonnera vn chant accordé de tous „ les accords d'vne vraye harmonie de vertu. Plutarque „ dit, que la Parole doit estre comme l'or, qui soubs moins de masse a plus de prix & valleur: aussi qu'vn peu de langage doit comprendre beaucoup de substance & d'instruction. Tel estoit le parler des anciens Grecs, comme tesmoigne ces sentences venuës d'eux, Cognois toy-mesme, Rien trop, Rien plus qu'assez, & autres briefues paroles pleines de grande & vtile doctrine: dont nous est venu ce Prouerbe, Dicts Laconiens, c'est à dire, courts & sententieux, & qui ressembloient aux riuieres courantes par vn destroit fort serré, là où l'eau se presse si fort, que l'on ne voit point au trauers. Aussi estoit-il bien difficile de comprendre sans science & grand trauail, le fonds du sens & l'intelligence de leurs paroles pleines de grauité sententieuse. Et quand il leur falloit respondre à qui que ce fust, vsans d'vne arguce bien tournee en leurs rencontres, ils se gardoient de toute superfluité de langage, cherchans les mots plus aigus & courts, qui eussent ensemble & grace & grauité. Comme quand Philippe, Roy de Macedone, leur escriuit, que s'il entroit dedans la Laconie, qu'il les ruïneroit de fond en comble: ils luy rescriuirent seulement ce mot. Si. Et comme vne autrefois Demetrie, l'vn de ses successeurs, se courrouçast à l'Ambassadeur, qu'ils luy auoient enuoyé, demandant s'il estoit venu seul vers luy de la part des Lacedemoniens: Vn vers vn, luy dit l'Ambassadeur pour toute response. Pittaque souloit dire, qu'il falloit lauer vne oreille alteree, d'vn propos qui fust bon à boire, & qu'il n'y auoit que la seule parole fondee en raison, qui peust contenter l'oüye. Nous ne deuons pas toutefois mespriser, à fin de profiter plustost & d'auantage aux autres, de ioindre, s'il est possible, auec la grauité de doctrine, le parler doux, gracieux & e-

Du parler Laconien.

loquent, meslé de quelque plaisir, grace & gayeté, nette « de toute dissolution. Car (comme dict Euripide) c'est la plus belle assemblee du monde, que des Graces auec les Muses: & le droict & la raison sont inuincibles, quand on les sçait bien dire: d'autant que l'Ame est par là induite à « croire facilement les bonnes raisons qu'elle oyt, par la « delectation qui y est conioincte: & ne luy profitent pas « moins les exemples racontez à propos, & de bonne grace, pource qu'auec la force de persuader, qui est en la nature de l'exemple, est aussi la vertu de delecter. Mais nous auons bien à obseruer de fuyr toute affeterie de langage, & tous propos superbes, superflus & inutiles: de peur qu'à bonne occasion on nous puisse ietter au nez ce que Phocion repliqua à Leosthene, qui s'efforçoit de persuader aux Atheniens la guerre par vne harangue elegante & fort audacieuse: Tes paroles (luy dit-il) ieu- « ne homme mon amy, ressemblent proprement aux Cy- « pres. Car ils sont grands & haults, & ils ne portent fruict « qui vaille. Ou bien ce qu'Aristote respondit à vn grand causeur, qui luy demandoit à chaque propos, qu'il luy contoit, si ce n'estoit pas vne merueilleuse chose: Non pas cela (luy dit-il) mais c'est bien plus grand merueille, qu'vn homme ayant des pieds, puisse endurer ton babil. « Et à vn autre, qui luy dist apres vn long discours, Ie t'ay « bien rompu la teste, Philosophe: Non as point autrement « (respondit-il) car ie n'y ay point pensé. Tels babillards, « que Platon appelle fort proprement larrons du téps, sont « comparez par Plutarque aux vaisseaux vuides, qui son- « nent plus que ceux qui sont pleins. Aussi l'homme pau- « ure des biens de l'Ame, a tousiours quelques fascheux « propos en la bouche. Or nous auons sur toutes choses à fuyr ce vice d'intemperance de la langue, laquelle (di- soit Bias) est la meilleure & la pire chose qui soit. Par elle nous benissons, & par elle nous maudissons. Elle nous sert de profiter & instruire les autres, & par elle « mesme nous les perdons & corrompons. Et comme vn « petit feu consume vn grand bois, tout-ainsi ce petit « membre, qui est vn feu, voire vn monde d'iniquité, « souille tout le corps, & enflambe la rondeur du monde «

Du parler graue & eloquent.

Cõtre les babillards & grands causeurs.

La lãgue est la pire & meilleure chose.

„ creé, s'il n'est estainct & reprimé. Ce qu'il semble que la Nature nous ayt voulu enseigner, en mieux remparant la langue, que nulle autre partie du corps, luy ayant mis au deuant le rempart des dents, à fin que si elle ne veult obeyr, à la raison, qui luy doit seruir au dedans de bride, & l'empescher de preuenir la pensee, nous puissions refrener & chastier son impudence auec sanglante morsure. Ce que nous auõs aussi deux oreilles & deux yeux, nous doit seruir d'instruction, qu'il nous fault ouyr & veoir beaucoup plus que parler. Ne voyons nous pas aussi que la veuë & l'oüye precedent la parole, & qu'il faut necessairement que l'enfant entende, premier que de pouuoir parler? Isocrate mettoit seulement deux temps pour parler: l'vn, quand c'est chose necessaire: & l'autre, quand l'homme parle de ce qu'il sçait. Ce que nous pourrons pratiquer sans blasme en ceste sorte. Quant au premier poinct, il nous sera licite & honneste de parler, quand nous aurons besoin de quelque chose: puis quand ce sera pour profiter à quelques vns: & aussi pour se donner plaisir les vns aux autres, & se recréer de ioyeux deuis, nets de toute dissolution pour adoucir le trauail des affaires, ou bien pour rendre nostre repos plus sauoureux, & nous induire à en rendre gloire à Dieu. Et tous propos, qui ne seront fondez sur l'vne de ces trois causes, vaudront mieux estre teuz que dicts. Nous garderons au surplus inuiolablement le second poinct, de ne parler iamais de ce que nous ne sçauons point, si ce n'est en cherchant & demandant instruction: nous souuenans de ce que dist vn iour Apelle à Megabyse, grand Seigneur Persiẽ: lequel l'estant allé veoir en sa boutique, s'entremeit de parler de l'art de la peinture. Ce-pendant (luy dit Apelle) que tu as gardé si-
„ lence, tu semblois estre quelque chose de grand, à cause
„ de tes chesnes & carquans d'or, & de ta robbe de pour-
„ pre: mais maintenant il n'y a pas iusques à ces petits gar-
„ çons-là qui broyent l'ocre, qui ne se mocquẽt de toy, voy-
„ ans que tu ne sçais ce que tu dis. Auquel propos nous pouuons noter, que les grands doyuent bien peser ce qu'ils ont à dire en public, & vser de paroles graues, sententieuses, & d'vn autre stile que le vulgaire, ou plustost se taire,

Deux temps pour parler.

Quel doit estre le parler des grands.

s'ils n'ont ceste grace de parler, ou pour le moins dire peu: veu que mesme les paroles, les mines, le regard du Prince sont souuent estimees loix, oracles, arrests. Aussi Tibere amena ceste coustume de parler au Prince par escrit, & respondre par luy de mesme, à fin qu'il ne luy eschappast de la bouche rien sans y auoir bien pensé. Comme aussi le susdict Peintre eust exposé en veuë publique vn sien tableau, s'estant caché derriere pour ouyr ce qu'on y pourroit reprendre, vn Cordonnier remarqua quelque default en la pourtraicture de la courroye du soulier: ce que Appelle depuis corrigea. Et le lendemain l'ayant de rechef mis en veuë, ce maistre de boutique repassant, & voyant son opinion auoir esté suyuie, il se voulut auancer de trouuer à redire en quelques autres lineamens: mais le Peintre ne pouuant souffrir son audace, sortant de derriere son tableau, luy ferma la bouche, en luy disant, Que le Cordonnier ne deuoit iuger de plus grande « chose que du soulier. C'est ce que nous appellons aussi « en commun prouerbe, Vouloir enseigner Minerue. Ce « qui est tant insupportable aux gens d'honneur, & pernicieux aux simples, & qui croyent de leger, que pour ceste cause Alexandre le Grand donna de l'argent à Cherille, Poëte ignorant, à fin qu'il se teust, & se deportast d'escrire. Et puis que nous sommes sur ce propos, il nous faut apprendre, que nous deuons encores estre plus retenus & aduisez, quand il est question d'escrire quelque chose, que non pas de parler simplement: d'autant que d'vne parole inconsideree on se peult corriger incontinent, mais ce q̃ l'on a vne fois signé, ne se peult plus nier ou amender qu'auec infamie. Comme donques pour sçauoir parler, il est besoin d'vn esprit prompt: ainsi pour escrire, grande sagesse est tres-necessaire, & les mesmes reigles & preceptes du parler conuiennent à escrire. Aussi l'escriture est de plusieurs appellee parole muette, qui doit estre briefue & pleine d'instruction. Cesar en vne lettre qu'il enuoya de la bataille Persique à Rome, ne portoit que ces trois mots, *Veni, vidi, vici*: qui est à dire, Ie vins, vy, & vainqui. Octauian escriuant à son neueu Caius Drusus, disoit ainsi: Puis que tu es pour ceste heure en Illy-

De n'escrire rien qu'auec meure delibe- ration.

Lettres notables de quelques anciens.

„ rie, qu'il te souuiéne que tu es sorty des Cesars, que le Se-
„ nat t'enuoye, que tu es ieune, & son neueu, & citoyen Ro-
„ main. Platon escriuant à Denys le ieune, luy mandoit
„ seulement: D'auoir tué ton frere, doubler tes tributs, for-
„ cer le peuple, oublier tes amis, prendre les gens de bien
„ pour ennemis, telles choses sont œuures de Tyran. Pompee escriuant du Leuant au Senat, disoit ainsi: Peres du Senat, Damas est prins, Pentapolis subiuguee, Syrie, Ascalonie, & Arabie confederees, & la Palestine vaincue. Nous voyons donques la maniere d'escrire des Anciens, auec laquelle briefueté ils estoient autant estimez, que les grands discoureurs du temps present donnent occasion d'estre corrigez. Mais pour reprendre nos erres du parler, nous auons en Ciceron, vne notable instruction sur ceste matiere. Nostre parole (dit-il) soit doulce, & non point opiniastre: & quand nous ferons des discours, qu'ils ne soient point si longs, qu'ils empeschent les autres de parler. Car entre toutes autres choses le parler doit estre mutuel & égal. Oultre-ce, il faut auoir esgard à la chose, de laquelle on parle. Si on discourt des choses graues, il y faut adiouster vne seuerité: mais si des plaisantes, vne gentillesse, & plaire de bonne grace. Sur tout il se faut bien prendre garde, que nostre parole ne descouure qu'il y ait quelque vice en nos mœurs. Ce qui aduient ordinairement, quand en l'absence de quelqu'vn on mesdit de luy, ou pour rire, ou pour contumelie. Nous auons aussi à regarder, que si nostre propos, pour quelque occasion interuenue, est sorty de son premier discours, qu'il y retourne de bonne heure. Mais cela est selon les choses qui suruiendront. Car nous ne prenons pas tous plaisir à de mesmes choses, ny en tout temps: & comme nous auons commencé par quelque raison, il faut aussi finir par quelque moyen. Et par-ce qu'en toute action de la vie les perturbations de l'ame sont à fuyr, il ne faut pas moins que nostre parole en soit priuee, de sorte qu'elle soit sans cholere, sans affection extreme, aussi sans lascheté, & autre imperfection semblable. Et sur tout il se faut efforcer, que nous facions cognoistre, que nous aimons & honnorons ceux, auec lesquels nous parlons. Sça-

Belle instruction sur le parler.

chons d'auantage, que le silence en temps & lieu, est vne «
profonde sapiéce, chose sobre, & pleine de haults secrets. «
Qui fut cause, qu'Archidamide voyant Hecate Orateur «
blasmé de ne dire mot en vn banquet, respondit pour luy, «
Que ceux qui sçauent bien parler, cognoissent aussi le temps de se taire. Hyperide aussi se trouuant en vn festin, & grande assemblee tumultueuse & abondante de plaisir, interrogé pourquoy il ne disoit mot: De discou- «
rir des choses (respondit-il) ausquelles ie suis propre, il «
n'est pas temps: & quant à celles dont il est temps, ie n'y
suis pas propre. Bias estant mocqué par vn babillard, «
pource qu'il ne disoit mot durant vn souper: Comment «
seroit-il possible (luy dit-il) qu'vn fol se teust à la table? «
Les Ambassadeurs du Roy de Perse estans en festin chez vn citoyen d'Athenes, & voyans Zenon grand Philosophe ne dire mot, commencerent à le caresser, & boire à luy, disans: Et de vous, Seigneur Zenon, que dirons nous au Roy nostre maistre? Non autre chose (respondit-il)
sinon que vous auez veu vn vieillard, qui se sçait biē tai- «
re à la table. Aussi certes iamais parole dite ne seruit tant, «
comme plusieurs teuës ont profité: & peult-on tousiours «
dire ce que l'on a teu, mais vne parole dite ne se reuoque «
plus: Car (dit le Poëte) elle a des ailes, & se respand in- «
continent par tout: & se repent-on souuent d'auoir parlé: & s'estre teu, iamais. Combien l'Histoire nous met deuant les yeux d'exemples d'hommes, qui par l'intemperance de leur langue se sont precipitez en infinies calamitez, & de puissantes Citez & de grands Estats destruicts & renuersez, pour auoir esuenté quelque secret? La ville d'Athenes en fut prise & ruynee par Sylla, Dictateur Romain: qui par ses espions fut aduerty du babil de quelques vieillards en la boutique d'vn Barbier, deuisans d'vn endroict le plus foible de la ville, qui estoit mal gardé. Le trop parler d'vn seul homme engarda que Rome ne fut deliuree de la tyrannie de Neron: pource que voyant vn des prisonniers du Tyran se desconforter, de ce qu'il le deuoit faire mourir, il luy dict, qu'il priast Dieu qu'il peust eschapper iusques au l'endemain seulement, & qu'il auroit occasion

Louange de la taciturnité.

Exēples des maux causez par l'intemperance de la langue.

de se resiouyr. Dont le prisonnier pensant, qu'il valloit mieux eslire le certain, que d'attendre l'incertain, & preferant la maniere seure de sauuer sa vie à la iuste, descouurit ceste parole à Neron, qui sçeut bieux remedier à la conspiration. Le Gentilhomme de Normandie, qui en confession descouurit à vn Cordelier qu'il auoit voulu tuer le Roy François premier, pourroit bien estre mis entre les trop grands parleurs. Car le Roy aduerty du faict par le Cordelier, il enuoya le pauure penitent à la Court de Parlement, où il receut sentence de mort. Ceux qui sont noblement & royalement nourris (dit Plutarque) » apprennént premierement à se taire, & puis apres à par- » ler. Et pource Antigone le grand, interrogé par son fils à quelle heure le camp deslogeroit : As-tu peur (luy dit-il) que toy seul n'entendes pas la trompette? Il ne se fioit pas d'vne parole secrette à celuy, auquel deuoit venir la succession de son Empire: luy enseignant à estre par cela plus reserué & retenu en telles choses. Chacun aussi en son particulier ne doit moins aduiser a vser de grande discretiõ, quand il est question de declarer quelque chose, que l'on desire estre tenuẽ secrette. Car celuy (dict Platon) auquel » on descouure le secret, gaigne la liberté de l'autre. Or en » ceste loüable taciturnité que nous loüons icy, nous auons bien à noter, que quand il est question de la verité, ou de profiter à autruy, il ne faut aucunement douter soubs quelconque pretexte que ce soit, de parler, dire, soustenir, & conseiller librement ce qui est du deuoir de l'homme de bien, ou de la charge en laquelle nous sommes appellez. Tels se sont tousiours monstrez les sages & vertueux en libres conseils & sages remonstrances, comme cy apres nous en pourrons traicter plus amplement. Et cependant nous aurons icy pour exemple de ceste liberté loüable de parler, Demarate, venant de Corinthe en Macedone, du temps que Philippe estoit en querelle alendcontre de sa femme & de son fils. Auquel le Roy demandant, si les Grecs estoient bien d'accord ensemble: Vrayement (luy respondit-il) il te sied bien, Sire, de t'enquerir de la concorde des Atheniens & Peloponesiens, & ce-pẽdant laisser ta maison pleine de diuision & dissension domestique,

[redacted]

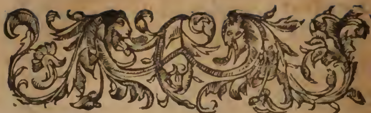
De biẽ celer vn secret.

Exemples de la liberté louable de parler des Anciens.

Demarate.

mestique. Diogene aussi estant allé au camp du mesme *Diogene.* Philippe, lors qu'il venoit faire la guerre aux Grecs: & estant surpris, & mené deuant luy, le Roy luy demanda, s'il "n'estoit pas vn espie. Ouy certainement (respondit le Phi-"losophe) ie suis espie, qui suis venu pour espionner tõ im-"prudence & ta folie: veu que sans estre contrainct de per-"sonne, tu viens icy mettre, cõme sur le tablier, au hazard "d'vne heure, ton Royaume & ta propre vie. Demosthene *Demosthene.* interrogué du Tyran Epemetes, pourquoy il pleuroit tãt asprement la mort d'vn Philosophe son compagnon, veu que c'estoit chose estrãge de veoir pleurer les sages, voire indigne de leur profession: Sçachez (luy dit-il) que ie ne pleure point pour la mort de ce Philosophe, mais pour ce "que tu es en vie. Car ie t'aduerty, qu'aux Academies nous "nous tristons plus pour la vie des mauuais, que pour la "mort des bons. Apprenons donques de nostre present dis-cours, que la Parole, estant la messagere de la pensee, descouure beaucoup mieux nos mœurs, que ne font pas les "traicts du visage. Et tout ainsi que l'arbre, ayant les raci-"nes seiches, ne peut auoir les fueilles vertes: aussi d'vne a-"me viciee & corrompuë, il ne sçauroit sortir que villains "& salles propos, qui sont du tout à fuyr du sage: pource "que le faire peu de cõte d'iceux, achemine peu à peu l'hõ-"me aux faicts deshonnestes. Que toute vaine parole soit aussi bannie de nous, & que nous prenions de pres garde de ne dire iamais, ny en ieu, ny à bon escient, parole qui "ne soit vraye: sçachant que estre veritable, est le commé-cement & le fondement d'vne grande vertu. Que la veri- *Estre veritable fondemẽt de grande vertu.* té d'auantage n'est seulement trahie de ceux qui parlent faussement, & soustiennent le mensonge: ains aussi de ceux qui ne l'osent confesser, & defendre publiquement. Que sur tout nous dedions nostre voix & parole à chanter les loüanges de Dieu, nous souuenans du dire de ce sainct personage Gordius, cõme on le menoit au supplice, quelques-vns l'exhortans de se deporter de son opinion pour sauuer sa vie: La lãgue (dit-il) ne doit rien proferer à l'in-"iure de celuy qui l'a creée. Et ainsi q̃ nous rapportiõs tou-"te parole à la gloire de son nõ, & vtilité de nos prochains.

Fin de la troisiesme Iournee.



QVATRIESME IOVRNEE.

De l'Amitié, & de l'Amy. *Chap. 13.*



» SER. L'homme estant animal
» raisonnable, nay à ciuile socie-
» té, pour obseruer les loix & la
» Iustice, & pour exercer au mõde
» tous offices de benignité & bõ-
té, la plus belle & fructueuse semẽce que Dieu a infus & meslé en son ame, & qui l'attire à ceste fin, est l'Amour, la charité & dilection de son semblable. Mais comme toute action de la vie humaine a besoin d'estre guidee de la vertu de Prudence, dont nous discourions hier, aussi est-elle tres-necessaire en toute bonne & vraye amitié. Pour ceste raison il me semble (Compagnons) que nous garderons l'ordre de nos discours, commençans ceste Iournee à traicter de l'Amitié, & du vray & parfaict deuoir de l'Amy.

AMANA. Toute ce qui semble estre profitable, comme les honneurs, les richesses, les voluptez, & tout ce qui est de ceste qualité, ne doyuent aucunement estre preposez à l'Amitié: & doit on faire plus de conte des Amis (disoit Socrate) que de toute autre chose mortelle.

Rien ne doit estre preposé à l'Amitié.

ARAM. La parfaicte Amitié (dit Aristote) est d'aimer son Amy, plus pour le bien d'iceluy, que pour le nostre propre: & pourtant l'Amy est tousiours vtile & necessaire: mais celuy est bien trompé (dit Homere) qui cherche vn Amy en vne Court, & qui l'espreuue en vn festin. Or

oyons Achitob discourir sur ceste matiere.

ACHITOB. Les choses rares sont volontiers les plus estimees entre les hommes. Mais de tant qu'elles sont en leur nature precieuses, encores d'auantage sont elles requises. Ce que bien à propos nous pouuons dire de l'Amy, n'estant rien si rare, que d'en auoir vn vray & certain, ny chose tant excellente & parfaicte que luy, quand il est bon & prudent. Et pour ceste raison les Philosophes ont mis l'Amitié pour le premier & plus excellēt des biēs de fortune, le moins subiet à elle, & le plus necessaire à l'homme. Or pource qu'auiourd'huy la malice des hommes est si grande, qu'il n'y a rien si sainct & sacré, qui ne soit violé, peruerty, & confondu, ce n'est de merueille, si on abuse impudemment de ce nom d'Amy, tant reueré entre les Anciens, les vns se l'attribuans, quoy qu'ils en soient du tout indignes, & les autres leur concedās librement à leur perte & honte cest excellent tiltre, & les tenans pour tels enuers eux, qu'il se vantent faulsement estre. Mais à fin que nous ne soyons trōpez auec la plus grāde multitude; qui n'est pas tousiours la plus certaine, voyons succinctement que c'est de l'Amitié, les fruicts qui reüsissent d'icelle, qui est celuy qui se peult à bon droict vanter de ce tiltre d'Amy; quel nous le deuōs choisir, comme il le fault esprouuer auant que de l'estimer sien: puis le moyen de le conseruer & garder: & de quel deuoir mutuel les Amis doyuent vser les vns enuers les autres. Premierement nous dirons auec Socrate, que la vraye Amitié ne peut estre conciliee, que par l'ayde & grace diuine, qui attire le semblable à l'amour de son semblable: & que touttes parfaictes amitiez doyuēt estre conioinctes du lié de charité, & referees à Dieu, cōme au souuerain biē & premier Amy: & que pour ceste raisō la vraye amitié ne peut cōsister entre les meschans, veu qu'estās aussi en discord en eux-mesmes, ils ne sçauroient estre d'accord auec vn autre. D'auātage (cōme dit Cicerō) en l'Amitié, tout ce que les hōmes estimēt desirable, se treuue, l'hōnesteté, la gloire, la trāquillité de l'esprit, & le plaisir: & par cōsequēt vne vie biēheureuse, qui ne peut estre entre les vicieux. Or l'Amitié est vne cōmuniō d'vne perpetuelle volōté: la fin

Rien plus rare ny plus excellent qu'vn Amy.

Conciliation & fin de toute vraye Amitié.

Que c'est d'Amitié, & de bien aimer.

de laquelle est vne communité de vie,& se forme par habitude parfaicte d'vne fort longue amour. En quoy nous pouuons remarquer, qu'il y a difference entre Amour & Amitié:d'autant qu'Amour est vn desir de la chose aimee, & vn commencement d'Amitié: mais amitié est vn amour inueteré,en laquelle il y a plus de plaisir que de desir. Aimer (dit Ciceron) n'est autre chose que vouloir faire beaucoup de bien & de plaisir à quelcun, sans en esperer aucune recompense. Autrement l'Amitié seroit vne pure marchandise, au lieu quelle doit estre comme la charité gratuite. Disoit aussi Socrate, que la fin de l'Amitié est, que de deux ames vne soit faicte de volonté, & que l'vn ne s'aime point plus luy-mesme que l'autre. Car en toutes choses il y a vn moyen fors en la conuersation de l'Amy, auec lequel on doit tenir cecy pour resolu,à sçauoir ou du tout le laisser, ou du tout se confier de luy. Que celeray-ie à mon amy (dit Homere) qu'y a-il pourquoy estant auec luy, ie ne me puisse reputer seul? Dont il nous appert, que l'Amy est vn second soy-mesme, & que tout homme, qui se veult preualoir de ce tiltre enuers vn autre,il se doit transformer en la mesme nature de celuy qu'il se propose d'aimer, auec vne volonté d'y demeurer ferme & stable à tout iamais. Et c'est pourquoy vn Ancien, parlant de celuy qui parfaictement aime, dit, qu'il vit au corps d'autruy. Les Amis donques doyuent auoir necessairement vne conionction & conformité de mœurs, de desirs, de passion, de propos, d'estudes,de plaisirs,d'inclinations & de vacations,s'ils veulent faire profession d'vne amitié parfaicte. En quoy il est bien aisé à presupposer, que celuy qui embrasse plusieurs Amis, s'esloigne & se priue de luy mesme du nom de vray & certain Amy: de tant qu'il est du tout impossible,qu'vn homme se puisse former à tous patrons, & s'accommoder à toutes natures tant diuerses en vn chacun: veu que bien difficilement il se trouuera vniforme auecques vn tout seul. Apres que nous aurons veu vne telle disposition & conformité en celuy qui se presente pour nostre Amy, il nous fauldra entrer plus auant en la cognoissance d'iceluy, en sondant l'interieur de son

In Lal.

Choses requises en l'Amitié.

cœur, pour estre certains & asseurez de sa preud'hõmie. Car pour veoir en apparence vne ressemblance de nos mœurs & conditions en vn autre, ce n'est pas à dire qu'elles soient sans feinte & dissimulation, si elles ne sont fondees sur vne bonne & vertueuse nature, simple, naïsue,& sans fard: Pource que plusieurs (comme faisoit vn Prothee,prenant diuerses formes) ont bien ceste malice, quand ils veulent s'insinuer en la bonne grace de quelcun pour le tromper, de se desguiser, & accommoder pour vn temps à toutes siennes humeurs. Et cecy est principalement pratiqué par les flatteurs à l'endroit des grands. Car ils se contrefont plustost, qu'ils n'imitent le vice naturel du Prince,& de tant loing qu'ils le voyent rire, ils se prẽnet à rire sans sçauoir pourquoy. Mesmes nous lisons que Alexandre le grand, & Alphons Roy d'Aragon, ayans tous deux le col vn peu tors, cestuy-cy par nature, l'autre par coustume, les flatteurs & courtisans tournoient le col de trauers pour contrefaire leur imperfection. Afin donques que le poison emmiellé de tels Amis feints ne nous deçoiue, il nous fault faire election de l'homme de bien, prudent & sage, pour Amy, duquel (comme dit Ciceron) la foy, l'integrité, la cõstãce & liberalité soient approuuees d'vn chacun: & lequel nous verrons estre mené & espris d'vn mesme zele que le nostre à la vertu, pour no⁹ ayder & seconder en toutes bonnes & loüables actions.

Façons ordinaires des flatteurs des grands.

Quels Amis on doit choisir.

Car aussi (comme dit Platon) l'Amitié est donnee par la " nature comme pour ayder à la vertu, non pour compa- " gne de vices. Et sur ce propos disoit Pythagore, n'estre " pas bon de toucher à tous en la main: comme Dicearche " nous l'a aussi voulu faire entendre, disant, qu'il se falloit " rendre tous hommes bien-vueillans, s'il estoit possible, " & les gens de bien seulement, Amis, lesquels ne s'acquie- " rent que par vn long temps,& auec la vertu. Et tout ain- " si que nous passons par-dessus la Ronce: & le Gratteron " qui s'attache à nous, nous le iettons au loing: où au con- " traire nous cherchons l'Oliue, & le Raisin: aussi deuons " nous rechercher d'amitié ceux qui le meritent, & en l'es- " prit desquels il y a cause suffisante pour les faire aimer, " & laisser, voire reietter les indignes & vicieux, sensuels & "

„ desordonnez, ores qu'ils nous recherchent d'autant que
„ leur conuersation gaste & corrompt toute bonne nature.
„ Et pource(disoit fort bien Bias)que celuy qui est bien sa-
„ gé, ne reçoit chacun en son amitié. Quand nous aurons ainsi choisy celuy que nous desirōs pour Amy & que les premiers fondemens de l'Amitié seront iettez sur la conformité des mœurs auec nous, & preud'hommie d'iceluy (ce que par conuersation familiere, & meure perquisitiō, nous aurons peu cognoistre) premier encores que de s'asseurer & vanter d'auoir vn vray Amy, il le fault auoir esprouué par vne fermeté & constance, sans se fier aux offres & promesses, dont les hommes sont auiourd'huy tāt prodigues, tout au contraire du deuoir de l'Amy, qui est d'estre auare de paroles, & prodigue en œuvres : d'autant que les grandes offres sont propres vers les estrangers, & les bonnes œuures aux vrais Amis. Or pour esprouuer l'Amy, nous ne deuons pas attendre que le besoing & la necessité nous pressent: de peur que telle espreuue nous estant inutile & sans fruict, nous soit lors fort dommageable & dangereuse, experimentans en vn temps, qui requiert necessairement des Amis, celuy qui ne l'est aucunement. Mais plustost nous nous y deuons gouuerner auec prudence & preuoyance, comme nous en vsons en receuant de l'or ou de l'argent. Car auant que le besoin soit venu de l'employer, nous regardons s'il est de mise, à fin que en la necessité nous soyons certains qu'il nous
„ puisse seruir. A ce propos disoit Theophraste, que nous
„ deuons esprouuer les estrangers pour les aimer, & non
„ pas les aimer pour les esprouuer. Combien donques que la vraye espreuue de l'Amy se face en l'aduersité, comme du precieux or en la fournaise : cela se doit entendre de celuy qui asseurément est tel. Mais d'en attendre la premiere experience sur soy-mesme en la verité du danger, pour en estre bien asseuré, & hors de doubte, s'il nous venoit lors à manquer, ce nous seroit chose fort perilleuse:& ferons beaucoup mieux de l'experimenter, n'en ayans que faire, le requerans neantmoins comme pressez & ayans grand besoin de son secours & ayde en chose d'importance. Car s'il y marche de zele entier,& prompte

Estre auare de paroles, & prodigue d'œuures.

Cōme il faut esprouuer l'Amy.

affection, nous sommes asseurez de luy pour vne autrefois. Que s'il hesite, face le froid, ou tourne visage, outre que nous n'y aurons ny perte ny dommage, nous ferons vn grand gaing de reculer de nous tout doucement vn tel amy de table & de prosperité: nous donnans de garde sagement, que ceste amitié soit simplement delaissee,& non pas inimitié prise. Car il est mal-seant de quereller celuy, auec lequel on auroit vescu familierement. Nous noterons aussi, que ceste espreuue se doit faire en chose honneste,& non vicieuse. Car de faire, cõme nous lisons d'Alcibiade, lequel voulãt esprouuer s'il auoit autant d'amis,cõme il le pensoit, il les appella vn iour l'vn apres l'autre en vn lieu obscur,leur monstrant vn simulachre d'vn corps mort, disant que c'estoit vn homme qu'il auoit tué, & les prioit de luy ayder à l'enleuer, & le celer: mais il n'en trouua qu'vn entre tous qui y voulut entendre, à sçauoir Callias: Tel moyen d'esprouuer vn amy, est se rendre soy-mesme indigne d'vn tel nom, & donner occasion à tout homme de bien, de se retirer de nostre amitié. Et (comme dit Ciceron) si nous faisions toutes choses, tant bonnes que mauuaises, pour nos amis, telle amitié se pourroit plus au vray appeller coniuration des mauuais, que confederation des bons. Mais ainsi que nous auons dit, il faut gaigner l'amitié d'vn autre par la vertu,& non pas par le vice, & aussi esprouuer l'amy en choses iustes & raisonnables: comme si nous sommes oppressez iniustement, si quelque affliction & aduersité nous talonne, ou necessité, ou quelques autres accidens humains nous trauaillent, en quoy les plus gens de bien tombent ordinairement. Or apres que nous serons asseurez d'auoir vn amy (richesse certes tres-grande) nous ne deuons rien plus desirer, que de le nous conseruer & garder. A quoy premierement nous seruira beaucoup l'opinion mutuelle, qui doit estre en nous de la vertu de son compagnon. Car, comme dit Ciceron, l'opinion de la Vertu est la fontaine d'amitié: & le propre de la Vertu, est de gaigner les cœurs des hommes, les attirer à soy, & conseruer leur amitié. Puis la conionction de mœurs & de

Alcibiade esprouuant ses amis.

Le moyen de conseruer vn amy.

volontez nous empeschera toutes riotes & contentions, le vouloir de l'vn n'estant plustost declaré, que l'autre ne mette la main à l'executer. Apres nous garderons ceste premiere loy d'amitié inuiolable, de ne requerir no- » stre amy de chose qui ne soit iuste & en sa puissance, v- » sans & nous seruans de ce qui est à luy, sans aucunement » l'endommager: à l'exemple de la Mousche industrieuse, » qui tire le miel des fleurs, sans gaster le fruict. Sur tout nous tiendrons pour maxime, ce que nous auons desia touché, que la vraye & parfaicte amitié, tout ainsi que la charité, dont elle a sa source, doit estre gratuite: c'est à dire s'exercer, non pour le salaire ou recompense, mais pour l'amour seule de celuy que l'on aime. Car l'vn est » propre au vray amy, & l'autre sent son mercenaire. Il est » bien vray que les amis de ce temps ressemblent au Corbeau, qui ne vole que vers les lieux où il y a que repaistre: Aussi ils ne visitent volontiers les maisons sinon pour y faire profit, & reuerent l'amy tant qu'ils le voyent en prosperité, ou qu'ils en peuuent tirer commodité.

Des amis de ce temps.

De conuerser ou escrire souuët à l'amy, & du deuoir d'amitié.

Mais il nous fault fuyr tels parasites, amis de bras & de tables. Nous nous deuons au surplus esiouyr & delecter de la compagnie & conuersation de nostre amy: enquoy le plus doux fruict de l'amitié consiste: Et en default de ce bien, doit seruir le communiquer souuent ensemble par lettres, pour monstrer comment on vit en la memoire l'vn de l'autre. Car auecques la lettre d'vn vray amy l'esprit se recrée, les yeux se delectent, l'amitié se conferme, & l'entendement se contente. Nous aurons aussi la vertu, l'esprit & la bonne fortune, communes ensemble, mesmes familiers, rien de secret ny caché: & finalement nous luy deuons rendre tous offices & seruices de sincere amitié, & en toutes choses honnestes & vtiles selon le droict & la iustice, qui sont les bornes d'vne saincte dilection, & ainsi que nous desirons qu'il en vse en nostre endroit. Principalement son affliction ou aduersité nous doit estre cõmune auecques luy, & toute iniure qui luy est faicte, luy assistans de tout secours & doulce consolation: qui est le plus souuerain & agreable remede qui luy puisse estre donné, singuliere

ment quand vne bonne doctrine est ioincte auecques nos propos: Comme bien confessoit l'auoir experimenté Phalerece, estant banny de son Royaume, disant, que la rencontre qu'il auoit faicte du sage Crates, luy auoit osté tout le soin & sollicitude de sa misere. Et ne doubtons « point, que si l'amitié diminue beaucoup la douleur des « aduersitez, elle n'adiouste pas moins de graces & de plai- « sir aux prosperitez. Nous pourrons donques effectuer « tout ce que nous deuons à nostre amy, en le secourant de quatre choses: à sçauoir, de personne, de biens, de consolation, & de conseil. Ce que nous pouuons aussi comprendre soubs ces deux offices, de remedier à la necessité de l'amy, & le consoler en sa tribulation. Or pource que quelque perfection qui soit en nostre amy (non plus qu'en nous-mesmes) il ne peult estre qu'il n'y ait tousiours de l'imperfection meslee parmy, les faicts des hommes n'estans iamais sans mal: ne presumons pas de pouuoir bastir vne amitié tellement parfaicte, qu'elle se puisse trouuer saine & nette de tout vice. Parquoy il nous faut supporter gayement de nostre amy toute incommodité, & plier souuent à plusieurs passions, pourueu qu'elles ne soyent directement contraires à la Vertu, ains procedantes de l'imbecillité de la nature commune auec nous, vsans sur icelles à temps & à propos, de libres & doulces remonstrances, tant necessaires en l'amitié, & dignes de telle cōsideration, qu'il me semble que nous ferons bien d'en faire vn discours à part. Et s'il aduient que quelque petit courroux ou differét se mesle & interuienne parmy nous, c'est lors que nous nous deuōs plus estudier à faire quelque chose qui soit profitable ou honorable à nostre amy: & moins escouter les langues mesdisantes, qui n'attendent que quelque froide & legere occasion d'espandre le poison de discorde, pour diuiser & rompre vne bonne amitié. A tels parasites, escumeurs de repeuës franches, qui ne cherchent qu'à profiter és querelles & dissensions d'autruy, il ne faut iamais prester l'oreille, ains les reculer de nous de tant qu'ils s'en pensent approcher. Et à fin que nous y soyons de tant mieux dispofez, nous aurons à rememorer souuent le bien & la felicité qui reüscissent

Phalerece banny.

Comme il faut supporter de son amy.

aux hommes de toute sincere & vraye amitié, mesme cõme és affaires, esquelles nous ne pouuons assister, la foy d'vn amy tient nostre lieu.. Dont nous tirerons ceste conclusion, que celuy qui la viole, combat le commũ secours & ayde de tous. & autant qu'il peult, ruïne la societé humaine. Car nous ne sçaurions tout faire nous-mesmes. Et pour cela les amitiez se conioignent, pour par mutuels offices profiter les vns aux autres. Toutes les choses susdictes estans necessaires (quoy que difficiles) à garder & obseruer en la vraye amitié, il sera aisé a iuger, que telle & tant excellente sympathie de deux amis sera fort rare & mal-aisee à trouuer: & par plus forte-raison, qu'il est du tout impossible de se forger plusieurs de tels amis ensemble. Que celuy aussi qui y pretend, ne se pourra iamais acquerir vne amitié certaine & durable. Car il est force, que celuy qui commence de nouuelles amitiez, diminuë & manque d'affection à celle qu'il auoit premierement faicte, & qui luy estoit comme asseuree. Et commẽt pourroit-il garder tous les poincts du deuoir de l'amy certain, tant en conuersation ordinaire, communication de toutes choses, que au secours qu'il fault rendre à son amy en toutes siennes affaires, s'il luy falloit entendre à plusieurs, & qui en vn mesme temps peuuent auoir affaire de luy? Il est certain que pour seruir à l'vn, il faudroit qu'il manquast à l'autre, & peult estre à tous les deux, sur ce doubte lequel il deuroit plustost secourir. Il y a plus. Ne tenons nous pas pour ennemy, celuy qui l'est de nostre amy? Il n'y a rien plus certain: comme le sage Chilon le sceut bien & à propos faire entendre à vn qui se vantoit de n'auoir aucun ennemy, luy disant, qu'il n'auoit donques point d'amy: estant chose impossible, par la malice des hommes, que deux personnes peussent viure au monde sans ennemis. Donques (dit Plutarque) si tu cherches vn exaim ou vne ruchee d'amis, tu ne te donnes de garde que tu tombes en vne guespiere d'ennemis. Voila pourquoy l'Histoire, quand elle nous represente des exemples de vraye & excellente amitié, c'est tousiours entre deux personnes seulement: comme d'vn Ionathas & de Dauid, l'amitié desquels, ne peut estre

Contre la pluralité d'amis.

La vraye amitié est volontiers entre deux personnes.

empeschee par le courroux du pere de l'vn, ny pour sçauoir que son amy deuoit regner par dessus luy, qui estoit le vray heritier du Royaume: d'vn Achille & Patrocle, l'vn faulsant son serment de ne iamais combattre pour vẽger la mort de l'autre: d'vn Oreste & Pylade, se disans tous deux porter le nom d'Oreste, qui estoit condamné à mourir, à fin de sauuer la vie à son compagnon: d'vn Ephene & Euetite,& d'vn Damõ & Pythie: deux desquels estans condamnez à mourir par Denys Tyran de Syracuse, eurent la vie sauue, pour la constance & fermeté de l'amitié qui estoit entre eux & leurs compagnons: dont ils rendirent ceste preuue. C'est que les deux criminels supplierent Denys de leur permettre d'aller iusques en leur pays, pour donner ordre à quelques affaires domestiques auant qu'ils mourussent. Dequoy le Tyran se moquant, demanda quels pleiges les voudroienr cautionner de leur retour. Les deux autres amys se presenterent volontairement pour les pleiger. Et ainsi leur estant accordé six mois de terme, ils furent eslargis. La fin desquels estant fort proche, plusieurs se moquoient de ces pauures cautions. Mais eux, sans aucunement s'estonner, respondoient estre certains & asseurez, que leurs amys ne leur manqueroient aucunement de promesse. Et aussi arriuerent-ils au dernier iour à eux donné. Dont le Tyran esmerueillé, pardonna aux criminels, les priant de le receuoir en tiers de leurs amitiez. Tant eut de force « la Vertu, que de pouuoir amortir la cholere, & la cruauté au cœur de celuy, qui ne faisoit vertu d'autre chose que de vice. Nous lisons vne Lettre escrite de Pisistrate, Prince des Atheniens, qui nous peult seruir d'vn exemple notable de la force d'Amitié, qui souuentefois est plus grande que de toute consanguinité. Car ayant entendu que Trasille son neueu s'estoit trouué en vne coniuration faicte contre luy, il luy escriuoit en ces mots: Trasille mon neueu, il te deuroit souuenir, non point que ie t'ay nourry en ma maison, que « tu es sorty de mon sang, que ie t'ay communiqué mes « secrets, que ie t'ay donné pour femme ma fille auec « la moitié de mes biens: mais sur tout tu te de- «

Exẽples notables d'amitié grande.

Combien est grãde la force de vertu.

» urois souuenir, que ie t'ay aimé comme amy. Tu es de-
» uenu traistre enuers moy: ce que ie n'eusse iamais estimé,
» ne l'ayant merité enuers toy. Et partant i'eusse volon-
» tiers desiré pouuoir tant commander sur moy, qu'ainsi
» comme ie te pourrois quicter l'alliance, ie peusse aussi
» faulser l'amitié: Ce que ie ne puis faire, n'auec ma fideli-
» té l'arrester. Car la consanguinité que i'ay auec toy, peult
» estre separee, elle estant dedans les veines: mais nō point
» l'amour que ie te porte, qui est au dedans du cœur. Mille
» autres exemples de couples d'amitié sont és histoires.
Ce-pendant nous auons à noter, que mesurans icy l'amitié au nombre de deux, nous n'entendons pas en exclure les autres: ains nous sçauons, que la vraye charité s'estend sur vn chacun, & que nous deuons mesmes aimer nos ennemis, & bien faire à tous: mais entre tous nous pouuons choisir vn seul amy, pour l'aimer, & estre aimé de luy en perfection: Taschans au surplus par mille bons offices, de nous acquerir tous hommes bien-vueillans, & en quelconque lieu que nous soyons, suyuant ce sage conseil de Polybe donné à Scipion l'Africain, qu'il ne partist iamais de la place publique, sans y auoir faict quelque nouuel amy, & s'estre rendu quelcun bien-vueillant. Cecy est principalement le deuoir de ceux qui ont les richesses en main, & les charges publiques auec la faueur des grands: lesquels de tant plus sont obligez, & se doyuent delecter à faire du bien à plusieurs, n'y espargnans aucuns de leurs moyens. Nous en auons de memorables exemples entre les Anciens. Ce grand Capitaine & Consul Romain Tite Flamin, qui deliura & affranchit de seruitude toute la Grece, & desfeit en bataille rangee par deux fois Philippe Roy de Macedone, est infiniement loüé des Historiens, pour n'auoir pas esté seulement prompt à faire plaisir à vn chacun, ains de ce qu'il s'y delectoit tellement, que mesmes a ceux à qui il auoit faict vne fois plaisir, il leur demouroit tousiours bien affectionné, comme si c'eust esté luy qui en eust receu le biēfaict: & estoit tousiours prest de leur faire de bien en mieux: Monstrant en cela suyure d'vn vray zele la Vertu qui ne s'exerce iamais pour l'espoir de recompense ter-

Comme il fault aimer vn chacun, & parfaictement vn amy.

Excellente bonté de Tite Flamin.

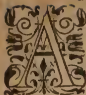
restre: ains le prix & loyer d'vn acte vertueusement faict, doit estre seulement de l'auoir faict. Et pour ceste raison disoit fort bien Ciceron, que le pays ne sçauroit recompenser trop petitement, ou trop tard, son citoyen. Or pour conclure nostre present discours, nous dirons, que l'Amitié est chose tant excellente, qu'elle ne reçoit nulle comparaison auec tous les autres biens du monde. Que la Vertu est celle qui concilie les amitiez parfaictes, & qu'estant delaissee ou mesprisee, elles ne peuuent subsister ny demeurer: & partant, qu'il faut (comme dict Ciceron) que l'Honneste gaigne tousiours par dessus l'Amitié & le Profit, preferant la Religion, la Iustice, & la Foy aux iniques demandes, qui nous pourroient estre faictes par nos Amys, ores qu'elles leur fussent profitables pour ceste vie, ou à nous-mesmes. Qu'en trauaillant au-surplus de nous rendre tous hommes bien-vueillans, par leur bien faire, selon le deuoir d'vne bonne nature: de rẽcontrer parmy eux vn vray & certain Amy, est vn grand & incomparable thresor, n'y ayant rien plus propre à la vie, ny plus commode pour bien & heureusement viure, que de viure auec vn homme vertueux, & nostre Amy, duquel la foy, l'integrité & la constance soient selõ charité. Que ces trois choses sont bien requises & necessaires pour fonder & asseurer ceste Amitié: la vertu, comme honneste: la conuersation, comme agreable: & l'vtilité, comme secourable: qui est à dire, receuoir l'Amy, apres l'auoir cogneu & esprouué: s'esiouyr de sa compagnie, & se seruir de luy au besoin, tout ainsi que nous desirons qu'il en vse de nous. Et celuy certes qui se peut vanter à bon droict d'vn tel Amy, est bien-heureux.

Du vray loyer d'vn bien-faict.

Trois choses necessaires en l'Amitié.

De la Reprehension & Remonstrance.
Chapitre 14.

L'homme est muable & infirme.



A CHITOB. Le diuin Platon escriuāt des Lettres à Denys Tyran de Syracuse, en faueur du Mathematicien Helicō, apres plusieurs & grandes louāges dictes de luy, il adiousta, qu'il escriuoit ces choses d'vn homme, c'est à dire d'vn animal, qui de sa „ nature se muë & change facilement : Comme aussi il par- „ loit de ceux, qui auoient esté bien nourris & instituez à „ Athenes, Ie crains encores (dit-il) qu'estans hommes, & „ semence d'autres hommes, ils ne donnent à cognoistre „ la grande infirmité & imbecillité de la vie humaine : laquelle certes se trouble tant aisément, pour estre enuironnee, & comme assiegee de miseres infinies, que le plus sage a tousiours besoin d'instruction, & d'estre resueillé & admonesté de son deuoir. A quoy ne sert peu la libre reprehension & doulce remonstrance de l'Amy. Dont mon aduis est que presentement nous traictions, sans sortir de la matiere de nostre precedent discours.

„ ASER. Les vrays Amys (disoit Socrate) ne doyuent pas „ tascher de gaigner la bonne grace de leurs amys par blan- „ dissemens, mais plustost reprenās leurs vices, à fin qu'ils „ les ramenent pour le bien d'eux à meilleure voye.

„ AMANA. Admonnester, & estre admonnesté (dict Se- „ neque) est le propre de la vraye Amitié. Et doit-on (dict Ciceron) desesperer du salut de celuy, duquel les oreilles sont fermees à la verité, & ne peuuent souffrir la reprehension. Oyons donques Aram traicter de ce subiect.

Vn des plus grās fruicts qui se perçoit en l'Amitié.

ARAM. Vn des plus grands, profitables & necessaires fruicts qui reüscissent de toute bonne & saincte Amitié, & qui se perçoiuent & recueillent en l'aggreable conuersation de l'Amy prudent & sage, est la libre reprehen- „ sion & doulce remonstrance, qui doit estre mutuelle en- „ tre tous vrays amys : l'inconstance fragile de l'homme e- „ stant telle, que mesmes (comme dict l'Escriture) le plus „ iuste peche sept fois le iour : & neantmoins ayant de natu- „ re l'orgueil & presomption tant enracinez en son ame, „ que combien qu'il voye le festu en l'œil de son frere, il „ n'apperçoit point le gros obstacle qui luy sille les yeux:

Matth. 7.

dont il ose bien (comme c'est le propre du vice d'estre opiniastre) defendre & maintenir auoir tousiours bienfaict, & n'escoute pas aisément les raisons de celuy qui le reprend, si ce n'est que le lien puissant & inuiolable de l'Amitié, comme du second soy-mesme, l'astraigne à prester l'oreille à son Amy par l'opinion en luy conioincte de la vertu d'iceluy. Il est vray, que si entre nous il y auoit vne telle reformation d'estat & de mœurs, & que la dilection & obeyssance y eussent lieu, comme iadis entre les Lacedemoniens, qui gardoient pour coustume inuiolable, de punir de la mesme peine celuy qui ne reprenoit la faute d'autruy faicte en sa presence, que le mesme ouurier d'icelle, & punissoient aigrement celuy qui resistoit, ou se courrouçoit de la reprehension, nous ne verrions vne telle conniuence sur les vices & imperfections, ny l'impudente rebellion & mespris effronté de toute bonne remonstrance, qui regnent auiourd'huy parmy nous, qui terminons (imprudens) l'Amitié non point à se corriger l'vn l'autre, mais plustost à se couurir & dissimuler. Mais puis que nostre siecle est iusques là depraué, il nous est bien aisé à cognoistre, combien c'est « chose precieuse & necessaire, que d'auoir trouué vn Amy « prudent & sage, lequel sçache vser de reprehension salu- « taire & picquante, cõme d'vne medecine preseruatiue, « qui sauue la vie à son patient, donnee à temps & à pro- « pos, & selon le poinct de l'occasion: lequel oublié ap- « porte (ainsi qu'en toutes choses) grande nuysance, & « priue la remonstrance d'vtilité & d'efficace. L'Amy donques, tout au contraire du flatteur, qui ne s'estudie qu'à complaire, faire & dire au gré de celuy qu'il flatte (ce qui est autant que ruyner l'Amitié, qui ne peult auoir force qu'en la Vertu) doit faire comme le sçauant Musicien, qui pour accorder son instrument, tend aucunes de ses chordes, & en lasche d'autres. Aussi le prudent Amy concede aucunes choses, & en refuse & contrarie d'autres, changeant selon que l'honnesteté & l'vtilité le requierent. Il ne craint de quelquefois contrister son Amy, en intention de luy profiter, non pas de rompre l'amitié. Aussi faut-il faire peu

Coustume notable entre les Lacedemoniens.

Differẽce de l'amy & du flatteur.

» de cas de veoir son Amy courroucé, pourueu qu'il soit
» corrigé: veu que plustost on donne congé au courroux,
» que non pas au vice. De tels Amys se disoit Agesilaus,
» Roy de Sparte, bié-aise d'estre loüé, lesquels l'eussent bié
» voulu blasmer, & non aucunement espargner, quand la
» raison de ce faire leur en eust esté par luy presentee. Et à
» ce propos disoit Epictete, Que tout ainsi que le Loup est
» animal aucunement ressemblant au Chien, de mesmes le
» flatteur & l'adulateur sont semblables à l'Amy. Qu'il se falloit donques bien prendre garde, de ne receuoir chez nous au lieu de bons Chiens de garde, de tres-pernicieux Loups. Et vaudroit mieux (disoit Antisthene) estre à la mercy des Corbeaux, que des flatteurs: d'autant que les vns ne deuorent que la chair morte, & ceux-cy les viuãs. Or voyons maintenant le moyen de bien vser, & à propos, de ceste medecine tãt salutaire en l'Amitié, la Reprehension & Remonstrance. Quelquefois (dit Ciceron) il nous est necessaire de tanser nos Amys: où il faut vser de visage plus austere, & de parole plus vehemente. Mais la trop grande seuerité, aussi bien que la tristesse, doyuent estre essoignees de nous. Car combien que la grauité soit vertueuse, l'Amitié veult estre vn peu plus affable, libre, & doulce. Et se faut bien garder de faire cognoistre que soyons en cholere: ains plustost que comme les Chirurgiens à coupper & brusler, ainsi nous venons malgré nous à faire cest office, & encores bien rarement, quand il n'y a moyen de trouuer autre recepte. Si d'auantage l'Amy voit son Amy en quelque grande affliction, cognoissant la nature de l'aduersité qui est de rendre les hommes d'esprits chagrins, aisez à mettre en cholere, & leur ouye difficile & aspre, s'offensans aisément lors des bons & veritables propos, tout ainsi que le miel, qui est doux, engendre douleur appliqué aux vlceres: l'Amy bien-aduisé se doit bien garder à ceste heure-là d'vser de paroles aigres & mordantes, propres à irriter celuy qui est pressé d'aduersité. Ce que doctement nous a voulu enseigner Pythagore par ce precepte enigmatique, De n'attiser le feu auec l'espee: ains plustost luy donner vne doulce & gracieuse consolation, qui plie & obeysse quelque peu au iuste

Côme il faut vser de la remonstrance.

N'attiser le feu auec l'espee.

iuste douleur de son amy, & dont il puisse tirer allegeance de son mal, soit en le luy racontant, ou se dueillant d'iceluy, premier que de luy parler du remede, ou cerchant autre subiect à propos pour l'arraisonner: laquelle consolation il luy est autant difficile se donner soy-mesme (cõme disoit Thales) qu'à vn Medecin de se guarir. Sur tout il nous faut vser de grande prudence, quand nous voyons nostre Amy nouuellement courroucé pour quelque preignante iniure, ou tout receu d'vn autre. Et au lieu de l'importuner lors promptement de pardonner l'iniure, ou la luy vouloir faire trouuer petite, pensant le mettre du premier coup à la raison: nous le prierons gracieusement de vouloir delayer la vengeance, taschant puis apres peu à peu, & par moyens, de l'appaiser. Car il est bien certain que quand le courroux est fort allumé, & que le cœur est furieux, on ne reçoit pas facilement consolation, & ne peult-on si soudain entendre la raison. Pourtant Plutarque conseilloit à l'Empereur Trajan entre autres choses, d'estre patiẽt auec les furieux, y ayant autant de choses que le temps modere, que de celles que la raison change. « Toutesfois quand il est question de retenir vne volupté qui se desborde, de reprimer vne cholere ou fascherie qui sort hors des gonds de toute raison, de refrener vne insolence qui se laisse trop aller, d'empescher vne grande auarice, ou d'arrester quelque fol mouuement & passion impertinente: ce sera lors que le prudent & bon amy deura estre vehement, & renforcer la voix de sa remonstrance: voire se formaliser, comme si l'imperfection sortoit de luy-mesme, & que sa totale ruyne s'en ensuyuist: disant auec ce bon Capitaine Grec Phocion, que « quand son amy se vouldroit perdre, il ne luy permettroit « pas pourtant, & qu'à ceste fin il se seroit faict son amy. « En telles occasions donques on ne doit pas attendre que la faute soit faicte, pour donner à l'amy quelque bon aduertissement: Car il viendroit trop tard, & aussi mal à propos que celuy du portefaix, qui ayant heurté Caton, luy dit apres le coup, qu'il se gardast. Comment (respond Caton) me veux-tu heurter encores vn coup? Il nous faut d'auantage bien obseruer, que toute reprehension d'amy à

Où la vehemence est necessaire.

Reprehensiō doit estre secrette. amy se doit faire (comme on dict en prouerbe) entre les parois priuees: c'est à dire secrettement, & à huis fermez: de tant mesmes, que d'vn peché ou vice (tout ainsi que d'vne orde maladie) la descouuerture est tousiours honteuse. L'exemple de ces deux sages, Socrate & Platon, ne viendra pas mal à propos sur ce faict. Car s'estant vn iour Socrate attaché vn peu plus ardemment que sa coustume, à vn de ses familiers en grãde compagnie, Platon
„ ne se peut tenir de luy dire: Ne vauldroit-il pas mieux
„ que cela eust esté dit à part en priué? Mais toy-mesme
„ (dit Socrate)n'eusses-tu pas mieux faict de me dire ce que
„ tu me dis maintenant, en priué? Dont nous pouuons d'auantage recueillir ce fruict, qu'il nous est tousiours assez aisé de reprendre autruy: mais que toute reprehension nostre est à blasmer, si nous ne la rapportons à vne instruction de corriger en nous, ou euiter semblables erreurs: Ainsi que le mesme Platon nous l'enseigne, disant, *De corriger en soy les fautes que l'on reprend en autruy.* qu'il nous faut descendre en l'interieur de nous, & dire à par-soy, Ne suis-ie point tel? Autrement on nous pourroit auec bonne raison ietter ce reproche, pris d'vne ancienne Tragedie,

Tout vlceré il veult guarir les autres.

„ Mais comme nous voyons nos yeux reluire dedans les
„ prunelles de ceux de nos prochains, tout ainsi il nous faut
„ en la vie des autres nous representer la nostre, & la ren-
„ dre nette des vices que nous blasmons.

Car comme Lysander respondit à vn Megarien, qui s'auançoit de parler haultement pour la liberté de la Grece en vne assemblee generale de conseil: Ces propos-là, mon amy, auroient besoin d'vne tres-puissante cité: Aussi pourroit-on dire à tout homme, qui se mesle librement de reprendre autruy, qu'il a besoin de mœurs bien reformees. Et pourtant disoit Platon, qu'il corrigeoit Speusippe par l'exemple de sa vie. Tout de mesme Xe- *Autres instructions pour bien vser de la remonstrāce.* nocrate iettant son œil sur Polemon, qui estoit entré en son eschole en habit dissolu, de sa veuë seule le changea, & reforma tout. Ce nous sera aussi vn bien dextre & honneste moyen de rendre nostre reprehension vtile & aggreable tout ensemble, quand nous nous enuelop-

perons nous-mesmes en ce, dont nous reprenons les autres : ainsi que le sage Socrate en vsoit, quand il arguoit & enseignoit les ieunes gens, disant, n'estre pas luy-mesme deliuré d'ignorance, ains ayant besoin d'estre auec eux instruict de la vertu, & de recercher la cognoissance de la verité. Car de s'accuser subiect à mesmes fautes que « son amy, & demonstrer le vouloir corriger comme soy- « mesme, cela faict aimer & reuerer celuy qui reprend, & « luy adiouster meilleure foy. Nous noterons d'auanta- « ge, que toute reprehension d'amy à amy doit estre pure & nette de toute passion particuliere. Mesmes que si on se voit contemné & aucunement mesprisé, nous rendons vn tesmoignage de nostre affection syncere & amiable, de parler franchement pour d'autres, qui seroient aussi mesprisez, sans se formaliser aucunement pour nous-mesmes. Et toute Remonstrance ainsi fondee que nous auons dict, ne pourra estre que vtile, aggreable & profitable à nostre amy : se faisant d'elle-mesme reuerer, & rougir de honte celuy qui aura failly, sans qu'il ose leuer les yeux à l'encontre. Mais d'autant que nous hayssons naturellement d'estre repris & blasmez, comme nous auons peu entendre au commencement de nostre present discours, sçachons que pour guarir vne si pernicieuse inclination, rien ne nous sçauroit tant profiter, que de croire que le commencement de bien viure est, d'estre blasmé & mocqué. Car l'homme, qui de sa nature est plus enclin au vice qu'à la vertu, ne sçauroit iamais hayr le mal, sinon apres auoir entendu le mal-heur dont il est cause : Et ainsi quand il peche, & que par son amy l'infamie de sa faute luy est mise deuant les yeux, s'il n'est du tout eshonté, & plein d'impudence, il est force qu'il cede à la verité inuincible, & d'vne pudeur & honte loüable il est induit à reformer sa vie au patron du decent & honneste. Pourtant disoit Platon, que nous deuõs beaucoup à ceux qui nous aduertisset de nos fautes, & nous monstrent le chemin qu'auõs à tenir. Aussi qu'il vault mieux nous amẽder par correctiõ d'autruy, q̃ nous perdre par perseuerãce folle. Au surpl', cõme toute vraye & «

Le bien qui reussit d'estre blasmé & repris.

» parfaicte charité doit estre generale, & s'estendre vni-
» uersellement sur tous, sans aucune acception de personnes, nous deuons tout ainsi chacun en son particulier admonester & redresser ceux qui faillent, autant de fois que l'occasion nous en est presentee: & principalement ceux qui approchent des grands, sont tenus de le faire, mais auec discretion, & meure deliberation. C'est ce que Solon sçeut bien faire entendre à vn, qui luy disoit par maniere
» d'admonestement, Qu'il ne falloit point s'approcher des
» Princes, ou qu'il leur falloit complaire: Mais au contraire (dict le Sage) ou il ne faut point s'en approcher, ou il leur faut dire la verité: Aussi pouuons nous remarquer entre les Anciens infinité d'exemples memorables de la grande liberté, qu'ils ont monstree à reprendre & remōstrer les fautes, non seulement de leurs amys familiers, mais generalement de tous autres: & singulierement de leurs Roys, Princes & Magistrats, lesquels le plus souuēt ne voyans ny entendās que par les yeux & oreilles d'autruy, il leur est de tant plus necessaire d'auoir de tels amys, Conseillers & seruiteurs aupres d'eux, qui librement leur disent verité, comme cy apres nous en pourrons discourir plus amplement. Ceste raison feit dire à Plutarque, qu'vn Philosophe doit conuerser principalement auec les Princes & grands Seigneurs: & que embrasser vn amour commun, & recercher ou accepter & entretenir vne amitié, qui peut estre vtile & fructueuse à plusieurs
» en particulier, & encores plus en commun, est le faict
» d'hommes sages, & affectionnez au bien public. Aussi certes ceux qui frequentent & taschent d'instruire les hommes priuez, peuuent bien les rendre contents, doux gracieux en eux-mesmes, & dont eux seuls en sentent le profit: mais celuy qui à vn Seigneur & Magistrat oste vne mauuaise condition, ou luy dresse sa volonté & son intention là où il faut, celuy-là philosophe pour le public, & corrige le moule & le patron, auquel tous les subiects sont formez & gouuernez. De ceste maniere de libres Remonstrances, Solon vsa enuers Crœsus, le voyant enflé & enorgueilly pour l'opinion d'vne felicité terrienne & incertaine, l'aduertissant d'at-

Notable pour les Cōseillers des Princes.

Le Philosophe doit s'approcher des grands.

tendre quelle en feroit la fin. Les dieux (luy dit-il) nous ont dóné à nous autres Grecs toutes choses moyennes, & mesmement vne sagesse basse & populaire, nõ pas « Royale ny magnifique : laquelle nous faisant considerer « comme la vie humaine est subiecte à infinies mutations, « nous defend de nous confier ou glorifier aux biens de « ce monde, ne beaucoup estimer la felicité d'vn homme, « qui est encores au danger de mutation & de changement. « Car le temps améne tous les iours beaucoup de diuers accidens à l'homme, ausquels il n'auoit iamais pensé. Mais « quand les dieux ont continué le bon-heur à vne personne iusques à la fin de ses iours, alors la reputons nous « bien-heureuse. Ce fut le desir de profiter à plusieurs, qui « feit nauiguer Platon de Grece en Sicile, à fin d'essayer à arrester & contenir dedans les bornes de raison, par graues discours & sages enseignemens, la ieunesse de Denys, Prince du pays, qui en effrenee licence, & puissance non limitee, vaguoit sans bride çà & là: Et lequel du commécement s'estant amouresché de la beauté des Muses, quitta peu à peu les yurongneries, mommeries & paillardises, dont au-parauant il faisoit gloire : tellement que sa Court fut soudain changee du tout, comme inspiree du Ciel. Mais quelque temps apres Denys prestant l'oreille aux flatteurs, chassa Platon: lequel prenant congé de luy, & luy disant le Tyran: Ie ne doubte point, Platon, que tu ne die bien des maux de moy, quand tu seras en l'Academie entre tes compagnons & amys. Mais le Philosophe en se soubs-riant, & gardant la franchise de parler, dont il auoit tousiours vsé en son endroit, luy respondit: Ia à « Dieu ne plaise (Sire) qu'il y ait si grande faute de propos « en l'Academie, que l'on y face mention de toy. Il ne fut pas plustost débarqué de Sicile, que Denys retourna à ses premieres façons de faire : & au mesme instant les baladins, menestriers, maquereaux & autre telle vermine, dót il n'y a volontiers faute aupres des grands, furent rappellez: puis on eust veu incontinent sa Court, voire le reste de son peuple, fondre en toutes delices & voluptez: Tát le Prince a de puissance pour chãger & tourner à son « plaisir les cœurs de ses subiects : mais tousiours plustost «

Solon parlãt à Crœsus.

Platõ en Sicile vers Denys,

,, aux vices & choses ineptes, que non pas aux vertus! Et poursuyuant nostre matiere d'admonester librement les grands, le mesme Platon en vsa fort à propos à l'endroit de Dion, qui auoit dechassé Denys de sa seigneurie, & lors qu'iceluy Dion estoit en la plus grande gloire de ,, ses prosperitez : luy disant entre autres choses, qu'il eust ,, à se donner de garde de l'arrogance, comme de celle qui ,, demeuroit auec solitude, c'est à dire, qui en fin estoit a-,, bandonnee de tout le monde. La mesme façon de re-,, monstrer fut suyuie par Speusippe, escriuant aussi à Dion, en luy mandant qu'il ne presumast point de soy, pour veoir parler de luy à sa loüange iusques aux femmes & aux enfans : mais qu'il regardast seulement de si bien orner Sicile de religion, & de pieté enuers les dieux, de iustice & de bonnes loix enuers les hommes, que l'es-» chole de l'Academie en demeurast à iamais honoree. O » conseil plein d'instruction Chrestienne, & digne d'e-» stre tous les iours mis deuant les yeux des Rois & Prin-» ces Chrestiens! Qui doiuent aussi apprendre de Demetrie, Roy de Macedone, à bien receuoir, faire leur profit, & remunerer ceux qui les reprennent & admonestent de leur deuoir. Car s'estans les Atheniens rebellez contre luy, & apres auoir pris leur ville, qui auoit ia grande faulte de viures, il feit vne assemblee generale du peuple, en laquelle il declara, qu'il leur donnoit en pur don grande quantité de bleds : & luy estant aduenu de commettre vne incongruité en sa harangue, soudain l'vn des habitans de la ville le releua, prononçant ,, tout hault le mot, ainsi qu'il le deuoit auoir dit. Et ,, pour ceste correction (dist adonc Demetrie) ie vous ,, donne encores d'auantage autres cinq mille mines de bled. L'exéple du bō Traian escriuāt à Plutarque son Precepteur, est sur tous autres digne d'estre suyuy des grāds. ,, Ie te veux bien aduertir (luy mandoit-il) que d'oresnauant ie ne veux plus que tu me serues d'autre chose, que de conseil en ce que i'ay à faire, & que tu m'aduises des faultes où ie pourray tomber. Car si Rome me tient ,, pour defenseur de sa Republique, ie te tiens pour ,, spectateur de ma vie. Et pour-ce s'il te semblent que quel-

Platon admonestant Dion.

Conseils notables pour tous Princes.

Demetrie repris.

Lettre de Traian à Plutarque.

quelquefois ie sois mal-gracieux, quand tu vseras enuers "
moy de reprehension, ie te prie Maistre, de ne prendre "
cela à desplaisir. Car en tel cas mon ennuy ne sera pas "
pour les remonstrances que tu m'auras faictes, ains pour "
la honte que i'auray d'auoir failly. Philoxene poëte "
nous peult aussi seruir d'vn bon tesmoignage de libre cor- "
rection, & nette de toute flatterie à l'endroit des grands.
Car luy ayant Denys, Prince de Syracuse, enuoyé vne *Libre correction de Philoxene.*
Tragedie de sa composition, à fin qu'il la leust & corrigeast, il la luy renuoya raturee toute depuis le commencement iusques à la fin, pource qu'il ne la trouuoit nullement digne d'estre mise en lumiere. Et non seulement l'antiquité nous donne de tels exemples de libre touche & reprehension par la bouche des sages Anciens: mais il y en a eu en nos siecles de nom moins memorables, par des personnes selon les hommes contemptibles, & neantmoins pleins de bonne erudition. Comme nous en peult seruir de preuue la rencontre que feit depuis peu de temps vn Paysan, d'vn Archeuesque de Colongne, fort bien accompagné, & de gens armez à la coustume d'Alemaigne. Dont le Rustique s'estant pris à rire, & le Prelat luy en demandant l'occasion: Ie me ris (luy dit-il) de sainct Pierre, Prince des Prelats, qui a vescu & est *Libre touche d'vn Paysan à vn Archeuesque.*
mort en pauureté, pour laisser ses successeurs riches. L'Archeuesque se sentant picqué, luy respondit, comme se voulant iustifier, Qu'il marchoit en telle compagnie en qualité de Duc: dont le Paysan se riant encores d'auantage, Ie voudrois bien. Monsieur (luy dit-il) sçauoir de vous, si ce Duc que vous dites, estoit en enfer, où vous pensez que seroit lors l'Archeuesque. Nous ne deuons aussi taire la responſe que feit vn pauure Cordelier au Pape Sixte quatriesme, qui du mesme ordre estoit paruenu à si grande dignité, & luy monstroit ses riches ioyaux & grandes richesses, luy disant: Frere, ie ne puis pas dire comme sainct Pierre, Ie n'ay ny or ny ar- *Act. 3.*
" gent. Non vrayement (luy dit le Cordelier) ny ne pouuez
" pas dire aussi comme luy, aux impotens & paralytiques,
" Leuez vous, & marchez. Or concluans nostre present discours, nous apprendrons, que la libre reprehension &

doulce remonstrance, fondees en raison & verité, & faictes à propos, sont de telle vertu & efficace enuers les hommes, & singulierement à l'endroit de l'amy, qu'il n'y a rien plus necessaire ny salutaire en la vraye & parfaicte amitié : & pourtant qu'elles y doyuent estre inseparablement conioinctes, suyuant mesme le dire du Sage, que

Prouerb.27.

» correctiõ manifeste vaut mieux qu'amour secrette: & que
» les playes faictes par celuy qui aime, sont fideles, & les
» baisers de celuy qui hayt, dangereux. Qu'il nous faut cependant restaurer ceux qui faillent (cõme dit sainct Paul)

Gal.6.

» auec esprit de douleur, & nous considerer nous-mes-
» mes, ne trahissans iamais la verité pour la crainte des
» grands,

De la Curiosité, & Nouuelleté. Chap. 15.



ARAM. L'homme ayant de sa nature vne affectueuse inclination emprainćte en l'ame à son bien souuerain, est tiré comme par force à le chercher en tout ce qu'il iuge estre beau ou bon en ce monde. Et de là procedent toutes ses affections, qui le tirent çà & là, & font qu'il s'esiouysse, & soit grandement desireux de toute diuersité & nouuelleté. Mais l'ignorance des choses, & l'imperfection de la raison abondantes en luy, à cause de la corruption, font que le plus souuent il se trauaille & delecte d'acquerir plustost le mal que le bien: si ce n'est que d'ailleurs il soit appellé à la cognoissance de la verité, où doit tẽdre le principal & plus digne obiect de nos entendemens, estimans tout autre sçauoir vain & inutile, comparé à cestui-cy grand & diuin. Et ainsi

D'où procede le desir de choses diuerses.

„ si la curiosité, qui tend à intelligẽce, ores que en plusieurs
„ choses elle soit tres-pernicieuse, mesmement quand elle est delaissee à soy, est aussi grandement vtile & bien necessaire, quand elle est dirigee & condite par la grace de Dieu à la meilleure fin. Dont il me semble (Compagnons) que ce ne sera point sans fruict, si nous prenons sur cecy matiere de discourir de ces deux choses, Curiosité, & Nouuelleté, qui semblent proceder d'vne mesme source : &

où la vertu de Prudence rend de grands & dignes effects.

ACHITOB. La Curiosité a bien quelque partie du desir de beaucoup sçauoir & apprendre. Ce qui ne se peult " condamner. Mais il nous faut prudemmẽt garder de l'em- " ployer en choses mauuaises & viles, monstrans tousiours " vne nature graue & paisible, ennemie de toute nouueau- " té, & des choses superfluës qui sont sans profit.

ASER. La Nouueauté faict, que l'on trouue par erreur de iugement, les choses non accoustumees, plus grandes & aggreables, & que nous les achetons plus cherement, que les meilleures qui nous sont communes & familieres. " Elle mesme est la guide des curieux, qui leur faict mespri- " ser leur propre ciel & terre, & hazarder tout ce qu'ils ont " de meilleur, pour occuper l'autruy. Mais oyons Amana, qui nous traictera plus au long ceste matiere.

Nouuelles choses plaisantes.

AMANA. Entre les doctes preceptes de bien viure, qui estoient escrits sur le temple d'Apollo en Grece, cestui-cy tenoit le second lieu, Rien trop. Solon disoit, Riẽ " plus qu'assez: Pittaque, Fay tout par moyen: Paroles certes fort briefues, & d'vne mesme substance, mais toutesfois comprenans toute la prudence necessaire au gouuernement de la vie humaine, tant pour la conseruation de la tranquillité de l'ame, & de ses dõs spirituels, que de tous les biẽs humains, appellez par les Philosophes, du corps & de fortune. Ce que les Anciẽs nous voulans faire mieux entendre, nous ont proposé chacune Vertu au milieu de deux Vices: nous enseignans, que nous ne sçaurions si peu tirer à dextre ou à senestre, que nous ne fouruoyons du droict chemin de la Vertu, nostre vnique & veritable biẽ: " Et que toute la difference qu'il y a des choses bonnes a- " uec les mauuaises, est qu'elles consistent en vne certaine " moderation & mediocrité, que Ciceron appelle de tou- " tes choses la meilleure. Si les hommes se fussent de tout temps contenus dans les limites de ces diuins preceptes, il est certain, qu'ils n'eussent si legerement abandonné la simplicité & modestie premiere de leur nature, pour repaistre leurs esprits d'vne vaine curiosité, & recherche des choses supernaturelles & incomprehensibles au sens

Faire tout par moyen.

humain : esquelles aussi plus ils ont pensé sçauoir, & plus ils ont trouué occasion de doubter, sans de leur trauail & intelligence rapporter aucune vraye science ny certaine resolution. Et tout ainsi que celuy, qui ne se contentant pas de la lumiere abondante des rayons du Soleil, qui s'espandent tant clairement sur toutes choses, voudroit penetrer de ses yeux la clarté d'iceluy iusques au milieu du cercle mesme de son corps, sans doubte s'aueugleroit: il en est autant aduenu à la plus part de ceux qui ont voulu s'enquerir trop curieusement de ce qui n'estoit licite de sçauoir. Le mal-heur de nostre siecle nous en rend trop de miserables tesmoignages, ne voyans auiourd'huy que contrarietez d'opinions, & incertitudes, par les subtiles & audacieuses curiositez de ceux qui ont voulu, par maniere de dire, rauir du ciel les secrets cachez aux Anges: voire, qui pis est, se sont vantez de les auoir, remplissant soubs ce faux pretexte nos iours de trouble & confusion. Il y en a aussi d'autres non moins pernicieux, qui ont esté tant curieux perquisiteurs des causes de toutes choses naturelles, que par questions friuoles & inutiles, ils sont tombez en telle impieté, que de vouloir trouuer vn autre commencement de tout, que Dieu : dont est venu ce prouerbe trop veritable, De trois Physiciens vn Atheiste. Or ceste espece de Curiosité est bien la plus pernicieuse de toutes. Mais estant icelle hors du suiect de nostre Academie, nous la passons soubs briefue mention, disans seulement, que Dieu punit volontiers l'orgueil de telles gens, par les fruicts que nous leur voyons produire, en leur ostant l'entendement és choses principales & plus necessaires, & ausquelles ils pensent estre admirables sur tous autres. Sur quoy l'exemple de Socrates est fort memorable, & à ensuyure : lequel interrogé que c'estoit du monde, respondit, que depuis qu'il auoit eu iugement, il s'estoit mis à se chercher soy-mesme pour se bien cognoistre : ce qu'il n'auoit peu encores faire. Et quand il y seroit paruenu, alors il chercheroit les autres choses, qui ne luy seruiroient de rien. Mais Aristote (comme escrit Iustin le martyr) & qui pour l'excellence de son sçauoir en la Physique, fut appellé de plusieurs le Demon

Contre la curiosité de trop sçauoir.

Dire notable de Socrate.

de la terre, brusla de telle enuie de Curiosité en l'intelligence des causes des choses naturelles, que ne pouuant cognoistre & entendre la nature & cause de l'Euripe, qui est en Chalcide cité d'Eubee, c'est à dire du flus & reflus de la mer qui tournoye & enuironne ce lieu-là, ny n'en pouuant rendre raison suffisante, de honte, dueil & fascherie qu'il en prit, alla de vie à trespas. Et Pline qui a escrit l'histoire naturelle, fut suffoqué des flammes & vapeurs du mont Mongibel en Sicile, voulant rechercher la cause d'icelles, & d'où estoit procedé ce grand feu qui gasta tout le pays voisin du temps de l'Empereur Tite, tellement que sept ou huict villes en furent arses, & plusieurs personnes allans par pays, & voguans sur mer, suffoquees des cendres d'icelles portees par l'impetuosité des vents. Or laissons ces curieux esprits pour parler des deux autres especes de Curiosité generales, qui regardent principalement nostre Philosophie morale, & desquelles toute corruption de bonnes mœurs s'est ensuyuie: la premiere, concernant seulement nous-mesmes: & l'autre touchent nos freres & concitoyens. Pour traicter donques de la premiere, elle produit ses pernicieux effects en diuerses sortes & manieres: mais principalement ils paroissent entre nous François, au desir ardent qui nous brusle & enflamme de voyager parmy les nations estranges, & au soing & sollicitude que nous prenons de la nourriture, vestement, & ornement de nos corps, & de parer nos maisons de meubles curieux & inutiles: en quoy nous excedons toute superfluité des autres nations. Quand les Anciens parlent de la felicité, qui accompagnoit l'aage doré, entre les bonnes conditions & loüables mœurs qu'ils remarquent en ceste saincte & premiere simplicité, ils n'oublient iamais, que les hommes de ce bon temps-là cultiuoient & mesnageoient leurs terres, sans se soucier d'aller veoir ce que l'on faisoit entre les estrangers, & és pays loingtains. Aussi depuis que les hommes ont mesprisé leur propre ciel, pour d'vne curiosité & cupidité insatiable se vouloir approprier de l'heritage & labeur d'autruy, auecques la cruauté,

Mort d'Aristote & Pline par trop de curiosité.

Contre la curiosité de veoir les pays estranges.

violences & meurtres,qui leur ont faict voye à leurs miserables desseins, toute corruption de bonnes mœurs naturelles, & reuestemens d'estrangeres & bastardes s'en est ensuyuie. Nous en pourrions icy remarquer infinis tesmoignages en l'antiquité, & singulierement de nos anciens progeniteurs Gaulois, gens fort belliqueux, viuans au dedans de leurs bornes, en toute simplicité de mœurs & frugalité de viures. Mais l'exemple de nousmesmes,à nostre honte & malheur indicible, est tant euident à nos yeux, qu'il ne faut point de meilleure preuue de nostre dire, que l'experience que nous en sentons par nostre propre peril: toute la ruïne de ceste Monarchie Françoise ne procedant pour cause seconde (car la premiere est nostre iniquité) que de la mixtion que nous auons voulu faire des estrangers auec nous ne nous contentans pas de les aller chercher soubs leurs toicts, si encores nous ne les tirions & hebergions soubs les nostres, voire pour les preferer aux naturels citoyens és charges & honneurs publiques de ce Royaume, contre le droict de toute Police biẽ establie: Adorãs au surplus leurs nouueautez & subtiles inuentions auec telle imprudence, ou plustost stupidité, que nous laissans succer par eux iusques aux entrailles,ils ne nous ont laissé pour toutes nos richesses & despouilles, qu'ils ont tiré de leur costé, sinon des nouuelles mœurs & façons de viure en toute dissolution & volupté, si ce n'est que d'auantage nous ayons bien appris d'eux à dissimuler, & bastir subtilemẽt vne trahison. Telle est la prouision que plus communément nous voyons rapporter à nostre ieunesse Françoise de leurs voyages de l'Italie. Et à ce propos escrit Guéuare, Chroniqueur de l'Empereur Charles le quint, que ordinairement de pays estranges on rapporte nouuelles à conter, & estranges coustumes à faire: & que peu de gens venoient d'Italie, qu'ils ne fussent absouls & dissolus. Lycurgue commandoit par ses loix aux Lacedemoniens, de ne sortir hors de leur Royaume, & de ne conuerser auec les estrangers: disant, que si par leurs trafiques ils se pounoient enrichir, ils deuiendroient d'autre part pauures de leurs vertus propres. Tite Liue, Macrobe,

Cause notable de la ruïne de Frãce.

In Epist. aur.

Saluste, & Tulle, maudissent & lamentent les cõquestes & victoires que Rome eut en l'Asie, disant, que si les Romains subiuguerent les Perses & Medes par armes, les mesmes Asiens vainquirent les Romains par le moyẽ de leurs vices & delices. Ce que tesmoigne aussi Ciceron escriuant à Atticus: où il dit, que ces cinq vices, à sçauoir faire sepultures superbes, porter anneaux d'or, vser des espices és viandes, refroidir le vin auec la neige, & porter parfums & senteurs, furent enuoyez aux Romains en present par les Asiens en vengeance des Citez qu'ils leur auoient prises, & du sang qu'ils auoient tiré d'eux. Et le pis fut, que les vices leur demeurerent à tousiours, & le pays conquis fort peu de temps. L'experience nous monstre, qu'il n'y a pays si pauure, qui ne soit suffisant, toute superfluité retranchee, pour nourrir & entretenir les hommes naiz en iceluy des choses à eux necessaires. " Dont il est aisé à croire, que faulte de prudence, & desirs ambitieux, inuenterent premieremẽt l'art de nauiguer & voyager en pays loingtains. Le Consul Fabatus en septante ans qu'il vesquit, ne sortit vne seule fois de sa ville de Regio, pour aller à Messana, où il n'y auoit que deux mille par eau: & quelcun luy en demandant l'occasion: La barque (dit-il) est folle, car elle se bouge sans cesse: le marinier est fol, car il ne demeure iamais en vne opinion: l'eau est folle, car elle n'a point d'arrest: le vent est fol, car il court tousiours. Et puis qu'ainsi est que nous nous ostons deuant vn fol, quand nous le rencontrons sur terre, quelle raison y auroit-il de hazarder & abandonner ma vie à quatre fols sur mer? Or quelque discours que i'aye icy faict, ie n'entends ny ne veux blasmer le droict d'hospitalité, qui doit estre tenu & estimé inuiolable en toute Republique bien establie, & dont la France a reçeu louange par dessus toutes nations, en caressant & receuant toutes sortes de gens, pourueu qu'ils ne fussent preferez à ses propres enfans, & qu'ils se contentassent d'obeir & viure selon les loix communes du pays. Ie ne reprouue non plus la frequentation & le commerce auec les estrangers, qui sert d'entretien en la societé humaine, & par laquelle les commoditez des vns aux au-

Cinq vices que rapportent les Romains de l'Asie.

Comme on doit garder le droict d'hospitalité, & voir le pays estrange.

tres sont communiquees auecques cõmune vtilité : pourueu que les choses superflues , & non necessaires , y fussent laissees . Mais auant que de s'embarquer trop auant parmy eux,il nous seroit besoin , non d'entreprendre tels voyages (comme la plus part disent assez improprement) pour se desniaiser , ains apres auoir bien profité en la cognoissance de la Vertu,& nous estre bien munis de bõnes, louables & puissantes mœurs,pour resister à toute corruption nouuelle & estrangere: à laquelle autrement la nature de l'homme desireuse de diuersité & nouuelleté,se laisse aisément gaigner , faisant plustost parmy eux trafic du mal que du bien: comme iusques icy l'experience nous le monstre , de ceste source estans procedees les curiositez d'accoustremens superflus d'or, de soye,tapis, peinctures, vaisselles,parfuns, fards,friandises,& tous instincts de volupté, paillardise, & gourmandise , & autres ordes & salles dissolutions , & vices infames , qui ne sont que trop cogneus entre nous : dont nous auons cy deuant faict, & continuerons de faire plus particuliere mention cy apres.Quand donques nous serons armez puissamment de bonne doctrine & de vertu,alors nous pourrons à l'exemple de Platon , de Apollonie Thyanee , & autres infinis excellens personnages, aller chercher entre les estrangers les plus doctes, pour profiter & apprendre d'eux . Platon chercha,apres auoir esté bien instruict de Socrate,les Mages Egyptiens , par le moyen desquels il veit les liures de Moyse.Puis voulut ouyr en Italie Architas Tarentin , le plus renommé Philosophe du pays. Apollonie , egalant en doctrine tous les Philosophes de son temps , trauersa les trois parts du monde , pour veoir & communiquer auec tous les sçauans hommes de son siecle : & retourné en son pays, riche d'vn sçauoir admirable, il departit tous ses biens,qu'il auoit en abõdance,à ses freres & aux paures , se retirant aux champs , & ne viuant que de pain & d'eau , pour auoir l'esprit plus libre à la contemplation des choses diuines . Or venons à l'autre espece de Curiosité, que nous auons dit toucher nos freres & cõcitoyens. C'est celle que Plutarque dit estre vn desir de sçauoir les tares & imperfections d'autruy: qui est vn vice ordinaire-

Platon & Apollonie feirent de grãds voyages.

ment cõioinct auec enuie & mesdisance,& lequel ceſt excellent Philoſophe compare à l'adultere, qui ſe peut dire vne Curioſité de rechercher la volupté d'autruy. Auſſi les Curieux par vne outrecuidee incõtinence taſchent de violer & deſcouurir les plus ſecrettes choſes de leurs voiſins, & principalement celles qui ſe peuuent blaſmer, à fin que par la publication d'icelles, ils donnent à leur langue, de quoy nourrir ſon intemperance. Et comme le Serpent veneneux cherche les lieux infects & puãts: auſſi la Curioſité ſe delecte à rechercher les choſes mauuaiſes, & meſpriſe les bõnes. S'il y a vne imperfection en vne race, quelque infamie, faulte, erreur, ou mauuais meſnage en vne maiſon, quelque querelle, ennuy & faſcherie en icelle, c'eſt la volupté des Curieux, que de s'en bien inſtruire, pour s'en donner du plaiſir, & en tenir leurs contes: faiſans par ce moyen de leur memoire vn regiſtre fort malplaiſant des vices d'autruy, & ne voyans ny cognoiſſans riẽ en leurs propres faultes. Qui eſt cauſe de les faire demeurer toute leur vie diſciples d'ignorance, & non pas de Philoſophie, qui nous enſeigne, non les maux d'autruy, mais les noſtres propres, & le moyen de nous en deliurer.

De la curioſité de ſçauoir les imperfections d'autruy.

Diogene voyant en vne place publique parler vn ſien diſciple fort attẽtif auec vn ieune hõme eſtimé ſubiet à ſon plaiſir, demãda quels eſtoient leurs propos. A quoy le diſciple reſpõdant que l'autre luy recitoit vne grãde ieuneſſe qu'il auoit faict la nuict paſſee, Diogene dit lors à tous deux: Ie cõmande qu'à vn chacũ de vous ſoiẽt dõnez dans l'Amphitheatre quarãte coups de foüet: à toy, dit-il à ſon diſciple) pource que tu l'as eſcouté: & à luy, pour la folie qu'il a commiſe, par ce que le Philoſophe merite autant pour auoir preſté l'oreille au recit d'vne folie, cõme le vagabõd qui la luy raconte. De quelle peine penſerons nous que ce Sage euſt iugé dignes ceux qui s'ẽquierẽt tant curieuſement des fautes & imperfectiõs d'autruy? Mais de la plus part de tels Curieux on pourroit veritablement dire, qu'ils ne veulent point veoir ny conſiderer leur vie, comme leur eſtant vn treſmal-plaiſant ſpectacle, ny replier & retourner leur raiſon, cõme vne lumiere ſur eux-meſmes: Ains leur ame eſtant pleine de toutes ſortes

Exemple, pour ne preſter l'oreille au recit d'vne folie.

Causes qui sont ordinairemēt les personnes curieuses.

de maux, & redoutant & craignant ce qu'elle sent au dedans d'elle-mesme, saulte dehors, & va errant çà & là à rechercher les faicts d'autruy, nourrissant & engraissant ainsi sa malignité, & se seruant de la Curiosité, comme d'vn œil à contempler les autres. Voila pourquoy le Curieux est plus vtile à ses ennemis, qu'il n'est pas à luy-mesme : d'autant qu'il descouure, met en euidence, & leur monstre ce dōt il se fault garder, & ce qu'ils doyuent corriger : & ce-pendant il ne voit pas la plus part de ce qui est chez luy, tant il est esblouy à regarder ce qui est au dehors. Il ouure iusques aux parois des maisons estrangeres, & penetre comme vn vent au trauers des choses qui y sont les plus secrettes. Son entendement est tout ensemble és Palais des riches, & maisonnettes des pauures. Il furette tout, & s'enquiert bien souuent des affaires des plus grands, qui causent sa ruïne, quand il s'en veult trop auant entremettre : Comme sagement voulut faire entendre Philippide, quand le Roy Lysimache luy demandoit » ce qu'il vouloit qu'il luy communiquast de ses biens : Ce » qu'il vous plaira, Sire, dit-il, pourueu que ce ne soit point » de vos secrets. Que si nous desirons diuertir, & esteindre l'ardeur de ceste vicieuse passion de Curiosité trop familiere entre nous, & qui est indigne de l'homme prudent & vertueux, il nous faudra quelquefois abstenir de nous enquerir des choses qui nous sont loisibles, & non autrement necessaires. Il est expedient, pour s'exercer à la Iustice, laisser à prendre aucunefois ce que l'on pourroit bien iustement faire, à fin de s'accoustumer à s'abstenir tant plus de prendre rien iniustement : comme aussi de se contenir auec sa propre femme, pour paruenir à la vertu de temperance, à fin que iamais on ne soit esmeu de la conuoitise de celle d'autruy. Semblablement si au lieu de nous monstrer du nombre de ces diligens & curieux enquesteurs de nouuelles, qui n'apportent aucū profit, nous respondons plustost à vn qui nous viendroit dire auoir quelque chose de nouueau à nous conter. Mais bien eusses-tu quelque bonne chose & vtile à me dire : nous dōnerons en cela vn tesmoignage d'vne nature graue & paisible, mesprisant toute curiosité : Ainsi qu'elle fut remarquee

Comme il faut guarir la curiosité.

quee en Alexandre le Grād, lequel voyāt vn meſſager accourir vers luy en diligence auec vne face riāte, luy diſt, ſans aucunement ſe monſtrer eſmeu ny deſireux d'entendre ce qu'il luy vouloit dire, Quelle bonne nouuelle me ſçaurois-tu apporter, mon Amy, ſi tu ne me venois aduertir que Homere fuſt reſſuſcité? Auſſi auoit-il certes grande raiſon d'eſtimer, qu'à ſes faicts & geſtes ne ſe pouuoit plus adiouſter aucune grandeur, ſinon d'eſtre conſacrez à l'immortalité par les eſcrits de quelque docte eſprit. L'exemple de Phocion merite bien d'eſtre icy allegué contre les Curieux, qui volontiers croyent de leger. Car comme les Atheniens eurent entendu nouuelles de la mort d'Alexandre, ils propoſerent tout auſſi toſt de remuer leur Eſtat, & ſecoüer le ioug de l'alliance Macedonienne. Mais Phocion eſtant de contraire opinion, leur diſt: Si " ceſte nouuelle eſt vraye auiourd'huy, elle ſera donques " encores vraye demain. Et pourtant (Seigneur Atheniens) " ne vous haſtez point, ains deliberez tout à loiſir, & pour- " uoyez ſeurement à ce que vous auez à faire. Il eſt certain, que ſi nous nous accouſtumons ainſi à nous monſtrer en telles choſes retenus, & en toutes autres qui ſeroient de petite importance, où noſtre naturel nous inciteroit d'eſtre curieux, comme de rompre vn bon propos encommencé, pour lire vne lettre que l'on vient de receuoir, ou laiſſer vne compagnie, pour courir au deuant d'vn meſſager, à fin d'entendre ce qu'il nous apporte, & mille autres telles promptitudes cauſees par legereté & curioſité, nous nous ferons voye à retenir toute curioſité en choſes plus grandes & blaſmables: comme d'ouurir les lettres d'autruy, de nous ingerer aux conſeils ſecrets de nos voiſins, de rechercher leurs vices & imperfections, & de nous enquerir de ce qui peult faſcher nos familiers & amis, ou les interroger de choſe qui ne ſoit aggreable, & fondee ſur quelque bonne cauſe & raiſon: de peur que la reſponſe de quelque ſage ſoit plus à noſtre honte, que ſelon noſtre deſir. Comme Demarate en vſa à l'endroit d'vn Curieux importun, qui par pluſieurs fois l'auoit interrogé, quel eſtoit le plus hōme de bien de Sparte: Celuy qui te reſſemble le moins, luy dit-il. La reſ-

Exemples contre la Curioſité.

Vices où tombent ordinairement les Curieux.

„ ponse aussi d'vn Egyptiẽ ne fut mal à propos à vn qui luy
„ demandoit, Qu'est-ce que tu portes là enueloppé? C'est à
„ fin (dit-il) que tu ne le sçaches pas, qu'il est enueloppé. Or
„ de ce que nous auõs icy discouru, il nous appert assez, que
De la Curiosité louable. toute espece de Curiosité est pernicieuse, odieuse, & fort à blasmer en l'homme, si elle n'est bornee par la raison d'vne vraye prudence, qui nous guide, & incite à rechercher les choses belles, honnestes & proffitables, au ciel, en la terre, en l'air, & en la mer, selon le don & capacité de nostre sens & iugement, & qui nous peult estre necessaire, ou aider à bien & heureusement viure: Et tout ce qui
» est par dessus, nous le deuons tenir inutile & superflu. Ap-
» prenons donques à ne sçauoir plus qu'il ne faut, mais à
» sobrieté, & contenons nos esprits és limites de mediocri-
» té, simplicité & modestie, laissans toute curiosité Sophi-
1. Cor. 5. » stique, & sagesse mondaine, qui est pure follie deuant Dieu, pour embrasser vne science simple, populaire & Academique, qui nous apprendra la cognoissance de nousmesmes, & de nostre deuoir, par laquelle nous serons amenez à la fin heureuse, que nous cherchons & desirons. Et n'admirerons plus les merceries & parades, dont les estrangers repaissent les yeux des Curieux, ains la seule vertu: disans auec le Poëte Comique, quand il parle de ceux qui dorent & argentẽt les chalits de leurs licts, Que
» c'est vne grande folie de se rendre bien cher le dormir, qui
» nous est donné de Dieu gratuitement. Aussi que d'aller chercher chez eux, à si grands frais, ce que mieux & plus commodément nous auons à nostre porte, ce seroit autant que laisser la chose pour courir à l'ombre, & le certain pour l'incertain. Nous pouuons auoir en France (si nostre stupidité ne nous en empesche) des Academies & Escholes pour tous honnestes exercices de nostre Noblesse, sans
De faire entre nous des Academies. eux. Que s'il nous semble, qu'en quelques-vns ils ont des maistres plus propres que les nostres, cherchons les plus necessaires instructiõs les premieres entre nous, à sçauoir la science des bonnes Lettres, & institution de la Vertu: & lors nous pourrõs ouyr leurs Docteurs & maistres, si bon nous semble, sans que la corruption de leurs mœurs infecte les nostres: & de la mesme estude nous apprendrons

à fuyr toute curioſité des imperfections d'autruy, pour regarder diligemment aux noſtres.

De la Nature, & Nourriture. *Chap. 16.*



AMANA. Puis que nous ſommes entrez en noſtre precedent traicté ſur l'inſtinct naturel de l'homme, qui l'eſmeut & diſpoſe à deſirer & chercher ſon bien, continuans la meſme matiere, nous pourrons encores trouuer quelque profitable inſtruction, conſiderans de plus pres la nature d'iceluy, & de combien luy profite la bonne nourriture, qui luy ſert par maniere de dire, d'vne ſeconde nature. A vous donques (Compagnons) ie laiſſe ce ſubiect à traicter.

ARAM. La nature de l'homme eſt comme vne balance. Car n'eſtant guidee par ſcience & raiſon en la meilleure part, ſe laiſſe d'elle-meſme emporter en la pire. Et ores qu'vne perſonne ſoit bien nee, par faulte d'auoir le iugement affiné, & le diſcours eſpuré par raiſons de Philoſophie, elle tombera ſouuent en de lourdes fautes, & indignes de l'homme prudent: la nature produiſant d'elle-meſme en telles gens, la vertu non regie par certaine ſcience, ne plus ne moins qu'vn fruict qui vient naturellemēt ſans eſtre cultiué de main d'homme. *La nature de l'homme eſt comme vne balance.*

ACHITOB. Ce qui faict que les hommes ordinairement veulent pluſtoſt le mal que le bien, procede principalement de ce qu'ils n'ont point de cognoiſſance ny d'experience d'iceluy. Et pourtant diſoit Socrate, Que comme la nourriture rend les Chiens propres à la chaſſe, ainſi la bonne inſtitution faict les hommes vtiles au maniement de la Republique. Mais c'eſt maintenant à toy, Aſer, à nous diſcourir de ceſte matiere.

ASER. Ceſte diſpute a touſiours eſté grande entre les ſçauans & diligens perquiſiteurs de la perfection de nature, à ſçauoir, Si les Lettres nous enſeignent à nous cognoiſtre, & non pas la nature. La Iuſtice (dit Ciceron) eſt de nature plantee en nous dés noſtre naiſſance,

comme la Religion, la pieté, la grace, l'obseruance, & la verité. Ce qui est selon nature (disent les Philosophes) est ordonné & determiné: par ce que Nature n'est autre chose que l'ordre, ou bien l'effect de l'ordre. Mais le desordre, comme le sable de Pindare, ne se peut comprendre en nombre certain: & ce qui est contre nature, est incontinét indeterminé & infiny. Quand ils traictent generalement de la Nature, ils en font deux principales especes: l'vne spirituelle, intelligible, & immuable principe de mouuement & de repos, ou bien la vertu, cause efficiente & conseruatrice de toutes choses: & l'autre sensible, muable & subiecte à generation & corruption, qui regarde toutes choses animees, & qui doyuent prendre fin. Aristote dit, que la Nature est dite en vne sorte, la prime matiere subiecte à chaque ential de ceux qui ont en soy commencement de mouuement & muance: & est aussi dicte en vne autre maniere, la forme & espece qui est selon la chose. Or laissant les disputes infinies & curieuses recherches des Philosophes sur ceste belle matiere, dont nous n'auons pas entrepris icy de traicter: nous dirons auec Iustin le martyr, que Nature (en laquelle luit & expressément se represente la trace de diuinité) est l'esprit ou la raison diuine, cause efficiente des œuures naturelles, & conseruatrice des choses qui sont en essence, par la seule puissance du Verbe diuin, ouurier de Nature & de tout l'Vniuers: & lequel a infus en chacune chose vne vertu viuifique, dont elle se multiplie & conserue par vne faculté naturelle. Ou pour dire plus briefuement, Nature est l'ordre & continuation des œuures diuines, laquelle obeyt à la deité, & à ses paroles & commandemens: & d'icelle emprunte ses forces comme de sa source & origine. En ceste Nature ainsi definie, qui regarde toutes choses creées, nous auons icy à considerer & traicter particulierement, en reprenant nostre premier propos, la Nature qui regarde seulement l'homme, & qui est appellee par les Physiciens, l'instinct & inclination de l'esprit d'vn chacun. Il n'est rien plus vray, que la Nature dresse d'elle-mesme aucunement les hommes à ce qui est decent & honneste: & les Lettres ne

Que c'est de Nature.

Propre definition de Nature.

peuuent rien monstrer, qui ne soit en nature, soit que nous vueillons enseigner la fin de l'homme, que les Philosophes appellent l'action vertueuse, ou que nous recherchions les causes & commencemens des autres sciences. Car il n'y a homme au monde si barbare ou vicieux, qui ne soit touché de l'honnesteté, & qui ne retiéne quelque chose de la lumiere de nature. Ce qui se peult veoir clairement, en ce que tousiours vn acte vertueux luy plaist, & se sent contrainct de le louer. Que si tant soit peu il le gouste, & qu'il ne soit préoccupé d'autres appetits desordonnez, il voudroit sans doubte deuenir tel, qu'il peust acquerir louange. Mais il nous faut icy recognoistre la corruption premiere de nostre nature, qui la rend encline aux voluptez, & à la fuyte du labeur, sources de vices & maux infinis. Et qui la laisseroit aller à bride auallee là où elle est poulsee des cupiditez charnelles, sans rien en retrancher par sages remonstrances & viues persuasions, il n'y auroit beste tant farousche ny sauuage, qui ne fust plus douce que l'homme. Dont il s'ensuit, qu'il est necessaire de domter & adoucir la nature par l'estude des bonnes Lettres & institution des bonnes raisons de la Philosophie, qui seruent de nourriture & pasture à nos esprits, & dont nos mœurs & actions sont formees & conduites selon la vertu & prudence, y pouuans apprendre à trouuer, auec le compas de la raison, le moyé où gist la perfection, & reietter le trop, qui est par tout dangereux. Vn bon ioueur de Luth ou de Viole ne touche point d'autres chordes, que le plus ignorant du monde. Mais par ce qu'il est enseigné au commencement & apres il sçait par vsage, lesquelles rendent le son, que l'oreille iuge en l'harmonie & consonance estre delectable, & ainsi est estimé bon maistre. L'homme aussi parfaictement vertueux n'vse point d'autres dons que de la nature mesme: mais la raison & l'vsage les rendent à leur perfection. Tout bon cōmencement nous vient de la nature, le progrez & accroissement, des preceptes de la raison: & l'accōplissement, de l'vsage & exercitatiō. La nature sans doctrine & nourriture, est vne chose aueugle. La doctrine sans

Proprieté & lumiere de Nature.

Comme il faut adoucir la Nature.

Trois choses necessaires pour la perfection de l'homme.

nature, est defectueuse : & l'vsage sans les deux premieres, est chose imparfaicte. Il est vray (ainsi que dit Platon) que quelques vns se pourront trouuer composez d'vne nature forte & vigoureuse, & douëz par elle de quelque
» bon sens & iugement (qui est en l'homme côme le timon
» au nauire) lesquels feront paroistre de grandes vertus: mais ce ne sera pas sans plusieurs aussi grands vices, s'ils sont destituez de bonne nourriture & doctrine: Tout ainsi qu'vne bonne terre grasse produit beaucoup de bonnes & mauuaises herbes ensemble, si elle n'est bien cultiuee. Que si ceste bonne nature est mal-nourrie, sans doubte elle se corrompra, & deuiendra pernicieuse. Scipion & Catiline estoient tous deux magnanimes de nature. Mais d'autant que l'vn fut tousiours obeyssant aux loix de sa Republique, & vsa de sa nature, comme par raison il faut faire, il est estimé vertueux, & l'autre meschant & malheureux, pour auoir faict le contraire. Vous me demandez (dit Socrate en Xenophon) si la force & grandeur de cœur vient de nature, ou de doctrine. Quant à moy, ie pése, que côme nous voyons naistre des corps plus forts les vns que les autres, ainsi que de la nature nous auons des esprits pl⁹ propres à supporter les perils & aduersitez, que d'autres. Et qu'ainsi ne soit, nous en voyôs plusieurs nourris en mesmes mœurs, & instruicts soubs pareilles loix, plus hardis les vns que les autres. Toutefois il n'y a point de doubte, que la bonté de la nature ne soit aydee par la
„ doctrine & institution. C'est vne chose certaine (dit Plu-
„ tarque) qu'il y a en tous hommes quelque lumiere de bô
„ & droict iugement. Mais il y a differêce entre les cômuns
„ hômes, & les Philosophes: en ce que les Philosophes ont le iugement plus ferme & asseuré és dangers, d'autât que les vulgaires hômes n'ôt pas les cœurs fortifiez & muniz de telles anticipations & preiugees impressions. Combien donques que plusieurs grâds personnages sans doctrine (côme dit Ciceron) ayent faict de braues & vertueux exploicts, conduicts de leur naturel iugement, & de l'experience vsagere des affaires, si est-ce que l'on pourroit remarquer en eux infinies fautes notables, & principalement en leurs mœurs & maniere de viure, qui eussent peu

Effects contraires d'vne mesme nature.

Differêce des communs hômes & des Philosophes.

estre amẽdees & corrigees par la cognoissãce des Lettres.
Aussi que le sens de l'hõme vacile trop aisément pour s'y «
oser fier: & pour mille occasions se laisse poulser hors du «
fondemẽt de ses premiers discours, s'il n'est assis sur cer- «
taine sciẽce & raison, que l'estude en la sapience nous en- «
seigne. Et quant à la Prudence, qui est seulement acquise *Prudence v-*
de l'vsage, & de l'experience par soy-mesme, elle est trop *sagere est pe-*
longue, perilleuse, & difficille, pource que elle ne nous *rilleuse.*
peut rendre sages, que apres nostre propre peril: & bien «
souuent en la cerchant, la mort se haste de la preuenir, «
ou la suit de si pres, que nous aurions besoin d'vne secon- «
de vie pour l'employer. Ainsi nous voyons que s'il y a de- «
fectuosité en l'vne de ces trois parties, la nature, la raison,
& l'vsage, il est force, q̃ la Vertu soit aussi en cela mesme
defectueuse & diminuee. Il est vray que le bõ naturel me-
rite plus de louange sans doctrine, q̃ la doctrine sans bon
naturel: veu q̃ mesmes la sciẽce semble quelquefois estre
cause aux meschãs, qui en abusent malicieusemẽt, de leur
faire voye à leurs impurs desseins. Toutefois on n'en
peut accuser que leur peruersité, qui n'eust pas laissé de
rẽdre ses pernicieux effects en eux, pour auoir esté nour-
ris en ignorance: voire qui eussent peut estre esté pires.
Car quoy que soit (comme disoit Socrate) il est force que *Le bien qui*
ceux qui ont esté biẽ nourris & instituez, deuiennent mo- *vient de la*
derez. Et d'auantage, ceux qui ne sont pas totalemẽt bien *bonne nour-*
naiz, estans secourus par bonne nourriture & exercitation *riture.*
en la Vertu, peuuent aucunement reparer & recouurer le «
default de nature. La paresse (dit Plutarque) aneantit & «
corrompt la bonté de nature, & diligence de bonne nour- «
riture en corrige la mauuaistié. Et comme nous voyons, «
que les gouttes d'eau qui tombent dessus vne roche dure, «
la creusent, & le fer & le cuyure se vont vsant & consu- «
mant par le seul attouchement des mains de l'homme, & «
la terre aspre & pierreuse, plus qu'il ne seroit de besoin, «
pour estre toutefois cultiuee, porte de beau & bon fruict: «
au contraire la bonne terre deuient en friche, & de tant «
plus se gaste, que l'on neglige de la labourer: Tout-ainsi «
les bonnes mœurs & conditions sont qualitez qui s'im- «
priment en l'ame par long traict de tẽps, & par soin, dili- «

„ gence & labeur, & longue accouftumance, les vertus morales f'acquierent. Ores donques que la nature en toutes perfonnes ait cela de propre, d'eftre en perpetuel mouuement auec vn foible inftinct, aux vns plus puiffant, & aux autres moindre, qui la faict afpirer & defirer le bien de fa premiere perfection, duquel elle fe fent vuide: fi on faut toutefois à luy ayder, & la poulfer en la meilleure
„ part, elle fe lairra aifément emporter en la pire. Ce ne
„ font (dit Ciceron) que de petites flammes, lefquelles par
„ le vice & mœurs deprauees nous efteignons fi aifémenr, que la lumiere d'icelles n'apparoift point. Et comme la chaleur enfeuelie és veines de la pierre, séble plus morte
„ que vifue, fi par l'acier les eftincelles n'en font tirees: auf-
„ fi cefte particule immortelle de feu celefte, fource & mo-
„ tif de toute cognoiffance, demeure fans fruict & action
„ loüable, qui ne l'aguife & met en œuure. Nous ne fom-
„ mes (difoit Platon) fi toft naiz & efleuez, que nous nous
„ laiffons aller à toute mefchanté: comme fi nous auions fuccé l'iniquité auec le laict de noftre nourrice. Puis eftans par nos parens mis és mains des Precepteurs, nous nous embroüillons tellement l'efprit d'erreurs, qu'il faut que les foibles femences de vertu naturelles en nous, quittent le lieu à la vanité & à l'opinion: Mais fi les bons efprits trouuent vne nourriture femblable, alors croiffent ils toufiours de mieux en mieux. Dont il me femble, que ceft ancien Prouerbe n'a point efté dit fans bonne raifon,
„ Que nourriture paffe nature. Ce que Lycurgue voulant faire voix aux Lacedemoniens, nourrit deux Chiens, naiz de mefme pere & mere, exercitant l'vn à la chaffe, & nourriffant l'autre en la cuifine. Et le peuple eftant affemblé, il leur parla en cefte maniere: C'eft chofe de tresgrande importance (Seigneurs Lacedemoniens) pour en-
„ gendrer la Vertu au cœur des hommes, que la nourritu-
„ re, l'accouftumance, & la difcipline, ainfi comme ie vous feray veoir & toucher au doigt tout à cefte heure. Puis il feit venir les deux Chiens, laiffant courir vn Liéure d'vn cofté, & mettant vn plat de fouppe de l'autre: & lafchant fes Chiens, l'vn fuyuit le Liéure, & l'autre fe rua fur la
„ fouppe. Ainfi (leur dit-il) en prend-il aux hómes, lefquels

Foibleffe du bon inftinct de nature.

Belle fimilitude.

Lycurgue nourrit deux Chiens.

la nourriture peult encores mieux rẽdre vertueux,que nõ «
pas la nature. Et riẽ ne leur sert d'estre descẽdus de la race «
d'Hercules, s'ils ne font les œuures,par lesquelles il s'est «
en son viuant rendu le plus illustre homme du monde, «
apprenans & exerçans toute leur vie choses honnestes «
& vertueuses. Si nous desirions d'auantage des exemples, que les Lettres, l'institution & nourriture seruent grandement à conformer nos cœurs & volontez à la Vertu, voire à les changer & amender: Socrate confesse en Platon, que de nature il estoit enclin aux Vices: & toutefois la Philosophie le rendit vn des plus parfaicts & excellẽs du monde. Themistocle en sa ieunesse, comme luy-mesme disoit, par faute de discipline estoit mené par ses cupiditez, comme vn ieune poullain sans bride, iusques à ce que par l'exemple de Miltiade, qui estoit lors tant estimé des Grecs, il feit seruir à la Vertu la viuacité de son esprit, & l'ambition mesme qu'il auoit de nature. Et non seulement la nourriture & les coustumes ont puissance de changer le naturel de quelques particuliers,mais aussi de tout vn peuple: comme l'histoire nous le faict veoir de la plus part des nations de tout le monde: mesmement des peuples d'Alemaigne, qui n'auoient du temps de Tacite, ny loix, ny Religion,ny science,ny forme de Republique: & maintenant ils ne cedent à autres quelconques en bonne institution de toutes ces choses. Ne perdons donques courage, pour cognoistre des imperfections naturelles en nous,puis que nous pouuons recouurer le default par labeur & diligence: mais bien-heureux est celuy-là, & singulieremẽt aimé de Dieu, auquel l'estre bien nay & biẽ nourry sont donnez ensemble. Il nous fauldra cy apres discourir particulierement de la maniere de bien nourrir & instruire la ieunesse. Ce qui viendra aussi plus à propos, quand nous traicterons de l'œconomie. Mais puis que nous sommes sur le discours de la nature de l'hõme, il me semble que ce ne sera point sortir hors d'iceluy, ny sans fruict,si nous notõs, pour nous rẽdre plus seueres examinateurs de nos fautes, que combien que par les effects se descouurent principalement les mœurs,cõme par le fruict l'arbre, si est-ce que souuent on cognoist mieux

Socrate & Themistocle vicieux de nature.

Coustume est puissante de changer tout vn peuple.

En petite chose on cognoist le naturel de l'homme. le naturel d'vn chacun en vne legere chose, vne parole, vn ieu, ou en autre libre & priuee occupation, pour y remarquer le vice ou la vertu emprainīts en l'ame, que non pas en plus grāds faicts & œuures en public: pource que volontiers la honte ou la contraincte y font vser de dissimulation. Il est vray, que l'homme, de tant plus qu'il est constitué en puissance & authorité, & quand il peut alleguer pour toute raison sa volonté, descouure encores mieux l'interieur de son cœur. Car telle licence effrenee remue lors tout autant, qu'il y a de passions au fonds d'iceluy, & faict venir en pleine euidence tous les vices secrets qui sont cachez en son ame. Dont il s'ensuit, que les grands doyuent sur tous autres apprendre la Vertu, & s'estudier à bien viure, ayans mesmes toutes les commoditez de ce faire, pour le default desquelles la plus part des hommes sont empeschez d'y attaindre. Apprenons donques de nostre present discours à cognoistre la nature de tous hommes estre, à cause de la corruption du peché, tāt deprauee, corrompue & imparfaicte, que la plus accomplie porte necessairement entre plusieurs imperfections ie ne sçay quoy d'enuie, de ialousie, d'emulation, & de cōtention contre qui ce soit, & plustost contre les amis mesmes: *En l'homme il n'y a point de perfection.* Ainsi que Démus, grand personnage & fort versé en affaires d'Estat, remonstra au cōseil en la ville de Chio, apres vne sedition ciuile, en laquelle il auoit suyuy la partie demeuree victorieuse, persuadant toutefois à ceux de son party, de ne chasser pas de la ville tous leurs aduersaires: ains leur ostant seulement le moyen de plus mal-faire, en laisser quelques vns: De peur (leur dist-il) que nous commencions à exercer nos querelles contre les nostres, quand nous n'aurons plus d'ennemis a qui quereller. *Conseil d'estat.* Que pour ceste raison il nous faut fortifier d'intelligence & cognoissance par le trauail & estude des bonnes Lettres, pour contenir & reprimer tant de pernicieux mouuemens meslez au dedās de nos ames. Sçachons d'auātage, que depuis q̃ nostre nature est empeincte & aiguillōnee par vne vehemente inclination a faire quelque chose que ce soit, il est bien difficile de l'en retirer par aucune difficulté, ny mesmes par la force ny crainte d'aucunes loix, si de bon-

ne heure nous ne faisons en icelle habitude de la Vertu: & ainsi desirons premierement estre bien naiz. Mais quoy que soit, faisons que nous le soyons par l'accoustumance " & exercitation en la Vertu (qui nous sera par maniere de " dire, vne autre nature) moyennant vne bonne nourriture & instruction en la sapience, dont nos ames seront réduës victorieuses sur toutes pernicieuses passions, & nos entendemens moderez & arrestez, pour n'outrepasser les saincts bornes du deuoir de l'homme vertueux, en tous nos faicts, dicts, & pensees,

Fin de la quatriesme Iournee.



CINQVIESME IOVRNEE.

De la Temperance. Chap. 17.



SER. La diuinité de l'ordre & la constãce egale & admirable des parties de l'Vniuers, tãt en la moderation tres-belle & temperee des saisons de l'an, que des Elemens mutuellement conioincts, obeyssans ensemble d'vne harmonie parfaicte au gracieux & souuerain gouuernemẽt de leur Createur, fut cause que Pythagore appella premierement tout le contenu d'iceluy Vniuers, Mõde, qui sans vne si excellẽte disposition ne seroit que desordre & cõfusion immõde. Aussi Mõde est autãt à dire que ornemẽt, ou ordre de choses biẽ disposé. Or cõme l'ordre cõstant & tẽperé est la base d'iceluy: aussi de " la vie heureuse de l'hõme, pour lequel toutes choses ont " esté faictes, le fondemẽt & entretiẽ est la vertu de Tẽperãce, qui retiẽt en mediocrité les desirs & inclinations de "

Que c'est à dire Monde.

„ l'Ame, & modere toutes actions. C'est pourquoy il me semble, qu'ayans cy deuant selon nostre iugement suffisammēt discouru du premier ruisseau de la fontaine d'Hōnesteté, nous deuons icy mettre au second lieu (encores „ que ce soit contre l'opinion de plusieurs Philosophes) ce- „ ste vertu de Temperance, & dire auec Socrate, qu'elle est „ la base & le fondement de toutes les vertus.

Sans la temperance nulle vertu ne peut estre.

AMANA. Comme l'homme ne peut estre temperant, qu'il ne soit premierement prudēt, veu que tout acte vertueux procede de la cognoissance : ainsi nul ne sçauroit estre fort, si premier il n'est temperant : d'autant que celuy „ qui auroit vn cœur genereux & grand, non moderé, seroit „ pour commander mille maux & meschancetez, & deuien- „ droit aisément temeraire. Semblablement sans la Tempe- „ rance la Iustice ne se peut auoir: veu q̄ le principal poinct „ du iuste, est d'auoir l'ame libre des perturbations. Ce qui „ ne se peut faire, sans estre temperant, veu que c'est son „ propre subiect.

„ ARAM. La vertu heroïque (dit Platon) est parfaicte „ du meslange de Temperāce, & de Force: & elles separees, „ à la longue deuiennent vices. Car le temperant non gene- „ reux, deuient aisément lasche & pusillanime : & le gene- „ reux & fort non temperant, temeraire & audacieux. Oyōs donques Achitob discourir de ceste tant excellente & necessaire vertu Temperance.

Les vrayes marques & ornemēs d'vn Roy.

ACHITOB. Agapet, personnage de grand sçauoir, escriuant à l'Empereur Iustinian, luy mandoit entre autres „ choses: Nous affermons que tu es vray Empereur & Roy, attendu que tu peux commander & maistriser tes desirs & voluptez, estant ceint & orné de la couronne de Temperance, & vestu de la pourpre de Iustice: pourautant que „ les autres Principautez finissent par la mort, mais ce „ Royaume là dure eternellement, & qui plus est, les au- „ tres sont bien souuent cause de la perdition de l'ame, & „ cestuy-cy, d'vne certaine & asseuree saluation. Quand nous aurons bien consideré les dignes effects & fruicts de ceste vertu de Temperance, il n'y a point de doubte, que nous ne soubsignions à l'opinion de ce sage, & de tant d'autres, qui ont escrit des loüanges & dignitez d'i-

celle vertu. La Temperance(disoit Pythagore)est la lumiere qui chasse d'autour d'elle les tenebres & obscuritez de passions. Elle est la plus salutaire de toutes les vertus (disoit Socrate.) Car elle est la conseruatrice, tant en priué comme en public, de la societé humaine : & releue l'ame tombee mal-heureusement au vice, & la remet en sa place. La Temperance(dit Platon) est vn mutuel consentement des parties de l'ame, d'où naist la Continence, & qui faict suyure la raison pour reigle à tous effrenez desirs. La Temperance (dit Ciceron) est la mere de tout deuoir & d'honnesteté. C'est le propre de la Iustice de ne violer le droict d'autruy, & de la Temperance, mesme de ne l'offenser. En icelle on peut veoir vne modestie, & priuation de toute perturbation en l'ame, & vn moyen de composer toutes choses selon ce qui est decent ou bienseant, que les Latins appellent le, *Decorum*, qui est le conuenable à l'excellence de l'homme, & ce en quoy la nature differe des autres animaux. Et comme la beauté du corps esmeut & resiouyt les yeux pour vne belle & bienseante composition de tous ses membres, en ce que toutes ses parties auec ie ne sçay qu'elle grace s'accordét ensemble: ainsi ce Decent, qui est l'Hõneste & le bien-seant, qui reluit en la vie, par son ordre, constance, & moderation en faicts & en paroles, esmeut & attire les cœurs de ceux, auec lesquels nous viuons. Ceste vertu donques de Temperance est vne ferme & moderee domination de la raison sur la concupiscence, & sur tous les autres vehemens mouuemens de l'esprit. Mais principalement elle commande à ces deux perturbations de l'ame, fondees sur l'opinion du bié, Desir effrené, & Liesse desordonnee, dõt nous auons cy deuant faict mention. Ainsi l'on ne sçauroit trouuer rien de si excellent, ne si admirable que la Temperance, moderatrice & gouuernante de l'ame, & qui ne peult estre cachee en tenebres par sa trop grande lumiere: Qui d'auantage nous contrainct à suyure la raison, & qui apporte à nos esprits la paix, & les adoulcist comme par concorde : Qui sert de frein pour restreindre toutes voluptez, & rend l'homme bon & vertueux en icelle: Qui sert d'vn retranchement des superflues, vaines

Que c'est de Temperance.

Que c'est de Decorum.

Domination de Tẽperãce.

Effects de Temperance.

& non necessaires cupiditez, tant de l'ame que du corps, & d'vn reiglement, qui par bonne election de temps, & temperature de moyen, regit les naturelles & necessaires. Dont nous pouuons dire, que ceste vertu de Temperance comprend toutes les autres en soy, & par elle est faicte vne harmonie, concordance, & conionctiõ d'icelles, leur prestant à toutes occasion de naistre, & estans nees, les confirmant par vne ferme & stable incolumité. Bref (com-
» me dit Platon) la Temperance est vniuersel surnom des
» vertus, par laquelle l'homme modere ses propres affe-
ctions, & compose ses gestes & façons, de sorte que rien ne se puisse veoir en luy d'effeminé ou lasche, ny de rustic
» & inciuil. O combien (dit Euripide) la Temperance est à
» estimer, veu qu'elle produit entre les hõmes tant de gloi-
» re & d'honneurs! Ceste vertu est diuisee en quatre principales parties, Continence, Clemence, Modestie, & Ordre.

Quatre parties de Temperance.

Continence est telle, par laquelle la concupiscence & le desir est gouuerné par le conseil & la raison. Clemence est celle, par laquelle les esprits poulsez temerairement en la haine de quelcun, auec desir de luy mal-faire, sont retenuz par benignité. La modestie, par laquelle l'honneste honte & pudeur peult acquerir vne bonne & bien meritee renommee. L'ordre est vne disposition de toutes choses en leur lieu. Toutes lesquelles vertus sont indubitablement conioinctes auec la Temperance, & consistent aussi bien en l'action, qu'au discours de l'esprit. Car en conioingnant és choses qui se traictent en la vie, quelque moyen & ordre, nous conseruerons l'honnesteté & le de-
» uoir. Vne chacune des vertus (dit Iamblique, grand per-
» sonnage) mesprise tout ce qui est fresle, mortel & cadu-
» que: mais plus que toutes les autres la Temperance: veu qu'elle mesprise, & par chasteté abbat les delices & voluptez, par lesquelles l'ame (dit Platon) est attachee au corps comme à vn cloú. Si donques la Temperance extermine tout ce qu'elle trouue imparfaict & subiect à perturbations, comment ne nous rendra elle pas parfaict? C'est ce que les Poëtes nous ont voulu faire entendre soubs la fiction de la fable de Bellerophon, qui aydé de la Modestie, meit à mort la Chimere, & toutes autres especes de

De la fable de Bellerophon.

monſtres cruels & agreſtes. Mais tant que l'immoderee force de nos affections regne en nous, elle ne permet, que les hommes demeurent hommes, ains les tire à la nature mal-compoſee des beſtes priuees de raiſon. Au contraire ceſte ſaincte moderation, par laquelle les voluptez ſont contenuës en certains limites, conſerue les familles enſemble, & les Citez: & qui plus eſt, nous approche aucunement de la nature diuine. Ainſi eſt le fondement & ornement de tous biens. Si nous voulions raconter icy toutes les excellentes louanges que les Philoſophes donnēt à la vertu de Temperance, à cauſe de ſes dignes effects, & ſalubres fruicts, qu'elle produit en l'ame, nous ne le pourrions faire, y employans toute ceſte iournee. Mais pource qu'en la ſuyte de nos diſcours, tant au traicté des vices que des vertus, nous pourrons encore veoir, comme la Temperance y eſt neceſſaire, & l'vtilité qu'elle apporte en toute la vie de l'homme, nous nous contenterons d'entendre de Platon, que la Temperance eſt colomne de force, armet & eſcu contre la luxure, chartier, & guide des yeux, conſeruatrice de la beneuolence, le raſoir des mauuaiſes penſees, chaſtiement des effrenez deſirs, contraire « à la volonté deſreiglee de l'ame, fuyant les naturels deſirs, « & qui empeſchant les actions deshonneſtes, faict naiſtre la continence, amolliſt les cœurs, & donne la raiſon pour reigle en toutes choſes. Or remarquons maintenant entre les Anciens, des exemples de la force & grandeur de ceſte vertu de Temperance, qui a rendu infinis excellens hommes dignes d'eternelle renommee. Scipiō l'Africain, Chef des Romains, en la priſe de la ville de Carthage, eut pour priſonniere vne Damoiſelle ieune, & de fort grande & rare beauté. De laquelle ayant entendu le bon lieu dont elle eſtoit, & comme ſes parens l'auoient de nagueres fiancee à vn grand Seigneur d'Eſpaigne, il le mãda querir, & la luy rendit ſans en auoir voulu aucunement abuſer, encores qu'il fuſt en la fleur de ſon aage, & en libre & ſouueraine auctorité: luy dōnant d'auātage en don & doüaire l'argēt qu'on luy auoit apporté pour ſa rançon. Acte certainemēt de grande continence en vn Capitaine victorieux enuers ſa captiue, & dont Aulugelle faict vn Probleme, auec ce que nous liſons d'Alexãdre le Grand, pour ſçauoir lequel

Excellens epithetes de Temperance.

Exemples admirables de Temperance.

Scipion.

Alexandre le Grand. des deux feit plus vertueusement. Car Alexandre ayant vaincu en bataille le Roy Daire, & tenant prisonniere sa femme, surpassant en beauté toutes les Dames de l'Asie, ieune d'aage, cõme estoit aussi le Monarque victorieux, qui n'auoit superieur à luy, auquel il fust tenu rendre cõte de soy-mesme: il se sçeut neantmoins tant commander, que combien qu'il fust par ses familiers & seruiteurs assez aduerty de l'excellente beauté de ceste Dame, si n'eut-il aucune mauuaise pensee enuers elle: ains l'enuoya consoler, & la feit traicter & seruir auec non moindre honneur & reuerence, que si elle eust esté sa propre sœur. Et à fin de fuyr tout soupçon & occasion mauuaise, il ne la voulut veoir, ny souffrir qu'elle fust menee deuant luy.

Cyrus. La Temperance de Cyrus, Roy des Perses, est aussi fort celebree des historiens. Car estant solicité par l'vn de ses mignons d'aller veoir la belle Panthee, luy disant que sa rare beauté estoit bien digne d'estre veuë: Voila pourquoy (luy respondit ce bon Prince) ie me veux du tout ab-
„ stenir de l'aller veoir maintenant à ta persuasion, de peur
„ que cy apres elle mesme m'induisit d'y aller, par le souue-
„ uenir de sa perfection, me faisant laisser ce-pendant plusieurs affaires de grande importance.

Archite. Archite fut si temperant, que mesmes il ne vouloit pas prononcer vne parole villaine: & s'il estoit contrainct de la dire pour quelque bonne occasion, il l'escriuoit: monstrant par ceste taciturnité, combien la chose estoit deshonneste à faire, que mesmes l'homme deuoit rougir de dire.

Xenocrate. Xenocrate eut vn si grand don de contiuence, que Phryne, tresbelle & excellente courtisanne, ayant gagé auec quelques ieunes hommes, que si elle couchoit auec luy, qu'elle luy feroit rompre sa Temperance: & Xenocrate luy ayant accordé la moictié de son lict, pour seruir d'exemple à ceste ieunesse, il ne s'en esmeut iamais d'auãtage pour chose qu'elle sçeust faire. Dont Phryne toute courroucee respondit le matin à ceux qui luy demandoient la gageure, Qu'elle n'auoit pas couché auec vn homme, mais auec vn tronc de bois.

Isee. Isee Philosophe interrogé de quelcun, qui regardoit vne fort belle femme, si elle ne luy sembloit pas belle: Mõ amy (luy respondit-il) ie ne suis plus malade des yeux:

yeux : & ne la voulut iamais contempler. Caië Gracche Romain, tāt qu'il gouuerna la Sardaigne, ne permeit que femme meit iamais le pied en sa maisō, si ce n'estoit pour demander Iustice. Antigone, Roy de Macedone, ayant ouy dire que son fils estoit logé en vne maison, où il y auoit trois fort belles filles, feit vn edict, que nul Courtisan eust à loger en maison de mere de famille, ayant filles, s'il estoit moins aagé de cinquante ans. Pompee ne voulut iamais parler à la femme de Demetrie, son Libertin: parce qu'elle estoit si belle, qu'il auoit peur d'en deuenir amoureux. Auec ces anciens illustres & vertueux merite bien d'auoir icy lieu ce grand Capitaine, François Sforce, Duc de Milan: duquel la continence fut admirable, comme il estoit encores ieune, & Chef de l'armee des Florentins en la prise de Casenoue. Car comme quelques soldats eussent pris vne fille d'excellente beauté, & que à son instance & grande priere ils l'eussent menee vers luy: Sforce demandant à la fille pourquoy elle auoit eu si grāde enuie de venir vers luy : A fin (luy dit-elle) que tu me tires d'entre les mains des soldats, & pour te complaire. La voyant fort belle, il accepte le party, & la feit coucher le soir auec luy. Mais comme il se voulut approcher d'elle, la fille se ietta hors du lict à deux genoux deuant luy, le suppliant de luy sauuer sa virginité, & la rendre à celuy à qui elle estoit fiancee. Ce que Sforce luy accorda volontiers, voyant l'abondance de ses larmes, tesmoins de la pudicité de son cœur. Voulons nous des exemples de ceste vertu de Temperance en d'autres circonstances de ses effects? L'ambition certes est la plus vehemente & forte passion de toutes celles, dont les esprits des hommes sont trauaillez : & toutefois plusieurs insignes & vertueux personnages l'ont tellement maistrisee par la force de leur Temperance, qu'ils ont accepté souuent, comme par contraincte, & auec douleur, les charges & estats de souueraine auctorité : & aucuns les ont du tout mesprisez, & volontairement delaissez. Pompee receuant du Senat Lettres de puissance absoluë, pour conduire la guerre contre les Rois Tygrane & Mithridatě, s'escria : O dieux, ne feray-ie donques iamais au bout de

C. Gracche.

Antigone.

Pompee.

F. Sforce.

Temperance de Pompee contre l'ambition.

,, tant de trauaux ? & l'enuie me tiendra-elle tousiours tel-
,, lement esclaue, que me brassant iournellement nouuel-
,, les, & grandes charges, ie ne me puisse despestrer de ses
,, lacqs, pour viure doulcement auec ma femme & mes enfans aux champs en ma maison? Pittaque, l'vn des Sages de Grece, se voyant contrainct de prendre la charge d'vne armee, l'acceptant à grand regret, dist deuant tous. O qu'il est difficile d'estre homme de bien! Pedarete Lacedemonien, ayant failly d'estre esleu du nombre des trois cés Senateurs, qui gouuernoiēt l'Estat de Sparte, s'en retourna de l'assemblee tout ioyeux: disant, qu'il estoit tres-aise, qu'en sa ville se trouuoient trois cens hommes meilleurs, & plus gens de bien que luy. Que feit Scipion, duquel nous auons desia parlé, apres auoir exploicté mille glorieux faicts à la grandeur de l'Empire Romain? Forçant la nature de l'ambition, qui est tousiours menee d'vn desir de gloire nouuelle, il changea le demourant de sa vie en repos, abandonnant les affaires d'Estat, & s'en allant tenir aux champs. Torquate & Fabrice s'absenterent de Rome, l'vn pour ne vouloir accepter la Dictature, & l'autre le Consulat. Il n'y a pas long temps, que Aimé Duc de Sauoye, se desmeit volontairement de sa Duché és mains de son fils, se rendant Hermite, & depuis esleu Pape, ceda volontairement le siege à vn autre. Amurathes, second du nom, Empereur des Turcs, apres infinies victoires par luy obtenuës, & auoir vaincu le Roy de Hongrie, se rendit Moyne, de la plus estroicte religion qui soit entr'eux. Ce grand Empereur Charles le Quint resigna-il pas son Empire és mains des Princes Electeurs, se retirant en vn Monastere? Mais qu'elle merueille nous sera-ce d'entendre tous ces exemples des effects de ceste vertu de Temperance, contre les passions estrangeres venues en nous, de nostre nature corrompuë, par le peché, & qui y ont leur regne par l'ignorance du bien: quand nous pouuons veoir, que non seulement la Temperance sert d'vn bon recteur & pedagogue aux passions, desirs & voluptez naturelles & necessaires, & nees dés le commencement auec l'homme, pour les regir par moyen & raison, mais aussi les a souuent con-

Pittaque. *Pedarete.* *Scipion.* *Torquate & Fabrice.* *Aimé.* *Amurathes.* *Charles v.* *Temperance cõmande aux passions necessaires.*

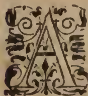
trainct de faire ioug, triomphant de leur necessité, quoy qu'elle soit (comme disoit Thales) inuincible? Et ainsi combien sera-il plus aisé de restreindre, voire du tout ruïner les desirs de folle vanité? Soüs, Capitaine de grand renom, & Roy de Lacedemone, estant assiegé en vn destroict, & en lieu fort aspre. où il n'y auoit point d'eau, apres auoir enduré iusques à l'extremité ceste necessité de soif, il offrit à ses ennemis, qui estoient les Clitoriens, de leur rendre toutes les terres par luy conquises sur eux, moyennant qu'il beust luy & toute sa compagnie, en vne fontaine qui est assez pres de là. Ce qu'estant ainsi accordé par eux, il y achemina tous ses gens. Ausquels il dist, que s'il y en auoit vn qui se voulsist abstenir de boire, il luy cederoit & donneroit sa Royauté de Lacedemone. Mais nul ne s'en voulut passer, ains beurent tous, excepté luy seul: qui descendant tout le dernier à la fontaine, ne feit autre chose que se rafreschir, & arrouser vn petit par dehors sa bouche en presence de ses ennemis, sans boire vne seule goutte. Au moyen dequoy il maintint n'estre tenu aucunement de sa promesse, d'autant qu'ils n'auoient pas tous beu: & continua la guerre au grand honheur & auãtage de son pays. Lysimache, l'vn des successeurs en l'Empire d'Alexandre, n'eut pas si grande puissance sur vne telle passion. Car estant forcé par la soif, il liura sa propre personne & son armee aux Getes ses ennemis. Et apres qu'il eut beu, estant prisonnier: O dieux (dit-il) que ie suis lasche, qui pour vne volupté si courte me suis priué d'vn si grand Royaume? Catõ le ieune trauersant les deserts de Lybie, endura vne tresgriefue soif. Et cõme vn soldat luy eust offert quelque peu d'eau dedans son morion, il la ietta en presence de tous par terre: pour faire cognoistre à son armee, qu'il ne vouloit pas auoir meilleure condition qu'eux. Exemple certes bien memorable pour tous Capitaines: veu que ce qui n'eust peu appaiser la soif d'vn qu'à grand peine, la restraignit en toute vne armee. L'Empereur Rodolphe, qui de bas lieu paruint par sa vertu à ceste dignité, en pareille occasion feit vne memorable response. Car luy ayant esté apporté vn pot plein de biere, en la guerre qu'il faisoit cõtre

Sous. *Lysimache.* *Caton.* *Rodolphe.*

Octocare, Roy de Boësme, en vn lieu ou toute son armee estoit fort trauaillee de soif, ne le voulut receuoir, disant à celuy qui le luy presentoit, Que la soif qu'il auoit, estoit pour toute son armee, non pas seulement pour luy, & que ce pot de biere n'estoit pas pour l'appaiser. Nous lisons de Socrate, que toutes les fois qu'il se trouuoit fort alteré, il ne se permettoit point de boire, qu'il n'eust premierement respandu & gasté le premier seau d'eau, qu'il tiroit luy mesme du puits: A fin (disoit-il) qu'il accoustumast son sensuel appetit à attendre le temps opportun de la raison. Puis que par tels exemples & autres infinis, que l'Histoire contient, nous auons certaine preuue de la force de Temparance sur les passions naturelles & necessaires, combien est-il aisé de croire, qu'elle en peut auoir encores d'auantage sur les autres venuës de dehors en nous, apres estre decheus de nostre premiere creatiõ? Concluõs donques de nostre present discours, que la vertu de Temperance est tres-necessaire, vtile & profitable à la vie heureuse, comme ayant cela de propre, de sçauoir choisir la
" mediocrité és voluptez & douleurs, en gardant l'honne-
" ste & le vertueux, & fuyant le vice, principalement des
" plaisirs charnels: combien qu'elle s'estende aussi à mode-
" rer toutes les actions de nostre vie. Et si le prudent fuit en
" public les choses deshonnestes, le Temperant passe ou-
" tre, les fuyant en la solitude & obscurité. Que si la Iustice
" ne permet d'vser de violence, & faire tort à autruy, la
" Temperance d'auantage ne souffre que l'on offense per-
" sonne: & ainsi est fort biẽ appellee des Philiosphes, Me-
" re de tout deuoir & honnesteté.
"

Socrate.

De l'Intemperance, & de la Stupidité. Chap. 18.



ACHITOB. Estans instruicts de la vertu de Temperance, qui comme ses compagnes consiste en mediocrité, il nous fault maintenant veoir ses extremitez & vices, qui sont Excez & Default. L'Intemperance est totalement son contraire, laquelle (comme dit Ciceron) enflamme, esmeut & trouble la

tranquillité de l'esprit: mais quant au Defaut, ie ne trouue point que les Philosophes luy ayent donné de nom propre. Or à vous (mes Compagnons) ie laisse traicter ceste matiere.

ASER. L'Intemperance (dit Platon) a esté des Anciens ainsi appellee, par ce qu'en icelle ceste peruerse, cruelle, grande, & diuerse beste, la Conuoitise, exerce sa puissance plus qu'elle ne doit, comme aussi fait la Liesse desordonnee. Dont il aduient, que les Intemperans iouyssans du plaisir de leurs sens, imaginent faulsement que la vraye felicité les y accompagne. Mais certes qui obeyt aux voluptez du corps, il sert de tresceruels Tyrans. *Passions dominantes en l'intéperance.*

AMANA. La Nature (disoit Archite) n'a point donné vne plus pernicieuse & mortelle peste, que la Volupté du corps: d'autant que Dieu n'ayant rien donné à l'homme de plus excellent que l'ame & la raison, il n'est rien tant ennemy de ce diuin present, que la Volupté. Car où la luxure & concupiscence domine, Temperance ne peut auoir lieu: & de leur royaume toute vertu est bannie. Mais oyons Aram discourir des vices qui nous ont esté icy proposez.

ARAM. Ie lisois peu de temps y a en Platon, Qu'il y auoit plusieurs pechez, qui deuoient plustost estre appellez punition d'autres pechez precedents, que non pas pechez: & selon la suyte de son propos, si i'ay bonne memoire, il me semble qu'il veult dire, que les hommes se laissans gaigner du commencement au Vice, comme par maniere de passe-temps, ils ne se donnent garde, qu'ils se trouuent incontinent du tout abandonnez (comme dit sainct Paul) à leurs affections vilaines, & au plaisir de leurs cœurs, en toute impureté, & passions turbulentes d'ignominie: de sorte que apres auoir ouuert la porte a leur concupiscence, & desirs de la chair, de paillards, auaricieux, vindicatifs, friands, gourmands, & d'autres moindres imperfections, ordes & salles toutefois, ils deuiennent sodomites, sacrileges, parricides, Epicuriens, Atheistes, & pleins de toutes execrables meschancetez, lesquelles sont compri- *Pechez pour punition d'autres pechez.* *Rom. 1.*

Que c'est d'Intemperance. ses soubs ce mot d'Intemperance, fort bien definy par les Philosophes, estre vn desbordement en volupté, qui force & violente tellement toute raison, qu'il n'y a perte ny dommage, qui puisse empescher ny retenir celuy, " qui en est entaché par longue habitude au vice, de se ietter de propos deliberé, &, comme on dit, volontiers, à " corps perdu, à l'execution de tous ses desirs & cupiditez, " mettant là son seul & souuerain bien, & ne cherchant autre contentement, qu'en ce qui luy apporte & à ses sens " plaisir & volupté. C'est pourquoy Aristote fait difference entre l'Intemperance, & Incontinence (combien que par plusieurs elles soient prises l'vne pour l'autre) *Differẽce de l'Incõtinent & Intemperant.* disant, que l'Incontinent n'agist pas eslisant & consultant, veu qu'il sçait bien le mal qu'il faict, estre mal, & auoit bien resolu de ne le suyure: mais par les perturbations surmonté, il succombe: là où l'Intemperant opere le mal par election qu'il a faicte de le suyure, comme chose bonne & desirable, par habitude de vice, & ne se repent iamais de l'auoir faict, ains y prend plaisir: comme au contraire de l'Incontinent la repentance suit de bien pres le peché. Ainsi donques l'Intemperance procede de *Effects & fruicts de l'Intemperance.* s'estre totalement addonné au Vice. Ce qui faict que la partie sensuelle & irraisonnable de l'Ame n'a plus de debat contre la raison, pource qu'elle est lors comme toute morte, & se laisse aller à des vices enormes, & contre nature, & à tous desirs de la chair: la diuinité de l'Ame estant tellement affoiblie, qu'elle n'a plus de force, ny de sentiment de son essence, ennemie de Vice. Et ainsi s'accoustumant à ne suyure que les voluptez du corps, elle delaisse totalement Dieu: qui se voyant delaissé, l'abandonne à ses concupiscences, d'où s'engendre ceste extreme & contre nature Luxure, ceste Enuie mortelle, venimeuse & sanguinolente, ceste Cruauté furieuse & barbare, ceste Auarice insatiable, ceste Ambition sanguinaire, & autres maladies incurables de l'Ame, trop cogneuës entre nous, & dont la suyte de nos discours nous donnera plus ample intelligence. Ainsi nous " voyons, que l'Intemperance (comme dit Ciceron) est la mere de toutes les perturbations de l'Ame, faisant, di-

soit Socrate, que l'homme ne differe en rien de la beste: «
pource que ne pensant point à ce qui est le meilleur, il «
ne cherche que par tous moyens d'assouurir ses effrenez «
desirs de volupté & luxure,& ne se sert non plus de la rai- «
son,que les bestes. L'Intemperance, dit Eusebe, corrompt «
l'ame,& perd le corps : en ce que pour l'amour de la volu- «
pté,& pour luy complaire, elle contrainct l'hôme de faire *Belle similitude.*
ce qu'il sçait bien estre deshonneste & vilain. Et comme
les vents tourmentent la nauire qu'ils ont saisie, or çà or «
là,& l'empeschent d'estre regie par son gouuerneur : ainsi «
l'Intemperance esmouuant l'Ame, & la contraignant d'e- «
stre desobeyssante à la raison, ne la laisse iouyr de la tran- «
quillité,qui est le port asseuré à l'abry de tous vens. L'In- «
temperance,dit Aristote, est vn vice de la partie concupi- «
scible, par laquelle nous desirons iouyr des voluptez illi-
cites. C'est son office d'eslire la iouyssance des voluptez
pernicieuses & vilaines, & d'estimer qu'il n'y a que ceux
qui passent leur vie en icelles, qui viuent heureusement.
Ce vice est inseparablement suyuy d'vne perturbation de *Vices qui suyuent l'Intemperance.*
tout ordre,d'impudence,de mal-seance, de luxure, de pa-
resse,de negligence.& de dissolution.Bref, l'Intemperan-
ce remue & trouble toute la tranquillité de l'esprit,& cô- «
duit les hommes à toute espece de meschanceté, la fin de «
l'vne estant le commencement de l'autre : ce que Socrate
appelloit punition de peché, qui ne purge, mais tue le
mal-faicteur: n'y ayant dissolution, en laquelle l'Intem-
perant ne se plonge: nul malefice ny cruauté, qu'il n'exe-
cute, pour satisfaire à ses impurs desirs & insatiables
cupiditez : nulle crainte ny danger eminent, qui l'en re-
tire. Et si d'auantage le plus souuent il s'efforce de don-
ner gloire & honneur aux plus execrables forfaicts, se
fantasiant des songes correspondans à ce que plus il de-
sire : ressemblant les Maniacles, qui ont tousiours de- *L'Intemperant ressemble aux Maniacles.*
uant les yeux les Idees qui causent l'apprehension de
leur furie, & s'arrestent en la vision de ce qui trou-
ble le plus leur cerueau offensé. Or à fin de nous rendre
ce vice d'Intemperance de tant plus odieux, & de nous
esmouuoir d'auantage à fuyr les causes qui le nourris-

sent, mettans peine d'en coupper toutes les branches & pernicieux fruicts qu'il porte auec soy, comme superfluité, gourmandise, ambitiõ, orgueil, & autres desbordemens en toutes delices, dõt nous discourerons particulieremẽt cy apres: rememorons des exemples des pernicieux effects qu'il a produicts en ceux, qui se sont volontairement rangez soubs sa tyrannique domination. Quand nous auriõs espluché toutes les histoires anciennes, malaisément pourriõs nous en alleguer vn tesmoignage plus euident, que la vie de l'Empereur (mais plustost monstre en nature) Heliogabale: Pource qu'il n'y a iamais eu espece de meschanceté malheureuse, de detestable luxure, d'iniustice, & de cruauté, dont il ne se soit souillé: montant à telle rage & frenaisie de vice, que se voulant faire femme, & se marier à vn de ses mignons, pensant en ce sexe pouuoir mieux assouuir sa lubricité, il s'accoustra de telle façon, qu'il ne fut ny homme ny femme. Et cognoissant qu'il estoit impossible, que pour son impieté & vie deprauee il euitast quelque malheureuse fin, & mort violente, au lieu que cela luy deuoit seruir d'occasion de s'amẽder, il estoit tellement ensorcellé d'Intẽperance, qu'il s'apprestoit des venins tout prests pour s'empoisõner, s'il se trouuoit pressé de ses ennemis. Et à fin de rendre sa mort luxurieuse, comme il desiroit, il les gardoit dans des vases de pierres precieuses. Il feit aussi prouision de laqs de soye pour se pendre, s'il voyoit que ce fust le meilleur pour luy, que non pás de s'empoisonner. Ou bien pour se tuer, il gardoit des cousteaux de metaux precieux. Et feit semblablement edifier vne haulte Tour toute doree pour se precipiter: le tout pour choisir selon l'occasion plus à propos la mort, ne desistant ce pendant de sa vie execrable: Laquelle il finit par iuste iugement de Dieu, priué de tous les moyens, dont il desiroit se seruir en la mort, & estranglé par les soldats de sa garde, qui le trainerent ainsi par tous les endroicts de la ville de Rome.

Heliogabale.

Neron, l'vn de ses predecesseurs, n'auoit pas esté beaucoup meilleur que luy. Car il tua vn Consul Romain, nommé Attique, pour iouyr librement de la femme d'iceluy: & se pleut tellement en toute cruauté, qu'il fut

Neron.

homicide de sa propre mere, de son frere, de sa sœur, & de deux fẽmes qu'il eut, Octauie, & Poppee. Feit aussi mourir son Precepteur Seneque, & autres infinis gens de bien. Mais sa fin ne desmentit sa vie. Car estant hay de tous, & cherché à mort, il se tua soy-mesme. Commode, autre Empereur, ne trouuant dequoy assez satisfaire à son Intemperance en trois cens concubines, & trois cens bougerons qu'il auoit en son Palais, fut incestueux de ses propres sœurs, comme auoit aussi esté Caligule: l'vn tué par sa femme, & l'autre estranglé par sa concubine. Procule aussi, Empereur Romain, fut tant addonné à luxure, qu'il se vantoit d'auoir engrossé en quinze iours cent vierges de Sarmatie, qu'il auoit faict prisonnieres en guerre. Chilperic premier Roy de France, pour mieux iouyr d'vne paillarde qu'il espousa depuis, à sçauoir Fredegonde, contraignit sa premiere femme, nommee Andouere, de se rendre Religieuse, & feit mourir deux des enfans qu'il auoit eu d'elle, par le conseil de sadicte concubine: puis en secondes nopces ayant espousé Galsonde fille du Roy d'Espagne, la feit estrangler, se mariant à Fredegonde: laquelle depuis voyant qu'il s'estoit apperceu de sa lubricité & scandaleux gouuernement, le feit tuer: Punition certes iuste & permise de Dieu pour son Intemperance. Xerxes Monarque des Perses, fut tant intemperant & luxurieux, qu'il proposoit des prix à ceux qui pourroient inuenter quelque nouuelle sorte de volupté. Aussi venu en Grece auec vne multitude infinie d'hommes pour la subiuguer, il fut battu & chassé comme effeminé & pusillanime, par vn bien petit nombre de gens. Epicure, Philosophe de grande litterature, fut si intemperant, qu'il meit le souuerain bien en la Volupté. Sardanapale, Monarque du premier des quatre Empires, à sçauoir de Babylone, fut si addonné à luxure & Intemperance, qu'il ne bougeoit tout le long du iour parmy des troupes de femmes, habillé comme elles, & filant de la pourpre. Dont il se rendit tant odieux, que deux de ses Lieutenans le iugeans indigne de commander à l'Asie, & à tant de gens de bien qui estoient soubs son Empire, esleuerent ses subiects contre luy, le vainquirent en bataille: & desesperant de son sa-

Commode. *Caligule.* *Procule.* *Chilperic I.* *Xerxes.* *Epicure.* *Sardanapale*

lut, feit dresser en vne place fermee, dedans la closture de son Palais, vn grand tebernacle faict de charpenterie, qu'il feit enuironner de bois sec en grande quantité: puis y feit entrer sa femme, & ses concubines que plus il aimoit, y faisant aussi porter toutes ses richesses: & s'enfermant tout le dernier, ses eunuques & seruiteurs, suyuāt le serment qu'il en auoit pris d'eux, meirent le feu audict tabernacle, dont soudain fut bruslé le miserable Roy des Chaldeens & Assyriens, & tout ce qui estoit auec luy, finissant sa Monarchie, que ses Lieutenans victorieux diuiserent entre eux, l'vn se portant pour Roy de Babylone, & l'autre de Mede. Anthoine, l'vn des successeurs en l'Empire de Cesar, procura sa ruïne par son Intemperance & lubricité, suscitant contre luy l'enuie & le murmure des Romains, pour sa nonchalance au faict des armes, en la guerre où il estoit Chef contre les Parthes: laquelle il precipita tellement, à fin de retourner vers Cleopatre, Royne d'Egypte, sa concubine, que sans faire chose digne de sa premiere reputatiō, il perdit plus de vingt mille hōmes des siens. Et depuis Octauian, son compagnon en l'Empire, s'estant armé contre luy, pour se venger de l'iniure qu'il luy faisoit, laissant sa sœur, qu'il auoit espousee, pour viure en son impudicité: en la bataille qu'il luy dōna, Anthoine voyant fuyr s'amie Cleopatre, qui l'auoit accompagné en ceste guerre, il la suyuit auec soixante galleres siennes, encores que le combat fust égal, & la victoire en doubte: trahissant ainsi ceux qui combattoient pour luy, pour suyure celle, qui l'auoit desia cōmencé à ruïner, à fin qu'elle acheuast de le destruire: comme il luy en aduint. Car estant assiegé dans Alexandrie par ledict Octauian, sans esperance de salut, il se donna de son espee au trauers du corps: dont il mourut: & Cleopatre se feit aussi mourir par la morsure d'vn Aspic. Boleslas II. Roy de Polongne, s'estant addonné à toute Intemperance & souillure, ne faisoit aucune difficulté de rauir les femmes à leurs maris. Dont l'Euesque de Cracouie l'admonestant souuēt, & ayāt à cause de sa perseuerāce obstinee procedé cōtre luy iusques à excommunication, il fût transporté de telle fureur, qu'il tua ce sainct personnage. Puis apres ses

Anthoine.

Boleslas 2.

subiects luy courant sus, il fut contrainct de s'enfuyr en Hongrie, où transporté de son sens, il se tua soy-mesme. L'Empereur Adrian feit telle gloire de tout execrable vice, qu'il commanda edifier vn Temple & vn superbe Sepulchre à vn homme deprauë, nommé Antinoüs, duquel il auoit miserablement abusé en sa vie: Ordonnant d'auantage, qu'on celebrast tous les ans les ieux & esbats, appellez de son nom Antinoïens. De nostre temps Iean Case, Archeuesque de Beneuento, Legat à Venise, a escrit vn liure à la louange de ce peché abominable de Sodomie. Sigismond Malateste, Seigneur d'vne partie de la Romagnole, Prouince d'Italie, s'efforça de cognoistre charnellement son fils Robert, lequel enfonçant son poignard dans le sein de son pere, vengea tant grande meschanceté. Par tels exemples & autres infinis, dont les histoires sont pleines, il appert assez, que l'homme bruslant d'Intemperance, ne se soucie à quel prix, hõte, perte ou dommage, il puisse paruenir à l'execution de tout ce qu'il se propose pour son plaisir & volupté: Comme s'il proposoit de s'eterniser par insignes meschãcetez, ainsi que nous lisons de celuy qui brusla le Temple de Diane, mis pour la cinquiesme merueille du monde, & qui fut basty en deux cens vingt ans par les Amazones dans la ville d'Ephese en Asie: les planchers duquel estoient tous de bois de Cedre, & les portes & lambriz de Cyprez: ce mal-heureux confessant n'auoir mis le feu en si superbe edifice, que pour laisser renommee de luy au monde. Mais il fut defendu, que nul n'escriuist son nom. Toutefois il est nommé par Solin & Strabon, Erostrate: & de luy vint le prouerbe, quãd quelqu'vn se vouloit rẽdre fameux par vn vicieux acte, on disoit, C'est la renommee d'Erostrate: laquelle aussi nous pouuons adapter à tous les Intemperans. Quant au defaut de la Temperance, dont il a esté faict mention au commencement de nostre present discours, & qui n'a point de propre nom, mais improprement est appellé par quelques vns Stupidité, il est trop rare entre les hommes, qui sont naturellement tous voluptueux, & menez de quelques desirs & conuoitises. Car où est ce-

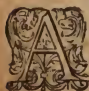
Adrian. *Iean Case.* *Sigismond Malateste.* *Du Temple de Diane.* *Renommee d'Erostrate.*

luy tant hebeté & ſtupide, qui n'ayt quelque ſentiment de volupté, & qui ne ſoit eſmeu de gloire & d'honneur? Tel homme ſeroit à bon droict tenu pour deſpouillé de tout ſentiment, & ſemblable à vn tronc de bois. Auſſi la Temperance n'eſt pas d'eſtre priué de tous deſirs & conuoitiſes, mais bien de les ſurmonter. Et ceſtuy (dit Ciceron) qui n'a iamais pratiqué parmy les voluptez & delices, & n'a point eu de ſentimens d'icelles, ne doit pas eſtre dit Temperãt. Car il n'a faict aucune choſe, qui puiſſe teſmoigner de ſa continence & modeſtie. Ainſi nous n'auons pas grand ſubiect d'employer le temps à blaſmer ce vice de Default, duquel les hommes ſont trop ſoigneux de ſe garder. Mais pour venir à la concluſiõ de noſtre diſcours, nous dirons auecques Ariſtote, que les con-
" cupiſcences changent les corps, & font deuenir les ames
" enragees, & que tous ceux qui ſont infectez d'vn ſi per-
" nicieux & damnable vice, comme eſt l'Intemperance,
" ne ſont pas hommes, mais monſtres en nature, menans
" vne vie du tout ſemblable à celle des beſtes ſauuages:
" leſquelles priuees de toute raiſon, ne ſçauent rien de
" meilleur ny de plus honneſte, que la Volupté: ne cognoiſſent point la iuſtice de Dieu, ny ne reuerent la beauté de la Vertu: ains employent tout ce que la Nature a mis en elles de hardieſſe, de ruſe, & d'efficace, à aſſouuir & accomplir leurs cupiditez. Que ſi la mort apportoit aux hommes comme aux beſtes vn definement de tout ſens, & vne totale abolition de l'ame, il ſembleroit grãd gaing aux Intemperans, de iouyr durant leur vie de leurs deſirs & conuoitiſes, & auoir bonne occaſion de vieillir & fondre en leurs ordes & ſalles voluptez. Mais puis que nous ſçauons (& certes bien ignorant & treſ-malheureux eſt tout homme qui en doubte) qu'apres la mort le ſens demeure, & que l'ame ne meurt auecques le corps, ains qu'il y a peine appreſtee aux malins, voire qui iamais ne ceſſe: regardons à faire la volonté de noſtre Pere qui eſt és cieux, pendant que nous en auons le temps, à fin qu'au iour du triomphe de ſon Fils eternel, nous n'oyons à noſtre confuſion ceſte ſentence

La vie des Intẽperans ſemblable à celle des beſtes.

de sa bouche : Allez, departez vous de moy ouuriers d'iniquité: lors que les iustes reluiront comme le Soleil au Royaume de Dieu, & les iniques seront precipitez au feu eternel, où sera pleur & grincement de dents. *Luc. 13.*

De la Sobrieté, & Frugalité. *Chap. 19.*



RAM. Socrate auoit accoustumé de disputer diligemment & grauemēt du viure, comme d'vne chose de grande importance. Car il disoit, que la continence du boire & manger estoit comme le fondement & le principe de bien sçauoir. Aussi certes l'esprit se trouue bien plus prompt à comprendre toute bonne raison, quand les effects du cerueau ne sont point empeschez par vapeurs, que la superfluité des viandes y enuoye. Ie suis donques d'aduis que nous traictions de la vertu de Sobrieté, qui depend de la Temperance, & est comprise soubs la premiere partie d'icelle, à sçauoir Continence. *La maniere de viure est de grãde importance.*

ACHITOB. « Viure bien & frugalement (dit Platon) est « viure temperammēt: &, comme disoit Epictete, il y a grā- « de difference entre bien, & somptueusement viure. Car « l'vn prouient de Temperance, frugalité, discipline, hōne- « steté, & de moderation de l'ame contente de ses biens : & « l'autre de l'intemperance, luxure, & mespris de tout ordre « & moyen. En fin l'vn est suyuy de vitupere, & l'autre de « vraye & durable louange.

ASER. « Nous ne nous sçaurions biē seruir de l'esprit (dit « Ciceron) réply de beaucoup de viande. Et d'auātage, nous « n'auons pas à gratifier seulemēt au ventre & aux entrail- « les, ains aussi à l'honneste ioye de l'esprit. Car ce qui est « contenu és autres, perit. mais l'ame separee du corps, de- « meure perpetuellement. Oyons donques Amana, duquel nous pourrons entendre combien la Sobrieté est necessaire à la vie heureuse.

AMANA. Si nous nous mettons deuant les yeux la lōgue & heureuse vie des Anciēs, pendant qu'ils ont gardé la Sobrieté & Frugalité, il est sans doubte, que nous

Cause de la lõgue vie des Anciens, & de la briefueté de la nostre.

attribuerons vne des principales causes de la nostre tant briefue, & pleine d'infirmitez, au luxe, superfluité, & curiosité de nourriture, qui se voit auiourd'huy parmy nous. Le viure de nos premiers peres n'a-il pas esté par vn fort long temps, de fruicts, laict, miel, & eau? Qui a iamais approché depuis de leurs ans longs & heureux? Quels apprests de viures exquis eussent pensé trouué six cens mille Israëlites, qui sortirent d'Egypte pour aller en vne terre nouuelle, cheminãs quarãte ans par les deserts, ne beuuans que de l'eau, voire en ayans souuent faulte? Apres ces premiers siecles les Grecs & Romains ont sur toutes autres nations aimé la Sobrieté. Et comme les Hebrieux auoient accoustumé de ne manger qu'vne fois le iour, sçauoir est à disner, les Grecs souppoient seulement. C'est pourquoy nous lisons, que Platon estant interrogé s'il auoit veu aucune chose nouuelle en Sicile, respondit y auoit trouué vn Monstre en nature, qui mangeoit deux fois par iour. Cela disoit-il pour Denys le Tyran, qui le premier en amena la coustume en son pays. Du temps de Iules Cesar, les Germains, gens fort robustes & belliqueux, viuoient seulement de laict, froumage, & chair, ne sçachãs que c'estoit ny de bled, ny de vin, ny de labourer, ny de semer. Combien y a-il mesme auiourd'huy de milliers d'hommes és regions & Isles Occidentales, qui ne sçauẽt que c'est de toute superfluité & delicatesse de nourriture: ains viuent longuement & bien sains en toute frugalité, la plus part d'herbes & de racines, dõt ils font des tourteaux au lieu de bled, & les autres de chairs crues? En quoy il est bien aisé de iuger, que la Sobrieté est la conseruatiõ & l'entretien de la santé, & de la force & vigueur naturelle, & par cõsequent de la vie de l'hõme. Mais quãd nous voudrons regarder plus hault, & des yeux de l'entẽdement remarquer le supréme degré de gloire, & louange immortelle, que iadis meriterent tant de Camilles, Scipions Fabrices, Fabiens, Metelles, Catons, & mille autres celebres familles, qui exploicterent tant d'actes memorables par leur propre vertu, viuans ce-pendant d'vne vie si simple & sobre, que la plus part se contentoient de pain, herbes & eau, endurans & supportans gayement tou-

Les Anciens ne mangeoiẽt qu'vne fois le iour.

Vie simple & sobre des plus celebres Romains.

tes iniures du ciel, allãs mal-vestus, & mesprisans du tout l'or & l'argent: il est sans doubte, que nous iugerons ceux là biẽ aueugles & esloignez du but de telle gloire & honneur, qui n'embrassent que toutes dissolutions, superfluitez, luxure, yurongneries, orgueil, & toutes autres telles imperfections, qui ont auiourd'huy la vogue entre nous, qui voyons le vice monté iusques là, qu'il faut autant rougir, par maniere de dire, de parler de la vertu en mille compagnies, ou bien d'estre vertueux, comme en ce temps heureux des Anciens on rougissoit du vice, & d'estre vicieux. Aussi certes ie croy, que telles gens eshõtez se soucient peu de la gloire de plusieurs siecles, puis que d'vne impieté brutale ils ne viuẽt que pour le corps, sans aucun soucy de l'ame, n'y de la vie seconde. Que dis-ie pour le corps? mais plustost ils en sont les vrais destructeurs, puis qu'ils ne peuuẽt nier que la Sobrieté ne soit vn grand bien & ayde pour entretenir la santé & la vigueur corporelle, chassant les maladies, & seruant d'vn bon fondement pour paruenir à vne heureuse vieillesse.

De la corruption de nostre siecle.

Sobrieté est vn aide à la santé.

" L'experience en est assez cogneuë à vn chacun, quand il n'y auroit autre preuue, que nous voyons le simple peuple viuant de pain & d'eau auec trauail, vieillir en santé, & nos Princes & grands Seigneurs nourris delicatement en oysiueté, mourir ieunes, tourmentez d'infinies maladies, & principalement quand ils viennent vn peu sur l'aage. Mais d'auantage, que tels dissoluz, ayans pour le seul but de leurs desirs la volupté, sçachans que la Sobrieté mene ceux qui la suyuẽt, à de beaucoup plus grandes & parfaictes voluptez, que ne faict l'Incontinence & superfluité. Car ces excessifs n'attendans iamais ny la faim ny la soif, ny les autres plaisirs du corps, pour y aller par intemperance au deuant, n'en reçoyuent que le plaisir à demy. Mais les Sobres & temperans supportans " vn long temps le desir d'en iouyr, les goustent beaucoup " plus parfaicts: d'autant que (comme dit Ciceron) le plaisir de la vie est plustost au desir, qu'en la satieté. Et si quelqu'vn excede le moyen, les choses plus aggreables deuiennent plus mal-plaisantes. Ne voyons-nous pas aussi, que le corps non aggraué, ny noyé de viande

Le plaisir n'est en la satieté.

& vin, se trouue bien plus dispos & temperé à toute bonne action? Quant à l'esprit, pour lequel principalement nous deuons viure, il en est bien plus prompt & deliure à comprendre que c'est de la droicte raison, & vraye honnesteté. Car (cōme dit Aristote) la Sobrieté faict, que l'on iuge bien mieux, & selon la verité, de toutes choses: & ainsi est tres-necessaire pour acquerir la Philosophie. Elle retient aussi en la pensee du sage, ce que le fol sans discretion a en la bouche. Et pourtant (disoit Cares) nous nous deuons efforcer de refrener par tous moyens nostre ventre: veu qu'il est le seul tousiours ingrat des plaisirs que l'on luy faict, demandant continuellement, & plus souuent qu'il n'a de besoin: & quiconque ne luy pourra commander, accumulera tous les iours des maux sur les maux. Mais la Frugalité & Sobrieté est maistresse des bons conseils, & indice de chasteté. C'est pourquoy Tite Liue louë plus la sterilité d'vne contree, que la fertilité: disant, que les hommes d'vn pays gras & fertile sont ordinairement poltrons & couards: mais qu'au contraire la sterilité d'vn pays rend les hommes sobres par necessité, & consequemment soigneux, vigilans & industrieux: comme estoient les Atheniens situez en lieu fort infertile. Nous prisons la Frugalité (disoit Paulonie) non pas comme estimans les choses vtiles & de peu de prix: mais à fin que par son moyen nous augmentions la grandeur de nostre cœur. Que si le plus grand & souuerain bien de l'homme est (disoit Solon) n'auoir aucun besoin de nourriture, il est tout manifeste, que le second apres est, de n'en auoir besoin que de bien peu. Mais auec tant de bonnes raisons de ces grands personnages, est bien considerable le conseil d'Epictete, disant, que quand nous voudrons manger, il nous faut penser, que nous auons deux conuiez à receuoir, le corps, & l'ame: & que tout ce que l'on mettra au corps, s'escoulera bien tost: mais ce qui entrera de bon en l'ame, demeurera eternellement. Et à ce propos Timothee, Capitaine Grec, ayant souppé en l'Academie chez Platon, d'vn apprest sobre & simple (car ses plus grands festins estoient d'oliues, de froumages, de pommes, & de choux, pain & vin) sceut biē dire,

Les biens que la Sobrieté cause en l'ame.

Sterilité preferee à fertilité.

Le plus grād bien de l'hōme.

Festins de Platō & des autres sages.

dire, que ceux qui souppoiét auec Platon, s'en trouuoient “ encores bien le lendemain, voire vn bien long temps a- “ pres. Aussi ces Sages s'assembloient en conuiues retranchez de tous excez, non pour y emplir leurs ventres, mais pour y cultiuer leurs esprits, & apprendre les vns des autres, par leurs beaux discours de Philosophie: ausquels l'ame du vertueux prend plus de goust, que non pas son corps aux sauoureux & delicats repas. Tels estoient les festins de Pythagore, Socrate, Xenocrate, & des autres Sages de la Grece: où la discussion des bons & doctes propos qui y estoient tenus, causoit par le ressouuenir d'iceux, vn plaisir, auec profit fort aggreable, & de longue duree, à ceux qui y assistoient. Et quant aux voluptez du boire & du manger, ils en tenoient la recordation pour chose indigne des hommes d'honneur, & qui deuoit passer comme l'odeur d'vn parfum. Ne vouloient non plus permettre, qu'en leurs assemblees on introduisist la vanité d'aucuns fols plaisirs, comme de sons d'instrumens, & ioueurs de farces, ou autres ieux, que les Sages doyuent plustost estimer empeschemens de plaisir, que plaisir aucun: Pource que ayans dedans eux-mesmes assez dequoy se recreer; & se resiouyr par leurs doctes deuis, ce seroit pure follie, de mendier des delectations peregrines & friuoles au dehors. Aussi estce (dit Plutarque) la partie de l'Ame, qui est brutale, tenant de la beste paissante, & qui n'est capable de la raison, que l'on appaise, range & dispose par chants & par sons que l'on luy chante & sonne: tout-ainsi qu'auec sifflemens des léures ou des mains, ou au son d'vn flageolet, les bergers font leuer ou coucher les moutons, qui n'entendroient pas vn langage articulé ayant quelque substance. C'est pourquoy ie loué Euripide, reprenant ceux qui vsent de la lyre durant vn festin: Car il faudroit “ (dit-il) plustost appeller la musique, quand on est en “ cholere, ou bien en dueil, que lors que l'on est en fe- “ ste & en ioye, pour se lascher encores plus en toute volupté. Et me semble que les Egyptiens faisoient mieux, ayans ceste coustume d'apporter au milieu de leurs banquets vn Anatomie seiche d'vn corps mort, à

Contre la vanité des fols plaisirs és festins & banquets.

Coustume des Egyptiens és leurs banquets.

fin que l'horreur d'icelle les contint en toute modestie. Sur quoy la memoire de l'Empereur Henry troisiesme se rend fort recommandable, lequel bannit à ses nopces toutes pompes & vanitez, & en dechassa les batteleurs, y faisant venir vn grand nombre de pauures en leur lieu. La coustume qu'obseruoient les Lacedemoniens, viuans soubs les loix de Lycurgue, est aussi memorable, en ce qu'ils ne permettoient point qu'on leur portast aucunes torches ou lumiere au partir des festins de nuict: à fin que ce leur fust plus grande occasion de craindre à s'enyurer, pour ne receuoir la honte de n'auoir peu seuls trouue leurs maisons. Mais en ce temps heureux, les vignes se plantoient & cultiuoient plustost pour boire du vin en maladie, que non pas en santé: de sorte que le vin ne se vendoit pas és tauernes, ains és boutiques des Apothicaires. Et reigloient volontiers ces sages Anciens leur boire, suyuant ce que souloit dire Anacharsis, Que le premier traict que l'on beuuoit, deuoit estre pour la soif: le second, pour la nourriture: quant au troisiesme, que c'estoit pour la volupté: & le quatriesme, pour la fureur. Pythagore beaucoup plus religieux en ceste matiere, & qui viuoit d'herbes, de fruict, & d'eau seulement, disoit, Que la vigne apportoit trois raisins: le premier desaltere, le deuxiesme trouble, & le troisiesme hebete totalement. Il ne beut iamais vin, ny ce grand orateur Demosthene, ny plusieurs autres grands personnages, dont l'Histoire faict mention. Le vin mesme estoit defendu aux Roys d'Egypte, & n'en beuuoient qu'à certains iours & par mesure. Aussi porte il auec soy de pernicieux effects, tant à l'ame qu'au corps: d'iceluy procedant la principale & plus commune cause des maladies du corps, & infirmitez de l'ame. Or continuant les exemples de l'amour des Anciens à la vertu de Sobrieté: Ce fut elle qui feit refuser à Alexandre le Grand les cuysiniers & pastissiers que luy enuoyoit Ada, Royne de Carie, luy mandant qu'il en auoit de meilleurs: à sçauoir pour le disner, le leuer matin, & cheminer long temps à pied auant iour: & pour le soupper, le peu disner. Toutesfois à la parfin les delices & richesses Persiennes (com-

Henry 3.

Coustume des Lacedemoniens.

Du boire des Anciens.

Le vin defendu aux Rois d'Egypte.

Sobrieté d'Alexandre.

me c'est tousiours le propre de tels biens) feirent changer à ce vertueux Monarque sa maniere louable de viure, approuuant les excez de boire: pour lesquels mieux authoriser, il meit prix de six cens escus pour celuy qui boiroit le mieux, & appella de son nom vne grande couppe. Laquelle comme il eut presentee à Callisthene, l'vn de ses fauoris, il la refusa, disant: Qu'il " ne vouloit point, pour boire en Alexandre, auoir be- " soin d'vn Esculape. Dont le Roy se sentant picqué, " fut tant irrité, qu'il le feit mettre dans vne cage auec des Chiens: où il se feit mourir d'vn poison, impatient de sa captiuité. En quoy nous auons à noter, combien est ridicule la lourderie de ceux: qui pour crainte, non d'vn tel traictement que receut ce Sage, mais seulement d'estre tenus & reputez mal-gracieux & inciuils; se iettent au danger d'vne griefue maladie, pour ne refuser à boire d'autant, quand ils y sont inuitez, monstrans assez qu'ils ont bien faute de bon iugement, & de propos agreables, pour entretenir leurs amys, sans yurongner ny gourmander. Que s'ils sçauoient vser de refus dextrement & de bonne grace, oultre qu'ils y auroient profit, leur compagnie se rendroit encore plus desirable, que pour leur yurongnerie. Cyrus, Monarque des Perses, dés son enfance donna vn grand tesmoignage, combien il deuoit vn iour estre sobre. Car estant interrogé par Astyages son ayeul, pourquoy il ne vouloit point boire de vin. De peur (respondit-il) que l'on ne me donne du venin: Pource que ie pris garde hier, que vous celebriez le iour de vostre Natiuité, que parmy force vin que vous beustes, il falloit bien que l'on y eust meslé du poison: d'autant qu'à l'issue de table il n'y auoit pas-vn de tous ceux qui estoient au festin, qui fust en son bon sens. Aussi ce vertueux Prince tousiours du depuis vescut fort frugalement, comme nous en peult seruir de bonne preuue la response qu'il feit vn iour à Artabazus, ainsi qu'il marchoit en guerre, luy demandant ce qu'il vouloit qu'on luy portast pour son soupper: du pain (dict-il) car i'espere que nous trouuerons "

Contre l'yurongnerie.

Cyrus.

„ quelque fontaine qui nous fournira de breuuage. Porus tres-genereux Roy d'Inde, ne viuoit que d'eau & de pain. Phaotes aussi Roy du mesme pays: & les plus grands festins qu'il faisoit, & permettoit de faire à ses Courtisans, estoient seulement d'vne sorte de venaison.

Porus. *Phaotes.*

Alphonse. Alphonse, Roy d'Aragon & de Sicile, fort sobre, quelques vns de ses Princes luy demandans, pourquoy il ne
„ beuuoit point de vin: Pour-ce que (dit-il) par le vin la
„ sapience est empeschee, & la prudence obscurcie, qui seu-
„ les peuuent rendre digne vn Roy du nom qu'il porte. A-

Agesilaus. gesilaüs, Roy de Lacedemone, s'estant de tout tẽps nourry en la discipline de Lycurgue, qui auoit banny d'icelle ville tout luxe & superfluité, par l'entier desery de l'or & de l'argent, se rendit fort admirable en la simplicité de son viure, & au vestement de son corps, s'y gouuernant comme les plus mediocres de ses subiects: & souloit di-
„ re (comme aussi il le pratiquoit) que celuy qui comman-
„ doit à plusieurs, les deuoit surmonter, non en mignardi-
se ny delicatesse, mais en tolerance de labeur, & force de cœur. Et le fruict qu'il disoit en recueillir, estoit la li-
„ berté, de laquelle il s'asseuroit ne pouuoir estre priué par
„ aucune mutation de fortune. Et comme passant auec son armee par le pays des Thasiens, ils luy eussent enuoyé rafreschissement de farines, & de viures delicieux, confitures & patisseries, il ne retint que les farines. Et importuné des autres de receuoir le tout: Departez donques (leur dit-il) si bon vous semble, le reste entre les Ilots (qui e-
„ stoient leurs esclaues:) car il n'est point conuenable à
„ ceux qui font profession de force virile & de prouësse, de
„ receuoir telles friandises: Pour-ce que ce qui amorce &
„ alleche les hommes de seruile nature, ne doit point aggreerà ceux qui sont de courage franc & libre. Mais au-

Belle instruction pour les Roys.

La friandise de la table asseruit les hommes pusillanimes.

iourd'huy, ie vous prie, y a-il chose qui tant attire, & retienne les hommes pusillanimes au seruice des grands, que la friandise de leur table? Aussi ne fut pas mal à propos appellé par les Anciens vn homme riche, tenant opulente table, Tyran, comme forçant les hommes à le suyure, & a luy obeyr. Toutefois le cœur magnanime ne se laisse iamais prendre par tels appasts. Mais continuons

les exemples de Sobrieté. Pompee le Grand, ayant toute sa vie aimé toute la modestie & frugalité, en donnant encores vn asseuré tesmoignage, estant pour vne longue maladie fort desgousté. Car son Medecin luy ayant ordonné le manger d'vne grifue, ses seruiteurs luy feirent entendre, qu'il seroit bien mal-aisé d'en recouurer, pource qu'elles estoient hors de saison, sinon chez Luculle, qui en faisoit nourrir toute l'annee, & lequel luy en donneroit bien volontiers. Comment (dit-il lors) si Luculle n'estoit friand & gourmand, Pompee ne sçauroit-il viure? non, non que l'on m'appreste de ce qui se recouure facilement. Marc Caton, ayant surmõté les Espagnes, & triomphé d'insignes victoires, ia vieil & fort riche, ne voulut rien adiouster à son ancienne façon de viure fort austere: ains il ne beuuoit gueres que de l'eau, & ne mangeoit ordinairement que du pain & du beuf, trauaillant aux chãps en temps de paix, autant que le moindre de ses seruiteurs. Epaminonde, le plus grand Capitaine & Philosophe de son temps, viuoit si frugalement & temperamment, qu'ayant esté inuité par vn sien amy à soupper, & y voyant de la superfluité & sumptuosité, il s'en retourna tout indigné, disant, qu'il pensoit auoir esté conuié pour sacrifier, & viure ensemble honnestement, mais non pas pour receuoir iniure & contumelie, en le traictant en gourmand. Caie Fabrice, tresgrand Capitaine Romain, fut trouué par les Ambassadeurs des Samnites venans vers luy, mangeant des raues cuites entre les cendres pour tous mets de son soupper, & en vne bien fort pauure maison. Scipion Emilien tenoit vne fort honorable table pour ses amis: car ia de son temps la luxure cõmençoit à entrer à Rome: mais luy retiré à part, ne mangeoit que du pain. Massinissa, Roy des Numides, fut si excellent en sobrieté, que mesmes aagé de nonante ans, il ne mangeoit qu'vne seule fois le iour, & encores de grosses viandes, sans saulse. Mithridate, Roy de Pont, ia vieil, ne s'asseioit iamais à table pour manger, & viuoit frugalement. Hannibal ne mangeoit d'autres viures que le moindre de ses soldats. Ce qui me faict icy arrester plus lõg temps sur les exemples de ceste vertu de Sobrieté, est

Pompee. *M. Caton.* *Epaminonde.* *C. Fabrice.* *Scipion.* *Maßinissa.* *Mithridate.* *Hannibal.*

pour monstrer la bestise des hommes de nostre siecle, ausquels il semble estre chose impossible, vaine, & contemptible, de viure en telle parcimonie & austerité de vie, & qu'il n'y a eu que certains fols de Philosophes (car c'est l'Epithete que tels ignorans donnent aux vertueux) & quelques simples Hermites, qui ont ainsi vescu. A fin donques qu'ils desceillent leurs yeux, qu'ils contemplent icy, en toutes sortes de conditions, & des plus grands, reluire

Vespasian. la Temperance, Frugalité & Sobrieté. L'Empereur Vespasian passoit tous les mois vn iour entier sans manger. Les Prestres d'Egypté, les Sages des Indes, de Perse, & les Prestres de Iupiter, seruans à de faux Dieux, ne mangeoient neantmoins iamais chair, ny ne beuuoient vin. Exemples notables pour ceux qui tiennent les premiers lieux en l'Eglise, & qui doyuent seruir de lampe au milieu d'icelle. Et non seulement ils en peuuent prendre entre les Ethniques & Payens, mais aussi en plusieurs saincts personna-

Daniel. ges, qui ont eu vraye amour & crainte de Dieu. Daniel &

S. Iean. ses compagnons mesprisans la table Royale, ne viuoient que de pain, de febues & d'eau, Sainct Iean Baptiste passa la plus grande partie de son aage au desert, ne mangeant que des Locustes & du Miel sauuage. Sainct Hierosme re-

Paul. cite d'vn Paul Hermite, qui vescut depuis seize ans iusques en l'aage de soixante, de fruict de Palmes, & depuis soixante ans iusques en l'aage de six vingts cinq ans qu'il mourut, il fut nourry d'vn peu de pain, qu'vn Corbeau

Maxence. luy portoit tous les iours. Maxẽce, Euesque de Poictiers, vescut tousiours de pain d'orge & d'eau. Or à fin que nous

Du bien qui vient de contentement. tirions profit de tout ce qui nous a esté icy proposé, apprenons de Socrate, que l'ame, qui a faict habitude de frugalité, & est contente de sa fortune, passe ses iours au mon-
„ de comme celuy qui voyage à petite iournee par le Printemps en region plaisante & fertile, ayant beaucoup de
„ contentement, & peu de trauail. Et que ce grand & diuin precepte d'Empedocle sonne souuent à nos oreilles,

Maintiens toy sobre & net de tout peché.

„ Ornons donques nostre vie de ceste belle & rare ver-
„ tu de Sobrieté: qui nous apprendra de renoncer à la vani-
„ té mondaine, & à prẽdre nostre contentement apres Dieu

en la seule Vertu, & és biens celestes. Et ores que la friandise soit tant commune entre nous François, & de telle impudence maintenuë, que nous souffrons, & estudions les Commentaires de Cuisine, aussi bien que quelque bonne science? & par-ainsi que ce soit chose fort difficile de l'oster & bannir du milieu de nous: si ne sera elle pas impossible, comme plusieurs le pensent. Mais suyuons cest ancien precepte de Pythagore, de choisir la vie la meilleure qui soit: & sans doubte l'accoustumance nous la rendra peu à peu aisee & plaisante. Que si nous en sommes mesprisez & blasmez des autres, nous leur pourrons respondre, que, comme Socrate repris de ce que en vn festin, que il faisoit à plusieurs de ses amis, il n'auoit faict grand appareil de viandes, respondit: S'ils sont vertueux, il y en a assez: & s'ils ne le sont, encores y en a-il trop: Aussi que nous ne voulons plaire ny suyure la multitude, mais le meilleur & petit nombre? & que nous ne regardons pas à la coustume, ains à ce qui est decent & honneste. Que si nous perseuerons en nos dissolutions & superfluitez, cóme si nous estions Chrestiens de secte seulement, & Epicuriens de vie, il y a danger que la necessité nous contraigne en fin de les laisser: &, comme il en prit au Roy Daire, lequel apres auoir vescu vn fort long temps en toute abondance de delices, & sans auoir iamais sceu que c'estoit ny de faim ny de soif, en fuyant de la bataille, vaincu par Alexandre, il se trouua si alteré, qu'ayant beu de l'eau trouble d'vn ruisseau infecté de corps morts, il s'escria que en sa vie il n'auoit beu plus souëf bruuage: Aussi apres que nous aurons esté bien mattez de miseres & de calamitez, il nous fauldra confesser, mais trop tard, & peult estre (ô dangereux precipice) sans esperance de mieux, nostre conditiõ encores meilleure (quoy que tres-miserable) que le merite de nos fautes: lors que pour nos dissolutions Dieu retira du tout sa benediction de dessus nos terres & possessions, ainsi qu'il a bien desia commencé, nous faisant produire au lieu de bons grains & fruicts, les chardons & espines, & nous continuant les guerres & troubles suyuies de pestiferes maladies, pour accabler soubs les fleaux de sa iuste vengeance, ceux qui ne se

De la friandise des Frãçois.

Du festin de Socrate.

Daire beut de l'eau infectee qu'il trouua fort bonne.

Signes de l'ire de Dieu.

feront vouluz humilier soubs la doulceur de sa parole.

De la superfluité, Sumptuosité, Gourmandise, & desbordement en delices.
Chapitre 20.



AMANA. Ores que nous auons peu entendre sommairement l'excellence & l'vtilité de la vertu de Sobrieté, à fin qu'elle paroisse encores mieux par son contraire, & que de tant plus nous soyons induits à la desirer entre nous: il me semble que no' ferons bien de traicter de la Superfluité, Sumptuosité, & ,, Gourmandise, desquelles les fruicts sont desbordemens ,, en delices, qui causent sur tout (comme dit Platon) la ,, ruïne des Royaumes, Monarchies, & Republiques. A vous donques (Compagnons) ie propose à discourir de ces vices.

Que c'est de superfluité. ARAM. Tout ce que l'on appete oultre & par dessus ce qui est necessaire à la vie humaine, est Superfluité: laquelle cause tant de folles & excessiues despenses entre nous, qu'auec la ruïne d'infinies bonnes maisons, la perte du corps, & de l'ame bien plus à craindre, s'en ensuyt ,, ordinairement. Et pourtant a fort bien dit Erasme, Qu'il ,, n'y a rien plus vil & pernicieux, que de viure subiect aux ,, voluptez de la bouche & du ventre.

,, ACHITOB. Les hommes addonnez à seruir leur ven- ,, tre (dit Platon) ne se soucians point de la nourriture de ,, leurs esprits, sont semblables aux bestes, qui ne iouys- ,, sent iamais des vrayes voluptez. Ce que aussi on peult dire de ceux, qui comme fols despendent plus en opinió, qu'en raison. Mais c'est à toy (Aser) à traicter plus amplement la matiere icy proposee.

,, ASER. A celuy qui abuse des dons de nature (disoit *De ceux qui abusent des dons de nature.* Lycurgue) les bonnes choses sont cótraires, & ennemies: comme vn homme, qui estant vaillant, aimeroit mieux estre volleur, que soldat: ou estát beau, estre adultere, que se marier. Ainsi est-il des biens de fortune: la possession

desquels donne occasion à ceux qui ne les meritent, de faire beaucoup de follies. Entre lesquelles nous pouuons remarquer pour vn vice trespernicieux la Superfluité, qui a cela de propre, d'attirer secrettement les volontez des hommes,& les induire à conuoiter les delices: Où depuis que vne fois ils se sont addonnez, ils n'occupēt plus leur esprit, qu'à faire prouision de choses friuoles, exquises,& sumptueuses, se soucians peu, & oublians facilement les vtiles & necessaires, dont ils se trouuent puis apres auoir grande faulte. Or de toutes les superfluitez, où les hommes se plongent diuersement, le but est le plaisir & la volupté, que principalement & le plus volontiers ils cherchet en vne vie luxurieuse& delicieuse, qui apporte iouyssance au corps, & sans peine, de tous ses desirs, cupiditez, & plaisirs: ou bien en la fruition d'vne gloire mondaine, en laquelle ils taschent de surpasser, ou pour le moins se rendre egaux à plus grands qu'eux, par despenses inutiles & superfluës. Quant au but, auquel ils tendent, il n'y a " rien plus dommageable à l'homme, que le plaisir & la vo- " lupté, qui seruent (comme dit Platō) d'amorce & d'appast " pour l'attirer à mal-faire, ainsi que cy apres nous en pourrons discourir plus amplement: & aussi de la vie luxurieuse, de laquelle le desir & contentement est en la paillardise. Et pour commencer à traicter des deux autres poincts generaux, où les superflus & sumptueux cherchent leur volupté, à sçauoir en la vie delicieuse, & curiosité de despenses, considerons les fruicts qui en peuuent reüscir. Premierement, quand les hommes se laissent gaigner à la doctrine Epicurienne, & se monstrent tant soucieux de seruir à leur ventre le nourrissant en excez, delicatesse, gourmandise, & yurongnerie, n'est-ce pas de ceste source principale, que procedent les maladies, & indispositions du corps? Nous sommes malades des mesmes choses dont nous viuons (dit Plutarque) & n'y a point de propres & peculieres semences de maladies, ains les corruptions d'icelles choses, que nous mangeons, enuers nous, & les fautes & erreurs que nous commettons enuers elles, troublēt nostre nature. Homere voulant prouuer que les dieux ne meurent point, fonde son argument sur ce qu'ils ne man-

Le but de toute superfluité.

De la vie delicieuse & Epicurienne.

gent point : comme voulant donner à entendre, que le boire & manger sont non seulement entretenement de la vie, mais aussi cause de la mort. Car de là s'amassent les maladies dedans nos corps, qui procedent non moins d'e stre trop pleins, que d'estre trop vuydes. Et bien souuent y a plus d'affaire à consumer & resouldre vne viande, que l'on a mis dedans le corps, que non pas à la recouurer. Les Medecins (dit Seneque) s'escrient que la vie est courte, & l'art long. On se plaint que la Nature ait octroyé aux bestes de viure cinq ou dix siecles, & aux hommes engendrez pour plusieurs grandes choses, ordonné le terme de la vie si court. Nous n'auons pas peu de tẽps, mais nous en perdons beaucoup : la vie est assez longue, si elle estoit bien employee. Mais quand elle s'escoule par excez & negligence, & qu'en icelle on ne faict rien de bon, à la parfin par contrainte de derniere necessité, si nous ne l'auons entendu marcher, nous la sentons auoir passé. On pourroit compter d'auantage plus de douleurs que de voluptez, qui viennent à l'homme de sa nourriture : où pour mieux dire, la volupté du manger a bien peu de lieu : mais quand à l'occupation & la fascherie, que l'on prend à s'en pourueoir, il seroit mal-aisé à nombrer les peines honteuses, & les trauaux penibles dont elle nous remplit.

De la courte vie des humains, assez longue si elle estoit bien employee.

„ L'ame de plusieurs (disoit Solon) est cachee & affublee de
„ crainte d'auoir faulte dedans leurs corps, comme dedans
„ vn moulin, tournant tousiours ainsi qu'à l'entour d'vne
„ meule apres la poursuite de quelque nourriture : dont el-
„ le demeure priuee de sentiment, & appetit de toute cho-
„ se honneste, pour entendre aux appetits de la chair insa-
„ tiable, & qui ne se contente iamais : pource que la con-
„ uoitise de superfluité est tousiours conioincte, & suyt de
„ pres le besoin de la necessité. Les anciens Egyptiens auoient ceste coustume de fendre le corps de l'hõme mort, le monstrer au Soleil, & en ietter les boyaux & les entrailles dedans la riuiere : puis estant ainsi nettoyé, ils embaumoient le reste. Aussi certes à la verité, ces parties là interieures sont toute la pollution & inquination de nostre chair, & sont proprement le vray enfer de nostre corps. Mais, ce qui est bien pis, n'est-ce pas la reple-

Pernicieux effects qui reussissent de la superfluité de nourriture.

tion du ventre, qui rend l'esprit le plus souuent comme tout hebeté, & non susceptible d'aucune science ny raison, demeurant la partie diuine de l'homme opprimee & accablee par le poids & la force de celle qui est mortelle? " Lueur seche (disoit Heraclite) ame tressage. O qu'il est " bien mal-aisé (disoit Caton) de prescher vn ventre qui n'a " point d'oreilles, pour entendre raison, & lequel veult tousiours, quoy qu'il y ait, auoir gaigné sa cause! Et tout ainsi que quand nous regardons le Soleil à trauers des grosses nuees, & vapeurs indigestes, nous ne le voyons " point pur & clair, ains tout terny de lumiere, & comme " plongé au fonds d'vne nue: Aussi à trauers vn corps " brouillé, saoul, & aggraué de nourriture & de viandes " estranges, il est force forcee, que la lueur & la clarté de l'ame vienne à se ternir, troubler & esblouyr: n'ayant plus la lumiere ny la force de pouuoir penetrer, " iusques à contempler les choses grandes & celestes, subtiles, menues, & difficiles à discerner. I'ay pensé en " mon cœur (dit le Sage des sages) de retirer ma chair de " vin, à fin que ie transfere mon esprit à la sapience, & " euite la follie, tant que i'aye cogneu tout ce qui est profitable aux fils des hommes. Il n'est point conuenable aux Rois, il ne leur est point conuenable de boire le vin, ny aux Princes de la ceruoise: de peur qu'en beuuant ils n'oublient l'ordonnance, & qu'ils changent " le iugement des affligez. A qui est le malheur? à qui est la " douleur? à qui est la noise? à qui est la plainte? à qui les " batteures sans cause? & à qui la rongeur des yeux? A ceux " qui demeurent pres du vin, qui du commencement donne " plaisir, mais à son issuë il poindra comme le serpent, & enuenimera comme le Basilic. Et ailleurs ce Sage parlant de la Gourmandise, dit, qu'elle desseiche les os, & que plus de gens meurent par icelle, que non pas par le cousteau. Nous voyons mesme que les animaux engraissez languissent de lascheté & oisifueté: & ne defaillent seulement par labeur, mais aussi par la masse & le pesant faix de leur propre corps. D'auantage le vice de Gourmandise & yurongnerie n'est iamais seul, ains il tire auec soy mille autres excez & dissolutions. Car (cõme dit

Belle similitude.

Conseil de ne boire vin.

Prouer. 31.

Prouer. 23.

Platon)il esmeut extrememét les voluptez, les douleurs, le courroux,& l'amour,& esteint la memoire, l'opinion, & l'intelligence. Bref, il rend l'homme deux fois enfant. Et ailleurs dit le mesme Philosophe, que la Gourmandise engraisse le corps, rend l'esprit lourd & mal-habile: & qui pis est, mine & sape la raison. Le vin a autant de force que le feu. Car tout aussi tost qu'il a gaigné quelcun,

Dissolutions qu'excite la Gourmandise, & yurongnerie.

,, il l'assomme. Et comme Aquilon, ou Auster, tourmen-
,, tent la mer Lybique, il faict encores pis. Car il descou-
,, ure, les secrets des ames,& trouble totalement l'esprit. Le
,, Gouuerneur yurongne, & Chef de quelque chose que ce
,, soit, ruine & renuerse tout, soit vn nauire, soit vn chariot,
,, soit vne armee, soit toute autre chose mise en sa garde.

Nous voyons par les belles sentences de ces Autheurs, combien la superfluité & curiosité de nourriture excessiue, soit au boire ou au manger, cause d'incommoditez & de maux, tant au corps qu'à l'ame: Et que de la mesme source procedent les desbordemens & dissolutions en delices, ieux de dets & cartes, danses masques & mommeries, amours de filles,& adulteres de femmes, dont la turpitude est si honteuse, & se descouure tant d'elle-mesme, que nous n'auons pas grand besoin de perdre temps à la blasmer. Car il est bien certain, que toutes telles inuentions sont vrayemét Payennens, ou plustost Diaboliques, pour faire actes reprouuez auec vne licence publique. Mesmement nous auons bien à noter en ce qui touche les masques & mommeries tant communes entre nous, & cause d'infinis scandales: Que le visage ayant esté ordonné de Dieu, pour se monstrer apertement, & la bouche pour parler, que c'est desfaire, entant qu'en nous est, l'ordonnance diuine, & luy estre contraire, quand nous prenons vn faux visage, & nous priuons de la parole. On pourra dire, que plusieurs faisans ces choses, ne pensent à

Contre les masques & mommeries.

,, mal. Mais ce qui est mauuais de soy, est inexcusable,&
,, toute façon de viure prise en vsage par le seul motif de
,, nostre sensualité, comme sont les delices & voluptez,
,, n'est soustenable, ny n'a bonnes & iustes defenses.

Or considerons maintenant quelques exemples des effects pernicieux qui ont reüscy de ce vice d'Intemperance Epi-

curfenne. Esaü vendit sa primogeniture pour vn desir de Gourmandise. La mesme cause feit murmurer infinies fois les Israëlites contre Dieu. L'yurôgnerie de Loth luy feit commettre inceste auec ses filles. Alexandre le Grand obscurcit la gloire de ses faicts par ce vice. Car estant pris de vin, il tua vn des plus vaillans Capitaines qu'il eust, nommé Clitus, & auquel il estoit redeuable de la vie. Dont depuis reuenu à soy, il se voulut tuer par plusieurs fois, demeurant trois iours à pleurer, sans boire ny manger. Denys le Ieune estoit quelquefois plus de neuf iours sans des-enyurer. Aussi en perdit-il son Estat. Le fils de Cyrille, pour s'estre enyuré, tua mal-heureusement ce sainct personnage son pere, & sa mere qui estoit grosse: blessa ses deux sœurs, & en viola vne. Cela ne nous deuroit-il pas faire dresser le poil en la teste, toutes les fois que quelque occasion se presente de tomber en tels inconuenies? Entre les Romains Luculle, grand personnage, loué par les Historiens de tant de braues exploicts de guerre qu'il feit en Armenie, & de sa bonté, iustice & clemence, est neantmoins fort blasmé, de ce que sur la fin de ses iours, quittant toute entremise du gouuernement des affaires publiques, il s'addonna à toute sumptuosité excessiue, & despense superflue des grands biens qu'il auoit. Dont ce seul tesmoignage recité par Plutarque, seruira de suffisante preuue. Ciceron & Pompee le trouuans vn iour par la ville, luy dirent qu'ils iroient soupper auec luy, soubs condition qu'il ne feroit rien apprester pour eux que son ordinaire. Pour le moins, leur dit-il, vous me permettrez de dire à mon Maistre d'hostel, qu'il aille faire accoustrer le soupper en ma salle d'Apollo: & les trompa de ceste façon. Car ses gens entendoient par là, quelle despense il vouloit y estre faicte: de sorte que le soupper y fut apresté pour cinquante mille drachmes d'argent, qui valloient cinq mille escus. Ce qui fut de tant plus admirable, que en si peu de temps vn festin tant magnifique eust esté appareillé. Mais c'estoient ses repas ordinaires, & lesquels le plus souuent il faisoit apprester pour luy seul. Et comme vn iour ses gens luy demandassent, qu'il deuoit disner auec luy, veu qu'il commandoit

Esau. *Loth.* *Alexandre.* *Denys.* *Le fils de Cyrille.* *Luculle.* *Soupper de grande despense.*

d'apprester vn bien grand festin : Lucculle, dit-il, disnera auec Lucculle. Telle pompe & magnificence superflue ne se trouuera pas beaucoup estrange, si nous la comparons à celle que feit n'y a pas long temps, vn simple Cordelier nommé Pierre de Ruere, paruenu à la dignité de Cardinal, par la faueur du Pape son parent. Car en deux ans qu'il vescut à Rome, il consuma en festins & banquets, la somme de deux cens mil escus, sans les debtes qu'il laissa de non moindre somme. Philoxene Poëte desiroit auoir le col comme vne Grue, à fin de iouyr de plus grand plaisir & volupté en auallant le vin & la viande : disant, qu'il en sentiroit plus longuement le goust. Nous lisons de l'Empereur Vitellius Spinter, qui fut tant superflu & excessif, que pour vn soupper il se feit seruir de deux mil le sortes de poissons, & de sept mille de volatiles. Mais il changea en bien peu de temps d'estat. Car il fut executé publiquement à Rome, à la poursuite de Vespasian, qui auoit esté esleu Empereur en son lieu. De nostre temps Muleasses, Roy de Thunes, estoit si fondu en delices, qu'apres auoir esté dechassé de son Royaume à cause de sa paillardise, & retournant d'Allemaigne sans esperance que l'Empereur Charles 5. luy deust aucunement ayder, il despendit iusques à cent escus, pour apprester vn Paon, ainsi que recite Paul Ioue : Et pour mieux gouster le plaisir de la Musique, il se faisoit bander les yeux. Mais le iugement de Dieu fut tel sur luy, que ses propres enfans l'aueuglerent auec vne barre de fer chauld. Quant aux exemples du malheur qui suyt & accompagne les desbordemens en delices de ieux, danses & mommeries, c'est vne chose qui nous est iournellement oculaire, de là procedant mille querelles, blasphemes, ruïnes de biens, & paillardises. Aussi Dieu en permet souuent la punition exemplaire, & par moyens inopinez & estranges : comme nagueres il en prit à Louys, Archeuesque de Magdebourg, lequel en dansant auec les Dames iusques à la minuict, cheut & tresbucha à terre si rudement, qu'il se rompit le col auec l'vne des Dames qu'il menoit. Le Roy Charles sixiesme, vestu auec aucuns de ses familiers en hom-

Sumptuosité d'vn Cordelier.

Philoxene.

Vitellius.

Muleasses.

Louys Archeuesque.

Charles vi.

me sauuage, & dansant aux torches, fut aussi en grand danger d'estre bruslé, sans vne Damoiselle, qui luy ietta son manteau sur les espaules. Et me semble aussi, que ce ne sera point sortir hors de nostre propos, si nous disons estre chose honteuse, de souffrir parmy nous, & perdre le temps, qui nous doit estre tant precieux, à veoir & ouyr les batteleurs, ioueurs de farces & comedies, qui seruent d'vne peste en toute Republique, autant pernicieuse qu'on sçauroit imaginer. Car il n'y a rien qui gaste plus les bonnes mœurs, la simplicité & bonté naturelle d'vn peuple, qui reçoit aisément vne impression vifue en l'ame, de ce qu'il voit & oyt de dissolu & vilain, quand il est ioinct auec les paroles, les accents, les gestes, les mouuemens, & actions, dont les Comiques & Iongleurs sçauent enrichir auec toutes sortes d'artifices, le subiect le plus ord & le plus deshonneste qu'ils choisissent ordinairement. Et pour en parler librement en peu de mots, nous pouuons bien dire, que le theatre des Ioueurs, est vn apprentissage de toute impudicité, lubricité, paillardise, ruse, finesse, & meschanceté. Or traictons de ceux que nous auons dit se proposer la vaine gloire de paroistre entre les grands par despenses frinoles, inutiles & superflues, comme en habillemens sumptueux, meubles precieux, equipage de cheuaux, suyte de seruiteurs, de chiens, d'oiseaux, & autres vanitez, dons & presens à ceux qui en sont indignes, pour acquerir la bien-vueillance des plus meschans qui sont en auctorité, à fin de se faire voyr aux estats, & auancement en charges. Outre ce qu'ils y consument à leur honte & confusion leurs biens, qu'ils deuroient employer en œuures charitables, ils y employent bien souuent celuy des autres, voire la substance des pauures, qu'ils attrapent par moyens illicites. C'est ce qui suscite finalement (comme bien disoit le Philosophe Crates) dedans les villes les guerres ciuiles, seditions, & tyrannies: A fin que tels voluptueux, & ambitieux de vaine gloire, peschans en eau trouble, puissent auoir dequoy entretenir leurs folles despenses, pour paruenir au dessus de leurs desseins: comme nous en auons de notables exemples és

Contre les ioueurs de farces.

De la curiosité des despenses superflues.

Source des guerres & tyrannies.

guerres ciuiles suscitees entre les Romains, soubs Cinna, Carbo, Marius & Sylla. Semblablement en la Coniuration de Catilina & de ses compagnons, qui estoient des premieres familles de Rome, lors qu'ils se trouuerent reduicts (comme l'on dit communément) au saffran, & voulans poursuyure leur premiere deliberation d'estre tousiours veuz grands. Ainsi en vsa Cesar, apres s'estre endebté de sept cens cinquante mille escus, pour gaigner la bõne grace du peuple, iettant sa patrie en guerre ciuile contre Pompee. C'est ce qu'Heraclite voulut enseigner à ses citoyens, estant interrogé apres vne sedition appaisee, comment il se pourroit faire que l'on n'y retombast plus. Il monta sur la tribune aux harangues: & là au lieu de parler, commença à manger vn morceau de pain bis, & beu vn verre d'eau: puis sans mot dire, s'en retourna chez luy. Voulant par là inferer, que iusques à ce que l'on eust chassé de la ville les delices, & retranché les immoderees despenses, y introduisant la Sobrieté & modestie, iamais ils ne seroient sans sedition. Si ce conseil fut onques requis en Monarchie, c'est certes en la nostre, qu'il est maintenant tresnecessaire; où toute espece de superflutié, luxe & desbordement en delices, curiosité d'habits, de tapiz & peintures, vaissellés, parfums, & fards, abondent plus que iadis entre les Perses, cause de leur totale subuersion, & de la grandeur d'Alexandre qui les subiugua.

Bon moyen d'oster les causes de sedition.

Ce qui maintint l'espace de plus de cinq cens ans l'Estat des Lacedemoniens, le premier de la Grece en gloire, & en bonté de gouuernement, ce fut le retranchement de toutes superfluitez de nourriture, d'habits, de meubles, & de toutes merceries estrangeres, que Lycurgue en bannit: dont aussi les estrãgers, cause de la corruption, se bannirent d'eux-mesmes, qui ne cherchét les autres que pour le gaing, en leur vendant bien cherement leurs nouueautez. Et la Republique Romaine ne fut iamais plus florissante, que lors que les hommes, qui portoient parfums & senteurs, & les femmes que l'on trouuoit yurongnant, estoient chastiez de mesme peine. Qui fut cause que Caton Censorin sur l'election de deux Capitaines pour en enuoyer l'vn chef de la guerre de Pãnonie. dit tout hault, qu'il

Toute superfluité retranchee en Lacedemone.

Contre les parfums.

qu'il en demettoit Publius son allié, pource qu'il ne l'auoit iamais veu retourner nauré de la guerre, mais bien aller parfumé dans la ville de Rome. Qu'eust-il dit de nos Courtisans, si bien frisez, fraisez, & parfumez? Mais quoy? Les Rois & Magistrats de ce temps là si heureux, estoient les premiers obseruateurs de leurs loix & edicts, se reformans auant tous autres, & viuans tant austerement, que leur exemple contraignoit leurs subiets de les ensuyure, plus que toutes les peines qu'ils eussent sceu leur proposer. Nous en auons vn tesmoignage notable en Agis, Roy de Sparte: lequel à son retour de la guerre, en laquelle il auoit subiugué les Atheniens, voulant souper en priué auec sa femme, enuoya en la cuisine de sa bande (car ils viuoient tous en commun, separez par quartiers) demander sa portion: ce qui luy fut refusé, & le lendemain condamné pour ce faict en l'amende par les Ephores, qui auoient souueraine auctorité auec les Roys pour l'entretenement des Loix & de la Iustice: auquel iugement il acquiesça tres-volontiers. Mais pour reprendre nostre propos, combien deurions nous rougir, du luxe & superfluité d'accoustremens que nous maintenons auecques gloire? Quelle follie d'employer l'industrie de l'ame, destinee à choses diuines, à parer, orner, & dorer son ennemy, sa prison, &, s'il fault ainsi dire, son poison, le corps? La luxure des accoustremens (dit Erasme) rend tesmoignage de l'incontinence de l'ame, & eguillonne plustost les yeux des regardans à desirs vicieux, qu'à vne opinion honneste. Ne pare point aussi (disoit Epictete) ta maison de tableaux & peinctures, mais depeins de la Temperance. Car l'vn n'est que pour paistre vainement les yeux, mais l'autre est vn ornement eternel, & hors du moyen de pouuoir iamais estre effacé. Si nous faisons cas des choses de peu de consequence, nous mespriserons les grandes: mais en ne nous souciant aucunement des petites, nous nous rendrons nous-mesmes dignes de grande admiration. Ce grand Monarque Auguste Cesar ne portoit autres habillemens, que ceux que sa femme & ses filles luy faisoient, & fort modestes. Agesilaus Roy de Lacedemone,

Aduertissement pour les Rois.

Agis.

Contre la superfluité d'accoustremens.

Notable conseil.

Augustus.

n'auoit iamais qu'vne sorte d'accoustremens pour l'hyuer & pour l'esté. Epaminonde, Capitaine general des Thebains, se contentoit d'vne seule robbe toute l'annee. Si nous regardons d'auantage la simplicité & modestie en leur train & suyte, elle est certes tres-venerable, sans orgueil, pompe, ny magnificence superflue. Ce grand Capitaine Scipion l'Africain, allant delegué en Asie pour composer les differens des Roys d'icelle, ne s'accõpagna que de deux amis, & de sept serfs. Caton l'ancien visitant les prouinces de son Gouuernement, ne menoit que trois seruiteurs auecques luy. Au-iourd'huy nous voyons, que le moindre Gentil-homme des nostres s'estime honteux de cheuaucher en tel equippage. Mais aussi la plus part, voire des plus grãds, ne s'enquierẽt pas beaucoup de quoy leur suyte paye son escot. Et ores qu'ils puissẽt dire, n'entendre pas la plus part des excez que l'on faict soubs leur auctorité, & en leur faisant seruice, ils n'en sont pas toutefois excusables. Car nous nous deuons soigneusemẽt garder, que personne n'abuse de nostre nom. Que si les Princes & Gouuernents des Republiques, au lieu de retrancher les despenses superflues, eux-mesmes s'y delectent: c'est d'où prouiennent les necessitez de leurs peuples surchargez d'imposts & de subsides, pour entretenir leurs dissolutions: & finalement la ruyne & subuersion des vns & des autres. Mais ils deuroient plustost, en s'abstenant de telles vanitez chercher tous les moyens de les bãnir d'entre leurs subiets: & où leur exemple & les peines corporelles ne suffiroient à cest effect, mettre de grands imposts sur toutes les choses qui ne seruent sinon à gaster & corrompre leur peuple: comme sont toutes les friandises & aiguillõs d'appetits, & toutes les sortes d'afsiquets, perfums, draps d'or & d'argent, soyes, crespes, canetilles, passemens, tissures, & tous ouurages d'or, d'argẽt, & d'esmail: & toutes sortes de vestemens superflus, & couleurs d'escarlate, cramoisy, & autres semblables: dont la defense a iusques icy seruy de bien peu. Car aussi le naturel des hommes est tel, qu'ils ne trouuent rien plus doux, ny plus beau, que ce qui leur est estroitement defendu: & plus les superfluitez sont prohibees, plus elles sont desi-

Epaminõde.

Scipion.

Caton.

Bon conseil pour les Princes.

Imposts louables à mettre par les Princes.

rees : mesmement des hommes fols & mal nourris. Il ne seroit donques que bon de les encherir si hault par le moyen des imposts,qu'il n'y eust que les riches & friands qui en peussent vser. Et tels subsides seroient autant à l'honneur de Dieu,au profit de la Republique,au souhait des gens de bien , & au soulagement des pauures, comme plusieurs autres dont on vse,y sont du tout contraires. Lors ces propos ne seroient plus si frequens entre nous, comme nous les oyons iournellement de nos Courtisans: Nous voulons , disent-ils, paroistre entre les grands, estre veus & estimez. Si nous ne despendons , on ne feroit conte de nous. C'est nostre honneur,& grandeur, & moyen d'acquerir gloire & renommee à nos maisons & familles. Mais ie dirois volontiers à vne grande partie d'entr'eux, qu'ils se trouueroient bien empeschez de respondre à vne pareille loy qu'establit Amasis Roy d'Egypte, & depuis luy Solon à Athenes, par laquelle il estoit ordonné, qu'vn chacun feist apparoir d'an en an à son Preuost ou Bailly,dequoy il viuoit : autrement & par faute de ne monstrer leur façon de viure estre iuste & raisonnable, ils estoient condamnez à la mort. Si en semblable ces grands despensiers auoient à rendre compte, où ils prennent dequoy satisfaire à leur orgueil & vanitez,on trouueroit(comme on dit)que leurs pourchas leur vallent mieux que leurs rentes : & que mil iniustices & execrables vices sont par eux commis pour fournir à leurs despenses excessiues. Et quant à ceux qui ont les moyens legitimement acquis , ils monstrent assez, en les employant superfluement, ne se soucier que d'vne vaine & mortelle gloire,suyuie le plus souuent, contre leur attente,de grande infamie, & certainement de peine perpetuelle : mesprisans celle d'infinis siecles profitable à tousiours , qu'ils meriteroient en bien vsant, & non dissipant les biens, dont ils ne sont que gardiens , & doyuent vne fois rendre compte. Homme de peu de sens, disoit vn Sage ancien, que te profitera la memoire d'vne vaine " gloire,si là où tu es,tu es tourmenté, & là où tu n'es pas, " tu es loué ? Cecy meriteroit bien plus longue esten- " due de propos : mais nous en pourrons encores discou- "

Bonne loy pour retrancher les occasions des grãdes despẽses.

rir cy apres plus amplement. Ce pendant notons, qu'il y a vn autre mal, qui suit volontiers la Superfluité des despenses inutiles: C'est la Pauureté, en laquelle plusieurs riches tombent sans y penser, chose qui leur est lors bien griefue, & insupportable: mais encores plus honteuse & reprochable, puis que c'est par leurs follies, & mauuais gouuernemens qu'ils y sont venus. A fin donques que nous ne cheminions par vne voye tant glissante, large & plaisante pour le commencement, mais qui conduit & meine le viateur en vn precipice, duquel il ne peult iamais sortir, laissons la discipline & vie Epicurienne, & nous gardons d'auoir le palais & la langue plus sensibles que le cœur: Ains viuons d'vne vie digne de l'honneste Academie, & de la doctrine des anciens Sages, à sçauoir simple, sobre, & modeste, ornee de Temperance & Continence, sçachans que le viure & ornement du corps (comme dit Ciceron) doyuent estre referez à la santé & aux forces, non à la volupté & delices: & que toute superfluité exterieure rend tesmoignage de l'Incontinence de l'ame. Et pour le comble de l'infelicité perdurable & ineuitable aux voluptueux & superflus, oyons la sentence de l'Escriture, & craignons d'estre compris soubs le iugement d'icelle: Mal-heur & pleur continuel sur vous, qui auez vescu en delices sur la terre, auez esté sumptueux, & auez rassasié vos cœurs, comme aux iours des Sacrifices.

Pauureté causee des despenses superflues.

La fin louable du viure.

Iaq 5.

Fin de la cinquiesme Iournee.



SIXIESME IOVRNEE.

De l'Ambition. *Chap.* 21.



SER. Toutes les fois qu'il me fouuient de l'estrange tragedie des Empereurs Romains, depuis que l'Empire fut monté en son periode de toute grãdeur, pour prendre coup, selon l'instabilité de toutes choses humaines : & comme en cent ans il y eut soixante & treize Empereurs ou Tyrans, qui occuperent cest Empire, dont il n'y en eut que deux qui mourussent de maladie en leur lict, & tous les autres de mort violente: Ie ne me puis assez estonner (veu ceste inconstance, & peu de duree, de si grande domination, qui peult estre notoire à vn chacun) de la follie des hommes, que communément nous voyons se passionner oultre mesure du desir de regner, se rendans toute leur vie serfs de l'Ambition, qui est vne des parties du vice d'Intemperance, dont nous traictions hier. Et pourtant il me semble, que nous deuons commencer nostre Iournee par la description de ceste pernicieuse passion.

LXXIII. Empereurs à Rome en cent ans.

AMANA. C'est vne chose naturelle en l'homme, que d'autant qu'il a le cœur grand, de tant plus l'enuie luy croist d'exceller sur tous les autres, auec vne extreme cõuoitise de dominer: dont il est fort aisément poussé à choses iniustes, s'il n'est moderé par sapience.

Naturel d'vn cœur grand.

„ ARAM. L'ambition (dict Ciceron) est miserable,
„ & la contention d'honneur. Et plusieurs oublient la Iu-
„ stice, quand ils sont tombez en conuoitise de gloire,
„ d'Empires, & d'honneurs. Or sus donques Achitob, que nous entendions de toy amplement les effects de ce vice.

Eudoxe. ACHITOB. Eudoxe, Philosophe Grec, faisoit
„ prieres aux Dieux, qu'il peust veoir de pres le Soleil,
„ comprendre sa forme, sa grandeur, & sa beauté, & puis
„ en estre bruslé, comme les Poëtes disent que fut Phaë-
Force du desir. ton: Tant le desir & la cupidité de iouyr, de quelque vo-
„ lupté que ce soit, est passion hardie & audacieuse à en-
„ treprendre les choses les plus difficiles & hazardeuses.
„ Ce que principalement on peult dire de l'Ambition, qui est la plus vehemente & la plus forte passion, & sans ordre, de toutes celles, dont les esprits des hommes sont trauaillez par desir, & qui les remplit d'vne insatiable cupidité de gloire, & effrenee conuoitise de dominer. Or pour en traicter auec plus de fruict, nous poserons l'Ambition double: l'vne, qui regardera seulement les hommes priuez & particuliers viuans soubs la puissance & gouuernement de Chefs d'Estats & Polices: l'autre sera d'iceux Chefs, Monarques, & Gouuerneurs de peuples & Royaumes. *Que c'est d'Ambition.* Ce-pendant nous pouuons definir ainsi generalement l'Ambition, disant, qu'elle est vn desir d'auoir des honneurs, Estats & grandeurs, repugnant à la raison. Elle est au surplus le vice par excez, de Modestie, partie de Temperance: d'autant que celuy est modeste (comme dict Aristote) qui desire les honneurs comme il doit, & autant qu'il doit: mais celuy qui les desire plus qu'il ne doit, & par voye illicite, est Ambitieux, mené de perturbation & d'intemperance. *Effects d'Ambition.* L'Ambition ne laisse iamais ceux, qui l'ont vne fois receuë pour hostesse, iouyr en repos de leur condition presente: ains les rend tousiours vuides des biens, & pleins d'esperances: leur faict mespriser ce qu'ils ont auec grandes peines & labeurs acquis, & que n'agueres ils desiroient ardemment, pour leurs nouuelles imaginations de plus grandes cho-

ses, qu'ils abboyent incessamment, sans qu'ils puissent veoir leur ame assouuie. Et comme ils augmentent de puissance, c'est lors que plustost ils sont induits & poulsez par leurs affections à faire toutes choses iniustes, & se permettent des actes de gens furieux & forcenez, pour venir au dessus de leurs desseins infinis, & de la gloire superbe & tyrannique, qu'ils cerchent contre tout deuoir. Lesquelles imperfections leur aduiennent, pour-ce qu'ils " se sont dés le commencement estudiez à serrer & amas- " ser des biens exterieurs mortels & nuisibles, auant que " d'auoir basty vn bon fondement de raison par science & doctrine, pour bien dresser leurs intentions & actions au decent & honneste: desquelles aussi ils demeurent le plus souuent decheus & trompez, perdans mesmes ce qu'ils eussent peu obtenir, pour auoir trop audacieusement tasché d'enuahir ce à quoy ils ne pouuoient toucher. Nous pouuons donques bien dire auec le Philosophe Timon, que les Elements des maux sont l'Am- " bition, & l'Auarice, qui se trouuent le plus souuent en- " semble en mesmes personnes. Et pour entrer en plus par- " ticuliere consideration de la nature de tout homme Ambitieux, il a volontiers cela de propre de porter enuie à la gloire des autres. Aussi se rend-il odieux, & suscite contre luy l'enuie d'vn chacun : & luy est encores d'auantage dommageable ceste sienne ialousie de la gloire d'autruy, en ce que s'il est constitué en Estat & auctorité, il se pourroit seruir & accompagner des vertueux & magnanimes à faire de belles & grandes choses, si au lieu de les tenir pour ses aduersaires en la poursuyte de la Vertu, il les fauorisoit & approchoit de luy. En quoy nous pouuons iuger, qu'il n'y a point de plus pernicieuse peste pour la ruyne des Amitiez, que l'Ambition: pour-ce qu'elle n'est iamais sans vn combat de gloire & d'honneur contre les plus grands amys, dont finalement procedent de tres-grandes inimitiez. Aussi dict tres-bien Ciceron, que tout ce qui est de ceste " qualité, que plusieurs n'y puissent estre excellents, en " cela le plus souuent est faicte vne telle contention, "

De la nature de l'Ambitieux.

„ qu'il est tres-difficile de garder la saincte societé. Car il „ est mal-aisé de garder l'equité, lors que l'on desire estre „ plus grand que tous les autres. C'est par la coulpe de l'Ambition (dict Aristote) que plusieurs seditions s'esleuent és Citez. Car ce sont les plus puissans, qui debattent des honneurs, non les vulgaires. Mais (comme escrit Platon) s'il y auoit vne Republique de gens de bien, on verroit autant de contention entr'eux pour ne prendre point de charges, qu'ils se battent maintenant pour commander. Aussi l'honneur de l'homme de bien (mandoit Plutarque à Trajan) ne consiste pas en l'estat ou office qu'il a à present, ains aux merites qu'au parauant il auoit: tellement que c'est à l'office qu'on donne le nouuel honneur: & quant au personnage, il n'en a qu'vne penible charge. Du dire de ces grands Philosophes, nous tirerons „ ce precepte, qu'il nous faut plus trauailler de meriter les „ Estats & honneurs, que de les oser procurer: & tenir pour „ indigne de nous, ce qui s'acquiert par moyens illicites.

L'hõneur de l'homme de bien ne consiste en ses Estats.

Or comme l'Ambitieux en toutes ses actions est insupportable, il se faict notammēt mocquer & blasmer du desir ardent de gloire & de loüange, qu'il attend que les autres luy donnent, & dont il se resiouyt immoderément. Que s'il voit que pour ses faicts indignes d'hõneur, il ne puisse estre loüé, la soif de gloire dont il meurt, le contrainct d'en emprunter de soy-mesme, en se loüant contre toute bien-seance, ne plus ne moins que le corps humain en temps de famine, ne pouuant auoir nourriture d'ailleurs, en prend de sa propre substance contre nature. Si nous voulions au surplus raconter icy les maux & malheurs notables, qu'a apporté l'Ambition des particuliers, aux Monarchies, Citez & Republiques, & generalemēt à toutes personnes qui ont esté soubs le regne sanguinaire d'icelle, la vie d'vn homme ne suffiroit à les descrire. Mais pour en toucher briefuement, nous pouuons remarquer en toutes les Histoires anciennes, que les plus grandes playes des florissans Estats, & souuent leur subuersion entiere, sont procedees des guerres & dissensions ciuiles, suscitees par les Ambitieux, pour le desir de commander, & d'estre preferez aux autres. Qui a iamais tant

Du desir de gloire & louange qui passionne l'Ambitieux.

L'ambition cause de grãdes playes és Republiques

causé de ruyne à la Grece florissante en armes & sciences, que l'Ambition de ceux qui se vouloient faire mettre les charges publiques en main : comme Leosthene, Demosthene, & plusieurs autres, qui n'õt craint d'allumer & embraser le feu de diuision domestique, sans se soucier de l'yssue de leurs damnables entreprises, pourueu qu'ils se feissent voye à leurs desseins? Combien causa de maux à sa patrie Alcibiade, ennemy de paix, & addonné à toutes nouuelletez & seditions? lequel souloit dire, que l'homme genereux ne deuoit prendre peine en ce monde que pour vne seule chose, à sçauoir, pour se faire grand entre les siens, & acquerir bruit entre les estrangers. Ce qui certes eust esté bien dit, s'il eust adiousté, par iustice & vertu. N'est-ce pas de la mesme source d'Ambition, que les guerres tant pernicieuses à ces deux Republiques, des Lacedemoniens & Atheniens, les vns Roys de la mer, & les autres de la terre, ont eu leur origine, & dont elles furent finalement toutes deux ruynees? Fut-ce pas la mesme cause d'Ambition d'aucuns particuliers, qui feit mander ce bon Roy Agesilaüs, de retourner en diligẽce, pour remedier aux dissensions ciuiles de la Grece, comme il estoit en Asie, continuant les belles victoires par luy obtenues contre les Barbares, au soulagement & liberté de plusieurs villes Grecques? O Grecs (dit lors ce Sage Prince fort contristé) combien plus de maux vous vous procurez, que ne feirent oncques les Barbares ensemble coniurez pour vostre ruyne, estans si malheureux, que d'arrester auec vos propres mains la fortune qui vous conduisoit au comble de felicité, & retourner cõtre vos entrailles, les armes si bien acheminees à l'encontre de vos ennemis rappellans la guerre en vostre patrie, dont elle estoit si heureusement bannie! La grande estendue de l'Empire Romain sur les trois parts du monde, ne peult suffire à l'Ambition de Cesar & de Pompee, l'vn ne voulant point souffrir d'egal, & l'autre de superieur: & n'oublierent aucun moyen pour bastir leur grandeur aux despens du public: Comme nous lisons entre autres choses, que Cesar pour bien fonder sa puissance & l'appuyer, à fin de la continuer, donna pour vne fois à Paul Consul, neuf

Alcibiade.

Aduertissemẽt fort propre pour la France.

Cesar & Pompee.

cens mil escus, de peur qu'il ne s'opposast à ses entreprises: & au Tribun Curion quinze cens mil escus, à fin qu'il tint son party. Apres la mort de ces deux Princes, si grande domination ne peut non plus contenter le Triunuirat, Octauian, Anthoine, & Lepide, ains par armes ne cesserent de mettre en sang & combustion leur patrie, iusques à ce que la puissance souueraine en fut demeuree à vn seul. Mais pourquoy cercherons nous entre les Anciens, ou sur nos voisins, exemples des pernicieux effects de ce vice, puis qu'il y en a tant à nostre porte? Qui alluma le feu en la France, dõt elle fut embrasee en toutes les parties d'icelle, & presque du tout consumee, soubs le regne du Roy Charles sixiesme, q̃ l'Ambition des Ducs d'Orleans & de Bourgongne, qui debattoient ensemble le Gouuernement du Royaume? N'y eut-il pas à ceste occasion pour vn iour meurtre de plus de quatre mille hõmes dans Paris, la plus part gens de marque & d'auctorité, à la suscitation dudict Duc de Bourgongne qui s'en estoit emparé! Mais, helas! le souuenir qui se presente incessamment de nos recens & indicibles malheurs, causez principalemẽt de la mesme source d'Ambition, & qui sont cogneus des femmes & des enfans, m'empesche de cercher plus loing des tesmoignages de nostre present propos. Et me faict grandement craindre, que nous ne voyons bien tost (& Dieu vueille que ie sois trompé) la finale & entiere ruyne de nostre Monarchie, qui a fleury autant que autre qui ait iamais esté, & duré plus long ,, temps, sans auoir peu estre subinguee par les estrangers, ,, puis que nous voyons ses propres enfans baigner leurs ,, mains en son sang, pour luy tirer le cœur & les entrailles, ,, & les ietter en proye deuant ses ennemys. O que les Prin- ,, ces chasseroient bien loing d'eux toutes personnes am- ,, bitieuses, s'ils estoient bien instruicts en la vertu, & co- ,, gnoissance du mal, dont telles gens sont cause! estant impossible qu'il puisse sortir d'eux aucun bon conseil, & qui ne t'ende au seul auancement de leur grandeur particuliere. Que si l'Ambition est la mere des guerres ciuiles, ne l'est-elle pas aussi de toutes les autres, que le desir d'accroistre leurs limites, & d'empieter l'autruy,

Triumuirs.

Ambition des Ducs d'Orleans & de Bourgõgne.

L'ambitieux ne peut estre bon Conseiller de Prince.

engendre iournellement entre les Rois & Princes, à la foulle, oppreſſion & ruïne de leurs pauures ſubiets, & ſouuent meſme de leur Eſtat? N'eſt-ce pas elle, qui aueugle tant les hommes, qu'ils ne ſe contentent point d'eſtre les premiers entre vn million d'autres, auſquels ils commandent, ſi encores ils ne ſont compagnons, ou par deſſus vn ou deux qu'ils voyent plus grands qu'eux? La conuoitiſe de plus auoir (dit Plutarque) eſt le vice ordinaire des Princes & grands Seigneurs, qui produit le plus ſouuent en eux, à cauſe de l'ambition & deſir de dominer, vne nature mal-ſociable, cruelle, & beſtiale. Et, comme dit Ennius, il n'y a aucune foy ny ſocieté aſſeuree aux Royaumes. Car ceux, de qui la mer, les montagnes, & les deſerts inhabitables ne peuuent arreſter l'auarice, ny les bornes qui ſeparent l'Aſie de l'Europe, ne peuuent terminer l'inſatiable conuoitiſe d'auoir: comme ſe contenteroient-ils du leur, ſans vouloir vſurper l'autruy, principalement quand leurs confins viennent à ſe toucher, & à ſe ioindre de ſi pres, que rien n'eſt entre deux? C'eſt vne choſe impoſſible. Et à la verité, quelque diſſimulation qui ſoit en eux, ils s'entre-font touſiours la guerre de volonté, eſpians continuellement les moyens de ſe ſurprendre l'vn l'autre. Mais en apparence ils vſent de ces deux termes de paix & de guerre, comme d'vne monnoye, ſelon qu'il leur vient mieux à propos, non pour le deuoir, ny pour la raiſon & iuſtice, ains pour leur profit & auantage, deſguiſans ainſi mal-heureuſement la ceſſation ou ſurſeance de l'execution de leur mauuaiſe volonté, par le ſainct nom de iuſtice & d'amitié. Pourtant les Princes ne doyuent trouuer eſtrange, ſi quelquefois les hõmes priuez (combien que cela ne les excuſe pas) le tournent, ſelõ qu'il leur viẽt à propos, pour leur profit. Car en ce faiſant ils ne font que les imiter & enſuyure eux qui leur ſont maiſtres de toute deſloyauté, trahiſõ & infidelité, eſtimãs que celuy faict mieux ſes beſongnes, qui moins obſerue ce que veulent le droict & la iuſtice. Ce que ſçeut bien & à propos faire entendre le Corſaire Dionides à Alexandre le Grand, qui luy demãdoit pourquoy il tenoit toute la mer en trouble, vollant vn chacun. Sachez (luy dit-il)

Effects de l'Ambition des grands.

Abus des termes de paix & guerre.

Dionides Corsaire parlant à Alexãdre le Grand.

que toy & moy sommes d'vn mesme naturel & estat, excepté qu'on m'appelle Corsaire, pource qu'auec petit nōbre de gens i'escume la mer, & on t'appelle Prince, pource qu'auec grosses & puissantes armees tu rauages & brigandes tout. Que si tu estois Dionides, & moy Alexandre, peult estre que ie serois meilleur Prince, que tu ne serois bon Corsaire. Auquel libre parler Alexandre prit si grand plaisir, que d'vn criminel amené deuant luy pour estre puny, qu'estoit Dionides, il le feit vn de ses grāds Capitaines. Et continuant nostre matiere: Si le droict se doit violer (disent les Ambitieux) c'est pour regner. O parole pleine de toute impieté! & qui leur fera acheter bien cherement le violement d'vne chose si saincte, puis que ils n'espargnent celuy, qui se dit estre le droict & la iustice mesme. Si au surplus (comme l'Histoire nous apprēd) aucuns ont esté tant mal-heureux, que de s'addonner à l'art de Necromançe, & contracter auec le diable, pour paruenir à souueraine puissance & auctorité, qu'elle autre chose, tant estrange soit-elle, n'entreprendront ceux, qui se laissent du tout mener à ce mesme vice d'Ambition? C'est elle qui bande le fils contre le pere, & faict qu'il ose ruyner celuy dont il tient la vie. Henry 5. priua par armes son pere de l'Empire, & le feit mourir miserablement en prison. Frederich 3. ayant regné trēte ans, fut miserablement estranglé par Mainfroy son fils bastard, lequel il auoit faict Prince de Tarente: Et depuis ce parricide, il feit mourir par poison Conrad son frere legitime heritier de Frederich, pour se faire Roy de Naples. Antonin & Geta, freres successeurs à l'Empire à Seuere leur pere, ne se peurēt souffrir l'vn l'autre en la iouyssance d'vne si ample Monarchie: ains Antonin tua Geta d'vn coup de poignard, à fin de regner seul. Suleymā Roy des Turcs, ayeul de celuy qui regne maintenant, ayant ouy les haultes acclamations & cris de ioye que feit toute l'armee, à Sultan Mustapha son fils retournant de Perse, apres l'auoir faict estrangler en son antichambre, & aussi tost ietter mort deuant toute l'armee, il feit crier tout hault, qu'il n'y auoit qu'vn Dieu au ciel, & vn Sultan en terre: & deux iours apres il feit mourir Sultan Gobé, pour a-

Notables exemples des fruicts d'Ambition.

Henry 5.

Frederic 3.

Antonin & Geta.

Suleyman.

uoir pleuré son frere, & Sultan Mahemet le troisiesme de ses enfans, pour s'en estre fuy de craïte: & n'en voulut laisser qu'vn seul, pour euiter les inconueniens de plusieurs Seigneurs. Ce ne sont aussi que des moindres fruicts de ceste sauuage plante d'Ambition, que de faire mourir les innocens, à fin de prendre pied plus ferme pour son accroissement. Le Duc de Sommerset, oncle du Roy d'Angleterre Edoüard, dernier de ce nom, feit decapiter son propre frere, Admiral audit Royaume, pour soupçõ qu'il eut contre luy, qu'il vouloit empieter le Gouuernement de l'Estat, qu'iceluy Duc auoit entre les mains. Aussi il en reçeut peu apres pareil salaire, à la suscitation du Duc de Nothomberland, qui s'empara de la principale auctorité audit Royaume. Et ne doutons point, que le plus souuent la iuste punition exemplaire entre les hommes ne suyue telle ambitieuse passion, comme les exemples en sont infinis és Histoires Grecques & Romaines. Marcus Crassus, Consul Romain, le plus riche homme de son temps, ne se contentant de plusieurs belles victoires par luy obtenuës, ains bruslant d'excessiue ambition, & de conuoitise de nouueaux triomphes, ialoux de la gloire des hauls faicts d'armes de Cesar, osa, aagé de soixante ans, entreprendre la guerre contre Arsaces, Roy des Parthes, malgré le Senat Romain, se paissant de vaines esperances, qui le conduisirent à vne mort ignominieuse, conioincte auec perte & calamité publique. Car luy vaincu, & son armee desfaicte, fut miserablement tué, & vingt mille hommes des siens, & dix mille faicts prisonniers. Marius ayant passé par tous les degrez d'honneur, & six fois pourueu du Consulat, ce que iamais Romain n'auoit eu, non content de tout cela, voulut encores oster la charge escheuë par sort à Sylla de la guerre Mithridatique, ores qu'il fust affoibly de grande vieillesse, se proposant d'obtenir le septiesme Consulat, & perpetuer la souueraine auctorité en sa personne. Qui fut cause de sa totale ruïne, & du carnage dont toute l'Italie & l'Espaigne furent ensanglantees par Sylla, & finalement l'estat populaire reduit en extreme tyrannie. Spurius Melius Senateur Romain, fut massacré pour son Ambition, tas-

Le Duc de Sommerset.

Ambition de Crassus.

Marius.

Spurius Melius.

chant par le moyen de certaine distribution de fromens, à se faire Roy dans Rome, & sa maison rasee de Cincinnate Dictateur. Marcus Manlius fut aussi precipité du haut en bas d'vne roche pour pareille occasion. Il nous appert donques assez, combien ce vice d'Ambition est pernicieux és ames des grands, & digne de perpetuel blasme. Et ores qu'il ne tire auec soy telle consequence, quand ce sont mediocres & petits qui suyuent ceste vicieuse passion : sçachons toutefois, que tous ceux s'eslongnent du deuoir & de l'honneste, qui se monstrent ardens & desireux, pour vne gloire, de surpasser les autres en toutes choses, qu'ils doyuét auoir cómunes ensèble, pour l'ayde & soulagement reciproque d'vn chacun. Mais seulement nous deuons chercher, sans orgueil & enuie, l'excellence & la preference en ce qui est vertueux & profitable à la societé humaine, & neantmoins nous contenter de ce que nous pouuons, dont nous ne sçaurions iamais estre blasmez, mais trop bien d'entreprendre ce qui est par dessus nostre puissance. Sur tout que nos desirs & passions cedent tousiours au bien de la Chose publique : comme iadis en vserent deux grands personnages Magnesiens l'vn enuers l'autre, Cretin & Hermias. Desquels la ville estant assiegee par Mithridate, & y ayant parauát eu entre eux grande contention d'honneur & de preeminence : Cretin feit offre à Hermias de luy laisser la charge de Capitaine general, & que ce-pendant il se retireroit hors la ville, ou bié s'il aimoit mieux en sortir, qu'il luy laissast ceste charge : de peur que tous deux ensemble fussent cause par leurs ialousies, de quelque mal-heur à leur patrie. Hermias voyant l'honneste offre de son compagnon, & le cognoissant plus expert au faict de la guerre, luy quicta volontairemét l'auctorité de commander. Or pour faire fin à nostre present discours, apprenons à cognoistre la folie enragee de ceux, qui pour les honneurs imaginaires, & de si peu de duree (que le Sage les compare à vne fumee esparse du vent, ne desirent rien plus, que de passer le cours de leurs iours en continuelles miseres & calamitez, trauaux & sollicitudes, se priuans de toute liberté : & qui pis est, engageans leurs ames à vne seruitude

Marcus. Manlius.

Comme il faut chercher & borner l'honneur & preference.

Cretin & Hermias.

eternelle & tres-miserable. Et ainsi que nous detestions l'Ambition, qui est vn mal infiny, compagnon de l'orgueil, tant hay de Dieu & des hommes. Philosophons vn peu en ce que nous trouuons escrit par Traian à Plutarque: Ie porte plus grande enuie (disoit ce bon Prince) à Cincinnate, à Scipiõ Africain, & à Marc Porcie, du mespris des offices qu'ils feirent, que des victoires qu'ils eurent, de tant que le vaincre gist le plus souuent en la fortune, & le mespris des charges & honneurs en la seule prudence. Que l'exemple de l'Empereur Flauie Vespasian soit bien noté de nous, lequel estant admonesté de ses amis, qu'il se gardast d'vn nommé Metius Pomposianus (par ce que le commun bruit estoit, qu'il deuoit estre vn iour Empereur (tant s'en fault qu'il luy procurast mal ou desplaisir, ou qu'il luy portast hayne ny enuie, comme c'est le propre des Ambitieux, de craindre sur tout que l'on touche à leur Estat, pource que seuls ils veulent regner, que au contraire il le feit Consul l'annee ensuyuante. Dont ses familiers esmerueillez, & luy suadans le contraire, Ie veux (leur dit-il) qu'il se souuienne vn iour de ce plaisir. Proposons aussi aux Rois & Princes, la sentence de l'Empereur Tite: lequel ayant faict vn festin auec fort bon visage au contentement d'vn chacun, sur la fin du banquet donna du poing sur la table, faisant vn grand souspir: Dont ses fauorits luy demandans l'occasion, Ie ne me sçaurois (dit-il) garder de souspirer & plaindre, quand il me souuiens que le grand honneur que i'ay, depend du vouloir de fortune: Que mes Estats sont comme en sequestre, & ma vie comme en depost. Que le dire de ce bon Prince Philippe Roy de Macedone, soit bien noté des grands: lequel estant vn iour tombé à la renuerse au lieu où s'exerçoit la luicte, & voyant la forme de son corps imprimee en la poussiere, O Hercule (dit-il) combien peu de terre il nous faut par nature, & neantmoins nous conuoitons tout le monde habitable! A son exemple humilions nous tous en la cognoissance de nostre imbecillité, & pauure condition humaine, & moderons nos desreiglees affections par le mespris des choses, que les hommes mondains desi-

Traian escriuant à Plutarque.

Vespasian.

Dire notable de Tite.

Belle Philosophie de Philippe.

rent & recherchent les estimans indigne recompense de la Vertu:& soyons contents chacun de sa condition, pourueu qu'elle reüscisse à sa propre fin, à sçauoir à la gloire de celuy, par lequel elle nous est donnee, & au bien & profit de ses creatures, le tout selon la mesure des graces qu'il nous en fera.

De la Volupté, & Paillardise. *Chap.* 22.



ACHITOB. Entre les faultes que les hômes commettêt, estans conduits du desir de volupté naturel en eux, nous auôs peu cy deuant remarquer la Luxure & Paillardise. Mais pource que nous reseruasmes lors à traicter plus amplemêt & de la Volupté, & de la vie luxurieuse, qui est le principal œuure d'icelle, & dont le desir & contentement est en la Paillardise: à fin de descouurir mieux le poison emmiellé, qui se cache soubs ces vices detestables, ie suis d'aduis que nous
" commencions d'entrer en ce champ, ample & fertile d'es-
" pines & chardons, qui aux yeux malades semblent bien
" souuent estre quelques belles fleurs de tresbons fruicts: proposant à la veuë d'vn chacun la nature & les effects de la tyrannique puissance de Volupté, ennemie mortelle du regne de la Vertu.

ASER. Le hameçon de tous maux (dit Platon) est la
" Volupté: d'autant que par elle les hommes sont pris, comme par le hameçon le poisson. Car elle esteinct la lumiere de l'ame, empesche tout bon conseil, & destourne les hom
" mes par allechement du chemin de la Vertu, les precipi-
" tant au gouffre de confusion, qui est la Luxure & Paillar-
" dise, vice sur tous autres malheureux & abominable, & par lequel toutes les vertus sont offensees.

Volupté, hameçon de tous maux.

AMANA. Celuy qui est addonné à la Volupté (dit
" Ciceron) iuge toutes choses, non selon la raison, mais se-
" lon ses sens: & estime cela le meilleur, qui luy est le plus
" plaisant: dont aisément il se laisse embraser du feu ardent
" de Luxure, qui offense tout aage, & esteinct la vieillesse.
" Mais oyons Atam sur ceste matiere.
"

ARAM.

ARAM. Ce n'est pas d'auiourd'huy, que plusieurs iugeans selon leur sensualité, & estans du tout ignorans de la vraye nature & immortalité de l'ame, ont constitué leur souuerain bien en la volupté, & iouyssance des choses qui chatouillent le plus les sens. Aristippe & tous les Cynaïques, Epicure, Metrodore, Chrysippe, & plusieurs autres, qui s'attribuoient faulsement le nom de Philosophes, se sont efforcez par plusieurs argumens de le prouuer, palhans leur malice de paroles graues & magnifiques, disans, que nul ne pouuoit parfaictement acquerir la Volupté, qu'il ne fust vertueux & sage. Mais ce que dit Ciceron contre eux, est suffisant pour descouurir le masque de leur impudence, & les conuaincre de mensonge: à sçauoir, qu'il ne fault pas regarder simplement à ce " que disent les hommes, ains seulement s'ils s'accordent à " leur opinion. Car comme est-il possible, que celuy qui " met le souuerain bien en la Volupté du corps, & à ne sentir iamais de douleur, puisse faire cas, ny embrasser la Vertu, ennemie des delices & voluptez, & qui nous commande de subir plustost vne mort cruelle & douloureuse, que de flechir contre le deuoir? C'est vne chose certaine, que celuy qui pose son bien en la Volupté, ne regarde à faire que pour son particulier. Et ainsi il faict assez paroistre, n'auoir aucun soucy de la Vertu, qui ne commande rien tant, mesmement la Iustice, que de laisser nos plaisirs & profits particuliers, pour embrasser à nostre peril & dommage le bien public. Comment aussi seroit-il genereux, estimant la Douleur estre l'extreme mal, ou bien temperant, reputant la Volupté, felicité parfaicte? Mais d'auantage, qu'elle chose peult estre plus indigne de l'homme, destiné à toutes choses grandes & excellentes, de se constituer vn souuerain bien tel, que les bestes brutes y ont meilleure part que nous, & de laisser le soin de ce qui est diuin & immortel en nous, pour " entendre à ce qui est mortel & perissable? Or telles erronees opinions se contredisantes à elles-mesmes, sont tant absurdes, & remplies de stupide ignorance, que nous n'auons pas grand besoin de perdre icy beaucoup de temps pour les refuter, & conuaincre de mensonge.

De ceux qui ont cõstitué le souuerain biẽ en la Volupté.

Indigne de l'homme de se constituer vn tel bien que les bestes.

Toutefois estãt chose si commune entre les hommes, que d'embrasser pour la fin de leurs principales actiõs la Volupté, à cause que naturellement ils desirent le plaisir, & repoulsent la douleur, il nous sera fort aisé de monstrer, que ce n'est que l'ignorance qui les guide, quand priuez de la cognoissance du bien, qui est le souhaitable, plaisant & aggreable, ils cherchent par mauuaise election le plus grand de tous les maux, la Volupté, inseparablement suyuie de la Douleur, que plus les hommes taschent de fuyr. Voyons donques que c'est de la Volupté, & quels fruicts elle porte auec soy. La Volupté (dit Ciceron) est proprement appellee ce plaisir & delectation, qui esmeut & chatouïlle nos sens, lequel s'escoule & s'enuole, & laisse plus souuent des occasions de se repentir, que de s'en ressouuenir. Car plusieurs pour la Volupté meschante, & non necessaire, sont tombez en grandes maladies, ont receu de grands dommages, & souffert maintes hontes. Elle apporte tousiours (dit Platon) dommage à l'homme, engendrant en son esprit la douleur, la sottise, l'oublance d'vne prudence, & l'insolence. La où le doux est (disoit Antiphon) tout aussi tost suyt l'amer. Car les voluptez ne vont iamais toutes seules, ains sont tousiours accompagnees de tristesses & de douleurs. La Volupté (dit Plutarque) resould les corps, les amollissant de iour en iour par delices: l'vsage desquelles continuel amortit la vigueur, & dissoult les forces d'iceux: d'où vient abondance de maladies, & qu'en la ieunesse on veoit les commencemens des foiblesses de vieillesse. La Volupté est vne beste cruelle, rendant les hommes ses esclaues, & les enchainant (comme dit Sophocle) de chesnes de diamant. De tant plus est elle odieuse, qu'elle cele son venin, ayant vestu l'habillement de beneuolence, trahissant la Vertu, & tuant l'homme en le flattant. Lors que les Voluptez viennent (dit Erasme) elles nous flattẽt par vn masqué visage: & quãd elles s'en vont, elles nous laissent pleins de tristesse & de douleur. Ce que Xenophon a tres-ingenieusement feinct soubs le nom d'Hercule, disant: Que comme il s'en alloit vn iour aux champs, il rencontra en vn certain carrefour party

Que c'est de volupté.

Fruicts de la Volupté.

Visage masqué des Voluptez.

en trois, la Vertu & le Vice, tous deux en forme & habit de femmes: & que le Vice qui estoit vestu d'vne robe superbe, delicieuse, pompeuse & lasciue, ayant vn visage riant, fardé & coloré, merueilleusement attrayant pour la douceur & beauté florissante qui sembloit estre en luy, se presenta soudain audit Hercule, luy disant, que s'il le suyuoit, il le feroit viure toute sa vie en delices & plaisirs: Mais la Vertu auec vne face triste, maigre & desfaite, & vn habit long & simple, sans aucunement orner son langage, luy vsa de ces propos: Addresse toy à moy Hercule, « & si tu le fais, tu ne te trouueras doüé d'ornement corpo- « rel, ny de beauté fluante & perissable: mais bien auras-tu « certaines autres richesses, qui vallent mieux, & durent e- « ternellement. Et quiconque m'a creu, laissant ce qui sem- « ble beau, & s'attachât aux chosesqui paroissent austeres & « dures, reçoit en fin vne felicité perdurable. Despouillons « les voluptez (dit Plutarque) & considerons leurs effects. « Elles sont yurongnes, paillardes, endormies à tout affai- « re, mesprisans le bien des Republiques, de leurs parens & amis. Mais de toutes les voluptez la plus orde, salle, vile & pernicieuse qui soit, peult bien estre dicte la Paillardise, dont est icy nostre principal discours, proprement appellee des Philosophes, passion furieuse, qui peruertit les sens de l'homme, & feu bruslant qui le consume. Tout plaisir que l'on prend des cinq sens corporels oultre mesure, est vilain & deshonneste: mais les Grecs ont particulierement appellé Incontinents ou immoderez, ceux qui estoient excessifs au gouster & au toucher. Et disoit Hipocrate, qu'il estimoit le coït estre vne partie d'vne infame maladie, qu'on appelle Epilepsie ou Mal caduc. Aussi n'y a-il rien plus certain, que l'immoderé vsage de l'acte Venerien gaste la beauté, souille le corps, & seiche & rend puant, faict la face palle, ou plombee, ou iaunastre, debilite les membres & ioinctures, engendre gouttes sciatiques, passions iliaques ou colique, douleurs d'estomach, branslemens de teste ou scotomie, lepre & verolle, abrege la vie, oste l'entendement, obscurcit la memoire, & oste le cœur, comme dit Osee. Combien d'auantage toute Paillardise nous doit estre odieuse, iusques à

Feinte description de la Vertu.

Que c'est de Paillardise & de ses effects.

Osee.4.

Eph. 5. n'estre pas seulement nommé entre nous, la seule male-
. diction qui luy est donnee de Dieu, nous y doit assez
Leuit.18. induire, qui la condamne de mort temporelle, & eter-
1.Cor.6. nelle. Mais encores auons nous infinies belles senten-
ces,& notables exemples des Ethniques & Payens, mes-
mes de la iuste punition qui a le plus souuent suyuy de
pres ce detestable vice, qui doyuent seruir & esmou-
uoir à le hayr,& fuyr de tout nostre pouuoir, & principa-
lement quand l'adultere y est conioinct, qui est quand
Effects de la fin des concupiscences. on viole le lien sacré de mariage. Les concupiscences(dit
Aristote) changent le corps, & font deuenir les ames en-
ragees. Pour leur fin elles ont la luxure, dont procedent
,, mille forces, violences, incestes, meurtres, empoison-
,, nemens, & autres innumerables impietez. N'est-ce pas
donques vne grande lascheté & pusillanimité, de s'asser-
uir aux concupiscences charnelles, qui sont desirs des-
reiglez & contraites à la raison, & dont l'office est d'es-
lire le mal pour le bien? Oyons icy la dispute de Socrate
auec Euthydeme, fort à propos de nostre presente matie-
Dispute de Socrate, cõtre l'Incontinence. re.Dy moy, ô Euthydeme, penses-tu que la liberté soit
vne bonne,grande,& profitable possession,soit à vn hom
me,soit à vne ville? Tres-grande. Quiconques donques
,, sert aux voluptez & desirs effrenez du corps, & pour
,, l'amour d'iceux ne peult executer ce qu'il sçait estre tres-
,, bon, penses-tu qu'il soit libre?Nenny. Peult estre que tu
,, estimes, que cela est chose digne d'vn homme libre, de
,, pouuoir faite tout ce qu'il pense estre bon,& que cela est
,, seruile,d'en estre empesché.Il est ainsi.Tu crois donques
,, que tous les Incontinents ne sont pas libres.Ouy par Iu-
,, piter, & à bon droict. Penses-tu que les Incontinents
,, soient empeschez de faire ce qui est honneste, ou soient
,, contraints à faire choses vicieuses? Ie pense qu'ils sont
,, autant contraincts à faire l'vn, comme empeschez à faire
,, l'autre.Or quels maistres pẽses-tu que soiẽt ceux-là, qui
,, engardent de faire le bien,& contraignent d'embrasser le
,, mal?Par Hercules tres-meschans.Or ne pẽses-tu pas que
,, la seruitude est la plus fascheuse de toutes, quand on sert
,, à de tres-meschãs maistres? Ouy. Donc les Incontinents
,, sont les plus miserables de tous, de quelque qualité ou

condition qu'ils soient. Car d'auantage celuy qui ne pen- «
se point à ce qui est le meilleur, & cherche par to' moyēs «
d'assouuir ses effrenez desirs de volupté & luxure, il ne se «
sert non plus de la raison, que les bestes. Ce sage Philoso
phe nous donne assez à entendre, combiē c'est chose pernicieuse de laisser regner en nous les desirs de la chair, qui nous tirent d'vne vehemence à l'execution d'iceux pour nostre ruïne, & principalemenr la Paillardise, qui traine auec soy toutes sortes de maux, dissoult & affoiblit les corps, & offense toutes les vertus & biens de l'ame. C'est par elle que les hōmes s'auillissent iusques là, que d'assubiettir & leurs corps & leurs ames, au vouloir inconstāt & desir effrené d'vne folle femme. Car nous en voyons qui seront si estrangement coiffez de quelque paillarde, que s'il est besoin, & elle le commande, ils se mettront au hazard de perdre leur honneur, & le plus souuent de seruir d'exemple à tout vn peuple sur vn eschafaut public. Et puis ils s'efforcent de couurir leur follie de ce beau nom d'Amour: qui est bien mieux appellé par Euripide Fureur aux hommes. Car le vray & bon amour, source d'amitié, est tousiours fondé sur la vertu, & tendant à mesme fin: mais l'amour lubrique est vn desir fondé sur l'opinion d'vn bien, qui est vn mal trespernicieux. Que si l'adultere s'en ensuit (qui est selon Aristote vne curiosité de la volupté d'autruy (le vice en est encores au double plus detestable & mal-heureux: en ce que celuy qui le commet, tasche contre tout deuoir de nature, d'oster l'honneur & la reputation d'vn autre: luy rauit la plus precieuse chose qu'il ait, l'amitié de sa femme: romps la paix d'vne maison: faict perdre l'ame d'vne femme, qui ne fust peult estre succombee, s'il ne l'eust corrompuë. Bref, est cause d'infinis mal-heurs & scandales, que iournellement nous en voyons arriuer. Entre les Anciens ce vice à tant esté odieux, qu'il estoit recherché exactemenr, & chastié de tresgriefues peines. De sorte que Iules Cesar feit decapiter vn sien Capitaine, pour auoir deshonoré la maistresse de la maison où il estoit logé, sans attendre qu'aucun l'accusast, & sans que le mary d'elle s'en plaignist aucunement. Il y auoit vne Loy enrre les Lo-

Les fruicts que porte auec soy la paillardise.

Que c'est d'Amour.

Mal-heureux effects de l'adultere.

Loy de Zaleuque contre les Adulteres. criens establie par Zaleuque, qui condamnoit tous ceux qui seroient conuaincus de ce vice d'adultere, à auoir les yeux creuez. Ce qui fut depuis tant bien obserué, que son fils y estant surpris, & tout le peuple intercedant pour luy, Zaleuque ne voulut iamais permettre que rien fust moderé de la peine ordonnee par la Loy. Et neantmoins pour aucunement satisfaire à leur importunité, il se feit arracher vn œil, & l'autre à sondit fils, aimant mieux endurer la moictié de la punition de l'offense, que non pas qu'elle demeurast impunie, & la loy violee. Auguste

La Loy Iulia contre les Adulteres. Cesar feit la loy Iulia des Adulteres: par laquelle il est porté, comme l'on doit faire le procez à ceux qui en sont attaincts, & comme l'on doit punir ceux qui en sont conuaincus: iusques à permettre au pere de tuer sa fille auec l'Adultere trouuez sur le faict. Fabie Fabrician, ayant esté tué par sa femme en trahison, à fin qu'elle eust plus grande liberté d'adulterer, vn petit fils qu'il auoit fort ieune, estant venu en aage, tua sa mere auec son Adultere, & en fut absouls par le Senat. Nous lisons aussi, que la moindre punition, dont vsoient les

Punition des Adulteres, par les Egyptiens. anciens Egyptiens enuers les Adulteres, estoit de coupper le nez à la femme, & les parties honteuses à l'homme. Bref il se trouuera, qu'en toutes nations, où l'honneur & la ciuilité ont eu tant soit peu de lieu, le vice d'adultere a esté griefuement puny, & grandement hay de toutes personnes genereuses: comme l'exemple d'Alexãdre est en cecy fort memorable: auquel ayant esté vn

Alexandre hayssoit l'Adultere. soir amené vne femme, & luy demandant pourquoy elle estoit venue si tard, elle luy dist, qu'elle attendoit que son mary fust couché. Ce qu'aussi tost qu'il eut ouy, il la renuoya, se courrouçant bien fort contre ses gens, de ce que peu s'en falloit qu'ils n'eussent esté cause de luy faire commettre vn adultere. Il ne voulut mesmes toucher à la concubine d'vn sien amy, encores qu'il en fust espris d'amour: & outragea fort Cassander, pource qu'il vouloit baiser par force la garce d'vn ioueur d'instruments: tant s'en fault qu'il eust voulu permettre à ses Courtisans de forcer femmes ou filles de ses subiects, ou les induire à les suborner pour luy: com-

me aiourd'huy nous voyons ceux estre les plus honorez des grands, qui mieux sçauēt corrompre les femmes. Antho ine Veneree, Duc de Venise, leur peult seruir d'vn patron digne d estre suiuy, lequel feit mourir son propre fils en prison, pour auoir forcé vne fille. Mais remarquōs vn peu les oculaires tesmoignages de l'ire diuine, qui n'a iamais, ou peu souuent, laissé la Paillardise sans vn prōpt salaire, & condigne d'vne si peruerse meschanceté. La lecture des sainctes Lettres nous en fournir de notables exemples, en la mort de vingtquatre mille Israëlites, à cause de la paillardise: en la punition du mesme peché de Dauid, par la mort de plus de soixante mille hommes en Israël: & de celuy de Salomon sur son fils, priué des dix parts de son Royaume: en la subuersion des citez de Sodome & Gomorrhe, & en plusieurs autres endroits. Mesmes quand Sathan s'est voulu seruir d'vn prompt moyen de faire chopper les hommes, il a mis volontiers la Paillardise en ieu. Quand Balaam enseigna à Balaac la ruse de faire idolatrer les Israëlites, ce fut par le moyen des belles femmes de ses pays, à fin de les faire tomber en l'indignation de Dieu. Quant à l'Histoire humaine, le nombre des exemples de l'ire diuine sur les Paillards y est infiny: desquels nous en amenerons icy quelques vns, faisans mention de punitions violentes, & priuations & subuersions d'Estats florissans, procedees de la mesme cause de Paillardise. Aussi certes est elle plus dangereuse à vn Prince pour son Estat, que tout autre vice, & fust-ce la cruauté. Car la cruauté retient les hommes timides & lasches, & donne vne terreur aux subiets: mais la Paillardise tire apres soy la haine & le mespris du Prince: d'autant que chacun iuge l'homme effeminé, indigne de commāder à tout vn peuple. Tarquin, Roy de Rome, surnommé pour son orgueil le Superbe, fut priué de son Royaume, pour la force faicte par vn de ses enfans à Lucrece Dame Romaine. Et ores qu'il assēblast de grādes armees pour rentrer en son Estat, il n'y peut onques paruenir. Et du depuis le nō de Roy demeura tāt odieux entre les Romains, qu'ils ne voulurent iamais permettre, que personne entre eux portast ce tiltre, changeans deslors le Gouuernement

Antheine Duc de Venise.

Tesmoignage de l'ire de Dieu pour Paillardise.

Nomb. 25.
2. Sam. 24.
1. Rois 12.
Gen. 19.

Nom. 31.

Danger qui est qu'vn Prince soit Paillard.

Tarquin.

de Monarchie en celuy de Democratie, & abolissans toutes les loix Royales: au lieu desquelles ils enuoyerent vers les Atheniens pour auoir les loix de Solon, qui depuis furét gardees par les Romains, & appellees les loix des douze Tables. Appie Claude, l'vn des dix qui auoiét toute auctorité du Gouuernement de l'Estat Romain, pour auoir voulu rauir Virginia, fille d'vn citoyen Romain, nommé Virginius, qui la tua pour luy sauuer son honneur, fut chassé auec tous ses compagnons en la mesme charge, & leur forme de Gouuernement changee en l'auctorité des Consuls. Que cuida-il arriuer au grand Cesar, qu'vne mort honteuse, apres qu'il eut conquis les Gaules, l'Allemagne, l'Angleterre, les Espaignes, l'Italie, & mesme vaincu Pompee, pour vne amour folle qui le feit aller en Alexandrie en habit dissimulé, pour iouyr de Cleopatra: où vn Eunuque & vn enfant faillirent à le tuer, s'il ne se fust ietté du hault d'vne tour en la mer, se sauuant à nage en son camp par dessoubs les galleres de ses ennemis? Teundezille Roy des Espaignes, pour auoir commis adultere par force auec vne Dame de maison fut par le mary d'elle priué & de vie & du Royaume. Marc Anthoine Caracalla, Empereur, espousa sa belle-mere, transporté d'intemperance de luxure. Aussi en perdit-il peu apres l'Empire & la vie. Childeric premier du nom, Roy de France, apres auoir long temps regné fut chassé du Royaume pour sa paillardise. Iean, Comte d'Armignac, espousa vne de ses sœurs. Mais estant excommunié de l'Eglise, fut priué d'Estat & de vie par l'Empereur Charlemagne. Rodoaldus, Roy des Lombards, surpris en adultere, fut tué par le mary de la femme dont il abusoit. Roderigo, Roy d'Espaigne, fut priué de son Royaume & de la vie par les Sarrasins, qui y furent appellez par vn Comte, nommé Iulian, pour se venger de son Roy, qui luy auoit violé sa fille. Galeatius Maria Duc de Milan, estant à la Messe, fut tué d'vn citoyen, qui le frappa dans l'estomach auec vn poignard, feignant parler à luy: Et la cause principale fut, pour le soupçon qu'il auoit que ce Prince entretenoit sa femme. Du temps de Philippes le Bel, Roy de France, deux Cheualiers freres, nómez d'Au-

Appie Claude. *Cesar.* *Teundezille.* *Caracalla.* *Childeric.* *Iean Comte.* *Rodoaldus.* *Roderic.* *Galeatius.* *Les d'Aunoy.*

roy, furent escorchez vifs pour leurs paillardises commises auec la Royne de Nauarre, & la Comtesse de la Marche, fille du Comte de Bourgongne, qui aussi furent condamnees à prison perpetuelle. De n'agueres Pierre Louys, Duc de Plaisance, y fut meurtry pour ses incestes & paillardises incroyables: Entre lesquelles on escrit de luy, qu'il força Cosme Cheri, Euesque de Valence, qu'il faisoit tenir par ses gens: puis il le feit empoisonner de peur qu'il ne l'accusast vers l'Empereur. Il n'y a pas long temps aussi, que les villes d'Almendin & Delmedine furent desmembrees du Royaume de Fez, & reduites soubs l'obeyssance des Portugais, pour vne fille rauye à son mary par leur Gouuerneur, qui depuis fut tué. Et Abusahid Roy de Fez fut massacré auecques six de ses enfans, par vn sien Secretaire, de la femme duquel il auoit abusé. Ce qui est recité par Leon en la description de l'Afrique. Il est aduenu de nostre temps, & entre nous, trop de tels exemples des fruicts pernicieux produits par la Paillardise: laquelle neantmoins a telle vogue en ceste desolee Frãce, que ce sont ceux que l'on estime les plus gallands hommes, qui en sont les meilleurs pilliers: voire les plus grands, qui deuroient seruir aux autres d'vn exemplaire de toute pudicité, osent bien, pensans couurir leur honte, desguiser la Paillardise, & la masquer du nom de la Vertu, attribuans à gloire & hõneur d'estre des premiers & plus experts en son eschole. Mais sçachons que ce masque là n'est que pour d'auantage les rendre du tout inexcusables deuant celuy, auquel on ne sçauroit rien desguiser, & qui a en horreur toute malice & impudence effrontee, dont les Paillards ornent leur visage. Et encores que luy, sans fin misericordieux, supplee à l'infirmité de ses creatures, le vice de Paillardise est sans apparence d'aucune excuse ny couuerture deuant luy: en ce qu'il nous a donné vn remede sainct & honorable contre iceluy, qui est le Mariage, permis à vn chacun, lequel tous Paillards mesprisent à leur ruyne & confusion eternelle. Que s'ils n'estoient du tout aueuglez par habitude au vice, les fleaux que la France endure auiourd'huy de guerre ciuile, d'heresie, de famine, & de rebellion, ne seroient que

Pierre Louys.

Almendin, & Delmedine.

Abusahid.

Paillardise des Françoys.

Fleaux de la France.

trop suffisans de leur dessiller les yeux, pour recognoistre le courroux de Tout-puissant, prest à les destruire de corps & d'ame. Nous donques mieux instruits en nostre
„ Academie, apprenons du Socrate, que le Sage doit outre-
„ passer les voluptez, comme les Syrenes, s'il a enuie de
„ paruenir à la Vertu, son pays & bien-heureuse demeure.
Et pour nous y seruir d'vn bon ayde, prenons le conseil
Bon conseil cōtre la Paillardise. d'Epictete, disant : Quand ton esprit sera tiré de quelque desir de volupté prens soigneuse garde qu'il ne te faille tomber en quelque precipice : Ains pense toy-mesme quelque peu à par-toy, considerant diligemment qu'apres auoir esté vaincu de la Volupté, il ne te reste rien qu'vne repentance, & vne haine de toy contre toy-mesme: là où si tu t'en abstiens, vne ferme & asseuree ioye s'empare de ton cœur, chassant totalement la tristesse. Ainsi taschons de nous orner de pureté, chasteté & integrité, hayssans tellement la Volupté & Paillardise (dont le plaisir bien cher passe comme le vent, & en laisse vn souuenir hōteux) que
De fuyr toute dissolutiō. suyuant la volonté de nostre Legislateur, nous fuyons toute dissolution qui y tende, soit par habillemens immodestes, par gestes & contenances impudiques, ou par villaines paroles induisantes les autres à mal : nous souuenans
„ bien à propos de ce que Archelaus, Philosophe Grec, dist
„ à vn ieune homme superfluement vestu, Que c'estoit tout
„ vn, en quelle partie du corps il monstrast son impudici-
„ té, & qu'elle estoit tousiours condemnable. Mais sur tout,
„ que ceste diuine sentence retentisse sans cesse à nos oreil
1. Cor. 6. & Eph. 5. les, Que nul Paillard n'a point d'heritage au Royaume de Iesus Christ. Que si aimans naturellement le plaisir, &
Quelle ioye est vtile & agreable. craignans la douleur, nous voulons resiouyr nostre ame d'vne ioye vtile & agreable tout ensemble, esleuons la en la meditation des biens indicibles & sans fin, qui luy sont promis & asseurez en l'immortalité bien-heureuse: & lors nous rendrons foible & sans effect le desir nay auec nous de la Volupté mondaine.

De la Gloire, Louange, & Honneur, & de l'Orgueil. Chap. 23.



RAM. Les hommes, pour auoir les yeux bandez par ignorance, ont ceste coustume de dire, celuy auoir le cœur grãd, magnanime, & genereux, qui aspire aux honneurs, estats, richesses, & autres vanitez mondaines: Combien que certes, si nous considerons de pres la fin, pour laquelle ils dressent là leurs intentions & actions, nous ne verrons autre chose en eux, qu'vn desir de vaine gloire & louange, pour donner nourriture à leur orgueil, passions naturelles, & tant pernicieuses en l'ame, que si elles ne sont reiglees par Têperance & moyen, & fondees sur la Vertu, qui est la fontaine d'hõneur, elles produisent des effects tresdãgereux, & tout contraires au desir des hommes. *Iugemẽt des ignorans sur la grandeur de cœur.*

ACHITOB. Ceux (disoit Seneque) qui veulẽt faire e- " lectiõ d'vne vie biẽ-heureuse, il ne faut pas qu'ils suyuẽt " la façõ & maniere de viure de la multitude & plus grãde " partie des hõmes, mais vne toute cõtraire à icelle. Ce que nous ferõs, quãd mesprisans la gloire, l'hõneur, la loüange, & l'orgueil du monde, nous n'estimerons rien digne de nostre soucy, que la seule Vertu, qui nous peult cõbler de la vraye gloire, & felicité permanente à tousiours. *Du mespris de toutes choses fors de la Vertu.*

ASER. La gloire (dit Pindare) de se veoir en honneur & credit, rend le labeur agreable, & la peine supportable. Et c'est à faire à vne pierre (disoit Ciceron) de ne sentir point de difference entre la louange & le blasme: mais c'est à faire à l'homme sage, de ne s'esmouuoir pas tant pour toutes ces choses, qu'elles le facent reculer du de- " uoir. Oyons donques Amana discourir plus au long de " la matiere qui nous est icy proposee. *Borpes louables de desir de gloire.*

AMANA. Il est bien certain, que rien ne passiõne plus communémẽt l'homme, que la conuoitise de gloire, de louange, & d'hõneur, & dont naturellemẽt il est desireux. Mais cõme volontiers toutes les passions & maladies de l'ame sont suyuies des inconueniẽs, qu'il semble que plus on pretend fuyr: aussi bien souuẽt ceux, qui iettent legeremẽt les yeux à l'honneur, comme s'il estoit la Vertu mesme, laissans derriere le chemin d'icelle Vertu, dont l'honneur doit proceder, & qui seule en peult orner les hõmes, *Precipice cõmun des passiõs de l'ame.*

il leur en prend comme à Ixion: lequel, ce disent les Poëtes, eut affaire à vne nuee, pensant que ce fust la Deesse Iunon, dont les Centaures furent engendrez. Ainsi les hommes mondains embrassans seulement vne vaine gloire, qui n'est qu'vne faulse ombre de la vraye Vertu, toutes leurs actions meritent si peu de loüange, qu'elles se trouueront (bien cõsiderees) plustost dignes de blasme & deshonneur, que non pas de l'honneur, que tant ils cherchent & demandent. C'est pourquoy les Anciens Romains auoient fait construire deux temples ioints l'vn auecques l'autre: l'vn dedié à la Vertu, & l'autre à l'Honneur: de telle sorte neantmoins, que l'on ne pouuoit entrer en celuy d'Honneur, qu'en passant premierement par celuy de la Vertu. Mais d'autant que le chemin d'icelle est auiourd'huy si peu frequenté, il ne se fault esmerueiller, comme dit Hesiode, si vn tel amas de meschanceté est espandu par le monde, que toute honte & honneur ont abandonné la vie humaine. Que si l'homme de bien prefere la perte de son honneur à sa propre vie, à fin qu'il ne soit du nombre de ceux qui se contentent d'vne Idee tromperesse au lieu de la chose mesme, qu'ils apprennent auant toutes choses à cognoistre, en quoy consistent la vraye gloire & l'honneur, & dont il peut meriter louange: à sçauoir premierement en bonté & iustice: Puis à prudemment conduire toutes actions humaines, selon le deuoir, & ce qui est decent & honneste: Et qu'il sçache que ce sont les seuls moyens pour acquerir honneur, gloire & louange, durables & permanentes à iamais, & qui suyuent tousiours la Vertu, comme l'ombre le corps, estant le propre d'icelle de rendre les hommes sages, iustes, bons, & prudents, & de les amener à la meilleure, plus excellente, & plus diuine habitude, qui puisse estre és hommes: à sçauoir droicture de raison & de iugement, la cime apres Dieu de nature raisonnable, & vne disposition de l'ame consentant & s'accordant auec soymesme. La bonté donques & preud'hommie, qui procede de sapience & bonne instruction est le premier degré pour paruenir à honneur; d'autant que d'iceluy, comme d'vne source vifue, decoule tout ce que l'homme, guidé de prudence,

De deux těples dediez à la Vertu & à l'Honneur.

Où il fault chercher la gloire & l'honneur.

Le propre effect de Vertu.

Premier degré d'honneur.

faict de vertueux & louable. Car(comme dit Ciceron)nul « ne peult estre prudent, qu'il ne soit bon. Cecy se trouue- « ra bien contraire à la commune opinion de ceux, qui disent auiourd'huy courir si vistement apres l'honneur & la reputation, lesquels ignorans toute bonne cause & raison, & ayans les mœurs corrompues & deprauees, se forgent en l'esprit, que pourueu qu'ils executent quelque acte qui aggree aux grands, & dont ils puissent estre remarquez par eux pour gens de valeur, faisant bon marché de leur peau, voire de leur conscience, soit en guerre, ou en l'execution d'autre leur commandement, qu'ils auront dequoy se reputer grandement honnorez, & dignes d'estre preferez aux autres: Pource qu'il leur semble, que l'honneur ne se doyue mesurer qu'à la bien-vueillance que l'on a des hommes, fussent-ils les plus meschans du monde, & non pas par l'examen de l'œuure en soy bonne ou mauuaise. Mais ie m'estonne de leur imprudence. Car puis qu'ils ne sont nullement bons, comment pourroient-ils iuger ce qui est à faire ou à laisser, selon le droict & la iustice? Et quel honneur meriteront-ils en « tous leurs faicts, n'estans guidez que d'vn desir de gloire « mondaine, qui(comme dit Quintilien)est souuerain mal? Aussi ne pretendent-ils pas pour recompense de leurs peines & trauaux vn auancement en Estats & grandeurs, pour mieux iouyr des voluptez mondaines? Se rendans ainsi toute leur vie serfs des biens & richesses mortelles, & se priuans eux-mesmes de la liberté precieuse de l'a- « me, pour laquelle le magnanime doit combattre & mou- « rir. L'homme de bien, orné de bonté & iustice, se propose tout vn autre but. Car n'admirant rien que la Vertu, il ne cerche d'estre honnoré qu'en luy obeyssant, & suyuant ses traces, & rapporte toutes ses œuures à la reigle infallible d'icelle. Il sçait(comme dit Seneque) que la gloire doit estre suyuie non desiree, & qu'elle s'acquiert par « la grandeur de cœur, qui mesure toutes choses à la con- « science, ne faisant rien pour l'ostentation & vanité: & « le prix & salaire qu'il attend en ceste vie de tout loüable faict, est de l'auoir faict: ne se priuant pas toutefois de gloire: ains elle demeure immortelle de luy entre les

Où les mondains posent l'honneur.

Le but que se doit proposer tout homme de bien.

bons, pour ses actes iustes & vertueux, sans qu'il se soucie aucunement de ce que les meschans ou ignorans en
„ veulent penser ou dire. Ainsi fondant toutes ses inuen-
„ tions, il ne regarde point le chemin le plus battu, ny le
„ regne qui court, pour s'accommoder au temps, de peur
„ de demeurer derriere: ains aime mieux demeurer incognu
„ en sa simplicité, que de se faire voye entre les grands, au
„ detriment de son ame. Que s'il entreprend ou execute quelque chose, il a tousiours la Iustice & la Prudence pour guides, & lors ny pour crainte ny pour danger il ne sort iamais de sa deliberation: qui en quelque sorte qu'elle puisse reüscir, est tousiours autant digne d'honneur & loüange, comme les actes de ceux, qui ne font rié que pour la gloire du monde, sont dignes de blasme & vitupere, que plus ils craignent & s'efforcent de fuyr. Il est vray que ces ambitieux de vaine gloire & grandeur me pourront dire les choses aller tout autrement que ie ne dis, & que les faicts de ceux qui s'accommodent au vouloir des grands, sans y espargner leur vie, sont autant recommandez de loüange, que les autres qui veulent regarder la iustice de la cause, sont vilipendez & mesprisez.

Comme il ne se faut soucier de la louange.

Mais ie leur respons aussi, que l'office du Prudent est de plustost craindre le iugement & opinion de peu de sages, que celuy de la multitude ignorante: & ne doit pour la louange des hommes sortir de ses conceptions fondees sur le deuoir: & ceux qui font autrement, monstrent assez ne viure que pour le monde, sans aucun soucy de la principale fin de leur estre. Bion comparoit telles gens bien à propos à des vases à deux anses, qui se transportent aisément par les oreilles où l'on veult. Aussi pourueu qu'ils soient louëz & estimez, ils entreprennent toutes choses hardiment: voire l'ardeur de gloire & loüãge les transporte souuent iusques à se louër & vanter eux mesmes sans propos, de leurs faicts: chose tant mal-seante (comme dict Aristote) qu'elle se rend plus blasmable

Contre les vanteurs.

que la menterie, qui volontiers aussi l'accompagne: & d'auantage, est vn grand signe d'vne ame inconstante.
„ Mais (cõme dict Plutarque) d'autant que l'homme a plus
„ de raison par la philosophie, d'autant plus perd il de su-

perbe & d'arrogance: & ceux qui n'ont riẽ deuant les yeux «
où ils aspirent, que la Vertu & le deuoir seulement, se ser- «
uẽt de l'occasion, du temps, & de l'occurrẽce des affaires, «
sans se soucier d'autre louange que de celle qui vient de «
meur iugement, & du consentement de tous les bons. Il «
est vray qu'aux gens de bien il est quelquefois permis,
voire necessaire, pour le bien des autres, de se glorifier aucunement, en parlant d'eux mesmes & à leur auantage. Comme si en procurant d'estre creuz, nous rendons raison de nostre preud'hommie par nos effects passez, à fin que ayans les moyens de continuer nos vertueuses actions au profit de plusieurs, nous embrassiõs leur salut malgré eux, par maniere de dire, & contraignions de receuoir de nous bien & plaisir, ceux qui en fuyent les occasions. C'est ce qui feit Themistocle vser de ces propos au conseil des Atheniens, lesquels il voyoit estre saouls de luy. O pauures «
gens (leur dit-il) pourquoy vous lassez vous de receuoir «
souuent des biẽs-faicts des mesmes personnes? Et vne au- «
tres fois il leur vsa aussi de ces mots: En temps de pluye & d'orage, vous recourez à moy cõme à l'abry d'vn arbre: & puis quand le beau tẽps est reuenu, vous en arrachez chacun vne branche en passant. Homere faict que Nestor raconte ses prouësses & vaillances, pour encourager Patroclus & les autres neuf Cheualiers, à entreprendre le combat d'homme à homme contre Hector. Aussi l'exhortation qui a la parole de œuure en main, & l'exemple auec la poincture d'emulation, est vifue & aiguillonne merueilleusement: voire apporte auec le courage & l'affection, l'esperance de pouuoir venir à bout d'vne chose que l'on voit n'estre pas impossible. Mais en cecy (comme en toute autre action) fuyons sur tout l'orgueil, hay de Dieu & des hommes, & cause de la corruption & pre- «
uarication de la nature humaine: lequel faict mesme que «
l'œuure, de soy bonne, se change en iniquité: de tant que «
l'humble submission est meilleure que l'orgueil de nos «
biens-faicts, qui souuent faict retomber le superbe en «
plus enormes vices qu'il n'estoit au parauant. Or en «
desirant premierement les loüanges qui procedent de bonté & Iustice, ce n'est pas à dire que nous de-

Où il est permis de se louer.

Themistocle.

Nestor.

De fuyr l'orgueil.

uions mespriser, mais plustost il nous fault diligemment cercher, celles qui nous peuuent acquerir gloire immortelle par actes genereux & magnanimes: pourueu qu'ils ne sortent point hors des bornes d'equité & de iustice: comme aussi ils ne sçauroient autrement estre appellez, que faulsement œuures de force & generosité: ainsi que discourát cy apres de ces vertus nous pourrons plus amplement entendre. C'est donques la ialousie de gloire à la vertu par les exemples de nos predecesseurs bien viuans, qui doit eguillonner toute ame genereuse à se bastir vn monument eternel par faicts heroïques, quand le deuoir & la raison nous y conuient. Ainsi en sceut bien vser ce bon & vaillant Capitaine Mathathias, lequel ne voulant obeyr aux Edicts tyranniques d'Antioque, qui auoit asseruy & ruyné Hierusalem, prenant les armes auec ses cinq fils, sortit en campagne d'vn paure village où il demeuroit, appellant ceux qui le voudroient suyure: pour le recouurement de leur liberté. Et apres plusieurs victoictes par luy obtenues, comme il se veit pres de la mort, il exhortoit ses enfans de poursuyure sa deliberation iuste & saincte, sans crainte d'aucun

Cóme il faut cercher la gloire par actes genereux.

Matathias.

» danger. Vray est (leur disoit-il) que nos corps sont
» mortels, & subiects à la commune destinee des autres:
» Mais la memoire des faicts excellents s'acquiert vne im-
» mortalité, à laquelle ie veux que vous aspiriez en sorte,
» que vous ne vous faschiez point de [illegible]ourir en vous por-
» tant vaillamment.

Il nous sera ainsi perm[illegible]is d'estre touchez & resueillez de la ialousie d'vne bonne [illegible] gloire, pourueu aussi que ce soit sans enuie du bien & de [illegible] l'auancement des autres, ains seulement pour nous se[illegible]ruir d'eguillon à entreprédre & effectuer toutes choses v[illegible]rtueuses & loüables: Comme Themistocle ayant enten[illegible]du la victoire grande, qu'auoit obtenu Miltiade en la p[illegible]aine
„ de Marathon, disoit, que ceste nouuelle l'empescho[illegible]it de
„ reposer: entendant qu'il ne seroit iamais à son aise, [illegible]que par quelque autre acte de vertu il n'eust merité autant [illegible]de louange que cest excellent Capitaine Miltiade. Tite Flamin, Consul de Rome, qui deliura de seruitude la Grece, & desfeit en bataille rangee par deux fois Philippe, Roy de Ma-

Où la ialousie de gloire peut estre permise.

Themistocle.

Tite Flamin.

de Macedone, se monstra aussi grandement touché d'vn desir de gloire & d'honneur, non à blasmer, ains à pratiquer, à toutes grandes & genereuses natures, en mettāt le premier la main, voire seul, quand il pouuoit, à tout affaire & exploict d'importance: & se trouuant plus volontiers auec ceux qui auoient besoin de son ayde, que non pas auec ceux qui luy pouuoient ayder à bien faire, estimant ceux cy ses competiteurs au pourchas dh'onneur & de gloire, & les autres, matiere d'exercer sa vertu. Ce ne fut qu'vn tesmoignage de ieunesse promettant beaucoup de soy, & nee à toutes choses grandes, quand Iule Cesar encores fort ieune, voyāt vne statue d'Alexandre le Grād en l'aage de XXIIII. ans, se prit à plorer, disant: Ne suisie pas miserable, qu'en tel aage ce Prince auoit faict tant de notables choses, & ie n'ay rien executé encores digne de memoire? Nous pouuons au surplus remarquer entre les Anciens, infinis & memorables exemples, tout contraires les vns aux autres, en ce que plusieurs grands & illustres personnages ont du tout mesprisé l'honneur d'vne vaine gloire, qui n'est iamais sans presumption & orgueil: où les autres menez de superbe & d'arrogance, ont vilainement abusé de leur auctorité & grandeur, s'acquerans plus de blasme & de deshonneur, que non pas de loüanges & d'honneur. Le grand Cyrus, Monarques des Perses, estoit d'vne nature tāt doulce & benigne, & si peu ambitieuse de vaine gloire, qu'il ne prouoquoit iamais ses egaux d'aage à exercice auquel il se sentist le plus fort, ains plustost à ceux, ausquels il estoit le moins exercité: à fin qu'il ne leur causast desplaisir, en emportant le prix deuant eux, & qu'il eust le profit d'apprendre ce qu'il sçauoit moins bien faire que les autres. « O ame vrayement genereuse, & qui tesmoigne vn mespris des choses basses & contemptibles, pour thesaurizer des grādes & magnanimes! » Mais auiourd'huy de quoy contendons nous le plus? A qui sçaura plus dextrement tirer vn coup d'espee, courir vne bague, picquer cheuaux, aller à la volte. Et pleust à Dieu que nous ne feissions pis. Quant à vouloir exceller les autres en Vertu, le temps ne le requiert pas. Nous lisons d'vn Indien, que luy estant comman-

Cesar.

Cyrus.

L'excellence que cerchent les hommes de ce temps.

dé par Alexandre le Grang, qu'il tirast de l'arc deuāt luy, pource qu'il auoit ouy dire qu'il estoit tres-excellent en cest art, il n'en voulut rien faire: dont le Monarque irrité, le condemna à mourir s'il ne luy obeyssoit. L'Indien allant au supplice, dist à l'vn de ceux qui l'y cōduisoient, que veritablement il auoit esté autrefois fort bon tireur d'art : mais que pour auoir par long temps delaissé cest exercice, il craignoit de l'auoir oublié. Pourtant qu'il aimoit mieux mourir, que de perdre la reputation qu'il en auoit acquise. A cestuy-cy nous pourrions comparer ceux dont nous auons desia parlé, qui ne font autre gloire que de l'estime où ils sont tenus des grands, d'estre gens valeureux, & comme ils disent, faisans profession de porter vne espee bien trenchante pour leur seruice: lesquels choisiront plustost de mourir en vne mauuaise querelle, au danger de la perte de leur ame, que de decheoir de ceste leur reputation, qu'ils desirent emporter auec eux. Mais poursuyuons nos exemples du mespris de vaine gloire: & de quelques vns menez d'oultrecuidé orgueil. Pompee le Grand donna vn notable tesmoignage de n'estre entaché de vaine gloire ny d'orgueil, quand apres auoir du tout vaincu Tigranes, Roy de Pont, & l'ayant prisonnier, il aima mieux le remettre en son Royaume, & le faire allié & confederé des Romains, que non pas le retenir, & mener en triomphe auec luy dedans Rome, comme c'estoit la coustume d'en vser des ennemis & de leurs despouilles: disant ce vertueux
» Monarque, qu'il auoit beaucoup plus chere la gloire d'vn
» siecle, que non pas celle d'vn iour. Le grand Tamburlan, par trop enorgueilly d'estre de fils de paysan monté à vne Monarchie, vsa bien de plus grande & barbare seuerité à l'endroict de Baiazet, Empereur des Turcs: lequel vaincu & faict son prisonnier, il faisoit trainer dans vne cage par tout où il alloit, le nourrissant seulement des miettes qui tomboient de dessus sa table: & toutes les fois qu'il montoit à cheual, c'estoit en se seruant de son corps pour auantage. De ceste mesme façon l'Empereur Valerian auoit esté traicté par Saphor, Roy de Perse, duquel il auoit esté desfaict & pris

Histoire notable d'vn Indien.

Pompee.

Tamburlan.

Baiazet.

Saphor.

en vne bataille, que ce Barbare gaigna sur luy. Celuy *Alexandre.*
qui ayant à sa deuotion l'Empereur Frideric Barberousse, luy marcha sur le col, & le pressa par deux fois du pied, se monstra encores d'auantage superbe, cruel & orgueilleux, faisant seruir ce qui est en l'Escriture, Tu marcheras sur l'Aspic, & Basilique, & fouleras au pied le " Lyon & le Dragon: comme s'il eust esté dit à luy, & pour " pretexte de son orgueil & felonnie. Ce Payen Agatho- " cle, Roy de Sicile, a bien laissé vn exemple plus notable du mespris de la gloire, & de ne s'esleuer iamais par trop, ny se mescognoistre pour la grandeur de nostre condition: quand estant paruenu à cest estat par sa vertu, & pource qu'il estoit nay d'vn pauure potier, il se faisoit seruir sur sa table ordinairement des vaisseaux de terre, entremeslez parmy sa vaisselle d'or & d'argent: disant à ceux qui l'alloient veoir, pour les enflammer d'vn desir de bien faire, Voila que c'est de perseuerer à trauailler, & prendre peine à se rendre vertueux & magnanime. Par " cy deuant nous faisions de ces pots-là, & maintenant " nous faisons de ceux-cy. Aussi fault-il que nous sça- " chions, que quand la Fortune (s'il nous est loisible d'en- " tendre soubs ce mot l'ordonnance diuine) esleue les hommes de bas lieu par leur valeur & merite en grands & honnorables estats, & que aussi elle en pouruceoit plusieurs indignes, en faisant veoir par ceux-cy, comme ils s'y portent superbement & vilainement, en abusant de leur auctorité, & que les autres au contraire en sçauent bien vser, elle honnore & recommande de tant plus la " vertu, comme celle de qui seule depend toute la grandeur, la gloire, & l'honneur des hommes, & non pas de la dignité en laquelle ils sont constituez. Or combien l'Orgueil est hay de Dieu aussi bien que des hommes, entre infinis tesmoignages que nous en auons, celuy de Herodes Agrippa, Roy des Iuifs, est bien à remarquer. Car s'estant esiouy de ce que le peuple s'estoit escrié à sa louãge, comme il estoit monté sur la tribune au harangues en grande pompe & orgueil, Voix de Dieu, & non pas d'homme, il fut soudainement frappé du ciel, & se

3. — *Psal. 91.* — *Agathocle.* — *Comme de la vertu, & nõ pas de la dignité, depẽd l'honneur des grands.* — *Herodes.*

sentit consumer de vermine, s'escriant au peuple : Voicy celuy que n'agueres vous appellez Dieu, qui meurt auec douleurs incroyables. Diocletian Empereur fut tant orgueilleux, qu'il se disoit frere du Soleil & de la Lune : & feit vn Edict, par lequel il vouloit que tous luy baisassent les pieds, au lieu que ses predecesseurs bailloient les mains aux nobles, & les genouils aux simples: mais Dieu permit qu'il mourut enragé. Que les orgueilleux se rendent odieux à chacun, & soient finalement mocquez & mesprisez, c'est chose que nous voyons tous les iours: voire bien souuent il leur en couste la vie. La punition que Philippe, Roy de Macedone, feit de Menecrate Medecin, fut plus doulce, toutefois plaisante & remarquable. Cestuy-cy, pour estre excellent en son art, se faisoit appeller Iupiter le Sauueur. De laquelle arrogance ce bon Prince le voulant chastier, le conuia en vn festin, & luy feit dresser vne table à part : dont au commencement il se monstra estre tres-aise. Mais quand il veit que au lieu de viande on ne luy donnoit que de l'encens, tout confus, honteux, & marry, il s'en alla hors du festin. Or pour la conclusion de nostre discours, disons auec Solon, qu'appeller vn homme presomptueux & glorieux, c'est en bon langage le nommer fol, estant la courtoisie & doulceur vn fondement de sagesse & de la vie tranquille. A quoy pour paruenir apprenons, que celuy qui contemplera des yeux de l'esprit, l'estat de l'humaine nature, qui regardera le peu de valeur de sa condition, & la briefueté de ceste presente vie subiecte à vn prompt destin : & qui considerera aussi les ordes pollutions conioinctes auec sa chair, ne tombera certes iamais au precipice d'orgueil & de fierté. Et ainsi donques en detestant toute presomption, & amour de vanité, cerchons l'honneur par le moyen de la seule Vertu, qui tousiours (comme dict Euripide) est suyuie ou precedee de gloire & de louange. Mais ne nous soucions point d'estre louëz des hommes : ains faisons seulement les choses dignes de louange. Et nous esiouyssons & glorifions plustost de gaigner & surpasser les autres en tout bon deuoir & office enuers eux, que non pas en quelconque autre auanta-

Diocletian.

Menecrate.

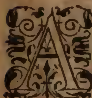
Tout glorieux est fol.

Belle Philosophie Chrestienne.

La vraye gloire qu'il faut cercher.

ge, qui soit pour la gloire mondaine, ou pour nostre utilité particuliere : Aimans mieux au surplus demeurer, par maniere de dire, incogneus au monde, que seruans aux vanitez, nous fouruoyer d'vn seul poinct au deuoir de bonté & de iustice, qui moyennant la grace de Dieu peuuent nous acquerir vne gloire perpetuelle entre les gens de bien, & nous rendre aggreables à celuy, qui esleue tousiours les humbles, & abbaisse les orgueilleux. *Matth.23.*

De la Honte, Pudeur, & Deshonneur. *Chap.* 24.



MANA. Iusques icy nous auons succinctement traicté des principales matieres qui regardent la vertu de Temperance, & le vice d'Intemperance son contraire. Mais il me semble, que pour parachever nostre iournee, nous deuons encores veoir que c'est de la Hõte & Pudeur, que les Philosophes disent estre conioinctes à ceste vertu de Temperance. Car d'autant que nous aimons la gloire & l'honneur, de tant plus craignons nous, & taschons de fuyr la honte & le des-honneur. Or puis que nous auons esté instruicts où il faut que nous cerchions la vraye gloire & l'hõneur, nous ne receurons moins de profit, de nous instruire, où nous deuons craindre la honte & le des-honneur. *La Hõte & Pudeur conioinctes à la Temperance.*

ARAM. En la Temperance (dit Ciceron) est vne certaine honte & pudeur, gardienne de toutes les vertus, qui merite tres-grande louange, & qui sert d'vn ornement tres beau à toute la vie, pour la former au patron du decent & honneste.

ACHITOB. Deux choses (dit Platon) peuuent bien conduire la vie de celuy, qui doit viure vertueusement: à sçauoir la Honte és choses des-honnestes, & le desir des vertueuses. Oyons donques Aser discourir plus amplement de ce qui nous est icy proposé.

ASER. Comme nous voyons qu'vne terre, pour estre grasse & fertile, ne laisse de produire de mauuaises & sauuages plantes: aussi vne bonne nature, ores qu'elle soit

tiche de plusieurs grandes perfections, n'est iamais sans quelque honte : qui de soy semble estre vne passion pernicieuse en l'ame : mais toutefois est bien aisee à cultiuer par le moyen de la raison, pour la rendre profitable, nous la guarissons de toute timidité & crainte de reproche, en faisant ce qui est bon, decent, & honneste, & la laissons au contraire augmenter & se fortifier de plus en plus, quand l'occasion se presenteroit de mal faire, dire, approuuer, ou conseiller chose qui repu-„gnast au deuoir de l'homme de bien. L'onneste honte & pudeur (dit Quintilien) est mere de tout bon conseil, garde vraye de deuoir, maistresse d'innocence, aggreable à ses plus proches, bien receuë des estrangers en tout „lieu & en tout temps, monstrant deuant soy vn visage „fauorable. L'honneste honte, moderatrice des concupi-„scences (dit Ciceron) nous acquiert vne ferme & loüa-„ble auctorité entre tous. Hesiode l'appelle hostesse de „iustice. C'est celle dont Socrate entendoit parler, disant, „la honte vertueuse estre bien-seante à l'adolescence. Ie n'espere (dit Seneque) gueres de bien du ieune homme, que de celuy qui rougist encores quand il peche. Et celuy qui rougist (dit Menandre) n'est pas priué de bonne nature. C'est pourquoy on doit nourrir ceste pudeur. Car tant qu'elle durera en l'esprit de quelcun, on en pourra auoir bonne esperance. Plusieurs ont faict ioug pour crainte de la honte, sur lesquels nulle raison ny tour-„ment n'auoient rien peu gaigner. L'homme meschant „(dit Euripide) n'a point de honte. La pudeur (disoit „vn Ancien) est sœur de continence, compagne de la pu-„dicité : & de sa societé la chasteté est plus asseuree. La „coulpe est amoindrie par la pudeur, comme par contention elle est augmentee : & la honte adoulcist le iuge, mais l'impudence l'irrite. Et celuy qui oyt vne vifue touche & vne reprehension, qui pour reformer les mœurs porte vne parole poignante, sans en estre resserré, ny plein de sucur & d'esblouyssement pour la honte qui fait monter la chaleur au visage de tout homme bien nay, ains en demeure inflexible, se soubsriant & se mocquant: tel personnage certes rend vn bon tesmoignage de tres-

De l'honneste honte & pudeur.

De celuy qui ne s'esmeut & n'a honte d'estre repris.

lasche nature, & qui n'a honte de rien, pour estre du tout accoustumé & confirmé à mal-faire. C'est chose naturelle aux hommes (disoit Diodote Athenien) de pecher: & n'y eut iamais loy si rigoureuse qui l'ait peu empescher, iaçoit que l'on aye tousiours adiousté nouuelles peines & punitions au delicts, pour veoir si pour crainte d'icelles l'on pourroit retirer les gens du vice. Mais aux vns la pauureté faict venir l'audace: les autres pour cause de leurs richesses deuiénent insolens, ambitieux, & auaricieux: & les autres ont autres passions & occasions, qui les meuuent & induisent à mal-faire. Pour lesquelles destourner & rendre sans effect, il n'y a point de meilleur moyen, que d'imprimer en nos ames la crainte de honte & d'infamie perpetuelle, qui inseparablement accompagnent toute meschante & impure action. Et toute les fois que par fragilité nous commettons quelque faulte, il nous en fault imprimer vn long souuenir en nostre memoire auec la repentance: voire nous la mettre souuent deuant les yeux, ensemble la honte & le deshonneur, qui nous en peult estre furuenu, à celle fin que nous soyons puis apres plus retenus & aduisez en semblables choses: A l'exemple des Viateurs, qui ont choppé & bronché contre vne pierre, & des Pilotes, ayans brisé leur vaisseau contre vn rocher: lesquels memoratifs de leur auenture, redoutent effroyément toute leur vie, non ces pierres & rochers seulement, causes de leur mal, mais aussi tous ceux qui leur ressemblent. Il estoit prohibé & defendu (comme escrit Aule Gelle) que nul ieune homme Romain osast entrer en la maison des femmes publiques, qu'il n'eust le visage couuert: Et si de fortune aucun d'eux se trouuoit si deshonté de vouloir sortir de ce lieu, estant descouuert, il estoit chastié tout ne plus ne moins, que s'il eust commis quelque adultere forcé. Aussi prenons nous espoir d'entendement, quand l'on a honte d'auoir offensé. Or comme la honte du mal, seruant de bride au vice, est loüable, la honte, où surmonte l'imprudence, est mauuaise & tres pernicieuse, non seulement à ceux qui en sont entachez, ains bien souuent apporte de/t.

Pecher est chose naturelle.

Du souuenir qu'il fault auoir de ses faultes.

Coustume notable entre les Romains.

Où la honte est pernicieuse.

grands maux aux Communautez & Republiques: Ainsi que l'experimentent trop ceux qui viuent soubs Gouuerneurs, Magistrats, & Iuges, lesquels d'vne sotte pusillanimité, par crainte de desplaire aux plus grands, ou d'estre blasmez ou repris d'vne multitude ignorante, plient au vouloir d'autruy, contre le droict & l'equité, comme s'ils auoient honte de bien faire. Ce qui faict, que pensans euiter vn blasme leger, ils tombent en vne perpetuelle note d'infamie & de deshonneur, ne pouuans mieux monstrer la petitesse de leur cœur (qui ressemble proprement à vne foible temperature du corps, impuissant de resister au froid & au chault) qu'en consentant au mal, pour n'o-
» ser contredire, de peur d'estre blasmez. Or celuy (dit Sene-
» que) n'est idoine disciple de la Philosophie, qui ne peult
» mespriser vne sotte honte. Laquelle est encores cause de plus grands maux, quand les Princes souuerains d'vn Estat en sont entachez. Ce qui se peult dire d'eux, si d'vne trop grande bonté & simplicité sans prudence ils se laschent du tout au plaisir de ceux qui les possedent, sans leur oser contredire, ny rien refuser. Car de là il aduient, que les flatteurs, les couratiers, & les plus meschans emportent les offices, les charges, les benefices, les dons, espuisant les Finances publiques: & que lon voit vne impunité des vices & forfaicts execrables: d'autant qu'vn Roy simple & honteux n'oseroit refuser vne grace. Et ainsi soubs vn tel Prince, le bien public est tourné en particulier, & toutes les charges tombent sur le pauure peuple.

Cõme la trop grande bonté & simplicité des Princes est pernicieuse.

Mais pour ne nous esloigner trop de nostre propos, ayant touché de si pres vne matiere digne de grand discours, il me semble que nous ne ferons peu de fruict de rememorer icy quelques notables instructions que nous donne Plutarque, pour nous apprendre à repoulser bien loing de nous toute folle & dangereuse honte: à sçauoir en nous exerçeant, dés le commencement que l'aage de discretion nous apporte quelque cognoissance du bien, és choses qui de soy sont assez aisees & faciles à pratiquer, sans craindre qu'il nous en puisse (comme l'on dit en prouerbe) prendre rien en la robbe. Si en vn festin (dit ce grand Philosophe) tu es conuié à boire plus que de rai-

Cõme il faut apprendre à repoulser toute mauuaise honte.

fon, & contre ta foif, n'ayes point de honte de refufer à le faire. Si quelque babillard ou ignorant tafche de t'arrefter & amufer par fes difcours de vains & ennuyeux propos, ne crains point à t'en desfaire, & luy dire franchement, que vne autre fois tu le pourras reueoir, n'ayant pour lors loifir de luy tenir plus longue compagnie. Si vn amy, ou autre, te communique quelque fien acte ou intention, & que tu y cognoiffes chofe, tant petite foit elle, à reprendre, remonftre la luy hardiment. Si quelqu'vn t'importune de prieres & requeftes, ne promets iamais d'auantage que tu ne peux faire, & ne rougis point de ne pouuoir pas toutes chofes, ains pluftoft de les entreprendre contre ta puiffance. Interrogé de quelque chofe que ce foit, confeffe franchement ce que tu ne fçais point, à fin de receuoir inftruction. Que fi nous nous exerçons en tels honneftes refus, fuites, & desfaictes, libre parler, & bien-feantes fubmiffions, où l'on ne fe fçauroit plaindre de nous que bien legerement, ny nous blafmer, qu'auec fort maigre occafion : nous nous ferons vne voye affeurée, pour nous accouftumer à n'auoir aucune honte en ce qui fera de plus grande importance, & neceffaire pour garder le deuoir. Car autrement fi nous craignons de repoulfer vn verre de vin, qu'vn noftre familier beuuant à nous, nous prefente: comment refifterions nous à vne priere, qui eft autant qu'vn commandement que nous feroit vn Prince: ou bien à l'importunité & requefte de tout vn peuple, pour vne chofe qui ne feroit pas iufte & raifonnable ? Si nous auons honte d'efchapper des mains d'vn caufeur : fi nous louons contre noftre opinion, comme font les flatteurs, vn que nous orrons louër de plufieurs, ou que nous craignons à cotter à noftre amy vne fienne legere faulte, comment nous oppoferons nous magnanimement aux detracteurs de la verité, & defenfeurs du menfonge, conftituez en auctorité ? Ou comme oferons nous reprendre hardiment les faultes notables, qui fe commettent en l'adminiftration d'vn Magiftrat, & Gouuernement ciuil & politic ? C'eft ce que fort bien nous a voulu enfeigner Zenon : lequel rencontrant vn de fes

Il ne fault rougir de ne pouuoir pas tout, mais de trop entreprendre.

Zenon.

familiers, qui se proumenoit tout pensif à l'escart, luy
„ en demanda l'occasion : Ie suis (luy dit l'autre) vn mien
„ amy, qui me requiert de porter faux tesmoignage pour
„ luy. Comment (respondit Zenon) tu es si sot, voyant
„ cestuy-là n'auoir honte, & ne craindre point de te prier
„ de choses iniques & iniustes, que tu n'as pas le cœur de
Agesilaus. le refuser, & rebouter, pour choses iustes & raisonnables ? Agesilaus nous peut icy seruir d'vn bon pedagogue. Car estant prié par son pere, de iuger vn procez contre le droict, il n'eut point de honte de le refuser gracieusement par ceste response : Tu m'as enseigné (ô mon pe-
„ re) dés ma ieunesse à obeyr aux loix : & pour ceste rai-
„ son, ie te veux encores maintenant obeyr, en ne iugeant
Pericle. rien contre les loix. Pericle estant aussi requis par vn sien
„ amy, de iurer en faux pour luy : Ie suis (luy dit-il) amy
„ de mes amis iusques aux autels : comme s'il eust voulu
„ dire, iusques à n'offenser point les dieux. La mesme rai-
Xenophane. son feit, que Xenophane estant appellé couard en vn fe-
„ stin, d'autant qu'il ne vouloit pas iouër aux dets, respon-
„ dit, sans craindre d'estre tenu inciuil, & mal-sociable en
„ compagnie : Ie suis couard voirement, & timide és cho-
„ ses deshonnestes. Or oultre tous les effects pernicieux de sorte & mauuaise honte par nous touchez, elle abrutit bien souuent tellement par longue habitude les sens de
Autres effects pernicieux de folle honte. l'homme, qu'elle luy faict mespriser le soin de ce qui concerne son salut & bien particulier, voire de sa propre vie. Ie ne me veux icy amuser à parler de ceux, qui disent auoir honte de demander ce qui leur est deu, ou de poursuyure en iustice ceux qui deuorent la substance de leurs pauures familles: faisans en cela cognoistre, qu'ils n'ont ny vertu, ny cœur, ny force. Sur quoy ne viẽdra pas mal à
Perseus. propos ce que nous lisons d'vn nommé Perseus, lequel prestant de l'argent à vn sien familier, s'en alla iusques en la place en passer vn Contract, se souuenant du precepte d'Hesiode, disant.

En riant mesme auec ton propre frere,
„ *D'y adiouster vn tesmoing ne differe.*

„ Son amy trouuant cela vn peu estrange: Comment (luy dit-il) ainsi iuridiquement ? Ouy (respond Perseüs) à fin

que ie le retire de toy amiablement, & que ie ne le te redemande pas iuridiquemẽt. Mais que dirõs nous de tãt de grands personnages, dõt l'Histoire fait mention, lesquels soubs pretexte d'vne sotte honte mal-fondee de se desfier de ceux qu'ils pensoient leurs amis, se sont mesmes presentez à la boucherie? Dion, homme doué de tresgrandes perfections, & qui deliura de tyrannie, & affranchit de seruitude la ville de Syracuse, encores qu'il fust aduerty que Calippe, qu'il estimoit son hoste & son amy, l'espioit pour le faire mourir, ne laissa d'aller où il l'auoit conuié, disant, qu'il aimoit mieux perdre la vie, que d'estre contrainct de se desfier & garder autant de ses amis q̃ de ses ennemis. Aussi y fut-il massacré. Il en aduint autãt à Antipater, estãt conuié par Demetrie à soupper. Il sẽble que cõme eux, Iules Cesar ait aucunement esté cause de son malheur, en ce qu'ayant plusieurs aduertissemens, soupçons, & presages de la mort malheureuse que l'õ luy brassoit, il negligea toutes ces choses: comme en peult seruir de preuue le propos dont il vsa le soir de deuant qu'il fust massacré, souppant chez Marc Lepide. Car estant suruenu quelque dispute entre les conuiez sur ceste proposition, quelle sorte de mort estoit la meilleure: C'est celle (dit ce Monarque) que moins on attend. Il est vray qu'on pourra dire, que la destinee se peult possible mieux preueoir qu'euiter. Mais c'est mal-conclu, " qu'il faille laisser aller le soin de se conseruer les biens " que Dieu nous donne en benediction de sa grace: Et l'of- " fice d'vn bon & solide iugement est, de conferer le passé " auecques le present, à fin de preueoir aucunement, & se resouldre sur l'aduenir, qui nous est tousiours doubteux & incertain. Au surplus, reprenans nos premiers propos de l'honneste Honte & Pudeur, guide de nostre vie au decent & vertueux, nous pouuons veoir entre les Anciens infinis exemples, comme elle a esté recommandee, & estroictement obseruee, & quelle force elle a eu és ames vrayement genereuses. Les Perses instituoient de telle façon la ieunesse, qu'ils ne feissent aucun acte, ou dissent parole deshonneste, faisans mourir celuy qui se seroit mis tout nud deuant vn autre: & estimoient les

Dion.

Antipater.

I. Cesar.

Quelle mort est la meilleure.

Façon d'instruire la ieunesse entre les Perses.

moindres choses inciuiles faictes en presence d'autruy, estre grande meschanceté. Les Parthes en leurs festins ne faisoient iamais venir leurs femmes, de peur que le vin leur feist dire ou faire choses deshonnestes en leur presence.
Hippocratide. Hippocratide se proumenant, rencontra vn ieune „ homme en la compagnie d'vn vicieux : qui le voyant, se „ print à rougir. Mon fils (luy dit le Sage) auec ceux-là il te „ fault aller, qui ne te facent point rougir : mais ayes bonne esperance. Car tu te peux encores repentir.
Eutichus. Eutichus aueugle, estant mis par Leonidas hors des rangs de la bataille, honteux de laisser ses compagnons au peril, se feit mener par vn serf où l'on combattoit : & faisant là merueilleusement son deuoir, y mourut. Les Romains auoiét tant de pudeur entre-eux, que ny le pere auec son fils, ny
Pudeur des Romains. le gendre auec le beau-pere, ne se lauoient iamais : & prisoient tant l'honneste honte & pudeur, que Philippe Roy de Macedone, estant accusé de plusieurs crimes deuant le Senat, la pudeur du ieune Demetrie son fils, qui rougissant se taisoit, luy seruit plus, que n'eust faict l'effrontee audace du plus eloquent Orateur de la terre.
Le fils de Caton. Le fils de Marc Caton le Censeur, estant à la iournee que Perses fut desfaict, & combattant d'vne iaueline, son espee luy tomba du fourreau: dont il eut tant de honte, que se iettant à pied au milieu des ennemis, comme augmenté de courage & de force, la ramassa, & remonta, combattant sur son
Le fils de Scaurus. cheual. Le fils de Marcus Aemilius Scaurus, ayant abandonné la garde & defense du pais de Trente, commis à sa charge, eut tant de honte, que n'osant retourner vers son
Parmenide. pere, il se feit mourir. Parmenide enseignoit à ses disci- „ ples, que rien n'est espouuentable à l'homme magnani- „ me, sinon le deshonneur: & qu'il n'y a que les enfans & „ les femmes, ou bien les hommes qui ont cœur de fem- „ mes, qui craignent la douleur. S'estant aussi meu propos au banquet des sept Sages, sur le plus heureux gouuerne-
Cleobule. ment populaire, où chacun a egale auctorité, Cleobule affermoit, que la Cité luy sembloit estre la mieux po- „ licee, en laquelle les citoyens redoutoient plus le des- „ honneur que la Loy. Plutarque raconte vne histoire fort notable de la force de l'honneste pudeur és filles des Mi-

lesiens : lesquelles estans entrees en vne telle resuerie & perturbation d'esprit, que sans que l'on en veist aucune cause apparente, il leur prenoit à toutes vne soudaine enuie de mourir,& vn furieux appetit de s'aller pendre. Ce que plusieurs d'entre-elles auoient ja faict, sans que ny remonstrances, ny larmes de peres & meres ; ny consolations d'amis, ny menasses, ruses, & inuentions aucunes, y peussent de rien seruir, iusques à ce que par l'aduis d'vn sage citoyen, il se feit au Conseil vn Edict, que s'il aduenoit qu'il s'en pẽdist plus aucune, elle seroit portee toute nue à la veuë d'vn chacun à trauers la place publique. Cest Edict faict,& ratifié du Conseil, ne reprima pas seulement pour vn peu; mais arresta du tout la fureur de ces filles qui auoient enuie de mourir: & eut plus de puissance sur elles vne simple imagination de honte & deshonneur,qui ne leur deuoit encores aduenir, sinon apres leur mort, que n'auoient peu auoir tous les autres moyens excogitez,non pas mesmes la mort & la douleur, qui sont les deux plus horribles accidens, que les hõmes craignent communément. Concluans donques nostre present discours, nous apprendrons, que l'honneste Honte & Pudeur est tousiours, louable & bien-seante à toutes personnes, qui veulent garder la modestie en paroles, gestes, contenances & actions : & que les esprits liberalement nourris, sont plus aisément gaignez par Pudeur, « que par crainte, suyuant ce dire de Quintilien, Que la « Pudeur est propre du libre, & du serf la crainte : Que tout « homme temperant doit auoir plus de honte de soymesme,où l'occasion se presenteroit de faire mal, que d'autre « personne quelconque : & fuyr au surplus toute honte « mauuaise,excessiue, & pernicieuse, procedante d'imprudence, qui empesche les hommes d'effectuer toutes choses bonnes,salutaires & honnestes, de tant qu'icelle seule nous peult apporter dommage, deshonneur, & infamie.

De la pudeur des filles Milesiennes.

L'honneste pudeur tousiours louable.

Fin de la sixiesme Iournee.

SEPTIESME IOVRNEE.

De la force. Chap. 25.



SER. L'homme raisonnable, qui tasche d'imiter autant qu'il le peult faire, l'autheur de son essence, faisant sans cesse œuures admirables pour le bien de ses creatures, ores que luy seul n'ait simplement & absoluëmét affaire de rié qui soit, se sent viuemét touché en sõ ame du desir de profiter à tous ceux, auec

Desir louable de l'homme raisonnable. lesquels il est viuant, par toutes voyes haultes, grandes, louables, & laborieuses, sans crainte d'aucũs perils ny trauaux. Et d'auãtage meditãt la dignité de l'immortalité de son ame, il ne se soucie nullement des biens terrestres & mortels, ny ne redoute leurs contraires: & soit pour les auoir, ou ne les auoir pas, il n'en a iamais l'esprit moins trã-

Troisiesme ruisseau de l'Honneste. quille, & n'estime qu'il y ayt bié sur la terre, qui luy puisse estre osté. Toutes lesquelles grandes & rares excellences decoulent en luy du troisiesme ruisseau de la fontaine
„ de l'Honneste, dont nous auons presentement à traicter: à
„ sçauoir la vertu de Force, qui (comme dit Ciceron) ne se
„ peult forcer par aucune force.

„ AMANA. Ceste vertu est tresgrande (dit Seneque) qui
„ peult resister & combattre contre les extremes miseres.
„ Ce qui est le propre de Force, qui conduit la genereuse
„ nature par les choses plus mal-aisees & difficiles, à parue-
„ nir au dessus de ses iustes desseins.

Effects de Force. ARAM. La force faict, que ny pour crainte, ny pour peril, nous ne nous destournions point du chemin de ver-
„ tu & de la iustice. Et (comme dit Platon) elle esleue nos
„ esprits à tendre à ce qui est le plus excellent, louable, meil
„ leur & plus profitable. Oyons donques Achitob discou-

rir des effects admirables de ceste grande & digne vertu.

ACHITOB. Tout ce qui se faict virilement, & de « grand cœur, semble estre biē-seant, & digne de l'homme. « Mais la perfection de tout œuure, est qu'il soit faict par vne ferme & constante raison, laquelle nous enseigne, qu'il n'y a rien apres Dieu, si ce n'est l'Hōneste, que nous deuions admirer, priser, & desirer : & qu'il ne fault aucunement succomber ny aux perturbations, ny à quelconques accidens humains. Lesquelles opinions bien imprimees en nos entendemens, nous aiguillonnent à entreprendre les choses plus excellentes, difficiles, & pleines de labeurs & perils, libres de tout soing terrestre, & sans crainte ny tristesse, mesprisans la mort, & de telle façon preparez à toutes douleurs, que nostre contentement soit, en ce que les plus excessiues fineront par icelle: quant aux petites, qu'elles ne seront continuelles: & que des mediocres, nous serōs les maistres. C'est ce que les Philosophes par infinis doctes escrits, ont requis en la vertu de Force: auec laquelle n'ont rien de commun les forces du corps, qui sont biens d'iceluy. Mais elle est vn bien immortel de « l'ame, qui gist en la puissance & conduite de l'esprit, fortifié & confirmé par l'estude de Philosophie, & qui faict que l'homme eslit & parfaict toutes choses honnestes de sa propre volonté, & pour l'amour d'icelles. La Force dōques (comme dit Cicerō) est vne partie de l'Honneste, la- « quelle est cogneuë en l'excellence, grandeur, & diuinité « du cœur, qui faict entreprendre sans crainte, apres meur « conseil & bonne consideration, toutes choses perilleuses, « & endurer tous trauaux constamment. Car iamais la con- « stance ne s'eslongne de la Force, ny la dignité és plus grā- « des aduersitez : pource qu'elle orne son possesseur du « mespris de la douleur & de la mort, faisant qu'il n'estime « rien intolerable de ce qui peult aduenir à l'homme, ny « rien mauuais, qui est necessaire. Et ainsi elle est la con- « seruation d'vn iugement ferme & arresté, és choses qui semblent estre espouuentables & perilleuses : veu qu'elle est la science de ce que l'on doit endurer. Platon l'appelle aussi la science de tout bien & mal: cōme s'il vouloit dire, q̄ riē ne sçauroit arriuer à l'hōme fort & genereux contre

De la perfection de tout œuure.

Que c'est de la vertu de Force.

son attente, ores que ce soit mesme contre sa volonté, estant disposé & preparé à souffrir tous euenemēs, comme s'il les eust certainemēt preueuz. Aristote dit, que la Force est mediocrité à craindre & entreprendre. Aussi rendant l'homme propre en toutes occurrences de dangers & trauaux, elle le retient entre ces deux extremitez, de couardise, & de temerité, vices grandement nuisibles à la vie heureuse & louable. Le mesme Philosophe dit, que celuy " qui veult estre fort & genereux, doit estre priué de tou-

Effects qui reussissent de Force.

te crainte de mort, estre constant és aduersitez, sans peur és perils, aimant beaucoup mieux mourir honnestement, que de se sauuer vilainement: Qu'il doit trauailler à bastir entreprises genereuses, ayant pour compagnes la hardiesse, la grandeur de cœur, la bonne confiance & esperance: outre-plus l'industrie, & la patience. Et ainsi il

Quatre parties de Force.

vient à poser plusieurs especes de Force. Cicerō accordant fort bien auec luy, dit, que les parties de la Force sont " magnificence, confiance, patience, & perseuerance. La " magnificence se monstre en l'action des choses grandes " & excellentes: La confiance, en ce que l'homme genereux " prend bonne esperance de l'euenement d'icelles: La pa- " tience, en vne volontaire & continuelle souffrance pour " l'amour de l'honnesteté & de la vertu: & la perseueran- " ce, en vne perpetuelle constance, & demeure ferme & sta- " ble de ses desseins, & resolutions prises auec bonne con-

La force combat pour iustice, & non autrement.

sideration suyuant la raison. La Force d'auantage (comme ont fort bien dit les Stoïques) est vne vertu, qui combat pour equité & iustice. Et pourtant ny ceux qui souffrent pour choses iniustes, ny ceux qui combattent pour leurs particulieres commoditez, non pas menez du seul zele du bien public, ne se peuuent vanter que faulsement ornez de ceste precieuse vertu: Ains ceux-cy doyuent plustost estre appellez cruels, barbares, mercenaires, & bourreaux à gage, destruisans toute humanité: & les autres, impudens, effrontez, & desesperez: voire de tant plus blasmables, comme d'acte de forcenerie, qu'ils se monstrent constans à mal-faire. Mais ceux-là sont forts & magnanimes, qui estiment qu'il n'y a action quelconque, temps, ne saison, qui doyue estre priuee de iustice, qui deliurent les

oppressez, & ceux ausquels on faict iniure, & qui bastissent tous leurs desseins sur les œuures vertueuses. Ceux (dit Aristote) ne sont genereux, qui combattent, ou pour crainte d'estre repris, ou par force, ou incitez par la parole d'autruy, ou par cholere, ou par ignorance des perils. C'est ce qu'entendoit Platon, disant, qu'il fault que tous ceux qui sont forts & genereux, soient hardis: mais non pas tous les hardis, forts: d'autant que la hardiesse vient aux hommes par art, courroux & ruse: mais la Force s'engendre en l'ame par la nature, & saincte education. Et pourtãt ceste vertu n'a point besoin ny de cholere, ny de rancune, d'ambition, d'orgueil, ny d'aucune autre mauuaise passion, pour rendre ses braues & glorieux effects: ains leur est du tout ennemie, pour ce qu'elle procede " d'vne meure consultation, & electiõ de la raison, qui faict " executer hardiment à l'homme tout ce qu'il cognoist du " Deuoir & de l'Honneste, & selon la charge en laquelle il est appellé. Qui est aussi cause, qu'il n'entreprend iamais rien temerairement, soubs quelconque pretexte que ce soit, ny ne restiue d'aucune peur és choses où la bõne occasion se presente de mettre les mains, quelque hazard ou danger eminent qui le puisse menasser. Ains (suyuant " ceste sentence de Socrate, que les choses plus difficiles " doyuent estre entreprises & executees auec plus constant " & genereux cœur) apres auoir bien & prudemment fon- " dé son entreprise sur certaine science, & ferme discours de raison, ny blasmes, ny louanges, ny promesses, menasses, tourments, plaisirs, ny tristesses, ne luy peuuent rompre, ny faire aucunement changer sa resolution, qui demeure tousiours louable, & iamais subiette au repentir, en quelque sorte qu'elle puisse reüscir: d'autant qu'il ne faut pas iuger des entreprises par les euenemens, qui sont du tout hors de nostre puissance, mais par le fondement, sur lequel elles ont esté basties. Et d'auantage quand ce vient au fort des perils, c'est lors q̃ le genereux nullement estonné, demõstre mieux sa force & proüesse, ne se tenant iamais vaincu, tant que sa vertu demeure libre, pour luy redonner nouueaux moyens de remettre sus les choses, autremẽt desesperees. Bref, pour dire en vn mot, la Force

Tous hardis ne sont pas forts.

Rien ne peut changer la resolution de l'homme fort, & est tousiours louable.

faict, que ny pour crainte, ny pour peril nous ne nous destournions point du sentier de la vertu & de la iustice, ny pour aucun tourment nous ne nous repentions iamais d'auoir bien faict. Et ainsi le propre de ceste vertu, est de principalement commander à ces deux perturbations de l'ame, fondees sur l'opinion du mal, sçauoir est, Crainte, & Tristesse: comme nous auons veu par cy deuant, que la Tẽperãce exerce sa puissance sur le Desir effrené, & Liesse desordonnee. D'auantage, pource que naturellemẽt ceux qui ont les cœurs plus grands, & les esprits plus excellens, sont côuoiteux d'honneurs, de puissance, & de gloire, & auec la grandeur de cœur naist ordinairement vne extreme conuoitise de dominer, & d'exceller sur tous les autres: il est necessaire, que ceste desreiglee affection soit moderee par le mespris des choses de la nature commune de tous les hommes. Ce qui est aussi le propre de la vertu de Force, qui desirant les choses grandes & meilleures, mesprise les basses & abiectes: aspirant aux celestes & eternelles, fuyt les humaines & mortelles: & estime les honneurs, richesses, & biens du monde, indigne recompense de ses faicts genereux. Qui est cause, que l'homme ayant en perfection ceste vertu de Force (si tant d'heur pouuoit estre entre les mortels) demeure libre de toute perturbation de l'ame, pour iouyr d'vne tranquillité heureuse, qui luy apporte auec la constance, dignité & reputation. C'est pourquoy Ciceron nous enseigne, que ceux qui se mettent au gouuernement des affaires, doyuent autãt pour le moins que les Philosophes, mespriser les biẽs tẽporels, d'où procede tout le repos de nos esprits: voire s'y efforcer auec plus de soin & labeur: pource qu'il est plus aisé au Philosophe de ce faire, par ce que sa vie est moins subiette à la fortune, & a moins affaire des biens de ce mõde, que les Politiques. Que s'il luy aduient quelque desastre, il le picque beaucoup moins. Mais soit en guerre, soit en police, ou gouuernement de maison, on trouue tousiours des moyens assez d'exercer les œuures de Force: & és choses qui semblent quelquefois les plus petites, ceste vertu y est la plus necessaire. Aussi que l'Honneste, que nous cherchons, se parfaict par les forces de

Où la Force exerce sa puissance.

La Force mesprise les choses mortelles.

Cause du repos de l'esprit.

l'ame, dont chacun a grand besoin, non pas de celles du corps. Ie ne veux pas dire, que la ferme ligature des membres, & la bonne disposition de nature à virilement supporter sans maladie les iniures du ciel, & toute sorte de peine & trauail, ne soit vn bon ayde à l'execution des genereuses entreprises: mais non pas tant necessaire, que plusieurs trauaillez de mille indispositions de leurs personnes, principalement en charges de Capitaines, & Conducteurs d'armees, n'ayent executé infinis grands & glorieux exploicts, surmontans par la magnanimité de leur cœur toute foiblesse de leur corps: voire souuent l'ont contrainct, par maniere de dire, de changer de nature, pour se rendre propres à l'execution de tout ce que leur sage esprit iugeoit du deuoir. Y eut-il onques vn plus grand Capitaine entre les Romains que Iules Cesar? Il estoit neantmoins de complexion foible & delicate, subiet à grandes douleurs de teste, tombant quelquefois du Mal caduc. Mais au lieu de prendre la foiblesse de son corps pour couuerture de se traicter mollement & delicatement, il prenoit les labeurs de la guerre, pour vne medecine propre à guarir l'indisposition de sa personne, combattant contre sa maladie par trauail & exercice continuel, viuant sobrement, & couchant à l'air le plus souuent: dont il se rendoit de tant plus admirable & aimable aux siens. Comme en ce qu'on raconte de luy, qu'estant vn iour de grand orage & tempeste fort pressé de logis en vne campagne, en laquelle n'y auoit qu'vne seule petite maison de paysan, composee d'vne chambre, il commanda que Oppius, l'vn de ses Capitaines, qui estoit mal disposé, y fust logé: & quant à luy, il voulut coucher au dehors auec les autres, disant, qu'il falloit " ceder les lieux honorables aux plus grands, & les ne- " cessaires aux plus malades. Que dirons nous de ceux, " qui impotens de partie de leurs membres, n'ont aucunement diminué, ains augmenté la gloire de leurs faicts? Marc Sergie, Capitaine Romain, ayāt perdu la main droicte en vne bataille, s'adextra si bien de la gauche, que depuis en vne armee il desfia quatre des ennemis l'vn apres " l'autre, & les vainquit: Tant le bon cœur a de force, &

De la force du corps.

Cesar maladif.

M. Sergie.

Combië peut le bon cœur. peult d'auantage en vn seul petit membre, que l'homme bien composé & proportionné, ayant le cœur pusillanime. Nous pourrions icy alleguer infinis exemples, dont
" les histoires sont remplies, de tous les effects que nous auons mentionnez estre produits par la vertu de Force és ames genereuses. Mais nous nous contenterons d'en toucher quelques generaux d'insigne & sage proüesse & vaillance, & de constante resolution, tant pour briefueté, que pource que cy apres nous auõs encore matiere d'en mettre d'autres en veuë, traictans plus amplement des parties & branches, qui procedent de ceste heureuse tige de Force. *Fabie le tres grand.* Fabie le tres-grand se presente le premier en ma memoire, pour preuue, que la resolutiõ d'vn cœur genereux, fondee sur science, & discours de raison, est ferme & immuable. Ce Chef de l'armee Romaine, mise en campagne pour resister à la furie & violence de Hannibal, Capitaine des Carthaginois, entré auec grandes forces en Italie, ayant deliberé pour le bien & necessité publique de delayer & prolonger ceste guerre, & de ne hazarder que biẽ à poinct la bataille: quelques-vns luy rapporterent, qu'il estoit appellé des siens le Pedagogue de Hannibal, & brocardé de plusieurs autres paroles iniurieuses, comme *Belle instruction pour vn Chef d'armee.* peu vaillant & hardy, luy conseillans de combattre, à fin de n'encourir plus tels blasmes & iniures. Ie serois (leur respondit-il) beaucoup plus couard que l'on ne me pense, si ie sortois hors de ma deliberation, necessaire au bien &
" salut public, pour crainte de leurs paroles picquantes, &
" traicts de moquerie, obeyssant (à la ruïne de ma patrie)
" à ceux à qui ie dois cõmander. Et depuis il rendit bon tesmoignage de sa vaillance indicible, estant enuoyé auec trois cens hommes seulement à l'encontre dudict Hannibal. Lequel voyant luy estre necessaire de combattre pour le bien de la Republique, apres que tous ses gens y furent tuez & luy blessé à mort, il se rua contre ledict Hannibal auec telle impetuosité & force de courage, qu'il luy osta le diadéme ou frontal qu'il auoit à l'entour de la teste, & mourut, l'ayant auec luy. *Pompee.* Pompee, qui par la gloire de ses haults faicts s'acquist le surnom de Grand, estant prest à faire voile en mer pour passer en Italie, où il faisoit ve-

nir quantité de bleds pour obuier à la famine, suyuant la commission que le Senat luy en auoit baillee, il se leua vne tépeste fort grande: dont les mariniers faisoient grand doubte de leuer les ancres. Mais sa resolution bien prise parauant, fondee sur le deuoir d'vn cœur genereux, il monta le premier en son nauire, & feit mettre les voiles au vent, disant hault & clair: Il est necessaire que " i'aille, & non pas necessaire que ie viue. Caius Marius, *C. Marius.* six fois Consul, estant en guerre contre les peuples alliez des Romains, qui s'estoient reuoltez, se laissa vn iour enclorre de tranchees, & endura mille iniures & paroles de brauerie, tant des ennemis, que des siens mesme, sans en faire aucun semblant, ny sortir de sa deliberation de ne point combattre lors. Et luy criant Publius Sillo, l'vn des Chefs principaux de l'ennemy, Si tu es si grand Capitaine comme l'on dit, Marius, sors de ton camp, & viens à la bataille. Mais toy-mesme (luy respondit-il) si " tu es grand Capitaine, contrains moy d'en sortir, & de ve- " nir à la bataille malgré moy. Et depuis iceluy Marius se " demonstra pour vn des plus vaillans & genereux de son temps, tant en la desfaicte desdicts ennemis, qu'en deux autres iournees qu'il gaigna contre les barbares Cimbres & Teutons entrez en Italie pour y chercher demeure: en l'vne desquelles il demeura bien sur le champ cent mille combattans. Agis, Roy de Lacedemone, resolu de *Agis.* combattre, ses Conseillers luy dirent, qu'il n'y auoit nul propos de ce faire, en ce que ses ennemis estoient dix cõ- " tre vn: Il est force (leur dit ce magnanime Prince) que " celuy qui veult commander à plusieurs, en combatte " plusieurs aussi. Nous sommes assez pour chasser les " meschans. Les Lacedemoniens n'ont point accoustumé " de demander en quel nõbre sont leurs ennemis, mais seu- *Dienece.* lement où ils sont. La response que feit Dienece à vn qui rapportoit au Conseil des Grecs, la multitude des Barbares estre en tel nombre, que de leurs fleches ils cacheroient le Soleil, vient bien à propos du dire genereux du Roy Agis. Car concluant à l'opinion du combat, Tu nous dis, respondit Dienece, de fort bõnes nouuelles. Car " si la multitude des Medes est telle, qu'ils puissent cacher "

„ le Soleil, ils nous donneront le moyen de les combattre „ à l'ombre, & non à la chaleur du Soleil. Nous ne deuons icy taire le tesmoignage de Force inuincible, & qui trouue tousiours les moyens d'effectuer ses glorieux desseins, que donna Themistocle, voyant les opinions diuerses des Chefs de l'armee Greeque, soubs la conduicte d'Euribiade Lacedemonien, touchant le lieu où ils deuoient combattre l'armee nauale de Xerxes: & que la plus part d'iceux resoluoient de quitter Salamis, où ils estoient lors, & se retirer au Peloponnese, redoubtans les grandes fortes de leurs ennemis, qui estoient de douze cens vaisseaux, eux n'en ayans que trois cens. Mais Themistocle enuoya secrettement dedans vn esquif Sicinne, precepteur de ses enfans, vers les Perses, les aduertissant de la resolution que prenoient les Grecs de s'enfuyr, feignāt (comme il faisoit entendre à Xerxes) de fauoriser son party. Lequel sur cest aduertissement enuoya vne partie de son armee de l'autre costé de Salamis. Dont se trouuans les Grecs enuironnez, se resolurent comme contraincts de combatre: & la victoire leur en demeura, à la confusion & ruyne de leurs ennemis, qui quicterēt la Grece fort esbranlee, sans le stratageme genereux, duquel vsa Themistocle pour empescher la fuyte ignominieuse des siens.

Themistocle.

Stratageme de guerre notable.

Ce fut ceste vertu de Force, qui feit que Damindas Lacedemonien respondit à vn qui luy disoit, que les Lacedemoniens estoiēt en danger de souffrir beaucoup de maux, s'ils n'appoinctoient auec Philippe armé cōtre les Grecs: „ O demy-femme, mō amy, que nous sçauroit-il faire souf- „ frir de mal, veu que nous ne faisons conte de la mort! La mesme grandeur de cœur feit, que Dercyllide estant enuoyé de Sparte vers le Roy Pyrrhe pour sçauoir l'occasion de l'acheminement de son armee sur leurs confins: Et entendant de luy, qu'il leur commandoit de receuoir leur Roy Cleonyme, qu'ils auoient banny, ou bien qu'il leur feroit cognoistre qu'ils n'estoient pas plus vaillans „ que les autres par luy subiuguez: Si tu es vn Dieu (respō- „ dit Dercyllide) nous ne te craignons point, pource que „ nous ne t'auons point offensé: mais si tu és hōme, tu n'es „ point meilleur que nous. La response que feirent certains

Damindas.

Dercyllide.

Ambaſſadeurs Polonnois à Alexandre le Grand, qui menaſſoit leur pays, demonſtroit aſſez auſſi la generoſité de leur courage: Nous ne craignõs (luy dirét-ils) qu'vne ſeule choſe, à ſçauoir que le Ciel tombe ſur nous. Le tõnerre (comme dit Platon) eſpouuante les enfans, & les menaſſes, les ſots. Et Anaxarque menaſſé ſemblablement de ce Monarque, luy diſant, qu'il le feroit pendre: Menaſſe (luy dit-il) tes Courtiſans de cela, qui craignent la mort. Car " quant à moy, ie ne me ſoucie de pourrir en terre, ou deſ- " ſus terre. Socrate auſſi à vn qui luy diſoit, As-tu point de honte de faire vne choſe, laquelle te fera mourir? reſ- " pondit: Mon amy, tu ne parles pas bien, ſi tu penſes que " l'homme vertueux doyue faire aucun conte du danger, ou de la mort, ou conſiderer autre choſe en toutes ſes a- ctions, ſinon ſi elles ſont iuſtes ou iniuſtes, bõnes ou mau " uaiſes. Si nous deſirõs encores veoir quels effects produit " la Force és plus grands & ſiniſtres perils, Marcus Craſſus nous en ſeruira de ſuffiſante preuue: Lequel ſexagenaire, ayant du pire en vne bataille contre les Parthes, & la plus grãde partie de ſon armée desfaicte, meſmes ſon fils, Capitaine de mille hõmes tué, la mort duquel ſẽbloit eſtonner le reſte de ſes gẽs plus q̃ tout autre dãger: luy ſe monſtrãt en ceſt accidẽt plus vertueux que iamais, il alloit par toutes ſes bãdes criant, C'eſt à moy ſeul, mes amis, c'eſt à moy ſeul, que touche le dueil & la douleur de ceſte perte. Mais la grandeur de la fortune, & de la gloire de Rome demeu- " re inuincible en ſon entier, tãt q̃ vous ſerez ſur vos pieds. " Que ſi vous auez neãtmoins quelque cõpaſſion de moy, " pour m'auoir veu perdre vn ſi vaillant & vertueux fils, ie " vous ſupplie de la mõſtrer, en la chãgeãt en ire cõtre vos " ennemis, pour prẽdre vengeãce de leur cruauté: & ne vo⁹ " eſtõnez pour aucũ malheur qui nous ſoit aduenu: car les " choſes grãdes ne ſ'acquierẽt ſans perte. La patiẽce és tra- " uaux, & conſtance és aduerſitez, a faict que l'Empire Ro- " main ſoit paruenu à celle grandeur de puiſſance, où il eſt " maintenãt. Auec telles paroles il cõbattit iuſq̃s à la mort. Voulons nous d'autres exemples d'admirable proüeſſe & grãdeur de cœur? Iudas Machabee, apres pluſieurs victoires par luy obtenues cõtre les Lieutenãs d'Antiochus, &

Reſponſe notable de quelques Polonnois.

Anaxarque.

Socrate.

Belle ſentence.

M. Craſſus.

Harengue notable.

Iudas Machabee.

depuis contre ceux de Demetrius, il se trouua assailly de vingt deux mille hõmes (autres disent de trẽte deux mille) n'en ayant que huict cens ou mille auec luy. Conseil-
» lé de se retirer en quelque lieu de seureté, Ia n'aduienne
» (respondit-il) que le Soleil me voye tourner le dos à mes
» ennemis. I'ayme mieux mourir, que de souiller par vne
» fuyte ignominieuse la gloire que i'ay acquise par la vertu. Et en telle resolution il affoiblit fort ses ennemis: neãtmoins il y mourut, plus de lasseté, que de coups ou playes qu'il eust receu. *Leonide.* Leonide, Roy de Sparte, n'ayant auec luy que trois cens naturels Lacedemoniens, combattit & meit en route au destroict des Thermopyles, trois cens mille hommes Perses: mais luy & tous les siens moururent des playes par eux receuës au combat. *L. Dentat.* Lucie Dẽtat, Romain, fut doüé de telle force & generosité, q̃ l'on escrit de luy, qu'il s'estoit trouué en six vingts batailles que rencõtres, & forty huict fois victorieux du combat seul à seul: Auoit quarante cinq playes sur son corps pardeuant, & nulle par derriere: & de ses combats auoit rapporté vingt & quatre despouilles, receu pour loyer de ses Capitaines, & en signe de sa vaillance, dixhuict lances, vingt bardes de cheuaux, octante & trois brasselets, & trente six couronnes: Et par son moyen neuf Empereurs ont triomphé à Rome. *Eumene.* Eumene, Capitaine Macedonien, ayant esté desfaict en bataille par Antigone, il se retira en vn lieu fort: Auquel assiegé, & parlementãt pour la necessité de viures & munitions, luy estant mandé par son ennemy, qu'il estoit bien raison que soubs sa foy & sans ostages il vint parler à luy, veu qu'il estoit le plus grand & le plus fort.
» Eumene luy feit response, qu'il n'estimeroit iamais hom-
» me plus grand que luy, tant qu'il auroit son espee en sa
» puissance. Et ne luy demandãt pour ceste raison pires cõditions, que s'estimant egal à luy, il sortit sur ses ennemis d'vne telle force de courage, qu'il se sauua de leurs mains, donnant du depuis beaucoup d'affaires à Antigone. *Aristomene.* Aristomene Messenien ayãt esté pris par les Lacedemoniens, & baillé en garde tout lié à deux soldats, il s'approcha du feu, & se brusla les liens auec quelque peu de sa chair: puis surprenant ses gardes, les tua tous deux, & se sauua.

Lysimache exposé à vn Lyon par Alexandre, pource qu'il auoit baillé à Callisthene prisonnier le poison duquel il s'estoit faict mourir, le combattit, luy rendant le bras & main armez à la gueule: & luy saisissant la langue, le feit estouffer. Dont le Monarque par apres l'estima & honora fort. Par ce petit nombre d'exemples d'infinis, dót nous pourrions faire icy mention, nous voyons les grands & admirables effects de la vertu de Force, qui en toutes les parties qui en dependent, touchees en nostre discours, ne se trouueront point moindres, comme cy apres i'espere que nous en discourerons. Parquoy nous pouuons bien dire, que ceste vertu est tresnecessaire pour bien & heureusement viure, & nous amener a la fin de nostre estre, qui est de referer le viure & mourir au seul exercice du Deuoir & de l'Honneste, & que par icelle nous iouyssons de la vraye trãquillité de l'ame, qui n'est autre chose (cóme dit Ciceron) qu'vne paisible, doulce & agreable constance, qui indubitablement suyt tousiours la Force, couronnee de ces deux prix inestimables, le mespris de la douleur, & de la mort: par lesquels nous laissons le mortel pour embrasser les choses celestes, en l'esperance & attente certaine de l'immortalité bien-heureuse.

Lysimache.

Que c'est de la tranquillité de l'ame.

De la Peur, Crainte & Lascheté, & de la Temerité. Chap. 26.



ACHITOB. Il nous peult souuenir du dire de Platon cy deuant mentionné, que l'hóme temperant, & non orné de la vertu de Force, tombe facilement en lascheté & pusillanimité, qui est le default d'icelle vertu par nous presentemét descrite: & que en semblable le fort & genereux, sans la conduite de Prudence & Temperance, est aisément mené de Temerité & d'audace, l'excez de la mesme vertu: vices tãt pernicieux en l'ame, que celuy qui en est infecté, tient beaucoup plus de la nature de la beste, que de l'espéce en laquelle il a esté creé. Voyons donques que c'est de ces imperfections, à fin que par l'horreur de l'infamie qui les

Du default & excez de Force.

fuyt, nous soyons de tant plus zelez à suyure ce qui est decent & honneste.

,, ASER. Il se faut bien garder (dit Ciceron) de commet-
,, tre chose pour crainte du peril, qui nous face paroistre à
,, bon droict timides & craintifs. Mais il se faut aussi bien
,, garder de nous presenter aux perils sans cause, veu qu'il
,, n'y a rien plus fol & plus blasmable.

,, AMANA. Il n'est pas bien-seant (dit Platon) de faire
,, chose quelconque lasche & pusillanime pour euiter les
,, dangers. La Temerité aussi se pare de hardiesse & mespris
,, des perils, mais c'est imprudemment & sans propos. Or oyons Aram qui nous traictera amplement ceste matiere.

ARAM. Cōbien qu'il n'y ait vitupere plus grand, que d'estre repris à bon droict d'auoir le cœur lasche & pusillanime, mesmement à la ieunesse, d'estre nommee effeminee: la crainte toutefois est bōne, laquelle nous destourne des choses deshōnestes, & rend l'homme aduisé. C'est pourquoy quand les Anciés out voulu parler de la Peur, ils l'ont faict double, l'vne bonne & necessaire, l'autre mauuaise & pernicieuse. La premiere qu'ils fondoient sur bon discours de raison & de iugement, a esté tant estimee & honnoree d'eux, qu'en la ville de Sparte, tres florissante entre les Grecs en armes & sciences, il y auoit vn Temple dedié & consacré à icelle Peur: laquelle ils disoient maintenir mieux l'estat des Republiques, que chose quelconque: d'autant que par icelle l'homme estoit amené à craindre plus le blasme, reproche, & deshonneur, que non pas la mort ny la douleur: ce qui le rendoit plus prompt à entreprédre, & executer toutes choses vertueuses & loüables, quand l'occasion estoit bonne & iuste: & aussi plus retenu contre toute temeraire & inique entreprise, & qui pouuoit causer dommage au bien public. Ce qui a donné lieu à ce prouerbe.

Deux especes de Peur.

Temple dedié à la Peur.

La Peur tousiours accompagne la honte.

Vne autre raison estoit par ces Sages alleguee, de ce qu'ils honnoroient ainsi ceste feinte Deesse: à sçauoir, que
,, ne doubter & ne craindre rien, estoit chose plus nuisible
,, aux Republiques, que les voisins ennemis mesmes: & que
,, la peur d'iceux, estoit l'asseurance d'icelles. L'autre Peur

mauuaise & pernicieuse, est encores composee de deux espeçes. La premiere, destituee de toute bonne raison & asseuré iugement, est celle que nous appellons Lascheté & pusillanimité, tousiours suyuie de ces deux perturbations de l'ame, Crainte & Tristesse, & qui est le default de la vertu de Force, dont nostre principale intentiō est presentement de traicter. Les Grecs l'appelloient de ces deux mots πέδος & δεῖμα : l'vn signifiant lié, & l'autre trouble: comme s'ils eussent voulu dire, qu'elle tenoit l'ame liee, & toute pertroublee. Aussi ils disoient, que ceste Peur estoit comme vn estourdissement & alienation de bō sens, rendāt l'ame oiseuse, morte, sans exploict, ny effect quelconque. La derniere espece de Pudeur, est celle qui donne aux meschans vne crainte de la peine, qui est ordōnee aux malefices : par laquelle crainte ils sont seulement oomme par vne bride retenuz à n'oser commettre leurs vilaines & damnables volontez. Or comme la premiere espece de Peur, dicte bonne & necessaire, est vn grand signe de loüable & vertueuse nature, en ce qu'elle est fondee par bonne raison sur la crainte de reproche & d'infamie, & sur le desir d'effectuer tout ce qui est du deuoir : Tout ainsi de ces deux dernieres especes, l'vne tesmoigne vne nature vile, contemptible & abiecte, & l'autre, deprauee & corrompuë. Plutarque parlant de ceste bonne Peur, l'appelle vn des elemens & fondemens de la Vertu, disant, « qu'elle est sur tout requise & necessaire à ceux, qui ont auctorité par dessus les autres, qui doyuent plustost craindre de mal faire, que de mal receuoir : comme estant l'autre cause de cestuy-cy, non pas à ceux seulement, mais à tous ceux qui se desbordent au Vice, lequel n'est iamais sans sa remuneration. L'homme donques prudent & aduisé doit auoir incessamment ceste crainte deuant « les yeux. Crainte, dis-ie, filiale, inseparablement con- « ioincte au vray amour, que nous deuons porter à nostre « pere commun, & laquelle est le commencement de tou- « te sagesse, qui nous induit à l'honnorer. Et de tant plus que les anciens Payens ont esté retenuz de ceste bonne crainte, ce nous sera double condemnation, si nous la mesprisons. L'office aussi de ceste vtile crainte,

Deux sortes de Peur pernicieuses.

De la bonne Peur.

est de regarder le bien & salut de la patrie, & de nous faire fidelement acquiter de toute charge que nous ayons entre les mains, à fin de n'encourir honte & infamie per-
,, petuelle de tous les bons: craignent seulement le deshô-
Chose digne d'vn Roy. neur d'vn conseil, ou acte imprudent, & estimans bienseant & honorable, d'estre blasmez, & ouyr mal, pour faire bien: ce que Alexandre le Grand disoit estre digne d'vn
Phocion. Roy. Ceste bonne peur feit dire à Phocion, qui fut pour son merite & valeur quarante cinq fois esleu Capitaine general des Atheniens, qu'il ne conseilleroit iamais, voire qu'il empescheroit de tout son pouuoir l'entreprise de guerre, qu'ils vouloient conclure contre Alexandre, di-
" sant, que quand bien les Atheniens se vouldroient per-
" dre, qu'il ne leur permettroit pas pourtant, & qu'à ceste
" fin il auoit pris la charge de Capitaine. Et comme Demosthene, qui conseilloit ceste guerre, luy dist, Le peuple te tuera, s'il entre en sa fureur: Mais il te tuera toy-mesme,
Antigone. respondit Phocion, s'il entre en son bon sens. Antigone le second Roy de Macedone, voulut aussi môstrer le bien qui reüscit de ceste bonne peur, necessaire à la preuoyance du sage & experimenté Chef de guerre, quand se retirant vne fois de deuant ses ennemis qui le venoient assaillir, & quelques vns luy disans qu'il fuyoit, il respon-
,, dit, C'est bien tout au contraire. Car ie vois apres l'vtili-
,, té qui est derriere moy. Quant à ce que nous auons dit de l'opinion des Anciens, que ne craindre rien, estoit plus
Scipion Nasique. pernicieux aux Republiques, que les ennemis estrangers: c'est ce que Scipion Nasique, Senateur Romain, voulut faire entendre, oyant quelques vns dire que Rome estoit en seureté, puis que Carthage estoit desolee, & la Grece
,, saccagee: C'est bien tout autrement (dit-il lors:) Car nous
,, sommes en plus grand peril que iamais: d'autant que nous
Sage conseil politique. ne doubtons plus personne. Voulant sagement inferer, que la prosperité trop grande, & inopinee des citez, est
,, ordinairement cause d'y susciter guerres ciuiles, & inte-
,, stines diuisions, ou d'y introduire vne oysiueté si grande,
,, que par icelle la porte de tous vices y est ouuerte: comme aussi veritablement il en prit aux Romains. Car lors de leur souueraine felicité & grandeur, tant par la destru-

ction des Carthaginois, faicte par le ieune Scipion, que des Macedoniens sous Perseüs & Antiochus, le peuple commença à abuser de son auctorité, auançant aux Estats & honneurs, non les meilleurs & plus iustes de leurs citoyens, mais ceux qui sçauoiët mieux les flatter en leurs vices & dissolutions, & les gaigner par festins & distributions prodigues & superflues, ausquels ils vendoiët leurs voix publiques: dont finalement sourdirent les guerres ciuiles, cause de leur totale ruïne, & changement d'estat Democratie en celuy de Tyrannie, & depuis dicte Monarchie. Mais ce discours estant matiere d'vn autre subiet, venons au default de la vertu de Force, qui est vne Peur destituee de raison & d'asseurance, & qui demonstre vn cœur lasche & pusillanime: faisant que l'homme par faulte de sens, repute le plus sur estre, redouter toutes choses, & soy desfier d'vn chacũ. C'est d'icelle Peur qu'vn Ancien a dit, La Peur oste la memoire, & aussi de tout art & d'industie, tout bon effect. Voire mesmes quelquefois il s'est trouué des hommes de cœur si lasche, que saisis d'icelle, ils sont morts sans souffrir autre mal ny violence. C'est en ceste passion qu'exercent pleinemët leur puissance la Crainte & la Tristesse, fondees sur vne faulse opinion du mal, ennemies iurees de tout repos & tranquillité, & qui rongent & minent la vie, comme la rouille l'acier, ne demeurant pas aussi ceste peur sans desir effrené, & liesse immoderee des choses mondaines, viles & contemptibles, dont sans cesse l'ame est agitee par pernicieuses & immoderees passiõs, qui la priuent du fruict de l'excellence de son immortalité, pour entendre aux affections mortelles de la chair. C'est de ceux qui sont saisis de ceste peur, que disoit Alexandre, n'y auoir lieu si fort de nature & de situation, qui peust estre seur aux craintifs. Et pourtãt a bien dit le Poëte Satyrique, que la fortune rend tousiours les timides petits. Car encores qu'ils soiët naiz " grands, de tant plus la petitesse de leur cœur les rend contemptibles, & produit de pires & dangereux effects, demeurans indignes de toute entremise d'Estat, de Police, & de guerre. De ce nombre, entre plusieurs que l'Histoire raconte, nous pouuons mettre icy Claude, le

De la peur destituee de raison & d'asseurance.

Les timides sont tousiours petits.

cinquiesme des Cesars, tant lasche, pusillanime, & stupide, que sa mere disoit souuent de luy, que la Nature l'auoit commencé, & non pas acheué. Aussi certes vn homme sans cœur, ou de peu de cœur, n'est autre chose qu'vn corps sans ame. De telles gens (dont nous ne voyons que trop d'exemples parmy nous) la memoire deuroit estre ensevelie: & ce-pendant qu'ils viuent, demeurer du tout incogneuz, tant pour leur honneur, que pour le bien de la commune societé humaine, à laquelle ils ne sçauroiét apporter que scandale & dommage. Le plus souuent ils ne craignent pas seulement les hommes, les hazards des guerres, troubles & seditions, les dangers des longs voyages, les pertes de leurs biens, les maladies, les douleurs, voire les moindres incommoditez & aduersitez humaines, pour lesquelles ils ont de coustume d'oublier toute raison & deuoir: mais ils s'espouuãtent aussi pour les songes, tremblent pour les phantosmes, adioustent foy aux esprits abuseurs, & redoubtent d'vne crainte esperduë les signes celestes. Bref, pour les moindres occasions, & indignes du soucy de l'ame du prudent & fort, viennent souuent en tel trouble d'esprit, qu'ils le perdent du tout, & deuiennent forcenez & enragez: mesmes que plusieurs en ont auancé de leurs propres mains la fin de leurs iours tant miserables: Comme nous lisons de Midas Roy de Phrygie, lequel s'estant troublé & fasché pour quelques songes, se desespera, & se feit volontairement mourir en beuuant du sang de Taureau. Aristodeme, aussi Roy des Messeniens, estant en guerre contre ses subiets, il aduint que les Chiens hurlerent comme des Loups, & creut de l'herbe de Chiendent à l'entour de son autel domestique. Ce que entendant par les Deuins estre vn mauuais presage, il en entra en telle peur & apprehension, qu'il se desfeit soy-mesme. Le Capitaine Cassius eut bien meilleure grace, quand il respondit à vn Astrologue Chaldean, qui luy cõseilloit de ne combattre point les Parthes, iusques à ce que la Lune eust passé le Scorpion: Ie ne crains point (dit-il) les Scorpions, mais bien les Archers. Et ce disoit-il, d'autant que l'armee des Romains auoit esté auparauant desfaite en la plaine de Chaldee, par les Archers des

Claude v. des Cesars.

Effects que produit la pusillanimité de cœur.

Midas.

Aristodeme.

Cassius.

Parthes. Or encores ce que nous auons dit de Midas & Aristodeme, est volontiers peu souuēt suyuy, voire se trouue fort rare entre les hōmes lasches & pusillanimes, qui volontiers fuyent le plus qu'ils peuuent la mort temporelle, aussi bien que la douleur, qu'ils craignent de telle façon, qu'au mespris de toute vertu & de la iustice, ils ne taschent rien plus que de se conseruer la vie auec leurs commoditez charnelles, pour lesquelles ils semblent du tout viure sans aucun soing de leur ame, comme si sa part estoit au monde, & qu'auec le corps elle deust prendre fin. Les effects de ceste crainte de mort se font assez sentir à chacū en particulier, le nombre estant trespetit de ceux, qui pour s'en garantir, ne donnast (comme on dit) volontiers, vn bond à sa conscience. Mais disons nous donques lasches & pusillanimes, & ne nous vantons point de force & de generosité de cœur, qui ne permet mesmes d'auoir en horreur la mort certaine pour cause saincte & honneste : tant s'en fault qu'elle craigne & sorte hors de son deuoir pour doubte de la mort incertaine. Ce que raconte Speron en ses Dialogues, d'vn Gentilhomme de Padouë, monstre bien la merueilleuse force de l'apprehension de mourir, qui n'estend pas seulement sa puissance sur les esprits, mais aussi change la nature des corps de ceux, qui n'ont la constance de supporter vne petite & legere douleur pour iouyr des biēs eternels. Ce Gentilhomme ieune d'aage, estant prisonnier pour quelque accusation, il luy fut rapporté, que pour certain le l'endemain on luy trancheroit la teste. Ce qui le changea tellement, qu'en vne nuict seule il deuint tout blāc & chenu, dequoy parauant il n'auoit aucune apparence, & vescut ainsi long temps apres. Ausurplus, l'experience nous rend iournellemēt assez de preuues du malheur qui prouient de lascheté & pusillanimité, mesmes en matiere d'Estat, de Gouuernement, & de charges publiques: où l'hōme craintif & mol, pour toute sorte de reproche, blasme, ou mauuaise opiniō du monde, voire des plus ignorans, & encores plus pour les moindres dāgers de sa persōne, craīte ou menasse des grāds, plie aisémēt cōtre tout deuoir, & se laisse tirer à l'erreur des meschans, & de la cōmune. Quant aux mediocres

Les pusillanimes craignēt la mort & la douleur.

D'vn Gentilhomme qui deuint blanc & chenu en vne nuict.

& petits, à quoy peuuent-ils non plus seruir, estans destituez de raison & d'asseurance? Homere raconte, que le Roy Agamemnon dispensa vn riche couard d'aller en guerre personnellement, pour vne bonne iument qu'il luy donna. En quoy certes il eut fort bõne raison? Pource que l'homme timide nuit beaucoup, & sert de peu, non seulement en guerre, mais en toute bonne & vertueuse action. C'est l'occasion qui faisoit dire à ce grand Capitaine Paule Emile, que la magnanimité, en quelque ennemy que ce fust, estoit volontiers reuerée des Romains : mais la lascheté, quoy qu'elle prosperast, estoit tousiours & de tous mesprisee. Ie pourrois faire icy mention de plusieurs vices, qui naissent ordinairement & se nourrissent de lascheté & pusillanimité, comme cruauté, trahison, perfidie, impatience, oisiueté, paresse, auarice, enuie, mesdisance & toute iniustice, si ce n'estoit que i'espere que la suyte de nos discours nous donnera matiere de traicter particulierement de ces vices, & que nostre heure ne nous donne le temps d'embrasser tant de choses ensemble. Reste encores à dire vn mot de la Peur & Crainte, que nous auõs dit accompagner quelquefois les peruers & vicieux, & qui est appellee du Poëte Crainte seruile, laquelle les retient pour la seule horreur de peine, d'executer leurs pour pensees meschancetez. C'est d'eux que disoit Pythagore, que celuy qui ne regarde point à faire mal, mais seulement à n'estre point puny, est tres meschant. Combien toutefois que telle crainte soit malheureuse & condemnable en tous : si est-ce qu'elle est necessaire à l'entretien de la societé humaine. Car autremẽt toutes choses iroient en confusion par la malice effrontee des iniques, dont la terre est pleine. Et vault beaucoup mieux, que par telle crainte ils soient retenuz en leurs meschans desirs & volontez, que non pas s'ils s'abandonnoient sans rien craindre, à l'execution d'icelles : encores que deuant Dieu ils ne soient aucunement excusables, qui demande d'estre seruy du cœur & de l'esprit. Aussi que telle peur ne les empesche pas tousiours de mettre en effect leur malice: mais de tant qu'ils se retiennent, d'autant plus sont-ils enflambez & eschauffez du desir de satisfaire à leur volonté

Agamemnõ.

Paule Emile.

Vices que produit la lascheté.

De la crainte seruile des meschans.

lonté deprauee, laquelle en fin est contraincte de creuer, & mettre en euidence le mal qu'ils ont long téps tenu caché. Mais si le vulgaire (dit Seneque) est empesché par " les loix de faire mal, le Philosophe au cõtraire a la raison " pour toutes loix, ne faisant ce qui est bon, pource que la " loy l'a commandé, n'y s'abstenant du mal, pource qu'elle " l'a defendu, mais parce qu'il a cognoissance l'vn estre hõ- " neste, l'autre vilain. Or maintenant que nous auons veu " le vice du tout contraire à la Force; & que nous sçauons toute Vertu auoir vne faulse imitatrice d'icelle: il n'y a point de doubte, que la Temerité ne soit celle qui se couure faulsement du tiltre de Force & vaillance. Car ceste Vertu se ruïne aisément, si elle n'est appuyee par bon cõseil: & d'autant qu'elle pense auoir plus de pouuoir, elle se tourne plus facilement à mal, si la prudence ne la regit.

De la Temerité & de ses effects.

C'est ce que dit Isocrate, que la Force auec la prudence " profite: mais autrement elle faict plus de mal que de bien " à ses possesseurs. Si la Force (dit Lactance) sans contrain- " te necessaire, ou pour chose non honneste, se hazarde aux " dangers, elle se change en Temerité. Celuy qui faict (dit " Aristote) quelque chose à la volee, sans la cõsiderer, pour " bonne qu'elle soit, ne doit estre nommé vertueux: mais " ouy bien, si sçachant, consultant, & eslisant, il la faict & " execute. Comme donques c'est acte de generosité de faire telle estime de la Vertu, que pour l'amour d'elle on ne craigne à perdre la vie, autrement treschere, c'est aussi acte de Temerité & follie, de la mespriser pour petite & legere occasion. Ainsi la Temerité est celle, qui conduit l'homme à se letter de gayeté de cœur, & pour chose friuole, és perils qu'il voit tout certains, & le faict desirer de tomber en iceux, entreprenant toutes choses imprudemmẽt, & attentant sans cõtrainte aux dangers qu'il cognoist luy deuoir aduenir.

Qui est l'hõme vertueux.

L'ancien Caton oyant quelques-vns, qui hault-loüoient vn personnage hazardeux oultre mesure, & hardy sans discretion és perils de la guerre, leur dist, Qu'il y auoit grãde differéce entre estimer beaucoup la vertu, & peu sa vie: comme s'il eust voulu dire, que desirer viure pour estre vertueux, est loüable. Aussi certes le viure & mourir n'est de soy beau ny bon, mais de sça- "

Difference entre estimer la vertu & peu sa vie.

„ uoir bien faire l'vn & l'autre à droict, & en bon affaire.
„ Et ainsi fuyr la mort sans lascheté de cœur, n'est point re-
„ prehensible. Mais principalement la Temerité est fort à blasmer és Capitaines & Chefs d'armees, comme estans cause de porter grand dommage aux Royaumes & Monarchies, & à tous ceux qui marchent soubs leur conduicte. C'est ce que nous vouloit faire entendre Iphicrate. Capitaine Athenien, lequel comparoit en vn exercite les auant-coureurs armez à la legere, aux mains: la gendarmerie, aux pieds: le bataillon des gens de pied, à l'estomac & à la poictrine: & le Capitaine, à la teste du corps

Comparaison d'vne armee auec vn corps humain.

„ humain. Car (disoit-il) le Capitaine, qui se hazarde
„ trop, & se iette en danger sans propos, n'est pas noncha-
„ lant de sa vie seulement, mais aussi de tous ceux, dont le
„ salut depend de luy: & semblablement au contraire, en ayant soin de la seureté de sa personne, il a soin quant-& quant de tous ceux qui sont soubs luy. Isadas Lacedemonien voyant Epaminonde auec l'armee des Thebains estre aux mains contre les Spartiates pour forcer leur ville, se despouilla tout nud, ostant mesme sa chemise: puis prenant vne pertuisane en vne main, vne espee en l'autre, va donner de pied & de teste contre les ennemis, où il feit de grandes prouësses: pour lesquelles ores qu'il eust vne couronne de la Seigneurie, selon la coustume qui estoit entre eux, il fut neantmoins condamné à l'amende, pour auoir si temerairement exposé sa vie. Nous ne voyons iournellement entre nous que trop d'exemples de grãds mal-heurs qui suruiennent aux hommes par leur temerité conduite d'ambition, & du desir de vaine gloire. Donques pour conclure, & tirer quelque profit de nostre present discours, nous disons, qu'il fault craindre d'encourir blasme & deshõneur pour choses laides, deshonnestes, & mal-faictes, & fuyr toute crainte procedant de lascheté & pusillanimité de cœur, & de nature deprauee & corrompuë: ceste-cy, comme propre & particuliere aux meschans, & l'autre, comme rendant l'homme inepte à toutes choses bonnes & loüables. Que tout ainsi que c'est acte de Prudence & de Force, de se donner de garde de la tempeste & des orages qui sont

Temerité d'Isadas.

Belle similitude.

avenir, quand la nauire est encores au port, & ne trembler point lors qu'on est au milieu des orages: aussi c'est acte de Temerité de se ietter de propos deliberé dedans vn dan-« ger ouuert, qui se peult euiter sans offenser la Vertu & la « Iustice. Et pourtant (dit Platon) les craintifs & temeraires « craignét & entreprennent tout ce qu'ils font, imprudem-« ment, mais le genereux auec la prudéce. C'est aussi ce que « dit Seneque: Tu seras genereux, si tu ne te iettes és perils, & desires de tomber en iceux comme le temeraire, ny les abhorres & craignes, comme craintif. Mais suyuant le sage aduertissement de Ciceron, auant que d'entreprendre « quelque chose, nous ne regarderons pas seulement si elle « est honneste & loüable, ains aussi s'il y a moyen de l'exe-« cuter, à fin que par lascheté nous ne la delaissions, & que « par conuoitise & presumption nous ne gaignions la repu-« ration de temeraires, gardant au surplus en tout affaire d'importance ceste maxime d'Estat, qu'il faut deuant que le commencer, preparer & preueoir ce qui y est necessaire diligemment.

Sage conseil pour toutes entreprises.

De la Magnanimité, & Generosité. Chap. 27.



ARAM. Quand le dire d'Aristote me vient « en memoire, que la Force est mediocrité « à craindre & entreprendre, mais que la « Magnanimité consiste és choses grandes, ie me trouue aucunement empesché sur l'intelligence de ceste sentence: pource qu'il semble qu'il vueille mettre difference entre Force & Magnanimité, & que ceste-cy ait plus d'excellence & de perfection que l'autre. C'est pourquoy (Cõpagnons) ayant traicté ceste matinee de la vertu de Force, ie vous propose maintenant à nous discourir que c'est de Magnanimité.

ACHITOB. Il n'y a rien és choses mortelles & perissables (disent les Philosophes) qui doyue perturber la Magnanimité d'vn cœur genereux. Mais en cecy ie trouue qu'ils nous proposent vne sagesse, qui ne peult estre

Rien ne doit perturber vn cœur genereux.

en l'homme, qui demeure toute sa vie subiet à affections & perturbations. Ce qu'ils ne requeroient en la vraye Magnanimité: laquelle toutefois peult bien produire en l'ame genereuse infinis admirables effects, faisans qu'elle ne demeure iamais despourueuë de bonne resolution, pour la prendre selon les malheurs qui luy suruiennent.

ASER. Le propre de l'esprit genereux (dit Ciceron) " est de n'estre point destourné par ingratitude, du desir " de bien faire à tous, mesmes à ses ennemis, & de laisser " le soin du mortel pour embrasser les choses celestes. Mais " de toy (Amana) nous entendrons plus amplement comme ces effects merueilleux sont œuures de la vraye Magnanimité.

Que c'est de Magnanimité.

AMANA. Combien que la vertu de Force ne soit iamais accomplie sans la Magnanimité, qui est autant à dire, que generosité de cœur, & que certainement elle soit comprise en la premiere partie de Force, que Ciceron appelle Magnificence, ou action des choses grandes & excellentes: si est-ce toutefois qu'il semble, que ce mot de Magnanimité emporte auec soy quelque plus grand & particulier emphase, & que l'on peult dire, qu'il rend ses effects admirables en trois poincts principalement, dont ie me propose icy de discourir: Le premier, touchant les choses extremes, & hors d'espoir de sauuer la vie, où la parfaicte Magnanimité sçait tousiours trouuer vn aggreable remede, & graue consolation, sans se pertroubler: Le second regarde le deuoir enuers les ennemis, à l'endroit desquels la generosité ne permet nullement d'vser ny de consentir à aucune meschanceté, soubs quelconques pretexte que ce soit, ny pour aucun auantage que l'on en puisse receuoir: Et le troisiesme, faict que l'homme magnanime & genereux mesprise, & tiét comme indigne du soucy de son ame, ce que tous les autres ont admiré, & taschent par toutes voyes d'acquerir: à sçauoir les forces, la santé, la beauté, que les Philosophes appellent biens du corps: & les richesses, les honneurs, & la gloire, qu'ils disent estre biens de fortune, ne craignant point aussi leurs contraires. Entre les illustres personnages anciens, dont

Trois poincts où consiste la Magnanimité.

Biës du corps & de fortune.

les nõs & faicts glorieux courõnez d'vn immortel laurier ‟ sõt engrauez au tẽple de Memoire, nous ne trouuõs louãge ‟ digne de plus grãde admiratiõ, ny qui nous doyue mieux resueiller du deuoir Chrestiẽ, que les effects de ceste vertu de Magnanimité, en ces trois occasions presentement touchees: L'vne, à fin de ne plier contre raison, & ne sortir hors des bornes du deuoir, en succombant soubs le faix des extresmes destresses que l'horreur de la mort porte auec soy: ains lors de leur effort, qui semble intolerable au iugement des hommes, monstrer vne telle grauité & dignité, que nous n'en sortions aucunement hors du repos de nos ames, & meditions auec constance & allegresse d'esprit la ioye du port de salut, que nous voyõs des yeux de l'ame, & auquel par vne heureuse mort prochaine, nous deuons estre & de bref receüs: L'autre, pour accomplir (entant que nostre imbecillité peult approcher de la perfection) le commandement de la volonté diuine, en aimant nos prochains comme nous-mesmes, estans retenus, iusques enuers nos plus grands ennemis, à ne leur faire ny pourchasser, non pas consentir, ains empeschez leur estre faict aucune lascheté ny trahison, ny chose indigne de l'amour naturelle, qui doit estre en vn chacun de son semblable: & d'auantage leur procurant tout bien & vtilité: Et le troisiesme effect de ceste grande vertu, non moins admirable que tous les autres, est en ce que le magnanime retire du tout durant sa vie, son affection des choses mondaines & perissables, par vne ferme & constante raison, & l'esleue à la meditation & sainct desir des diuines & eternelles. Le plus commun remede, dont vsoient ces grands personnages, priuez de la vraye cognoissance de verité, quand leurs affaires estoient hors de tout espoir de salut humain, c'estoit la mort, que plus tost ils se donnoiẽt par leurs propres mains, que de tõber en la mercy de leurs ennemis, estimans en cela faire vn acte de generosité, & digne de la grãdeur de leur courage inuincible. Et si d'auenture ils se trouuoient surpris, & tellement forcez par leurs ennemis, qu'ils fussent contraincts d'estre faicts leurs prisonniers, ils ne les prioient iamais de leur sauuer la vie, disans, que c'estoit chose

Les vrays effects d'vn cœur magnanime.

Le commun remede des Anciens illustres és choses desesperees.

indigne de l'homme magnanime, & qu'ils eussent soubmis le cœur & le corps à celuy, qui auparauant n'auoit que le corps en sa puissance. Le ieune Caton, estant reduit à telle extremité en la ville d'Vtique, que selon l'aduis de tous ceux qui estoient auec luy, il falloit enuoyer Ambassadeurs deuers Cesar victorieux, pour traicter d'appoinctement, en se soubmettant à sa mercy, il y consentit pour le regard des autres, mais defendant ,, qu'on ne feist aucune mention de luy. C'est à faire, di- ,, soit-il, à ceux qui sont vaincus, de prier, & à ceux qui ,, ont failly, de demander pardon. Quant à moy, ie me ,, reputeray inuincible, tant que ie seray plus puissant ,, que Cesar en droict & iustice. C'est luy maintenant ,, qui est pris & vaincu, pource que ce qu'il auoit iusques ,, icy nié machiner contre la Chose publique, est à pre- ,, sent bien aueré & descouuert. Et ne veux point sçauoir ,, gré, ny estre obligé à vn Tyran pour vne iniustice. Car ,, c'est iniustice à luy, d'vsurper la puissance de sauuer la ,, vie, comme seigneur, à ceux ausquels il n'a nul droict de ,, commander. Apres plusieurs autres propos par luy tenus de la Philosophie, insistant fort sur ceste opinion Stoyque, qu'il n'y a que le sage & homme de bien qui ,, soit franc & libre, & que tous les meschans sont serfs & ,, esclaues, il se retira seul en sa chambre, & se tua de son espee. Sylla Dictateur ayant condamné à la mort tous les habitans de Perouze, ne pardonnant qu'à son hoste, iceluy voulut aussi mourir, disant qu'il ne vouloit pas tenir la vie du meurtrier de sa patrie. Brutus apres la bataille perdue contre Auguste Cesar, quelques vns de ses amis luy conseilloient de s'en fuyr. Il s'en fault fuyr ,, voirement (leur dit-il) mais c'est auec les mains, & non ,, pas auec les pieds, Et leur touchant à tous en la main, il ,, profera ces paroles auec vn fort bon & ioyeux visage: Ie ,, sens en mon cœur vn grand contentement, de ce que ,, nul de mes amis ne m'a failly au besoin: & ne me ,, plains aucunement de la fortune, sinon pour le regard ,, de ce qui touche ma patrie. Car ie me repute plus heu- ,, reux que ceux qui ont vaincu: attendu que ie laisse vne ,, gloire de vertu, pour auoir tout hazardé liberalement,

Caton d'Vtique.

Opinion des Stoiques.

Brutus.

à fin d'affranchir de seruitude mes freres & concitoyens: ,,
laquelle loüange nos ennemis victorieux ne sçauroient ,,
iamais ny par armes, ny par argent, acquerir ne laisser à ,,
la posterité: ains l'on dira tousiours d'eux, qu'estans ,,
iniustes & meschans ils ont desfaict des gens de bien, ,,
pour vsurper vne domination tyrannique, qui ne leur ap- ,,
partient point. Cela dict, il prit son espee, & se laissa tomber de son hault sur la poincte: dont il mourut. Cassius son compagnon se feit aussi trancher la teste par vn de ses serfs affranchis, qu'il entretenoit de long temps aupres de luy pour vne telle necessité. L'histoire que nous lisons des Numantins, vient bien à propos de ce que nous traictons icy. Car apres auoir soustenu le siege des Romains l'espace de quatorze continuelles annees, & finalement enclos par Scipion d'vn tresgrād fossé de sept toises de profōdeur, & cinq de large, qui faisoit tout le tour de leur ville: semons par le Consul de se recommander à la clemence Romaine, & se confier de sa promesse, veu que tout moyen leur estoit osté de sortir pour combattre, & de recouurer aucuns viures: ils ne feirent autre responce, sinon, qu'ayans vescu l'espace de trois cens trente huict ans libres, ils ne vouloient aucunement mourir esclaues. Puis les plus vaillans s'assemblerent par entre-eux, & tuerent les plus vieux, & les femmes & les enfans. Apres ils prirent toutes les richesses de la Cité, & des Temples, les porterent au milieu d'vne grande halle, meirent le feu par tous les carrefours de la ville, & deslors prirent tous de la plus prompte poison qu'ils peurent trouuer: de sorte que les Temples, les maisons, les richesses, & personnes des Numantins finirent tous en vn iour, ne laissans à Scipion, ny richesses pour piller, ny homme ny femme pour triompher. Car mesme durant tout le siege de leur ville, onc Numantin se rendit prisonnier à aucun Romain, & se faisoient plustost occire que de se rendre. Laquelle magnanimité fut cause, que Scipion plorant la desolation grande d'vn tel peuple, vsa de ces mots. O bien-heureuse Numantie, laquelle les Dieux ont voulu

Cassius.

Histoire notable des Numantins.

„ quelquefois prendre fin, mais non qu'elle fust onc vaincue. Or combien que ces exemples & autres tels infinis nous soient proposez par les Historiens pour tesmoignages d'excellente Magnanimité, & que par iceux ils taschent de nous enseigner de ne prendre iamais cœur pour les plus fascheuses trauerses, & ennuyeuses miseres de la vie humaine, & de doubter si peu la mort, que pour la crainte d'icelle, & encores moins de tout autre tourment & douleur nous ne facions rien indigne d'vn cœur genereux: Si est-ce qu'il ne faut pas que celuy qui craint Dieu & luy veult obeyr, s'oublie tant, que pour aucune occasion que ce soit, il auãce la fin de ses iours: Ainsi que Socrate l'a bié cogneu, disant, que nous ne deuons permettre à nostre ame de partir de la sentinelle, où elle est mise en ce corps, sans le congé de son Capitaine: Et que si grande chose, que la mort (comme dit Platon) ne doit pas estre en la puissance de l'homme. Mais si par la volonté diuine elle nous est presentee, lors d'vn cœur magnanime, & sans flechir en rien contre le deuoir, nous deuons franchir ce passage, fermes & asseurez en la consolation, qui n'abandonne iamais la bonne conscience, non pour l'attente seule d'vne nue & simple gloire humaine, que se proposoient la plus part des Payés, ains de la vie eternelle: imitãs la constance d'Alcibiade grand Capitaine Grec, lequel oyant prononcer son dicton de condamnation à la mort: C'est moy, dit-il, qui laisse les Atheniens condamnez à mort, & non eux moy. Car ie vais trouuer les Dieux où ie seray immortel, & ils demeureront entre les hommes tous subiets à la mort. Socrate aussi accusé criminellemét & à tort, addressant sa parole aux Iuges, leur disoit, que ses accusateurs par leur faulse deposition le pouuoient bien faire mourir: mais de luy porter dommage, qu'ils ne sçauroient: & que au surplus il ne laisseroit iamais sa profession de Philosophie par crainte de la mort. Ie pense, hommes Atheniens, dit-il en Platon, que ceste mienne opinion est tresbonne, qu'vn chacun demeure constamment au lieu & façon de viure, ou qu'il aura luymesme choisie, ou qui luy aura esté baillee par son Superieur, l'estimant tresbonne, & là se mettre à tous hazards

On ne doit auancer la fin de ses iours.

Alcibiade.

Socrate.

sans craindre ny la mort, ny autre chose quelcōque. C'est « pourquoy ie faudrois grandement, si ayant obey au Chef « de guerre, que vous m'auiez baillé, en Potidee, en Am- « phipolis, & en Delos, demeurant en la place sans crainte « de la mort, en laquelle il m'auoit mis, maintenant là où « Dieu m'a mis & a voulu que ie demeurasse, comme i'ay « tousiours creu & pensé, c'est à sçauoir, viure en philoso- « phant, corrigeant mes vices & ceux d'autruy, par crainte « de la mort, ou autre chose, ie delaissois mon rang. Car si « ainsi ie le faisois, on me pourroit à bon droict accuser, de « me dire Sage, ne l'estant pas: veu que craindre la mort, « c'est penser ce qui n'est pas. Mais ny au iugement, ny à la guerre, ny moy ny autruy ne deuons pas faire ce que nous pourrions bien, pour euiter la mort, d'autant qu'il est bien certain, qu'aux batailles cestuy-là qui ietteroit ses « armes & s'enfuyroit, la pourroit euiter, & ainsi en autres « dangers & perils, si l'homme n'auoit point crainte d'in- « famie. Mais considerez (ô citoyens) qu'il n'est pas fort « difficile de fuyr la mort, mais beaucoup plus la meschan- ceté & la vergongne, qui sont bien plus legeres à la cour- se, que non pas elle. O parole digne d'eternelle louange! & qui instruict bien le Chrestien, d'vne genereuse & magnanime resolution, à fin de poursuyure le cours de ses brefs iours en la vocation que Dieu l'appelle, voire au milieu des gehennes & tourmens, & de tous efforts de la mort: de laquelle attendant l'heureux passage, nous ne deuons estre non plus destituez de vray remede en toutes choses les plus fascheuses & desesperees selon le monde: qui sera en les supportant de la mesme cōstance & dignité, sans sortir hors de la tranquillité & repos de nos ames, acte beaucoup plus genereux, que si pour s'en deliurer nous auancions la fin de nos iours. Mais quoy que soit, que nous preferions tousiours vne mort vertueuse & honneste à toute vie, quelque doulce qu'elle soit. Et puis que vn mesme passage est preparé, tant pour les lasches & couards, que pour les magnanimes & genereux, estant ordonné à tous de mourir vne fois: les amateurs de vertu feront bien, s'ils tirent à eux quelque honneur de la necessité commune, & s'ils sortent de ceste vie

Que c'est de craindre la mort.

Belle sentence.

De desirer vne mort vertueuse.

Exẽples du deuxiesme effect de Magnanimité.

presente auec vn tel soulagement. Pour venir à l'autre loüable effect de ceste vertu de Magnanimité, dont les heroïques furent iadis si prodigues pour le bien & salut de leurs ennemis, nous n'en pourrions donner vn meilleur tesmoignage, que le faict humain de Fabrice, Con-

Fabrice.

„ sul de Rome, à l'endroit de Pyrrhe, qui luy menoit forte „ guerre: duquel le Medecin luy ayant escrit, qu'il s'offroit „ de faire mourir son maistre par poison, & ainsi terminer „ leur different sans danger: Fabrice enuoya la Lettre au- „ dict Pyrrhe, luy mandant qu'il auoit faict mauuaise ele- „ ction d'amis, aussi bien que d'ennemis: Pource qu'il fai- „ soit la guerre à hommes droicturiers & gens de bien, & „ qu'il se fioit à des desloyaux & meschans: dont il le vou- „ loit bien aduertir, non pour le gratifier, mais de peur que „ l'accident de sa mort feist blasmer les Romains, d'auoir „ cherché ou consenty de mettre fin à ceste guerre par vn „ tour de trahison, comme si par leur vertu ils n'en eussent „ peu venir à bout.

Camille.

Camille, Dictateur Romain, n'est moins à louer de ce qu'il feit durant le siege de la ville des Falleriens. Car le Pedagogue des enfans de tous les principaux d'entre-eux, estãt sorty de la ville soubs pretexte de vouloir proumener ceste ieunesse, & les faire exerciter au long des murailles, les liura tous és mains de ce Chef Romain, luy disant, qu'il se pouuoit bien asseurer, que les citoyens ne fauldroient à se rendre à sa deuotion, pour le salut & liberté de ce qu'ils tenoient le plus cher au monde. Mais Camille trouuant l'acte trop mal-heureux & meschant, „ dist à ceux qui estoient auec luy, que combien qu'en la „ guerre on vsast de beaucoup d'outrages & de violences, si y auoit-il entre gens de bien quelques loix & droicts à garder: & que la victoire n'estoit tant à desirer qu'il en fallust estre tenu à si maudits & damnables moyens: ains qu'vn grand Capitaine deuoit faire la guerre, se confiant en sa propre vertu, & non pas en la meschãceté d'autruy. Donques despouillant ledict Precepteur, & luy liant les mains par derriere, il le bailla nud entre les mains de ses escholiers, & à chacun d'eux vne poignee de verges pour le ramener ainsi dans la ville. Pour lequel genereux acte

Loix & droicts à garder en la guerre.

les citoyens se rendirent aux Romains, disans, que ayans « preferé la iustice à la victoire, ils leur auoient enseigné « de mieux aimer se soubmettre à eux, que de retenir leur « liberté: confessans estre plus surmontez de leur vertu, « que vaincus de leur force & puissance. Tãt a de pouuoir « la Magnanimité, qui non seulement esleue les Princes au plus hault poinct d'honneur, ains aussi abbat le cœur aux ennemis, ores qu'ils soient puissans & aguerris, & biẽ souuent donne la victoire sans combattre. Nous pouuons certes tirer vne doctrine excellente de ces exemples, qui rendent inexcusables tous ceux qui n'espargnent rien pour paruenir au dessus de leurs pretentes & desseins, ne faisans aucune difficulté, que les innocens patissent, & que toutes sortes de cruautez s'exercent, pourueu qu'ils ruynent leurs ennemis, par quelconque moyẽ que ce soit: vsans volontiers du dire de Lysander, Admiral des Lacedemoniens, que si la peau du Lyon n'y peult suffire, il y « faut couldre aussi celle du Renard. Mais tenons pour chose resoluë que en vn cœur magnanime trahison ne peult auoir trouue iamais place, non plus que dans vn corps de Lyon il n'y a point vn corps de Renard. Que d'auantage les Anciens se soient mesme efforcez de procurer tout bien & vtilité à leurs ennemis, vsans enuers eux de clemence & humanité, quand ils auoient plus d'occasion & de moyen de se venger, c'est chose trop notoire: & en pourrons donner de bons exemples, discourant particulierement cy apres de ces vertus propres de l'homme genereux & magnanime, qui ne doit moins hayr la cruauté que la trahison. Il nous reste donques à veoir maintenant du dernier des effects & vraye preuue de Magnanimité & generosité par nous icy proposez, & que nous auons dict consister au mespris des biens terriens & humains: En quoy certes gist la vraye perfection du Chrestien, qui esleue ses desirs à son dernier & souuerain bien des cieux. Et d'autant qu'il se trouue peu d'hõmes, qui ne s'aimẽt par trop eux-mesmes, en ce qui concerne les commoditez humaines, & encores moins, qui ne demandent pour recõpense de leurs beaux faicts la gloire & l'hõneur, & ne desirẽt ardẽment les richesses pour leur volupté: c'est

Trahison ne peult auoir place en vn cœur magnanime, ny la cruauté.

Du troisiesme effect de Magnanimité.

en ces trois poincts aussi, que le magnanime & genereux rend sa vertu plus admirable, ne les tenant pour digne salaire d'icelle, mais plustost pour du tout indignes du soucy de son ame, pour laquelle principalement il tasche de viure. C'est ce que dit Ciceron, que cela ne seroit pas bien-seant, que celuy qui n'a peu estre abbatu de crainte, le soit de conuoitise & concupiscence, & qui a resisté à la douleur, soit vaincu de volupté: ains doyuent estre infiniment fuyes, & semblablement le desir d'argent: d'autant qu'il n'y a rien si vil & abiect, que d'aimer les richesses, ny plus genereux, que de les mespriser. C'est aussi ce que dit Platon, que le deuoir du genereux est de surmonter non seulement la crainte, mais aussi de moderer ses conuoitises & concupiscences, & principalement où la licence de les prendre luy est offerte, soit en volupté de corps, ou en l'ambition de vaine gloire, d'honneur & de puissance. Ainsi donques celuy qui aura vrayement le cœur magnanime & genereux, retirant son affection du monde, il ne se souciera non plus de la grandeur humaine, & opinion du vulgaire, que de la douleur & pauureté: & dependant totalement de la volonté diuine, & se contentant des effects d'icelle en soymesme, il n'estimera qu'il y ait bien sur la terre, qui luy puisse estre osté: & ne tendant qu'aux choses meilleures, plus hautes & difficiles, il demeurera libre de tout soin & tristesse terrienne, estant de long temps preparé à toutes douleurs par le mespris de la mort, laquelle mettant fin aux plus excessiues, luy seruira d'entree au repos eternel. Nous auons cy deuant allegué plusieurs exemples des Anciens, propres à ce que nous traictons icy presentement: & la suyte de nos discours nous en fournira encores d'autres, quand nous viendrons à parler des richesses & biens terriens, dont il nous fault traicter plus amplement. Mais nous nous proposerons icy seulement à imiter Aristide, grand personnage entre les Atheniens, duquel l'opinion estoit, Que vn bon citoyen se doit tousiours egalement tenir prest, & offrir corps & esprit à seruir la Chose publique, sans en esperer ou attendre aucun loyer mercenaire, ny d'argent, ny d'honneur, ny

Deuoir du genereux.

Aristide.

de gloire. Aussi d'vne grauité & constance indicible il se maintint tousiours egal au seruice de sa patrie, sans que pour honneur qu'on luy feist, il s'en monstrast plus esleué de cœur, ou plus ardent à s'y employer, comme c'est la coustume des hommes de faire seruice, selon qu'il sont recogneus, ny pour rebut ou refus qu'il souffrist, il s'en abbaissast ny troublast, ou amoindrist d'affection de profiter à sa Republique, ainsi que nous voyons auiourd'huy pour peu de mescontentement faire la plus part des nostres, qui au lieu de se donner eux-mesmes pour le bien de leur pays, veulent asseruir l'vtilité publique à leurs desirs & passions. Or cõcluant nostre present discours, nous apprendrons, que la vraye & parfaicte Magnanimité & generosité est inuincible & inexpugnable: Pource que considerant que la mort est le commun terme de la vie des hommes, & l'heureux passage en la vie eternelle, elle « la mesprise totalement, & postpose à la seruitude & au « vice: supportant aussi d'vn cœur grand & indõté tous les « plus cruels tourmens, sans faire acte quelconque digne « de l'imbecillité commune de nature humaine: Que d'a- « uantage ceste vertu rend son possesseur bon, doux, & hu- « main, iusques enuers ses plus grands ennemis, à l'endroit « desquels elle ne luy permet iamais d'vser de fraude ny « malice, ains le contient tousiours dans les limites d'equi- « té & de iustice, luy faisant au surplus eslire & parfaire « toutes choses honnestes de sa propre volonté, & pour l'a- « mour d'icelles, sans se soucier aucunement des choses « mortelles & perissables, pour apprehender du tout les « diuines & eternelles.

Belle instruction propre au temps present.

Magnanimité est inuincible.

De l'Esperance. *Chap.* 28.



MANA. La perfection de la vie du Sage estant l'action des choses grandes & excellentes, faict que l'hõme nay à la Vertu, se sent viuement touché du desir de les accomplir. Mais l'instabilité & peu d'asseurance qu'il sçait estre en ce qui depend de l'euenement doubteux de toute haulte entreprise, est bien

De la perfection de la vie du Sage.

souuent cause de refroidir ses vertueuses intentions, si vne certaine confiance & bonne esperance ne luy facilitét les moyens d'y paruenir. De mesme aussi, quand il vient à sentir l'aspre poincture des trauerses & miseres humaines, qui ne s'esloignent que bien peu de sa vie, il est bien tost abbatu de tristesse & de soucy sans ceste esperance, qui le console par l'attente de briefue guarison. De vous dõques (mes Compagnons) nous entendrons l'excellence de ce biẽ de l'ame, tant necessaire à la vie heureuse, à sçauoir l'Esperance, & qui depend de la vertu de Force, dont a esté tout nostre discours en ceste Iournee.

Bonne & mauuaise Esperance.

ARAM. Les doctes (disoit Bias) different des ignorans „ de bonne esperance, qui certes est tres-vtile, doulce & agreable à l'homme prudent. Mais la mauuaise esperance mene les hõmes charnels, cõme mauuaise guide, à peché.

„ ACHITOB. Cõme la bonne esperance sert d'augmen„ter les forces de l'homme, aussi l'esperãce temeraire trom„pe bien souuent les gens. Mais c'est à toy, Aser, à nous traicter ceste matiere.

Alexãdre ne reseruoit pour luy que l'Esperance.

ASER. Alexandre le Grand estant esleu par les Estats de toute la Grece, Capitaine general pour passer en Asie, & faire la guerre aux Perses, auant que de s'embarquer, il s'informa de l'estat de tous ses amis, pour entendre les moyens qu'ils auoient de le suyure. Puis il leur distribua, à l'vn des terres, à l'autre vn village, à cestuy-cy le reuenu de quelque port, à l'autre d'vne bourgade, employant ainsi la plus grande partie du reuenu de son domaine. Et Perdiccas, l'vn de ses Lieutenans, luy demandant ce qu'il reseruoit pour luy: L'Esperance (dit-il: Tant ce genereux Monarque auoit de confiance, non en la force de ses armes, & multitude de bons hommes de guerre, desireux de gloire & d'honneur, mais en sa propre vertu, suffisance de „ peu, cõtinence, beneficence, mespris de la mort, magnani„ mité, humanité, entretiẽ gracieux, facile accez, vn naturel „ frãc, nõ simulé ne feint, cõstãce en ses cõseils, prõptitude „ en ses executions, vouloir d'estre le premier en gloire, & „ resolution de faire tousiours ce que le deuoir commande. De laquelle Esperance ainsi bien fondee il ne decheut iamais iusques au dernier souspir de sa vie: & fut cause qu'il

respondit à Parmenion, luy conseillant d'accepter les offres que Daire luy faisoit pour la paix, à sçauoir dix mille Talens, vallans six millions d'or, & la moictié de son Royaume, auec vne sienne fille en mariage: Que s'il estoit « Parmenion, il accepteroit ces offres: mandant au surplus à « Daire, que la terre ne pouuoit porter deux soleils, ny l'A- « sie endurer deux Roys: ne se trouuant point trompé de sa « bonne esperance, qui le mena à tel comble de gloire & felicité humaine, qu'il a esté le premier & le dernier qui en ait iamais approché. Ceste esperance a bien esté le fondemēt, sur lequel tant de grāds & excellēs hōmes Ethniques & Payēs bastissoient leurs haultes & genereuses entreprises: comme mesmes nous en peult seruir de preuue la definition que dōne Ciceron de Confiance, qui est la seconde partie de Force, disant qu'elle est la Vertu, par laquelle, és choses grandes & honnestes, l'esprit de l'hōme met beaucoup de fiance auec certaine esperance en soy-mesme. Et dict encores ailleurs, que celuy ne se resiouyra, ny ne se « fascherа oultre mesure, qui met son esperāce en soy-mes- « me. Mais nous sçauōs, que ceste esperāce est foible & in- « certaine, si elle n'est assise & fondee sur la mesme attente « de l'ayde & grace diuine, sans laquelle nous ne sçaurions iamais prosperer. Or il est sans doubte, que no⁹ ne la pouuons esperer ny attendre, que nos conseils & entreprises n'ayent pour leur guide la raison, & pour borne le droict & l'equité. Puis que (comme dit vn Ancien) celuy-là espere en vain, qui ne craint point Dieu, & que ceux-là seuls sont rēplis de bōne esperāce, desquels la cōscience est nette & pure: & ainsi tous ceux qui sont menez de diuerses & « mauuaises passiōs, soit d'ābitiō, de vaine gloire, ou autre « desir effrené, ne pouuāt auoir l'heureuse & bonne espe- « rance, qui ne trōpe iamais les hommes: Aussi se trouuent- « ils le plus souuēt decheuz du tout de leurs intentiōs, voi- « re priuez de ce qu'ils auoient de propre & certain, pour auoir voulu iniustement cercher l'autruy & l'incertain. Tout de mesme il en prend à ceux qui se fient & appuyent tellement sur leurs forces, propre vertu, & constance, que ne doubtans aucunement (comme ils disent) les plus grandes calamitez humaines, ce-pendant qu'ils

Definitiō de Confiance.

De l'Esperance vaine.

De la presomption.

iouyſſent de la proſperité, ils ſe promettent inuincibles en leurs reſolutions, & preſument rien ne les pouuoir abbatre, ny faire changer d'opinion : mais ſi toſt que le vent d'aduerſité ſouffle, ce ſont les premiers par terre,& qui font pluſtoſt veoir l'inconſtance & l'imbecilité de la nature humaine delaiſſee à elle-meſme. Côme au contraire ceux, à qui Dieu donne des yeux pour ſe recognoiſtre, c'eſt lors qu'ils ſ'humilient, & adorent l'ordonnance diuine, qui ſe mocque de toutes les entrepriſes des hommes. Ainſi en ſçeut bien vſer Venceſlaüs Roy de Hongrie, chaſſé de ſon Royaume, & abandonné des ſiens, lequel diſoit ordinairement: L'eſpoir que i'auois aux hommes, m'empeſchoit de mettre mon eſperãce en Dieu:mais maintenant que i'ay mis toute ma confiance en luy, ie m'aſſeure qu'il m'aydera par ſa bonté diuine. Côme auſſi il luy aduint : car il fut reſtably en tous ſes Eſtats. Or à fin que nous ne confondions icy ce qui eſt puremẽt diuin auec l'humain, il me ſemble que nous deuõs faire l'Eſperance double : La premiere, vraye, certaine, & infaillible concernant les myſteres ſaincts & ſacrez : L'autre, doubteuſe, regardant ſeulement les choſes terriennes. Quant à la premiere, par l'aſſeurance d'icelle nous cognoiſſons les choſes aduenir, comme ſi elles eſtoient deſia faictes. Nous ſommes inſtruicts en l'Eſcriture de ſa certitude indubitable, qui par la foy doit eſtre tellement imprimee en nos cœurs, que par ſa force, puiſſance, & vertu, nous paſſions le cours de nos briefs iours en toute ioye, heur, & repos tranquille de nos eſprits, attendans ſans aucune doubte la parfaicte & entiere iouyſſance des biens immortels, indicibles, & ſans fin, en la vie ſeconde & eternelle. Et ſans ceſte Eſperance fondee en la bonté gratuite du Tout-puiſſant, croyons que la condition de l'homme eſt plus malheureuſe que celle des beſtes brutes, attẽdu qu'elle eſt la voye de ſon ſalut. L'autre Eſperance qui concerne ſeulement la vie preſente, en tout ce que nous nous propoſons pour le bien & contentement d'icelle, a tellement beſoin d'eſtre reiglee, conduite & rapportee à la fin heureuſe de la premiere excellente & diuine Eſperance, qu'elle ne peult eſtre autrement que doubteuſe, incon-

Venceſlaus.

De l'Eſperãce vraye & infallible.

De l'Eſperãce terrienne.

cõstante, & temeraire, quelque raison humaine que nous puissions alleguer de pouuoir paruenir au dessus de nos pretentes & desseins, lesquels en vn moment peuuent estre renuersez de fonds en côble, quoy que les occasions nous en soient le plus souuent occultes & cachees. Puis l'imperfection de tout ce que les hommes prisent communément le plus en la terre, est si grande, qu'auec leur incertitude continuelle les perturbations, qui empeschẽt la tranquillité de l'ame, redoublent & abondent de tant plus, que la iouyssance de ces cõmoditez terriennes croist & augmente, laissans vn desir perpetuel de les accroistre, & crainte de les perdre. Et pourtant quant à ceste esperance des choses humaines, que nous souhaitons tousiours prosperer, nous pouuons bien esperer ce que nous « voulons: mais il nous fault preparer & disposer à suppor- « ter constamment ce qui nous en aduiẽdra, à fin que ce qui « nous arriuera contre nostre volonté, ne soit pas du tout « contre nostre attente, & que nous n'vsions iamais de tels regrets indignes du Sage: Ie n'eusse iamais pensé: I'attẽdois bien autre chose: Ie n'eusse iamais cuidé que telle chose eust peu aduenir. Ce pendant nous ne deuons pas « mespriser l'esperer tousiours mieux en nos trauerses & ca- « lamitez: Pource qu'il n'y a riẽ qui adoucisse tant l'aigreur « des aduersitez presentes, que l'esperance du bien futur, & l'attente certaine d'iceluy desrobe nos labeurs, & faict esuanouyr la crainte du peril. C'est ce que dit Apollodore, qu'il ne fault iamais perdre le cœur pour les aduersitez, « ains tousiours esperer choses meilleures. Les calamitez « des mortels (dit Euripide) à la fin se lassent elles-mesmes, « & les vents ne soufflent pas sans cesse impetueusement, « ny les bien-heureux ne sont perpetuellement bien fortu- « nez. L'vn fuyt l'autre: mais celuy là est homme de bien, « qui est tousiours remply de bonne esperãce. Pindare l'appelle nourrisse de la vieillesse. Thales la disoit estre la chose plus commune au monde, pource qu'elle demeure encores à ceux qui n'ont autre bien. Les Philosophes Elpistiques affermoient, qu'il n'y auoit rien qui contint & conseruast mieux la vie de l'homme, que faict l'esperer. « Aussi certes sans l'esperance, qui soulage le faix des misé- «

Tous biẽs humains sont imparfaicts.

Paroles indignes du Sage.

Le bien qui reussit de l'Esperance.

tes humaines, la vie seroit insupportable à tout le monde: & sert à l'homme de grand ayde, à viure content & heureux, si cōme nous auons dit, elle regarde la fin meilleure, à laquelle tous nos desirs & volontez se doyuent rapporter, & qu'icelle la regisse en raison & iustice. Autremēt c'est chose certaine, que l'homme ne pourra iamais iouyr content & en paix de l'estat de sa condition presente : ains tousiours quelque espoir nouueau de mieux en l'aduenir luy fera mespriser ce qu'il a d'asseuré, & courir apres l'incertain, iusques à ce que trompé & decheu par plusieurs fois de ses intentions & entreprises. il se soit du tout ruyné par ses grandes esperances. C'est pourquoy Pla-

Le but où l'ō doit rapporter toute Esperance.

» ton escrit, que plus contraire est la fortune à vn homme,
» quand elle ne le laisse iouyr de ce qu'il a, qu'à celuy au-
» quel elle refuse ce qu'il luy demande. Ce fut ce qui donna occasion à Cineas, homme de fort bon entendement, & si excellent Orateur, que l'on escrit de luy, auoir plus assubiecty de villes par sa langue à son maistre Pyrrhe, q̄ luy-mesme par sa vaillance: voyant que ce Roy pouuoit viure en paix & repos bien-heureux, s'il se fust voulu cōtenter de regner paisible sur ses subiects, & neantmoins qu'il brusloit d'enuie d'entreprendre guerre sur l'Italie: Cineas se mettant en propos auec luy, il luy demanda, Si les dieux nous font la grace (Sire) de demeurer victorieux en ceste guerre, à quoy nous seruira ceste victoire? Nous pourrons par apres (dit Pyrrhe) subiuguer aisément les citez Grecques & Barbares, qui sont aux confins de ce pays. Et bien, cela faict (repliqua Cineas) que ferons nous puis apres? La Sicile (respondit Pyrrhe) nous tendra d'elle-mesme les mains. La Sicile donques (dict Cineas) sera elle la fin de nostre guerre? Qui nous tiendra puis apres (dict le Monarque) de passer en Afrique, & à Carthage, & recouurer facilement le Royaume de Macedone, commandans sans contradiction à toute la Grece? A quoy Cineas : Et quand nous aurons tout en nostre puissance, que ferons nous à la fin ? Pyrrhe se prenant à rire, Nous nous reposerons (dit-il) à nostre aise, mon amy, viuans en tout plaisir, & le plus ioyeusement que nous pourrons. Cineas adōc l'ayant amené au poinct

Cineas parlāt à Pyrrhe de ses hautes Esperances.

qu'il desiroit, luy dict: Et qui nous empesche, Sire, de «
nous reposer dés maintenant, & de viure en ioye & plai- «
sir, puis que nous auons tout ce qui y est requis & neces- «
saire, sans l'aller cercher auec tant d'effusion de sang hu- «
main, & infinité de hazards & dangers, en lieu où nous «
sommes incertains de le trouuer? Ces paroles tant sages offenserent plustost Pyrrhe, qu'elles ne luy feirent changer de volonté. Et combien que ce Prince ne peust aucunement doubter, quel heur & grande felicité il abandonnoit, il luy estoit impossible d'oster de son entendement l'esperance de ce qu'il desiroit. Dont il fut bien comparé par Antigone, Roy de Macedone, à vn ioueur de dets, à qui les dets disent fort bien, & qui ce-pendant ne se sçait pas seruir des chances qui luy viennent: d'autant que ce qu'il acqueroit par effects, il le perdoit par esperances, appetant si fort ce qu'il n'auoit pas, qu'il en oublioit à mettre en seure garde, ce qui estoit desia en sa possession. Aussi il luy en prit fort mal à la fin. Car apres auoir combatu quelque temps heureusement, il fut desfaict par les Romains: & depuis estant assiegé, il fut tué d'vne thuille, qu'vne femme laissa tomber dessus sa teste. Y eut-il iamais Monarque, qui deust plustost se contenter, & s'esiouyr paisible en la iouyssance de ses indicibles prosperitez, que Iules Cesar? Et neantmoins ne se contentant de l'Empire Romain, qu'il s'estoit acquis auec tant de trauaux, & dangers innumerables, il faisoit ses preparatifs, ce-pendant que les coniurateurs brassoient sa mort, pour aller luy mesme en personne guerroyer les Parthes. Et tant qu'il vescut, l'esperance de l'aduenir luy feit mespriser la gloire, qu'il auoit de ses faicts passez, & se priuer de la louange, qu'il eust merité non moindre en se conseruant, & ordonnant bien la grandeur de son Estat, que celle qu'il auoit acquise en le conquerant: duquel il ne receut autre fruict, qu'vn nom vain seulement, & vne gloire de bien peu de duree pour sa vie, qui luy susciterent l'enuie & haine de ses citoyens, en estant massacré de vingt & trois coups d'espee sur son corps, apres auoir seulement surueseu Pôpee, par luy vaincu, de quatre ans, ou bien peu d'auantage. L'Histoire est pleine de tels

Pyrrhe comparé à vn ioueur de detz.

Cesar tousiours menédé nouuelles Esperances.

Mort de Cesar.

changemens diuers, qui ſuyuent ordinairement ceux qui ne ſe contentent iamais de leur condition : dont les hommes ſages & de bon iugement peuuent tirer inſtruction, pour mettre quelque but à leurs penſees & deſirs. Car
„ (comme diſoit Diodote Athenien) ces deux choſes nuiſent beaucoup aux hommes, l'Eſperance, & l'Amour: dont l'vne les meine, & l'autre les accompaigne : l'vne cerche les moyens pour executer leurs penſees, & l'au-
„ tre perſuade la proſperité de la fortune. Et iaçoit que ces deux choſes ne ſe voyent point à l'œil, toutefois elles ſont plus puiſſantes que les peines que l'on voit. C'eſt
„ ce qui a donné lieu à ceſt ancien Adage: Que les ſuperbes
„ ſ'engraiſſent tout ainſi de vaines eſperances, leſquelles
„ peu à peu les ſuffoquent, comme faict la mauuaiſe graiſ-
„ ſe le corps humain. Que ſi nous nous voulons garder de tomber en vn ſi dangereux precipice, guariſſans nos ames de toute pernicieuſe eſperance, faiſons que la raiſon & le deuoir (comme nous auons deſia dit) guident & bornent toutes nos affections & entrepriſes, conſiderans ſagement le commencement d'icelles, qui eſt de ne les fonder que ſur le droict & l'equité, ſçachans qu'elles ne doyuent pas eſtre iugees par les euenemens de la fin: veu que bien ſouuent ils ſemblent fauoriſer les conſeils & faicts iniques. Ce qui donne couleur & matiere aux meſchans de les pourſuyure, ſans ſe ſoucier aucunement de violer le droict & la iuſtice. Mais quoy que ſoit, vne fin malheureuſe leur apporte touſiours vn trop tard repentir. Ne nous perſuadons pas auſſi, que l'yſſue de nos conceptions & entrepriſes, quoy qu'elles ſoient bien fondees, doyue eſtre certainement ſelon noſtre intention: (car c'eſt ceſte Eſperance, qui nuit beaucoup, &
„ trauaille le plus les hommes:) ains ſçachons, que com-
„ me en toutes choſes qui naiſſent, il y a touſiours de la malice meſlee parmy, eſtant neceſſaire que toutes ſemences mortelles ſoient incontinent participantes de la cauſe de mort: auſſi que de ceſte meſm[illegible] ſource le mal-heur ſ'eſtend liberalement iuſques à no[illegible] & beaucoup pluſtoſt, & en plus grande abondanc[illegible] [illegible]on pas le bonheur. Ce que Homere nous voulant [illegible] entendre, il

Deux choſes qui nuiſent aux hõmes.

De ne iuger d'vne entrepriſe par l'euenement.

Le mal-heur eſt plus commun que le bon-heur.

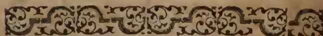
feint que deux vaiſſeaux ſont à l'entree du grãd Olympe, l'vn plein de miel, l'autre de fiel, deſquels meſlez enſemble Iupiter abreuue tous humains. Et iamais (dit Plu- « tarque) les hommes ne peuuent iouyr de l'aiſe d'vne grã- « de proſperité purement & ſimplement: ains ou ſoit la for- « tune, ou l'enuie de la deſtinee, ou bien la neceſſité de la « nature des choſes terriennes, entremeſle touſiours en la « vie de l'homme du mal parmy du bien, & en pareil mal- « heur touſiours le pis ſurmonte le meilleur. Toutes ces choſes par nous conſiderees, elles nous rendront plus aduiſez & retenus en tous nos conſeils & deſſeins, & tellement diſpoſez & preparez par vraye prudence, force & magnanimité, que pour quelque choſe qui nous aduienne, nous n'en ſerons troublez ny eſmeus d'auantage: ains la receurons, comme de long temps attendue & eſperee par nous. Ce que fort doctement nous enſeigne Seneque, « diſant, Que nous ne deuons eſtonner ne eſmerueiller des cas inopinez qui nous ſuruiennent: ains qu'il nous faut adapter nos cœurs à tous euenemens qui nous puiſſent aduenir, premeditans que nous ſommes nais pour les ſouffrir, & qu'il ne peult aduenir choſe qu'elle ne deuſt « venir. Les deſtinees (dit-il) menent les conſentans, & « tirent par force les contrediſans. Non plus auſſi meſpriſerons nous, pour doubte de l'aduenir, les bonnes, heroïques & lointaines eſperances de treſgrandes choſes, quand nous les aurons ainſi fondees comme i'ay dict: leſ- « quelles les ſages & illuſtres perſonnages, deſireux d'hõneur & de gloire, ont touſiours eſté d'aduis d'entretenir en profonde & aſſeuree reſolution d'eſprit, pour la varieté des cas qui ſuruiennent de iour en iour contre les communes opinions des hommes: où l'experience nous apprend, que ſelon la conduite d'vn bon eſprit, & l'heur qui le ſuyt & accompagne, tout ce qui eſt au maniement des affaires du monde, ſe change & rouë auec la mobilité de fortune: (s'il nous eſt loiſible d'entendre & deſigner ſoubs ce mot Payen l'ordõnance diuine.) Mettans dõques fin à noſtre preſent propos, nous retiendrons, que nous auons premierement à nous munir, par la grace diuine, « de l'heureuſe & certaine Eſperance, qui ne peult tromper «

De ſe preparer à tous euenemens.

De ne meſpriſer les grandes eſperãces.

Rom. 5. „ ny ne confond iamais, & qui est la seure conduite, pour „ ne fouruoyer en ceste longue & fascheuse peregrination „ du chemin de salut. Puis d'icelle decoulera le soustien, „ l'appuy, & la consolation de la vie humaine, contre tou- „ tes ses miseres & calamitez. Et finalement serons incitez „ à toutes œuures grandes & genereuses, pour le bien & „ l'vtilité commune d'vn chacun, remettans les euene- „ mens d'icelles au conseil admirable de la prouidence „ diuine, & les receuans comme iustes, bons & profita- bles.

Fin de la septiesme Iournee.



HTICTIESME IOVRNEE.

De la Patience, & de l'Impatience, Cholere, & Ire. Chapitre 29.

De la vertu plus digne du genereux.



ASER. Si la Vertu consiste en choses difficiles, & que celle qui approche de plus pres de la diuinité, & laquelle est la plus malaisee, & moins familiere à tous les hommes, est plus digne du magnanime & genereux, que nulle autre, il ne fault aucunement doubter que ce ne soit la Patience: dont l'Escriture nous apprend Dieu estre autheur, & qu'il

Rom. 15. l'exerce iournellement enuers ses creatures, differant la
Exod. 34. iuste punition de leurs faultes, en les attendant à re- „ pentance: Laquelle vertu d'auantage est tant semblable „ à la Force, dont nous discourions hier, que nous pou

uons dire auecques Ciceron, qu'elle est nee d'elle, ou a- "
uec elle, n'y ayant rien au monde tant grand & onereux, "
qui ne luy soit facile à supporter & domter, iusques aux "
plus violentes & communes passions de la nature humaine, l'Impatience, la Cholere, & l'Iire, qui causent ordinairement l'entiere ruïne de l'ame. Commençons donques (Compagnons) nostre iournee à traicter des effects de ceste grande vertu de Patience, & de ces vices à elle du tout contraires.

Amana. Le remede de toute douleur (dit Plaute) est la Patience. Endure, & ne blasme pas ce que tu ne peux euiter. Car qui sçait bien endurer, surmōte. Mais ceste vertu se trouue si rare entre les hommes, qu'il y en aura plus "
qui se presenteront d'eux mesmes à la mort, que non pas "
qui endurent la douleur patiemment. Toutefois le faict "
d'vn homme sage (dit Horace) est de monstrer bonne vo- "
lonté en ce qu'il doit faire par necessité. "

Remede à toute douleur.

Aram. Par Patience (dit Ciceron) l'on doibt chercher "
ce que l'on ne peult impetrer par grace: & endurant tout, "
ce mal nous profitera. Mais les doctes, ce-pendant qu'ils "
ne resistent pas à leurs perturbations, troublent & ruïnent par vne soudaine vehemence les choses qu'ils auoient faictes d'vn esprit & ame reposee, ruïnant presque en vn seul coup, ce qu'ils auoient auec vn long labeur basty. De toy donques (Achitob) nous entendrons la loüange & proprieté de ceste vertu de Patience, & les contraires effects à icelle, de l'Impatience, Cholere, & Ire, & les moyens de les fuyr & euiter.

Vehemence soudaine pernicieuse.

Achitob. De tous les Anciens, les Philosophes Stoïques ont esté les plus grands zelateurs & seueres obseruateurs de tous les poincts concernans la vertu de Patience, qu'ils fondoient sur la cause fatale de la Necessité: & la requeroient tant austere és hommes, que le magnanime ne fust autrement touché d'aduersité, que de prosperité, ny de choses tristes, que de ioyeuses. Et à ce propos Aristote disoit, q̃ la Vertu estoit seule souhaitable: & partāt qu'il n'y auoit point de differēce, d'estre malade ou sain, pauure ou riche: bref qu'ē toutes autres choses humaines & vsages de la nature necessaires, il n'y auoit point

De la Patiēce Stoïque.

plus de mal en vne faço͂ qu'en vne autre. En quoy il semble que ces Philosophes se soient delectez à depeindre vn simulachre de Patience, qui n'a iamais esté ny ne sera entre les hommes, qu'ils ne soient premierement despouilles d'humanité, ou rendus stupides & sans sentiment, comme vne pierre. Car tant que l'homme demeure en ceste vie, il ne peult estre priué d'affections & perturbations, qui tirent l'ame à auoir soin & sollicitude du corps, criāt sans cesse contre elle, de crainte de la douleur, & d'auoir faulte de ce qui luy est propre. Mais le deuoir du Sage est de moderer tellement toutes passions, que la raison finalement demeure maistresse. Aussi nous disons que la Vertu, qui est habitude du bien-seant & mediocrité des affections, ne doit estre ny sans mouuement, ny semblablement trop subiette à passion. Car la priuation du desir rend l'ame immobile, & sans gayeté, mesme és choses honnestes, comme les trop vehemens mouuemens d'icelle la troublent totalement, & mettent quasi hors de soy. D'auantage nous cherchons ce qui est en l'vsage commun des hommes, non pas la perfection que l'on leur souhaite, où ils doyuent tendre : & desirons que l'affection ne se monstre point autrement en la vertu, qu'vne petite ombre de nue cachee, ou vne ligne en la peinture.

La Vertu n'est pas sans affection.

De la vraye Patience.

La vraye Patience donques que nous deuons embrasser en toutes choses, non comme forcee & par necessité, ains gayement, & comme acquiesçans à nostre bien, est vne moderation & tolerance de nos maux : qui combien que nous gemissions soubs le faix d'iceux, nous reuest ce-pendant d'vne ioye spirituelle, qui combat si bien, & maistrise tellement le sens de nature qui suyt la douleur, qui en fin elle nous range d'vne affection de pieté, & d'vn courage franc & allegre, soubs le ioug & obeyssance de la volonté diuine, iuste & equitable, en l'attente certaine des choses promises, & nous faict reputer l'Impatience pour contumace & rebellion à icelle volonté, & qui seule peult faire dire l'homme malheureux. „ La Patience (dit Platon) est vne habitude de supporter genereusement tous labeurs & douleurs pour l'amour de l'honnesteté. La Loy dit, que c'est vne chose

Definition de Patience.

tresbonne de garder la tranquillité de noſtre eſprit aux " aduerſitez, autant comme faire ſe peult, & ne ſe plaindre " point de ce qui eſt incertain: d'autant que l'on ne ſçait " ſi ce qui eſt arriué, eſt bon ou mauuais: & auſſi que la douleur ne ſert de rien pour ce qui eſt à venir, ains plus toſt eſt empeſchement de remedier au mal, & qu'il n'y a rien és choſes humaines, dequoy on doyue faire gueres " grand conte. Ie ſouhaitterois (dit Seneque) que les tour- " mens fuſſent eſloignez de moy. Mais s'il en fault ſup- " porter, ie deſire & trauaille à le faire genereuſement, " honneſtement, & courageuſement. Il n'importe point " que c'eſt que nous endurons, mais comment nous l'en- " durons. Et lors la Patience a plus de force, quand nous " ſçauons que tout ce que nous auons faict, a eſté execu- *Du combat* té par nous pour la pieté. Le combat de Patience (dit *de Patience.* Euripide) eſt tel, que le vaincu eſt meilleur que le vain- queur. Et ne penſons point, qu'il y ait calamité, qui ne " puiſſe eſtre ſupportee par la nature de l'homme, armee " de Patience, donjon inuincible. La Patience (dit Cice- " ron) eſt vne volontaire & longue ſouffrance des labeurs, " maux, trauaux, & choſes difficiles, pour l'amour de " l'honneſteté & de la vertu, Et quand tout eſt ruïné, & " que le conſeil ne ſert plus de rien, il n'y a qu'vn ſeul re- *Effects &* mede de ſupporter patiemment tout ce qui nous aduien- *fruicts de* dra. La Patience ſert de moyen pour paruenir aux gran- *Patience.* des choſes, empeſchant que l'on ne ſuccombe aux dangers & trauaux: & par icelle ce qui eſt en deſordre, ſe peult remettre en bon ordre: Ainſi que ce ſage Empereur Marc Aurele a voulu faire entendre, diſant, qu'elle ne luy auoit moins ſeruy au gouuernemẽt de ſon Eſtat, que la ſcience. Auſſi eſt elle volontiers ſuyuie de courtoiſie & douleeur, qui font trouuer bon & aggreable celuy qui en eſt orné, & attirent plus volontiers la bien-veuillance, cauſe de l'obeyſſance des hommes, que ne faict pas la force ny violence. Le Patient (dit le Sage) vault mieux *Prou. 16.* que le fort & robuſte, & celuy qui maiſtriſe ſon coura- " ge, que celuy qui prend les villes. La vraye Patience ai- " me les afflictions qu'elle endure: faict que ſon poſſeſ- " ſeur au milieu d'icelles donne loüange à Dieu: eſtant "

„ pressé de maladie, se remet au iugement d'iceluy : & pour „ la pauureté il n'est point empesché de hault-louër sa bonté. Bref, comme la perle au milieu de la fange monstre sa beauté: ainsi l'homme patient en toute aduersité faict paroistre sa vertu. D'auantage, ceste patience que l'on monstre és aduersitez, esmeut à compassion ceux qui nous voyent souffrir. Ce qui sert de grande consolation en l'affliction, & mesmes est souuentefois cause d'vn fruict inestimable aux autres, quand ils nous voyent souffrir iniu„stement : pource qu'elle sert de resueiller & fortifier les „ foibles en la cognoissance de leur deuoir, à fin qu'ils ne „ se laissent tromper de la doulceur empoisonnee des biens „ & commoditez mondaines. Bref, la vertu de Patience se trouuera tant necessaire à bien & heureusement viure, que nulle partie ny action de la vie ne sçauroit estre sans elle conduicte à sa propre fin. Et comme elle est vne des branches de Magnanimité, Force & grandeur de courage, l'Impatience est vne foiblesse & imbecillité de nature, basse, vile, & contemptible, où s'engendre facilement la Cholere, & finalement l'Ire, passions trespernicieuses en l'ame, qui ne different de la Furie (comme disoit l'ancien Caton) sinon qu'elles durent moins, & ceste-cy d'auantage.

De l'Impatience, Cholere & Ire.

Definition d'Ire.

C'est ce que Possidonius nous enseigne, disant, que l'Ire n'est autre chose qu'vne briefue folie. Aristide l'appelloit inflammation du sang, & vne alteration du cœur. Ciceron dit que ce que les Latins appellent Ire, est nommé des Grecs Desir de vengeance. Et Solon interrogé à qui l'on pourroit comparer l'homme remply d'ire : A celuy (dit-il) qui n'a faict cas de perdre ses amis, & ne se soucie d'acquerir ennemis. Or auecques le dire de tous ces sages l'experience nous monstre assez, que la Cholere & Ire sont „ ennemies de toute raison: & (comme dit Plutarque) tant su„perbes, audacieuses, & mal-aiseesà manier par autruy, ain„si qu'vne grande & puissance Tyrannie, qu'vne Nauire a„bandonné à la mercy des vents & de la tourmente, receu„roit plustost de luy-mesme vn Pilote de dehors, que ne „ feroit pas l'homme agité de courroux & de cholere, la „ raison & remonstrance d'vn autre. Ains comme font „ ceux, qui se bruslent eux-mesmes dedans leur maison,

Effects de la Cholere & Ire.

il remplit tellement son ame de trouble, de fumee, & de " bruit, qu'il ne voit ny n'oyt rien de ce qui luy peult pro- " fiter : si ce n'est que de longue-main il ait faict prouision " chez luy du secours de la raison, par l'estude de la Sa- " pience, qui puisse ruyner son impatience & cholere : laquelle tesmoigne & accompagne le plus souuent vn cœur infirme & pusillanime. Qu'il ne soit ainsi, nous voyons que les femmes sont ordinairement plus aisees à mettre en cholere que les hommes, les malades que les sains, les vieillards que les ieunes : tous vicieux : gourmands, ialoux, glorieux, ambitieux, que non pas ceux qui ont en haine les vices. Dont il appert assez, que de la part dolente & imbecille de l'ame sort la Cholere, & non pas d'vne generosité d'icelle. Et ne sçauroit seruir de rien contre nostre dire, d'alleguer l'opinion d'Aristote & de tous les Peripateticiens, lesquels maintenoient, qu'il falloit moderer les affections & passions de nostre ame : mais qu'elles estoient necessaires pour eguillonner les hommes à la vertu. Mesmes Aristote disoit, que la Cholere estoit comme vne queuë pour aiguiser la Force & generosité.

Passions pres d'vn cœur infirme.

Aristote contraire en opinion aux Academiques & Stoyques.

Les Academiques & Stoïques debattent fort contre ceste opinion, notamment Ciceron & Seneque, disans, Puis que la Cholere est vice, qu'elle ne peult estre cause de vertu : veu que ce sont deux choses contraires, lesquelles n'ont rien de commun ensemble : Et que puis que la Force procede d'vne meure consultation, & election de la raison, icelle parfaisant son œuure, & que la Cholere l'empesche & trouble, de façon que l'homme courroucé ne consulte point, qu'elle ne luy peult de rien seruir aux actions excellentes. Qui est vne raison inuincible, d'autant que la vertu ne procede point de vi- " ce. Or la fin de toute Philosophie estant de cognoistre ses maux, & le moyē de s'en deliurer, puis que l'infamie & le dommage, qui accompagnent l'Impatience & la Cholere, ne peuuent estre ignorees de nous, & que neantmoins elles sont tant communes entre nous, que les plus parfaicts en sont encores beaucoup entachez, regardons quelque ayde & moyen de nous en guarir. Premieremēt sçachons que, combien que pour diuerses causes les hommes

Cōme il fault reformer l'Impatience & Cholere.

entrent en courroux & cholere, si est-ce que en tous il y a volontiers vne opinion conioincte d'estre mesprisé & contemné. Et pourtant le vray & souuerain remede en cela, pour euiter si froide occasion, indigne de l'amour de nos prochains, d'entrer en cholere contre eux, ce sera d'esloigner le plus que nous pourrons, toute suspicion de mespris & de contemnement, ou de brauerie ou d'audace, & reietter le tout ou sur la necessité, ou inaduertence, accident, disgrace ou sur la bestise, ignorance, ou peu d'experience, qui bien souuent sont en ceux qui nous offensent. Ce conseil semblera fort rude & difficile à pratiquer, voire odieux à plusieurs de nos François, & principalement de la Noblesse, qui se dit tant curieuse de la conseruation du poinct de l'honneur, duquel tiltre ils veulent masquer le desir de la gloire mondaine, à laquelle ils se monstrent du tout affectionnez. Mais ils font assez cognoistre n'auoir iamais sçeu en quoy veritablement con-
,, siste l'honneur, qui ne s'esloigne non plus de la vertu, que
,, l'ombre du corps: & qu'ils ont aussi ignoré que c'estoit de Patience, l'estimans plustost estre lascheté & couardise, que non pas partie & fille de la vertu de Force & generosité, & reputans à deshonneur, si vn homme oultragé ne rendoit la pareille. Mais tout au contraire nous deuons
» sçauoir, que de supporter & endurer le tort & l'iniure pa-
» tiemment, & lors que nous auons plus de moyen de nous venger, c'est la marque de la plus accomplie vertu de toutes, & la plus genereuse & magnanime : voyre la plus digne de l'homme Chrestien, & qui a bien engraué en son

Marque de la plus accõplie vertu.

» cœur ces paroles de l'Escriture: Tu ne te vengeras point, & ne garderas rancune contre tes freres, ains tu aimeras

Leu.19.

» ton prochain comme toy-mesme : Car ie suis le Seigneur: & la vengeance m'appartient, & la retribution. Mais ce subiect meritant bien d'estre traicté plus amplement, i'espere que cy apres nous en ferons vn discours à part. Poursuyuans donques nostre matiere, nous deuons entendre, que la Cholere s'engendre d'vn accoustumance de se courroucer de petites choses : puis apres deuient aisément vn feu d'ire soudaine, vne amertume vindicatiue, & vne aigreur intraictable, & qui rend l'homme cha-

Deut.32.

Comme s'engendre la Cholere.

grin & hargneux,& à qui tout desplaist. Parquoy le Prudent doit sur le champ opposer le iugement de la raison à tout petit courroux, & le supprimer. Ce qui luy seruira de rendre plus ferme & puissante son ame, pour resister & abbatre toute impetuosité de cholere és choses de plus grand poids & consequence. Car celuy qui ne donne dés le commencement nourriture à son ire,& qui ne l'enflambe luy-mesme,facilement il l'euite,ou la dissipe. Ainsi ce ,,
nous sera vn grand moyen de venir au dessus de la chole- ,,
re,que de ne luy obeyr,ny ne la croire point dés l'instant ,,
qu'elle se veult faire paroistre : imitant la façon de Socrate, qui toutes les fois qu'il se sentoit vn peu plus asprement esmeu qu'il ne falloit alencontre de quelcun (comme le sage pilote se range auant la tourmente à l'abry de quelque escueil)il rabaissoit tout doucement sa voix, & monstroit vne face riante, & vn regard plus doux, s'opposant ainsi au contraire de sa passion. Il nous seruira aussi beaucoup,si esmeus de courroux, nous reprimons quelque temps nostre langue,& dilayons vn peu de nous venger: Car il est bien certain,que l'hôme promet,dict& faict maintes choses à la cholere, lesquelles il vouldroit par apres n'auoir iamais esté en sa pensee. Et sur cecy vient bien à propos, le conseil que Athenodore donna à l'Empereur Auguste, prenant congé de luy, pour empescher ((
les effects pernicieux de prompte cholere. Ce Philoso- ((
phe luy voulant donner vn moyen pour opposer à l'in- ((
stãt que ce Monarque se sentiroit espris de courroux, au- ((
quel il se laissoit aisément transporter,il luy dit, qu'auant ((
qu'il feist aucune chose estant en cholere, il recitast les vingt & quatre lettres de l'Alphabet Grec. Mais sur tout cognoissans que le propre de l'imbecillité de l'homme est de se courroucer & troubler, nous suyurons ce commandement de l'Escriture,en nous courrouçant de ne vouloir ((
pecher, & que le soleil ne se couche point sur nostre cholere, à fin que nous ne nous monstrions moins vertueux & humains,que les Ethniques Philosophes Pythagoriés, lesquels encores qu'ils ne fussent parens ny alliez, obseruoient ceste coustume inuiolable: Que si d'auenture ils estoient entrez en quelque contention & cholere l'vn

Bõne coustume de Socrate pour opposer à la Cholere.

Conseil d'Athenodore à Auguste.

Ephes. 4.

Coustume des Pythagoriens notable.

contre l'autre, deuant que le soleil fust couché, ils faisoient leur appoinctement, & s'embrassans touchoient en la main l'vn de l'autre. Nous auons encores à euiter soigneusement toutes causes, que nous cognoissons nous pouuoir induire & prouoquer à la cholere: Ainsi que sagement en vsa Cotys, Roy de Thrace, auquel on auoit faict present de plusieurs beaux vases subtilement faicts & elabourez, fort tendres & aisez à casser, pour estre de verre. Car ayãt bien remuneré le don, il les cassa tous, de peur que par cholere, à laquelle il se cognoissoit subjet, il se courrouçast contre quelques vns de ses seruiteurs, s'ils venoient à les rompre, & qu'il les en chastiast trop aigrement. Et sur ce propos nous pouuons aussi tirer vne bonne instruction pour tous ceux qui sont constituez en auctorité par dessus les autres, à sçauoir qu'ils se doyuent „ bien garder de chastier ny punir personne en cholere, ains „ estans hors de toute passion, considerer le faict en soy meurement & de sens rassis, sçachans que comme les corps à trauers vn brouillaz apparoissent plus grands, aussi sont les fautes à trauers la Cholere, qui le plus „ souuent transporte les Princes iusques à cruautez exe- „ crables: Ainsi qu'entre plusieurs exemples nous pouuons „ remarquer celuy de l'Empereur Theodose, lequel esmeu de cholere contre ceux de Salonique, qui auoient esleué quelque sedition, & tué son Lieutenant, y enuoya son armee, cõmãdant que l'on les exterminast tous: dõt moururent quinze mille ames, sans espargner ny femmes ny enfans. De laquelle faute se repentant, mais trop tard, il feit du depuis vne loy, par laquelle il vouloit que l'execution de ses Lettres patentes & mandemens fust tenue en souffrance trente iours apres la signification d'icelles, quand il seroit questiõ de punir quelques vns plus rigoureusement que de coustume. Et n'est moins dangereux en vn Estat, que l'administration des charges publiques soit commise à ceux qui se laissent dominer d'ire, veu qu'il n'y a gueres moins de choses à y dissimuler, qu'à punir & chastier: Et si les Magistrats ont pouuoir & raison de punir les vices, ils n'ont pas permission de se monstrer passiõnez. Mais cecy estant matiere de Police, continuãt nos

Cotys.

De ne punir personne en Cholere.

Theodose.

Tout Magistrat doit estre exempt d'Ire.

instructions morales, ce que nous lisons de Platon, merite bié d'estre icy consideré: lequel estant entré en grand courroux contre vn sien seruiteur, pour quelque faulte d'importance par luy faicte, & voyant arriuer Xenocrate: « Si tu es mon amy, luy dit-il, ie te prie de corriger ce « mien seruiteur, pour autant qu'à ceste heure l'Ire surmon « te ma raison. En quoy ce sage Philosophe monstroit assez, que si les premieres esmotions ne sont pas du tout en nostre puissance par l'imperfection de nostre nature, pour le moins la raison leur peult seruir de bride pour empescher toute mauuaise executiõ: nous enseignant aussi, que nous deuons vser de nostre puissance sur les autres sans aucune passion. Nous pouuons d'auantage noter, pour auoir en plus gráde haine telles imperfections, que la Cholere a esté cause de la ruïne de plusieurs grands: comme il en prit à l'Empereur Aurelian, doüé de vertus insignes, mais au demeurant aisé à courroucer, de telle façon que la mort seule de ceux, contre lesquels il s'estoit fasché, estoit le remede pour l'appaiser. Car s'estant vn iour courroucé contre Mnesteas son Secretaire, & l'ayant fort menassé, luy qui cognoissoit le naturel de son maistre, il s'aduisa pour sauuer sa vie, d'escrire (cõtrefaisant la main de l'Empereur) dans vn petit billet les noms des principaux Capitaines de son armee, se mettant du nombre, cõme de ceux qu'il auoit resolu de faire mourir: & le leur porta, disant auoir veu cheoir ce billet de la manche de l'Empereur. Dont eux bien estonnez, & y adioustans foy, resolurent de le preuenir, & se ruerent sur luy, le faisans mourir. Encores peult beaucoup nuire la Cholere à la santé, dont l'homme est volontiers assez desireux: c'est chose cogneuë d'vn chacun. Elle fut cause de la mort de l'Empereur Valentinian, qui se rompit vne veine du col, en s'escriãt de cholere. Il reüscit vne autre detestable imperfection de ce vice, qui est le iurer: chose directement contraire à la vie du sage, & condamnee de loy diuine & humaine: dequoy on se peult aisément garantir par accoustumãce, ruïnãt premierement en nous l'impatience & la cholere, qui prouoquãt le blaspheme. Les Romains obseruoiét vne anciéne ordõnãce, qui cõmãdoit expressemét, q̃

Platon offensé par vn sien seruiteur.

Aurelian ruyné par sa cholere.

La cholere nuit à la santé.

Du vice infame de iurer.

Ordonnance notable des Romains.

quand les ieunes hommes voudroient iurer par le nom de quelque Dieu, qu'ils eussent premierement à sortir hors de la maison, en laquelle ils seroient : moyen louable pour les retenir & garder de iurer facilement & soudainement,& pour auoir bon loisir & espace de temps d'y penser: chose qui nous seroit grandement profitable pour nous corriger de ce vice,duquel la licẽce desbordee se deuroit encores mieux retenir & chastier. Voire il seroit biẽ expedient & necessaire de renouueller & faire pratiquer

Ordonnance de S. Louys. l'ordonnance du bon Roy S. Louys, Que tous blasphemateurs fussent marquez d'vn fer chaut au front, mesmes punis de mort, s'ils ne s'en vouloient corriger autrement. Tels contempteurs du nom du Dieu,deuroient apprendre

Carilaus. leur leçon de Carilaüs Ethnique & Payen : lequel interrogé pourquoy c'estoit qu'en Lacedemone les statues des „ Dieux estoient armees: A fin,dit-il,que les hommes crai„ gnent de maudire les Dieux, sçachans qu'ils ont des ar„ mes pour se venger. Concluant donques nostre present discours, apprenons à orner si bien nostre vie de Patien-

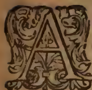
1. Thessal. 5. ce, tant profitable & necessaire à salut, & à bien & heureusement viure, que nous soyons patiens enuers tous & en toutes choses, à fin que nous obeyssions à la volonté diuine, & en rapportions le fruict de ses promesses, com-

Hebr. 10. me la fin de Patience est l'attente des choses promises. Et sçachõs, que la doctrine & vertu de l'homme se cognoist en icelle Patience, & que celuy-là doit estre iugé moins docte & vertueux, comme il est trouué moins patient.
„ Que l'office donc du Prudent & Magnanime est de dissi„ muler maintes choses qui luy suruiennent, à d'autres re„ medier, aucunes taire,& en souffrir vne bonne partie, tel„ lement qu'il ensuyue tousiours la raison,& fuye l'opiniõ.
„ Que d'auantage celuy qui endure patiemment le mal,
„ sçaura aussi supporter aisément puis apres le bien : & que

Sacrifice agreable à Dieu. tout Chrestien faict vn sacrifice agreable à Dieu, qui par infinies angoisses luy rend assiduelles graces: lequel bien causera en nous l'entiere ruïne de toute impatience, cholere,& ire,ennemies iurees de toute raison & vertu.

De la Mansuetude, Clemence, Douceur, Benignité, & Humanité. Chap. 30.

ACHITOB.



ACHITOB. Le Philosophe, qui en vne generale assemblee du peuple prit vne lanterne auec vne chandelle allumee en plein midy, & se meit en lieu eminent à la veuë de tous, interrogé ce qu'il vouloit faire: " Ie cherche(respondit-il) vn homme, & ie " n'en voy, ny n'en puis trouuer vn seul. Aussi certes est-ce chose fort rare & tres-excellente, que l'Homme vrayement homme, qui est autant à dire que humain, ou composé de mansuetude & benignité, & pour ceste raison appellé de Platon, Animal ciuil, & compagnable de sa nature. Que donques maintenant nous entendions de vous (mes Compagnons) les dignes effects que produit en l'homme ceste vertu de Mansuetude. *Diogene.* *Que c'est à dire l'Homme.*

ASER. Il faut aussi peu oster (disoit Platon) de la " nature humaine la misericorde, que du temple l'autel. " Et tout homme genereux doit estre tant gracieux & " bening, qu'il soit plus reueré de ses prochains, que " craint.

AMANA. Il n'y a nation si barbare, qui n'aime la dou- " ceur, la courtoisie, la beneuolence, & l'ame non ingrate: & " au contraire qui ne haysse & mesprise les superbes, les " malfaisans, les cruels, & les ingrats. Mais c'est à toy (Arã) " à nous discourir de ceste matiere.

ARAM. Le peché ayant priué l'hõme de la perfection des graces, dont l'image de Dieu en luy l'auoit enrichy, à sçauoir de parfaicte bonté, & saincte iustice, il ne luy demeura en l'ame, qu'vn foible desir d'aspirer à ce souuerain bien, duquel elle se sentoit priuee. Pour lequel d'auantage confermer, luy fut aussi laissee ceste beauté incomparable de forme corporelle visible, à fin qu'ẽ ce chef-d'œuure, comme en vn riche tableau, il trouuast ample matiere de contempler & d'admirer l'excellence & grandeur de son Createur, puissant de le remettre en sa premiere gloire & splendeur. De laquelle cognoissance l'homme se sent vifuement esmeu, & touché de l'amour de son semblable, empreinte en toute nature, qui desire volontiers en rendre les effects au profit de plusieurs, si elle n'est du tout deprauee & maudite. Lequel amour doit

de tant plus estre grand & parfaict en l'homme, qu'il approche d'auantage de l'intelligence des secrets incomprehensibles de la diuinité. Car quelle chose nous deura mieux stimuler & zeler, de bien faire à nos prochains, que de considerer leur creation à l'Image de Dieu, à laquelle nous deuons tout honneur, dilection & obeyssance: & le restablissement en icelle par sa pure grace & misericorde: puis aussi l'excellence de la composition & structure de ce bastiment humain? Qui tiendrons nous d'entre les hommes (ces choses bien discourues en nostre esprit) pour ennemy, pour estranger, contemptible, indigne, & de nulle valeur, puis qu'en tout homme, & plus en ceux que le mõde mesprise, reluit ceste splendeur & grace diuine? Mais d'auantage, quand nous sçaurons par sa Parole, que l'homme est substitué de Dieu, & mis en son lieu, à fin que nous recognoissions enuers iceluy les benefices inestimables que nous auõs receu, & receuons iournellement de l'ayde & bonté de nostre pere commun, qui nous promet d'aduouër comme à luy faict, tout le bien que nous aurons procuré à ses creatures, pourueu que ce soit d'vn visage ioyeux & allegre, & d'vne beneficence doulce & humaine, sans arrogance, contumelie, ou reproche: y aura-il chose, qui nous doyue empescher d'effectuer enuers vn chacun tous offices d'humanité?

Raisons pour nous amener à la dilection de nos prochains.

Nous lisons en Macrobe, qu'il y auoit iadis vn temple à Athenes dedié à Misericorde, l'entree duquel n'estoit permise à aucun, s'il n'estoit benin & secourable, & encores auec permission du Senat. De sorte que par affection d'y auoir accez, le peuple s'estudioit grandement à exercer œuures de misericorde & pieté. Si que la plus grande iniure qu'vn Athenien eust peu dire à son voisin, estoit de luy reprocher, que iamais il n'auoit entré dans l'Academie des Philosophes, ny dans le temple de Misericorde: le taxant par ce seul opprobre de deux choses honteuses, l'vne d'estre ignorant & imprudent, l'autre d'estre cruel & sans humanité.

Temple dedié à Misericorde.

Que si entre les Anciens la seule semence naturelle de l'amour de son semblable, qui mesmes se veoit és bestes, a esté si forte & puissante, qu'elle a produit en eux (ores qu'ils fussent

L'amour de son semblable est naturel.

destituez de la lumiere celeste) des fruicts dignes de perpetuelle memoire, n'ayans rien eu en plus grande recommandation, que de se monstrer doux, benins, humains, secourables, & gracieux enuers tous, iusques à leurs ennemis mesmes : que deuront faire ceux, qui se disent tous membres d'vn Chef, & qui leur recommande tant expressément la mansuetude, douceur, benignité, grace, clemence misericorde, beneuolence, compassion, & tout bon vouloir à l'endroit du prochain ? Or tous ces dons & graces sont comprises soubs ce seul & sacré mot de Charité, qui est le lien indissoluble de Dieu auec nous, par lequel nous sommes enflammez de son amour pour ce " que nous le deuons, & d'iceluy mesmes induits à aimer " nos prochains pour l'amour de Dieu. Mais voyons " comment les Anciens, n'ayans que l'ombre de ceste parfaicte charité, ont loué & estimé la vertu de Mansuetude, de laquelle ils sçauoient tirer tant de bons fruicts pour l'vtilité & secours d'vn chacun, à fin que puis apres nous en cōsiderions icy quelques notables exēples pour nous resueiller de tant plus de nostre deuoir. La Mãsuetude, dit Platon, est vertu de la partie de l'ame courageuse, par laquelle nous sommes mal-aisément esmeus à courroux. Son deuoir est de pouuoir supporter & endurer patiemment les crimes imposez, ne se laisser transporter à la haste à la vengeance, ny estre trop aisé à courroux, & de " rendre son possesseur, doux, gracieux, & d'esprit ferme & reposé. La Mansuetude & benignité (dit il ailleurs, est la vertu, par laquelle l'homme appaise aisément les motions & mouuemens de l'ame causees par la cholere. & luy sert d'vne temperance moderee de l'esprit, l'ornant de douceur & courtoisie, qui attire les estrangers à l'aimer, & les siens à le bien seruir. Dont il appert, que tout homme doux & courtois à vn̄ chacun, en reçoit beaucoup plus de profit & d'honneur, que ceux mesme qu'il honore. Ceux-là ne doyuent " pas estre creus (dit Ciceron) qui disent qu'il fault vser " de cruauté enuers ses ennemis, estimans cela estre a- " cte propre du magnanime & generenx. Car il n'y a rien " plus louable, ny plus digne du grand & excellent

Que c'est de Charité.

Que c'est de Mãsuetude & de ses effects.

Vertus conioinctes à la Mãsuetude.

homme, que la douceur & clemence. Aussi il semble que la liberalité, beneficence, iustice, foy, & plusieurs autres biens-faicts, dont le plus de gens se sentent, & qui acquierent à l'homme plus de bien-vueillance d'vn chacun, sont propres de la douceur & mansuetude, „ qu'vn Ancien appelle Characteres d'vne saincte ame, qui „ ne permettent iamais que l'innocence soit oppressee, & „ qui (comme disoit Chilon) conduisent bien tard les hom„ mes genereux aux festins de leurs amis, mais aux calami„ tez promptement. Ceste vertu de Mansuetude est certes tres-necessaire au genereux. Car sans elle il seroit en danger de faire des actes, qu'on pourroit reputer cruels: mesmes le magnanime tenant beaucoup de la diuinité, il fault qu'il luy ressemble aussi autant qu'il pourra en benignité & clemence: ce qui repare & honore principalement ceux qui sont esleuez en dignité, & qui ont puissance de corriger les autres. Il est vray aussi, que ceux se trompent, qui vont louant & adorant la bonté des grands & des Magistrats, qui d'vne simplicité sans prudence se monstrent à tous gracieux, benins & courtois. Ce qui n'est moins pernicieux en vn Estat, que la seuerité & cruauté des autres. Car de ceste par trop grande bonté, il aduient entre plusieurs autres inconueniens, vne impunité des meschans: & la souffrance d'vne faulte en attire bien tost vne autre. Et partant de ceux qui ont puissance & auctorité, la douceur doit estre accompagnee de seuerité, la bonté meslee auec la rigueur, & la facilité auec l'austerité. C'est ce que doctement nous enseigne Platon, disant, „ Qu'il fault que le „ Magnanime & fort soit courageux & gracieux, à fin qu'il „ puisse & chastier les meschans, & pardonner quand il „ en est temps. Et que quant aux malfaicts, qui peuuent „ estre gharis, il fault croire, que personne n'est de son „ bon gré iniuste. Aussi dit Ciceron, que le propre du „ Magnanime est de faire punir simplement les plus coul„ pables & autheurs du mal, & sauuer la multitude. „ Et ainsi la rigueur de la discipline regissant la man„ suetude, & la mansuetude ornant la rigueur, l'vn se„ ra loué par l'autre: de façon que la rigueur ne sera ri-

Mediocrité qu'il faut tenir entre douceur & cruauté.

goureuse, ny la benignité dissolue. Par les doctes sentences de ces Philosophes il nous appert assez, que la vertu de Mansuetude n'est pas seulement vne des parties de la Force, qui ne se peult accomplir sans elle, ains aussi a quelque particuliere conionction auec toutes les autres vertus : voire est comme vne sentence d'icelles, & qui induit les hommes à effectuer tout deuoir enuers le prochain. Et pource que l'ordre de nos discours nous donnera matiere de traicter particulierement cy apres, tant de la Iustice, vengeance des torts & iniures que l'on reçoit de l'ennemy, que des autres vertus, dont nous auons icy faict quelque briefue mention, nous viendrons pour le present à quelques exemples generaux de Mansuetude & benignité, douceur & bonté de nature. Le premier qui me vient icy en memoire, est Philippe, Roy de Macedone, qui ne cede à nul autre en perfection de ces dons & graces. Ayant esté rapporté à ce bon Prince, qu'vn nommé Nicanor detractoit publiquement de sa Maiesté, & ses Conseillers estans d'opinion, qu'il le falloit punir de mort : Ie croy, leur dit-il, qu'il soit homme de bien. Il vaut mieux s'enquerir, si la faute vient point de nous. Et apres qu'il sceut que ledict Nicanor estoit souffreteux, & qu'il se plaignoit qu'il n'auoit iamais tenu conte de le secourir en sa necessité, il luy enuoya vn riche present. Dont puis apres on rapporta à Philippe, qu'iceluy Nicanor alloit par les rues, disant beaucoup de bien de luy. Ie voy bien, dit-il lors à ses Conseillers, que ie suis meilleur medecin de la mesdisance, que vous n'estes, & qu'il est en ma puissance de faire bien ou mal dire de moy. La debonnaireté d'Antigone, aussi Roy de Macedone, ne vient pas mal à propos sur mesme occasion. Car oyant quelques soldats qui mesdisoient de luy tout aupres de sa tente, ne pensans pas qu'il les peust entendre, se monstrant à eux il leur dit seulement, sans leur en faire pis. Dea, n'irez vous point plus loing mesdire de moy? Et à dire la verité, telles graces conuiennent tresbien à vn Prince genereux, voire il n'en sçauroit departir de plus dignes de luy, que de l'iniure faite à sa personne : comme

Philippe prince de bonne & doulce nature.

Antigone.

Graces conuenables aux princes.

„ au contraire ceux sont indignes de leurs sceptres, qui
„ vengent cruellement leurs iniures, & pardonnent celles
„ d'autruy, mesmes les faultes qui sont faictes directe-
„ ment contre l'honneur de Dieu. Et le Prince bien in-
stitué en la Vertu (dit Xenophon en sa Cyropedie) doit
se deporter enuers son ennemy de sorte, qu'il pense &
considere que quelquefois il pourra estre son amy. Y
eut-il iamais Monarque plus espouuentable à ses enne-
Alexandre. mis que Alexandre le Grand, inuincible en tout ce qu'il
entreprenoit, iusques à vouloir forcer non seulement
toutes puissances humaines, mais aussi le temps & les
lieux, & neantmoins qui ait laissé de plus grandes preu
ues de Mansuetude & d'humanité que luy? Ainsi qu'il
estoit en son voyage de la conqueste des Indes, Taxiles
vn des Roys du pays, vint au deuant de luy, le priant
„ qu'ils n'eussent point de guerre ensemble. Si tu es, luy dit
„ ce Roy, moindre que moy, reçoy des biens-faicts de moy:
„ & si tu es plus grand, i'en reçoyue de toy. Alexandre ad-
mirant & loüant fort la façon graue ioincte au parler hu-
„ main de cest Indien, luy respondit. Pour le moins faut il
Cõbat louable. que nous combatrions de cela, à sçauoir lequel de nous
deux fera plus de bien à son compagnon: Tant ce
„ genereux Monarque eust esté marry de ceder à vn au-
„ tre en bonté, doulceur, & courtoisie. Dont il don-
„ na encores vn grand tesmoignage, ayant vaincu Po-
rus, Roy des Indes, Prince fort magnanime. Auquel
demandant comment c'est qu'il vouloit estre traicté de
„ luy: Royalement, respondit ce Roy. Et ne luy vou-
lut respondre autre chose; quoy que Alexandre l'en
pressast, luy disant seulement, que soubs ce mot tout
estoit contenu. Aussi le Monarque monstra bien ne l'i-
gnorer aucunement. Car il luy rendit non seulement
son Royaume, mais aussi il le luy augmenta, surmon-
tant mesmes en cela sa victoire: & acquerant par tout
ainsi autant de reputation par sa clemence, que par sa
vaillance. Auoit-il eu iamais plus grand ennemy, que
Daire par luy vaincu & subiugué? Et toutefois se voy-
ant priué de pouuoir vser enuers luy de quelque bene-
ficence digne de sa grandeur, d'autant que Bessus, l'vn

de ses Capitaines l'auoit faict mourir, il en porta vn si grand desplaisir, qu'il en feit punir ce meurtrier (ores que parauant il fust de ses plus fauoris) d'vne mort tres-cruelle, le faisant desmembrer auec deux grands arbres courbez à force l'vn deuers l'autre, à chacun desquels estoit attaché vne partie du corps d'iceluy Bessus: puis les laissant retourner en leur premiere nature, par telle impetuosité qu'ils desmembrerent le corps de ce pauure miserable. *Bessus puny pour auoir tué Daire.* Iules Cesar estoit d'vn naturel tant humain, qu'estant demeuré victorieux de Pompee, & de tous ses ennemis, il escriuit à ses amis estans à Rome, que le plus grand & le plus doux fruict qu'il receuoit de sa victoire, estoit qu'il sauuoit tous les iours la vie à quelques vns de ses citoyens, qui auoient porté les armes contre luy: comme à la verité il faisoit. *Cesar doux & humain.* Et peult seruir d'vne grande preuue de sa Mansuetude & benignité le propos qu'il tint, ayant entendu que Caton s'estant retiré en la ville d'Vtique apres la bataille perdue, s'estoit desfaict de sa propre main: O Caton (dit lors ce Monarque fort contristé) ie te porte enuie de ceste tiéne mort, puis que tu m'as enuié la gloire de te sauuer la vie! Onques ie ne refusay ma clemence à celuy qui me l'a demandee (disoit ce bon Empereur Marc-Aurele) & moins ay fait mauuais traictement ou des-honneur à celuy qui s'est fié en moy. *Marc Aurelle.* Car aussi nulle autre se peult appeller vraye victoire, que celle qui apporte en soy quelque clemence. Auoir victoire, c'est chose humaine, mais le faict de pardonner est diuin. Et de là vient (disoit encores ce vertueux Prince) que nous n'estimons pas tant la grandeur des Dieux immortels, pour la punition qu'ils font, comme pour la misericorde dont ils vsent. La clemence & bonté de Dion Syracusain est digne de perpetuelle memoire. *Dion.* Car ayant ruyné la Tyrannie du ieune Denys, & restably la liberté de son pays, vn de ses plus grands ennemis, nommé Heraclide, tomba entre ses mains, lequel estoit homme fort pernicieux: & partant tous ses amis luy conseilloient de le faire mourir. A quoy sagement respondit Dion: Que les autres Capitaines & Chefs d'armees auoyent volontiers ceste coustume d'employer

„ le plus de leur estude aux exercices des armes & de la „ guerre: Mais que de luy, il auoit par long temps estudié, „ & appris en l'eschole de l'Academie à surmôter l'ire, l'en- „ uie,& toute mauuaise volonté: dont la preuue ne gist pas „ seulement à se porter moderément enuers ses amis & „ gẽs de bien,ains aussi à pardonner & vser de douleeur & „ d'humanité à ses ennemis:aimant beaueoup mieux quant „ à luy, surmonter Heraelide en bonté & eourtoisie, que „ non pas en puissance & gloire mondaine. Et combien(di- „ soit-il) que les Loix des hommes portent, qu'il est plus „ iuste de se venger d'vne iniure receuë, que non pas de la „ faire à autruy: si est-ce toutefois que la nature nous en- seigne, que l'vn & l'autre procedẽt d'vne mesme imbecil- lité: & soit que mal-aisément se change celuy, qui a pris vne habitude d'estre meschant, si est-ce qu'il se trouuera „ peu d'hommes de nature si brutale, si farousche, ne si sau- „ uage à manier, que leur peruersité ne se puisse bien vain- „ cre à la fin par beneficenee, quand ils voyent que l'on re- „ tourne souuent à leur faire plaisir. En ces doctes discours Dion pardonna à Heraelide, & luy feit de grands biens.

Toute vengeance procede d'imbecillité.

Lycurgue.

Lycurgue, reformateur de l'Estat de Lacedemone, & par le moyen duquel ceste Republique a si long temps flory, passe encores en bonté & douleeur de nature benigne tous ceux que nous auons icy alleguez. Ce graue & gracieux personnage ayant receu vn coup de baston, dont il eut vn œil creué en vne sedition esmeuë contre luy dedans la ville, à cause de la rigueur des Loix qu'il y auoit establies: l'esmotion appaisee, celuy qui auoit faict le coup, luy fut liuré entre les mains pour en prendre telle punition qu'il vouldroit. Mais sans luy faire aucun mal ny desplaisir, il le retint auec luy domestiquement, l'instruisant en toute vertu & bonne discipline: & dans la fin de l'annee il le mena en l'assemblee publique autant vertueux & bien moriginé, qu'il estoit au parauant vi„ cieux: disant au peuple, Voicy celuy que me donnastes „ superbe, oultrageux,& desbauché, ie le vous rends doux, gracieux,& propre à vous faire seruice. O acte digne d'vne ame Chrestiẽne,& non d'vn Ethnique,qui deuroit biẽ rendre honteux ceux, qui pour la moindre oultrage re-

Exemple cõtre toute vẽgeance.

ceuë d'vn autre, ne feroient pas difficulté de faire mourir, non seulement vn homme, mais mille, voire dix mille plustost, que l'honneur de ce monde fust offensé: lequel pretexte d'honneur ils prennent encores bien souuent pour couleur de leur brutalité. Et laissant là les Anciens, desquels nous auons vn million de tesmoignages en la lecture des Histoires, il me semble que nous ferons bien de proposer icy à nos Princes, trop enclins à la vengeance des iniures, la debonnaireté du Roy Loys douziesme: lequel ayant succedé au Royaume à Charles huictiesme, ne voulut iamais se véger d'aucun oultrage ou iniure qui luy eust esté faicte, lors qu'il n'estoit que Duc d'Orleans. De sorte qu'estant incité par quelques vns à faire punir vn certain personnage, qui luy auoit esté grand ennemy du viuant de son predecesseur, il respondit, Qu'il ne seroit bien-seant a vn Roy de France, de vouloir venger les iniures faictes à vn Duc d'Orleans. Nous ne deuons aussi passer soubs silence la bonté & clemence du grand Roy François, lequel estant allé en personne pour chastier la rebellion des Rochelois, il leur pardonna sans en faire mourir vn seul: disant que ores qu'il n'eust moindre occasion de venger son iniure, que l'Empereur Charles, qui auoit tant cruellement puny ceux de Gand, neantmoins qu'il aimoit mieux accroistre ses loüäges à conseruer, qu'à ruyner ses subiects. A son exemple le Roy Henry II. ayant donné commission au Duc de Mõtmorency Connestable, de chastier la rebellion du pays de Guyenne, & notamment les habitans de Bourdeaux, octroya depuis abolition general, & remit le rasement de la maison de ville, l'amende de deux cens mille liures, & les frais de la conduite de l'armee, en quoy ils estoient condamnez. Aussi certes comme au Soleil appartient d'illuminer la terre par ses rayons, ainsi à la vertu du Prince, d'auoir compassion des miserables. Et tous ceux qui ont besoin de misericorde, qui l'implorent, & en sont dignes, doyuent trouuer retraicte au port de sa serenité. Or pour venir à la cõclusion de nostre present discours: Si par tant d'exemples que nous auons touchez, & autres innombrables, dont l'Histoire est riche,

Loys xij.

François I.

Parole digne d'vn tel Prince.

Henry II.

Belle comparaison.

nous pouuons remarquer és Anciens hommes illustres, magnanimes, & genereux, de tels effects de mansuetude, benignité, bonté, doulceur, clemence, & humanité enuers leurs ennemis : qui pourra doubter qu'ils n'ayent essayé de faire encores d'auantage pour leurs amys, freres, & concitoyens, pour le salut desquels ils n'ont pas bien souuent craint de mourir, comme cy deuant nous en auons veu des exemples, & en pourrons encores veoir cy apres? Et combien moins auroient-ils failly de les secourir en tous autres deuoirs, & offices charitables? » Que si nous sommes hommes, & non pas monstres en » nature, apprenons quels sont les fruicts, non seulement » de vrays Chrestiens, mais aussi de vraye humanité, & » nature non du tout deprauee & corrompue : à fin qu'en » rendant nos mœurs doulces, benignes, & gracieuses, au » secours, bien, & vtilité d'vn chacun, & suyuant les tra» ces de la vertu de Force & Magnanimité, qui n'est ia» mais inhumaine, ny sans action, ny superbe, nous vi» uions d'vne vie heureuse, conduicte à sa propre fin, » en attendant nostre renouuellement en l'immortelle & eternelle.

De l'Heur & Mal-heur. *Chap. 31.*



RAM. De tout temps il y a eu des hommes de grande litterature humaine, mais priuez de la vraye cognoissance de verité, qui ont maintenu l'vne de ces deux opinions : les vns, que toutes choses estoient gouuernees par la Nature : les autres, que c'estoit par la Fortune. Ceux qui recognoissoient la Nature pour premiere cause de toutes choses, luy attribuoyent vne constellation, laquelle gouuernoit par la force & efficace des astres, le conseil & la raison des hommes. Les autres, qui ont recogneu la Fortune, maintenoient

Erreur de plusieurs doctes.

que tout se faisoit à l'auanture. Or combien qu'il y en ait encores trop auiourd'huy qui suyuent cest erreur, si est-ce chose absurde, que és escrits des Ethniques & Payens il se trouue mille raisons inuincibles, suffisantes pour conuaincre telles opinions de pure mensonge, & bestise trop grande, & contraindre les plus impudens & eshontez à recognoistre ceste Toute-puissance infinie, creatrice de la Nature, & de tout ce qui a mouuement en icelle, laquelle dispose & ordonne d'vne prouidence eternelle & sans fin, de toutes choses ayans estre. Il est vray que ie ne voudrois pas absoluëment nier les merueilleux effects, que plusieurs ont remarqué és corps celestes en toute Nature: mais aussi ie tiens pour certain, que comme toute leur vertu depend d'vn seul Dieu, qu'il retire d'eux sa puissance, quand & aussi tost qu'il luy plaist. De là mesme ie viens à inferer, que ceux s'abusent bien fort, qui pensent la recherche des Astres & de leur vertu secrette, diminuer quelque chose de sa grandeur & puissance de Dieu: veu que au contraire sa Maiesté est beaucoup plus illustre & admirable, de faire si grandes choses par ses creatures, que s'il les faisoit par soy-mesme & sans aucun moyen. Or ce que i'ay icy touché (Compagnons) n'est pas pour vous donner matiere de discourir des Mathematiques, ou de quelcune de leurs parties, qui seroit sortir des bornes que nous auons mises à nostre Academie. Mais d'autant qu'il n'y a rien si commun entre nous, que d'vser, ou plustost abuser ces mots Heur & Malheur, comme leur attribuans quelque puissance & vertu sur nos faicts, iusques à dire ordinairement, qu'il n'y a qu'heur & malheur en ce monde: Il me semble que ce ne sera point sans fruict, si nous considerons de pres ce qu'il nous fault penser de ces mots, & en quoy nous deuons chercher & desirer l'heur, & en quoy craindre & fuyr le malheur. Que de vous donques nous soyons presentement instruicts en ceste matiere.

De la consideration des effects des corps celestes.

Heur & Malheur, mots cōmuns.

ACHITOB. L'Heur gist au contentement procedant

de la perfection de son subiect, orné d'vne habitude parfaicte, & possession entiere de tous biens, en la priuation desquels cōsiste tout malheur. Ce qui ne se peult dire des passions & affections des hommes, non plus que de leurs affaires humaines, qui sont tousiours entremeslees de diuers accidens & auentures, qui tournent maintenant en vne sorte, & tantost en vne autre, agitans sans cesse l'ame de ces deux perturbations, Desir & Crainte. Et partant
„ s'il y a homme heureux en ce monde(disoit Socrate) c'est
„ celuy qui a l'ame pure & nette,& la conscience en rien cō-
„ taminee. Car les mysteres de Dieu peuuent par luy seul e-
„ stre veus & contemplez.

Où veritablement gist l'heur.

ASER. L'homme temperant & cōstant, qui sçait moderer la crainte, la fascherie,la liesse excessiue, & le desir
„ effrené, est bien-heureux: mais celuy qui met en sa felici-
„ té les autres biēs perissables, ne sera iamais en repos d'es-
„ prit. Oyons donques d'Amana,là où nous deuons iuger
l'Heur, & où le Malheur.

Qui est le biē heureux.

AMANA. La vicissitude continuelle, & changement soudain d'vn estat en vn autre tout contraire, que l'on a tousiours peu remarquer en la nature, disposition & euenemens des faicts, conseils, & desirs de l'homme, donna occasion à quelques Philosophes anciens, d'estimer les malades plus heureux que les sains: Pource(disoient-ils) qu'ils attendoient santé, & les sains la maladie. Et pour ceste mesme cōsideration il semble, que Amasis, presque le dernier des Roys, qui ont regné paisiblement en Egypte,quitta l'alliance & confederation de Polycrates, Roy Samien: lequel estoit tant heureux selon le monde, que quelque chose qu'il peust faire, il ne pouuoit sçauoir que c'estoit de tristesse, ains tout luy succedoit encores mieux qu'il ne desiroit: Cōme en peult seruir de preuue ce qui luy aduint, apres auoir ietté en la mer vn anneau de grand prix,& qu'il aimoit vniquement. Ce qu'il auoit faict expressément, pour en auoir dueil & regret. Et toutesfois il se retrouua incontinent au ventre d'vn poisson, qui fut pris par des pescheurs, & lequel auoit esté acheté pour sa cuisine. Dont le sage Egyptien iugeoit estre du tout impossible, qu'vn si grand heur ne fust talōné de

Amasis quittant l'alliance de Polycrates.

quelque plus grand malheur: auquel il ne vouloit participer, comme il eust esté contrainct, demeurant en l'alliãce, qu'ils auoient auparauant ensemble. En quoy Amasis ne se trouua aucunement trompé de son opinion. Car peu de temps apres Polycrate fut priué de son Royaume, & pendu ignominieusement, seruant à la Commune d'exemple notable de l'instabilité, & varieté de l'estre humain & que c'est chose trop absurde, de mettre son heur en felicité tant incertaine. Mais encores entre les imperfections infinies, qui sont nees auec l'homme, ceste-cy luy est ordinaire, de perdre aisément la memoire du bien, & de la conseruer longuement du mal receu. Qui est cause, qu'il pense tousiours ses malheurs, sans comparaison plus grands, que tout le bon heur qu'il puisse auoir: se plaignant sans cesse de ses miseres & calamitez, & laissans là le souuenir des graces innombrables, qui luy sont iournellement presentees de la grace & bonté diuine. Neantmoins (comme disoit Socrate) si toutes personnes, tant les riches que les pauures, apportoient leurs malheurs en commun, & que on les departist tellement, qu'vn chacun en eust son esgale portion, alors il se verroit, que plusieurs, qui se pensent trop chargez & oppressez, seroient bien aises de reprendre, & se contenter de leur fortune. Veux-tu (disoit Democrite) euiter la tristesse de ta misere? Contemple la vie des affligez, & par la comparaison d'icelle auec la tienne, tu verras auoir occasion de t'estimer bien-heureux. Celuy qui mesurera sa charge (dit Martial) la pourra bien endurer. Or auec ceste plainte ordinaire és hommes de leur estat & condition, est aussi conioincte ceste coustume de mettre la cause de ce qu'ils souffrent, sur le Destin cruel & importun, l'accusant, pour excuser leur propre faulte. Dont nous ne les sçauriõs mieux comparer qu'aux Aueugles, lesquels se courroucent, & appellent volontiers aueugles, ceux qui sans y penser les rencontrent & heurtent. Mais si nous desirons guarir nos ames de tant de miserables perturbations, qui nous priuent du vray repos & tranquillité, necessaires à la vie heureuse, regardons à nous instruire, comme il fault que nous discernions le vray heur d'auec le malheur: à fin que nous nous es-

Imperfection ordinaire en l'homme.

Moyen d'euiter la tristesse.

souyssions du bien, & en rendions graces à l'autheur d'iceluy, tout autant que naturellement par vne faulse opinion, que nous auons du mal, nous portons impatiemment les miseres, & trauerses humaines. Oyons donques premierement les diuerses & notables opinions de plusieurs Anciens, de l'Heur & Malheur. Si tu sçais ce qu'il fault sçauoir en toutes choses (disoit Pythagore) tu seras heureux. Que ceux-là soient reputez bien-heureux (dit Homere) ausquels la Fortune a contrepesé le bien auec le mal. La plus grande misere de toutes (disoit Bias) est de ne pouuoir porter sa misere. Celuy est bien-heureux (disoit Denys l'ancien) qui a appris dés sa ieunesse à estre malheureux. Car il porte bien mieux le ioug, auquel il a esté assubietty & accoustumé de bonne heure. Demetrius surnommé l'Assiegeur, disoit n'estimer rié plus malheureux, que celuy qui n'a iamais senty aduersité: comme s'il eust voulu dire, que c'estoit vn certain tesmoignage, qu'vn tel homme estoit iugé de la Fortune si lasche, qu'il ne meritoit qu'elle s'attachast à luy. Celuy-là est bien-heureux (dit Ciceron) lequel pense qu'il n'y ayt rien des choses humaines, pour griefues qu'elles puissent estre intolerable, ny qui merite de luy faire abbaisser le courage, ny aussi si excellent, qu'il s'en doyue tellement resiouyr, qu'il en haulse & esleue son cœur. Voire celuy est tres-heureux, qui est propre à tout ce qui luy est necessaire. Rien n'est mauuais (dit Plutarque) de ce qui est necessaire: entendant, tant luy que Ciceron, de tout ce qui aduient à l'homme sage par fatale destinee, d'autant qu'il le porte patiemment, comme chose ineuitable, en augmentant de tant plus la vertu: & ainsi à l'homme de bien, rien ne peult aduenir de mauuais. Solon approchant encores mieux de la verité du vray heur, le disoit consister au bien viure & mourir: Et que de iuger heureux ceux qui viuent encores, attendu le danger de tant de mutations où ils sont, ce seroit tout ne plus ne moins, que qui adiugeroit le prix de la victoire auant le temps à celuy qui est au combat, & n'est pas asseuré de vaincre. Socrate parlant d'vn esprit plus diuin que humain, disoit, que lors que nous serons deliurez de ce corps, auquel nostre

Opinions notables de l'Heur & Malheur.

Que l'hõme viuant ne peult estre dit heureux.

ame, comme l'Huistre en ses escailles, est attachee, nous " pourrons estre bien-heureux, mais non plustost : & que " la felicité ne se peult acquerir en ceste vie, mais que " nous deuons esperer d'en iouyr parfaictement en l'autre, " tant pour nos vertus, que par la grace & misericorde de " Dieu. Non le riche (dit Platon) mais le prudent, euite la " misere. Ceux (dit Aristote) qui estiment que les biens ex- " terieurs soient cause de la felicité, se trompent autant " que s'ils pensoient ; le bien iouër de la harpe proceder " de l'instrument, & non pas de l'art : mais il la fault cher- " cher au bon & tranquille estat de l'ame. Car ainsi que " nous ne disons pas qu'vn corps soit parfaict, pour estre " habillé richement, ains celuy qui est bien formé & en " santé : Aussi l'ame bien instituee, faict, qu'elle & le " corps qui l'enferme, sont bien-heureux : ce que ne peult " estre vn homme, pour estre riche en or & en argent, ".

Quand ie considere toutes les susdictes sages opinions de ces Ethniques & Payens, ie ne me puis assez esmerueiller de l'ignorance & stupidité de plusieurs de nostre siecle, touchant l'Heur & Malheur, en ce qu'ils s'efforcent de rendre ces mots particuliers & attachez aux succez de leurs affections és choses du monde : lesquels aduenans selon leur desir & volupté, les voila aussi tost espris d'vne ioye extreme, se vantans par tout bien-heureux. Que si au contraire ils se voyent decheuz de leurs intentions, incontinent ils desesperent, & se pensent les plus malheureux du monde. Ne voyons nous pas aussi, que la plus part des hommes estiment heureux ceux qui possedent richesses, plaisirs, delices, gloire, & honneur, & malheureux ceux qui en ont faulte, & principalement quand apres en auoir eu abondance, viennent par quelque desastre à les perdre, & dont volontiers ils attribuent la cause à l'Heur & Malheur, qu'ils disent regir toutes choses humaines? Nous lisons que Apolloine Thianée, ayant tournoyé toute l'Asie, Afrique & Europe, dit, que de deux choses, dont il s'estoit le plus esmerueillé par le monde, la premiere estoit, qu'il auoit tousiours veu le superbe commander à l'humble, le querelleux au pacifique, le tyran au iuste, le cruel au pitoyable, le couard au hardy, l'i-

Opinions cōmunes de l'Heur & Malheur.

Chose dont s'esmerueilloit Apolloine.

gnorãt au ſçauãt,& les plus grands larrons pendre les innocens. Mais ce-pendãt qui pourra douter, quels ſont les plus heureux des vns ou des autres?& que ce ne ſoiẽt plus toſt les bons que les meſchãs?Si l'heur, ſelon les Anciẽs, & cõme la verité eſt,ſe parfaict de biens, il eſt certain que celuy qui aura iouyſſance de tous les biens, ſera parfaictement heureux. Mais il n'y a rien, qui puiſſe eſtre appellé bien, ſinon ce qui profite,& qui eſt le contraire du mal: & ce qui peult eſtre auſſi toſt mal que bien, ne doit eſtre appellé bien. D'auantage il fault que ce ſoit la poſſeſſion d'vn bien ferme, ſtable & permanent, qui rende l'homme heureux: Car rien ne doit enuieillir, perir ou tomber, des choſes eſquelles conſiſte la vie bien-heureuſe: d'autant que celuy qui craindra de les perdre, ne ſçauroit eſtre en repos. Donques ny la beauté, ny les forces & diſpoſition du corps, ny les richeſſes, gloire, honneur, ny volupté, ne

Notables raiſons pour mõſtrer qu'il n'y a rien ès choſes humaines qui puiſſe eſtre appellé bien, & dont l'heur ſe puiſſe parfaire.

„ peuuent eſtre dictes veritablement biens, veu que bien
„ ſouuent ils ſont & ſont cauſe de tant de maux: vieilliſſent,
„ & s'eſcoulent le plus ſouuent auſſi toſt qu'on les a receüs,
„ & donnent d'eux vn deſir inſatiable. Combiẽ y a-il d'hõ-
„ mes, auſquels toutes ces choſes ont eſté occaſion de mal?
„ Et comment auſſi appellerions nous cela bien, qui meſ-
„ mes eſtant poſſedé, voire en toute abondance, ne ſçauroit
„ empeſcher que ſon poſſeſſeur ne ſoit malheureux & mi-
„ ſerable? Dont nous pouuons dire, que l'heur ne ſe peult
„ parfaire de la poſſeſſion des choſes humaines & mortel-
„ les, ny le malheur, pour eſtre priué d'icelles: mais que la
„ vraye felicité, que nous deuons deſirer au monde, giſt ès
„ biens de l'ame, nourrie en l'eſperance de l'heur indicible
„ & ſans fin, qui luy eſt promis & aſſeuré en la vie ſecon-
de. Et ainſi, qu'il n'y a malheureux que ceux, qui pour leur peruerſité ſentent vn doubte en leur conſcience, de l'attente des promeſſes eternelles, & ceux qui s'addonnent

En quoy giſt la felicité, & ſon contraire.

„ au vice, duquel la nature eſt de corrompre, perdre, & in-
„ fecter du venin qu'il porte auec ſoy, toutes choſes où il
„ s'attache. Et quant aux miſeres communes de la vie hu-
„ maine, elles ne ſçauroient aucunement rendre malheu-
„ reux celuy, qui ayant le naturel & les mœurs compoſees
„ & ornees de la vertu, peult donner & departir a toute

ſienne

sienne condition, riche ou pauure, prospere ou aduerse, "
honorable ou contemptible, heur, ioye, plaisir, & contente-"
tement, qui decoulent en son ame, en toute abondance, de "
la fontaine & source vifue, qui luy a esté descouuerte par "
la Philosophie, au champ fertile des graces & sciences, "
& dont il iouyt de la vraye tranquillité & repos de l'es-"
prit, autant qu'on en peult auoir en ceste vie mortelle, "
moderant les perturbations de son ame, & commandant "
aux affections impures de la chair. Et lors tout ainsi que "
le soulier se tord selon la forme du pied, & nõ pas au con-"
traire: aussi la disposition interne de celuy, qui est sage & moderé, le faict viure d'vne vie semblable à elle, à sça-uoir doulce, paisible & tranquille, & qui ne se passionne iamais outre raison, pource qu'elle n'a point, ny ne s'es-iouyt immoderément de ce qu'elle a, mais vse bien de ce "
qui luy est mis en main, & ne craint ny ne se fasche d'en "
estre priuee: Suyuant en cela le dire de Democrite; qu'il "
fault que l'esprit de ceux, qui veulent viure pour tout ia-"
mais heureusement, se propose & desire choses possibles, & se contente des presentes. Et pourtant puis que la source de tout heur & contentement pour ceste vie est en nous, purgeons & nettoyons diligemment toutes les perturbations qui s'efforcent d'empescher la tranquillité de nos esprits, à fin que les choses mesmes exterieures, & qui nous adujendront de dehors contre nostre volonté & attente, nous semblent amies & familieres, quand nous en sçaurons bien vser. Platon accomparoit nostre vie au ieu du Tablier, là où il fault que le dé die bien, & que le ioueur vse bien de ce qui sera escheu au dé. Or de ces deux poincts-là, l'euenement & le sort du dé n'est pas en nostre puissance. Mais le receuoir doulcement & moderément ce qui nous aduient, & disposer chacune chose en lieu où elle puisse ou beaucoup profiter, si elle est bonne, ou peu nuire, si elle est mauuaise: cela est de nostre pouuoir & deuoir, si nous sommes sages. La fortune (dit Plutarque) me peult bien faire "
tomber en maladie, m'oster mes biens, me mettre en la "
male-grace d'vn peuple: mais elle ne peult rendre mes-"
chant, ne coüard, ny lasche & vil de cœur, ny enuieux, "

Du dedans de l'homme procede son heur & repos.

La vie comparee au ieu du Tablier.

„ celuy qui est homme de bien, vaillant & magnanime, ne luy oster la disposition rassise de Prudence: qui faict qu'il estime rien ne luy pouuoir aduenir de fascheux, de moleste, ny de turbulent. Car asseuré, non sur des biens pe-„ rissables, ains sur des sentences Philosophiques, & fermes „ discours de raison, il peut dire, Ie t'ay preuenu fortune, ie „ t'ay bouché toutes tes aduenuës, & ay estouppé tes en-„ trees: viuant ainsi ioyeusement, tant que la vertu & par-„ tie propre à l'homme est la plus forte. Que si d'auenture „ il luy aduient quelque grand inconuenient contre toute „ esperance, & dont la puissance humaine ne peust venir „ à bout, lors il considere auec ioye d'esprit le port de salut „ prochain, auquel on se peult sauuer à nage hors du corps, „ comme hors d'vn esquif qui faict eau, en se departant „ hardiment & sans crainte hors des miseres du monde, „ pour iouyr de l'accomplie & parfaicte felicité.

La fortune ne peult rien sur les biens de l'ame.

Alexandre & Crates opposez l'vn à l'autre.

Alexandre le Grand, tenant soubs sa domination plus de la moitié du monde, ayant ouy le Philosophe Anazarche disputer, & soustenir qu'il y auoit des mõdes innumerables, se prit à plorer, disant, N'ay-ie pas bien raison de me contrister & condouloir, s'il y a nombre infiny de mondes, veu que ie n'ay pas encores peu me faire Seigneur d'vn seul? Mais le Philosophe Crates, nourry en l'eschole de sapience, n'ayant pour toute richesse, qu'vne meschante cappe, & vne besasse, ne pleura onques en toute sa vie, ains fut tousiours veu ioyeux, & passant son temps gayement. Par lesquelles vies opposees l'vne à l'autre, il appert „ assez, que c'est au dedans de nous-mesmes, & non pas és „ choses exterieures, qu'il fault que nous cherchions le fondement d'vne ioye certaine, qui s'arrouse & florist en vigueur, par le souuenir des bonnes & vertueuses actions sortans de l'ame conduite de droicte science & raison.

Agamemnom & Diogene, opposez l'vn à l'autre.

Homere faict que Agamemnon se plaint grandement, de ce qu'il auoit à commander à tant de monde, comme ayãt vn faix insupportable sur ses espaules: là où Diogene, quand on le vendoit pour esclaue, estant couché tout de son long, se mocquoit du sergent qui le crioit à vendre, & ne se vouloit pas leuer, quand il luy commandoit: ains se riant de luy, il luy disoit, Et si tu vendois vn poisson,

le voudrois-tu faire leuer? Crie plustost que qui a affaire d'vn maistre, qu'il m'achete : car ie luy en seruiray bien. En quoy nous pouuons bien remarquer, que de la seule Vertu depend tout l'heur, repos & contentement de l'homme, & non pas de la grandeur & gloire mondaine. Et pour ceste raison le mesme Diogene voyant qu'vn estranger venu en Lacedemone, s'estoit reparé plus curieusement que de coustume, en vn iour de feste : il luy dit, Comment? L'hôme de bien n'estime-il pas que tous iours soient festes pour luy? Aussi certes il n'y a rien qui nous doyue tant esmouuoir, de môstrer tous signes exterieurs de ioye, ny qui apporte tant de serenité, & de tranquillité calme contre les vagues impetueuses, poulsees des miseres & calamitez humaines, que d'auoir l'ame pure & nette de tous meschans faicts, volontez & conseils, & les mœurs impollués, & non troublees ny infectees d'aucun vice. Car lors recognoissant la condition des choses mortelles & perissables, nous les iugeons indignes du soucy de nos ames, pour du tout les esleuer à la contemplation des diuines & eternelles, où repose nostre heur & parfaicte felicité. Et en cela nous apprenons, que c'est en la vie seconde que nous deuons seulement chercher & attendre la iouyssance du vray heur, qui ne peut iamais croistre ny diminuer : ains comme on ne sçauroit faire vne ligne plus droicte que la droicte, & qu'il n'y a rien de plus iuste que le iuste, ainsi celuy qui est heureux, ne peult estre plus heureux. Car iusques à ce qu'il eust acquis le plus, ses desirs ne seroient iamais assouuis, & ainsi ne pourroit estre dit heureux. Mais la felicité est de soy parfaicte. Ciceron l'a bien sçeu cognoistre, disant, Que nul ne peult estre heureux en crainte de grandes choses : & ainsi qu'il n'y a personne viuant qui le puisse estre : mais que pour dire la vie heureuse, il fault qu'elle soit parfaicte & accôplie. Afin donques que nous tirions quelque profit de nostre present discours, ne pensons iamais que vn homme puisse estre dit heureux ny malheureux, pour estre auancé, ou disgracié, des honneurs, biens & auantages mondains, ou pour auoir tousiours en sa uie prosperité ou aduersité: Ains celuy seul doit estre estimé heureux au

A l'homme de bien tous iours sont festes.

Où il fault chercher le vray heur, & que c'est d'estre heureux.

monde, qui sçait en repos de son ame vser de l'vne & l'autre condition, & qui ne se laisse iamais transporter ny troubler de desirs impurs, mais cherche de toute son affection la possession d'vn bien ferme, stable & permanent, asseuré (comme nous auons dit) que rien ne doit enuicillir, perir, ou tomber des choses, desquelles consiste la vie bien-heureuse : monstrant finalement en toutes ses œuures & actions vne vie exemplaire d'honnesteté & de vertu, moderee en prosperité, & constante en l'aduersité. Et l'homme ainsi disposé se comportera sans reprehension enuers le present, se souuiendra auec ioye & plaisir du passé, & s'approchera hardiment & sans desfiance de l'aduenir, auec vne gaye & ioyeuse esperãce de mieux, & ferme attente de l'heur indicible & sans fin preparé aux esleus.

Qui est l'heureux au monde.

De la Prosperité & Aduersité. Chapitre 32.



MANA. Estans entrez en nostre precedent discours sur les diuers & contraires effects, que tire auecques soy la nature & condition des affaires mondaines, dont chacun en son particulier peult auoir iournellement de bons & suffisans tesmoignages : & si nous voyons encores par la malice & corruption de nostre siecle, les choses disposees à nous en donner de plus rudes & difficiles à porter : il me semble que nous ne sortirons point de matiere, si nous cherchons quelque instruction pour nous gouuerner prudemment en la prosperité & aduersité, considerans les effects tant de l'vne que de l'autre, à fin d'euiter les plus pernicieux, & de nous conseruer la constance & dignité requise en la vertu de Force, qui conduit l'homme à se porter genereusement en tout estat & condition. Car tout ainsi que l'or transfiguré par l'ouurier tantost en vne sorte, puis en l'autre, se transforme en plusieurs especes d'ornemens, demourant ce-pendant tousiours ce qu'il est sans souffrir changement en sa substance : Il faut aussi que le

Belle comparaison.

sage & magnanime en choses cõtraires & diuerses demeure tousiours le mesme, sans alteration & changement de sa constance & vertu. Mais à vous (Compagnons) ie laisse le discours de ce propos.

ARAM. Comme l'homme (disoit Scipion) baille les " cheuaux, qui pour auoir esté en plusieurs rencontres, sont " deuenus rebours, furieux, & mal-traictables, aux Escuyers " pour les remettre, ou redresser: ainsi les hommes effrenez " pour la prosperité, doyuent estre menez comme à vn rõd, " à considerer l'inconstance des choses mõdaines, & la va- " rieté de malheureuse fortune.

ACHITOB. En la bõne fortune (dit Euripide) ne t'es- " leue point trop, & en la mauuaise espere tousiours le " mieux. Et comme au feu (disoit Socrate) il fait bon veoir " vne lueur tresclaire, ainsi vne ame moderee en la felicité. Mais oyons Aser, qui nous traictera plus amplement ce qui nous est icy proposé.

ASER. Tout ainsi que l'on pourueoit à vne riuiere, coustumiere de se desborder, par répars & leuees: il fault aussi que celuy qui desire viure heureusement, se munisse de puissantes & conuenables vertus, pour resister aux efforts pernicieux, que les inopinez succez humains luy presentent incessamment, tant en la prosperité, que en l'áduersité. Car il est sans doubte, que rien n'est si mal-aisé à tenir soubs bride, que l'hõme qui a toutes choses à souhait, ny aussi qui s'abaisse tãt, & perde plustost cœur, que luy, quand il se voit affligé & decheu de ses intentions. Et ne sont pas tous entendemens assez resoluz ny constans, pour ne sortir point hors de soy, ny des bornes de raison, non plus és grandes prosperitez, lesquelles enflét & esleuent le cœur, à ceux mesmes qui l'ont petit de leur nature, que és non esperees aduersitez, qui de leur faix importun estonnent & esbranlent souuent ceux que lon pense bien asseurez. Mais si nous considerons à part les effects pernicieux, qui reüscissent de ces deux contraires, quand la raison ne les conduit & gouuerne, nous ne trouuerons que tout orgueil en l'vn, & toute lascheté & pusillanimité, & bien souuent desespoir en l'autre. Toutefois il nous sera encores bien aisé de noter, la Prosperité auoir

Effects communs de la nature imbecille de l'hõme.

Prosperité plus pernicieuse que l'aduersité.

tousiours esté cause de beaucoup plus grand malheur aux hommes, que non pas l'Aduersité, & qu'il est plus aisé de supporter ceste-cy patiemment, que de ne se mescognoistre point en l'autre. Dequoy il me semble que nous pourrions non mal à propos alleguer pour vne raison ce que dit Menãder: L'homme estre vn animal plus prompt à deualer soudain d'enhault en bas, que nul autre: pource que ores qu'il soit le moins robuste de tous, il ose entreprendre les plus grandes choses: dont estant comme de nature subiect à decheoir, il ne le trouue pas si estrange, & s'y accommode de tant mieux, qu'il y doit estre de long temps preparé, que non pas quand contre son naturel, il monte à quelque grandeur non esperee. Or soit pour ceste raison, ou pource qu'il a en propre appennage & hereditaire le Vice, la memoire du passé, aussi bien que du temps present, nous en fournit de suffisans tesmoignages, en ce que peu se trouuent, qui ne se soient mescogneus en leur prosperité, & plusieurs se sont sagement portez, & pris vne occasion d'estre meilleurs en leur aduersité. Ce que voulant entendre Platon, estant requis par les Cyreniens, peuple de Grece, de leur vouloir escrire des Loix, & leur ordonner quelque bonne forme de regir & gouuerner leur Republique, il leur respondit, Qu'il estoit bien mal-aisé de donner loy à gens si riches, si heureux, & si opulents qu'ils estoient. Car ordinairement les citez, qui en peu de temps viennent inopinément à grande felicité, deuiennent insolentes, orgueilleuses, & mal-aisees à ranger: Et riẽ n'est volontiers plus superbe, que l'homme pauure enrichy: comme au contraire, nul n'est si prest à receuoir conseil & reiglement, que celuy à qui fortune a couru sus. Celuy qui est bien fort pressé d'aduersité, se monstre peu souuẽt enflé d'orgueil, ny combattu de luxure, ny submergé en l'auarice, ny espris de gourmandise, ny esleué de desir & gloire mondaine: Toutes lesquelles imperfections aduiennent communément à ceux, ausquels la Prosperité rit par trop. Et la felicité (dit Senecque) qui n'a point esté blessee, ne peult endurer vn coup: mais quand elle a eu longue & continuelle bataille auec ses incommoditez, &

Platõ requis des Cyreniẽs de leur donner Loix.

Biẽs qui sont en l'aduersité.

s'est endurcie par souffrir & porter iniures, lors elle ne se laisse gaigner à aucun mal. Or vn des plus grands biens que l'homme puisse auoir en ceste vie, est, que ny l'aduersité le change, ny la prosperité l'esleue: ains qu'il soit comme l'arbre bien enraciné, lequel combien que de plusieurs vents soit agité, nul ne le peult faire tomber. Aussi certes est-ce chose ridicule, que ce qui vient d'vn cours ordinaire & naturel à toutes choses de ce monde, par vne suite de causes enchainees, & dependantes l'vne de l'autre, changeant l'estat des choses mortelles, ait puissance d'alterer ou faire mutation en la raison & sagesse, qui doit demeurer ferme en l'entendement de l'hôme. C'est pourquoy Platon dit, qu'il n'y a rien qui ne soit domté par la « vertu: & que les hommes pourueus d'icelle, se portent « constamment & genereusement en l'vne & en l'autre « fortune. La Vertu (dit Ciceron) en la plus vehemente « tempeste demeure tranquille & en repos, & poulsee en « exil, ne bouge toutefois de son lieu & pays: reluisant « tousiours de soy, sans que pour les macules d'autruy el- « le puisse estre souillee. Cest excellent Orateur & Phi- « losophe nous donne aussi vn bon & vtile conseil pour opposer aux dangereux effects qui sont à craindre en la prosperité. Lors que nous sommes (dit-il) en la meilleure fortune, nous nous deuons seruir plus que de coustume du conseil de nos amis, & durant icelle nous donner bien de garde d'ouurir les oreilles aux flatteurs, qui sont la peste & la ruïne des plus grands, pour ce qu'ils ne s'estudient qu'à nous proposer occasions & moyens de iouyr des delices & voluptez, & de nous monstrer superbes & arrogans durant nostre prosperité, à fin de s'eslongner de nous les gens de bien, & de se conseruer à eux seuls l'auctorité où ils se voyent ancrez: où nos vrais amis au contraire nous rameneroient à considerer l'inconstance des choses humaines, à fin de n'abuser de nostre felicité: & faire comme le sa- « ge Pilote, qui redoubte tousiours vne bonace riante « en haute mer. Laquelle consideration rend l'homme « plus constant & deliberé à porter & endurer tous cas sinistres, & non si prompt & aisé à faillir, pour estre

Biens tres-grand en la vie de l'homme.

Bon conseil pour la prosperité.

tousiours en crainte & desfiance de la fortune. Venons maintenant aux exemples de ce que nous auons icy allegué. Pour les effects pernicieux de trop grande prosperité, ils se peuuent bien remarquer en Alexandre le Grãd lequel ores qu'il fust doüé d'insignes & rares perfections: ne peut toutefois vser moderément du grand auancement & heureux succez de toutes ses entreprises: ains se laissant gaigner aux delices Persiennes, il se desborda à faire plusieurs insolences: puis remply de presomption & d'orgueil, il se voulut faire adorer. Iules Cesar estant monté au plus haut degré de fortune fauorable, qu'il eust sçeu desirer, prestant trop librement l'oreille aux flatteurs, se vouloit faire nommer & declarer Roy (nom sur tout odieux aux Romains, depuis qu'ils eurẽt chassé Tarquin, comme cy deuant nous en auons faict mention) & retint pour tousiours l'auctorité & puissance de Dictateur, qui parauant estoit à certain temps, conferant les estats & honneurs publiques à qui bon luy sembloit: dont prouint la mal-vueillance de ses subiets, & finalement sa ruïne. La grandeur de Pompee fut celle qui le ruïna puis apres. Car employant son credit pour fauoriser à d'autres iniustement, il luy en prit comme aux villes, qui laissent entrer leurs ennemis iusques dedãs les plus forts endroits d'icelles, diminuans autant de leurs forces, qu'ils en adioustent à ceux qui ne leur veulent point de bien. Ce que Sylla, Dictateur Romain, luy sçeut bien faire entendre, voyãt qu'iceluy Pompee auoit par son port & faueur » faict paruenir à la dignité Consulaire vn Lepide, meschãt » homme. Ie voy bien (luy dit Sylla) que tu es fort ioyeux » d'auoir vaincu en ceste brigue: & aussi tu en as bien gran- » de occasion. Car c'est vne belle chose & magnanime, » d'auoir eu tant de pouuoir enuers le peuple, que par ta » faueur le plus meschant homme du monde, Lepide, a » emporté le Consulat deuant Catulle, le plus homme de » bien de toute ceste ville. Mais ie te veux bien aduertir, qu'il te faut bien garder de dormir maintenant, & auoir l'œil vigilant aux affaires: pource que tu as armé & faict fort vn aduersaire contre toy-mesmes. Ce que Pompee experimenta bien puis apres par les guerres que suscita

Alexandre.

Cesar.

Pompee.

Sage preuoyance de Sylla.

Lepide, contre lequel il fut enuoyé du Senat: dont finalement il emporta la victoire. Mais il ne luy en prit pas ainsi de la faueur qu'il porta à Cesar, entrant au gouuernement des affaires publiques. Car il en fut ruïné par apres, auec les propres moyens, dont il auoit fortifié Cesar contre les autres. Surquoy nous pouuons tirer vne excellente doctrine pour tous ceux qui sont constituez en auctorité, ou qui ont l'oreille des grands, de n'estre iamais cause de l'auancement des meschans. Car tout ainsi « que le ver s'engédre au pied de l'arbre, & croist auec luy, « & le destruict à la fin : aussi l'homme peruers s'augmente « par la faueur d'vn plus grãd que luy, & puis il luy est ingrat & traistre. Ceste raison feit, que Archidamide Lacedemonien respondit à vn qui loüoit Charilaüs, Roy de Sparte, de ce qu'il se monstroit humain égalemenr à tous. « Et comment, dit-il, merite d'estre loüé celuy, qui se monstre humain enuers les meschans ? Mais reprenant nostre propos des effects de prosperité non regie par la raison de vraye prudence, qu'y a-il plus odieux, ny qui ait iamais tant apporté de malheur aux hõmes, que l'orgueil, lequel, comme dit Platon, demeure auec solitude, c'est à dire, est si fort hay, que en fin il est abandonné de tout le monde? Et d'où s'engendre-il plustost, que de la trop grã de prosperité ? Ce que cognoissant bien ce sage personnage & tres-excellent Capitaine Romain Paule Emile, apres la victoire par luy obtenue cõtre Perses, Roy de Macedone, desirant l'admonnester, & retenir en leur deuoir les gẽs de guerre estans en son exercite, il leur vsa de tels ou semblables propos: Y a-il homme maintenant, mes amis & compagnons, qui ayant la fortune a gré, se doyue « enorgueillir & glorifier de la prosperité de ses affaires, & « nõ plustost redoubter l'instabilité d'icelle, qui nous met « ores deuant les yeux vn tant notable exemple de la commune imbecillité humaine, subiette au cours ordinaire « d'vne fatale destinee tournant continuellement ? Vous « voyez comme en vn moment d'heure nous auons abbatu « & mis soubs nos pieds la maison d'Alexandre le Grand, « qui fut le plus puissant & le plus redoubté Prince du mõde. Vous voyez vn Roy nagueres suyuy & accompagné «

De n'auancer les meschans.

Archidamide.

La prosperité cause l'orgueil.

Excellẽt propos de P. Emile.

„ de tant de milliers de combattans, reduit à telle misere, que prisonnier, il luy fault receuoir son boire & son manger par les mains de ses ennemis. Deuons nous auoir plus de fiance en nostre bon-heur, & le penser plus ferme & asseuré? Certes nenny. Et pourtant apprenons à nous humilier, & refrener ceste folle fierté, & superbe insolence, à laquelle il semble que nostre ieunesse se laisse gaigner pour la victoire par nous obtenuë, & attendons à quelle fin, & à quelle issue la fortune conduira l'enuie de la prosperité presente. Marc Aurele ayant vaincu Popilion Chef des Parthes, luy mandoit: Ie te dy pour vray, que ie crains plus à ceste heure la fortune, que ie ne la craignois parauant la bataille: Car elle ne se prise tant de se prendre aux vaincus, comme de subiuguer & vaincre les victorieux. Ceste mesme consideration feit dire à Philippe, Roy de Macedone, ayant ouy nouuelles en vn mesme iour de trois grandes & diuerses prosperitez, sans s'en monstrer trop resiouy: O fortune, dit-il, esleuant ses mains vers le ciel, ie te supply que tu m'enuoyes en contr'eschange quelque mediocre aduersité. Comme aussi il eust desfaict en bataille à Cheronee les Atheniens, & par ceste victoire obtenu l'Empire de la Grece, il donna charge à vn petit Page, de luy crier trois fois le iour, Philippe, souuienne toy que tu es homme. Tant il craignoit, que par arrogance de sa prosperité il feist chose indigne de luy. Ce que sagement luy sçeust bien enseigner Achidame, fils d'Agesilaus, auquel Philippe victorieux auoit escrit vne missiue fort aspre & rigoureuse. Si tu mesures ton ombre, luy respondit Archidame, tu trouueras qu'elle ne sera pas deuenuë plus grande depuis que tu as vaincu. La prosperité que Cyrus, Monarque des Perses, auoit tousiours euë en toutes ses entreprises, fut cause que se fiant par trop en icelle, il ne voulut croire le conseil de Crœsus, luy dissuadant la guerre qu'il vouloit entreprendre contre Tomyris, Royne des Scythes: dont fort mal luy en prit. Et luy remonstroit Crœsus en ces termes: Sçaches que toutes les choses humaines ont

Marc Aurele. *Philippe.* *Archidame.* *Cyrus.*

vn certain cours, lequel ne se laisse finir ceux-là heureu- «
sement, qui ont tousiours eu la fortune prospere. Ce «
qu'il pouuoit bien dire par l'experience de soy-mesme. Mais Cyrus, qui auoit subiugué toute l'Asie, partie des Grecs, le Royaume de Babylon, & autres infinis, & qui se voyoit vne armee de six vingts mille hommes, se pensoit indomtable: & donnant bataille à Tomyris, il y perdit la vie, & la reputation de tant de belles victoires, vaincu par vne femme, & tout son exercite taillé en pieces. Aussi certes comme il ne faut qu'vne bouffee de vent à faire cheoir d'vn arbre les fruicts les plus beaux qui embellissent tout vn verger: ainsi vn peu de disgrace, vn soudain desastre, aneantit & met à bas en vn instant la grandeur, les richesses, & les aises des hommes: Et lors que l'on pense bastir le fondement asseuré de sa prosperité, c'est en ce temps que tout se change, & est peruerty l'ordre de nos conceptions en vn desordre & confusion non attendue. Or venons à considerer particulierement les plus communs effects de l'Aduersité. Il y a peu de personnes, si elles ne sont destituees de tout bon iugement, qui ne sçachent & entendent ce que requiert durant icelle le deuoir: mais il en est peu, qui és grandes trauerses & secousses de fortune, ayent le cœur assez ferme, pour faire & imiter ce qu'ils loüent & estiment, ou pour fuyr ce qu'ils blasment & reprennent: ains plustost au contraire, se laissent aller, pour l'accoustumance qu'ils ont de viure à leur aise, & par foiblesse & lascheté de cœur flechissent & changent leurs premiers discours. C'est ce qu'entend Terence, disant, Que quand nous sommes sains, nous donnons bien meilleur conseil aux malades, que nous ne le prenons pour nous-mesmes au besoin. Toutefois l'homme abbatu & humilié par affliction, se laisse manier aisément: reçoit & escoute volontiers l'aduertissement des gens de bien: & s'il y a quelque petite semence de vertu en luy, c'est lors qu'elle prend plus d'accroissement, au lieu que la prosperité l'eust peu facilement estouffer. Que s'il a bien profité en l'estude de sapience, il faict comme les Abeilles, qui ti-

Instabilité des choses humaines.

Effects communs de l'aduersité.

Les fruicts de l'estude en la Philosophie.

rent du thim, herbe tref-amere, le meilleur & plus fec miel. Auſſi és plus faſcheux accidẽs, il ſçait trouuer du biẽ & de l'vtilité, prenant reſolution & conſeil ſelon les malheurs qui luy ſuruiennent. Il ne doubte point, que l'office de gens ſages & vertueux eſt non ſeulement de deſirer proſperité en toutes choſes, mais auſſi d'endurer l'aduerſité auec conſtance & modeſtie : & que tout ainſi que la fruition des bonnes fortunes eſt communément pleine de douceur, quand on n'en abuſe point, auſſi que la ſouffrance graue des infortunes eſt touſiours remplie & accompagnee de grand honneur : veu que veritablement celuy peult eſtre dit magnanime, & ſe faict beaucoup mieux cognoiſtre tel, quand il ne plie, ny ne ſuccombe point aux affliĉtiõs, que s'il eſtoit en la proſperité: laquel le eſleuant meſmes le cœur aux laſches & puſillanimes, faict qu'ils apparoiſſent aucunefois magnanimes, encores qu'ils ne le ſoient pas, quand on les voit en hault degré d'honneur ou de felicité par la fortune. Crœſus Roy des Lydiens, eſtant ruiné de ſon Eſtat, & priſonnier és mains de Cyrus, monſtra plus de vertu & de generoſité de cœur, qu'il n'auoit faict en la iouyſſance de ſes grandes richeſſes: pour leſquelles enorgueilly, il vouloit que Solon l'eſtimaſt treſ-heureux. Car eſtant ſur vn buſcher preſt à bruſler, ſe ſouuenant & ſe ſeruant bien à propos des ſages diſcours, qu'il auoit ouy dire à iceluy Solon, ſur le peu d'aſſeurance qu'il fault auoir en la felicité humaine, & que l'homme ne doit iamais eſtre dit heureux, qu'à l'heure de la mort, il ſe reſolut de conſtamment & gayement mourir. En recognoiſſance duquel bien, qu'il receuoit par le moyen de ce Sage, & dont il ſentoit ſon ame remplie de ioye, il repeta par trois fois haultement le nom de Solon, ſans dire autre choſe. Dont Cyrus luy en demãdant l'occaſiõ, il luy en feit les meſmes diſcours: qui toucherent tellement le cœur du Monarque, que changeant tout auſſi toſt le mal-talent qu'il auoit contre Crœſus, il le remeit en pleine liberté en la iouyſſance de ſon Royaume, & le retint aupres de luy pour vn de ſes premiers & principaux Conſeillers. Les Romains (cõme dit Polybe) ne garderent iamais plus eſtroiĉtement

Crœſus.

leurs loix, ny ne feirent plus seueremét entretenir la disci- pline militaire, & ne furét onques tât aduisez & constans qu'apres que les Carthaginois eurent emporté sur eux la troisiesme victoire à la iournee de Cannes: Et au contraire, ce n'estoient en Carthage que partialitez & factions, & les loix n'auoient iamais esté si peu prisees, ny les Magistrats moins estimez, ny les mœurs plus corruptibles. Aussi du plus hault degré de leurs felicitez, ils tomberent bien tost apres en totalle ruyne, & les Romains remeirét leur Estat en plus grande gloire qu'auparauant. La vertu faict tousiours comme la Palme. Car d'autant qu'elle est oppressee & chargee, plus elle se redresse, & demonstre sa puissance & force inuincible, sur laquelle la fortune ne « peult rien. Que si les aduersitez troublent aucunement « l'homme vertueux, elles ne peuuent pas changer son courage magnanime: ains demeurent ferme & constant, il sçait prendre toutes choses pour exercice de sa Vertu: laquelle (disoit vn Ancien) sans aduersité flestrit & perd sa vigueur. Il nous appert donques, que les effects de l'Aduersité ne sont point tant pernicieux à l'homme, que ceux que luy apporte communément la Prosperité: ceste-cy estant de nature superbe & presomptueuse, & tousiours enuiee, & à qui volontiers on ne donne libre remonstrance, & qui aussi peu est escoutee & receuë: & l'autre est simple, suyuie de compassion, & prompte à receuoir conseil: & d'auantage qui resueille le Chrestien à s'humilier deuant la Maiesté diuine, & implorer, & se fier du tout en sa seule grace & vertu. Que s'il s'en trouue quelques vns (comme nous auons dit) tant lasches de cœur, qu'ils se laissent accabler soubs le faix des ennuis & calamitez, attribuons-en la cause à l'ignorance, & faulte de bon iugement, qui les priue des doctes & saines ratiocinations, tendantes à vne constante disposition, esquelles gist la beatitude de ceste vie. Quant à nous, si nous desirons approcher de la perfection requise des sages, proposons nous à imiter leurs exemples, à fin que nous soyons temperez & constans en toute condition. Nous lisons de Socrate, qu'en toute sa vie on peult remarquer en luy vn mesme visage, ny plus triste, ny plus riant, pour chose qui

Les Romains sages & constans en l'aduersité.

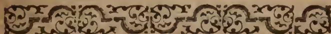
Proprieté de la vertu oppressee.

Prosperité & Aduersité, opposees l'vne à l'autre.

Cõstance admirable de Socrate. luy aduint, ne le monstrant point autre, pour ouyr la sentence de condemnation de sa mort, non pas mesmes en beuuant le poison, suyuant le contenu d'icelle, quoy qu'il fust aagé de plus de soixante ans. Publius Rutilius Romain, estant enuoyé en exil iniustement, ne *Rutilius bãny.* changea iamais de visage, ny de façon de faire, ny ne voulut prendre vne autre robbe que celle qu'il souloit porter, quoy que ce fust la coustume des bannis d'en changer. Ne voulut aussi laisser les marques de Senateur, ny prier les Iuges de l'absoudre : ains passa le reste de ses iours auec la mesme grandeur, grauité & auctorité, qu'il auoit tenue au parauant, sans se monstrer estre en rien diminué ny abbatu de tristesse, pour l'estrange *Metellus.* changement de sa premiere condition, Quintus Metellus, surnommé Numidique, pour auoir subiugué ceste nation, estant chassé en exil par vne faction & sedition populaire, s'en alla en Asie: où comme il regardoit iouër des ieux, il receut lettres du Senat, par lesquelles il luy estoit mandé, comme les Senateurs & le peuple d'vn commun consentement l'auoient rappellé. Laquelle bonne nouuelle il supporta autant modestement, comme il auoit faict son bannissement, sans sortir du theatre, que les ieux ne fussent finis, & sans monstrer ses lettres a pas-vn de ses amis qui estoient autour de luy, que premierement il ne les eust assemblé en son logis pour deliberer de son retour à Rome. La mesme *Diogene.* grauité & constance feit, que Diogene, oyant quelqu'vn qui luy reprochoit, que les Sinopiens l'auoient banny du pays de Pont respondit: Et moy, ie les ay confiné dedans le pays de Pont. Aussi certes nous deuons tenir le firmament pour les bornes de nostre pays, pendant que nous viuons. Nul au dedans d'icelles ne se doit estimer banny, ny estranger. Tout y est gouuerné de Dieu par mesmes elemens. Et pourtant disoit Socrate, qu'il ne pensoit pas estre d'Athenes, ny de Grece, mais du monde. Et comment penserions nous, que ceux qui portoient si genereusement le bannissement de leur pays (qu'ils tenoient si cher, que le salut de leur vie estoit postposé au bien d'iceluy) la priuation de leur famille, amys & biens,

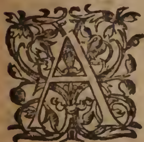
n'ayent encores plus vertueusement porté toute moin- «
dre aduersité? Apprenons donques, pour faire fin à no- «
stre propos, qu'e toutes les choses de ceste presente «
vie n'ont en elles plus de mal ne de bien, que selon la *Tout est à iu-*
fin qu'elles prennent, & que nostre deuoir est, de nous *ger par la fin.*
tenir medioeres, constans & egaux en l'vne & en l'autre «
condition, prospere & aduerse, comme c'est le propre de «
la vraye magnanimité & grandeur de courage, ne nous «
esleuans oultre mesure pour aucune felicité temporelle, «
ny ne nous abbaissans aussi par trop, pour estre visitez «
de l'aduersité: Ains attendons sagement, quelle sera la «
fin, tant de l'vne que de l'autre: laquelle l'homme de «
bien & vertueux trouuera tousiours heureuse au chan- «
gement de son estre mortel, en la vie certaine & eter- «
nelle.

Fin de la huictiesme Iournee.



NEVFIESME IOVRNEE.

Des Ri hesses. *Chap. 33.*



SER. Nous employasmes hier la meilleure partie du iour à discourir de l'Heur & Malheur, Prosperité & Aduersité, qui d'vn pas leger s'entresuyuans l'vn l'autre, semblent changer, tourner, & renuerser incessamment les faicts & desirs des hommes. Et d'autant que nous feismes quelque mention de l'opinion du vulgaire ignorant, qui pose l'heur & felicité és biens du monde perissables, & que au contraire ceste felicité

Felicité tres-malheureuse. est tres-malheureuse, laquelle rend l'homme plus insolét & arrogant, donnãt plus d'occasion de le pleurer, que non pas de s'esiouyr de sa fortune: nous deuons, ce me semble, veoir de plus pres la nature de tels biens, non biens, & commencer par les Richesses, dont plus de gens se rendét serfs, que de nuls autres, quoy qu'elles soient cause des plus grands maux.

„ AMANA. Les Richesses (disoit Epictete) ne sont pas „ du nombre des biens. Car elles nous incitent à la super- „ fluité, & nous retirent de la temperance. C'est pourquoy „ il est bien difficile, que l'homme riche soit temperant, ou „ que le temperant soit riche. Et comme l'on ne se sçauroit „ seruir d'vn cheual sans bride (disoit Socrate) ainsi des Ri- „ chesses sans raison.

„ ARAM. Il est presque impossible (disoit Diogene) „ que la Vertu puisse habiter, ny en vne ville, ny en vne maison riche. Car les Richesses apportent auec elles orgueil à celuy qui les possede, conuoitise à les amasser, auarice à les garder, & toute ordure & dissolutiõ à la iouyssance d'icelles. Mais oyons Achitob, qui nous traictera plus amplement ceste matiere.

Fruicts que portent les Richesses.

ACHITOB. Comme les enfans de trois ou quatre ans n'ont autre cure ny soucy, qu'en se iouant & passant leur temps auoir par chacun iour le pain selon leur appetit, ne pensans ny se soucians aucunement des moyens qu'ils pourront auoir, & leur serõt necessaires pour nourrir leur vieillesse: Ainsi il me semble que les hommes de nostre temps en font tout de mesme, quand par vne imprudence plus grande que puerile, ils se trauaillent incessamment à amasser & augmenter leurs richesses, qui leur doyuent seruir si peu de temps, ne se soucians ce-pédant des biens certains & immortels, qui les doyuent nourrir eternellement: combien que l'ame creée à l'image de Dieu, ne puisse mieux maintenir, & faire paroistre sa diuinité en ce corps mortel, qu'en mesprisant toutes choses terrestres, humaines & caduques. Or à fin que nous ne soyons de ceux qui se passionnent tant pour acquerir leur ruyne, cõsiderons par le tesmoignagne des anciens sages, la nature & qualité des Richesses, & des effects

Cõme l'ame fait paroistre sa diuinité.

fects qu'elles produisent en ceux qui les seruent & possedent, & qui nous sont tous les iours oculaires: Puis nous verrons quelques exemples de ces illustres personnages, pour nous induire au mespris de tels pernicieux biens. L'on deuroit faire grand cas des Richesses (disoit Socrate) si elles estoient coniointes auecques la ioye, mais " elles en sont totalement esloignees. Car si les riches se " veulent seruir d'icelles, ils se corrompent par trop gran- " de volupté: s'ils les veulent garder, le soing les ronge " & mine au dedans: & s'ils en desirent acquerir, ils de- " uiennent meschans & malheureux. Il ne se peult faire " (dict Platon) que l'homme soit vrayement bon, & gran- " dement riche tout ensemble, mais ouy bien-heureux & " bon. Et la parole qui dit, que le riche est heureux, est tres- " miserable: ce dire estant propre des enfans ou des fols, & " qui rend malheureux ceux qui les croyent & approuuent. " Des Richesses naist la paresse & la lascheté: & ceux qui " s'addonnent à les accumuler de plus en plus, d'autant " qu'ils les prisent, moins ils font d'estime de la Vertu. Par- " ainsi si on estime grandement les richesses & les riches en " la Republique, la Vertu & les gens de bien seront beau- " coup moins prisez. Non par richesses toutefois, mais par " Vertu, l'on execute de grandes choses, & conserue-on les " Republiques. Les Richesses (dit Isocrate) ne seruent pas " tant à l'honnesteté, qu'à la meschanceté: veu qu'elles ti- " rent la licence des hommes à lascheté & paresse, & inci- " tent la ieunesse aux voluptez. Les hommes (disoit Teles) sont de leur nature nais à la Vertu: mais les Richesses les retirent à elles, ayans mille ensorcellemens pour les attirer aux vices, les destournans des choses tres-vrayes " par vne faulse opinion du bien. Elles ne permettent, que " celuy, auquel elles sont attachees, puisse rien sçauoir, " ains le tirent aux biens externes. Elles sont tres-arrogan- " tes & tres-timides. Si elles se seruent d'elles-mesmes, elles " deuiennent luxurieuses: & si elles s'en abstiennent, mi- " serables. Elles ne contentent iamais leurs possesseurs, & " ne les laissent libres de tristesses & d'ennuy: ains comme " ceux qui sont hydropiques, plus ils boyuent, & plus ils " s'alterent. aussi tant plus on abonde en richesse, & plus on "

De la nature, qualité et effects des Richesses.

Fruicts procedans des richesses.

„ en veult auoir. Elles-mesmes sont procreatrices des flat-
„ teurs, qui aident à la ruyne des riches. Elles sont cause
„ d'infinis meurtres & assassinats: & font que le conuoi-
„ teux d'icelles mesprise les biens de l'ame, pensant deuenir
„ sans iceux bien-heureux. Le prouocquent aussi à delices
„ & gourmandise, dont son corps est rendu subiect à mala-
„ dies & infirmitez. Bref, les Richesses nuisent grãdemét &
„ à l'ame, & au corps. Elles esmeuuent les seditiõs domesti-
„ ques, & mesmes entre les freres. Elles rendent les enfans
„ pires enuers leurs peres, & fõt les peres plus rudes à leurs
„ enfans. Par elles les amis sont rendus suspects: car le vray
„ amy pour l'amour du flatteur n'est plus creu. Puis le riche
„ se courrouce à ceux qui ont le cœur bon, disant, par ce
„ qu'ils ne le veulent pas flatter, qu'ils sont arrogans: &
„ ceux qui le flattent, il les hayt semblablement, pensant
„ qu'ils ne sont autour de luy que pour le desrober, & pour
luy amoindrir ses richesses. Voila les maux que l'on peut dire estre communémét és Richesses. Mais ces autres encores les accompagnent, qui sont maladies execrables, l'audace, la superbe, l'arrogance, les soings vils & abiects, totalement terrestres, mauuaises conuoitises, meschantes voluptez, & vn desir insatiable. Puis si elles n'estoient pernicieuses de soy, tant de maux n'en prendroient pas leur source. Car on faict mille meurtres pour le gaing. On pille les temples, la foy est perdue & rompue, l'amitié est violee, on trahist son pays, les filles sont desbauchees. Bref, il n'y a mal qui ne soit executé pour l'amour

Maladies execrables que causent les Richesses.

„ d'elles. Ceux (disoit Bion) qui s'adonnent à amasser des
„ richesses, sont bien ridicules, veu que la fortune les bail-
„ le, l'auarice les garde, & la liberalité les iette. Il fault auoir l'ame riche (disoit Alexide) mais l'argent n'est rien que monstre, & vn voile de la vie. C'est vne chose mauuaise (dit Euripide) mais cõmune à tous les riches, de vi-
„ ure meschamment. La cause en est, comme ie croy, par ce
„ qu'ils n'ont en leur esprit que des richesses: lesquelles
„ pour estre aueugles, sillent pareillement les yeux de
„ leur entendement, Que Dieu ne m'enuoye point la vie
„ opulente, laquelle n'a iamais pour compagne que tristesse & ennuy, ny des richesses, pour me ronger le cœur.

Ne me parle point de Pluton (c'est à dire, des Richesses:) «
Car ie ne fais grand estime de ce Dieu, qui est tous- «
iours possedé des plus meschans de la terre. O Riches- «
ses, vous estes aisees à porter: mais infinis ennuis, mal- «
heurs,& tristesses vous accompagnent. Celuy (disoit De- «
mocrite) qui admire ceux qui ont de grandes richesses, & «
qui sont estimez du vulgaire ignorant bien-heureux, il «
est force, que pour la cupidité d'auoir, il face & entrepren- «
ne choses meschantes, & bien souuent contre les Loix. «
Et comme l'yurongnerie engendre la rage (dit Aristote) «
aussi l'imprudence ioincte à la puissance, cause l'insolen- «
ce & la fureur. Et à ceux desquels l'esprit est mal-com- «
posé, ny les richesses, ny les forces, ny la beauté peuuét «
estre estimees bien: ains d'autant qu'elles croistront d'a- «
uantage, elles feront plus de mal à leur possesseur. Ne «
voyons nous pas aussi, que de la plus part des hommes riches, les vns n'vsent point de leurs richesses, pource qu'ils sont auaricieux: les autres en abusent, pource qu'ils sont abandonnez à leurs plaisirs, & ainsi sont-ils tous serfs durant leur vie, ou des voluptez, ou des negoces, & du gaing? Mais celuy (comme dit Platon) qui veult deuenir veritablemét riche, doit mettre peine, non d'accroistre & augmenter sa richesse, ains de diminuer sa conuoi- *Qui est le veritablement riche.*
tise d'auoir: Pour-autant que celuy qui ne met point de «
bornes à sa cupidité, est tousiours pauure & indigét. C'est «
pourquoy la liberté de l'ame du Sage, qui cognoist la na- «
ture des biens externes de ceste vie, ne souffre iamais la «
sollicitude d'iceux: asseuree (comme dit Plutarque) que «
tout ainsi que ce n'est pas l'habillemét qui donne la cha- «
leur à l'homme, mais seulement qui arreste & contient «
au dedans la chaleur naturelle, que l'homme rend de «
soy-mesme, empeschant qu'elle ne se respande parmy «
l'air: aussi que pour estre enuironné de plusieurs riches- «
ses, on ne vit pas plus heureux, ny content, si de l'in- «
terieur de l'ame ne procede la tranquillité, la ioye, & le «
repos. Amasse (dict le mesme Philosophe) force or, assemble de l'argent, edifie de belles galleries, emply toute vne maison d'esclaues, & toute vne ville de tes debteurs: si tu ne maistrises les passions de ton ame, si tu « *D'où procede l'heur & le contentemét.*

„ n'appaises ta cupidité insatiable, & que tu ne te deliures
„ toy-mesmes de toute crainte & sollicitude, tu fais autant
„ pour ton repos, comme si tu versois du vin à vn qui auroit la fiéure. La vie de soy (dit Platon) n'est pas ioyeuse, mais bien de chasser le soin qui nous faict grisonner en desirant des Richesses mediocres. Car la superflue cupidité d'auoir, ronge tousiours nostre cœur. D'où vient que bien souuent on voit entre les hommes, & la pauureté meilleure que les Richesses, & la mort que la vie. Il y a certes aussi vne tres-grande fureur en la conuoitise d'argent: Car ceux qui sont touchez de ceste maladie, vont apres les Richesses auec tant d'ardeur, qu'il semble que les ayans acquises, ils ne doyuent plus auoir de mal: puis faisans fort peu de conte de celles qu'ils

Grande fureur en la cõuoitise d'argent.

„ ont, bruslent du desir d'en auoir d'autres. Comment
„ donques pouuons nous appeller cela bien, lequel n'a
„ point de fin? où l'acquis est commencement du desir d'a-
„ uoir? Le Cheual n'est dit meilleur (disoit Epictete) pour
„ auoir plus à manger qu'vn autre, ny pour auoir le har-
„ nois doré, mais pour estre plus fort, plus viste, & mieux faisant: par-ce que toute beste est iugee pour sa vertu. Et l'homme le sera-il pour ses Richesses, pour ses ancestres, & pour sa beauté? Si quelqu'vn d'auantage pen-

Toute beste est iugee pour sa vertu.

„ se, que par le moyen des Richesses sa vieillesse soit plus
„ aisee à supporter, il s'abuse. Car elles peuuent bien
„ faire iouyr l'homme des voluptez pernicieuses du corps,
„ mais non pas luy oster la tristesse, horreur, & crainte
„ de la mort: ains plustost elles luy sont cause de rengre-
„ gement de douleur, pour penser qu'il les luy faut laisser. En ce brief discours tiré des Anciens, il nous appert assez de la vanité des Richesses, & des pernicieux effects qui en reüscissent, si elles ne sont regies par la raison de vraye prudence. Cy apres il nous fauldra veoir, comme il nous fault bien vser de celles que Dieu nous met en main, & qui nous sont iustement acquises. Ce qui est vne des parties de la Iustice, dont nous auons à traicter. Ce-pendant, à fin que nous n'attachions nostre cœur à chose si friuole, rememorons quelques exemples des sages & illustres personnes, dignes d'im-

mortelle renommee, qui ont du tout contemné, fuy, & mesprisé la conuoitise & amas des Richesses, comme la peste, & ruyne ineuitable de l'ame. Nous lisons de Marc Curie, Consul Romain, & le premier des hommes de son temps, qui eut par trois fois l'honneur du triomphe, pour les victoires insignes qu'il obtint à l'honneur de sa patrie, qu'il faisoit si peu de cas des richesses humaines, que pour toute possession il n'auoit qu'vne petite mestairie aux champs fort mal-bastie, en laquelle la plus part du temps, & quād les affaires publiques le luy permettoient, il se tenoit, labourant & cultiuant luy-mesme le peu de terre qui y estoit. Et comme vn iour quelques Ambassadeurs l'allerent visiter, ils le trouuerent au long de son fouyer, où il faisoit cuire des raues pour son soupper. Et luy presentant de la part de leur Communauté vne bonne somme d'or & d'argent, le refusant, il leur dist, Que ceux qui se contentoient d'vn tel ordinaire que le sien, n'en auoient que faire: & qu'il estimoit beaucoup plus honnorable, commander à ceux qui auoient de l'or, que non pas en auoir. Phocion Athenien estant visité des Ambassadeurs d'Alexandre, ils luy presenterent de sa part cent Talens, qui valoient soixante mille escus, lesquels ce Monarque luy enuoyoit en don. Phocion leur en demandant l'occasion, veu qu'il y auoit tant d'autres Atheniens que luy: Les Ambassadeurs luy respondirent, que c'estoit, pource que leur maistre l'estimoit seul homme de bien & vertueux entre tous les autres. Qu'il me laisse donques (dit-il) & le sembler, & l'estre tel, & luy reportez son present. Si estoit-il homme necessiteux, comme en sert de preuue la response qu'il feit au conseil des Atheniens, qui demandoient quelque contribution volontaire à vn chacun pour faire vn Sacrifice, & ne restant plus que luy à y contribuer: dont ils l'importunoient fort. I'aurois honte (leur dit-il) de vous bailler de l'argent, n'ayant pas encores payé cestuy-cy: leur monstrant vn qui luy auoit presté quelque somme. Philopœmen, Capitaine general des Achaïens, ayant esté cause d'auoir ioinct d'amitié en vne mesme ligue la ville de Sparte auecques la sienne, les Lacedemoniens luy en-

Exemples du mespris des richesses.

M. Curie.

Phocion.

Philopœmē.

uoyerent vn present de six vingts Talens, qui valoient soixante douze mille escus. Lesquels refusant, il s'en alla ,, expres à Sparte : où remonstra au Conseil, que ce n'estoit ,, point les gens de bien, ny leurs bons amis, qu'ils deuoiẽt ,, tascher à corrompre & gaigner par argent: attendu qu'ils ,, se pouuoient à leur besoin asseurer & seruir de leur vertu, ,, sans qu'il leur coustast rien. Mais qu'ils deuoient acheter ,, & gaigner par loyers mercenaires les meschans, & ceux ,, qui par leurs seditieuses harangues au conseil, souloient ,, mutiner & mettre la ville en combustion, à fin qu'ayans ,, les bouches fermees par dons, ils leur feissent moins d'en-,, nuy au gouuernement de la Chose publique. Vn grand Seigneur Persien, s'estant retiré de son pays à Athenes, voyant qu'il auoit grand besoin du support, & de la faueur de Cimon, qui estoit des premiers de la ville, il luy presenta en don deux couppes toutes pleines, l'vne de dariques d'or, & l'autre de dariques d'argent. Ce sage Grec s'en print à rire, luy demandant lequel des deux il aimoit mieux, qu'il fust son amy, ou son mercenaire. Le Per-,, sien luy respondit, qu'il aimoit trop mieux l'auoir pour ,, amy. Reporte donques (repliqua Cimon) ton or & ton argent. Car si ie suis ton amy, il sera tousiours à mon commandement, pour en vser toutes & quantes fois que i'en auray besoin. Anacreon ayãt receu de Polycrate cinq Talens en don, se trouuant l'espace de deux nuicts trauaillé de soucy cõme il les garderoit, & en quoy il les pourroit mieux employer, il les luy reporta, disant, qu'ils ne meritoient pas la peine qu'il en auoit desia pris. Xenocrate refusa d'Alexandre trente mille escus, qu'il luy auoit enuoyé en don, disant, qu'il n'en auoit pas affaire. Commẽt (repliqua Alexãdre) n'a-il pas vn amy? Car quãt à moy, la cheuãce du Roy Darius à peine me peult suffire à departir entre mes amis. Socrate estãt mãdé du Roy Archelaus, à fin qu'il l'allast trouuer, luy promettant de grandes richesses, il luy manda, que la mesure de farine se vẽdoit en Athenes vn double, & que l'eau n'y coustoit riẽ. Par ainsi encores qu'il semble (disoit ce Philosophe) que ie n'aye pas assez de biens, si en ay-ie assez, puis que ie m'en contente. Aussi qu'y a-il necessaire pour l'vsage de nostre vie

Cimon.

Anacreon.

Xenocrate.

Socrate.

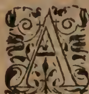
(dit Menander que deux choses, le pain & l'eau? Bias fuy- *Bias.*
ant de sa ville, qu'il voyoit deuoir estre assiegee, sans esperance d'estre garentie, ne se voulut charger de ses richesses, comme faisoient les autres. Dont quelqu'vn luy demandant l'occasion, I'emporte auecques moy (dit-il) tous "
mes biens : entendant les dons & graces inuisibles de l'en "
tendement. Aussi certes l'or & l'argent n'est rien que poul- *Que c'est d'or*
dre, & les pierres precieuses ne sont que grauier de la mer. *& d'argēt et*
Et (comme disoit Pythagore) nous nous deuons persua- *de toute pos-*
der, que ces richesses ne sont pas nostres, lesquelles nous *session terre-*
ne portons encloses en l'ame. Auquel propos Socrate voy *stre.*
ant que Alcibiade se tenoit fier pour la grande quantité de terres qu'il possedoit, il luy monstra vne Carte vniuerselle du monde, luy demandant s'il recognoistroit bien ses terres au territoire de l'Attique. A quoy respondant Alcibiade, qu'elles n'y estoient point descrites : Et quoy (dit lors le Sage) comment te glorifies-tu donques d'vne chose, qui n'a point de part au monde? L'vn des moy
ens que tint Lycurgue, & qui luy seruit à la reformation *Lycurgue des*
de l'Estat des Lacedemoniens, ce fut le desery de toute *cria l'or &*
monnoye d'or & d'argent, donnant seulement cours à v- *l'argent.*
ne monnoye de fer, dont le poids d'vne liure ne valoit que six deniers, bannissant aussi d'entre eux la conuoitise des richesses, qui sont aussi bien cause de la ruïne des Republiques, que des hommes particuliers. C'est ce qui faict dire à Platon, Ie ne veux point que les Princes & Gouuerneurs de ma Republique, ny mes gens d'armes & soldats ayent aucun maniement d'or & d'argent: mais il fault que du public, ce qui leur est necessaire, leur soit donné. Car "
commes les robes longues empeschēt les corps, aussi font "
les grandes richesses l'ame. Si donques nous desirons viure heureusement en tranquillité, & repos de nos ames, a-
uecques ioye d'esprit, apprenons à l'exemple de tant de "
grands personnages, a retirer du tout nostre affection du "
desir des richesses mondaines, n'estimans volonté ny "
plaisir (comme disoit Diogene) ce qui est perissable, & "
qui ne peult rendre l'homme meilleur, mais bien souuent "
pire. Sçachons d'auantage, que (comme dit l'Escritu- *Luc. 16.*
re) on ne peult seruir a Dieu & aux richesses ensemble: "

,, Ains tous ceux qui les appetent, tombent en tentation,
1.Timot.6. & au piege, & en plusieurs desirs fols & nuisibles, qui
,, plongent les hommes en destruction & perdition, dont
,, nous auons iournellement euidens tesmoignages deuant
,, nos yeux: Et en l'exemple que la mesme parole nous enseigne de l'homme enrichy en toute abondance, disant à son ame, que puis qu'elle auoit tant de biens assemblez pour beaucoup d'annees, qu'elle se reposast, & feist grand chere: & toutesfois dés le iour mesme il luy fallut payer le tribut de nature, à sa ruïne & confusion. Nous donques instruicts de l'esprit de sagesse, thesaurisons en Iesus Christ des Richesses permanentes, de Sapience, Pieté, & Iustice, qui seules, par sa grace, nous peuuent faire viure auecques luy eternellement.

Luc.12.

Richesses dõt on doit thesauriser.

De la Pauureté. *Chap. 34.*



ACHITOB. Ores que nous auons veu la nature des Richesses, & les plus cõmũs effects qui en resũscitent, & que nul ne peut doubter, que la principale cause, qui conduit les hommes à les desirer tant ardemment, est la crainte qu'ils ont de tomber en Pauureté, l'estimans par erreur de iugement vn tresgrand mal: ie suis d'aduis, que nous entrions en particuliere consideration d'icelle: à fin qu'vne telle faulse persuasion ne nous deçoyue iamais, & ne nous face fouruoyer du droict chemin de la Vertu.

Cause du desir des richesses.

,, ASER. La Pauureté (disoit Diogene) est vn aide à la Philosophie, & lequel est de soy-mesme docte. Car ce que la Philosophie tasche à faire cognoistre par paroles, la Pauureté le nous persuade és choses.

Pauureté aide à la Philosophie.

AMANA. Les riches (disoit Socrate) ont besoin de
,, beaucoup de preceptes: Qu'ils viuent frugalement & so-
,, brement, qu'ils exercent leurs corps, qu'ils ne prennent
,, point trop de plaisir à les orner, & infinis autres, lesquels
,, la Pauureté d'elle-mesme nous enseigne. Mais oyons Aram discourir plus au long de ce qui nous est icy proposé.

ARAM. Si nous considerons, comme nostre mere cõ-

mune la terre, prodigue à nous donner toutes choses necessaires à la vie de l'homme, nous a ce-pendant mis tous hors de ses entrailles, nuds, & que tels elle nous doit derechef receuoir en son ventre : Ie ne voy point, que nous ayons grande raison d'appeller les vns riches, & les autres pauures : veu que le commencement, l'estre, & la fin de la vie temporelle de tous les hommes ne sont en rien dissemblables, sinon que les vns ont durant ce petit moment de la vie, en abondance & superfluité, ce que les autres ont seulement selon leur necessité. Mais ie trouue bien plus hors de propos, & sans apparence d'aucune raison, que ceux que nous appellons selon l'opinion humaine pauures, soient reputez, voire s'estiment eux-mesmes communément moins heureux que les riches, & par maniere de dire, enfans bastards, & non legitimes, pour n'estre egalement partagez des biens de leur mere, qui sont les richesses du monde, & pour lesquelles on oyt d'eux tât de plainctes & murmures. Car premierement nous ne voyons point, iusques aux plus indigens & souffreteux (si ce n'est par quelque grand & estrange auenture) que aucun soit tellement despourueu, qu'auec quelque peine & trauail (salaire du peché) il ne recouure ce qui luy est de besoin à l'entretenemẽt de sa vie, à sçauoir la nourriture & le vestemẽt, ny que par faute d'iceux, quoy que souuent il en souffre & patisse, plustost il en meure. Mais d'auantage, quant aux vrais biens, eternels, & incomparables de nostre Pere commun, leur part & portion n'est aucunement moindre, que celle des plus riches : Voire bien souuent ils peuuent estre recompensez & auantagez pardessus les autres, en ce que retirez du soing & gouuernement de plusieurs choses terriennes, ils se sentent de tant plus rauis de grace speciale & diuine (s'ils n'y mettent empeschement) à la meditation & contemplatiõ des celestes: dõt il leur est biẽ-aisé de puiser vn grãd & asseuré contentement en ceste vie presente, par l'esperance certaine de l'entiere iouyssance d'icelles, qui leur est preparee en l'immortalité bien-heureuse de la vie seconde. Et n'est rien plus certain, que tout ainsi que le Soleil se voit beaucoup mieux en l'eau claire & nette, qu'en eau

Contre ceux qui pensent les pauures moins heureux que les riches.

Belle comparaison.

trouble ou en bourbier fangeux: aussi la clairté diuine luit d'auantage és esprits non asseruis aux biés du monde, que non pas en ceux-là qui sont soüillez & troublez d'affections & sollicitudes terrestres, que les richesses portent auec elles. C'est ce que Iesus Christ nous a luy-mesme enseigné, disant à çeluy qui luy demandoit ce qu'il deuoit

Matth. 19. faire pour auoir la vie eternelle: Si tu veux estre parfait, ven ce que tu as, & le donne aux pauures, & tu auras vn thresor au Ciel: & vié & me suy: adioustāt encores, Qu'vn riche entrera difficilement au Royaume des Cieux. Quelle folie seroit-ce, si vn Pere de famille partageant ses enfans, à l'vn comme à l'aisné, ou son mieux aimé, il laissast la iouyssance de sa principale maison par heritage, & aux autres, le biē maternel beaucoup moindre, & encores seulement à vie: & ce-pendant de iuger ceux-cy plus auancez & mieux partis, que nō pas l'autre? Et, ie vous prie, quelle comparaison y a-il des plus grandes richesses mondaines transitoires, au bien permanēt des thresors celestes, quand elles ne sont cōparables qu'à vn rien, estans mesmes plus foibles, accompagnees au surplus de maux pernicieux & sans nombre, comme nous en auons traicté? Et que peuuent elles adiouster d'heur & de felicité aux riches par-

Difference du pauure & du riche. dessus les pauures, pour iuger ceux-cy malheureux? Oste aux riches (dit Lactance) l'insolence & la vantance, il n'y aura plus de difference entre le pauure & le riche. Que si celuy qui faict la condition & des vns & des autres, & qui pouruecoit de nourriture aux bestes irraisonnables, nous en depart aussi autant qu'il cognoist en sa prescience eternelle, nous estre de besoin: dequoy nous plaindrōs nous, sinon que, comme heritiers du vice damnable d'ingratitude du premier homme, nous mettions en oubly tant de benefices receus, & qui nous sont iournellement presentez, & promis de sa bonté & grace diuine? En vn festin (disoit Epictete) nous nous contentōs de ce qu'on nous donne, estimans grande impudence & vilanie de demander de celuy qui nous traicte, autre chose d'auantage. Et comment en ce mōde serons nous tant impudens & eshontez de demāder à Dieu des choses qu'il ne nous veult pas dōner, sans nous contenter & seruir de celles qui nous a

donnees liberalement & gratuitement? Il y a plus, que si nous voulons considerer les fruicts grands, voire indicibles, que la Pauureté porte auecques soy, & dont elle nous peult faire iouyr en ceste vie, sans doubte elle se trouuera mille fois plus heureuse que la richesse. Oyons les de la bouche des Anciens. La Pauureté (disoit Aristophane) est maistresse des mœurs. La Pauureté (disoit Arcesilaüs) semble aspre, rude & fascheuse: mais elle est nourrisse d'vne bonne lignee, comme celle qui s'accoustume à la frugalité, & à l'abstinence: Bref, elle est vne eschole de vertu. Les Richesses sont pleines de vices (dit Euripide) mais la Pauureté est accompagnee de sagesse, & tous gens de bien se contentent des choses necessaires. Que s'ils font sacrifice aux Dieux dãs le creux de la main de quelque peu d'encens, ils sont volontiers plustost exaucez, que ceux qui tuent beaucoup de victimes. Car (comme dit Menander) les pauures sont soubs la garde de Dieu: & est meilleur de posseder peu de biens ioyeusement, que beaucoup auec tristesse. Desirer peu (disoit Democrite) faict que la Pauureté égale les Richesses: & si tu ne desires pas beaucoup de choses, peu te semblera bien grand. La Pauureté (disoit Anaximin) rend l'esprit plus aigu, & les hommes plus excellens à tout ce qui est necessaire à la vie humaine. Car elle est tres-bõne maistresse de sçauoir. La vie des pauures (disoit Aristonyme) est semblable à la nauigation le long du riuage de la mer, & celle des riches, à celle qui se faict en haulte mer. Car à ces premiers il est aisé de ietter l'ancre, se mettre à bord, & se sauuer: mais non pas ainsi aux autres: car ils ne sont plus en leur pouuoir, mais de celuy de Fortune. Ne fuy point la Pauureté (disoit Hipsæus) mais l'iniustice. Car nul n'a esté puny pour estre pauure, mais ouy bien pour estre iniuste. Et aussi la vie de l'hõme n'est louable, pource qu'il est riche, mais par ce qu'il est iuste.

Les fruicts grands que porte la Pauureté.

Fuyr l'iniustice, non la Pauureté.

La faim, dit Plutarque, n'engendra iamais adultere, ny la faute d'argent la luxure. Par ainsi la Pauureté est vne briefue temperance. Si tu estois nay entre les Perses, disoit Epictete, tu ne souhaiterois pas demeurer en Grece, mais viure là heureusement. N'es-tu donques pas bien

sot, de ne tascher plustost à viure heureusement en pauureté, puis que tu es nay en icelle, que de t'efforcer auecques tant de trauail d'auoir des richesses, pour y viure? Comme il est meilleur de coucher en vn fort petit lict, e-
" stant sain, qu'en vn grand & spacieux, malade : ainsi il
" vault beaucoup mieux viure auec peu de biens en repos,
" qu'auec abondance en trauail & ennuy : car ce n'est pas
" la pauureté qui cause les ennuis, ny les richesses qui deliurent de crainte, mais la raison faict que l'on ne desire la richesse, & que l'on ne craint point la pauureté. Si les choses auoient la parole aussi bien que nous (disoit le sage Bion) & qu'il leur fust permis de disputer auec nous, la
" Pauureté ne pourroit elle pas dire à bon droict : O hom-
" me, pourquoy combas-tu cõtre moy? Pourquoy m'es-tu ennemie? T'ay-ie desrobé quelque chose? T'ay-ie faict receuoir quelque iniure, ou t'ay-ie priué d'aucun bien? T'ay-ie osté la prudence, la iustice, ou la force : Mais tu

Excellente defense pour la Pauureté.

" crains que les choses necessaires te defaillent. Quoy?
" Les chemins ne sont-ils pas pleins d'herbes & de fructa
" ges, & les fontaines d'eau? N'as tu pas autant de licts,
" comme la terre est grãde, & de couettes & mattelats, que
" de fueilles? N'as-tu pas vn bon cuisinier par mõ moyen,
" faisant de tresbonnes saulses, en la faim? Et celuy qui a
" soif, n'a-il pas vn tresgrand plaisir à boire? Penses-tu que
" homme puisse mourir de faim, pour n'auoir de la tartre,
" ou de soif, pour n'auoir du vin tres-delicieux, rafreschy
" auec de la neige? Tout cela n'est que pour les delices.
" As-tu faute de maison, ayant és villes tant de beaux tem-
" ples? Que sçauroit-on respondre à la Pauureté, quãd elle
" disoit cela? Celuy certes qui a la vertu, possede tous les
" biens, puis qu'elle seule faict les hommes bien-heureux:
" ce qui se peult dire du pauure comme du riche. Car ceux qui pensent (disoit Teles) que la Pauureté empesche la Philosophie, & que les Richesses y aydent, s'abusent grãdement. Qu'il ne soit ainsi, combien y en a-il, qui sont plus retirez par les Richesses de l'estude, que par la Pauureté? Ne voyons nous pas, que les plus pauures sont ceux qui philosophent plus volontiers, & que les riches, à cause de leur argent & negoces, ne le peuuét faire? C'est

pourquoy Theognis a bien dit, que beaucoup plus de gés sont periz d'estre trop saouls, que de faim. Et pour vous faire cognoistre, que la Pauureté est plus heureuse & plus prisee que la Richesse, voyez cest exemple: Que Aristide, nommé le Iuste, fut plustost esleu tout pauure, que tous les riches en Athenes, pour leuer le tribut: Et Callias le plus riche de tous les Atheniés recercha par tous moyés d'auoir son amitié, là où l'autre ne faisoit pas grand conte de luy. Epaminonde ne fut pas appellé demy-Dieu, ny Lycurgue, Sauueur, pour estre abondans en richesses, & serfs de leurs passions : mais par ce que, contents de leur pauureté, ils profiterent infiniement à leur patrie. Nous pouuons donques recueillir du dire de tant de grands & vertueux personnages, vn tesmoignage asseuré du bien & de l'vtilité, qui suiuent ordinairement la condition des pauures. Et pour preuues inuincibles, n'auons nous pas les exemples de la vie d'infinis sages & doctes Philosophes, lesquels quictans volontairement, & mesprisans du tout les richesses, se retiroient en l'Academie, que vulgairemét on appelloit l'eschole de Pauureté, pour y iouyr des tresors de Sapience & de Vertu ? voire, qui plus est, nous trouuons que la Pauureté a esté la seule & principale cause d'enrichir plusieurs de ce tresor indicible, suiuant ce dire d'Aristote, que la calamité est souuent occasion de Vertu. Zenon fondateur de l'Academie des Stoïques, apres auoir possedé grands biens, & faict plusieurs pertes, il ne luy estoit resté qu'vne nauire marchande: laquelle ayant entendu estre perie sur mer, Tu fais bien « fortune (dit-il lors) de me ranger à l'estude de Philoso- « phie: laquelle aussi tousiours du depuis il continua. L'exil & le bannissement de Diogene, chassé de son pays, fut la cause & le commencement de son estude de Philosophie. Et si quelcun trouue cela tant difficile, & comment vn homme pauure peult deuenir sçauant, veu que en estudiant encores faut-il nourrir le corps, voyons ce que Cleanthes respondit à Antigone, Roy de Macedone, qui luy demandoit, s'il tournoit tousiours la meule du moulin: Ouy, Sire (luy dit-il) ie la meine encores, & le fais « pour gaigner ma vie, & ne me departir point de la Phi- «

Exéples que la pauureté a esté plus prisee que la richesse.

Zenon.

Diogene.

Cleanthes.

losophie. Combien estoit grand & genereux le courage de ce personnage-là, qui apres auoir trauaillé, & auec la mesme main qui venoit de tourner la meule, escriuoit de la nature de Dieu,& des cieux! Quelques autres disent, que c'estoit à tirer de l'eau pour vn iardinier qu'il gaignoit sa vie: où il s'employoit la nuict seulement, à fin de vaquer le iour à ouyr disputer les Philosophes. Et cestuy cy me faict souuenir de deux autres Philosophes, nommez Menedeme & Asclepiade, lesquels accusez deuant les Areopagites Iuges souuerains en Athenes, comme gens oiseux,& qui ne possedoient aucuns biens, pour entendre d'eux dequoy ils viuoient: leur response fut, qu'ō s'en enquist à leur hoste qui estoit boulenger. Lequel appellé dist, qu'ils s'employoient tout le long du iour à l'estude des lettres,& la nuict ils sassoient & bluttoiēt sa farine: au moyen dequoy il leur donnoit à chacun vne piece d'argent dont ils viuoient. Mais quoy? Il falloit bien peu de chose à ces anciens Sages pour leur viure: veu que la plus part se cōtentoient de pain & d'eau,& le pl⁹ souuēt d'herbes & de fruict au lieu de pain, comme Pythagore en vescut tousiours: trouuans ce-pendant tant de contentement & de felicité en telle vie, que nous lisons d'vn Philoxene, qui n'auoit encores commencé qu'à gouster les premiers fruicts de ceste profession d'estude, qu'estant du nombre de ceux, que les Atheniens auoient enuoyé pour peupler vne nouuelle ville en la Sicile, en laquelle il luy estoit escheu vne bonne maison pour sa part, auec grand moyen d'y viure à son aise, & voyant que les delices, la volupté,& l'oisiueté, sans aucun exercice de lettres, regnoient en ce quartier-là: quittant tout, & s'en retournant à Athenes, Par les Dieux, dit-il, ces biens icy ne me perdront point, mais bien moy eux. Tant de fruicts, qui se perçoiuent en la Pauureté, donnerent occasion de „ dire à vn Ancien, Que la supporter patiemment, estoit „ vertu de Force: mais la desirer, estoit loüange de Sapien„ce. Or d'autant que quelque raison qu'on puisse alleguer aux hommes, il sera bien difficile, s'il n'est du tout impossible, de les despouiller de haine & crainte de Pauureté, que naturellement ils fuyent: apprenons entre les An-

Menedeme & Asclepiade.

Pythagore.

Philoxene.

Belle sentence.

biens, pour plus n'abuser de ce mot, qui est celuy qui se doit penser pauure. Diogene fut quelquefois visité d'Alexandre, qui luy dist : Ie voy bien, Diogene, que tu es pauure, & as besoin de beaucoup de choses : Pource demande moy ce que tu voudras, & ie le te donneray. A « quoy cest excellẽt Philosophe, mesprisant telles offres de « biens, dont il n'auoit que faire, respondit : Lequel te sem- « ble de nous deux, Alexandre, auoir plus de necessité, & « pour ceste raison estre plus pauure : ou moy, qui ne desire « que ma tasse de bois auec vn petit de pain : ou toy, qui e- « stant Roy de Macedone, t'exposes à tant de perils pour « estendre ton regne, tant qu'à peine le monde suffit à borner ton ambition, & à contenter ton auarice ? Le Monarque admira tant la magnanimité de ce personnage, qu'il dist tout hault ces mots, Si ie n'estois Alexandre, ie serois Diogene. Marius, Consul Romain, faisant la distribution des terres, entre ses citoyens, il leur en bailla à chacun seulement quatorze arpens. Et entendant que « quelques vns ne s'en contentoient pas, ains en deman- « doient d'auantage : Ia à Dieu ne plaise, dit-il lors, qu'il y « ait Romain, qui estime peu de terre, ce qui est suffisant pour le nourrir : Tant entre ces Sages estoit estimee chose belle & louable, le cõtentemẽt de peu, & la suffisance, que de penser seuls riches ceux qui en estoient pourueuz. Et à dire la verité Dieu estãt celuy seul, qui n'a simplemẽt & « absolument affaire de chose quelconque, il est aisé à pre- « supposer, que la plus excellente vertu de l'hõme, & la plus « approchante de la diuinité, doit estre celle qui faict que « l'hõme a besoin de moins de choses. C'est ce q̃ disoit So- « crate, q̃ ne desirer rien (entẽdant des choses du monde) est « aucunemẽt semblable à Dieu. Et cõment appellerõs nous « celuy pauure, qui a l'ame riche de tant de grandes & rares perfections? Ciceron escriuant à Attique, dit : Que l'amy n'est obligé de souhaiter à son amy fors trois choses : qu'il soit en santé, qu'il soit honoré, & non necessiteux. Or que tout cela se trouue en l'hõme tẽperant & magnanime, no' le pouuons apprẽdre des effects de Sobrieté, dont nous auõs cy deuant discouru : de l'Hõneur qui ne s'eslongne iamais de la vertu, nõ plus que l'õbre du corps : & de ce que

Qui est celuy que l'on doit pẽser pauure.

Dire notable d'Alexãdre.

Marius.

Louange du contentement de peu.

Trois choses à souhaiter à son amy.

nous auons touché en nostre present propos, que la nourriture & le vestement selon la necessité, sont mesmes cõmuns aux plus souffreteux : & ainsi l'homme vertueux ne pourra estre dit pauure. Mais cõcedons encores à la commune opinion des hommes mondains, que la Pauureté & necessité des Richesses terriennes fust odieuse & contemptible: si n'y aura-il que celle, qui procede de paresse, d'oisiueté, & d'ignorance, ou bien de folle despense, luxe, & superfluité, qui puisse estre reprochable, honteuse, & à fuyr. Car quand la Pauureté se trouue en vn homme bien viuant, laborieux, diligent, iuste, vaillant, & sage, alors elle luy sert d'vne grãde preuue de magnanimité, & grandeur de courage, pour auoir mis son esprit à choses grandes & haultes, & non pas à de si petites & viles, que sont les Richesses du monde. De ce nombre on peult dire entre plusieurs autres auoir esté Aristide, Capitaine & Gouuerneur de l'Estat d'Athenes, dont nous auons desia faict mention, & lequel apres plusieurs belles & grandes charges, qu'il exerça au biẽ de sa patrie, s'y enrichit si peu, que luy mort, il ne se trouua en ses biens dequoy suffire pour l'enterrer. Et souloit dire, qu'il n'y auoit que ceux qui estoient pauures malgré eux, qui deussent auoir honte de l'estre: Et que c'estoit chose plus rare, & digne de plus grand loüange, de porter vertueusement & magnanimement la Pauureté, que de sçauoir bien vser des Richesses. Ainsi la Pauureté n'est iamais accompagnee de honte, sinon pour ceux qui y tombent par vne negligence, ou mauuais gouuernement des biens que Dieu leur a mis en main, pour en estre fideles gardiens, & dispensateurs és œuures de charité. C'est ce que dit Thucidide, que ce n'est point chose laide de confesser sa pauureté, mais trop bien d'y tomber par sa faute. Faisans donques nostre profit de ce que nous auons icy discouru, despouillons ce vieil erreur, qui est de si long temps és cerueaux des hommes, que la Pauureté soit vn si grand & fascheux mal, laquelle plustost est cause d'infinis biens: & disons auec Pythagore, qu'il est beaucoup meilleur d'auoir l'esprit tranquille & reposé couchant sur la terre, que d'estre pertroublé en vn lict doré. Mais cognoissons d'auantage,

Quelle pauureté peut estre odieuse.

Aristide fort pauure.

d'auantage, que posseder peu de biens terriens, ne doit point estre appellé Pauureté: d'autant que toute plenitude de richesses abonde en la cognoissance & asseurance de la grace & bonté paternelle de l'autheur & createur de toutes choses, laquelle il presente liberalement à tous sans acception de pompe ny de grandeur. Et que au surplus, quand continuant le soin qu'il luy plaist prendre de nous, il nous donne, soit mesmes en trauail & sueur, dequoy nous nourrir & vestir, en toute simplicité & modestie, & selon nostre necessité, nous serons ingrats, & du tout indignes de l'assistance de son ayde & faueur, & de ses promesses eternelles, si non contents, & sans le glorifier de nostre condition, nous nous plaignons, ou admirons & affectionnons celle des autres, exposans ainsi de volonté nostre primogeniture pour vn desir de gourmandise, au lieu de nous conseruer la possession de l'heritage diuin, où est la perfection de toute gloire, repos, & contentement.

Où il fault chercher plenitude de Richesses.

De l'Oisiueté & Paresse, & du Ieu. Chap. 35.

ARAM. Deux choses estans la cause de toutes les passions des hommes, à sçauoir la Douleur, & le Plaisir, ils desirent tousiours l'vne, & fuyent & craignent l'autre. Mais l'occasion du plus grand mal qui leur en aduient, est, que ces desirs & affections sont dés le commencement nees auecques eux, croissent & augmentent vn bien long temps auant qu'ils puissent auoir aucun iugement formé par la vraye intelligence des choses: dont tant par nature, qui de soy est plus encline au mal qu'au bien que par plus longue habitude au vice, ils sont aisément poulsez à suyure l'appetit de leur sensualité, où ils iugent faulsement consister le plaisir, & pensent que ce soit douleur que de ne luy complaire. Ainsi guidez d'imprudence, cheminans comme aueugles, ils experimentent ordinairement vne fin toute contraire à leurs intentions. Comme nous pouuons voir en ceux, qui se proposans de viure à leur aise, en ioye, repos & plaisir,

Comme on est poulsé à suyure la sensualité.

quittent toute entremise des choses serieuses, & propres de l'excellence de vertu, pour viure en Oisiueté: de laquelle ensorcellez, ils reçoiuent plusieurs faulses voluptez, qui leur causent plus grand nombre de douleurs & miseres, lesquelles ils pensoient bien euiter: Ainsi que discourans de ceste ennemie de toute vertu, Oisiueté, & qui est du tout contraire à la Perseuerance, l'vne des parties de Force, nous pourrons mieux entendre. A vous donques (Compagnons) ie propose le discours de ceste matiere.

ACHITOB. Encores que nous ayons faulte d'vne grande excellence d'esprit, si ne nous fault-il pas se laisser aller à l'Oisiueté, ains perseueramment ensuyure ce que „ nous auons sagement esperé d'obtenir. Car (comme dit E„ rasme) ce qui se faict & reïtere souuent, & est repris per„ seueramment, se paracheue à la fin.

„ ASER. Les hommes ne faisans rien, dit Ciceron, appren„ nent à mal-faire: & par Oisiueté les corps & les ames sont mis en langueur: mais par labeur on obtient les choses grandes, voire le trauail est vn ouurage apres la mort. Escoutons donques Amana, qui traictera plus amplemét ce qui nous est icy proposé pour nostre instruction.

Le trauail est vn ouurage perpetuel.

AMANA. Comme nous admirons & honorons de tres-grandes loüanges ceux, esquels il nous semble que nous pouuons remarquer des excellentes & singulieres vertus: Aussi nous mesprisons ceux, que nous pensons n'auoir ny vertu, ny cœur, ny force, & que nous voyons ne profiter ny à eux, ny à autruy, pour n'y auoir en eux ny labeur, ny industrie, ny soing, ains demeurent oisifs & paresseux. Et à dire la verité, de telles gens les mœurs, les conditions, & le naturel se corrompent du tout: & la conuersation en est odieuse, inutile, & à fuyr: l'Oisiueté estant mere & nourrice du vice, qui perd & gaste tout. Et pourtant estoit tresbien ordonné en la primitiue Eglise, que chacun vescust de son propre labeur, sans que les oiseux & paresseux consummassent inutilement les biens de la terre. Laquelle raison donna lieu à ceste ancienne ordonnance Romaine, racontee par Ciceron en son liure des Loix: Qu'aucun Romain n'eust à

L'oisiueté est mere du vice.

aller par les ruës de la ville, s'il ne portoit l'enseigne de ce dont il viuoit. De sorte que Marc Aurele faisant mention de la diligence des anciens Romains, escrit, qu'ils s'employoient tous auec telle ardeur aux labeurs & trauaux, qu'vn iour, qu'il estoit necessaire d'enuoyer vne lettre à deux ou trois iournees de la ville, ils ne peurent trouuer en toute la cité vn homme oisif pour la porter. Ce grand Orateur & Philosophe Ciceron nous voulant enseigner en quelle haine nous deuons auoir l'Oisiueté, comme estant contre nature, il monstre que les hommes sont veritablement nais à bonnes operations, & que nostre ame nous en doit seruir d'vn suffisant & inuincible argument, veu qu'elle n'est iamais arrestee, ains sans cesse en mouuement & action. Et pour la mesme cause il loue grandement Scipion, lequel souloit dire, " n'estre iamais moins en repos, que quand il reposoit. Dõ" nant par là à entendre, que quand il n'estoit occupé des affaires importantes le public, que les siennes particulieres, & recherche de la Science ne l'épeschoient pas moins, " & que lors de la solitude, il se conseilloit auecques soy" mesme. Il semble, dit ce Pere de l'eloquence, que la natu" re requiert plus de l'homme des actions pour le profit des " hommes, que la cognoissance parfaicte de toutes choses: d'autant que ceste cognoissance, & contemplation des œuures de la nature, sembleroit estre manque & defectueuse, si aucune action ne la suyuoit; là où l'action vertueuse profite à tous les hommes, suyuant ce pourquoy la nature nous a engendrez: qui faict assez paroistre, qu'elle est meilleure & plus excellente. Par ainsi, si ceste vertu, par laquelle la societé humaine est conseruee, n'est cõioincte à la cognoissance des choses, ceste cognoissance semblera estre morte & inutile. C'est pourquoy le Philoso" phe Chrysippe disoit, Que la vie des gẽs d'estude oiseux " ne differoit en rien de celle des voluptueux. Aussi il ne faut pas que nous philosophiõs par maniere de passetẽps, mais à fin que nous profitiõs à nous & aux autres. Que si l'action est tant necessaire auecques l'estude & contemplatiõ, pour rendre vne vie heureuse, ou autremẽt qu'elle

L'Oisiueté est contre nature.

Combien l'action est necessaire à la vie louable.

est comme morte & oiseuse: que dirons nous de celle qui est destituee & d'estude & d'action, sinon qu'elle est plus bestiale que humaine? Et combien de milliers d'hommes y a-il au monde, qui viuent de ceste façon, & plus en France qu'en autre nation? Voire qui plus oisifs, & avans moins de soing que les bestes brutes, negligent mesmes de se pouruceoir des choses necessaires à la vie presente?

Precepte de Pythagore. Entre les preceptes enigmatiques, que Pythagore donnoit à ses disciples, cestuy-cy en estoit l'vn: Garde toy ,, bien de te seoir sur le boisseau: voulant dire, que sur tout ,, il falloit fuyr l'oisiueté & la paresse. Aussi quand nous voudrons entrer en consideration des maux qui en reüssissent, il n'y a point de doubte, que nous ne les fuyons comme pestes de nos ames, & fort à craindre en vne Republique, pource qu'elles ouurent la porte à toute iniustice: allument le feu de sedition, qui donne la vogue à toute espece d'impieté: & sont d'auantage cause de faire trouuer infinies faulses & pernicieuses inuentions, pour remedier à la pauureté, qui sort le plus souuent de la mesme source d'Oisiueté.

Exẽples notables des anciens pour remedier à l'oisiueté. Ce fut ce qui donna occasion aux sages & anciens Roys d'Egypte, d'employer leur peuple oisif à fossoyer la terre, & en tirer & construire les grandes Pyramides, dont la principale est mise par les Historiens entre les sept merueilles du monde, n'ayāt peu estre paracheuee de toute œuure, qu'en l'espace de vingt annees, encores que trois cens soixante mille hommes y ayent besongné continuellement. Les Capitaines & Chefs d'armees des Romains, ne doubtans moins en leurs exercites, qu'au dedans de leurs villes, les dangereux effects de l'Oisiueté, faisoient trauailler leurs soldats aux fossez, quand ils n'estoient point pressez de

Marius. leurs ennemis: comme Marius en feit du long du Rhosne.

Claude. Et l'Empereur Claude iouyssant d'vne paix asseuree, feit faire le Canal Fucin pour accommoder Rome des bonnes eaux: auquel œuure furent employez par l'espace de douze ans entiers, trente mil hommes par chacun iour.

Adrian. Adrian, quand il se voyoit la paix generale en son Empire, il entreprenoit continuellement nouueaux & loingtains voyages, ores és Gaules, ores és Alemai-

gnes, ores en Asie, & autres pays estranges, y faisant marcher ses gens de guerre, disant que c'estoit de crainte que deuenans oisifs, ils ne se corrompissent, & meissent en oubly la discipline militaire, & par ce moyen ils fussent cause de nouuelletez. Et semble que ç'ait esté l'occasion, pour laquelle vn sage Romain conseilla au Senat, qu'on ne destruisist point Carthage, de peur que les Romains asseurez par la totale subuersion d'icelle, qui seule lors leur tenoit teste, deuinssent oiseux. Et pourrions aujourd'huy à bon droict dire d'eux, que ç'a esté par vne oisiueté lasche & couarde, qu'ils ont du tout perdu la splendeur & vertu de leurs peres. Les Ephores, Gouuerneurs de l'Estat de Lacedemone, meus d'vne mesme raison que le Romain Scipion Nasique, apres auoir entendu la prise & saccagement d'vne grande ville, où leurs gens estoient entrez, dirent, que l'exercice de leur ieunesse estoit perdu: Et manderent au Chef de l'exercite, qu'il ne destruisist pas de mesme vne autre ville, qu'il auoit assiegee, par ces mots, N'oste pas la queuë, qui aiguise les cœurs de nos ieunes gens. Gelon, Roy de Syracuse, menoit souuent son peuple aux champs, autant pour labourer & planter, comme pour guerroyer: tant à fin que leurs terres en valussent mieux, estans bien cultiuees, que pource qu'il craignoit qu'ils ne deuinssent pires, à faulte de trauailler: Tant tous les anciens Sages redoubtoient les pernicieux effects de l'Oisiueté & paresse, qui aneantissent & corrompent la bonté de nature, au lieu que diligence & exercitation en la bonne nourriture en corrige la mauuaistié. Car tout ainsi (dit Plutarque) que les eaux cachees, pource qu'elles sont couuertes & ombragees, & qu'elles croupissent, se putrefient aisément: aussi " ceux qui ne s'employent, & demeurent oisifs, ores qu'ils " ayent quelque chose de bon en eux, ne le faisant point " sortir dehors, & n'exerçant les naturelles facultez qui e- " stoient nees auec eux, ils se corrompent, perdent & en- " uieillissent. Et, qui pis est, dit Platon, comme par grands, " aspres & continuels labeurs, la concupiscence & la lu- " xure sont esteinctes, aussi sont elles allumees par Oisi- " ueté. Le nonchalant & paresseux ne peult pas mesmes "

Scipion Nasique.

Les Ephores.

Gelon.

Belle comparaison.

Les fruicts de l'Oisiueté, & le biē qui reuscit de ses contraires.

trouuer les choses qui sont faciles. Mais il n'y a rien (dit Seneque) à quoy ne puisse paruenir vn labeur assidu, & par soin & vigilance l'on vient au dessus des choses les plus difficiles. La fortune (dit vn Poëte) donne aide & faueur à ceux qui mettent hardiment la main à l'œuure, & abbat & repoulse les timides & pusillanimes. Croyons (disoit Pythagore) que les choses laborieuses nous meneront plustost à la vertu, que les delicieuses. Et (comme dit Hesiode) les Dieux ont mis la sueur deuant la vertu: & longue, difficile & aspre est la voye qui nous mene à icelle. Dieu (dit Plutarque) est esperance de vertu, & non
» pas excuse de lascheté. Le bon Pilote voyant approcher
» la tempeste, inuoque les Dieux, à fin qu'ils luy facent la
» grace d'en eschapper: mais ce-pendant il prend en main le timon, il baisse l'antenne, & tasche, en amenant la maistresse voile, à se ietter hors de la mer tenebreuse. Hesiode commande au laboureur de faire ses vœuz à Iupiter & à Ceres, auant qu'il laboure ny seme: mais c'est en ayant la main sur le manche de la charrue. Platon escriuant ses Loix, defend que l'on n'aille prendre de l'eau chez son voisin, que premierement on n'ait fouillé & creusé dedans sa terre iusques à l'argille, & que l'on ait veu que le lieu n'engendre point d'eau. Aussi il faut que la loy pour-
» uoye à la necessité, non pas qu'elle fauorise la paresse &
» lascheté. C'est par elle, que nous laissons perdre ce qui nous est desia bien acquis: & par la diligence nous venōs à acquerir ce que nous n'auons point, & qui nous peult
Prou.24. estre necessaire. I'ay passé (dit le Sage) aupres du champ de l'homme paresseux, & aupres de la vigne de l'homme de cœur failly: Et voicy, par tout là s'estoient esleuees des espines, & les orties auoient couuert le dessus. C'est la Paresse & negligence, qui font que l'homme par faulte de bon sens & de cœur ne se soucie d'acquerir ce qui luy faict besoin: pource qu'il craint de le perdre. Dont il s'ensuyuroit (chose tres-absurde) que rien, si cher & precieux soit-il, ne se deuroit cercher ny desirer, veu que toutes choses sont subiectes à mutation, & que le sçauoir par grandes maladies & autres inconueniens se peult diminuer & perdre. L'Oisiueté & la Paresse ne nuisent pas

seulemēt à l'ame, mais aussi beaucoup à la santé du corps. Voire le repos que l'on prend par negligence, est beaucoup plus dōmageable à la personne, que l'exercice laborieux. Et ceux qui pensent, que la santé pour se bien cōseruer, ait necessairement besoin d'vn cōtinuel repos, prenans ce beau pretexte de ne s'empescher d'affaires que le moins qu'ils peuuent, principalement de celles qui concernent le bien public, cōme aussi de trauailler en l'estude de la Sapiēce, ils ne sçauroient estre mieux comparez, qu'à ceux qui vouldroient, pour bien contregarder leurs yeux, ne les employer point à regarder: ou bien leur voix, par ne point parler. Toute sorte de vie reçoit & maladie & santé. Mais l'hōme qui est sain, ne sçauroit mieux faire pour entretenir sa santé, que de s'employer à plusieurs beaux & bons offices d'humanité. Voire nous deuons encores passer oultre, & dire auec Socrate, que les hommes maladifs ne doyuent pas tant auoir de soing de leur santé, qu'ils en delaissent les estudes, & exercices de la vertu: veu que nous deuons faire peu de conte de mourir. C'est pourquoy Plutarque insiste fort contre ce precepte Epicurien, Cache ta vie, mis en auant par Neocles, frere d'Epicurus, voulāt persuader, à qui vouldroit viure heureux, de ne s'entremettre d'affaire quelconque publique. Mais bien au contraire (dit ce Philosophe) il est deshōneste de viure en sorte que personne n'en sçache rien. Es-tu vicieux? mōstre toy à ceux qui auront le moyē de t'admonester, corriger, & guarir, & t'amende, & te repens. Si en la sciēce naturelle tu as appris à louër en cantiques Dieu, sa iustice, & prouidence diuine, ou en la science morale, la loy, la societé humaine, le gouuernement de la Chose publique, & en iceluy l'hōneur, & non pas le profit: ne cache point ce talent, ains enseigne le aux autres, & te donne à eux pour exemple de biē faire, & de profiter à vn chacun. O conseil diuin, sortant de la bouche d'vn Ethnique, autāt necessaire d'estre auiourd'huy pratiqué, cōme nous le voyons mesprisé de tant de sages mondains, qui se disent auoir l'entiere & salubre reformation de nos Estats de la France en leur teste, mais qu'il n'est pas encores tēps d'en parler: viuans ainsi les vns oisifs & reclus, pour ne se don-

L'Oisiueté et la paresse nuisent à la santé.

Sentence notable.

Que l'on ne doit cacher sa vie.

Contre les sages de ce tēps.

ner point tant de peine, & les autres faisans encores pis, en maintenant la corruption de l'Estat, & adherãs sciemment à sa ruyne. Mais poursuyuons à veoir les fruicts d'Oisiueté. C'est de sa source, que l'ignorance maudite s'abbreuue & entretient, & toutes voluptez suyuies d'amertume & de douleur en decoulent, lesquelles nous retirent des vertueuses occupations, pour nous employer en toutes choses de neant, qui ne sont ny bonnes ny hõnestes, ny profitables, ains plustost nuisibles & trespernicieuses: Entre lesquelles nous pouuons remarquer le

Du Ieu & de ses effects. Ieu, qui est autant commun entre nous, & non moins à blasmer, que nulle autre imperfection: veu que son fondement n'est que sur le gain & auarice, ou bien sur la perte du temps. Les effects mal-heureux qui produit tous les iours, comme querelles, meurtres, blasphemes, piperies, ruynes de maisons & familles, nous donnent assez suffisant tesmoignage de l'infamie de sa nature. Aussi a-il esté en telle horreur entre les Sages anciens, que nous li-

Notable. sons de Chilon, enuoyé de Lacedemone a Corinthe, pour traicter l'alliance de ces deux peuples, que y ayant troué les Gouuerneurs ioüans aux dez, il s'en retourna sans
„ vouloir parler de sa charge: disant, Qu'il ne vouloit ma-
„ culer la gloire des Spartains d'vne si grande ignominie,
„ que de prendre societé auec des ioüeurs de dez. Combien d'heureux siecles nos peres ont passé, sans auoir ouy par-

Lydiens inuenteurs des Ieux, & pourquoy. ler d'vn si malheureux exercice! Et dit-on, que les Lydiés furent les premiers inuenteurs des Ieux: mais que ce fut, estant leur pays reduit en grande necessité de viures, à fin de trouuer, en ioüant, vn aide & moyen de mieux supporter & resister à la faim, passans de deux iours l'vn à iouër, sans mãger aucune chose. Ce qu'ils continuerent par l'espace de vingthuict ans, preseruant ainsi leur pays d'vne generale famine, par la bonne espargne qu'ils faisoient de leurs prouisions. Mais nous voyons auiourd'huy, que tant s'en fault que le ieusne compense la faulte d'vne si vilaine occupation, que au contraire elle est suyuie de toute dissolution, gourmandise, luxe & superfluité. Ce qui ne se voit que trop en ces nouuelles facultez de gens sans soucy, qui nous ont appris ce beau Prouerbe, qu'il

valloit mieux perdre que chommer. Mais s'ils auoient cognoissance de la perte inestimable qu'ils font, non pas de leur argent,dõt ils abusent, ains que la chose plus precieuse que l'on sçauroit despendre, & qui ne se peult iamais recouurer, à sçauoir le temps, ils diroient tout au contraire, Que le perdre est encores pis que le chommer: en ce qu'il est cõioinct auec vne mauuaise action, qui necessairement reüscit au detriment de soy-mesme, ou du prochain,ou bien souuẽt de tous les deux. Entre plusieurs belles & sainctes ordonnances que Alphonse fils de Fernande Roy d'Espagne, faisoit obseruer aux Cheualiers qu'il institua de l'ordre de la bande, dont il voulut estre auec tous ses enfans, ceste-cy estoit estroictement gardee, que nul des Cheualiers osast iouër argent aux cartes ou dez, ny aussi donner consentemẽt d'en iouër en sa maison, à peine de perdre ses gages pour vn mois, & luy estre defendu vn autre mois & demy l'entree au Palais du Roy. Or pource que la nature de l'homme ne pourroit porter vn labeur continuel, & que l'occasion ne se presente pas tousiours de trauailler: il nous sera permis, suyuãt le precepte de l'Academie de Platon, d'employer nostre loisir à quelque passetẽps honneste,& Ieu de plaisir moderé,non eslongné de l'estude ny de la vertu:: qui ne sera blasmable en nous, vsans d'iceluy comme du repos & du sommeil, apres auoir satisfaict aux affaires graues & serieuses, selõ le don & faculté de nos esprits: Nous proposans au surplus les exẽples de la vie de tant d'illustres & graues personages, qui ieunes & vieux ont tousiours trauaillé pour le bien & vtilité d'vn chacun, estimans a grand honneur de finir leurs iours en vn tant loüable exercice: selon ce dire d'Erasme, Que en vain suit-on le bien,& s'efforce-on « à biẽ faire,si deuant la fin de la vie on s'arreste. Car celuy là perd son temps de courir legerement,qui deuant qu'arriuer au bout de la carriere se lasse. Il ne te sera rien im- « possible (dit le mesme Autheur) pourueu que le cœur ne « te faille. En la sente du Seigneur ne passer oultre, est au- « tant comme de s'en retourner: Voire il seroit beaucoup « meilleur n'auoir pas commẽcé, que de ne perseuerer pas. « C'est aussi ce que nous enseigne Ciceron, qu'il ne suffit

Combien le temps est chose precieuse.

Ordonnance d'Alphonse contre le Ieu.

Comme il se fault recreer.

De la perseuerance.

pas de ſçauoir cognoiſtre que c'eſt qu'il fault faire : mais il fault demeurer ferme & arreſté en ce, que nous auons vne fois par meur & bon conſeil reſolu. Et ores que on n'eſpere point de paruenir à la perfection, ſi ſe fault-il efforcer d'y attaindre. Pluſieurs (dit-il) debilitez de deſeſpoir, ne veulent pas entreprendre ce qu'ils craignent ne pouuoir paracheuer : Mais il fault que ceux qui veulent acquerir de grãdes choſes & tres-deſirables, experimentét & facét preuue de toutes voyes. Que ſi quelqu'vn n'a ceſte excellence d'eſprit & grandeur de cœur de la nature, ny la cognoiſſance de toutes les bõnes diſciplines, qu'il ſuyue le cours auquel il pourra paruenir. Car encores eſt ce grande louãge à celuy qui pourſuyuoit les plus excellétes choſes, de ſ'arreſter, ne pouuant mieux, aux ſecõdes & troiſieſmes. Les choſes prochaines des parfaictes ſont

De ne perdre courage en cerchant la perfection.

» grandes. Ce ſera donques noſtre deuoir de demeurer fer-
» mes & conſtans en la maniere de viure bonne & louable, q̃ nous aurons dés le cõmencement choiſie: tellement que la fin de noſtre vie, ſoit auſſi le bien viure, au profit de la ſocieté humaine: fuyans tellemét l'Oiſiueté, que nous diſions auec Caton, que l'vne des choſes, dõt nous penſons eſtre tenus de nous repentir le plus, eſt, ſi nous ſçauons auoir paſſé vn iour entier, ſans auoir rien faict & appris. Dont Phocylide nous voulant bien inſtruire, diſoit, Que

Dire de Catõ cõtre l'Oiſiueté.

» nous ne deuiõs point nous endormir le ſoir, premier que
» d'auoir rememoré par trois fois les actions du iour paſſé, nous repentãs du mal, & nous reſiouyſſans du bien. Apelle, le plus excellent de tous les peintres qui fut iamais, ne paſſoit vn ſeul iour ſans tirer quelque ligne, pour combattre (ainſi qu'il diſoit) comme d'vne fleche l'Oiſiueté. Aeleas, Roy de Scythie, diſoit luy ſembler qu'il ne differoit de rien de ſon palefrenier, quãd il eſtoit oiſif. Denys l'ancien, enquis ſ'il eſtoit iamais oiſif, reſpondit, Dieu me

Inſtruction notable & exemples.

Apelle.

Aeleas.

Denys.

» garde que cela iamais m'aduiẽne: Par ce que l'arc, comme
» dit le cõmun prouerbe, pour eſtre trop tendu, ſe gaſte &
» ſe rõpt, & l'ame pour eſtre trop laſchee. C'eſt ce que do-
» ctemét voulut enſeigner Maſſiniſſa Africain, duquel Polybe eſcrit, qu'il mourut en l'aage de quatre vingts & dix ans, & qu'il laiſſa mourant vn fils aagé ſeulement de qua-

Maſſiniſſa.

tre ans: & que vn peu auant que mourir, apres auoir desfaict les Carthaginois en vne grosse bataille, on le veit le lendemain deuant sa tente mangeāt du gros pain bis, disant à quelques vns qui s'en esmerueilloient, Que comme le fer est clair & reluisant, tant que la main de l'homme en vse, & la maison, où il ne se tient personne, tōbe en ruïne, ainsi que dit Sophocle: autant en est-il de ce lustre, de celle splendeur & lumiere de l'ame, de laquelle nous discourons, nous entendons, & rememorōs. La mesme raison faisoit dire à Darius, le pere de Xerxes, qu'aux temps perilleux, & affaires dangereux, il deuenoit de plus en plus sage. Aussi la sciēce politique, qui est vne prudēce, vn sens rassis, vne iustice, & vne experience, qui sçait bien en toutes occurrences choisir & prendre le poinct de l'occasion, ne se peult entretenir, qu'en faisant & maniant affaires, en discourant & en iugeant. Or pour conclure nostre present traicté, cognoissans que nous sommes naiz à toute action vertueuse, fuyons l'Oisiueté & la Paresse, sources de toute iniustice & pauureté, & qui resueillent infinies passions de l'ame, & causent plusieurs maladies au corps, iusques à l'entiere ruïne de tous les deux: Et embrassons diligēce, soin, trauail & estude, seures guides pour nous mener à la fin, pour laquelle nous deuons viure, à sçauoir en glorifiant Dieu, profiter à nous-mesmes en choses honnestes, & à tous ceux auec lesquels nous viuons, où gist tout l'heur & contentement de la vie des gens de bien. Et ne doutons point que tout tēps qui se passe autrement, est temps perdu que tousiours les temps de soy sont vns, mais celuy qui est employé a la vertu, au regard de nous est bon, & celuy que l'on employe inutilement & aux vices, est mauuais. Apprenons à ne nous laisser iamais d'effectuer ce que nous aurons vne fois cogneu de nostre deuoir, veu que sans la perseuerance, ny celuy qui combat, peult obtenir la victoire, ny la palme le vainqueur, mais celuy qui perseuerera iusques à la fin, sera sauué. Regardons donques, que nous facions profiter le Talent qui nous est donné en garde: à fin que nous ne soyons trouuez seruiteurs mauuais & inutiles deuant celuy, auquel il nous fault mesmes rendre compte de toute parole oisiue & perduë.

Excellente comparaison.

Darius.

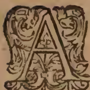
Comme la science politique s'entretient.

Guides seures à la meilleure fin.

Matth. 10.

De l'Ennemy, de l'Iniure, & de la Vengeance.

Chapitre 36.



AMANA. Ayãs iusques icy par trois iournees discouru (selon nostre iugement) de toutes les parties de la vertu de Force, & des loüables effects qui en reüsciſſent, à la correction de plusieurs vices & imperfections qui abondẽt en la nature de l'hõme, il me semble, que pour paracheuer nostre apres-disnee, nous deuons encores reprendre & continuer le propos par nous cy deuant encommencé (comme aussi nous le promismes lors) d'vn des plus principaux poincts, concernans la vraye magnanimité & grandeur de courage, qui regarde nos ennemis, pour cognoistre plus particulierement de nostre deuoir enuers eux, & du bien dont ils nous peuuent estre cause, en supportant genereusement leurs iniures, & laissant tout desir & appetit de vengeance.

Belle comparaison. ARAM. Comme les Abeilles industrieuses cueillent du tres-acre thim, le plus doux, & le plus sec miel: ainsi le sage & vertueux, disoit Xenophon, sçait tirer profit & vtilité de ses ennemis: desquels nous nous deuons bien ,, garder de nous venger, de sorte, comme dict Theophra- ,, ste, que nous facions plus de dommage à nous-mesmes, ,, que non pas à eux.

,, ACHITOB. C'est le propre, dit Ciceron, des illustres ,, personnes, & cœurs magnanimes, de mespriser les iniu- ,, res qui leur sont faictes par hõmes apertement meschans, ,, desquels il est mesme deshõneste d'estre loué. Or sus dõques, Aser, enseigne nous en ceste matiere, où nous auons si grand besoin d'instruction.

Diogene. ASER. Le Philosophe Cynique disoit, que pour sauuer vn homme, & le rendre bien-heureux, il luy estoit necessaire d'auoir de bons amis, ou d'aspres ennemis, à fin que ceux-là par bonnes & sages remonstrances, & ceux-cy par oultrageuses iniures, le retirassent de malfaire. Et vrayement si nous considerions le profit & l'vtilité qui nous peult reuenir de celuy, qui de gayeté de

cœur,& ſans luy en auoir donné occaſion (comme noſtre deuoir eſt de n'offenſer perſonne) ſe rend noſtre ennemy, en nous y gouuernant par la raiſon d'vne vraye prudence Academique : oultre que nous rendrions les effects du titre que nous portons,& de la fin de noſtre eſtre, tãt s'en fault que nous deuſſions hayr vn ennemy, que nous penſerions pluſtoſt luy eſtre tenus & obligez, pour le grand bien dont il nous ſeroit cauſe. Qu'il ne ſoit ainſi, n'eſt-ce pas vne des proprietez du Vice, de nous rendre plus honteux deuant nos ennemis, faiſans vne faulte, que non pas deuant nos amis? Ne tenons nous pas noſtre ennemy pour eſpie & emulateur de noſtre vie? Si quelque imperfection regne en nous, qui eſt-ce qui plus librement nous la fera entendre, que celuy qui nous hayt, lequel ne ſera pareſſeux de la publier par tout? Pour ceſte raiſon Plutarque appelle l'ennemy, vn maiſtre qui ne nous couſte rien, par lequel nous apprenons ce qui nous peut grandement profiter, & que nous ne ſçauons pas. Et à ce propos il recite en ſes Apophthegmes, qu'vn Capitaine Athenien ſe plaignant à Ariſton Chef des Lacedemoniens, que ſes genſd'armes blaſonnoient ceux d'Athenes : Si (luy dit Ariſton) les Atheniens prenoient bien " garde à ce qu'ils font, ils ne ſeroient en peine de ce que " les Spartiates peuuent dire d'eux. Ces choſes par nous " bien conſiderees, ſi nous auons des ennemis, ils ſeront cauſe de nous rendre plus craintifs & retenus à faillir, & plus ardens & diligens à bien ordonner nos mœurs, conduire nos actions, & reformer & corriger nos imperfections. Mais regardons vn peu comme les genereux & magnanimes ſelon le monde en vſent auiourd'huy. Les blaſmes & iniures de l'ennemy ſe pourront trouuer aucunement ſupportables entre les moins ignorans, de ceux qui ſe diſent tant curieux obſeruateurs, & prompts defenſeurs du poinct de l'Honneur, pourueu qu'elles ne ſoient dictes en leur preſence : Pource qu'ils diſent ne pouuoir eſtre offenſez de ce que l'on dit d'eux en leur abſence:& que ceux qui en parlent, ne ſe trouueroient aſſez aſſeurez,pour leur dire & maintenir en barbe ce qu'ils detractent d'eux : voulans ainſi par ces foibles raiſons, que

Pourquoy on eſt tenu aux ennemis.

La façõ dont on ſe gouuerne auiourd'huy enuers ſes ennemis.

les autres iugent du blasme & de l'iniure, pour les croire ou descroire, par la force de leurs bras, & non pas de la verité du faict: Dont ils rendent aussi sans profit & amendement de leur vie, ce qu'ils entendent auoir esté blasmé en eux. Il y en a d'autres, lesquels au simple rapport que l'on leur faict, se sentent grandement outragez & offensez de ceux qui ont mal-parlé d'eux, & deliberent incontinent de s'en venger. Mais en cecy ils s'accordent tous, que si quelcun s'attache librement à vn autre par iniure, ils veulent aussi tost, que l'espee soit iuge du different. Que dis-ie, pour iniure? mais pour vn Ouy, ou Nenny, l'vn se tient aussi tost desmenty, ou braué: la mort seule de l'vn, ou des deux ensemble, & bien souuent de leurs meilleurs amis, pouuant (comme il leur semble) satisfaire à la reparation de l'offense presupposee, & le tout pour ce vain honneur du monde. O furie detestable, qui ne se trouue és bestes les plus cruelles! lesquelles espargnent le sang de leur sexe, & qui est indigne que lon perde temps à la blasmer, se rendant d'elle-mesme tant odieuse, qu'elle ne se peult seulement nommer qu'auec honte, tremblement, & horreur! Car il n'y a homme si grossier d'entendement, qui ne sçache l'effusion du sang estre defenduë de Dieu: & que l'outrage n'estant aucunement permis, encores moins le Chrestien doit s'oublier iusques là, que d'occire vn autre, si ce n'est son corps (auec necessité) defendant, ou pour le seruice de son Prince, & bien de son pays en guerre iuste. Entre tous les sententieux dicts que nous lisons du sage Socrate, & les œuures admirables de Platon son disciple, ie ne trouue rien de plus diuin, ny digne de plus grande loüange, que ceste sentence tant de fois par eux repetee, qu'il ne se fault venger aucunement: veu que mesmes au temps qu'ils la disoient, il estoit permis au peuple d'Israël, pour la dureté de leurs cœurs, de vouloir mal à son ennemy. Ce n'est pas chose iuste (disoit iceluy Socrate) d'offenser quelcun, encores qu'il nous eust outragé. Car l'homme de bien ne doit iamais faire mal: & est beaucoup meilleur d'estre outragé, que d'outrager: d'estre tué, que de tuer: d'autant que l'vn ne peult porter dommage à l'homme, qui est l'ame, & l'autre cause sa tota-

Le meurtre defendu.

Sentence notable.

le ruïne & perdition. Cecy sonnera fort mal aux oreilles "
de plusieurs. Mais si est-ce que s'ils veulent iuger sans passion, & qu'ils ayent yeux pour veoir, & oreilles pour entendre la fin de leur estre & vocation, & la raison de vraye prudence & generosité, qui nous est enseignee en l'estude de la Philosophie, il n'y a point de doubte, qu'ils ne soubsignent à l'opinion de ces sages Philosophes, qui s'accorde tant bié à ce qui nous est enseigné de l'esprit de Dieu: *Leu. 24.*
lequel condamne bien le meurtrier, & celuy qui faict tort *Psal. 9.*
& iniure à autruy, mais se dit se protecteur de l'innocence, & retribuant au double, salaire & recompense à ceux *Matth. 5.* "
qui auront paty pour le bien & l'equité. Qui pourra donques doubter, qu'il ne soit beaucoup meilleur de mal receuoir, que de mal-faire: d'estre tué, que de tuer: veu que par l'vn, l'heure de nostre repos & felicité perpetuelle est auancee. & par l'autre nous en sommes du tout frustrez, & entrons en vne gehenne de feu eternel? Que si nous regardons à rendre les effects de vraye magnanimité & grandeur de cœur, il n'y a nulle doubte, que la marque de la plus accomplie vertu de toutes, & la plus genereuse, est de supporter & endurer en toute modestie & patience les outrages & iniures de nos ennemis, Qu'il ne soit ainsi, la vertu ne consiste elle pas en choses difficiles? Et celle qui approche plus de la diuinité, qui est la plus mal-aisee, & moins familiere à tous les hommes, est elle pas plus digne du magnanime & genereux, que toutes les autres? A qui pourrions nous mieux donner ceste marque, sinon à la vertu de Patience, dont nous auons cy deuant traicté? Nous ne voyons nul homme de si basse condition sur la terre, femme si foible & debile, ny si petit animal, que s'ils sont frappez, ils ne s'en reuengent tres-volontiers de tout leur moyen. Combien donques ceste vertu doit estre prisee, laquelle force ceste nature d'appetit de vengeãce, nee en tous animaux, & combien il fault que l'esprit de l'homme soit genereux, qui peult matter vne si violente passiõ, & tant commune a tous les hommes, & s'acquerant le nõ de doux, gracieux, & aisé à pardonner, chose propre & particuliere a la diuinité! C'est pourquoy ce grand Monarque Alexandre disoit, qu'il estoit besoin de plus grand cœur à l'hõme iniurié pour pardõner à son ennemy, que

Marque de la plus accomplie vertu.

Alexandre

pour se venger de luy & l'occire. Voila le dire du plus genereux Prince que la terre porta iamais : que pourront „ dire au contraire les Courtisans de ce temps? C'est vne „ grande vertu (disoit Epictete) de ne blesser point celuy „ duquel tu es outragé. C'est vne chose bien loüable de pardonner à celuy auquel tu peux nuire:& c'est vne loüable espece de vengeance, de laisser aller en paix les vaincus. Et pourtant le sage Pittaque, ayant en sa puissance vn qui l'auoit outragé, le laissa aller sans luy faire mal, disant, que le pardon estoit meilleur que la vengeance: l'vn estant le propre d'vn esprit humain, & l'autre d'vne beste cruelle. Mais d'auantage, quand ce ne seroit que pour le bien de nous-mesmes, pendant que nous viuons, encores deurions nous fuyr toute esmotion pour iniure, & appetit de vengeance: d'autant que nous ne la sçaurions ny deliberer, ny executer, qu'auec mille perturbations, qui sont cause de nous faire sortir de la tranquillité & repos de nos ames, où consiste tout nostre heur & „ felicité. Et pourtant, disoit Seneque, si celuy qui t'a ou„ tragé, est plus foible, pardonne luy:s'il est plus puissant, „ pardonne à toy-mesme. Car celuy qui entretient l'ire de son prochain, l'instigue & enaigrit quand il se voit pressé & importuné de luy, commet deux offenses. Premierement il porte haine à soy-mesme, entant qu'il se cause trouble & fascherie: puis à son frere, parce qu'il le contriste & tourmente. D'auantage les hommes prudens (cõme dit Theophraste) ne doyuent rien faire en cholere. Car ceste partie de l'ame irraisonnable estant esmeuë, ne pouruoit à rien sagement : mais poulsee d'vn desir de disputer & combattre, comme yure se laisse transporter deçà & delà. Ainsi il se fault bien garder de faire tousiours ce qui est aggreable à nostre courage, ains seulement ce que la raison moderee nous commande. En quoy nous meriterons la loüange de vraye magnanimité, si, dis-ie, nous pouuons commander à nous-mesmes, & à toute impetuosité de cholere, qui poulse les hommes à se venger de leurs ennemis, acte ressentant plus vn cœur vil & abiect, approchant de la ferocité brutale, que non pas vne ame genereuse, qui mesprise tout ce qui est de la terre,

Louable espece de vengeãce.

Raison notable de ne s'esmouuoir pour iniure.

De ne rien faire en cholere.

la terre, mortel & perissable, pour ne songer qu'au ciel & à l'immortalité. C'est ce que l'estude de nostre Philosophie nous apprend : & que tout ainsi que les experts Medecins sçauent tirer des Serpens poisons, & autres choses mortelles & venimeuses, des remedes propres pour la cõseruation de la vie: aussi que nous deuons tirer du bien & de l'vtilité (non pas la vie, qui doit estre en la seule puissance de Dieu & de la Iustice) de nos ennemis, en leurs detractions, blasmes & iniures. Ce qui nous sera fort aisé de faire, en nous souciant peu de leur intention, & regardant de pres au faict, duquel ils mesdisent: à fin que si nous sommes entachez de ce dont ils nous blasmẽt, nous nous en nettoyons & corrigeons. Que si c'est à tort que nous sommes iniuriez, leur impudence sera d'elle-mesme retorquer, & renuoyer contre eux leurs blasmes & iniures, auec la honte & le dommage qu'ils nous pensoient pourchasser, sans que nous en demeurions moins gens de bien & vertueux. Ainsi la plus belle vengeance, & honorable victoire, que nous puissions rapporter de nos ennemis, sera de les surpasser en diligence, en bontè, magnanimité, biens-faicts, & en toutes vertueuses actiõs: dont ils se sen tiront & confesseront plustost vaincus, & contraincts de fermer leur bouche, & reprimer leur langue, que par autre force que nous leur puissions opposer. Et lors nous pourrons dire, que comme celuy, qui auoit entrepris de tuer Promethee le Thessalien, luy donna de l'espee si grand coup sur vne apostume, qui le tenoit en danger de mort, que la luy couppant en deux, il luy sauua la vie contre son intention: aussi que les iniures de nos ennemis, dictes en courroux, & par mal-vueillance pour nous nuire, auront esté cause de nous guarir de plusieurs maux, desquels nous ne tenions conte, & de nous rendre beaucoup meilleurs que nous n'estions auparauant. Mais pource que l'iniure semble tant dure, & mal-aisee à supporter à l'imbecillité de la nature de l'homme, qui s'offense tant aisément, & a le cœur plein de vengeance, voyons encores, si nous pourrions trouuer quelque remede, sinõ pour guarir ce qui est incurable, au moins qui purge & nettoye les accidens de son mal. L'iniure est és biẽs, ou en l'hon-

Comme on peult tirer du bien des iniures de l'ennemy.

De l'iniure faicte à la personne ou aux biens.

neur,ou en la personne. Quant au premier & dernier, à sçauoir le rauissement qui nous est faict de nostre bien, & main-mise & oultrage en nostre personne, quelle autre vengeance,ny de droict diuin ny humain, en deuons nous pourchasser ou prendre, sinon en repoulsant la force par la force, quand nous y sommes contraincts seulement:ou bien par les voyes de la Iustice du Prince, qui sont ouuertes à vn chacun? Si on t'a vollé, dois-tu deuenir vn volleur, ou par ta main t'en faire la raison: & encores moins t'en prendre à celuy qui n'en est point coulpable, comme plusieurs font? Si surpris, ou estant le plus foible, tu es blessé & outragé, dois tu vser de nouuelles forces, violences, & meurtres, pour ta vengeance,& reparation de l'iniure receuë? Le glaiue est entre les mains du Roy, & Magistrat le representant: & à luy seul appartient d'en vser contre ceux qui troublent la tranquillité publique & ciuile societé: à fin qu'il ne semble qu'autre vueille ou ose entreprendre sur la Souueraineté: la grandeur & establissement de laquelle consiste en l'administration de Iustice. Voire les loix ont tousiours eu la voye de faict en si grand horreur, que mesme elles ont restitué les volleurs & brigands, és lieux qu'ils auoient iniustement occupez, si par force ils en estoyent chassez. Mais quelqu'vn dira que ces choses seroyent bien considerables, si Iustice estoit exercee, & qu'elle n'eust quicté la terre pour resider au Ciel. Et comment donques la pourrois-tu exercer, veu mesme que tu

Notable contre la voye de faict.

» n'es appellé pour te la faire, ains pour la demander? Atten, & le iuste iuge te retribuera au double ce que iniustement on t'aura rauy, faict souffrir, ou denié, voire en saison où tu en auras bien plus grand besoin que non pas maintenant, que tes iours sont si briefs: Car lors il te faudra viure eternellement de ce que tu auras moissonné en ceste pauure vie miserable. Quant à l'honneur, duquel nous craignons encores plus l'iniure, sçachons qu'il ne peult estre offensé en l'homme de bien,
» puis que la vertu inuincible en est la defense & protection.Mais auiourd'huy nous ne le prenons pas si hault. Car nous voulons que nostre honneur soit attaché à la

De l'offense faicte à l'honneur.

vaine opinion du monde, qui reiette & mesprise, comme lasches & pusillanimes, ceux qui ont vne fois enduré le moindre outrage d'vn autre, & honoré comme magnanimes & genereux, ceux qui sçauent bien tuer leurs ennemis. Qui faict que plusieurs qui voudroient volontiers oublier vne iniure receuë, ne l'osent faire pour l'amour de leurs amis: & voyant que cela leur seroit plustost imputé à faulte de bon cœur, que non pas pour vouloir suyure la raison. Or que tous ces hommes de sang, enclins à la vengeance & aux meurtres, couurent tant qu'ils pourront leur ferocité bestiale: si ne sçauroient-ils la desguiser d'autre raison, sinon que c'est la façon d'en vser entre les hommes de nostre siecle, pour estre les bien-venus, louez & fauorisez des Roys, Princes, & grands Seigneurs: ou autrement qu'il leur fauldroit prendre vn froc, & s'enfermer en quelque cloistre. Mais aussi il faudra qu'ils aduouënt aimer mieux se perdre auec l'honneur du monde & la multitude, que se sauuer auec le petit nombre des gens de bien: Si d'auanture ils ne veulent dire, ne cognoistre que ceste vie, & ne viure que pour le monde, sans croire ny esperer vne vie seconde & eternelle. Aussi quand ils la confessent de bouche, leurs actions monstrent assez, qu'ils ignorent du tout la nature & felicité d'icelle, ne se soucians pas beaucoup d'y pouuoir paruenir. Mais nous mieux instruicts, comme Socrate conseillé de se venger d'vn outrage par luy receu, respondit, Comment? si vn mastin m'auoit mords ou vn Asne frappé, voudriez vous que ie les feisse adiourner? Ainsi nous en vserons enuers les peruers & vicieux, mesprisans beaucoup plus leurs iniures, que le coup qui blesse: ce qu'elles ne peuuent faire en nostre honneur. Et quant aux gens de bien, nous ne serons iamais offensez d'eux. Que si nous approchons tant peu que ce soit, de la perfection d'vne telle nature, encores moins deurons nous nous tenir piquez & irritez pour vn traict de risee & mocquerie, qui ne peult toucher ny offenser que ceux qui s'en passionnent & troublent: Ainsi que sagement le

Socrate oultragé.

De ne s'irriter pour mocquerie.

feit entendre Diogene à vn qui luy disoit, que quelques-vns se moquoient de luy : Ie ne m'en tiens point (dit il) pour moequé. Surquoy il me souuient d'vne responce notable d'vn Ptolomee, Roy d'Egypte, conseillé de punir vn Grammarien. Auquel le Roy ayant demandé par maniere de moequerie, qui estoit le pere de Peleus, & luy ayant respondu qu'il desiroit d'entendre premierement qui estoit le pere de Lagus, touchant par là ce Roy d'e-
» stre yssu de basse lignee: S'il est indigne d'vn Roy d'e-
» stre moequé (dit lors Ptolomee à ses familiers) aussi peu
» est-il digne de luy de se mocquer d'autruy. Nostre deuoir donques estant de mettre soubs les pieds tout desir & appetit de vengeance, & de ne tenir conte de toutes iniures & mocqueries, il nous sera neantmoins quelquefois permis, si nous voulons, & pourueu qu'il n'en puisse reüscir vn plus grand scandale, de clorre la bouche aux iniurians & impudens par vne petite replique & courte, sans courroux ny cholere: ains auec vne douceur & graue risee, mordante vn petit, sans passer les bornes de mode-

Comme on peult repulser vne mocquerie.

stie. Comme Caton en sceut bien vser, estant iniurié par vn qui auoit tousiours meschamment vescu : Ie ne suis (luy dit il) pareil à toy en ceste façon de combattre à iniures. Car tu és tout accoustumé, & à dire facilement, & à
» souffrir aisément, que l'on te die outrages & iniures: Mais
» quant à moy, ie n'ay point de coustume d'en ouyr, ny ne
» prens point de plaisir d'en dire. Demosthene aussi feit ce-
» ste response à vn autre: Ie ne veux pas descendre en ce cō-
» bat auec toy, auquel le vaincu est meilleur que le vain-
» queur. Platon de mesme attaqué d'iniures : Continue à
» mesdire (respondit-il) veu que tu n'as iamais appris à
» bien parler. Lisander, Admiral des Lacedemoniens, oul-
» tragé aussi de paroles fort atroces: Vomy hardiment, mon
» amy (dit-il à celuy qui l'iniurioit) vomy hardiment &
» souuent, & ne t'y espargne pas, pour veoir si tu pourras
» vuider ton ame des maux & meschancetez dont elle est

Bornes qu'il fault auoir la haine des meschans.

pleine. Penserions nous non plus, que ces illustres personnages, tenans si peu de conte des iniures & oultrages, ayent eu autre borne en la haine du vice des meschans, que le droict & la iustice seulement, & qu'ils eussent vou

lu chercher par autre voye reparation des torts par eux receus? Considerons comme Scaurus en vsa à l'endroit de Domitius son ennemy, & contre lequel il deuoit faire sa plaincte en iustice. Il y eut vn des seruiteurs d'iceluy Domitius, qui auant le iugement du procez s'en vint deuers Scaurus, disant luy vouloir descouurir chose de grā de consequence contre son maistre, & qui apporteroit infalliblement gain de cause à luy sa partie. Mais sans le vouloir ouyr parler d'auantage, le feit lier & garroter, l'enuoyant à sondict maistre. Le moyen duquel vsoit Agesilaus à se rendre ses ennemis amis, au lieu de s'en venger, est digne d'eternelle louange, & nous doit bien esmouuoir à corriger nos naturelles imperfections, tant enclines à la vengeance. Car quand il les pouuoit cognoistre, sans en faire aucune demonstration, il les auançoit aux Magistrats & charges publiques: Et s'il aduenoit qu'ils y feissent aucune faulte, dont ils fussent tirez en iugement, il leur y aidoit en tout ce qu'il pouuoit, gaignant ainsi l'amitié d'vn chacun. Car combien que l'on " die communément, que tout ainsi qu'vn mesme Soleil " mollit la cire, & endurcit la fange: aussi que le bien-faict " gaigne les bons, & irrite les meschans: si est-ce qu'il n'y ", a homme de si peruerse nature, que l'on ne puisse rendre sien, en retournant souuent à luy bien faire: mesmement quand l'occasion se presente de l'obliger par quelque signalé plaisir. Ce fut pourquoy Auguste ayant descouuert la coniuration de Cinna, & le tenant entre ses mains conuaincu par ses lettres mesmes, non seulement luy pardonna, mais aussi luy touchant en la main, iura amitié auec luy, & luy donna de grands estats & belles charges, esquelles Cinna le seruit depuis fidellement. Et semble que pour mesme raison, les Venitiens ayans pris le Duc de Mantouē leur ennemy capital, au lieu de luy oster son Estat, en feirent leur Capitaine general, leur demeurant tousiours du depuis bon amy. Aussi disoit Pontinus, vieux Capitaine des Samnites, qu'il falloit du tout mettre en liberté l'armee des Romains surprise aux destroicts de l'Apennin, faisant d'eux de loyaux amis par l'obligation d'vn si grand bien-faict: ou les faire tous mourir,

Moyens louables de faire de bons amis de ses ennemis.

Auguste.

Bon conseil de guerre.

ostant vne grãde force à son ennemy. Encores ne deuons nous pas icy passer soubs silence la discretion de Denys l'Anciẽ, Tyran de Syracuse, à punir vne iniure: lequel exemple doit faire rougir de hõte tous ceux, qui de furie & de cholere, apres l'iniure ou quelq̃ rapport d'icelle, cherchẽt aussi tost vne cruelle vengeãce. Ce Tyrã estãt aduerty que deux ieunes hõmes beuuãs ensemble auoient dit

prudence de Denys à punir des mesdisans.

plusieurs paroles outrageuses de luy, il les cõuia à souper. Et voyant que l'vn apres qu'il eut vn peu de vin en teste, disoit & faisoit beaucoup de folies, & que au contraire l'autre estoit fort retenu, & beuuoit peu, il punit cestuy cy comme malicieux, & luy estant ennemy de propos deliberé, & pardonna à l'autre comme yurongne, le vin ayant esté cause de l'auoir faict mesdire de luy. Concluans donques nostre present discours, apprenons à cognoistre que le propre d'vn cœur grand & genereux, est d'estre doux, gracieux, & aisé à pardõner, & qu'il y a beaucoup plus de magnanimité à surmonter la cõmune nature des hõmes par vne diuinité de l'ame admirable, que nõ pas de suyure ce que les bestes font mieux que nous, y ayãs plusieurs d'icelles, qui en ceste generosité terrestre, dõt quelques-vns font si grand cas, excellent & surpassent les plus habiles d'entre eux. Et en tous debats & cõtrouerses auec nos ennemis, retenõs (selon le cõseil de Ciceron) la grauité & la constance, chassans toute cholere: pour ce que tout ce qui se faict auec perturbation, ne peult estre faict constamment, ny estre approuué d'autruy. Ne craignõs de souhaiter à nos ennemis (disoit Antisthene) tous les biens du monde, fort la vaillance, qui les peut rendre temeraires à entreprendre sur nostre vie: & laissons tout vouloir de leur procurer mal ny desplaisir, ny aucune vẽgeance d'iniure: ains desirons plustost de n'estre espargnez d'eux és choses qui sont à blasmer en nous, à fin que nous en soyons plus prompts à les amender & corriger. Aimons nos ennemis, benissons ceux qui nous maudissent, faisons bien à ceux qui nous hayssent & courent sus, surmontons le mal par le bien, & laissons toute vengeance à celuy qui se l'est reseruee, & qui dirige de sa main les rets, les glaiues, cõgnees, instrumés & fleaux

Le propre d'vn cœur genereux.

Matth. 5. Rom. 12.

de son ire, qui sont nos ennemis, pour l'amendement de « nostre vie: & lors nous rendrons les vrays effects de la « vertu de Force & Magnanimité, & que requiert de nous « nostre Pere qui est és cieux.

Fin de la neufiesme Iournee.

DIXIESME IOVRNEE.

De la Iustice. Chap. 37.



SER. La droicte Philosophie, « disoit Socrate, est de cognoi- « stre, & faire les choses qui sõt hõnestes & iustes, tãt en priué comme en public. C'est ceste Prudence, qui nous apprend à bien & genereusemẽt gouuerner les choses domestiques & ciuiles, le nõ de laquelle est Temperãce & Iustice. Par lequel propos ce sage Philosophe enseignoit l'estroicte & indissoluble cõionction & liaison des quatre vertus morales, distinctes toutefois par leurs propres & particuliers effects: lesquels nous ayans cy deuãt donné matiere d'essayer nos esprits és trois premiers ruisseaux de la fontaine de l'Honneste, il nous reste maintenãt à visiter le dernier d'iceux quant à son particulier, mais à la verité, la totale perfection de tout le Deuoir, qui est la Iustice: les preceptes de laquelle si nous obseruons diligemment, nous nous rendrons veritablemẽt Images de l'essence de Dieu, & faicts à sa semblance. Cõmençons donques, Cõpagnons, à traicter de ceste grande & diuine vertu.

Que c'est de droicte Philosophie.

AMANA. La Iustice, dit Ciceron, est maistresse de toutes les autres vertus, & comme Royne d'icelles. Elle est le fondement d'vne perpetuelle gloire & renommee,

Fruicts & effects de Iustice.

„ sans laquelle rien ne peult estre de louable. Elle met la „ difference d'entre les bons & les mauuais: laquelle ostee „ (dit Seneque)ne peult succeder que toute confusion. Car „ recompenser le mauuais,& non l'homme de valeur,affli- „ ger le vertueux & ne chastier le mal,c'est cōfondre le vi- „ ce pesle-mesle parmy la vertu.

„ Aram. Qu'est-ce que de la Iustice, sinon Pieté (dit „ Lactance) & Pieté, que la cognoissance de Dieu nostre pere? Toutefois au regard de nous,la Iustice est communément prise pour vne egale distribution des droicts & des loix.Mais c'est de toy (Achitob) que nous entendrōs presentement la grandeur & richesse de ceste precieuse vertu,& les fruicts indicibles qu'elle espand liberalemēt au profit de tous les hommes.

..hoses necessaires en toute Republique.

Achitob. Nul Royaume,Republique,ou Cité(dit Platon) ne sçauroit estre ny bien reiglee,ne instituee dés le commencement,ny conseruee & gardee heureusemēt, sans la Iustice diuine & humaine, le conseil des anciens, & la faueur de la sapience diuine. Or la Iustice diuine (comme dit Lactance) est celle, par laquelle nous sommes conioincts auec Dieu par deuotion & bon vouloir, & la Iustice humaine nous conioinct auec l'homme par „ misericorde & humanité. En quoy nous voyons,que le fondement de toute Iustice est assis sur l'honneur & le seruice que nous deuons à Dieu, dont nous sommes induits à rendre ce que nous deuons à nos prochains selon charité. Et pourtant il nous faut sur tout aimer la Iustice,& appliquer toute nostre estude à icelle, veu qu'elle est le premier & principal poinct pour dresser la vie du Chrestien,& du fruict de laquelle plus de gens se sentēt, „ que de toute autre vertu. La Iustice, dit Seneque,est la „ loy diuine,& le lien de la societé humaine.Pour ne confondre donques rien en ceste matiere, nous dirons auec

Que c'est de Iustice.

Platon, que la Iustice obseruee & gardee enuers Dieu, prend le nom de Pieté. Et commencerons à traicter simplement de la Iustice,qui regarde nos actions enuers les hommes, que le mesme Platon appelle vne distribution egale enuers tout le monde, selon les merites d'vn chacū,& ferme fondemēt des Citez & Republiques: disant

aussi, que Iustice est, de faire par tout son estat & sa charge, & qu'il n'y a rien, qui soit plus semblable à la grandeur de Dieu, qu'vn homme en toute perfection iuste. Aristote appelle la Iustice, generale vertu: d'autãt que qui l'a parfaictement, se peult vanter d'auoir en soy toutes les autres vertus. Car il ne sçauroit cognoistre ce qui est iuste & iniuste, pour faire election de l'vn, & fuyr l'autre, s'il n'est prudent, veu que c'est l'office propre de ceste vertu. Aussi peu pourroit il exercer les preceptes de Iustice, si par la Temperance il ne sçait moderer toutes ses passions & particulieres affections, sans soy laisser gaigner ny au vin, ny à la gourmandise, ny à la luxure, ny à l'auarice, ny à aucuns autres desirs & esmotions, lesquels empeschent l'vsage de la raison. Encore ne pourroit-il paracheuer vne des principales & plus diuines parties de la Iustice, qui est de secourir les affligez & oppressez de toutes ses forces, & empescher qu'il ne soit faict tort à personne, s'il a moyen de ce faire, quelque danger qu'il y ait, voire asseurance de perte de vie, & de tous ses biens terrestres & perissables, si par la force & generosité il ne mesprise la mort, la terre, & tout ce qui est du mõde pour vouloir estre autant que l'humanité porte, imitateur de la diuinité. La Iustice (dit Ciceron) est vne constante & perpetuelle volõté, de faire à chacun raison. C'est la propre vertu de l'hõme genereux, pource qu'elle profite aux autres, & est à soy gratuite, laborieuse, & perilleuse. Et celuy seul se peult dire iuste, qui profite à tous ceux qu'il peult, & ne faict dommage à personne, demeurant tousiours d'accord en soy-mesme, amy de Dieu, des hommes, & de soy. La Iustice (disoit Diogene) cause en nos ames vne grande tranquillité & parfaicte felicité. Car ne craindre personne, & ne rougir pour personne quelcõque, apporte vn grand contentement, & est comme vne perfection de vie: ce qui est le seul propre à l'ame iuste. La Iustice (dit Hesiode) est vierge, chaste, venerable, nõ violee, ny contaminee, ains tousiours logee auecques pudeur, pudicité, & simplicité. Pindare l'appelle la Royne de tout le monde. Pythagore enseignant par ses preceptes enigmatiques comme il se falloit bien garder de

Qui a la Iustice, a toutes les vertus.

Dire des Anciẽs à la louãge de Iustice.

„ la transgresser aucunement, disoit, Ne passe point la ba-
„ lance. Si nous voulons, dit Platon, parfaictement exercer
„ la Iustice, il ne faut faire aucune difference entre les hõ-
„ mes, pour amitié, parenté, richesse, pauureté, ou dignité
„ qu'ils ayent. Ceste vertu, dit Ciceron, requiert que nous
„ laissions nos plaisirs, & profits particuliers, pour embras-
„ ser à nostre peril & dõmage le bien du public. Et ceux-là
commandent tres-bien, lesquels defendent de ne faire
chose quelcõque de ce q̃ nous doubtõs estre iuste ou in-
iuste: d'autãt que l'equité est si luisante de soy, que par la
doubte nous deuõns estre asseurez qu'il y a de l'iniustice.

Diuision de la Iustice. Aristote & Cicerõ diuisent la Iustice en ces deux parties,
la Distributiue, & la Cõmutatiue. La Distributiue cõsiste
à bailler à chacũ selon ce qu'il merite, soit hõneur & di-
gnité, ou punitiõ: la Cõmutatiue, à garder & faire garder
la foy és choses promises & contractees, & ne faire à au-
truy, que cõme nous voudriõs nous estre faict. Plusieurs
parties & offices particuliers sont aussi attribuez par les
Philosophes à la Iustice, cõme la liberalité, & autres dõt
nous discourerõs cy apres particulieremẽt. Mais il nous

La fin de la Iustice. faut icy apprẽdre, que la fin de toute Iustice tend à la cõ-
seruation de la cõmune societé des hommes, estãt la con-
seruatrice des Loix, garde & tutrice des bons, & ennemie
mortelle des meschans, tant necessaire à tous estats & cõ-
ditions, que mesme, comme dit Ciceron, les pirates, vol-
leurs, & brigands, ne sçauroiẽt viure ensemble, sans quel-
que partie d'icelle. Si d'auantage nous desirons entendre
de ses fruicts indicibles, voyõs ce qu'en a escrit Paule Py-
„ thagorique, disant: La Iustice entre les hommes me sem-
„ ble deuoir estre appellee mere & nourrice de toutes les
„ autres vertus. Car sans elle nul ne sçauroit deuenir ne tẽ-
„ perant, ne genereux, ne prudent: le profit de laquelle, si
„ nous considerons tous ses effects, sera bien euident. Car
„ la prouidence diuine est celle Iustice qui gouuerne le
„ monde, & qui tient la principauté sur iceluy. Aux villes
„ elle est à bon droict appellee equité & paix: aux mai-

Diuers nõs propres à la Iustice. sons particulieres, entre le mary & la femme, vnion &
concorde: des seruiteurs aux maistres bien-vueillance,
des maistres aux seruiteurs humanité & douceur, au

corps ſanté & perfection de membres: Ainſi vous voyez que la Iuſtice eſt ſource & perfection de toutes vertus. En ces briefs dicts de ces anciens & graues perſonnages il nous appert aſſez de l'excellence de ceſte ſaincte & ſacree vertu, la Iuſtice: Tant commandee de l'eſprit de Dieu, aux Magiſtrats par ces mots reïterez plusieurs fois de faire iugement & Iuſtice, que tous ceux qui l'enfreignent & violent, ne ſçauroient euiter la malediction & ire du Tout-puiſſant, tant ſur leurs teſtes, qu'en la ruyne de ceux qui leur ſont commis en charge. Iuſtice eſt, de receuoir les innocens en leur ſauuegarde, les maintenir, defendre, ſouſtenir, & deliurer. Iugement eſt, de reſiſter à la hardieſſe des meſchãs, reprimer leur violence, & punir leurs delicts: eſtans pour ceſte cauſe armez du glaiue & de la puiſſance, à fin que la paix publique ne ſoit troublee. C'eſt auſſi ce qu'entendoit enſeigner Solon, diſant, « que la grandeur & conſeruation de toutes Republiques « conſiſte en deux choſes, la remuneration des bons, & la « punition des mauuais: leſquelles oſtees, toute la diſcipline « des ſocietez humaines eſt diſſipee, & miſe à neãt. « Car il y en a pluſieurs, qui n'ont pas grand cure de bien faire, ſ'ils ne voyent les vertus eſtre recompenſees par quelque honneur: combien que cela ſoit indigne de l'homme genereux, qui ne doit riẽ faire que pour le ſeul amour de la vertu: Et auſſi la malice des mauuais ne ſe peult refrener, ſ'ils ne voyent la vengeance & punition preſte. Toutes les ſuſdictes conſiderations rendoient la Iuſtice tant recommandable aux Anciens, & la tenoient en telle eſtime, que quand il eſtoit queſtion de l'entretenement & execution d'icelle, tout luy eſtoit poſtpoſé: voire le pere ne pardonnoit pas au fils. Les plus antiques Legiſlateurs ſelon les Hiſtoriens, ont eſté les Egyptiens, & fort ſoigneux & diligens obſeruateurs de la Iuſtice. Ils peignoient en leurs villes des Iuges ſans mains, & vn Preſident ayant les yeux bandez: pour donner à entendre, « que la Iuſtice ne doit eſtre ny concuſſionnaire, ny fauorable: c'eſt à dire, ne prẽdre riẽ, & ne iuger par aucune faueur. Les Roys de leur pays obſeruoiẽt ceſte ordõnãce, de faire iurer les Iuges, quãd ils les inſtalloiẽt en leurs of

Ierem. 21. & 22.

Que c'eſt de Iuſtice & iugement.

Les Egyptiẽs zelateurs de Iuſtice.

fices, que quand bien ils leur commanderoient de iuger iniustement, ils ne le feroient pas pourtant. Depuis eux, les anciens Grecs & Romains se sont monstrez grands & vrays zelateurs de ceste vertu de Iustice, mesmes enuers leurs plus grands ennemis: & estimoient estre chose bien genereuse & magnanime, d'accuser les meschans, sans estre poussé d'aucune occasion ne passion priuee: prenans grand plaisir de veoir les ieunes hommes s'attacher à poursuyure en iustice ceux qui auoient forfaict, ne plus ne moins que de gentils leuriers acharnez apres les bestes sauuages: Ce qui donna occasion à Solon, estant interrogé quelle cité luy sembloit la mieux policee, de respondre, Que c'estoit celle, où ceux qui ne sont point outragez, poursuyuent aussi asprement la reparation de l'iniure d'autruy, comme ceux mesmes qui l'ont receuë. Il est vray, disoit-il, que ceux qui violent les loix, n'offensent pas vn seul homme, mais toute la Cité & Republique. Et partant vn chacun en doit desirer la iuste punition. Aussi la seuerité que gardoient les Lacedemoniens en leurs iugemens, causoit vne telle asseurance publique, que par vn long temps, ils n'eurent aucun vsage de mettre serrures aux coffres, ny verroux aux portes. Aristote nomme vn certain pays, où les habitans respondoient de la seureté des chemins, & payoient aux passans le dommage qu'ils auoient receu des brigands & larrons. En n'y a pas encores long temps, que tel semblable statut s'obseruoit en plusieurs lieux de l Italie. Mais ie doute fort, que auiourd'huy il y soit mal-gardé. O heureux, & cēt fois heureux le siecle doré de ces illustres personnages, pleins d'esprit diuin, puis que soubs leur domination la Iustice estoit en tel honneur & reuerence! Mais rememorons en quelques notables exemples. S'il y a cause qui face commettre aux Magistrats iniustice, c'est principalement la faueur qu'ils portent, & l'obligation qu'ils ont aux vns plus que aux autres. Et partant Cleon Lacedemonié, se voulant entremettre des affaires publiques, il assembla tous ses amis, leur declarant qu'il renonçoit à l'amitié d'eux tous: d'autant que l'amitié estoit bien souuent cause d'amollir les hommes, & les desuoyer de

Coustume louable des Anciens.

De la grande asseurance publique entre les Grecs.

Cleon.

leur droicte intention en affaires de Iudicature. Il est vray que quand nous n'aurons pour amys que les gens de bien, meuz & esprits de mesme zele à la vertu, ainsi que nous en auons traicté cy deuant, nous ne tomberons iamais en ces inconueniens. L'exemple d'Aristide Athenien de son amour à la Iustice, est entre tous autres memorable. Car ayant mis en procez vn sien ennemy, apres qu'il eut deduit son accusation, les Iuges furent tant irritez à l'encontre du criminel pour l'impieté du faict, dont il estoit question, que sans l'ouyr autrement ils le vouloient condamner: croyans tant de la preud'hômie de l'accusateur, qu'il n'auoit rien mis en auant que tres-veritable. Mais Aristide, qui pour sa grande & rare vertu auoit parauant merité le surnom de Iuste, s'en alla ietter aux pieds des Iuges auec le criminel, les suppliant qu'il eust audience, pour se pouuoir iustifier & defendre, ainsi que les Loix le commandoient. On raconte de luy-mesme, qu'estant vne fois Iuge entre deux particuliers, qui plaidoient deuant luy, l'vn d'eux se prit à dire, Ma partie t'a faict beaucoup de tort, Aristide. Mais luy interrompant incontinent son propos, il luy respondit, Mon amy, dy seulement s'il t'en a faict. Car ie suis icy pour te faire droict, & non pas à moy: monstrant bien par là, qu'il fault exercer la Iustice sans aucune particuliere passion, vindicte, ny cholere, ausquelles plusieurs se laissent gaigner auiourd'huy. Iunius Brutus, Consul Romain, iugea ses deux fils, Tite & Tibere, à estre decapitez, conuaincus d'auoir conspiré pour faire r'entrer la race des Tarquins au Royaume de Rome, dont ils auoient esté dechassez pour vice & paillardise: exemple bien contraire aux faueurs & acceptions des personnes. Phocion refusa Charillus son gendre, de luy assister en iugement, estant accusé d'auoir pris quelque argent iniustement: luy disant, qu'il l'auoit faict son allié à toutes choses iustes & raisonnables seulement. Alexandre le Grand auoit ceste coustume loüable, que tenant son lict de Iustice pour ouyr plaider les causes criminelles, pendant que l'accusateur deduisoit le faict de son accusation, il tenoit l'vne de ses oreilles closes auec la main,

Aristide.

Exemples des Anciens, de leur amour à la Iustice.

I. Brutus.

Phocion.

Alexãdre.

à fin de la contregarder pure, & non preuenuë de quelque calomnieuse impression (comme il faisoit entendre) pour ouyr l'accusé en ses defenses & iustifications. Exemple digne des Roys & Princes, pour ne croire de leger les calomniateurs, ny à leur rapport & persuasion decerner aussi tost vne execution: d'autant qu'il ne fault pas prendre plaisir, ny se saouler comme d'vn agreable

Belle instruction pour les Princes.

» passe-temps, à chastier & punir les hommes (cela appar-
» tenant à la Tyrannie) ny aussi apres que la punition est
» faicte, s'en repentir (acte d'imprudence & pusillanimi-
» té:) ains fault que sans douleur & sans plaisir, au temps de raison & du iugement, la Iustice face la punition. Auguste Cesar voyant vn sien amy fort familier, nommé Asprenas, accusé en iugement, & craignant que s'il alloit au lieu de l'audience, il feist tort à la Iustice: aussi que s'il n'y alloit point il semblast auoir abandonné son amy, comme l'estimant coulpable: il en demanda conseil au Senat: auec lequel il se resolut d'assister au iugement de son amy sans rien dire, d'autant que en ce faisant il ne luy feroit aucun tort, ny à la Iustice. Agesilaüs, Roy de Lacedemone, merita semblablemẽt grande loüange en ceste vertu, combien qu'il fust intime amy de ses amis, & d'vne nature doulce & prõpte à s'employer pour tous ceux qui auoient affaire de luy. Toutefois comme quelqu'vn de ses amis debattoit contre luy de quelque chose, dont il requeroit ce Prince, luy disant qu'il l'a-

Auguste.

Agesilaus.

» uoit ainsi promis: Si la chose est iuste (dit il) ie l'ay pro-
» mise: mais si elle n'est iuste, ie ne l'ay pas promise, ains
» dire seulement. Il souloit aussi dire, qu'il estimoit la Iustice pour la premiere de toutes les vertus, & que la proüesse ne valoit rien, si elle n'estoit conioincte à icelle: Et que si tous les hommes estoient iustes, alors on n'auroit que faire de la proüesse. Et cõme quelques vns luy disoient vn iour, estans enuoyez vers luy pour traicter de quelques accords, Que le grand Roy le vouloit

La prouesse sans Iustice ne vault riẽ.

» ainsi: En quoy (leur dit-il) est-il plus grand que moy, s'il n'est plus iuste? Iugeant fort bien, qu'il falloit prendre la difference du grand & petit Roy, à la Iustice, comme à la mesure & reigle Royale, selon laquelle les

Mesure & reigle Royale.

Princes doyuent gouuerner leurs ſubiects,ayans eſté pre mierement eſtablis pour faire Iuſtice : comme raconte Herodote parlant des Medois, & Ciceron des Romains. C'eſt ce qu'vne pauure vieille ſçeut bien faire entendre à Philippe Roy de Macedone. Auquel s'eſtant addreſſee pour eſtre ouye d'vne plaincte qu'elle luy vouloit faire: & luy ayant reſpondu, qu'il n'auoit pour lors le loiſir de l'eſcouter, luy cria hault & clair, Ne vueilles donques « point eſtre Roy. Dont ce Prince debonnaire(duquel nom il ſouloit dire,aimer mieux eſtre appellé par long temps, que peu de temps Seigneur) fut tellemét touché au cœur de ſon deuoir,qu'il s'en retourna tout court en ſonPalais où toutes autres affaires miſes en arriere, il vacqua plu-ſieurs iours à ouyr toutes les plaíctes & requeſtes de ceux qui ſe vouloient preſenter à luy, commençant à ladicte pauure femme la premiere. Vne autre fois comme preue-nu de ſommeil il n'euſt bien ouy la iuſtificatiõ & defen-ce d'vn nommé Machetas,& qu'il leuſt condãné en quel-que amende,ceſtuy-cy cria tout hault,qu'il en appelloit à Philippe,quand il ſeroit bien eſueillé. Ce qu'ayant noté le Prince,il le voulut ouyr encores vne fois.Puis il le de-clara innocent, payãt ce-pendant de ſes deniers l'amende qu'il auoit premierement adiugee, à fin de conſeruer l'au ctorité de ſa ſentence. L'Empereur Trajã eſt à bon droict bien loué des Hiſtoriens,de ce qu'eſtãt à cheual pour al-ler à la guerre,il meit pied en terre, pour ouyr ſeulement la plaincte que luy vouloit faire vne pauure femme. Auſ- « ſi certes il n'y a rien,qui ſoit tant propre, ny ſi bien-ſeant « à vn Prince de bonne & gétille nature, que faire & exer- « cer Iuſtice. Ce fut pourquoy les Hebrieux demandãs vn Roy à Samuël,adiouſterent, Pour nous iuger comme les autres peuples. Et leurs chefs qui les gouuernoient au-parauant comme ſouuerains, n'auoient autre qualité que de Iuges. C'eſt la Iuſtice qui ſeule peut faire florir, par la grace de Dieu,les Royaumes & Monarchies : Ainſi que Archidame le feit bien entẽdre à vn qui luy demandoit, qui eſtoient les Gouuerneurs de la Republique des Lace-demoniẽs,par leſquels elle s'entretenoit en telle & ſi grã-de ſplendeur que l'on la voyoit : Ce ſont les Loix (dit-

Debõnaireté de Philippe.

Traian.

1. Sam. 8.

De l'office Royal.

Comment les Eſtats floriſſent.

il)& puis les Magistrats suyuans les Loix. Aussi fault il que la Loy soit la reigle de la Iustice, comme la Iustice est la fin de la Loy. Il nous faudra quelque autre fois entendre plus amplement (si Dieu nous en faict la grace) que c'est de la Loy, & comme nous auons à y obeyr: Et particulierement aussi nous verrons du deuoir des Magistrats, & de leur dignité. Ce-pendãt notons bien pour nostre instruction les dicts notables & exemples des Anciens par nous icy mentionnez, qui nous donnẽt suffisante preuue de leur grande recommandation à l'entretenement de ceste vertu de Iustice. De laquelle si nous croyons (comme la verité est) que Dieu en soit l'autheur, & que sans fin il l'exerce entre nous par tesmoignages oculaires, & que plainement il l'amenera à son poinct & à sa perfectiõ au iour par luy determiné, & à luy seul cogneu, gardons nous bien de la mespriser ny violer. Que ceux qui sont ornez des Diademes pour l'administrer, & qui ce-pendant y commettent soubs eux, facent election de gens suffisans & capables à porter vne si pesante charge, soit en doctrine, soit en exemple de bonne vie: Ou autrement qu'ils soient certains, que de leurs mains ce grand Iuge redemandera le tort faict à l'innocẽce. Pour à quoy obuier, & oster la cause de tant d'abus & maluersations qui sont auiourd'huy cogneuës des plus ignorans, à l'entiere ruïne d'vn million de pauures familles, il me semble l'vn des meilleurs & plus seurs moyens estre, de ne laisser plus la Iustice tant precieuse, à l'abandon de qui la vouldra, estant exposee à tous à l'encan, comme vne marchandise, dont on ne faict pas grand conte: qui est (pour en parler librement) occasionner, voire contraindre à la concussion, & à l'auarice, ceux qui en doyuent (suyuant le conseil de Iethro donné à Moyse) estre les plus esloignez. Et ce pendant que les estats de Iudicature seront venauz & adiugez aux plus offrans, nous y verrons tousiours par argent les plus ignorans, mal-viuans, & indignes les premiers. Et quelle Iustice pourroit on esperer de telles gens? Veu que depuis qu'ils sont là, ce à quoy ils regardent le plus, c'est d'y tirer gain, profit, & lucre, au prix & prorata des deniers qu'ils y ont employez.

Dieu est autheur de Iustice.

Moyen d'oster les abus de la Iustice.

Exod. 18.

Les maux pernicieux que cause la vente des offices.

ployez. Mon estat me couste-il tant? Il fault donques qui me vaille cela. Car quand i'eusse employé mes deniers ailleurs, i'eusse autant eu de reuenu, & en heritage. Certes ce dire plein d'impieté n'a iamais faict rougir ceux qui l'ont maintesfois proferé, mais plusieurs qui l'ont ouy. Et l'auoit long temps a prophetisé l'Empereur Alexandre, & depuis luy le Roy Louys douziesme, disans, que les marchans d'offices vendroient en detail, & le plus cherement qu'ils pourroient, ce qu'ils auroient acheté en gros. C'est pourquoy vn sage Politiq de nostre temps a doctement escrit, que ceux qui mettent en vente les Estats, offices & benefices, vendent aussi la chose la plus sacree du monde, qui est la Iustice: ils vendent la Republique, ils vendent le sang des subiects, ils vendent les loix: & ostans les loyers d'honneur de vertu, de sçauoir, de pieté, de Religion, ils ouurent les portes aux larcins, aux concussions, à l'auarice, à l'iniustice, à l'ignorance, à l'impieté: bref à tous vices & ordures. Ie ne doute point aussi que ceux qui les achetent, ne soiēt moins à reprendre & blasmer, que ceux qui les vendent: Pource que entant qu'en eux est, ils donnent vie & entretien à ceste hydre monstrueuse d'auarice & concussion, qui succe & deuore la substance des pauures. Mais quoy (diront-ils) si nous n'y mettōs nos deniers, quelques autres en seront aussi biē pourueus, qui n'aurōt pas le zele si bon à la Iustice que nous l'auōs. Quoy? veux tu faire vn mal pour crainte qu'vn autre le face? Et d'auantage, qui es tu toy-mesme, si tu te consideres bien, sinon mené d'ambition, ou d'auarice? Que s'il s'en trouue quelcun entre cent touché de bon vouloir de profiter & seruir à sa patrie, que fera il seul entre dix corrompus? Et cecy soit dit sans offenser les gens de bien, qui le plus souuēt deplorent leur condition en telle compagnie. Que tels marchans d'offices ne pensent pas aussi, pour leurs estats acheptez (s'ils n'en sont autrement dignes) meriter aucun honneur, qui est le loyer de la seule vertu: mais plustost qu'ils sçachēt s'abuser autant, que ceux qui penseroient voler auec les ailes d'or d'Euripide: faisans de la matiere la plus pesante, ce qui doit estre le plus leger. L'Empereur Aurelian

Preuoyance notable de Louys xij.

Contre ceux qui achetent leurs Estats.

faulse imitatrice, est la Seuerité. Desquels vices suyuant l'ordre par nous encommencé, il nous faut maintenant discourir. A vous donques (Compagnons) ie laisse ceste matiere.

ASER. Ceux se rendent coulpables de grande iniustice, lesquels ordonnez de Dieu pour persecuter les meschans à glaiue desgainé, se veulent conseruer les mains nettes du sang, ce pendant que les iniques commettent les meurtres & violences. Voire ce n'est moindre cruauté de ne punir aucun crime, que de n'en pardonner aucun à qui que ce soit: l'vn estant abuser de la clemence, vray ornement d'vn souuerain: & l'autre, côuertir l'authorité en Tyrannie. Mais aussi en faisant Iustice les Magistrats se doyuent bien garder, que par trop grande seuerité ils ne naurent plus, qu'ils ne medecinent. «« *Comme il faut exercer Iustice contre les meschans.*

AMANA. Tout ainsi que l'escume estant osté de l'argent, l'orféure peult faire le vaisseau qu'il demande: Aussi que le peruers soit osté de deuant la face d'vn Roy, & son throne sera estably en iustice. Le siege toutesfois d'vn Iuge par trop seuere, semble estre desia vn gibet dressé. Or de toy (Aram) nous entendrons la nature & les effects de ces vices, Iniustice, & Seuerité. ««««

ARAM. Il n'y a gens si peruers, ny tant abandonnez aux desirs & concupiscences de leur chair, qu'ils puissent du tout effacer par oubly la cognoissance du bien & du mal, & l'apprehension interieure conioincte en tous les hommes de quelque diuinité. Tellement que par ce qui les presse au dedans de leurs ames, ils sont contraincts de se confesser coulpables, pour leurs faicts iniques, deuant le throne iudicial de ceste deité. C'est pourquoy, quelque impudence que les meschans facent apparoir exterieurement de leurs actes peruers, comme s'ils en faisoient gloire, si est-ce toutesfois que ayans cogneu & aueré mal gré eux, tant par le tesmoignage de leur conscience, que par espreuue & experience, que l'iniustice est chose infructueuse, sterile, & ingrate, qui n'apporte aucun fruict, ny rien qui merite que l'on en face estime: apres plu- *Du tesmoignage interieur de la conscience.*

ſieurs grands labeurs & trauaux qu'elle leur donne, le ſouuenir de leurs faicts impurs leur met l'ame c'en deſſus deſſoubs, pleine de trouble & confuſion. Et ainſi combien qu'à l'homme corrompu & peruerty il ſemble, lors de ſa paſſion vicieuſe, qu'en commettant vn acte meſchant & execrable, il iouyra de quelque grand & aſſeuré contentement: l'ardeur, ſoif, & fureur de ſa paſſion paſſee ne luy laiſſe rien que les vilaines & perilleuſes perturbations de l'iniuſtice, & rien d'vtile, ny de neceſſaire ou delectable. Et luy demeure encore ce trouble en l'entendement, que par ſes deſirs deshonneſtes il a remply ſa vie de honte, danger, desfiance, & terreur du iuſte iugement de Dieu. Pour ces cauſes les Philoſophes traictans de l'iniuſtice, ont fort bien dit, qu'il n'y auoit vice, duquel on deuſt auoir plus de honte, que d'icelle: pource que c'eſt vne malice & mauuaiſtié, qui n'a aucune excuſe. Car les hommes ayans ce ſentiment interieur, que leurs penſees meſmes les accuſent ou abſoluent deuant Dieu, ils le doyuent tenir, comme vne garde qui les eſueille & les eſpie, pour deſcouurir tout ce qu'ils ſeroient bien aiſes „ de cacher s'ils pouuoient. C'eſt ce qui faict dire à Cice- „ ron, que c'eſt choſe plus contre nature, de rauir l'autruy, „ & voir vn homme par le dommage d'vn autre augmen- „ ter ſes richeſſes, que ny la mort, ny la pauureté, ny la dou- „ leur, ny aucunes pertes des biens du corps, & de fortune. Que ſi l'homme de bien ne peult ny ne doit pour ſes commoditez calomnier, tromper, mentir, ny executer aucune autre choſe, il eſt certain qu'il n'y aura rien de ſi grand prix en ce monde, ny threſor ſi precieux, qui nous doyue faire perdre la ſplendeur & le nom de vertueux & iuſte. Or comme nous auons entendu cy deuant, la Iuſtice eſtre generale vertu, l'Iniuſtice auſſi comprend tous les vices où les hommes tombent ordinairement. Car Iniuſtice eſt, ne rendre à vn chacun ce qui luy appartiēt. Enuers Dieu elle prend le nom d'Impieté: enuers les hommes, de degeneration des droicts & des loix. C'eſt de ceſte-cy dont noſtre diſcours eſt, & qui rend ſes pernicieux effects en pluſieurs manieres, deſtruiſant tous les deuoirs d'honneſteté. Mais pour ne nous arreſter trop

L'Iniuſtice eſt ſans excuſe.

Que c'eſt d'Iniuſtice.

longuement sur les genres d'Iniustice, nous noterons, qu'en toutes les sortes que nous dénions à nos prochains les offices dont nous leur sommes tenus, & que porte le deuoir de nostre vocation, ou que nous cherchons à nous enrichir à leur dommage, soit ouuertement, ou par obliquité d'astuce, contre la sincerité Chrestienne qui doit reluire en tous nos faicts, nous sommes coulpables d'Iniustice. Voyons comme les Anciens ont eu ce vice en haine, & parlé de ses pernicieux fruicts. Il ne faut poinct « faire (disoit Socrate) aucun acte iniuste, pour petit qu'il « soit, pour grand thresor, richesse, ou profit qu'on en espere tirer: d'autāt q̃ tous les thresors de la terre ne sōt point à comparer à la moindre vertu de l'ame. C'est pourquoy tous les hommes ensemble deuroient auoir vne fin & intention, qu'en profitant à soy-mesme, ils profitassent à vn chacun. Car si tous les hommes ne vouloient regarder qu'au leur propre, toute leur vnion viendroit à se dissiper. Et ainsi (disoit Caton) quand bien l'Iniustice n'apporteroit peril à celuy qui la commet, elle en apporte à tous les autres. Platon l'appelle vne corruption de l'ame, & sedition intestine, laquelle ne perd iamais sa puissance, nō pas en ceux mesmes qui l'ont dedans eux. Car elle faict combattre le meschant à l'encontre de soy-mesme. Elle se mocque, le trouble, & le trauaille incessammēt, iusques à ce quelle l'ait noyé au goulfre de tous vices: dont il viēt puis apres à se desborder facilement en toute impieté, ne se souciant plus que de contenter ses effrenez desirs. Que s'il aduiēt que ceux qui ont le glaiue en main pour chastier l'iniustice, l'anthorisent, ou en soient les mesmes ouuriers, alors la porte de tous malheurs est ouuerte sur vn chacun, par la licence effrenee des meschans, qui se desbordent en toutes especes de cruautez: dont procede tout desordre & confusion, à la totale ruïne, & finale subuersion des plus florisantes villes & citez, & finalement des Empires, Royaumes, & Monarchies. Ainsi l'Iniustice aneantit la vertu des Loix, fondement de tout Estat, se rend ennemie des bons, & garde & tutrice des meschans. Bref, produisant tous effects contraires à ceux que nous auons mentiōnez de la Iustice, est la source de tous

Pernicieux effects de l'Iniustice.

Fruicts produicts par l'Iniustice. les autres vices qui empeschent le deuoir. N'est-ce pas l'Iniustice, qui authorise les meurtres, les volleries, les violemens,& autres damnables vices, qui demeurent au iourd'huy impunis,& lesquels ont esté cause,que d'infinies grandes, bonnes, & riches familles sont demeurees seulemēt,les pauures vefues & orphelins du tout ruïnez, crians vengeance,& l'attendans d'enhault, du tort faict à leur innocence?Combien l'Histoire,lumiere de verité,en represente elle deuant nos yeux?Mais, helas,l'infortune de nostre siecle encores d'auãtage! Combien y en aura-il entre les plus grands,Gouuerneurs & Magistrats de ce de solé Royaume,qui se puissent preualoir de la loüãge, de *Pericles.* laquelle Pericles,Capitaine & Gouuerneur des Atheniēs s'estimoit plus honoré que de tous les braues exploits faicts en sa vie,tãt en faict de guerre,que de police,où il *Exemple notable pour tout Magistrat Politiq.* fut le premier de sō tẽps,lesquels ses amis luy remettoiēt deuant les yeux,cōme il estoit prest de mourir,pour l'asseurer & resiouyr d'vne vraye immotralité de gloire:Mes amis(leur dit-il)la fortune a eu part à tels exploicts.Mais » i'estime plus, qu'à mon occasion nul citoyen n'a iamais » porté le dueil,ny pris robbe noire.Ce qui seulement doit estre reputé propre de ma vertu. O l'excellente & honorable loüange,que doit cercher & desirer tout homme de biē,assauoir de n'estre iamais cause, par acte d'iniustice, de mettre dueil & tristesse en la Republique.Mais aussi ce vertueux Atheniē mouroit volōtiers,& sans ennuy,en se delectant d'vn aggreable souuenir des biēs par luy faicts à ses concitoyens.Et au cōtraire,il sera bien difficile,que les autres,qui ont esté cause de tant de maux à leur patrie, & tous ceux qui se delectent à commettre iniustice, ne meurent en grande crainte,horreur,& tremblement,tourmentez du remords de conscience de leur vie passee : le cours de laquelle ne peult estre beaucoup plus heureux, *Pourquoy la vie des meschans ne peut estre trãquille.* pource que tout acte meschant engendrant de luy mesme son tourment dés l'instant qu'il est commis, par le continuel souuenir d'iceluy, remplit l'ame du mal-faicteur de honte & vergongne, auec frayeurs & perturbations,regrets & inquietudes d'esprits terribles. C'est ce que dit Plutarque, que tout meschant, qui commet vn

malefice.est aussi tost prisonnier de la Iustice, comme il « l'a commis. Sa prison est ceste vie, dont il n'a moyen de « sortir ny de s'enfuyr, que pour receuoir l'execution de la « sentence contre luy donnee par le souuerain Iuge. Que si « ce-pendant il faict des festins, des presens & largesses, « mesmes qu'il iouysse de plusieurs esbats, delices & voluptez c'est ne plus ne moins que quand les criminels estãs prisonniers iouent aux dez & aux cartes, & prennent autres passetemps, ayant le cordeau, dont ils doyuent estre estranglez, pendu dessus leur teste. Mais il se trouue beaucoup d'hommes, qui ne sçauroient estre mieux comparez qu'aux petits enfans, lesquels voyans baller & iouer sur vn theatre des gens qui ne vallent rien, habillez de drap d'or & d'argent, ou de riches accoustremens, & courõnez de precieux ornemẽs, les ont en estime & admiratiõ, comme les reputans bien-heureux, iusques à ce qu'ils voyent à la fin, qu'on les viẽt percer à grands coups de lance, ou les mettre en pieces à coup de coustelaz, ou bien qu'ils voyent sortir du feu ardent de ces belles robbes d'or si precieuses, qui les cõsume. Aussi ceux en font tout de mesme, lesquels voyans plusieurs meschans, qui tiennent les grands lieux d'authorité, & les grandes dignitez, ou qui sont extraits de bõnes & illustres maisons, les honorent, admirent & reputent les plus à leur aise du monde, & ne cognoissent pas qu'ils soyent chastiez ny punis de leurs forfaicts iusques à ce qu'ils les voyent massacrer, ou du tout déchoir de la sublimité de leur fortune. Or estãt chose toute confessee de ceux qui ont quelque cognoissance de nostre Philosophie, & assez prouuee par nos discours precedens, que riẽ ne peut estre dit ny appellé honorable ny profitable, qui procede d'iniustice ou de malice, il ne peut y auoir non plus d'apparence de raison, en ce que les hõmes addõnez au vice, pour couuerture de leur impieté, alleguẽt ordinairement, q̃ l'Iniustice porte auecques soy son fruict tout meur & tout prest, & que la punitiõ, s'il y « en a, en vient bien tard, & long temps apres le plaisir du « malefice. Car comme nous auons desia entendu, la punition est egale au peché, & d'aage, & de tẽps. Et d'auãtage « Dieu permet le plus souuent, que son diuin iugement se «

De la faulse opinion que l'on a des meschans qui prosperent.

cognoist en public sur les iniustes: voire de tant plus il se declare apertement, que les hommes exercent moins la iustice : Combien que au regard de la Maiesté il ne faille iamais regarder au temps qui luy est tousiours vn, ny futur ny passé, & toute duree de la vie humaine luy est vn rien, & moins qu'vn instant de maintenant. Mais si selon nos sens charnels nous desirons des exemples de la grandeur & promptitude de son ire iustement enflambee sur nos testes pour nos execrables impietez, contre la nature de sa douceur & benignité, de laquelle il nous auoit par vn long temps attendu : qui est celuy qui les peult ignorer en l'affliction inenarrable de ceste pauure France, en laquelle il seroit bien mal-aisé, au iugement humain, de discerner qui est la plus deplorable, de l'iniustice, ou de la misere & calamité qui la suyt par vengeance diuine, & dont les fauteurs de l'iniquité ont senty & sentent iournellement l'horrible punition sur leurs testes ? Les Republiques (dit Ciceron) qui sont prestes de se perdre, estans toutes choses deplorees, tombent en ceste fin malheureuse, que ceux que les Loix condamnent, sont restituez, & les iugemens donnez se voyent resceindez. Et quand telles choses aduiennent, personne n'ignore que leur ruyne ne soit proche, & aucun ne se peult donner esperance de salut. Que pourrions nous dire autre chose de la France (& Dieu vueille que nous soyons trompez) veu que toute Iustice y est renuersee, les meschans authorisez, les gens de bien dechassez : & la pratique de procez tenue d'vn chacun, plus pour chiquanerie que pour equité, plus pour corruption que pour integrité, plus pour faueur que pour droiture: Mais à fin que les grands, & chacun en son particulier descille les yeux au naufrage dont nous sommes menassez, considerons en nos ancestres, par la lecture des histoires, semblables causes de la ruyne, changement & subuersion de plusieurs Estats tresflorissans, par le regne de l'iniustice : laquelle estant (comme disoit Denys l'ancien) fille de Tyrannie, il fault aussi qu'elle soit de la mesme nature, à sçauoir, que vsurpant vne domination inique & intolerable, elle tombe bien tost en vne fin malheureuse. Nous en auons allegué

Les iugemens de Dieu suyuent l'iniustice.

Tesmoignage certain de la ruyne des Republiques.

L'iniustice & la Tyrannie ont vne mesme fin.

maints exemples en tous nos discours precedens des vices, lesquels (comme nous disions tantost) ont leur source, ou pour le moins sont inseparablement conioincts à l'iniustice: Et en mentionnerons encores d'autres cy apres, traictans de quelques parties qui propremét dependent de ceste mesme source. Ce pendant nous remarquerons icy, comme le dény de Iustice a causé à plusieurs leur mort ou ruyne. Philippe premier Roy de Macedone fut tué de Pausanias simple gentil-homme, pour ne luy vouloir faire raison d'Antipater qui l'auoit outragé. Demetrie l'assiegeur, ayant reçeu plusieurs requestes de ses subiects, passant sur le pont d'vne riuiere, il les ietta toutes dans l'eau: dont prouint vne telle haine des siens contre luy, que son armee le laissa peu de temps apres, & se rendit à Pyrrhe son ennemy, qui le dechassa de son Royaume sans combattre. De nostre temps Henry Roy de Suede donnant vn coup de dague à vn gentilhomme qui luy demandoit iustice, esmeut tellement contre luy la Noblesse & le peuple, que le constituant prisonnier où il est encores à present, ils esleurent pour leur Roy son ieune frere qui regne maintenát: Mais pour chose plus esmerueillable nous pouuons icy raconter, que Dieu, pour nous mieux monstrer l'horreur qu'il a de l'iniustice, a quelquefois permis, que son iugement soit tombé à l'heure & au temps, que ceux qui estoient condamnez iniustement, l'auoient assigné à leurs iuges iniustes. Es vies des Roys de Castille, il se trouue que Ferdinand, quatriesme du nom, faisant mourir deux Cheualiers, plus par courroux, que iustement, l'vn d'eux s'escria tout hault: Roy iniuste, nous te citons à comparoir dedans trente iours deuant le tribunal de Iesus-Christ, pour receuoir iugemét de ton iniustice, puis qu'il n'y a autre iuge en la terre, deuant lequel nous puissions appeller de ton inique sentence. Au dernier desquels iours il mourut aussi. Il est vray que on pourra dire, la mort estre chose si naturelle, l'heure tant incertaine, & neantmoins determinee, qu'il ne faut iuger autre cause d'icelle, sinon la mesme necessité. Mais si est-ce que quád elle suyt de pres quelque insigne meschanceté commise,

Dény de Iustice dangereux.

Philippe.

Demetrie.

Henry Roy de Suede.

Notable histoire de la mort de Ferdinand. 4.

& que quelque inquietude & tourment d'esprit se mesle parmy l'ame, comme il en aduient ordinairemẽt, on peut prendre la mort pour vn tesmoignage & commencement de la Iustice diuine, qui ne veult plus laisser regner l'inique, & qui exerce ses iugemens diuersement, & en temps & saison opportune, sur ceux qui n'ont à rendre compte de leurs actions aux hommes leurs semblables. Et quant aux moindres de condition, & de plus petite qualité, il permet aussi bien souuent, que la punition s'ẽ faict exemplaire par ceux quelquefois qui ne vallent gueres mieux qu'eux. Comme disoit Apollonius, grãd Philosophe, que de deux choses, dont il s'estoit le plus esmerueillé, visitãt les trois parts du monde, la premiere estoit, qu'il auoit tousiours veu les plus grands larrons prendre les plus petits, & bien souuent les innocens. Ainsi qu'il en aduint du temps du Roy Philippe le Long, qu'vn Preuost de Paris „ nommé Henry Lapperel, feit executer à mort vn pauure „ hõme prisonnier au Chastellet, luy imposant le nom d'vn riche homme coulpable & condamné, lequel il deliura. Mais son salaire le suyuit aussi de bien prés. Car il en fut accusé & conuaincu, pendu & estranglé. Peu de temps apres vn President du Parlement, nommé Hugues de Crecy, courut aussi mesme fortune, pour vn certain iugement par luy corrompu. Qu'vn chacun de nous donques apprẽne à fuyr ce vice tant pernicieux, d'Iniustice, qui est à dire toute action repugnante au deuoir de charité Chrestienne, & destruisant le lien de la societé humaine, par l'entier aneantissement des ruisseaux de la fontaine de „ l'Honneste. Et craignons par telle impieté, de tomber en „ l'indignation & ire du Tout-puissant, à qui seul (comme „ à l'autheur de Iustice, & à qui le temps n'est rien) appar„ tient d'en definir & determiner, quand & comment, & ius„ ques où il est raisonnable, choses à nous incogneuës. Et que s'il la retarde quelquefois en la punition de l'iniustice, sçachons que ce n'est que pour plus grande & griefue condemnation à ceux, qui s'accumulent de iour en iour, & entassent dessus leurs testes iniquité sur iniquité. Et pour exemple à imiter des grands, pour ne permettre iamais d'iniustice à l'appetit d'autruy, ou soubs quelque

Apollonius.

Insigne meschãceté d'vn Preuost de Paris.

Autre d'vn President.

autre pretexte que ce soit, proposons leur le faict d'vn Roy Payen, qui se leuera en iugement contre eux, s'ils font autrement. C'est Artaxerxes, surnommé Longuemain, Roy des Perses, lequel estant prié par vn sien Châbellan fort fauorit, de quelque chose iniuste, & ayant par sa diligence descouuert qu'il faisoit ceste poursuyte pour vn autre, moyennant trente mille escus, autrement Dariques qu'il luy auoit promis, il commanda à son Thresorier de luy apporter pareille somme: & dist à son Chambellan, « Prens cest argent que ie te donne. Car pour te « l'auoir donné, ie n'en seray plus pauure: là où si i'eusse faict ce dont tu me requerois, i'en eusse esté plus iniuste. Alexandre Seuere Empereur traicta bien d'vne autre façon, voire plus iustement vn sien domestique, coustumier, comme vne sangsuë de Cour, de humer le sang de ceux qui auoient affaire à son maistre, en allant au deuant leur promettre ses moyens, & composer bien-cherement pour sa faueur enuers luy, au grand deshonneur « de la Maiesté Imperiale, pour ce que le Prince ne doibt auoir rien plus cher que la grace de ses dons & biensfaicts: Car le Monarque le feit attacher à vn posteau, & mourir à force de fumees, faisant crier par la trompette, Ainsi perissent de fumee les vendeurs de fumees. Or pour entrer au dernier poinct de la matiere qui nous a esté icy proposee: il nous faut diligemment noter, qu'estant le deuoir de tous Magistrats, & qui ont authorité par dessus les autres, de chastier & punir vn chacun mal-faicteur, ils se doyuent aussi bien garder, que soubs pretexte d'exercer la Iustice par trop grande rigueur, ils tombent en vne espece d'Iniustice, autant ou plus pernicieuse que celle dont nous auons discouru, qui les face blasmer de cruauté, à sçauoir la Seuerité, qui est vn vice plus propre d'vne nature bestiale & sauuage, que non pas humaine. Ainsi la clemence & compassion ne doyuent iamais estre priuees de toute bonne & iuste sentence, les petites fautes excusees, ou bien legerement punies pourueu que la Iustice ne soit point offensee. La Clemence (dit le Sage) est la vraye conseruation du throne Royal. Et pourtant disoit quelque Ancien, qu'il

Exemple notable pour les grands.

Artaxerxes.

Alexandre Seuere.

Punition d'vn qui vendoit la faueur de son Maistre.

De la Seuerité.

Prou. 20.

» faisoit mauuais viure soubs vn Prince, soubs lequel rien
» n'estoit permis : mais toutesfois qu'il estoit encores pire,
» quand toutes choses estoient laissees à l'abandon. Nous

Torquatus.

pourrions icy alleguer pour exemple de trop grande Seuerité, le faict de Manlius Torquatus, Consul Romain, lequel feit trancher la teste à son fils, pour auoir contre les Edicts, & hors de son rang, combattu contre l'ennemy corps à corps, iaçoit qu'il en eust esté victorieux. L'a-

Aufidius.

cte de Aufidius Romain, se trouuera aussi plus cruel & barbare, que iuste, quād il tua son fils qui se retiroit pour
» se rendre du party de Catilina : luy disant ses mots, Ce
» n'est pas, meschant que tu es, à Catilina que ie t'ay engē-
» dré: c'est à ta ville. Tels meurtres & cruautez effacent toute la louange de Iustice, qui doit auoir ses voyes or-
» dinaires, & de laquelle la rigueur doit estre regie de mā-
» suetude : comme la rigueur de la discipline doit regir la

Seuerité tres-cruelle de Pison.

mansuetude, à fin que l'vn soit loué par l'autre. Seneque raconte vn faict plus horrible encores que ceux-là, de Pison Procōsul: lequel ayant veu vn soldat qui retournoit seul au camp, le condamna à mourir, preiugeant qu'il auoit tué son compagnon, ores qu'il affermast l'autre venir apres luy. Sur le poinct de l'execution son compagnon arriue, & lors le Capitaine qui auoit charge de faire executer le condamné, retourne au Proconsul auec les deux soldats. Mais Pison irrité, les faict tous trois mourir: le premier, parce qu'il auoit esté condamné: le second, parce qu'il auoit esté cause de la condamnation: & le Capitaine, parce qu'il n'auoit obey : de sorte que pour l'innocence d'vn homme, il en feit mourir trois, abusant tres-cruellement de son authorité & puissance, quelque rigueur qu'il y eust en ce temps-là en l'ordonnāce de la discipline militaire. Et pour nous oster le goust d'vne telle barbarie, rememorons vn acte d'eternelle louange

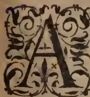
Debonnaireté d'Auguste, amateur de Iustice.

d'Auguste Cesar, qui ne voulut condamner vn qui estoit accusé de l'auoir voulu tuer, parce que les indices & preuues n'estoient pas suffisantes, le laissant au iugement de Dieu. Apprenons donques pour la conclusion de nostre discours, à tāt hayr toutes especes d'Iniustice, qu'vn chaçun de nous s'efforce à profiter à son prochain, mettant à

hault prix (comme dit Euripide) le violement du droict, qui est sainct & sacré. Et ainsi, que par le bon ordre des Magistrats, & reformation d'eux-mesmes, le moyen soit osté aux meschans de desrober, rauir par force, prendre par corruption, & defrauder autruy, punissans exemplairement les infracteurs des iustes Loix, à fin que l'effect s'ensuyue de deux sentences prises de l'Escriture saincte, escrites dedans vn tableau en la grand Chambre du Palais de la ville Capitale de ce Royaume, qui doyuẽt bien estre engrauees aux cœurs de to⁹ Iuges: La premiere cõtenant ces mots, Faictes iugement & iustice: ou autrement, i'ay iuré en moy, dit le Seigneur, que ceste maison sera deserte. L'autre, Iuges, voyez ce que vous faictes: Car ce n'est pas le iugement des hommes que vous exercez, mais celuy de vostre Dieu: & selon que vous iugerez, ainsi serez vous iugez. Aussi certes la couronne de louange & gloire immortelle est gardee & preparee à ceux qui cheminent en verité & droicture, & honte & des-honneur, auec le feu eternel, à ceux qui perseuerent en iniustice.

Sentences notables.
« *Ierem. 22.*
2. Par. 19.
«
Matth. 7.

De la foy, Perfidie, & Trahison.
Chap. 39.



ARAM. Ores qu'en la corruption de nostre siecle, auquel l'impieté & la malice ont pris la place de l'innocence anciẽne, la vertu semble fort mal-sortable, pour estre receuë & employee aux affaires, veu que la porte luy est du tout fermee: Et ainsi que l'on pourroit bien à propos dire, que de pẽser ramener ceste rondeur & integrité de mœurs des Anciens, parmy les vies peruerses, & mœurs gastees du tẽps present, ce seroit tout autant, que de presenter des fruicts hors de saison, lesquels on trouueroit beaux, mais non propres à l'vsage: Si ne deuons nous pas toutefois douter de produire en veuë, & maintenir de nostre pouuoir celle qui se sçait bien faire reuerer & craindre de son ennemy le vice, quelque puissance qu'il ayt & appuy des

De la corruption de nostre siecle.

meschans, & qui sçaura bien en fin triompher d'iceluy. Parmy donc tant de perfidies & trahisons, dont auiourd'huy on faict gloire, ne craignõs point de les depeindre de leurs couleurs, honorant la Foy, partie de Iustice, ou plustost elle-mesme ainsi que ie laisse à vous (mes Compagnons) à nous le faire entendre.

Psal. 76. *Notables sentences.* ACHITOB. Violer la foy est impieté. Car Dieu qui est verité, a tout mensonge en execration: & est terrible à venger le mespris de son nom. Aimer aussi ou hayr ouuertement (cõme dit Ciceron) est plus digne d'vn cœur genereux, que de cacher & dissimuler sa volonté.

» ASER. Les trõperies & les fraudes (dit Senecque) sont
» armes propres du lasche & pusillanime. Et partãt il se faut biẽ dõner garde, cõme disoit Plutarque, q̃ la renõmee no⁹ calõnie enuers ceux, ausquels nous aurons donné la foy: Mais c'est à toy, Amana, à nous traicter ceste matiere.

AMANA. Entre les illustres & grands personnages
» anciens il n'y a eu vertu plus recommandee, ny estroi-
» ctement gardee & obseruee que la Foy, laquelle ils di-
Que c'est de la Foy. soient estre le vray fondement de iustice, le lien indissoluble d'amitié, & le seur appuy de l'humaine societé.
» D'icelle Foy nous entendons maintenant de traicter, sans toucher à la foy religieuse & sacree, cõcernant les saincts mysteres de la vraye pieté qui est vn dõ singulier de l'esprit de Dieu, & particulier à ceux qui appartiennẽt à son election eternelle. Ceste-cy donques qui regarde les cõuersations & promesses mutuelles des hõmes seulemẽt, a esté de tout temps tenue par les gens d'honneur, & le doit estre entre nous, pour inuiolable, de tant que celuy qui la donne, engage tout ce qu'il a de plus precieux &
Du violemẽt de la Foy. diuin en son ame. Que s'il l'oublie tant, que de l'enfreindre & violer, il commet vne manifeste impieté, monstrant qu'il ne se soucie point d'offenser Dieu, abusant de
Exod. 10. son nom pour pretexte de son mensonge. Et seroit beau-
Leuit. 19. coup plus expediẽt de n'appeller iamais Dieu, à tesmoin
Deut. 5. q̃ de le pariurer par mocquerie: veu que l'Escriture nous defend tant de fois de prendre son nom en vain, de ne iurer par luy mesme en mentãt, & de ne le soüiller aucunemẽt. Il est vray que ceste dispute a tousiours esté, & mes-

mes aujourd'huy est plus que iamais debatue, à sçauoir, si ce qui est promis & iuré par force, se doit tenir ou non: e- "
stât ceste sentence receuë & approuuee de plusieurs, q̃ les "
choses, que la necessité no⁹ fait promettre, la volôté seu- "
le nous oblige à les tenir. Mais toutesfois quâd nous voudrons parler selô la verité, & sans aucune passiô particuliere nous dirons, que la vraye & parfaite magnanimité ne nous permet de riê promettre, y engageâs nostre foy, sâs le vouloit tenir: veu que tout hôme vertueux & sage ne doit iamais tât s'oublier, que de faire ou promettre chose quelconque côtre son deuoir, pour aucune necessité, non pas mesmes pour la mort. Et n'y a riê qui face mieux discerner le fol d'auec le sage, que les promesses: d'autât que l'indiscret promet legerement tout ce que l'on veult, & bien souuét plus que l'on ne luy demande: Mais l'hôme de bon iugemét trempe sa parole en sens & en raison auât que de l'engager à personne: Et aussi vne fois dônee, il ne la reuoque plus, à quelque perte ou dômage que ce puisse estre, ayât trop plus cher l'honneur de veritable, que sa propre vie demeurant cachee de mensonge & perfidie.

Promesses fôt discerner le fol d'auec le sage.

Que s'il estoit loisible à vn chacun d'alleguer vne necessité ou contrainčte, pour couleur de violement de Foy: à qui se pourroit-on fier de chose quelcôque? Qui doubte que tous les accords qui se traičtét entre les hommes, soit en guerre, soit en paix, soit en toutes negotiations particulieres des vns auec les autres, ne soiét fondez sur le biê que l'on estime necessaire & profitable à son party, & par consequent qu'ils ne se deuroient aucunement garder? Que la rompure aussi d'iceux ne soit aisément coloree d'vne mesme necessité, & ainsi qu'elle seroit permise soubs ce beau pretexte de faux droičt & equité? Mais quoy? Pouuôs nous estre Iuges pour nous mesmes, & en nostre propre cause? Il y faudroit premieremét appeller nos parties, ausquelles nous sômes liez & obligez & cô uenir de Iuges, pour decider de nos promesses, si elles auroient esté licites ou illicites, forcees & necessaires, ou non: ainsi que la loy en parle, releuant de sa promesse celuy qui l'auroit donnee iniuste & desraisonnable, ou qui le greue par trop, ou qui auroit esté circonuenu par dol

De ceux qui ne sont tenus de leurs promesses.

ou fraude, erreur, force, iuste crainte, ou lesion enorme. Mais quand nous nous porterons pour Iuges & parties, & qu'au lieu de la iustice, nous cercherons la force & violence, il sera bien aisé à veoir, que toute apparence d'excuse de violement de la foy donee, sera seulemét fo[n]dee sur vne pure malice & cautelle. Côme en souloy[t] [u]ser Lysander, Admiral des Lacedemoniés, qui ne faisoit côte de la Iustice, sinon quand elle estoit vtile, & prenoit [la] seule vtilité pour l'honnesteté, disant qu'il f[a]l[l]oit tromper les enfans auec le ieu des osselets, & [l]es hommes auec les sermens. Ce qui proprement est se monstre pi[re] enuers Dieu, que non pas enuers ses ennemis: e[st]ant que celuy qui trompe son enne[my] moyennant la foy qu'il luy iure, faict assez cognoist[r]e qu'il le crai[nt], ne luy osant descouurir ce qu'il a de caché dedãs son cœur: & ce-pendant, qu'il ne reuere ny ne doute la Maiesté diuine, à laquelle rien n'est caché, se seruant d'icelle pour couuerture & desguisemenr de sa meschanceté. Il fault, dit Ciceron, tenir inuiolablement ce que nous auons promis à nostre ennemy, encores que les desastres de la guerre nous ayent cõtraincts de ce faire. Et par plus forte raison comment romprons nous la foy à nos amis, & à ceux desquels nous n'auons iamais receu qu'auantage & plaisir? De ce mespris de la Foy, nos ames se remplissent de mensonge, s'y nourrissent & delectent, & s'esloignent de la verité, source de tout bien, pour mentir à nos prochains, les deceuoir & tromper en ce que nous pouuons, destruisans ainsi tout le lié d'humaine societé, voire la nature mesme; qui nous oblige à leur vouloir & procurer bien. C'est ce que nous vouloit enseigner Epenetus Lacedemonié, disant que les menteurs estoiet cause de tous les pechez & de tous les crimes du mõde. Et pource aussi dit Plutarque, que le métir est vn vice seruil, digne d'estre de tous hay, & non pardonnable, aux esclaues mesmes. Tous ceux, dit Ciceron, qui disent vne chose, & pensent vne autre, doyuent estre estimez sans foy, meschans & malicieux: Et l'homme de bien pour acheter à meilleur marché, ou pour vendre à plus hault prix, ne feindra ny ne dissimulera aucunement. Ce

Lysander perfide & trompeur.

Du mespris de la Foy procede le mensonge.

n'est

n'est point le deuoir d'vn homme simple, ouuert, & non feint, ny de iuste & vertueux, de celer à l'achepteur le vice de la chose que l'on vend, ains plustost d'vn malicieux, trompeur, cault, fin, & meschant homme. Que si c'est vice & peché de ne declarer le vice de la chose que l'on vend, commét appellera on ceux, qui vsent de mille paroles & mensonges pour enrichir leur marchandise? Tant entre les gens de bien le scrupule a tousiours esté grand, de contaminer aucunement la vanité qui doit estre au cœur & en la bouche, és faicts & és dicts de tout homme de bien. Mais si le mensonge apporte à tous blasme & deshonneur, il est beaucoup plus grand aux Roys & aux Princes. Car estans en telle authorité, qu'ils peuuent faire ce qui leur plaist, quel besoin ont-ils de mentir? Si Machiauel & ses sectateurs, fauteurs de la Tyrannie, auoient bien pesé ce que nous lisons en infinis lieux de l'Escriture, que Dieu ruïnera les faux & mensongers, auec tous leurs mensonges & feintises, mal-aisément pourroient-ils louër les dissimulations, tromperies, perfidies, & autres semblables tours, dont ils taschent d'empoisonner les ames genereuses des bons Princes, pour les faire degenerer & de leur naturel, & de la trace des vertueux qui les ont precedé. Et à ce propos il me souuient d'vne decision de droict touchant les Princes, qui merite estre grauee en lettres d'or dedans leurs Grottes & Palais: Qu'on doit mettre entre les cas fortuits, si le Prince contreuient à sa promesse, & qu'il n'est pas à presumer au contraire. Car l'obligation est double: l'vne pour l'equité naturelle, qui veut que les conuentions & promesses soient entretenues: l'autre pour la foy du Prince, qu'il doit tenir, ores qu'il y eust dommage, parce qu'il est garend formel à tous ses subiects, de la foy qu'ils ont entre eux: & qu'il n'y a crime en vn Prince plus detestable que le pariure. Que si celuy qui est debteur de Iustice, est desloyal, il n'y aura plus de seureté en tous ses sermens: mais s'il est entier, sa parole simple luy doit estre vne Loy, & sa Foy vn oracle. Dieu mesme (dit le Maistre des Sentences) est tenu de sa promesse. Assemblez moy (dit-il) tous les peuples de la terre, à fin

Combien le mensonge est odieux en vn Prince.

Alexand. consil. 97. lib. 3. nu. 15.

De la parole & Foy du Prince.

Hierem.45. qu'ils iugent entre mon peuple & moy, s'il y a chose que i'ay deu faire, & ne l'aye fait. Qui est-ce donc qui mettra en doubte, si le Prince est tenu de ce qu'il iure & promet? veu que mesme toute puissance souueraine n'est moins obligee aux loix de Dieu & de nature, que le plus simple subiect d'icelle? De dire que la Foy ne doit pas estre gardee aux ennemis, elle ne doit donques pas aussi leur estre donnee: que s'il est licite de capituler auec eux, il est tout autant necessaire de leur garder la promesse. Voire nous pouuons adiouster d'auantage, que la perfidie ne se doit pas vanger, ny repeter apres qu'on a traicté paix & accord ensemble: autrement il n'y auroit iamais asseurance de paix, ny fin de perfidie. De la mesme source de profaner la Foy, & nous accoustumer
" au mensonge (estant le propre du vice d'engendrer vn
" autre vice pour sa punition) naist & procede ceste peste

De la Trahison. pernicieuse des Royaumes & Republiques, la Trahison haye de Dieu & des hõmes, de laquelle les perfides ensorcellez, ne craignent à se trahir eux-mesmes, pour trahir les autres & leur patrie: dont demeurans à vn chacun odieux, voire à ceux qui se sont seruis d'eux en actes desloyaux & meschans, ils reçoiuent finalement le salaire deu à leurs execrables impietez. Car c'est vne commune affection que l'on a enuers telles gens, de les cercher (ce qui n'est toutefois le propre d'vn cœur genereux) ce-pendant que l'on a affaire d'eux: ne plus ne moins que ceux qui ont besoin du fiel, ou du venin de quelques bestes venimeuses, puis de les laisser & reietter à cause de leur malice. L'homme appellé paresseux, se peult diligenter: si langager, se taire: si gourmand, s'attremper: l'adultere, s'abstenir: le furieux, dissimuler: l'ambitieux, s'appaiser: le pecheur, s'amender: mais l'hõme vne fois appellé traistre, il n'y a eauë pour le lauer, ny moyen pour l'excuser.

Exemples notables. Or venons aux exemples des Anciens, pour cognoistre de leur zele à la foy, & haine de la perfidie & trahison, aussi de la remuneration qui les suit & accompagne volõtiers, & de quel guerdon les

Attilius Regulus. genereux remuneroiẽt les desloyaux & traistres. Attilius Regulus, grand personnage Romain, ayant esté pris

prisonnier en guerre des Carthaginois, & enuoyé à Rome sur sa foy pour traicter de la paix & de l'eschange des prisonniers, ariué qu'il fut, il donna tout autre conseil au Senat: remonstrant que ce n'estoit pas le profit de la Republique, que de faire vn tel appoinctement. Puis resolu qu'il falloit garder la Foy à l'ennemy, il s'en retourna à Carthage: où il fut faict mourir fort cruellement. Car on luy coupa les paupieres, & estant lié à vn engin, mourut à force de veiller. Demarate, Roy de Sparte, estāt en Perse auec le Roy, cōtre lequel vn grād Seigneur Persiē s'estoit rebellé, il moyēna leur appoinctemēt. Depuis ce Roy barbare ayāt sondit vassal en sa puissance, se voulut vēger de luy, deliberant de le faire mourir. Mais le vertueux Lacedemoniē l'en diuertit, luy remonstrāt, que celuy seroit vne grande honte de n'auoir sceu le punir de sa rebellion, quād il estoit son ennemy, & de le faire mourir alors qu'il estoit deuenu son seruiteur & amy. Raison certes biē notable, & fort mal-pratiquee auiourd'huy. Auguste ayant fait publier à son de trōpe, qu'il donneroit xxv. mil escus à celuy qui prēdroit Crocotas chef des voleurs en Espagne, & iceluy se presentāt luymesme à l'Empereur; & luy demandant la somme promise, il la luy feit payer, & luy dōna d'auātage sa grace: à fin qu'on ne pēsast point, qu'il voulust luy oster la vie, pour le frustrer du loyer promis, & que la Foy & seureté publique fust gardee à celuy qui venoit en Iustice: combiē certes qu'il eust peu proceder cōtre luy; & parfaire son procez. L'anciē Caton estant en guerre cōtre les Espagnols, il se trouua en grand danger pour la multitude des ennemis, qui s'apprestoiēt pour l'enuirōner. Et ne pouuāt lors estre secouru q̄ des Celtibertiēs qui luy demandoiēt deux cēs Talens, qui sont six vingts mille esc⁹ d'appoinctemēt pour vne solde, le Conseil luy remōstra, qu'il n'estoit possible, leur promettāt vne telle somme, de la leur fournir, mesmes dās le tēps qu'ils vouloiēt estre prefix: Ainsi, qu'il estoit pl⁹ expediēt de se passer d'eux. Mais ce sage & aduisé Capitaine se seruit bien à propos d'vne telle occasion, pour se resoul dre auec les siens, qu'il falloit vaincre les ennemis, ou bien mourir, apres auoir capitulé auec les Celtiberiens, à fin de ne ma-

Demarate.

Auguste.

Caton.

culet la gloire des Romains de mensonge en leurs promesses. Car si nous gaignons la bataille (leur dit-il) nous les payerons, non du nostre, ains aux despẽs de nos ennemis: & si nous perdons, il n'y aura plus qui paye, ne qui demande à estre payé. Il n'estoit point question au Conseil de ses magnanimes Romains, de regarder comment on pourroit tromper ses ennemis, ny ceux desquels on estoit pressé de se seruir, ains plustost de se resoudre de mourir, que de faillir aucunement de promesse. Nous pouuons aussi remarquer, que comme leurs entreprises ainsi fondees reüscissoiẽt heureusemẽt, semblablemẽt la perfidie & violement du droict estoient le plus souuent suyuis par vengeance diuine, de mal-heureux & contraires effects aux desseins & desirs des pariures & perfides: ou bien eux-mesmes prõptement punis de leur meschanceté. Qui fut cause que Tissaphernes, Lieutenant du Roy de Perse, ayant rompu vne trefue qu'il auoit auec les Grecs: ils l'en remercierẽt par son Herault mesme, de ce qu'il auoit mis du costé de la Grece les dieux, au nom desquels la trefue auoit esté iuree. Aussi prospera-il peu du depuis en ses entreprises. Cleomene, Roy de Lacedemone, ayant faict trefues pour sept iours auec les Argiẽs, la troisiesme nuict sçachant qu'ils estoient bien endormis, il les alla charger, & les desfeit, soubs ceste subtilité cauteleuse, qu'il disoit n'auoir parlé esdites trefues que du iour, & non pas de la nuict. Dont entre les Grecs fut noté par vn iuste iugement de son pariure & foy violee, de ce qu'il fut miraculeusement frustré de sa principale intention, à sçauoir, de surprendre par vne telle desfaicte la ville d'Argos. Car les femmes transportees d'ire, & de iuste douleur, pour la perte de leurs maris, par la trahison & lascheté du Spartiate, prindrent les armes esta[n]s en ladicte ville, & le repousserẽt de leurs murailles, auec grand meurtre & perte de la plus part de son exercite. Dequoy quelque temps apres deuenu furieux, il print vn cousteau, duquel il se fendit le corps en riant, dont il mourut. Caracalla Empereur, s'estant acheminé auec son armee vers les Parthes, soubs ombre d'espouser la fille d'Artabanus leur Roy, qui vint au deuãt de luy pour cest

Cõme la Perfidie a tousiours vne mauuaise issue.

Cleomene.

Caracalla.

effect, l'Empereur cõtre sa foy le chargea, & meit en route, auec meurtre incroyable de ses gẽs. Mais peu apres descẽdu de cheual pour faire de l'eau, il fut tué par les siens mesmes. Ce qui fut noté cõme vne iuste punition diuine de sa desloyauté. Les Corinthiens, pour auoir contre le droict des gens outragé les Ambassadeurs des Romains, veirent deuant leurs yeux raser leurs villes rez pieds rez terre. L'Empereur Iustinian receut infinies pertes & dõmages, pour auoir rompu sa foy aux Sarasins, & violé la paix qu'il auoit auec les Bulgarois. Ce qui luy acquist tel le haine des siẽs pour les mal-heureux exploicts de guerre qui en reüsceirent, qu'estant retourné à Cõstantinople, Leontius vsurpa l'Empire sur luy, l'enuoyant en exil, apres luy auoir coupé les narines. Rastrix, Duc de Cleues, ayãt faussé sa foy à Louys Roy de Germanie, fut desfaict & vaincu: & demeurãt prisõnier, les yeux luy furẽt creuez pour marque de sa perfidie. Mais quel besoin est-il de recercher ■ l'antiquité des tesmoignages des fruicts qui reüsceissent volontiers de la foy violee, quand les exẽples en sont à nos despens iournellement deuant noz yeux? Que voyons nous auiourd'huy sinon vn redoublement, voire le comble de tout mal-heur, pour auoir mis tant de fois à si petit pris vne chose tant precieuse & exquise, qu'elle ne reçoit aucune comparaison, à sçauoir la Foy? L'Histoire n'en est que trop cõmune, & la verité trop apparente, au detriment d'vn chacun, pour en vouloir donner icy des preuues, quand au contraire il seroit de besoin d'en enseuelir du tout la memoire, s'il estoit possible, tant pour en effacer toute note d'infamie, dont nous sommes blasmez entre les plus lointaines nations, que pour oster la desfiance des vns des autres, si grãde parmy nous, & qui a esté vne des principales causes de r'allumer si souuẽt le feu de diuision en ce desolé Royaume. Et laissant vn si pitoyable subiect, considerons l'honneur & le traictement que receuoiẽt des Anciens les traistres, qui sont auiourd'huy tant bien venus des grands. Lasthene ayant aidé à Philippe, Roy de Macedone, à le rẽdre maistre de la ville d'Olynthe, dõt il estoit habitant, & se plaiguant au Roy, que quelques-vns l'appelloient traistre, il

Iustiniã Empereur.

Rastrix Duc de Cleues.

Cause du mal heur de la France.

Exemples du traictement que faisoient les Anciens aux traistres.

,, luy dit seulemẽt, Que les Macedoniẽs estoiẽt de leur na-
,, turel rudes & grossiers, & qui appelloient vne marre, vne
,, marre, & toutes choses par leur nom. Cesar Auguste oyãt
Rymeralces, Roy de Thrace, qui auoit laissé Antonius
pour se ioindre à luy, se glorifier de sõ faict: le Monarque
,, beuuãt à d'autres, dist haut & clair, I'aime biẽ la trahisõ,
,, mais ie n'aime point les traistres. Et qui sera l'homme de
bon iugement, qui s'y pourroit fier? Celuy qui trahit son
Prince, son biẽ-faicteur, sa ville, son pays, ses parẽs & a-
mis, és mains de ceux ausquels il n'est de riẽ tant obligé,
cõmẽt ne les pourra-il pas aussi biẽ trahir vne autre fois?
C'est ce que Agis, fils d'Archidame, Roy de Sparte, sçeut
biẽ faire entendre aux Ephores, luy commandans de prẽ-
dre les ieunes hõmes de la ville auec luy, & de s'en aller
au pays d'vn qu'ils luy monstroient, lequel auoit promis
de le conduire, & faire entrer dedans le Chasteau de sa
,, ville: Commẽt (leur dit-il) est il raisonnable (Seigneurs
,, Ephores) de commettre le salut & la vie de tant de vail-
,, lans ieunes hommes à vn qui trahit son pays? Pausanias,
Capitaine des Lacedemoniẽs, ayãt pris & receu du Roy
Xerxes cinq cens Talens d'or, luy auoit promis de luy
trahir la ville de Sparte. Mais son entreprise descouuerte,
Agesilaüs son pere le poursuyuit iusques au dedans d'vn
temple, où il se sauua: & feit murer les portes d'iceluy, le
laissant là mourir de faim: puis sa mere ietta son corps
aux chiẽs, sans luy bailler sepulture. Autant en aduint-il
à Cassius Brutus, qui vouloit vendre Rome. Car son pere
le traicta tout de mesme. Darius, Roy de Perse, feit tran-
cher la teste à son fils Ariobarzanes, lequel auoit entre-
pris de trahir son armee à Alexandre. Brutus en feit autãt
à ses enfans, qui auoiẽt conspiré contre leur patrie, pour
faire r'ẽtrer le Roy Tarquin dedãs Rome. Mahemet ayãt
pris Cõstantinople par la lascheté & trahison de Ieã Iu-
stinian Geneuois, apres l'auoir faict cõstituer Roy com-
me il luy auoit promis, il luy feit trãcher la teste au bout
de trois iours: salaire digne de ce mal heureux, cause
d'vne si grande playe en la Chrestiẽté. L'Empereur Con-
stantin y fut tué, le Patriarche, & tous les Chrestiens.
L'Imperatrice auec ses filles & les plus nobles Damoisel-

Enfans punis par leurs peres mesmes

Iustiniã cause de la prise de Constantinople.

les qu'elle eust, furent amenees deuãt Mahemet: & apres leur auoir faict mille opprobres, leurs corps furẽt decoupez par pieces. Il est vray que les histoires sont diuerses sur ce faict, en ce qui touche le susdit Iustiniã: Car aucũs disent que se sentant blessé au combat, il s'enfuit, dont la plus part des gens de guerre perdirẽt cœur, & que s'estãt sauué en l'isle de Chios, il y mourut, soit de sa playe, ou de despit & tristesse, de ce qu'il estoit la principale cause d'vn si grand malheur en la Chrestienté. Nous ne deuõs encores passer soubs silence le faict heroïque de Sultan Solyman dernier defunct, ains le proposer aux Princes, pour exemple de hayr & punir toute perfidie & trahison. Car comme il eut enuoyé vn sien Bascha en la Valone pour passer en Italie par mer & par terre, ce Chef prit terre au port de Castro : dont les habitans estonnez se rendirent soubs son serment & foy, qu'ils s'en iroient leurs vies & bagues sauues. Toutesfois le Barbare les occit tous, fors ceux qu'il veit propres à seruir d'esclaues. Mais luy de retour à Constãtinople, le grãd Seigneur aduerty de sa desloyauté, le feit estrangler, & renuoya tous les prisonniers auec leurs biens en Italie. Acte certes digne d'vn tel Prince, lequel s'il eust eu la cognoissance vraye de Dieu & de son Eglise, meritoit le premier lieu entre les grãds de son temps. Or pour faire fin à nostre discours, apprenõs à cognoistre l'excellence & grandeur de la Foy, qui est telle, que celuy qui l'engage, oblige son salut, son honneur, & son ame, à celuy auquel il la donne, commettant vne impieté manifeste contre Dieu, quand il la rompt & viole, si « ce n'est qu'il l'eust donnee pour faire vn acte meschant, « dont la loy diuine & humaine le dispense. Sçachons aussi que d'estre veritable est le cõmẽcemẽt & le fondemẽt d'vne grãde & insigne vertu, & qui acqueroit tãt de reputatiõ entre les Anciens, que du tẽps de Catõ, quand on racontoit quelque chose estrãge, & difficile à croire, ce prouerbe se disoit de luy, pour auoir esté cogneu toute sa vie « amateur de verité: Cela n'est pas croyable, quãd ce seroit « Caton mesmes qui le diroit. Ainsi par les exemples de tant d'illustres personnages soyons éguillonnez à tellement hayr le mensonge, dõt Sathã est le pere & autheur,

Faict heroïque de Sultã Solyman.

Fondement d'vne insigne vertu.

Ephes. 4. que suyuant le conseil de sainct Paul, nous parlions en
» verité chacun auec nos prochains, qui sont tous ceux qui
Luc. 10. ont besoin de nostre aide: & que toute feintise & dissimu-
» lation soit bannie de nous, & vne rondeur & integrité de
» cœur & de mœurs paroisse en toutes nos actions, hays-
» sans la perfidie & trahison, les perfides & traistres, sça-
» chans que la foy ostee, tout fondement de Iustice est ren-
» uersé, tout lien d'amitié rompu, & toute humaine societé
» confuse.

De l'Ingratitude. *Chap.* 40.

La memoire fertille au mal, & infertile au bië.

AMANA. Comme la memoire d'vn mal est longuement tenuë, d'autant que ce qui offense, s'oublie fort mal-aisément: Ainsi des biës receuz, nous voyons ordinairement que la memoire est aussi soudain esteinte & perduë, que le fruict du bien-faict a esté perceu: chose tant indigne de l'hõme bien nourry, & instruict en la vertu, qu'il n'y a espece d'iniustice, qu'il doyue plustost fuyr. C'est pourquoy il me semble (Compagnons) qu'en suiuãt l'ordre de nos discours, nous deuons maintenant traicter du vice d'Ingratitude: à fin que cognoissans l'ignominie, & les pernicieux effects qui en reüscissent, nous nous gardions d'en maculer nostre vie.

Contre l'Ingratitude.

ARAM. L'Ingrat ne peut estre genereux ny iuste. Et pourtant (comme dit Sophocle) il fault que l'homme se ressouuienne de celuy, duquel il a receu courtoisie & plaisir. Car le bien-faict engendre le bien-faict: & tout cœur humain pardonne aisément les iniures, excepté l'Ingratitude, que difficilement il oublie.

ACHITOB. L'Ingratitude rend les hommes impudens iusques à s'oser bander pour nuïre à ceux qui leur ont esté amis, & ausquels le sang & la nature les obligët. Oyons donques Aser discourir plus amplemët de ce pernicieux vice.

ASER. Si l'homme ne se fust point monstré ingrat des benefices indicibles qu'il auoit receus de son Createur, mangeãt du fruict de l'arbre de vie à la persuasion de Sa-

than, contre l'exprés commandement de celuy, à qui il deuoit toute obeyssance, il est certain que le peché & la mort, & par iceux toutes sortes de miseres & calamitez n'eussent eu aucune puissance sur luy. Mais comme par son ingratitude il mesprisa d'obeyr à sõ Seigneur & Createur, il semble aussi qu'il le punit de la mesme façon de son offense. Car ses propres membres, au-parauant subiects à la volonté de son esprit, se rebellerent contre iceluy, voire auec telle force, qu'ils le menerent souuent captif en la seruitude de peché. Que si necessairement & iustement nous sommes faicts heritiers de la mesme malediction, tant du peché que de la mort, comment serons nous tant hebetez d'entendement, que de vouloir d'vne gayeté de cœur, & sans contraincte, succeder à la cause d'icelle, qui est l'ingratitude, & laquelle nous deuroit estre plus odieuse & à fuyr, pour les maux qu'elle nous a apporté, que la mort mesme? Et toutesfois quand nous vouldrons esplucher la vie du plus iuste des hommes, il sera bien difficile, voire du tout impossible, de la trouuer nette & exempte de ce detestable vice, tant enuers Dieu, que enuers ses prochains. Mais c'est encores bien pis, de veoir la plus grande part des hommes nourrir leur ame d'ingratitude, comme s'ils y prenoiẽt vn singulier plaisir: l'accoustumans à garder fort diligemmẽt la memoire des aduersitez & iniures qu'ils souffrent, & à laisser incontinent escouler le souuenir des graces & biẽs qu'ils reçoyuẽt, voire aussi soudain que le plaisir en est passé: Au lieu que le deuoir oblige toutes personnes de mettre en ligne de compte, pour grande grace, toute faueur, tant petite soit elle, que le ciel ou les hommes leur departẽt, & de la conseruer en perpetuelle memoire, comme au plus asseuré thresor, où ils puissent garder les biens qu'ils reçoyuent. Mais les ingrats au contraire laissent escouler subitement le souuenir de leurs plus grandes felicitez: qui est aussi cause, qu'ils demeurent tousiours vuides d'heur, de repos & tranquillité, & pleins d'inquietude & de desirs incertains: ce qui tesmoigne en eux vne imperfection de la raison, & ignorance du bien. C'est ce que dit Seneque, Que la vie de l'imprudent est ingrate, peu asseuree, &

L'ingratitude cause du peché, & de la mort de l'homme.

De l'ingratitude commune aux hommes.

» sans arrest és choses presentes, pour vn desir des futures. Et comme le propre de l'ignorāt est d'estre tousiours fasché contre soy-mesme: ainsi de l'Ingratitude, & oubly de nos proprietez, procedent les ennuis & melancolies sans propos, qui atterrent les hommes, & les vieillissent plus que les ans. Car c'est elle, qui faict que nous ne sommes iamais contens de nostre cōdition presente, & nous faict plaindre & murmurer, au lieu d'en donner loüange (comme nous deuōs (à celuy qui nous l'enuoye trop meilleure que nous ne meritons. Pour la moindre touche d'affliction, l'ingratitude d'vn million de graces receuës au parauant, faict que nous nous escriōs n'auoir iamais eu que malheur: ores que plustost nous deussions prendre l'aduersité pour benediction, & tesmoignage de l'amour de

De l'Ingratitude procedēt les ennuis & melāncholies.

» Dieu enuers nous, asseurez qu'il dispense par vne iustice bien ordonnee, pauureté & richesse: santé & maladie, honneur & contentement, selon qu'il est expedient à chacun de nous: voire qu'il est necessaire, que pour l'intemperance de nostre chair, prompte à reietter le ioug du Seigneur, quand il nous traite trop doucemēt, il nous tienne la bride serree, & nous retienne en quelque discipline, de peur que nous ne desistions du tout du seruice & de l'obeyssance que nous luy deuons. Mais se crucier ainsi à tous propos, & autant de fois que les choses nous succedent au contraire de nostre volonté inconstante & rebelle, & qui ignore le plus souuent ce qui luy est propre: c'est ce

Dieu dispēse tout par vne Iustice bien ordonnee.

» que disoit Pythagore, manger son cœur, ou offenser son
» ame & son esprit, en les consumant de cures & d'ennuis: & ne cognoistre pas que l'vne des causes qui trauaillent le pl' ceste miserable vie, est que les tristesses & fatigues entrent au cœur subitemēt, lesquelles par apres ne veulēt
» sortir que peu à peu. Ce sont les melancolies sans raison,
» que Platon dit prouenir de mauuaises fumees, & vapeurs
» ameres amassees au dedans de nous, qui s'esleuent & se meslēt parmy les voyes de l'ame. Tout-ainsi que nos songes estranges & non accoustumez, tesmoignent & signifient qu'il y a repletiō de grosses humeurs gluātes, & perturbatiō des esprits vitaux au dedans: Aussi sont-ce mauuaises vapeurs, qui offusquēt nos sens, & esblouyssent les

Que c'est de manger son cœur.

yeux de l'ame, assauoir, ignorance, rebellion arrogance, murmure, cupiditez insatiables, & autres corruptions intestines, que l'ingratitude y suscite & nourrit, & dont nous sommes empeschez de recognoistre les benefices que Dieu nous depart, ny enuers luy par actiō de graces, ny enuers ses creatures par biēs-faicts, qu'il aduouë siens. Car Dieu seul n'a besoin de rien, & ne demande rien pour son regard : mais veult seulement, que nous ne soyons point ingrats de ce qui luy plaist nous donner. Et de ceste mesme source des corruptions de l'ame nous sommes ensorcellez d'ingrate oubliance des plaisirs que nous receuons de nos semblables: voire pour le moindre mescontentement d'eux, que nous nous forgeōs auec ou sans raison, iamais nul ne nous feit bien. Le vassal oublie incontinent pour le moindre refus ou mauuais visage qu'il a receu de son Seigneur, tous les biens, auātages & faueurs, qu'il luy a auparauant faicts : Le fils se plaint du pere, le frere du frere, l'amy de l'amy, le seruiteur du maistre. Nous ne voyons (helas) en Frāce que trop de tels ingrats, mesme qui trahissent & vendent iournellement ceux desquels ils tiennent tout leur auancement & grandeur. Et si l'ingratitude est familiere des petits, ne la pensons pas estre plus eslongnee des grands. Car pour vne bien legere occasion, & principalement quand on ne plie au vice qu'ils ont le plus en recommandation, ils oublient aisément tous les seruices que l'on leur a faict, pour quelque nouueau venu, qui se monstrera prompt ministre de leurs voluptez: Et encores plustost, quand ils croissent & augmentent d'estat & de grandeur: Pource que volontiers, comme ils montent de condition, n'estans bien instruicts en la vertu, ils empirent de mœurs. Mais qu'ils tiennent hardiment pour chose infallible, que le Prince ingrat ne peult longuement retenir vn homme de bien à son seruice. Car l'espoir de prix est (dit Plutarque) vn des elemens & fondemens de la vertu: & de l'honneur, benignité, & humanité, dont le Prince guerdonne les hommes vertueux, il les prouoque & attire à embrasser le bien de son estat. C'est aussi ce qui faict venir en auāt l'auancemēt des arts & sciences, & ce qui enfante les grands esprits, cōme

Vapeurs dōt les yeux de l'ame sont esblouys.

De l'īgratitu de des grāds.

Le prix & l'honneur nourrissent la vertu & les arts.

au contraire tout cela languit, & s'estaint peu a peu par l'ingratitude & auarice de ceux qui dominent. Les Anciens n'ont point dit sans propos, que l'impudence estoit compagne d'ingratitude. Car s'il n'y a beste (cõme ils disent) si eshontee qu'vn impudent, qui est celuy que l'on peult dire auoir moins de honte qu'vn ingrat? (L'Impudence (dit Theophraste) est vn mespris de gloire, causé pour vne enuie d'vn vilain & sordide gain: & celuy-là est impudent, qui emprunte quelque chose de celuy, lequel il a enuie de trõper. Ne sont-ce pas là les propres effects du vice d'ingratitude, qui ne tasche qu'à tirer commodité & profit d'vn chacun, sans vouloir bien-faire à personne, ny remunerer le plaisir receu, ne se souciant aucunement de la vraye gloire, & de l'honneur immortel, qui suit toute vertueuse action fondee sur le Deuoir & Honneste? Aussi certes il est bien difficile à ceux, qui cerchent tant qu'ils peuuent leur profit, de satisfaire à leur honneur. Et fault que nous sçachions, que le droict & la raison veulent, qu'il y ait difference entre le Deuoir, & ce que nous appellons communément Profit: voire sont choses distinctes & separees l'vne de l'autre, que l'honnesteté, & telle vtilité terrestre. Car ceste cy faict que les hommes ne craignent point de rompre & dissouldre tout ce qui est ordõné & assemblé de droict diuin & humain, pourueu qu'ils y voyent du gaing: & l'autre tout au contraire leur faict liberalement employer biens, trauail, industrie, & tout ce qui est en leur puissance pour profiter à vn chacun, & sans espoir d'aucune recompense: combien que toutesfois ceux qui reçoyuent des biens-faicts, soient tenus d'en rendre à leurs biens-faicteurs selõ leurs moyens, & leur en doyuét la recognoissance. C'est pourquoy entre les loix que Dracon establit aux Atheniens, il estoit commandé, que si quelqu'vn auoit receu de son voisin quelque bien-faict, & qu'il fust prouué contre luy long temps apres en auoir esté ingrat, & mal-recognoissant le benefice receu, tel fust mis à mort. Aussi ores que les Histoires ne nous proposent aucuns Roys ou Princes qui ayent surmonté, voire qui puissent égaler Alexandre le Grand en munificence & liberalité, & Iules Cesar à

L'Impudence compagne d'Ingratitude.

Difference entre le Deuoir & le Proffit.

Loy contre les ingrats.

pardonner iniures: neantmoins nous lisons d'eux, que où ils cognoissoient vn ingrat, Alexandre iamais ne luy donnoit, ny Cesar pardonnoit: Tant l'ingratitude a tousiours esté odieuse aux gens de vertu. On dit que la Cigõgne, à toutes les fois qu'elle faict ses petits, en iette vn du nid, pour le louage de la maison, & le salaire de celuy qui l'a logee. O barbare ingratitude, que de veoir celuy qui a esté hebergé, seruy, & nourry en la maison, & de la sueur & trauail d'autruy, s'efforcer d'y rauir tout ce qui y demeure, iusques à l'honneur, & souuent la vie de son hoste? N'est-ce pas le mesme vice d'Ingratitude, qui seme les dissensions & querelles entre les enfans & le pere, entre les freres, parens, & amis, & le tout par faulte de recognoistre les vns enuers les autres l'obligation de nature, dont nous deuons estre liez, & de nouueau inseparablement astraincts par les biens-faicts, dont ils nous ont rendu, & rendent iournellement leurs redeuables, si nous considerons de pres la nature de nostre condition, qui ne peult subsister sans le secours & ayde de plusieurs, quelques grands que nous soyons? Mais quoy? Nous voyons par experience, ce que disoit quelque Ancien, que toutes les choses humaines enuieillissent, & viennent à la fin du temps, excepté l'Ingratitude. Car d'autant plus que le genre des mortels augmente, d'autant plus elle croist. Or encores pouuons nous remarquer en l'Histoire plusieurs exemples contre ce vice, qui nous doyuent resueiller de nostre deuoir. Pyrrhe est infiniement loué par les Historiens, de ce qu'estant doux & familier à ses amis, & facile à leur pardonner, quand ils l'auoient courroucé, il se monstroit vehement & ardent à rendre & remunerer les plaisirs qu'il auoit receus. Qui fut cause, qu'il regretta outre mesure vn sien amy mort: Non (disoit il) pour luy auoir veu aduenir ce qui estoit commun & necessaire à la nature humaine, ains pour auoir perdu tout moyen de recognoistre enuers luy les biens-faicts qu'il en auoit receu: dont il se reprenoit & blasmoit soy-mesme pour l'auoir trop dilayé & differé. Aussi certes vn argent presté se peult bien « rendre aux heritiers de celuy qui l'auoit presté: mais il «

Fruicts d'Ingratitude.

Exemples contre l'Ingratitude.

Pyrrhe.

» est bien à cœur à vn homme de bonne nature, genereuse
» & magnanime, de ne pouuoir faire sentir la recompense
» des plaisirs qu'il a receus, à celuy mesme qui les luy a faicts. Qui estoit cause, que les Anciens ne craignoient pas seulement d'estre notez d'ingratitude enuers leurs amis, ains aussi debattoient auec leurs ennemis, à qui d'entre eux feroit plus de bien & de courtoisie à son compagnon: Comme le mesme Pyrrhe en vsa enuers les Romains, qu'ils auoient aduerty d'vne trahison, que l'on luy vouloit brasser. En recognoissance dequoy il leur renuoya vn grand nombre de prisonniers de guerre, qu'il detenoit, sans leur faire payer aucune rançon. Mais les Romains ne voulans estre surmontez de luy en aucune beneficence, non plus que donner occasion de penser qu'ils eussent voulu receuoir loyer, pour n'auoir consenty à vne meschanceté, luy renuoyerent tout autant de prisonniers des siens en contrechange. Cicerrius, qui auoit esté Secretaire du grand Scipion, s'estant trouué competiteur à la poursuyte de la Preture, auec le fils d'iceluy Scipion, voyant qu'il l'emportoit deuant ce ieune Scipion, il eut telle crainte d'estre noté d'ingratitude enuers le fils de celuy auquel il estoit tant obligé, & de qui il tenoit tout son auancement, que despouillant la robbe blanche, qu'auoient de coustume de porter tous ceux qui demandoient les Magistrats, il se meit à seruir de solliciteur pour Scipion, luy faisant auoir l'Estat honorable, duquel il pouuoit estre pourueu, preferant à iceluy l'immortelle renommee, de n'auoir voulu se monstrer ingrat enuers ceux, ausquels il estoit tenu. Nous lisons d'vn barbare Turc, & Arabe de nation, Admiral pour les infideles en la guerre d'iceux contre Baudouin Roy de Ierusalem, que ne voulant se sentir vaincu en beneficence, & moins porter le nom d'vn ingrat enuers ledict Prince, qui l'auoit vne fois deliuré & sa femme les ayans faict ses prisonniers, il alla de nuict vers luy dans vne ville où il s'estoit retiré apres la perte d'vne bataille, & luy declarant le dessein de ses compagnons il le mena hors la ville, & le conduit iusques à ce qu'il l'eust mis du tout hors de peril. Au surplus, quant

Cicerrius.

Histoire notable d'vn Arabe Turc.

à ce que nous auons dict, que c'est vne chose où doiuent bien regarder les grands de n'estre ingrats, ains guerdonner liberalement les hommes de merite: d'autant que cecy regarde principalement la vertu de Liberalité, dont le subiect est assez beau pour en faire discours à part: Nous nous contenterons, sans en dire d'auantage, de leur proposer icy sur ce propos vn exemple notable de Baiazet Empereur des Turcs: Lequel à la prise de la ville de Modon sur les Venitiens, estant aduerty de la vaillance d'vn ieune Ianissaire, aagé de vingt & deux ans, qui le premier estoit monté sur la muraille, dont trente mil autres Ianissaires prirent cœur à l'enuy d'en faire autant, il luy donna aussi tost vne office de Sangeat, qui est des plus grands & riches Estats apres les Baschas, & qui vault dix mille ducats de reuenu. O, si nous desirons d'ensuyure de tout nostre pouuoir le cœur genereux de ces illustres personnages, à fin de ne tomber au vice honteux d'Ingratitude, cecy nous y aydera beaucoup, de tousiours estimer le bien-faict, que nous receuons d'vn autre, plus grand qu'il n'est, & celuy que nous donnerons au contraire, le reputer plus petit. Car par là nous nous sentirons incitez, & comme obligez volontairement de continuer à bien faire à nos semblables, entretenans par vn tel moyen le lien inuiolable de societé humaine. Nous ne mespriserons pas aussi (comme font les superbes & glorieux, qui se vantent n'auoir affaire de personne) de receuoir plaisir de nos amis, voire de moindres que nous, quand ils nous recherchent d'amitié. Car s'il est honneste de faire du bien à tous, il ne peult estre deshonneste d'en receuoir aussi de tous: Pource qu'il est autant de besoin pour ceste grace, qu'il y ayt vn prenant, comme vn donnant. Et d'auantage ce sera vn autre grand moyen d'entretenir ceste commune obligation mutuelle des vns enuers les autres, & d'expulser toute Ingratitude du milieu des hommes, gardant tousiours ce poinct, de remunerer au double, si nous pouuons, le plaisir que nous receurons d'vn autre. Artaxerxes, Roy des Perses, ne mesprisa pas l'eau, qu'vn pauure maneuure, le

Baiazet.

Moyen de ne tomber au vice d'ingratitude.

Artaxerxes receut de l'eau en present. voyant passer, estoit couru querir dedans ses mains en vne riuiere, & laquelle il luy offrit: ains il la receut de luy, en soubs-riant, & d'vne face ioyeuse, mesurant la grace de l'offre, non à la valeur du present, mais a la bonne volonté de celuy qui le presentoit: estimant aussi que ce n'estoit moins acte de magnanimité & bonté royale de prendre en gré, & receuoir auec bon visage de petits presens, que d'en donner de grands. Il nous fault encores sçauoir, que l'homme de bien, & qui a le cœur genereux, *Le genereux ne laisse de bien faire aux ingrats.* ne doit iamais se lasser de bien faire à tous, soubs quelconque pretexte d'Ingratitude, dont puissent estre notez ceux qu'il a rendu desia ses obligez. Car (cõme dit Platõ) la vraye vertu, est celle qui s'opere, nõ pour autre fin que pour elle mesme: & la vertu est à soy tresbelle recompense. Ainsi celuy qui a occasion de se douloir d'vn ingrat, si n'a il licence de se repentir du bon œuure qu'il luy pourroit auoir faict. Mais aussi d'autant que plus indigne est celuy qui a receu le bien-faict: d'autant est plus à loüer celuy dont il est venu. Voire nous pouuõs croire que cela seulement se peult dire estre donné, quand on le donne sans aucun respect: que s'il y a de l'esperance de *Commemoration des offices n'est louable.* guerdon, le bien-faicteur ne merite aucunement le nom de liberal, ains d'vn homme qui donne à vsure. C'est pourquoy Ciceron blasme la commemoration des offices de l'vn à l'autre: Et dit que ce genre d'hommes est odieux qui reproche les plaisirs qu'il a faict, desquels celuy qui les a receus, se doit souuenir, & l'autre les taire: veu que le plus grand contentement que l'homme magnanime & excellent puisse prendre de ses faicts & gestes glorieux, est de se veoir orné de la vertu, laquelle profite aux autres, & gratuite est à soy, laborieuse & perilleuse. A fin donques que nous tirions profit de tout ce que nous auons icy discouru, cognoissans par trop d'experiences le mal, auquel l'ingratitude nous a assubiettis, resueillons nos esprits du profond sommeil de l'ignorance, qui les a si long temps saisy, sçachans que (comme disoit Pythagore) le sommeil de l'esprit est pire que la mort: & pourtant qu'il fault veiller d'iceluy, pour de cœur & de voix psalmodier les benefices indicibles, qui

nous sont iournellement offerts par la bonté diuine, & aufquels nous participons par sa grace, si nostre peruersité ne nous en empesche : Et qu'en iceux soit nostre ioye, contentement & plaisir, qui ruynent & chassent loing de nous tout fascheux ennuy, & triste melancolie, prenans vne singuliere delectation à profiter les vns aux autres par plaisir & biens-faicts : mesmes que nous monstrions auoir l'esprit tant genereux, que pour aucune Ingratitude nous ne soyons destournez du desir de bien faire à tous: Recompensans au surplus au double, & remunerant sans compte les plaisirs que nous receurons des autres, craignans plustost d'estre vaincus de beneficence, que de reputation & gloire mondaine.

Le sommeil de l'esprit pire que la mort.

Fin de la dixiesme Iournee.



ONZIESME IOVRNEE.

De la Liberalité, & vsage des Richesses.
Chapitre 41.



SER. Le diuin Platon traictãt des biens & maux, dit, que les biens sont la Prudence, la Téperance, la Force, & la Iustice: les maux, leurs contraires, cõme l'Imprudence, l'Intemperãce, la Lascheté & l'Iniustice. Et quant aux biens de fortune & du corps, cõme richesses, gloire, amis, & hōneurs, beauté, santé, force, & dexterité, il les appelle moyés, disant, que d'eux-mesmes ils ne sont ne bien ne mal, mais selon que l'on en vse auec prudence, ou imprudence, ils deuiennent

Que c'est des biens, maux, & moyens.

Que c'est de Liberalité. l'vn ou l'autre. Or estans hier entrez sur les parties qui dependent de la Iustice, il me semble que la suite de nostre matiere requiert, que nous traictions de la Liberalité, qui n'est autre chose qu'vn vsage excellent des moyens que Dieu nous met en main pour le secours de plusieurs: & laquelle vertu (comme dit Ciceron) est du tout conioincte à la Iustice, & doit estre conduire par moyen & raison. Or à vous (Compagnons) ie laisse le discours de ceste matiere.

» AMANA. Les instables richesses des terriennes facul-
» tez (escriuoit Agapet à Iustinian) imitét le cours des eaux
Richesses cõparees aux eaux. flottantes: elles aboundent pour vn peu à ceux qui pensent les auoir: & soudain reflottantes elles s'en vont à d'au-
» tres. Le seul thresor de Liberalité & largesse demeure à
» qui le possede.

» ARAM. L'habit de Liberalité est vn vestement qui ne
Louange de Liberalité & Charité. vieillist iamais, & la Charité enuers les pauures, est vn ornement incorruptible. Aussi pour estre riche, il suffit d'estre diligent, quand le moyen se presente: mais pour em-
» ployer en choses louables ses grandes richesses, il fault
» que l'homme soit genereux. Et sur ce propos dit Platon,
» que le riche quelquefois n'est pas meschant, mais iamais bon. Or donques (Achitob) donne nous suffisante instruction sur ceste belle matiere.

ACHITOB. D'autant que la Liberalité est vne vertu entre ces deux vices d'Auarice, & de Prodigalité, & que le iugement de la raison doit estre le directeur & le maistre du dõner, & de la Liberalité gratuite, pour n'é abuser en delices, ou en la faueur des meschãs, ains en vser auec vne prudente & meure deliberation, où, quand, & autant comme il fault: il me semble que non mal à propos nous
Du bon vsage des Richesses. pouuons approprier les effects de ceste vertu de Liberalité au bon vsage des richesses, lesquelles de soy ne peuuent rendre l'homme meilleur ny plus heureux, ainsi que cy deuant nous en auons esté suffisamment instruicts: mais luy estans conioinctes auec la science & cognoissance de la vraye honnesteté & parfaicte bonté, elles luy donnent moyen de mieux executer ses bonnes & honnestes inclinatiõs, pour le profit & secours de tous ceux qui

en ont besoin. A quoy seulement il nous fault despendre tout ce que nous auons de plus & pardessus nostre necessité: premierement à l'endroit de ceux qui nous attouchent du sang & de parenté: puis de toutes personnes indifferemment, qui ont besoin d'estre secourus de nous: Action tant excellente & louable, qu'Aristote & tous les Peripateticiens maintenoient, que la vie heureuse, qui consiste en l'vsage parfaict de la vertu, ne pouuoit estre accomplie, si elle n'estoit assistee des biens corporels & exterieurs, comme d'instrumens qui luy seruent d'aide à bien & vertueusement executer ses honnestes desirs. Or toutefois nous auons cy deuant monstré par droicte raison, & selon l'opinion des Academiques & Stoïques, que la seule vertu est suffisante de soy, pour faire viure l'homme heureux, & que pour auoir ou n'auoir pas abondance des biens de fortune & du corps, sa vertu n'en peult estre ny plus honoree, ny plus abaissee, estant telle, que toutes autres choses prennent leur lustre, & ne luy peuuent rien adiouster. Qui faict aussi, que l'homme pauure & vertueux n'est point empesché d'aucun vsage parfaict de vertu, mesmes de Liberalité, en ce qu'elle ne consiste pas à espandre beaucoup de richesses, ains à secourir volontiers l'affligé, & ayder à son pouuoir vn chacun. C'est pourquoy le denier de la pauure femme fut estimé de Dieu vn plus grand don, que tous les presens des riches, pour ce qu'ils donnoient de leur abondance, & ceste cy de ce qu'elle auoit peu. Ainsi doncques tout homme de bien peult iustement se rendre digne du nom de liberal, & n'y a aucun, qui se doyue excuser d'exercer selon son moyen la Liberalité. Mais principalement les riches & puissans y sont obligez par ce commandement qui leur est faict en l'Escriture, de gaigner des amis des richesses d'iniquité: & se doyuent bien garder de ne sortir hors des limites de ceste vertu de Liberalité, ains obseruent estroictement les trois poincts par nous desia touchez, à sçauoir, d'estre liberaux, où, quand, & autant qu'il est de besoin. Car quand les Princes font des presens d'Estats, d'offices, ou d'argent, à des personnes qui ne le meri-

Opiniõs d'Aristote de la vie heureuse.

Cõme le pauure peult estre Liberal.

Luc. 16.

Comme les Princes doyuent exercer Liberalité.

tent,ils donnent où,& plus qu'il ne fault. Et si en temps de guerre, & calamitez de leurs peuples, ils donnent à des flatteurs,baladins,& ministres de leurs voluptez, & qu'ils despendent en festins, ieux, tournois, & mascarades, c'est despendre quand, & où il ne fault, se rendans par ce moyen dignes du nom de prodigues, & d'amateurs de luxe & superfluité: quoy que les flateurs Courtisans s'efforcent de desguiser telles dissipatiōs sous le nom de largesses & liberalitez : lesquelles aussi rendans tous effects contraires à la vertu & deuoir Royal, causent aux Princes de leuer sur leurs subiects sans aucune iuste necessité, daces & tributs extraordinaires,qui est du tout destruire l'vsage de la Liberalité. Ce que ne font moins les petits & mediocres, quand en leurs actions & despenses, ils se proposent autre but, que les bonnes œuures fondees sur l'amour & dilection de leurs prochains selon Charité. Ciceron nous donne vn fort bon precepte contre l'opinion de plusieurs de nostre siecle, lesquels se disans naiz à toutes choses grandes, mesmement à la Liberalité, & estans pauures des biens de ce monde, pour effectuer leurs haults desirs,cerchent des moyens illicites & iniustes de s'enrichir, pensans apres par biens-faicts & grandes liberalitez reparer la faulte qu'ils pourroient auoir faicte.Mais (comme dit ce Pere de la Philosophie) il fault que nostre bien & patri-

Du droict vsage de liberalité.

» moine soit iustement acquis, non par gain deshonneste
» & odieux: puis qu'il porte profit à plus de gens qu'il se
» pourra faire, pourueu qu'ils en soient dignes. D'auan-
» tage on le peult & doit-on augmenter par raison, dili-
» gence & parcimonie, plus pour en seruir à la Liberalité,
» que à la luxure,volupté, ou amas de thresors. Qui sont
» auiourd'huy les occasions principales, pour lesquelles on desire les richesses, desquelles comme nous augmentons, nous voulons aussi croistre nostre suyte, & que la table responde de mesme. Puis s'il y a de la trop grande abondance,nous en exercerons encores bien froidemēt, les vrayes œuures de la Liberalité, qui sont de secourir les indigens.Ce qui est bien s'esloigner de la fin louable, & bon vsage des richesses, desquelles tout ce que nous

Les vrayes œuures de la Liberalité.

auons de plus, & par dessus nostre necessité, doit estre employé pour seruir à la Republique, aider aux pauures, malades, affligez, & prisonniers, faire bien instruire la ieunesse, & generalement exercer tous autres actes de pieté, reputant à grand gain d'ayder aux pauures, puis « que Dieu en est le remunerateur. Entre les anciens Romains il y auoit vne Loy inuiolablement obseruee, Que nul n'eust osé faire feste en public, s'il n'auoit pourueu auparauant à tous les pauures de son quartier : Et tenoient à grande honte & scandale à la Republique, d'en voir mendier aucun par les ruës. Et pource (disoit Platon) que quand en vne ville il y a des pauures qui mendient, il y a aussi des larrons & des sacrileges. Que si nous, qui portons le nom de Chrestiens, & qui recognoissons les pauures pour membres de Iesus Christ, n'auons point de honte de faire banquets & festins, ce pendant que les necessiteux crient à nos portes, & meurent quasi de faim, ne pensons nous pas que ces Payens se leuent en iugement deuant le grand & iuste Iuge, pour nous accuser & faire condamner, comme larrons & sacrileges, & principalement ceux, qui entretiennent leurs delices & voluptez du bien des pauures, enuers lesquels & de droict diuin & humain, se doit principalemét estendre la liberalité de nos propres richesses? Il faut nourrir les pauures, & non pas les tuer. Or c'est bien les tuer, quand on leur refuse la nourriture, ou qu'on les chasse d'aupres de soy. Ce fut pourquoy Epaminonde, Capitaine general des Thebains, sçachant qu'il y auoit vn homme riche, lequel ne tenoit conte des pauures de la ville, il luy enuoya vn pauure souffreteux, luy mandant que il eust incontinent à donner à ce pauure homme six cens escus, & sans y faire faulte, sur grandes peines. Le bourgeois entendant ce mandement, vint deuers luy, pour en sçauoir l'occasion? C'est pource que (luy dit Epaminonde) cestuy cy estant homme de bien, est pauure, & toy qui as beaucoup desrobé à la Chose publique, es riche: le contraignant ainsi d'estre liberal mal gré qu'il en eust. Tant se monstroient les Anciens soigneux de subuenir à ceux qui en auoient besoin, & non moins en-

Notable Loy entre les Romains.

Comme Epaminonde contraignit vn Riche d'estre liberal.

Exemple de Cimon, de l'vsage excel lent de ses Richesses.

nemis de ceux qui n'en tenoient conte. Quand nous aurions au surplus espluché toute l'Histoire, & faicts des hommes illustres, nous ne sçaurions trouuer vn exemple plus notable, ny plus digne d'estre suyuy, que celuy de Cimõ Athenien: lequel ayant acquis honorablement de grandes richesses, tant pour luy que pour sa patrie, en la prinse & desfaicte de plusieurs barbares, & villes à eux appartenantes, il les sçeut encores despendre liberalement auec plus de gloire & d'honneur, en subuenant à tous ses pauures concitoyens, ausquels il faisoit de sa maison comme vn hospital, où ils estoient tous nourris & alimentez, tenant vne table ordinaire à tous ceux qui y vouloient venir, non friande, ny couuerte de viures delicieux, pour donner occasion aux riches de la chercher, mais seruie de plusieurs viures communs en toute abondance, & pour grand nombre de personnes. Ce qu'il disoit faire principalement, à fin que les pauures gens de bien eussent plus de loisir de vacquer aux affaires & seruices de la Chose publique, sans en estre diuertis par la peine & soucy de gaigner leur vie en l'exercice d'arts mechaniques. Il feit d'auantage oster toutes les clostures, hayes, & fossez de ses terres & heritages, à fin que les estrangers passans, & ses citoyens qui en auroyẽt affaire, y peussent prendre des fruicts qui y seroient, selon leur necessité. Or si ceste vertu de Liberalité est louable en toutes personnes, qui en vsent bien selõ leurs moyens, elle est principalement necessaire, honorable, & profitable aux Roys & Princes, Chefs & Capitaines d'armees, & Gouuerneurs d'Estats & Republiques, comme celle qui leur acquiert plus que toute autrechose la bien-vueillance d'vn chacun: enquoy gist la principale force & appuy de leur grandeur. Mais aussi ont-ils grand besoing de Prudence & Iustice, singulierement les Princes souuerains, pour distribuer liberalement, & par proportion harmonique, leurs dons, graces, & biens-faits, soit en Estats, offices. Benefices, Cheualiers, exemptions, immunitez, & autres recompenses, deuës pour loyers à leurs subiects selon le merite d'vn chacun. C'est à eux principalement à reli-

Belle instruction pour la liberalité des Princes.

gieusement & de poinct en poinct obseruer les loix de Liberalité, regardant bien à qui on donne, combien on donne, en quel temps, en quel lieu, à quelle fin, & la puissance de celuy qui dõne. Et d'auantage doit le Souuerain regarder, que le loyer soit prealable au don, en recompẽsant premierement ceux qui ont merité, deuant que donner à ceux qui n'ont rien merité: & sur tout mesurer ses largesses au pied de sa puissance. Mais quand les iustes loyers des subiets & des gẽs de bien sont distribuez aux vicieux, estrangers, & indignes, c'est ce qui met souuent les florissans Estats en combustion. Il n'y a iamais faulte de flatteurs & demandeurs impudens autour des Roys, qui n'ont autre but, que de humer le sang, ronger les os, succer la mouëlle des Princes & de leurs subiets, pour satisfaire à leurs folles & inutiles despẽses, telles & si grãdes, qu'on a beau leur donner, ils sont tousiours sans argent, & ne receurent (disent-ils) iamais bien de leurs maistres: Et ce-pendant ceux qui ont plus merité de la Republique, sont ordinairemẽt les plus esloignez de leurs Maiestez, tant par l'imprudence des grands, qui sçauent faire mauuaise election de seruiteurs dignes de leur faueur, que à cause que l'honneur defend aux gens de bien, de flatter & belistrer les loyers de vertu qu'on leur doit offrir. Mais pour ne nous esloigner trop de nostre subiect, considerons maintenant quelques notables exemples des Anciẽs, sur ce que nous auons icy discouru. Ce fut par sa magnifique & incomparable liberalité, que Alexandre le Grãd se feit voye à ses genereux desseins, qui le rendirent Monarque des trois parts du mõde, distribuãt liberalemẽt tout son Domaine entre les Macedoniens, cõme nous en auõs cy deuãt faict mention. Mais quel tesmoignage insigne dõna-il de nouueau de ceste sienne Liberalité, quãd durãt la guerre il feit publier en son armee, que to⁹ ceux qui estoient endebtez pour quelconque occasion que ce fust, amenassent vers luy leurs creanciers, & que il payeroit toutes leurs debtes: Ce que aussi il executa. D'auãtage qui n'admirera la Liberalité qu'il exerça toute sa vie à l'endroit des hommes doctes de son temps: Nous lisons, que pour vne fois il dõna à Aristote son Precepteur huict

Loix de Liberalité.

Malheur ordinaire qui suit les grands.

De la liberalité insigne d'Alexãdre.

cens Talens, qui sont quatre cens quatre vingts mille escus, pour le recompenser de ses peines, trauaux, & despẽses, qu'il auoit euës à escrire de la nature & proprieté des Animaux. Il enuoya à Anaxarchus Philosophe cinquante Talens, qui sont trente mille escus: lesquels il refusa, disant, qu'il n'eust sçeu que faire d'vne si grande somme.
» Comment (dit lors Alexandre) n'a il nuls amis pour leur
» bien faire, veu que toute la cheuanche du Roy Daire à
» peine me peult suffire à departir entre les miens? Perille l'ayant supplié de luy donner quelque argent pour marier ses filles, il luy donna autres cinquante Talens. Et luy disant que c'estoit trop de la moitié, il luy repliqua: Si c'est assez à prendre pour toy, ce n'est pas assez à don-
» ner pour moy. Comme aussi il eut donné à vn pauure E-
» gyptien luy demandant l'aumosne, vne Cité riche & bien peuplee, & que l'autre tout estonné pensast qu'il se fust mocqué de luy: Prens, luy dit-il, ce que ie te donne: Car si tu es Biance qui demande, ie suis Alexandre qui dõne. Le premier Monarque des Cesars n'est-il pas aussi infiniemẽt loué des Historiẽs, pour le plus liberal Prince de son tẽps, & qui faisoit biẽ cognoistre par effect, qu'il n'amassoit point des richesses à la guerre, pour viure puis apres
» en delices à son plaisir, ny pour en abuser à ses propres
» voluptez, ains que c'estoit vn prix & salaire cõmun de la
» vertu, qu'il serroit pour en recompenser les hommes de
» valeur, & les gẽs de bien? Auquel salaire il disoit ne vou-
» loir en rien participer, sinon que de le departir à vn chacun selon son merite. Anthoine, l'vn de ses successeurs, le voulut biẽ imiter en ceste magnifique Liberalité: cõme en peult seruir de preuue ce qu'il commanda à son thresorier, de doubler de moitié la somme de vingtcinq mille escus, qu'il auoit dõné à vn siẽ fauorit, au lieu que ledict thresorier, qui luy auoit apporté icelle somme, pensoit qu'en la voyant, il deust diminuer son don. Mais il souilla ceste vertu d'vn blasme & infamie perpetuelle, cause de sa ruyne, l'ayant voulu faire seruir à l'entretien de ses delices & voluptez, & abusant d'icelle en la faueur des meschans: qui est autant aux grands, comme s'ils estoient eux-mesmes les autheurs du vice & de l'iniquité.

Cesar liberal Prince.

Anthoine Prince magnifique, mais voluptueux.

Archelaüs, Roy de Macedone, leur peult seruir d'vn exẽple notable, pour se garder d'vn mal tant pernicieux en leurs Estats. Car estãt prié par vn sien mignon de Court, de luy donner vne Couppe d'or, où il beuuoit, la baillãt à vn sien page, il luy commanda de la porter & donner à Euripide, qui estoit là present, disant à l'autre: Quant à toy, tu es digne de demander, & aussi d'estre refusé: mais Euripide est digne qu'on luy donne, encores qu'il ne demande pas. Antigone le vieil, estant aussi importuné d'vn homme de neant, contrefaisant le Philosophe Cynique, de luy donner vne drachme, qui pouuoit valoir trois sols quatre deniers: Ce n'est (luy dit-il) pas dõ de Roy. Et cõme l'autre repliquast. Donne moy donques vn Talent, il luy respondit, Ce n'est pas present de Cynique. Tite Empereur fut toute sa vie tant amateur de liberalité, qu'vn soir se ressouuenant de n'auoir riẽ donné en ce iour-là, il s'escria: O mes amis, nous auons perdu ceste iournee! Et auoit ceste coustume de benir les iours, ausquels les paures s'estoient presentez à luy, ou qu'il les auoit cerchez pour leur faire du biẽ: pratiquant ce precepte de Phocylide, disant: Ne t'endors point le soir, premier que tu ayes par trois fois rememoré les actions du iour passé, & te repẽs du mal, & te resiouys du bien. Aussi pour ceste si grãde bonté de nature, Tite fut aimé viuãt, & regretté apres sa mort: & sur sa sepulture fut escrit cest Epitaphe, Les delices du gẽre humain ont pris fin. Ptolomee le Thebain, Capitaine d'vne grande armee, auoit si bien accoustumé de n'esconduire personne qui eust besoin de sa liberalité, qu'vn pauure soldat luy demandãt l'aumosne, & n'ayant lors que luy donner, il luy bailla ses souliers, luy disant: Mon amy, fay ton profit de cecy, puis que ie n'ay chose meilleure à te dõner: car i'aime mieux aller pied nud, que de te veoir tant endurer. Denys l'Ancien estant entré au cabinet de son fils, & y voyant vn grand nõbre de riches ioyaux d'or & d'argẽt, & des thresors incroyables, il luy dit: Ie ne t'ay dõné (mon fils) ces richesses, à fin que tu en vses ainsi: ains à ce que tu en donnasses à tes amis. Car tu dois sçauoir qu'il n'y a homme au monde si opulent que celuy qui est liberal, leq̃l auec sa liberalité entretient ses

Archelaus ne dõnoit aux indignes.

Antigone refusant vn importun.

Tite bon & liberal Prince.

Precepte notable.

Ptolomee Thebain.

Denys l'Ancien.

Cyrus. amis,& amollit ses ennemis. C'est ce q̃ Cyrus feit paroistre par experience à Crœsus, & combien les dons qu'il auoit fait à personnes dignes, l'auoiẽt peu appauury. Car ayant mandé à chacun d'eux, qu'ils eussent à le secourir d'argent, ils luy en enuoyerẽt tout autãt qu'ils en auoiẽt iamais receu en don de luy:& feirent d'auantage de grãds presens au porteur de son commandement. Et ainsi les richesses qui prouiennẽt de Liberalité, sont inexpuisables: car elles s'acquierẽt en donnãt,& en dissipant s'amassent.

Pertinax. Pertinax successeur de Commode à l'Empire, a surpassé tous les Empereurs qui furent iamais, en liberalité insigne,au biẽ & profit de tous ses subiets. Car premieremẽt il donna en pur don toutes les terres vagues & en friche de l'Italie,& de ses autres prouinces,à ceux qui les pourroient & voudroient cultiuer, & aux laboureurs donna franchise & exemption de toutes tailles & subsides pour dix ans, & perpetuelle asseurance de n'estre troublez en leur possession. Il defendit aussi,qu'aux chasteaux & places de son Domaine,son nom ne fust point escrit,disant, Que ses terres n'estoient point propres seulement à luy, mais cõmunes au peuple Romain. Il abolit tous les peages, daces, & gabelles imposez sur les ports des riuieres, entrees de villes, chemins, & passages, qu'il disoit estre inuentiõs de Tyrannie pour faire argẽt,& remeit tout en l'ancienne liberté: Actes certes plustost dignes d'vn pere de la patrie,que d'vn Seigneur & maistre: combien qu'il y ait peu de Princes qui en vsent ainsi, & plusieurs ausquels il semble q̃ leur volonté soit toute iuste Loy. Mais au contraire qu'ils sçachent qu'ils doyuẽt estre subiets à la Loy eternelle,qui est la droicte raison, verité, & iustice, propre volonté de Dieu seul,& duquel ils ont le peuple à regir en droicture & equité,en le soulageãt par beneficence,& biensfaicts cõtinuels. De nostre present propos donques nous apprendrõs à nous orner de ceste vertu de Liberalité, chacun selon les moyens qui nous sont donnez d'enhault, & par nous iustement acquis: nous gardans bien d'en abuser en aucune volupté, ny pour le vice, ny aussi enuers les meschans, comme si nous voulions seruir de nourriture & entretien à leurs impietez,

Actes dignes d'vn pere de la patrie.

Ce qui est totalement destruire la Iustice, & par consequent le lien & conseruation de la societé humaine. Mais si bien instruicts de l'esprit de sapience, nous repaissons ceux qui ont faim, abreuuōs ceux qui ont soif, hebergeōs ceux qui en ont besoin, & vestons les nuds, semans ainsi en terre és œuures de Pieté, le talent qui nous est baillé en garde, nous moissonnerons abondamment és cieux les richesses & thresors permanens de la vie eternelle. *Matth 25.* *1. Timot. 6.*

De l'Auarice, & de la Prodigalité. Chap. 41.



ACHITOB. Si ceste diuine reigle de Ciceron estoit aussi bien escrite en nostre cœur, cōme il la desiroit en son fils, Que d'estimer profitable seulement ce qui ne seroit meschant & ce qui seroit de telle nature, qu'il ne nous semblast profitable, on ne verroit entre nous tant d'actes mal heureux qui se commettent iournellement par le desir effrené des biens de ce monde. Car ce qui trouble le plus souuēt les hommes, c'est quand ils pensent que le peché, qu'ils deliberent faire, est petit au pris du gain, separans ainsi cauteleusemēt le profitable d'auec l'hōneste, & se laissans gaigner à l'Auarice, le default de la Liberalité, dont nous auōs presentement discouru: laquelle vertu a aussi son excez, qui est la Prodigalité, desquels vices il nous faut maintenant traicter. *Offic. 2.* *Cause de faire pecher les hommes.*

ASER. Tout homme conuoiteux de thresors (disoit Anacharsis, l'vn des Sages de Grece) est difficilement capable de bon conseil & doctrine. Et l'auaricieux murmure ordinairement de ce que Dieu permet, & Nature fait: tellement qu'il veut plustost corriger Dieu, que amender sa vie.

AMANA. Il est mal-aisé (disoit Socrate) de refrener son desir: mais celuy qui y adiouste les richesses, en enrage. Car ny pour honte du monde, ny pour crainte de la mort, l'Auarice ne se reprime ny modere. Or c'est à toy, (Aram) à nous enseigner sur ce qui nous est icy proposé.

ARAM. Depuis que la conuoitise d'amasser or & ar-

Source de l'Auarice & des delices.

gent s'est coulee entre les hommes, auec la possession de la richesse, s'est ensuyuy l'Auarice, & auec l'vsage, les voluptez & les delices: dont ils ont commencé à voguer en vne mer perilleuse de tous vices : laquelle est tellement desbordee en nostre siecle, qu'il y a bien peu de donjons tant hault d'assiette, qu'elle ne passe de beaucoup au dessus. C'est pourquoy ie ne voy point qu'il y ait aucune raison d'estimer tant, & reputer à si grand heur, que d'auoir force belles terres, plusieurs grandes maisons & grosses sommes de deniers comptans, puis-que tout cela n'apprend pas à ne se passionner point des richesses, & que telle possession n'acquiert pas le contentement de ne les point desirer: mais plustost nous enflambe d'auantage à les conuoiter par vne auarice insatiable: qui est vne paurteté de l'ame, à laquelle il n'y a moyē humain qui puisse remedier. Car la nature de ce vice rend l'homme pauure toute sa vie, à fin qu'il se puisse trouuer riche seulement à la mort. Aussi est ce vne cupidité, qui seule a cela de propre & peculier, que de repugner à son assouuissement, là où toutes autres cupiditez y aydent, & cerchent de contenter ceux qui s'y asseruissent. L'auarice (dit Aristote) est vn vice de l'ame, par lequel on desire d'auoir de toutes parts sans raison, & retient-on iniustement ce qui appartient à autruy. Elle est au donner chiche & defaillante, & au prendre excessiue. Le Poëte Lucrece l'appelle, Aueugle conuoitise des biens. Aussi sert-elle d'vn puissant obstacle contre la lumiere de l'ame, qui garde l'Auaricieux d'estre iamais content: ains plus il a, plus il souhaite.

Que c'est d'Auarice & de ses damnables effects.

» La medecine qu'il cerche, à sçauoir l'or & l'argent, aug
» mente, comme fait l'eau l'Hydropisie, sa maladie: & l'ac-
» quis ne luy est tousiours que commencement du desir
» d'auoir. C'est vn Tantale és enfers, lequel entre l'eau &
» la viande meurt de faim. Or il est bien certain, qu'à ceux
» qui sont sages, & ont sain iugement, Nature leur a defi-
» ny certaines bornes de richesses, qui sont tracees sur vn

Bornes de richesses qu'on se doit proposer.

certain centre, & sur la circōferēce de leur necessité. Mais l'Auarice, faisant tout contraires effects en l'esprit des fols, transporte le desir naturel des choses necessaires en vn appetit desordōné de choses perilleuses, rares, & mal

aiſces à recouurer. Et le pis eſt, que contraignant l'auaricieux de les acquerir auec grande peine & trauail, elle luy defend d'en ioüyr: & excitant ſon appetit, elle le priue du plaiſir. Stratonicus ſe mocquoit anciennement de la ſuperfluité des Rhodiens, diſant, qu'ils baſtiſſoient comme s'ils euſſent eſté immortels, & ruoyēt en cuiſine, comme s'ils euſſent eu bien peu de temps à viure. Mais les auaricieux acquierēt comme magnifiques, & deſpendent comme mechaniques. Ils endurent les trauaux d'acquerir, & n'ont pas le plaiſir de la iouyſſance. Ils ſont comme les mulets qui portent ſur le dos des charges d'or & d'argent, & ne mangent que du foin. Ils ne iouyſſent ny de repos, ny de liberté, qui ſont les choſes plus precieuſes & requiſes de l'homme ſage: ains viuent touſiours en inquietude, ſerfs & eſclaues de leurs richeſſes. Et le comble de leur miſere eſt, que pour les accroiſtre & conſeruer, ils ne ſe ſoucient ny de l'equité ne de la iuſtice: meſpriſent toutes loix diuines & humaines, menaſſes, & peines d'icelles: viuent ſans amitié & charité, n'apprehendēt que le gain: & conſtituez en authorité & puiſſance par deſſus les autres, condamnent les innocens, iuſtifient les coulpables, & trouuent touſiours quelque honneſte couuerture & couleur de prendre, & excuſer (comme il leur ſemble) la corruption & la concuſſion, ne mettans aucune difference entre le Deuoir, & le Profit. *1. Timot 6.*
Dont en vn mot nous pouuons bien dire, l'Auarice eſtre la racine de tous maux. Car quels malheurs ne voyons nous cauſez par ce vice? D'où procedent, ſinon d'iceluy, les querelles, diuiſions, procez, haines & enuies, les larcins, pilleries, ſaccagemens, guerres, meurtres, & empoiſonnemens? Dieu eſt oublié, le prochain hay, & le fils ne pardonne pas bien ſouuent au pere, le frere au frere, & le ſubiect à ſon ſeigneur, pour la conuoitiſe de gaigner. Bref, il n'y a eſpece de cruauté, qui ne s'exerce par Auarice. Elle cauſe les aſſaſſinats, que l'on met (ô execrable impieté!) à prix entre nous. Elle faict perdre & rompre la foy, violer toute amitié, trahir ſa patrie. Elle cauſe les rebellions des ſubiects contre leurs Princes, Gouuerneurs, & Magiſtrats, quand ne pouuans plus ſuppor-

Fruicts que produit l'Auarice.

ter l'insatiable conuoitise d'iceux, ny leurs exactions & insupportables subsides, ils viennent à publique & descouuerte sedition, qui trouble la tranquillité publique, dont se vient à changer le corps politique, ou se ruïne le plus souuent du tout. A l'Auarice d'auantage peult estre conioinct l'excez de la vertu de Liberalité, assauoir la Prodigalité : & lors il n'y a espece de vice, qui ne regne en toute licence en l'ame, qui a ces deux hostes logez ensemble. Et pource que c'est chose qui pourroit sembler mal-aisee à comprendre, comme deux vices de tant differente nature se pourroient trouuer d'accord en vn mesme subiect, il nous sera fort aisé à la croire, quand nous dirons auec les Anciens, que l'Auarice est de serrer & prendre plus, où, & quād on ne doit: & qu'elle s'exerce necessairement pour l'vne de ces deux occasions, assauoir pour la chicheté & mechaniqueté, ou pour la Prodigalité, cōme font ceux qui cerchent iniustement les moyens de satisfaire à leurs fols desirs, & despenses inutiles & superfluës. L'opinion commune des hommes est. Que ceux qui n'vsent point du tout des richesses, que tant auaricieusement ils acquierent, sont plus miserables, que ceux qui apres les auoir mal acquises, en abusent : d'autant que de ceux cy, plusieurs en peuuent tirer emolument: & des autres, non plus que des pourceaux, on ne reçoit aucun profit, qu'apres leur mort : encores sont-ce leurs seuls heritiers. Mais il n'en est pas du tout ainsi au regard des Roys & Princes, desquels l'Auarice ioincte à la Prodigalité, est encores plus pernicieuse à leurs subiects, que celle qui est conioincte auec mechaniqueté. Car ceste-cy, quoy qu'elle leur face commettre maintes iniustices & rapines sur leurs peuples pour emplir leurs thresors, aduenant vne necessité à la Republique, ou de guerre estrangere, ou d'autre calamité, il se trouue du fonds dans leurs coffres pour y remedier. Mais l'autre, qui se maintient de pareilles iniustices, ne laisse rien de reserue aux Princes prodigues pour s'ayder en la necessité : d'où souuent procede la totale subuersion de leur Estat attenué par exactions, de la foule & ruïne de plusieurs, qui eussent esté les nerfs de leur force, pour en auoir voulu enrichir vn petit nom-

La Prodigalité peult estre auec l'Auarice.

Dangereux que le Prince soit auare & prodigue.

bre, qui leur sert lors de bien peu : Ou bien pour l'auoir despendu en dissolutions & superfluitez, à l'abastardissement des vertus militaires, tant d'eux, que de leurs subiects. Dont nous noterons, que depuis que le Prince est prodigue, & desireux de superfluité & folles despenses, nulle richesse qu'il ait, ny pourra iamais suffire: ains pour y satisfaire, il deuiendra necessairement auaricieux, & iniuste. Autant en prend-il bien souuent aux mediocres & personnes de toutes qualitez, que l'on voit & auaricieux & prodigues tout ensemble, quand ils amassent par moyens illicites des richesses, & qu'ils les espargnent és œuures de pieté, pour les semer largement en delices & voluptez. Mais la plus commune humeur des auaricieux est d'estre chiches & mechaniques : lesquels Plutarque compare aux Rats & aux Souriz, qui sont és Minieres, où l'on fouille l'or : pource qu'ils mangent la mine d'or, & n'en peult on rien tirer, sinon apres leur mort: Ou bien aux canaux, par lesquels on faict venir l'eau en vne thuilerie, sans qu'il leur en demeure rien pour eux. Ainsi les auares amassent leurs thresors, pour les enuoyer à leurs heritiers, à fin que iceux par apres les laissent comme eux à d'autres, sans que les vns ny les autres en sentent aucun bien ny auantage, iusques à ce que en fin quelque tyran rauisse tout de ce depositaire gardien, ou qu'il en vienne quelqu'vn le plus meschant de la race, qui dissipe tout en dissolution & volupté. Ce qui donna occasion à Diogene de dire, en se mocquant des auaricieux, qu'il valoit mieux estre leur mouton, que leur fils : Pource qu'ils ont bien le soin de donner pasture propre à leur bestial: mais au lieu de donner la vraye nourriture & profitable à la ieunesse, en la faisant bien instruire en la vertu, ils la gastent, perdent, & corrompent, entans l'auarice au dedans des ames de leurs enfans, cōme s'ils bastissoiēt en eux vne forte place, pour seuremēt garder leur succession: où au contraire, il deuroient apprendre de Ciceron, « que la plus grande richesse qui puisse estre laissee par les « peres à leurs enfans, & plus excellente qu'autre patrimoine, « est la gloire de vertu, & des loüables & honnorables « faicts. Socrate appelloit vn ieune homme ainsi

Auaricieux cōparez aux Rats.

Blasme des peres auares.

nourry en ignorance, & qui estoit riche, vn Esclaue d'or. Le seruiteur aussi ne respondit pas mal à propos, interrogé que faisoit son maistre, lequel estoit vn auaricieux, qui ayant grande quantité de bon vin, le vendoit aux autres, & en cerchoit par les tauernes d'aigre
„ pour son boire: Ayant (dit-il) beaucoup de bien, il cer-
„ che du mal. Or considerons maintenant quelques notables exemples des effects pernicieux, que nous auons dit reüscir de ces deux vices, d'Auarice, & de Prodigalité. Muleassem, Roy de Thunes, eut les yeux creuez par son fils, qui se vouloit emparer de ses thresors. Priam, Roy de Troye, craignant la prise de sa ville, enuoya Polydore, son petit fils, à son gendre Polymestor, auec grande quantité d'or & d'argent: pour lequel posseder, il tua l'enfant son beau-frere. Aussi depuis en receut-il le salaire qu'il meritoit. Car la Royne Hecube venuë pardeuers luy, le tirant à part en vne chambre, sans faire semblant de rien, auec l'ayde de ses femmes, luy creua les yeux.

Exẽples des fruicts d'Auarice & de Prodigalité.

Caligule.

L'Empereur Caligule fut tellement touché d'auarice, qu'il n'y auoit sorte de gain, ny moyen de tirer argent, tant illicite & meschant fust-il, qu'il ne cerchast, iusques à mettre dace sur l'vrine, & à vendre les robbes de ses sœurs, lesquelles il auoit enuoyees en exil apres les auoir violees. Et neantmoins en vn an de son regne, il despendit prodigalement soixante sept millions d'or, qu'auoit assemblé son predecesseur Tibere.

Neron.

Neron vsant de plusieurs cruautez, pilleries, exactions & confiscations contre ses subiects, donna aux ministres de sa Tyrannie, en quinze ans qu'il regna, la valeur de cinquante cinq millions d'escus couronne, & feit bastir vn Palais doré fort superbe, qui embrassoit grande partie de Rome, lequel fut ruyné apres sa mort, pour effacer la memoire de la terre d'vn si cruel Tyran: exemple notable pour ceux qui pensans acquerir vne vaine gloire par bastimens, plus superbes que necessaires, laissent vn signal de leur Tyrannie, & vn perpetuel tesmoignage à la posterité, qu'ils ont massonné du sang de leurs subiects.

Contre les despẽses inutiles de bastimens.

Henry.7.

Henry septiesme Empereur, Prince doué de tres-grandes vertus, fut empoisonné auec vne hostie, qu'vn Moyne Italien,

Italien gaigné par argent, luy feit prendre Mais quel besoin est-il de recercher de tels exemples des Anciens, pour cognoistre des fruicts d'Auarice, quand iournellemẽt le mal-heur de nostre siecle nous en met de tousnouueaux deuant les yeux, n'osans quasi parler d'autres choses, que d'empoisonnemens & meurtres pour prix d'argent, & à fin que les autheurs d'iceux ayẽt le bien de ceux qu'ils veulent faire mourir, pour satisfaire à leur auarice insatiable? Qui n'a ouy entre plusieurs autres, le cruel assassinat d'vne Damoiselle de grande maison, & de ses seruiteurs & seruãtes, par ses propres beaux freres, ces iours passez? Cruauté surpassant celle des Canibales, qui encores espargnent le sang domestic. Aussi Dieu, iuste Iuge, n'a voulu qu'vne si execrable meschanceté fust longuement celee & impunie: ains ne se pouuans auerer par les recherches humaines, vn des meurtriers, touché de la main diuine, & surpris d'extreme maladie, cõme furieux, ainsi que iadis Caïn, descouurir de luy mesme son peché: de l'enormité duquel troublé, il disoit ne pouuoir esperer misericorde. Puis reuenu en santé, il fut pris par sa propre confession, & conuaincu du faict, accusant tous les autheurs d'iceluy, dont partie sont executez, & les autres n'attendent pas mieux. Que l'Auarice soit cause de susciter les rebellions des subiectscontre leurs Princes auares, bien souuent à la ruïne d'iceux, nous en auons vn exẽple en l'Empereur Maurice, lequel fut priué de l'Empire, & eut la teste tranchee, & ses cinq enfans, & sa femme, pour la mal-vueillance par luy acquise du peuple, & de ses gensde guerre, ne pouuans plus porter son auarice, qui luy faisoit dissimuler les rapines & meurtres, & retenir la solde de ses gens-d'armes. Du temps du Roy sainct Louys, le populaire de cinq villes & cinq villages des haultes Alemaignes, que nous appellons à present Suysses, se mutinerent en grand nombre, & feirent telle sedition, qu'ils meirent au fil de l'espee tous leurs Princes & Seigneurs, & ceux qui auoient tiltre de Noblesse, dont la principale cause fut leur auarice, qui les faisoit oppresser leurs subiects par actions iniustes. La mechaniqueté du Roy Louys xj. le feit beaucoup mespriser des

Cruel assassinat d'vne Damoiselle.

Maurice priué de l'Empire pour son auarice.

La Noblesse de Suysse ruinee pour mesme cause.

estrangers, & fut en partie cause de la rebellion de ses subiects. Car ayant presque chassé tous les Gentils-hommes de sa maison, il se seruoit de son tailleur pour tous Herauts d'armes, de son barbier pour Ambassadeur & de son Medecin pour Chancellier : & par mocquerie des autres Roys, il portoit vn chapeau gras du plus meschant drap: mesmes on trouue en la Chambre des comptes vn article de sa despense, portant vingt sols pour deux manches neufues à son vieil pourpoint, & vn autre article de quinze deniers, pour graisse à frotter ses bottes: & neantmoins il haulsa les charges sur son peuple plus que son predecesseur, de trois millions par chacun an, & aliena grande partie du Domaine. On peult bien espargner ce qui est plus necessaire auiourd'huy que iamais) sans diminuer la Maiesté d'vn Roy, ny la dignité de sa maison, ny raualler sa grandeur. Ceux aussi, qui apres auoir bien thesaurisé, seroient tellement stupides, & aueuglez d'amour auare de leurs thresors que pour aucune necessité ils ne les voudroient desployer, ne pourroiét non plus euiter leur ruyne, que les autres mentionnez : Ainsi que l'Histoire nous recite de Caliphe, Roy en Perse, lequel apres auoir emply vne Tour d'or & d'argent & de ioyaux, & pierres precieuses, & luy faisant guerre Allau, Roy des Tartares, fut tant mal-secouru des siens, ne les voulant soudoyer, qu'il fut pris en sa ville, & par ledict Allau mis prisonnier en icelle Tour, luy disant, Si tu n'eusses point gardé ce thresor si auaricieusement, le distribuant à tes gens-d'armes, tu eusses peult estre conserué toy & ta cité. Maintenant donques iouis à ton aise d'iceluy, & en mange & boy, puis que tu l'as tant aimé. Et le laissa ainsi mourir de faim au milieu de ses richesses. La punition, dont vsa Denys l'Ancien, Tyran de Syracuse, à l'endroit d'vn riche auaricieux son subiect, fut bien plus doulce, mais fort remarquable, & pleine d'instruction. Car estant aduerty qu'il auoit caché en terre vn grand thresor, il luy feit commandement, sur peine de la vie, de le luy apporter. Ce qu'il feit, non pourtant le tout, mais en retint vne partie, auec laquelle il s'en alla demeurer en vn autre ville, où il employa ses deniers en heritages. Quoy en-

Mechanique té du Roy Louys vnziesme.

Caliphe puny de son auarice.

Punitiõ d'vn auaricieux par Denys

tendant Denys, il le renuoya querir, & luy rendit tout son or & son argent, luy disant, Maintenant que tu sçais vser de la richesse, & non pas rendre inutile ce qui est faict pour l'vsage de l'homme, prens ce que tu estois par-cy deuant indigne d'auoir. Et à dire la verité, il n'y a raison aucune qui puisse pallier la conuoitise de telles gens. Car s'ils disent qu'ils ne font point de despense, pource qu'ils ne l'appetent pas, c'est grande follie à eux de se trauailler à amasser des richesses plus qu'il ne leur en fault. Que s'ils desirent despendre, & que par chicheté ils ne l'osent pas apres faire, & iouyr du fruict de leur labeur, ils en sont encores d'auantage miserables. En quoy il nous appert, combien est chose belle & loüable, que le contentement & la suffisance de peu, qui nous exempte de desirer les choses non necessaires. Que si nous deuons tenir pour superfluës celles dõt nous ne voulons vser, nõ moins nous le doyuent estre celles, desquelles nous voudrions abuser en luxe & superfluité, pour les raisons que nous auons cy deuant discouruës. L'auarice de Daire, Roy des Perses, se trouua aussi trompee & mocquee par la subtile inuention de Nitocris, Royne de Babylon (aucuns l'attribuent à Semiramis) laquelle desirant bailler vne venuë à ses successeurs, s'ils se trouuoiẽt touchez d'Auarice, qu'elle auoit sur tout en horreur, elle feit eriger au dessus des portes les plus passantes de la ville vne haulte sepulture, y faisant grauer ces mots: Si aucun des Roys de Babylõ, qui viẽdront apres moy, se trouue court de finances, face ouurir ceste sepulture, & en prenne tãt qu'il voudra. Autrement qu'il se garde bien de la faire ouurir: car ce ne sera son meilleur. Apres plusieurs siecles passez, sãs que nul des Roys de Babylon eust voulu toucher à icelle sepulture. Daire ayãt conquis le Royaume, feit ouurir ce cercueil, y pẽsant trouuer ce qu'il promettoit. Mais il n'y trouua qu'vn mort, auec telle escriture: Si tu n'estois insatiable, & vilainement auare, tu n'eusses ouuert la tumbe d'vn mort. Que l'Auarice aueugle souuent les hõmes iusques là, que de se priuer eux mesmes de la vie sãs crainte de dãner leur ame, les exẽples en sont laissez à la memoire de plusieurs: dõt les vns de regret de quelque grande per-

L'auarice de Daire mocquee & trõpee.

te de biens, les autres à fin de laisser leurs enfans riches, se sont faicts volontairement mourir. De ce nombre a esté Cassius Licinius, lequel estant accusé, atteint & conuaincu de plusieurs larcins & cõcussions, voyant que Ciceron alors President, vestoit la robbe tissuë de pourpre, à fin de prononcer l'arrest portant confiscation de biens & bannissemét, il enuoya dire à Ciceron, qu'il estoit mort pendant le procez & auparauant la condemnation: & sur le champ, il s'estouffa d'vne seruiette, n'ayant autre but que de sauuer ses biens à ses enfans. Car lors les Loix touchant la peine de ceux qui ont pillé le public, ou qui se font mourir estans preuenus, n'estoient pas encores faictes: & pouuoient les accusez sauuer leur vie, en quictant leurs biens, & iusques à la concurrence des fins & conclusions des accusateurs. Il s'en est trouué de bien contraires à Licinius: car mourant ils eussent volontiers emporté leurs richesses, comme nous lisons de Hermocrate, qui par son testament s'institua luy-mesme heritier de ses biens. Et vn autre (duquel fait mētion Athenee) sur l'heure de sa mort deuora plusieurs de ses pieces d'or, & cousut à son saye toutes les autres qui luy restoient, commandant qu'on les enterrast toutes auec luy. Valere le Grand raconte d'vn, lequel estant en la ville de Casiline assiegee par Hannibal, prefera l'espoir du gain à sa propre vie. Car il aima mieux vendre vn Rat qu'il auoit pris, deux cens deniers Romains, que d'en rassasier sa faim, dont il mourut bien tost apres: & l'achepteur plus sage, sauua sa vie par ceste chere viande. Crassus, Consul Romain, est aussi noté des Historiens d'extréme auarice, qui le faisoit nager au milieu des deux ligues, qui se partialisoient pour Cesar & Pompee, se seruant de tous les deux, & changeant souuent de party en l'administration de la Chose publique. Il ne se monstroit ny constant amy, ny dangereux ennemy: ains se departoit aisémét & d'amitié, & d'inimitié, là où il voyoit son profit, comme l'accroissement de ses biens en donna de grandes preuues. Car n'estant au cõmencement qu'il s'entremit des affaires, riche que de trois cēs Talens, qui estoient à reuenir de nostre monnoye, cent quatre vingts mille Escus, il se trouue que

C. Licinius feit mourir pour laisser ses enfans riches.

Hermocrate

Auarice grãde de Crassus.

voulát partir de Rome pour aller faire la guerre aux Parthes, il voulut ſçauoir combien montoit tout ſon auoir. Et premierement il offrit à Hercules la diſme de tous ſes biens: feit vn feſtin public à tout le peuple Romain: de mille tables: & ſi donna à chacun citoyen autant de bled qu'il luy en falloit pour viure trois mois: Et neantmoins trouua qu'il auoit encores vaillant ſept mille cent Talés, qui eſtoient quatre millions deux cens ſoixãte mille Eſcus. Il ſouloit dire, qu'il n'eſtimoit vn homme riche, s'il ne pouuoit de ſon bien ſoldoyer & entretenir vne armee: pource que la guerre, ainſi que diſoit le Roy Archidâme, ne ſe faict point auec vn prix arreſté de deſpenſe: & ainſi, que la richeſſe ſuffiſante pour la ſouſtenir, ne doit point eſtre limitee. Mais finalement ſon Auarice & Ambition, qui volontiers ne s'eſloignent gueres l'vn de l'autre, le conduiſirent à vne mort violente, ainſi que nous en auõs ailleurs parlé. De tant que Craſſus eſt blaſmé d'auarice, Pompee eſt loüé & eſtimé de l'auoir eu en horreur & meſpris. Dont il donna vn bon teſmoignage, & meſmes de grande pieté, à la priſe qu'il feit de la ville de Hieruſalem ſur le peuple des Iuifs. Car eſtant entré au Temple, & veu les grandes richeſſes d'iceluy, la table d'or, le chandelier d'or, & grand nombre de vaiſſeaux d'or, & grande abondance de bonnes & exquiſes ſenteurs, & outre tout cela, qu'il y euſt és threſors de l'argent ſacré enuiron deux mille Talens, il n'y voulut aucunement toucher, ne permettre que rien y fuſt deſrobé. Nous qui nous diſons Chreſtiens, ſuyuons de bien loin la pieté de ces Payens, quand & grands & petits ne tendẽt rien plus qu'à attraper les biens de l'Egliſe, pour les faire ſeruir à leurs delices & voluptez. Et voyons d'auantage, que ceſte plãte maudite d'Auarice s'eſt autãt accreuë en la maiſon d'Oraiſon, qu'és Courts des Rois & Princes. Auſſi la corruption qui s'en eſt enſuyuie, ſe cognoiſt aſſez en ceux, leſquels pour ſatisfaire à leurs cupiditez inſatiables, ſe maintiennent protecteurs de ceſte hydre Ignorance, à la ruïne & perdition de leurs ames, & de dix mille autres dont ils ont à reſpondre. Iouian Pontan raconte vne hiſtoire plaiſante d'vn Cardinal, nommé Angelot, qui fut bien chaſtié

Richeſſes admirables.

Pompee ennemy d'Auarice.

Auarice grande d'vn Cardinal.

Ce Cardinal auoit ceste coustume, que quand ses Palefreniers auoient donné le soir l'auoine à ses cheuaux, il descendoit par vne faulse porte en l'estable tout seul, & sans lumiere, & desroboit leur auoine, pour la reporter en son grenier, duquel il auoit la clef. Et tant de fois il continua ses allees & venuës, qu'vn de ses Palefreniers ne sçachant qui estoit ce larron, se cacha dans l'estable: & l'attrapant sur le faict sans le cognoistre, luy donna tant de coups de fourche, qu'il le rendit demy mort: & le fallut reporter à quatre en sa chambre. Iean Maria, Duc de Milan, chastia bien iustement, mais trop cruellement, l'auarice d'vn Curé, qui auoit refusé le ministre de son office pour l'enterrage d'vn mort, pource que sa veufue n'auoit dequoy luy payer les frais des funerailles. Car le Duc allant luy-mesme au conuoy du defunct, feit prendre & lier le prestre auec le corps mort, & mettre tous deux en vne mesme fosse: Cruauté autãt detestable, que le vice de tels mal-heureux, qui vendent les dons de Dieu, & font trafiq de ce que gratuitement ils doyuent au peuple. Or pour faire fin à nostre propos, nous retiendrons, que l'Auarice, & conuoitise illicite des richesses, est la racine de tous maux, miseres & calamitez. Que plus encores elle est blasmable és grands, quand elle suit le luxe & prodigalité, que si elle estoit ioincte à mechaniqueté, tant pour les raisons desia touchees, que pource que les Rois chiches & auaricieux ont de coustume de pouruoir plus soigneusement en leurs Estats & dignitez, de personnes prudentes & aduisees, pour la conseruation de leurs subiects, sçachans que de la ruïne d'iceux depend la leur propre, que ne font pas les voluptueux, qui ne songeant qu'à leurs plaisirs, en pouruoyent ceux qui leur y seruent de ministres & flatteurs, ou qui leur donnent le plus d'argent pour entretenir leurs delices. Et sçachõs au surplus, que tous auaricieux se desuoyent du droict chemin de la verité, & s'enueloppent eux-mesmes en plusieurs douleurs & miseres, se rendant odieux à vn chacun. Et d'auantage, n'estans contents de leur pain quotidien, quand ils desirent au contraire infinité, autãt de fois qu'ils font ceste demande à Dieu, ils se mocquent euidemment de

Punition cruelle d'vn Curé auare.

Cause notable du dãger grand qu'il y a d'auoir vn Prince auaricieux & voluptueux.

luy: parce qu'ils taschẽt de celer & dissimuler à celuy qui sçait toutes choses, leur affection cupide & auaricieuse, au lieu que la vraye oraison doit declarer & ouurir l'interieur du cœur. Ainsi donques nous mieux instruits, appre- “
nons que Pieté auec contentement est grand gain : & ne I.Tim.6.
nous trauaillons point pour amasser des thresors, lesquels Matth.6.
la rouille & la teigne peuuent consumer & manger, & le “
larron desrober: ains renonçons aux richesses, aux biens, “
& au monde, sur lesquels Sathan a sa domination: de peur “
qu'au iour terrible il nous accuse deuant le grand Iuge, & “
nous conuainque d'auoir pris quelque chose du sien: & “
que le Iuge, comme droict & equitable, nous liure en ses mains, puis il nous iette en tenebres, où il y aura pleur & grincement de dents, voire eternellement.

De l'Enuie, Haine, & Mesdisance.
Chap. 43.



ARAM. L'esprit humain, qui de sa nature est creé sociable, gracieux, & secourable à vn chacũ, mesmes qui par la force de charité cooperante auec luy, se sent comme contrainct de se condouloir auec ceux qui pleurent, & de se resiouir auec ceux qui rient, ne sçauroit rien monstrer plus indigne de luy, que de se laisser gaigner à l'Enuie, qui est vne plante sauuage en l'ame, produisant tous cõtraires effects au vouloir biẽ à son prochain, & qui comprend en soy toute l'iniustice generale, & toute la meschanceté des hommes: comme nous pourrons veoir, si vous trouuez bon (Compagnons) de rechercher de pres la nature de ce vice.

Riẽ plus indigne de l'esprit de l'homme, que l'Enuie.

ACHITOB. L'Enuie procede de malignité, & prouo- “
que les hommes de vaine ceruelle (comme dit Pindare) à “
s'esiouyr de veoir patir les vns, & se fascher de l'heureux “
succez des autres: faisant aussi, qu'ils se delectent à mes- “
dire des gens de bien, & principalement de ceux que l'on loue. Mais garde toy (disoit Pittaque) pour euiter l'Enuie de deuenir miserable.

ASER. A la gloire & vertu (dit Virgile) tousiours l'on “

porte enuie: lequel vice a volontiers pour ses compagnes la Haine & la Mal-vueillance qui poulsent les hommes à detracter d'autruy. Mais qui contregarde sa bouche (dit le Sage) il garde son ame. Escoutons donques Amana, qui nous instruira plus amplement de ce qui nous est icy proposé.

Les compagnes de l'Envie.

AMANA. Le malin & cauteleux ennemy du genre humain ne pouuant supporter la gloire, où Dieu auoit appellé les hommes, & de laquelle par son orgueil il s'estoit luy-mesme priué, fut poulsé par enuie à tenter nos premiers parens: Desquels l'ingratitude donnant estre au peché en l'ame de l'homme, le premier fruict produit par ceste maudite plante, semble aussi auoir esté l'Enuie, de laquelle meu l'aisné des fils d'Adam, il tua son frere vnique. O Enuie maligne, furieuse, & tige feconde de maux execrables, puis que par toy l'homme fut premierement trõpé, & apres induit à receuoir le meurtre en son cœur, pour abbreuuer la terre encores vierge du sang fraternel, commençant son premier chef-d'œuure sur l'innocence, à fin que les meschans eussent de pere en fils la prerogatiue d'opprimer les bons !. Y aura il donques vice entre nous, qui nous doyue estre plus odieux, & que nous deuions plustost fuyr, que l'Enuie: laquelle n'ayant rien diminué de sa malignité premiere, conduit les hommes aux plus iniustes & execrables actions du monde. Et toutesfois à quelle passion pourrions nous dire estre plus enclins, ny donner plus volontiers nourriture, qu'à ceste cy? Qu'vn chacun entre au dedans de soy-mesme, & sans doubte il y trouuera mille enuies, qui ne se departent iamais de haines & rancunes, entees au plus secret de son ame. Il est vray, que selon les subiets où l'Enuie se rencontre, elle produit ses effects, aux vns plus pernicieux, & aux autres moins. Mais quoy que soit, ceste passion est tousiours blasmable, & se doit euiter de l'homme de bien & vertueux, qui desire ne s'eslongner de la sente du Deuoir & de l'Honneste. Nous disons donques, que l'Enuie est vne douleur du bien d'autruy, & que la malignité luy est volontiers conioincte, soit comme sa source, ainsi que aucuns disent, ou qu'elle soit vne de ses parties, comme

Maux execrables qu'a causé l'Envie.

Mille Enuies en la nature de l'homme.

Que c'est d'Enuie, & malignité.

les autres veulét: Laquelle malignité est vn plaisir & volupté du mal d'autruy, sans aucun nostre profit, & qui semble estre accidentale, c'est à dire causee par quelque haine ou mal-vueillance, pour vne mauuaise volonté que l'on porte à vn autre. Et pour ceste raison Plutarque separe la Haine d'auec l'enuie, disant, que la Haine s'engendre en nos cœurs de l'imagination & apprehension que nous auons, que celuy que nous hayssons, soit meschant, ou generalement enuers tous, ou particulierement enuers nous: mais que l'on porte enuie seulement à ceux que l'on cognoist estre heureux: & ainsi, qu'il semble que l'Enuie soit indeterminee, ne plus ne moins que le mal des yeux, qui s'offése de toute clarté & lueur: mais la Haine est determinee, estát tousiours fondee & appuyee sur certains subiects au regard d'elle. D'auantage, on ne peult estre enuieux du bien d'autruy iustement. Car pour estre heureux, on ne faict point de tort à personne: là où au contraire plusieurs sont hays iustement pour leurs vices, & impietez, & se doyuent fuyr des bons. Et telle haine des meschans est vne qualité d'homme de bien. Mais la hayne que l'on porte aux gens de bien, est ceste passion, qui ne se separe gueres de l'Enuie. Et par ainsi peuuent estre dites ces deux passions nourries, entretenues, & augmentees, comme des plantes, de mesmes moyens, attendu mesmement que elles succedent l'vne à l'autre. Le mesme Plutarque nous voulant faire entendre en quelle horreur nous deuons auoir l'Enuie, il la dit estre sorciere: pource que par son poison elle ne remplit pas seulemét le corps de l'Enuieux d'vne mauuaise & pernicieuse disposition, mais aussi l'infection s'en espand par les yeux, iusques sur ceux qui le regardent, & dont ils demeurent offensez comme de traicts empoisonnez. Il la compare aussi aux Mousches Cantharides. Car comme elles s'attachét principalement au plus beau bled, & aux roses plus espanoüies: aussi l'Enuie se prend ordinairement aux plus gens de bien, & aux personnages, qui ont plus de gloire & de vertu. La puissance, l'honneur, la force, la richesse ne sont que tisons pour embraser son feu. Et pourtát Thucydide dit, que le Sage choisit d'estre subiect à l'Enuie, pour

Difference entre la Haine & Enuie.

De la Haine des meschans.

Effects de l'Enuie.

» faire de grandes choses. Bias disoit, que l'Enuie, & la mai
» son vieille, sans heurter à la porte, assaillent souuent la
» personne. Mais si l'Enuie porte beaucoup de dommage aux autres, elle en cause encores d'auantage à son possesseur, le tourmentant incessammment au dedans de mille passions turbulentes, qui abbregent ses iours, diminuent les vertus de son corps, & font encores pis à son ame. Car elle l'empesche de pouuoir gouster ny comprendre aucune bonne parole, ny saine doctrine de qui que ce soit: ains la reiette & contredit, comme ialoux & enuieux de son propre bien, par vne mal-vueillance qu'il a naturelle contre tous ceux qui meritent plus que luy, essayãt plustost de blasmer, ou tordre en mauuaise part ce qu'il aura entendu, que d'en tirer quelque profit. Et s'il voit que d'autres louënt les propos d'vn autre, ou quelques siens faicts, contre son opinion, il luy semble que ce sont autant de coups de baston que l'on luy donne. Ainsi l'Enuie ne voulant bien à nul, elle ne tourmente ny ne nuit moins à l'ame de celuy qui la possede. Et pour dire en vn mot, elle comprend l'iniustice generale qui est toute la meschanceté des hommes, destruisant tout office & deuoir d'humanité, pour faire qu'ils nuisent à ceux qu'ils doyuent aimer & secourir. De ceste plante sauuage d'Enuie, la Mesdisance est vne des branches, qui se delecte & nourrit de calomnie & du mensonge: dont les gens de bien reçoiuent ordinairement de tresgrandes playes, par le croire de leger de ceux qui oyent mesdire. Ce fut pourquoy Diogene le Cynique, interrogé quelle morsure de bestes estoit la plus dangereuse, respondit: Quant aux bestes furieuses, celle du Mesdisant: & quant aux douces, celle de l'Adulateur. Sur ce mesme propos Themistocle le Thebain disoit, qu'il n'estoit plus grand trauail au mõde, que de veoir & sentir l'honneur de l'homme de bien estre en la mercy d'vne langue venimeuse, & de le veoir outrager par paroles detractiues. Aussi estant la bonne renommee plus precieuse que thresor quelconque, on ne faict pas moindre tort à vn homme, en luy ostant sa bonne estime, qu'en le despouillant de sa propre substance. Mais sur tout la Mesdisance & calomnie rend ses perni-

Dõmage que porte l'Enuie à son possesseur.

De la Mesdisance.

Morsure de bestes bien dangereuse.

cieux effects, quand les Princes prestent volontiers l'oreille aux calomniateurs, desquels finalement ils demeurent eux-mesmes corrompus. Car l'enuieux & mesdisant faisant comme vn mauuais peintre, qui auoit fort mal peinct des Coqs,& qui commandoit à son vallet de chasser bien loing de sa peincture les Coqs naturels, il s'efforce tant qu'il peult de reculer les gens de bien de ceux qu'il veult gouuerner: & ne le pouuant faire ouuertement, pource qu'il redoubte la vertu de ceux qu'il hait en son cœur,il fera semblant de les caresser, honorer & admirer:mais soubs main, & en derriere, il iettera & semera des calomnies: & si ses clandestins & secrets rapports poignans en derriere, n'engendrent pas soudainement la fin de sa pretente,il retient en sa memoire ce que disoit anciennement Medius, lequel estoit comme le maistre & chef du troupeau de tous les flateurs qui estoient autour d'Alexandre bandez à l'encontre de tous les gens de bien de la Court. Cestui-cy donnoit vn enseignement, que l'on ne feignist point de picquer hardiment, & de mordre auec force calomnies. Car encores (disoit il) que celuy qui aura esté mordu, guarisse de la playe,la cicatrice pour le moins en demeure. Aussi par telles cicatrices de mensonges, & faulses accusations, ou pour les mieux appeller selon Plutarque, par telles gangrenes & tels chancres Alexandre estant rongé, feit mourir iniustement Callisthene,Parmenion,& Philotas, s'abandonnant à la volonté, & se laissant posseder à trois ou quatre flatteurs,estant vestu,paré,diapré, & adoré par eux,comme vne statue barbaresque: Tant a le mensonge, ioinct au complaire, grande force & efficace enuers vne ame, où il n'y a point de sain iugement de raison pour discerner le vray d'auec le faux, & la preud'hommie d'auec la malignité. Il est vray que ceste cōsolation ne peult estre ostee aux gens de bien, de croire que peu profitent les artifices des mesdisans & calomniateurs à l'encontre du donjon inuincible de la sacree Vertu, & de l'esperāce certaine bien fondee: lesquelles, quoy que soit, triomphent tousiours, & tiennent victorieuses soubs leurs pieds l'Enuie & la Mesdisance. Et si par la force d'icelles

Ruses des Enuieux & Mesdisans.

Alexandre trompé par les flateurs.

Consolation qu'ō ne peult oster aux gēs de bien.

ils patiſſent quelquefois, la Patience les garde d'eſtre vaincus, & ne ſuccombent iamais aux aduerſitez, touchant deſia de la main le port de leur deliurance. Que ſi les Princes deſirent ne tomber aux meſmes inconueniẽs, & n'eſtre trompez comme ce grand Monarque Macedonien, ils doyuent aux rapports que les meſdiſans leur font, bien & par raiſon peſer toutes choſes, ſans ſe laiſſer perſuader aux detracteurs, & diſcerner les paroles & les faicts, auec certain iugement. Notons au ſurplus, que ne ſont moins à blaſmer & reprẽdre, que les calomniateurs, ceux qui preſtẽt l'oreille à leurs mẽſonges & detractiõs: Pource qu'ils ſe trouuẽt touchez d'vne meſme imperfection, en ſe delectãs les vns & les autres au meſdire d'autruy. Et comme le calomniãt bleſſe en accuſant ceux qui ne ſont preſens: ainſi faict le pareil celuy, qui ſe laiſſe perſuader, auant que d'auoir appris les choſes au vray. D'auantage ceux qui ſ'accouſtumẽt ainſi à ouyr volontiers les rapports & menſonges, prennent auſſi ordinairement plus de plaiſir à lire & entendre les fables & ſonges, faultes & blaſmes, remarquez és peuples & nations, que non pas les vrayes narrations, & belles ſentences compoſees & eſcrites par bon iugement & diligent eſtude, ou bien les honneurs, faicts heroïques, & louanges donnees aux vertueux & illuſtres hommes, dont ils ſe ſentent ne plus ne moins que les enuieux & meſdiſans, picquez & offenſez, au lieu de les prendre pour aiguillon à les poulſer à la vertu. Et partãt qui conſiderera biẽ tant de pernicieux effects que cauſe la Meſdiſance, il cognoiſtra que l'vne des grandes modeſties, & plus neceſſaires à celuy qui aura biẽ profité en la Philoſophie morale, eſt de ne permettre aucun eſtre blaſmé en ſa preſence, & fuſt-ce meſme ſon capital ennemy. Nous voyons encores ceſte cautelle & ſubtile malice eſtre couſtumiere des meſdiſans & enuieux, quand ils ſ'apperçoiuent ne pouuoir faire qu'ils ſoiẽt eſtimez auſſi gens de bien que ceux dont ils veulent detracter, de cercher leur recõfort à monſtrer, que ceux-cy ne ſont point ſi gens de bien, que quelques autres qu'ils mettent en auant, ſ'efforçans ainſi de couurir leur haine & mal-vueillance, & donner

Bon conſeil pour les princes.

De ne preſter l'oreille aux calõniateurs.

Autre malice des enuieux.

foy à leur calomnie, par la louange que obliquement ils donnent à d'autres. Ils n'espargnent mesmes bien souuent les morts, & ne tient à eux, que par leur enuie ils ne les retirent du repos où ils sont: chose pleine de detestable impieté. Or cognoissans le mal qui reüscit de ces estrangeres & mauuaises plantes, l'Enuie, Haine, & Mesdisance, & que naturellement, comme heritiers du vice & peché de nos premiers peres, nous portons en nos cœurs ie ne sçay quoy d'enuie, de ialousie, & d'emulations contre qui que ce soit, gardons d'entretenir & donner nourriture à de si vicieuses passions: ains pour leur eneruer leurs forces, & les rendre du tout impuissantes de nous faire sortir hors du deuoir, accoustumons nous mesme, à n'enuier point le bien de nos ennemis, & à ne mesdire aucunement d'eux: Voire, s'il est possible, que nous ne soyons point chiches de louange & d'honneur à l'endroit d'eux, quand ils font chose qui iustement merite d'estre louee: d autant aussi que cela rapporte plus grãde louange à celuy qui la donne: & que s'il aduient au contraire qu'il blasme son ennemy, l'accusation en a bien plus de foy & de force, comme procedant, non de la haine de la personne, mais de la reprobation de son faict, monstrant les bornes de sa haine estre le droict & la iustice seulement. Et nous en reuiendra encores vn plus grand bien que tout cela. C'est qu'estans accoustumez à louër nos ennemis bien faisans, & n'estre marris si quelque prosperité leur aduient, nous nous eslongnerons du tout du vice d'Enuie & ialousie à la bõne fortune de nos amis & familiers acquerans honneur. Que si nous nous accoustumons & delectons au contraire à enuier le bien des ennemis, nous viendrons souuent à en vser ainsi contre nos amis: comme nous en voyons auiourd'huy l'experience en plusieurs, qui sont tellemẽt entachez de ce vice, qu'ils se resiouyssent du mal qui aduient à ceux qui les aiment, & qui sont cause de leur bien & auancement. Mais si nous desirons rendre ce que nous deuons à nos semblables, pour le profit desquels nous sommes nais, nous regarderons à pratiquer ceste sentence de Ciceron: que l'hõme de bien & bon citoyen

Moyens de resister à l'enuie & haine.

Le bien qui viẽt de louer ses ennemis, & de n'enuier leur bien.

„ ne doit iamais susciter haine ou enuie par crimes suppo-
„ sez, non pas mesmes à son ennemy, aimant mieux mou-
„ rir que d'offenser la iustice, laquelle est totalemẽt enne-
„ mie d'vn tel vice. Ce nous sera aussi vn bon ayde & moyen de nous garder de mesdire, quand nous fuyrons toute espece de mocquerie, qui (cõme dit Theophraste) n'est autre chose qu'vn reproche couuert & figuré de quelque faulte, & qui accoustume peu à peu l'hõme mocqueur à mesdire ouuertement & en mensonge d'autruy.

Que c'est de la mocquerie, & combien elle est à fuyr.

Ceste imperfection grande de se mocquer, ne laisse toutesfois d'estre fort familiere entre nous, quoy qu'elle soit autant mal-seante à vne personne d'honneur, qu'autre vice plus infame. Mais à fin que nous ayõs occasion meilleure de nous en garder, sçachons que bien souuent l'hõme est plus esmeu pour vn trait de mocquerie, que nõ pas d'vne iniure: parce que ceste-cy procede ordinairement d'vne impetuosité de soudaine cholere, contre la volõté mesme de celuy qui la dit: mais l'autre se prend plus à cœur, pource qu'il semble qu'elle sourd de volonté pour pensee d'outrager, & d'vne malignité volontaire sans aucune necessité. Que si nous nous voulons iouër, comme quelquefois le temps, le lieu, & les personnes nous y cõuiẽt, que ce soit de bonne grace, & sans offenser aucun. Or combiẽ que l'Enuie & Mesdisance soient tant odieuses pour leurs pernicieux effects à toutes personnes d'hõneur & de vertu, si n'est-ce pas à dire, qu'il en faille cercher ny desirer autre vengeance, que la peine qui suyt, & naist auec le vice mesme, qui ne laisse iamais iouyr de repos en son ame celuy qui en est entaché, comme nous l'auons peu entendre. Et ne s'en fault pas beaucoup soucier, puis-que les enuieux & mesdisans ne peuuent nullement mordre sur le merite des gens de bien. Que si nous voulons que leur punition s'augmente & double de moitié, il n'y a meilleur moyen, que de s'estudier de tant plus à bien faire, que nous les voyons
„ s'efforcer d'enuier & blasmer nos actions. Car comme le
„ Soleil, quand il est droict à plomb dessus le sommet de
„ quelque chose que ce soit, s'il laisse de l'ombre, elle est
„ fort courte & petite, pource qu'il respand sa lumiere par

De la vengeance qu'il faut cercher des enuieux & mesdisans.

tout: Aussi l'excellence de vertu, de gloire & d'honneur, « contrainct en fin la langue enuenimee de boire & aualler « son poison, sans plus l'oser mettre en veuë, demeurant « ainsi l'enuie & le blasme cõme du tout esteincts, & sans « pouuoir de plus nuire aux gẽs de bien. Ceste raison feit, « que Philippe, Roy de Macedone, respondit à quelques vns, qui luy remonstroient que les Grecs mesdisoient de luy, encores qu'il leur feist tant de bien, & qu'il les en deuoit chastier: Que feroient-ils donques (dit ce genereux & benin Prince) si nous leur faisions du mal? Mais ils sont cause de me faire rendre plus homme de biẽ. Car « ie m'efforce to' les iours, & en mes dicts, & en mes faicts, « de les faire trouuer menteurs. Comme aussi vne autre « fois ses amis luy conseilloient de chastier de mort, ou biẽ d'enuoyer en exil vn Gentilhomme Macedonien, qui continuoit à le calomnier, il n'en voulut rien faire, disant, que ce n'estoit pas suffisante occasion de le faire mourir: Et quãt à le bannir, qu'il valoit beaucoup mieux qu'il ne bougeast de la Macedone, où l'on sçauoit bien qu'il mentoit, que d'aller parmy les estrãgers parler mal de luy, desquels n'estant bien cogneu, ils pourroient receuoir le blasme pour veritable. En quoy ce vertueux Prince feit paroistre tout en vn coup les effects de trois excellentes vertus: de Clemence premierement ne voulant faire mourir celuy, duquel il estoit iniurieusement outragé: de Magnanimité, en mesprisant l'iniure & puis de Prudẽce admirable, en ne le bãnissant pas. Aussi estoit-il d'vne nature tant benigne, qu'il ne vouloit iamais chastier ceux qui disoient mal de luy, mais bien leur en oster l'occasion, ainsi que cy deuant nous en auons faict quelque mention. Et pour plus grand tesmoignage de la bonté de ce Monarque, merite bien d'estre icy alleguee la response qu'il feit à ceux qui luy conseilloient « de destruire la ville d'Athenes: Ie fais, leur dit il, toutes « choses pour la gloire, comment destruirois-ie le theatre « de gloire, qui est Athenes, à cause des Lettres? L'exemple de Demetrie Phaleree, Prince aussi de renom immortel, viẽt biẽ à propos, du peu de cõte qu'il faut faire des faits des enuieux: tant s'en faut qu'il se faille soucier de leurs

Philippe prenoit occasion de mieux faire des mesdisans.

Effects de trois excellentes vertus.

Demetrie ne feit conte de ses Statues abbatues.

dicts & paroles. Car estât rapporté à ce Prince, que les Atheniés meus d'enuie côtre luy, auoiêt faict abbatre & demolir les trois cés Statues, qui luy auoiêt auparauât esté erigees en leur Areopague à son honneur, & son Conseil „ le voulât esmouuoir à s'en ressentir: Les Atheniens, dit il, „ peuuêt bien mettre par terre mes Statues & Images, mais „ ils ne sçauroient abbatre mes Vertus, pour raison des- „ quelles mes Statues furent iadis en public spectacle eri- „ gees. Aussi sont-ce les actes dignes de memoire, faicts „ par les Princes en leur vie, qui leur peuuent seruir d'eternel monument, & non pas les Images & sepulchres faicts de main d'homme, que la longueur du temps, & mille accidens peuuêt reduire en pouldre. Et ne sont pas aussi priuez de la mesme gloire ceux, qui viuent soubs la domination des grâds, quand selon leurs charges & vocations ils dressent leurs actions au bien & salut public. Et quand l'Enuie faict ses efforts par blasmes supposez de leur nuire, leur innocence (comme dit Horace) leur „ sert d'vne tour d'airain inexpugnable: Si que asseurez en icelle, ils ne doutent aucunement la dent cruelle des calomniateurs. C'est pourquoy Socrate, repris par Hermogene, qu'estant accusé il ne songeoit point à sa defense: I'y ay toute ma vie songé, respondit-il, en m'efforçant „ à bien viure. Pour la conclusion donques de nostre pre- „ sent discours, nous apprendrons à despouiller nos cœurs de toute enuie & de haine, qui causent tant de passions turbulentes & pernicieuses en l'ame, & qui destruisent la charité & dilection, que nous deuons auoir enuers vn chacun. Craignons ceste sentence prononcee par le S. „ Esprit: Que tout homme qui hayt son frere en son cœur, est homicide. Que si nous voyons du vice & de l'imperfection en nos semblables, hayssans leurs mauuaises mœurs, aimons le bien de leurs ames, en taschant de les remettre en la sente de Vertu, iusques à ce que tout remede nous en soit osté par leur longue & entiere habitu- „ de au vice, fuyans lors du tout la conuersation pernicieuse de telles gens abandonnez. Gardons nous de nous plaire en detractions, de parler temerairement de personne sans aduiser de qui on parle, à qui, & ce que l'on dit:

De l'eternel monumêt des Princes.

L'innocence est vne tour inexpugnable.

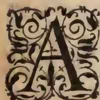
1. Ioan. 3.

De hayr le vice, & non les hommes.

dit: d'estre mensongers, ny d'escouter les calomniateurs: ains suyuant le conseil de l'Escriture, ayans osté toute malice, toute fraude, feintises, & enuies, & toutes mesdisance, desirons, comme enfans nagueres nais, le laict d'intelligence, que nous nous pourrons vanter d'auoir eu la vraye & droicte cognoissance de la Iustice: qui est de rendre à Dieu ce que nous luy deuons selon pieté, & à nos prochains selon le deuoir de charité, laquelle est benigne; ne se courrouçant pas aisément, & iamais enuieuse, ne s'esiouyssãt point de l'iniustice, mais tousiours de la verité.

1. Pierre 2. *1. Cor. 13.*

De la Fortune. *Chap.* 44.



AMANA. Si ie ne suis trompé (Compagnons) nous auons iusques icy suffisamment discouru des quatre Vertus morales, ruisseaux coulans de la fontaine du Deuoir & de l'Honneste, & de toutes les parties qui en dependent, & des Vices qui leur sont contraires. Qui est cause, qu'il nous faut d'oresnauant choisir autre matiere, & appliquer ce que nous pouuons auoir appris és discours de nostre Philosophie morale, aux estats, charges, & conditions, où chacun de nous peult estre appellé durant ceste vie: mesmes essayer de donner aduis & conseil, selon la mesure de nostre iugement, aux Superioritez. Mais pource qu'il me semble, l'entree de si haute matiere meriter quelque loisir d'y penser, ie suis d'aduis que nous remettions ceste partie pour la iournee de demain: & que ce pendant, pour employer le reste de ceste apres-disnee, nous regardiõs quelque subiet propre à recreer nos esprits: desquels la nature estant de s'esiouyr en la varieté & diuersité des choses, nous ne leur sçaurions donner rien plus propre, que de mettre en ieu les effects diuers de la Fortune, laquelle selon le dire des Anciens, est tresconstante en son inconstance: Considerans au surplus, comme nous pouuons vser, sans abuser, de ce mot de Fortune tant cõmun entre nous.

L'esprit s'esiouyt en la varieté.

» ARAM. A celuy, duquel, dit Ciceron, l'esperance, rai-
» son, & pensee depéd de la Fortune, rien ne peult estre de
» certain, ny dequoy il se puisse asseurer, qui luy doyue de-
» meurer, non pas mesmes vn iour. Mais celuy est tres-heu-
» reux, qui est tout propre à soy-mesme, & qui en soy seul,
» quant aux hommes, met toutes ses affaires.

» ACHITOB. Ie suis celle (dit la Vertu, parlant en Mã-
» tuan) qui surmonte Fortune, & le fleau, qui punit les pe-
» chez. Aussi, dit Plutarque, le Vice & la Vertu n'ont point
» de maistres qui les dominent: Et ceux sont bien aueu-
» gles, qui appellans la Fortune aueugle, se laissent guider
& conduire par elle. Mais c'est de toy, Aser, que nous de-
uons entendre ce qu'il nous fault croire de ceste feinte
Deesse.

» ASER. Si nous croyons que celuy qui est la Iustice
» mesme, & verité essentielle, rend les Princes cõtẽptibles
Psal.107. (comme il est dit en l'Escriture) & les fait errer par lieux
» deserts, où il n'y a point de chemin, esleuãt le pauure d'af
» fliction, & luy dõnant famille comme vn troupeau: il n'y
Que c'est de Fortune. a point de doubte, que la fortune, mot Epicurien plu-
stost que Payen, ne soit autre chose, qu'vne fictiõ de l'es-
» prit de l'homme, & vne imagination sans essence, & sur
» laquelle (ainsi que dict Plutarque) on ne sçauroit asseoir
» iugement, ny la comprẽdre par discours de raison. Ain-
si, que tout se conduit & gouuerne par la prouidence di-
uine, qui sçait & ordonne les choses casuelles necessaire-
ment. Ce que combien que nous confessions assez aisé-
ment de la bouche, & que de la volonté de Dieu seul de-
pend la prosperité, comme l'aduersité, si est-ce que nous
pouuõs remarquer iournellement en plusieurs de nous,
les effects du tout contraires à la parole: En ce q̃ lors que
nous deliberõs de nos affaires, nous iettons incontinent
Les moyens humains ne sont que causes secondes. l'œil sur les moyens humains pour en venir au dessus,
ores qu'ils ne soiẽt que les causes secondes, laissons der-
riere le secours diuin: duquel aussi nous trouuãs frustrez
par son ire & iuste courroux, que nous mesprisons d'ap-
paiser, nous tresbuchons le plus souuent au rebours de
tous nos desseins, & belles entreprises, & puis nous accu-
sons nõ nostre ignorãce & ingratitude enuers sa Maiesté,

mais le desastre fortuit & casuel des choses humaines, lequel par vne cõmune erreur des hommes nous attribuons à la fortune. Or sçachãs que nous sommes & auõs nostre vie & mouuement en Dieu seul: que grãds & esmerueillables sont ses mysteres, & tels que de les vouloir sonder par nos vains & oiseux discours, n'est autre chose à bien dire, que à la façon des Geants representez par les Poëtes vouloir penetrer les Cieux: que nostre voye n'est pas en nostre pouuoir, ny ne pouuõs de nous-mesmes dresser nos pas: que c'est luy qui faict escheoir le passant entre les mains de celuy, qui sans y penser laisse tomber vne branche d'vn arbre qui le tue: que les sorts iettez à l'auẽture tombent selon son iugement, & que generalement toutes choses sont faictes par l'ordõnãce de Dieu: Neãtmoins pource que des choses qui aduiennẽt tant estranges, incertaines, & muables au monde, l'ordre, la raison, la fin & necessité est le plus souuent cachee au cõseil diuin, & ne peult estre comprise par l'opinion humaine, nous les pouuons bien dire au regard de nous casuelles & fortuites: & autãt en penser de tous les euenemens futurs, les tenans en suspens, comme pouuans escheoir en vne sorte ou en l'autre: resolus toutefois q̃ rien n'aduiendra que Dieu n'ait ordõné, & designer ainsi par ce mot de Fortune, sans luy attribuer aucune puissance, l'incõstãce & vicissitude cõtinuelle des choses humaines veu q̃ aussi biẽ elles sont tãt muables, qu'il seroit fort mal-aisé, pour parler humainemẽt, de les cõprendre soubs vn nom plus propre, attendu la definition qui en est dõnee par les Anciens, fort cõuenable à l'effect de la chose signifiee, & de ce que nous experimentõs iournellement: à sçauoir qu'il n'y a autre fin de chãgemẽt & de mutatiõ en l'hõme, que celle de l'estre. Platõ dit, que la Fortune est vne cause par accident, & vne consequence és choses procedantes du conseil de l'homme: Aristote, que c'est vne cause fortuite & accidentale és choses qui se font de propos deliberé à quelque certaine fin, icelle cause non apparente, mais cachee. & ainsi que l'hõme peut bien dire, cela luy estre arriué par fortune, quãd il fait aucun œuure auec deliberation, & qu'il luy aduiẽt chose en laquelle il n'auoit pẽsé.

Act. 17. Rom. 11. Ierem. 10. Exod. 21. & Deut. 19. Prou. 16.

Comme nous pouuons vser de ce mot de Fortune.

Dire des Anciens de la Fortune.

Epicure disoit, la Fortune estre vne cause, qui n'accorde point aux personnes, aux temps, ne aux mœurs. Theophraste parlant de la Fortune, dit, qu'elle ne regarde point où elle vise: qu'elle prend plaisir bien souuent à oster ce que l'on a acquis auec tresgrande peine: & sur tout à enuier & renuerser les felicitez que l'on pense plus fermes & asseurees. Elle faict (dit Iuuenal) quand il luy plaist, d'vn simple praticien vn Consul: & aussi tout de mesme le contraire, ayant cela de propre, que de s'esiouyr grandement en varieté de cas, & de se mocquer de tous les desseins des hommes, esleuant plus souuent les indignes en supreme auctorité, que non pas ceux qui le meritent. Entre les Anciens, plus que tous, les Romains ont honoré la Fortune, l'estimans (cõme dit Pindare) la patrone, la nourrice, & le soustien de la ville de Rome: & luy auoient faict edifier plusieurs temples sumptueux, où elle estoit adoree soubs diuers noms & tiltres honorables, pour vne Deesse de tresgrãde puissance, & à laquelle ils s'estimoient plus redeuables de la grandeur & prosperité de leur Empire, que non pas à la Vertu. Sylla paruenu à la souueraine auctorité de Monarque & Dictateur, se donnant luy & toutes ses actions à la faueur de la Fortune, disoit, qu'il se reputoit enfant de la Fortune, & se faisoit surnommer l'Heureux: laquelle opinion semble luy auoir beaucoup aidé, à le faire deposer volontairement sans aucune crainte de la Dictature, apres infinies proscriptions, meurtres & cruautez par luy commises, passant en toute asseurance & repos le reste de ses ans, en allant & venant comme homme priué par toute l'Italie, sans aucune garde, au milieu de ceux qu'il auoit tant offensez. Nous lisons aussi de luy, que Mithridate Roy de Pont luy escriuant sur l'entreprise de guerre qu'il brassoit contre luy, qu'il s'esmerueilloit comme Sylla s'osoit prendre auec sa grand' Fortune, sçachant bien, qu'elle ne luy auoit onc failly, &
» que iamais elle n'auoit cogneu luy Consul: Pour ceste
» mesme raison (luy respondit Sylla) tu verras à present,
» comme Fortune faisant son office, prendra congé de toy
» pour venir à moy. Iule Cesar dõna bië vn certain tesmoi-

La Fortune fort honoree des Romains.

Sylla.

I. Cesar.

gnage de l'asseurance qu'il auoit en la Fortune, quand se iectant en vne petite Fregate sur mer par vn tẽps de forte tourmente, & auquel le Pilote doubtoit de leuer l'ancre: Ne crains point, luy dit-il, mon amy, car tu menes Cesar, & sa Fortune. Auguste son successeur, enuoyãt son arriere-fils à la guerre, il luy souhaitoit, qu'il fust aussi vaillãt q̃ Scipiõ, autãt aimé que Põpee, & aussi bien fortuné que luy: attribuant l'hõneur de l'auoir fait tel cõme il estoit, comme vn grãd chef-d'œuure, à la Fortune. Auquel propos on raconte aussi, que y ayãt grãde priuauté & familiarité entre iceluy Auguste, & Antonius son compagnõ en l'Empire, ils passoiẽt souuẽt le tẽps ensemble à plusieurs sortes de ieux & esbats, ausquels Antonius s'en alloit tousiours vaincu. Dõt vn de ses familiers entẽdu en l'art de deuiner, print occasion de luy dire, & remonstrer par plusieurs fois, en tels ou semblables propos: Seigneur, q̃ veux tu faire aupres de ce ieune homme icy? esloigne toy de luy. Tu es plus renommé que luy, tu es plus vieil que " luy, tu cõmãdes à plus d'hõmes que luy, tu es plus exer- " cité aux armes, tu as plus d'experiẽce: Mais ton esprit fa- " milier craint le siẽ, & ta fortune, qui à par soy est grãde, " flatte la sienne, & si tu ne t'en esloignes biẽ loing, elle t'a- " bandõnera, pour s'en aller deuers luy. Ainsi nous voyõs " en qu'elle grãde estime les Romains tenoiẽt la Fortune: mesmes redoubtoiẽt de telle sorte sa puissance, q̃ ce grãd Capitaine Paule Emile disoit, que des choses humaines il n'en auoit iamais craint vne seule, mais tousiours fort redoubté entre les diuines la Fortune, cõme celle où il y auoit biẽ peu de fiance, à cause de son incõstance, & muable varieté, n'ayãt point accoustumé de gratifier si liberalement aux hommes, ny leur octroyer vne prosperité tãt accomplie, qu'il n'y ait de l'enuie meslee parmy. Trõpeuse Fortune (disoit Demetrie) tu es aisee à trouuer, & difficile & mauuaise à euiter. Aussi ceux qui ont trauaillé le plus à depeindre ceste feinte Deesse, la disent auoir l'allure viste, le courage superbe, & l'esperãce hautaine: luy donnẽt des ailes legeres, soubs les pieds vne boule, & en la main vne corne d'abondance, pleine de tout ce qui est d'exquis & precieux au ciel & en la terre, qu'elle respãd à

Cesar Auguste.

Sage preuoyance d'vn deuin.

P. Emile.

Demetrie.

Description de Fortune.

largesse, quãd & où il luy plaist. Aucuns luy mettẽt vne rouë entre les mains, qu'elle tourne incessamment: dont ce qui est dessus, se trouue incontinent dessoubs: voulãs donner à entendre, que de la sublimité d'icelle, en vn instant elle precipite les plus heureux au goulfre de malheur. Et pour dire en vn mot, nous la pouuons bien cõparer à vn verre, lequel tant plus il est luisant, & plustost il se casse & brise. L'Histoire, thresor de l'antiquité, nous met deuant les yeux innumerables exemples des effects coustumiers, & du tout contraires de ceste inconstante Fortune: & bien souuẽt en mesmes personnes, que de petits elle a faict tresgrãds, & puis les a rendu moindres, & plus mal-heureux (s'il faut ainsi dire) qu'ils n'estoient du commencement. Hannibal, Chef tant renommé des Carthaginois, & craint & redoubté ennemy des Romains, apres insignes victoires cõtre eux plusieurs fois obtenues, fut finalement du tout vaincu, & contrainct de fuyr çà & là, & recourir aux Princes estrãgers, se iectant entre leurs bras pour seureté de sa personne: Et apres auoir longuement erré, il s'arresta vieil & caduc auec le Roy de la Bithynie. Mais Tite Flamin, Ambassadeur des Romains vers ce Roy, le luy demanda pour le faire mourir, disant, que tãt qu'il viuroit, ce seroit vn feu pour l'Empire Romain, qui n'auoit besoin q̃ de quelqu'vn qui le soufflast: & qu'estãt en la vigueur de son aage, ny sa main, ny son corps n'auoient porté tant de dommage aux Romains, que son bõ sens & suffisance en l'art de la guerre, ioincte à la haine qu'il leur portoit. Ce que la vieillesse n'oste ne diminue aucunemẽt, ny le changement d'Estat & de For-„ tune: pour-ce que la nature & la qualité des mœurs de-„ meure tousiours. Or Hannibal ayãt esté aduerty de ceste requeste de Tite il destrempa dãs vne coupe du poison, que de long temps il gardoit pour vne extremité. Puis a-„ uant que de le boire, dist, Or sus deliurons le peuple Ro-„ main de ce grand soucy, puis qu'ainsi est qu'il luy poise „ tant, & luy semble le temps trop long d'attendre la mort „ naturelle de ce pauure vieillard que tant il hayt. Combiẽ „ que Tite n'en rapportera victoire gueres honorable, ny „ digne de la louange des anciens Romains, qui feirent ad-

Exẽples des effects de Fortune.

Hannibal.

Mort constante.

uertir leur ennemy Pyrrhe, lors, qu'il leur faisoit la guerre, & auoit gaigné des batailles contre eux, qu'il se gardast du poison qu'on luy auoit appareillé. Et ainsi finit ses iours ce grand & vertueux Capitaine, de tout poinct ruyné, & foullé aux pieds par la Fortune, qui l'auoit pour vn temps mis au plus haut degré d'honneur qu'il eust sceu estre. Eumenes du pays de Thrace, l'vn des Lieutenans d'Alexandre, & qui depuis sa mort mena forte guerre, & tint long temps teste à Antigone Roy de Macedone, estoit paruenu à telle grandeur & authorité, n'estant que fils d'vn pauure roullier. Puis apres il mourut de faim vaincu & faict prisonnier. Mais nous ne trouuerons pas beaucoup estranges tels auancemens de Fortune, quand nous considererons, comme Pertinax paruint à l'Empire. de simple soldat montant au degré de Capitaine, & depuis Gouuerneur de Rome, estant nay d'vn pauure villageois: puis ayant seulement regné deux mois, il fut occis par les soldats de sa garde. Aurelian de mesme lieu, obtint ceste dignité. Probus fut fils d'vn iardinier, Maximin d'vn serrurier. Iustin pour sa vertu surnommé le Grād, paruint aussi à l'Empire, de gardiē de pourceaux en Thrace. Voulons nous vn exemple memorable du dire de Iuuenal par nous tantost allegué? Gregoire septiesme, de pauure Moyne fut esleué à la dignité de souuerain Pōtife de Rome: Et Henry quatriesme, Empereur, se trouua reduit par guerres à ceste extremité de misere, que de luy aller requerir pardon, & se ietter à ses pieds. Et encores, premier que pouuoir parler à luy, le miserable Monarque fut trois iours ieusnant, & nuds pieds, à la porte du Palais du Pape, en suppliant & attendant que l'entree luy fust dōnee vers sa sainctteté. Loys le Debōnaire, Empereur, & Roy de France, fut cōtrainct de quitter son Estat, & de s'enfermer en vn Monastere, par la coniuration de ses propres enfans. Valerian receut bien vn plus dur changement de son Estat, finissant ses iours prisonnier és mains de Sapor Roy des Parthes, leq̃l toutes les fois qu'il mōtoit à cheual, se seruoit de la gorge du miserable Empereur pour mōtoir. Mais ne fut-ce pas vn effect admirable de Fortune, ce qui arriua depuis nagueres à Munstre,

Eumenes. *Pertinax.* *Aurelian.* *Probus.* *Maximin.* *Iustin.* *Gregoire 7.* *Henry 4.* *Loys le Debonnaire.* *Valerian.*

principale ville du pays de Vvestphalie, en laquelle vn simple cousturier Holandois, s'estant là retiré comme vn pauure banny de son pays, nommé Iean de Leiden, fut declaré Roy, seruy & obey assez long temps de tout le peuple, & iusques à la prise & subuersion de ladicte ville par les Princes du pays, & où depuis il fut decapité, apres qu'il eut soustenu le siege par trois ans? Mahemet premier du nom, de fort petit & vil lieu, enrichy du mariage auec sa maistresse, se seruant bien à propos de quelque mutinerie que les Sarrasins esmeurent, n'estans payez de leur solde, contre l'Empereur Heracle, se feit leur Chef, print Damas, pilla l'Egypte, & finalement subiugua l'Arabie, desfeit les Perses, & se feit recognoistre pour Monarque & Prophete. Voudrions nous veoir vn des faicts plus admirable de Fortune, que l'aduenement du grand Tamburlan, lequel estant fils d'vn Paysan, gardant le bestail, desbaucha cinq cens bergiers ses compagnons & vendās leur bestail, prindrēt les armes, se meitēt à destrousser les marchans du pays, & guetter les chemins? Ce que entendu par le Roy de Perse, il enuoya vn Capitaine auec mille cheuaux pour les desfaire. Tamburlan le pratiqua, & ioincts ensemble, exploiterēt faicts d'armes incroyables: Et aduenant guerre ciuile entre le Roy & son frere, Tamburlan se meit à la solde du frere, lequel obtint par son moyen victoire: Puis le feit son Lieutenant general. Apres il spolie le nouueau Roy, & debelle & subiugue tout le Royaume des Perses. Et se voyant Chef d'vn armee de quatre cens mille hommes de cheual, & de six cens mille hommes de pied, il faict guerre à Baiazet, Empereur des Turcs, lequel il desfeit en bataille, & le print prisonnier. Obtint aussi vne grande victoire contre le Souldan d'Egypte, & le Roy d'Arabie: Et, ce qui est le plus esmerueillable, & chose grandement rare, ceste bonne Fortune l'accompagna tousiours iusques à la mort, finissant ses iours entre ses enfans, dominateurs paisible de pays innombrables. Et d'iceluy est descendu le grand Sophy, qui regne encores auiourd'huy, fort craint & redoubté du Turc. Mais le miserable Baiazet, qui auoit au parauant vaincu tant de peuples, & asseruy infinies citez, finit

Iean de Leiden.

Mahemet.

Tamburlan.

Armee tresgrande.

Baiazet.

ses iours dans vne cage de fer: en laquelle prisonnier, & oultré de douleur du honteux traictement qu'il voyoit estre faict à sa femme, qui seruoit à la table Tamburlan ayāt sa robbe couppee iusques au nombril, de sorte qu'elle monstroit les parties honteuses, l'infortuné Turc se heurta tant de fois la teste contre ceste cage, qu'il meit fin à sa vie. Mais quel besoin est-il d'estendre ce discours plus loing, pour monstrer les faicts estranges, & changemens merueilleux de la Fortune és estats & conditions particulieres des hommes, & qui se continnent iournellement entre nous, quand les souuerains Empires de Babylone, de Perse, de Grece, & de Rome, lesquels selon l'opinion humaine sembloient immuables & inexpugnables, sont decheuts de tout leur lustre & grandeur en vne entiere ruïne & subuersion, se restant auiourd'huy du dernier d'iceux, qui a surpassé tous les autres en puissance, qu'vn commandement limité, restreinct dedans les confins de l'Allemaigne, qui ne souloit estre la dixiesme des riches prouinces subiectes à cest Empire? Y aura-il dequoy s'estonner, si les petits Royaumes, Republiques, & autres Gouuernemens ciuils prennent coup, estans au periode de leur grandeur? Et encores moins, s'il en aduiēt ainsi des hommes, qui naturellement sont muables, & ne desirent & cerchent eux-mesmes que changement? Donques asseurez de telle incertitude en toutes choses humaines, preparons nous sagement, & accommodons nostre volonté à tous euenemens, les causes desquels sont incomprehensibles à nos entendemēs, & ne sont du tout point en nostre puissance. Car celuy qui peult dire, Ie t'ay preuenu, Fortune, & t'ay bouché toutes tes aduenuës, i'ay estouppé toutes tes entrees: celuy-là ne s'asseure pas sur des barrieres, ny sur des portes fermees à clef, ny sur des haultes murailles, ains sur des sentences Philosophiques, & discours de raison, dont tous ceux qui le veulent, & y employent leur trauail & estude, sont capables: Et ne les fault pas décroire, ny s'en desfier, ains plustost les admirer, & estimer auec vn rauissement d'esprit affectiōné. Celuy (disoit Epicurus) qui se soucie le moins du demain, arriue le plus ioyeusement à demain. Et ainsi (dit

Des quatre souuerains Empires.

De se preparer à tous euenemens.

„ Plutarque)la richesse,la gloire, l'auctorité, & le credit,"
„ resiouyssent plus ceux, qui moins redoubtent leurs con-
„ traires. Car le trop ardent desir, que l'on a de chacune d'i-
„ celles, imprimant aussi vne trop vehemente peur de les perdre,rend le plaisir de la iouyssance foible & mal-asseuree,ne plus ne moins qu'vne flãme qui est agitee du vẽt. Mais quant à la puissance de Fortune (dit le mesme Philosophe)elle rend petits les hommes, qui de leur nature sont coüards,craintifs,& bas de courage. Et ne fault pas attribuer la lascheté & infortune, ny aussi la vaillance & prudence à la Fortune: laquelle sans la vertu ne peult faire vn homme grand. Car que luy seruiront les armes sans l'experience:les richesses, sans la liberalité: la victoire, sans la bonté & clemence: le combat,sans la hardiesse & asseurance:bref:tous les biens de Fortune: sans le sçauoir d'en bien vser? Apprenons aussi, que c'est vne stupidité trop grande,d'attribuer la raison des changemẽs des Monarchies,Republiques,Estats,des batailles perduës,& generalement de tous malheurs fortuis, tant generaux que particulieres, à certaines causes secõdes, accusans tantost l'ambition de qu'elqu'vn,l'imprudẽce,ou negligence des autres,le peu de courage,faulte d'argent, d'hommes, ou de munition: ains qu'il nous faut regarder plus hault, & nous retourner à celuy qui se sert de tels moyens, pour l'execution de son conseil admirable,quand il veult chastier & punir les hommes de leurs forfaicts:Cõme nous en auons l'exemple en ces grandes Monarchies de Babylone,de Perse,& de Grece:desquelles on ne sçauroit mõstrer non plus de marque, que du sentier de la nauire és eaux,ou chemin de l'oiseau vollant en l'air:& qui neantmoins ont esté ruynees & vaincuës par ceux qui auoient mille fois moins de forces humaines,& nerfs principaux de la guerre, en thresors, hommes, munitions, & autre equipage, que non pas leurs Monarques & Empereurs, qui en abondoient en toutes sortes. Mais Dieu vouloit punir leur orgueil & iniquité. Ainsi redoubtons non vne Deesse Fortune,qui n'est qu'vn songe de l'homme,& laquelle (comme dit Ciceron) ne peult gueres nuïre à celuy qui a estimé l'esperance plus ferme sur la vertu, que

De la puissance de Fortune.

D'où dependent les chãgemens & succez de toutes choses.

sur ses forces: mais celuy, qui dirige & dispose en sapiéce "
tout ce qu'il a creé à sa propre fin, qui est la gloire de son "
Nõ, & le salut de ses esleuz, quoy que l'ordre qu'il y tiét, "
la cause, la raison, & la necessité en soient le plus souuent "
cachees en son conseil secret, & qui ne peuuent estre "
comprises du sens humain : Non toutefois que nous ne deuions prudemment aduiser aux moyens qu'il nous presente pour nous en seruir, mais apres nous estre efforcez d'amoindrir & appaiser son courroux & ire, par correctiõ & amendement de vie, & auoir imploré son secours & ayde en toutes nos entreprises fondees par raison sur le Deuoir.

Fin de l'onziesme Iournee.



DOVZIESME IOVRNEE.

Du Mariage. *Chap. 45.*



ASER. C'est vne perfection "
grande (ainsi que escrit Sene- "
que) de veoir vn homme n'at "
tenter & ne desirer d'obtenir "
qu'vne seule chose. Mais nul, excepté le sage, ne peult estre vn: tous les autres sont de diuerses formes. Qui ne cognoist cõbiẽ l'entendement humain brusle d'inquietude, de quelle legereté il est porté çà & là, & de quelle ambitiõ & cupidité il est sollicité à embrasser plusieurs choses diuerses tout ensemble! Et neantmoins nous deurions diligemment noter, cõme la Sapience diuine a des le cõmẽcement faict distinctiõ des estats, & maniere de viure des

Le sage ne desire qu'vne seule chose.

Distinction des Estats & maniere de viure des hommes. hommes, ordonnant des deux premiers enfans d'Adam, l'vn pour estre laboureur de terre, & l'autre pasteur de brebis. Et depuis la mesme Prouidence a tousiours commandé, qu'vn chacun de nous regardast en toutes les actions de sa vie sa vocation, laquelle nous deuons tenir comme vne station assignee de sa Majesté, & reigle perpetuelle, à laquelle il nous fault diriger le but de nos intentiõs, & nous efforcer d'estre iusques au dernier de nos iours tout tels que nous nous serons, suyuant la volonté de Dieu, vne fois proposé d'estre: Asseurez qu'il n'y aura œuure tant petite & mesprisee, qui ne reluise, & soit fort precieuse deuãt le throne diuin, si nous la faisons en foy, seruans à nostre vocation, & donnans gloire à l'Eternel de toute nostre condition. Or nous sçauons qu'apres que Dieu eust creé l'homme, par sa toute-puissance & bonté indicible, pour le rendre participant de sa gloire & dominer la terre, la mer, & toutes choses contenues en icelles, il luy donna incontinent la femme pour fidele cõpagne, & gracieux soulagement en sa vie, & pour l'entretenemẽt de son sexe, instituant & consacrant deslors le mariage.

Gen. 4. — *Chacun doit regarder sa vocation.* — *1. Cor. 7.* — *Gen. 2.*

Le mariage est la premiere vocatiõ de l'homme. C'est pourquoy il me semble (Compagnons) que nous deuons premierement traicter d'iceluy, comme de la premiere vocation de l'homme, la plus commune, & sur toutes honnorable: à fin que suyuant ce que nous disiõs hier, nous commencions à appliquer l'action & pratique des vertus, desquelles nous auons cy deuant discouru, aux estats & conditions, où vn chacũ de nous peult estre appellé.

L'honnesteté est tousiours belle. AMANA. Si des yeux corporels (disoit Platon) nous pouuions veoir la beauté, que a en soy l'Hõnesteté, nous serions fort amoureux d'elle. Mais elle ne se peult veoir que des yeux de l'esprit. Et certes d'iceux nous la pourriõs contempler au Mariage, si de pres nous considerons l'honnesteté de la vie coniugale, quand elle est de toutes ses parties accomplie, n'y ayant rien de plus beau ny honneste en la terre, que la saincte liaison d'icelle.

La vie coniugale est belle & honneste.

Heb. 13. — *Prou. 18.*

ARAM. Le Mariage (comme dit l'Escriture) est honnorable entre tous, & la couche sans macule: & celuy qui trouue femme, trouue le bien, & a obtenu faueur du Sei-

gneur. De toy donques (Achitob) nous desirons entendre plus au long ce que tu as appris de ceste matiere, debatue de tant de contraires opinions anciennes & modernes.

L'hôme nay pour viure en societé.

ACHITOB. La Nature nous ayant produit pour viure en societé, & non pas en solitude, comme les bestes sauuages, il est necessaire (dit Aristote) que celuy qui vit solitairement, soit du tout beste, ou plus que homme. Or societé, est assemblee, & consentement de plusieurs en vn, tendans d'acquerir aucun bien vtile, delectable & honneste, ou ayant apparence de l'estre, ou tendans de fuyr & euiter aucun mal. Toute societé regarde l'entretenement & conseruation des Monarchies, Royaumes, & Republiques. Mais d'autant qu'vn tout (comme disent les Philosophes) ne se peult cognoistre, que preallablement ne se cognoissent ses parties, il vient bien à propos à la cause de nostre assemblee, & est tres necessaire, que nous soyons instruicts de la societé coniugale, qui est le seminaire & entretien de toutes societez : laquelle n'est autre chose, qu'vne communion de vie du mary & de la femme, qui s'estend iusques à toutes les parties dependãtes de leur maison, desquelles il nous faudra veoir cy apres. L'origine & antiquité de ceste societé, appellee Mariage, est sur tout memorable, ayant eu Dieu pour autheur. Lequel n'eut pas plustost creé le premier homme, qu'il excogita de luy bailler la femme, comme fidele compagne, soulageresse de sa vie, & ayde semblable à luy. Et dés qu'il l'eut excogité, il le parfeit aussi: d'autant qu'à luy, vouloir est pouuoir & faire, & pouuoir & faire est vouloir : instituant d'auantage ce diuin mystere, pour la production vniuerselle du genre humain, & la legitime propagation de nature, mesmes au temps d'innocence, & auant que l'homme pechast, & le sanctifiant deslors de sa benediction. A laquelle necessité de Mariage l'homme, par la malediction du peché, qui a donné lieu en son ame aux concupiscences de la chair, a encores esté beaucoup plus assubietty. En quoy il nous appert, que doublement nous auons besoin de ce remede, à sçauoir, pour la fin & condition de nostre premiere

Definition de societé.

La fin de societé.

De la societé coniugale.

De l'origine & antiquité du Mariage.

A Dieu vouloir est pouuoir & faire.

La fin du Mariage.

Pourquoy Mariage est neceßaire. nature & pour le vice qui y est furieux, si ce n'est celuy à qui Dieu a faict particulierement grace & don de continence, chose autant rare qu'autre qui soit. *Don de continence est rare.* De tout temps neantmoins il y a eu mille contrarietez d'opinions sur ce propos, pour sçauoir si le Mariage se deuoit desirer & chercher, ou plustost hayr & fuyr, chacun n'ayant pas eu faulte de raisons, bien souuēt plus apparentes que cōcluantes, pour maintenir son dire. Entre les Philosophes, Pythagore le premier d'iceux s'est monstré l'vn des plus grands ennemis du Mariage, *Opinion de Pythagore du Mariage.* comme nous en peult seruir de tesmoignage, ce que nous lisons escrit de luy, qu'estāt inuité pour aller aux nopces d'vn sien amy, s'excusa disant, Que iamais ne luy prendroit enuie d'aller à tel festin, & se trouuer à tel obit: estimant qu'espouser vne femme, fust autant comme d'espouser vn cercueil, & se mettre en vn tombeau, ou prēdre vn linceul pour le commencement de sa sepulture. Plusieurs autres Philosophes se sont trouuez de son opinion, iusques à dire, que Nature ayant donné à tout animal son contraire, elle a voulu donner aussi à l'homme, à qui toutes autres choses sont assubietties, la femme pour son contraire, & dont la malice est ennemie iuree de la raison humaine. Secundus fut de ceste secte; lequel interrogé que c'estoit de la femme, *Secundus interrogé que c'estoit de la femme.* Contrarieté de mary, dit il. Ils disoient d'auantage, que la femme estoit de telle nature, qu'au bout de trente ans qu'elle auroit esté auec son mary, il trouueroit tous les iours en elle de nouuelles fantasies, & differentes façons de faire: Et ainsi que Nature sembloit auoir esté plus marastre aux hommes, que aux bestes: d'autant qu'elles cognoissent & fuyent leurs contraires: mais l'homme est naturellement induit à aimer son ennemy, & le chercher. Sa misere donques estre bien grande, en ce que mesmes la chair tant foible est suffisante pour forcer vn cœur, qui est en liberté, faisant que le plus souuent l'homme procure ce qui luy faict mal, & estime ce qu'il desprise, comme l'experience s'en voit à l'endroit des femmes. *Thales ne se voulut marier.* Thales l'vn des Sages de Grece, voulant monstrer qu'il n'estoit bon à l'homme de se marier, quelcun l'interrogeant, ainsi qu'il estoit encores en la fleur de son

aage, pourquoy il ne se marioit, disoit, qu'il n'estoit pas encores temps. Puis deuenu sur l'aage, interrogé de la mesme chose: Il n'est plus temps, respondit-il. Marius Romain, demandant à Metelle, autre grand personnage, pour quelle cause il ne vouloit prendre en mariage sa fille, veu qu'elle estoit belle de corps, asseuree de contenance, eloquente en parler, noble de race, riche de douaire, heureuse de bon bruit, & ornee de vertus: respondit, qu'il cognoissoit toutes ces choses estre vrayes. Mais i'aime mieux (dit-il) estre mien, que sien. Ceux qui suyuent les opinions presentement touchees, abhorrans ainsi le Mariage, alleguent volontiers telles ou semblables raisons: Que combien que le nom du mary soit doux & honorable, si est-il, qui le veult bien considerer, plein de grands & insupportables faix: Et ne fut onques, que parmy les roses de Mariage ne se trouuassent plusieurs espines, & que parmy si douce pluye il ne tombast tousiours force gresle. Qui pourroit (disent ils) patiemment supporter les charges de Mariage, le soucy des enfans, la necessité qu'il y a quelquefois en la maison, les imperfections des seruiteurs, & sur tout l'insolence & arrogance des femmes, & le ioug d'vn sexe tant imparfaict? Qui pourroit fournir à l'appoinctement, tant de leur appetit charnel, que de leur pompe insatiable? L'ancien Adage ne dit-il pas, que femmes & nauires ne sont iamais si complies, que l'on n'y ait tousiours à refaire? Dont ie conclurois volontiers, que si celuy qui se marie, ne se fasche, pour le moins il se lasse. La richesse donne pensement, la pauureté tristesse, le nauiger espouuente, le manger empesche, le cheminer lasse. Tous lesquels trauaux nous voyons espars ou diuisez en plusieurs, hormis en ceux qui sont mariez, qui les ont tous ensemble. Car en considerant l'homme marié, peu de fois le verrons nous, qu'il ne voise pensif, triste, las, empesché, & quelquefois estonné ou craintif de ce qui luy peult aduenir, & que sa femme pourroit parauanture faire. Quant à bien consulter & eslire pour venir à vn bon Mariage: Si tu prens femme pauure, elle en sera mesprisee, & toy moins estimé: Si tu la prens riche, elle te voudra

Metelle ne se vouloit donner à vne femme.

Raisons de ceux qui fuyent le Mariage.

commander,& de franc & libre te rendre esclaue. Si que pensant espouser vne compagne egale,tu espouseras vne insupportable maistresse. Si tu prens femme belle, tu te mets en grand danger que ta teste ronde deuienne fourchuë:qui est vne espouuentable metamorphose, si elle estoit visible& apparente. Tout chasteau est difficile à garder,quelque bon guet que l'on y face, quand il est assailly de plusieurs: Et la victoire est desesperee à celuy, qui estant seul, est contrainct de combattre contre plusieurs. Que dirons nous d'auantage. La richesse rend la femme superbe,la beauté la faict suspecte,& la laidure la rend odieuse. Est il (cõme dit Plutarque) chose plus legere que la langue d'vne femme effrenee? plus picquante, que ses outrages? plus temeraire,que son audace? plus execrable, que sa malignité? plus dangereuse,que sa fureur? Ces mesdisans des femmes enrichissent encores leur dire de mille histoires & exemples,tesmoins des malheurs & inconueniens infinis dont elles ont esté cause: Alleguans premierement la deception du premier homme par sa femme, dont le peché & la mort, & par iceux toutes miseres ont eu l'entree au monde: Samson trahy par Dalida, Salomon abesty par ses concubines, Achab ruyné par Iezabel; Marc Anthoine se tuant pour l'amour de Cleopatre, la destruction de Troye à cause d'Helene, la Pandore d'Hesiode, la piteuse mort d'Hercule par Deianire, & plusieurs autres tels malheureux euenemens, dont les Histoires sont remplies, causez principalemẽt par les femmes. N'oublient aussi le dire d'Hipponacte, que d'vn Mariage il ne falloit esperer que deux bons iours, celuy des nopces,& celuy de la mort de la femme: Que le iour des nopces (comme disoit Alexandreïdes) est le principe & le commẽcemẽt de plusieurs maux: Qu'il n'y a estat,où Fortune se monstre plus incertaine, & moins fidele en ce qu'elle promet, qu'en Mariage; selon le dire de Polyhistor: pource qu'on n'en trouue vn seul où il n'y ayt de la tromperie, ou quelque occasion de se plaindre pour l'homme. Que la femme (comme disoit Philemon) est au mary vn mal necessaire, & celuy immortel. Qu'il n'est chose plus difficile à trouuer en ce monde, qu'vne bonne

La femme effrenee est pleine de tous maux.

Deux bons iours en Mariage.

bõne femme, ainſi que diſoit Diphile: & auquel dire s'accorde ce vieil Prouerbe, Qu'vne bonne Femme, ou bonne Mule, & vne bonne Chieure, ſont trois meſchantes beſtes. La reſponſe que feit auſſi vn noble Romain, n'eſt oubliee de ces critiques des femmes: Auquel eſtant dit par aucuns de ſes familiers & amis, qu'il auoit grãde occaſiõ de ſe tenir heureux & content, pour auoir vne femme belle, riche, & de nobles parens extraicte, il leur monſtra ſon pied, diſant: Mes amis, vous voyez que mon ſoulier eſt tout neuf, beau, & bien faict: mais il n'y a nul de vous, qui puiſſe ſçauoir en quel endroict du pied il me bleſſe. Ce que diſoit Alphonſe, Roy d'Aragon, eſt auſſi allegué de ceux qui blaſment le Mariage, à ſçauoir, Que qui voudroit en voir vn parfaict & bien accordant, il faudroit que le mary fuſt ſourd, & la femme aueugle, à fin de n'ouyr les crieries de l'vne, & que icelle ne veiſt les fautes du mary. Celuy (diſoit Heſiode) qui ſe fie en femme, eſt autant aſſeuré, comme celuy qui eſt pendant aux fueilles d'vn arbre, meſmement à la fin d'Automne, auquel temps les fueilles commencent à cheoir. Il me ſouuient encores de trois choſes que i'ay ouy reciter au meſpris du Mariage: Le dire d'vn facetieux, le faict d'vn autre, & la reſponſe d'vn bon homme qui portoit propos de quelque mariage. On a raiſon (diſoit le premier) de dire, quand on veult marier vn ieune homme, qu'il le fault arreſter: car de faict ie croy que nous volerions iuſques au Ciel, ſi ceſt arreſt ne nous retenoit. L'autre oyant preſcher qu'il falloit qu'vn chacun portaſt ſa Croix pour eſtre ſauué, courut prendre ſa femme, & la chargea ſur ſon col: Et le bon homme, à qui vn diſoit qu'il falloit attendre que ſon fils fuſt ſage pour le marier: Ne te trompe pas. Amy (luy dit-il:) car s'il deuient ſage, il ne ſe mariera iamais. Telles & autres ſemblables raiſons allegué volontiers ceux qui blaſment le Mariage. Mais voicy ce que nous diſons au contraire. Premierement, nous auons à conſiderer l'origine & antiquité du Mariage, le lieu où il fut inſtitué, & qui en fut l'autheur, & au temps d'innocence, ainſi que nous en auons deſia faict mention: Et d'auantage, comme le Verbe diuin a voulu decorer de ſa preſence, &

Le dire de pluſieurs Anciens ſur le Mariage.

L'opinion d'Alphonſe pour voir vn Mariage accordant.

Raiſons notables en la defenſe du Mariage.

Ioan. 2. illuſtrer le feſtin nuptial de ſon miracle, voire du pre-
» mier qu'il feit en ce monde. Se pourroit-il donques trou-
» uer choſe plus ſaincte, que celle que le Sainct des ſaincts,
» pere & createur de toutes choſes, a eſtably, honoré, & de ſa preſence conſacré? Mais qu'elle plus grande equité pourrions nous faire, que de laiſſer à nos ſucceſſeurs ce que nous tenons de nos predeceſſeurs? Par vnion coniugale nous ſommes au monde: auſſi par la meſme nous en deuons laiſſer d'autres, pour continuer la generation par nos anceſtres iuſques à nous continuee. Pourroit il eſtre plus grande inconſideration, que de vouloir fuyr, comme choſe profane, ce que Dieu a tenu pour ſacré? pour mauuais, ce qu'il a reputé bon? pour deteſtable, ce qu'il a tenu pour ſainct? Eſt-il choſe plus inhumaine, que reprouuer la ſource d'humanité? Eſt-il choſe plus ingrate, que de denier aux futurs ce que nous tenons des paſſez? Quand Dieu crea la femme, non du limon de la terre, comme l'homme, mais des oz d'iceluy, n'a-il pas voulu monſtrer, que iceluy n'auroit choſe, qui luy fuſt plus adherente, plus conioincte, ne plus conglutinee, que la femme, diſant meſmes ces mots, Qu'il n'eſtoit pas bon que l'homme fuſt ſeul, comme ſi ſa vie euſt eſté miſerable, ennuyeuſe, & mal-plaiſante, s'il ne luy euſt baillé la femme pour fidele compagne? Comment oſerõs nous dire, que nous ſçauons mieux ce qui nous eſt propre, que celuy qui nous a formez, & qui cognoiſt toute noſtre vie, deuant que nous ſoyons hors des entrailles de noſtre mere? & qui a tant honoré le lien de Mariage, que de dire, L'homme laiſſera ſon pere & ſa mere, & adherera à ſa femme. Eſt-il choſe plus ſaincte, que la pieté que nous deuons à ceux qui nous ont engendrez? Et toutefois la fidelité coniugale a eſté preferee à la pieté paternelle & maternelle, pour eſtre gardee & entretenue iuſques au dernier ſouſpir de la vie. Nous voyons dauantage, comme l'eſprit de Dieu parlant par ſon Prophete, fait ceſt honneur au Mariage, de le nommer l'image & repreſentation de l'vnité ſaincte & ſacree qu'il a auec l'Egliſe. Que pourroit-on dire plus pour exalter la dignité d'iceluy? Ce que Dieu a commencé, la ſeule mort

Pourquoy la femme fut creée des oz de l'homme. Gen. 2.

Preéminence grande du Mariage.

Pſalm. 45. Epheſ. 5.

finist: ce que Dieu a conioinct, la seule mort separe: ce que Dieu a asseuré, homme ne peult esbranler: ce qu'il a estably, homme ne peult abolir. O quelle dignité, qu'elle preéminence, quelle prerogatiue de Mariage! Aussi ne voyons nous pas, comme il a esté continué par tous les degrez des aages passez iusques au present, & receu & approuué de toutes nations, soient Hebreux, Grecs, Latins, ou Barbares, ne se trouuant nation soubs la Sphere ronde, pour barbare qu'elle soit, & esloignee de ciuilité, qui aux festins nuptiaux ne demeine ioye & delectation? Mais aussi qui defendra les Republiques sans armes? qui tiendra les armes, si les gens faillent? Si par generation n'est subrogé ce qui par mort prend necessairement fin comment pourroit durer l'humain lignage? Les Loix des Romains (qui a toutes natiõs ont esté formulaire de vertus) punissoient rigoureusement ceux qui ne se vouloient marier, leur prohibant les dignitez publiques, & les priuant des obtenuës. Et pour plus les inuiter à se marier, ils donnoient des priuileges à ceux qui auoient des enfans: & qui plus en auoit, estoit plus auantagé, & preferé aux honneurs publics. Du temps d'Auguste Cesar, comme il estoit Céseur, fut par son authorité enquis contre vn Cheualier Romain, qui contreuenant à la loy, ne s'estoit voulu marier: dõt il eust encouru peine, n'eust esté qu'il prouua qu'il auoit esté pere de trois enfans. Le mesme Auguste paruenu à l'Empire, desirant chastier l'impudicité detestable de ses subiects, & les contraindre de contracter mariages, leua l'impost par forme d'amende, des laiz & successions caduques, sur ceux qui ne se marioient apres vingt cinq ans, ou qui n'auroiēt point d'ēfans. Par lequel moyen il chastia bien fort les paillardises, adulteres, & sodomies: & remplit Rome de bons citoyens, qui en estoit fort desertee par les guerres ciuiles. Pourquoy est-ce (dit le Iurisconsulte Vlpian) que les doüaires des femmes furent tant priuilegiez? Ce ne fut pour autre raison, que pour l'vtilité qui vient à toutes Republiques des mariages. Qui auoit trois enfans entre les Romains, il ne pouuoit estre contrainct d'aller en legation, ou ambassade publique: qui en auoit cinq, estoit exempt de charge

Le Mariage receu de toutes nations.

Loix Romaines en faueur des mariez, & contre ceux qui ne l'estoient.

Priuileges de ceux qui auoiēt enfans. personnelle: qui en auoit treize, de toute charge. Encores de nostre temps, en la Republique de Florence (comme recite Raphaël de Volterre en sa Philologie) tout citoyē, qui est pere de douze enfans maslesou femelles, est immune, & franc de toute taille, emprunt, & subside public. S'il n'est chose qui soit plus heureuse, ne heur plus desirable qu'immortalité, la propagation de lignee par continuation d'espece, nous rend immortels. Dont nous pouuons conclure, qu'il ne peult aduenir plus grand heur à l'homme & à la femme en ce monde, que de laisser lignee, pour porter tesmoignage à la posterité, qu'ils ont quelquefois esté au monde, & laissé enseigne de leur vie: Par les loix de Lycurgue fut estably, que tout citoyen qui vouloit preferer l'estat de continence à l'estat de Mariage, seroit priué de se trouuer aux ieux publics: chose pour lors de grande ignominie. Nous n'estimons pas pour bon iardinier celuy, qui cultiue bien les arbres fruictiers, qu'il a en son iardin ou vergier, s'il n'a le soin & cure d'en planter & d'en enter de nouueaux, pour tenir lieu & les mettre en la place de ceux, qui par succession de temps s'enuieillissent & meurent. Et comment estimerions nous bon citoyen, ne zelateur de sa Republique, celuy qui se contente des citadins viuans, s'il mesprise d'en engēdrer de nouueaux en bon & legitime mariage, pour subroger à ceux qui defaillent tous les iours? Si nous voulions d'auantage raconter en ce lieu l'heur, le plaisir & contentement, que perçoyuent mutuellement l'vn de l'autre le mary & la femme, viuans ensemble sainctement, & selon le deuoir de leur vocation, qui doubte que ce iour entier n'y suffiroit? Quel plus grand soulagement pourroit-on trouuer au monde, que viure auec celle, à laquelle on est accouplé, non seulement par beneuolence, mais par reciproque communication de corps? Si nous prenons merueilleuse delectation de conferer nos secrets affaires auec nos amis & familiers, n'aurons nous pas sans comparaison vne plus grande ioye, de descouurir nostre pensee à celle, à laquelle nous parlons aussi asseurément comme à nous-mesmes, & comme à celle qui est participante de nos fortunes, tant aduerses que prosperes, & qui croit

Le pl' grand heur de l'hōme est de laisser lignee.

Comparaison d'vn bon iardinier auec le bon citoyen.

L'heur, le plaisir, & cōtentement qui sont en tout bon Mariage.

nostre mal ou bien, estre le sien? Nous sommes seulement conioincts par beneuolēce de courage auec nos autres amis: mais auec nostre femme, nous sommes conioincts par souueraine charité, commixtion corporelle, confederation sacree, & par compagnie & societé en toutes fortunes inseparable. Si l'homme abonde en biēs temporels, la femme les luy gardera fidelement, & de son industrie les augmentera. S'il est pauure & persecuté de fortune, elle le consolera. S'il est contrainct par crainte, maladie, ou autre cas, de demourer reclus en sa maison, la femme luy ostera l'ennuy qu'il auroit d'estre solitaire. S'il va dehors, il sera ioyeux d'auoir laissé en sa maison la personne de qui il se fie le plus. En la ieunesse, elle luy sera douce & amiable compagne, & en la vieillesse, tres-aggreable soulas. Au surplus, par Mariage l'on s'augmente d'amis, d'affins, parens & prochains, qui est vn bien tres-grād, & force inexpugnable. Les freres & sœurs, nepueux & niepces se redoublent. La paix le plus souuent est causee par mariages entre les Monarques & Princes, & infinies querelles & dissensions appaisees. Mais quel indicible plaisir prend tout pere, de voir sa vifue medalle racourcie en la face de ses enfans, & icelle tāt approchante au vif, que Lysippe, Mentor, Polyclete, Phidias, Praxitele, Zeuxis, Apelle, ny Parrasie, ne l'eussent sçeu tailler ou peindre si bien? Quelle ioye il reçoit d'auantage, d'esperer que ses enfans estans grands, seront le baston de sa vieillesse, l'appuy de sa debilité, le pillier de sa maison, & que par droict de nature venans à le suruiure, luy clorront les yeux, & luy feront faire les obseques & ceremonies en tel cas requises? Pour la conclusion donques de ceste presente matiere, nous disons, qu'on ne peult blasmer iustement le Mariage, attendu qu'à iceluy les loix diuines & humaines nous exhortent, nature nous y incite, honnesteté nous y attire, infinies commoditez nous y inuitent, toutes nations nous y monstrent le chemin: & finalement necessité de perpetuer nostre espece nous y contrainct. Et pour respondre briefuement aux fondemens alleguez au contraire, par vne seule solution ils peuuent estre effacez. C'est que la plus part de ceux qui ont blas-

Conionction estroicte des mariez.

Offices de la femme enuers le mary.

Les biens qui reussissent de Mariage.

Le contentemēt que tout pere peult prendre de ses enfans.

Cōme on ne peult blasmer iustement le Mariage.

Responſe à ceux qui ont vituperé le Mariage.

mé le Mariage,eſtoient Ethniques , & aueuglez en leur vaine ſageſſe,ou,pour mieux dire,folie n'ayãs encores la cognoiſſance de verité, laquelle depuis Dieu nous a voulu par ſa grace reueler. Et n'eſt de merueille s'ils ont failly en la vituperation de Mariage: veu qu'ils n'ont iamais peu cognoiſtre le vray & ſouuerain bien de l'hõme,comme nous en auons quelquefois traicté. Mais encores il ne ſe trouuera point,que Socrate,Platon,& les plus excellẽs de tous les Philoſophes,l'ayent iamais meſpriſé,ains pluſtoſt honoré & loué, ayant auſſi la plus part eſté mariez, nommément Socrate,Platõ,Ariſtote,Seneque,Plutarque & autres. Et quant à la plus forte raiſon de ceux qui le diffament, alleguans la deception des hommes par les femmes , la coulpe en doit plus eſtre imputee à eux que non pas à elles: d'autant que les hõmes,ſelon la perfection de leur ſexe, deuoient eſtre plus ſages que les femmes , leſquelles de nature ſont plus muables en vouloir, & plus fragiles en conſeil , combien que ce ne ſoient pas toutes. Mais s'il y a de l'imperfection,elle ne leur doit eſtre obiectee par reproche, ains pluſtoſt excuſee en leur ſexe . Et ceux qui la leur reprochent, monſtrent qu'ils ſont fouruoyez du ſentier de raiſon, deſpourueus de bon ſens , & indignes que femmes les ayent conceus , mis au monde, allaictez, & nourris.

Les plus excellens Philoſophes ont eſté mariez.

Les hommes qui ſe laiſſent deceuoir aux femmes, ſont plus à blaſmer, que non pas elles.

De la Maiſon & famille, & des eſpeces de mariage: & de quelques couſtumes anciennes obſeruees en iceluy.

Chap. 46.

ACHITOB. Au cõmencement de mon precedent propos du Mariage,i'ay fait mẽtion,que la communiõ du mary & de la femme s'eſtẽd iuſques à toutes les parties dependantes de leur maiſon. C'eſt pourquoy il me ſemble (Compagnons)que pour la ſuitte & intelligẽce de la matiere que nous nous ſommes propoſez de traicter,qui regarde l'œconomie,ou gouuernement de famille , il nous faut chercher plus ample declaratiõ de la Maiſon, qui ne conſiſte pas en pluſieurs pierres & longues pieces de bois

La Maiſon cõſiſte en pierres viſues.

mises ensemble par grãd artifice, ains en pierres vifues, & participantes de raison, tendantes à fin du bien & profit domestie. Si vous trouuez bon aussi, & que nostre heure nous en donne le loisir, nous pourrons entrer en la consideration des diuerses especes de Mariage, & de quelques coustumes anciennes obseruees en iceluy : ce que pour n'estre trop lõg, ie n'ay voulu toucher en mon discours.

ASER. Premierement (dit Aristote) il est necessaire conioindre ceux qui ne peuuent estre l'vn sans l'autre, comme le masle & la femelle, pour la generatiõ. Puis celuy qui peult executer les commandemens du maistre auec la force du corps, est subiet & serf par nature. Et de ces deux assemblees est premierement constituee la Maison ou famille. *Dont se constitue la Maison.* *Ari. Pol. I.*

AMANA L'assemblee faicte par nature pour communiquer chacun iour, est la famille ou maison, q̃ les Grecs appellẽt ὁμοσιπύυς, viuãs de mesme prouision, ou ὁμοκάπυς, vsans de mesme fouyer. Mais de toy, Aram, nous entendrõs l'entier discours de ce qui nous est icy proposé. *Que c'est de la Maison ou famille.*

ARAM. Quand ie pense à l'excellence & grandeur du sçauoir de Platon, tres admirable entre les Grecs, comme celuy qui en vertueuse hõnesteté de vie, en eloquence de paroles, & en persuasion de vraye & docte Philosophie, a de beaucoup surpassé tous les autres Philosophes : ie ne me puis assez esmerueiller, comme parmy tant de bõnes loix, & d'vtiles statuts de Republique, que nous auons de luy, il imagina d'establir en icelle la communité des biens, femmes & enfans, entre les citoyens, sans qu'ils peussent auoir riẽ de propre & particulier, à fin, disoit-il, de bannir de sa cité ces deux mots TIEN & MIEN, qui estoiẽt à son aduis, cause de tous les maux & ruynes qui aduiennent aux Republiques. Les Nicolaïtes ressusciterent en la primitiue Eglise le mesme erreur : & plusieurs autres se sont efforcez par friuoles raisons de le defendre & maintenir : A fin principalement, comme ils disoient, d'extirper & chasser du tout de l'interieur de l'ame les affections humaines, qui transportent plus volontiers les hommes enuers les femmes & enfans, & leurs biens, que non pas enuers les autres choses : lesquelles affections *La vertu & graces de Platon.* *Communité de toutes choses requise par Platon.*

regnãs entre les citoyens, ils en sont souuent destournez de leur deuoir enuers la Republique, dõt elle est rendue moins ferme & durable. Or entre plusieurs fondemens de raison que nous auõs alencõtre de cest erreur, lequel receu rẽpliroit tout le desordre & cõfusion, à la ruyne de la societé humaine, cestuy-cy est trescertain, & ne se peult impugner, Que comme ainsi soit que la legitime diuision des biens, & la forme des Mariages, soit ordonnance de Dieu (comme il est notoire) & que l'ordonnance de Dieu ne se puisse chãger par aucũ humain cõseil: s'ensuyt, que tant la diuision des biens, que des femmes & enfans, sont immuables, & consequemment que la communité des biens, femmes & enfans est chose directement contreuenant à l'ordonnance de Dieu, & par consequence reprouuable. D'auantage si les biens estoient cõmuns, vne infinie multitude de fayneants, oisifs & negligẽs, naiz en ce monde tãt seulement (cõme dit Horace) pour deuorer & consumer les biens de la terre, sans vouloir trauailler, & ressemblans aux guespes qui mangẽt le miel des auettes, se nourriroient & vestiroient du biẽ de ceux, qui à grand sueur de leur corps, & vexation de leurs esprits gaignent iournellement leur vie. Ce qui seroit contre l'exprés cõmandement de Dieu, qui veut qu'en la sueur nous mangeons le pain. Mais quelle plus grand'honte & scandale, effaceãt toute hõnesteté de vie, pourroit auoir lieu entre les hommes, que la communité des femmes, par laquelle toutes paillardises & adulteres seroient authorisez: Cecy monstre bien, que nous ne deuons perdre temps à refuter l'opinion tant absurde de ceux, qui taschoiẽt d'oster toute marque de Republique entre les hommes: Car il n'y auroit point de chose publique s'il ny auoit quelque chose de propre, ny rien commun, si rien de particulier. Aussi Platon s'est depuis sagement departy, & a renoncé taisiblemẽt à sa premiere Republique, pour dõner lieu à la seconde. Et le mesme erreur suscité du temps des Apostres par vn Heresiarche, nõmé Nicolas Antiochene, qui dogmatisoit que les biẽs, femmes & enfans deuoiẽt estre communs entre les Chrestiens, & qui de faict, pour monstrer exemple aux autres, communiquoit sa femme à qui

La diuision des biens est ordonnance de Dieu.

Contre les oisifs & fayneants.

Genes. 3.

Erreur des Nicolaites.

Apoc. 2.

la vouloit,cõbien qu'elle fust ieune,& d'excellẽte beauté,fut cõdamné par les heraux du Verbe diuin. Ainsi suyuãt l'ordre estably de Dieu,& tousiours cõtinué iusques à nous par tant de siecles,ayans veu l'ordonnãce premiere du Mariage,il nous le faut aussi contenir au dedans de la maison,laquelle est societé & cõmunion de vie du mary & de la femme,du maistre & du seruiteur,pour quotidienne vtilité. Hesiode met le beuf au lieu du seruiteur: attendu (dit Aristote) que le beuf propre à labourer, tiẽt le lieu de serf chez les pauures. Et ceste maison ainsi descrite,est simple:mais elle est absoluë & complete,quand les enfans y sont cõtenus.La maison donques estant parfaicte & accõplie,se peult diuiser suyuant le dire des Philosophes en ces quatre parties,à sçauoir Cõiugale,Paternelle,Seigneuriale ou Dominicale,& Possessoire.La Cõiugale contient mary & femme:la Paternelle,contiẽt pere,mere,& enfans: la Seigneuriale,contiẽt le maistre,seruiteurs & seruãtes: la Possessoire,contient biẽs meubles, immeubles,& par soy se mouuans.Or suyuãt nostre propos encommencé,& pour discourir des choses par ordre, nous auons icy à traicter & obseruer diligemment ceste premiere partie de la maison,dite Cõiugale,& la suyte de nos discours nous dõnera instruction sur les autres parties.Qui aura salué les bõnes Lettres du front,& sera biẽ instruit en l'estude de Sapiẽce,il trouuera qu'il y a quatre especes de cõionctions & mariages, sçauoir est Mariage d'honneur,Mariage d'amour,Mariage de labeur,& Mariage de douleur. Mariage d'hõneur est diuisé en supreme, moyẽ & infime.Le supreme est le Mariage supernaturel, par leq̃l Dieu & Nature humaine s'assemblent, cõme par mystere, surpassant l'intelligẽce de toute humaine capacité,nous en auõs veu l'effect & verité en l'incarnatiõ & Natiuité du Fils eternel de Dieu.Le Mariage moyẽ d'hõneur,est quãd Dieu & l'ame s'assemblent, & vnissent par grace & gloire. Le Mariage d'honneur infime, est quand Dieu & l'Eglise s'accouplent,& sont faicts vn corps mystique. Ces trois especes de Mariage sont supernaturelles, de Dieu ineffablement ordonnees : mais d'icelles la cause de nostre assemblee ne requiert pas que nous en di-

Definitiõ de la Maison.
Polit.1.
Diuision de la Maison.
Les especes de Mariage.
Du Mariage d'hõneur.

fiõs d'auantage. Pour venir aux autres especes de coniōctions, qui regardent seulement la condition humaine, le Mariage d'amour, est celuy d'vn hõme hõneste auec vne femme de bien, assemblez de Dieu pour la conseruation de l'humain lignage, & lequel se peult nommer coniōctiō charitatiue, vnité & societé des bõs, laquelle se faict par grace, paix & cõcorde. De ce Mariage parloit le sage Iuif, disant, Que trois choses, entre autres, sont approuuees deuãt Dieu & deuant les hommes, la concorde des freres, l'amour de son prochain, & le mary & fẽme entre soy bien accordãs. Et à vray dire, c'est vn des plus grands biẽs, voire vne des plus grãdes felicitez qui sont au mõde, que le Mariage bien & deuëment gardé, & duquel le mary & la femme craignẽt Dieu, & gardent la foy l'vn à l'autre, suyuant ce qui est dit en l'Escriture, Que le mary

Du Mariage d'amour.

Trois choses agreables à Dieu & aux hommes.

Prouerb. 18.

» d'vne bõne femme est bien-heureux: la femme n'estant
» moins heureuse d'auoir vn bõ mary. Ce qui se peut aussi
» bien noter par ces mots en Thobie: C'est homme qui craint Dieu, est deu à ta fille. L'autre espece de Mariage, dit de labeur, est celuy qui se pratique volontiers en nostre temps, auquel plusieurs, voire presque tous, se mariẽt pour auarice, nõ pas pour les vertus, chasteté, & bõ bruit des femmes, ou filles. Paule poëte Comic disoit, qu'en se mariant l'homme deuoit prendre sa femme par les oreilles, & nõ pas par les doigts: c'est à dire, pour le bon bruit d'icelle, non pour l'argent du douaire, lequel se compte auec les mains. Ce que voulant faire pratiquer Lycurgue à ses citoyens, il auoit estably vne loy, par laquelle il estoit defendu de donner aucun dot aux filles en mariage, à fin que chacune d'elles trauaillast à se doter de vertu, & que pour icelle non pas à cause des richesses elles fussent requises en mariage. La mesme raison feit, que Themistocle, de deux qui luy demandoient sa fille en mariage, prefera l'honneste au riche, disant, qu'il aimoit mieux pour son gendre vn homme qui eust faute de bien, que des biens qui eussent faulte d'homme. Nous lisons que Olympias, mere d'Alexandre, oyãt parler d'vn qui transporté d'amour d'vne tres-belle femme, mais peu chaste, l'auoit espousee, dit, que c'estoit vn homme sans ceruel-

Du Mariage de labeur.

Loy de Lycurgue pour le Mariage des filles.

Themistocle prefera pour son gendre l'honneste au riche.

ſte, & qu'autremét il ne ſe fuſt pas marié au rapport ny à l'appetit de ſes yeux. Autant en pouuons nous dire de ceux qui ſe marient au rapport de leurs doigts, comptant ſur iceux combien leurs femmes leurs apportent en mariage, & ne conſiderent pas premierement, ſi elles ſont conditionnees de ſorte qu'ils puiſſent viure auec elles.

Contre ceux qui eſpouſent les fémes pour la beauté, ou par auarice.

Mais ſçachons, que tout Mariage faict par auarice, & principalement auquel il y a inegalité de richeſſes, nommément quand le mary eſt pauure, & la femme riche, ſera touſiours rioteux, & n'y aura que bien difficilement paix entr'eux.

Des Mariages qui ſe fôt par auarice.

Ce que nous voulant enſeigner Menandre, diſoit, Que le pauure qui ſe marie auec femme ri- «
che, ſe donne en mariage à la femme qu'il eſpouſe, & «
non pas la femme à luy. Et dit le Poëte Satyric, qu'il «
n'eſt choſe plus intolerable, qu'vne femme riche. «

Ce qui fut cauſe qu'vn ieune homme ſ'eſtant addreſſé à Pittaque, l'vn des Sages de Grece, pour receuoir conſeil, luy diſant, On me preſente deux femmes, l'vne egale à moy en biens & parenté, l'autre me paſſe de beaucoup, à laquelle me prendray-ie? Voila des enfans (luy reſpondit le Sage) qui ſ'en vont iouër à l'eſcrime, va vers eux, & ils te conſeilleront. Ce qu'il feit: & comme il approchoit, ils commençoient à ſe mettre teſte à teſte pour eſcrimer. Parquoy voyans venir ce ieune homme, qui les paſſoit en force & grandeur, penſans qu'il ſe vouluſt mettre de leur partie, dirent tout hault, Chacun ſe prenne à ſon pareil. Au moyen dequoy il fut inſtruict de ce qu'il deuoit faire pour le regard de ſon mariage.

Chacun ſe doit prendre à ſon pareil.

Martia, noble femme Romaine veufue, interroguee pourquoy elle ne ſe remarioit, veu qu'elle eſtoit riche, & encores en la fleur de ſa ieuneſſe: Pource (reſpondit-elle) que ie ne puis trouuer homme, qui n'aime plus mon bien que ma perſonne.

Martia, Dame Romaine.

La meſme raiſon feit, que Vende, Royne de Ruſcie, ſe ietta en l'eau pour ſe venger de ceux qui luy faiſoient la guerre pour l'auoir en mariage, ne l'ayans peu gaigner par douceur. Car elle ſçauoit bien que c'eſtoit à cauſe de ſon Royaume, qu'ils la pourſuyuoient, & non pas pour bien qu'ils luy vouluſſent: Comme auſſi c'eſt la couſtume des Princes de

Vende, Royne de Ruſcie.

ne regarder qu'aux alliances & auanrages, espousans le plus souuent par Vidasmes & Procureurs celles qu'ils n'ont iamais veu qu'en peinture. Mais ie trouue que Elizabeth Royne d'Angleterre a eu vne meilleure opinion, quãd elle rescriuit à Henry, Prince, & depuis Roy de Suede, qui la demandoit en mariage, qu'il estoit le Prince au monde qu'elle deuoit plus aimer, pour l'auoir demandee lors qu'elle estoit prisonniere, mais qu'elle auoit resolu de n'espouser iamais homme qu'elle ne l'eust veu. Autant en manda elle à l'Archiduc d'Austriche, qui fut en partie la cause, que l'vn & l'autre n'y a peu paruenir, craignant peut estre, s'ils n'estoient aggreables, qu'on les renuoyast en leur pays.

Elizabeth Royne d'Angleterre.

De ce que nous auons icy discouru, auec l'experience qui s'en voit tous les iours, nous pouuons inferer, que les Mariages faicts par cõuoitise, sont vrayment Mariages de labeur. Et de ce nombre on peult mettre ceux, où la beauté du corps & autres graces exterieures [illegible] seulement respectees: Car peu souuent on n'es[illegible], qu'vn esprit de dissension ne se brouille parmy [illegible]nages, & que le plaisir s'esuanouysse auec l'aage qui faict flestrir la naïueté de la couleur.

Des Mariages qui se font pour la seule beauté.

Nous mettons aussi entre ces Mariages de labeur ceux, esquels il y a disparité d'aage, & sur tout de mœurs. Pourtant Denys l'Ancien respondit à sa mere, qui estoit fort vieille, & vouloit espouser à toute force vn ieune homme. Qu'il estoit bien en sa puissãce de violer les loix de Syracuse, mais les loix de nature, nõ. Aristote dit, que les hommes & les femmes se deuoient marier ensemble en tel aage, qu'en vn mesme temps ils delaissent tous deux d'engendrer & conceuoir.

De la disparité d'aage & de mœurs.

Et par ceste reigle le mary doibt auoir vingt ans ou enuiron plus que la femme: Pource que naturellemẽt les femmes conçoyuẽt & enfantẽt iusques à cinquãte ans, & les hommes peuuent engendrer iusques à septãte. Lycurgue aussi defendoit, que nul homme se mariast plustost qu'à trẽte sept ans, & la femme à dixsept. Dont on peult encores dire ceste raison, à fin que plus facilement la femme s'accoustume aux mœurs du mary, lors meur du iugemẽt, venant en sa puissance de si ieune aage. Car (comme dit le mesme Aristote) la diuersité des mœurs & conditions

De l'aage auquel on se doibt marier.

empesche l'amitié & vray amour. Mais à cause de la briefueté des iours de l'homme, il me semble qu'il seroit bon qu'il se mariast à l'aage de trente ans, & que l'aage de la femme ne se trouueroit point trop dissemblable, ayant vingt ans: & que viuans selon le commun cours de nature, ils pourroiet laisser leurs enfans au mesme aage pourueuz, & se pouuans passer aisément d'eux: Et si la fille de cest aage peult beaucoup mieux iuger de ce qui luy est propre, & du merite d'vn mary, & de ses commandemens, que non pas estant plus ieune. Or puis que nous sommes sur ceste matiere, il me semble, que ce ne sera point sortir de propos, si nous disons vn mot du Mariage des veufues.

L'hõme doit auoir dix ans plus que la femme.

Du Mariage des veufues.

Il est certain, que celles qui ont ia esté enseignees des cõplexions d'vn premier mary, sont souuent bien mal-aisees à changer. Sur quoy quelques vns alleguét l'exemple de Timothee excellent ioüeur de flustes de son temps, qui auoit ceste coustume, prenant vn disciple, de luy demander s'il auoit quelque commencement de ieu. Et si ainsi estoit, il en prenoit plus grand pris de la moitié, que de ceux qui ne sçauroiét rien, disant, qu'il auoit plus de peine à oster le mauuais de ses disciples, que d'enseigner le bon à ceux qui n'y entendoient rien. Chilon, l'vn des Sages de Grece, disoit, estimer bien fol celuy, qui s'estant auec vne penible nage sauué d'vn perilleux naufrage, veut encores retourner sur la mer, comme si la tépeste n'auoit pas puissance sur toutes les barques. L'Androgyne de Platon enseigne, que les secondes nopces ne se peuuent iamais bien approprier. En cecy nous ne sçaurions auoir meilleur conseil, que celuy de sainct Paul, où ie renuoye la solution de ce propos. Mais l'experience nous appréd iournellement les infinis malheurs, querelles, procés, & ruïnes de maisons, qui reüscissent de tels mariages, par les donations & auantages que médient volontiers ceux, qui ieunes espousent des veufues, lesquelles oublians tout deuoir de nature, ne doubtent d'enrichir des estrangers, du bien de leurs propres enfans. Valerie Romaine peult seruir aux femmes veufues d'vn exemple notable, laquelle disoit, que son mary estoit mort pour les autres, mais qu'il viuoit eternellement pour elle. Sainct Ierof-

Opinion de Chilon contre les secondes nopces.

1. Cor. 7.

Valerie veufue tressacree.

me recite vne histoire bien contraire à ce que nous di-
sons icy, racontant auoir veu à Rome vne femme, qui a-
uoit eu vingt & deux marys, & qu'elle espousa apres vn
homme, qui auoit eu vingt femmes, viuant lequel elle
mourut. Dont les Romains le couronnerent de Laurier
en signe de victoire, & luy feirent porter vne Palme en la
main au conuoy de sa femme. Il raconte aussi d'vne autre
veufue, qui prit à l'aumosne vn petit enfant pour le nour
rir, & qu elle en abusa en l'aage de dix ans, dont elle en-
groissa contre l'ordre de nature, Dieu l'ayãt ainsi permis
pour descouurir la vilanie & turpitude d'icelle femme. A
telles veufues les secondes nopces seront beaucoup plus
honnorables. Reste encores la quatriesme espece de Ma-
riage, que nous auons dit Mariage de douleur: lequel ne
est autre chose, que l'assemblee & conionction des mes-
chans & reprouuez, desquels dit le Prouerbe commun,
Qu'il vaut mieux qu'vne maison en soit empeschee, que
deux. D'iceux la vie ne peult estre que pleine de malheur
& misere, & dont la douleur leur en demeurera eternel-
le. Or reprenans nostre premier propos du Mariage d'a-
mour, qui est le sainct & legitime, cõduit par bõne raison,
& suyuant l'ordonnãce diuine, les mortels voyãs la sain-
cteté & necessité de ce mystere, l'ont voulu enrichir & or
ner de toutes ioyeusetez & delectations, assemblee de pa
rens, conuocation d'amis, conuiues, banquets, festins, ba-
gues, ioyaux, tragedies, comedies, & semblables esbate-
mens, signifians ioyes, non a blasmer, pourueu que toute
dissolution & trop grande superfluité en soient reiettees,
& l'honnesteté & bien-seance gardee. Sur tout les Epi-
thalames des Anciens, tant Grecs que Latins, faicts pour
orner & enrichir les nopces, sont dignes d'eternelle loüã
ge. Au surplus, il y a eu entre eux infinies & diuerses cou
stumes obseruees sur la forme & celebration des Maria-
ges, aucunes bonnes, autres mauuaises, desquelles nous
en amenerõs icy quelques vnes, pource que nous y pour-
rons trouuer de l'instruction. Les Assyriens auoient cer-
tains Magistrats, qui estoient appellez Triumuirs, & re-
fects des nopces, hommes approuuez & graues, desquels
la charge estoit d'amener vne fois l'an en chacune ville

D'vne femme qui eut vingt deux maris.

Lubricité grande d'vne femme.

Du mariage de douleur.

Ornemens louables és Mariages.

Diuerses coustumes sur la celebratiõ des Mariages.

& village toutes les ieunes filles à marier, en vne place publique, & les faire crier l'vne apres l'autre, commençãt aux plusbelles, au plus offrant & dernier encherisseur: Et de l'argẽt prouenãt d'icelles, estoient mariees les laides, auec le moindre prix qu'ils pouuoient, n'estant loisible à personne de cõtracter autremẽt mariage. En quoy ils mõstroient vne merueilleuse sollicitude à pourueoir egalement toutes leurs filles. Les anciẽs Grecs auoiẽt vne coustume, de brusler deuant la porte de la nouuelle mariee, l'aixieu de la charrette, sur laq̃lle elle auoit esté amenee en la maison de son mary: voulant par là luy donner à entendre, qu'il falloit qu'elle y demeurast, voulsist ou non, sans en pouuoir iamais partir. Lycurgue ne vouloit pas que le mary & la femme couchassent ensemble au cõmencement qu'ils estoiẽt espousez: ains qu'ils ne se peussent entreueoir que par finesse & en cachette, à fin (disoit-il) que l'amitié se cõseruast d'auantage entre eux, qu'ils demeurassent en santé, & que les enfans qui en prouiennẽt, en fussent plus forts. Les Romains ont surpassé toutes autres nations en põpe, ceremonies, & hõnesteté de Mariage. Ils obseruoiẽt inuiolablemẽt, que leurs filles & veufues ne fussent mariees par cõtraincte. Le iour des nopces ils vsoiẽt de la plus commune façon qui est auiourd'huy. La nouuelle mariee estoit richement accoustree, ayãt les cheueux espais sur les espaules, & la teste enuironnee de chapeaux de fleurs. La mere de l'espousee marchoit deuãt la fille, portant en vn coffre les bagues, ioyaux, anneaux, & autres petits ornemens des femmes. Aux filles des riches maisõs estoit preparé vn chariot, trainé par cheuaux blancs, pour demonstrer la pureté de corps, & innocence d'esprit, que doit auoir la ieune fille. La nouuelle mariee estoit conduite de la maison paternelle en la maison de son mary, par les plus grandes ruës de la cité: pour demõstrer, qu'vne femme doit tousiours aller le grãd chemin, sans se trouuer iamais en lieux suspects ou cachez, & dont on puisse auoir quelque mauuais soupçon. Quand elle estoit arriuee à l'entree de la maison de son mary, auant que marcher sur le sueil de l'huis, il la prenoit à deux bras par les aisselles, & la leuoit tellement en l'air,

Entre les Assyriens les laides estoient mariees du prix des belles.

Coustumes des Grecs.

Coustumes des Romains fort notables.

qu'il la faisoit frapper de la teste le linteau de la porte, la mettant au dedans, sans qu'elle touchast de ses pieds à terre: Et à fin qu'il souuint à la mariee, par la douleur du coup, de ne sortir gueres souuent hors la maison du mary, si elle vouloit auoir bruit & nom de femme honneste. Ses accoustremens, port, gestes, & marcher, respondoient à toute modestie, honnesteté, & pudicité. Elle portoit vne bague pendante au col à vn ruban, pour signifier qu'elle estoit liee & mise en la subiection du mary. Elle presentoit aussi au mary de l'eau en vne main, & du feu en l'autre. Ce que les vns interpretent, que comme la communication de la vie humaine consiste principalement en l'vsage de ces deux elemens, feu & eau: aussi qu'il ne peult estre plus familiere ne plus conioincte societé, que de mary & de femme: Et d'autant que le feu & l'eau sont symbole de communication: autres ont voulu entendre, que tout-ainsi que le feu & l'eau sont directement contraires, tant en premieres que secondes qualitez, semblablement l'homme & la femme: l'vn estant de la nature du feu, chaud & sec, & l'autre de la nature de l'eau, froide & humide: lesquelles contrarietez ioinctes, se reduisent en vne harmonie & temperament d'amour. Encores quelques vns ont voulu signifier par ceste diuersité d'elemens, les dissensions, murmures, & querelles qui se trouuent souuent és mariages, esquels ris n'est sans pleur, ny repos sans labeur, ny douceur sans amertume suyuant la condition de toutes choses terrestres, où nous ne pouuons gouster miel sans fiel, ne sucre sans aloës. Plusieurs autres ceremonies ont eu lieu entre les Anciens, que pour briefueté, & estans de peu d'instructiõ, i'obmets pour le present. Parquoy pour conclure nostre discours, nous apprendrons, que le nom de Maison ne s'entend seulement des parois & couuerture d'vn edifice, mais se doit prendre pour famille assemblee, pour communiquer ensemble à toutes necessitez. Qu'en tout Mariage il nous fault regarder à l'ordonnãce & institution de Dieu, & aux loix Politiques, soubs lesquelles nous viuons, à fin de ne troubler la tranquillité publique, fuyans toute inegalité de biens, de maisons, d'aage,

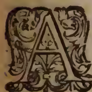
Feu & eau presentez par l'espousee au mary.

Riẽ n'est en tout heureux

Notables instructiõs pour les Mariages.

d'aage, & fur tout de nature & mœurs: Et ne nous laiſſans tranſporter à aucune folle paſſion, nous regardiońs principalement, que ſous vn maintien gracieux & honneſte, reluiſent des traces claires & euidentes d'vn ame droicte, ſincere & nõ affetee: Diſant auec le Sage, que la grace eſt deceuable, & la beauté vaine: mais que la fẽme qui craint le Seigneur, doit eſtre loüee. Nous oſterons auſſi de nos aſſemblees nuptiales toutes diſſolutions, attraicts de volupté & delices, à fin qu'elles ſemblẽt pluſtoſt vne eſchole d'honneur & de chaſteté, que d'intemperance & de lubricité. Et ſi nous poſons de tels fondemens, au Mariage, il n'y a point de doubte, que Dieu ne le beniſſe, & rende heureux & proſpere, à la gloire de ſon Nom, & au repos & contentement de nous tous. *Prou. 31.*

Du deuoir particulier du Mary enuers la Femme,
Chapitre 47.



RAM. Comme les Medecins craignent d'auantage les fiebures, qui s'engendrent des cauſes occultes, aſſemblees de longue main petit à petit, que celles qui viennẽt de cauſes tout apparentes. Auſſi les petites hargnes & querelles quotidiennes des mariez, incogneuës à ceux de dehors, & faiſans peu à peu vn cal incurable, les ſeparent plus l'vn de l'autre, que nulle autre cauſe. C'eſt pourquoy il eſt bien neceſſaire de couper toutes les racines de tels mauuais fruicts de meſnage, fuyãt toutes les occaſions qui peuuẽt prouoquer l'vn ou l'autre à tout leger courroux que ce puiſſe eſtre. Et à ce doit principalement tendre l'induſtrie de l'homme appellé en ceſt eſtat honnorable de Chef de famille, regardãt diligemment à rendre tel deuoir enuers celle, qui luy eſt ſieſtroictement conioincte, que de ſon default telles diſſenſions ne prennent iamais leur naiſſance. Prenons donques (mes Compagnons) ſur ce ſubiect occaſion de nous inſtruire amplemẽt du deuoir du Mary enuers la femme. *Les petites diſſenſions à fuyr en meſnage.*

ACHITOB. Reſiouy toy (dict le Sage) de la femme de ta ieuneſſe, & qu'elle te ſoit comme la biche amiable, *Prou. 5.*

Se resiouyr auec sa femme, & fuyr tout autre.

& le cheureul gracieux: que ses mamelles te rassasient en tout temps,& sois continuellement espris en son amour. Et pourquoy te fouruoyerois-tu auec l'estrangere,& embrasserois-tu le sein de la foraine, veu que les voyes de
» l'homme sont deuant les yeux du Seigneur, & qu'il pése
» tous les pas d'iceluy.

Ephes. 5.

Comme les maris doyuét aimer leurs femmes.

A S E R. Vous marys (dit sainct Paul) aimez voz femmes,comme aussi Christ a aimé l'Eglise,& s'est liuré soy-mesme pour elle. Ainsi les marys doyuent aimer leurs femmes,comme leurs corps mesmes. Qui aime sa femme, il aime soy-mesme. Mais c'est à toy (Amana) à nous traicter au long ceste matiere.

Il sied mal d'exhorter les autres à paix, & ne l'auoir chez soy.

A M A N A. Gorgias excellent Orateur,loüé de Ciceron en plusieurs lieux, exhortoit iadis les Grecs à paix & concorde par vne Oraison d'admirable artifice. A laquelle ayant mis fin, vn nommé Melanthus se leua deuant toute la troupe des assistans,disant,Seigneur, voicy Gorgias, qui par son eloquente Oraison tend de nous induire à concorde,nous qui sommes vn nombre infiny de gés: & il ne sçait pas si bien haranguer,qu'il puisse faire viure en paix auec luy sa femme & sa chambriere en sa maison,en laquelle ils ne sont qu'eux trois. Car on les voit tousiours en debat & continuelle dissension. Parquoy il me semble,Seigneurs,que c'est grande temerité à luy, de nous exhorter à concorde, quand il ne la peult auoir chez soy, & en sa priuee maison. Et certes auec le tourment indicible,qui accompagne les riottes, disputes, & controuerses qui sont en vn mesnage, c'est vn scandale honteux, quand elles viennent à estre cogneuës des e-

Du Dieu du fouyer des Anciens.

strangers. Les Anciens auoient vn Dieu priué & domestique,qu'ils appelloient le Dieu Lar,que nous pouuons tourner en nostre langue comme le Dieu du fouyer,& lequel estoit reputé de telle veneration, que si aucun se retiroit au fouyer & maison de son capital ennemy, l'ennemy ne luy eust osé faire aucune violence,pendant que il y estoit: ce lieu du fouyer luy estant vn lieu de franchise & d'immunité: Comme nous lisons, que ce fut ce qui sauua la vie à Themistocle, lequel banny d'Athenes,& poursuiuy de quelques vns pour l'outrager, s'en

fuyr au fouyer de son capital ennemy: qui ne l'osa pour ceste raison frapper, non pas mesmes iniurier. Ce fouyer estoit dedié & sacré à la Deesse Vesta, & auoit son lieu, où le principal feu de la maison estoit faict. Or ie vous prie, s'il estoit prohibé, & tenu pour chose iniuste, de quereller, iniurier, ou oultrager les ennemis mesmes, se retirans à leur fouyer: cõment pẽsons nous q̃ ces Anciens tenoiẽt pour chose infame, & indigne de la nature de l'hõme, de faire quelque violence à ceux qui estoient du mesme fouyer: & principalemẽt à la femme, qui est la premiere personne du lict, de la table, & fouyer, voire de toute la maison du mary, & qui est appellee par la Loy, compagne de la maison diuine & humaine? Encores auiourd'huy nous obseruons volontiers, de n'offenser en chose quelconque ceux qui nous viennẽt voir: & si nous auõs quelque occasiõ de les quereller, ce ne sera pas ce-pẽdãt qu'ils seront en nostre maison, si nous ne voulõs acquerir le nõ d'inciuils & imprudẽs: Et cõment ne pratiquons nous la mesme raison auec ceux, qui ne sont qu'vn second nous-mesmes, & auec lesquels il nous fault viure & mourir? Regardons dõques les principaux poincts à desirer, pour rẽdre ferme & durable l'amour, sur lequel tout sainct mariage doit estre premierement fondé, ainsi que nous en auõs desia traicté, puis sur la cõformité de bonnes & hõnestes mœurs: & finalement, qu'il tienne & depende de la prudẽce, qui engendre vne continuelle & vifue affection reciproque entre les conioincts dont le vray tesmoignage est de se porter reuerẽce l'vn à l'autre. C'est vne maxime con« fessee des Sages, que nul n'est digne de commander, s'il n'est meilleur que ceux ausquels il commande. Et pourtant il semble, que Nature donne communément plus de vigueur, force, authorité, grauité, prudence en faicts & en dicts à l'homme, que non pas à la femme. Les effects desquelles graces il ne sçauroit mieux rendre, qu'en se gouuernant par raison, & selõ son deuoir enuers elle, l'aimãt premierement, comme nous auons dit, luy commandant gracieusement, ainsi qu'à vne personne libre, comme dit Aristote: & la persuadãt plus par raison que par authorité. Il se doit garder de l'iniurier de faict, ny de dict: ains la

On ne pouuoit oultrager son ennemy estãt au fouyer domestique.

Du lieu grãd que tient la femme aupres de l'homme.

Le fondemẽt de tout sainct mariage.

C'est aux meilleurs, à commander.

doit priser & honorer. Car le mary qui porte hõneur à sa femme, il honore soy-mesme. Le Iurisconsulte dit, que les femmes mariees sont, & doyuẽt estre illustrees des rayõs de leurs maris: & le mary doit estre celuy, qui mõstre exẽple aux autres de honnorer sa femme. S'il le faict, il excitera sa femme à luy porter honneur. Si le cõtraire, l'iniuriant il luy donnera occasion de s'irriter, & luy repliquer paroles atroces, qui le prouoqueront finalement à courroux, en faisant pis à sa femme, & la contraignãt, comme il est souuẽt aduenu, de machiner cõtre luy, & contre son honneur. Il y en a mille exemples és bõs Autheurs, & les experiences ne s'en voyent que trop souuent. Nous lisons de Clytemnestre, femme d'Agamemnon, que pour se venger d'vne iniure receuë de son mary, elle commit adultere, & puis cõsentit à la mort d'iceluy. Il est vray que telle vengence des femmes est pauure sur elles mesmes. Mais quoy? Ce sexe est fragile, despiteux, & vindicatif: & de tant plus l'homme doit vser de prudence à les gouuerner & traicter. Le prouerbe dit, Que pour trop irriter son chien, l'on se faict mordre à iceluy, & que souuent l'on perd l'anguille, pour la trop estreindre. Que le mary sage soit donques aduerty, de n'iniurier iamais sa femme, mesmement deuant autruy : mais encores qu'il se donne garde d'auantage de mettre les mains sur elle. Si les Anciens ont requis que les esclaues fussent plustost corrigez de parolles, que de battures, à plus forte raison la femme, que Dieu appelle aide semblable à nous. Et sur ce propos disoit Marc Aurele. Que le mary prudẽt, & qui veult viure en paix auec sa femme, doit sur toutes choses garder ceste reigle: à sçauoir, l'admonnester souuent, peu la reprendre, & ne mettre iamais les mains sur elle. Homere introduisant Iupiter, qui reprend sa femme, & la voyant rebelle vse de menaces, fait qu'il ne passe point oultre. Nous lisons en la vie de Caton, lequel on disoit estre l'ennemy iuré des femmes, qu'il ne frappa iamais la sienne, tenant cela pour sacrilege: mais bien sçauoit-il garder le rang & la dignité maritale, qui retient la femme en obeyssance. Or sur tout ce que nous auons dit, le mary gardera pour Loy plus inuiolable, de s'abstenir de toucher

Le mary doit commander à sa femme cõme à vne personne libre, & iamais ne l'iniurier.

Clytemnestre cruelle à se venger de son mary.

Le mary ne doit iamais battre sa femme.

Sage conseil pour les maris, & exemples à ce propos.

à quelque autre femme que la sienne, tant pour la crainte deDieu, qui forclost de son manoir celeste tous paillards & adulteres, que aussi de peur que sa femme en ait quelque cognoissance, voire seulement soupçon. Car autrement il se mettra en vn Labyrinthe plus dangereux que celuy du Roy Porsena, ou de Dedalus: & sera bien malaisé, qu'il puisse iamais auoir bon visage de sa femme, si ce n'est qu'elle dissimule pour mieux s'en venger, soit en rendant la pareille, se pensant auoir iuste occasion de rompre la foy à son mary, quand il la luy rompt, ou bien par quelque autre moyen sur la personne mesme. De ce soupçon, que la femme prend de l'incontinence de son mary, ou le mary de sa femme, s'engendre vne grãde passion, ou pour mieux dire, fureur & rage, que nous appellõs Ialouzie. Chrysippe dit, que c'est vne maladie de courage, procedant de la crainte que l'on a, qui soit communiqué à autruy ce que l'on ne veult estre familier à autre que à soy-mesme: Ou bien nous pouuons dire, que ialouzie s'engendre de l'amour, qui ne veult souffrir auoir compagnon en la chose aimee. On escrit (dit Plutarque) que les Chats se troublent de l'odeur des parfums & des senteurs, iusques à entrer en fureur. S'il aduenoit aussi, que la femme s'offensast, iusques à auoir le cerueau troublé des parfums de son mary, il seroit bien d'estrange nature, s'il ne s'en abstenoit, ains pour vn bien peu de plaisir la laissoit tõber en vn si grand inconuenient. Or puis qu'il est ainsi, que tels accidens leur aduiennent, non pas quand leurs marys se parfumét, mais quand ils s'addonnent à aimer des putains: c'est vne grãde iniustice à ceux, pour vn bien peu de volupté contrister, offenser, & troubler si fort leurs femmes, & ne faire pas, au moins comme ceux qui ont à s'approcher des Abeilles, lesquels s'abstiẽnent de toucher mesmes à leurs propres femmes: pour ce qu'on dit que les Abeilles les hayssent, & leur font plus la guerre qu'aux autres: ayãs le cœur si lasche, que de se venir coucher aupres de leurs femmes, estans souillez & polluz de la compagnie d'autres quelcõques. Le Sanglier (dit vn Poëte) poursuiuy des Chiens, la Lyonne affamee, la Tigre à qui on a desrobé ses petits faons, ne la Vipere

Les hommes mariez ne doyuẽt iamais adulterer.

Que c'est de Ialousie.

Paillardise est vne grande iniustice.

ment. Nous voyons ces traits communs entre les fols de ce monde, de se mocquer d'vn hôme, qui, peut estre, semblera se laisser vn peu trop manier à sa femme legitime & loyale espouse, vsant plus de douceur & gracieuseté vers elle, que de rigueur & commandement : & ce pendant on les verra coiffez si estrangement de quelque paillarde, qu'ils ne craindront d'exposer vie & honneur à son seruice. Or il est bien plus decent de se rendre plaisant, doux & aggreable à vne honneste & vertueuse femme, que de s'auillir aptes vne publique. Et ceux se trompent, qui ayans espousé des femmes riches, & de nobles maisons, n'estudient pas à se rendre eux plus honnestes & meilleurs, ains à rabaisser leurs femmes, se persuadans qu'ils en viédront mieux à bout, quand ils les auront abaissees & raualees. « Là où il fault entretenir (comme la iuste hauteur du cheual) la dignité de la femme, & en l'vne & en l'autre sçauoir bien vser de la bride, ainsi qu'il appartient. Aussi le mary ne domine pas la femme, comme faict le seigneur son esclaue, mais ainsi que l'ame faict le corps du sage, « par vne mutuelle dilection, & reciproque affection, dont « il est lié auec elle. Et ce pendant comme l'ame peult bien « auoir soing du corps, sans s'asseruir aux voluptez, ny aux « appetits desordonnez d'iceluy: Aussi en vsera de mesme le sage mary, complaisant & gratifiant à sa femme és choses honnestes, se monstrant sur tout amateur de l'honneur & de la vertu : qui sera cause de la rendre autant sage, vertueuse & honneste, comme aimant la volupté, il seroit cause de la faire tenir de la courtisane, & qu'elle deuiendroit lubrique & lasciue. Il ne fault (disoit Cleobule, l'vn des Sages) ny tanser ny caresser sa femme deuant autruy, car l'vn est d'vn fol, & l'autre d'vn enragé, Socrate pratiqua bien l'vn de ces poincts, quand ayant mené Euthydeme soupper chez luy, Xantippé sa femme l'iniuriant & le tansant, finablement transportee de courroux, elle renuersa table & tout : dont Euthydeme fasché se leua pour s'en aller. Mais Socrate, sans s'en monstrer plus esmeu, ny se courroucer contre sa femme, luy dist en l'arrestant: Cómment? ne te souuiét-il pas mon amy, que deuant-hier, ainsi que nous disnions chez toy, vne poulle saulta sur la

Contre ceux qui respectét plus les autres femmes que les leur propres.

On doit entretenir la dignité de la femme.

Constance de Socrate à supporter les imperfections de sa femme.

table,qui nous en feit autãt,& nous ne nous en courrouceasmes pas pourtant? Solon ordonna que le mary allast veoir sa femme pour le moins trois fois le mois, nõ pour la volupté, mais pour se rendre comme par obligatiõ les arres & gages d'amitié,par honneur,grace,& loyanté mutuelle,qui doyuent iournellement augmenter. Et comme les villes renouuellent par interualle de temps les alliances qu'elles ont les vnes auec les autres : Aussi vouloit ce legislateur,que l'on renouuellast l'alliance des nopces,en maniere de dire,par les propos que l'on s'entretient en tel le caresse & visitatiõ. On voit iournellemẽt les malheurs & scandales qui arriuent aux maisons, quand le Chef de la famille ne se soucie de les regir & conduire. Les femmes se pẽsent lors mesprisees & peu aimees. Et veritablement c'est bien leur dõner occasion de le croire,quãd on leur tient peu de compagnie. Le Pilote,qui abãdonne son nauire à la mercy des flots, demonstre assez ne se soucier de perdre ce qui est dedans. La femme sans mary est exposee à plusieurs aguets & efforts, bien mal-aisez à soustenir. Auquel propos il me souuient d'vne histoire notable escrite és Chroniques du pays de Russie : à sçauoir que les habitãs de Nevagart,qui est auiourd'huy le chef & siege principal de la contree, estans iadis allez en Grece assieger la ville de Corsun, où ils demeurent l'espace de sept ans: leurs femmes ce pendant ennuyees de si long seiour,se marierẽt auec leurs seruiteurs. Les maris retournans apres victorieux, trouuent leurs serfs en campagne, qui leur liurerent bataille,où ils eurent du meilleur: mais en fin les serfs furent vaincus, & la plus part des femmes se pendirent elles mesmes en indignation de ceste desfaicte. Or quant à ce qui touche l'autre poinct du sage Cleobule,de ne caresser sa femme deuant autruy, Caton priua vn Senateur Romain de la dignité Senatoriale, d'autant » qu'ẽ presence de sa fille il auoit baisé sa femme. Cela fut bien vn peu trop violent. Mais quoy que soit, cõme Platon admõneste les hommes plus aagez de se mõstrer vergongneux deuant les ieunes, à celle fin qu'ils leur enseignent d'estre aussi reuerends & respectueux en leur endroit, ce precepte est sur tout à garder entre le mary & la

Ordonnance de Solon pour visiter souuẽt sa femme.

Quele Mary ne se doit esloigner trop loing de sa femme.

Femmes espousent leurs seruiteurs en l'absence de leurs maris.

Les mariez doyuẽt seruir d'exemple de chasteté.

femme, donnant à tous vn exemple d'honneur & de chasteté. Il faut aussi que l'homme partisse auec sa femme les offices & negoces de la maison, luy donnant authorité en son absence sur toutes choses, & en sa presence mesmes, sur la mesnagerie de la maison, & de ce qui est plus propre & conuenable à son sexe, la faisant craindre, respecter & obeyr des enfans, seruiteurs, & seruantes, comme luy-mesme: Mais comme si l'on prend deux sons, qui soient d'accord, l'on entend tousiours plus celuy du bas: aussi en vne maison bien reglee & ordonnee tout se faict bien du consentemēt des deux parties, mais il apparoist tousiours que c'est de la conduite, du conseil, & de l'inuention du mary. Car le mesnage ne souffre qu'vn chef, qu'vn maistre, qu'vn seigneur: autremēt s'il y auoit plusieurs chefs, les commandemens seroient contraires, & la famille en trouble perpetuel. Or le fondement de tous les deuoirs par nous icy mentionnez du mary enuers la femme, & tous autres que la communication ordinaire peult requerir, est ceste vraye, & non feinte amitié, qui doit estre le lien indissoluble de tout bon mariage. Nous auons cy deuant traicté des effects grands d'amitié. Que s'ils sont requis entre les communs amis, on ne peult doubter, que ce ne soit encores d'auantage entre ceux, que Dieu Nature, les Loix, & l'amour ont tant estroictement conioincts. Ainsi, que les maris sçachent, qu'ils doyuent plus aimer & reuerer leurs femmes que toutes autres personnes: & les cognoissans sages & vertueuses, comme ils peuuent rendre, si elles ne sont du tout abandonnees & deprauees, qu'ils ne monstrēt iamais auoir aucune desfiance d'elles. Les Romains quand ils retournoient d'vn voyage lointain au pays, ou seulement des champs à la ville, si leurs femmes estoient en la maison, ils enuoyent deuant pour leur faire sçauoir leur arriuee, de peur qu'elles n'eussent opiniō qu'ils voulsissent riē faire finement ny malicieusemēt enuers elles. L'amitié donques estant la source de tout bon deuoir du mary enuers la femme, & celle qui desrobe & rend du tout sienne la volonté de sa moictié, considerons pour la fin de nostre propos, quelques notables exemples d'amour grand du costé des hommes, à fin

Des offices à partir entre le mary & la femme.

En vn mesnage ne doit auoir qu'vn chef.

L'amitié est le lien du mariage.

Ne monstrer auoir desfiāce de sa femme.

L'amitié est la source du deuoir du mary enuers la femme.

Exemples d'amitié de maris enuers leurs femmes. que nous soyons induits à aimer & honorer celles, qui tiennent le mesme lieu enuers nous, que l'Eglise enuers Dieu: laquelle il a tant aimee, que d'enuoyer son fils vnique à la mort pour la redemption d'icelle. *Tiberius Gracchus.* Tiberius Gracchus, grand personnage Romain, ayant trouué deux serpens en la chambre où il dormoit, il en demanda l'augure, auquel il adioustoit entiere foy. Et luy fut respondu, que s'il vouloit tuer le masle d'iceux, il mourroit le premier auant sa femme: que s'il tuoit la femelle, sa femme mourroit auant luy. Ce que aussi tost qu'il eust ouy, il tua le masle: dont il mourut peu de temps apres. En quoy les Historiens doubtent, si Cornelie sa femme fut plus heureuse, d'auoir troué vn mary qui l'aimoit tant, que miserable de l'auoir perdu. *Histoire d'vn Neapolitain.* Baptiste Fregose recite d'vn Neapolitain, duquel la femme auoit esté prise par des Mores le long du riuage de la mer, qu'il se ietta incontinent apres dans icelle, suyuant leur fuste, & les priant de le prendre aussi. Ce qu'ils feirent. Et estans menez tous deux deuers le Roy de Thunis, à qui estoit le vaisseau, entendant l'histoire du faict, meu de la compassion d'vne si parfaicte amitié, les deliura tous deux. *Orpheus.* Orpheus, ainsi qu'escriuent les Poetes, aima tant sa femme, qu'estant morte le premier iour de ses nopces, il conserua ceste amitié inuiolable, sans en vouloir aimer depuis pas vne autre. Ninus Roy des Assyriens, estant amoureux de *Menon.* Semiramis, femme de Menon, l'vn de ses vassaux, le pria de la luy donner à femme, luy offrant pour recompense sa fille en mariage. Mais Menon l'aimoit tant, qu'il n'en voulut rien faire. Dont le Roy courroucé, & le menassant de luy faire creuer les yeux, & de la luy oster par force, comme il feit, il s'en pendit de regret & douleur. *Periander.* Periander, Roy de Corinthe, aima tant sa femme, qu'elle morte il la feit coucher quelques iours auec luy. *Marcus Lepidus.* Marcus Lepidus, estant chassé en exil, ouyt dire que sa femme s'estoit remariee à vn autre: dōt il mourut de dueil. *Plautius Numide.* Plautius Numide, Senateur Romain, luy ayant esté rapporté que sa femme, qu'il aimoit comme luy-mesme, estoit morte, se donna d'vne dague dans le sein, dont il mourut. *Sylanus.* Sylanus Romain, sa femme luy ayant esté ostée, laquelle il

aimoit vniquement, & donnee à Neron Empereur, il se tua. Dominique Catalusie, Prince de Lesbos, aima tant sa femme, qu'elle deuenue extremement ladresse, il ne la priua pour cela iamais de sa table, ny de son lict. Nous lisons d'vn grand Seigneur d'Espagne, nommé Rodrigue Sarmiento, que du dueil qu'il eut de la perte de sa femme, il dormit vn an tout vestu, ne mangeoit sur nappe, ne s'asseoit en chaire, & s'affligeoit en plusieurs diuerses sortes. Nous apprẽdrons dõques de nostre present discours, à aimer parfaictement nos femmes, leur rendant la beneuolence qui leur est deuë, & nous portant discretement enuers elles, sans les offenser, ny sortir des bornes de nostre deuoir. Et comme la nature nous mesle par nos corps à fin que prenant partie de l'vn, & partie de l'autre, & meslant le tout ensemble, elle rende ce qui en prouient, commun à tous deux, de maniere que l'vne ny l'autre des parties ne puisse discerner ny distinguer ce qui est propre à elle, ne ce qui est à autruy : aussi que nous ayons toutes choses ensemble communes, mesme volonté, affection, & authorité: Tellement toutesfois, que comme en vne couppe, ores qu'il y ait autant ou plus d'eau que de vin, nous l'appellons vin neantmoins: ainsi qu'en la puissance de la femme le nom du mary soit inscript, cõme recteur d'icelle: Et que ces mots MIEN & TIEN, soiẽt bien loing bãnis d'entre-eux, sinon entant que comme les Medecins tiennent, que les coups qui se donnẽt en la partie gauche se sentent en la droicte, aussi la femme doit ressentir par compassion les maux de son mary, & le mary encores plus de sa femme : à fin que comme les nœuds prennent leur force de ce que les bouts s'entrelassent l'vn dedans l'autre, aussi la societé de mariage s'entretienne & se fortifie, quand l'vne & l'autre des parties y apportera affectiõ de bien-vueillance mutuelle, asseurees d'estre faictes ensemble heritiers de la grace de vie.

Dominique Catalusie.

Rodrigue Sarmiento.

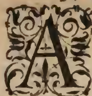
Toutes choses doyuent estre communes entre le mary & la femme.

Comme la societé de mariage s'entretient.

Du deuoir de la Femme enuers le Mary.

CHAP. 48.

Dons naturels des femmes.



MANA. La Nature ayãt honoré la femme de gracieux attrait des yeux, douceur de paroles, beauté de visage, & port modeste. luy a dõné de grãds moyẽs de gaigner la bõne grace & amitié de son mary, si elle est hõneste, & pudique: comme aussi elle peult bien deceuoir l'homme, en luy donnant du plaisir, si elle est meschãte: Ainsi que Olympias, femme du Roy Philippe, le sçeut bien cognoistre, ayãt entre ses mains la Thessalienne, qu'il aimoit tant, & que l'on disoit l'auoir charmé & ensorcellé. Mais la Royne la voyant tãt belle, & de si bonne grace, & comme sa parole sentoit bien sa femme de bonne maison, & bien apprise: Arriere (dit-elle) toute calomnie: car ie voy bien, que les charmes, dõt vous vsez, sont en vous mesmes. Et ne doutõs point, que la force soit moindre d'vne femme espousee & legitime, qui mettãt en elle-mesme toutes choses, son auoir, sa noblesse, ses charmes, voire tout le tissu de Venus, s'estudiera par douceur, bõne grace & vertu, d'acquerir l'amour de son mary. Sus donques voyons si nous pourrons donner à ce propos, quelque instruction à la femme, pour se contenir és limites de son deuoir enuers le mary.

La force grãde de la femme sur l'homme.

ARAM. Comme l'Eglise est subiecte à Iesus Christ (dit l'Escriture) aussi semblablement les femmes le doyuent estre à leurs marys en tout. Car le mary est le chef de la femme, ainsi que Christ est chef de l'Eglise.

Eph. 5.

ACHITOB. Les femmes doyuent estre modestes, sages, chastes, gardans la maison, aimãs leurs marys, & leur estãs subiectes. Mais cest à toy (Aser) à leur seruir maintenant de Pedagogue.

La féme doit estre subiecte à l'homme.

Tit. 2.

ASER. Quãd les Roys & les Princes honorẽt les Philosophes & gẽs de Lettres, il est certain qu'ils se font hõneur à eux-mesmes. Mais les Philosophes, qui font la court, & se rendent serfs des riches, ne les rendent pas honorez pour cela: & si ils se rendent eux-mesmes diffamez. Autant en pouuons nous dire des femmes. Car quand elles se submettent à leurs marys, elles en sont louees: mais si elles veulẽt estre maistresses, cela ne leur

est moins mal-seät,qu'à ceux qui s'y assubiectissent: ains & l'vn & l'autre y acquierent plus de honte que d'honneur. Et pourtant les femmes qui eslisent des marys effeminez,& prennent plaisir à leur commander,ressemblent à ceux qui aimẽt mieux guider les aueugles, que de suyure les sages & clair-voyans . Si dõques la femme aime, prise, & honore son mary , il me semble que tout deuoir honneste en reüscira au contentement & soulagement commun,& au bien,repos, & honneur de toute la famille: voire si elle l'aime comme soy mesme , le prise comme celuy duquel elle prend le tiltre d'honneur,& honore comme son plus prochain Seigneur. La femme sage doit estimer,que les mœurs de son mary sont les loix de sa vie,& lesquelles(si elles sont bonnes) elle doit totalement imiter. Que si elles sont mauuaises, elles les doit patiemment supporter. Car comme vn mirouër,pour estre bien doré & enrichy de pierres precieuses , ne sert de rien , s'il ne represente bien au vif la face de celuy qui se mire dedans:Aussi ne plaist point vne femme,pour auoir beaucoup de biens , si elle ne rend sa vie semblable, ses mœurs & conditions conformes à celles de son mary.Si le mirouër faict vn visage triste & morne à vn qui est ioyeux & gay , ou au contraire riant à vne personne faschee,il est faux,& ne vaut rien:Aussi vne femme est mauuaise & importune,qui faict de la renfrongnee,quãd son mary a enuie de se iouër à elle, ou bien de prendre quelque honneste recreation: ou à l'opposite qui veut rire & iouër alors qu'elle voit son mary en affaire & bien empesché. Car l'vn est signe qu'elle est fascheuse,& l'autre qu'elle mesprise les affections de son mary.Là où il faut, ainsi que disent les Geometriens, que les lignes & superficies ne se meuuent point par elles, mais au monuement des corps: Aussi que la femme n'ayt nulle propre & peculiere passion ou affection à elle, ains qu'elle participe aux ieux , aux affaires , aux pensemens, & aux ris de son mary.La Lune plus elle est eslongnee du Soleil, plus elle est claire, & plus elle se monstre : au contraire elle a moins de lumiere , & se cache tant plus qu'elle s'en approche : Ainsi en font les mauuaises femmes à l'endroit

C'est hõneur à la femme d'obeyr à son mary.

La fẽme doit aimer,priser, & honorer son mary.

La femme se doit cõformer aux mœurs de son mary.

N'auoir nul le propre passion.

Les mauuaises femmes sont comme la Lune.

de leurs marys, quãd elles ne les aiment presens. Car en leur absence on les verra les plus gayes & deliberees du monde, mais auec leurs marys & en la maison, elles ferõt des tristes & mornes. Or il ne faut point que la femme se confie ny en ses biens, ny en la noblesse de sa race, ny en sa beauté, mais en ce qui touche de plus pres au cœur de son mary: c'est à dire, en son entretien, en ses mœurs, & en sa conuersation, donnant ordre que toutes ces choses ne soient point dures, fascheuses, ny ennuyeuses par chacun iour à son mary, ains plaisantes, aggreables, & accordantes à ses conditions. Car la conuersation fascheuse d'vne femme, qui discorde tousiours, rẽd mesmes à la fin son honnesteté odieuse, comme sa trop grande chicheté faict hayr son espargne & bon mesnage. Tout ainsi qu'entre les Perses s'obseruoit ceste coustume militaire, que quand les ennemis leur venoient courir sus auec grands cris, ils les receuoient sans mot dire, & au cõtraire s'ils venoient les assaillir en silence, ils leur couroient sus auec grands cris à l'encontre: Aussi les femmes de bon entendement, quand elles voyent que leurs marys estans en cholere crient, elles se taisent: & au contraire, s'ils ne disent mot, en parlãt à eux, & les reconfortant, elles les appaisent & adoucissent. La femme sage aimant son mary comme elle doit, supporte bien quelquefois, & dissimule vn mauuais traictement, se fiant tant de sa constance & vertu, qu'en continuant en son deuoir, elle remettra son mary au sien: Et se doit gouuerner auec telle discretion, que les voisins ou autres familles ne soient aucunement abbreuuez de ses plaintes & doleances. Car en les descouurant, ou elle apprestera à rire & se mocquer aux autres, ou elle donnera occasion aux ennemis de son hõneur, de la solliciter à mal. Que si quelcun non ignorant les imperfections de son mary, prend ce pretexte de la veoir mal-traictee, pour l'induire à decliner de son deuoir, elle luy doit respõdre, à l'exemple du Roy Philippe, iniurié par les Grecs, qu'il traictoit humainement. Que me feroit donques mon mary, si ie cõmence à le hayr, & à luy faire tort? Si elle entend quelqu'vne de ses familieres, qui par ses propos tẽde à semer ou aug-

La fẽme cõtredisante se rend odieuse.

Cõme la femme se doit cõporter en la cholere du mary.

Supporter & dissimuler, et ne reueler le mauuais traictement du mary.

menter quelque differend domestie, elle pourra sagemét dire en soy-mesme, En quel estat aimeroit mieux me veoir celle, qui tasche de me rendre ialouze, que de me voir de despit faire mauuais mesnage auec mon mary, & abandonner ma maison, & le lict nuptial, dont peut estre elle voudroit bien prendre la place? Ainsi la femme, bien aduisee escoutera peu volontiers, & s'arrestera encores moins au paroles legeres, & promesses feintes de tels perturbateurs de paix domestique. Non plus aussi donnera-elle entree & nourriture aux vaines opiniōs & sottes apprehensions, qui coustumierement trauaillent les esprits de celles que la seule passion regit & gouuerne: mais mettant vne fin conuenable par raison à ses desirs, la confiance de la vertu de son mary causera l'entier repos de son ame, en luy ostant toute doubte & occasion de se plaindre. Or sur ce discours nous noterons comme en passant, que aduenāt quelque courroux entre les mariez, ils doyuent lors sur tout se garder de faire deux licts. Car par ce moyen leur fascherie en durera moins. Aussi ils doyuent fuyr toutes occasions de quereller au lict. Car, comme disoit la femme grosse preste d'accoucher, & ia sentant les douleurs de son trauail, à ceux qui la vouloient coucher dessus son lict: Commét est-ce que le lict pourroit guarir ce mal, veu que ç'a esté sur le lict qu'il m'est aduenu? Aussi les querelles, iniures, courroux & choleres, qui s'engendrent dedans le lict, il est mal-aisé de trouuer autre temps ny autre lieu, qui les puisse appaiser ny guarir. Mais continuans nostre matiere du deuoir de la femme, elle ne doit iamais permettre, que aucun entre en la maison de son mary, sans son exprés commandement ou licence. Car toute honneste femme doit craindre ce que l'on dit communément de la lubricité des femmes, s'efforçant tant qu'elle peult de faire mentir les mesdisans, qui ne sçauent autre chanson que de parler de l'incontinence d'icelles. Cesar disoit, qu'il falloit que la femme fust, non seulement nette de crime, mais aussi de soupçon: qui fut cause qu'il repudia la sienne. L'office d'vne hōneste femme estāt d'auoir la cure & surintēdāce des affaires domestiques, elle se doit cōtenir

Cōme il fault respondre à ceux qui veulent faire leur profit des dissensions de mesnage.

La femme ne se doit laisser maistriser par passion.

De ne faire deux licts & ne quereller au lict.

La femme ne doit de son authorité dōner entree à quel qu'vn en la maison.

Doit estre exempte de soupçon comme de crime.

N'aymer à courir, et d'estre veue.

en sa maison, sans [illegible]mer à courir, & ne se soucier des cõpagnies, sinõ entai[illegible]que son mary l'y desire. La plus grãde vertu de la femm[illegible], disoit Euboïde, est de n'estre cogneuë que de son m[illegible]ry. Et la louange d'icelle (disoit Argee) en vne bou[illegible] estrangere, n'est autre chose qu'vn blasme secret [illegible]mme doit estre modeste en accoustremens & orn[illegible], de son corps, & n'vser pas mesmes de si sumptueu[illegible]llemens, comme la loy ou coustume du pays le pe[illegible]ent: d'autant que les riches dorures & precieux vesten[illegible]s, ou la beauté corporelle ne rendent pas la femm[illegible]uable, comme sa modestie laquelle cõsiste en faic[illegible]cts, contenances & accoustremẽs. Cela est ornem[illegible]isoit le Philosophe Crates, qui orne: & cela orne la [illegible]ne, qui la rẽd plus honorable. Ce que ne sõt pas les io[illegible]x d'or, les esmeraudes, ny les pierres precieuses, ny [illegible] coustremẽs de pourpre: mais tout ce qui la faict estimer honneste, sage, humble & pudique. Les femmes, qui se parent curieusement, & enrichissent leur corps d'ornemens pompeux, rendẽt les hommes plus dissolus, & enclins à lubricité, mesmement quand elles font grands fenestrages à leurs tetins, & donnẽt licẽce à leurs yeux d'extrauaguer: Comme au contraire la femme sage, pour l'honnesteté de son maintien, & son humble & posé regard, compose tous ceux qui iettent les yeux sur elle, à continence & à chasteté: mais le tetin descouuert la poictrine desnuee, le poil frizé, les fards, parfums, & sur tout l'œil volage, & l'aspect lascif & impudique, sont les auãt coureurs d'adultere. Et qui ne m'en voudra croire, lise Tibulle, Properce, & Ouide, lesq̃ls sont de ceste opinion, approchante fort de ce que l'Esprit de Dieu cõmande en sa Parole. Or de telles fẽmes, dont il n'y a que trop entre nous, on peut biẽ dire qu'elles ont perdu toute hõte. Cõbien que le meilleur douaire, le meilleur heritage, & le plus precieux ioyau qu'vne fẽme puisse auoir, est d'estre honteuse. Et la forteresse & defense que Nature a dõné à vne femme, pour defendre sa reputation, sa chasteté, & son honneur, ç'a esté la hõte, de laquelle le iour qu'elle n'en tiendra conte, ie la donne à tout iamais pour perdue. Socrate auoit accoustumé de conseiller aux ieunes hom-

Estremodeste en accoustremens.

Le vray ornement de la femme.

Attraits à volupté.

Auant-coureurs d'adultere.

Il sied bien à la femme d'estre honteuse.

hommes qui se regardoient dedans des miroüers, s'ils e-
stoient laids de visage, de corriger leur laideur par la ver-
tu, en se rendans vertueux : & s'ils estoient beaux, & ne
souiller point leur beauté par vice. Aussi seroit-il biẽ, hõ- *Excellent v-*
neste, que la Dame mariee, quand elle tient son miroüer *sage du mi-*
en sa main, parlast ainsi en elle mesme, si elle est laide: *rouer.*
Que sera-ce donques de moy, si ie deuiens encores mes-
chante? Et si elle est belle, Que sera ce au pris, si ie de-
meure honneste & sage? Car si la laide est aimee pour sa
bonne grace, & pour ses hõnestes mœurs, ce luy est plus
d'hõneur, que si c'estoit pour beauté. Doit aussi la femme *La femme*
garder sur tout le silẽce, & ne parler que le moins qu'elle *doit garder*
peult, si ce n'est à son mary, ou de par son mary, tenant en *silence.*
secret les necessitez & affaires domestiques, sans les di-
uulguer dehors. Ce faisant, si mal, reproche, ou deshon-
neur vient à la maison par aucun de ceux qui y sont en-
trez, la coulpe sera au mary, & nõ à elle. La femme d'hon *La femme*
neur doit aussi auoir honte de proferer propos deshonne- *doit fuyr fal-*
stes, moqueries, & gaudisseries, & non moins de les es- *les propos &*
couter. Car si elle s'addonne vne fois à railler & dire sor- *les moque-*
nettes, ceux-là mesme qui ont ry du petit mot, se mocque- *ries.*
ront en apres de l'autheur d'iceluy: veu mesmement que
l'honneur des femmes est si delicat, que plusieurs choses
que les hommes auec liberté peuuent dire, & faire, à el-
les ne leur est permis seulement de les penser, & encores
moins d'en parler. Et partant les Dames qui veulent en-
tretenir leur grauité, doyuent non seulement taire les
choses illicites, mais aussi les necessaires, n'estans fort re
quises. Bref, la femme nee à la vertu, & qui veult effectuer
son deuoir enuers vn mary, luy doit complaire en toutes
choses honnestes, & les plus approchantes de ses com-
plexions, luy porter entiere amitié, l'estimer par dessus *Sommaire*
tous, estre patiente pour sçauoir dissimuler & endurer de *instruction du*
luy, prudente pour gouuerner sa maison, mesnagere pour *deuoir de la*
garder le bien, soigneuse à la nourriture de ses enfans, af- *femme.*
fable auec ses voisins, accomplie en faicts d'honneur, a-
mie d'honneste compagnie, & tresgrande ennemie des le-
geretez de ieunesse: employãt au surplus le plus du temps
qu'elle pourra desrober, aux affaires domestiques, à l'e-

La femme doit embrasser l'amour de la science. ſtude des dicts notables, & ſentences morales des ſages Anciens & gens de vertu. Et ne ſeroit que bien-ſeant & honorable d'ouyr vne femme, qui diroit à ſon mary, Mõ mary, tu es mon precepteur, mon regent, & mon maiſtre en Philoſophie, & en la cognoiſsãce de treſ-belles & treſ diuines ſciences. Car par telles honneſtes occupatiõs les femmes ſe retirent & deſtournent d'autres exercices indignes, où nous les voyons auiourd'huy tant promptes & enclines, qui ne leur apportent que ſcandale, comme ieux, dãſes, mommeries, aller à la chaſſe, tirer de l'harquebuze, & autres œuures fort mal-propres à leur ſexe. *Occupations que doyuent fuyr les femmes.* Que ſi au lieu de tout cela la femme embraſſe l'amour de la ſcience, autant que ſon eſprit & loiſir le requerront, & que ſon mary l'aura agreable, elle ne participera pas ſeulement aux fleurs ny aux chanſons: mais auſſi aux fruicts, que les Muſes produiſent & donnent à ceux qui aiment les Lettres & la Philoſophie. Ce qui aidera beaucoup à la faire viure heureuſement auec ſon mary. Or l'amitié eſtant touſiours la ſource de tout bon deuoir, meſmement entre les conioincts par mariage, & laquelle doit eſtre ſi grande du coſté de la femme, que le droict ciuil, & le droict des gens, veulent que la femme ſuyue le mary, ores qu'il n'euſt ny feu ny lieu, ou qu'il fuſt banny & vagabond, rememorons icy quelques notables exemples de grand amour és femmes vertueuſes enuers leurs maris, tant eux viuans, que apres leur mort, en ne les ayant voulu aucunement ſuruiure. *Combien l'amitié de la femme doit eſtre grande enuers ſon mary.* *Exemples de grand amour és femmes* *Hipſicratee.* La Royne Hipſicratee, femme du Roy Mithridate, me vient la premiere en la memoire: laquelle porta telle amitié à ſon mary, que pour l'amour de luy s'eſtant faict tondre, quoy qu'e ſe fuſt ieune & tres-belle, s'accouſtuma à porter les armes, & aller à cheual à la guerre auec luy. Et iceluy vaincu par Pompee, elle l'accompagna par toute l'Aſie en ſa fuyte, adouleiſſant par ce moyen l'ennuy qu'il auoit de ſa perte. *Triare.* Triare, femme de Lucie Vitelle, frere de l'Empereur Vitelle, voyant ſon mary en vne perilleuſe bataille, elle ſe meit entre les ſoldats pour l'accompagner, & luy aider en la mort & en la vie, combattant comme le plus vaillant de tous. *La femme d'Admete,* La femme du Roy Admete, voyant ſon mary fort malade,

& ayant ouy la responſe de l'Oracle, qui diſoit, qu'il ne pouuoit eſtre guary, ſi vn de ſes plus grāds amis ne mouroit pour luy, elle ſe tua. La femme de Fernand Gonçales, Prince d'Italie, le voyant priſonnier en danger de mort, elle le fut voir, & prenant ſon habit, elle demeura en ſa place, & ſon mary ſe ſauua veſtu des accouſtremēs d'icelle. Zenobie, Royne d'Armenie, voyant fuyr ſon mary Radamiſe, d'vne bataille par luy perduë, & ne le pouuāt ſuyure pour eſtre groſſe, le pria de la tuer. Ce qu'ayant penſé faire, elle tomba d'vn coup d'eſpee. Mais eſtant priſe des ennemis, elle fut ſi biē pēſee & guarie, que Tiridate Roy, qui auoit vaincu ſon mary, l'eſpouſa depuis, pour la grāde amitié qui eſtoit en elle. La Princeſſe Pāthee aima tāt ſon mary Abradate, qu'iceluy mort au camp de Cyre, elle ſe tua deſſus ſon corps. Artemiſie, Royne de Carie, pour l'amour grande qu'elle portoit à ſon mary, eſtant mort, elle beut toutes les cendres de ſon corps, luy voulant ſeruir de ſepulchre. Iulie femme de Pompee, ayant veu vne robbe de ſon mary enſanglantee, par ce qu'il auoit fait quelque ſacrifice, elle apprehenda qu'il auoit eſté tué, & mourut incontinent apres. Porcie femme de Brute, entendant la mort de ſon mary, voyant que ſes parens luy oſtoient tout moyen de ſe tuer, tira du feu des charbons tous ardens, les iettant dedans ſa bouche, qu'elle tint ſi eſtroictement fermee, qu'elle s'en eſtouffa. Sulpitie eſtant ſoigneuſement gardee par ſa mere Iulie, de peur qu'elle n'allaſt trouuer ſon mary Létule en Sicile, où il eſtoit bāny, habillee en eſclaue s'y en alla, ſe banniſſant elle meſme volontairement pour n'abandonner ſon mary. Octauie, ſœur d'Auguſte, & femme d'Antoine, nonobſtāt l'outrage que ſon mary luy faiſoit, la pōſtpoſāt à vne putain, beaucoup moins ieune & belle qu'elle, luy porta tant d'amitié, que quelque priere que luy feiſt ſon frere, elle ne voulut iamais abādonner la maiſon de ſon mary, ains elle nourriſt touſiours ſes enfans, qui eſtoient du premier mariage d'Antoine, cōme s'ils euſſent eſté ſiens, taſchant par tous moyēs reconcilier enſemble les deux Empereurs, diſant, que c'eſtoit choſe indigne, q̄ deux ſi puiſſās Princes, l'vn pour eſtre ſa ſœur mal-traictee, & l'autre pour eſtre

& celle de Gonçales. *Zenobie.* *Panthee* *Artemiſie.* *Iulie.* *Porcie.* *Sulpitie.* *Octauie.* *Dict notable & magnanime d'vne Princeſſe.*

ensorcellé d'vne meschante femme, se guerroyassent l'vn l'autre. Comme ceste vertueuse Princesse s'estoit acheminee iusques en Athenes, pésant s'embarquer là pour aller trouuer son mary, qui faisoit la guerre aux Parthes, & auquel elle menoit gens de guerre, argent, hardes, & autres munitions, il luy manda qu'elle ne passast outre, & qu'elle l'allast attendre à Rome. Ce qu'elle feit: & sans se mõstrer aucunement indignee cõtre luy, ne laissa de luy enuoyer tout ce que dessus. Et ce-pendant il se mocquoit d'elle, se donnant du bon temps auec Cleopatre, au veu & sçeu de tous: & depuis la traicta encore plus mal, comme la guerre fut commencee entre luy & Auguste. Car il enuoya à Rome faire cõmandement à Octauie, de sortir de sa maison. A quoy aussi tost elle obeit, n'abandonnant pas pourtant aucun des enfans de son mary, & pleurant & lamentant son mal-heur, qui l'auoit à ce cõduite, que l'on la tenoit pour l'vne des principales causes de la guerre ciuile.

Aria. Aria, femme de Cecinna, suyuit en vn petit bateau son mary prisonnier, pour auoir porté les armes contre l'Empereur Claude, iusques dedans Rome: où luy estant condamné à mourir, elle le voulut accompagner. Mais son gendre & sa fille l'en empeschoient. Ce que voyãt, se donna si grand coup de la teste contre la muraille, qu'elle tõba esuanouie. Puis reuenuë à soy, leur dist, Vous voyez que ne me sçauriez empescher de mourir cruellement, si me l'empeschez plus doucement. Eux estonnez & de l'acte, & de ses paroles, la laisserẽt faire. Lors s'en courãt où son mary estoit, se tuãt la premiere, luy dit genereusemẽt: Ie ne suis, Cecinna, marrie de ce qui est faict, mais biẽ de ce qu'il fault que ton cours soit parfaict.

Pauline. Seneque estant condãné par Nerõ à mourir, auec pouuoir d'eslire le gẽre de sa mort, il se feit ouurir les veines dedãs vn bain. Pauline sa femme s'en feit de son vouloir autant au mesme bain, meslant leur sang pour plus grande vnion & courõnemẽt de leur longue & parfaicte amitié. Dequoy Neron aduerty, cõmanda soudain qu'on luy resserrast les veines, la cõtraignãt par ce moyẽ viure encores quelque peu de temps en continuelle tristesse.

Hipparchie. Hipparchie, fort belle & riche, aima tant le Philosophe Crates, laid & pauure, que

malgré tous ses parens elle l'espousa, & le suyuit par toute la terre, pauurement vestue & nuds pieds, à la Cynique. Pisca voyant son mary diminuer tous les iours par vne grande & estrange maladie qu'il auoit, laquelle long téps il luy auoit celee, en fin l'ayant cogneue, sçachant qu'elle estoit intolerable & incurable, prenãt pitié du mal qu'édu roit celuy qu'elle aimoit plus que soy-mesme, d'vn cœur genereux luy conseilla d'appaiser par la mort ceste douleur, s'offrãt pour l'y inciter à luy tenir cõpagnie. A quoy s'estant le mary accordé, embrassez se precipiterẽt du haut d'vn rocher tous deux en la mer. La femme de Pandoëre, prise prisonniere du Roy de Perse, qui auoit vaincu & tué son mary il la voulut espouser. Mais elle se tua, disant ces mots Ia à Dieu ne plaise, que pour estre Royne, i'espouse iamais celuy qui a esté le meurtrier de mon cher mary Pandoëre. Camma, femme Grecque, du pays de Galatie, porta telle amour à son mary, mesme apres sa mort, que pour le venger d'vn grand Seigneur, nommé Synorix, qui pour l'espouser auoit faict mourir sondict mary, du commencement elle vsa de petits refus à l'endroit du poursuyuant & puis par laps de téps elle s'y cõsentit. Et venus au téple de Diane pour en solenniser le mariage, deuant l'autel elle respandit à la Deesse vn peu d'vn breuuage qu'elle auoit preparé dans vne couppe: puis en beut vne partie & bailla l'autre à boire à Synorix. Le breuuage estoit d'hydromel empoisonné. Et quand elle veit qu'il eust tout beu, alors iettant vn gemissement hault & clair, & faisant la reuerence à sa Deesse. Ie t'appelle à tesmoing, luy dist elle, q̃ ie n'ay suruescu Sinatus mon mary, pour autre intention, que pour voir ceste iournee, n'ayant eu ne bien ne plaisir en tout le temps que i'ay vescu depuis, que l'esperance de pouuoir vn iour faire la vengeance de sa mort: laquelle ayant maintenant faicte, ie m'en vois gayement & ioyeusement deuers mon mary. Mais toy le plus meschãt homme du monde (dist elle à Synorix) donne ordre maintenãt que tes amis & parés, au lieu de lict nuptial te preparent vne sepulture. Et finirent peu apres tous deux leurs iours. Macrine, femme de Torquate, aimoit tant son mary, & portoit tel dueil de son absence, qu'elle fut vn an

Pisca.

La femme de Pandoëre.

Camma.

Parole grave & faict magnanime d'vne femme.

Macrine.

durant, sans partir de sa maison, ny regarder à la fenestre, comme il estoit en l'expeditiō de quelque voyage. Nous lisons de plusieurs femmes Lacedemoniennes, qu'estans leurs maris condamnez à la mort pour coniuratiō faicte contre leur patrie, elles vindrent le soir vestuës de robbes noires en la prison, feignant leur vouloir dire le dernier Adieu : & changeant d'habit, & couurant leurs marys de leurs voiles, ils sortirent de la prison, laissant les femmes en leur lieu: lesquelles portans la peine d'autruy, furent inhumainement decapitees, & auec vne grande patiēce de leur costé. Les histoires sont infinies de l'amour grād des femmes enuers leurs maris. Et ne craindray point de dire, qu'en ceste perfection d'aimer, les hommes leur sont de beaucoup inferieurs. Dont nous concluons, qu'il leur est encores plus aisé de rēdre leurs deuoirs à l'ēdroit de leurs marys, lesquels, cōme nous auōs dit, si elles aimēt, prisēt, & honnorent, il n'y aura nulle doute, qu'elles ne soient la principale cause de toute paix & concorde en leur famille, & de la prosperité de leurs affaires domestiques, au repos & contentement de leur vie bien-heureuse, & à la loüange & honneur immortel de leur renommee.

Femmes Lacedemoniennes.

En amour les hommes sont inferieurs aux femmes.

Fin de la douziesme Iournee.

TREZIESME IOVRNEE.

Du deuoir du Chef de famille és autres parties de la maison, qui sont la Paternelle, la Seigneuriale, & le Possessoire. Chap. 49.

ASSER. Ce n'est point sans grande apparence de raison, que plusieurs Philosophes maintiennent la science Oeconomique, c'est à dire, l'art de bien regir vn mesnage, estre l'vne des principales parties de la Politique, qui est l'art de sçauoir gouuerner vne grande multitude d'hommes: & ce d'autant, qu'vne Ville ou Cité n'est autre cho-

L'Oeconomique est partie de la Politique.

se qu'vne assemblee de plusieurs mesnages & maisons ensemble, lesquelles il sera bien mal-aisé qu'vn homme seul puisse bien & iustemēt ordonner, s'il ne sçait mettre l'ordre necessaire à sa famille, la conduisant par droicte raison, & vraye prudence. Et d'auantage quand les familles seront bien gouuernees, il n'y a point de doubte, que la Republique n'aille bien: tout ainsi que nous voyōs, quād les membres chacun en particulier font leur deuoir, tout le corps de l'homme estre en santé. Or ayans veu en particulier de ce qui touche la premiere & principale partie de la Maison, & du deuoir mutuel du Mary & de la Femme, il me semble (mes Compagnons) que nous deuons commencer ceste Iournee à nous instruire, de ce que le Chef de famille doit garder & obseruer és autres parties de sa maison, par nous cy deuant mentionnees, comme les enfans, seruiteurs, & possessoire, veu que nous sommes enseignez de l'Apostre, que celuy qui n'a soin des siens, & principalement domestiques, a nié la foy, & est pire qu'vn infidele. *1. Tim. 5.* *Le Chef de famille doit auoir soin des siens.*

AMANA. Toute maison (dit Aristote) doit estre regie par le plus aagé, comme par vn Roy, lequel commande par nature à toutes les parties de sa Maison, & elles obeissent pour le bien & conseruation d'icelle. *Par nature & par droict, le commandement est au Chef sur la famille.*

ARAM. Chacū par droict (dit Homere) regit sa femme & ses enfans: & celuy est indigne d'en auoir, qui n'a assez de vertu & prudence pour les bien gouuerner. Or sus donques (Achitob) que nous apprenions de toy ce que concerne les parties de la Maison presentement alleguees.

ACHITOB. Anacharsis l'vn des Sages de Grece, disoit, Qu'il ne falloit pas appeller vne bonne maison, pour estre bien bastie, & de bonnes estoffes: mais que l'on deuoit iuger d'icelle par ce qui est dedans, & domestique, cōme sont les enfans, la femme, & les seruiteurs: ausquels estans sages & bien conditionnez, le pere de famille communiquant & faisant part de ce qu'il a, fust ce dedans le " fonds d'vne cauerne, ou soubs l'abry d'vne ramee, se peult ", dire habiter vne bonne & heureuse maison. Ce ne sera donques peu de bien & de felicité pour ceux qui sont appellez au gouuernement d'vne famille, que de la veoir *Quelle on doit dire la bonne Maison.*

" sage,& bien conditionnee en toutes ses parties. Mais cõme du Chef sourdent & se deriuent les nerfs, instrumens du sentiment & du mouuemẽt,& par iceux il enuoye l'esprit animal en toutes les parties du corps humain, sans lequel il ne pourroit exercer aucune faculté naturelle de sentir ny de mouuoir: Aussi, du pere de la famille, comme de leur Chef, les parties de la maison prennent ordinairement habitude de mœurs & de conditions: & principalement quand estant prudent & sage, il y employe soin, diligence, & industrie. Et partant doibt le bon Oeconome commencer le droit gouuernement de sa maison par soy-mesme: se faisant veoir aux siens, prudent, chaste, sobre, pacifique, & sur toutes choses aimant & craignant Dieu: rendant aussi abondamment tous les effects de son deuoir, enuers ceux qu'il a en charge. Car comme le courroux & menaces d'vn Chef de famille estonne ses enfans & seruiteurs: ainsi les bonnes œuures de luy leur donnent cœur de bien faire. Or d'autant qu'il y a diuersité de maisons, & que la difference d'icelle est volontiers prise des moyens & facultez humaines, abondantes aux vnes, & faisans faculté aux autres: nous nous proposerons icy, comme nous l'auons cy deuant entendu, vne maison mediocre, accomplie de ses parties, & comme l'on dit, ny pauure ny riche, dont toutefois les grandes & petites ne laisseront de tirer instruction pour leur gouuernement. Nous auons veu, que la Maison se diuise en quatre parties: la Coniugale, ja par nous traictee. Maintenant il nous fault veoir les autres trois, la Paternelle, la Seigneuriale, & le Possessoire. Et me semble, que le meilleur sera, que nous suyuions l'ordre le plus commun en la forme & progrez du mariage, & accomplissement de la maison, laquelle se compose premierement de biens & moyens humains, deuant & apres la consommation du mariage: puis, de seruiteurs & seruantes: & finalement elle est accomplie & parfaicte par les enfans que Dieu y enuoye. Le Possessoire donques est, ce que nous appellons biens meubles, immeubles, & par soy se mouuans. Laquelle partie de la maison, comme dit Aristote, appartient tellement à l'œconomie, qu'elle la doibt mesmes preceder, & la ser-

Excellente comparaison du Chef de l'homme auec le pere de famille.

Que c'est du Possessoire.

nir, à fin que les viures, & autres biens necessaires ne defaillent à la maison : en laquelle autrement (dit le mesme Philosophe) on ne sçauroit viure, ny bien viure. Car comme és arts determinez il est necessaire y auoir instrumens propres pour parfaire leur œuure : ainsi doibt-il aduenir en l'œconomie, où le bien est instrument seruant à la vie: & posseder biẽs, n'est autre chose qu'auoir multitude d'instrumens seruans à l'action, en laquelle consiste la vie. De tous ces biens nous pouuons faire deux genres principaux : ceux qui nous viennent de pere en fils & de succession, que nous appellons Patrimoine: & ceux qui procedent d'acquisition. Le deuoir du pere de famille est de conseruer aux siens, ce que ses predecesseurs luy ont laissé, pour en auoir le seul vsage comme eux, & en bien vser, comme fidele gardien & dispensateur des biens donnez de Dieu pour le secours & vtilité de ses creatures. Voire du iour qu'il a pris femme, & encores plus grand il se voit des enfans, il doit penser, n'estre plus seigneur de ses biens, ains seulement tuteur: & que s'il venoit à les dissiper ou perdre par negligence, qu'il ne seroit moins en coulpe que celuy qui les desroberoit. Puis il doibt par trauail, solicitude, & bõ mesnage augmenter son patrimoine, & acquerir des biens à sa famille, par voyes iustes & ciuiles, gardãt en tout le decẽt & l'hõneste. Apres dõques qu'il se sera premieremẽt acquité du deuoir sainct & Chrestié, qui doit preceder, & estre inseparablemẽt conioinct à toutes actions de la vie, comme nous en auons traicté ailleurs, & verrons encores cy apres, il pourra penser à ces deux especes d'acquerir, l'vne naturelle, l'autre artificielle. La naturelle consiste au pasture ou nourriture du bestail, au labourage, en la venerie & pescherie : auec laquelle on peult dire estre ioincte la proye honneste & conuenante à nature, si elle est exercee en guerres iustes & legitimes. Aussi y est referee la vente des biens de son creu, à fin que les choses vendues, desquelles nous abondons, nous puissions recouurer d'ailleurs les autres qui nous defaillent. L'artificielle gist és œuures, arts, mestiers, trafics & marchandises, qui s'exercent pour gain. Le but de laquelle partie acquisitiue doibt estre autant l'vtilité publique,

Le biẽ est instrument seruãt à la vie.

Deux gẽres de biens & le deuoir en iceux, du chef de famille.

Deux especes d'acquerir.

Le but où il faut referer tout art.

que la priuee. Et pourtant tout ce qui est fondé seulemẽt sur le profit domestic en ce second genre d'acquisition, est à fuyr & blasmer: Pource que au lieu que premierement il fut introduit par necessité, & pour accommoder les personnes en leur viure, c'est le tourner par astuce à autre fin, & l'appliquer au gain seulement d'vn particulier, à la foule & au detriment du prochain, pour le bien duquel l'homme ne doit moins trauailler, que pour le siẽ propre. Entre les ords & sales gains, le plus à blasmer & mal heureux est l'vsure, que les Hebrieux appellent morsure, laquelle non seulement ronge le debteur iusques aux os, mais aussi succe tout le sang & la mouëlle des os, engendrant mõnnoye de monnoye, contre nature & l'intention, pour laquelle la monnoye fut au commencement introduite, qui estoit à fin d'eschanger les choses malaisees à transporter, & entretenir la commodité du commerce pour l'vtilité publique. Auiourd'huy on ne voit trafic si commun, que celuy de l'vsure, combien qu'il soit du tout reprouué par les loix diuines & humaines. Et nous auons beau couurir sa turpitude par le nom d'interest, ou profit de deniers: cela est tousiours desplaisant à Dieu, qui a defendu toute sorte d'vsure, quelle qu'elle soit, & partant ne doit auoir aucun lieu entre gens bien viuans. Entre les anciens Grecs & Romains estoit vne loy, qui defendoit l'vsure plus haulte que d'vn denier pour cent par an, & l'appelloient vnciaire, & l'Vsurier qui tiroit plus grand proffit, estoit condamné à rendre le quadruple: estimant (dit Caton) l'Vsurier plus meschant & plus vilain, que le larron, qui n'estoit condamné qu'au double. Encores fut ceste loy depuis reduite entre les Romains à demy-denier pour cent, & peu apres l'vsure fut entierement interdite par la loy Genutia, pour les seditions ordinaires qui aduenoient du mespris des loix vsuraires. Surquoy nous auons à noter, que quelque moderation qu'on face des vsures, si elles sont permises tant soit peu, on montera bien tost iusques au plus haut poinct. Et partant nous auons à nous conformer à la Loy de Dieu, qui nous en oste toute licence si apertement, qu'on ne la peult reuoquer en doubte. Quand aux arts

L'vsure est le plus sordide gain.

Pourquoy la monnoye a esté introduite.

Toute sorte d'vsure est defendue de Dieu.

Loy notable de l'vsure.

L'vsurier plus meschãt que le larron.

On ne doit permettre aucune vsure.

Exod. 22.
Deut. 27.

Qui s'exercent pour gain, ores qu'il y en ait de bien viles & contemptibles, encores regardent-ils aucunement l'vtilité publique. Mais ceux esquels y a plus de prudence, ou vtilité non mediocre, comme Medecine, Architecture, & autres cognoissances des arts & sciences liberales, sont honnestes à ceux qui les exercent conuenablement selon leur estat. Or en toutes ces diuerses sortes d'acquerir, & autres innumerables, où les hommes ne sont que trop diligens, l'Agriculture est fort louable, & rien n'est plus abondāt, rien plus plaisant, rien plus digne de l'hōme libre, & rien plus selon nature. Nous noterons donques sur ceste partie de la Maison, dicte le Possessoire, que le deuoir du Pere de famille est d'entendre diligemment au mesnage, prenant le soin d'acquerir à sa famille ce qui luy fait besoin & est necessaire, & de luy conseruer ce qui desia luy est acquis, en bien vsant seulemēt de la possession. C'est ce qui est signifié par le mot Grec χρηματιστική, ou Mesnage, qui est autant à dire, que l'industrie d'acquerir le bien, & cōduite à le despendre proprement. Aussi certes celuy qui n'auroit soin du sien & de sa maison, il seroit aisément conduit à viure iniustemēt, « & prendre de l'autruy : comme la paresse de ne vouloir « rien faire, est le commencement & la source de toute in- « iustice. Ainsi en trauaillant d'estre profitable à vn chacun, le bon pere de famille doit auoir soin & de soy, & des siens. Venons maintenant à l'autre partie de la Maison, dite Seigneuriale, qui cōtient seruiteurs & seruātes. Si la prudēce & raison est tresnecessaire en toutes les parties d'œconomie, ses effects sont bien remarquables, & à desirer en ceste-cy dont nous voulōs traicter. Car la puissance & l'authorité sont d'elles-mesmes trop licēcieuses, qui ne les sçait domter par artifice, & se transportēt aisément en vne arrogance insupportable, si elles ne sont retenues du frein de la raison. Partant pource que nous viuons en vn pays franc & libre, & auquel le droit ancien absolu de mort & vie sur les serfs n'a aucun lieu, il fault premierement, que ceux à qui Dieu a faict ceste faueur d'exceller & preuenir les autres, soit en dons de la nature, soit en graces de l'ame, ou biens de fortune,

Louange de l'Agriculture

Qu'emporte le mot de Mesnage.

De la partie de la maison dite Seigneuriale.

Belles instructions du deuoir du maistre enuers ses seruiteurs.

ne mesprisent nullemét ceux qui semblent auoir esté oubliez & desnuez de toutes ces bônes parties. Puis le pere de famille côsiderera, qu'il ne seigneurie pas sur des esclaues, ains sur des persônes frâches. Ainsi, qu'il doit vser de leur seruice, sinon comme gratuit, au moins volontaire & libre, sans se porter enuers eux fieremét, lors qu'il s'en sert: ains plus tost les traicter doucement, côme creatures de Dieu, faictes à son image: voire le plus pauure estant creé à vne mesme fin principale, que le pl⁹ puissant & riche. Aristote accorde bié, que le seigneur n'est tenu garder aucun respect enuers son serf, entât qu'il est serf. Toutefois par ce que les serfs sont hommes, il est d'opinion, que l'on doit obseruer auec eux toutes les loix d'humanité. Que deuons nous dôques faire à l'endroit de ceux, qui s'assubiectissent librement à nous, & ausquels la charité Chrestienne nous vnit & conioinct, comme freres & heritiers de mesmes biens & promesses? Et neátmoins nous voyons des maistres se courroucer aigremét, crier, oultrager, & vser de violence & main-mise, auec peu, ou sans occasion, sur leurs seruiteurs, comme s'ils estoient creatures irraisonnables, les traictans pis beaucoup que leurs bestes brutes. Qu'il soit vray, il n'y a pas-vn d'eux, qui n'ait vn grand soin & follicitude que ses cheuaux soient bien nourris, bien pensez, harnachez & preparez, prenans garde au reste, qu'ils ne soiét foulez ny trauaillez par trop: mais quant à leurs seruiteurs, ils ne les espargnent ny soulagent aucunement, & ne conseillent en rien à leur repos. De ma part, i'estime tels maistres plus dignes d'estre attachez comme furieux, que de les admonester comme personnes compaignables. Ie desirerois donques ces deux poincts en tout seigneur de maison, qu'il se seruist de l'œuure & obeyssance de ceux qui luy sont inferieurs, auec toute clemence & doulceur, en les respectant selon qu'il iugera estre raisonnable: & ayant esgard à la bonne affection & merite de son seruiteur, plustost qu'au grand & vtile seruice qu'il tire de luy. L'autre poinct, que lors que le maistre préd la sueur & le seruice des siens, qu'il ne se monstre point mal plaisant, fascheux, ny difficile à contenter: ains plustost face pa-

Le pauure et le riche creez à vne mesme fin.

Côtre les maistres rigoureux.

Deux poincts à obseruer de tous bôs maistres.

roiſtre par tout vne gracieuſeté & courtoiſie humaine,ou pour le moins vne familiarité ſeuere,aſſaiſõnee d'vne allegre & ioyeuſe contenance: & tous ceux qui ſe monſtreront tels,oultre la gloire qu'ils acquerrōt d'eſtre eſtimez de tout le monde debonnaires, leurs domeſtiques les en cheriront plus,& reuereront comme leurs peres, ſans les craindre ny redoubter,comme l'on faict les tyrans inſupportables. D'auãtage comme ceſte aſſemblee du maiſtre & des ſeruiteurs tẽd,ainſi que toute autre ſocieté,à quelque bien,le maiſtre ayant eſgard à ce qui le touche, & ſa maiſon,& le ſeruiteur à l'eſperãce du profit & commodité:il fault dõner ordre, que ceux qui auront en toute ſollicitude parfaict leur deuoir,& rẽdu au reſte la fidelité & diligẽce requiſe à leur ſuperieur,ne ſoiẽt fraudez du prix loyer,ſalaire,& merite de leurs trauaux. Car ſi nous croyons, que deſrober autruy ſoit vne grãde meſchanceté,ne l'eſtimõs moindre de retenir les fruicts d'vne vie,& frauder les labeurs, perils, veilles, cures, & ſoins exceſſifs de nos ſeruiteurs,en ne les recompenſant pas. Nous noterõs doncques en ce qui cõcerne ceſte partie de la maiſon, dite Seigneuriale, que comme les anciẽs donnoient liberté à leurs eſclaues,pour en retirer ſans contraincte du ſeruice volõtaire,& ſe deliurer de la crainte & desfiance qu'ils auoiẽt touſiours de leurs eſclaues, tenãt ce prouerbe pour veritable, Autant d'ennemis que de ſerfs : ainſi nous deurions eſleuer & nourrir les mercenaires,qui nous ſeruẽt pour le iourd'huy en vne gratuite & liberale amitié, en les traictãt gracieuſement,les perſuadãs par raiſon,& les recompenſant liberalemẽt: qui les induira à nous biẽ ſeruir,honnorer & priſer, comme ſi noſtre bien & malheur eſtoit entieremẽt commun. Reſte à traicter de la derniere partie de la Maiſon,& qui fait ſa perfection, laquelle eſt nommee Paternelle & contient pere,mere, ou l'vn d'eux auec les enfans. L'Oeconome(dit Ariſtote)commande à la femme & aux enfans,aux deux comme libres,non toutefois en meſme maniere de commander, mais politiquement à la femme, & royalemẽt aux enfans. Et ce commãdemẽt ſur les enfans eſt appellé Royal, pource que l'engendrant commande par amitié, & par la prerogatiue de

Le but de l'aſſemblee œconimique.

Ne frauder ſes ſeruiteurs de loyer.

De la partie de la maiſon dite Paternelle.

Le mot de pere est tiltre Royal & Auguste. l'aage, qui est espece de commandement Royal. Parquoy Homere appelle bien Iupiter, pere des hommes & des Dieux, qui est le Roy de to⁹. Car le Roy doit exceller par nature, & estre de mesme genre, cõme il aduient au plus aagé enuers le ieune, & à l'engend. ãt enuers son enfant, duquel il doit auoir tel soin, qu'vn bon Roy de ses subiets. C'est en ceste partie de la Maison, que le pere de famille doit auoir plus soigneusement l'œil; pour ce que d'icelle depend principalement l'honneur & le repos de sa maison, & l'acquit de son deuoir enuers Dieu & sa patrie: assauoir en rendãt ses enfans honnestes & bien conditionnez. Et tout ainsi (dit Dion) que le desir & esguillõ de nature nous pousse à engendrer enfans: aussi les nourrir & entretenir liberalement, & les bien instruite, c'est vn franc tesmoignage de vray amour & charité. *En quoy gist le principal deuoir du chef de famille.* Le pere de famille satisfera dõques à son deuoir en ce qui touche ceste partie de la maison, par bonne nourriture de ses enfans, instruction, & exercitation à la vertu. Car les mœurs & conditions sont qualitez, qui s'impriment par
» long traict de temps, & les vertus s'acquierẽt par accou-
» stumãce, soin & diligence. Il nous faudra cy apres veoir plus amplement & particulierement de l'instruction de la ieunesse. Et pour le present nous nous contenterons de donner icy quelques preceptes generaux, dignes d'estre diligemmẽt obseruez par tout bõ Oeconome à l'endroit
» de ses enfans. Par ce que en vain celuy espere de moisson-
» ner (dit Platon) qui a esté negligent à semer: Ie dis qu'il
» fault auoir tres-grand soin, & employer tout labeur, à ce *L'enfance est la semence des Republiques.* que l'enfance & adolescence soit bien instituee, comme enuers la semence de la ville: de sorte que l'on doit prendre garde soigneusemẽt, mesmes en leurs paroles, gestes, ieux & autres actions, qu'il n'y ait rien qui les addonne à vice. Car autrement si on ne tient conte de ceste aage, l'on ne trauaillera pas moins en vain, en donnant aprés des bonnes Loix, que le Medecin baillant force medecines à vn malade, qui ne reigle aucunement sa vie. *Les dons de Nature se corrompent aysément.* Les dons meilleurs de la Nature, s'il ne sont bien cultiuez, deuiennẽt premierement mauuais, puis tresmeschãs. Et pourtant le pere de famille ne doit auoir soin plus

grand de chose quelconque, que de la nourriture de ses enfans: lesquels bien ou mal-nourris, toute la maison sera gouuernee de la mesme façon. Ceste premiere institution de la vie dés le premier aage s'appelle discipline, laquelle amene petit à petit l'esprit de l'enfant en l'amour de la vertu, & de celle vertu, par laquelle estant deuenu homme, il sçache commander & obeyr, & ne suyure que ce que la Loy commande, & dit estre bon. Les vices des « enfás sont les glaiues, qui trauersent les cœurs des peres, « dont le plus souuent ils sont eux-mesmes cause, par leur « negligence en la correction d'iceux, & trop de licence « qu'ils donnent à cest aage, qui a besoin de bride & frein, « mesmes d'esperons, pour estre domtee & appriuoisee, cõ- « me l'on en vse enuers les ieunes poullains. Et pourtãt dit Platon, qu'il n'est pas en nostre puissance de faire naistre nos enfans tels que nous voudrions bien: Mais qu'ils deuiennent bons, cela gist bié en nous. A quoy nous seruira d'vn seur moyen, leur empreindre au cœur dés leurs premiers ans vn amour, crainte & reuerence de nous. Car si ces choses ne conuiennent ensemble au cœur de l'enfant, il ne rendra iamais l'obeyssance deuë au pere. Pythagore disoit, que plus agreable estoit le pere prudét, que cholere: Aussi de tant que la prudence sert à engendrer amour, & bien-vueillance en ceux qui doyuent obeyr: la cholere rend odieux ceux qui commandent, & faict que leurs admonitiõs profitent peu. C'est pourquoy Aristote requiert au pere de famille la vertu morale parfaicte, disant que son office est simplemét d'Architecte, & que la raison est comme Architecture, par laquelle il cõduit & amene l'œuure œconomic à sa perfection. Aussi les Anciens trauailloient fort à instruire eux-mesmes leurs enfans, & à ne les esloigner gueres de leur presence pendant leur adolescéce: iugeans (& auec bonne raison) que le respect & amitié filiale estoient de bons esguillons à les poulser à l'estude de la vertu. Et n'y a point de doute, que si le pere sçauãt peult faire c'est office d'apprendre à son fils la sciéce & doctrine, qu'il ne la comprenne beaucoup mi[eux] que de nul autre. C'est pourquoy Marc Porcie Catõ voulut luy-mesme estre le precepteur de ses en-

Le Pere se doit faire aimer & craindre à ses enfans.

Que le Pere soit prudent, & non cholere.

Les Anciens instruisoient leurs enfans.

fans: laquelle institution fut tant valable, non tant pour estre Caton comme pour estre pere, qu'ils imiterent sa vertu. Iule Cesar ayãt adopté son nepueu Octauiã, le voulut instituer luy-mesme. Ce qui luy profita tellemẽt, que paruenu à l'Empire, il fut pour sa bõté appellé Auguste: Lequel aussi puis apres en fit autant à ses nepueus Lucius & Caius, qu'il auoit semblablemẽt pris à fils. Adã, Noé, Loth, Iacob, & tous nos Peres instruisirent eux-mesmes

Commandemẽt de Dieu aux peres d'instruire leurs enfans. leurs enfans: Et Dieu commanda au desert aux Israëlites, qu'ils enseignassent à leurs enfans la Loy par eux receuë de leurs peres. A ce propos disoit vn Ancien, que la plus grande paresse qui fust, estoit d'estre negligent enuers ses enfans, ne leur apprenant rien. Il se fault donques bien

Psal. 78.

Prou. 13. garder de les laisser gouuerner selon leur fantasie, attẽdu que la ieunesse est fort tendre pour resister aux vices, &

De n'espargner la verge à ses enfans. incapable à receuoir d'elle-mesme conseil. Et pource, Ne retire point la correction de l'enfant (dit le Sage:) Car en le frappant de la verge, tu deliureras son ame de l'enfer.

» Qui espargne la verge, il hayt son fils: mais qui l'aime, il
» le chastie de bonne heure. Comme vn cheual qu'on ne
» domte point, deuient fier: ainsi l'enfant auquel on laisse
» tout faire, deuient rebelle. Amignote ton enfant, & il te

Eccles. 30. donnera maint effroy: iouë toy auec luy, & il te faschera.
» Ne luy donne dõques point d'abandon en sa ieunesse, &
» ne dissimule point à ce qu'il faict inconsiderémẽt. Flechy
» luy le col, ba luy les costez, pendant qu'il est enfant: de peur qu'estãt endurcy, il ne te soit rebelle, & qu'il ne cause douleur à ton ame. Ie ne voudrois point toutefois, que les peres fussent trop aspres & trop durs à leurs enfans, sans excuser riẽ d'eux. Ains tout ainsi que les Medecins, meslans & destrempãs leurs drogues, qui sont ameres, auec quelque ius doux, ont trouué le moyẽ de faire passer

De n'estre moins doux que rigoureux à ses enfans. l'vtilité parmy le plaisir: aussi fault-il que les peres meslent l'aigreur de leurs reprehensions & corrections auec la felicité de clemence, & que tãtost ils laschent vn petit la bride aux appetits de leurs enfans, pourueu qu'ils ne s'esloignent trop de l'honneste: & tãtost aussi ils leur serrent le bouton, & leur tiennent la bride roide. en supportant doucement & patiemment les faultes commises par

ieunesse

ieunesse,& non de malice. Que s'ils ne peuuét faire qu'ils ne s'en courroucét, à tout le moins que leur cholere s'appaise incontinét. Car il vaut mieux qu'vn pere soit prōpt à se courroucer (combien que ce soit vne imperfection) pourueu qu'il s'appaise facilement, que tardif à entrer en cholere, & difficile aussi à pardonner. Que si vn pere est si seuere, qu'il ne vueille rien oublier, ne iamais se reconcilier, c'est vn grād signe, qu'il hayt ses enfans. Et lors il se rend indigne d'vn tant excellent & diuin nom, rēdant effects tout contraires à iceluy: veu que les peres & meres aiment ordinairement trop leurs enfans, & vsent vers eux plustost de trop grande douceur, que de iuste rigueur. O que le pere (dit Seneque, parlāt de celuy qui chasse sō enfant hors sa maison) coupe ses membres à grand regret, combien il fait de souspirs en les coupant, & combien il souhaite les remettre en leur place! Il faut d'auātage, que deuant toutes choses les peres se gardent bien de faire aucune faulte, ny d'omettre rien qui appartienne à leur deuoir, à fin qu'ils seruét de patrō de toute vertu à leurs enfans: & qu'eux regardans à leur vie, cōme dedans vn clair mirouer, s'abstiennent à leur exemple, de dire ou commettre chose qui soit honteuse: d'autant aussi q̄ tous ceux qui viuent mal, ne se laissent pas la hardiesse d'oser seulement reprendre leurs esclaues, tāt s'en fault qu'ils peussent frāchement tanser leurs enfans. Et, qui pis est, en viuant mal, ils leur seruent de maistres & cōseillers de mal faire. Car où les vieillards sont eshontez, il est bien force que les ieunes gens soient de tout poinct effrontez. Pourtant faut il tascher de faire tout ce que le deuoir requiert pour rendre les enfans sages & bien cōditiōnez. Ce que nous pouuons comprendre en peu de mots: à sçauoir en les bien nourrissant en leur enfance, & bien chastiant en l'adolescence. Lesquelles choses mesprisees des peres, c'est à bon droit que les fautes de leurs enfans leur doyuent estre pour la plus grande part imputees. Le sacrificateur Hely ne fut pas puny pour peché qu'il eust commis: mais pour auoir dissimulé les pechez de ses enfans. Nous lisons en l'Histoire des Heluetiens ou Suysses le iugement d'vn Tyran qui fut condamné à mort, & ordonné que l'execu-

Signe en vn pere qu'il hayt ses enfans.

Du grand amour des peres enuers leurs enfans.

La vie du pere doit estre vn mirouer de vertu à l'enfant.

Les fautes des enfans cōme elles sont à imputer aux peres.

1. Sam. 3.

Histoire notable.

tion s'en feroit par le pere, qui auoit fait ceste meschante nourriture, à fin qu'il prist fin par celuy qui luy auoit esté autheur de la vie, & que le pere fust aucunement puny de sa negligéce à l'édroit de son enfant. Ceux ausurplus qui ont plusieurs enfans, doyuent sur tout estre soigneux de les nourrir en amitié, & leur faire rédre l'vn à l'autre l'hõneur & le deuoir, auquel nature les oblige, chastians aigremét ceux qui y font quelque default. Les Ephores de Lacedemone condamnerent iadis vn notable citoyen en vne bien grosse amède, pour auoir entédu, qu'il souffroit que deux de ses enfans eussét querelle ensemble. Le meilleur moyen que ie trouue pour euiter vn si grand mal, est de les aimer & traicter tous egalement, & de les accoustumer à se porter honneur, respect & obeyssance selon les degrez de l'aage: leur ostant aussi toutes partialitez, sans leur permettre qu'ils ayent rié de particulier & diuisé les vns d'auec les autres, mais qu'en vn mesme cœur & volõté toutes choses leur soiét communes: A l'exemple de ce bon pere de famille Ælius Tuberon, lequel auoit seize enfans tous mariez, issus de luy, demeurans en mesme logis auec leurs enfans & seruiteurs, & viuans auec luy en toute paix & concorde. Pour la conclusion dõques de nostre present discours, nous apprendrons, Que le pere de famille doit commencer le gouuernemét de sa maison par soy-mesme, en se donnant aux siens pour patron de toute honnesteté & vertu. Qu'il ne doit mespriser le soin de pourueoir à sa famille, de biens & moyens necessaires pour l'entretenement d'icelle, pourueu qu'il n'outrepasse en rien les bornes du Bien-seant & Honneste, que le Deuoir luy a limitees. Qu'il doit aimer & traicter humainement ses seruiteurs, relaschant les menasses (comme il est dit en
" l'Escriture) sçachant que le Seigneur d'eux & le sié est és
" cieux, lequel n'a point d'esgard à l'apparence des personnes. Et pour le dernier poinct, que son deuoir est de nourrir ses enfans en instruction saincte, & remonstrance du Seigneur, sans les prouoquer à despit, à fin que Dieu en soit glorifié, & que luy pere s'en resiouysse en la presence de ses amis, & que en general sa patrie en perçoiue bien, profit, & vtilité.

D'aimer ses enfans egalement, & les faire rendre le deuoir des vns aux autres.

Exemple notable.

Quatre poincts necessaires à tout bon Oeconome.

Ephes. 6.

Du deuoir des Enfans enuers les Pere & Mere: & de la mutuelle amitié, qui doit estre entre freres, & du deuoir des seruiteurs enuers leurs maistres Chap. 50.



ACHITOB. Quelcun disant vn iour deuãt Theopompe, Roy de Sparte, que l'Estat de ceste ville se maintenoit ainsi florissant, pource que les Rois y sçauoiẽt bien « commander: Ce n'est pas tant pour ceste « cause (luy dit ce Prince) que pource que les citoyens y sçauent bien obeyr. Et à parler à la verité, bien obeyr, est vertu grande, & qui procede d'vne nature genereuse de soy-mesme, aidee de bonne nourriture, comme la vertu de bien commander. C'est pourquoy Aristote dit, estre necessaire, que l'obeyssant participe de vertu, aussi bien que celuy qui commande. Or puis que nous auons traicté du deuoir du Pere & Chef de famille, exerceant son office sur toutes les parties de sa maison: voyõs maintenãt du deuoir & de l'obeyssance requise en ses seruiteurs & enfans, & de la mutuelle & reciproque amitié, qui doit estre entre freres, desireux de conseruer & rẽdre bien-heureux le lien de societé Oeconomique.

Obeyr est vertu grãde.

Pol. 1.

ASER. Enfans (dit l'Escriture) obeyssez à peres & meres en toutes choses: Car cela est plaisant au Seigneur. Honore ton pere & ta mere (qui est le premier commandement en promesse) à fin qu'il te soit bien, & que tu sois de longue vie sur la terre.

Eph. 6.

Obeyssance commandee de Dieu aux enfans.

AMANA. Qui honore son pere, appaisera ses pechez, « s'abstiendra d'iceux, & aura ce qu'il desire tous les iours. Et qui honore sa mere, est comme celuy qui assemble des « thresors. Et vous seruiteurs, soyez subiets en toute crainte à voz Maistres, non seulement aux bons & humains, mais aussi aux rigoureux. Oyons donques Aram traicter « plus amplement ce qui nous est icy proposé.

Eccles. 3.

1. Pier. 2.

ARAM. La nature (dit Plutarque) & la Loy qui cõserue la nature, ont dõné le premier lieu de reuerence & d'honneur apres les Dieux, au pere & à la mere: & ne sçauroient les hõmes faire seruice, qui soit pl' agreable aux Dieux, q̃ de payer gracieusemẽt & affectueusemẽt aux pere & mere

Apres Dieu reuerence est deue au pere.

» qui les ont engẽdrez,& à ceux qui les ont nourris & esle-
» uez,les vsures des graces vieilles & nouuelles qu'ils leur
» ont prestees:cõme au cõtraire il n'y a point de plus certaĩ

Signe d'vn Atheïste.

signe d'vn Atheïste,que de les mettre à nõchaloir,ou cõ-
mettre quelque faulte à l'écõtre de son pere & de sa me-
re.Le pere est la vraye image du grãd Dieu souuerain,pe
re vniuersel de toutes choses,comme disoit Procle Acade
micié. Et du pere apres Dieu,l'ẽfant tiẽt la vie, & tout ce
qu'il peut auoir en ce mõde Et pourtãt est il defendu de
faire mal aux autres.Mais de ne se mõstrer pas à son pere
& à sa mere faisant & disant toutes choses,ie ne diray pas
dont ils ne soient pour prendre desplaisir,mais dont ils ne
soient pour receuoir du plaisir,on l'estime vne impieté &
vn sacrilege. Aussi vne des grãdes graces q̃ nous sçauriõs
rẽdre à ceux dõt nous sommes extraicts,est de ne les con-

De ne cõtrister point le pere.

trister point. Ce qui est impossible de faire, si Dieu con-
ducteur & chef de toute cognoissance,ne dispose l'entẽ-
dement à toutes belles choses Les fils de Sapiẽce sont l'E

Ecclesiast. 3.

glise des iustes,& la lignee d'iceux obeyssance & charité.
» Enfans,escoutez le iugemẽt du pere. Dieu veult que vous

Notables sentences de l'Escriture pour les enfans.

l'honoriez,& il a cõfermé l'authorité de la mere sur vo⁹.
Qui honore sõ pere,sera resiouy de ses enfans, & sera ex-
aucé au iour de son oraison. Qui honore son pere, sera de
longue vie:& quiconque escoute le Seigneur, soulagera

Exod. 20. Deut. 5. Ecclesi. 3.

sa mere. Qui craint Dieu seruira à son pere & à sa mere,
cõme à ses Seigneurs. Honore tõ pere & ta mere de faict
& de parole,à fin que benedictiõ viẽne sur toy de par les
» hõmes, & la benediction d'iceux demeure iusques en la
» fin. Car la benediction du pere asseure les maisons des en-
» fans,& la malediction de la mere desracine les fondemẽs.
» Subuiẽs à ton pere en sa vieillesse,& ne le fasche point en
» sa vie. Quand mesmes le sens luy faudroit,pardonne luy,
» & ne le mesprise auec ta force.Car le bõ traictement faict
» au pere,ne sera point oublié,ains te sera vn fort cõtre les
» pechez. Au iour de ta tribulatiõ te sera ramenteu,de sorte
» que tes pechez tournerõt à neãt,comme la glace qui fond
» au tẽps serein. O cõbien est à blasmer celuy qui abandon
» ne son pere,& celuy est maudit de Dieu,qui courrouce sa
mere. Par ces paroles sainctes, tirees des diuins Escrits,

nous voyõs cõme nous deuons aimer, honorer, reuerer & craindre nos peres & meres. Ce qui est compris soubs le premier cõmãdemẽt de la secõde Table, & seul en to' les dix articles du Decalogue, qui porte sõ loyer: cõbiẽ qu'il n'est deu aucũ loyer à celuy qui est obligé de faire quelque chose, mesmemẽt par obligatiõ si estroicte, q̃ toutes les loix diuines & humaines en sont pleines, & nous est abondamment enseignee par la Loy de nature: ainsi qu'il a esté diligẽmẽt obserué des plus infideles Ethniques & Payẽs. Entre les Lacedemoniẽs ceste coustume auoit lieu q̃ les ieunes se leuoiẽt de leurs sieges au deuãt des vieux. Dõt quelcun demandãt la cause à Telecrus. C'est (dit-il) à fin qu'en faisant cest hõneur à ceux qui ne leur appartient point, ils apprennent à en honorer d'auantage leurs peres & meres. L'arrogãce d'vn enfãt fut cause, q̃ l'vn des Ephores publia la Loy testamẽtaire, à ce qu'il fut deslors en auãt permis à chacun de faire heritier qu'il voudroit. Ce qui seruit bien à rẽdre les enfans obeyssans & seruiables aux pere & mere, & à les faire craindre de les offẽser. Entre les Romains, l'enfãt n'estoit receu à debattre la volonté du pere, mesme estant mort, par voye d'action, ains seulemẽt par voye de requeste, & parlant du pere defunct en toute humilité, hõneur, & reuerence, laissant le tout à la discretiõ & religion des Iuges. Ne debats cõtre tõ pere (disoit le Sage Pittaquë) voire eusses tu iuste cause en ta querelle. Et pourtãt le Lacedemoniẽ Telecrus respõdit bien à propos à vn qui se plaignoit à luy de ce q̃ son pere mesdisoit tousiours de luy: S'il n'en falloit mesdire, il ne le feroit pas. Le deuoir donques de l'enfant est de croire, que son pere a tousiours droict, & q̃ l'aage & l'experience luy apportẽt pl' de cognoissance du biẽ, que nõ pas aux plus ieunes. Philelphe dit, que cõbien qu'il nous soit du tout impossible de rẽdre cõdigne plaisir à nos pere & mere pour les obligatiõs dõt nous leur sommes attenus, no' leur deuõs toutefois faire du mieux que no' pouuõs, les traicter humainement & amiablement, ne nous esloigner point d'eux, les escouter quãd ils nous enseignẽt, estre obeyssans à leurs commandemens, ne contredire point à leurs deliberations ou volontez non plus que à celles de

Le cõmandemẽt de Dieu seul en promesse.

Pourquoy les ieunes portoient honneur aux vieux.

Loy pour retenir les enfans en leur deuoir.

Voye d'actiõ ostee aux enfans contre leurs peres.

Deuoir des enfãs enuers leurs peres.

Dieu, soit qu'il faille aller ou demourer, ou prendre quelque vacatiō cōforme à la volōté diuine: ne resister point à l'encontre d'eux, quand ils sont marris, & porter patiemmét & endurer, s'ils nous menassent ou chastiét. Que s'ils sont faschez contre nous, ores qu'il nous semble n'y auoir point d'occasion, il ne fault dormir de bō somne, que par toutes submissions honnestes nous ne les ayōs appaisez. L'humilité est par tout recommendable, mais singulierement à l'endroit des pere & mere. Et de tāt que nous nous abbaissons deuant eux, d'autant plus nous augmentōs de gloire & d'honneur deuant Dieu & les hommes. Cecy se pratique fort mal auiourd'huy: où le fils ne laisse pas seulement d'honorer son pere, ains il le des-honore, & a honte de luy: tant s'en fault qu'il l'aime, q̄ plustost il le hayt: qu'il le craigne, que au contraire il s'en mocque & le mesprise: au lieu de le seruir & luy obeyr, il s'esleue & bande contre luy. S'il est fasché, il tasche de le courroucer d'auātage. Bref on ne voit rien du deuoir de l'enfant enuers le pere. Que s'il s'en trouue quelque marque entre aucuns, elle est du tout effacee à l'édroit de la mere: comme si celuy qui nous a commandé d'honorer le pere, n'eust pas aussi tost dit, & la mere à laquelle certes nous ne sommes moins tenus & redeuables d'hōneur, de respect, & d'obeissance, qu'à nostre pere, tant à cause du commandement de Dieu, que pour les indicibles peines & trauaux qu'elle souffre à nous porter & mettre au monde, & nous y allaicter, esleuer & nourrir. Mais, helas! que dirons nous de ceux, qui despouillét leurs peres & meres de leurs biens, maisons & commoditez, & qui ne desirent rien plus que leur mort, pour en iouyr librement, voire qui bien souuét la leur pourchassent? O execrable impieté! Cela est indigne d'estre pensé entre nous, & le iugement de Dieu s'annonce assez de luy-mesme sur tels enfans mal-heureux. Desquels à fin que les faicts nous soient plus odieux, apprenons de Pittaque, que tels que nous aurōs esté enuers nos parens, tels seront nos enfans enuers nous. Mais craignons encores plus de prouoquer par nostre default nos peres tellement à courroux, qu'en lieu de nous benir, ils viennent à nous maudire. Car (comme dit Platon) il

Combiē l'humilité est recommēdable.

L'on ne doit moins de respect à la mere qu'au pere.

Combien la malediction du pere est à craindre.

n'y a priere que Dieu plus volõtiers exauce, que celle du pere enuers ses enfans. Et pourtant on doit sur tout prendre garde aux maledictiõs & benedictiõs, q̃ les peres dõnẽt aux enfãs. Qui estoit cause (ainsi que l'Escriture nous enseigne) que les enfans estoiẽt anciennemẽt si ialoux les vns des autres, à qui emporteroit la benediction du pere, craignãt plus sa malediction q̃ la mort. Le ieune Torquatus estãt chassé de la maison de son pere, se tua de regret. Et pour autre exẽple des anciẽs, de l'amour qu'ils rẽdoiẽt à leurs peres, celuy d'Antigone, le second fils de Demetrie, est tresremarquable. Car cõme son pere ayãt esté pris prisonnier, luy eust enuoyé dire par vn de ses familiers, qu'il n'adioustast point de foy, ny ne feist aucun cõte de chose qu'il luy escriuist, si d'auenture il estoit forcé de ce faire par Seleucus, qui le tenoit prisonnier, & q̃ pour cela il ne luy rẽdist aucunes des villes qu'il tenoit: Au contraire Antigone escriuit à Seleucus, qu'il luy cederoit toutes les terres qu'il auoit en son obeyssance, & se mettroit soymesme en ostage, s'il vouloit deliurer son pere. Nous ne deuons icy taire le rare exẽple de pieté filiale, que to⁹ les peintres du mõde ont pris pour embellir leur sciẽce, c'est à sçauoir de la fille, qui allaictoit son pere cõdãné à mourir de l'anciẽne peine ordinaire de famine, qui ne souffre iamais l'hõme sain passer le septiesme iour: le geolier ayant espié cest acte de pieté, en aduertit les Magistrats, & le fait estãt rapporté au peuple, la fille obtint la grace pour la vie du pere. Au surplus, puis qu'en toutes choses nous deuõs essayer d'obeyr & cõplaire à nos peres & meres, il est certain qu'il n'y aura actiõ, ny grace, ou dispositiõ nostre, qui leur puisse estre plus agreable, ny qui leur donne plus de contentemẽt, que de veoir vne bien-vueillãce & vne amitié asseuree & certaine entre les freres. Ce qui se peut facilemẽt cognoistre par ces signes cõtraires. Car veu que les peres & meres se courroucẽt, quãd leurs enfans outragent vn seruiteur qu'ils aiment, & veu que les bonnes vieilles gens de cordiale affection, sont marris que l'on ne fait cas ou d'vn chien, ou d'vn cheual, qui sera nay en leur maison, & se faschẽt quãd ils voyent que leurs enfãs se moquẽt ou mesprisent les ieux, les recits, &

Genes. 27.

Exemple de grand amour d'vn enfant.

Autre de l'amour d'vne fille enuers son pere.

L'amitié des freres est vne des choses la plus agreable au pere.

autres choses qu'ils ont autrefois estimees: seroit-il vray semblable, qu'ils peussent porter patiemment, de veoir que leurs enfans, aimez par dessus tout, s'entrehayssent, qu'ils querellent tousiours l'vn l'autre, qu'ils mesdisent l'vn de l'autre, qu'en toutes entreprises & actiõs ils soiét tousiours appointez contraires, & taschent à s'entresupplanter l'vn l'autre? Ie croy qu'il n'y a homme qui le voulust dire. Donques au contraire nous pouuons iuger, que les freres qui s'entr'aiment & s'entrecherissent l'vn l'autre, qui reioingnent en vn lien de mesmes volontez, estudes, & affections, ce que la Nature auoit desioinct & separé de corps, & qui ont tous deuis, exercices, ieux & esbats communs entre eux: certainement ils donnent à leur pere & mere vn doux & heureux contentement en leur vieillesse d'vne si grande amitié fraternelle. Car iamais pere (dit Plutarque) n'aima tant les lettres, ny l'honneur, ny l'argent, comme il aime ses enfans. Et pourtant ne voyét-ils pas auec tant de plaisir leurs enfans ny bien disans, ny opulents, ny colloquez en grãds offices & dignitez, comme ils font s'entr'aimans. A ce propos on raconte, que Apollonide, mere du Roy Eumene, & de trois autres ses freres, se reputoit bien-heureuse (comme elle disoit) & rendoit graces aux Dieux, non pour ses richesses, ny pour sa Principauté, mais pource qu'elle voyoit ses trois enfans puisnez seruir de garde-corps à leur frere aisné, & luy viuant librement & en toute asseurance, au milieu d'eux, ayãs les espees aux costez, & les iauelines en leurs mains: Comme au cõtraire le Roy Xerxes, ayãt apperceu que son fils Ochus dressoit embusche à ses freres pour les faire mourir, en mourut de desplaisir. Et pourtãt disoit Euripide, que les guerres sont bien griefues entre les freres: mais plus qu'à nuls autres sont elles onereuses aux peres & meres: de tant mesmes, que celuy qui hayt son frere, & ne le peult veoir de bon œil, il est force qu'il en soit courroucé contre celuy qui l'a engendré, & celle qui l'a enfanté. Comme aussi les bons enfans, qui s'entr'aiment les vns les autres pour l'amour de leurs peres & meres, s'en sentent d'auantage esguillonnez à les aimer & honorer, disans & pensans tousiours en

De l'amitié paternelle.

Apollonide.

Xerxes.

Effects pernicieux de la haine des freres.

eux-mesmes, qu'ils sont pour beaucoup de causes bien obligez à eux, mais principalemenr pour le regard de leurs freres, cõme estant le plus precieux, & le plus doux & gracieux heritage qu'ils puissent heriter d'eux : Ainsi que Homere nous l'a voulu enseigner, quand il introduit Telemachus contant entre ses calamitez, que Iupiter auoit terminé en luy seul la race de son pere, sans luy donner aucun frere. Ne doubtons donques point, que ce ne soit vne demonstratiõ certaine aux pere & mere de les aimer, quand on aime ses freres: Ce qui sert aussi d'exemple & d'enseignement aux enfans de s'entr'aimer les vns les autres auant que nulle autre chose. Ainsi chassons de tout poinct la haine de nos freres, cõme reprouuee deuant Dieu, qui surtout nous recommande la concorde, & qui est mauuaise nourrice de la vieillesse des peres & meres, & pire encores de la ieunesse des enfans. Et puis-que nous sommes sur ce propos de l'amitié fraternelle, chose tant precieuse & excellente, & à laquelle on a si peu d'esgard auiourd'huy, il me semble que no' y deuons insister d'auantage, & donner quelques preceptes & exemples des Anciens, pour nous y confermer de plus en plus.

L'amitié du pere ioincte à celle du frere.

Premierement la Nature a faict naistre dés nostre natiuité quant-&-nous le principe & l'occasion de ceste amitié, ostant au iugement toute precedence pour faire aimer. Et pourtanr il nous fault bien garder de rechercher trop exactement les faultes & imperfections les vns des autres, ains les couurir & supporter, comme estans de nostre propre sang: sçachans qu'il n'y a vie d'aucun, qui se « puisse trouuer syncere & nette de tout vice : & ainsi que « nous ferons beaucoup mieux d'endurer les imperfe- « ctions domestiques & de nos freres, que d'experimenter « celles des estrangers. Vn frere qui faict la guerre à son frere (dit Plutarque) & qui cherche d'acquerir vn amy estranger, me semble ne faire autre chose, que volontairement se coupet vn mẽbre de sa propre chair, tenant à luy, pour y en appliquer & attacher vn pis d'vn autre corps. Nous noterons aussi, qu'il n'y a rien qui conserue plus l'amitié des freres, que d'auoir de mesmes & communs a-

En la naissance est le principe de l'amitié fraternelle.

Contre les freres qui font des amis estrangers & particuliers.

mis. Car les familiaritez, cõuersations, & frequentations separees, destournent & diuertissent les vns d'auec les autres, pource qu'ils se font cognoistre de diuerses natures
„ & se delecter & prendre plaisir en choses contraires. Il y
„ a plus. Car quãd l'amy est commun, comme l'estain sou-
„ de & reioinct le cuyure qui est cassé, en touchãt aux deux
„ extremitez des pieces rõpues, pource qu'il s'accorde au-
„ tant auec l'vne cõme auec l'autre: Aussi vn tel amy sert de
„ cõfirmer, entretenir, augmenter, & resouder la mutuelle
„ amitié & bien vueillance, quãd quelquefois pour occa-

Toute inimitié cause mille passions.

sions legeres elle est comme en branle de se rompre. Ce qui est de tant plus à craindre, qu'il est certain, que toute inimitié engendre au dedans de nos ames mille passions
„ qui nous tourmentẽt, mais plus que toutes, celle que l'on
„ a auec son frere, comme la plus prodigieuse & contre na-
„ ture. Et ainsi que les corps, qui ont vne fois esté ioincts ensemble, si la colle ou ligature vient à se lascher, ils se peuuẽt biẽ derechef reioindre & recoller ensemble: mais depuis qu'vn corps naturel viẽt à se rõpre ou deschirer, il est mal aisé de trouuer souldure, qui le puisse bien reünir: Aussi les amitiez mutuelles, que nous contractons de gré à gré auec ceux qui ne nous appartiennent de paren-

L'inimitié des freres est sur toutes dãgereuses.

té & proximité, si d'auenture elles viennent quelquefois à se separer, facilement elles se pourront reprendre: mais quand les freres sont vne fois esloignez & descheus de l'amitié qui est selon nature necessaire & conioincte entre eux, difficilemẽt se reconciliẽt-ils ensemble. Que s'ils le font, c'est tousiours auec quelque desfiance & soupçõ. Il est bien vray, qu'il est impossible que les affaires n'apportent au temps, auquel nous viuons, souuent occasion de dissensions & debats entre les freres, nommémẽt pour les biens & successiõs, comme ce mot de Partage, chacun

Comme on se doit gouuerner en partages.

voulant auoir le sien, emporte auec soy diuision. Mais c'est aussi là où il fault laisser les affaires se combattre tous seuls, sans y adiouster aucune passiõ d'opiniastreté, d'auarice, ny de cholere, comme vn hameçon, qui les ac-
„ croche & attache à debattre: Ains fault que, comme en
„ vne balance, ils regardẽt par ensemble, de quel costé pan-
„ chera le droict & l'equité: & le plus tost qu'il leur sera

possible, qu'ils remettent le iugement de leurs differends « soubs l'arbitrage de quelques bons personnages. Et se « doit plustost le bon frere esiouyr & glorifier d'auoir gai- « gné & surpassé son frere en gracieuseté, courtoisie, volõ- « taire cession, & en tout bõ deuoir enuers luy, que non pas « en quelque auantage par dessus luy au partage de quel- « ques biens. Considerons maintenãt aucuns exemples no- « tables des Anciens, de grande amitié fraternelle. Quand nous aurions recerché toutes les Histoires, nous ne sçaurions trouuer acte plus memorable, plus digne d'estre representé auiourd'huy, & qui merite plus d'estre suyuy, nommément des grands querellans pour leurs possessiõs, & apannages, que ce qui aduint entre les enfans de Darius, Monarque des Perses. Ariamenes aisné, & Xerxes puisné, ayans grand differend ensemble pour la successiõ de l'Empire, l'aisné alleguoit sa primogeniture, le puisné, qu'il estoit fils de Atossa, fille du grand Cyrus, & nay depuis que son pere auoit esté couronné Roy, cõme plus prochain heritier du Royaume, mort Cambyses. Chacun d'eux auoit de grandes ligues, & plusieurs Seigneurs Persiens partialisez pour ce faict. Mais Ariamenes descendit de la Medie, non point en armes pour faire la guerre, comme il en auoit de grands moyens, ains tout simplement auec son train ordinaire, comme pour poursuyure son droict en Iustice. Xerxes auant la venuë de son frere faisoit en Perse toutes choses qui appartenoiẽt à vn Roy. Mais quand son frere fut arriué, volontairement il s'osta le Diademe & chapeau Royal, & alla au deuant de luy, l'embrassa, & du depuis luy enuoya des presens, auec cõmandement à ceux qui les luy portoient, de luy dire Xerxes ton frere t'honnore maintenant de ces presens icy. Mais si par la sentence & iugement des Princes & Seigneurs de Perse il est declaré Roy, il veult que tu sois la seconde personne de Perse apres luy. Ariamenes feit ceste responce: Ie reçoy de bon cœur les presens de mon frere, « & pense que le Royaume des Perses m'appartienne. Mais « quant à mes freres, ie leur garderay l'hõneur qui leur est « deu apres moy, & à Xerxes le premier de tous. Or apres « que de leur commun consentement Artabanus leur oncle

Exemples d'amitié fraternelle.

Ariamenes.

Xerxes.

euſt decidé de leur differéd, adiugeāt le Royaume à Xerxes, Ariamenes incontinent ſe leuant de ſon ſiege, alla faire hommage à ſon frere, & la prenāt par la main droiɛte, le mena ſeoir dedans le ſiege Royal: & de là en auant fut touſiours le plus grand aupres de luy, & ſe monſtra ſi bien affectionné en ſon endroit, que en la bataille nauale de Salamine il mourut en cōbattant vaillamment pour ſon ſeruice. Antiochus, ſurnommé le Sacre, faiſant la guerre à ſon frere aiſné, pour ſa part au Royaume de Macedone, encores en ſon ambition monſtra il, que n'eſtoit pas du tout eſtaincte en luy l'amitié fraternelle. Car au plus fort de leur guerre, Seleucus ſon frere ayant perdu la bataille auec grande perte des ſiens, & luy tenu pour mort vn long temps, pource qu'on n'auoit aucunes nouuelles de luy, Antiochus meit bas la robbe de pourpre, & ſe veſtit de noir & fermāt ſon Palais Royal, mena vn treſ grand dueil de frere. Mais apres eſtant aduerty comme il eſtoit ſein & ſauf, & qu'il remettoit ſus vne autre armee, ſortant de ſon logis en public, il alla ſacrifier aux Dieux en action de graces, & commanda aux villes qui eſtoient ſoubs luy, de faire ſemblablemēt ſacrifices, & porter chapeaux de fleurs en ſigne de reſiouyſſāce publique. Athenodorus Grec, ayant vn frere plus vieil que luy, nommé Zenō, lequel conuaincu de quelque crime, auoit faict perte de tous ſes biens, qui furent confiſquez, remeit de rechef en partage tout ſon patrimoine auec luy, & luy en bailla la iuſte moictié. Pittaque interrogué du Roy de Lydie, s'il auoit des biens: Ouy (dit-il) deux fois plus que ie ne voudrois, eſtant mō frere mort, duquel i'ay herité. L'amour de la Perſienne fut treſ grande, dont Plutarque faict mentiō: Laquelle interroguee pourquoy elle aimoit mieux ſauuer la vie à ſon frere qu'à ſon fils: Pource (dit-elle) que ie puis bien auoir d'autres enfans, mais d'autres freres non, mes pere & mere eſtans morts. Par plus forte raiſon nous deuōs poſtpoſer tous autres amis & familiers à nos freres. Car il s'en peult acquerir pluſieurs, & d'autres, ſi ceux-là nous faillent: mais de recouurer vn meſme frere, il n'eſt pas poſſible, non plus qu'vne main couppee, ou vn œil arraché. Agrippa gēdre de l'Empereur Auguſte

Antiochus.

Athenodorus.

Pittaque.

Amour grāde d'vne Perſienne enuers ſon frere.

Agrippa.

souloit dire, qu'il estoit grādement redeuable à ceste sentence de Saluste. Les petites choses par concorde & amitié croissent, mais par discorde elles perissent: Pource qu'elle auoit esté cause de tout son bien, en s'estant efforcé de viure en paix & amitié auec son frere & vn chacun. C'est ce que Scilurus, laissant quatre vingts enfans masles, leur voulut enseigner, & comme ils se tiendroiēt inuincibles, par estre bien ioincts & vnis ensemble, leur presentant à chacun d'eux vn faisceau de iauelots pour le rompre. Ce que n'ayans peu faire, il les rompit deuant eux l'vn apres l'autre. I'estendrois d'auātage ce discours, d'exemples de l'amitié des freres, qui a tant reluy és siecles passez, n'estoit qu'il nous fault encores icy, suyuant ce qui nous a esté proposé, dire quelque chose du deuoir des seruiteurs enuers leurs maistres: lequel nous comprendrons briefuement en quatre poincts generaux. Le premier est, qu'ils se doyuent tenir prests & prompts à mettre en execution les volontez & commandemens de leurs maistres, & faire diligemment leurs negoces & affaires, sans estre paresseux, tardifs & negligens, & sans iamais monstrer faire chose à regret. Le second poinct, qu'ils leur soient feaux, en ne les trompant ny fraudant d'aucune chose, & ne disant rien deuāt eux pour les flatter: & puis en detracter en leur absence. Le troisiesme, qu'ils cherchent le profit & vtilité de leurs maistres, plus que la leur propre, se donnans de garde, qu'il ne leur aduienne mal, perte, ny ennuy: Et si quelqu'vn leur en pourchasse, qu'ils en embrassent diligemment la defense, iusques au hazard de leur vie, s'il en est besoin. Le dernier poinct, que les bons seruiteurs ont à obseruer, est d'estre taciturnes en deux manieres: la premiere, en ne contredisant point aux commandemens de leurs maistres, ores que quelquefois ils pensent cognoistre mieux ce qui est de faire, que ceux qui leur commandent: la seconde, en ne reuelant point aux autres, & ne semant hors la maison les secrets de leurs maistres. Brief, nous ne leur sçaurions donner meilleure instruction, que celle de sainct Paul, disant, Vous seruiteurs, obeyssez à vos maistres tēporels en tout ce qu'ils vous ordonneront: & ne les ser-

Belle sentence de la concorde des freres.

Scilurus.

Du deuoir des seruiteurs.

Coloss. 3. Eph. 6.

Sentences de l'Escriture pour les seruiteurs. uez point à l'œil, ou en apparence seulement, cõme pour plaire aux hommes, mais en toute integrité & simplicité de courage, & sous la crainte de Dieu. Toutes choses que vous ferez, faictes les de bon cœur, comme si vous
» les faisiez au Seigneur, non aux hommes. Et en ce faisant
» croyez que Dieu vous donnera pour guerdon son herita-
» ge. Car seruans vos maistres, vous seruez l'Eternel. Et
» ailleurs il les exhorte de rechef d'estre subiects à leurs
Tit.2. maistres, leur complaisant en toutes choses, contredisans,
» ne soustrayans rien, mais monstrans toute bõne loyauté,
» à fin qu'ils ornent en toutes choses la doctrine de Dieu
Exemples de grãde amour de seruiteurs enuers leurs maistres. nostre Sauueur. Or pour exemples à tous seruiteurs desireux d'effectuer leur deuoir enuers leurs maistres, nous en proposerons deux, l'vn ancien, l'autre moderne, qui tesmoignent assez vne affection plus filiale que seruile. Antoine vaincu par Auguste, & desesperé de son salut, somma de promesse Eros son seruiteur, duquel il se fioit, & qui luy auoit long temps auparauant donné la foy, qu'il l'occiroit, quand il en seroit requis par luy. Mais le seruiteur desgainant son espee, & l'estendãt comme pour le frapper, il destourna son visage de l'autre costé, & se la fourra à soy-mesme tout au trauers du corps. Maurice Duc de Saxe estant en Hõgrie contre le Turc, & se pourmenant hors du camp seul auec vn seruiteur, il fut chargé de quelques Turcs, & son cheual tué, fut renuersé par terre: mais le seruiteur se ietta sur luy, & le couurãt & parant de son corps, soustint & empescha les ennemis, iusques à ce que quelques cheualiers vindrent qui sauuerẽt le Prince, & l'autre mourut peu apres nauré de toutes parts. Mettans donques fin à nostre present discours, apprenons, que sçauoir bien obeyr, & rendre hõneur & seruice à ceux qui tiennent le degré de peres, seigneurs & maistres par dessus nous, est vne vertu grande & loüable, & digne de toute bonne & gentille nature: Comme aussi d'aimer nos freres d'vn amour indissoluble, en se portant respect les vns aux autres, les ieunes hõnorans les vieux, & les vieux rendãs tous les deuoirs de syncere amitié aux plus ieunes. Ne craignons moins la malediction, repetee
Deut.21. tant de fois par l'Escriture, sur les enfans rebelles & des-

obeïssans à peres & meres, que faisoient les Anciens la Loy, qui les condãnoit à estre lapidez, quand ils ne vouloient obeyr à la voix du pere & de la mere, ny les ouyr, quand ils les destruisoient: mais redoutons encores plus la punition qui en demeurera eternelle, là où il y aura pleur & grincement de dents.

De la Nourriture, & de l'Instruction des Enfans. Chapitre 51.

ARAM. Lors que nous auõs traicté du deuoir du pere de famille enuers ses enfans, nous auons dit, que le principal but, auquel il doit tendre, est de les rendre honnestes & bien conditionnez: Et ce, en les faisant bien instruire & nourrir en la cognoissance & exercice de la vertu. Or estant le principal fondement de la vie bien-heureuse, que la bonne instructiõ prise de ieunesse: Et si l'enfance (cõme dit Platon) est bien nourrie, l'institutiõ du reste de la vie ne pourra estre que bonne, nous deuons, ce me semble (mes Compagnõs) reprendre ceste matiere, & la poursuyure & traicter plus amplement: à fin de stimuler & induire les peres, & tous ceux qui ont authorité sur les pl⁹ ieunes, à estre soigneux & diligẽs de cultiuer ceste semée puerile, qui est la source & la racine de toute prosperité publiq̃ & particuliere. " *Le principal fondement de la vie bien-heureuse.*

ACHITOB. Nous ne deuons (dit Platon) auoir soin plus grand de chose quelconque, que de bien faire instituer les enfans. Car si ayans esté bien nourris, ils deuiennent hommes moderez, aisément ils discerneront tout ce qui est bon: & les bons esprits ayans trouué vne nourriture semblable, vont tousiours de mieux en mieux. *Du soin que il fault prẽdre de l'institution de la ieunesse.*

ASER. Le commencemẽt, le milieu, & la fin d'vne vie " heureuse (dit Plutarque) gist en la bonne nourriture & sa" ge institution. Mais c'est à toy (Amana) à nous enseigner " sur ceste tant excellente matiere.

AMANA. Comme on ne sçauroit moissonner le bon bled, qui n'a semé de bonne semence, ny cueillir de bon fruict és arbres, si on a eu soin de les biẽ cultiuer au com- *Excellente cõparaison.*

mencemẽt, & apres auoir esté entez de bõs greffes: Aussi la corruption de la nature humaine, de soy plus encline au mal qu'au bien, empesche que la vertu ne puisse prendre pied & racine en l'ame des hommes, s'ils ne sont bien & diligemment instruicts, incitez & esguillonnez à ce
" qui est honneste & decent, dés leur premiere ieunesse. Et
" tresmiserable certes est la Republique, en laquelle ceste culture de l'enfance est mesprisee. Car c'est de ceste source, que procedent les rebellions, seditions, meurtres publics, contemnemens des Loix & Edicts des Princes, pilleries, concussions, heresies, & Atheïsmes. Et pourtant de tout temps il n'y a rien eu plus recommandé entre les Anciens, que l institution de la ieunesse, que Platon appelle discipline, laquelle mene les enfans à ceste raison, de ne suyure que ce que la Loy commande & dit estre bon.

Source des corruptions és Republiques.

La Monarchie des Perses, la Republique des Lacedemoniens, & depuis celle des Romains, auoient certaines loix, qui contraignoient les peres de faire instruire leurs enfans, ne leur estant pas permis de les laisser perdre & corrompre au detriment du public. Et entre autres loix, il y en auoit vne qui s'appelloit Falcidie, par laquelle il estoit ordonné, que pour le premier delict on remonstrast à l'enfant: pour le second, qu'il fust chastié: & pour le tiers, pendu, & le pere banny: comme si par default d'auoir bien nourry & instruict son fils, il eust participé au delict. Nous auons ouy cy deuant plusieurs tesmoignages du soin & peine, que les hommes illustres prenoient d'instruire eux mesmes leurs enfans. Trajan Empereur, & depuis luy Adrian, faisoient nourrir aux lettres, à la vertu, & aux armes, cinq mille enfans nobles des Romains, de leur fisque. Nos anciens Roys cognoissans cõbien estoit necessaire ceste institution de la ieunesse, fonderent iadis, & feirent construire tant de beaux Colleges que nous voyons és Vniuersitez de France: mesmes les Monasteres furent fondez en partie à ceste fin. Mais aujourd'huy quel soin prenons nous d'imiter les Anciens en ceste sollicitude de bien faire nourrir les enfans en l'estude des sciences & bonnes disciplines? N'auons nous pas bien grande occasiõ de dire auec le Philosophe Crates,

Notables exemples des Anciens.

Du peu de soin que l'on a aujourd'huy de l'institution des enfans.

tes, qu'il feroit tref-neceffaire de monter au plus eminẽt lieu de ceRoyaume, & crier à haulte voix, O hommes, où vous precipitez-vous, qui prenez toute la peine que vo' pouuez, pour amaffer des biens & threfors periffables, & ce-pendãt ne faictes cõte de vos enfans, les laiffant croupir & vieillir en ignorãce, qui les perd & de corps & d'ame, à la confufion & ruïne de noftre patrie? Car mefme il eft bien certain que la bonne nature mal-nourrie deuient tref-pernicieufe, & que les efprits & cœurs des hommes mal inftituez deuiennent tref-mefchans. Pẽfez-vous (dit Platon) que les execrables mefchancetez, & vices enormes, procedent pluftoft d'vne nature lafche, que d'vne genereufe corrompuë par mauuaife nourriture? Par-ainfi la bonne nature bien cultiuee paruiendra au fommet de vertu, mais fi elle eft mal, ce ne fera que vice. Or voyons donques comme les Anciens nous ont donné de belles inftructions fur cefte matiere. Le mefme Platon a eu tant de foin, & a recherché fi exactement la bonne nourriture des enfans, comme la chofe plus pretieufe & neceffaire qui foit en la vie de l'homme, qu'il les eft allé prẽdre dés le vẽtre de la mere, voire deuant qu'ils fuffent engẽdrez. Premierement il commãde, que le mary & la femme, lors qu'ils defirent auoir des enfans, fe gardent bien de s'enyurer, ou d'entrer au lict en cholere & pertroublez: pourautant que cela eft bien fouuent caufe des vices des enfans. Puis il veult, que les femmesgroffes fe pourmenent, ne viuent trop delicatemenr & petitement: Qu'elles ayẽt l'efprit en repos & tranquillité, & maintes autres chofes qu'il allegue à ce propos: difant auffi, que les enfans au ventre de la mere prennent du bien & du mal, comme les fruicts de la terre. Apres qu'ils font n'ays, il commande foigneufemenr la nourrirure d'iceux. Nous n'infifterons icy beaucoup fur plufieurs poincts à y obferuer, nommément fur l'election des nourrices, chofes que peu de gens ignorent: mefmemẽt que le vray & naturel office de toute mere, s'il n'y a grand & legitime empefchement, eft de nourrir de fa mammelle ce qu'elle a produit fur la terre. Mais pourfuyuons le dire de Platon. Il commãde que les nourrices portent pourmener fouuent les enfans iufques

Mauuaife nourriture corrompt la bonne nature.

De l'excellẽte nourriture des enfans requife par Platon 6. & 7.

De l'enfant nouueau nay.

à l'aage de trois ans: ce mouuoir là leur estât grandemét profitable. Il defend de les laisser gueres pleurer, pour ce que cela leur engendre vne habitude de tristesse. Depuis trois ans iusques à six, il veult qu'on les fouette & chastie moderémét, s'ils font quelque faulte: & sur tout il defed, qu'on les accoustume dés lors à delices, ny aussi à trop seuere reigle, disant, que les delices sont cause de les rendre difficiles, mal-plaisans, choleres, & legers à s'esmouuoir, & la seuerité, durs, cruels, abiects, pusillanimes tresloürds & sots, & haineux du genre humain. A l'aage de six ans, il veult qu'on les separe d'auec les filles & qu'ils commencent à apprédre à monter à cheual, tirer de l'arc, s'aider de toutes sortes d'armes, tant de la gauche q̃ de la main droicte: & faire tous autres exercices de peine moderee, pour les fortifier & accoustumer au trauail, & q̃ leurs ieux soiet cela mesme: defendant tres expressémét d'en châger tous les iours de nouueaux, côme cest aage y est propre, disant n'y auoir rien plus pernicieux que d'accoustumer la ieunesse à mespriser l'antiquité Mais sur tout il cômande de nourrir les enfans de ceste façon, que tout ce qu'ils ferôt, ils ne le facent point contraincts, mais côme en iouant, à fin de pouuoir cognoistre leur nature: & que l'on ne les batte point sans grande discretion, n'estant bien-seant de faire apprendre par seruitude & contrainte à vn homme libre les disciplines liberales: aussi que iamais science acquise par force, ne demeura stable. Il veut aussi qu'ils s'adonnent à la Musique, tant pour chanter des hymnes a la loüange de Dieu, en le loüant & magnifiant, & esperât de luy toute bonne fortune, que pour recreer leurs esprits. Il blasme fort en eux la paresse & le trop dormir, disant, que le profond sommeil n'est bon ny au corps, ny à l'ame, ny ne profite à celuy qui a enuie de faire quelque chose de bon: parce que ce-pendant que l'on d'ort, on ne faict rien, non plus que si on ne viuoit point. Pourtant quiconque desirera de viure & de sçauoir, qu'il veille le plus qu'il pourra, ayant toutefois esgard à la santé: laquelle se contéte de peu, quâd on y est vne fois accoustumé. Puis pour ce que l'enfant (comme il dit) est plus mal-traictable que nulle beste sauuage, il veult q̃ l'on ne le laisse iamais sans

De l'aage de trois ans.

Du sixiesme an.

Fin louable de la Musique.

Côtre le trop dormir.

maistre, lesquels il commande estre choisis sages & vertueux. La consideration (dit-il) n'est pasmoins necessaire, de regarder quels precepteurs vous auez, que quels vos pere & mere. Car comme les enfans rapportent presque l'esprit de leurs maieurs, ainsi les vices des precepteurs coulent en leurs disciples. Que ceux donques soiét choisis, qui par leurs faicts nous donnét cognoissance de leur vertu, & non pas qui causent & disent seulemét force belles paroles estudiees d'icelle. A dix ans ce diuin Philosophe veult que les enfans apprennent les Lettres iusques à quinze. Mais parce qu'il nous fault apprédre langues diuerses de la nostre, il est bon de commencer de meilleure heure, & finir vn peu plus tard. Et me semble qu'il seroit bien profitable à la ieunesse, de comméecr au susdit aage de six ans à luy mõstrer la perfection de sa langue maternelle, en la bié lisant, prononçãt, & escriuãt. Puis à huict ans luy enseigner les Rudimens de la langue Latine, & la luy faire poursuyure iusques à ce qu'elle luy soit familiere, aurãt ou peu moins que la maternelle. A quatorze ans, le mesme Platon veult que les enfans apprennét l Arithmetique, disãt, qu'elle est tres-necessaire à l'hõme de guerre & au Philosophe: Puis la Geometrie, & la partie de l'Astronomie, qui est necessaire à la Cosmographie, laquelle aussi il veult qu'on apprenne. Il cõmande aussi que la ieunesse s'addõne à la chasse, pour estre icelle cõme vn simulachre de la guerre, & vn exercice qui réd les hõmes propres à supporter tout labeur & trauail. Ceste institutiõ de ieunesse est certes digne du diuin esprit de Platon : & celuy seroit bien malheureux, & de nature peruerse & corrõpuë, qui estant ainsi diligément institué, ne deuiédroit vertueux & hõme de bié. Il met fort peu de difference en la nourriture & institutiõ des filles d'auec celle des masles, ne priuãt pas les femmes des administrations & charges publiques, excepté qu'il veult qu'on les employe és choses où il faudra moins de labeur, & qu'elles ne cõmécét à entrer aux affaires publiques plustost qu'é l'aage de quarãte ans, disant pour ses raisons, qu'il s'est maintefois trouué des femmes plus excelletes que tous les hommes de leur pays, & qu'il s'en trouue tous les iours : & que

Du soin à eslire les precepteurs.

Du dixiesme an.

Du quatorziesme an.

De la chasse.

De la nourriture des filles.

puis qu'elles ont vne ame comme nous, & vn esprit aussi vif, & bien souuent plus: dequoy nous est tesmoin, que celles qui se sont entieremẽt addonnees à quelque chose que ce soit, n'ont esté inferieurs, ains ont plustost surpassé plusieurs hommes. Que ce seroit donques grande follie aux hommes, puis que Dieu les a creez hõme & femme auec mesme esprit, se couppet par maniere de dire la moictié de leurs forces, en ne s'aidant que d'vne partie d'eux. Or combien que ces raisons soient de grande cõsideration, si est ce pourtant, que les hõmes & les femmes, tant par la police diuine que humaine, ont leurs offices distincts. Il est bien vray, que ie n'approuue pas l'opinion de plusieurs, qui disent les femmes ne deuoir rien sçauoir que filer & couldre, approchãs fort du dire de cest Empereur, qui vouloit que la fẽme n'eust pas plus d'esprit qu'il luy en falloit pour discerner la chemise d'auec le pourpoinct de son mary. Telles opinions sont propres aux ignorans, & de ceruelle ombrageuse. Et ne peult estre que bien-seant & profitable à la femme, de sçauoir rendre raison de la fin de son estre, tant par la cognoissance des diuins escrits que des preceptes de biẽ viure, que nous auõs des Anciẽs. Ce qui doit estre enseigné aux filles par les peres & meres. à fin que par l'amour de la vertu, elles soiẽt retirees de toute autre amour folle, & renduës desireuses de toute honnesteté & pudicité: Aussi que deuenuës meres en bõ & sainct mariage, elles sont biẽ souuent la principale cause de la bõne conduite des enfans. Mesme l'Histoire nous en raconte plusieurs, qui leur ont seruy de Pedagogues en tres-belles sciences. Areté enseigna la Philosophie à Aristippe son fils. Zenobie Royne des Palmyriens, tres-docte en lettres Grecques, Ægyptiennes & Latines, les enseigna à ses deux fils, & a escrit vn Epitome d'histoires Orientales. Cornelie apprit à ses deux fils les Gracches, l'eloquence Latine. Mais poursuyuons nostre propos de l'instruction generale des enfans. Aristote me semble nous y seruir d'vn bon Docteur & Pedagogue, disant, qu'il y a deux aages, esquels est necessaire diuiser l'institution des disciplines que nous voudrons faire apprẽdre à nos enfans: à sçauoir depuis les sept ans iusques,

Contre ceux qui veulent que leurs fẽmes ne sçachent rien.

Exemples de femmes tres-doctes.

De l'institution de la ieunesse selon Aristote.

au quatorziesme, qu'il appelle aage de puberté, & de rechef depuis cest aage iusques au vingt & vniesme an. Il dit, qu'en ordonnant l'institution de la ieunesse, il fault regarderà deux poincts: l'vn en quoy il fault instituer les enfans: l'autre, comment ils doyuent estre instituez. Car tous n'estiment pas mesmes choses deuoir estre apprises par la ieunesse, & n'est pas decidé ny resolu, à quelle fin conuiéne dresser l'institutiõ, si à l'vtilité, ou aux mœurs, ou à l'intelligence & contemplation: & ce par la varieté des hommes, qui mettét leur fin en choses diuerses. Mais quoy que soit, comme nous auons quelquefois dit, il nous fault rapporter toutes les estudes à glorifier Dieu, & seruir á nos prochains en bien viuãt selon les charges & vocations où nous pouuons estre appellez. Nous auõs aussi veu la diuision des sciences & arts, & parlé des plus necessaires à la vie heureuse. Aristote donques suyuant la coustume vsitee en Grece, ordonne quatre choses à enseigner aux enfans, la Grammaire, la Gymnastique, la Musique, & la Peinture, pour certaines vtilitez duisantes à la vie humaine. La Grammaire est l'entree à toutes sciéces, par laquelle nous apprenons à parler correctement, à bié lire & escrire. Ce qui est necessaire en tous les estats de la vie, soit publique ou priuee, en paix ou en guerre, en repos ou en negoce, àla marchandise, à la conduite du mesnage, à acquerir sçauoir, à continuer & perpetuer la memoire humaine. Bref, comme la nature est cause de nostre viure, la cognoissance des Lettres, que nous apprend la Grammaire, cause en nous le sçauoir bien viure. C'est pourquoy Charondas Legislateur, comme escrit Diodore Sicilien, prefera la Grammaire à toutes autres sciences, comme la plus necessaire à la vie humaine: ordonnant que tous les enfans de sa ville apprissent les Lettres aux despens de la Republique, laquelle entretiendroit des maistres publiques, pour enseigner autant les pauures que les riches: Loy certes qui se deuroit auiourd'huy pratiquer en toutes les villes de ce Royaume, pour resister à ceste pernicieuse hydre d'Ignorance, que les plus riches maintiennent, ne faisans conte de sçauoir, à la foulle & oppression des pauures, qui seroient bien-aises d'auoir le

Arist. Polit. 8.

La fin de toutes estudes.

De la Grammaire.

Loy notable pour l'institution commune de la ieunesse.

De la Gymnastique. moyen de se faire instruire. La Gymnastique estoit l'art, que les Anciens disoient seruir à la santé & à la force, dressant les corps des enfans par exercices honnestes, & moderez, comme escrimer, tirer de l'arc, ietter la pierre, picquer cheuaux, lutter, courir, saulter, nager, & autres: Lesquels Aristote est d'aduis d'estre mõstrez moderémẽt aux enfans iusques à quatorze ans, par exercices legers, & sans labeur cõtraincts, à fin de n'empescher leur croissance. Et la puberté passee, apres qu'ils auront employé trois ans aux autres disciplines morales: & poursuyuans leurs estudes és sciences plus haultes iusques au vingt & vniesme an, lors que on les puisse exercer aux labeurs du corps plus aspres. *De la Musique.* La Musique leur doit aussi estre monstree, pour soulas d'esprit, & recreation apres le trauail: *De la Peinture.* Et la Peinture, pour mieux cõsiderer la beauté des corps, & entendre la symmetrie de toutes choses: à fin qu'en les vendant ou achetant. l'on soit plus aduisé: Que l'on sçache pourtraire bastimens publiques & priuez, representer pays, villes & chasteaux, leurs haulteurs, largeurs, lõgueurs, pour la guerre: animaux de toutes sortes, & leurs parties, herbes, arbres, racines, fueilles, fleurs, fruicts, pour la Medecine, & cognoissance des Simples. Or en ceste institutiõ des enfans, Aristote a regardé à ce qui estoit conuenable & le plus approchant de la forme de l'heureuse Republique par luy establie, & selon ce qui estoit necessaire pour la conseruer & maintenir. Maintenant appliquõs à nostre vsage ce que nous pouuõs auoir appris, tant de luy, que de tous les Anciens, pour disposer les adolescens à estre gens de bien & vertueux: laissant aux peres la liberté de choisir les Arts & sciẽces, esquelles ils auront volonté de faire instruire leurs enfans, regardant à quoy la nature les rendra plus propres. *Quatre preceptes à obseruer pour l'institution de la ieunesse.* Nous garderons donques vn bon moyen en l'institution de la ieunesse, obseruant ces quatre preceptes, instruction, admonition, promesse, loüanges & menaces. Nous comprendrons toute l'instruction soubs six preceptes. *De la premiere instruction.* Le premier sera de monstrer aux enfans, que ils doyuent adorer Dieu, & l'honorer principalement, & deuant toutes choses, & rapporter à la gloire de son nom toutes leurs intentions &

actions. Que c'est luy qui a tout creé, & le conserue : qui ne permet qu'aucũ mal demeure impuny, & que le bienfaict ne soit remuneré, donnant aux bõs felicité eternelle, & aux mauuais peine & supplice perdurable. Qu'ils sçachent, que sans sa grace & faueur ils ne pourroient riẽ faire, non pas seulement viure vn moment : Et pourtãt qu'il le fault incessamment inuoquer, & deuant tout œuure, & se donner de garde de l'offenser, en mesprisant ses Commandemens, lesquels à ceste occasion il leur fault diligẽment apprendre. La seconde instruction que ie trouue la plus necessaire à la ieunesse, est de luy enseigner à ne se glorifier point aux biens terriens & mondains, apprenãt aux enfans à les mespriser plustost, & trãsporter l'amour du corps & des biens charnels, qu'il desire à l'amour de l'ame & des biẽs eternels qui luy sont propres. Qu'ils ne facent conte de la beauté du corps, lequel ayant en soy l'ame enclose, souillee de vice & peché, n'est autre chose qu'vn precieux & superbe sepulchre, soubs lequel est vne charongne puante & toute pourrie. Qu'ils ne mettent point leur espoir aux richesses, mais qu'ils se confient & se croyent riches & bien-heureux, pourueu qu'ils soient sages, doctes & vertueux. Ainsi donques, que ce pendant que leur entendement est en vigueur, & qu'ils ont le temps, ils doyuent mettre tous leurs efforts pour acquerir ce qui leur sera profitable en leur vieillesse: c'est à sçauoir science & vertu qui leur apportera honneur, salut, louange, heur repos & tranquillité en leur vie, & finalement les guidera en la vie eternelle, pour estre faicts coheritiers du Royaume des cieux auec Iesus Christ. Tiercement, on leur doibt enseigner à euiter & fuyr tout ce qu'ils voyent nuire aux autres, apprenans à estre sages par leurs dangers & perils. Or ce qui gaste les autres, & porte dommage, sont inobedience, menterie, orgueil, infidelité, mauuaistié, ieux hazardeux, puterie, yurongnerie, prodigalité, oisiueté, & meschante compagnie: Contre la contagion desquels vices, on ne leur sçauroit donner meilleur preseruatif, que d'engrauer en leurs cœurs la modestie, par la reigle & mesure de laquelle ils peuuent estre aisément dressez aux mœurs & actions de

La seconde instruction.

La troisiesme instruction.

De educat. liberorum. vertu. C'est pourquoy Plutarque dit tres-elegamment, qu'il fault plustost vuider la folle opinion& presomptiõ que les ieunes gens prennent ordinairement d'eux-mesmes, qu'il ne faut l'air, dõt sont enflez les outres & peaux de chéures, quand on y veult mettre dedãs quelque chose de bon: autrement estans pleins du vent d'oultrecuidãce, ils ne reçoiuent rien de toute la bonne doctrine que l'õ y cuide verser. *La quatriesme.* Pour le quatriesme precepte de leur instruction, nous mettrons ces quatre choses, qui leur sont de tres-grande consequence pour bien viure: Qu'ils ne soiẽt delicats ny superflus en chose quelcõque: Qu'ils tiénent leur langue, & ne soient legers en paroles, & n'en proferent iamais de sales & deshonnestes, ains soient gracieux & affables à parler à tout le monde, & saluer volõtiers vn chacun, & cedent volontairement és choses où la verité n'est point offensee: Qu'ils maistrisent leur cholere, en retranchant tout ce qu'ils pourront d'impatience, qui est vne vertu singuliere: Puis, qu'ils ayent leurs mains nettes, y ayãt eu plusieurs grands personnages, qui pour s'estre laissez aller à prendre argent iniustement, ont respandu tout l'honneur qu'ils auoient amassé au demourant de leur vie. *La cinquiesme.* Quintement, on leur doit mettre & proposer deuant les yeux les exemples des gens de bien & des meschans, par la lecture & intelligence de l'Histoire & comme ceux qui ont esté vertueux, ont esté remunerez d'vn bõ loyer, & les vicieux d'vn mauuais, & malheureuse fin. C'est pourquoy nous lisons que les vieillards Romains chantoiẽt és festins deuãt la ieunesse les actes genereux, de leurs ancestres. *La sixiesme.* Pour le sixiesme & dernier precepte, nous dirons qu'il est besoin d'executer les ieunes enfans à labeur & fatigation, à fin qu'ils ne s'addonnent point à oisiueté, & qu'ils ne tresbuchẽt en quelque volupté deshonneste. Nous auons veu des exercices & ieux qui leur sont propres, selon l'opiniõ des Anciens. Nous sçauons assez les choisir auiourd'huy, selon ce qui est le plus conuenable à la Noblesse. Or pour parler sommairement des trois autres preceptes generaux par nous donnez pour l'institution de la ieunesse: *De l'admonition.* l'admonitiõ luy est tresnecessaire. Car encores qu'elle soit biẽ nee & bien instruite, el-

le a des esguillõs si actifs, qu'elle est fort aisee à faire trebuscher. Parquoy il fault souuent admonester les ieunes de leur deuoir, & leur parler d'honnesteté & de gens vertueux, pource que les paroles esmeuuent les esprits : leur mettre deuãt les yeux les vestiges de leurs predecesseurs gens de bien, pour les induire à suyure leurs sentiers : Et sur tout, la promesse de la vie eternellement heureuse à ceux qui perseuererõt en droicture & iustice. Homme de bon vouloir (dit Horace) va t'en ioyeusement là où ta vertu te conduit, & tu apporteras grands loyers de tes merites. Ieunes adolescẽs (dit Plaute) allez, & cheminez par le chemin où vertu vous adressera, & vous serez tresbien salariez. Car celuy qui a vertu, a tout ce qui luy est necessaire, & n'a disette de riẽ. Ce sont les promesses qu'il faut inserer és cœurs des enfãs: & peult on aussi promettre aux plus ieunes de leur donner tout ce qu'ils voudrõt, pourueu qu'ils apprennent bien ce qu'on leur enseigne. Et finalement on doit adiouster les louanges & menaces, en louant les enfans, quand ont voit qu'ils profitẽt en vertu & honnesteté, pour les accourager de passer outre, & de faire de mieux en mieux. La gloire (dit Ouide) donne forces à l'esprit, qui ne sont petites, & le desir & amour de louange faict, que le cœur est deliberé & prest à entreprẽdre toutes choses. Quintilian commande qu'on louë les adolescens, quand on les voit profiter & auoir bon vouloir: comme aussi, s'ils sont paresseux & negligẽs d'acquerir vertu & honnesteté, & qu'ils ne vueillent ouyr ny entendre, ne mettre en effect les bonnes admonitions qu'on leur faict, alors il les fault menacer : Et si pour menaces ils ne s'amendent, il leur fault donner vne bonne discipline & correction, en les chastiant auec discretiõ. A ce propos dit Plutarque, que ce sont comme les deux elemens & fondemẽs de la vertu, l'espoir de prix, & la crainte de peine. Car l'esperance rend les ieunes gens plus prompts à entreprendre toutes choses belles & louables, & la crainte les rend tardifs à en oser commettre de vilaines & reprochables. Que si nous pratiquons diligemment ces preceptes en la nourriture & instruction de nos enfans, il n'y aura point de doubte, que tout ainsi que les seaux & ca-

De la promesse.

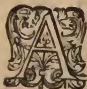
Des louanges & menaces.

Deux elemens de la vertu.

chers s'impriment aiſément en de la cire molle:auſſi nous ne moulions facilemét és eſprits des petits enfans,ce que nous leur voudrons faire apprendre,pour bien & heureuſement viure,à la gloire de Dieu, au profit de leurs prochains & à la deſcharge & acquit de nos conſciences,qui y ſont tenues & obligees.

De la diuiſion des aages de l'Homme, & des Offices & deuoirs à garder en iceux.
Chapitre 52.

La plus grãde faulte des peres en la nourriture de leurs enfans.



MANA. Entre les faultes plus communes & remarquables, que les peres font auiourd'huy en la nourriture & eſleuemẽt de leurs enfãs, ceſte cy merite d'eſtre fort blaſmee & repriſe, qu'ils leur donne volontiers en leur premier aage des maiſtres & precepteurs & leur font voir les Colleges, où ils ſont retenus ſoubs bride, lors qu'ils ne ſçauroient pour plus grãd mal,faire que des ieuneſſes d'enfance nuiſibles à perſonne, & des faultes legeres & faciles à amender: Mais quand l'impetuoſité de l'adoleſcence vient à les chatouiller de cupiditez enormes & infames, & qu'ils ont plus de beſoin d'eſtre tenus en bride,ils la leur laſchent,& les retirent de la ſubiection de leurs conducteurs, leur dõnant liberté de faire election de l'eſtat de leur vie,quand leurs perturbations ſont plus violentes,& au danger de ſortir à effects treſpernicieux Où au contraire c'eſt lors qu'il faudroit auoir plus diligemmét l'œil, & faire plus ſoigneuſe garde d'eux,à fin que leur premiere diſcipline ſe peuſt former en vertu, & au periode de toute vie bien-heureuſe.C'eſt pourquoy(mes Compagnons)il me ſemble, que en continuant noſtre precedent propos,attendu que toutes perſonnes n'ont pas communémét ce bien d'auoir dés leur enfance iuſques à temps conuenable la nourriture & inſtruction par nous mentionnee, nous deuons chercher quelque moyen d'amender les premiers defaults,en traictant de la diuiſion des aages de l'homme ſelon les Anciens, & donnant ſommaire inſtruction de ce qui eſt plus

L'adoleſcence requiert d'eſtre tenue en bride.

necessairement à desirer & obseruer en chacũ d'iceux, principalement en l'adolescẽce, pour paruenir à la fin de vraye felicité, & par les moyens y requis, qui sont les bonnes mœurs & institutions.

ARAM. Il est vray (comme dit Platon) que la vertu " doibt estre apprise dés la premiere enfance. Mais aussi il n'y a nulle partie de nostre aage, qui doyue estre employee à autre estude: Et sur tout il fault, que l'adolescence ait desia des decrets imprimez & engrauez en son cœur " de ce qui est honneste & vertueux, non pas seulement le " demander & chercher.

Il faut tousiours profiter en vertu.

ACHITOB. Comme nul ne veit iamais qu'vne abeil- " le deuint freslon par vieillesse: aussi nulle partie de nostre ", vie ne doit sortir de sa premiere electiõ fondee sur la ver- " tu, si que la fin d'icelle soit le bien viure. Or escoutõs A- ", ser discourir sur la presente matiere.

ASER. C'est vne chose qui ne se peult nier, que le lieu & le temps font beaucoup à honnesteté & vertu : & lesquels si nous ne considerons, la cognoissance & l'action de ce qui est du deuoir, ne nous sçauroit beaucoup profiter. Car il faut accommoder toutes choses en lieu & en temps, & aucunes sont decentes & licites en vne occasiõ, qui en vne autre viendroient fort mal à propos. Le Prouerbe dit, Qu'il y a vne maniere differente à traicter vn hõme bien sain, & d'en gouuerner vn, auq̃l il est enioinct de faire diete. Aussi combien que la vertu & honnesteté soient tousiours requises à l'homme, comme le seul ornemẽt de sa vie, toutefois en diuers aages, diuerses mœurs d'honnesteté conuiennent, & mesmes choses ne sont decentes en iceux: mais aucunes sont propres à l'aage de virilité, autres à la ieunesse, & autres à la vieillesse: pour ce que nature se mue auec l'aage, & partant conuiẽt aussi de changer de mœurs. Or entre ceux qui ont plus diligemment obserué les secrets de la Nature humaine, il y a eu deux diuerses opinions sur la diuision des aages de l'homme. Les vns en ont faict sept parties, adioustans apres la vieillesse, l'aage de Decrepitude : Et ont voulu fonder leur principale raison de ceste diuision, en ce que le nombre de sept est vn nombre vniuersel & accomply.

Il faut en tout regarder le lieu & le temps.

De la diuisiõ des aages de l'homme.

Ce nõbre de sept est par les Hebrieux appellé sacré.

Aussi cõptons no⁹ sept Planettes, les mouuemẽt desquelles cause les generatiõs & corruptiõs en la terre. Par plus forte raison donques ce nombre de sept s'appliquera à la continuatiõ du temps. D'auantage l'auancement des hõmes selon l'aage, est au septiesme nombre. Car les dents naissent au septiesme mois, & au mesme an se changent & muẽt: & oultre cela au mesme an redoublé, assauoir au quatorziesme, l'homme reçoit pouuoir de semẽce, c'est à dire d'engendrer. Il est vray qu'aux femelles c'est le nõbre de six qui leur donne changement. Le nombre de sept encores és choses opere l'augmẽtation, ou cesse & repos des hommes, & fait la difference ou iugement des maladies. En luy est compris tout le temps de la creation du mõde, & semblablement le repos & cesse de l'ouurier d'iceluy. Tous les Anciens ont aussi remarqué, que le nombre de LXIII. qui est multiplié de sept par neuf, tire apres soy ordinairemẽt la fin des vieillards: d'autãt qu'en tout le discours de nostre vie nous viuons dessoubs vn seul climat, qui est de sept ou de neuf ans, hors mis en l'an LXIII. auquel viennẽt à finir deux diuisions du ciel ou climats, c'est à sçauoir neuf septenaires, ou sept nouenaires: & pour ceste cause cest an est dit Climacterique: auquel no⁹ pouuõs remarquer és Histoires la mort de plusieurs grands personnages, & le changement d'Estats & Royaumes. Quant à l'autre diuision des aages de l'homme en six parties seulement, de laquelle opinion est Isidore, nous entrerons maintenãt au traicté particulier d'icelles, qui sont l'Enfance, Puerilité, Ieunesse, Adolescence, Virilité, & Vieillesse. Enfance est le premier aage de l'homme, commençãt apres la natiuité, ainsi nommé, pource que lors il n'a aucun vsage de la parole: & pour ceste raison il ne peult estre encore instruict d'aucunes mœurs ou vertus, n'ayant sens ny entendement pour les comprendre. Puerilité est, quand les enfans commencent à parler, n'ayans point encores plein vsage de raison: en laquelle cõdition on les peult dire estre iusques à l'aage de sept ans, pendant lesquels les peres & meres les doyuent nourrir & esleuer en la crainte de Dieu, & reuerence de leurs parens, & les former doulcement à toutes bon-

De l'an 63. dangereux aux vieillards.

An Climacterique estant en vn degré difficile.

Autre diuision des aages de l'homme.

De l'Enfance.

ses mœurs, comme nous en auons desia traicté. Et cest aage est dite des Latins *Pueritia*, comme pure & nette de peché, d'autant que les enfans n'ont lors aucun vsage de discretion: & par ainsi on ne peult asseoir iugement en leurs œuures, pour les dire bonnes ou mauuaises. La Ieunesse est prise depuis l'aage de sept ans iusques à quatorze, auquel temps les enfans doyuent estre baillez à instruire à maistres ou pedagogues de sçauoir & de bonne vie: & lors les peres & meres doyuẽt bien regarder si ces deux choses seront en ceux, à la conduite desquels ils se fieront d'vn gage tant precieux, de peur qu'il leur aduienne ce que Hyperides, Orateur Grec, dist à vn qui disoit auoir enuoyé auec son fils vn esclaue pour le gouuerner: "Tu as certes bien besongné: car pour vn esclaue tu en recouuriras deux. Il est donques bien necessaire de leur choisir des maistres doctes, & de bonne vie & mœurs: à fin que comme les bons iardiniers fichent de paux aupres des ieunes plãtes pour les tenir droictes, aussi les sages precepteurs plantent de bons aduertissemens & de bons preceptes à l'entour des ieunes gens, à fin que leurs mœurs se dressent à la vertu: Et que les peres se gardent bien de leur choisir des maistres indignes de leur charge par auarice, & pour payer moins de salaire, cherchans ignorance à bon marché: veu que, dit Platon, "comme les "enfans rapportent presque l'esprit de leurs nourrices, ainsi "les vices des precepteurs coulent en leurs disciples. En cest aage de ieunesse les enfans des Romains pendoient au Temple vne petite bague, qu'ils portoient en leur col durant leur enfance, demonstrans qu'ils renonçoient à puerilité, & qu'ils vouloient pour l'aduenir changer de mœurs: en signe dequoy on leur bailloit vne robbe blãche, & vn saye rouge de pourpre, pour leur enseigner par la blancheur, à fuyr les vices qui noircissent l'ame, & par le pourpre, à mettre peine à rendre leur vie resplendissante en bonnes mœurs & en vertu. Et semble que les Latins ayent appellé cest aage *Iuuentus*, à cause de l'ayde & support que l'on commençoit à se promettre, par ce qui apparoissoit d'inclination à la vertu és ieunes enfans. Nous auons veu suffisamment par cy deuant de ce qui est d'a-

De la Ieunesse.

Du bien qui reussit aux ieunes d'auoir de bons precepteurs.

uantage requis en ceſt aage, pour le regard de leur inſtitution. L'adoleſcence eſt le quart aage de l'homme, qui commence au quatorzieſme an, & dure iuſques au vingt & huictieſme, & eſt dite de ce verbe *Adoleſco*, qui ſignifie Croiſtre. Car lors les hommes croiſſent de corps, de force & de raiſon, de vices & de vertu Et à ceſt aage là l'on cognoiſt la nature de l'hôme, & à quelle choſe il addonne ſon entendement, que parauãt on ne pouuoit cognoiſtre pour l'imprudence de l'aage. C'eſt ce que dit Cicerõ, que les eſtudes, auſquels nous nous addonnons en l'adoleſcence, comme les herbes & fruicts formez, ſignifient quelle ſera la vertu en maturité, & quelle la moiſſon future. Et pourtant il fault (dit ce Pere de l'eloquence) que les adoleſcens facent election d'vne maniere de vie, à laquelle ils s'addonnent tout le long de leurs iours ſans ſe deſmentir aucunement: ains conſtans en eux-meſmes, facent tirer toutes leurs actions à ceſte ſeule fin, comme au blanc la fleche. Mais d'autant qu'en la corruption de noſtre ſiecle, nous voyons les pauures fruicts de ceſt aage delaiſſé à ſoy-meſme: nous pouuons bien dire, que c'eſt en ceſte ſaiſon d'adoleſcence, que les enfans ont plus grand beſoin d'eſtre gouuernez & regis, & tenus ſoubs forte bride: Pource que l'inclination aux voluptez, & la fuyte du labeur, naturelles en l'homme, commencent volontiers lors à dreſſer leurs efforts auec ſi grande violence, que ſi les adoleſcens ne ſont bien ſecourus, ils ſe tournent facilemẽt au vice: ils hayſſent ceux qui leur dõnent bõne doctrine: ils deuiennent preſomptueux, preſts à delaiſſer ce qu'ils aimoient au parauant: Et ne ſe ſoucians aucunement du temps aduenir, ils ne cherchent, comme beſtes, que l'aſſouuiſſement de leurs effrenez deſirs. C'eſt pourquoy ce bõ Empereur Marc Aurele diſoit à ceux, auſquels il recommandoit ſon fils apres ſa mort: „ Gardez qu'il ne ſe baigne dedans les plaiſirs & conuoitiſes lubriques, à cauſe qu'il eſt mal-aiſé de moderer & arreſter les ardentes affectiõs d'vn ieune homme, principalement quand il voit en ſes mains vne licence immoderée, qui luy preſente toutes ſortes de contentement. Et certes ceſte licẽce abãdõnee de n'eſtre ſubiect à perſonne

De l'Adoleſcence.

Combien il eſt neceſſaire de bien regir les Adoleſcẽs.

De la licẽce & liberté des ieunes.

que les ieunes gens desirent & cerchent tãt ardemment, & laquelle à faute de bien l'entendre, ils appellent & estiment faulsemēt Liberté, les soubmetà de plus rudes & aspres maistres, que n'estoiēt les precepteurs & Pedagogues, qu'ils souloiēt auoir en leur enfance: c'est à sçauoir leurs cupiditez insatiables & appetits desordonnez, qui sont lors comme deschainez & desliez. Mais celuy qui sçait q̃ c'est vne chose reciproque, suyure Dieu, & obeyr à la raison, doit estimer que de sortir hors d'enfãce & de sa premiere ieunesse, & d'entrer au rãg des hommes, n'est point vne deliurãce de subiection, ains seulemēt vne mutatiõ de commandement: Pource que la vie, au lieu d'vn maistre mercenaire, qui nous gouuernoit au parauant, prend alors vne guide diuine, qui est la raison: à laquelle ceux qui obeyssent, doyuēt estre reputez seuls frãcs & libres. Car ayans appris à vouloir ce qu'il fault, ils viuent cõme ils veulēt: là où és actions & affections desordonnees, & nõ regies par la raison, la franchise de la volõté y est petite, foible & debile, meslee de beaucoup de repentance. Ce sont les bõnes raisons, qu'il faut faire souuet retentir aux oreilles des adolescens, & les y nourrir de lõgue main, par l'estude és bonnes Lettres, & Philosophie morale des anciens, iusques à ce qu'elles ayent du tout saisy la place des mœurs la plus mobile & la plus aisee à mener, y estant logees par cognoissance & iugement, qui seront les gardes pour preseruer & defendre cest aage de corruptiõ & ruyne. A quoy certes les Anciens veilloient diligemmēt, & à reprimer l'audace, qui accompagne volontiers l'adolescence, & chastier aigrement leurs fautes. Comme nous lisons, qu'vn des fils de Caton, en l'aage de quinze ans, fut bãny pour auoir rompu vne buye de terre entre les mains d'vne fille qui alloit à l'eau: Et le fils de Cinna, pour auoir entré en vn iardin, & cueilly des fruicts sans permission. Si l'adolescent dõques est bien cõduit de raison, il doit eslire, & se proposer le genre de viure qu'il veult tenir iusques à la mort, & commēcer vne vie louable, & qui soit en recommandation enuers les hommes de vertu. Ce que les anciens Romains voulans demonstrer, ils menoient leurs enfans, dés qu'ils auoient atteint cest

Suyure Dieu, & obeyr à la raison, mesme chose.

Qui sont les francs & libres.

Comme les Anciens corrigeoiēt seuerement les ieunes.

aage, au marché public, veſtus d'vne robbe virile, leur faiſant reſpandre des noix çà & là, & puis quittoiét tout le ieu: ſignifians qu'ils delaiſſoient les folies de leur premier aage, pour embraſſer choſes pl' graues & ſerieuſes.

Deuoir des adoleſcens. Leur deuoir ſera (dit Ciceron) de porter honneur à leurs maieurs, & regarder leſquels ſont plus gens de bien & de meilleure renommee, par le conſeil deſquels il apprendront à viure en vertu & en bonnes mœurs, & d'auoir touſiours l'honneur deuant les yeux. Et comme en temps " calme, quand on eſt ſur la mer, on doit faire prouiſion " des choſes neceſſaires à l'encontre de la tourmente: auſ" ſi fault-il en l'adoleſcence ſe garnir de temperãce, de ſobrieté & continence, & en faire reſerue & munition de bonne heure, pour en mieux ſouſtenir la vieilleſſe. C'eſt ce que dit Platon, que la moderee ieuneſſe rend la vieilleſſe aiſee: & l'immoderee, griefue & ennuyeuſe. Et la defaillance de nos forces, dit Cicerõ, viẽt pluſtoſt des vices de l'adoleſcence, q̃ de la vieilleſſe. Or d'autãt qu'auiourd'huy plus que iamais la ieuneſſe eſt tellemẽt deſbordee en toutes ſortes de diſſolutiõs, que leur plus grande gloire eſt de paſſer les vns les autres en vice: Propoſons nous icy, & à ceux qui en voudront faire leur profit, quelques exemples tirez des Anciens, de la vertu treſgrande qui a reluy entre les adoleſcens. Ioſeph, Daniel, Salomon, qui fort ieunes executerẽt faicts de prudence admirable, meritent biẽ le premier lieu. Les diuins eſcrits nous en rendent ſuffiſant teſmoignage. Mais nous en auons auſſi entre les Ethniques & Payens qui doyuent bien inciter la ieuneſſe à la vertu. Ce grãd Monarque Alexandre en ſon adoleſcence meſpriſoit toute volupté & delices, fuyãt les femmes, meſpriſant l'argent & tous ieux & eſbats inutiles & ſans fruict, n'aimant rien que la vertu & la gloire qui par icelle ſ'acquiert. Ce qui fut cauſe, que quelques vns luy demandans ſ'il ſe vouloit point preſenter à la feſte des ieux Olympiques pour eſſayer d'y gaigner le pris de la courſe, veu qu'il eſtoit fort diſpos, & leger du pied à merueilles: Ouy bien (reſpondit-il) ſi c'eſtoient Roys qui y couruſſent. Et toutes les fois qu'il entendoit nouuelles, que ſon pere auoit pris aucune ville de renom, ou gaigné

Moyen de paruenir à heureuſe vieilleſſe.

Exemple des treſvertueux adoleſcens.

Alexandre.

Ieuneſſe bien nee & promettãs beaucoup de ſoy.

gaigné quelque grosse bataille, il n'en monstroit aucun signe de ioye, ains disoit à ses egaux en aage : Mon pere prẽdra tout, Enfans, & ne me laissera riẽ de beau ny magnifique à faire & cõquerir auec vo⁹. Entre ses autres dõs louables de nature, que l'on admire de luy en cest aage, il est fort loué d'auoir esté bõ homme de cheual: comme il le monstra bien, ayant esté amené à son pere vn cheual, nommé Bucephal, que l'on luy vouloit vendre treize Talẽs, qui valloient sept mille huict cẽs escus, & lequel les Escuyers du Roy trouuerẽt si rebours & farousche, qu'ils n'oserẽt entreprendre de le domter. Mais Alexandre mõta dessus, & le mania si dextremẽt, q̃ tous les assistãs s'en escrierent par admiration. Et luy dit lors Philippe, en le baisant, O mon fils, il te fault cercher vn Royaume qui « soit digne de toy : car la Macedone ne te sçauroit tenir. « Ce cheual seruit du depuis tousiours Alexandre, & mourut en vne bataille cõtre les Barbares, aagé de trente ans. *Bucephal cheual d'Alexãdre.*

Pompee dés sa premiere ieunesse mõstroit en son visage (ainsi qu'escriuent les Historiẽs) vne doulceur agreable, conioincte auec vne grauité humaine, & en ses mœurs & façõs de faire vne venerable hautesse de maiesté Royale. Estant encores biẽ ieune, il feit vn acte d'vn sage & aduisé Capitaine. Ce fut en l'armee des Romains, de laquelle estoit chef Strabon, son pere, contre Cinna: où s'estans rebellez les soldats, iusques à conspirer la mort de leur Chef, Põpee le descouurit, & donna ordre à la seureté de la personne de son pere. Puis voyant qu'ils troussoient bagage pour s'en aller rẽdre à Cinna, il se lança au milieu des soldats mutinez, les suppliãt humblemẽt, les larmes aux yeux, de ne vouloir faire vn si lasche tour à leur Capitaine. Et finalemẽt les voyãt persister en leur opinion, il se ietta là face cõtre terre tout de son long à trauers la porte du Camp, leur disant, qu'ils passassent dõques eux « & leurs cheuaux par dessus son corps, s'ils auoient si grãde enuie de s'en aller. « Dont ils eurent telle honte, que « changeans de volonté, chacun reprit son quartier, & se reconcilierent auec leur Chef. *Pompeé.* *Faict d'vn sage & aduisé Capitaine executé par vn ieune Prince.*

La prudence de Papyrius merite bien d'este icy alleguee : lequel estant mené, à la coustume des ieunes Gentils-hõmes Romains, au Senat, *Papyrius.*

(apres auoir pris la robbe de Pretexte, q̃ l'on dõnoit aux adolescens) à fin de les façonner de bõne heure au maniement des affaires: au retour du Senat, qui auoit esté plus lõg q̃ de coustume à se leuer, fut enquis par sa mere de la cause. Et apres plusieurs menasses & contrainctes, Papyrius ne voulant deceler, comme il estoit tres-expressémét defendu, le secret du Conseil, s'aduisa d'vn subtil mésonge, luy disant, q̃ les Senateurs auoient esté en grãd debat, s'il seroit plus expediét d'accorder que les hõmes prinsét deux femmes, ou les femmes deux hõmes, ce qui deuoit estre resolu le lendemain. Sa mere le croyant, aduertit les Dames Romaines ses compagnes, & le lédemain se trouuerent toutes à l'entree du Senat, priãt les Iuges de donner sentence à leur faueur. Qui fut cause d'vne grande risee, & de faire beaucoup estimer la prudence de ce ieune adolescent. Mais parlõs des deux autres aages de l'homme. La virilité commence, quãd l'homme est desia meur & rassis, & cesse à croistre de corps. C'est aage est seule & vnique, & la plus idoine & commode à acquerir vertu & hõnesteté. Car alors il a la raison forte & puissante, & le iugement ferme & arresté, & la vigueur de force corporelle pour peiner & trauailler. Du nom de cest aage, c'est assauoir de ce mot Latin *Vir*, Vertu a premieremét pris sõ nõ, qui est *Virtus*: pource q̃ ce mot *Vir*, signifie celuy qui est en l'aage de virilité, q̃ l'on peult dire apte à estre ministre & cultiueur de vertu. Il est vray qu'Isidore confõd ensemble la Ieunesse (qu'il met apres l'Adolescence) & la Virilité, & dit q̃ ce mot de *Vir*, est nõ de sexe, & nõ d'aage. Mais en cecy il s'accorde auec nous, que le téps de la perfection des forces de l'hõme prend son cõmencement à vingt neuf ans, où no⁹ auõs dit estre finie l'adolescéce. Et se maintient l'homme en sa force iusques à cinquante ans, mais de là en auãt il cõmence à affoiblir & decliner tousiours iusques à la mort. Or tout cest aage de virilité doit estre réply d'hõnesteté & de vertu, rendãt les effects de Prudence, Temperance, Force & Iustice, dont nous auons amplement discouru: Mesmes si auparauant cest aage, par la negligéce des peres, ou licence de l'adolescéce, l'homme n'a eu la nourriture & instruction qui luy eust

Prudence admirable d'vn ieune enfant.

De la Virilité.

Du deuoir de l'homme en la perfection de son aage.

bien esté necessaire, & dont nous auons discouru, c'est lors qu'il luy fault prendre le frein aux dents à bon escient, & qu'il est encores temps & saison, voire opportune & de grand fruict, pour profiter és lettres & en la vertu, & qu'il ne peult alleguer aucune excuse de n'auoir esté instruict en ieunesse. Clitomachus de Carthage, ayant plus de quarante ans, s'en vint à Athenes, pour apprendre soubs Carneades: auec lequel il feit tant de profit, que iceluy mort il succeda en sa place à enseigner les autres. Lucius estant à Rome, rencontrant l'Empereur Marc Aurele par la rue, estant suyuy d'vn seul homme, il luy demanda où il alloit: Il est honneste (luy respõdit-il) mesmes au vieillard, d'apprendre. Ie m'en vois chez le Philosophe Sextus, pour estre instruict de ce q̃ i'ignore. « Lors Lucius leuãt les mains au ciel, s'escria: O bon Dieu, « ie vois vn Empereur ja tout gris, portant son liure quasi comme vn enfant, pour aller ouyr la leçon, à fin de s'instruire: Et la plus part des Roys de la terre, à l'aage de dixhuict ans, ne daignent regarder vn liure! Solon auoit ordinairement ceste sentence en la bouche, qu'en apprenant il vieillissoit. Aussi le iour & heure qu'il mourut, aagé de plus de quatre vingts ans, voyant quelques-vns de ses amys qui disputoient de quelque poinct de la Philosophie, il se leua sur son lict en son seãt au mieux qu'il peut. Et interrogué pourquoy il le faisoit, A fin (dit-il) « qu'ayant appris ce dequoy vous disputez, ie finisse mes « iours: comme aussi il feit. Car la dispute ne fut pas plus « tost acheuee, qu'il mourut. Socrate apprit la Musique, estant ia fort vieil. Terence Varron, & Marc Porcie Caton acquirent la cognoissance des Lettres Grecques, estans ia vieux. Iuliã grãd Iuriscõsulte, souloit dire estãt fort vieil, Cõbiẽ que i'aye vn pied en la fosse, si ay-ie enuie d'apprẽdre. Alphonse, Roy d'Aragon, en l'aage de cinquante ans apprit la lãgue Latine, & traduisit Tite Liue de Latin en Espagnol. Or la sixiesme & derniere aage de l'hõme s'appelle Vieillesse, laquelle selõ Marc Varron & autres autheurs, commẽce à cinquante ans, d'autant qu'en cest aage les vertus & forces naturelles de l'hõme viennẽt à decheoir. Isidore appelle ce temps Granité, qu'il fait durer

Clitomachus.

Marc Aurele.

Vn Roy tout vieil allant à la leçon.

Solon.

Socrate & autres qui apprirent vieux plusieurs sciẽces.

De la Vieillesse.

iusques à septante ans, & appelle le surplus de l'aage, vieillesse. Mais comme la diuision des aages que nous auons icy posee, ny les termes où nous les auons enclos, ne pourroiét conuenir aux aages de nos premiers peres, tant au premier que second siecle, où ils viuoient communément autant d'ans que nous faisons de mois: aussi

Psal. 90. consideré la briefueté de nos iours, que le Psalmiste borne pour les plus longs à quatre vingts ans, il me semble que nous deuons suyure l'opinion de Varron, appellant vieillesse, ce qui est au dessus de cinquante ans: auquel

De l'ornemét & deuoir des vieillards. aage la prudence est vn ornement conuenable & tresnecessaire, & lequel les anciens doyuét auoir acquis par long vsage de vie, par science, & par experience. Et pourtant leur office est de donner secours & aide aux ieunes, à leurs amys, & à la Chose publique, par leur prudence & conseil. Pour ceste cause Romulus, premier fondateur de la ville de Rome, esleut cent des plus anciens de la ville, par le conseil desquels il voulut qu'elle fust gouuernee. Et de ces vieillards icy, qui sont dicts

D'où est venu ce mot de Senat, & cóme il doit estre composé de vieillards. en Latin *Senes*, est venu ce nom *Senatus*, qui vault autant à dire comme Assemblee ou collection de vieillards, que nous appellons maintenant Conseillers ou Senateurs. Combié que l'on abuse fort auiourd'huy de ces charges, si est-ce toutefois qu'elle sont propres des vieux, & ausquels il appartient de gouuerner les villes, & d'administrer la Iustice, seruans de patron & d'exemplaire d'honnesteté aux ieunes. Car ce n'est pas lors qu'ils se doyuent reposer: ains (comme dit Cicero) de tant qu'ils diminuent les labeurs du corps, augmenter les exercices de l'ame: & se souuenir du dire du Lacedemonien, lequel

A quoy doit seruir la barbe blanche. interrogué pourquoy il laissoit croistre sa lõgue barbe si fort, A fin (dit-il) qu'en voyant mon poil blanc, ie ne face rien indigne de ceste blancheur chenuë. C'est en c'est aage que la sentence de Platõ doit principalement estre bien meditee, que les ieunes meurent bien tost, mais que les vieux ne peuuent gueres viure. Auquel propos Epa-

Excellant dire d'Epaminonde. minonde disoit, que iusques en l'aage de trente ans on pouuoit dire aux hommes ainsi, Vous soyez les bien venus: car iusqu'alors il semble qu'ils viennent encor au

monde: de trente iusques à cinquante ans, on leur deuoit dire, En bonne heure estes vous: par-ce que ils doyuent lors sçauoir que c'est que du monde: & de cinquante iusques à la fin, on leur deuoit dire, Allez à la bonne heure: d'autant qu'ils s'en vont bellement prenant cõgé du mõde. Or la vieillesse (disoit Catõ à vn vieillard de mauuai- " se vie) a de soy mesme assez d'autres laideurs: ny adiou- " ste point encores celle qui procede du vice. Car le poil " grison, & la face ridee n'apporte pas authorité: mais la vie " honnestement passee & conduite selon la meilleure fin " de nostre estre, à laquelle tout aage doit estre referee. A tels vieillards desquels l'ame est nourrie de diuine lumiere (dit Sophocle) la vieillesse n'est point griefue: & d'autãt q̃ les voluptez du corps diminuent en eux, le desir de contempler & de sçauoir leur croist. Quand donques nous auiõs passé la plus part de nos iours au profit de plusieurs, si affoiblis de trop grande vieillesse nous sommes contraincts de laisser le maniement des affaires publiques, ce nous sera honneur & tres grande consolation & contentement d'esprit, de passer le reste de nostre course en repos & tranquillité à l'estude des Lettres, où il y ait delectation conioincte auec honneste contemplation.

De la vie des bons vieillards.

Fin de la treziesme Iournee.

QVATORZIESME IOVRNEE.

De la Police, & des diuerses sortes de Gouuernemens.
Chapitre 53.



SER. Si nous sçanős discerner entre le corps & l'ame, entre ceste presẽte vie trãsitoire, & la vie aduenir, qui est eternelle, nous ne trouuerons estrange, que l'vne des parties du bastimẽt humain soit creé pour demeurer perpetuellemẽt libre, & exempte du ioug de la puissance humaine, ne recognoissant que la iuridictiõ spirituelle, & l'autre pour souffrir seruitude, & receuoir cõmandement des offices d'humanité & ciuilité qu'il fault garder entre les hõmes. Au regne de Dieu (dit S. Paul) il n'y a ne Iuif, ne Grec, ne serf, ne libre, Barbare ny Scythien, mais Iesus Christ est tout en tous. Tenez vous fermes en la liberté, en laquelle vous estes affranchis. Et incontinent apres il adiouste, Gardez que la liberté ne soit occasion a la chair, mais seruez l'vn à l'autre par charité. Et ailleurs: Toute personne soit subiecte aux puissances superieures. Car il n'y a point de puissance sinon de par Dieu: & qui resiste à icelle, resiste à l'ordonnance diuine. En quoy il nous appert, que ceux qui pensent que l'entretenement des Polices soit ouurage humain tant seulement, faillent grandement. Car il fault necessairement croire, qu'il procede de diuin conseil, & prouidence eternelle, sans laquelle tant la machine ronde que les citez & villes ne pourroient aucunement subsister: & ainsi, que pour la conseruation d'icelles il est bien necessaire, que certaines loix soient ordonnees, selon lesquelles les hommes puissent viure

L'ame ne souffre point de seruitude

Gal. 3. & 5. & Col. 3.

Rom. 13.

Nulle puissance sinon de Dieu.

honnestement & iustement les vns auec les autres. Comme il y a donques deux regimes & gouuernemens principaux en l'homme, desquels l'vn regarde l'ame, qui ne recognoist Roy ne Maistre těporel, mais se tient à vn seul Iesus Christ selō le maistre de sa Parole: & l'autre appartient à ordonner seulement vne Iustice ciuile, & reformer les mœurs exterieurs, où le corps durāt ceste vie est totalement assubietty: en nous conseruāt le premier estat de l'homme en sa condition libre suyuāt la diuine reigle de pieté, il nous faut aussi diligemment entendre à ce second de subiectiō & seruitude, qui est tresnecessaire aux hommes pour l'entretenement de la paix & tranquillité commune. Or d'autant (mes Compagnons) que iusques icy nous auons obserué selon nostre foible iugement les vertus morales de l'ame pour mieux disposer les actions de l'homme à ce qui est decent & honneste en la vie, & suyuant cest ordre donné reigles & instructions pour le gouuernement Oeconomic: c'est maintenant qu'il nous fault entrer en ce champ spacieux de la Police humaine, & considerer les parties qui en dependent, rapportant le principal but du traicté de ceste matiere, qui autrement seroit infinie, au reiglement & conseruatiō de nostre Monarchie Françoise, par l'instruction de tous les Estats d'icelle. Et premierement nous verrons que c'est de Police, & traicterons briefuement des diuerses sortes de Gouuernement entre les Anciens, pour mieux venir à l'intelligence de celuy soubs lequel nous viuons.

Deux regimes & gouuernemens en l'homme.

Le but des presens discours politiques.

AMANA. Commander & obeyr n'est seulement necessaire (dit Aristote) mais aussi vtile: & aucunes choses sont nees pour obeyr, & les autres pour commander: & leur fin commune est le bien public & Iustice ciuile, qui se conserue par Police bien establie, & droict gouuernement, selon les Loix de Nature.

Du commāder & obeyr.

ARAM. Toute societé ciuile doit estre retenuë par quelque Police, qui est aide necessaire pour faire cheminer l'homme en sa vocation. Mais comme les Elemens ne se peuuēt entretenir, sinon par vne proportion & těperature inegale: aussi il me semble que les Polices ne se pourroiēt bien conseruer, sinō par certaine inegalité, laquelle nous

La Police est le lien de toute societé.

voyons en toutes regions par diuerses manieres de Gouuernemens. Or entendons Achitob discourir à ce propos.

ACHITOB. En toutes choses composees de matiere & de forme, le cōmander & obeyr est si naturel, que mesmes en celles qui n'ont vie, il y en a quelque apparence: comme nous voyons en l'harmonie qui consiste en voix & en sons, esquels l'agu semble commander au graue. Tout ce monde inferieur obeyt au superieur, & par luy est gouuerné descendant de la nature celeste certaine vertu accompagnee de lumiere & chaleur, appellee de plusieurs Philosophes l'esprit de l'Vniuers, ou cōme dit Platon, l'Ame du monde, & se meslant parmy la masse de son grād corps, qui penetre, viuifie, nourrit, & modere toutes choses sublunaires variables. De ceste vertu le Soleil est le principal ministre, que nous recognoissons cōme Roy entre les Astres, esclairant l'Vniuers de ses rayons: la Lune, comme Royne, dominant sur toutes humiditez, monstant entre autres merueilles sa puissance manifeste sur les flux & reflux des marees de l Ocean. Nous voyōs entre les Elemens le Feu & l'Air par leurs premieres qualitez agir: l'Eau & la Terre patir, comme plus materiels: Entre les oiseaux l'Aigle presider, entre les bestes le Lyō: és eauës douces & salees les poissons plus puissans, comme la Baleine en la mer, & le Brochet és estangs: sur tous animaux l'homme, & en l'homme composé du corps, de l'ame, & de l'intellect, l'ame commander au corps, & l'intellect à la cupidité. Nous auons aussi veu, en procedant de l'hōme particulier à la famille constituee de plusieurs personnes, le Chef commander diuersement aux parties de sa maison. Tout ainsi est-il necessaire, que toute societé ciuile, qui est vnité de multitude de familles tendātes à bien, soit retenuë par quelque Police, consistant au commander & obeyr. En plusieurs contrees de la terre on trouue des pays, où les villes ne sont point closes, où l'on n'vse point de Lettres, qui n'ont aucuns Rois: autres peuples, qui n'habitent aucunes maisons, n'vsent d'aucune monnoye, viuent de chairs cruës: bref, qui semblent tenir plus de la nature des bestes, que des hommes: Et neātmoins il ne s'en trouuera point, qui viuēt sans quel-

En toutes choses, il y a apparence de commandement & obeyssance.

Toute societé doit estre retenue par Police.

que establissement de Police, & qui n'vsent de loix & coustumes, ausquelles volontairement ils s'asseruissent: comme aussi ils ne sont point sans quelque apprehension & reuerence de diuinité, ains vsent de prieres & sacrifices, quoy que damnables, estans ces deux choses si estroictement conioinctes, la Iustice diuine, & la Police humaine, qu'elles ne peuuēt aucunement subsister entre les hommes l'vne sans l'autre: Et pourtāt (dit Plutarque) vne ville feroit plustost sans sol & fondement, que vne police ne s'y dresseroit & establiroit sans aucune religiō ou opinion des dieux, & sans la conseruer apres l'auoir eue. Aussi le premier accord des peuples laissans la vie barbare & rustique pour s'assembler en la societé ciuile, à esté d'auoir vn lieu de Religion, pour les contenir ensemble. C'est certes la Religion qui est le fondement principal de toutes Republiques, de l'execution des Loix, de l'obeïssance des subiects enuers les Magistrats, de la crainte enuers les Princes, de l'amitié mutuelle entre-eux, & de la Iustice enuers tous. Lycurgue reforma l'Estat des Lacedemoniens, Numa Pompilius des Romains, Ion des Atheniens, & Deucalion de tous les Grecs vniuersellemēt, en les rendāt deuots & affectiōnez enuers les dieux en prieres, sermens, Oracles, & Propheties, par le moyen de la crainte & de l'esperance qu'ils leur imprimerent de la diuinité. Et dit Polybe gouuerneur & Lieutenant de Scipion l'Africain, estimé le plus sage Politique de son aage, que les Romains n'ont iamais rien eu de plus grād que la Religion, pour estendre les frontieres de leur Empire, & la gloire de leurs haults faits par toute la terre. Desirant donques, que la Religion, la Verité, la Loy diuine, qui est vne, publiee par la bouche de Dieu, soit & demeure entre nous: voyons que c'est de Police, où elle doibt principalement tendre, & des diuerses sortes de l'establissement d'icelle, par les especes de Gouuernemēt contraires entre les Anciens. Police est vne diction deriuee de ce mot Grec πολιτεία, que nous pouuons interpreter en nostre langue Ciuilité: Et ce que les Grecs appellent Gouuernement politique, les Latins appellent Gouuernement de Republique, ou ciuile societé. Ce mot de Police

La Iustice diuine & la Police cōioinctes ensemble.

La Religion est le fondement de l'Estat.

Polyb. lib. 6. de militari ac Romano. discipl.

Que c'est de Police.

a esté d'auantage pris entre les Anciens pour plusieurs significations : aucunefois pour bourgeoisie, c'est à dire participation des droicts & priuileges d'vne ville. Plus, pour la vie d'vn personnage Politique comme quand ils louënt la Police de Pericles, ou de Bias, c'est à dire, la façon de leur gouuernement. Quelquefois aussi quand ils vouloient designer quelque cas remarquable au gouuernement de la Chose publique, ils disoient, Celuy-là a auiourd'huy faict Police. Mais la principale signification de ce mot, & laquelle respond à ce dont nous voulons icy discourir, est l'ordre & l'estat, par lequel se gouuerne vne ville ou plusieurs, & par lequel sont maniez & administrez les affaires publiques. Or auant que d'entrer en propos des diuerses sortes de Police, c'est à dire des Gouuernemens de villes, dont toutes Republiques & Monarchies sont composees, disons vn mot de la fin de la Police, & où elle doibt principalement tendre. Comme toutes citez & ciuiles societez sont constituees à cause & pour grace de paruenir à quelque bien: aussi toute Police regarde cela mesme, & ne tend qu'à nous rendre vnis & conformes à la compagnie des hommes, pour le temps que nous auons à viure entre eux: d'instituer nos mœurs à vne Iustice ciuile: de nous accorder les vns auec les autres, & d'entretenir & conseruer vne paix & tranquillité commune : faisant qu'à chacun soit gardé ce qui est sien: que les hommes communiquent ensemble sans fraude & nuisance: & que l'insolence des meschans soit refrenee & punie : Bref, non seulement que tous offices d'humanité consistent entre les humains, mais aussi qu'il apparoisse vne forme publique de Religion, & que les blasphemes contre la diuinité, & autres scandales, ne soient publiquement mis en auant, & semez entre le peuple, desquels la tranquillité publique vienne à estre troublee. Car combien qu'il ne soit en la puissance des hommes, comme nous auons dit, de prescrire & ordonner de leur authorité du regime & gouuernemēt des ames: si ne doibt-il pas estre permis à vn chacun de se forger des Loix à son plaisir touchant la Religion, & matiere de seruir à Dieu. Mais l'ordonnance ciuile doibt soigneu-

De la fin de la Police.

sement prendre garde, que le vray seruice diuin ne soit publiquement violé & pollu par vne licence impunie: attendu mesmes que d'iceluy despend la conseruation de toute Police bien establie. Or nous aurons plus ample intelligence de ceste matiere, traictans cy apres particulierement des parties de l'Estat, que nous diuiserons en trois principales & generales, suyuant les anciens Politiques, le Magistrat, la Loy, & le Peuple. Et pour la suyte de ce qui nous a esté proposé, traictons maintenant des especes de Gouuernement, qui ont esté entre les Anciẽs. L'ordonnance d'vne cité, ou l'ordre és Magistrats, mesmement en celuy qui auoit la souueraine authorité de tous, estoit appellee par les Anciens Republique, ou comme veulent quelques autres, Chose publique: Laquelle prenoit le nom en son espece de Gouuernement, selon la qualité des Gouuerneurs souuerains d'icelle: Et les Republiques, qui tendoient au bien commun, estoient dictes droictes, & simplement iustes. Que si elles regardoient seulement à l'vtilité des superieurs, elles estoient appellees corrompuës, & transgressions des droictes Republiques, celle-cy autant cause de mal à tout le corps de la cité, cõme les autres de son bien. Car comme du pere de " famille depend le bien ou le mal de la maison: du Pilote " ou naucher, celuy de la nauire: du Chef de l'armee, l'heur " ou le malheur d'icelle: ainsi des Magistrats depend la fe- " licité ou infelicité des villes & peuples, Dieu toutefois " presidant dessus tout. La Republique donques est diui- " see en bonne & mauuaise, droicte & deprauee. La bonne Republique est celle, en laquelle les Gouuerneurs tendent à l'vtilité publique des Citoyẽs, & au bien de toute la ciuile societé. Elle est appellee droicte & iuste, d'autãt qu'elle se termine à telle fin, & la cherche, ne consultant qu'à l'entretenement de la Iustice. La Republique deprauee est celle, qui repugne, & est du tout cõtraire à la bõne & iuste, & mesmement aux fins d'icelle. Car elle tasche seulement d'augmenter iniustement son bien particulier, n'ayant aucun soin du public. Il se trouue trois especes de Republiques bonnes, & trois mauuaises, consistant tousiours le gouuernement d'icelles

L'ordonnance ciuile doit tendre au culte diuin.

Que c'est de Republique.

Diuision de Republique.

és superieurs de l'Estat, comme dit a esté, & prenãt d'eux son appellation. La premiere espece de bonne Republique est la Monarchie, qui a lieu quand vn seul a la souueraineté, & laquelle regardant à la seule vtilité publique, & preferant tousiours le bien commun au sien priué & particulier, prend le nom de Royauté, ou puissance Royale. Que si elle regarde au bien particulier du dominant, voulant regner en volonté absoluë, sans aucune obseruation des loix iustes: alors elle prend le nom de Tyrannie, qui est la premiere espece de mauuaise Republique. Or d'autant que nous viuons en ce Royaume soubs ceste premiere espece de bonne Republique, appellee Monarchie Royale, il nous faudra dilater ceste matiere, & veoir amplement d'icelle par vn discours particulier, pour mieux cognoistre de son excellence, quand elle est bien & iustement ordonnee. La seconde espece de droicte & bonne Republique, est appellee d'vn mot Grec Aristocratie, que nous pouuons interpreter en nostre langue, Puissance des plus vertueux, que nous appellons en Latin *Optimates*, pource qu'ils sont estimez estre tres bons & tres-vertueux. Et a lieu ceste forme de Gouuernemẽt, quand peu de gés approuuez en bõnes mœurs & doctrine, ont la souueraineté en corps, & donnent loy au reste du peuple, soit en general, soit en particulier, ne dressant leurs intentions à autre but, qu'autre profit & vtilité publique: Comme elle fut veuë tres-excellente entre les Lacedemoniens, la Republique desquels surpassa toutes les autres de son temps, tant par son establissement dont il n'y eut iamais de pareil, & auquel elle perseuera enuiron cinq cens ans, que par la gloire de ses faicts militaires, ayant tenu assez long temps l'Empire de Grece, & ce soubs les loix de cest heureux Gouuernement Aristocratic, que y establit Lycurgue: lequel voyant leur Estat incliner tantost à Tyrannie, quand les Roys auoient trop de puissance, & tantost à confusion populaire, quand le commun peuple venoit à vsurper trop d'authorité, s'aduisa de donner vn contrepoids salutaire au corps vniuersel de la Republique, y establissant vn Senat, qui fut comme vne forte barriere, tenant les deux extremitez en

De la Monarchie.

De la Tyrãnie.

De l'Aristocratie.

De l'estat excellent des Lacedemoniens.

egale balance, & donnant pied ferme & asseuré à leurs Estats. Pource que les vingt-huict Senateurs, qui faisoient le corps du Senat, se rangeoient aucunefois du costé des deux Roys (qui auoient esté despouillez de souueraineté) tant que besoin estoit, pour resister à la temerité populaire : & au contraire aussi fortifioient aucunefois la partie du peuple à l'encontre des Roys, qui lors n'auoient au Conseil non plus de voix que deux Senateurs, pour les garder qu'ils n'vsurpassent vne puissance Tyrannique. Il est vray que leur Estat ne fet purement Aristocratique, que cent ans apres le premier establissemét de Lycurgue, d'autant qu'il auoit laissé au peuple la puissance de confirmer ou infirmer les aduis & arrests du Senat. Mais Polydore, & Theopompe Rois voyans qu'il estoit difficile d'assembler le peuple, & qu'il réuersoit souuét les saincts Arrests du Senat : ils s'ayderent d'vn oracle d'Apollon, par lequel il estoit porté, que le Senat des xxx. auroit deslors en auant toute puissance des affaires d'Estat: tellement que de Senateurs, ils furent faicts Seigneurs souuerains : Et pour contenter le peuple, ils aduiserent de faire les cinq Ephores, qui estoient pris du peuple, comme Tribuns, pour empescher la Tyrannie. La vraye Aristocratie donques est ceste police, où la vertu est seulement respectee en la distribution des Magistrats, & au gouuernement est consideré principalement le bien des subiects. A celle-cy est opposite & contraire l'Oligarchie, la seconde espece de Republique deprauee, qui est quand peu de gens nobles ou riches occupent l'authorité & l'administration publique, dont ils reiettent les pauures & infimes, ne dressans leur but qu'à leur profit priué & particulier, sans se soucier du public. Ceux-cy sont coustumiers de tenir tousiours le party de leurs semblables en noblesse ou richesse, à la foule & oppression du menu peuple: gouuernãs au surplus toutes les affaires par leurs affections, & monopolant à leur ambition & auarice, iusques à ce que les plus puissans d'entre eux trouuent le moyen de seigneurier absoluement, & changer l'Oligarchie en Tyrannie: Comme Aristote raconte, que furent en Sicile toutes les anciennes Oligarchies: entre

De l'Oligarchie.

Arist. Polit. 5.

lesquelles celle des Leontins fut transmuee en la Tyrannie de Panece: celle de Gele en la Tyrannie de Cleandre: celle de Rhege, en la Tyrannie d'Anaxilas, & ainsi de plusieurs autres. La tierce espece de bonne & droicte Republique est appellee d'vn mot Grec, Timocratie, que nous pouuons dire, Puissance des riches mediocres. Ceste espece de Gouuernement a peculierement obtenu entre les Anciens nom de Republique: d'autant que c'estoit vne police tendant à l'vtilité publique, & se conduisant par les loix, & qui estoit composee d'Oligarchie & Democratie, en leurs extremitez, & à parsoy vicieuses & deprauees. Car de la mediocrité d'icelles fut instituee ceste forme de Republique en trois manieres. Premierement, en prenant les loix & institution des deux: En apres, tenant le moyen des choses commandees par elles: Tiercement, ensuyuant les institutions, partie de l'vne, partie de l'autre. De ceste espece de Republique parle Aristote, disant, que la societé ciuile constituee de mediocres est tres bonne, & que les citez sont bien gouuernees, esquelles y a beaucoup de mediocres, qui ayent plus de pouuoir, que les deux autres parties, où à tout le moins que l'vne ou l'autre. Car où plusieurs sont extremement riches & pauures: s'ensuit ou Democratie extreme, ou Oligarchie intolerable, ou Tyrannie par leurs excez. Reste à veoir la derniere espece de Republique deprauee, dicte Democratie, où les libres & pauures estans en plus grand nombre, sont Seigneurs de l'Estat. Il s'en est trouué de cinq sortes: La premiere, où le Gouuernement estoit egalement communiqué à tous: La seconde, où l'on auoit esgard aux biens, iaçoit qu'ils fussent petits: La troisiesme, où la loy dominant, tous citoyens participoient du Gouuernement: La quatriesme, où chacun pouuoit paruenir aux Magistrats, pourueu qu'il fust citoyen, & que la loy seigneuriast: La cinquiesme, où les autres choses demourans égales, la multitude commandoit, nõ la loy: Et lors le peuple seul gouuernoit à sa fantasie par decrets & prouisions qu'il expedioit iournello-

De la Timocratie.

Poli. 4.

De la Democratie.

ment opprimant les vertueux, riches & nobles, pour viure en toute liberté. Ceste espece ne doit estre appellee Republique, puis que les Lois n'y dominent point: ains comme correspondante à la Tyrannie, est tres-mauuaise, & indigne d'estre nombree entre les Republiques. Platon & Xenophon escriuent telle auoir esté la Democratie d'Athenes, où le peuple estoit desbordé en toute liberté, sans crainte des Magistrats, & obseruance des Loix. Or de trois especes de bonne Republique par nous mentionnees, Aristote, Polybe, Denys Halicarnas, & Ciceron en composent vne autre participante de toutes les trois: disans, que chacune espece de Republique establie à par soy seulement & simplement, degenere soudain en son vice prochain, si elle n'est moderee & retenue par les autres: & partant que la Republique constituee en droict gouuernement pour durer longuement, doit auoir les vertus & proprietez des autres assemblees en elle: à fin que rien n'y prenne accroissement desproportionné, qui la face abastardir à sa prochaine malice, & consequemment ruïner. Ainsi plusieurs Politiques anciens & modernes ont soustenu, que les Republiques des Lacedemoniens, Carthaginois, Romains, & autres fameuses, comme celles des Venitiens, estoient composees, & doucement entre meslees de la puissance Royale, Aristocratique, & Populaire. Mais ce subiect meriteroit bien vn discours à part: & n'estant necessaire à l'intelligence de la matiere qui nous a esté icy proposee, non plus que de nous arrester d'auantage à la curieuse recherche de plusieurs autres especes subalternes d'Estats & Polices, que les Anciens ont tiré de celles que nous auons descrites? Nous noterons pour la fin de nostre propos, que la cause pourquoy se trouuent tant de genres de Republiques mentionnees par les Anciens, est que chacune cité est composee de plusieurs parties par la diuersité desquelles, selon celles qui abondoient le plus, & auec plus grande puissance, ils diuersifioient le nom des Gouuernemens. Mais pour euiter à confusion & obscurité, nous pouuons dire, que si la souueraineté gist en vn seul Prince, l'Estat est Monarchie,

Plat. leg. 5.

Autre espece de Republique.

que si tout le peuple y a part, l'Estat est populaire : & s'il n'y a que la moindre partie du peuple, l'Estat est Aristocratique. Que si leur forme de Gouuernement repugne à leur nature, ils prennent autre qualité, & non pas qu'ils changēt d'essence. Au surplus que la conseruation de toute societé publique depend de sa Police bié ordonnee, & sans laquelle il n'y peult auoir que desordre & cōfusion entre les hommes : que la Police est l'ordre de la cité és Magistrats, mesmement au souuerain de tous, consistant toute la Republique en son Gouuernement lequel s'il est entre les mains du peuple, s'appelle Populaire, comme és Cantons des Suisses & ligues Grises, en plusieurs villes franches d'Alemagne, & estoit anciennement à Athenes: Si de certaines personnes, comme à Venise des Gentils-hommes, & à Genes, d'aucunes familles, s'appelle Seigneurie : s'il depend de la volonté d'vn seul, Monarche, comme en France, Espagne, Portugal, Angleterre, Escosse, Suesse, Pologne. Que d'auantage la diuersité du Gouuernement des citez & peuples depend de leur fin : s'ils tendent à bonne fin, qui est le bien públic, qu'ils sont bons & iustes: & si à mauuaise, qui est le profit particulier des commandemens, qu'ils sont mauuais & iniustes.

Differencede l'estat & du Gouuernement.

Des trois formes d'Estats & Polices.

Du Magistrat souuerain, & de son authorité & office.
Chap. 54.



Chitob. Nous disons volontiers ce estre faict par droict, qui est faict conuenablement selon l'ordre & institution de la Police. Aussi le droict entre nous n'est autre chose, que l'ordre de l'Estat, soubs lequel nous viuons: & dont la souueraineté est le fondement asseuré, & l'vnion & liaison de tous les particuliers en vn corps parfaict de Republique. Et quand les iugemens sont exercez par les Magistrats, & la volonté de Iustice declaree par l'exposition des Loix

Que c'est du droict.

Le fondemēt de l'Estat.

ce du droict, & que soubs icelle nous dirigeons nos actions, l'ordre de ciuile societé est deuëment conserué. C'est pourquoy en nostre precedent discours nous auons dit l'Estat estre composé de trois parties generales, du Magistrat, de la Loy, & du Peuple. Ainsi ensuyuant nostre propos, traictons particulierement de ces parties, dont toute Republique subsiste : & voyons premierement du Magistrat souuerain, & de son authorité & office. *Rom. 13.*

ASER. Toute Superiorité ciuile est vocation saincte " & legitime deuant Dieu. Et comme la Iustice est la fin de " la Loy, & la Loy œuure du Magistrat: aussi le Magistrat est l'image de Dieu, qui tout regit & gouuerne, au moule & patron duquel il se doit former par le moyen de la vertu. *Le Magistrat est l'image de Dieu.*

AMAÑA. Comme en l'homme bien disposé de corps " & d'ame selon nature non deprauee, preside & domine " l'ame auec raison, qui est la meilleure partie, & le corps & " ses affections seruent & obeyssent comme la pire partie: " semblablement en toute assemblee humaine, c'est aux " plus sages à presider, & aux moins aduisez à obeyr. Et partant le Magistrat doit sur tout trauailler à ne se rendre indigne de la personne qu'il porte. Mais oyons Aram sur la matiere qui nous est icy proposee. *C'est aux plus sages à presider.*

ARAM. Dieu soigneux de toutes choses iusques aux moindres, & comprenant en soy le principe, la fin, & le moyen d'icelles selon son bon plaisir, & d'vn seul esprit faisant toutes choses en tous, regardant au bien commun de l'Vniuers, & entretenement de la societé humaine, a de tout temps distribué à diuerses personnes, distinctes & differentes graces, à fin qu'en exerceant diuers estats, charges, administrations, offices, mestiers & œuures, ils se conseruassent par vn secours mutuel, & aide reciproque. C'est ce que nous voyons en toutes citez, que nous appellons compagnies ciuiles, qui est autant à dire que multitude d'hommes dissemblables en conditions, comme riches, pauures: libres, serfs: nobles, vilains: sçauans, ignorans: artisans, laboureurs : obeyssans & commandans, communiquans en vn lieu les vns auec les autres leurs arts, mestiers, œuures & exercice, à fin de *Les dons de Dieu sont differens.*

mieux viure, & auec plus de commodité : Aussi qui o-beyssent à mesmes Magistrats, loix & conseil souuerain, » que Platon appelle l'ancre, teste, & ame de la cité : Laquelle pour auoir pris son commancement & multiplication des personnes accoustumees au gouuernement tel, que Royal, qui apparoist en toute famille bien ordonnee, comme nous en auons traicté, tend aussi naturellement à quelque ordre & reiglement de domination, qui eut son premier establissement ou par la violence des plus forts, comme l'escriuent Thucydide, Cesar, Plutarque, & autres : & mesmes l'Histoire sacree nous le tesmoigne, & rend ceste opinion hors de doubte, disant, que Nimroth, arriere fils de Cham fut le premier qui assubiettit les hommes par force & violence, establissant sa Principauté au pays d'Assyrie : Ou bien pour ceux qui voudrôt croire à Demosthene, Aristote, & Ciceron, la premiere Souueraineté fut instituee de la volonté & bien-vueillance de ceux, qui pour leur commodité, repos & seureté, se soubsmirent aux plus excellens en vertu, au temps qu'ils ont figuré heroyque. Qui ignore (dit Ciceron en l'Oraison pour Sestius) la nature des hommes auoir autrefois esté telle, que n'avans encores droict naturel prescrit, ils erroient espars par les champs, & n'auoyent rien, sinon ce qu'ils pouuoient oster & retenir auec force par meurtres & playes? Parquoy s'en trouuerent d'excellens en vertu & conseil, qui cognoissans l'humaine docilité & entendement, assemblerent en vn lieu les espars, & les transmuerent de la rudesse où ils estoient, à Iustice & douceur. Alors ils establirent les choses contenantes l'vtilité commune, que nous appellons publiques, & dresserent les assemblees, qui depuis ont esté nommees Citez, & ceignirent de murailles les edifices conioincts, qu'on dit villes, estant trouué le droict diuin & humain. De la mesmes eut lieu l'authorité des Magistrats, instituez par le consentement des peuples, pour ceste excellẽce de vertu heroyque qu'ils veirent en ces premiers recteurs & ordonneurs de ciuile societé, & lesquels eussent entre les mains la iurisdiction des loix, ou coustumes receuës, & la disposition du droict escrit, pour selon icel-

Toute assemblee tend de nature à quelque ordre de Superiorité.

De l'origine des Royaumes & Monarchies.

les regir & gouuerner leurs peuples. Or sans beaucoup nous arrester sur la diuersité des opinions que nous auons icy touchees de l'establissement de la Souueraineté, c'est sans doubte, que d'icelle depend le fondement de toute Republique, & qu'elle est sa puissance absoluë & perpetuelle, non limitee ny en pouuoir, ny en charge, ny à certain temps. Ceste Souueraineté est en celuy ou ceux qui sont Chefs de l'Estat. Et vn petit Roy est autant souuerain, que le plus grand Monarque de la terre: car vn grand Royaume (disoit Cassiodore) n'est autre chose qu'vne grande Republique soubs la garde d'vn Chef souuerain. Mais auant que de traicter plus amplement de son authorité & office, il nous conuient rendre raison du nom de Magistrat, que nous luy auons icy donné. Ce mot de Magistrat a esté pris des Anciens en plusieurs significations, & Platon en fait dixsept especes, appellant les vns Magistrats necessaires, & les autres honorables. Aristote dit, que ceux doyuent principalement estre appellez Magistrats, qui ont puissance de deliberer, iuger, & commander, mais principalement de commander, ce que le mot Grec ἀρχαὶ & ἄρχοντες, signifie assez, comme qui diroit commãdeurs & le mot Latin *Magistratus*, qui est imperatif, signifiant maistriser & dominer. Aussi le Dictateur, qui estoit celuy qui auoit plus de puissance de commander, estoit appellé des Anciens *Magister populi*. Combien donques qu'à tous ceux qui ont charge publique & ordinaire en l'Estat, le nõ de Magistrat ait esté des anciẽs & soit encores donné: nous n'abuserons aucunement du nom, en le trãsferant au souuerain de tous, & duquel dependent tous les Magistrats, Loix & ordonnances de la Republique. Or voyons maintenãt, si ceste vocation du Magistrat est legitime & approuuee de Dieu. Nous n'auons pas seulemẽt des tesmoignages infinis en l'Escriture, que l'Estat des Magistrats est acceptable deuãt Dieu: mais, qui plus est, il est orné de tiltres honorables, à fin que la dignité nous en soit singulierement recommandee. Comme quand nous voyõs, que tous ceux qui sont con-

Que c'est de Souueraineté.

Du nom de Magistrat.

plat. 6. leg.
Arist. 4. Polit.

De la vocation legitime des Magistrats.

Psal.81. ſtituez en preeminence, ſont appellez dieux, il ne fault pas que nous eſtimions ce tiltre de legere importance, par lequel il eſt demonſtré, qu'ils ont mandement de Dieu, qu'ils ſont authoriſez de luy, & que du tout ils re-
Ioan. 10. preſentent ſa Majeſté pour nous regir & conduire. Si l'E-
» ſcriture (dit le Verbe diuin) a appellé dieux ceux, auſquels
» la parole de Dieu s'addreſſoit: & qu'eſt ce cela autre cho-
» ſe, ſinon qu'ils ont charge & cõmiſſion de Dieu, pour luy
2.Chro.19. ſeruir en leur office? Et (comme diſoit Moyſe & Ioſaphat
» à leurs Iuges, qu'ils ordonnoient ſur chacune cité de Iu-
» da) pour exercer Iuſtice, non au nom des hommes, mais
Prou. 8. au nom de Dieu. C'eſt de ſon œuure (dit le Sage) que les
» Roys regnent & que les Conſeillers ſont Iuſtice, que
» les Princes s'entretiennent en leur domination, & que
» les Iuges de la terre ſont equitables. Auſſi nous voyons, que pluſieurs ſaincts perſonnages ont obtenu Royaumes, comme Dauid, Ioſias, Ezechias: les autres Gouuernemens & grands Eſtats ſoubs les Rois, comme Ioſeph & Daniel: les autres la conduite d'vn peuple libre, comme Moyſe, Ioſué, & les Iuges: deſquels nous cognoiſſons l'Eſtat auoir eſté acceptable à Dieu, comme il l'a par ſon eſprit declaré. Parquoy on ne doit aucunement doubter, que Superiorité ciuile ne ſoit vne vocatiõ, non ſeulement ſaincte & legitime deuãt Dieu, mais auſſi tres-ſacree & honorable entre toutes les autres: & à laquelle tout le peuple eſt aſſubietty, tant par l'eſtabliſſemẽt du droict de l'Eſtat, que de l'ordonnãce ſaincte & diuine. Que ſi le Magiſtrat veult croire (cõme il eſt certain que pluſieurs Eſtats ont eu ce fondement) que la cauſe de ſa premiere inſtitutiõ, & ſubiectiõ volontaire, à laquelle ſe ſoubſmeirent les peuples pour leur bien commun, ait eſté ceſte excellence de vertu, qui paroiſſoit en aucuns par-deſſus les autres: celuy ne ſe deura-il pas penſer indigne d'vn tant honorable tiltre, s'il eſt priué de la cauſe de l'origine d'iceluy? Mais d'auantage ſi le Magiſtrat ſe cognoiſt eſtre ordonné miniſtre de la Iuſtice diuine, à combien grande integrité, prudence, clemence, moderation, & innocence, ſe doit-il ranger & reigler? En quelle confiance oſera-il donner entree à quelque iniqui-

Le Magiſtrat Miniſtre de Iuſtice diuine.

té en son siege, lequel il entendra estre le throne de Dieu viuant? En quelle hardiesse prononcera il sentence iniuste de sa bouche, laquelle il cognoistra estre destinee pour estre organe de la vertu de Dieu? En quelle conscience signera il quelque mauuaise ordonnance de sa main, laquelle il sçaura estre ordonnee pour escrire les Arrests de Dieu? Bref, si le Magistrat se souuient, que " comme Dieu a colloqué au ciel pour vn image de sa diuinité le Soleil & la Lune, aussi qu'il est constitué en la " terre pour vne telle representation & lumiere: ne pensera il pas, qu'il doit employer & mettre tout soin & estude à representer aux hommes en tous ses faicts, comme vn image de la prouidence, sauuegarde, bonté, douceur, & iustice de Dieu: Il est certain, que ce que le cœur est au corps de l'animal, le Magistrat est en la Republique. Si le cœur est sincere & pur par ce qu'il est la fontaine du sang & des esprits il dõne la vie à tout le corps: mais s'il est corrompu, il apporte mort & ruyne à tous les membres. Ainsi en est il du Magistrat, qui est l'ame du peuple, le mirouer d'iceluy, & le blanc à la fleche de tous ses subiects: lequel viuant sous la droicte raison, verité & iustice, propre volonté de Dieu seul, il ne fera ne plus ne moins que la ligne & la reigle, laquelle estãt premierement droicte de soy mesme, dresse puis apres toutes les autres choses, qui sont gauches & tortues, en s'appliquant à elles. Car il n'y a rien plus naturel, que les subiets se conforment aux mœurs, aux faicts, aux paroles de leur Prince. Le sage Hebrieu Platon, Ciceron, Tite Liue, ont laissé à la posterité ceste maxime, comme vne reigle infallible d'Estat. Encores Theodoric Roy des Gots, escriuant au Senat Romain passe plus outre, vsant de ces termes, comme le recite Cassiodore: Que le cours de nature manqueroit plustost, que le peuple fust autre que les Princes. Mais d'auantage comme la partie du cœur és corps des animaux a accoustumé d'estre la derniere corrompue, de sorte que l'on pense qu'en icelle demeurent les dernieres reliques de la vie: ainsi il est conuenable, si quelque maladie auoit attaint & gasté le peuple, que

Du lieu que tient le Magistrat enuers le peuple.

le souuerain Magistrat demeure pur & entier de toute ce ste tache iusques à la fin. S'il y a quelque mal en l'ame, il procede de la meschanceté du corps, pour estre subiect à affectiōs peruerses: & tout ce qu'il y a de bon au corps, coule de l'ame, comme de sa fontaine. Or comme ce seroit contre nature, si les maux du corps procedoient de l'ame, & que les biens du corps fussent corrompus par les vices de l'esprit: Ainsi ce seroit chose grandemēt estrāge, que les mœurs corrompues, les mauuaises Loix, vi-
» ces& impietez vinssent aux peuples du Magistrat, lequel
» (comme dit Platon) tient le mesme lieu en la Republi-
» que, que la raison faict en l'ame, qui conduict les autres parties par sapience. Et puis que toute la Republique ne represente qu'vn certain corps composé de diuers membres, desquels le Magistrat est le Chef, & le plus excel-
» lent de tous: il fault aussi qu'il vse de telle equité, qu'il
» profite à vn chacun d'iceux, & se garde bien par mau-
» uais exemple d'apporter contagion à tout le corps pu-
» blic. Le peuple (dit Seneque) donne plus de foy à ses
» yeux, qu'à ses oreilles: c'est à dire, il croit plus ce qu'il
» voit, que ce qu'il oyt. Et le chemin d'instruire vn populaire par preceptes, est long & difficile: mais de l'instruire par exemples, il est bien plus brief, & de plus grande efficace. Et pourtant le Magistrat doit estre plus soigneux de ce qu'il faict, que de ce qu'il dit. Et ce qu'il baille à ses subiects pour reigle cōme par Loy, doit estre par luy confirmé par œuures & de faict car aussi est-il principalement obligé à suyure les Loix de Dieu & de Nature, au modelle desquelles doyuent estre faictes toutes les
» Loix & ordonnances, qu'il establit en son Estat. Et pour-
» tant a fort bien dit vn Ancié, que le Prince auoit auec ses subiects vn mesme Dieu à seruir, vne Loy à garder, & vne mort à craindre. Nous comprendrons donques briefue-
» ment l'office du Magistrat, en ces trois choses, regir, enseigner, & iuger son peuple: choses tellement annexes & conioinctes, que l'vne ne se peult bien exercer sans l'autre: & qui fidelement s'acquitte de l'vne, il les faict toutes. C'est pourquoy Platon dit, que ce n'est qu'vn mesme art & science, la Royale, la Philosophique, & la

La Republique represente vn corps.

Office du Magistrat.

Politique : Pource qu'elles consistẽt toutes trois à sçauoir bien regir, enseigner, & iuger: & que le seul moyen de vray repos & de felicité tresheureuse és Republiques, est quand par quelque diuine fortune il se rencontre en vne mesme personne la souueraine authorité du Magistrat auecques la volonté de sage Philosophe, pour rẽdre la vertu maistresse, & la mettre au dessus du vice. Que si vn tel Gouuerneur de peuple est bien-heureux, ceux ne le sont moins, qui peuuent ouyr les beaux discours, & bons enseignemens qui sortent de sa bouche. Et d'auantage voyans la vertu naïfue empreinte en vn visible patron, & tel que la vie exemplaire du Magistrat ils en deuiennẽt volontairement sages: & n'est lors besoin de force, contraincte, ou menace, pour les ranger à leur deuoir: ains se conforment d'eux mesmes à vne vie droicte & bõne en amitié, charité, & concorde les vns auecques les autres. Dont nous pouuons bien dire, que celuy là est par nature plus digne de ceste souueraine authorité, qui par sa vertu peult imprimer és cœurs des hommes vne telle disposition & affection à bien & vertueusement viure. Mais d'autãt qu'il se trouue peu de vertueux hommes, & que de ce petit nombre les Magistrats souuerains ordinairement ne sont pas choisis, ains viennent en ceste authorité la plus part de successiõ: il ne se faut esmerueiller s'il y a peu de tels Magistrats, que nous les auons icy descrits : ains est plustost grande merueille, s'il s'en trouue quelqu'vn fort excellent entre plusieurs. Toutesfois comme leur puissance souueraine n'en est aucunement moindre sur leurs subiects, qui leur doyuẽt foy & obeyssance: aussi demeurent ils tousiours tenus de leur deuoir & office enuers eux, qui est Iustice, cõseil, confort, ayde, & protection. Et d'auantage pource qu'il y a tousiours de l'insolence & de la mauuaistié rebelle en aucuns deprauez, lesquels ny par doctrine, ny exemple de bonne vie, ne peuuent estre induicts à la vertu, ains perseuerent à commettre mille impietez & iniustices : pour la punition d'iceux, le glaiue est mis és mains du Magistrat, tant de droict diuin que humain : à fin que comme Ministre de Dieu, il serue à son ire, & prenne vengeance de ceux

La science Royale, Philosophique, et Politique sẽblables.

Pourquoy il se trouue peu de Princes vertueux.

A quelle fin le glaiue est mis és

mains du Magistrat. qui font mal. C'est ce qui est tant expressément commãdé aux Magistrats en infinis passages de l'Escriture soubs ces mots, Faictes iugement & iustice: Iustice, en deliurãt celuy qui est opprimé par force, de la main du calomniateur, ne contristant point les estrangers, vefues & orphelins, ne faisant iniure aucune, n'espandant le sang innocent, & faisant droict à vn chacun: & Iugement, en resistant à la hardiesse des meschans, reprimant leurs audaces & violences, & punissant leurs delicts.

Ieremie 21. & 22.

Prou. 16. 20. 24. & 25.

» C'est abomination deuãt les Roys (dit le Sage) de faire iniquité: car vn siege Royal est confermé par Iustice. Le Roy, qui sied » au throne du iugement, iette l'œil sur tous les mauuais: » c'est assauoir pour les punir. Le Roy sage dissipe les mes- » chans, & les tourne sur la rouë. Qu'on separe l'escume » de l'argent, & l'orféure fera le vaisseau qu'il demande. » Qu'on oste l'homme peruers de deuãt la face d'vn Roy, » & son throne sera estably en iustice: Tãt celuy qui iusti- » fie l'inique, que celuy qui condamne le iuste, est abomi- » nable à Dieu. Les peuples & natiõs maudissent celuy qui dit à l'inique, tu es iuste.

Celuy qui souffre le mal en est coulpable.

Voire certes le mesfaict doibt autãt ou plus estre attribué à celuy qui le permet faire, là où il le peut, & est tenu de l'empescher, qu'à celuy mesme qui le faict. Que si la vraye iustice des Magistrats est de persecuter les meschans à glaiue desgainé, & qu'ils se veulent abstenir de toute seuerité, & conseruer leurs mains nettes de sang, ce-pendãt que les glaiues des meschans sont desgainez à faire meurtres & violences: qu'ils ne doubtent point, que deuant la Maiesté diuine ils ne soient eux-mesmes iugez coulpables de grãde iniustice. Il est vray, que la douceur & clemẽce est la chose la plus digne du grand & excellent homme, & vne des principales vertus necessaires au Magistrat.

La douceur & clemence necessaire au Magistrat, & comment.

Toutefois elle doibt estre de telle façon reiglee, que pour le bien de la Republique, la seuerité & rigueur y soit conioincte: d'autant que sans icelle on ne pourroit regir & gouuerner vne multitude d'hõmes. Mais ce n'est faict ny en sage mede- » cin, ny en bon administrateur d'Estat, de mettre la main » au fer, si non en extreme necessité, quand il n'y a point » d'autre remede & est faute de suffisãce en l'vn & en l'au-

tre, beaucoup pire au Magiſtrat, pource que l'iniuſtice eſt " auſſi conioincte auec la cruauté. Ainſi eſt-il neceſſaire, & " en la clemence, & en la rigueur, tenir quelque honneſte " moyen par droicte raiſon & prudence, à fin d'euiter les " inconueniens de l'vne & de l'autre. C'eſt ce que enſeigne " Iſocrate en la maniere de bien regner, diſant, qu'il fault *Iſoc. ad Nicocl.* eſtre ſeuere à enquerir les delicts, & clement à impoſer les peines moindres que les faultes, en gouuernant plus " les hommes par clemence & prudence, que non pas par " rigueur & cruauté: Et comme ainſi ſoit que le Magiſtrat " trop ſeuere ſe rend odieux, & celuy qui veult apparoiſtre " trop gracieux, eſt contemné & meſpriſé: que le ſage ſe " doit monſtrer ciuil & graue tout enſemble, la grauité e- " ſtãt bien-ſeante à commander, & la ciuilité neceſſaire à conuerſer entre les hommes. Pour la concluſion donques de noſtre diſcours nous apprendrons, que tant par l'eſtabliſſement de tout Eſtat & Police, que de l'ordonnance ſaincte & diuine, nous ſommes aſſubiectis au Magiſtrat ſouuerain, lequel legitimement eſt ordonné pour nous regir, enſeigner, & iuger en toutes les choſes qui regardent la vie preſente, & l'entretien de ciuile ſocieté. Que puis qu'il eſt l'image de Dieu en terre, il ſe doit conformer autant qu'il peult, à la perfection de toute bonté & iuſtice, pour induire par ſon exemple ceux qui luy ſont donnez en charge, à pieté & vertu: Et que ſon office eſt d'honnorer les bons, & punir les mauuais, ſe monſtrant protecteur & conſeruateur de la trãquillité, honneſteté, innocence, & modeſtie publique, & ordonné pour maintenir le ſalut & la paix commune de tous.

De la Loy, Chap. 55.



RAM. Comme nous remarquons en l'Vniuers, pluſieurs diſſemblables mouuemens eſtre contenus par vn mouuement celeſte touſiours à ſoy ſemblable, & toutes les cauſes par la premiere: & en chacun animal, pluſieurs & diuers membres differens en office, eſtre compris & recueillis en v-

nion & accord par l'ame & le cœur: Aussi en toute Republique composee de plusieurs & differentes parties, necessaires à l'establissement d'icelle, la Loy est le sang, qui luy donne vertu & vie, le lien qui reduit à vnité toutes ses parties, & le ferme entretien de la societé ciuile. Puis que nous auons dõques (mes Compagnons) discouru de la premiere partie de tout Estat & Gouuernement ciuil, qui est le souuerain Magistrat, voyons maintenant de la seconde, & tant necessaire en iceluy, qui est la Loy, par laquelle il est assemblé & vny auec le reste du corps public, pour l'entretenement & conseruation d'iceluy.

La vertu de la Loy en la Republique.

ACHITOB. La Loy est en la cité, comme l'esprit au corps. Car tout ainsi que le corps sans l'esprit vient infal-
» liblement à putrefaction: semblablemét toute cité & Re-
» publique sans Loy vient en ruyne & perdition. Et pour-
» tant Ciceron appelle les Loix, ames des Republiques.
» ASER. Comme l'ame conduit le corps, & luy donne
» la vertu de faire ses œuures: ainsi la Loy est la reigle &
» l'entreténement de tout Estat. Par icelle le Magistrat est obey, & les subiects tenus en paix. Or voyons Amana traicter ceste matiere.

La Loy est l'entretenement de l'Estat.

AMANA. Si naturellement nous voyons tous animaux terrestres, aquatiques, aëriens ou volans, domestiques & sauuages, cercher, pour viure, les compagnies & assemblees de leurs especes, comme les ouailles, aumailles, cerfs & biches paistre par troupeaux: cheuaux, asnes, & mulets par harats, corneilles, estourneaux, grues, & autres oiseaux aller par volees: poissons d'eau doulce & salee s'entresuyure par bandes les abeilles demeurer és ruches, les pigeons és colõbiers, les fromis és petits creux: Ce n'est pas merueille, si les hommes singulierement ornez d'ame immortelle, de raison, & parole, & par ces prerogatiues plus communicatifs que les autres, comme nais à honnorer Dieu, s'entr'aimer, viure en police auec Loix, Magistrats & Iugemens, ayant seuls le sentiment du bien & du mal, de l'honneste & deshonneste, du iuste & iniuste, cognoissant les principes & causes des choses, les progrez, fins & consequences, similitudes

Tous animaux sont sociables de nature.

& repugnances, viuent plus commodément & heureusement ensemble, faisans auec droict ce que les autres animaux font par instinct naturel seulemēt: veu que mesmes ils peuuēt estre asseurez (cōme dit Ciceron) qu'il n'y « a rien icy bas plus aggreable à Dieu, gouuernant tout le « monde, que les congregations & assemblees des hom- « mes associez par droict, qu'on appelle Citez. Or nous auons à noter, que tous ceux qui obyssent à mesmes Loix & Magistrats, ne font ensemble qu'vne cité, qui (comme dit Aristote) est toute compagnie qui s'assemble pour quelque bien: si monarchiquement, c'est à fin d'estre defendus contre les estrangers, & viure entre eux legalemēt & paisiblement: si soubs Seigneurie, pour estre respectez selon leurs richesses, noblesse & vertu: si en commune populaire, pour iouyr de liberté & equalité. Et d'autant que la cité est mieux policee, plus ils y esperent de bien. Ainsi donques comme les Venitiens ne sont qu'vne Cité, viuans soubs Seigneurie: les Bernois vne autre soubs Democratie, soit qu'ils habitent dedans ou dehors les murailles, ou bien loing de la ville capitale: en ceste maniere to' les vassaux naturels de ceste Monarchie, recognoissans vn Roy pour leur Souuerain Seigneur, & obeyssans à ses commandemens, & ordonnances de son Conseil, representent vne cité & communion politique, composée de plusieurs villages, villes & prouinces, Preuostez, Bailliages, Senechaussees, Gouuernemens, Parlemens, Baronnies, Comtez, Marquisats, Duchez, Cures, Eueschez, Archeueschez, estant en soy & par soy suffisamment fournie de tout ce qu'il luy faict besoin, tāt és choses necessaires que honnestes, pour bien viure selon vertu, & en obeyssant aux statuts, loix, & ordonnances establies en icelle: selon lesquelles doit dominer le Magistrat, & gouuerner ses subiects: faisant cognoistre, que combien qu'il ne soit subiect à la Loy, il veult neant- « moins (comme il doit) viure & se gouuerner soubs la « Loy. Et pourtant le Magistrat est fort bien appellé par quelques vns, vne Loy viue, & la Loy, vn Magistrat muet. Aussi la marque du Prince souuerain, & de laquelle depend tout ce qu'il faict de pouuoir Imperial, est la

Tous ceux qui obeyssent à mesmes Loix, ne sont qu'vne cité.

Polit. I.

La marque du Souuerain.

recompense condigne à sa temerité. En toute societé bié " instituee (dit Aristote) & par loix bien ordonnee, il " fault bien diligemment se prendre garde, de diminuer ou " changer quelque chose, tant soit elle petite, de la Loy: " & se doit on plus garder de ce qui se faict peu à peu. Car qui lors n'y resiste, il en aduient comme au corps humain malade, auquel si au commencement de la maladie on ne donne prompt remede, le mal pen à peu s'augmente, & ce qui estoit facile à guarir se rend par negligence incurable. L'on ne commence iamais disoit Paule " Aemile, Consul Romain) à remuer & changer l'Estat " d'vne Chose publique, en commettant d'entree quelque " notable contrauention aux Loix. Et pourtant il fault estimer, que l'on abandonne la garde des principaux fondemens d'vn Estat Politique, quand on desdaigne le soin de faire obseruer diligemment les institutions d'iceluy, pour petites & de peu d'importance qu'elles semblent estre. Car puis que la Loy est le ferme fondement de toute ciuile societé, iceluy defaillant, il est force que tout l'edifice politique vienne en ruïne. C'est pourquoy le sage Bias disoit, que l'Estat d'vne Republique estoit bienheureux, auquel tous les habitans redoubtoient la Loy comme vn seuere Tyran. Car lors tout ce quelle commande, est indubitablement executé. Depuis (dit Isidore) que la Loy est establie & approuuee, il ne fault pas iuger d'elle, ains iuger selon icelle. Ceste Police est la meilleure (disoit Chilon, l'vn des Sages de Grece) ou le peuple preste plus l'oreille aux Loix, que non pas aux Oratenrs. Ce fut aussi ce qui donna occasion à Pausanias Lacedemonien, de respondre à vn qui l'interrogeoit, pourquoy il n'estoit pas loisible en leur pays de remuer aucune des Loix anciennes: C'est (luy dit il) pource que il fault que les Loix soient maistresses des hommes, & non pas les hommes maistres des Loix Ausurplus, l'antiquité & l'vtilité des Loix est si euidente, que ce seroit chose superfluë d'en faire icy vn lõg discours. Moyse fut le premier legislateur des Hebreux, Mercure Trimegiste des Egyptiens, Phoronee Roy des Grecs, Solon des

Il ne fault point iuger de la Loy.

Des anciens legislateurs.

Atheniens, Lycurgue des Lacedemoniens, Anacharsis, des Scythes, Numa Pompilius des Romains. Dix excellens personnages furent esleuz par le Senat & peuple Romain, pour traduire & exposer les Loix des douze Tables. Nous auons ja dit, comme Pharamond constitua les nostres. La plus-part des Loix des Germains, & les meilleures, furent establies par Charles le Grand, Empereur & Roy de France. Et ainsi toutes regions ont eu diuers legislateurs, selon la condition & circonstance du temps, du lieu, & de la nation. Il est vray qu'auant la publication de la Loy de Dieu, il n'y auoit iamais eu legislateur qui soit venu en cognoissance: & de faict, en tous les autres d'Homere, ny d'Orphee, ny d'autre qui soit auparauant Moyse, il ne se trouue pas vn seul mot de Loy. Mais les Princes iugeoient & cõmandoient toutes choses par puissance souueraine: Lequel gouuernement plus tyrannique que Royal, ne pouuoit estre durable ny asseuré: par ce qu'il n'y auoit point de lien des grands aux petits, ny par consequent accord aucun. Et d'auantage c'est sans doubte, que tous les subiects d'vn Estat ont affaire de Loy, comme d'vn flambeau pour se guider és tenebres des actions humaines: & mesmement pour estonner les meschans, qui pourroient pretendre cause d'ignorance veritable, ou vray-semblable de leurs meschancetez: ou pour le moins de la peine qui n'est point grauee en nos ames, comme les choses que nature defẽd. Mais encores ce n'est pas la Loy, qui fait le droict gouuernement, ains la vraye Iustice, & distribution egale d'icelle, qui doit estre grauee en l'ame des bons Roys & Princes, & beaucoup mieux qu'en tables de pierres. Et peu sert de multiplier Edicts & ordõnãces, qui ne les fait seueremẽt obseruer. Voire le premier signe que l'on peut auoir de la perte d'vn Estat, est, quãd on voit vne licence effrenee, & facilité de dispenser des bonnes ordõnances, & que l'on en met tous les iours de nouuelles sur le bureau. Que si l'Estat est desia troublé, la multitude de loix sur loix ne luy est moins dangereuse, que la varieté de medicamens dans vn estomach debilité: Où au contraire c'est lors que les nouuelles introductions & abus doy

Nulle Loy auant la Loy diuine.

Combien la Loy est necessaire & vtile.

En quoy consiste le droict gouuernement.

Contre la multiplicité de Loix & Edicts.

ger, & où il fault rapporter la fin de toute autre Loy, en honorant Dieu par purc foy & pieté, & estans conioincts auec nostre prochain par vraye dilection. La Loy ceremoniale donc a esté vne pedagogie des Iuifs: c'est à dire, doctrine d'enfance, dõnee à ce peuple pour l'exercer sous l'obeyssance diuine, iusques à la manifestation des choses lors figurees en ombre: Et la Loy Iudiciale, qui leur estoit baillee pour Police, leur enseignoit certaines reigles de Iustice & de equité, pour viure paisiblement ensemble, sans faire nuisance les vns aux autres. Or cõme l'exercitation des ceremonies appartenoit à la doctrine de pieté, qui est le premier poinct de la Loy morale (d'autant qu'elle nourrissoit l'Eglise Iudaïque en la reuerence de Dieu) & toutefois elle estoit distincte de la vraye pieté: Aussi pareillement, combien que leur Loy iudiciaire ne tendist à autre fin, qu'à la conseruation d'icelle mesme charité commandee en la Loy morale, elle auoit neãtmoins sa proprieté distincte, qui n'estoit pas expressément declaree soubs le commendement de Charité. Comme donques les ceremonies ont esté abrogees, & la vraye Religion & Pieté, assauoir la Chrestienne, subrogee à la Loy Iudaïque: Aussi desdites Loix iudiciaires ont esté cassees & abolies, sans violer aucunement le deuoir de Charité, estant demeuree la liberté à toutes nations de se faire Loix telles qu'ils aduiseroient leur estre expedientes, lesquelles nous appellons ciuiles, qui doyuent neantmoins estre compassees à la reigle eternelle de Charité: tellement qu'ayans seulement diuerse forme, elles viennent à vn mesme but: commãdans tousiours choses honnestes & vertueuses, & à l'opposite prohibans & defendans les deshonnestes & vicieuses. Or de ces Loix ciuiles sont encores entre nous deux genres principaux: assauoir les Loix establies, sur lesquelles toute Monarchie & Gouuernement public ont leur premier fondement & origine, qui ne doyuent aucunement estre enfreintes ny changees: comme nous appellons les Loix des François, mesmement la loy Salique, establies par Pharamond, le premier qui se donna le nom de Roy sur eux. Telles Loix sont annexees & vnies auec la Couron-

De la Loy ceremoniale.

De la Loy Iudiciale

Des loix Ciuiles.

Des loix Establies.

uent estre ostez, & les choses reduites en leur premiere & ancienne forme. Mesme l'Histoire nous apprend, que plus les Edicts & ordonnances ont esté multipliees, plus les tyrannies ont pris leur force : comme il aduint soubs le Tyrã Caligule, qui à propos & sans propos faisoit des Edicts, & en lettre si menue, qu'on ne les pouuoit lire, à fin d'y attraper les ignorans : & son successeur Claude fit pour vn iour vingt Edicts: & toutefois la tyrannie ne fut onques si cruelle, ny les hommes plus meschans. Soyent donc les Loix de l'Estat & bonnes ordonnances inuiolables, seuerement obseruees, non subiettes à dispense, non fauorables aux grands, mais communes & egales à chacun: & lors nous aurons posé le lien tresferme de la societé ciuile. Mais d'autant que nous auons dit la liberté estre demeuree à toute nation de se prescrire Loix ciuiles: il nous faut noter, que ce n'est pas pour approuuer certaines Loix barbares & bestiales, receuës d'aucuns peuples : comme celles qui remuneroient les larrõs par certain prix: qui permettoiẽt indifferemmẽt la cõpagnie d'hommes & de femmes: & autres innumerables encores plus deshonnestes, non seulement eslongnees de toute iustice, mais aussi de toute humanité. Ains ces deux choses doyuent inuiolablement estre obseruees en toutes Loix, l'ordõnãce de la Loy, & l'equité, sur la raison de laquelle est fondee l'ordonnance. L'equité, d'autant quelle est naturelle, est tousiours vne mesme à tous peuples. Et pourtant toutes les Loix du monde, de quelque affaire que ce soit, doyuent reuenir à vne mesme equité. Quãt à l'ordõnãce de la Loy, pource qu'elle est conioincte auec circõstances, il n'y a nul inconueniẽt, qu'elle soit diuerse entre differentes natiõs, pourueu qu'elles tẽdent toutes pareillemẽt à vn mesme but d'equité. Or comme ainsi soit que la Loy diuine que nous appellons morale, ne soit autre chose qu'vn tesmoignage de la Loy naturelle, & de la cõscience qui est imprimee au cœur de tous les hommes, il n'y a nulle doubte, que ceste equité, de laquelle nous parlons maintenant, ne soit en icelle du tout declaree. Pourtant il conuient qu'elle seule soit le but, la reigle, & la fin de toutes les Loix. Car (comme dit S. Augustin en sa

Cõme le lien de la Republique sera indissoluble.

Deux choses qui doyuent estre obseruees en toutes loix.

L'equité doit estre le but, la reigle, & la fin de la Loy.

„ diuine Cité)toute Loy qui ne porte l'image de la Loy di-
„ uine,est vne vaine censure. Et la fin de toute Loy bien e-
„ stablie est la Iustice,& qui est cause, que sainct Paul ex-
„ auce tant la vigueur de la Loy,en l'appellant lien de perfection. Ainsi donques les Loix, qui seront compassees à ceste diuine reigle,qui tendront à ce but,& qui seront limitees à ceste mesure,doyuent estre allegrement receuës & suyuies,ores qu'elles se trouuent differentes de la Loy Mosayque, ou bien entre elles mesmes. Ce que ie ne dis pas icy sans occasiõ.Car plusieurs ont voulu nier(& mesmes il s'en trouue encores parmy nous de ceste opinion) qu'vne Republique peust estre bien & iustement ordonnee,si en delaissant la Police de Moyse, elle estoit gouuernee des communes Loix des autres natiõs: Chose tãt absurde,& qui seroit cause de tant de confusiõ és Polices de ce monde,qu'il n'est pas icy besoin de grands argumẽs pour la rẽdre vaine & friuole. Aussi que par la distinctiõ, que nous auons ia faicte de la Loy en nostre discours, il appert assez,que l'opinion de ces resueurs est fondee sur vne vraye ignorãce de la volonté diuine. La Loy de Dieu defend de desrober, & diuerses peines & punitions sont ordonnees par icelle selon l'espece,le temps,& le lieu du larcin,en la police des Iuifs. Les plus anciennes Loix des autres nations punissoient les larrons, leur faisant rendre au double ce qu'ils auoiẽt desrobé. Celles qui sont venuës apres, ont discerné entre le larçin manifeste & occulte: Les autres n'ont procedé qu'à bannissement, & les autres à la mort. La Loy de Dieu defend de porter faux tesmoignage,lequel estoit puny entre les Iuifs de pareille peine, qu'eust encouru celuy qui estoit faussement accusé, s'il eust esté cõuaincu. En aucuns autres pays,il n'y auoit que peine d'ignominie:& en aucuns aussi du gibbet. Bref,toutes les Loix du monde d'vn commũ accord,quelques differentes qu'elles soient,tendent à vne mesme fin,pronõçans sentence de condẽnation contre les crimes,qui sont condamnez par la Loy eternelle de Dieu: seulement elles ne conuiennent en l'equalité de peine: ce qui n'est pas necessaire,ne mesmes expedient. Il y a telle region, qui seroit incontinent desolee par meurtres & brigandenes, si

Contre ceux qui ne veulẽt autres loix que celles de Moyse.

La fin commune de toutes Loix,ores qu'elles ne conuiennent en equalité de peine.

elle n'exerçoit horribles ſupplices ſur les fauteurs de ces crimes. Il y a tel temps, qui requiert que les punitions ſoient augmentees. Il y a telle nation, qui a beſoin d'eſtre griefuement corrigee de quelque vice ſpecial, auquel autrement elle ſeroit encline plus que les autres. Celuy qui s'offenſeroit de telle diuerſité, laquelle eſt treſ-propre à maintenir l'obſeruance de la Loy de Dieu, ne deuroit-il pas eſtre iugé d'eſprit malin, & enuieux du bien & repos public? Pour la concluſion de noſtre preſent propos, apprenons que les Loix & ordonnances ciuiles dependent ſeulement du Souuerain, & qu'il les peult changer ſelon l'occurrence & biẽ des affaires de l'Eſtat. Que toute Loy ſe doit rapporter à la reigle infallible de la iuſtice & volonté diuine, & à l'vtilité commune de la ciuile ſocieté. Que neantmoins celuy meſme, qui nous a cõmandé d'obeyr aux Magiſtrats, non ſeulement pour la punition, mais auſſi pour la conſcience, requiert auſſi de nous telle obeyſſance à leurs Loix & ordonnances: & ainſi que malheur eſt à celuy, qui les enfreint ou meſpriſe. Et pourtãt, qu'il nous faut faire ioug volontaire ſoubs icelles, attendu que leur fin generale eſt, qu'il y ait bon ordre & police entre nous, ne diſputant point de la raiſon & cauſe d'icelles, veu que leur iuriſdiction ne s'eſtend point ſur noz ames, pour leur impoſer nouuelle reigle de Iuſtice.

Du peuple, & de l'obeyſſance par luy deue au Magiſtrat, & à la Loy. Chap. 56.



AMANA. Ores que nous auons veu l'entretenement des Polices dependre de l'obſeruance de la Loy, regnant par icelle le ſouuerain Magiſtrat, & luy ſeruant de lien, pour reduire à vnité & harmonie tous les citoyens d'vne Republique, diſſemblables de condition, viuans ſoubs ſa domination: auquel but doit principalement tendre tout bon adminiſtrateur politique: Il nous fault maintenant (mes Compagnons) traicter de ceſte troiſieſme partie de la Cité, qui rend parfaict & accomply le corps politic, à ſçauoir *Le but principal de tout adminiſtrateur politique.*

le Peuple, & de l'obeyssance qu'il doit rendre au Magistrat,& à la Loy.

» ARAM. Le total de la Republique va bien ou mal, selon que ses parties iusques aux moindres sont reiglees,& se contiennent en leur office. Car elles toutes ensemble ne font qu'vn corps,duquel le Magistrat est le chef,& la Loy est l'ame qui luy donne vie. Ainsi il est besoin, que ceux-cy commandent,& les autres obeyssent.

Les parties de la Republique nefont qu'vn corps.

» ACHITOB. Ce qui profite au total,profite à la partie: & ce qui sert à la partie, sert au total:& ainsi au contraire. Parquoy le bien obeyr, qui est necessaire & requis au peuple, profite grandement à tout le corps politic. Or escoutons Aser, qui nous traictera amplement ceste matiere.

ASER. En toutes disciplines le commencemēt est volontiers pris des parties plus petites d'icelles. La Grammaire prend son commencement des Lettres,qui sont les plus petites & simples choses d'icelle. La Logique,de ses deux moindres parties, qui sont le Nom & le Verbe: la Geometrie,du poinct: l'Arithmetique, d'vnité: la Musique,du semiton & ton,qui sont aussi les moindres parties d'icelle. Apres donques que nous auons veu la Police estre l'ordre & vie de la Cité, la Cité estre multitude des citoyens, nous deuons(comme il me semble) auant que de parler du corps total d'iceux, traicter premierement du Citoyen: lequel iaçoit qu'il differe selon la diuersité des Republiques:toutefois à la prendre proprement, est celuy qui a droict de iuger en sa cité, & voix deliberatiue au Conseil general ou commun d'icelle. Laquelle definition du Citoyen ne se peult bonnement accommoder à tous citoyens de toutes Republiques ains à celles qui sont regies populairement,esquelles ils sont égaux, & se gouuernent par assemblees, où chacun a liberté de dire son aduis. Aucuns definissent Citoyen, celuy qui est nay de pere & mere citoyens: ou bien le franc subiet, tenant de la souueraineté d'autruy: adioustans ce mot de franc, pour la difference des esclaues & estrangers. Mais generalement nous pouuons dire, que quiconque, en quelque forme de Gouuernement que ce soit, peult tenir

Definition du Citoyen.

offices ou Magistrats, est reputé citoyen, comme sont les François naturels en ceste Monarchie : Entre lesquels n'en y a pas vn, tant soit-il de basse cōdition qui ne puisse par vertu estre annobly, ou qui ne paruienne par sçauoir & integrité de vie aux premieres dignitez Ecclesiastiques, & aux plus haults estats de Iudicature & de Finances & autres charges publiques. Ce qui ne se voit pas en toute Republique. *De l'Estat de Venize.* Car en la Seigneurie de Venize il semble qu'il n'y ait veritablement citoyens, que les Seigneurs & nobles, qui iouyssent seuls des Magistrats, & peuuent entrer au grand Conseil, ayant attainct l'aage de vingt & cinq ans : ne s'entremettant le peuple de chose quelconque concernant le Gouuernement, fors des Secretaireries & Chancellerie, ainsi que recite Contarin. La ville de Rome ayant esté gouuernee diuersement plusieurs fois, il y eut aussi en icelle diuerse appellation de citoyen. *De l'ancien Estat des Romains.* Car durant que les premiers Roys obtiendrét la domination, le populaire estoit entierement exclus des hommes & charges publiques. Mais apres que la Royauté fut changee au Gouuernement de certain nombre de gés esleus par suffrages & voix communes, le peuple fut receu aux Magistrats & au maniement des affaires, assistát aux Comices, c'est à dire, en l'assemblee publique, qui se faisoit au Champ de Mars, distribuee par tributs, curies, classes & centuries, pour deliberer de l'Estat commun, creer Magistrats, & statuer Loix nouuelles : Où l'on reputoit veritablement citoyen, qui estoit libre, ayant domicile & tribu, auec pouuoir de paruenir aux honneurs, iouyssant de plusieurs priuileges & prerogatiues. Mais la Seigneurie occupee par les Empereurs, furent les Comi-[illegible] seulement continuez soubs Iule & Octauian: puis ab-[illegible] par Tybere, lequel transfera les Comices au Se-[illegible] à la puissance absoluë du Prince, ostant l'authorité au peuple de s'entremettre és affaires publiques. *Quels sont vrais Citoyens.* Or reprenát nostre premier propos, nous disons, que tous ceux sont citoyens, ausquels la porte est ouuerte au Gouuernement de la cité, qui est toute la compagnie de ceux qui viuent soubs mesmes loix, & souuerains Magistrats, ainsi que sont tous les subiects & naturels vassaux de nostre

Diuision du peuple en trois ordres ou Estats.

Roy: desquels les deux ordres ou Estats sont le Peuple, & la Noblesse, dõt l'Estat de l'Eglise est composé, & lequel constitue l'vne des parties de la Republique Françoise: comme aussi la mesme distinction des citoyens est gardee presque en toute l'Europe. Et outre ceste diuisiõ generale, il y en a de plus speciales en beaucoup de Republiques, comme à Venise, les gẽtils-hommes, les citadins, & le menu peuple: à Florence, auparauant qu'elle fust reduite soubs vn Prince, il y auoit les grands, les populaires, & le populace. Et nos anciens Gaulois auoient les Druydes, les gens de cheual, & le menu peuple: En Egypte, les prestres, les gẽs-d'armes, & les artisans. Et quoy que Platon s'efforçast de faire tous les citoyens de sa Republique egaux en droicts & prerogatiues, si est-ce qu'il les a diuisez en trois Estats, à sçauoir en grands, en gens-d'armes, & laboureurs. Dont il nous fault necessairement tirer ceste conclusion, qu'il n'y eut onques, & ne peult estre Republique, où les citoyens soient égaux en tous droicts & prerogatiues: mais les vns ont eu plus ou moins que les autres: Tellement toutefois que les sages

De la conuenance qui doit estre gardee entre les Estats.

Politiques ont soigneusemẽt pris garde que les pl⁹ petits n'eussent dequoy se douloir de leur condition. Aussi la conuenance de nos Estats François a esté cause iusques à nostre infortuné aage, d'auoir faict durer le Royaume, & prosperer si longuement entre tous les Royaumes anciẽs & modernes, estãs les biẽs, hõneurs & charges publiques ordinairemẽt departies selon la cõdition de chacũ Estat, & en leur gardãt leurs droicts & preéminence: singulierement en pouruoyant soigneusement, que l'vn n'auançast l'autre outre mesure: à sçauoir, que la Noblesse ne foulast trop le Peuple, & le meist au desespoir: & que le Peuple au moyen de la marchandise, Iudicature, & Finãces qu'il exerce, & des Benefices qu'il possede ne s'enrichist excessiuement au preiudice de la Noblesse, & s'emparast des terres des Nobles: lesquels apauuris ne pourroient supporter les charges de la guerre, & seruir le Roy en ses armees. Mais la prouidence de ces choses omise, & l'inequalité si grande des richesses entre les Estats, estant celle partie d'iceux qui souloit estre la pl⁹ pauure, deuenuë

plus riche que les deux autres, a esté cause de grandes playes au corps de ceste Monarchie. Et le pauure peuple estant foullé & des vns & des autres, est tombé soubs le fardeau, comme l'asne d'Esope. Et le cheual qui ne vouloit rien porter, c'est à dire la Noblesse, & les gens d'Eglise, sont contraincts, les vns de porter les decimes, & subsides extraordinaires: les autres, vendre leur bien pour faire la guerre à leurs despens. Mais ces choses meriteroient bien vn long discours à part, & pourront venir plus à propos d'estre touchees que maintenant. Voyons donques generalement selon nostre proposition, de l'office de tous les subiects viuans sous vn Estat & Police.

De la foulle du pauure peuple.

Il leur est premierement necessaire, d'auoir en grande & haulte estime l'estat du Magistrat, le recognoissant comme vne commission & charge baillee de Dieu: & pour ceste cause luy porter honneur & reuerence, comme à celuy qui leur represente l'empire diuin sur toute creature. Car comme Dieu a colloqué au ciel pour image de sa diuinité le Soleil, qui esclaire, eschauffe, viuifie, & nourrit és cieux & en terre toutes choses creées pour l'vsage de l'homme: telle representation & lumiere est en vne cité ou Royaume le souuerain Magistrat: singulierement tant qu'il a au cœur la crainte de Dieu, & l'obseruation de la Iustice empreinte. Il y en a quelques vns, qui se rendent assez obeyssans à leurs Magistrats, & ne vouldroient point qu'il n'y eust quelque Superieur, auquel ils fussent subiects, d'autant qu'ils cognoissent cela estre expedient pour le bien public: Neantmoins ils n'ont autre estime d'vn Magistrat, sinon que c'est vn malheur necessaire au genre humain. Mais quand nous voyons, qu'il nous est commandé d'honnorer le Roy, de craindre Dieu & le Roy, comme nous le trouuons souuent en l'Escriture, il fault entendre, que ce mot d'Honnorer comprend vne bonne opinion & estime, laquelle nous deuons auoir du souuerain Magistrat: & que en conioignant le Roy auec Dieu, eu esgard à la puissance qui luy est donnee de sa maiesté, il luy est attribué vne grande dignité & reuerence. Quand aussi il est dit, qu'il fault estre subiect aux superieurs, non seulement à cau-

De l'office deuoir des subiects.

Contre ceux qui disent le Magistrat estre vn malheur necessaire.

1. Pier. 2.

Prou. 24.

Rom. 12.

se de l'ire,mais pour la conscience: c'est bien les honorer d'vn tiltre excellent, nous rendant obligez de leur obeyr pour la crainte de Dieu, & en obeyssant à son ordonnance,d'autant que de luy depend leur puissance. De cest hõneur & reuerence il s'ensuyt,que nous nous deuons rendre subiects à eux en tout deuoir, soit enobeyssant à leurs ordonnances ou mandemens,leur payant imposts & subsides, ou en acceptant telles charges publiques qu'il leur plaira nous commettre. Bref,tout subiect doibt le seruice à son Prince du bien & de la vie:qui est le seruice personnel comme de subiect naturel: non comme mercenaire, qui est volõtaire:mais l'autre est necessaire. Toute ame (dit sainct Paul) soit subiecte aux puissances qui sont en preéminence. Car quiconque resiste à la puissance, resiste à l'ordre mis de Dieu. Il escrit aussi à Tite en telle maniere: Exhorte les de se tenir en la subiectiõ de leurs Princes & superieurs, d'obeyr à leurs Gouuerneurs, & d'estre prests à toutes bonnes œuures. Soyez (dit sainct Pierre) subiects à tout ordre humain pour l'amour de Dieu, soit au Roy comme au superieur, soit aux Gouuerneurs comme à ceux, qui sont enuoyez de par luy à la vengeãce des mal-faicteurs, & à la louange de ceux qui font bien. D'auantage, à fin que les subiects rendét tesmoignage qu'ils obeyssent, non par feintise, mais d'vn frãc vouloir, sainct Paul adiouste, qu'ils doyuent recommander à Dieu par oraisons la conseruation & prosperité de ceux, soubs lesquels ils viuent. I'admoneste, dit il, que prieres, obsecrations, requestes, actions de graces, soient faictes par tous les hommes pour les Roys, & ceux qui sont cõstituez en dignité: à fin que nous menions vie paisible & tranquille, auec toute sainctetè & honnesteté. Et que nul ne se trõpe icy. Car puis que on ne peult resister aux Magistrats, sans resister à Dieu, cõbien qu'il semble aduis qu'õ puisse sans punition contemner vn Magistrat foible & impuissant, toutesfois Dieu est fort & puissant pour venger le mespris de son ordonnãce. Soubs ceste obeyssance doibt encores estre comprise la moderation, que doyuent garder toutes personnes priuces és affaires publiques: C'est de ne s'entremettre point de leur propre mouuement du

Du seruice deu au Prince.

Rom.13.

Tit.13.

1. Pier. 2.

1. Tim. 2.

De ne rien entreprendre par le parti-

gouuernement ou reformation d'icelles, & de ne rien en- *culier de ce*
treprendre temerairement sur l'office du Magistrat: voire *qui touche le*
du tout ne rien attenter en public. S'il y a quelque faulte *public.*
en la Police commune qui ait besoin d'estre corrigee, ils
ne doyuent pourtant rien esmouuoir, ny se donner l'au-
thorité d'y establir ordre, ou mettre les mains aucune-
ment à l'œuure, lesquelles leur sont liees quant à cela:
Mais ils ont à le remonstrer au superieur, lequel seul à la
main desliee pour disposer des loix ciuiles. Et lors s'il
leur donne commandement, ils peuuent executer, comme
garnis de l'authorité publique. Car comme on a de cou- "
stume d'appeller les Conseillers d'vn Prince, ses yeux & "
ses oreilles, d'autant qu'il les a destinez à prendre garde "
pour luy: Aussi nous pouuons appeller ses mains, ceux
qu'il a ordõnez pour executer ce qui est de faire. Et, à ceux
cy nous deuons honneur & obeyssance, puis que la force
des loix gist en leur commandement. Ce sont les Magi-
strats & officiers establis du Souuerain, auec la puissance
de contraindre les subiects d'obeir à ses ordonnances, ou
de les punir. En quoy nous voyõs deux sortes de cõman- *Deux sortes*
der par puissance publique: l'vne en souueraineté, qui est *de puissance*
absoluë, infinie & par dessus les Loix, les Magistrats, & *publique.*
les particuliers: l'autre est legitime, subiecte aux Loix &
au Souuerain, qui est propre à ceux qui ont puissance ex-
traordinaire de commãder, tant que leur commission du-
rera. Le Prince souuerain ne recognoist, apres Dieu, rien
plus grand que soy-mesme: Le Magistrat tiẽt apres Dieu,
du Prince souuerain sa puissance, & demeure tousiours
subiect à luy & à ses Loix. Les particuliers recognoissent *l. pretor ait*
apres Dieu (qu'il fault tousiours mettre le premier) leur *parag. ait pre*
Prince souuerain, ses Loix & ses Magistrats, chacun en *tor. de nous o-*
son ressort: Et sont tenus de leur obeyr: voire (ce qui *peris. l. penul.*
est repeté en plusieurs Loix) ores qu'ils commandassent *de iustitia. l.*
chose contre l'vtilité publique, & contre la iustice ci- *seru. parag.*
uile, pourueu qu'il n'y ait rien contre la Loy de Dieu, *cum pretor.*
& de nature. Or d'autant que quand nous auons traicté *ad Trebel. ff.*
du Magistrat souuerain, nous l'auons descrit tel qu'il *Les tiltres*
doibt estre, respondant vrayement à son tiltre, c'est à *d'vn bõ Ma*
sçauoir vn pere du pays, lequel il gouuerne, pasteur du *gistrat.*

peuple, gardien de paix, protecteur de Iustice, conseruateur d'innocéce: celuy seroit à bon droict iugé estre hors de sonsens, qui voudroit reprouuer telle dominatió. Mais pourtant qu'il aduient le plus souuent, que la plus part des Princes s'esloignent de la droicte voye, & que les vns n'ayans nul soucy de faire leur deuoir, s'endorment en leurs plaisirs & voluptez: les autres ayans le cœur a l'auarice, mettent en vente toutes loix, priuileges, droicts & iugemens: les autres pillent le pauure populaire, le surchargent d'imposts & d'exactions, pour fournir à leurs prodigalitez & dissolutions desordonnees: les autres exercent droictes briganderies, en saccageant les maisons, violant les vierges & femmes mariees, & meurtrissant les innocens, ou permettant que soubs eux telles violences s'executent par leurs ministres, & macquereaux de leurs voluptez: les autres oppriment la Noblesse, iusques aux Princes de leur sang, pour fauoriser quelques infimes, mesmes estrangers, & mesprisent les hommes de merite leurs naturels vassaux & subiects: Il sera bien mal-aisé, voire du tout impossible, de persuader à plusieurs, que tels doyuent estre recogneus pour Princes & vrays superieurs, ausquels il faille necessairement obeyr, tant que nostre pouuoir se pourra estendre, sans l'offense de nostre ame consacree au seul Dieu. Car ceste affection est enracinee au cœur des hommes, de ne point moins hayr & auoir en execration les Tyrans, que d'aimer & auoir en reuerence les iustes Roys. Et ainsi quand entre des vices si enormes & si estranges, non seulement de l'office d'vn Magistrat, mais aussi de toute humanité, ils ne voyent en leur Souuerain nulle forme de l'image de Dieu, laquelle deuoit reluire en luy, nulle apparence d'vn Ministre donné d'enhault pour la louange des bons, & vengeance contre les mauuais, ils sont facilement poussez à la haine & mespris d'iceluy: & finalement à rebellion. Mais si nous dressons nostre veuë à la Parole de Dieu, elle nous conduira bien plus loing. Car elle nous rendra obeyssans, non seulement à la domination des Princes, qui iustement font leur office mais aussi à ceux qui ne font rien moins que leur deuoir:

Quels sont les faicts des mauuais Princes.

Les Tyrans sont naturellement hays.

Pource qu'il declare, que tels qu'ils soient, ils n'ont neãtmoins la domination que de luy : les bons, comme mirouers & exemplaires de sa bonté: & les mauuais, cõme fleaux de son ire pour punir l'iniquité du peuple: mais les vns & les autres authorisez de luy d'vne mesme dignité & maiesté au regard de leurs subiets. Et partant quant à l'obeyssance & reuerence, que nous en deuons autant à l'inique, qu'au iuste. Ce qui estant de si difficile foy aux hõmes, & auiourd'huy plus que iamais moins pratiqué, i'insisteray vn peu d'auantage sur la preuue de mon dire, par tesmoignage de l Escriture, que nostre coustume n'a esté en nos autres discours. Premierement ie desire qu'vn chacun considere & obserue diligemment la prouidence de Dieu, & l'operation speciale, de laquelle il vse à distribuer les Royaumes, & establir tels Rois que bon luy semble, dont en sa parole nous est faict souuent mention. Comme en Daniel il est escrit, Le Seigneur change le temps, & la diuersité des temps : il constitue les Rois & les abbaisse, à fin que les viuans cognoissent que le Tres hault est puissant sur les Royaumes des hommes: il les donnera à qui il voudra. C'est chose assez cogneue, quel Roy a esté Nabuchodonosor, celuy qui print Ierusalem, c'est à sçauoir vn grand larron & pilleur: Toutesfois Dieu afferme par le Prophete Ezechiel, qu'il luy a donné la terre d'Egypte, pour le loyer de son œuure, dont il luy auoit seruy, en la dissipant & saccageant. Et Daniel luy disoit, Toy Roy, tu es Roy des Roys, auquel Dieu du ciel a donné Royaume puissant, fort & glorieux. Quant nous orrons qu'il a esté constitué Roy de Dieu, pareillement il nous fault reduire en memoire l'ordonnance celeste, qui nous commande de craindre & honorer le Roy : & lors nous ne doubterons point de porter à vn meschant Tyran tel honneur, duquel Dieu l'aura faict digne. Quand Samuël denonçoit au peuple d'Israel ce qu'il auroit à souffrir de ses Rois, non pas selon les droicts de la maiesté, mais par coustumes & façons tyranniques, à sçauoir qu'ils prendroient leurs fils pour s'en seruir, leurs filles aussi, leurs terres, vignes & iardins, pour les donner à leurs ser-

Autant d'obeyssance est deue au Prince inique cõme au iuste.

Dan. 2. *Dan. 4.*

Du Roy Nabuchodonosor.

Ezech. 29. *Dan. 2.*

1. Sam. 8.

uiteurs, contre le commandement de la Loy diuine: il leur enioinct neantmoins toute obeyssance, ne leur laissant nulle occasiõ licite de resister à leurs Roys. I'ay (dit

Ierem.27.

» le Seigneur en Ieremie) faict la terre & les hõmes, & les
» bestes qui sont sous l'estendue de la terre: Ie les ay faicts
» en ma grande force, & par mon bras estendu, & ie baille
» icelle terre à qui bon me semble. I'ay donc maintenant mis toutes ces regions en la main de Nabuchodonosor mon seruiteur, & luy seruiront toutes nations & puissances & Roys, iusques à ce que le temps de sa terre vienne, Et aduiendra que toute gẽt & Royaume qui ne luy aura seruy, & n'auront baissé leur col soubs son ioug, ie visiteray icelle gent en glaiue, famine, & peste. Parquoy seruez au Roy de Babylone, & viuez. Nous cognoissons par ces paroles, auec combien d'obeyssance Dieu a voulu q̃ ce Tyran peruers & cruel, fust honoré pour ceste seule raisõ, qu'il estoit esleué de sa main en la Maiesté Royale. Que si nous en deuons autant croire de tous les Roys de la terre, iamais ces folles & seditieuses pensees ne nous viendront en l'esprit, qu'vn Roy doyue estre traicté selon qu'il merite, & qu'il n'est pas raisonnable, que nous nous tenions pour subiects de celuy, qui ne se maintient point de sa part enuers nous comme Roy. Il y a au mesme Prophete vn commandement de Dieu à son peuple, de desirer la prosperité de Babylon, en laquelle ils estoient retenus captifs, & de le prier pour icelle, d'autant qu'en sa paix seroit la leur. Voyla comme il est cõmãdé aux Israëlites de prier pour la prosperité de celuy qui les auoit despouillez de leurs biens & possessions, chassez en exil, & deiettez en vne miserable seruitude: tant s'en fault qu'il leur ayt esté permis de se rebeller cõtre luy. Dauid desia esleu Roy par l'ordonnance de Dieu, & oinct de son huile saincte, poursuyuy iniquement de Saül, disoit toutefois, Qu'il ne m'aduienne point que ie

Le tyran appellé seruiteur de Dieu.

Ierem.29.

1. Roys.24.

» face lasche tour à mon Seigneur oinct de Dieu, & que ie
» mette ma main sur luy pour luy mal-faire. Qui mettra sa
» main sur l'oinct du Seigneur, & sera innocent? Le Seigneur est viuant. Si le Seigneur ne le frappe, ou que son iour vienne qu'il meure, ou qu'il soit occis en guerre, ia

Dauid ne veult atten-

ne m'aduienne que ie mette ma main sur l'oinct du Seigneur. C'est à nous tous que s'addresse ceste parole, qui nous doit apprendre à n'esplucher pas la vie de nostre Prince souuerain: mais que nous contentions de cognoistre, que par la bonté diuine il est constitué en vn Estat remply d'vne maiesté inuiolable. Aussi lisons nous en Iosephe traictant des sectes des Iuifs, que les plus saincts personnages qui furent iamais entre les Hebrieux, qu'on appelloit *Essæi*, c'est à dire, les vrays executeurs de la Loy de Dieu, tenoient que les Princes souuerains, quels qu'ils soient, doyuent estre inuiolables aux subiects, comme sacrez & enuoyez de Dieu. Et n'est rien plus frequent en toute l'Escriture saincte, que la defense, non pas seulement de tuer ny attenter à la vie ou à l'honneur du Prince: ainsi aussi des Magistrats, ores (dit l'Escriture) qu'ils soient rigoureux. Mesmes en Exode. Il est defendu de mesdire du Prince, & de detracter des Magistrats. Que si celuy qui le faict, est coulpable de lese Maiesté diuine & humaine, quelle peine peult suffire à celuy qui attente a leur vie? Quant aux Loix humaines, non seulement le subiet est coulpable de lese Maiesté au premier chef, qui a tué le Prince souuerain, ains aussi qui a attenté, qui a dõné conseil, qui l'a voulu, qui l'a pensé. Et mesme celuy qui n'en fut onques preuenu, la Loy le tient en ce cas du premier chef, comme s'il estoit ja condãné: Et iuge coulpable de mort celuy qui a pensé d'attenter à la vie de son Prince souuerain, quelque repentance qu'il en ait eu. Et de faict, il se trouua vn Gentil-homme de Normãdie, lequel se confessa à vn Cordelier, qu'il auoit voulu tuer le Roy François I. se repentant de ce mauuais vouloir. Le Cordelier luy donna absolution: & neantmoins depuis il en aduertit le Roy, qui renuoya le Gentil-homme au Parlemẽt de Paris, pour luy faire son procez: où il fut condamné à mort par arrest, & depuis executé. Entre les Macedoniens il y auoit vne Loy, qui cõmandoit qu'on feist mourir cinq des plus proches parẽs de ceux qui seroient conuaincus de coniuration contre leur Prince. Nous voyõs donques l'estroicte obligation, dont de droict diuin & humain nous sommes asseruis à

ter à la personne de Saul.

2. *Ioseph. de sectis Iudaeorum.*

1. *Pier.* 2.
1. *Tim.* 2.
Rom. 13.

Exod. 22.

l. quisquis ad l. Iul. maie. l. 1. *ad l. Iul. maie. dd. inl. cogitation. de pœn. ff. & in l. si quis non dicã, de sacro sanct. C.*

Histoire notable d'vn Gentil-hõme accusé par son cõfesseur.

nos Princes. Parquoy s'il aduenoit que nous fussions cruellement vexez par vn Prince inhumain, ou pillez & chargez d'exactions par vn auaricieux ou prodigue, ou mesprisez & mal-gardez par vn nonchalant, mesmes affligez pour la vraye pieté par vn sacrilege & incredule, ou bien autrement traictez en toute iniustice & cruauté: Premierement reduisons nous en memoire les offenses qu'auons commises contre Dieu, lesquelles sans doubte il chastie par tels fleaux. Secondemét, mettons nous audeuant ceste pensee, qu'il n'est pas en nous de remedier à tels maux: mais qu'il ne nous reste autre chose, que d'implorer l'ayde de Dieu, en la main duquel sont les cœurs des Roys, & les mutations des Royaumes. C'est le Dieu qui s'asserra entre les Dieux (dit Dauid) & aura le iugement sur eux: au seul regard duquel trebuscheront & seront confus tous Roys & Iuges de la terre, qui n'auront baisé son fils Iesus Christ, qui auront escrit loix iniques, pour opprimer au iugemét les pauures, & dissiper le bon droict des foibles, pour auoir les veufues en proye, & piller les orphelins. Ainsi que tous peuples apprennent, que leur deuoir est sur toutes chosesde se garder de mespriser ou oultrager l'authorité des Superieurs, qui leur doibt estre pleine de Maiesté, veu qu'elle est confirmee de Dieu par tát de sentéces & tesmoignages, mesme encores qu'el le soit occupeede personnes tres-indignes, & qui par leur meschanceté (d'autant qu'en eux est) la rendent odieuse & contemptible. Et qu'ils ont d'auantage à obeyr à leurs loix & ordonnances, & n'attéter en rien cótre les droicts & marques de Souueraineté. Et bié heureux certes nous serons, si cósacrans nos ames au seul Dieu, nous dedions nos corps, vies & biens au seruice de nostre Prince.

Le seul remede qui demeure aux subiects tyrannisez.

Prou.21.
Psal.82.
Psal.2.
Isa.10.

Fin de la quatorziesme Iournee.

QVINZIESME IOVRNEE.

De la Monarchie, ou Puissance Royale.
Chapitre 57.



SER. Quand nous commençasmes hier à traicter des diuerses sortes d'Estats & Gouuernemens qui ont eu lieu entre les hommes, & de l'excellence ou peruersité d'iceux, nous reseruasmes à veoir plus amplement de la Monarchie, ou puissance Royale, soubs laquelle nous viuons en la Frãce, & qui du commun consentement de tous les plus dignes Philosophes & excellens personnages, a tousiours esté reputee pour la meilleure, plus heureuse & asseuree Republique de toutes, comme celle où toutes les loix de Nature nous guident: soit que nous regardions ce petit monde, qui n'a qu'vn corps, & pour tous les membres vn seul chef, duquel depend la volonté, le mouuemét & sentiment: soit que nous prenions ce grand monde, qui n'a qu'vn Dieu souuerain: soit que nous dressions nos yeux au ciel, nous ne verrons qu'vn Soleil: & iusques aux animaux sociables, nous voyons qu'ils ne peuuent souffrir que plusieurs president entre-eux. Mais à vous (Compagnons) ie laisse le discours de ceste matiere. *Les Loix de Nature nous guident à la Monarchie.*

AMANA. En toutes choses creées, tant animees que non animees, nous en trouuons tousiours vne, qui a sur les autres de son genre preeminence: entre toutes creatures raisonnables, l'hõme: entre les bestes l'on recognoist le Lyõ: entre les oiseaux l'Aigle: entre les grains le bled, entre les breuuages le vin: entre les choses aromatiques le bausme: entre tous metaux l'or: entre tous elemens le feu: esquelles demonstrations naturelles nous pouuons *En chacune espece des choses, vne excelle.*

iuger, que le Royal & Monarchique Gouuernement ap-
„ proche plus de la nature que tout autre.

La Monarchie humaine symbolyse à la diuine.

ARAM. L'vnique Principauté est plus cõforme & symbolisãte à la diuine & ineffable Principauté de Dieu, qui preside seul sur toutes choses, que n'est pas la puissance de plusieurs sur vn corps politic. Toutefois il s'est troué de biẽ grãds personnages, qui n'ont pas estimé la Monarchie pour la meilleure forme de Gouuernement qui puisse estre entre les hommes. Mais c'est à toy (Achitob) à nous traicter ceste matiere.

Contraires opinions sur la meilleure forme de Gouuernement.

ACHITOB. Ceste dispute a tousiours esté tres-grãde entre ceux qui ont traicté des formes de Police & gouuernemens d'Estats, s'il estoit plus conuenable à nature, & plus vtile au genre humain, de viure soubs la domination d'vn seul, que de plusieurs, chacun n'ayant eu faulte d'argumens pour prouuer son opinion. Or combien que ce soit vne vaine occupation aux hõmes priuez, lesquels n'ont nulle authorité d'ordonner les choses publiques, de disputer quel est le meilleur estat de la Police, & vne temerité encores plus grãde d'en determiner simplement, veu que le principal gist en circõstances: Toutefois pour contenter les esprits curieux, & les rendre plus volontiers portans le ioug, auquel de nature & droict diuin & humain, ils sont assubiettis, ie suis d'aduis que nous pesions icy les plus fortes raisons de ceux, qui ont voulu blasmer la Monarchie: A fin que par raisons contraires & cõcluantes, qui la maintiennẽt & defendẽt, eux & no⁹ soyons de tant plus incitez à nous ranger volontairement soubs l'heureuse & legitime domination de nostre Roy, veu la conuenance d'icelle, & participation de toutes les bõnes Polices, que l'on sçauroit mettre en auant, & l'heur & le bien certain qui nous en reuient, tant pour ceste vie, que pour la prosperité cõmune de tout le corps public, auquel nous nous deuons nous mesmes. Premierement nous noterons, que Monarchie, Royauté, ou puissance Royale, emporte vne mesme chose, assauoir vne espece de Republique, en laquelle la souueraineté absoluë gist en vn seul Prince: lequel ne peult estre commandé de personne, & peult commander à tous. Que s'il

Que c'est de Monarchie & puissance Royale.

y a

y a deux Princes en vn Estat, egaux en pouuoir, ny l'vn ny l'autre n'est souuerain. Mais bié on peult dire, q̃ tous deux ensemble ont la souueraineté de l'Estat, qui est cõpris soubs le mot d'Oligarchie, & proprement s'appelle Duarchie, qui peut estre durable, tant que les deux Princes seront d'accord: autrement il fault que l'vn soit ruyné par l'autre. Aussi pour euiter à discord, les Empereurs partageoient l'Estat en deux, l'vn se portant pour Empereur d'Orient, l'autre du Ponent: & cependant les Edicts & ordonnances estoiét publiees d'vn commun consentemét des deux Princes, pour seruir à l'vn & à l'autre Empire. Mais si tost qu'ils tomboiét en querelle, les deux Empires estoiét alors diuisez de faict, de puissance, de Loix, & d'Estat. Celuy dõques se peut dire Monarque, qui seul a la puissance de donner la Loy à tous en general, & à chacun en particulier. Et soubs ceste puissance sont compris tous les autres droicts & marques de Souueraineté, que les Iurisconsultes appellent droicts de regales: lesquels estans particulierement traictez par eux, nous les pouuons comprendre soubs huict marques souueraines: à sçauoir, donner & casser la Loy: decerner la guerre, ou faire la paix: cognoistre en dernier ressort des iugemens de tous Magistrats: instituer, & destituer les plus grands officiers: imposer, ou exempter les subiects de charges & subsides: octroyer graces & despẽses cõtre la rigueur des Loix: hausser ou baisser le tiltre, valeur, & pied des monnoyes: faire iurer les subiects, & hommes liges, de garder fidelité sans exception à celuy auquel est deu le serment. Or pour entrer en la matiere que nous nous sommes proposez de traicter principalement, sçauoir si la Monarchie est plus vtile que toute autre forme d'Estat: Plusieurs ont voulu maintenir, q̃ viure so⁹ la dominatiõ d'vn seul Roy ou Prince, estoit chose dãgereuse: & ce d'autãt qu'il estoit bié difficile d'en trouuer vn parfaict de toutes ses parties comme il est necessaire qui soit necessairement tout Roy ou Prince, pour estre digne de tel nõ: Suyuant ce que disoit Cyrus, Monarque des Perses, Qu'il n'appartenoit à « nul de commander, s'il n'estoit meilleur que tous ceux « ausquels il cõmandoit. Et d'auantage, ores qu'il fust pos-

De la Duarchie.

Des droicts & marques de Souueraineté.

Raisons de ceux qui ont blasmé la Monarchie.

ſible d'en trouuer vn de la perfection requiſe, ce ſeroit choſe touſiours fort à craindre, qu'à cauſe de l'humaine fragilité, & de la grãde licẽce que les Roys ont d'executer leurs volontez, il changeaſt de condition & nature, & que de Roy il deuint Tyran : comme les exemples en ſont recitez infinis par les Hiſtoires. Meſmes c'eſt choſe certaine, & confeſſee de la plus part de ceux qui ont eſcrit des matieres d'Eſtat, que chacune eſpece de Republique, eſtablie à par ſoy ſeulement & ſimplement, degenere ſoudain en ſon vice prochain, ſi elle n'eſt moderee & retenue par les autres: cõme la Royauté ſe transmue facilement en Tyrannie; l'Ariſtocratie en Oligarchie, & ainſi des autres : mais ce danger eſt encores plus grand en la Monarchie (comme veulent ceux qui la blaſment) que non pas quand on vit ſoubs la domination de pluſieurs : pour ce qu'il n'eſt pas vray-ſemblable, que tous ſoient meſchans: que ſ'il y en a aucun, les bons le pourront refrener. Et ainſi ils concluent, que ce n'eſt pas choſe ſi dangereuſe de viure ſoubs le gouuernement de pluſieurs, comme d'vn ſeul, qui plus facilement peult deprauer ſa nature, eſtant Monarque, que ne feroient pluſieurs eſleus en Ariſtocratie, cõme eſtoient les Seigneurs Areopagites en Athenes, les Ephores en Locedemone, & le Senat à Rome. Apres la mort de Cambyſes, Monarque des Perſes, & q̃ les principaux Seigneurs du Royaume eurent tué le Mage, lequel ſoubs le nom de Smerdis auoit vſurpé la domination de l'Eſtat, ils deliberent ſur les affaires, & tindrent le cõſeil general, auquel (comme eſcrit Herodote) furẽt recitees remonſtrances treſdignes & memorables. Otanes propoſa, que les affaires fuſſent gouuernees en commun par les Perſes, parlant ainſi: Ie ne ſuis point d'aduis, qu'vn de nous ſoit deſormais ſeul Monarque de tous, pourtant que cela n'eſt plaiſant ne bon. Car vous ſçauez, à quelle inſolence eſtoit paruenu Cambyſes, & pareillement auez bien veu l'audace du Mage: & pouuez pẽſer, combien eſt perilleuſe la Monarchie, à laquelle eſt licite faire ce qu'elle veult, ſans eſtre ſubiette à correction. Car le plus hõme de bien du monde, conſtitué en c'eſt Eſtat, ſera incontinent tranſporté

Conſeil tenu par les Perſes ſur l'eſtabliſſemẽt de leur Eſtat.

Harangue de Otanes.

des pẽſees accouſtumees. Inſolence luy aduient par les biens preſens, & tãtoſt ſ'engẽdre haine en tels hommes. Or ayant ces deux vices, il abonde en toute iniquité, & faict pluſieurs actes iniuſtes, maintenant par l'inſolence, maintenant par la haine. Combien que le Tyran deuoit eſtre eſloigné d'enuie, abondãt en tous biens, neãtmoins luy aduient le contraire enuers ſes citoyens. Car il hait les bõs proſperans & viuãs, & prend plaiſir aux meſchãs, & oyt volontiers parler mal d'autruy: Et, qui eſt le plus mal-ſeant, ſi vous l'admirez & louez moderement, il eſt marry que ne le faictes exceſſiuemẽt: & ſi ainſi faictes, il le trouuera mauuais, cuidant eſtre flattene. Qui pis eſt, il remuë les Loix & couſtumes du pays, force les femmes, tue les bons ſans cognoiſſance de cauſe. Concluant ainſi ce Seigneur Perſien, que la Monarchie delaiſſee, on eſleuſt la Democratie. Megabyſe, l'vn de ſes compagnons, fut bien auſſi du meſme aduis quant à l'abolition de la Monarchie : mais il cõſeilloit le Gouuernement Oligarchique, diſant, Qu'il n'y auoit rien plus ignorant, ne plus Inſolent, qu'vne multitude inutile: & que partant il n'eſtoit aucunemẽt tolerable, que les fuyãs l'inſolence d'vn Tyran, tombaſſent en celle d'vn peuple effrené & deſordonné. Pluſieurs autres ont remarqué de grands dangers & incommoditez en la Monarchie: meſmement au changement du Monarque, ſoit de mal en bien, ſoit de bien en mieux. Car on voit ordinairemẽt, au changemẽt des Princes, nouueaux deſſeĩs, nouuelles Loix, nouueaux officiers, nouueaux amis, nouuelle forme de viure: Pource que les Princes ſe plaiſent ordinairemẽt à chãger, & remuer preſque toutes choſes, pour faire parler d'eux: ne qui apporte ſouuent de bien grãdes incommoditez à leurs ſubiets. Et quãd cela n'y ſeroit point, & que le Prince fuſt le plus ſage qu'on peut deſirer, ſi eſt-ce que les alliãces & traictez faicts auec le predeceſſeur, prennẽt fin auec luy: qui faict que les alliances finies, les voiſins ſe mettent en armes, & le plus fort aſſault le foible, ou luy donne Loy. Car pluſieurs ſouſtiennent, q̃ les ſucceſſeurs des Princes ne ſont pas tenus aux traictez & obligations de leurs predeceſſeurs, ſ'ils ne ſont leurs heritiers. Vn autre inconuenient

Effects du Prince Tyrã.

Opinion de Megabyſe.

Dãgers qui ſont en la Monarchie.

est à craindre en la Monarchie, sçauoir le danger qu'il y a de tomber en guerre ciuile, pour la diuisiõ de ceux qui aspirẽt à la courõne, & mesmemẽt s'il y a droict d'electiõ, qui souuẽt tire apres soy la ruyne de l'Estat. Et posé qu'il n'y ait aucũ debat pour la Monarchie, si est-ce q̃ si le Monarque est enfant, il y aura diuisiõ pour le Gouuernemẽt, entre la mere & les Princes, ou entre les Princes mesmes. Aussi Dieu pour se venger des peuples, il les menasse de leur bailler pour Princes, des enfans. Et ores q̃ l'enfãt ait vn tuteur par l'ordonnãce du predecesseur, ou par la coustume, si est-ce qu'il y a danger qu'il ne se face seigneur: cõme l'Histoire nous en met plusieurs exẽples deuãt les yeux. Si le Prince vient à la courõne hors de tutelle, estãt ieune, son gouuernement n'est moins à craindre: car lors du tout emãcipé, quand ses appetits sont plus violẽts, on ne verra en sa Court q̃ folies, mascarades, & lubricitez: Et s'il est belliqueux, il hazardera ses subiets, son Estat, & sa personne, pour faire preuue de sa valeur. Bref, le Monarque subtil & meschant establira vne tyrãnie. Le cruel fera vne boucherie de la Republique: le paillard, vn bourdeau: l'auare arrachera le poil & la peau des subiets: le prodigue, succera le sãg, & la mouëlle, pour saouler vne douzaine de sangsues, qui seront autour de sa personne: & le sot & ignorant fera encore pis, tombãt facilement en la plus part de ces vices, & n'ayant iugement pour cognoistre & faire choix du cõseil necessaire au gouuernement de son Estat. Voila les raisons principales de ceux qui ont blasmé la Monarchie. Maintenant nous dirons les autres en la defense d'icelle: & commenceray par la remonstrance de Daire sur le dire de ses compagnons, par nous allegué, au Cõseil general des Perses: pource qu'elle est tresmemorable, & que suyuãt icelle fut conclud au Conseil pour la Monarchie. Il me sẽble (dit-il à l'assemblee) que Megabyse a bien dit touchant la multitude, mais mal en ce qui appartient à l'Oligarchie. Car comme il y ait trois especes de Police, Democratie, Oligarchie, & Monarchie, lesquelles oresque fussent toutes bonnes, ie dy que ceste derniere est beaucoup meilleure q̃ toutes les autres, a raison qu'il n'y a rien meilleur, q̃ le Gouuernemẽt d'vn seul

Vn Prince enfant, signe de l'ire de Dieu. Isa. 3.

Harãgue de Daire pour la Monarchie.

hôme de bien, lequel vsant de tel iugement, gouuerne la multitude sans reprehension. Ie me tais des conseils qu'il préd en ceste maniere côtre les ennemis & mal vueillâs. Mais en l'Oligarchie, où plusieurs s'empeschét du public, grâdes inimitiez sourdent entre eux: d'où procedét seditiôs, & de seditiôs meurtres, & de meurtres l'on vient en Monarchie. En quoy est facile cognoistre, côbié est meilleure la Monarchie. Quant au peuple, impossible est que où il domine, n'y ait beaucoup de malice: laqlle suruenât au public, n'engendre entre eux inimitiez, mais plustost fermes amitiez. Car ceux qui mal administrét le public, demeurent incogneus, iusques à ce qu'il se trouue hôme, qui prenât l'authorité sur le peuple, les face cesser. Alors tel personnage est admiré, & auec ceste admiratiô se réd Monarque: declarât en cecy la Monarchie plus ferme & asseuree. Mô aduis est donc, puis que nous auôs esté mis en liberté par vn seul hôme, qu'entreteniôs cest Estat: autrement rôpez les Loix du pays bié establies, qui ne sera pour le meilleur. Denys d'Alicarnasse, aux Antiquitez de Rome, racôte semblable propos auoir esté tenu à Romulus, quand premierement il establit le Gouuernemét à Rome: où Amulius conclud pour la Monarchie, comme feit Daire entre les Perses. Et la mesme questiô fut mise en deliberation par Auguste entre ses amys, par ce qu'il ne cerchoit qu'à viure en repos, & laisser l'Estat: mais il arresta, que la Monarchie estoit meilleure au public: & l'effect en feit la preuue: car les Romains au parauât n'auoient peu viure dix ans sans guerre ciuile, ou quelque sedition: & Auguste les maintint pres de cinquante ans en bonne paix, qui continua long temps apres sa mort. Demosthene en la premiere Olynthiaque remôstre aux Atheniens l'auantage qu'a le Monarque à deliberer & executer hautes entreprises, parlant ainsi: Auoir seul l'intendence de toutes les entreprises secrettes & manifestes, & estre auec ce Capitaine, Seigneur, & Thresorier, & assister continuellement aux affaires, sert beaucoup à faire les exploicts de guerre promptement & en temps opportun. Mais qui pourroit nier, qu'il ne soit beaucoup meilleur aux grandes & puissantes nations d'estre gou-

La Monarchie resolue pour la meilleure au conseil de Romule & d'Auguste.

Commoditez de la Monarchie. uernees monarchiquemét, à fin de se maintenir en vnion dedans, & dehors en reputation? Signammét celles où se trouuent Princes, Ducs, Marquis, Comtes, Barons, & autres Gentils hômes, possedans en haulte, basse & moyenne Iustice, villages, bourgs, villes, chasteaux, auec vassaux, tenãs & relenans d'eux, obligez par foy & hommage: comme en Frãce, Espaigne, & autres regions, esquelles le Monarque par puissance absoluë, & force, quand besoin est, retienne les grands auec les petits, empeschãt l'insolence des vns, & releuãt les autres d'oppressiõ. Autrement si elles estoient diuisees en plusieurs chefs mal accordãs, & ne recognoissans aucun Seigneur souuerain, qui doubte quelles ne fussent incessammét trauaillees de guerres ciuiles, & assaillies par estrangers, & pillees de toutes parts? L'Italie nous en dõne preuue suffisante: laquelle vnie, commandoit à la meilleure partie du mõde, & maintenant diuisee en plusieurs Potentats & Seigneuries, apres indicibles calamitez de guerres ciuiles qu'elle a souffertes vn fort long temps, est encores sans doubte exposee en proye à tous ses voisins, si par d'autres guerres ils n'en estoient empeschez. Si nous considerons l'antiquité du Gouuernement Royal, & comme il a esté retenu presque de toutes nations, ou du tout, ou en partie, au grãd hõneur & heur d'icelles, nous serons contraincts de le preferer à tout autre, & d'estimer heureux tous ceux qui viuent soubs la Monarchie. Comme les hommes (dit Aristote) vesquissent anciennement, & viuent encores maintenant soubs Roys, ils ont cuidé les Dieux auoir vn Roy. Toutes gens (dit Ciceron) obeyrent anciennement aux Roys, laquelle sorte d'Empire estoit premierement deferee aux hommes tres-iustes. Et cela a profité grandement en nostre Republique, qu'elle ait esté du commencement regie par Gouuernement Royal. Le premier nom d'Empire cogneu en la terre (dit Saluste) fut l'Estat Royal: mais alors les hommes viuoiét sans cõuoitise, & chacun estoit content du sien. Du commencement que furent les choses (escrit Troge Pompee) les gents & les nations, l'Empire estoit deuers les Roys, lesquels n'estoient esleuez en hault degré de celle maiesté par am-

De l'antiquité de la Monarchie.

Polit. 1.

Cic. 3. Leg.

Sal. in pref. coniuratio. Catilinæ.

Iust. hist. 1.

bition populaire, ains par modestie esprouuee & cogneuë des bons. Lors les peuples n'estoient retenus par aucunes Loix: le plaisir des Princes estoit pour toute Loy. La coustume estoit de garder plus les frontieres de l'Empire, que de les accroistre. Les Royaumes estoient terminez par le pays de celuy qui regnoit. Ninus Roy des Assyriens, que l'Escriture appelle Nemrod, qui est à dire Seigneur terrible, & ailleurs. Le puissant veneur, fut le premier qui changea l'ancienne coustume des gens, par conuoitise de dominer, & commença à guerroyer ses voisins: Lequel trouuant les peuples ignorans encores les moyens de resister, il les subiugua tous depuis son Royaume iusques au bout de Lybie. Presque toutes les anciennes nations plus renommees ont vescu soubs Gouuernement Royal, comme les Scythes, Ethiopes, Indiens, Assyriens, Medes, Egyptiens, Bactrians, Armeniens, Macedoniens, Iuifs & Romains, apres estre ennuyez des autres Gouuernemens. Aussi les plus illustres d'auiourd'huy viuent en ceste sorte, comme les François, Espagnols, Anglois, Polaques, Danois, Moscouites, Tartares, Turcs, Abissins, Mores, Agiamesques, Zagathains, Cathains. Les Sauuages mesmes nouuellement descouuerts, sont quasi tous soubs Rois: & ceux qui viuent en Republique, comme les Veuitiens, retiennent apparence de Roy, qu'ils appellent Duc, qui est electif, & dure à vie. Ailleurs ont Gonfalonniers, comme à Lucques, & souloient auoir à Florence, & à Sienne: Ou Aduoyers & Bourgmaistres, comme és Cantons de Suysse, & villes Franches d'Allemagne, qui recognoissent vn Empereur. Sur lequel nom nous noterons, comme en passant, qu'il n'emporte rien plus que le nom de Roy, combien qu'entre les Iurisconsultes & autres, il y ait eu infinies questions sur l'authorité & preéminence des deux: mesmes les Empereurs iusques à present l'ont vsurpee sur les autres Roys, iaçoit que la puissance & maiesté de l'Empire soit fort diminuee, n'en restant quasi plus que le nom & ombre au dedans de l'Allemaigne. Et quant à ce tiltre d'Empereur, que les Monarques Romains se sont donnez, & duquel

Ninus esleu le premier les limites de son Royaume.

Genesi 10.

Estats gouuernez monarchiquement.

Du nom d'Empereur.

ils souloient auparauant appeller leurs Chefs de guerre, ce fut, pource que depuis qu'ils eurent priué Tarquin du Royaume de Rome, à cause de son orgueil & insolence, ce nom de Roy estoit tant demeuré odieux entre les Romains, que par Edict & serment solennel il auoit esté osté d'entr'eux. Parquoy venant leur Republique à changer en Monarchie, ils ne voulurent appeller leur Monarque Roy, à cause de leur serment ancien, ains l'appellerét Empereur. Appian l'escrit ainsi. Mais pour continuer le discours de nostre principale matiere, & respondre briefuement aux raisons allegueeș contre la Monarchie: Il nous fault premierement noter, que la plus part des dangers touchez cessent, où la Monarchie est deuoluë par droict successif, comme en la nostre. Car il n'y a que craindre pour le regard de ceux qui pourroiét aspirer à la couronne: ou des traictez & alliances, qui ne sont point rompuës par la mort du Prince: ains son successeur cōme heritier a coustume de les renoueller & confirmer, si elles n'estoient d'auenture au preiudice grand de l'Estat. Que les nouueaux Princes cherchent les nouueautez, cela se peult dire de quelques vns: Mais és Estats Aristocratiques & populaires, cela est encores plus frequent: Car les Magistrats si souuent renouuellez, seroient bien marris, que leur annee fust coulee, qu'ils n'eussét fait parler d'eux en bien ou en mal. Quant aux troubles pour le gouuernement d'vn ieune Roy, il n'aduient pas, peult estre, en cét ans vne fois: & pour eslire vn Gonfallonnier de Gennes pour deux ans seulement, la Republique est toute en cōbustion. De mettre en balance les cruautez, & voleries d'vn tyran, qui se pourra trouuer au contre poix de plusieurs bons Princes, il n'y auroit point d'apparence. Car on sçait bien qu'vne Aristocratie paisible & conduite sagement, si faire se peult, vault mieux qu'vne cruelle tyrannie. Mais le principal subiect de nostre discours, est de sçauoir s'il ne vault pas mieux auoir vn Roy iuste & entier, que plusieurs bons seigneurs: Et par argument contraire, si la tyrannie de cinquante Tyrans n'est pas plus dangereuse que d'vn seul Tyrã. Que si plusieurs maistres Pilotes, pour sages qu'ils soiét, s'empeschent l'vn l'autre,

Respōse aux raisons alleguees contre la Monarchie.

voulans tous ensemble tenir le gouuernail : aussi feront plusieurs seigneurs, qui veulét tous ensemble gouuerner vne Republique, ores qu'ils soient sages & vertueux. Et de faict, on ne sçauroit remarquer Estat Aristocratique, ou Democratique, qui ait duré plus de six cens ans, & encores s'en trouue-il peu : mais plusieurs Monarchies ont continué mil & douze cens ans en mesme estat. Aussi sont elles selon les droictes Loix de nature, qui semblent toutes (comme nous en auons cy deuant discouru) nous guider à la Monarchie. Or il y a plus à considerer en la nostre Françoise, & qui doit grandement esmouuoir tous cœurs François à en desirer la conseruation, & se reputer heureux de viure soubs icelle : C'est ce que nous auons touché au commencement de nostre propos, assauoir la conuenance & participation qu'elle a auec toutes bonnes Polices. Plusieurs politiques ont dit, que toute Republique constituee pour durer longuement, ne doibt estre simple, ny d'vne seule espece : ains fault que les vertus & proprietez des autres soient assemblees en elle, à fin que rien n'y prenne accroissement desproportionné, qui la face abastardir à sa prochaine malice, & consequément ruyner. Ce qui fut premieremét obserué par Lycurgue : lequel en ordõnant la Republique Lacedemoniéne, y mesla le Senat auec les Roys : & depuis les Ephores y furent establis encores par dessus les Roys, demeurans tellement meslez & balancez ensemble, que l'on ne pouuoit bonnement discerner, soubs quelle espece de Gouuernement elle estoit dressee. La Republique Carthaginoise, tres-florissante par vn lõg temps, fut ainsi instituee dés son commencement. Elle auoit Roys, & l'Aristocratique puissance de Senateurs, & la Commune ayant aussi sa preéminence és choses qui luy appartenoient. La Republique Romaine durant sa plus grande splendeur, auoit ces trois parties si esgalement & conuenablement temperees, qu'on n'eust peu dire, si elle estoit toute Aristocratique, ou Democratique, ou Monarchique. En regardant au pouuoir des Consuls, on l'eust iugee Monarchique & Royale : à celuy des Senateurs, Aristocratique : aux Tribuns & au populaire, Democratique. Les Veni-

De la duree des Estats.

Opinion des Anciens de la plus heureuse forme de Republique.

tiés en leur Republique representét tous ces Estats. Leur grand Conseil, ayant la souueraine puissance, dont depend le Senat, & l'authorité de tous les Magistrats, represente l'Estat populaire. Le Duc, qui preside tant qu'il vit, represente la puissance Royale, en ce que principalement il en retient la grauité & dignité: & le Senat des dix hommes, & le College des Anciens, communément appellez Sages, represente l'Aristocratie. Contarin l'escrit ainsi. Quant à nostre Monarchie Françoise, on la peult bien dire aussi participer des trois, en ce qui touche son gouuernement: combien qu'à la verité, l'estat d'icelle est simple, & pure Monarchie. Car le Roy y est Monarque, aimé, obey, & reueré ensemble: lequel iaçoit qu'il ait toute puissance & authorité souueraine de commander & faire ce qu'il veult, toutefois ceste grande & souueraine liberté semble aucunement reiglee & limitee par bonnes loix & ordonnances: & par la multitude & authorité grãde des Officiers & Conseillers, qui sont tant pres de sa personne, qu'en diuers lieux du Royaume. Les douze Pairs, les Conseils secret & priué, les Parlemens & grand Conseil, Chambres des Comptes, Thresories & Generalitez des charges, ressemblent en quelque sorte à l'Aristocratie. Les Estats tenus par chacun an ez Prouinces, les Maireries des villes, Escheuinages, Consulats & Capitolats, Marguilleries des villages, sont quasi formes Democratiques. Siessel raconte ces choses bien amplement. D'auantage les Estats generaux du Royaume, qui ont de coustume d'estre assemblez en iceluy pour deliberer, le Roy president en iceux, de toutes choses concernantes son Estat, ne font-ils pas assez cognoistre de l'heureux ordre d'iceluy, approchant (comme dit Aristote) du gouuernement d'vn bon Oeconome, le Roy commandant en son Royaume, comme vn bon pere de famille domine sur ses enfans, par amitié, & selon droict & iustice? Parquoy combien que toute l'authorité des Officiers, Conseillers, Parlemens, & estats, depẽdent (cõme les ruisseaux d'vne fontaine) de la seule puissance de leur Roy & Prince, il les authorise neantmoins tellement de sa bonté paternelle & Royale, qu'à peine pourroit-il faire chose qui

Conta. de republ. Ven.

De la conuenance que la Monarchie Françoise a auec toute bonne Police.

Au liure de la Monarchie Françoise.

Polit. 3.

fust trop violente, ny trop preiudiciable à ses subiects. Que s'il s'en note quelques vnes, elles sont plustost venuës de la faute de ses Conseillers, que non pas de sa Maiesté. Ainsi concluons auec Platon, que le Gouuernement & authorité Royale doit estre preferee à toutes autres Polices, comme plus approchante de la diuinité, ayãt ioinct le Senat des bons en forme d'vne Aristocratie, ainsi qu'en ont vsé de tout temps nos Roys, par leur naturelle benignité, qui les rend enclins à tout exercice de vertu, ieté, & iustice.

Platon au Politique.

Des diuerses especes de Monarchies, & de la Tyrannie. Chap. 58.



ACHITOB. La varieté des mœurs, & inclinatiõs à diuerses choses, que nous voyons particulierement en chacun dés sa naissance, & generalement par les natiõs de la terre habitable, dispose sans doubte les peuples, comme ils croissent d'aage & de iugement, & selon la nourriture qu'ils prennent, à estre plustost regis en vne sorte de gouuernement, qu'en l'autre. Mais les François ont iusques à ces derniers tẽps emporté le loz d'vne plus naturelle & constante disposition, amour, obeyssance, & fidelité à la Maiesté Royale, que n'ont iamais monstré les autres nations à leur forme d'Estat & gouuernement : desquels il ne s'en trouue vn seul, qui ayt tant constamment duré en ses loix & coustumes anciennes, sans souffrir quelque alteratiõ ou chãgement, que ceste florissante Monarchie, laquelle aussi a surpassé toutes les autres en bonté & douceur de gouuernement, comme nous pourrons mieux veoir (Compagnons) si nous luy comparons les diuerses especes de Monarchie, qui ont eu lieu, & florissent auiourd'huy : desquelles plusieurs approchent autant de la Tyrannie, que la nostre en est esloignee. Et à fin de rendre tant plus odieuse la Tyrannie, nous considererons le pernicieux & miserable estat d'icelle.

D'où vient que la disposition des personnes a diverse forme de Gouuernement.

ASER. Comme le propre de l'Estat Royal est de

L'Estat Royal & tyrannique opposez ensemble.

gouuerner & regir les subiets, non à son appetit sensuel & vouloir desordonné, mais par maturité de conseil, obseruation des Loix & de la Iustice: Aussi conuient il au Tyran de regner en volonté absolue, sans esgard aux Loix, ny aux preceptes de Iustice.

AMANA. Le Tyrã (dit Seneque) est different du Roy d'effect, & non pas de nom. L'vn ne cherche que son profit, & l'autre celuy de la Republique Or oyons Aram, qui nous les fera bien discerner par leurs œuures:

Cinq especes de Monarchie.

ARAM. De toutes les Monarchies qui ont iamais eu lieu, & qui regnent auiourd'huy entre les hõmes, la plus-part des anciens autheurs & grands Politiques, ont remarqué cinq especes differentes, desquelles ie me propose icy discourir particulieremẽt, & auec briefs exemples: à fin que l'excellence de la nostre paroisse mieux entre les autres, & principalement sur celles qui declinent fort en la Tyrannie, dont nous deduirons l'opprobre & infamie.

De la premiere Monarchie.

La premiere & plus ancienne espece de Monarchie fut celle, qui fut deferee volontairement par les peuples pour quelque vertu heroyque & eminente en ceux qu'ils iugerent dignes de les gouuerner iustement & droictement. Et continuans ainsi à se monstrer bien faicteurs de la multitude, en les assemblant, en leur donnant territoire, & leur departant les terres, en inuentant arts & faisant la guerre, & leur administrant iustice, leur authorité & puissance fut deferee legitimement à leurs successeurs, qui eurent en guerre souueraine puissance, & pouuoir de presider en aucunes ceremonies plus solennelles des sacrifices. Herodote, Demosthene, Aristote, Ciceron, & plusieurs autres, ont faict mention de ceste espece de Monarchie. Apres le Deluge, le nombre des hõmes estãt accreu, Noé persuada à ses enfans, & autres de sa posterité, de s'escarter en diuers pays, pour cultiuer la terre, & bastir des villes: & à ces fins il assigna à chacũ par sort sa

Du regne de Nimrod.

prouince. Nimrod, fils du petit fils de Noé, feit sa residence auec ses gens en la terre des Chaldeens, & fut le premier Roy d'iceux, & de Babylone, & qui commença à estendre ses limites par force sur ses voisins, enuoyant en plusieurs & diuerses contrees, des bandes de peuple,

pour fonder d'autres Royaumes, comme les Histoires nous en donnent certaine cognoissance. Ce qui est cause que plusieurs establissent soubs luy la premiere Monarchie en Assyrie. Si lisons nous en de bons autheurs, que les premiers & anciens Roys d'Egypte se maintindrent vn fort long temps en ceste vertu heroyque, qui leur auoit acquis ceste dignité, ne viuans point desreiglément, comme font ceux, qui à cause de leur domination, iugent leur volonté leur estre iuste Loy : mais ils suyuoient les constitutions des Loix, tant à receuillir leurs deuoirs & tributs, que en leur façon de viure. Ils ne se seruoiêt que des enfans des Nobles & Princes, qui estoient de l'aage de vingt ans, & endoctrinez en toutes sciences. Et la raison estoit, à fin que le Roy esguillonné par le regard de ceux qui estoient autour de luy, se gardast de faire chose digne de reproche. Aussi certes il n'y a rien qui corrompe tant les Princes, que les seruiteurs vicieux, & qui côplaisent à leurs sensuels desirs & affections. Se leuant le Roy au matin il estoit premierement tenu de prendre & receuoir toutes les lettres & requestes qui luy estoient presentees : à fin que donnant responce aux choses necessaires, toutes ses affaires se conduisissent par ordre & raison. Apres il alloit au temple faire sacrifice aux Dieux: où le Prelat & principal des Prestres, apres le sacrifice & prieres faictes, recitoit tout hault en presence du peuple, les vertus qui estoient au Roy, & comme il vsoit d'obseruance & religion enuers les Dieux, & de douceur & d'humanité enuers les hommes: & d'auantage, qu'il estoit continent, iuste, magnanime, veritable, liberal, & refrenant toutes cupiditez, punissant les malfaicteurs par plus douce & legere peine, que ne requeroit la grauité de leur peché & meffaict, & recompensant ses subiects par graces & benefices plus grands que les merites. Cela faict, il enhortoit le Roy à vie heureuse, & aggreable aux Dieux, & semblablement à bonnes mœurs, en suyuant l'honneur & la vertu, en luy proposant quelques exêples des faicts excellens des Anciens, pour l'y inciter d'auantage. Ces Roys viuoient de simples viandes, comme de veau & d'oisons pour tous mets : obseruans au surplus aussi exa-

Du regne heureux soubs les anciens Roys d'Egypte.

Diod. Sicilië liure 1. de la Bibliotheque.

ctement toutes les loix & ordonnances du pays en toute leur maniere de viure, qui estoit reiglee iusques aux moindres choses, que les plus simples de leurs subiets. Et certes ce-pendant que les Roys d'Egypte ont esté ainsi zelateurs de l'obseruãce de leurs Loix, & de la Iustice, regnãs paisiblement entre leurs subiets, ils ont mis plusieurs nations estranges en leur subiection, & assemblé infinies richesses, desquels ils ornerent leurs pays de grands edifices & sumptueux ouurages, & decorerent leurs villes de plusieurs dons & biens faicts. La seconde espece de Monarchie furent les Royaumes des Barbares : comme les anciennes Monarchies des Assyriens, Medois, & Persans: les Princes desquelles vsurperent Empire Seigneurial sur les biens & les personnes, gouuernans leurs subiets, comme le pere de famille ses esclaues. Laquelle espece de Gouuernement participe plus de la Tyrãnie que de la Royauté: attendu qu'elle est directement contre la loy de Nature, qui retient chacun en sa liberté, & en la seigneurie de ses biens. Toutefois quand par le droict des armes & de bonne guerre, le Prince est faict Seigneur d'vn peuple: il est donné propre au vainqueur, & les vaincus sont faicts ses esclaues du consentement ancien de tous les peuples, qui faict la difference de la Monarchie Seigneuriale, à la Tyrannie, qui abuse de ses subiects libres comme d'esclaues. De ceste seconde espece de Monarchie fut le Royaume de Perse (comme escrit Platon) soubs Cambyses, Xerxes, & autres Roys, iusques au dernier Daire, lesquels vsurpans authorité de seigneurier plus absolue qu'il n'estoit conuenable, cõmencerent à mespriser leurs vassaux, les tenans comme serfs, & ne se fians plus en eux, se seruirent de soldats mercenaires & estrangers, rendans leurs subiects inutiles à la guerre : dont finalement ils perdirent leur Estat, alors qu'il sembloit estre monté au sommet de prosperité mondaine, Tel est auiourd'huy l'estat du Turc, auquel il est seul Seigneur, commandant rigoureusement à ses subiets, tant Musulmans que Chrestiens ou Iuifs, & se seruant en ses principaux affaires concernans la paix & la guerre, & autres matieres de Gouuernement, d'esclaues reniez, lesquels

De la seconde Monarchie, dicte Seigneuriale.

Plat. 3. leg.

De l'Estat du Turc.

Il met, change, ou depose, comme bon luy semble, hors peril & enuie: & faict estrangler, pour la moindre suspicion ou mescontentement qu'il ayt d'eux, sans espargner ses propres enfans, & autres de son sang, s'ils le faschent: Ainsi que Sultan Solyman en vsa à l'endroit de Hibrahim Bassa, qu'il auoit presques egalé en authorité auec luy; tellement qu'on appelloit pardelà le Seigneur, Roy des Iardiniers, & le Bassa, Roy des Gens-d'armes. Et neantmoins en vne nuict, qu'il l'auoit faict demourer à souper auec luy, & coucher en sa chambre, il le feit tuer, puis ietter son corps en la mer, & le lendemain saisir & transporter tous ses biens comme confisquez, sans que iamais on ayt peu certainement sçauoir la vraye cause de sa mort, sinon qu'il estoit deuenu trop grand, & consequemment suspect à son maistre, Tyran plustost que Roy. Lequel aussi tient en ses mains tous les fiefs de son Royaume, lesquels il distribue aux gens de guerre, à la charge d'entretenir nombre d'hommes armez & de cheuaux respondans au reuenu: puis les reuoque à soy, quand il luy plaist. Et n'y a nul en tous les pays de son obeyssance, qui possede villes, chasteaux, & villages, ou habite maisons fortes, & qui en osast bastir à plus d'vn estage, ou plus haultes que vn Colombier. En Angleterre la Noblesse ne tient aussi aucuns edifices clos de fossez ou douues, & n'a iurisdiction quelconque sur les hommes, qui est toute entre les mains du Roy, haulte, basse, & moyenne. Les dignitez mesmes, comme Duchez, Marquisats, Comtez, ne sont que tiltres, qui se baillent au plaisir du Roy: sans que ceux qui les reçoyuent, possedent rien és lieux dont ils portent le nom: ains leur est payée quelque pension annuelle sur les Finances Royales: Et eux morts, leurs enfans & heritiers succedent bien en leurs terres, mais non pas à leurs dignitez, prerogatiues, & qualitez. Aussi les fiefs & Seigneuries n'estoient anciennement que benefices donnez à vie & puis par faueurs continuez de pere en fils, hors mis les Duchez, Marquisats, Comtez, & autres dignitez semblables. Le grand Knes, ou Duc de Moscouie, surpasse en seuerité & rigueur de commander tous les

Mort de Hibrahim Bassa.

Paul Ioue Liu. 32.

De l'Estat Anglois.

De l'Estat du Cosmonite. Monarques du monde, ayant gaigné telle authorité sur ses subiets Ecclesiastiques & seculiers, qu'il peult disposer à sa volonté de leurs biens & vies, sans que personne luy ose contredire en aucune chose. Ils confessent publiquement la volonté du Prince estre la volõté de Dieu, & tout ce qu'il faict, le faire par la volonté de Dieu. *Du Roy d'Ethiopie.* Le Roy d'Ethiopie est aussi Monarque Seigneurial, & luy sont subiects comme esclaue cinquante Roys, ainsi que recite Paul Ioue. Et François Aluarez escrit, qu'il a veu en ce pays fesser tout nud le grand Chancelier, & autres Seigneurs, comme vrays esclaues du Prince, & qu'ils tiẽnent cela à grand honneur. L'Empereur Charles v. ayant *Du Royaume de Peru.* mis soubs son obeyssance le Royaume de Peru, s'en feit Monarque Seigneurial, pour le regard des biens, que les subiets ne tiennent qu'à ferme, & à vie pour le plus. *De la troisiesme espece de Monarchie.* La troisiesme espece de Monarchie, dont les anciens ont faict mention, a esté celle de Lacedemone, où le Roy n'auoit puissance absolue, sinon au faict de la guerre hors du pays, & vne certaine preéminence és sacrifices. Nous auons cy deuant faict mention de leur gouuernemẽt. Les premiers Roys à Rome furent aussi Sacrificateurs: puis apres les Empereurs s'appellerẽt grands Pontifes: & ceux de Constantinople furẽt sacrez, cõme sont aussi les Roys de France. Pareillement les Caliphes des Sarrasins estoyent Roys, & Pontifes souuerains en leur Religiõ: l'vn en *Des Princes qui se sont dicts Chefs de la Religion.* Bagadet, l'autre en Caire. Le Roy de Calecuth est Chef de sa Religion: & à ceste cause precede en dignité tous les autres Roys d'Indie, appellé Samory, c'est à dire, Dieu en terre. Le Pape commande au temporel de l'Eglise, appellé Patrimoine de S. Pierre, comme Roy: & est reueré au reste de la Chrestienté Latine, comme Chef de la Religion, és lieux, & des personnes où il est recogneu pour tel. Le Prince en Angleterre s'intitule depuis quelque *De la quatriesme espece de Monarchie dicte electiue.* temps Roy & Chef de l'Eglise. La quatriesme espece de Monarchie est electiue, non hereditaire: en aucuns lieux à vie, comme l'Empire d'Alemaigne, le Royaume de Poloigne, de Boheme, de Dannemarc, & de Hongrie: és autres lieux à temps, cõme fut la Dictature à Rome, lesquels Estats ne sont ordinairement tant asseurez, & du-

ables, q̃ les hereditaires, à cause des pratiques & monopoles qui s'y brassent le plus souuent, d'où naissent seditions, au grand detrimẽt d'iceux. Car le Prince mort, l'Estat demeure en pure Anarchie, sans Roy, sans Seigneur, sans gouuernement, & au hazard de sa ruyne, comme le nauire sans patron, qui doibt son naufrage au premier vent: & la porte est ouuerte aux voleurs & meurtriers, qui assassinent comme il leur plaist, auec esperance d'impunité: comme il s'est veu ordinairement, selon que les Histoires nous racontẽt, apres la mort des Roys de Thunes, Sultans d'Egypte, & mesme des Papes de Rome: Où le siege vacant, la premiere chose qui se faict le plus souuent, c'est de briser les prisons, tuer les Geolliers, lascher les coulpables, vanger ses iniures par tous moyens: & cela continue iusques à ce que le College des Cardinaux soit tombé d'accord d'vn successeur. Et de faict, l'an M. D. XXII. il en fut executé deux, contre lesquels il fut aueré, qu'en diuers tumultes esmeus à ceste election, ils auoient assassiné cent & seize hommes. Quant à l'Empire d'Alemaigne, leurs Histoires ne sont pleines que des pauuretez aduenues pour les elections de leurs Empereurs, tant par guerres ciuiles, que meurtres & empoisonnemens. Mesme il s'est veu depuis trois cens soixante ans, que l'Empire est tombé soubs l'election de sept Princes, huict ou neuf Empereurs tuez, ou empoisonnez: outre ceux qui ont esté deboutez honteusement du siege Imperial. Les Ecclesiastiques n'ont pas aussi esté sans guerres ciuiles pour leurs elections, où l'on n'a iamais sceu pouruoir si bien, que vingt & deux Papes n'ayent eu la teste tranchee, & plusieurs chassez de leur siege. Recours aux registres du Vatican. Or il nous fault encore noter, qu'entre les Estats electifs, l'electionse fait, ou de telles personnes qu'il plaist aux Electeurs, comme en Alemaigne, ne eslisans pas seulement Empereurs les Princes Alemans de diuerses familles: mais quelquefois l'on y a veu des estrãgers esleus, cõme Alphõse Roy d'Espagne, & Richard, Roy d'Angleterre: Où l'electiõ est de certaines personnes, ou de certains estats inferieurs, comme le Pape des Cardinaux: n'agueres le Souldan du Caire

Dãgers qui se trouuẽt és Estats electifs.

Guillaume de Hollande, Raol, Albert Henry vij. Frideric II. Loys de Bauieres, & bastars nepueu de Hẽry Gonthier.

des Mamelucs, qui ne pouuoit monter en tel degré d'hōneur, qui n'eust esté serf auparauāt, & fust Chrestien renié & cōmandoit par apres absoluemēt en l'Egypte & Surie. Lequel Estat ayant duré enuirō trois cens ans, fut entierement destruit, n'y a pas long temps, par Sultan Selim Roy des Turcs, qui prit le dernier Souldan, & le feit trainer sur vn vieil Chameau, le long du Caire, puis pendre en vne des portes d'icelle ville. Le Grand-maistre de Malte est esleu des principaux Prieurs de sa Religion: comme aussi estoit celuy de Prusse auant l'accord faict auec le Roy de Poloigne: par lequel accord son Estat a esté conuerty en Duché, submise à la Couronne de Poloigne, & rendu d'electif hereditaire. La cinquiesme espece de Monarchie est hereditaire, & appellee proprement Royale & legitime: soit que le Roy vienne à l'Estat par droict succellif, comme Thucidide escrit des anciens Roys: soit que le Royaume soit deferé par vertu de la Loy, sans auoir esgard aux filles, ny aux masles descendans d'icelles, cōme il se faict en ce Royaume par la Loy Salique: soit qu'il soit donné en pur don, comme fut le Royaume de Naples & de Sicile à Charles de France, & depuis encores à Loys de France, premier Duc d'Anjou: ou qu'il soit laissé par testament, ainsi que les Roys de Thunes, Fez, & Maroc ont accoustumé: comme aussi il fut pratiqué par Henry VIII. Roy d'Angleterre, qui laissa le Royaume à son fils Edouart, & à luy substitua Marie, & à celle cy Elizabeth: Ou en quelconque autre maniere que le Prince soit Seigneur de l'Estat, sa Monarchie sera tousiours dite Royale & legitime, s'il se rend aussi obeyssant aux Loix de nature, comme il desire les subiects estre enuers luy, laissant la liberté naturelle, & la proprieté des biens à chacun, & regardant au profit & commodité du public. Laquelle Royauté Aristote cōpare à l'œconomie. Car cō bien que l'œconome gouuerne la maison à son plaisir, toutesfois il regarde à la commodité de sa famille. Soubs ceste heureuse forme de Gouuernemēt, & la meilleure de toutes, nous nous pouuons vāter de viure en la Frāce, par la bonté de nos Roys, qui n'ordonnent ny executent aucune chose que par meure deliberation & conseils, qu'ils

De la cinquiesme espece de Monarchie, dite Royale, hereditaire.

De l'heureux gouuernemēt de l'Estat de Frāce.

prennent des Princes de leur sang, & d'autres notables & « graues personnages, qu'ils appellent pres d'eux, comme « si leur souueraine puissance estoit reiglee & moderee. Car « en premier lieu le Roy ne commande rien sortant effect, qui ne soit signé par ses Secretaires,& scellé de son grand seau: c'est à dire, veu & approuué par le Chancelier, seuere Contrerolleur de toutes despesches. Et est besoin, que tous rescrits Royaux soient enterinez par les Iuges, ausquels sont addressez, qui les examinẽt, non en l'obreptiõ & surreption seulement, mais aussi en la ciuilité & inciuilité: Mesmement en matieres criminelles, les rehabilitations, rappeaux de ban, pardons & remissiõs sont par eux debattues auec telle rigueur, que les impetrans sont contraincts les presenter testes nues & à genouls, & se rẽdre prisonniers, de quelque estat qu'ils soient: dõt en y a souuent de condamnez & executez auec leurs graces. Quãt aux dons & despenses qu'il faict ordinaires ou extraordinaires, la Chambre des Cõptes les examine curieusemẽt, & retranche souuẽt celles qui sont mal fondees: ayãs les Officiers en icelle serment de ne laisser rien passer au dõmage du Royaume, quelques lettres de mandement qu'il y ait. Entre autres choses le Roy ne peult aliener son Domaine, sans cause cogneue par les mesmes gẽs des Cõptes & les Parlemẽs. Qui plus est, les traitez publiqs auec les Estats voisins, les Edicts & ordonnances n'ont authorité, qu'elles ne soiẽt publiees és Cours souueraines. Par laqlle moderatiõ sa puissance n'est amoindrie, ains rẽdue plus asseuree & plus durable, & moins onereuse à ses subiects: veu que de tout en tout elle est esloignee de la Tyrannie, haye de Dieu & des hõmes: cõme discourant particulieremẽt d'icelle, nous le pourrons encores mieux cognoistre. Outre & par dessus donques les cinq especes de Monarchies par nous mentionnees, la Tyrannie pourra estre mise pour la sixiesme, que nous dirons estre celle, où le Monarque foullant aux pieds les Loix de nature, abuse de la liberté des francs subiects, cõme d'esclaues, & des biẽs d'autruy, comme des siens. Entre les anciens le nom de Tyran estoit honnorable, & ne signifioit autre chose ce mot, qui est Grec, que le Prince, qui s'estoit emparé

De la Tyrannie & du nom de Tyran.

de l'Estat, sans le consentement de ses Citoyens, & de cōpagnon s'estoit faict maistre, soit qu'il fust sage & iuste Prince, ou cruel & inique. Comme la plus pa.t deuindrent tres meschans pour asseurer leur Estat, vie, & biēs, se voyans exposez à la haine de plusieurs, pour auoir enuahy la souueraineté: ainsi ceste domination estoit appellee Tyrannique, laquelle dominoit seigneurialement sans droict, sur les libres contraincts & forcez. Mais generalement nous pouuons appeller Tyrannie, quand le Prince tient toute sienne volonté pour iuste Loy, sans se soucier ny de pieté, ny de iustice, ny de foy: ains faisant tout pour son profit particulier, vengeance, ou plaisir. Et comme le bon Roy se conforme aux loix de Dieu & de nature, le Tyran les foule aux pieds: l'vn s'efforce d'enrichir ses subiects, l'autre de les ruyner: l'vn venge les iniures du public, & pardonne les siennes: l'autre venge cruellement ses iniures, & pardonne celles d'autruy: l'vn espargne l'honneur des femmes pudiques, l'autre triomphe de leur honre: l'vn prend plaisir d'estre aduerty en toute liberté, & sagement repris quand il a failly: l'autre n'a rien plus à contre-cœur, que l'homme graue, libre, & vertueux: l'vn faict estat de l'amour de son peuple, l'autre de la peur: l'vn ne craint iamais que pour ses subiects, l'autre ne redoubte rien plus que ceux là: l'vn ne charge les siens, que le moins qu'il peult, & pour la necessité publique: l'autre hume le sang, ronge les oz, & succe la mouëlle des subiects, pour satisfaire à ses desirs: l'vn donne les Estats & offices, pour obuier aux concussions & foulle du peuple: l'autre les vend le plus cher qu'il peult, sans se soucier de l'oppressiō de ses subiects: l'vn n'a recours en guerre qu'à ses subiects, l'autre ne faict guerre qu'à ceux-là: l'vn n'a garde ny garnison que des siens, l'autre que d'estrangers: l'vn s'esiouyst d'vn repos asseuré, l'autre languit en perpetuelle crainte: l'vn est honnoré en sa vie, & desiré apres sa mort: l'autre est diffamé en sa vie, & deschiré apres sa mort. Les exemples de cecy sont en veuë d'vn chacun. Et pourtant Diogene le Sinopien rencontrant vn iour en la ville de Corinthe, Denys le ieune, Tyran de Syracuse, lequel e-

Differēce du Roy au Tyran.

ſtoit lors reduit comme homme priué, eſtant dechaſſé de ſon pays, & deſcheu de tout ſon Eſtat, luy dit: Vrayement, Denys, tu es bien maintenant en vne condition indigne de toy. Le Tyran s'arreſtant tout court, luy reſpondit: Ie te ſçay certes bon gré, Diogene, de ce que tu as compaſſion de ma miſerable fortune. Comment (luy repliqua le Philoſophe) cuides-tu que i'aye compaſſion de toy? I'en ay pluſtoſt deſpit, de voir vn eſclaue tel que tu es, digne de vieillir & mourir au mal-heureux eſtat de Tyrã, comme a faict ton pere, ſe iouër ainſi en ſeureté, & paſſer ſon temps parmy nous libremẽt. Auſſi à dire vray! c'eſt vne condition ſi miſerable que la Tyrãnie, que ceux meſmes qui l'exercent, & en font gloire, ſont contraincts biẽ ſouuẽt de confeſſer par leur propre bouche, n'y auoir nulle ſorte de vie plus mal-heureuſe que la leur: Cõme le meſme Denys Tyran, eſtant en la plus grande ſplẽdeur de ſon Eſtat, le demonſtra à Democles, l'vn de ſes familiers, qui le diſoit treſ-heureux. Veux-tu (luy dit Denys) que pour vn iour ſeulemẽt ie te face iouyr de mon heur: Ce que luy ayant accordé Democles, il le feit ſeruir à table, comme il ſouloit eſtre, auec toutes les magnificences dont il ſe peult aduiſer, luy faiſant ce pẽdant mettre vne eſpee pendant à plomb ſur ſa teſte, & attachee au plancher d'éhault à vn ſeul poil de queuë de cheual. Ce que Democles apperceuant, fut fort content de faire ſon diſner court, & de paſſer le reſte du iour en ſon premier eſtat. Voyla, luy diſt lors le Tyran, commẽt eſt heureuſe noſtre vie, qui auec tous nos ſatellites armez ne pend que d'vn filet. Auſſi le regne des Tyrans eſtant ſans meſure ny raiſon, conduit par la ſeule violẽce, ne peult eſtre que peu de duree. C'eſt ce que diſoit le Sage Thales, que l'on ne ſçauroit voir rien plus eſtrange ny plus nouueau, qu'vn Tyran enuieilly. Et s'ils viuẽt miſerables en perpetuelle desfiance d'vn chacun, voire des plus proches de leur ſang, leur fin eſt encores plus malheureuſe. Car il s'en trouuera peu, qui ne ſoiẽt morts d'vne mort cruelle & extraordinaire; la plus part maſſacrez & meurtris: & les autres perſecutez de griefues & eſtranges douleurs, ſont morts comme enragez & deſeſperez par le ſouuenir

De la condition miſerable des Tyrans.

La tyrannie ne peult eſtre de duree.

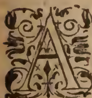
de leur vie deprauee, & cruautez executees. Aussi entre les Anciens la tyrannie a esté si detestable, qu'il n'estoit pas iusques aux Escholiers, & aux femmes, qui n'ayent voulu gaigner le prix d'honneur à tuer les Tyrans: comme feit Aristote, celuy qu'on appelloit Dialecticien, qui tua vn Tyran de Sycione: & Thebe son mary Alexādre, Tyran des Phereans. Trente Tyrans furent pour vn iour assassinez en la ville d'Athenes, par Theramenes, Thrasybule, & Archippe, n'ayans que soixante & dix hommes de leur entreprise. Leander, Tyran de Cyrene, fut pris vif, & cousu dans vn sac de cuyr, puis ietté en la mer. Aristodeme, Tyrā de Cumes, prit par force Xenocrite, fille d'vn riche citoyen qu'il auoit banny: & la tenāt auec luy comme sa femme elle incita Thymoteles & autres, de recouurer la liberté du pays: & leur donnant seure entree en la chambre du Tyran, ils le massacrerent. Aussi les Anciens auoient ordonné de grands loyers & recompenses aux meurtriers des Tyrans: c'est à sçauoir les tiltres de Noblesse, de prouesse, de cheualerie, les statues, & tiltres hōnorables: brief, les biens du Tyran, comme aux vrays liberateurs de la patrie. Mais comme nous auons dit que ce mot de Tyran estoit pris entre eux, pour celuy, qui de sa propre authorité se faisoit Prince souuerain, sans election, ny droict successif, ny sort, ny iuste guerre, ny vocation speciale de Dieu: aussi il se fault bien garder de tirer à consequence, qu'il soit licite de tuer tout Prince qui exerce tyrannie: car il n'appartient nullement au subiect en particulier, ny à tous en general d'attenter à l honneur ny à la vie du Prince, qui est absoluēment & legitimement souuerain: comme nous en auons cy deuant discouru. Or pour conclure nostre present propos, nous pouuons voir, combien l'establissement de ceste Monarchie Françoise est esloigné de tout ce qui tend, ou peult donner entree, vie & nourriture à la Tyrannie, luy estant du tout en tout contraire, & surpassant en bonté & douceur de Gouuernement toutes les especes de Monarchies qui ont iamais esté, & sont encores auiourd'huy entre les diuerses nations des hommes: qui doibt merueilleusement inciter les Fran-

Loyers des Anciēs aux meurtriers des Tyrans.

Qu'il n'est permis de tuer son Prince souuerain, ores qu'il fust Tyran.

çois à perſeuerer en l'amour, obeyſſance, & fidelité enuers leur Roy, dont ils ont touſiours eſté louez entre les eſtrangers.

De l'Inſtitution du Prince en bonnes mœurs & conditions. Chap. 59.



RAM. C'eſt vn merueilleux effect, que celuy de l'accouſtumance, voire tãt puiſſant, qu'il peult ſurmõter la nature, principalemẽt au vice & diſſolution. Eſquels vne fois les hommes plongez, il eſt bien mal-aiſé, & plus difficile, quand ils ſont ieunes, de les en retirer. Mais quand encores ils ſe voyẽt en main vne licẽce effrenee, & authorité ſouueraine, pour iouyr à leur plaiſir de leurs cupiditez & deſirs : on peult bien dire lors l'eſperance de mieux eſtre pour iamais perdue en eux, & qu'il eſt du tout impoſſible de rien gaigner ſur eux par conſeil, doctrine, ny raiſon. Et pourtant il eſt bien certain, qu'il fault touſiours fonder la principale eſperance & attente du Prince, apres auoir demãdé à Dieu qu'il naiſſe de bonne & docile nature, en ſa nourriture & premiere inſtitution, laquelle bonne ou mauuaiſe, produira ſemblables effects, au grand bien ou mal-heur de ſes ſubiets. Diſcourons dõques maintenãt (Cõpagnons) de ce qu'il nous ſemble qui deuroit eſtre obſerué pour bien inſtruire le Prince en toutes bõnes mœurs, & louables conditions, tant pour ſon profit, que pour l'vtilité commune de tous ceux auſquels il doit commander.

L'accouſtumãce au vice ſurmonte la nature.

La principale eſperãce du Prince depẽd de ſon inſtitution.

ACHITOB. Les hommes ſont volontiers ſoigneux « de remparer les riuages, qui reçoyuent vne grande quan- « tité d'eaux. Mais plus diligemmẽt il eſt beſoin de munir & fortifier l'eſprit du ieune Prince de puiſſantes raiſons, graues ſentẽces, & doctes preceptes de ſapience, contre la « grandeur de la fortune, l'abondance des richeſſes, la lu- « xure, les delices, & la flatterie maſquee de fidelité & li- « berté, qui tombent comme vn fort torrent de quelque « haulte roche, pour ſubmerger & noyer les foibles ſemen- « ces de vertu, naturelles au Prince. «

Excellente cõparaiſon.

Raison du soin qu'il faut prendre en l'institution du Prince.

ASER. Il fault de tant plus estre affectionné à prédire soin de cultiuer vn esprit & vne ame, que l'on la cognoist deuoir estre vigilãte sage, prudente, & iuste pour plusieurs: comme est le Roy, ou Magistrat, ou autre hõme de gouuernement & d'affaires. Car le remplissant de „ vertu & de bonté, par le moyen d'vn seul, c'est faire du bien à infinis. Or escoutõs Amana nous discourir sur ceste matiere.

AMANA. De tous les Royaumes, soubs lesquels viuent les hommes auiourd'huy, les vns sont hereditaires, & les autres electifs. Des hereditaires, les vns vont par succession de masle en masle seulemẽt, comme le Royaume de France. Ce que les François ordonnerent sagement dés le cõmencement de leur Monarchie par la Loy Salique, ayans par telle prouidence perseueré en mesme sorte de Gouuernement pres de douze cens ans, sans que la Courõne ait sorty de leur nation, & sans auoir changé de ligne Royale, que trois fois en si longue duree: ce qui n'aduint iamais à autre Monarchie ou Seigneurie q̃ l'on sçache. Aux autres, les masles, defaillãs succedent les filles, comme en Espagne, Angleterre & Escosse. Oultreplus és hereditaires, où succedent les masles, en aucuns lieux l'honneur est tousiours gardé au premier nay, en donnant honneste apanage à ses freres puisnez, comme en Frãce: ou, sans auoir esgard à la primogeniture, celuy est preferé, qui se trouue plus habile à gouuerner, ou le plus belliqueux & fauorisé des gens-d'armes: comme en Turquie. Selim premier du nom, estãt le dernier & troisiesme fils de Baiazet deuxiesme, vsurpa par l'ayde des Ianissaires l'Empire sur son pere mesme, qu'il feit empoisonner & tua ses deux freres aisnez, Achmat, & Corcuth, auec tous ses nepueux, & autres de la race Othomane, disant n'estre rien plus doux que regner, ostee toute crainte de ses parẽs. En quelques autres lieux ils ne tuent leurs fréres & parens, ains les resserrent en quelque seure garde: comme on en vse en Ethiopie, où celuy qui doit regner, demeure seul, enuoyãt les autres en vne treshaulte & forte montaigne, appellee des Israëlites: n'estant permis à aucun masle d'en sortir iamais, si le cas n'aduient,

Duree de la Monarchie Françoise.

Cruauté barbare de Selim

que le Pretejan decede, sans laisser hoir de son corps pour succeder à la Couronne. Car alors on en tire le plus prochain d'icelle, & qu'on cognoist en estre le plus digne. Par ce moyen vn Royaume si grand a duré fort longuement sans guerre ciuile, ny meurtres, demeurant tousiours la tige de la race Royale. En Calecuth, aduenant la mort du Roy, encores qu'il ait des enfans masles, ou des nepueux du costé de son frere, si est-ce q̃ ne l'vn ny l'autre ne succede au Royaume: ains le fils de sa sœur: & cestuy-cy defaillant, le plus prochain du sang Royal vient à la Couronne. Laquelle raison ils fondent sur vne folle superstition qu'ils ont, de faire despuceller la Royne par quelque ieune prestre Bramin, en la garde duquel elle demeure tousiours depuis, pendãt que le Roy va dehors: presumans, & peult estre auec bõne cause, que les enfans naissans de telle Dame, tiennent plustost du Bramin, que du Roy. Quand aux Royaumes electifs, nous en auons cy deuant faict mention. Or en iceux d'autant qu'il est bien difficile de chãger celuy qui vne fois est esleu, d'autant fault-il auec plus grãde consideration faire ceste election: de peur que l'imprudẽce d'vne heure cause vn repétir bien long. Mais là où le Prince vient de nature, nõ d'election, il fault trauailler auec soigneuse diligẽce à le biẽ nourrir & instruire, en remplissant son esprit dés son enfance de saines opinions: & doibt on en sa terre nouuelle ietter telles semences de vertu & de l'hõneste, que petit à petit elles croissent & meurissent auec l'aage, & vne fois enracinees, demeurẽt stables & fermes iusques à la fin de sa vie. Car il n'y a temps plus propre pour biẽn dresser & corriger vn Prince, que lors qu'il ignore qu'il est Prince. Et quand il vient au degré de cõmander, ayant appris d'enfance à obeyr, il s'accommode & se comporte beaucoup mieux auec ses subiects, que ceux qui ont eu leur ieunesse tousiours libre, & exempte de subiectiõ. Car par telle nourriture, le Prince adiousteà sa grãdeur Royale, & aux façons que les grands ont de nature, la courtoisie & priuauté, qui ne le peuuent rendre que tresagreable à son peuple, & cõtenir ses subiets de meilleure volonté en leur deuoir d'obeyssance. Ce tẽps-là donques

Coustume obseruee en Calecuth.

Quand il fait bon corriger le Prince.

des premiers ans du Prince doibt estre diligemment occupé, non seulement à fin qu'il soit retiré des choses deshonnestes, mais aussi pour le faire gouster, & engrauer en son cerueau quelques preceptes de vertu, iusques à ce que finalemét il entende tout ce qui est de son deuoir, & qui sert à le faire bien & heureusement viure. Si les peres sages font instruire leurs enfans auec grand soin, lesquels ne doyuét estre successeurs qu'au gouuernemét de quelque petite maison champestre : combien fault-il prendre plus de soin & trauail à bié endoctriner celuy, qui doibt succeder à l'Empire sur infinis peuples, & duquel la vie doibt estre la discipline de leurs mœurs & conditions? » C'est pourquoy le bon & prudent Prince doibt prendre » peine à faire tellement esleuer ses enfans, qu'il se ressou- » uienne, que c'est pour la Republique qu'il les a engen- » drez, & non pas pour ses particulieres affections: & que » il sçache, qu'ores qu'il face dresser grand nombre de sta- » tues, edifier de superbes edifices, establir bonnes & saintes ordonnances, si ne sçauroit-il laisser vne plus excellente marque de ses vertus, qu'vn fils, lequel ne forlignant point, represente par vertueuses actiõs la bonté du pere. Car celuy-là ne meurt point, qui laisse vne visue image de soy. Et certes la perfection d'vn excellét Prince est de regner de telle façon, cõme s'il vouloit s'efforcer, qu'il ne luy peust succeder vn semblable à soy en bonté & iustice, & de nourrir ses enfans de sorte, comme s'il desiroit qu'ils le surmontassent en vertu. Qu'il eslise donques pour cest effect de tous ses subiets, voire de quelque lieu que ce soit, qu'il assemble des hommes vertueux & sinceres, non corrompus, graues, & non seulement doctes par preceptes, mais aussi par experience de beaucoup de choses, ausquels l'aage apporte reuerence, la bonté de la vie authorité, & la doulceur & gentile façon de faire, amour & bien-vueillance: à fin que l'esprit encores tendre de ieune Prince, offensé par la rudesse de ses precepteurs, ne commence à prendre la vertu en haine premier que la cognoistre, ny aussi par la trop grande facilité d'iceux corrompu, il degenere & flechisse où il ne doibt pas. C'est pourquoy Seneque dit, que le precepteur du Prince doit

La plus excellente marque que le Prince puisse laisser de soy.

Quels precepteurs il faut donner au Prince.

auoir ces deux parties: Qu'il sçache tanser sans faire honte, & louër sans flatterie. Il faut d'auantage auec grãd soin faire election de toutes les personnes, soient femmes, enfans, & seruiteurs, que l'on approche de luy, pour le gouuerner & seruir, & luy tenir compagnie. Car veu que la plus part des esprits des hommes tirent à mal, & qu'il n'y a nul si heureusement nay, qui par meschante nourriture ne se corrompe, que peult-on attendre, sinon de tres-grands maux du Prince, qui de quelque nature & esprit qu'il soit, soudain apres le berceau est remply de sottes & faulses opinions, est nourry parmy des femmes folles, se leue entre des filles lasciues, entre des enfans perdus, parmy de vils & abiects flateurs, parmy des bateleurs & farceurs, au milieu d'yurongnes, de iouеurs de dez, & des architectes de voluptez? Bref, parmy des personnes si malheureuses, qu'il n'oyt rien, qu'il n'apprend rié, sinon des voluptez, des delices, de la superbe, de l'orgueil, de l'auarice, de la cholere, & de la tyrannie: puis de ceste eschole va prendre le sceptre & le gouuernemét de son Empire? Or celuy qui aura esté esleu & choisy à vne charge si grande & tres-difficile, que de la nourriture & instruction du Prince, qu'il y apporte vne volonté digne d'icelle: regardant non pas combien il en pourra auoir de Benefices & Eueschez, mais par quel moyen il pourra rendre à son pays, qui s'est fié en luy de toutes ses esperances, son Prince vertueux: sçachant que ceux font bien à tout vn peuple, qui rendent gens de bien ceux dont le peuple ne se peult passer: comme au contraire ceux qui gastent & corrompent les Princes & Roys, doyuent estre en abomination de tous, & punis comme ceux qui iettent vn poison mortel, non en vne coupe, ains en vne fontaine qui coule en public, de laquelle ils voyent que tout le monde boit. Premierement donc celuy qui a pris ceste charge, doibt subtilement prendre garde, à quoy c'est que la nature du Prince est encline, veu que mesmes en bas aage on le peult cognoistre à quelques signes: S'il n'est point addonné à courroux, à l'ambition, à desir de renommee, à la luxure, au ieu, à l'auarice, à la vengeance, où à la guerre, ou mesme à la Ty-

Quelles personnes on ne doibt approcher du ieune Prince.

Qui instruict le Prince, fait bien à tous.

rannie. Puis du costé, duquel il le cognoistra estre enclin au vice, il fault qu'il fortifie son esprit de bonnes opinions, & resolutions sainctes, & qu'il s'efforce de chãger son cœur encores tendre, en vne habitude contraire à sa nature. Et de la part, de laquelle il cognoistra son naturel enclin à choses honnestes & loüables voire à des vices, lesquels se changent aisément à vertu és Princes bien nourris, comme l'ambition & prodigalité, qu'il l'incite encores plus, & ayde par diligent trauail la bonté de la nature. Et ne fault pas seulement qu'il vse de preceptes pour retirer le Prince des choses deshonnestes, & luy faire prendre enuie des vertueuses : mais il doibt trauailler de les luy engrauer & enraciner en la memoire par diuerses formes, maintenant par sentence, ores par fable, puis par comparaison, ores par exemples, ou par quelq̃ dict notable, mesmes les grauer en anneaux, peindre en tableaux. Bref s'il y a quelque autre chose à quoy cest aage prenne plaisir, que ce soit le moyen pour luy faire gouster la vertu. Sur tout on doit prendre soigneuse garde, quelles opinions le Prince imprime le plus en son cerueau. Car de telle fontaine tout l'ordre de sa vie procede. Partant il se fault efforcer de luy former incontinent en l'esprit de sainctes & bonnes opinions, qui seruent de contrepoison contre les communes erreurs du peuple ignorant : & sur tout le rendre bien instruit de la verité diuine, & de ce qui concerne son salut : luy persuadant, que ce qui est enseigné en la Loy de Dieu, n'appartient tant à personne qu'au Prince : & que comme il doit regner par luy, son office aussi sera de regner selõ sa volonté, à fin d'auoir prosperité au monde, & felicité eternelle en la vie bien-heureuse. Qu'il luy apprenne à aimer la vertu comme le seul bien, & hayr le vice comme le seul mal : cestuy-cy autant suyuy de honte & deshonneur, comme l'autre de gloire & honneur : & singulierement en vn Prince, auquel la vertu estant comme en vne haute guette, rend vne splendeur si claire, qu'elle reluit encores bien fort long temps apres sa mort. Mais que toutes les pompes du monde, l'antiquité de la race, les statues, les richesses, ne sont que pure vanitez & folie, indi-

Deut. 17.
La Loy de Dieu appartient principalement au Prince.

gnes du soucy, & d'estre admirees du Prince vertueux. Qu'il croye que la dignité, la grandeur, la maiesté, ne " doyuent pas estre recherchees par l'ayde de fortune, & " des moyens humains, mais par sapience, integrité de vie " & mœurs, & actes de vertu & generosité. " Platon ne dit point sans occasion, que la Republique ne sera iamais bien-heureuse, iusques à ce que les Princes philosophẽt, ou que les Philosophes prennent le gouuernail de l'Empire. Or il n'entend pas que celuy soit Philosophe, qui est docte en Dialectique, Physique & Mathematique : mais celuy qui d'vn cœur indomté mesprisant les vaines images des choses, cognoist & suyt les vrais biens. Le Philosophe & le Chrestien ne sont differents que de nom: Et le Prince bien instruit en la pieté & vertu, est vrayement l'vn & l'autre : Et partant il n'y a rien qui luy conuienne tant d'apprendre, apres la loy de Dieu, que la Philosophie morale des Anciẽs, par laquelle toute vertu est enseignee. Y a-il rien plus sot, que de priser vn Prince, s'il saute biẽ, s'il ioue bien à la paulme, s'il est roide & fort: bref, s'il faict biẽ des choses, qu'vn paysan feroit mieux que luy: & ce-pẽdant qu'il soit enflé d'orgueil, qu'il pille son peuple, & se delecte en toute dissolution & volupté? Quel " honneur est-ce au Prince de surpasser grandement la " commune en pierreries, or, pourpre, suyte de seruiteurs, " & autres ornemens seruans au corps, & en tout ce qui est " faulsement appellé bien, & ce-pendant estre de beaucoup " surmonté en vrays biens de l'ame par plusieurs d'entre le " peuple, voire de la plus basse condition? " Ce sont ces opinions qu'il fault engrauer au cœur du ieune Prince, comme Loix sainctes & inuiolables, & tirer ces premiers crayons sur la table rase de son ame, à sçauoir qu'il doit s'efforcer de n'estre outrepassé d'aucun és biens de l'ame, en sapience, magnanimité, temperance, & Iustice. Es autres la frugalité, modestie, & sobrieté, peult estre attribuee ou a pauureté, ou à chicheté: mais en vn Prince, elle ne peult estre autre chose qu'vne marque de temperance: quand, dy-ie, celuy-là se sert des biens modestement, qui en a autant qu'il en veult. Les Anciens disoient, que la prudence estoit miserable, laquelle s'acqueroit

5. de Repub.

Comme le Prince peult estre Philosophe.

Les vrais ornemens du Prince.

par l'experience des choses: d'autãt qu'elle s'achete auec perte & calamité publique. Mais sur tout elle doit estre grandement esloignee du Prince, par ce que d'autant que elle seroit plus tardifue, d'autant seroit elle cause de beaucoup de maux à tout le peuple. Si Scipion l'Africain auoit raison de dire, que ceste parole, Ie ne le pensois pas, estoit indigne de l'homme sage: combien plus doibt elle
» estre estimee indigne du Prince, veu qu'elle ne se peult
» proferer sans son grand mal, & encores plus grand de la
» Republique? Car tout ainsi qu'en la nauigation (disoit
» Agapet) la faute d'vn petit rameur n'apporte que bien
» peu de dõmage, & celle du Pilote apporte naufrage: ainsi
» aux Monarchies la faute d'vn homme priué nuit plus à soy-mesme, qu'au public: mais si le Prince vient à faillir, il endommage vn chacun. C'est pourquoy il fault instruire l'esprit du Prince, auant toutes choses, de bonnes resolutions & sentences, à fin que par raison il soit sçauánt, & non par vsage. Puis le conseil des vieillards supplera à l'experience des choses qui luy manquét. Il luy fault faire entendre, que sa vie est à la veuë de tout le mõde qu'il ne peult rien faire qui soit caché: & que par necessité, s'il est bon, ce sera au grand bien de plusieurs: si meschant, à leur malheur aussi: pource que le Prince est tousiours le vray pourtraict où se conforment ses subiects. Que d'autant qu'on luy defere plus d'honneur, d'autant plus se doit-il efforcer de s'en rendre digne: regardant plus à ses propres faicts & œuures, que non pas aux loüanges que l'on luy donne, & selon qu'il se gouuerne, les croire & receuoir. Car s'il regne bien, elles luy sont iustemẽt deuës: si mal, c'est par contrainte, ou pour le flatter, qu'il est honoré & loüé: ou bien pour luy monstrer conuertement quel il deuoit estre. Qu'il sçache, que comme Dieu a colloqué au ciel pour vne image de sa diuinité le
„ Soleil & la Lune: aussi que le Prince sert de telle repre-
„ sentation & lumiere en vn Royaume, tant qu'il a au
„ cœur la crainte de Dieu, & l'obseruation de la Iustice
„ emprainte: lesquelles deux choses rendent la vie de
„ ceux qui sont constituez en hault degré de fortune, de
„ puissance & d'authorité, diuine & celeste: comme au

Le Prince doibt estre sçauant par raison, & non par vsage.

Comme le Prince doibt prendre les louanges que on luy donne.

contraire le mespris de pieté & iustice, la rend bestiale & sauuage. Que tout ainsi que Dieu, estant bien-faicteur en toutes choses, n'a besoin toutefois du seruice d'aucun pour en receuoir bien-faict: aussi le deuoir d'vn grand Prince representant la figure du Roy eternel, est de profiter à vn chacun, sans regarder au profit ny à la gloire. Que comme Dieu, pour n'estre point touché d'aucunes affections ny passions, regit & gouuerne par sa prouidence toutes choses parfaictement: aussi à son exemple, le Prince ayant chassé les perturbations de son ame, doibt seulement en tous ses faicts suyure la raison. Que comme il n'y a rien plus commun que le Soleil, veu qu'il depart de sa lumiere à tous les corps celestes: ainsi le Prince doit estre tousiours prest & appareillé pour le profit du public, & auoir chez soy vne lumiere de sapience acquise: à fin que si les autres perdent leur splendeur, il ne s'esblouisse toutefois iamais. Que tout ainsi qu'estant le Soleil le plus esleué au Zodiaque, son mouuement est plus tardif, qu'aussi d'autant que le Prince se voit monté en grandeur & authorité, d'autant doibt il auoir l'esprit plus doux & gracieux, & se garder de commettre chose indigne d'vn Prince. Qu'il estime donques n'y auoir rien plus vil & abiect, que de voir seruir à la luxure, à la cholere, à l'auarice, à l'ambition, & autres vices de pareille qualité, maistres tres-violents & cruels, celuy qui se dit Roy & Prince d'hommes libres. Qu'il ne doibt auoir autre volonté enuers ses subiets, que le bō Pere de famille enuers ses domestiques: pource que le Royaume n'est autre chose, qu'vne grande famille, & le Roy, le pere de plusieurs. Car encores qu'il les surmonte en grādeur & authorité, toutefois il est d'vne mesme espece, homme commandant aux hommes, libre aux libres, non à des bestes ou serfs, comme a bien dit Aristote. Et s'il se veult conseruer vn tant excellent tiltre, que nous donnons à Dieu, Prince de tout, l'appellans nostre pere, il fault qu'il se l'acquiere, non par menaces & crainte, mais par biens faicts, douceur & humanité: qui luy seront de seures gardes pour la conseruation de son Estat: attendu que l'amour & fidelité de ses subiets en seront beaucoup

Excellents preceptes par comparaisons notables pour le Prince.

Vn Royaume n'est que vne grande famille.

Les seures garies de l'Estat des Princes.

plus grandes, desquelles depend l'asseurance des Monarchies. Car depuis que la Noblesse & le commun peuple sont accoustumez à craindre, non celuy, mais pour celuy qui leur commande: alors il voit de plusieurs yeux, il » oyt de plusieurs oreilles, & sent de loing tout ce qui se » faict. Que le Prince tienne pour tousiours engraué au de» dans de son ame ce dire de Plutarque. Qu'il n'y a rien cy » bas plus aggreable à Dieu, ny plus approchant de sa diuinité, que biẽ regner en toute iustice & equité: Et que ceste est la principale charge de sa vocation, & à laquelle il est estroictemẽt obligé enuers ses subiets car tout ainsi que le subiet doit obeyssance, ayde & cognoissance à son seigneur: aussi le Prince doibt au subiet Iustice, garde, & protection. Et quand le Prince se monstre à tous iuste, droict, entier, veritable, c'est le plus hault poinct de felicité qui puisse aduenir à vne Republique, & qui comble de plus grande gloire & honneur le Monarque d'icelle. Et veritablement c'est la loüange & la reputatiõ procedante de bonté & de vertu, que le Prince doibt estre soucieux d'acquerir, beaucoup plus que celle qui procede de force & puissance. Car comme la diuine essence, à laquelle les Roys doyuent tascher de conformer leurs œuures & actions, precede toutes autres essences & natures en trois choses principalement, c'est à sçauoir en immortalité, puissance, & bonté: certainement entre les trois, la bonté & la vertu est la plus venerable, & où il y a plus de diuinité. Car d'estre incorruptible & immortel, les quatre elemens & le vuide le sont aussi bien (ainsi que tiennent les Philosophes naturels.) Et quant à la force & puissance, les tremblemens de terre, les fouldres, les impetueux tourbillons de vents, les torrents & inondations d'eaux, l'ont tres grande: Mais de iustice, droicture & equité, il n'y a rien qui en puisse estre participant, sinon ce qui est diuin, par le moyen de la raison & de l'entendement. Et de ce seul bien des Dieux (dit le mesme Plutarque) à sçauoir la vertu, nous pourrons estre capables. Bref, que le Prince, pendant qu'il est ieune, soit diligemment instruict, & s'efforce d'apprendre comme il pourra orner son nom par œuures, qui respondent à ces excellents

Trois choses que le Prince doit au subiect.

La vraye louange que doit chercher le Prince.

sents tiltres, dont Iulius Pollux, qui auoit esté Gouuer- "
neur de l'Empereur Commode en sa ieunesse, honore le "
bon Roy: l'appellant pere, doux aggreable, clement pru- "
dent, iuste, humain, magnanime, libre, mesprisseur de l'ar- *Excellents*
gent, non subiect à passion, ains commãdant à soy mesme *tiltres d'vn*
surmontant les voluptez, vsant de raison, de vif ingemẽt; *bon Prince.*
aigu, preuoyant, de bon conseil, iuste, sobre, pie & plein "
de bonne religion, ayant soin du bien des hommes, con- "
stant, ferme, non trompeur, pensant grandes choses, orné "
d'authotité, industrieux, executeur d'affaires, plein de sou "
cy pour ceux ausquels il commande, sauueur, prompt à "
bien faire, tardif à vengeance, tousiours de mesme sans "
iamais flechir, fort enclin à la iustice, accostable, gracieux "
au parler, facile à ceux qui ont affaire à luy, ouuert, aimãt "
les vertueux & vaillãs à la guerre, & qui ne la desire poĩt, "
amateur de paix, conciliateur, & seuere obseruateur d'i- "
celle, nay pour corriger les mœurs du peuple, qui sçait "
bien faire l'office de Roy & de Prince, ayant la science de "
faire de bonnes Loix, nay pour profiter à vn chacun, &
de forme diuine. Lesquels excellens dons & graces, le *Exemples*
Prince bien nay se sentira grandement eguillonné de de- *des Anciens*
sirer, & chercher, par les exemples qui luy seront propo- *à proposer au*
sez de la vie & faicts de tant d'illustres & grands person- *Prince.*
nages, que l'Histoire faict auiourd'huy reuiure apres in-
numerables siecles. Et ne se pourra faire qu'il ne soit grã-
dement esmeu à se conformer à eux, pour donner mesme
occasion aux bons esprits, d'escrire, chanter, & publier
ses loüanges. Et qui sera le Prince, qui ne brusle d'enuie
& de ialousie à la vertu, oyant que le seul renom d'icelle
en la personne de Scipion l'Africain, a bien attrait & rauy
les voleurs & corsaires en admiration telle, que sçachans *Scipion l'A-*
qu'il estoit en sa maison esloignee des villes, l'enuiron- *fricain.*
nerent, & comme il se mettoit en defense pour les repoul-
ser, ils iecterent les armes bas, l'asseurant qu'ils n'estoient
venus là, que pour le veoir & l'adorer, comme aussi ils
feirent? Qui sera le Prince, qui ne soit saisi de ioye, oyãt
dire que Menandre, Roy des Bactrians, fut si aimé des
siens, pour sa iustice & vertu, qu'apres sa mort, les villes *Menandre.*
furent en grands debats, à qui auroit l'honneur de sa se-

pulture? & pour les appaiser, il fut ordonné que chacune luy feroit vne sepulture. Qui ne sera esmeu d'amour à la bonté de Traian, Empereur des Romains, en oyant son Panegyric? Car Pline apres l'auoir esleué iusques au ciel, conclud ainsi, Que le plus grand heur qui peust aduenir à l'Empire, estoit que les dieux prinssent exemple à la vie de Trayan. Qui ne desirerá l'honneur que receut le Roy Agesilaus, alors qu'il fut condamné à l'amende par les Ephores, pour auoir desrobbé le cœur, & gaigné tout seul l'amour de tous ses Citoyens? Qui ne souhaitera le surnō d'Aristide le iuste, tiltre le plus diuin, & le plus Royal, que iamais Prince pourroit acquerir, au lieu que plusieurs se font appeller conquerans, assiegeurs, foudroyans? Bref à ces exemples opposez le blasme, & note d'infamie perpetuelle, dont les Histoires remarquent les mauuais Princes, il ne se pourra faire, que le Prince bien nourry & exercité en l'amour & estude de la vertu, ne soit grandemēt desireux d'en rendre les fruicts & effects, & principalement s'il est bien instruict en la crainte de Dieu, & cognoissance de son deuoir, dont il aura parfaicte intelligence en la Loy diuine, laquelle il luy est commandé du souuerain Roy de tout d'auoir auec soy, & de la lire tous les iours de sa vie, & d'y obeyr, à fin qu'il regne heureusement en terre, & finalement és cieux.

Traian. *Agesilaus.* *Aristide.* *Deut. 17.*

De l'office & deuoir Royal.
Chapitre 60.



MANA. Cesar Auguste oyant raconter à quelques-vns, que Alexandre le Grād, ayant faict la plus part de ses conquestes en l'aage de trente & deux ans, disoit, qu'il estoit en peine de sçauoir ce qu'il » feroit plus desormais : Ie m'esbahis (dit » le prudent Monarque) du dire de ce grand Prince, par » lequel il semble qu'il estimoit y auoir moins d'affaire à » bien ordonner, regir „ & conseruer vn grand Empire, » quand il est tout acquis, qu'à le conquerir. Et certes, » à dire vray, il n'y a chose plus difficile, que de bien re-

gner. D'auantage, il se trouuera estre meilleur à vn Prince, de gouuerner prudemment, & policer conuenablement son Estat, que d'enuahir & occuper l'autruy: nommément s'il considere qu'il est principalement estably de Dieu, luy faisant tant de grace, que de soubmettre à son obeyssance personnes innumerables, pour les contenir en la cognoissance, & obseruation de la vraye Religion, les regir par bonnes Loix, defendre par armes, & en tout se rendre si soigneux de leur bien, qu'il soit estimé d'eux comme Pere & Pasteur. Or puis que nous auōs sommairement traicté de la nourriture & institution du Prince, pendant qu'il est en la charge d'vn Precepteur ou Gouuerneur: voyons maintenant (Compagnons) de son deuoir & office, regnant en toute authorité sur ses subiects.

Rien plus difficile que de bien regner.

ARAM. D'autant que les deux pillers & colonnes principales, sur lesquelles est fondee la seureté de l'Estat, sont l'integrité de la Religion, & la beneuolence du peuple, le Roy doibt procurer le premier, estant pource ordonné de Dieu sur tant de milliers d'hommes: & d'iceluy depend infalliblement le second, qui faict la seule difference du Roy d'auec le Tyran qui regne par contraincte.

Les deux pilliers de l'Estat.

ACHITOB. Au Roy se voit l'ordonnance de Dieu, qui est autheur & conseruateur des Polices & de bon ordre. Et pourtant la crainte d'iceluy, & la raison, ne doyuent iamais partir de son entendement: à fin que seruant à Dieu, il profite à tous ceux qui viuent soubs sa domination. Or de toy (Aser) nous attendons le discours de ceste matiere.

Crainte de Dieu & la raison ne doyuent partir de l'esprit du Prince.

ASER. Les sept Sages de Grece, inuitez à vn festin par Periander, Prince de Corinthe, furent mis par luy sur le discours de l'Estat des grands. Solon parlant le premier, dist, Qu'vn Roy ou Prince souuerain n'a moyen de se rendre plus glorieux, qu'en faisant de sa Monarchie vne Democratie: c'est à dire, en communiquant son authorité souueraine à ses subiets. Bias parlant apres, dist: En se rendant luy mesme le premier subiet aux loix de son pays. Thales: Ie repute vn Seigneur bien-heureux,

Dire des sept Sages sur l'Estat des Princes.

» qui peult arriuer à la vieilleſſe, & mourir de mort natu-
» relle. Anacharſis: S'il eſt ſeul ſage, Cleobule: S'il ne ſe fie
» & repoſe ſur perſonne de ceux qui ſont autour de luy.
» Pittaque: S'il peult tant faire que ſes ſubiects craignent,
» non luy, mais pour luy. Chilon: Qu'vn Prince ne doibt
» penſer à nulle choſe tranſitoire ne mortelle, mais eternel
» le & immortelle. Sur leſquelles opinions Periander con-
» cluant, dit, Qu'il luy ſembloit que toutes ces ſentences
deſgouſtoient l'homme de bon iugement, de vouloir ia-
mais commander aux autres. L'Empereur Trajan eſcri-
uant auſſi au Senat Romain, entre autres choſes leur man-
doit ces propres mots: Ie vous veux bien confeſſer, qu'ay
ant commencé à gouſter les trauaux & ſolicitudes, que
ceſt Eſtat imperial amene auec ſoy, ie ſuis eſté plus de
mille fois repentant de l'auoir accepté. Car s'il y a grand
honneur à tenir l'Empire, il y a auſſi à le gouuerner vne
treſ-grande peine & trauail. Mais d'auantage à quelle en-
uie eſt expoſé, & à combien de blaſmes ſubiet celuy,
qui a les autres à gouuerner: S'il eſt iuſte, on l'appelle
cruel: ſi pitoyable, il eſt meſpriſé: ſi liberal, on l'eſtime
prodigue: s'il veult garder argent, il eſt tenu pour aua-
ricieux: s'il eſt pacifique, on le tient pour vn couard:
s'il eſt courageux, il eſt reputé ambitieux: ſi graue, on le
dira ſuperbe: ſi affable, ſimple: ſi ſolitaire, hypocrite, &
s'il eſt ioyeux, on le dira diſſolu. Concluant apres plu-
ſieurs autres propos ce bon Empereur, qu'ayant accepté
» de gré ſon Eſtat, il auoit eſté par apres bien marry de ſi
» grande charge: d'autant que la mer & l'Empire eſtoient
» deux choſes aggreables à regarder, & perilleuſe à gou-
ſter. Le diuin Platon a auſſi eſcrit, que nul eſt propre pour
adminiſtrer l'Empire, & eſtre Prince, ſinon celuy qui y
vient par force, & contre ſon bon gré. Car quiconque de-
ſire l'Eſtat Royal, fault, ou qu'il ſoit fol, n'entẽdãt point
combien perilleuſe choſe & pleine de ſoucy eſt la char-
ge du Roy: ou ſi meſchant, qu'il n'ait autre choſe en la pẽ
ſee, que de regner pour ſon plaiſir & profit particulier, au
grand dommage de la Republique: ou ſi ignorant, qu'il
ne conſidere combien eſt onereux le fardeau qu'il prend.
Partãt le Prince ſage ne s'eſtimera pas plus heureux pour

Traian eſcriuant au Senat.

Combien eſt onereux & ſubiet à calõnie l'Eſtat des grans.

Contre l'ambition & deſir de regner.

ſucceder à ſon Empire & Royaume plus grand: mais pluſtoſt il ſe ſouuiendra, que d'autant plus il charge de ſoucy & de peine ſur ſes eſpaules, de ſorte qu'il luy fault commencer à auoir moins de loiſir, de repos & d'heur à paſſer ſon temps. Aux autres perſonnes, en la ieuneſſe on pardonne quelque faute: en la vieilleſſe, on permet de ſe repoſer. Mais à celuy qui eſt Chef de la Republique, d'autant qu'il fault qu'il trauaille pour tous, il n'eſt permis d'eſtre ny ieune ny vieillard: Par ce qu'il ne ſçauroit faire faute, tāt petite qu'elle ſoit, ſans le dommage de beaucoup de gens, ny ſe repoſer de ſon deuoir, ſans le malheur de ſes ſubiets. C'eſt pourquoy les Philoſophes, ont dit, que le Prince ne deuoit pas dedier la Republique à ſoy, mais bien ſe donner ſoy-meſme à la Republique, & au ſalut d'icelle ſe monſtrer pour touſiours diligent, bon & ſage: à fin qu'il adminiſtre de telle façon ſon Empire, qu'il puiſſe facilement rendre raiſon de ſon Gouuernement. Et pource que perſonne ne luy en demande comme en ceſte vie, il en doit eſtre d'auantage incité à ſe le demander à ſoymeſme plus ſeuerement, aſſeuré qu'il aduiendra, & bien toſt, qu'il le luy faudra rendre deuant celuy, lequel n'a acception aucune des Princes, ſinon entant qu'ils auront le iuge plus rigoureux, d'autant que leur puiſſance & authorité auront eſté plus grandes. Pour commencer donques à traicter de l'office & deuoir du Prince, il doibt premierement auoir la Loy de Dieu continuellement deuant les yeux, l'engrauer au dedans de ſon ame, & mediter tous les iours de ſa vie les paroles & ordonnances d'icelle, en demandant à Dieu l'eſprit d'intelligēce, pour les bien comprendre: & ſelon ceſte diuine reigle diriger toutes ſes intentions & actions à la gloire de ce grand Roy des Rois eternel & tout-puiſſant: tant pour le ſalut de ſon ame, qu'il doibt preferer à l'Empire de tout le mōde, que pour le biē de ceux qui luy ſont donnez en charge, pour les regir, enſeigner & iuger. Car il eſt bien certain, que de la cognoiſſance de la verité, qui eſt au cœur du Prince, depend tout le bon ordre de ſon Eſtat & que la pieté d'iceluy eſt de grād force pour reſueiller ſes ſubiets de leur deuoir: & meſmemēt quand ils le voyent enſuyure & ad-

Du premier & principal office du Prince.

Pſal. 119.

» herer à la vraye Religion sans feinte ny dissimulation. Et
» partant il doit soigneusement prendre garde, que fauses doctrines, heresies, blasphemes contre le nom de Dieu, & contre sa verité, & autres scandales de la Religion, ne soient publiquement mis en auant, & semez entre le peuple: ains qu'il apparoisse tousiours en son Royaume forme publique de Religion Chrestienne, qui est le seul & ferme fondement de toute Monarchie bien establie. Mais en cecy est diligemment à noter ce que nous auons dit, que le Prince soit bien asseuré par sapience demandee à Dieu, de la volonté diuine, iuste & eternelle, & selon icelle il donne ordre, que la vraye pieté ne soit publiquemēt violee & polluë par vne licence impunie. Apres nous comprendrons briefuement toutes les parties, que les anciens tant Philosophes que Chrestiens ont peu desirer en vn Roy accomply, en trois offices & actions principales: à sçauoir, regir ou moderer, nourrir ou iuger, & garder & defendre: regir par bonnes Loix & bon exemple, nourrir par sagesse, prouidence & iustice, & defendre par proüesse, soin & vigilance. Lesquels deuoirs Isocrate excellent Orateur & Philosophe Grec semble auoir compris tacitement, quand il dit, escriuant au Prince Nicoclé: Cela te serue de preuue d'auoir bien regné, si tu vois le peuple qui t'est subiet, estre rendu plus modeste, & plus riche soubs ton Empire. Car les bonnes Loix, la Iustice, & bonne vie exemplaire, rendent les subiets meilleurs, & la prudence, iointe auec la force & proüesse, plus riches. Or pour paruenir à ces excellentes qualitez du bon & iuste Prince (i'appelle bō & iuste celuy qui met tous ses efforts d'estre tel, & qui est prest d'employer son sang & sa vie pour son peuple) l'amour & dilection de ses subiets est vne des choses qui luy est la plus necessaire: & qui peult conseruer indissoluble le lien de bien-vueillance mutuelle entre eux & luy, l'vn des plus seurs moyens de la conseruation des grāds Estats & Monarchies. Apres il doit cōmencer le reiglemēt de sō Estat par soymesme, reformāt premierement tout ce qu'il auroit de desreiglé en sa vie & en ses mœurs, iusq̄s aux plus secrettes choses de sa Court: sçachāt qu'il a à viure desormais cōme en vn Theatre ou-

Trois offices & actions necessaires au Prince.

Le Prince doibt aimer ses subiects.

uert, où il est veu de tous costez: & que sa vie doibt estre aux autres discipline de biẽ ou mal faire. Qu'il mette donques peine d'exceller en prudẽce par dessus ceux qu'il domine, & de les surmõter autãt par vertus, qu'il les surpasse de richesses & hõneurs. Entre tous ceux qui le suyuent, il doibt tousiours tenir les plus sages piés de sa personne, & retirer les autres de toutes parts aupres de luy, ne delaissant ou mesprisant aucun homme de sçauoir, ou de reputation: les ouyr parler souuent, apprendre d'eux: & en se rendant iuge entre les moins sçauãs, tascher de vaincre les plus doctes par diligence & estude. Par lesquels exercices il sçaura droictemẽt administrer l'Estat de son Royaume, & ne pourra faire que choses louables. Et d'autant que l'vne des fins principales de la societé ciuile, est la tranquillité commune & le repos public, c'est le premier office d'vn bon Roy enuers ses subiets, de les maintenir en paix & concorde. Aussi qu'il est impossible qu'vne Republique soit florissante en Religion, iustice, charité, integrité de vie, bref en toutes choses necessaires pour son entretenement, si les citoyens ne iouyssent d'vne paix treshaute & asseuree. Que le Prince cherche dont incessamment les plus seurs moyens de conseruer en repos son Royaume, qu'il deliure ses subiets de calamité, qu'il soit soigneux de tout ce qui leur apporte bien & vtilité, & qu'il leur commande doucement, leur enseignant l'obeissance par la droicture de ses commandemens. Qu'il ne laisse deuenir son peuple trop insolent, & ne permette toutefois qu'il soit foulé & oppressé: ains qu'il donne ordre, que les plus gens de bien ayent les honneurs, & les autres ne soient en rien iniuriez. Il doibt changer les Loix ciuiles & façons de viure, qui ne sont bien establies, & qu'il voit preiudicier à ses subiets. & ordonner toutes Loix iustes, vtiles & cõuenantes à elles-mesmes, & lesquelles engendrent peu de procez entre son peuple, & iceux facent iuger & decider briefuement selon droicture & equité. C'est en ce poinct, où le bon Prince doibt vser de grand soin & diligence: à sçauoir que la Iustice soit bien administree, à la conseruation du droict d'vn chacun, & punition des meschans. C'est ce qui luy est tant de fois com-

La prudence est l'ornemẽt du prince.

Le premier deuoir d'vn Roy enuers ses subiects.

Iustice necessaire au prince.

„ mandé par l'esprit de Dieu, de faire iugement & Iustice,
„ de deliurer celuy qui est opprimé par force, de la main du
Ierem. 22. calomniateur: de ne contrister point les estrangers, vef-
1. Rom. 10. ues & orphelins: de ne faire iniure aucune, & de ne point
„ espandre le sang innocent: & de faire obseruer les mesmes
„ choses par ceux qui sont constituez, pour en son nom ex-
„ ercer la Iustice. Laquelle pour auoir esté mesprisee de plu
sieurs Rois, ils en ont perdu la vie & le Royaume : comme nous lisons de Philippe, Roy de Macedone, Prince debonnaire & de excellente nature, lequel toutefois fut tué par Pausanias, pour auoir long temps dilayé de luy faire droict d'vne iniure qu'il auoit receuë d'vn autre. Demetrius aussi perdit son Royaume, pour hayr à donner l'audience à ses subiets: & mesmes pour vn acte qui fut tel. Vn iour luy ayant esté presentees plusieurs requestes, il les meit dedans le ply de son mãteau: puis passant sur vn pont, il les ietta toutes dedans l'eau, sans les daigner lire: dont le peuple indigné, se rebella. Le bon Prince au contraire doibt libremẽt, & à toutes heures du iour, ouyr les plainctes de ses subiets, & y pourueoir, se monstrant vray zelateur de iustice, clemence & benignité, qualitez plus diuines que humaines, & singulierement propres à celuy qui se peult conformer, entant qu'il peult (comme il doibt) à la vertu celeste, tousiours iuste & misericordieuse: & laquelle (dit Plutarque) regit toutes choses, sans rien forcer, addoucissant par remonstrance, & persuasion de raison, la contrainte de luy obeyr. Rien n'est plus conuenable au Souuerain que la douceur, au Prince que la clemence, au Roy que la misericorde. Mais la seuerité & rigueur de iustice luy sont ornemens non moins necessaires, pour l'acquit de son deuoir, & bien de ses subiets: Et partant en ce qui touche le droict diuin & naturel, & la peine establie sur la trãsgression d'iceluy il doibt tousiours vser de iustice, se gardant bien par facilité de graces & dispenses d'estre promoteur du mal, qui n'estãt chastié (comme disoit Seneque) se rẽuoye à la posterité: mais où le Prince sera seul offensé par quelque leger mespris, ou contrauention excusable à ses Edits, il ne luy sçauroit estre que bieſseant d'vser de pardon & misericorde. Ce se-

Mespris de Iustice, cause de faire perdre vie & Estat.

Qualitez diuines en vn Prince.

Comment le prince doibt monstrer sa iustice & sa misericorde.

sont les chaisnes tres-fortes & puissantes, ainsi que disoit Dion à Denys Tyrã de Syracuse, qui luy cõseruerõt son Royaume heureux, florissant, & paisible: à sçauoir bonté & iustice. Car la force & la crainte, & la multitude des gardes n'asseure point tãt l'Estat d'vn Prince, que font la biẽueillance, la bonne affectiõ, la grace, & l'amour des subiets, qu'il se peult acquerir par bonté & iustice. Ceux-là seulement, disoit Marc Aurele, instruisant son fils, sont pour tenir longuement vn Royaume sans danger, qui par bonnes mœurs & iustes actions impriment aux cœurs de leurs subiets, non pas vne crainte de leur puissance, mais vne amour reciproque de leur vertu. Car l'on doibt tenir pour suspects ceux qui seruent par contraincte & rigueur, nõ ceux qui obeyssent par raison & douceur. Ces saincts preceptes furent si bien pratiquez par ce bon Empereur Marc Aurele, qu'il se rendit de si facile accez à tous ses subiets, que combien qu'il fust grand Monarque, il n'eut iamais gardes, non pas seulement vn portier à son Palais. Le Roy Numa aussi chassa les trois cens archers, que Romule souloit auoir pour sa garde, disant, qu'il ne se vouloit point desfier d'vn peuple qui s'estoit fié en luy, ny commãder à vn peuple qui se desfieroit de luy. A ce propos Platon voyant le susdit Denys enuirõné de plusieurs soldats de sa garde, luy dist: Comment? as-tu tant faict de maux, qu'il te faille garder de tant de satellites armez? Or est-il bien certain, que de l'amour du Seigneur naist & prouient l'obedience au subiet, comme aussi de l'obeissance du subiet croist & s'augmente l'amour au Seigneur. Mais pource que auiourd'huy la malice des hommes est si grande, que ceux qui veulent apparoir trop gracieux, sont contemnez & mesprisez, il est bien necessaire, que le Prince monstre quelque grauité & seuerité, & selon le temps, les lieux, les personnes, & les occasions qui se presentent, il face sentir sa puissance, & la maiesté de ses cõmandemens, demeurant tousiours le plus fort: de tant que en matiere d'Estat, on peult tenir pour maxime indubitable, que celuy est maistre de l'Estat, qui est maistre des forces. Ainsi la douleur du Prince accompagnee de seuerité, sa bonté meslee auec rigueur, & sa facilité auec l'austeri-

Les vrayes & seures gardes de l'Estat des Princes.

Marc Aurele.

Numa Pompilius.

Qui est maistre des forces, est maistre de l'Estat.

té, ce sera le moyen de vertu pour paruenir à vne Iustice harmonique, qui faict le droict partage de ce qui appartient à chacun à qui loyer, loyer : à qui peine, peine. De ces deuoirs & offices d'vn bon Prince enuers ses subiets, que nous auons mentionnez, prouient le soin paternel qu'il a de leur prospetité, en la consetuation & accroissement de leurs commoditez & richesses, tant s'en fault qu'il soit poulsé à les enuahir & rauir : considerant sagement, qu'ores qu'il ait cõmandement & puissance sur les biens de ses subiets, ce n'est pas toutefois comme sur son domaine, ou en estant proprietaire, mais seulement pour en demander ayde pour le bien & l'vtilité de la Republique. Homere faisant que Achille outrage d'atroces iniures Agamemnon, contre lequel il estoit fort courroucé, feint qu'il l'appella Mangeur de peuple: comme au contraire voulant louer ailleurs le Roy, il l'appelle Pasteur des peuples. Aussi certes ceux sont du tout indignes du tiltre de Prince, qui prestans l'oreille aux inuenteurs de nouueaux subsides, les imposent iournellement sur les subiets : & apres auoir inhumainement rauy leurs biens & richesses, les consument malheureusement en voluptez, ou cruellement en guerre quand ils peuuent donner la paix à leurs pauures vassaux. Marc Anthoine estant en Asie, doubla la taille, en imposant vne seconde, à fin de fournir à ses immoderees despenses. Les Estats du pays deleguerent Hibreas pour luy aller faire les remonstrances de leur part: Lequel vsant d'vne meruceill euse liberté de parler: luy vsa de ces mots : Si tu veux auoir la puissance de nous imposer deux tailles en vne mesme annee, il fault aussi que tu ayes le pouuoir de nous donner deux estez & deux automnes, deux moissons & deux vendanges, adioustant encores par apres : L'Asie t'a payé deux cens mille Talents (c'estoit six vingts millions d'or.) Si toute ceste somme de deniers n'est venue en tes coffres, demandes en compte à ceux qui l'ont receuë. Mais si l'ayant receue, tu n'en as plus rien, nous sommes destruicts & perdus. Ces paroles doyuent bien estre notees du prudent Prince, à fin qu'il considere à par-soy par le menu, & tienne registre de tout

Comme le Prince doibt vser du bien de ses subiets.

Libre parler pour les charges d'vn peuple.

ce qui se leue soubs son nom sur son pauure peuple, de peur que de l'oppression & ruyne de plusieurs, il y en ait bien peu aupres de luy, qui s'en engraissent, comme il aduient ordinairement : Mais au contraire, qu'il ait tel soin du sang & de la substance du corps, dont il est chef, qu'il profite egalemẽt à tous les membres d'iceluy. Ezechiel crie contre les Princes, qui par emprunts & tailles deuorent la substance de leurs peuples. Apollonius dit, que l'or qui est pris des vassaux par la Tyrannie des Princes, est plus vil que le fer, d'autant qu'il est mouillé des larmes de leurs pauures subiects. Artaxerxes disoit, qu'il appartenoit beaucoup mieux à la Royale maiesté, de donner, que de piller, & de reuestir, que de despouiller l'vn estant propre office de brigands, non pas de Princes & Roys, s'ils ne veulent desmentir leur nom. Le Roy D'aire ayãt mandé tous les Gouuerneurs des prouinces à luy subiectes, s'enquit d'eux entre autres choses, si les tailles & tributs estoient point trop excessifs. A quoy faisans responce, qu'ils leur sembloient moderez, il cõmanda aussi tost, qu'on n'en leuast plus que la moitié: estimant l'amitié de ses subiects plus riche thresor, que tous les mõceaux d'or qu'il eust peu amasser. Nous ne deuõs oublier icy à proposer aux Princes l'exẽple de ce bon Roy sainct Loys neufiesme du nom, qui le premier leua la taille en ce Royaume, mais seulement par forme de subside necessaire pendant la guerre, & sans qu'il en feit onques recepte ordinaire : Lequel s'addressant à Philippe son fils aisné & successeur, dist ces paroles en son Testament, qui se trouuẽt encores au thresor de France, & est enregistré en la Chambre des Comptes : SOIS DEVOT au seruice de Dieu: aye le cœur piteux, & charitable aux pauures, & les conforte de tes biens-faicts: garde les bonnes Loix de ton Royaume: ne prés tailles, ny aydes de tes subiects, si vrgente necessité, & euidente vtilité ne te le faict faire, & pour iuste cause, & non volontairement: si tu fais autrement, tu ne seras pas reputé Roy, mais Tyran, &c. Ie laisse les autres clauses du Testament. Au surplus, la liberalité bien conduite, selon que nous en auons quelquefois traicté, est vn ornement bien-seant au Prin-

Cõtre les subsides & exactions tyranniques.

Exemple notable de Daire.

Louys 9.

Testamẽt digne d'vn tel Prince.

ce. Socrate disoit, que l'office d'vn bon Roy est de faire du bié à ses amys, & de ses ennemys en faire de bons amys: à quoy il n'y a rien qui luy serue tant, que la libera-
" lité. Ainsi il doibt estre non seulement liberal, mais aussi
" magnifique, pourueu que de magnifique il ne deuienne
" pas prodigue: ce qui le rendroit bien tost exacteur, & finalement Tyran. Mais sur tout que le Prince souuerain regarde: que les loyers de vertu deus aux gens de merite, soient prealables à tous dons & biens-faicts: recompensant premierement ceux qui ont deseruy, deuant que dõner à ceux qui n'ont rien merité. Car il est bien mal aisé qu'vn Prince ingrat retienne long temps vn hõme d'hõneur & de vertu en son seruice. Et ne fault pas faire vn mesme iugement du loyer & du bien faict: car le loyer se donne pour merite, & le bien-faict par grace. Le Prince d'auantage doibt tousiours estre veritable, & tenir ce qu'il promet: tellement que l'on adiouste plus de foy à sa simple parole, qu'au serment des autres. Car elle doibt estre comme vn Oracle, qui pert sa dignité, quand on a si mauuaise opinion de luy, qu'il n'est pas creu s'il ne iure. Que s'il engage sa foy, elle luy doibt estre sacree & inuiolable, puisque la foy est le fondement & appuy de iustice, sur laquelle l'Estat des grãds est fondé: ainsi que nous en auons ailleurs discouru. Le dire de Theopompe Roy de Sparte, est aussi bien à noter du Prince: quand interrogé de quelque sien familier, commẽt vn Roy pourroit bié seurement conseruer son Royaume: En donnant à ses amys (luy dit-il) toute liberté de luy dire franchement la verité. D'iceux il doibt prendre l'aduis és choses doubteuses, pour conduire plus seurement son Estat, en pesant & iugeant auec grande prudence leurs opinions: & ne penser pas ses meilleurs seruiteurs ceux, qui louent tout ce qu'il dit ou faict, mais ceux qui modestement reprennent ses faultes, discernant sagement entre ceux qui flattent finement, & ceux qui l'aiment & seruent de bon cœur à fin que les mauuais n'ayent plus de credit enuers luy, que les bons. Et pource aussi il se doibt soigneusement enquerir de ses domestiques & familiers, pour les bien cognoistre: d'autant mesmes que tous les autres l'e-

De la liberalité necessaire au Prince.

Le Prince doibt estre veritable.

Theopompe.

Prudence necessaire au Prince.

stimeront tel, que sont ceux auec lesquels il conuerse ordinairement. Osiris, Roy d'Egypte, portoit pour sa deuise vn Sceptre, dessus lequel il y auoit vn œil: voulant par là signifier la sapience qui doibt estre en vn Roy, n'appartenant pas à vn qui fouruoye, de redresser: qui ne voit goutte, de guider: qui ne sçait rien, d'enseigner: & qui ne veult obeyr à la raison, de commander. Aussi doibt-il en tous ses faicts prendre ceste guide diuine la raison, apres auoir chassé les perturbations de son ame, & estimer chose plus grande & Royale de commander à soy-mesme, que non pas aux autres: & que le vray office d'vn Roy est de ne s'assubiectir à ses plaisirs, ains cõtenir plustost ses affections, que ses subiects. Il se doibt aussi accoustumer à prendre plaisir à tels exercices, qu'il en acquiere honneur, & apparoisse meilleur enuers le monde, ne cerchant reputation és choses viles, qui sont ordinairement les hommes de basse cõdition, & mal-conditionnez: mais fuyuant la vertu seulemẽt, en laquelle les meschans n'ont aucune part. Que sans cesse il se souuienne, qu'il est Roy: & partant qu'il doibt mettre peine de ne faire rien indigne d'vne si haulte dignité, ains perpetuer sa memoire par actions genereuses & magnanimes. C'est ce que tres-bien sçeut enseigner l'vn des Sages interpretes au Roy Ptolomee, l'interrogeant comment il se pourroit garder d'estre distraict, ou par lascheté, ou par voluptez: Tu as cela en main (luy dit-il) commandant à vn grãd Royaume, & ayant tant de grands affaires à manier, sans auoir repos qui te permette de distraire ton entẽdement ailleurs. Si les hommes priuez, naiz à la vertu, veulent souuẽt mourir pour acquerir honneur: à plus forte raison doyuent les Roys faire choses, par lesquelles eux viuans soient honnorez, redoutez, & estimez par tout, & dont la splendeur reluise encores long temps apres leur mort. Le Prince doibt aussi estre belliqueux, entendant l'art militaire, & preparant soigneusement tout ce qui est necessaire à la guerre: & cependant aimer la paix, n'vsurpant rien d'autruy contre droict, & n'entrant en guerre, sinon pour repousser la violence en extreme necessité. Sur tout il doibt craindre les dissensions ciuiles, com-

Sapience necessaire en vn Roy.

Temperance doibt estre au Prince.

Force & magnanimité doyuẽt orner le Prince.

me les plus pernicieuses de son Estat, & prudemment adviser aux moyens d'en oster toutes les occasions d'entre son peuple. En quoy la doctrine luy seruira d'vn bon ayde, & la cognoissance de l'Histoire, se presentant deuant les yeux les cas & fortunes qui sont aduenus, tant aux grands qu'aux petits : & rememorant le passé, il pourra mieux pouruecoir à l'aduenir. Que s'il y adioinct le conseil des sages, comme nous auons desia touché, il sçaura encores plus parfaictement tout ce qui concerne le bien de son Estat. Mais sur tout qu'il sçache eslire les hõmes, & n'estime pas sages ceux, qui disputent curieusement de petites choses, mais ceux qui parlent bien à propos des grandes. Qu'il ne tienne pas pour les plus gens de bien, & plus dignes de croire, ceux qui se sont acquis le plus d'authorité: ains les approuue & estime par leurs œuures profitables, & s'il voit qu'ils le conseillent sagemẽt & librement selon l'occurrence des occasiõs, & exigence des affaires: Et que tousiours il execute prõptement les choses qu'il trouuera par vn tel conseil estre bõnes & necessaires. Pour la conclusion donques de nostre present discours, nous comprendrons l'office & le deuoir d'vn bon Prince en peu de mots : assauoir, de seruir à Dieu en sincerité & pureté de cœur, s'enquerir diligemmẽt de la verité de sa parole & selon icelle faire viure ses subiects: pouruecoir à l'vtilité d'iceux, remedier à leurs maux, les releuer d'oppressions, exactions & pilleries, se rendre facile à ouyr les requestes & plainctes des plus petits, equitable & moderé és responses, prõpt à distribuer le droict à chacun, en proposant loyer à la vertu, & peine au vice, estre prudẽt aux entreprises, hardy aux exploicts, modeste en prosperité, constant en aduersité, ferme en sa parole, sage en son conseil : Bref, se gouuerner en telle sorte, & si bien regner, que tous ses subiects trouuent qu imiter, & les estrangers que louër.

Doctrine & conseil necessaires au Prince.

Somme du deuoir du Prince.

Fin de la quinziesme Iournee.



SEIZIESME IOVRNEE.

Du Conseil & des Conseillers de l'Estat.
Chapitre 61.



SER. L'Empereur Diocletian disoit, que la condition de Princes estoit miserable & dangereuse, en ce que la plus-part du téps ils estoient trompez de ceux, ausquels ils se fioient le plus, estans quasi tousiours enfermez dedans leurs Palais, & n'entendans leurs affaires, sinon autant que leurs ministres les leurs veulent declarer, lesquels le plus souuent consultoient ensemble, comment ils pourroient desguiser la verité de l'Estat d'icelles. C'est pourquoy le Prince, ores qu'il luy soit necessaire d'auoir plusieurs yeux & oreilles, comme l'on dit que luy en seruent ses Conseillers, doibt neantmoins veoir luy-mesme le plus qu'il peult, iusques au fonds de ses affaires: Aussi que de ne parler, veoir, & ouyr sinon par la bouche, par les yeux, & par les oreilles d'autruy, c'est à faire aux muets, aux aueugles, aux sourds. Mais és choses, dont le Prince est contrainct se fier au rapport d'autruy, il doibt vser de grande prudence, pour discerner les flatteurs & desguiseurs de matiere, qui ne sont touchez que de leur bien particulier, d'auec ceux qui sont meus de zele du bien public, & de son seruice, se seruant de ceux-cy pour Conseil: lequel est tres necessaire à maintenir & conseruer tous Estats en leur entier: comme aussi il n'y en a point eu, qui n'ayent vsé de Conseil & Conseillers en l'establissement & gouuernement d'iceux: ainsi que nous pourrons mieux entendre de vous (mes Compagnons) si vous trouuez bon

Malheur ordinaire en l'Estat des Princes.

de discourir sur ceste matiere.

Louange du Conseil. AMANA. Le Conseil (disoit Socrate) est vne chose sacree, & comme l'appelle Platon, ancre de toute la cité,
» par laquelle elle est affermie & arrestee, comme la naui-
» re en l'eau: Voire tous les grãds & beaux exploicts en ar-
» mes & en loix, ne sont rien autre chose que l'execution d'vn sage Conseil.

» ARAM. Le Conseil (dit le mesme Platon) tient tel lieu
» en la Republique, que faict l'ame & la teste és animaux.
Plat. » Car l'intellect est infus en l'ame, & en la teste sont mises
Leg. 12. » la veuë & l'ouye: tellement que l'intellect conioinct à
» deux beaux sens, & reduit en vn, cõserue chacune chose. Or de toy (Achitob) nous attendons l'entier discours sur ce propos.

ACHITOB. Toutes Republiques consistent & subsistent principalement de deux choses, le Conseil, & les Iugemens: lesquels selon qu'ils sont ordonnez, vont biẽ ou mal les affaires de l'Estat. Pour donques entrer en la matiere qui nous est icy proposee, laissant à veoir cy apres des Iugemens, il nous fault premierement sçauoir,

Que c'est du Conseil, & Conseillers d'Estat. Que le Conseil ordinaire d'vn Estat, que les Anciens ont volõtiers appellé Senat, est l'assemblee legitime des Cõseillers d'Estat, pour dõner aduis à ceux qui ont la puissance souueraine en toute Republique. Ce que nous disons assemblee legitime, cela s'entend de la puissance qui leur est donnee du Soucrain, de s'assembler en temps, & lieu ordonné. Et ce que nous les appellons Conseillers d'Estat, est pour la difference des autres Conseillers & officiers, qui souuent sont appellez pour donner aduis aux Princes, chacun selon sa vacation & qualité, & neãtmoins ils ne sont point Conseillers d'Estat, ny ordinaires. D'iceluy Conseil depend tout le reste du gouuernement public: & par iceluy toutes les parties de la Republique sont liees, vnies & accordantes ensemble, par la conduite procedante d'iceluy, de la Religion, Iustice, armes, finances, loix, magistrat, & mœurs. Et partant est fort bien appellé le Senat par Ciceron, l'ame, la raison, l'intelligence d'vne Republique: voulant dire, qu'elle ne peult non plus se maintenir sans Conseil, que le corps

ſans ame, ou l'homme ſans raiſon. Les Hebrieux ont auſſi appellé le Conſeil, fondemẽt, ſur lequel toutes les belles & loüables actions ſont baſties, & ſans lequel toutes les entrepriſes ſe ruynent. Or autant qu'il y a eu, & ſont auiourd'huy entre les nations, diuerſes ſortes de Gouuernemens & Polices, autant auſſi il ſe trouue de differẽce en l'eſtabliſſement du Conſeil en icelles : & pluſieurs changemens en l'ordonnance, & puiſſance d'iceluy. Et meſmes entre les anciens Grecs, oultre le Conſeil de chacune de leurs Republiques, eſtoit le ſacré Cõſeil des Amphictyons, ainſi appellé, pource qu'il fut premierement inſtitué par Amphictyon, fils de Deucalion. Ce Conſeil eſtoit comme l'aſſemblee generale des Eſtats de toute la Grece : & ſe tenoit deux fois l'an, au Printemps, & en Automne, en Delphes au temple d'Apollo, pour la commodité de l'aſſiette du lieu, qui eſt comme au milieu de la Grece : auec authorité ſi grande, que tout ce qu'on y ordonnoit, les Grecs le gardoient inuiolablement, tant en ce qui concernoit la Religion & pieté enuers les Dieux, que la paix & vnion d'entre eux. Les Lacedemoniens & Meſſeniens ſe trouuoient enſemble certains iours de l'an au temple de Diane, ſur les limites de la Laconie : & là apres auoir ſacrifié, ils conſultoient de leurs plus grands affaires. Encores tant eux, que les autres peuples de la Grece, auoient certains Conſeils generaux, & iournellement de particuliers, pour le gouuernement de leur Eſtat. Le Senat des trente Conſeillers qu'auoit eſtably Lycurgue en la reformation de l'Eſtat des Lacedemoniens, eut peu de temps apres la Souueraineté : & de Senateurs deuindrent Seigneurs. Solon ordonna aux Atheniens, outre le Senat des quatre cens, muable par chacun an, vn Conſeil priué & perpetuel des Areopagites, compoſé de ſoixante des plus ſages, & ſans reproches, qui auoit le maniement des affaires plus ſecrettes. Romule, premier fondateur de Rome, compoſa le Senat de cent des plus notables citoyens : & apres qu'il eut receu en ſa protection les Sabins, faiſant l'vnion de ces deux peuples, il doubla le nombre des Senateurs : qui fut depuis accreu de cent autres par Brutus. Durant le gou-

Conſeil des Amphictyõs.

Senat des Lacedemoniens.

Senat des Atheniens.

Senat des Romains.

De la puissance des Cõsuls. uernement heureux des Romains en Republique, les Consuls, ores qu'en dignité ils representassent la personne Royale, n'auoient autre puissance que de conduire les armees, d'assembler le Senat, de receuoir & presenter les lettres des Capitaines & des alliez à iceluy, de donner audience aux Ambassadeurs deuant le peuple ou le Senat, d'assembler les grands Estats, & demander l'aduis au peuple, sur la creation des officiers, ou publication des Loix. *De la puissance du Senat.* Mais le Senat ordonnoit du reuenu de l'Empire, & des despenses communes: donnoit Lieutenans à tous Gouuerneurs de prouinces, decernoit les triomphes, disposoit de la Religion: receuoit & licentioit les Ambassadeurs des Roys & peuples, & ordonnoit de ceux que l'on leur enuoyeroit. La punition de tous les malefices commis par l'Italie, meritans peine publique, comme trahison, coniuration, empoisonnemens, meurtres de guet à pens, appartenoit aussi au Senat. Si quelque personne priuee, ou quelque Cité auoit besoin de recognoissance de graces, ou de reprehension, ou de secours & garde, le Senat en auoit toute charge. Il estoit defendu sur peine de leze Maiesté, de representer requeste au peuple, sans auoir pris l'aduis du Senat, la Souueraineté toutefois estoit tousiours au peuple, qui pouuoit confirmer ou infirmer decrets du Senat. Depuis selon les diuers changemens de leur Estat & gouuernement, le Conseil prit autre forme, & Auguste establit vn Conseil particulier des plus Sages Senateurs & en petit nombre: & encores depuis vn autre Conseil estroit de Mecenas, & d'Agrippa, auec lesquels il decidoit des haultes affaires. *Du Conseil du Turc.* En Turquie le Conseil se tient quatre iours la sepmaine par les Bassas, au lieu où seiourne le Prince: si en temps de paix, à Constantinople, ou en quelque autre ville en son serrail: si en guerre, en son pauillon. En ce Conseil, appellé Diuan, où audience est ouuerte à vn chacun, ils consultent sur les Ambassades, & les responces qu'on leur doibt donner: sur les matieres d'Estat & de Souueraineté, sur les moyens de pourueoir aux prouinces ruyneuses, sur les homicides & condemnations. Le suppliant, complaignant, ou

demandant, y parle sans Aduocat: puis est contrainct
satisfaire promptement à l'obiection de partie aduer-
se, si elle est presente, ou prouuer par tesmoings son di- *Bonne &*
re: & incontinent est donné arrest diffinitif irreuocable. *briefue iu-*
Quand le Conseil a duré sept ou huict heures, le Bassa *stice.*
Visir va raconter au Prince tout à la verité ce qui s'est
traicté, estant en cela le mentir mortel. Car souuent le
Prince escoute à vne fenestre, dicte Dangereuse, qui
respond sur Diuan, faicte de telle sorte, qu'il peult ouyr
& veoir sans estre apperceu: & encores que iamais n'y
fust, on pense tousiours qu'il y soit. Ayant ouy le recit
& aduis de son Conseil, peu de fois y contredit: mais le
confirme, ou modere. Les choses ainsi ordonnees, sont
escrites & enregistrees par Officiers à ce commis. Quant
aux Finances, les Bassas ne s'en meslent point: ains en
sont intendans & principaux administrateurs des Thre-
soriers generaux, l'vn de Romanie, l'autre de l'Anato-
lie. Les deux Cadilesquers gouuernent toute la Iusti-
ce, & assistent au Diuan auec les Bassas: & nul autre n'y a
seance, que les douze Bellerbeis: & les enfans du Prince
y president en l'absence du pere. Le Muphty est chef de
la Religion, ayant esgard sur les affaires de conscien-
ce. A Venize l'vniuerselle assemblee des Seigneurs & *Du Conseil*
Gentils-hommes est appellee grand Conseil, ayant la *des Venitiēs.*
souueraine puissance de l'Estat, duquel depend le Se-
nat & l'authorité de tous les Magistrats. Et outre ce
grand Conseil & Senat, qui est composé de soixante
personnes, y a quatre Conseils, c'est à sçauoir, le Con-
seil des sages de la marine, le Conseil des sages de la
terre, le Conseil des dix, & le Conseil des sept, où le
Duc faict le septiesme, qu'ils appellent la Seigneurie.
Et s'il se presente quelque difficulté entre les sages, el-
le est rapportee au Conseil de dix: & s'ils se trouuent
partis, on assemble auec les dix le Conseil des sept: &
si la chose tire apres soy consequence, on faict appel-
ler le Senat: & quelquefois aussi (combien que rare-
ment) le grand Conseil de tous les Gentils-hommes
Venitiens, où la derniere resolution se prend. A Rha- *Du Conseil*
guse ils creent de mois en mois vn President, qui de- *de Rhaguse.*

meure au Palais : & a douze Conseillers, dont l'assemblee s'appelle Petit Conseil. Puis y a vn autre Conseil, dit *de Pregadi*, où peuuent entrer iusques à cent des plus anciens citoyens. En-apres y a le grand Conseil, auquel assistent tous les Nobles, qui passent vingt ans. A Genes toute la Republique est administree par ceux qui sõt naiz de vingthuict familles: & aucun n'est appellé à charge quelconque, s'il n'est de ceste assemblee, qu'ils appellent Aggregation. De là sont pris les quatre cens, dont est constitué le grand Conseil, ayant toute la puissance & authorité de l'Estat: & sont esleus d'an en an. Ils créent le Duc & les huict Gouuerneurs de la Republique, qui sont renouuellez de deux ans en deux ans. En Suysse par chacun Cantõ y a double Conseil, le petit, & le grãd. Mais suruenãt quelque grand affaire commun de toutes les ligues, tiennent leur Conseil general, dict Iournee, ou Diette: comme aussi on en vse en Alemagne: où l'Empereur ne peult rien ordonner, concernant le bien public de la Germanie, l'authorité & conseruation de l'Empire, sans l'aduis & consentement de tous les Estats, notamment des sept Electeurs: Ne doit seul à sa volonté entreprendre guerre, imposer peages, leuer gens-d'armes de la nation, ou en appeller d'estrangers. Ils ont aussi vn Conseil estably à Spire, qu'on appelle Chambre Imperiale, qui est comme vn Parlement d'Alemans, pour administrer la iustice entre eux. En Poloigne l'assemblee des Estats se fait par chacun an, principalement pour ces deux causes : l'vne pour administrer iustice en souueraineté, ressortissans là toutes les appellations de tous les Iuges du pays : l'autre cause, pour pourueoir à la defense du pays, contre les ennemys voisins, comme les Tartares, qui y font souuent courses : & nul n'est receu entre eux Senateur, qui ne soit Palatin, Euesque, Castellan, ou Capitaine, ou qui n'ait eu charge d'Ambassadeur. En Espagne, il y a sept Conseils, outre le Conseil estroit, qui se tiennent tousiours prés du Roy en chambres separees, & toutefois en mesme corps de logis, à fin que le Roy allãt de l'vn à l'autre, soit mieux informé des affaires, c'est à sçauoir, le Conseil d'Espagne, le Conseil des Indes, le

Conseil de Genes.

Conseil de Suysse.

Conseil des Alemans.

Estats d'an en an en Poloigne.

Du Conseil d'Espagne.

Conseil d'Italie, celuy du pays bas, le Conseil de la guerre, le Conseil de l'ordre sainct Iean, le Conseil de l'Inquisition. En Angleterre y a vn Conseil priué, qui n'a iamais excedé le nombre de vingt personnes : & son premier establissement n'estoit que de quinze : & se voit par le traicté de paix fait entre Loys neufiesme, & Henry Roy d'Angleterre, comme elle fut iuree par les dixsept Conseillers du Conseil priué, c'est à sçauoir, vn Archeuesque Chancellier, vn Euesque, six Comtes, & six autres Seigneurs, auec le grand Thresorier, & le Magistrat, qu'ils appellent la grande Iustice d'Angleterre. Et de trois ans en trois ans ils tiennent le Parlemét, où tous les Estats sont conuoquez pour deliberer des affaires du Royaume. Mais c'est assez parlé des estrangers. Venons à l'establissement & ordonnance du Conseil en ceste Monarchie Françoise : où nous verrons, qu'il ne doibt rien (s'il ne les surpasse) en excellence & bon ordre, à tous ceux que nous auons alleguez, & qui ont iamais esté. Nous sçauons premierement, que le Roy tient du droict de l'Estat toute la souueraineté, comme cy deuant nous en auons discouru. Le premier Conseil qu'il a aupres de luy, & le Conseil estroit ou secret, qu'on appelle d'affaires, & se tient communément au matin apres son leuer : Et n'y ont entree que petit nombre de ceux que le Roy repute les plus sages & experimentez, & plus feables à sa Maiesté, auec lesquels il communique de ses plus grands affaires, ainsi qu'ils suruiennent, & prend resolution des principales choses deliberees auparauant au Conseil priué, & Conseil des Finances, si elles meritent qu'on les r'apporte là. En iceluy Conseil secret sont ouuerts les pacquets des Princes, des Ambassadeurs, des Gouuerneurs, & Capitaines : resoluës & commandees despesches aux Secretaires d'Estat : dons & biens-faicts accordez, les roolles d'iceux, lettres & mandemens signez de la main du Roy. Le Conseil priué est composé de plusieurs grands personnages, qui y sont appellez de sa Maiesté, par noblesse de sang, & haultesse de maison, dignité, sagesse, sçauoir, & experience, leur donnant seance, & voix deliberatiue

Du Conseil d'Angleterre.

Du Conseil secret de France.

Du Conseil priué.

au Conseil, tât qu'il luy plaira. Le Roy y assiste quelquefois, & quand il est question de quelque grande matiere. En son absence preside le premier Prince du sang. Le Cônestable & Chancellier, les deux premiers Officiers de la Couronne, y ont grande authorité, l'vn Chef des armes, l'autre de la Iustice: & estâs assis en deux costez en mesme degré, sont tousiours l'vn deuant l'autre. Ce Conseil se tient, ou pour les Finâces & autres choses concernans les affaires d'Estat du Royaume: & lors n'y entrent que les Secretaires d'Estat, Thresorier de l'Espargne, intendans des Finances, instituez pour entendre comme elles sont leuees & employees, & les Secretaires ordonnez pour l'Estat desdictes Finances: ou est assemblé pour les parties, c'est à dire, pour les affaires de Iustice dependâs de la Souueraineté. Alors y entrent les Maistres des Requestes seruans en quartier, qui rapportent Requestes, informations, procez euoquez, & autres affaires de consequence, desquels le Roy a retenu la cognoissance, ou qui ne peuuent estre decidez ailleurs. Quelquefois aussi les parties mesmes sont ouyes, ou parlent par Aduocats.

Coustume louable au Conseil priué.

Et est fort à louër, qu'il est permis à tous ceux qui ont entree au Conseil (ores qu'ils n'ayent ny voix deliberatiue ny seance) de rapporter les Requestes d'vn chacun, & aduertir le Conseil de ce qui est vtile au public, à fin d'y pourueoir. Et le plus souuent on demâde leur aduis, puis au Conseillers d'Estat, en telle sorte que les plus grands Seigneurs opinent les derniers: à fin que la liberté ne soit retranchee par l'authorité des Princes, & mesmes des hommes factieux & ambitieux, qui ne souffrent iamais que malgré eux des contredits. En quoy faisant ceux qui ont voix consultatiue seulement, parent & facilitent le chemin à ceux qui ont voix deliberatiue, & abreuuent bien souuent le Conseil de bonnes & vifues raisons: que s'ils ont failly, ils sont reduits par les autres sans ialousie. Ce Conseil priué delibere, & finalement ordonne soubs la volonté souueraine du Roy, sur les plainctes des priuez és affaires concernans l'Estat, sur les remonstrances des villes & des prouinces: iuge les recusations des Parlemens: voit les Mercuriales touchant leur or-

dre & discipline, comment elle est gardee: Aduise sur les traictés de bleds & de vins, sur toutes marchandises entrantes au Royaume, ou en sortantes, & les impositions mises dessus: Pouruecoir au cours & alloy des monnoyes: a esgard sur le Domaine de la Couronne. Aydes & Tailles, & autre reuenu du Roy, & sur les principales fermes: en prolonge le terme, faict rabaiz aux fermiers, ou les descharge, auecques cognoissance de cause, & informations precedentes, ioinctes à l'aduis des Thresoriers, & Generaux des charges. En tout & par tout, ce qui est accordé ou ordonné pour sortir effect, doibt estre signé d'vn Secretaire pour le moins, & aucunefois aussi d'vn Maistre des Requestes ensemble, auant qu'estre seellé par le Chancellier, qui contrerolle & examine seuerement toutes despeches: ce qui rend son authorité fort grande, & quelquefois odieuse. Le grand Conseil, qui au commencement de son institution n'estoit gueres employé qu'aux affaires d'Estat, fut fait vne Court ordinaire de dixsept Conseillers par Charles huictiesme: & Louys douziesme en adiousta iusques à vingt, oultre le Chancelier, qui estoit President en icelle Court. Mais soubs le Roy François on y fit vn President: & cognoissent des causes extraordinaires par forme de commission & renuoy du Conseil, priué, & ordinairement des appellations du Preuost de l'Hostel. La Court de Parlement estoit anciennement le Senat de France, & fut erigee par Loys le ieune selon la plus vraye opinion, & pour donner Conseil au Roy, & en icelle establis douze Pairs: dont le nom & la Cour des Pairs luy est encores demeuré. Mais Philippe le Bel l'erigea en Court ordinaire, luy attribuant iurisdiction & seance à Paris, & luy ostant la cognoissance des affaires d'Estat. Or comme nous auons dit, de tous les Magistrats de France, il n'y a Conseillers d'Estat, que les ordinaires du Conseil priué. Mais oultre les Conseils par nous specifiez, les Princes ont tousiours eu vn Conseil estroit de deux, ou trois des plus intimes & feables: où la resolution est ordinairement prinse des aduis & deliberations des

Du grand Conseil.

De la Court de Parlemēt.

Du Conseil estroit.

autres conseil, voire bien souuent des plus grandes affaires d'Estat, auant qu'ils en ayent deliberé. Ce-pendant toutefois les Rois ont gardé ceste ancienne coustume de conuoquer & tenir les Estats generaux du Royaume, quand ils ont veu en estre besoin. Aussi nos premiers peres Gaulois, auant qu'ils eussent Romains ny Rois dominateurs, s'assembloient tant de l'Aquitaine, de la prouince Narbonnense, de la Lyonnoise, & autres endroicts, iusques au nombre de enuiron soixante nations, pour aduiser des affaires generales par entr'eux. Depuis nos anciens Rois François auoient accoustumé de tenir souuent Estats, qui estoit assemblee de tous leurs subiets, ou des deputez par eux. Et n'est autre chose tenir les Estats, que communiquer par le Roy auec ses subiets de ses plus grands affaires, prendre leur aduis & conseil: ouyr aussi leurs plainctes & doleances, & leur pourueoir ainsi que de raison. Cecy estoit anciennement appellé Tenir le Parlement, & encores retenu le nom en Angleterre & Escosse. Mais auiourd'huy le nom de Parlement est demouré aux audiences priuees, & des particuliers qui sont tenuz par certain nombre de Iuges establis par le Roy en diuerses prouinces: & les audiences publiques & generales, que le Roy s'est reserué, ont pris le nom d'Estats. Les Estats estoient assemblez pour diuerses causes, & selon les affaires qui se presentoient: ou pour demander secours de gens & deniers, ou pour donner ordre à la Iustice & aux gens de guerre, ou pour les apanages des enfans de France, ou pour pourueoir au Gouuernement du Royaume, ou autres causes. Et y seoient & presidoient les Rois, fors qu'aux Estats, ausquels fut traitee la plus notable cause qui fut onques, sçauoir est, à qui deuoit appartenir le Royaume de France, apres la mort de Charles le Bel, si à Philippes de Valois son cousin, ou bien à Edouard Roy d'Angleterre, beau-frere. Le Roy Philippes n'y presida: car il n'estoit encore Roy, & si estoit partie. Il est sans doubte, que le peuple reçoit grand bien desdicts Estats. Car il a cest heur d'approcher de la personne de son Roy, & luy faire ses plainctes, luy presenter ses requestes, & obtenir les remedes & prouisions ne

Assemblee des anciens Gaulois.

Que c'est de tenir les Estats.

Causes d'assembler les Estats.

cessaires. En quoy il semble bien, que plusieurs qui ont escrit du deuoir des Magistrats & autres liures semblables, se sont abusez de soustenir que les Estats du peuple sont plus grands que le Prince: donnant par la ouuerture aux rebellions des subiects contre leur Souuerain: dont plusieurs estiment aussi n'y auoir raison ny fondement quelconque en telle opinion. Car la Republique ne seroit ny Royaume ny Monarchie, ains vne pure Aristocratie, comme nous en auons cy deuant faict mention. Et d'auantage le contraire ne se voit il pas en ce qu'vn chacun en particulier, & tous en general, ployent le genouil deuant le Roy, vsent d'humbles requestes & supplications, que sa Maiesté reçoit ou reiette comme bon luy semble? Mais nous excepterons en ce cas le Roy captif, le furieux, ou celuy qui est en enfance. Car ce qui est lors arresté par les Estats, est authorisé comme de la puissance souueraine du Prince. Nous pouuons d'auantage veoir le grand bien qui reuient aussi au Roy de l'assemblee de ses Estats, en la premiere Remonstrance que defunct Messire Michel de l'Hospital, Chancellier de France, feit aux Estats deniers tenus à Orleans: où il refute bien au long l'opinion de ceux, qui disent que le Roy diminuë aucunement sa puissance, de prendre l'aduis & cõseil de ses subiets, n'y estant obligé ny tenu, & aussi qu'il se rend trop familier à eux: ce qui engendre mespris, & abbaisse la dignité Royale. Mais nous leur pouuons encores respondre ce que Theopompe, Roy de Sparte, dist à sa femme: laquelle luy reprochoit, qu'ayant introduit les Ephores, & les meslant au gouuernemẽt auecques les Rois, il laisseroit à ses enfans l'authorité & puissance moindre qu'il ne l'auoit euë de ses predecesseurs: Mais « plus grande, luy respondit ce Prince, d'autant qu'elle se- « ra plus asseuree. L'Empereur Aurelie en dist autant à la mere, pource qu'il oyoit librement vn chacun. D'auanta- « ge, comme nous voyons qu'en vn grand peril de mer, ou « en vn feu qui est embrasé au danger public, on ne reiette le seruice & secours de personne, de quelque petite qualité qu'il soit: ainsi il ne peult estre que profitable à l'E- « stat, lors qu'il est le plus menassé de ruïne, & que les af- «

Que les Estats ne sont par dessus le Prince.

Du bien qui viẽt au Roy de l'assemblee de ses Estats.

Theopompe.

Aurelie.

Excellente comparaison.

„ faires y sont plus grandes, de receuoir le conseil de tous „ ceux qui y ont interest, en mettant plustost les opinions „ à la balance, que les personnes d'où elles sont procedees. Et en cela cognoist on la Maiesté souueraine d'vn Prince, quand il peult, & la prudence, quand il sçait peser & iuger les aduis de ceux qui le conseillent, & conclure selon la plus saine partie, & non pas selon la plus grande.

En quoy se cognoist la maiesté & la prudence du Prince.

Au reste, que tous ceux qui ont cest honneur d'estre Conseillers ordinaires des Princes, se souuiennent du dire du sage Solon, Que ce n'est point pour leur complaire & aggreer, qu'ils sont là appellez, mais pour leur dire la verité, & les bien conseiller pour le salut public: Qu'ils doyuent là apporter pour vn asseuré & certain fondement de l'entremise des affaires de l'Estat, la bonne intention meuë de raison & de iugement pour profiter à iceluy, non pas des passions, ou cupiditez de vaine gloire, d'auarice, d'emulation, ou autre imperfection, qui les mene à leur bien & profit particulier. Qu'ils despouillent à l'entree du Conseil, la faueur enuers les vns, la haine enuers les autres, l'ambition de soy-mesme: & qu'ils n'ayent autre but, que l'honneur de Dieu, & le salut de la Republique. En quoy il leur est necessaire d'estre pourueus de sagesse, iustice, & loyauté. Quant au sçauoir, bien qu'il soit requis és Conseillers d'Estat, mesmement la science des Loix, des histoires, & de l'Estat des Republiques, toutesfois le bon iugement, l'integrité, la prudence sont beaucoup plus necessaires. Sur tout ils ne doyuent rien tenir des autres Princes & Seigneurs, qui les puisse obliger à leur seruice: combien que tirer d'eux pension est auiourd'huy chose si ordinaire, ores que trespernicieuse en vn Estat, que cela a passé en coustume. Agesilaus ne voulut seulement receuoir les lettres que luy escriuāt le Roy de Perse: disant à son Ambassadeur, que si le Roy estoit amy des Lacedemoniens, il n'auoit que faire de luy escrire particulierement, d'autant qu'il luy demeureroit aussi amy: que s'il leur estoit ennemy, qu'il n'y auoit lettre ny chose quelcōque qui le sçeust rendre autre en son endroit. Bref, que les Conseillers d'Estat apprennēt de Plutarque, qu'il leur est necessaire d'estre libres de toutes

Des deuoirs, offices & qualitez des Conseillers d'Estat.

De n'estre pensionnaires des Princes estrangers. Exemple notable d'Agesilaus.

passions & affections: pource qu'en faict de donner conseil, là où la volonté plus s'encline, l'esprit a plus de vigueur: Et que crainte, danger, ny menasses ne les empesschent iamais de leur deuoir, ains que constamment ils proposent & maintiennent ce qu'ils iugeront bon & profitable au public. Nous lisons, que les Thasiens faisans la guerre contre les Atheniens auec grande animosité, feirent vne loy, que celuy qui conseilleroit & parleroit jamais de faire la paix, on le feroit mourir. Quelque temps apres vn des citoyens de la ville voyant le dommage que sa patrie receuoit de ceste guerre, s'en vint vn iour en l'assemblee du peuple, vne corde au col, criant tout hault, Qu'il estoit venu là, à celle fin que « par sa mort il deliurast la Republique: Qu'ils le feissent donc mourir, quand ils voudroient: Que quant à « luy, il conseilloit que l'on abrogeast ceste loy, & que « l'on feist la paix. Ce qui fut faict, & sa grace luy fut donnee, Considius, Senateur Romain, ne voulut iamais desister à se trouuer au Senat, lors que Cesar y presidant de violence, & faisant toutes choses à sa volonté, tous les autres Senateurs n'y venoient plus, par crainte de ses armes. Et Cesar luy demandant, comment luy seul s'y presentoit pour luy contredire: Pource que ma vieillesse (dit-il) m'oste la crainte. Car ayant desormais si peu à viure, ie ne me soucie plus gueres de la côtregarder. Si les Roys chastioient aussi bien tous ceux qui les conseillent mal, côme en vsa Soliman à l'endroit d'vn de ses Bassas, & son parent, ils ne seront si prompts à consentir aux passions des grands. C'est infidele le feit pendre, pource qu'il luy auoit conseillé de faire mourir iniustement vn Gentil-homme (ce qu'il auoit faict) pour iouyr plus aisément de la femme d'iceluy. Or pour la côclusion de nostre discours, nous mettrons icy la responsе que feit l'vn des Hebrieux interpretes au Roy Ptolomee: l'interrogeant, qui estoient ceux ausquels vn Prince se deuoit fier ou commettre: A ceux (luy dit le Sage) qui luy porteront vne telle amitié, qu'ils « n'en puissent estre distraits ny par crainte, ny par « dons, ou pour gaing quelconque: d'autant que celuy «

Exemples de ne craindre aucun peril en Conseil.

Magnanime response à vn vieillard.

Punition notable d'vn mauuais Conseiller.

» qui aspire aux richesses, est naturellement traistre. Et apprenons, qu'vn Conseil bien ordonné, & composé de gés de bien, est vne des parties la plus necessaire à l'establissement & entretenement de tout Estat : Et, comme dit le vieil Prouerbe, Vn bõ Conseil vault mieux que plusieurs mains. Que tous ceux qui y sont appellez, ne doyuent dresser leur but qu'au bien public, duquel depend l'heur & la grandeur du Prince: Et qu'il ne fault mespriser le Cõseil & seruice des plus petits, quand ils peuuent profiter à la Republique, en les oyant volontiers, & pouruoyant à leurs requestes iustes.

Belle sentence.

Des Iugemens, & des Iuges.
Chap. 62.



CHITOB. Il nous reste maintenãt (mes Cõpagnons) pour la suyte de nostre propos, veoir des Iugemens, que nous auõs » dit au commencement d'iceluy, estre l'v» ne des choses dõt consiste & subsiste tou» te Republique : & que selon qu'ils sont » ordonnez, les affaires de l'Estat en vont ou bien, ou mal. » A vous donques ie laisse le discours sur ceste matiere.

Plat. Leg. 6. ASER. Nulle cité (dit Platon) doibt veritablement e» stre appellee cité, si elle n'a les Iugemens bien ordonnez, » & par consequent les Iuges qui les exercent.

» AMANA. Les Iugemens sont legitimes à ceux qui en » vsent droictement, & les Iuges nous sont Ministres de Dieu en bien, comme dit S. Paul. Or escoutons Aram sur ce propos.

Rom. 13.

» ARAM. Comme c'est vne chose fort dangereuse à l'E» stat, de vaguer iournellement en deliberation, sans » prendre quelque bonne resolution sur les affaires d'ice» luy, & l'ayant prise, la delaisser sans prompte execution: Aussi l'establissement de plusieurs belles Loix & ordonnances apporte plus de peril, que de bien au mesme Estat, si on neglige de les faire seuerement obseruer & garder. Car l'authorité du souuerain Magistrat, au nom duquel elles sont ordonnees, en demeure d'autant plus contem-

Il faut seuerement faire obseruer les ordonnances.

ptible entre les siens, qu'ils cognoissent y estre moins obey : comme si le default procedoit de son insuffisance de sçauoir biẽ commander. Celuy qui bien conduit, faict qu'il est bien suyuy: & la perfection de l'art d'vn bon Escuyer d'Escurie, est rendre le cheual obeyssant, & le sçauoir ranger à la raison. Aussi l'effect principal de la science d'vn Roy, est de bien enseigner l'obeyssance à ses subiets. A quoy luy sert d'vn bon ayde & moyen l'establissement de bons Iuges sur iceux, pour cognoistre des cõtreuenans & rebelles aux Loix publiques & ordonnances de sa Majesté, en authorisant leurs Iugemens, comme les nerfs principaux du corps entier de son Estat. Car il n'y eut iamais rien, qui ait tant faict fleurir les Republiques, que la constante obseruation des Loix du pays, & estroite execution des Iugemens selon icelles. Et (comme dit Ciceron) les Estats qui sont prests de se perdre, estans toutes choses deplorees, tombent en ceste fin malheureuse, que ceux que les Loix condemnent, sont restituez, & les Iugemens donnez se voyent rescindez: & quand telles choses aduiennent, personne n'ignore que leur ruyne ne soit proche, & aucun ne peult esperer salut.

Signe de la ruyne d'vn Estat.

Mais d'auantage, de tant que le Prince se sçait estre obligé & debteur de Iustice: d'autant doibt-il prendre toute solicitude qu'elle soit administree droictement par ceux qu'il y commet: veu mesmes qu'il en est responsable deuant Dieu: auquel il ne peult dire qu'il en a chargé la conscience de ses Iuges, & que la sienne en soit pour cela deschargee. Que s'il orne son Estat de grands & prudens officiers, qui rigoureusement entretiennent le lien de la Republique, par la seuerité de leurs Iugemens, tenans la balance iustement suspendue: il n'y aura nulle doubte, que toute felicité publique n'en reüscisse.

Le Prince demeure tousiours chargé de Iustice.

Or voyons briefuement que c'est de Iugement, la diuision des Iugemens, l'administration d'iceux, & quels doyuent estre les Iuges qui les exercent. Iugement est proprement ce qui est ordonné par le Magistrat, suyuant les termes de la Loy. Mais d'autant que pour la varieté infinie des causes, des temps, des lieux, des personnes, qui ne peult estre comprise en Loix ny ordonnances quelcon-

Que c'est de Iugement.

ques, les peines ont esté laissees en l'arbitrage & puissance des Magistrats, & les interests des causes ciuiles à la conscience & religion des Iuges. Ce qui est ordonné par eux és deliberations resolues de leur aduis, est aussi Iugement, combien que plus proprement il se peult appeller Decret. C'est pourquoy nous disons, que comme il y a deux poincts principaux en toute Republique, que les Magistrats doyuent auoir deuant les yeux, à sçauoir, la Loy & l'equité: aussi qu'il y a l'execution de la Loy, & le deuoir du Magistrat: lequel consiste à commander, ou decreter, ou executer. Des Iugemens les vns sont appellez priuez, les autres publiques: & les vns criminels, les autres ciuils. Priuez, sont des seruitudes, prescriptions, tuteles, curateles, contracts, testamens, successions, mariages: Publiques, sont crime de leze Maiesté diuine & humaine, sacrileges, trahisons, repetondes, peculat, faulsetez, larrecins, homicides volontaires & contraires. Platon en ses liures des Loix en traicte bien amplement: & seroit vne matiere infinie, & de peu d'instruction pour nous, de rechercher la diuersité des Iugemens, qui ont eu, & ont lieu entre les hommes. Mais est bien à noter, qu'entre les Anciens Grecs & Romains, tous Iugemens priuez & publics estoient de poinct en poinct, & auec toute rigueur suyuis & gardez, & les contreuenans à iceux poursuyuis & guerroyez à feu & sang: Comme entre autres exemples Diodore raconte des Phociés, peuple de Grece, qui auoiét esté condãnez par iugemét des Amphictions, en quelque amende, pour auoir mis en labourage vne bonne partie de la terre sacree aux Dieux. Laquelle amende estans refusans de payer, ils declarerent leur pays cõfisqué & consacré aux Dieux: dont sourdit la guerre, dicte sacree, des autres Grecs contre eux, & finalement leur totale ruyne & subuersion. Celuy qui auoit esté vne fois accusé de crime deuant les Iuges en Lacedemone, ores qu'il vint à estre absouls, demeuroit neantmoins quelque temps apres en estat de criminel: pendant lequel on pouuoit de rechef enquerir contre luy, & donner nouueau Iugement selon le merite de son faict. Si les Ephores con-

Diuision des Iugemens.

Iugement rigoureux contre les Phociens.

Coustume des Lacedemoniens contre les Criminels.

damnoient leurs Roys en quelque amende, voire à perdre la vie, leurs Iugemens estoyent en toute rigueur executez. Les Iugemens des Romains furent par vn long temps affectez à trois ordres ou Estats, des Senateurs, Cheualiers, & Tribuns éraires. Toutefois mesmes personnes ne iugeoient tousiours: mais les Preteurs, qui estoient Iuges annuels, y presidoient, & par sort prenoient des trois Estats susdicts certain nombre de Iuges. Et si les premiers prins estoient recusez par l'vne des parties, ils en eslisoient d'autres par arriere-sort: puis receuoient le serment des arrestez, & les distribuoyent par Decuries. Il y auoit trois genres de Preteurs: à sçauoir, le Preteur Vrban, qui cognoissoit des causes particulieres, ciuiles & criminelles d'entre les bourgeois de Rome: Le Preteur estably pour les causes d'entre les estrangers & bourgeois: Et les Preteurs des causes publiques. Les Senateurs pour vn temps furent seuls Iuges de tous procez. Mais Tibere & Caie Gracques, personnages populaires, pour diminuer l'authorité du Senat, & augmenter celle du peuple, y adiousterent trois cens Cheualiers Romains, autant comme il y auoit de Senateurs: & feirent, que les Iugemens de toutes causes furent commis entre ces six cens hommes. Soubs Sylla fut restituee toute l'authorité de iuger au Senat. Pompee depuis remeit les Cheualiers, & furent les Iugemens communiquez egalement aux trois ordres par nous mentionnez. Apres Cesar Dictateur les reduisit à deux seulement, à sçauoir aux Senateurs, & Cheualiers. Budé és Annotations sur les Pandectes, à obserué plusieurs belles choses appartenantes aux Iugemens Romains, que les esprits curieux pourront veoir: mesme du grand respect, & honneur qui estoit deferé aux Magistrats. En quoy nous seruira d'vn bon tesmoignage, ce que nous lisons en Plutarque, du fils de Fabius Maxim, lequel voyant son pere de loing venir à luy à cheual, & que les massiers pour la reuerence paternelle, ne l'auoient voulu faire descendre, il luy feit commandement de mettre pied à terre: à quoy le pere obeyssant aussi tost, embras-

Des Iugemens des Romains.

Des Preteurs.

Du respect & honneur que on portoit aux Magistrats.

ſa ſon fils, l'eſtimant beaucoup d'auantage, que s'il euſt faict autremēt. Le meſme autheur, eſcrit, qu'vn nōmé Vectius fut tué ſur le champ, pour s'eſtre leué lors que le Tribun du peuple paſſoit deuant luy. Et Valere le Grand raconte, que les Cenſeurs noterent d'ignominie, & degraderent vn bourgeois Romain de ſon ordre, pour auoir reſpiré & baillé vn peu trop hault en leur preſence. Mais quoy? Les Eſtats alors ſe donnoient à la vertu, & non pas au plus offrant Et ſouuent la Iudicature eſtoit par neceſſité impoſee, & comme par force aux iugeans, portant plus d'honneur que de profit, & de bien grandes incommoditez à ceux qui s'en vouloient droictement acquiter.

De la forme de iuger en Angleterre.

Nous liſons auſſi en l'hiſtoire Angloiſe de Polydore Virgile, que le iuger eſt peu commode en Angleterre aux iugeans: leſquels apres qu'ils ſont eſleus douze, en quelque cauſe qne ce ſoit, ciuile ou criminelle, & qu'ils ont preſté le ſerment de iuger ſelon les Loix droictemēt, ſont enfermez ſans viures en vn lieu, d'où ne peuuent ſortir, qu'ils n'ayent accordé du Iugement du procez, pour lequel on les a appellez. Laquelle louable couſtume, qui empeſcheroit bien la longueur des procez, que nous voyons entre nous, me faict ſouuenir d'vn excellent Iugement, que Archidame Lacedemonien eſleu arbitre pour iuge de quelque differend entre deux amis, donna, Qui fut, apres les auoir mené tous deux dedans le Temple de Diane, & pris d'eux le ſerment ſur l'autel, qu'ils obſerueroiēt de poinct en poinct ce qui ſeroit par luy iugé. Ce que promis par eux, Ie iuge donques, dit il, que vous ne partirez ne l'vn ne l'autre de ce Temple, que vous n'ayez premier pacifié vos differends: demeurans ainſi cōtraincts de s'accorder eux-meſmes, & Archidame hors du danger de perdre l'amitié de l'vn des deux, contre lequel il euſt fallu donner Iugement: pratiquant ce dire du ſage Pittaque, Qu'ō ne doibt eſtre Iuge ne arbitre entre la controuerſe de ſes amis, de peur qu'en iugeant au profit de l'vn, on ne perde l'amitié de l'autre. Mais parlons de noſtre Eſtat. Anciennement en France (comme pluſieurs Hiſtoires en font foy) les Iugemens eſtoient ſi bien adminiſtrez que les eſtrangers meſmes s'y venoient

Polyd. lib. 9.

Iugemēt notable ſur le different de deux amis.

volontai-

volontairement soubmettre. Federic second, soubmit au iugement du Roy & de son Parlement, la decision de plusieurs differends & controuerses qu'il auoit auec le Pape Innocent quatriesme. Et du temps de Philippe le Bel, le Comte de Namur en feit autant, encores qu'il eut pour partie Charles de Valois, frere du Roy : tant il auoit de confiance en l'equité de tels Iuges. De mesme Philippe Prince de Tarente, accepta volontiers pour iuge, le Roy seant en son Parlement, sur le differẽd qu'il auoit auec le Duc de Bourgongne, pour certains frais qu'il conuenoit faire pour le recouurement de l'Empire de Constantinople. Autant en feit le Duc de Lorraine sur le procez qu'il auoit contre Guy de Chastillon son beau frere, pour leurs partages. Et en l'an mil quatre cens & deux, les Rois de Castille & de Portugal enuoyerent vn traicté & accord faict & passé entre eux, pour le faire publier & omologuer en la Court de Parlement, pour auoir plus d'authorité. Tesmoignages certes autant celebres pour la gloire de la iustice Françoise, que les anciens Grecs & Romains en puissent donner de leurs iustes iugemẽs, de la reputation de leurs Loix, & de la renommee de leurs Magistrats. *De l'ancienne reputation des iugemens de la France.*

Mais considerons combien la iustice est auiourd'huy decheue de ceste ancienne opinion, & reputation, les Iugemens estans reduits à telle longueur, & tant enueloppez de formalitez, que c'est pitié & calamité indicible d'en voir ce Royaume ainsi infecté, comme d'vne generale maladie contagieuse, y viuans gens innumerables du miserable exercice de plaider, qu'on appelle Pratique. *La Iustice Françoise decheue de son ancienne gloire.* Platon afferme estre vn signe euident d'vn Estat corrompu, quãd l'on y voit beaucoup de Iuges & de Medecins : d'autant que la multitude des Iuges est nourrie par la desloyauté & contention des hommes: & celle des Medecins, par l'oisiueté, friandise, & gourmandise. *Signes d'vn Estat corrompu.* *Pla. 3. Reip.* Il n'y eut iamais nation, de qui on peust mieux dire cela que de la nostre, comme il est assez notoire à vn chacun. Paule Emile escrit, que les François du commencement se gouuernoient fort simplement au faict de Iudicature, acquiesçans aux sentẽces donnees par les Baillifs & Seneschaux, qui administroient presque toute la iurisdiction, estimans mal seant *Paul. Aem. lib. 8. hist. Franc.*

& peu hōneste d'aller chercher loing le droict par reliefs d'appel. Mais apres que les calomnies suruindrent parmy eux, & que les procez multiplierent, la souueraine iurisdiction commença à estre exercee vne fois l'ā, & en peu de iours: puis deux fois, en changeant tousiours de lieu. Finalement fut aduisé de tenir les Iugemens souuerains en lieu certain, & edifier logis à ce propre à Paris, ville capitale du Royaume Par ainsi, au regne de Philippe le Bel, fut basty le Palais en telle grandeur & magnificence que l'on le voit, auec salles & chambres, esquelles ont esté distribuez par certaines compagnies les gens iugeans en dernier ressort matieres ciuiles & criminelles. L'erection de ce Parlement en Court ordinaire porte, qu'il y auroit vn ou deux Presidens. Le premier President fut le Comte de Bourgongne, Prince du sang: comme en la chambre Imperiale, le President est tousiours l'vn des Princes de l'Empire: & dura quelque temps la coustume, que le premier President estoit homme d'armes: & de faict, il prend encores auiourd'huy la qualité de Cheualier. En outre, il y auoit huict Clercs, & douze laiz, quatre personnes aux Requestes des Princes du sang, deux Chambres des Enquestes, où il y auoit huict laiz, huict Clercs Iugeurs, & vingtquatre rapporteurs. Ils appelloient Clercs les hommes de robbe longue, mariez & non mariez, & les autres laiz. Auiourd'huy il y a la grande Chambre & premiere, appellee du Plaidoyer, où sont iugees en premiere instance les causes de Pairrie, & les Regales, & ordinairement les appellations verbales sur les plaidoyers des Aduocats: ou si elles ne peuuent estre promptement decidees, sont remises au Conseil, pour lequel est destinee vne Chambre. Apres y a cinq Chambres des Enquestes, esquelles sōt examinez & decidez les procez par escrit. Outre-plus y a la Tournelle, où sont iugez les procez criminels & la Chābre du Thresor pour les causes du domaine Royal. Le Parquet des Requestes, où sont iugees en premiere instance les matieres des priuilegez de la suyte du Roy & autres: l'auditoire des Maistres des Requestes de l'hostel, qui iugent des tiltres des offices: la Chambre des Generaux, de la Iustice des Aydes, & la

Erection du Parlement.

De l'estat present du Parlement.

Chancellerie. D'autre part est la Chambre des Comptes, & celle des Generaux des monnoyes. Les Conseillers, sont les vns mariez, les autres Ecclesiastiques estans distribuez par les Chambres, en plus grand ou moindre nombre, selon que la Court est fournie. En la grand Châbre y a plus communément quatre Presidens, ausquels par la necessité du temps en ont esté adioustez deux autres supprimables. Es autres Chambres il y en a seulement deux. Plus y a vn Procureur du Roy, & deux Aduocats, pour se prendre garde des droicts Royaux, & de tout ce qui est faict leans: deux Greffiers, pour recueillir, enregistrer, & deliurer les actes, le Ciuil, & Criminel: auec quatre Notaires & Secretaires pour les soulager, & grand nombre de Clercs. Budé personnage tressçauant & diligent examinateur de toute antiquité, a obserué és Annotations premieres sur les Pandectes, comment regnant Philippe le Long, y auoit trois sortes de Iuges au premier Tribunal, qu'on appelloit proprement Parlement des Prelats & des Barons: ausquels assistoient certains Iurisconsultes, ou gens autrement lettrez, appellez Clercs & laiz: Que trois Prelats & trois Barons y presidoient, & ne arrestoient tant le iugement par la pluralité des opinions, que par la suffisance des opinans: & que les Conseillers laiz estoient pris des Gentils-hommes, & autres, ausquels n'estoit requis d'estre graduez en droict: ains suffisoit qu'ils fussent mediocrement sçauans és autres lettres, comme on voit aucuns de robbe courte. Ils n'estudioient lors comme ils ont faict depuis, és Loix Romaines, estât auiourd'huy erigees és meilleures villes de la France Escholes de Droict: d'où plusieurs ont opinion la multitude des procez estre venue, ayans appris par ce moyen le mestier de plaider, ainsi que le remonstra Monsieur le Chancellier de l'Hospital en la seconde Oraison qu'il feit aux Estats d'Orleans. Et nous lisons que Ferdinant Roy d'Espagne, enuoyant Pediarias Gouuerneur aux Isles Occidentales, nouuellement descouuertes, luy defendit de mener Iurisconsulte ny aduocat, à fin de ne porter la semence de procez, où il n'y en auoit point. Ciceron se plaignoit de son temps, que plusieurs

De l'estat ancien du Parlement.

Les fruicts des Escholes de Droict.

„ ſingulieres ordonnances des Loix eſtoient corrompues&
„ deprauees par les eſprits des Iuriſconſultes. Que ſeroit il
„ maintenãt, s'il viuoit, & voyoit ces haultes piles de liures
„ auec noſtre pratique? S'il voyoit ce tẽple ſainct des Loix
„ eſtre ſi vilainement pollu & miſerablement profané! Où
„ mille cauillations ſe forgent de plus en plus par tels eſcrits, ſuyuant ce dire du Poëte Comic, Que par fineſſe mal ſur mal s'engendre? D'auantage, en ces ſiecles heureux par nous alleguez, ils auoient peu d'ordonnances & Edicts, eſtimans les vrayes Loix eſtre les bonnes mœurs, & le ſens naturel aſſiſté de droicte conſcience, ioincte auec deuë experience, la vraye reigle de iuger. Mais apres que les gens ſont deuenus ſi ſçauans en procez, & que les Offices de iudicature, d'honorables & peu profitables, & qui ſe donnoient gratuitement à ceux qui les meritoient, ont eſté rendues lucratiues, exemptes du Sindicat, & expoſees comme marchandiſe aux plus offrans & derniers encheriſſeurs: Apres que l'on a eſpicé les procez à groſſes ſommes de deniers, delaiſſant l'ancienne honneſteté des dragees: Qu'il y a eu profit à vuider les incidens & auantprocedeurs, & à decider les procez par Commiſſaires: Que les Preſidens & Conſeillers ont pris plaiſir à eſtre ſuyuis, ſolicitez, & careſſez par les plaideurs, contre la couſtume des Areopagites, qui iugeoient
» de nuict & en tenebres, & contre l'opinion de Marc Ca-
» ton, qui diſoit, qu'il n'eſtoit bien ſeant de recommander ſon droict aux Iuges, ny les prier de ne faire iniuſtice: pour ce que ces deux choſes leur deuoient eſtre en plus grande recommendation qu'aux parties meſmes, d'autant qu'elles ne ſçauroient perdre que des biens mortels & periſſables, où les autres engagent leurs ames à la gehenne du feu eternel: Depuis que les preſens ont eſté receus des vnes & des autres parties, contre les defenſes tant notables des Loix & ordonnances publiques: en quoy les Suyſſes nous deuroient ſeruir d'vn notable exemple, eſtant prohibé entr'eux, ſur peine de la vie, de rien prendre directement ou indirectement pour iuger: Depuis que les Aduocats ſe ſont acquitez legerement des conſultations, n'ayans patience d'en acheuer l'vne pour

Source de toute la corruption de Iuſtice.

Les Suyſſes ne prennent rien pour iuger.

courir viſtement à l'autre: & donnant le plus ſouuent occaſion aux parties de leur en dire autant que n'agueres vn païſan en diſt à trois bien fameux Aduocats, qu'il auoit aſſemblé en conſeil: Vrayement (leur dit-il) vous auez bien beſongné, car vous m'auez mis en plus grãd doubte que ie n'eſtois auparauant: Qu'ils ont auſſi accouſtumé d'eſcrire par roolles à ſept ou huict lignes pour page, & deſguiſer les faicts par Griefs reſponſifs, Contredicts, Saluations, Aduertiſſemens: Que les procureurs, qui eſtoient auparauant gratuits, & à certaines cauſes, ſont deuenus mercenaires & perpetuels, & auiourd'huy leurs eſtats venaux: Finalement, que l'on a ſouffert parmy eux tous, des ſolliciteurs comme eſcumeurs de procez, & toute ceſte eſpece de praticiens, deuorans la ſubſtance des paures gens, comme les Bourdons mangent le miel des Abeilles. & que les Chancelleries ont laſché la bride à toutes ſortes d'expeditions, & voulu bailler la leçon aux Iuges: nous ſommes tombez en ce malheur de longueur proceſſiue, auantageuſe pour les meſchans de foy mauuaiſe, ne taſchans qu'a fuyr, & treſ-preiudiciable aux bons, qui aiment ſouuent pluſtoſt perdre le leur, que ſe ruyner à le pourſuyure par iuſtice ſi longue: voyãs ordinairement le meilleur droict eſgaré par euocations octroyees à l'appetit des fauoris, & autres infinis moyens iniuſtes: & quelquefois en vne cauſe donnez pluſieurs Arreſts, ſans qu'il y ait rien arreſté: ou, s'il y en a aucun diffinitif, eſtre incontinent ſuſpendu par la moindre oppoſition ſur l'execution d'iceluy, ou reuoqué en doubte par requeſtes ciuiles, ou propoſition d'erreur. Ce nous ſeroit grand heur de demourer en l'ancienne ſimplicité, & bonté naturelle, pluſtoſt que de nous enuelopper en tant de procedures, & ſubtilitez captieuſes, qui ont corrompu & preſque eſteinct la lumiere de Iuſtice, emprainte és cœurs & entendemens de toutes perſonnes bien nees: Tellement que nous voyons les procez amoncellez les vns ſur les autres, eſtre rendus immortels: rien tant certain, qui ne deuienne incertain nul differend ſi clair, qui ne ſoit obſcurcy, & contract ſi aſſeuré, qui ne ſoit reſcindé. nulle ſentence ou arreſt ſi meurement donné, qui ne

Du malheur qu'apporte la longueur des proces.

" soit cassé: toutes les actions humaines exposees aux ca-
» lomnies, finesses, malices, rançonnemens & pilleries des
» Praticiens: la Maiesté & integrité du droict ancien per-
» due: & és mœurs du iourd'huy ne se trouuer plus apparẽ-
» ce de vraye Iustice, ains en estre demouree l'ombre seule
mẽt. Lequel si grand mal estant venu à telle extremité, il est impossible qu'il n'ayt selon le cours des choses humaines sa ruyne prochaine, ou ne reçoiue en brief quelque insigne mutation. Car (cõme dit Platon) en vne Republique corrompue, & deprauee de plusieurs vices, penser la remettre en sa premiere splendeur, en corrigeãt les petites faultes, & remediant par le menu à la contagion d'icelle, c'est autant cõme couper vne des testes de l'Hydre dõt il en reuient sept au lieu d'vne: mais fault desraciner l'alteration & le desreiglement, par lequel tout mal & tout vice a esté introduit. Et partant ne trouuons estrange, si ceux qui ont en main les resnes du Gouuernement de cest Estat, trouuent tant de difficultez, & si peu de moyen, en la reformation d'iceluy. Car, comme disoit Demades, ils n'ont plus à gouuerner que le naufrage de la Chose publique. Si ne fault-il pas que les gẽs de bien, & doüez de quelque grace & bon iugemẽt, perdent cœur en vne si grande tourmente: ains d'autant que son orage impetueux semble auoir tourmenté le vaisseau de nostre Republique, auec telle violence, que le Patron & les Pilotes sont comme laz, & recreus d'vn trauail continuel: il fault que d'vn plus grand cœur les passagers y prestent la main, qui aux voiles, qui aux cordages, qui a l'ancre: Voire c'est maintenant (suyuant le conseil de Ciceron en pareil cas) qu'il fault que tous ceux qui sont aydez de singuliers dons de nature, propres au maniement des affaires, doyuent se mettre hardiment à l'administration des charges & Estats publics, sans crainte ou retardement, à

Cõme il fault remedier à vn Estat du tout corrompu.

Quand il est bo de recher-cher l s charges publiques.

» fin que l'entree en soit fermee aux meschans, nourrissiers
» de la corruption presente. Et si trois choses, que requiert
» Aristote en tous bons Iuges & Magistrats, peuuẽt abon-
» der en ceux, qui seront appellez pour administrer les iu-
» gemẽs, assauoir l'amour enuers l'Estat, la suffisance pour
» exercer les charges requises en leur office, & la vertu &

Iuſtice : nous pourrons encores veoir quelque Idee du ſiecle doré, auquel viuoient nos predeceſſeurs, & la Pieté & Iuſtice florir, au grand bien & felicité de ceſte Monarchie Françoiſe. De ce qui ſe peult d'auantage deſirer des deuoirs qualitez & conditions des bons Iuges nous en pouuons eſtre inſtruits de noſtre precedẽt diſcours, en ce que nous auons traicté des Conſeillers d'Eſtat, & auſſi par le ſouuenir du diſcours par nous cy deuant faict de la vertu de Iuſtice. I'adiouſteray ſeulement icy, que ce ſeroit choſe grandement louable, profitable, voire neceſſaire à l'Eſtat, de voir toutes les cõpagnies de Iuges, cõpoſees de notables vieillards, qui auecques la ſcièce euſſent l'experièce de pluſieurs choſes. Et auſſi ce tiltre de Senateur dõt ils eſtoiẽt anciènement appellez, emporte autant que vieillard: & tãt les Grecs que les Romains ne dõnoient à autres ceſte qualité. Mais qu'elle ordonnance plus diuine en demanderiõs nous que celle de Moyſe: Quãd il voulut eſtablir vn Senat. Aſſẽblez moy (dit il des hõmes vertueux d'entre tout le peuple, gens ſages & craignans Dieu. C'eſt certes en ceſte electiõ des Iuges, que les Rois doyuent vſer de plus grande prudence, & faire (comme diſoit Iſocrate) preuue des hommes, cognoiſtre s'ils ſont de bon ſens, s'ils voyent clair aux affaires, & s'ils ne ſe troublent aux changemens de ceſte vie, ains ſe cõduiſent ſagemẽt en toute cõdition proſpere & aduerſe: & ſur tout aduiſer bien, qu'ils ne ſoiẽt ſubiets au gain, dõt toute iniuſtice procede. Et pourtant Ciceron ne requeroit moins és Magiſtrats le meſpris des biens tẽporels, d'où procede tout le repos en nos eſprits, que és vrayes Philoſophes. Voire diſoit, qu'ils s'y deuoiẽt efforcer auecques plus de ſoin & de labeur, d'autant que les affaires du monde les touchoiẽt de plus prés, & auoient plus d'occaſion de redouter le changement de fortune, & l'aduerſité & pauureté. Surquoy vient bien à propos le dire de Pline le ieune, qu'il n'y a point de plus noble Philoſophie, que traicter les affaires publiques, & faire iuſtice, mettant en vſage ce que les Philoſophes enſeignent. Mais on peult doubter, que la forme, par laquelle les Iuges & officiers ont depuis quelque temps en ça eſté appellez

Que les Iuges doyuent eſtre vieillards.

Exod. 18.
Deut. 4.

Contre l'auarice des Magiſtrats.

Le plus digne poinct de la Philoſophie.

à leur charge, est tant esloignee de ce que nous desirons icy, que l'on la peult pour ceste raison dire la mere de toute corruptiõ & iniustice. Car pour creer vn Iuge, l'on n'examiné pas la capacité de son sçauoir, l'on ne iuge pas l'integrité de sa vie, l'on ne met point en auant sa longue experience, l'on n'a point de respect à l'aage & à la vertu, mais seulement on regarde si ses escus sont de poids. Et depuis que telles gens ont finance, encores qu'ils soient trouuez incapables, si est-ce qu'ils impetrent tant de lettres de iussions, tant de commandemens iteratifs, que en fin on les reçoit tels qu'ils sont, au grãd preiudice de toute la Republique. Nous aurions donques grandement à souhaiter, que toutes taxes & venditions d'offices, principalement de Iudicature, fussent cassees & annullees, & tous moyẽs de faueur & ambition ostez : donnãt lieu au restablissement des anciennes & heureuses ordonnances de nos Roys: mesmemẽt de celle là du Roy sainct Louys, par laquelle il statua, que tous offices publics fussent cõferez par election de trois personnes, qui seroit faicte par les autres officiers & citoyens des lieux: & qu'à l'vn des trois ainsi esleuz, le Roy cõfereroit gratuitement & sans argẽt l'Estat ainsi vacquant. Laquelle saincte ordonnãce a depuis souuent esté renouuellee, par les Roys Philippe le Bel, Charles le Sage, Charles VII. Loys. XI. & par le feu Roy Charles IX. en ses Estats tenus à Orleans. Que si le Roy & son Conseil considere meurement ces choses en l'establissement des Iuges & Magistrats en son Royaume & les conforte en l'execution de leurs iugemens, l'obeyssance plus grande de ses subiets en reüscira, & l'asseuré fondement de tout bon ordre & Police.

Du mal qui vient de la vente des offices.

Ordonnance au Roy S. Loys pour les offices.

Des seditions. *Chap. 63.*


RAM. Comme il est necessaire, que toutes choses commencees, finissent, & augmétees diminuent & vieillissent, les vnes tost, les autres tard, selō la disposition de la matiere dont elles sont composees, & l'influence des corps celestes, desquels procede (Nature par son autheur besongnāt en iceux) ceste vicissitude continuelle de generation & corruption: Ainsi sont les Estats publics constituez, acreuz, maintenus, abbaissez, changez, destruits, conuertis & remis les vns des autres par la disposition diuine, ayans les mieux fondez en Religion & Iustice leur puissance plus asseuree & plus durable, sans toutefois qu'il en soit de perpetuels, quelque bonne Police qu'on y mette: ains nous voyons que tous se corrompent par succession de temps: & finalemēt perissent par leurs vices propres, qui les suyuent & accompagnent: lesquels vices il n'y a rien qui remue & excite tant, que la seditiō & guerre ciuile, laquelle faict venir en euidence tout ce qu'il y a de mauuais, caché és plus pernicieux, membres du corps politic, iusques à ce que l'infection en soit du tout espandue és parties les plus nobles d'iceluy, & qu'il en soit reduit en extremité de miseres, sans esperance de remede. Ce que ores qu'vn chacun de nous sente assez en soy-mesme par son propre peril, nous le pourrons encores mieux cognoistre, prenans occasion sur ce subiet de discourir de la nature des seditions, & de leurs coustumiers effects, à fin que les ayans de tant plus en execration, & s'il reste encores tant soit peu d'apparence de moyen pour empescher la subuersion de cest Estat, vn chacun apporte cœur & esprit à son ayde. Or à vous (mes Compagnons) ie laisse le discours sur ceste matiere.

Il n'y a rien de perpetuel, & qui ne souffre changement.

Pernicieux effects des seditions.

ACHITOB. Toute seditiō est mauuaise & pernicieuse, encores qu'elle eust bonne & honneste cause. Car il vaudroit mieux à celuy qui est autheur de sedition, de souffrir toutes pertes & iniures, qu'estre occasion d'vn si grand mal, que d'esmouuoir guerre ciuile en son pays.

De n'estre iamais cause de sedition.

ASER. Nature (disoit Empedocle) ne se sert d'autre moyen pour destruire & ruyner toutes ses creatures, que

de discorde & disionction. Aussi (comme dit Thucidide) sedition compréd en soy toutes sortes & especes de mal. Escoutōs donques Amana, qui nous en donnera suffisans tesmoignages.

AMANA. Si nous considerons, comme Dieu voulant punir Adam de son ingratitude & desobeyssance, luy feit rebeller ses propres membres cōtre l'esprit, auquel auparauant ils obeyssoient, voire iusques à le captiuer soubs la Loy de peché: ils n'y a point de doubte, que nous ne puissiōs dire, que tout de mesme il chastie les Roys, Princes, & Chefs des Republiques, qui ne font cōpte d'obeyr à ses Commandemens, & de les faire obseruer, par la rebellion de leurs propres subiets, auec grād danger qu'ils ne soient par eux priuez de toute authorité, & qu'au lieu de donner la Foy, ils ne la reçoyuent, comme il s'est veu en plusieurs Estats & Gouuernemens. La Religion & amour de Dieu apporte auec soy toute vnion & cōcorde, cōserue en integrité les Royaumes & Monarchies, & est mere nourrisse de paix & d'amitié entre les hōmes: mais le mespris d'icelle apporte discorde & confusion, renuerse tout ordre, foule la vertu, & authorise le vice, & seme querelles & dissensions entre les hōmes: d'où procedent les seditions & meurtres particuliers, & finalement guerres ciuiles & publiques, qui seruent de flābeau pour embraser & consumer les Estats plus florissans. Et qui doubtera, que si les hōmes auoient vne vraye amour & crainte de Dieu, qui ne peult estre sans la dilectiō du prochain iamais tels effects ne reüsciroient de leurs œuures & actiōs? Les hōmes politiques se sont efforcez en manieres infinies, d'entretenir le peuple en paix, & de faire florir vne iustice ciuile. On a faict tāt de loix & Edicts, tāt d'ordonnances, tant de punitions, pour reprimer l'audace des mutins, les extorsions, violences & meurtres: Mais d'autant qu'on a basty sans fondement, c'est à dire sans la crainte de Dieu, toute la peine, qu'on y a prise, a esté sans fruict. C'est la crainte de Dieu, voire elle seule, qui faiç rōpre les espees pour les tourner en hoyaux, & les lances pour en faire des gois, cōme en parlent Isaie & Michee: c'est à dire qui engēdre humanité & douceur, qui attrēpe

La vraye source & origine de tous noz maux.

Isa. 2.
Mich. 4.

les esprits, & qui les duit à souffrir beaucoup, pour eui- "
ter noises & debats: Bref, qui peult vnir les plus estran- "
ges & barbares du monde auec nous. D'auantage la pro- "
fession de Pieté, est souffrir la force, & non la faire: & ne peult engendrer le mal & l'effect contraire à sa cause. Or cecy meriteroit bien d'estre traicté plus au long. Mais no stre subiect present est de discourir sur la nature des seditions, & representer les maux qui en procedent, tant par raisons, que par exemples, remettant à veoir des causes d'icelles par cy apres. Sedition donques prise generalement, n'est autre chose que guerre ciuile, qui est tant pernicieuse à tous Estats & Monarchies, qu'elle est la semence en iceux de toutes sortes de maux, voire des plus execrables. Elle engendre & nourrit l'irreuerence enuers Dieu, la desobeyssance aux Magistrats, corruption de *Les fruicts des Seditions.*
mœurs, changement de loix, mespris de iustice, l'auilissement des lettres & sciences: cause vengeances horribles, "
mescognoissance de consanguinité & parentage, oubliãce d'amitié, extorsions, violences, pilleries, degast de "
pays, saccagemens de villes, bruslemens d'edifices, confiscations, fuytes, bannissemens, proscriptions cruelles, "
meurtres inhumains, changemens & ruynes de Polices, "
auec autres infinis excez & miseres insupportables, piteuses à veoir, & tristes a raconter. La sedition arme le "
pere contre le fils, le frere contre le frere, parent contre parent, gens de mesme nation, de mesmes Prouinces, de mesmes citez, les vns contre les autres: Dont les champs auparauant fertiles, sont laissez en friche, les superbes & riches maisons demeurent desolees & abandonnees, les villes celebres & opulentes restent desolees, par la perte de tous leurs anciens ornemens, tant des edifices priuez & publics, que des notables habitans & citoyens: Et, qui pis est, on ne veult plus cognoistre de Souuerain, ains chaque Prouince tend à se distraire & cantonner. Finalement, le corps démembré, les parties infectees du mesme poison de discorde, se desfont elles-mesmes: à fin que la Prophetie de Iesus Christ, qui est la verité mesme, s'accomplisse, disant. Que tout Royaume diuisé en soy, sera desolé. Et pourtant Dauid aima mieux choi- *Matth.12.* *2. Sam.24.*

» fit vne peste entre ses subiets, qu'vne guerre ou tumulte.
» Et Pythagore disoit, qu'il falloit en toutes manieres o-
» ster la maladie du corps, l'ignorance de l'ame, & la sedi-
De la communauté requise par Platon en sa Republique. tion de la ville. Platõ aussi afferme, n'y auoit pire mal en la cité, que celuy qui la diuise, & d'vne en faict deux: ne rien meilleur, que ce qui la lie & vnit ensemble: tellemẽt qu'il souhaitoit vne communauté non seulement de tous biens, mais aussi de ce mesme que nature a faict propre à chacun comme des yeux, oreilles & mains: à celle fin que quiconque verroit, orroit, ou feroit quelque chose, employast le tout au profit & vsage commun, pour mieux entretenir l'amour mutuel des citoyens, lesquels n'ayans rien particulier, seroient par ce moyen tousiours touchez de mesme ioye & tristesse, loüans & blasmans tous semblablement mesmes choses. Deux genres de guerre sont aussi mis par Platon, appellant, l'vn sedition, qui est le pi-
Qualitez du seditieux. re, & l'autre plus doux, qui est contre les estrangers. Homere faict, que Nestor, sage & prudent Conseiller des Grecs, dist en vn Conseil, que l'hõme qui aime vne guerre intestine, est tres-malheureux, cruel & detestable, & indigne de la vie. Aussi certes si nous regardons aux exemples des fruicts qui ont tousiours reüscy des guerres ciuiles, nous les verrons auoir esté conduites par vne inhumaine hostilité: & que l'issuë d'icelles a esté la perte & ruïne de plusieurs florissantes Republiques. Thucidide parlant de la dissension vniuerselle, que eurent ensemble les Grecs pour la diuersité des Gouuernemens, qu'ils vouloient introduire entre eux, les vns voulans estre gouuer-
Guerres ciuiles d'entre les Grecs. nez en Democratie, les autres en Oligarchie, tacõte maux incroyables de ceste guerre. Dés qu'on entendoit (dit-il) auoir esté faicte en lieu quelque insolence, les autres prenoient courage de faire encores pis pour faire quelque chose de nouueau, ou pour monstrer qu'ils estoient plus diligens que les autres, ou plus insolens & ardents à eux venger, & tous les maux qu'ils faisoient, ils les desguisoient de loüables tiltres, appellans la temerité magnanimité, & la modestie pusillanimité: l'indignation precipitee, virilité & hardiesse: la consultation & deliberation prudẽte, tergiuersation palliee. Par ainsi celuy qui se mõ-

stroit tousiours furieux, estoit reputé loyal amy & celuy qui luy cõtredisoit, tenu à suspect. Si quelcun de la factiõ cõtraire disoit quelque chose bõne & honneste, elle n'estoit point acceptee: mais s'ils la pouuoient impugner de faict, ils aiment mieux eux venger, que n'estre point outragez. S'ils faisoient quelque appoinctement auec serment solennel, il duroit iusques à ce que l'vne des parties se trouuast la plus forte pour le corrompre & violer, & vaincre par malice: lesquelles choses procedoient d'auarice & cõuoitise de biens d'autruy. Et de cela s'allumoiẽt les factions & les partialitez, qui causerent infinis maux à tout le pays de Grece: lequel n'eut iamais repos, qu'il ne se fust du tout ruïné par seditiõs & guerres ciuiles. C'est ce que Demades reprochoit aux Atheniens, Que iamais ils ne traictoient de la paix, sinon en robbes noires: c'est à dire, apres auoir perdu plusieurs de leurs parens & amis és batailles & rencontres. Lequel malheur deplorant Agesilaüs, Roy de Lacedemone, & voyant la guerre tant cruelle entre gens d'vne mesme nation, Atheniens & Lacedemoniens, lors qu'il eut gaigné vne grosse bataille prés Corinthe auec grande perte de ses ennemis, & petite des siens, sans en estre resiouy, mais plustost fort triste, profera ces paroles à haulte voix: « O pauure Grece, tant « tu es malheureuse d'auoir occis auec tes propres mains « tant de bons hõmes tiens, qui eussent esté suffisans pour desfaire en vn iour de bataille tous les Barbares ensemble! Les Histoires nous apprennent, que les Romains paruindrent à si grand Empire, plus par les dissensions & guerres ciuiles, qu'ils semoient entre leurs voisins, que par leurs fortes armes. Car apres auoir allumé le feu en vne nation, ils soustenoient pour quelque temps vne des parties, iusques à ce qu'ils accablassent & l'vne & l'autre. Ils deceuient ainsi les Carthaginois, les Asiatiques, les Gaulois, & la Grece. La seule Angleterre ne fut subiuguee, pource qu'elle entendoit leurs menees, & digeroit toute la cholere domestique contre l'ennemy, quand le danger estoit commun. L'Empereur Traian escriuant au Senat Romain, leur mãdoit entre autres choses ces mots: Ie vous recommande sur tout l'amitié & fraternité entre

Aduertissemens anciens propres à ce temps.

Prudence des Anglois.

Traian.

vous. Car (comme vous sçauez) és grandes Republiques plus grands dommages portent les guerres domestiques, que celles qui se font contre les estrãgers. Que si parens contre parens, & voisins contre voisins, n'eussent commencé a s'entrehayr, & se faire guerre, onques Demetrius n'eust ruïné Rhodes, ny Alexande Tyr, ny Marcellus Syracuse, ny Scipion Numantie. Aussi l'Empire Romain decheut de sa grandeur, par les mesmes moyens de guerre ciuile, qu'ils auoient long temps sçeu nourrir entre les autres. Voyre il est certain, qu'il n'y eut iamais lieu, où les partialitez, pleines de toutes sortes de maux, fussent tant frequentes & longues, ny les factions & seditions plus cruelles, qu'à Rome. Dont la premiere occasion fut aussi le Gouuernement, le peuple estant continuellement bandé contre le Senat, & la Noblesse, taschant le Senat dominer sans mesure, & le peuple à estendre sa liberté. Pendant lesquelles dissensions il aduient vne fois, que quatre mil cinq cens esclaues & bannis enuahirent le Capitole, & à peu qu'ils ne se feirent Seigneurs de Rome. Appian a escrit bien au long de leurs seditions & partialitez, disant que par ambition & auarice, l'vne des parties taschoit iournellement à diminuer l'authorité de l'autre : & que à l'occasion de ce, Martius Coriolanus estant en ces dissensions contre droict & raison chassé de la cité, se retira deuers les Volsques, & auec eux mena la guerre contre son pays, estant le premier exilé, qui prit les armes contre Rome. Et de faict, ny au conseil, ny en la cité, n'auoit iamais esté desgainé glaiue, n'homme tué en sedition ciuile, iusques à ce que Tiberius Gracchus, en fauorisant le peuple, & prononçant les Loix en sa faueur, fut occis, & auec luy plusieurs, qui furent trouuez au Capitole prés le Temple. Dont croissans les haines & rancunes entre eux ouuertement, s'en ensuyuirent meurtres infinis, & bien souuent des principaux, mesmes Consuls, mespriſement des Loix & de iugemens, & finalement guerre ouuerte par exercites & bandes des vns contre les autres, auec pilleries & cruautez incroyables, iusques y ce que Cornelius Sylla, vn des seditieux, voulant remedier au mal-

Dissensions & guerres ciuiles d'entre les Romains.

par autre mal, apres que ces dissensions eurent duré enuiron de cinquante ans, se constitua Prince sur les autres en plusieurs choses, en prenant l'office de Dictateur, lequel auparauant se souloit creer aux plus grands dangers de la Republique, pour six mois tant seulement. Mais Sylla y fut esleu perpetuel par force & necessité, comme il disoit. Et apres plusieurs violences par luy exercees, il demeura paisible & victorieux : dont il eut le surnom d'Heureux. Depuis sa mort les seditions recommencerent, & la vengence des cruautez qu'il auoit commises, iusques à ce que Caius Cesar occupa la Seigneurie & Principauté, apres auoir desfaict & vaincu Pompee, duquel auparauant il s'estoit allié, eux deux tendans se faire voye à leurs desseins de commander à tout, puis apres ne se pouuans souffrir l'vn l'autre, Pompee ne voulant auoir de pareil, ny Cesar de superieur. Apres Brutus & Cassius, fust pour enuie de dominer, ou pour amour de la liberté publique, occirent Cesar: dont les seditions furent plus grandes qu'auparauant, & la guerre contre eux ouuerte par le Triumuirat : qui les ayant vaincus, se desfeit luy-mesme, ne demeurant d'iceluy que Octauius Cesar paisible de l'Empire Romain, heureux en toutes choses, & espouuantable à tous, laissant des heritiers de sa lignee pour regir la Monarchie apres luy. Laquelle, Auguste mort, commença soubs Tibere son successeur, Prince voluptueux, à decliner peu à peu du periode de sa grandeur: tant que finalement il n'en est demeuré que ce que nous en voyons enclos dans les limites de l'Allemagne. L'Empire d'Alexandre, le plus grand qui eust point esté, s'esuanouyt comme vn feu d'estouppe, par la diuision & desordre qui fut entre ses successeurs. L'Empire de Constantinople, par les partialitez des Princes, est venu soubs le pouuoir tyrannique & miserable d'vn Ethnique & Barbare Turc. Nous lisons en Iosephe, que le Royaume de Iudee fut asseruy & rendu tributaire aux Romains, par les guerres ciuilles d'etre Hircanus & Aristobolus freres. Car Pōpee se rengeant du party de Hircanus, il prit la ville de Hierusalem, & emmena prisonniers auec soy Aristobolus & ses

Sylla Dictateur.

I. Cesar.

Auguste.

Ruine de l'empire d'Alexandre.

De l'Empire de Constantinople.

Du Royaume de Iudee.

enfans, apres que le pays de Iudee eut receu infinies calamitez par leurs diuisions domestiques. Lesquelles preuoyant bien Onias, sainct personnage, s'estoit retiré dedans des cachettes sans se vouloir mesler d'vn party ny d'autre. Et estant pris des gens d'Hircanus, ils le prierét. que tout ainsi qu'il auoit autrefois obtenu la pluye en temps de seicheresse par ses prieres, il voulust aussi maudire Aristobolus & tous ceux de sa faction. Mais luy au contraire leuans ses mains aux cieux, profera ces mots: O Dieu, Roy de tout ce monde, puis qu'ainsi est, que ceux, au milieu desquels ie suis maintenant, sont ton peuple, & ceux qui sont assaillis, sont tes Sacrificateurs, ie te supplie humblement, que tu n'exauces point ceux-cy contre les autres, ny les autres contre ceux cy. Pour ceste saincte priere il fut lapidé, tant la rage estoit enuenimee des vns cõtre les autres en ce peuple. Y eut-il iamais follie, ou plustost furie, pareille à celle des Guelphes & Gibellins en Italie? dont les vns tenoient le party du Pape, les autres de l'Empereur. Et sans autre occasion, pour la faueur de ces deux noms, les Italiens entrerent par tout le pays en querelle si grande qu'elle n'eust peu causer d'auantage de cruauté entre les infideles & les Chrestiens: laquelle a duré iusques à ce tẽps: de sorte que les meurtres se sont commis par les villes çà & là entre les propres freres, voire entre le pere & le fils, sans auoir esgard ny à sang ny à parentage: les biens pillez, les maisons rasees, les vns citoyens bannis, les autres occis: & craignant vn chacun qu'on ne luy gardast quelque vengeance, ou à ceux de son party, tuoit souuent les petits enfans mesmes, ausquels le plus barbare du monde eust pardonné. Ces deux factions combattoient continuellement ensemble par haine mortelle, & ne pouuoient habiter en mesme cité: mais celle qui estoit la plus forte, dechassoit l'autre. Ils s'entrecognoissoient aux plumes, à la façon des chausses, à tailler pain, coupper orenges, & autres marques: chose tres-pernicieuse, dont maintes destructions de peuples, & ruines de villes sont ensuyuies. Les Italiens disent, que ce feu s'alluma premierement à Pistoye entre deux freres, l'vn nommé Guelphe, l'autre Gibellin,

Priere d'vn sainct personnage ennemy de guerre ciuile.

Guerres de l'Italie entre Guelphes & Gibellins.

querellans ensemble, auec lesquels se diuisa toute la ville, dont furent chassez les Gibellins: & s'espãdit ce diuorse, comme vne maladie contagieuse, par toute l'Italie, sans cause, & se diuiserent par apres toutes les controuerses en Guelphes & Gibellins. Les Alemãs pensent telles appellations estre venuës de leur pays & langage. & que l'Empereur Frederic second, soubs lequel commença ceste diuision appelloit ses amis Gibellins, pour ce qu'il s'appuyoit sur eux, ainsi qu'vne maison sur deux fortes murailles, qui la gardent de tomber: & ceux qui luy estoient contraires, & de la faction du Pape Gregoire neufiesme, il les appelloit Guelphes, c'est à dire Loups. Combien a souffert l'Angleterre par les partialitez des maisons d'Iorch & de Lenclastre, portans en leurs couleurs Roses blanches & rouges, dõt elles prindrent leurs noms? Lesquels iaçoit que commençassent en l'vsurpation du Royaume, que feit Henry quatriesme, estant auparauant Duc de Lenclastre, & Comte d'Herby, sur Richard deuxiesme son cousin, qu'il feit mourir de faim en prison, apres l'auoir contrainct à luy resigner la Royauté, & Couronne d'Angleterre: toutefois elles furent en leur plus grande ardeur au regne du Roy Henry sixiesme: lequel succedant à son pere & ayeul, fut en l'aage de dix ans couronné à Paris Roy de France & d'Angleterre: puis portant faueur aux partisans de la maison de Lenclastre, contre la maison d'Iorch, les partisans de la Rose rouge prindrent les armes contre luy, tant que finalemét il fut despouillé de son Estat, & mis prisonnier au chasteau de Lendres, où il fut du depuis tué. Et durerent ces factions & guerres ciuiles (comme l'escrit Philippe de Comines) enuiron vingt huict ans, esquelles moururent en plusieurs batailles & contrees, plus de quatre vingts personnes du sang Royal, auec la fleur de la Noblesse d'Angleterre, & infinis autres vaillans hommes, & meilleurs combatans du peuple: plusieurs Seigneurs mis en prison, ou bannis, passans le reste de leur vie miserablement en pays estranges: l'ancienne Police du Royaume corrompuë, Iustice mesprisee, & l'Isle appauurie: iusques à ce que finalement le Comte de Richemont, ayãt vain-

Guerres ciuiles en Angleterre.

eu le Roy Edouard, demeura paisible du Royaume, & fut appellé Henry septiesme, espousant Elizabeth, fille d'iceluy Edouard, restans alors eux deux seuls des familles de Lenclastre & d'Iorch: moyennant lequel mariage les partialitez cesserent en Angleterre, & furent assemblees les Roses blanche & rouge en vne. Il n'y auoit religion plus affligee que l'Espagne, de guerres intestines, & des Estats voisins, lors qu'elle estoit diuisee en plusieurs Royaumes & Principautez. Les Mores la couroient d'vn costé, les François & Anglois la mangeoient de l'autre: se meslans premierement des dissensions, qui furent en Castille entre Don Pierre & Don Henry: puis des differends qui sourdirent entre Castille & Portugal, qui causerent grands maulx aux deux Royaumes. Mais depuis que l'Espagne a esté vnie, elle a estendu sa domination en Afrique, & és Terres neufues, porté les armes en l'Alemaigne, & en Hongrie, commandé sur les principales Isles de la mer Mediterranee, sur Naple & Sicile, sur Milan & Flandres. Au contraire, l'Italie ayant anciennement ses forces vnies, obtint l'Empire du monde, & maintenant diuisee en plusieurs Seigneurs & Potentats mal-accordans, & apres auoir souffert toutes les calamitez du monde par guerres ciuiles, & exposee aux iniures des estrangers. Par mesme cause est grandement diminuee la puissance d'Alemaigne, laquelle a nagueres veu les Princes de Saxe bandez les vns contre les autres: Iean Frederic, Philippe Lantgraue d'Hess, le Duc de Vvitemberg, auec plusieurs villes franches, rebeller contre l'Empereur Charles: les Paysans esleuez contre la Noblesse pour se mettre en liberté: les Anabaptistes saisis de Munster, auoir faict vn cousturier leur Roy, & soustenu le siege par deux ans. La Hongrie, qui auoit vaillamment resisté aux Turcs pres de deux cens ans, leur a esté submise par les diuisiõs du pays. comme la Poloigne est fort menacee du Moscouite. En Perse, apres le trespas du Roy Iacup, contendans par armes ses deux fils, Alcuant, & Morat Cham, pour l'Empire du pays le Sophi Ismaël suruenãt auec sa nouuelle Religion, en tua l'vn en bataille, & contraignit fuyr l'autre en Arabie, occupant ainsi le Royaume, qu'il

De l'Espaigne.

De l'Italie.

De l'Alemaigne.

De Hõgrie.

De Perse.

a laiſſé à ſes enfans, Philippe onzieſme, Duc de Bourgongne, aſſeruit aiſément Dinan & Bouines au pays du Liege, qui n'eſtoient ſeparees que d'vne riuiere, apres qu'ils ſe furent eux-meſmes ruïnez par leurs diſſenſions, n'en ayant parauant peu venir à bout. Et pendant que les Roys de Maroc ſe faiſoient guerre pour l'Eſtat, le Gouuerneur de Thunes & de Telenſin ſe feit Roy, & deſmembra ſes deux prouinces pour en faire vn Royaume. Quant aux François, ils ont eſté comme les autres, ſouuent moleſtez de ſeditions, & guerres ciuiles. Toute la Nobleſſe de France fut preſque tuee à la iournee de Fontenay pres d'Auxerre, par guerre ciuile entre Lothaire, & Loys & Charles le Chauue. Et meſme la Champagne perdit tant de Nobleſſe en guerre, que les Gentils femmes eurent priuilege ſpecial d'anoblir leurs maris. Du temps du Roy Iean, qui fut priſonnier en Angleterre, Charles ſon fils, Regent en France: eſtant à Paris, pour faire deniers pour ſa rançon, il y eut de telles diuiſions entre le Roy de Nauarre portant les Pariſiens, & le Regent, que le peuple ſoubs la conduite de Marcel, Preuoſt des marchans, ſe rua au logis de Charles, & en ſa chambre, & luy preſent furent tuez les Marechaux de Clermont & de Champagne, & leurs corps trainez ſur la Pierre de marbre, & en fut autant faict à Renauld Dacy, Aduocat du Roy, ſans pluſieurs autres meurtres, ſe ſauuant le Regent à grande peine hors de Paris. Mais les plus griefues factions, qui ont iamais eſté en France, furent celles de Bourgongne & d'Orleans: cauſans vne guerre ciuile treſ cruelle, qui dura ſoixante & dix ans, auec meurtres, pilleries, & cruautez indicibles. Les vns apres les autres appellerent à ſecours les Anglois, qui puis apres s'emparerent de la Couronne. C'eſtoit pitié de veoir la France cruellement affligee par les ſiens & par les eſtrangers, demourant ſans droict, ſans Magiſtrats, ſans Iugemens, ſans Loix, qui n'auoient aucun lieu parmy le fer & la force, la violence eſtant ſeule qui regnoit: Et le tout cauſé par l'ambition de ces deux maiſons, chacune voulant auoir plus de part au Gouuernement du Royaume ſoubs Charles ſixieſ-

Guerres ciuiles & ſeditiõs des Frãçois.

me, debilité de son sens. Par ces diuisions Henry cinquiesme, Roy d'Angleterre, espousant Catherine derniere fille du Roy Charles, fut mis dedans Paris par le moyen du Duc de Bourgongne, & declaré heritier & Regent de France, par les trois Estats tenus à Troye. Mais la mort de ce Henry, & le Duc de Bourgongne quittant l'alliance des Anglois, auec la vaillance & bonne conduite du Roy Charles septiesme, & l'amour & fidelité des François, restituerent le Royaume en l'estat qu'il est demeuré iusques à present. Que si la France a tant souffert iadis par les guerres ciuiles, & seditions domestiques: si tous les Estats & Monarchies estrangeres ont par icelles receu tant de diuers changemens, & playes incroyables, qu'attendons nous moins, mais plustost n'auons nous pas desia veu telles ou plus grãdes calamitez entre nous, par nos dissensions & querelles particulieres de quelques maisons aheurtees les vnes contre les autres, principalement pour l'ambition & desir de gouuerner? Que ne cognoissons nous ceste premiere cause de nos malheurs, à fin que despouillans les haines, qui soubs le pretexte de diuersité de Religion se sont coulees entre nous, nous reünissions nos courages tant diuisez, au bien & repos commun de nous tous, viuans soubs l'obeyssance de nostre Prince, en la fidelité de laquelle les Frãçois ont tousiours esté loüez sur toutes autres nations? Tant d'exemples, & anciens & modernes, ne nous font-ils pas veoir à l'œil, que si nous n'y remediõs, ce beau & florissant Royaume, autrefois agrandi par la concorde & obeyssance de nos ancestres, est prest de tomber en vne totale ruïne & subuersion, par nos factions, diuisions, & partialitez? Ce peu qui reste de la Monarchie Françoise, qui autrefois a eu tout l'Empire d'Alemaigne, les Royaumes d'Hongrie, d'Espagne, & d'Italie, & tout le pourpris des Gaules iusques au Rhin, soubs l'obeyssance de ses Loix, sera-il ainsi exposé en proye, par les siens mesmes, que la passion transporte tellement, qu'ils applanissent & dressent le chemin aux estrangers, pour les mettre soubs leur miserable seruitude? Sera il dit entre la posterité, que nous mesmes leur ayons donné cœur & hardiesse d'entrepren-

Notable consideratiõ.

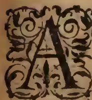
De l'estendue ancienne de la Monarchie Frãçoise

dre ce que n'agueres l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre, tout le Bas pays, le Pape, les Venitiens liguez contre la maison de France, n'oserent attenter, apres la prinse du Roy François premier, & perte qu'il feit d'vne iournee tant si gnalee? Il n'y eut pas vn d'eux qui osast entrer en France pour la conquester, sçachant les loix & la nature de ceste Monarchie: Laquelle comme vn bastiment appuyé sur haults fondemens, & construit de matieres durables, bien vny & ioinct en toutes ses parties ne craint, ny les vents ny les orages, & resiste aisément aux efforts & violences: ne peult aussi souffrir aisément alteration ny mutation, tant qu'elle demeurera vnie & iointe en tous ses membres sur le fondement de ses loix. Que donques le Roy, les Princes, leur Conseil, grands & petits, chacun en son particulier, donne ordre, que Dieu soit vrayement cogneu, & syncerement seruy selon sa volonté iuste & equitable: l'hõnesteté des mœurs entretenuë, l'authorité des loix gardee, iustice administree, Magistrats deuëment exercez, les loyers & peines distribuez en sorte, que les vertueux soient honorez, & les vicieux chastiez. Autrement si nous demeurons longuement diuisez par bandes, si auec desfiances reciproques persistons en nos inuectiues & notes passees, & ne rapportons à vne bonne & derniere fin toutes nos actions, n'attendons moins que la desolation vniuerselle de nostre patrie & ruïne pitoyable, qui se voit desia en maints endroicts d'icelle, ou mutation horrible de l'Estat.

La France indomtable sans guerre ciuile.

Des causes, qui font changer, deprauer, & finalement ruiner les Monarchies & Polices.

Chapitre 64.



AMANA. Pendant que le medecin ignorera la cause de la maladie de son patiẽt, il luy sera impossible de remedier à icelle & dõner guerison au malade. Maladie cogneuë (dit le Prouerbe) vaut presque guarie. Ainsi en est il des Estats & Monar-

chies qui souffrent changement, corruption, & finalement ruïne, par diuerses causes : lesquelles bien cognuës des Princes & Gouuerneurs d'icelles, ils y peuuent facilement obuier par prudence & raison, & donner remedes à propos aux maux qui les disposent à mutation, lors que
» la corruption naturelle en iceux (comme chacune chose
» à son mal propre & interieur, qui le mange & corrompt) se veult estendre iusques aux parties meilleures pour gaster le tout. Or sus donques, mes Compagnons) apres que nous auons veu de la nature des seditions, cherchons les causes, qui le plus souuent les excitent, & par lesquelles les Estats & Monarchies se changent, deprauent, & en fin se ruïnent.

Causes communes des diuisions.

» ARAM. La diuision entre les subiets d'vn mesme Prince, vient le plus souuent du mal contentement qu'aucuns reçoyuent d'estre iniuriez ou mesprisez, ou de crainte qu'on a de la lumiere, ou du mal, pour iceluy euiter & fu-
» yr, ou de grande oisiueté, pauureté, & necessité.

ACHITOB. Il y a (comme il me semble) deux causes meslees ensemble en la fiéure frenetique de nostre France : l'vne prouenant du faict d'Estat, l'autre de Religion. Mais oyons Aser, qui nous doibt traicter le subiet qui se presente.

ASER. Il n'y a si petit commencement en chose quelconque, que la continuation & perseuerance ne rende bien tost grand & fort, quand pour le mespriser on n'y met point d'empeschement : & tout mal naissant (com-
» me dit Ciceron) peult estre aisément estouffé : mais in-
» ueteré, deuient plus fort, & mal-aisé. Que si premier qu'il apparoisse, l'on va au deuant d'iceluy, le danger en sera beaucoup moindre, ores qu'il vienne à naistre par la necessité de corruption naturelle en toutes choses creées, qui se voit mesme és inanimees, comme la nielle aux bleds, la vermolisseure au bois, l'enrouilleure à l'airain & au fer, chacune chose estant corrompuë par son propre mal, quoy qu'elle eschappe toutes autres offenses exterieures. Comme donques le bon Medecin preuient les maladies, & s'il aduient qu'vne partie soit soudainemét touchee d'vne douleur violéte, il appaise le

Corruption est naturelle en toutes choses.

mal present:& cela faict,il applique les remedes aux causes de la maladie : aussi le sage Prince ou Gouuerneur de Republique doit preuenir tant qu'il luy est possible, les changemens ordinaires en tous Estats, qui y suruiennent ou par la force exterieure, ou par les maladies interieures : Et quand ils viennent à commencer, les appaiser à quelque prix que ce soit : & puis veoir les causes des maladies plus esloignees des effects,& y appliquer les remedes conuenables. Or c'est chose bien certaine, que pour bien obuier à tout ce qui peult nuire, ou y remedier lors qu'il est aduenu, cognoistre la cause, qui est ce dont depend vn effect,est l'entree à tout bon ayde & remede.Les " traicts preueuz (comme dit le Poëte) ne nuisent pas tant " que les non premeditez. Aux sages tous accidés sont pré- " ueus, aux fols le contraire. Et si nous sommes tant soit peu clair-voyans en la condition des choses humaines: nous ne pouuons aucunement doubter, que toute Republique venue au comble de sa perfection, qui est l'estat fleurissant ne peult estre de longue duree : soit que par la violence de ses ennemis elle reçoiue ruine,lors qu'elle se pense plus asseuree:soit que enuieillie d'vne longue suite de siecles,'elle prenne fin par ses maladies interieures : ou qu'elle vienne à tomber tout à coup de sa pesanteur par quelconque autre cause occulte. Lesquels changemens de Republique estans matiere d'vn bien gros liure, nous auons icy pour la suite de nostre propos à veoir, principalement des causes, qui le plus souuët excitent les seditions,& par lesquelles les Estats & Monarchies souffrent alteration,& finalement ruyne. Or en toutes choses quatre causes sont proposees par les Philosophes, l'Efficiëte Materielle,Formelle,& Finale.La cause efficiente des seditions est double,à l'vne prochaine, l'autre esloignee:La prochaine,sont les autheurs d'icelles,par le conseil, conduyte, & ayde desquels elles sont esmeues & acheuees. Nous entendons par l'esloignee,les choses pour lesquelles ils sont prouoquez à mouuoir seditions, dont nostre subiet est icy de principalemët traicter. La matiere des seditions sont ceux,cötre lesquelles elles sont esmeues döt les vns sont superieurs, comme les Princes & Magistrats,

Bon conseil pour tout Gouuerneur de Republique.

Nul estat stable.

Quatre causes en toutes choses.

les autres inferieurs, qui sont leurs subiets: La forme de sedition est comme l'esmeute du peuple, bruit, crieries, batteries, meurtres, guerre ciuile, prinse de villes, degast de pays, bruslemens, bannissemens. Si elle est des subiets enuers leurs Seigneurs & superieurs, s'appelle rebelliõ: si entre les subiets ou égaux, faction. La fin des seditiõs est ce, pourquoy elles sont excitees. Aristote met quatre fins des seditions, profit & honneur, & leurs contraires: dommage & deshonneur, estant les hommes communément esmeus à sedition, pour esperance de profit & honneur, ou pour crainte de dommage & infamie, tant d'eux que de leurs amis, desirans l'vn, & fuyans l'autre. Nous rapportons au profit les richesses: à l'hõneur, les Magistrats, offices & charges publiques: au dommage, pauureté: au deshonneur, iniure continuelle, mespris, & autres semblables moyens: lesquels encores qu'ils soient nombrez entre les motifs ou causes efficientes des seditions, entant qu'ils prouoquent les gens à mouuoir icelles, toutefois peuuent aussi estre fins, entant que pour les obtenir ou euiter, les hommes coniurent. Traictons donques des causes, qui incitent les peuples à murmurer, & du murmure particulier & secret les menent à publique & descouuerte sedition, dont les changemens, alterations, & finalement les ruines des Estats & Monarchies procedent. Il me semble que l'auarice des Magistrats & Gouuerneurs en est vne des premieres & principales causes: Quãd ils imposent sur leurs subiets grandes exactions, tailles, emprunts, & autres insupportables subsides: dont leur patiẽce est souuent cõuertie en fureur, & les cœurs disposez à reuolte, sont poulsez à imiter ceux, qui pour mesme cause recitee en l'Escriture abandonnerent Roboam. Mais puisque toute societé ciuile est constituee, a fin que soubs la protection & conduite de bõs Gouuerneurs les hommes puissent garder leurs biens: ceux qui president aux Estats doyuent principalement pouruoir, à ce que non seulement les biens publiques soyent distribuez & employez selon la necessité & vtilité commune, mais aussi que les particuliers soient conseruez à chacun. Biens publiques sont, comme reuenus de Seigneuries, Royaumes, & Em-

Difference entre rebelliõ & faction.

Arist. Polit. 5.

Premiere & principale cause des seditions.

3. Rois 12.

Des biens publiques.

pires: domaines, tailles, aydes, cõfiscations, aubeines, subsides, daces, impositions introduites pour la necessité publique. Enquoy on peult dire estre commise auarice, qui est connoitise iniurieuse de l'autruy, quand les deniers en prouenans, sont conuertis par ceux qui les manient, plustost à l'vsage priué, que publique: lequel crime a esté appellé par les Romains Peculat, & le iugement qu'ils en faisoient, Repetondes: Ou quand tels biens inutilement ou superfluement consommez, les Princes & Magistrats font exactiõs immoderees, & non accoustumees sur leurs subiets. L'auarice aussi se commet aux biens priuez, quãd les plus pauures & les plus foibles sont spoliez de leur propre par les puissans: laquelle vsurpation est bien malaisee à porter au peuple, se voyant tourmẽté par ceux qui le deuroient defendre, & est subiette deuant Dieu à restitution. Les histoires sont pleines des changemens, seditions, & ruines de Republiques pour ces causes d'auarice: & en auons allegué en nos discours plusieurs exemples. Mesme soubs Charles sixiesme, Roy de France, furent faictes grãdes seditions & pilleries par les Parisiens, à cause des imposts & subsides que l'on leuoit sur le peuple: & prirent occasion de s'esmouuoir, sur ce que les fermiers exigerent vne obole d'vne pauure femme, qui vendoit du cresson. L'auarice, concussions, & pilleries des Seigneurs & Nobles d'entre les Suysses, feirent mutiner le cõmun populaire, se deliurans de leur seruitude, par horribles massacres qu'ils feirẽt d'eux. Soubs Iohel & Abia, fils de Samuel, Iuges des Israëlites, le peuple opprimé par leur auarice demanda vn Roy: dont fut changé l'estat de leur Gouuernement. La seconde cause, qui faict changer & ruyner les Republiques, est ambition ou connoitise d'honneur, qui esmeut principalement les hommes à se mutiner, quand les indignes sont auãcez, & preferez aux gẽs de merite. Le seul prix de vertu est l'hõneur: qui faict que l'homme de cœur haut & genereux, estime plus l'hõneur que tous les biẽs du monde. Et partant il conuient en la distribution des charges publiques, loyers, & honneurs, auoir esgard à la qualité, merite, & suffisance des personnes, à celle fin qu'ils soient baillez à ceux qui en

1. Sam. 8.

Deuziesme cause des seditions.

sont dignes, les meschans & incapables en soient deboutez: Que la vertu & bonne diligence en ouurent seules la porte, & non pas la pecune & la faueur: Nous auōs cy deuant veu plusieurs exemples des fruicts de l'ambition, & en goustons iournellement de tres-amers. La tierce cause, qui chāge & ruine les Estats & Monarchies, est iniure. Ce qui aduient, quand ceux qui tiennent la supreme authorité, par trop d'insolence & fierté oultragent l'hōneur ou la personne de ceux qui leur sont inferieurs. Le Royaume (dit le Sage) se trāsporte d'vne gēt en autre, par les iniustices, iniures, & contumelies des superieurs. Le grād Cyrus, à cause de l'iniure que luy auoit faict son ayeul Astyages, le faisant exposer incontinent qu'il fut nay, se reuolta contre luy, le vainquit en bataille, & trāsporta la Monarchie des Medes aux Perses. Marius Coriolanus chassé, iniustement de son pays, prit les armes, conquesta bōne partie du domaine des Romains, & brusla iusques aux portes de Rome, & meit leur Estat en telle extremité, qu'il estoit prest de sa ruyne, si les femmes ne fussent venus vers luy pour l'appaiser. Childeric Roy de France fut tué auec sa femme enceinte par Bodile, qu'il auoit fait fouetter de verges: Et Iustin. 3. Empereur par Atelie General de son armee, duquel il auoit tué le fils, & prostitué la femme par contumelie. La peur & crainte est aussi quelquefois cause de mutation & peril à la Republique, quand les coulpables & cōuaincus de crime font sedition, & se rebellent contre les Magistrats, pour preuenir & euiter la punition de leurs delicts. Ainsi Catilina se sentant pressé de plusieurs meschancetez, par crainte des iugemens, conspira contre sa patrie, assisté de Lentule, Cethege, & de plusieurs sacrileges, meurtriers, adulteres, endebtez & autres mal-viuans, qui pour leurs mesfaicts craignoient la Iustice. Et ne peult on aucunement doubter, que les meschans ne troublent plustost l'Estat public, que d'exposer leur vie, ou leurs biens au hazard. Car outre l'asseurāce qu'ils ont d'eschapper par ce moyen le iugement des hommes, encores ont ils cest auantage de pescher en eau trouble qui faict qu'ils ne craignēt pas moins la paix que la peste, ayant volontiers en tout e-

Tierce cause des seditions.

Quatriesme cause des seditions.

uenement deuant les yeux la mesme resolution de Catilina, lequel dist, qu'il n'auoit peu par eau esteindre le feu pris en sa maison, & qu'il l'esteindroit en la ruinant. L'vne des causes qui meut Cesar à s'emparer de l'Estat, fut que ses ennemis le menassoient, si tost qu'il seroit hors de ses charges, de luy faire rendre compte de l'administration d'icelles. Que pleust à Dieu que nous n'eussions point achepté si cherement les mesmes causes de nos guerres ciuiles. L'excez d'authorité, & puissance de richesses & amitiez, est aussi dangereux en toute sorte de Police: & est bien à garder, que aucun ne vienne trop grand oultre mesure. Car les hommes se corrompent, & ne peuuent tous supporter la prosperité de fortune: qui en conduit les vns à vouloir changer les Republiques en Monarchies, & les autres à vsurper les Royaumes & Empires. Ceste raison feit introduire entre les Atheniens l'Ostracisme, qui estoit vn bannissement à temps, par lequel ils rabaissoient ceux qui leur sembloient trop exceder en grandeur: comme Plutarque raconte qu'ils en vserent enuers Themistocle, Aristide, & autres excellens personnages, craignans que leur authorité, credit & bien vueillance de tous, leur acquist vne puissance de Monarques par le changement de leur Gouuernemẽt populaire. Plusieurs Rois & Princes, pour auoir faict trop grands aucuns de leurs amis & seruiteurs, en ont esté depuis, ou leurs enfans, ruinez par eux. Tibere ayant faict Seian trop puissant: Commode, Perennius: Theodose 2. Eutrope: Iustinian, Belissaire: Xerxes, Artaban: furent au hazard de leur Estat. Et l'authorité immense des Maires du Palais & Cõnestables, feit changer la Couronne de France de la race de Clouis en celle de Charles Martel: & par mesme raison fut depuis ostee à ceste lignee, & transferee en vne autre. Le mespris est vne autre cause fort à craindre en tout Estat & Monarchie, luy apportant souuent changement & ruyne. Il est principalement tref-dangereux en deux choses: La premiere, quand aucuns sont mesprisez & exclus des offices & dignitez publiques lesquelles ils meritent, & les voyent du tout en la puissance & disposition de quelques particuliers, dont tant les vns que

Qui sõt ceux qui craignent la paix.

Cinquiesme cause des seditions.

Sixiesme cause des seditions.

les autres sont poulsez à sedition : les mesprisez par enuie & desir de vengeance : & ceux qui ont les grandes charges en main, par le contemnement qu'ils ont des autres, taschans du tout de les debouter, & reculer d'auantage de tous honneurs publics. L'autre poinct, auquel le mespris est trespernicieux, c'est quand les inferieurs contemnent leurs superieurs. Ordinairement on mesprise ceux, qui n'ont vertu, courage ne force, & ne peuuent profiter à eux ny aux autres, qui n'ont labeur, industrie, & soin quelconque. Où est mespris, n'y peult auoir obeyssance. C'est ce qui rend le fils desobeyssant
» au pere, la femme au mary, le disciple au precepteur, le
» seruiteur au maistre. L'opinion de prudence, iustice, cō-
» stance, science, bōté, modestie, & des autres vertus, nour-
» rit & entretient l'obeyssance des subiects enuers leurs Princes, & les vices contraires les prouoquent à se rebeller contre eux. Comme donc les Polices prosperent, gouuernees par gens prudens, iustes, constans, vaillans, & moderez : ainsi sont elles trauaillees de seditions par l'imprudence, lascheté, & intemperance des Princes: ou quand ils se familiarisent beaucoup à leurs inferieurs: ou qu'ils sont venuz de bas lieu, & esleuez incontinent: ou qu'ils semblét trop vieux & trop ieunes, ou pauures, ou mal-heureux : toutes lesquelles choses causent mespris. Et pource est mise pour vne belle reigle, qui peult entretenir l'Estat d'vne Monarchie, Que le Prince se face aimer de tous sans mespris, & hayr de personne, si faire se peult. A quoy pour paruenir il n'y a nul meilleur moyen, que la iuste distribution des loyers. Les Princes & Seigneurs de France, pour se voir mesprisez du Roy Loys vnziesme, qui n'approchoit de luy, & ne fauorisoit que gens infirmes & de basse condition luy donnerent vne bataille au lieu de Montlhery (duquel la iournee a depuis retenu le nom) au grand peril de l'estat du Roy, & de sa vie, si par grād prudéce & cautelle il n'eust appaisé la fureur & indignation desdicts Princes & Seigneurs. Trop d'augmentement ou accroissement desproportionné est aussi vne des causes, qui faict changer & ruyner la Republique. Car comme le corps est compo-

Belle reigle d'Estat.

Septiesme cause des seditions.

ſé de parties, & doit accroiſtre par proportion, à fin que la ſymmetrie demeure: auſſi toute Republique eſtant compoſee d'ordres ou Eſtats, comme partie, iceux Eſtats doyuent eſtre entretenus en concorde par deuë conuenãce de l'vn enuers l'autre: Car auançant trop vn Eſtat pardeſſus l'autre la diſſenſion en prouient. Tandis qu'à Rome les trois ordres & Eſtats, aſſauoir des Patrices, Cheualiers, & Plebeyens, furẽt traictez proportionnellemẽt, leur Police fleuriſſoit: mais depuis que l'vn entreprit cõtre l'autre par enuie, ambition & auarice, les diuiſions & partialitez commencerent. C'eſt ce qui a faict tant louër à pluſieurs l'equalité, l'appellant mere nourrice de paix & amitié entre les ſubiects: & l'inequalité au cõtraire, ſource de toutes inimitiez, factions, haines, & partialitez. Mais eſtant conuenable à toute Police bien eſtablie, la difference des droicts & prerogatiues de chacun Eſtat, l'equalité pourra demeurer, quand on pouruoira ſoigneuſement, qu'vn Eſtat n'auance l'autre oultre meſure. L'impunité des forfaicts eſt auſſi vne des cauſes: dont procedent les ſeditions & guerres ciuiles: voire eſt vn poinct de treſ-grande conſequence, & duquel on faict le moins de cas. Nous en auons cy deuant faict mention, mais il eſt neceſſaire d'en refraiſchir ſouuent la memoire: comme faict le Sage Hebrieu, repetant tant de fois l'aduertiſſement de ne cautionner autruy: non pas qu'il defende la charité enuers le pauure, mais qu'il n'aduienne à perſonne de faire euader les meſchans, ſ'il n'en veult porter la peine. C'eſt ce que Dieu feit dire au Roy Achab, ayant ſauué la vie à Benadab Roy de Surie, qu'il auoit cautionné autruy, laiſſant viure le meſchant, & que cela luy couſteroit la vie. Nous auons donques veu iuſques icy, comme l'auarice des Princes, l'ambition ou conuoitiſe d'honneur des particuliers, l'iniure & contumelie, la peur & crainte des coulpables, l'excés d'authorité & richeſſes, le meſpris, trop d'augmentement ou accroiſſement deſproportionné, & l'impunité des forfaicts, cauſent ordinairement les ſeditions és Eſtats & Monarchies. Et oultre tout cela l'extréme pauureté, & la trop grande opulence, l'oiſiueté & ne craindre point

L'equalité mere de paix.

Huictieſme cauſe des ſeditions.

1. Roy. 20.

Autres cauſes des ſeditions.

d'ennemy dehors, ainsi que nous en auons parlé ailleurs, le changement des Princes, de Loix, trop de licence des harãgueurs & prescheurs, le naturel des lieux où les hõmes naissent, qui les rend plus enclins & prompts à esmeutes & seditions, comme les historiens remarquent de Genes, Florence, & Flandre, & plusieurs autres causes se peuuent dire des guerres ciuiles, & des alterations, changemens & ruynes des Estats & Polices. Entre lesquelles nous noterõs, que la hõte est quelquefois cause de changemẽt au Gouuernement des Republiques, mais c'est sans tumulte ou seditiõ: Comme il aduint en Heree, ville d'Arcadie, gouuernee populairemẽt, où gens de nul Je estime estoignt esleus Magistrats par leurs semblables: dont estans mocquez, ils changerent l'election en sort, à fin d'estre plustost excusez. L'on a veu n'agueres au Cõseil de Frãce, vn nombre si grand de Maistres des Requestes extraordinaires, & de Secretaires des Finances, qu'il a fallu par honte les faire retirer, n'estant conuenable de traicter de haultes affaires en telle multitude. La negligence cause pareillemẽt mutation & ruyne en l'Estat Politique: & s'en trouue de deux sortes: l'vne de ceux qui appellent, eslisent, ou reçoiuent à quelque grand office gẽs indignes, & ne prenãs plaisir à leurs charges, ou qui laissent monter aux souuerains Magistrats personnes ennemies de telle forme de Republique: comme si Messieurs de Berne eslisoient quelque Auoyer contraire à leur maniere de viure, ou les Venitiẽs vn Duc, ou les Cardinaux vn Pape, qui ne fust de leur Religion: ou si le Roy de France créoit vn Connestable ou Chancellier, qui n'aimassent l'Estat Royal & Monarchique. L'autre negligẽce beaucoup plus cõmune est de la part de ceux, qui sont appellez à vne dignité, office, ou Magistrat, & se monstrent nonchalans en telle administration & exercice, comme l'on voit la plus part des Euesques & Prelats mespriser le deuoir de leurs charges, pour vacquer aux negoces seculiers, & à ceste cause estre mesprisez. D'où sont venuz grands scandales, & troubles merueilleux, plus faciles à deplorer, qu'aisez à oster, ou reformer, estans les abus trop longuement enracinez. La mutation

La honte cause changement.

La negligence cause mutatiõ & ruyne d'Estat.

de la Police se fait oultre-plus peu à peu. Ce qui aduiēt, quand par dissimulation, ou autrement, on laisse retrencher de la Loy ou de l'Estat Politic quelque chose, tant soit elle petite. Les mutatiōs n'aduiennēt gueres toutes à vne fois, si elles ne sont tres-violentes: ains se font ordinairement par le menu: ainsi qu'és saisons de l'annee l'on va petit à petit de grandes chaleurs aux fortes gelees, & des gelees & froidures de l'hyuer aux chaleurs d'esté. Vne fiéure lente afflige si peu le patient, qu'à peine se cognoist il estre febricitant: mais qui la laisse continuer, sans y remedier de bōne heure, elle se conuertit en fiéure ethique, & consequemment deuient incurable. Ainsi en est il de l'Estat & Police, dōt l'authorité s'auilist & perd peu à peu, quand on neglige d'y pourueoir de bōne heure. Quiconque voudra considerer la mutation aduenuë en France depuis trente ans, il la trouuera grande, tant au faict de la Religiō, que des mœurs, & des Loix, laquelle toutefois est venuë peu à peu, comme elle va continuāt, & nous menassant fort de changement d'Estat. Auquel propos nous ferons icy vne distinction du changement de Loix, de coustumes, de Religiō, de place, qui n'est proprement qu'vne alteration, & du changement d'Estat, qui est quād la Souueraineté vient de l'vn en la puissance de l'autre. Dissimilitude est aussi souuent cause de seditiō & changement en la Republique. Et cela aduient, quād les habitans d'vn lieu ne sont de mesme genre, ains que plusieurs estrangers y ont esté receus: lesquels se voyans les plus forts, ont souuent dechassé les naturels citoyens de leur ville, dont Aristote allegue plusieurs exemples aduenus és villes Grecques. A Syenne, à Gennes, à Surich, à Couloigne, les estrangers s'estans multipliez, & se voyans surchargez, & mal-traictez, sans auoir part aux estats, chasserent les Seigneurs, & en tuerent la plus part: Et mesmes ceux de Lindaune, apres auoir tué les Seigneurs, changerent l'Aristocratie en Estat populaire: comme aussi firent les habitans de Strasbourg, qui en haine des Nobles ne souffrent que personne puisse auoir les grands Estats & charges publiques, s'il ne verifie que son ayeul fust roturier. Ces exemples font que

Du changement d'Estat qui se faict peu à peu.

Difference entre l'alteration & changement d'Estat.

Dissimilitude, cause de changement en l'Estat.

Arist. Polit.5.

les naturels habitans sont souuent esmeuz à courir sus aux estrangers, quand ils les voyent se multiplier par trop entre eux. Comme nous pouuõs noter pour tesmoignage de la ville de Geneue, où s'estans retirez plusieurs estrangers, tant François qu'autres pour la Religion, ils n'ont iamais esté bien voulus des naturels citoyens, encores qu'ils portassent grand profit à leur ville, la rendans de pauure & peu habitee qu'elle estoit auparauant, riche & populeuse: mais ont esté dressees plusieurs conspirations contre eux pour les chasser ou tuer: mesmement celle que machina vn Perin en l'an mil cinq cens cinquante six, laquelle se commençoit à executer, quãd Caluin se presenta parmy les espees nues, pour appaiser la tumulte, comme recite Beze en sa vie. La mesme crainte feit que Pharaon, voyant les Hebrieux multiplier par trop entre les siens, ordonna par Edict, que les matrones
Exod. 1. eussent doresnauãt à tuer les enfans masles dés leur naissance. Or en ceste reception des estrangers on doibt regarder au nombre, qu'il ne soit trop grand, ny l'authorité immense. Car pour le bien du commerce, & plusieurs commoditez publiques, il est bien necessaire, que les vns soient receuz des autres. Plusieurs autres especes de dissimilitude se trouuent és Republiques, comme race entre Nobles & Plebeyens: d'Offices, entre Iuges, Financiers, gẽs d'armes, Prestres: de professiõs, entre Iurisconsultes, Medecins, Theologiens & Philosophes: d'artifices, entre boulengers, bouchers, cordonniers, teinturiers, mareschaux charpentiers: sans lesquelles dissimilitudes ne peult consister aucune Republique. Et partant ne sont à oster, mais bien le desordre naissant entre icelles, & le reduire à deuë conuenance, telle qu'ont les parties diuerses, qui se trouuent en la constitution du monde & de l'homme. Nous pouuons aussi appeller dissimilitude, la differẽce qu'il y a entre les Religions, comme les Iuifs, Chrestiens, Mahumetistes, Caphrans, Armeniens, Grecs, Latins, Iacobites, Abissins: puis entre les Chrestiens, Catholiques, Lutheriens, Zuingliens, Caluinistes. De ceste diuersité de Religion, plusieurs ont voulu dire, & sont encores en ceste opinion, q̃ la principale cause des guer-

tres ciuiles est procedee en France. Et, à dire la verité, il n'y a rien qui passionne tant les hommes, que le zele à la Religion, pour laquelle ils combattent plus volontiers, que pour leur patrie, pour leurs vies, biés, femmes, & enfans. Par ce different les plus proches parés perdent leur amour naturel: ceux de mesme pays & langage s'entreper seeutent comme ennemis mortels: diuerses nations ont horreur l'vne de l'autre. Ces choses sont trop cogneuës entre nous, pour en vouloir demander des tesmoignages. Et mesme en matiere de seditions & tumultes, il n'y a rien plus dangereux, que les subiets soiẽt diuisez en deux opinions, soit pour l'Estat, soit pour les Loix & coustumes, soit pour la Religiõ. Car s'il s'en trouue de plusieurs opinions, les vns moyennent la paix, & accordent les autres, qui ne s'accorderoient iamais entre eux. Combien qu'à dire la verité, c'est chose fort mal-aisee, d'entretenir exercices publiques de quelque Religion que ce soit, quand elle est contraire à la Religion du peuple, ou de la plus part d'iceluy: qui bien souuent ne peult estre contenu, ny par Loix, ny par Magistrats, si la force des gardes n'est bien grande. Car mesme on a veu Thomas, Empereur de Constantinople, estre cruellement tué par le peuple en pleine Eglise, par ce qu'il vouloit abolir les Images. Mais il me semble, sauf meilleur iugement, que si les hommes estoient bons & parfaicts, cheminans sainctemẽt en leur vocation, ils ne viendroiẽt iamais aux armes pour la Religion: & s'il n'y eust eu autre cause meslee en nos guerres ciuiles, nous n'experimenterions les mal-heurs qui nous accablent iournellement. L'authorité d'vn sainct & libre Concile pourroit par la grace de Dieu terminer tous ces differends: vn chacun taschant ce-pendant par bonne vie, & correction de mœurs, de seruir de lampe à ceux qui se desvoyent, toutes partialitez delaissees, & iniures oubliees, & nostre premiere vnion, concorde, & amitié reprise. Voire ie ne puis doubter, que le Prince ambrassant d'vn vray zele l'opiniõ de sa Religiõ, & mesprisant l'autre, ne l'aneantisse sans force, ny contrainte, si Dieu ne la maintient: car l'esprit des hommes resolus, plus se roidist, tant plus on luy resiste, & se las-

De l'opinion que l'on a que la diuersité de Religion soit cause de la guerre.

che, si on ne luy fait teste. Or pour la fin & conclusion de nostre discours, laissans à part les causes des seditions & guerres ciuiles, qui apportent alteration & souuét ruyne aux Estats & Monarchies, & lesquelles nous auons deduites, nous comprendrons icy, & reduirons à certain nombre les causes des changemens de toutes Republiques: c'est à sçauoir, quand la posterité des Princes ayant failly, les plus grands sont entrez en guerre pour l'Estat: ou bien à la pauureté trop grande de la plus part des subiects, & richesses excessiues de peu de gens: ou à la diuision inegale des Estats & honneurs: ou à l'ambition extréme de commander: ou à la vengeance des iniures: ou à la cruauté & oppression des Tyrans: ou à la crainte qu'on a d'estre chastié l'ayant merité: ou au changement de Loix, ou de Religion: ou bien pour iouyr à plein souhait des plaisirs qu'on demande: ou pour chasser ceux qui souillent le lieu d'honneur par voluptez excessiues & bestiales. Toutes ces choses font changer, deprauer, & finalemént ruyner les florissans Estats & grandes Monarchies: & à icelles doyuent soigneusement pourueoir tous Princes, Gouuerneurs, & Administrateurs Politiques.

Les causes des changemés de toutes Republiques.

Fin de la seiziesme Iournee.



DIXSEPTIESME IOVRNEE.

De la conseruation des Estats & Monarchies, & des remedes qui les gardent de sedition. *Chap. 65.*



SER. Sapience est donnee de « Dieu à tous (dit Lactãce) à fin « que chacun selon sa faculté & « portee puisse cercher les cho- « ses non ouyes, & examiner les « ouyes. Et ne faut estimer, que ceux qui nous ont precedé d'ās & de plusieurs siecles, l'ayent peu occuper tellement, qu'elle soit rẽdue de moindre vertu en nous. Elle est inoccupable, comme la lumiere & la clarté du Soleil: pource que, comme le Soleil est la lumiere des yeux, ainsi est Sapience la lumiere du cœur humain. Pourtant (dit le Sage) si vous prenez plaisir à porter sceptres, & à seoir en thrones Royaux, aimez la Sapience, à « *Sap. 6.* fin que vous regniez eternellement. Aimez la lumiere de « Sapience vous qui commandez aux peuples. Certaine- « ment elle est prouision necessaire à ceux qui veulent re- « gner, pour exercer dignemẽt, & maintenir seurement leur estat: & non moins requise en toute vocation des hommes: Car elle illumine & affine le discours de la raison par la cognoissance des choses, & reigle & cõduit la vo- « lonté au vray & seul bien. Puis donc que Sapience, qui « est autant à dire au regard de nous, que cercher verité, est offerte & necessaire à tous, vn chacun doibt estre stimulé à l'embrasser de zele & affection ardente, pour les effects de parfaicte charité, en seruant apres Dieu, à l'vtilité commune des hommes. Ce qui ayant prouoqué nostre tendre & peu experte ieunesse, à proposer nos precedens discours moraux & Politiques, & de traicter

hier des causes qui apportent changement & ruyne aux Estats & Monarchies, ores que si haulte matiere surpasse la capacité de nos entendemens. Poursuyuons neantmoins d'vn mesme zele (mes Compagnons) nostre hazar deuse entreprise, & selon que nous auõs profité en l'estude d'icelle sapience, entrons en la cõsideration des moyẽs & remedes opposites aux causes de la corruption des Polices, & qui pourront seruir à la conseruation d'icelles: cõbien qu'ils se puissent entendre des mesmes causes, qui les font corrompre: attendu que de causes contraires viẽnent effects contraires, & que la corruption est contraire à la conseruation. Mais l'intelligence de ceste matiere n'en sera que plus claire & profitable à ceux qui s'en voudront ayder.

De causes contraires, effects contraires.

» AMANA. Si chacun estat se contente de sa fortune &
» biens, s'abstient du bien d'autruy, & de faire iniure à au-
» cun, pense plus à bien faire son estat, qu'à reprendre les
» autres, & se soubmet volontairement à l'obeyssance de
» son Magistrat, & de ses Loix & ordonnances, il me sem-
» ble que ce sera le moyen pour faire florir, & durer lõgue-
» ment heureuse toute Monarchie.

» ARAM. L'egalité (disoit Solon) n'engendre iamais de
» sedition au Gouuernement de la Chose publique, ains est
» la mere nourrice de paix & concorde, laquelle nourrit a-
» mour, & par amour l'vnité est conseruee des citoyens.

Prou. 27. Mais comme le sepulchre & la perdition (dit le Sage) ne sont iamais rassasiez, aussi ne sont iamais saoulez les yeux des hommes. Or à toy (Achitob) est le discours de la matiere icy proposee.

ACHITOB. Ce grand amateur de science & vertu Ptolomee Roy d'Egypte, festoyant vn iour sept Ambassadeurs des plus florissantes Republiques de son temps, les meit en propos sur le gouuernement d'icelles, pour entendre laquelle estoit mieux policee, & pourueuë de bonnes Loix & louables coustumes. La dispute fut longue, & fort debattue entre eux de plusieurs raisons. Mais Ptolomee desirant s'instruire de tous les plus beaux secrets necessaires à la conseruation d'vn Estat, les pria, qu'vn chacun d'eux prononçast trois coustumes, ou trois

Loix, les plus parfaictes de leur Republique. L'Ambassadeur des Romains commença, & dit: Nous tenons les Téples en grand respect & reuerence, obeyssons grandement à nos Gouuerneurs, & punissons grandement les meschans & mal-viuans. Celuy des Carthaginois dit: En la Republique de Carthage, les nobles ne cessent de cõbattre, les Plebeïens & mechaniques de trauailler, & les Philosophes d'enseigner. Celuy des Siciliens dict: En nostre Republique, la Iustice est entierement gardee, on y negotie en verité, & tous se tiennent egaux. Celuy des Rhodiens dict: A Rhodes les vieux sont honnestes, les ieunes honteux, & les femmes solitaires & de peu de paroles. Celuy des Atheniens dit: En nostre Republique on ne cõsent que les riches soient partiaux, les pauures ocieux, & ceux qui gouuernent, ignorans. Celuy des Lacedemoniens dit: En Sparte ne regne l'enuie, car tous sont egaux: ny l'auarice, pour ce que tous les biens sont communs: ny la paresse, pource que tous trauaillent. En nostre Republique (dict l'Ambassadeur des Sicyoniens) on ne pcimet qu'on face voyage, à fin que le retour n'apporte choses nouuelles: on ne permet qu'il y ait des Medecins, qui puissent tuer les sains: ny des Orateurs, qui prennent la defense des causes & procez. Si toutes ces bonnes coustumes estoient ensemble gardees en vn Estat, ie ne doubte point, qu'il ne se peust longuement conseruer en sa grandeur, & que toutes causes de sedition ne seroient bien retranchees. Mais pour plus clairement particulariser, & traicter de la conseruation des Monarchies & Republiques, & des remedes qui les gardent de sedition: Ie diray premierement, que le tres-docte Poëte Horace, cognoissant que le mescontentemét des humains est la source & origine de tous vices, commença auec notable raison ses Satyres, ou vtiles Sermons, par ce subiect des hommes non iamais cõtents. Et, ie vous prie, quel vice y a-il, qui ne prenne son fondement sur la conuoitise insatiable, qui se voit en tous ceux qui ne se peuuent contenter de leur condition presente, ny constituer la fin en ce qu'ils ont, ains la mettent tousiours en ce qu'ils pretendent d'a-

Belles coustumes de sept florissantes Republiques.

La conuoitise est cause de tous maux.

„ uoir? La cõuoitiſe commet les larcins, perpetre les meurtres, exerce les rapines, dreſſe les batailles, faict les ſchiſmes, retarde la reformatiõ & le Concile, diſſimule les abus, nourrit l'ignorance, demãde iniquement, reçoit deſhonneſtement, diſſoult les pacts, rompt la foy, peruertit les iugemens, & finalement elle confond tous droicts tãt diuins que humains. Partant eſt fort bien nommee la cõuoitiſe, feu inextinguible, cupidité inſatiable, & goulfre qui ne ſe peult cõbler. Le contentemẽt donques des Magiſtrats, tant ſouuerains que commis ſoubs eux, & la mediocrité d'iceux, par laquelle ils n'aſpirent point à enuahir & occuper l'autruy, ny à accumuler threſors & richeſſes, ains dreſſent leur but à la ſeule vtilité publique, & à prudemment gouuerner, & policer conuenablement ce qu'ils ont ſoubs leur authorité, eſt vn liẽ puiſſãt à maintenir floriſſante toute Republique, & vn inſuperable rẽpart contre toute ſedition. Pluſieurs Princes deſireux d'eſtendre iniuſtement leurs limites, & de conquerir Eſtats nouueaux, ont ſouuent perdu, ou diminué leur domination auec onereuſes calamitez de leurs peuples. Et quãd ils ont commis ſoubs eux Gouuerneurs & Magiſtrats auares, & eſclaues de leurs bourſes, la ruyne, ou bien grande perturbation de leurs Eſtats ſ'en eſt enſuyuie. Et pour ce diſoit Ietro à Moyſe: Pourquoy d'entre tout le peuple d'hommes vertueux, craignans Dieu, d'hommes veritables, hayſſans auarice, & les cõſtitue ſur eux Princes ſur milliers, leſquels iugeront le peuple en tout temps. Tibere Neron cognoiſſant le naturel des ſiens tendre fort à leur profit, auoit ceſte couſtume de n'enuoyer point de ſucceſſeurs, cõme au parauant on ſouloit faire, aux Gouuerneurs & Lieutenans de ſes prouinces, ſinon qu'ils fuſſent morts: Pource (diſoit il) que ceux qui ſe voyent pres de la fin de leur charge, ſ'auancent de piller au double: puis vn nouueau venu en faict autant: où quand ils ſe ſont gorgez & raſſaſiez vne fois, pour le moins ils ont occaſion de ceſſer leurs rapines, & ſoulager le peuple, voyans meſmes qu'il demeure touſiours en leur puiſſance. La façon, dont vſoit Aurelie Seuere, eſt beaucoup plus louable. Car quand il enuoyoit des Gouuerneurs

Premier moyẽ pour conſeruer vn Eſtat.

Exod. 18.

Pourquoy Tibere ne changeoit ſes Lieutenans.

aux prouinces, il faisoit publier leurs noms par plusieurs iours au parauãt, à fin que si quelcũ sçauoit chose d'eux, digne de reprehension, il l'en vint aduertir: & ceux qui rapportoient vray, estoient par luy honorez, & les calomniateurs aigrement punis. Il donnoit aussi à tous les Magistrats or & argent, seruiteurs, & tout ce qui leur estoit necessaire, iusques à des cõcubines, à fin qu'en leurs charges ils ne fussent contraincts par necessité de commettre quelque iniustice, ou extorsion sur le peuple. La modestie des Magistrats en commandant sert aussi d'vn bon remede pour retenir les subiets en leur deuoir. Mesmement si pour les y induire ils adioustent à leurs cõmandemens douce persuasion fondee en viues raisons & sainctes remonstrances, & par laquelle ils semblẽt vouloir plustost instruire leurs peuples, que de les contraindre par la force à obeyssance. Tu disposeras tresbien ton Royaume (disoit l'vn des Interpretes à Ptolomee) si imitant la douceur de Dieu en toutes choses, tu vses de patience & longanimité. C'est aussi vn poinct qui sert de beaucoup contre l'alteration & changement des Republiques, quand grands & petits se contentent de l'estat où ils sont appellez, sans que l'ambition les trãsporte à desirer plus haults degrez d'honneurs que leur condition ne merite. Mais encores ne doyuent-ils pas regarder tellement à leur valeur, qu'ils tiennent les grands Estats & honneurs, pour salaire deu & necessaire à leur vertu: & qu'iceluy denié ils ayent iuste occasion d'esmouuoir quelque chose en la Republique: Ains qu'ils considerẽt plustost, que le Prince tient de Dieu sa Souueraineté, & de la Loy ancienne de l'Estat, & que tous ses subiets en son endroit sont cõme gettons, que maintenãt il faict valloir vn, puis mille, maintenant cent mille, & apres rien. Si nous auons moins de faueur & de grace, nous aurons aussi moins d'enuie, qui s'attache tousiours aux plus grands. L'obseruation exacte & seuere de la Iustice n'est moins necessaire en la conseruation des Estats & Monarchies, comme nous en auons ailleurs assez discouru: & ne doibt seulement estre exercee contre le simple peuple, ains aussi contre les Magistrats, quand ils abusent de leur estat & dignité.

Notable coustume d'Aurelie à cõmettre Gouuerneurs.

Deuxiesme moyen de conseruer vn Estat.

Troisiesme moyen de conseruer l'Estat.

Quatriesme moyen de conseruer l'Estat.

Car quand leurs crimes demeurent impunis,& sont dissimulez à l'oppression des petits, ils sont facilemẽt induits à murmure & sedition. Aristote ne trouue bon, qu'en Lacedemone la puissance des Senateurs fust perpetuelle & à vie,& qu'ils fussent exempts de correction, sans rendre raison de leurs actions: disant aussi, que de faire les Magistrats perpetuels,c'est embrazer le feu de sedition en la Republique: ce qui est contre l'opinion de Platon & plusieurs Politiques, n'ayans faulte d'argumens & raisons notables, tant ceux qui veulent les Magistrats annuels, que les autres qui les font perpetuels. Mais comme les Estats contraires se doyuent gouuerner par moyens contraires: il est necessaire qu'il y ait en la Monarchie des offices perpetuels,& aucuns muables. Et si mestier est, on pourroit vser de Syndicats par forme de commissiõ, comme il s'est faict au tẽps de Loys IX. & de Philippe le Bel. A ce propos Budé se plainct,que le Syndicat n'ait lieu sur les Magistrats de France,signamment sur les Parlemens, & qu'ils soient perpetuels. Il faict vn beau discours sur iceux,& à quels personnages ils doyuent estre baillez. La prompte punition des meschans & criminels, & non dilayee,est aussi vn bon remede à conseruer les Polices. Car iceux voyans, que iournellement pour leurs forfaicts & malefices ils sont pris,interroguez,geinez, condamnez, & executez selon leurs demerites,si auant l'executiõ par la negligence des Magistrats ils ont du loisir & respit,ils cherchent tous moyens d'esmouuoir sedition & trouble en la Republique,pensans sauuer leur vie, & fuyr le supplice,auquel leur conscience les iuge redeuables. L'egale proportion & mesure de toutes & chacune des parties du corps Politic selon les degrez des vocations & des personnes,est necessaire en la cõseruation des Estats & Monarchies: à fin qu'il y ait egalité non des choses, ains des proportions,& que les degrez soient retenus. Comme iaçoit que le Theologien, Iurisconsulte, Capitaine, Senateur, Financier,soient differents: toutefois ils doyuent auoir necessaire conuenance, & estre rendus egaux, non en leur vocation,mais par similitude de proportions: de sorte que chacun face son office, & n'empesche les au-

Arist. Polit. 2.

Cinquiesme moyen de conseruer l'Estat

Sixiesme moyen de cõseruer l'Estat.

tres. Pource Platon disoit, l'Estat publique estre bon, s'il est institué selon la proportion Geometrique, & tout le bien qui s'y faict, en dependre. Si le Roy baille l'estat de Chancellier à vn homme sage, docte, aimant la Iustice & la tranquillité publique: l'estat de Connestable ou des Mareschaux de France, à bons Capitaines & experimentez aux affaires d'Estat: le gouuernement de l'Eglise, au Theologien de bonne vie & mœurs, & bié entendu en la Police Ecclesiastique: l'estat de Iudicature, au Iurisconsulte homme de bien: le thresor de l'Espargne, au Financier de droicte conscience: puis chacun tienne son lieu, & face sa charge, sans entreprendre sur l'autre, & l'empescher, à fin que la conuenance publique ne soit troublee: cest ordre fera equalité entre dissemblables. Car nous trouuons deux sortes d'equalité, assauoir de quantité, & de proportion. Equalité de quantité, est requise en Iustice commutatiue, à fin que chacun prenne tant comme il doibt: Equalité de proportion, est requise in Iustice distributiue, & en merite au respect du guerdó. Ceste equalité (dit Platon) baille aux plus excellents en vertu les plus grands honneurs, & aux inferieurs en vertu & discipline, les moindres, distribuant aux vns & aux autres ce qui leur appartiét par raison. Oultre les moyens par nous ja alleguez pour la cóseruatió des Estats & Monarchies, Aristote enseigne ceux-cy: Que rien ne se face contre les Loix & coustumes, qui sont, comme nous en auós cy deuant discouru, les chaines & liaysons de tous Empires, Puissances, & Republiques: Que l'on pouruoye au mal commençant, pour petit qu'il soit: Car aussi bien souuent de la moindre occasion comme d'vne estincelle, s'embraze vn grand feu de troubles en la Republique. Et tout ainsi que les gráds orages & tempestes sont causees d'exhalations, & vapeurs insensibles: aussi les seditions & guerres ciuiles commencent le plus souuent par choses fort legeres, & qu'on ne penseroit iamais qui eussent telle yssuë. Qu'on ne croye aux ruses & finesses cótrouuees, pour deceuoir les Republiques. Ce sont des moyens, dót se seruent volótiers les ennemis d'icelles, tant estrágers, que domestiques, desguisans la verité des affaires: com-

Deux sortes d'equalité.

Polit. 5.

Septiesme moyé de conseruer l'Estat

Huictiesme moyen.

Neufiesme moyen.

me nous l'auõs bien experimété en Frãce, quãd au Conseil de nos Princes on donnoit à entendre tout le cõtraire de ce qui estoit: tellemẽt que la maĩ cruelle des Estrãgers estoit plustost sentie, que l'on n'auoit creu qu'ils feussẽt seulement montez à cheual en leur pays. Aussi entre tels nourrissiers de nos malheurs court ce prouerbe: Que le mẽsõge est tousiours bõ pour peu de tẽps qu'il soit creu.

Dixiesme moyen. Que les constituez és Magistrats se conduisent modestement, tãt enuers ceux qui n'ont aueũ maniemẽt d'affaires, *Onziesme moyen.* qu'enuers ceux qui en ont: ẽn ne faisãt point d'iniure aux vns, & viuãt populairemẽt auec les autres. *Douziesme moyen.* Que ceux qui ont soin du salut de l'Estat, veillent tousiours, & soiẽt sur leur garde, en proposant souuẽt craintes, pour rendre les *Treiziesme moyen.* citoyẽs plus entẽtifs à ce qu'ils doyuẽt. Que n'aduiennẽt contentions & debats entre les grãds: & soient preuenus les autres, qui ne sont encores de la meslee, auãt qu'ils y entrent. C'est sur tout auiourd'huy, où nos Rois & Princes doyuẽt auoir diligẽmẽt l'œil. Car en leur suyte on ne voit que ligues & partialitez: dont finalement il ne sçauroit reüscir que trouble & dommage à leur Estat. Partant ils leur doyuent oster toutes occasions de haines & querelles, & esloigner de leur Court ceux qui les aiment: Pource que aussi bien tout querelleux dure peu à leur seruice, & par luy autres bons seruiteurs perdent les Princes. Que s'ils ne veulẽt ou craignent les esloigner, qu'au moins ils recognoissent toutes les inimitiez, factions, & mescontentemens qui sont entre eux, & cherchent les moyens de les composer, non en apparence seulement, mais par quelque bon effect, contentãt ceux, si iustement il se peult, qui se disent mal-contens: donnant asseurance à ceux qui se disent auoir cause de desfiance, & recõciliãt ceux qui se tiennent pour ennemis. Mais sur tout, que le Prince se garde bien de se faire partisan entre les dissensions de ses subiets: si l'occasion n'est fondee sur l'Estat. *Quatorziesme moyen.* Car au lieu de tenir & se conseruer la place de Iuge souuerain, il ne sera rien plus que Chef de partie, & mettra son Estat & sa vie au hazard. La punition des rebelles est aussi vn des moyens de conseruer les Estats & Republiques, & de preuenir les seditions qui les alterent & chã-

gent. Mais il se fault garder (suyuant le conseil d'Hippocrate(d'appliquer medecine aux maladies incurables. Et quand tout le peuple, ou la plus part sont coulpables, les punir tous, est autant que ruïner le corps de la Republique. C'est aussi vn bon moyen, & le plus ordinaire pour empescher les seditions, d'oster les armes au peuple, & de tenir les forteresses munies & pourueuës de ce qui y est necessaire. Car le mespris de l'vn, donne occasion aux esprits turbulents & amateurs de nouueautez, d'executer leurs mauuaises volontez, & de troubler l'Estat: & la licence des armes les rend à mesme effect plus fiers & insolents. Nous pouuons d'auantage comprendre ce qui est requis & necessaire à la conseruation de toute bonne Republique, soubs cinq choses: assauoir, qu'elle soit fidelement aimee, virilement defendue, decoree par Noblesse, ordonnee à vtilité, & gouuernee par prudẽce. L'amour du lieu de son origine est naturel en tout ce qui a vie. Les bestes sauuages (dit Cassiodore) aiment les bois & forests: les oiseaux aiment l'air: les poissons la mer & les fleuues: les humains aiment le lieu originaire de leur naissance: bref, hommes & bestes aiment les lieux où ils pretendẽt longuement viure & resider. Qui aime plus (dit Aristote) son profit particulier que celuy du public, il perd le nom de bon citoyen, & prend le nom de meschant: & partant grands & petits doyuent dedier tout ce qui est de bon en eux, au bien de leur patrie, aimans leurs concitoyens, & exerçãs fidelemẽt leurs charges & vocatiõs. Puis leur deuoir est de virilement defendre la Republique contre les inuasions estrangeres. Qui defend sa cité, defend soymesme & les siẽs. Qui refuse de mourir (comme dit Ciceron) pour defendre sa patrie, il meurt ensemble auec elle. Car icelle ruïnee, les habitans sont consequemment ruïnez. Parquoy il n'y a danger que l'on doyue craindre pour defendre sa cité: & vault mieux perir pour plusieurs, que perir auec plusieurs. Ceux qui meurent (dit Iustinian Empereur) pour la defense de leur Republique, sont tousiours viuans par gloire. Et pourtant vn chacun se doibt armer de la vertu de virilité, qui selon les Philosophes moraux est vne espece de fortitude heroïque, pour au besoin

Quinziesme moyen.

Cinq choses necessaires à cõserner toute Republique.

On doit aimer & defendre sa patrie.

& en guerre iuste seruir au salut de sa patrie La decoration de toute Republique consiste en la Noblesse. Car communément les Nobles sont plus riches, de plus honnestes mœurs, & de plus grãde ciuilité, que les Plebeyés, mechaniques, & gẽs de bas estat : & ce d'autant, que dés leur enfance ils sont instituez en toute ciuilité, & entre gens d'honneur. Aussi que auoir le cœur genereux pour resister inuincible, grãd pour faire liberalitez douceur & hõnesteté en propos, hardiesse pour mettre en effect, humanité pour pardonner, ce sont graces & vertus d'honnesteté, qui ne se trouuent si souuent entre gens de vile condition, qu'entre ceux qui sont extraicts de bonnes & anciennes races. C'est pourquoy en Rome estoit vne loy appellee Prosapie, c'est à dire la loy de la race, par laquelle estoit ordonné, que ceux qui estoient yssus de la race des Fuluies, Torquates, & Fabrices, eussent à obtenir le Consulat, le cas aduenant que au Senat y eust differend sur l'election des Consuls. Sẽblablement ceux qui descendoient de Lycurgue en Lacedemone, de Caton en Vtique, de Thucydide en Galatie, non seulement en leurs Prouinces estoiẽt priuilegiez, mais aussi fort honorez de toutes nations. C'est aux Nobles qu'appartient principalement la defense & garde du pays, ayans l'vsage & addresse des armes, plus propre, que nõ pas le commun peuple, lequel Dieu & la nature leur ont submis pour luy estre defenseurs & protecteurs. Ainsi donques la Republique prend de la Noblesse son lustre & ornement, & par icelle est rendue honoree des voisins amis, & crainte des ennemis. Apres elle doit estre ordõnee à vtilité. Là où il n'y a ordre, est toute confusion. Comme le bon Pere de famille donne ordre à sa maison, le naucher à sa nauire: ainsi le Magistrat doit donner ordre à sa Cité & Republique. Car toute communité est confusion, si par ordre elle n'est reduite à vnité. Ordre est la deuë disposition de toutes choses. L'ordre des cieux du temps & des saisons, entre plusieurs autres choses nous donne à cognoistre la sapience du Createur, qui toutes choses diuines, celestes, & terrestres a disposé par admirable ordonnance. Il n'y a rien aussi, qui se rende plus admirable, ny qui recomman-

La Noblesse est la decoration de la Republique.

De la loy Prosapie.

Que c'est de Ordre, & sa fin.

de tant les Magistrats des Republiques, que le bon ordre qui se voit estably en icelles. Or la fin de tout bon ordre tend à vtilité, comme la fin de confusion, à dommage & destruction. Que si l'vtilité est à considerer en chose quelconque, c'est principalement en vn corps politique. Tant plus (dit Aristote) vn bien est commun & vniuersel, d'autant est-il plus à estimer qu'vn autre. Et pourtant s'il est bon & louable d'ordonner vne maison & vn nauire à son vtilité tant plus doit estre meilleur (voire tres-bon) d'ordonner vne Republique à son vtilité. Finalement elle doibt estre gouuernee par prudence. Gouuernement presuppose ordre, d'autant que sans ordre l'on ne peult deuëment gouuerner. Gouuernement est droicte disposition des choses, desquelles l'on préd charge pour les conduire iusques à fin conuenable. Gouuerneur peult estre appellé tout Monarque, Empereur, Roy, Prince, Seigneur, Magistrat, Prelat, Iuge, & semblables: ausquels sagesse, patiéce, & diligence sont necessaires pour s'acquiter de leurs charges: Et n'y a ignorance ny excuse d'erreur receuable en celuy qui a accepté vne charge publique, & beaucoup moins s'il l'a demandee, & pratiquee: voire la moindre faulte peult estre sur luy recherchee, mesmement quand il est question de l'Estat, ou de notable interest au public. Pourtant nous auons dit la Republique deuoir estre gouuernee par prudence. Or Prudence presuppose sagesse (dit Aristote) & est la droicte raison des choses à faire. Sans icelle (dit Xenophon) nous ne pouuons auoir aucun vsage de vertu. Car en l'administration, tant des choses priuees que publiques, nous ne pouuons paruenir au but de bonne fin, sans la direction de Prudence, qui nous apprend de pourueoir aux choses futures, d'ordonner les presentes, & rememorer les passees. Nous auons cy deuant discouru plus amplement, tant d'icelle vertu, que des autres requises en tout Magistrat, pour fidellement s'acquiter de sa charge. A quoy nous adiousterons seulement, que tout Gouuerneur de peuple se doibt mettre deuant les yeux, que Seigneurie, Empire, Royaume, Maiesté, domination & puissance sont paroles plustost d'Ethniques que de Chrestiens: & que l'Em-

Que c'est de gouuernement.

pire du Chreſtien n'eſt autre choſe qu'vne iuſte admini-ſtration, qu'vne garde, & vn moyen de bien faire. Que c'eſt donques à luy, quand il voit l'innumerable multitu de de ſes ſubiets, de penſer que tant de milliers d'hommes dependent de ſa ſolicitude, non pour en faire ce qui luy plaiſt, mais pour peiner & trauailler à les rendre meilleurs qu'il ne les a receu. Et en toutes choſes, eſquel les giſt le ſalut de la Republique, ſoit pour preuenir les cauſes de changement en icelle, que pour remedier aux ſeditions qui la trauaillent, il ſe fault touſiours reſouldre d'y paruenir par quelques voyes & difficultez que ce ſoit, quittant pluſtoſt de la rigueur du droict (ainſi que diſoit Lucius Papinius) le repos & ſalut du peuple eſtant la ſouueraine & plus equitable de toutes les Loix humaines: Et donnant au ſang & au nom, qui nous eſt commun auec tous les membres du corps politic, au peril de la Republique, & à la neceſſité, tout ce que nous ne pouuons retenir, ſans violer ce ſang, ce nom, & l'Eſtat de la Republique. Auſſi que ce n'eſt plus droict, s'il empeſche le biẽ public, & nuiſe à l'Eſtat. ainſi que diſoit Appius Claudius de l'authorité des Tribuns du peuple Romain. Et la vraye & naturelle prudence, eſt de ceder quelquefois au temps, & touſiours à la neceſſité. Le bon Pilote ne s'obſtine iamais contre la tempeſte: il baiſſe les voiles, & ſe tient coy: puis releuant ſes ancres, vogue ſeurement ſur les ondes n'agueres enflees & eſleuees pour le ſubmerger. Si on combat contre l'orage & contre le Ciel, ſera-ce pas ſe precipiter aueuglément, & chercher eſperduëment ſa ruyne? Toutes les choſes par nous iuſques icy mentionnees, eſtant diligemment obſeruees, il n'y a point de doubte (Dieu aydant au tout) qu'il n'en reüſciſſe la conſeruation des Eſtats & Monarchies, & de bons remedes pour les garder de trouble & ſedition.

Que c'eſt de l'Empire du Chreſtien.

Combien on doibt deferer au ſalut de la Republique.

De l'Harmonie & conuenance, qui doit eſtre en la diſſimilitude des Citoyens, par le deuoir & office d'vn chacun eſtat. Cap. 66.


CHITOB. Nous auons cy deuant veu (Compagnõs) que la Cité, ou compagnie ciuile, n'est autre chose que multitude d'hommes dissemblables en estats ou conditions, communiquans en-vn lieu les vns aux autres leurs arts, mestiers, œuures, & exercices, a fin de mieux viure, & qui obeyssent à mesmes Loix & Magistrats : aussi que de telle dissimilitude se tire vne conuenance harmonique par deuë proportion de l'vn enuers l'autre en leurs diuers ordres & estats, ne plus ne moins que l'harmonie en Musique consiste de voix ou sons inegaux egalement accordez. Ie suis donques d'aduis, que pour inciter particulierement vn chacũ à chercher & mettre à effect ceste deuë conuenance, nous considerions à part toutes les parties principales d'vn corps politic bien ordonné, & que nous traictions du deuoir & office particulier de chacune d'icelles. A vous dõques ie laisse le discours de ceste matiere.

ASER. Comme il n'y a qu'vn Seigneur, vne Foy, vn *Eph. 4.*
Baptesme, vn Dieu, & pere de tous, qui est sur tous, & par- "
my tous, & en tous: aussi tous ceux qui croyẽt en luy, doy "
uẽt estre vn & n'auoir qu'vn cœur & vne ame, chacũ rap "
portant ses dõs & graces à l'exercice de parfaicte charité. "

AMANA. O combien c'est chose heureuse, que de voir "
vn troupeau conduit soubs vn Dieu & vn Roy, en vne "
Religion & Police: Estant plusieurs membres, ils ne font "
toutefois qu'vn corps, duquel vn chacun prend mesme "
solicitude. Mais escoutõs Aram discourir amplement sur ce qui nous est icy proposé.

ARAM. Ainsi que nous voyons au corps de l'Vniuers y auoir (comme disent les Philosophes) matiere, forme, priuation, simplicité, mixtion, substance, quantité, qualité, action, passion: & tout ce monde estre composé d'elemens dissemblables, terre, eau, air, & feu: se maintenir ce-pendant par la participation d'essence & proportion qu'ils ont ensemble : aussi nous voyons au corps humain, teste, mains, pieds, yeux, nez, oreilles: en l'Oeconomique, mary, femme, enfans, seigneurs, seruiteurs: au Politique, Magistrats, Nobles, plebeyés, artisans: & tous

corps meslez de chault, froid, sec, & humide, se conseruer par la mesme raison de cõuenãce & proportion qu'ils ont ensemble: Ainsi il en aduient de toute Republique bien ordonnee, laquelle constituee de plusieurs & diuers citoyens, se conserue par l'vnité d'iceux, reduits à vn cõsentement & vn vouloir, s'entrecommuniquãs leurs œuures, arts, & exercices, pour le bien & vtilité commune. Car vn chacun est plus propre en son art, & tous ne pouuons pas tout. Que s'il est bien difficile d'estre excellent en vne vacation, il est impossible en toutes, ny dignemẽt les exercer. Or nous disons, que pour instituer vne heureuse Cité, & sociale ciuilité, six choses sont necessaires: à sçauoir est, Sacrifices, iugemens, armes, richesses, arts, & aliments: ausquelles six choses & œuures sont respondans six manieres de gens, Pasteurs, Magistrats, Nobles, bourgeois, artisans & laboureurs. Pour commencer donques à traicter particulierement le plus succinctemẽt que nous pourrons du deuoir & office d'iceux: nous deuons premierement noter, qu'il n'y eut iamais au monde gent si rude, barbare, ou tãt esloignee de ciuilité, qu'elle n'ait recogneu & adoré quelque diuinité, & vsé de Sacrifices: Consequemment, qu'elle n'ait eu Prestres pour l'exercice d'iceux, & propres ceremonies. Aristote en ses Politiques dit expressément, estre chose necessaire, qu'en toute Cité il y ait des Prestres, qui ayent la cure des Dieux & des Sacrifices. Or tout œuure (comme dit sainct Augustin) que nous faisons pour estre conioincts à Dieu par saincte societé, est Sacrifice. Nous auons trois sortes de Sacrifices. Le premier est le Sacrifice de l'ame, lequel nous faisons à Dieu par contrition, deuotion, contemplation, & oraison. Le second est du corps, lequel nous faisons à Dieu ieusnãt, faisant abstinence, ou souffrant martyre, pour soustenir sa Loy, Iustice & verité. Le tiers Sacrifice est des biens exterieurs, quand nous les luy offrons és œuures de charité, selon sa saincte ordonnance. Que si entre les Barbares les Sacrifices & Prestres ont tousiours eu lieu: par plus forte raison, ceux qui ont adoré & cogneu parfaictement Dieu, ont esté soigneux d'entretenir ce diuin mystere. Et comme ils ont vescu soubs

Six choses necessaires en toute Republique.

Ari. Pol. 7.

Des Sacrifices.

ſoubs trois Loix, Loy de Nature, Loy d'Eſcriture, & Loy de Grace: ſemblablement en chacune d'icelles, il y a eu Sacrifices & Preſtres: Melchiſedech, en la Loy de nature: Aaron, en la Loy d'Eſcriture: & en la Loy de grace, ſoubs laquelle nous viuons à preſent, Ieſus-Chriſt a eſté le grand & eternel Preſtre & Sacrificateur, s'eſtant offert luy meſme en ſacrifice pour noſtre redemption: & nous ayant laiſſé ſes diſciples & Apoſtres, & les ſucceſſeurs d'iceux, pour nous eſtre Preſtres & Paſteurs en la conduite de nos ames, ſoubs ſon Teſtament & nouuelle alliance, reigle infallible de ſa ſaincte & iuſte volonté. *Des Preſtres & Paſteurs.* Que ceux donques qui ſe vantent eſtre appellez de Dieu à ſi excellente charge, regardét à fidellement s'en acquiter, enſeignans verité, & menans vne vie conforme à leur doctrine: Autrement aſſis en la chaire de peſtilence (comme dit Dauid) qu'ils attendent vn horrible iugement de Dieu ſur leurs ames, quand il leur dira & reprochera, qu'en ce mõde ils ſe ſont aſſis en leurs ſieges pontificaux, comme iadis les Scribes & Phariſiẽs ſur la chaire de Moyſe. *Matth. 23.* Toutes leurs guettes (dit Iſaie, parlant des mauuais Paſteurs) ſont aueugles: ils ne ſçauent rien: ils ſont tous chiens muets, qui ne peuuent abbayer, dormans, giſans, & aimans le ſomne: & ſont chiens felons de courage, leſquels ne ſçauent eſtre ſaouls, & ne peuuent rien entendre: ils ſe ſont tous deſtournez en leur voye: vn chacun à ſon auarice, de ſon coſté. *Iſa. 56.* Mais il fault au contraire (dit ſainct Paul) que le Paſteur ſoit irreprehenſible, comme conducteur de la maiſon de Dieu, qui ne ſoit point addonné à ſon ſens, ny cholere, ny ſubiect au vin, ny batteur, ny conuoiteux de gain deshonneſte: ains faiſant volontiers recueil aux eſtrangers, amateur des bons, ſage, iuſte, ſainct, attrempé: embraſſant la parole fidele, qui eſt ſelon inſtruction, à fin qu'il puiſſe admoneſter par ſaine doctrine, & conuaincre ceux qui contre-diſent. *Tit. 1.* Paiſſez le troupeau de Chriſt qui vous eſt commis (dit ſainct Pierre) en ayãt eſgard ſur iceluy, non point par contrainte, mais volontairement: non point pour gain deshonneſte, mais d'vn prompt courage: & non point comme ayant ſeigneu- *1. Epiſt. 5.*

ries sur les heritages du Seigneur, mais tellement que soyez exéples du troupeau. Si dócques les Pasteurs preschent l'Euangile, donnent exéple de bonne vie par leurs œuures, bataillent contre les ennemis de la verité auec les armes de charité, prieres, persuasions, tesmoignages de l'Escriture saincte: ostét l'auarice, l'orgueil, dissolutió & superfluité de despenses du milieu d'eux, en cheminant ainsi en leur vocation, le premier lieu d'honneur leur est deu entre les hommes, & vn plus grand & indicible leur est preparé és cieux. La seconde chose, qui est necessaire

Iugemens & Magistrats.

en toute Republique & cité, sont les Iugemés, & par cósequence les Magistrats qui les exercét. Or d'autant que par cy deuant nous auons amplement discouru de ceste matiere, nous n'y insisterons beaucoup: ains comprendrons seulement en peu de mots tout le deuoir & office
„ du bó Magistrat, lequel consiste en quatre poincts: N'oc-
„ cuper rien d'autruy: rendre à chacun ce qui est sien: des-
„ priser sa propre vtilité: & conseruer l'vtilité publique: lequel deuoir il amene à sa perfection par la distributió de Iustice en sept parties: faisant que Dieu soit adoré, reuerence rendue aux superieurs, concorde aux pareils, discipline aux mineurs, patience aux ennemis, misericorde aux pauures, & se donnant integrité de vie à soy-mesme.

Des Armes.

Il nous fault maintenant voir des Armes, & des Nobles. Les Armes (comme dit Varro) sont tous instrumés belliques, tant pour assaillir nos ennemis, que pour nous defendre des assaux & emprises d'iceux: & sont necessaires en la Republique & cité, pour ces trois causes. Pour resister à la force exterieure des ennemis, & pour les tenir en crainte: Pour reprimer les mauuais citoyens, les contraindre d'obeyr aux Magistrats & aux Loix, & pour executer la punition des criminels: Et finalement, pour defendre la liberté des citoyens. L'exercice & vsage des armes,

Des Nobles. Que c'est de Noblesse.

guerres & batailles, de toute ancienneté a esté commis aux Nobles. Noblesse (comme dit Aristote) est vne clarté ou illustration procedant des ancestres, & vn honneur procedant d'ancienne lignee: Ou, selon Boëce Seuerin, Noblesse est vne louange procedant des merites de nos anciens & progeniteurs. Plusieurs mettent trois

« espèces de Noblesse: l'vne, qui naist de la vertu & beaux « faicts: la secōde, qui procede de la cognoissance & exer« cice des hōnestes disciplines, & vrayes sciēces: la troisies« me, qui vient des tableaux & armoiries de nos ancestres, ou des richesses. Mais à parler à la verité, il n'est aucune vraye Noblesse, que celle qui procede de vertu, & de bōnes mœurs. Et comme cestuy-là est larron, qui faict larrecin, & iniustice, qui commet iniustice: aussi celuy est vilain, qui faict vilanie. Et pourneant l'homme se vantera « de grād lignage, & se voudra preualoir de la Noblesse & « vertu de ses ancestres, si luy-mesme ne vault rien, & qu'il « n'ait les qualitez recommandables ioinctes à celles de « ses predecesseurs. Nul ne se plaise par trop en la Noblesse de ses ancestres (disoit Agapet:) car to' ont la bouë pour leur extraction: & ceux qui s'enflent en la pourpre & lin precieux: & ceux qui sont affligez de pauureté & maladie: & autant ceux qui sont ornez de couronnes, comme ceux qui couchent nuds sur la paille. Ne vantons doncques pas nostre fengeuse origine, mais glorifions nous en l'integrité des mœurs. Le vice, encores qu'il « soit en vn subiet où il y a Noblesse de sang, est tousiours « laid & infame: voire de tant plus descouure sa honte, « & se rend odieux, qu'il est ioinct auec plus grande Noblesse. Mais la vertu est le vray lustre & ornement de la Noblesse, & qui se faict honnorer pour l'amour seule de soy mesme. Tous Roys & Princes (dit Platon) sont descendus de serfs, & tous serfs de Roys. Quel profit « y a-il (escriuoit Macrin Empereur au Senat de Rome) « en la Noblesse, si le cœur du Prince n'est remply de « bonté & doulceur enuers les subiects? Les dons de for« tune viennent souuent à ceux qui en sont indignes: « mais la vertu de l'ame rend tousiours l'homme digne « de plus grande loüange. La Noblesse, les richesses, « & choses semblables, viennent du dehors, & sont « perissables: mais la Iustice, bonté, & autres vertus ne « sont pas seulement admirables de ce qu'elles procedent « de l'ame, ains apportent aussi à celuy qui les a, & « en vse vertueusement, vn comble de toute felicité. Mes« mes il est beaucoup meilleur, & plus loüable, de donner «

La vertu est le seul lustre de Noblesse.

„ par vertu vn beau commencement de Noblesse à sa po-
„ sterité, que de diffamer la louange receuë des predeces-
„ seurs par vilanie & meschanceté. Et pourtant on ne se doibt point enorgueillir pour estre de grande race, veu que si nous ne sommes Nobles par nostre propre vertu, l'honneur en est plus à nos ayeuls, que non pas à nous-mesmes. N'est pas vn Dieu (dit Malachie) pere de tous: Il

Mala.2. constitua les premiers Roys de pauure race & infime: à fin de nous enseigner, que les hommes ne doyuent par arrogance & vaine vanterie de leur Noblesse s'estimer plus que les autres: mais d'autant seulement, que ses sainctes graces sont plus abondantes en eux. Saül fut esleu Roy, en gardant & cherchant les asnesses de son pere: Dauid, estant berger, & le moindre de ses freres. D'vne mesme racine procede l'espine & la rose: semblablement d'vne mesme masse procedent Nobles & vilains. Et pour autant que l'espine picque & poingt, elle est reiettee: & la rose pour sa bonne odeur est estimee & tenuë
„ en main: Ainsi qui par vices se réd vilain, doibt estre mes-
„ prisé: & qui par bonnes vertus & genereuses actions se
„ rend odorant & suaue, doibt estre prisé & honoré, & tenu
„ pour Noble de quelque race qu'il soit extraict. Il est vray, que l'ancienne Noblesse ioincte à vne eminente vertu, est certes tres-recommandable entre les hommes, mesmement en toute Monarchie bien establie, dont la Noblesse est la principale colomne, & qui est ordonnee de Dieu, & approuuee de droict humain, pour la fidelité

Des Richesses & Bourgeois. & obeyssance enuers les Roys, & la defése de leurs subiets: en quoy cõsiste le vray deuoir & office des Nobles. Pour la quatriesme chose necessaire en toute Republique, sont les richesses, & cõsequémment les bourgeois, qui cõmunément sont possesseurs d'icelles: & ce pour autant qu'ils sont fondez és villes de toute ancienneté, ayans rentes, reuenus, & possessoire: & sont comme fermes pilliers d'icelles, & de tout le corps politic. Or les richesses
„ (comme dit Ciceron) sont les nerfs des batailles. Car tout
„ ainsi que par les nerfs tout le corps humain a sentiment & mouuement: semblablement par les richesses le corps de la Republique a la force & puissance d'assembler gens

de guerre pour defendre sa liberté. C'est pourquoy Aristote en sa forme d'heureuse Republique, y desire abondãce de biẽs & pecune, pour subuenir aux affaires publiques & militaires. Et ailleurs il dit, Que la vie heureuse consiste en l'vsage parfaict de la vertu, assistee des biens corporels & exterieurs, comme d'instrumens qui luy seruent d'ayde à bien & vertueusement executer ses honnestes actions. Il est certain, que l'or & l'argent, au regard de l'ame, n'est ny bon ny mauuais: mais par bon vsage il est profitable à ceste vie, & l'abus d'iceluy est pernicieux au corps & à l'ame. Aussi les richesses de leur nature ne sont pas reprouuees. Abraham, Loth, Iacob, & Iob, furẽt riches, & tressaincts personnages. Iosephe escrit qu'il ny eut iamais Roy, soit des Hebrieux, ou de quelque autre natiõ, qui ait laissé tant de richesses à son successeur, que feit Dauid à Salomon. Car il luy laissa pour bastir le Tẽple dix mille Talents d'or, & cent mille d'argent, sans les matieres infinies, & d'admirable coust & valeur, qu'il auoit faict apprester. La sumptuosité duquel Temple descrite par cest Historiographe est admirable, & comme il fut faict & parachené en sept ans, par octante mille massons, trois mille deux cens maistres, trente mille des Hebrieux, qui coupoiẽt le bois en la forest, & septante mille autres qui portoient les pierres, & autres matieres seruãtes à l'œuure. Si la richesse de l'Empire Romain n'eust esté grande, tant publique que particuliere, il est certain qu'il ne se fust si long temps maintenu le plus superbe & florissant qui ait iamais esté, rendant ses armes espouuãtables iusques aux regiõs en plus loingtaines & cachees: dequoy nous rend bon tesmoignage ce que nous lisons du regne de Auguste Cesar, lequel soudoyoit ordinairement quarante quatre legiõs, qui se montoit par an douze millions d'or. Car pour chacune legion, qui estoit de six mille pietons, & cinq cens hommes d'armes, y auoit deux cens soixãte & douze mille escus. Mais aussi estoit lors l'Empire Romain au cõble de sa grãdeur, ayant pour ses limites du costé d'Orient le fleuue d'Euphrates, du costé d'Occident la mer Oceane, du costé de Midy la region fertile d'Aphrique, & du costé de Septentrion le

Polit. 7.

Richesses laissees par Dauid à Salomon.

Ioseph. Anti. Iud. 7. & 8.

De la richesse de l'Empire Romain.

Rhein & le Danube. A present, de ceste Monarchie il y a cinquante Royaumes & Estats diuisez. Si doncques les bourgeois de la Republique possedent des richesses, les employent à bonnes œuures, & liberalement pour la tuition, defense, & decoration de leur patrie, ils feront le deuoir & office de bons citoyens, naiz pour le bien & l'vtilité commune. La cinquiesme chose necessaire en toute bonne Republique & cité, sont les artifices, & consequemment les artisans. Art est habitude d'ouurer par vraye raison, comme dit Aristote: Ou bien, Art est science de certaine chose acquise par vsage, erudition, ou raison, tendant aux vsages necessaires à la vie humaine. Des Arts les vns consistent en speculation, les autres en action. La speculation nous appellons Theorique, c'est à dire Speculatiue. L'action, nous appellons Pratique, c'est à dire Actiue. De Art est deriué Artifice. Et d'autant que apres Dieu, Nature est la chose plus parfaicte, tant plus l'artifice approche à nature, tant plus il est meilleur & plus parfaict, comme il appert aux images & statues. Aussi que artifice n'est autre chose que imitation de nature. Or les Arts qu'on dit volontiers mechaniques, pour la difference des liberales, dont nous auons cy deuant discouru, sont de plusieurs especes. Pour lesquelles mieux entendre nous presupposerons, que l'homme a besoin pour l'entretenement de ceste vie, de trois choses temporelles, d'aliments, de maisons, & de vestemens. D'aliments, pour restaurer la consumption de l'humide radical que faict la chaleur naturelle (comme la lumiere consume l'huile en la lampe) par humide nutriment, qui est pain, vin, chair, & autres aliments, sans lesquels l'homme ne sçauroit viure: lesquels aliments fournissent ou apprestent les laboureurs, bouchers, poissonniers, boulengers, pastissiers, tauerniers, & tous autres mechaniques, seruans & poursuyuans la communité de victuailles. Apres les hommes ont besoin de maisons, pour auoir en icelles chacun particulierement son refuge, garder au couuert son corps, famille, & biens: lesquelles sont edifiees & basties par art d'Architecture: ce que sont

Des Arts & Artisans.

Que c'est de Artifice.

Trois choses necessaires pour la vie de l'homme.

les massons, charpentiers, geometres, serruriers, menuisiers, & autres mestiers, vsãs de tailles. La cité semblablemẽt á besoin, tant pour son ornement, que pour defense, des murailles, tours, bouleuers, rempars, & autres forteresses, mesmes de temples, & autres lieux communs : ce qui ne se peult faire sans architecture & massonnerie. La tierce chose dont l'homme à besoin, sont les vestemens pour se vestir, à fin de conseruer sa chaleur naturelle, & se garder de froidure exterieure, lesquels vestemens fournissent les marchans de soye & de drap, & les cousturiers, chaussetiers, & leurs semblables. Oultre les choses susdictes l'homme a besoin, pour defendre sa liberté, & pour plus grande commodité, d'armes & de cheuaux, & par consequent sont necessaires les armuriers, fourbisseurs, selliers, esperonniers, mareschaux, & semblables. Aussi pour la conseruation & ayde à sa santé, il doibt honorer le medecin, les chirurgiens, apoticaires, drogueurs & semblables : Et le deuoir & office de tous artisans, est de ne demeurer oisifs par paresse ou negligence: & moins encore faire fraude en leurs artifices, rappoitans le but de leurs œuures plus à l'vtilité commune, que nõ pas à leur profit particulier. Et pour euiter aux monopoles, il ne peut estre que bien expedient de diuiser les artisans en diuers endroits des villes, & non pas les ranger tous en vn quartier, comme il se fait és villes d'Afrique, & en plusieurs villes d'Europe. Car oultre les incommoditez qu'il y a és grandes villes, de n'auoir en chacun quartier les artisans qui sont necessaires ordinairement, il est à craindre qu'il y ait par entre-eux des intelligences pour suruẽdre la marchandise & les ouurages : ou de la ialousie & des querelles, si l'vn en faict meilleur marché que l'autre deuãt les yeux de celuy qui en a faict refus. Il est vray que quant aux artisans qui sont moins requis, comme les gẽs de marteau, on les peult ranger en mesme quartier, pour ne les mesler auec les gens de lettres & de repos. Reste à veoir de la sixiesme & derniere chose necessaire en la Republique: sçauoir est, les aliments, & consequemment les laboureurs. Nous auons ja fait mention des aliments. Mais quant à ce qui concerne particulierement l'agricul-

De diuiser les artisans en diuers endroits des villes.

Des alimẽts & laboureurs.

Louange de l'agriculture. ture, il n'y a nul autre art, qui plus esueille l'esprit humain qui rauisse plus les sens, donne plus de plaisir & soit plus necessaire & profitable à la vie des hommes, que l'agriculture. Et d'auātage il n'y en a point qui se ressente d'vne antiquité plus esloignee, qui descouure mieux la grandeur des œuures de Dieu, ny en laquelle reluisent plus naïfuement les marques & rayons d'vne admirable diuinité. Car la plus part des autres arts ont esté inuentez long temps apres que l'homme fut creé de Dieu, & depuis augmentez par l'industrie de plusieurs: Mais la seule agriculture donnoit assez ample tesmoignage de soy & de l'incomprehensible puissance de Dieu, lors que soudain apres la creation des Elements sortirent des entrailles de la terre toutes sortes d'herbes & plantes, garnies de leurs propres vertus pour le seruice & profit de l'homme, lequel aussi par vn instinct diuin & naturel, a esté des le commencement plus enclin & disposé à la culture de la terre, qu'à autre quelconque estude & vacation. Comme nous lisons de nos premiers peres, qui s'appelloient communément laboureurs de terre, & pasteurs de bestail. *La vie rustique estimee des Anciens.* Voire l'agriculture & vie rustique a tant esté loüee & estimee des Anciens, que plusieurs en ont escrits maints beaux liures Grecs & Latins: & plusieurs Monarques ont iadis delaissé leurs grands Palais, & contemné leurs pourpres & diademes, pour s'addonner à la culture des choses rustiques. *Cyrus.* Cyrus n'auoit iamais plus grand cōtentement que quand il pouuoit dresser quelque beau parterre, & ordonner certain nombre d'arbres en eschiquier. *Dioclatian.* Diocletian laissa le sceptre de son Empire, pour se retirer aux champs, & cultiuer de ses mains ses arbres, entes, parterres, & iardins. Aussi certes en l'agriculture & vie rustique vtilité abonde auec le plaisir, le profit auec la volupté. Quant à l'vtilité & profit, ils sont tous euidés. Car vn bon mesnager champestre se voit en tout temps pourueu de pain, vin, chair, fruictage, bois, & autres alimens. Quāt à la volupté, elle est incroyable à homme qui sçait & veult contempler les merueilles de nature, outre mille plaisirs & exercices agreables & profitables à la santé qu'il y peult auoir. Et ce qui est plus excellent & souue-

rain bien au monde, la tranquillité de l'esprit est bié plus facile à auoir aux bien aimez des Muses, & amateurs de science, parmy les libres campagnes, & doulx murmure des eaux, que non pas entre le bruit des procez & dissensions, dont les villes sont remplies. Or l'office des laboureurs est de viure en leur simplicité & de faire le deuoir à cultiuer les champs: en quoy trois choses leur sont requises, sçauoir cognoistre la nature du terroir, & la saison de semer & cueillir: le vouloir estre diligens & soigneux de perseuerer en leur trauail rustique: & le pouuoir d'auoir bœufs & cheuaux, bestial: & autres instrumens de labourage. Nous pouuons donques veoir par ce discours, les choses plus requises & necessaires en l'institution d'vne heureuse Republique: & qu'il n'y a hõme de si grande industrie, esprit ou prudence, qui de luy mesme, sans ayde d'autruy, se puisse passer de societé, & se puisse ministrer toutes choses à soy necessaires: Que pour ceste raison la societé de plusieurs a esté ordonnée, à fin qu'en enseignant, iugeant, defendant, donnant, prenant, changeant, seruant, & communiquant de l'vn à l'autre leurs œuures & exercices, ils peussent ensemblément bien & commodément viure. Ce qui aduiendra indubitablement en toute Republique, quand chacun cheminant en sa vocation, dirigera vouloir & action à seruir Dieu, son Prince, & sa patrie.

Trois choses requises au bon laboureur.

De la Paix, & de la Guerre.
Chapitre 67.



BRAM. L'Empereur Iustinian en la Preface de ses Institutions dit, qu'il est necessaire à la maiesté Imperiale d'auoir esgard à deux temps, sçauoir est de paix, & de guerre, à fin qu'elle soit pourueuë à tout euenement, tant de l'vn comme de l'autre. En temps de paix, luy sont necessaires les Loix & bonnes ordonnances politiques, pour gouuerner trãquillemét ses pays: En temps de guerre, les armes qu'elle doit tousiours auoir prestes, & forces conuenables, pour ayder

Du temps de Paix & de Guerre.

aux amis, resister aux ennemis, & cõtenir ses subiets desobeyssans. Or ayãs iusques icy traicté de la Police, qui regarde principalement le temps de paix, il nous fault doresnauant (Compagnons) rapporter icy le peu que nous sçauons de la discipline militaire. Et pour commencer, il me semble que nous deuons premierement opposer ces temps de paix & de guerre l'vn à l'autre, en considerant leurs effects du tout contraires: à fin que nous soyons de tant plus induits à desirer & pourchasser le meilleur & plus profitable à tout Estat & Monarchie. Ie vous propose donques le discours de ceste matiere.

Rom. 12. ACHITOR. S'il se peult faire (dit l'Apostre) entant
» qu'en vous est, ayez paix auec tous hõmes: & que la paix
Col. 3. de Dieu gouuerne en vos cœurs, à laquelle estes appel-
» lez en vn corps. Aussi certes, sans la paix toute richesse
» n'est que pauureté: toute liesse, que dueil: toute vie, que
» mort: Mais nul ne peult parfaictement sçauoir le bien de
» la paix, qui n'a point esprouué le faix de la guerre.

Leuit. 26. ASER. Si vous cheminez en mes ordonnances (dit l'E-
Deut. 28. ternel) ie donneray la paix en la terre: mais si vous n'o-
» beyssez à moy, & mesprisez mes ordonnances, ie feray
» venir sur vous le glaiue vengeur de mon alliance, & serez
» liurez en la main de l'ennemy. Or escoutons Amana discourir sur ce qui nous est icy proposé.

AMANA. Lycurgue entrant au Gouuernement des Lacedemoniens, & trouuant leur Estat grandement corrompu, se delibera de changer entierement toute leur Police, estimant que faire seulement quelques loix & ordõnances particulieres, ne seruiroit de riẽ, non plus qu'à vn corps gasté, & plein de plusieurs maladies, quelque legere medecine profiteroit peu, qui ne donneroit ordre de purger, resouldre, & consommer premierement toutes ses mauuaises humeurs, pour puis apres luy donner vne nouuelle forme & reigle de viure. Son entreprise, quoy que grande & difficile, succeda fort bien, & ses loix furẽt receuës & approuuees du peuple, apres quelque petite force & crainte, dont du commencement il fut retenu. Mais ce Legislateur refera toutes ses loix à la guerre & à la victoire: tenant ses citoyens tousiours occupez

en l'exercice des armes, sans leur promettre d'apprendre ny exercer aucun autre mestier, ny œuure de main: ce qui estoit seulemét permis aux Ilotes, gés asseruis par droict de guerre. En quoy il semble, que Lycurgue eust ceste opinion, que la force fust maistresse en tous affaires humains, & que les autres choses ne seruissent de rien destituees des armes, qui par vn droict militaire perdurable entre les hommes, acquierent les personnes & biens des vaincus aux vainqueurs: & que iamais n'y eust en ce mõde veritablemét paix, que de nom, viuans tous Seigneurs & peuples en perpetuelle desfiance les vns des autres, & ne faisans ordinairement que s'entr'espier pour se surprẽdre (comme elegamment recite Plutarque) quelques alliances ou beaux traictez qu'il y ait entre eux. Nume Pompile, deuxiesme Roy des Romains, tout au contraire de Lycurque, aima tant la paix, & refera de telle sorte toutes ses loix à icelle, que durant son regne ny eut guerre, ne sedition ciuile, n'y attentat de nouuelleté au Gouuernement de la Republique: & encore moins d'inimitié ou d'enuie particulierement encontre luy, ny de coniuration contre sa personne pour cõuoitise de regner: ains toutes occasions de guerre esteinctes & amorties, le Temple de Ianus demoura continuellement fermé l'espace de quarante trois ans entiers: comme entre les Romains c'estoit le signe de paix. Car non seulement à Rome le peuple se trouua amolly par l'exemple de la iustice, clemence, & bonté du Roy Nume: mais aussi és villes voisines commẽça vne merueilleuse mutariõ de mœurs, se coulant tout doucement és cœurs des hommes (comme les rayons s'espandent d'vn clair soleil) vn desir de viure en paix, de labourer la terre, d'esleuer enfans en repos & tranquillité, & de seruir & honorer les Dieux: de maniere que par toute l'Italie il n'y auoit que festes, ieux, sacrifices, & banquets, ainsi qu'escrit Plutarque en sa vie: Tellement qu'on eust peu dire, que la Sapience de Nume estoit vne viue source de toutes bonnes & honnestes choses, de laquelle plusieurs ruisseaux decouloient pour arrouser toute l'Italie, & que la tranquillité de sa prudence s'estoit communiquee de main en main à tous

Le but des loix de Lycurgue, estoit la guerre & la victoire.

Les loix de Nume Pompile ne tendoient qu'à la paix.

le monde. Or combien que ces deux personnages ayent esté fort louez & recommandez par diuerses & rares vertus: neantmoins les extremitez par eux suyuies en ceste forme de Gouuernement, n'ont pas esté de tous trouuees bonnes: Pource que comme il est pernicieux de mouuoir guerre, & la continuer à celle fin d'asseruir seulement ses voisins, & estendre les limites de son pays en vsurpant l'autruy, chose participãt plus de bestialité, que d'humanité: Aussi la longue paix apporte beaucoup d'incommoditez, rendant communément les hommes par trop grande prosperité insolens, & par opulence & oisiueté, delicieux, superflus, & effeminez. C'est pourquoy Platon & Aristote, Polybe aussi reprennent Lycurgue pour auoir proposé à ses citoyens l'exercice de la seule vertu militaire, qui est la moindre des quatre necessaires à l'establissement & conseruation de tout Empire, disant: Que toutes ses loix estoient bien ordonnees pour rendre les hommes vaillans, non pas droicturiers, temperans & prudens: Et que ceux aussi, qui se monstrent trop affectionnez au repos & à la paix, s'affoiblissent peu a peu sans y penser: & à leur exemple amollissent les courages de la ieunesse, s'exposans par ce moyẽ aux iniures de ceux qui les veulent assaillir, & tantost perdent la liberté, ne pouuans defendre leurs personnes & biẽs. Mais que tout ainsi que le monde est composé de quatre Elemens, par l'assemblee desquels il est tellement establi, qu'on le voit & touche: puis s'entretient en amitié & concorde, de maniere qu'il ne peult estre desfaict par autre que celuy qui l'a faict: aussi que tout Estat public doibt estre constitué de quatre vertus, par la conuenance desquels il soit conserué. Et comme pour rendre l'Vniuers visible & maniable, furent premierement creez le feu & la terre, entre lesquels l'eaue & l'air furent mis pour temperer par proportion la dissimilitude des extremes: pareillement Fortitude & Iustice sont premierement requises en ordonnant les Republiques, attendu qu'elles ne peuuent durer sans iurisdiction & sans force, & d'icelles Prudence & Temperance moderant la rigueur ou lascheté. En apres, comme par ces natures, desquelles tout est faict, allant hault

Incommoditez que tire apres soy la trop longue paix.

Cõparaisons excellentes de la composition du monde, auec toute heureuse Republique.

& bas de costé & d'autre, le monde est contenu & continué, estans les choses legeres empeschees par les pesantes de s'esleuer, & au contraire suspendues les pesantes, qu'elles ne tombent : ainsi par ces quatre vertus espandues entre les hommes, la Republique bien constituee & bié disciplinee est conseruee. Que si elle ne peult demeurer à cause de la varieté des choses humaines, tant longuement en semblable ornement que le monde: à tout le moins demeure elle à plusieurs & longues annees. Plus comme les Elements sont engédrez les vns des autres, & reciproquement muez, entrans & sortans continuellement de la matiere premiere, leur seruant de receptacle, qui pource ne peuuét estre apperceus simples, ains meslez, d'où vient la temperature des choses, telle, qu'elles ne tarissent par seicheresses, ou bruslent d'ardeurs, ou se noyent d'humeurs desbordees, ou redissent de froidure excessiue : Ainsi ces vertus, desquelles sont constituees les citez, doyuent estre meslees entre elles, & consentir à leur conseruation mutuelle, Sapiéce y presidant, en laquelles elles sót toutes cótenues. Car elles ne peuuét se maintenir les vnes sans les autres, ny garder leur vigueur & dignité. Iustice sans Téperance est rigueur: Fortitude separee de Iustice, est temerité & cruauté: Prudence ostee, Iustice est finesse & malice. Finalement, Temperance sans Fortitude, se doit appeller plustost lascheté & mollesse: tant elles sont entre-liees, & dependent tellement l'vne de l'autre, qu'elles ne peuuent estre separees. Que s'il aduient autremét, il faut de necessité, que l'Estat ruine ou change, auquel n'est tel desordre. De ces doctes discours Philosophiques nous tirós vne instruction tres bonne, sçauoir est, qu'il est requis en tout Estat bien policé pour durer, retenir ceste conuenance des quatre vertus, & instruire les hommes à se bien gouuerner en temps de paix & de guerre, y gardans vne telle moderation, qui en sçachans les moyens de se bien conduire és deux temps, l'on soit disposé à guerroyer, quád la necessité presse, & qu'on le face pour paruenir à la paix, qui doibt estre tousiours preferee comme le repos au trauail, & le bien au mal: ainsi que considerans leurs effects con-

Comme les vertus sont entre-liees & dependantes l'vne de l'autre.

Du temps de paix, & de ses effects.

traires il nous sera aisé d'entendre. Il est certain, que au temps de paix la Philosophie à son propre exercice. Car lors que l'on est sans aucun trouble de guerre, l'esprit est
» tranquille, & accómodé à tout honneste repos, dont prénent leur auancement les arts & sciences: les loix sont
» en vigueur, la iustice florit, la vertu monstre mieux ses
» effects, le vice languit, le zele de pieté s'augmente, & la
» discipline de l'Eglise est authorisee: tant le Noble, que
» le peuple, conserue & augmente sa richesse: le commerce
» & trafic demeure libre: bref, tout bien & commodité en
» reuscit à vn chacun, & consequemment au corps politic.

Du temps de guerre.

Mais si nous regardons aux effects, que produit ordinairement le temps de guerre, la conuoitise se resueille,
» l'auarice croist, la Iustice chet, la force & violence domi-
» ne, la rapine regne, la luxure est en liberté, les plus mes-
» chans ont l'authorité, les bons sont opprimez, l'innocéce
» foulee, filles & fémes violees, pays gastez, maisons brus-
» lees, Temples destruits, sepultures brisees, biens rauis, ho
» micides commis: toute vertu bannie du milieu des hom-
» mes, le vice honoré, les loix mesprisees & enfreintes, le
» seruice de Dieu delaissé, l'estat de l'Eglise mocqué, la Noblesse & le peuple foulez d'infinies charges & despenses, tout commerce empesché: bref il n'y a calamité, ny espece de misere, qui n'abóde en la Republique au temps de guerre.

Quel Royaume est bienheureux.

Nous deuons estimer le Royaume bien heureux, où le Prince est obeyssant à la loy de Dieu & de Nature, les Magistrats au Prince, les particuliers aux Magistrats, les enfans aux peres, les seruiteurs aux maistres, & les subiets liez en amitié entre-eux, & tous auec leur Prince, pour iouyr de la douceur de paix, & de la vraye tranquillité d'esprit: Mais la guerre y est du tout contraire, & les hommes guerriers ennemis iurez de ceste vie-là.

La guerre rend les hommes farouches & la paix au contraire.

Car la guerre rend les hómes barbares, mutins & cruels, cóme la paix les rend courtois & traictables. Nous lisons que les Anglois estoient par cy deuant reputez si mutins & indomptables, que non seulement les Princes n'en pouuoient venir à chef: ains encores il estoit necessaire de loger les marchans Anglois separément: cóme la ville d'Anuers fut contraincte de faire, ayant vne maison com-

mune pour les marchans de toutes natiõs, & vne separee pour les Anglois, parce qu'ils estoient incõpatibles. Et la principale cause de si estrange condition estoit, que leur pays estãt la frõtiere de deux Estats & peuples ennemis, sçauoir est, François & Escossois, ils auoient guerre cõtinuelle contre eux : mais depuis qu'ils ont traicté paix & alliãce auec la Frãce & l'Escosse, ils se sont biẽ fort adoulcis & ciuilisez: Cõme au contraire les Frãçois, qui ne cedoiẽt à nation quelcõque en courtoisie & humanité, sont biẽ fort alterez de leur naturel, & deuenus farouches depuis les guerres ciuiles. Il en aduint ainsi (dit Plutarque) aux habitans de Sicile, qui par le moyẽ des guerres cõtinuelles, estoiẽt deuenus cõme bestes sauuages. Les effects de paix & de guerre par nous icy briefuemẽt mentionnez bien cogneus d'Archidame Roy de Lacedemone luy donnerẽt occasiõ, entendãt q̃ les Eliens enuoyoiẽt du secours aux Arcadiẽs pour luy faire la guerre, de leur escrire à la Laconique pour tout discours : Archidame aux Eliens: C'est belle chose que le repos. Et dõna biẽ encores vn notable tesmoignage, de cõbien il preferoit la paix à la guerre, quãd il respondit à quelques vns qui le louoient de ce qu'il auoit gaigné vne bataille contre iceux Arcadiẽs : Il vaudroit mieux (dit-il) que nous les eussiõs vaincu de prudence que de force. La mesme raison d'aimer la paix, & auoir en horreur les infracteurs d'icelle, feit q̃ Caton s'opposa en plein Senat, à la requeste que faisoiẽt les amis de Cesar, q̃ le peuple eust à faire sacrifices solẽnels pour rendre graces aux Dieux, des insignes victoires par luy obtenues contre les Allemãs, lesquels il auoit surpris, & desfaict d'iceux biẽ trois cẽs mille: Ie suis biẽ plustost d'aduis (dit Catõ) q̃ l'õ le liure entre les mains de ceux qu'il a à tort outragez, violãt la paix qu'ils auoiẽt auec le peuple Romain, pour en faire telle punitiõ que bon leur semblera: à fin de reietter sur luy seul tout le peché de la foy violee, & ne le receuoir point sur la ville, qui n'en est nullement cause. Aussi à dire la verité, tous commencemens de guerre sont fort à craindre aux Sages. Car estans finalement accreuz, apres la semence qu'en auroient ietté temerairement & imprudemment quelques mal experts és affaires de ce monde, à grand peine peuuent ils e-

Exemples des Anciẽs d'amour à la paix.

Commancemẽs de guerre sont à craindre.

s

ſtre oſtez & aſſopis par les plus grands & plus prudens Roys, ſinon en treſ-griefs effort & peril. Et pourtant ceux qui ſont trop conuoiteux & haſtifs de commencer
» la guerre, peruertiſſent l'ordre de raiſon. Car ils commẽcent par l'execution & par la force, qui doibt eſtre la derniere, apres qu'on a bien cõſulté. Voire plus merite d'hõneur & louange celuy qui cauſe la paix gaignãt le cœur des ennemis par amour, que celuy qui obtient victoire, reſpãdant le ſang par cruauté. Pour ceſte ſeule raiſon on doibt commencer la guerre (dit Ciceron) que nous puiſſions viure en paix ſans receuoir outrage: & apres auoir premierement demandé raiſon de l'outrage receu. Ce fut pour ſes conſiderations, que Phocion, grand Capitaine Athenien, s'efforça d'empeſcher la guerre que le peuple d'Athenes, à la ſuſcitation d'vn Leoſthene, decreta cõtre les Macedoniẽs. Et quelques vns luy demandans, Quand donc il voudroit conſeiller aux Atheniens de guerroyer: Quand ie verray (dit il) les ieunes hommes bien deliberez de n'abandonner point leurs rangs, les riches contribuer argent volontairement, & les Orateurs s'abſtenir de deſrober la choſe publique. Nonobſtant ſon conſeil l'armee fut leuee. Et pluſieurs s'eſmerueillans de la grandeur & beauté d'icelle, luy demandoient ce qui luy ſembloit d'vn tel preparatif: Il eſt beau (dit Phocion) pour vne courſe & carriere: mais ie crains le retour, & la continue de la guerre: Pource que ie ne voy point, que ceſte ville ait plus d'autre moyẽ de recouurer argent, ny autres vaiſſeaux, ny autres gẽs de guerre que ceux-là. Et ſa preuoyãce fut teſmoignee par l'euenement. Car cõbiẽ que Leoſthene proſperaſt du cõmẽcemẽt en ſon entrepriſe, & que là deſſus quelq̃s vns demãdaſſet à Phociõ, s'il voudroit pas biẽ auoir faict toutes ces choſes la tant grãdes & excellẽtes: Ouy vrayemẽt (reſpondit-il) ie les voudrois bien auoir faictes: mais non pas n'auoir conſeillé ce que i'ay conſeillé. Leoſthene fut en fin tué en ce voyage, & l'armee des Grecs desfaicte par Antipater & Craterus Macedoniens, & la ville d'Athenes reduite à telle extremité qu'elle fut contraincte de leur enuoyer la Carte blanche pour les capitulations de la Paix, & de receuoir garniſon eſtran-

Le but de la guerre c'eſt la paix.

estrangers. Voila cõme il en prend ordinairement à ceux qui ne demandent à tort ou à droict que la guerre: & tout Prince qui en est desireux, excite contre luy, non seulement les haines de ses voisins, mais aussi les armes : vexe indignement ses citoyens, desirant estre plustost superieur d'eux par violéce, que pour la bonté de sa iustice, auec la bien-vueillance des siens: ruyne entierement sa patrie, preferant sa domination & estẽdue de gloire, au biẽ, repos & salut d'icelle: & bien souuent diminue son authorité, & tombe en la subiection des ennemis, en essayant occuper l'autruy par force. L'Empereur Auguste disoit souuent, que pour estre vne guerre bonne, elle deuoit estre commandee par les dieux, & iustifiee par les Philosophes. Et Aelius Spartianus dit, que Traian fut seul des Monarques Romains, qui n'a iamais esté vaincu en bataille: pource qu'il n'entreprenoit aucune guerre, que la cause ne fust bien iuste. Mais nous pouuons bien dire, qu'il n'y a guerre entre Chrestiens si iustifiee, où il ne se trouue encores beaucoup de scrupule. Le tesmoignage d'Antigone le vieil, s'accusant luy-mesme, est fort notable, pour monstrer combien la guerre est tres-inique & pleine d'iniustice, quand il dist à vn Philosophe, qui luy presentoit & dedioit vn Traité, qu'il auoit composé de la
" Iustice. Tu es vn sot, mon amy, de me venir prescher de
" la Iustice, là où tu vois que ie bats les villes d'autruy. Cesar n'en respondit gueres moins à Metelle Tribun du peuple: lequel voulant empescher que Cesar ne print l'argent qui estoit és coffres du Thresor & espargne publique, luy alleguoit les Loix qui le defendoient. Mais la responce de ce Monarque fut, que le temps des armes, &
" le temps des Loix estoient deux.
" Nous voyons d'auantage, que la famine, puis la peste suyuent ordinairement la guerre. Car consumant l'abondance de toutes choses, il est force que necessité de viures aduienne, dont naissent plusieurs maladies. Bref, n'apporte auec soy que le comble de tous maux & miseres : & si attire facilemẽt la violence & mauuaise volonté de plusieurs, à suyure la condition du temps: & ceux qui desirent mutation, sont bien aises d'auoir ceste couleur & occasion de fonder leurs

Le malheur qui suit le Prince desireux de guerre.

Si la guerre se peult dire bonne.

Famine & peste suyuent la guerre.

desseins: ce qu'ils ne peuuent pas faire en temps de paix: pour ce que les gens ont meilleure opinion & volonté, tant és choses publiques, que particulieres. Or quelque chose que nous ayons dit du mal heur qui suit la guerre, si ne doit on pas laisser abastardir la discipline militaire en toute Republique bien establie: veu qu'on n'a iamais faulte de meschans voisins desireux d'auancer sur les marches d'autruy, & que les Loix la Iustice, les subiets, & tout l'Estat est en la protection des armes, comme soubs vn bouclier puissant. Et puis que la defense de la vie, & poursuite des voleurs, est de droict diuin, naturel, & humain, il faut conclure, qu'il est aussi besoin de duire les subiets aux armes, non seulemét defensiues, mais aussi offensiues pour faire bouclier aux bons, & rembarrer les meschans. En quoy l'exemple d'Auguste est bié notable, qui iouyssant d'vne paix haulte & asseuree, ne cassa toutefois les quarante legions, mais il les enuoya és prouinces, & sur les frontieres des plus barbares nations, pour entretenir la discipline militaire, & chasser ce pendant le plus loin qu'il pourroit l'occasion de guerre ciuile. Ce qu'ayant mal pratiqué Constantin le grand, en cassant les legionaires, il ouurit les portes aux ennemis, qui depuis enuahirent l'Empire Romain de tous costez. Pour la cóclusion donques de nostre discours, nous apprendrons à beaucoup plus desirer la paix que la guerre: l'vn estant signe certain de la benediction de Dieu sur son peuple, & l'autre, d'ire & malediction. Que c'est au Prince à penser (comme escriuoit Traian au Senat Romain) qu'il est appellé non pour guerroyer, ains pour gouuerner: non pour occire ses ennemis, ains pour extirper les vices: non à ce qu'il aille à la guerre, ains à ce qu'il reside en la Republique: & non pour prendre le bien d'autruy, ains pour faire à chacun Iustice: veu mesmement que le Prince ne peult combattre à la guerre que pour vn, & en la Republique il fait faulte à plusieurs. Que toutefois le glaiue ayant esté mis en la main du Magistrat pour la conseruation de la tranquillité publique, il ne le sçauroit mieux employer qu'à resister, rompre, & abbatre les efforts de ceux qui tyranniquement la voudroient troubler, me-

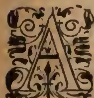
Comme il ne faut delaisser l'exercice militaire.

Le Prince est appellé pour gouuerner, nó pour guerroyer.

nez d'vn desir d'ambition, & de conuoitise d'accroistre leurs limites du propre d'autruy. A quoy comme ainsi soit que la plus part des Potentats & Princes voisins dressent leurs intentions, il est bien expedient & necessaire en tout Estat bien ordonné, de faire instruire & exerciter la ieunesse, & principalement des Nobles, aux armes: à fin qu'en temps de contraincte, & pour l'vtilité commune, ils soient propres & disposez à seruir le Prince & leur patrie.

De l'Ancienne discipline militaire, & ordonnance de guerre.

Chap. 68.



MANA. Or poursuyuans nostre intention de discourir de l'estat de guerre, selõ le peu d'experiẽce que nostre aage nous donne, & que nous en auons retenu de nos estudes, il nous fault maintenãt (Cõpagnons) parler par la discipline militaire: laquelle est de tant plus remarquable entre les Anciens pour son excellent ordre, que contemptible entre nous, pour le desordre qui s'y voit. A vous donques ie laisse à traicter de ceste matiere.

ARAM. La discipline militaire faict tenir l'ordre en toutes choses de guerre, qui cause és armees l'obeyssance & la victoire. «

ACHITOB. La licence effrenee, qui est auiourd'huy és gens de guerre, rend leur audace si grande, qu'elle supplante toute discipline militaire. Mais oyons Aser discourir à ce propos. «

ASER. Si nous auons attribué (dit Socrate en Platon) à chacun particulierement l'art, auquel il est propre par nature, & qu'il doit exercer toute sa vie, les autres delaissez, à celle fin qu'obseruant les opportunitez, il le puisse mieux faire: il n'y aura point de doubte, qu'en la discipline militaire, beaucoup plus excellẽte que toute autre art, il n'y ait besoin de plus grand loisir, de plus grand art, &

exercice. Car pour prendre vn bouclier, ou quelques autres armes & instrumens militaires, on ne se rendra pas adroict pour en combatre: & encores moins aura on assez de cœur pour s'en seruir virilement, si par bonnes raisons & resolutions l'on n'y est de long temps preparé. Ce n'est pas œuure d'vne heure, ny d'vn iour, persuader aux hommes, que pour acquerir loüange, ils se mettent à supporter tous trauaux, à tenter tous dangers: & tiennent ceste opinion constâment, qu'il est plus desirable de mourir en combattant en bonne & iuste querelle, que se sauuer en fuyant. Mais ce qui faict naistre & durer telles pensees aux cœurs des personnes, c'est la bône nourriture & institution prise de ieunesse en la discipline de vertu, & cognoissance de force & magnanimité, inseparablement suyuies d'honneur & gloire immortelle: qui ostent toute » crainte des ennemis, font trouuer agreables le veiller, » trauailler, endurer, & obeyr, pour mener à fin les genereuses entreprises. Les Assyriens, Perses, Grecs, & Romains, desquels les faicts d'armes sont presque incroyables, eurent tousiours en grande recommandation d'entretenir la discipline militaire: & sur tout d'imprimer aux cœurs de leurs gens de guerre ces trois poincts: Vouloir, reuerer, & obeyr: comme dependant d'iceux l'heureuse conduitte de toute guerre. Ceux qui auoient esté bien nourris & instruits en la vertu, ne pouuoient auoir faulte de bon vouloir d'executer actes vertueux. Les Chefs & conducteurs d'armees bien choisis, sages & experimétez, prouoquoiét par leur vertu admirable vn chacû à les reuerer. Et quant à l'obeyssance, elle estoit tellement conioincte de nature au vouloir & reuerer, qu'elle estoit du tout inuiolable entre eux. Aussi que ceste maxime de guerre estoit diligemment pratiquee des Chefs, de rêdre leurs soldats plus deuotieux & obeyssans à leurs cômandemés, qu'affectiônez à autre chose, pour auātageuse qu'elle leur fust. Or auiourd'huy, côme la premiere nourriture & instructiô mâque, les Chefs & Capitaines ont faulte de suffisance. Et de la mesme procede le desordre, & desobeyssance des gens de guerre: dôt au lieu de victoire, s'ensuit perte de bataille, & ruyne d'armee. Mais pour cômencer à veoir de ceste di-

D'où procede la vaillance & generosité és cœurs des hommes.

Trois choses necessaires aux gens de guerre.

Origine du desordre militaire.

fcipline anciéne militaire,nous confiderons icy feulemét l'ordre que gardoiét les Romains(qui ont excellé toutes nations en faicts d'armes)en leurs armees & batailles : Et puis nous verrons de cefte grande obeyffance, & feuere reigle de viure, qui eftoit obferuee entre les gés de guerre. Il ne fe trouuera point en toute l'hiftoire Romaine vne plus importante iournee, qu'ait le peuple Romain auec quelque autre nation, que celle qui fe paffa entre luy & les peuples Latins foubs le Confulat de Torquatus & Decius. Car tout ainfi que les Latins la perdant, enrroient en feruitude, les Romains n'euffent eu meilleure condition s'ils ne l'euffent gaignee. Tite Liue eft de cefte opinion, lequel faict en toutes parts les deux armees pareilles en nombre, vertu, obftination & ordonnance : & met difference en la feule vertu des Chefs, qu'il tient auoir efté plus grande du cofté des Romains,& caufe de leur victoire. La fimilitude & egalité de ces deux ofts procedoit de ce qu'ils auoient long temps fuiuy & pratiqué les armes enfemble vfoient de mefme ordre, langue, & armes: tenoient vne mefme maniere à ordonner leurs batailles, & auoient tant leurs ordres, que les Chefs & Capitaines, les noms femblables. Or voicy l'ordre de l'armee Romaine. Tout leur oft eftoit diuifé en trois parties principales: dont la premiere eftoit de piquiers, la fecõde des principaux & Seigneurs, la tierce eftoit dicte Arriere garde: & chacune partie eftoit principalemét compofee de fantaffins,& accompagnee de certain nombre de cheuaux. Ainfi ordonnãs leurs batailles, ils mettoient les piquiers à l'Auãt garde: puis droict à leurs efpaules, les Seigneurs: & au troifiefme lieu derriere, ordonnoient leur Arriere garde, qu'ils appelloient du nõ de Triaires. & certaines troupes de gens de cheual à dextre & feneftre de toutes les parties de leur armee, qu'ils appelloiét Ailes, au regard de la forme du lieu qu'ils tenoient, comme femblãs eftre les ailes de tel corps. Ils ordonnoiét l'Auantgarde ferree en front, en forte qu'elle peuft rõpre & fouftenir fon ennemy. La Bataille, pource qu'elle n'auoit à combattre la premiere, mais à fecourir l'Auãtgarde, s'elle eftoit rõpue ou repouffee, ils ne la tenoient fi eftroitte: ains maintenoient leurs

De l'ordre ancien de l'armee Romaine.

rãgs plus clairs,en maniere qu'elle peust receuoir en elle l'Auantgarde,sans soy mettre en desordre, quand par fortune ou desroute elle seroit cõtraincte de se retirer. L'Arrieregarde auoit encore ses rangs plus esclaircis que la bataille, pour estre capable aussi de receuoir en elle l'Auantgarde & bataille,quand besoin seroit.Leurs batailles donques ainsi rangees,ils entroient en la meslee: & si les piquiers estoiét forcez & vaincus, ils se retiroient és interualles & espaces des Seigneurs Puis tous ensemble vnis de deux batailles,faisans vn corps,recommençoiét la meslee. Et si encores les deux ioinctes estoient mises en route, se rallioient és rangs vuydes & larges, qui leur estoient laissez en l'Arriegarde des Triaires. Et lors ces trois parties assemblees en vn renouuelloient la bataille: de façon que ne se pouuans plus refaire, perdoiét ou gaignoient la Iournee. Et pource que quand l'Arrieregarde entroit au conflict,l'armee estoit en danger, de là vint le Prouerbe, *Res redacta est ad Triarios*, qui vaut autant à dire en François, L'affaire est reduit à l'Arriegarde, & à l'extremité.Or les Capitaines de ce temps ayans delaissé tout l'ordre de l'ancienne discipline, ne font aucun compte de ceste ordonnance de guerre, combien qu'à le considerer, il se trouuera de tresgrande importance.Car qui ordonne son ost en sorte, que trois fois il se puisse reparer en vne iournee, il fault qu'il trouue trois fois fortune ennemie, pour perdre,& estre du tout desconfit.Mais qui ne s'arreste qu'à la premiere rencontre, comme le plus souuent on en vse auiourd'huy,s'expose legerement à perte. Car vn seul desordre, vne moyenne vertu luy peult tollir la victoire. Et ce qui empesche nos armees de se refaire trois fois,c'est d'auoir perdu la maniere de recueillir vne bataille en l'autre: Aussi que le plus souuent on ne faict qu'Auantgarde & Bataille, & que l'esperance & force de l'armee gist en la cauallerie: où les Anciens souloient faire beaucoup plus d'Estat de la Fanterie. Que si la Cauallerie prend la charge,& qu'elle soit rompue, on a bon marché du reste: ioinct que ordinairement la Fanterie est mise en desordre par les gens de cheual d'vn mesme party, quand ils se voyent contraincts de faire retraite.

Le bien qui reuiendroit d'ensuyure l'ordonnance de guerre des Romains.

Qui est cause, que les Suysses, qu'aucuns appellent maistres des guerres modernes, quand ils veulent entrer en conflict auec les Frãçois principalement, sur tout ils prénent garde à costoyer, non seconder les gens de cheual à fin que les regardant de flanc, s'ils sont de malheur repoulsez, ils ne les viennent à trouuer, & mettre en desordre. Au reste, ce qui a esté par plusieurs fois remarqué, que les François, dés le premier choc de leur Auantgarde ou Bataille, selon qu'il estoit auantageux ou non, le reste de l'yssue se portoit de mesme: principalement quand ils auoient du pire en ceste premiere rencontre, la victoire estoit tenue cōme asseuree de l'ennemy: A esté cause, que Tite Liue a escrit en plusieurs lieux, que les François à l'entree du combat sont trop plus qu'hōmes, & sur la fin deuiennent moins que femmes. Mais l'occasion qui les faict rompre si tost, se pourra encores mieux entendre, si nous posons icy deux manieres d'armees: l'vne, où y a fureur & ordre, comme estoit celle des Romains : en laquelle on voit par toutes les histoires, il y auoit vn bon ordre, qui de lōgue main y auoit mis & introduit vne discipline militaire, voire telle, que rien ne s'y faisoit q̃ par reigle. On n'y mãgeoit ne dormoit, ny autre actiō militaire ou domestique s'y faisoit, sans ordonnance du Consul, ou Chef de l'armee. Dont toute vertu estant ainsi ordonnee parmy eux, elle exerçoit sa fureur par moyens, & auecques le temps selon les occasions: & ne pouuoit sourdre aucune difficulté, qui esbranlast leur resolution bien prise, & leur feist perdre cœur, à cause du bon ordre qui leur refraischissoit & renforçoit le courage, nourry d'esperance de vainçre, laquelle ne fault iamais, tant que les ordres sont entiers. Mais en l'autre maniere d'armee, où la fureur domine, & non l'ordre. comme souuēt il aduient és armees des François, si la victoire ne leur succede en leur premier effort, leur fureur, en laquelle gisoit leur espoir, n'estant soustenue de vertu ordonnee, & n'ayans hors d'icelle aucune autre confidence, incontinent, qu'ils sont vn peu refroidis, & qu'ils voyent la moindre desroute, c'est autant comme faict d'eux. Au contraire, les Romains redoutans moins

Prudence des Suysses combattans auec les François.

De l'armee où il y a fureur et ordre.

De l'armee où la fureur domine, non l'ordre.

les perils, à cause de leur bon ordre, sans auoir desfiance de la victoire, de mesme cœur & mesme vertu combattoient fermes & obstinez autãt en la fin, comme au commencement: voire tant plus estoiét-ils agitez des armes, plus ils s'enflammoient. Au surplus, quant à leur discipline militaire, elle se pourra aisément entendre par le mesme propos, que raconte Tite Liue de Papirius Cursor, se plaignant de la corruption qui commençoit à naistre en leur armee, & pour laquelle il vouloit punir Fabius maistre de la Cheualerie. Nul ne porte plus respect (disoit-il) ny aux hommes, ny aux Dieux. Les Edicts du Chef & Coronal, & les auspices ne sont obseruez. Les soldats vont errans & vagabons, tãt en pays paisible, qu'ennemy: se cassent, quand ils veulent, à leur plaisir: mettent leur serment en oubly. Les enseignes demeurent seules, sans estre suyuies. Plus on ne s'assemble à l'edict & mãdement, sans qu'on ait esgard, si de iour ou de nuict, en lieu auantageux ou desauantageux. On combat sans commandement du Capitaine. On ne garde plus les rangs ny les signes. Bref, la guerre au lieu d'estre solennelle & sacree, est desordonnee, inconsideree, & conduite à l'auenture, en guise de briganderie. Mais tout le temps que la discipline militaire a eu lieu entre les anciens Romains, leur camp estoit l'eschole d'honneur, de sobrieté, de chasteté, de Iustice, & de toute vertu, sans qu'il fust licite à personne de venger ses iniures ny proceder par voye de faict & ne sçauoient que c'estoit de viure à discretion, & beaucoup moins de fourrager, voler, brigander, battre, & meurtrir, comme on faict à present. Quant à l'obeyssance des gens de guerre enuers leurs Chefs, elle estoit fort admirable: Car ils ne craignoient de la preferer au salut de leur vie, & à toute victoire. Le iour de la bataille de Cannes, les Cheualiers Romains voyans le Consul mettre pied à terre auec quelques autres aupres de luy, pour cé qu'il auoit esté blessé, ignorans ceste cause, & pensans qu'il eust commandé que tous en feissent ainsi, quicterent incontinent leurs cheuaux: ce qui fut cause de leur desfaite: Aussi Annibal dist lors tout hault: Ie n'aimerois pas mieux qu'on me les amenast liez. Les executions des

De l'ancienne discipline militaire Romaine.

De l'obeyssance des gens de guerre à leurs Chefs.

desobeyssans & delinquās estoient certes pleines de toute rigueur, & la qualité des supplices merueilleusement estrange. Car les Chefs de l'armee ne faisoient quelquefois difficulté de faire passer par les armes vne Legion toute entiere, qui estoit de six mille pietons, & cinq cens hommes d'armes, pour quelque faulte notable par eux commise. Mais entre toutes leurs executions fort terribles, estoit la decimatiō des armees, quād au sort de tout vn ost on en mettoit à mort de douze l'vn. Car pour le chastimēt d'vne multitude on n'eust peu trouuer maniere de punition plus espouuantable. Ce qu'ils pratiquoiēt principalement, quand de quelque notable faulte commise, le Chef & autheur, & ceux qui en estoient cause, n'estoient cogneus. De chastier lors toute la compagnie, eust esté trop. En chastier vne partie, & laisser l'autre impunie, les innocens eussent peult estre paty, & les coulpables fussent demeurez impunis. Mais la decimation faisoit que les punys ne se pouuoient plaindre que du sort: & retenoit tous les autres en crainte, que telles faultes n'aduinssent plus parmy eux: & de se veiller les vns les autres, à fin que ceux qui ne feroient leur deuoir, fussent cogneus & chastiez. Les Capitaines & Chefs d'armee estoiēt aussi rigoureusement traictez, par ceux qui auoient la souueraineté de l'Estat, s'il aduenoit qu'ils eussent capitulé & faict quelque appoinctement auec les ennemis, au detrimēt & desauantage du public. Car lors ils les rēuoyoient tout nuds, & non seulemēt les Chefs, mais aussi tous ceux qui auoient eu aucune charge en l'armee, & consenty à la composition: à fin que les ennemys conuertissent sur leurs testes tout le peché de la contrauention au serment qu'ils auoient presté, & à l'appoinctement iuré. L'Empereur Aurelie s'estudia fort à remettre sus, & faire seueremēt obseruer l'ancienne discipline de guerre: comme nous en sert d'vn bon tesmoignage vne Lettre qui se trouue escrite de luy au Tribun militaire, qui estoit le General de l'armee, en ces termes: Si tu veux estre Tribun, ou bien plustost si tu veux viure contiē la main des soldats, qu'aucū ne rauisse la poulle d'autruy, ny touche la brebis ou le mouton: ne prenne aucun raisin, ne

Des executions sur les delinquans.

De la discipline militaire soubs Aurele Empereur.

gaste ou foule les bleds, ny que personne exige de son
» hoste huyle, sel, ny bois, ains que chacun soit content de
» sa solde: Qu'ils s'enrichissent de la proye des ennemis, &
» non des larmes de nos subiects: Que leurs armes soient
» polies & nettes leur chaussure bonne & forte. Que l'ha-
» billement neuf chasse le vieil: que le reste de leurs gages
» soit à orner leurs armes, non en pompes: qu'ils ne portēt
» chesnes, bagues & anneaux: que chacun pēse luy-mesme
» son cheual, & qu'ils se seruent les vns les autres: qu'ils
» soient pensez des Medecins & Chirurgiens sans argent
» qu'ils ne donnent rien aux Augures, qu'ils viuent cha-
» stement chez leurs hostes, & que les mutins & querel-
» leux soient punis & chastiez, & que tous les iours ils
» fossoyent leur camp, comme s'ils estoient prés de l'en-
nemy. Voyla certes en peu de mots vne tresbelle forme de discipline de guerre: dōt nous sommes tant esloignez, que le peuple s'estimeroit auiourd'huy gracieusement traicté, si les soldats ne prenoient chez eux, sinon ce que cest Empereur defendoit aux siens sur peine de vie. Aussi la licence desbordee que l'on leur donne, faict que le soldat ne se met en la campagne que pour piller & desrober, & fuyr le combat: & au lieu de se seruir les vns les autres, & penser chacun son cheual, il n'y a coquin de soldat, qui ne vueille auoir quatre vallets: de façon que mille soldats coustent plus auiourd'huy au peuple, que ne feroiēt vingt mille bien reglez. Si vn soldat Romain eust commis adultere auec la femme de son hoste, Aurelie le faisoit desmembrer par deux arbres pliez l'vn deuant l'autre. Pour vn œuf pris, il estoit fustigé. Et souuent pour vne simple faulte, toute vne legion estoit cassee, & le Capitaine rigoureusement puny. Et pour toutes ces rigueurs, les soldats ne laissoient d'aimer l'Empereur comme leur pere. Aussi les soldoyoit il bien, & recognoissoit liberalement ceux qui faisoient leur deuoir. C'est le moyen de remedier à tant de desordres & calamitez, que l'on voit en nos armees, & restituer aucunement la discipline militaire, qui est aneantie. Car pour toute excuse de leurs meschans faicts, les gens de guerre disent qu'ils ne sont pas payez, & plusieurs ne lo

Corruption qui est auiourd'huy en nostre discipline de guerre.

Le moyen de remedier aux desordres des gēs de guerre, est de les payer.

voudroient pas estre, à fin qu'ils ayent couuerture de leurs voleries. Quand le taillon, & depuis la solde de cinquante mille hommes de pied furent mis sur les subiects, le Roy feit promesse de n'affecter, n'employer les deniers à autre vsage, qu'au payement des gens de guerre, sans les confondre auec les autres deniers ordinaires. Ce qui estant mal pratiqué, le peuple est greué doublement: car il paye, & est pillé de tous costez. Encores auec toutes les charges ordinaires, les pauures paysans se tiendroient bien-heureux, s'ils en estoient quictes, en dressant estapes aux gens-d'armes, comme il s'est faict quelques annees. Et qu'elle issue peut-on esperer de veoir les soldats saccager, piller, brusler aucque vne licence desbordee les pauures subiects? « On a tousiours veu les maisons, les familles, les Royaumes: les Empires tomber en ruyne & paureté, pour auoir mesprisé les pauures, & abandonné les subiects aux voleries des soldats. La licence immoderee des soldats Pretoriens, qui estoient aux Empereurs, comme les Ianissaires au Turc, & des autres gens de guerre, ayda bien à la ruyne de l'Empire Romain. Car s'attribuans l'authorité d'eslire des Empereurs à leur deuotion, vn estoit esleu en vne armee, vn autre ailleurs, & aussi tost tuez & massacrez par ceux qui les auoient esleus. Puis leurs insolences causoient seditions & guerres ciuiles, dont les Royaumes & pays de l'obeyssance Romaine se reuoltoient. Et aduient souuent, que pour leurs indignes deportemens le peuple s'anime contre les gens de guerre de telle sorte, que leur ruyne s'en ensuit. Comme il en prit à tous les François qui estoient en l'isle de Sicile en l'an mil deux cens quatre vingts vn, le iour de Pasques, au premier son de Vespres, lesquels pour leurs insolences & paillardises furent tous saccagez pour vne secrette conspiration, dont est demeuré ce terme entre nous de Vespres Siciliennes. Il n'y a endroit en ce Royaume, où le peuple demy forcené des oultrages receus des gens de guerre, n'en ait faict infinis & cruels massacres. Nous ne deuons icy oublier à proposer encores la sage discipline militaire de Belizaire, Lieutenant

La licẽce des gens de guerre, cause de la ruyne de l'Empire Romain.

Discipline militaire soubs Belizaire.

general de l'Empereur Iustinian, égalant en vaillance & temperance, l'ancienne Romaine, comme en font foy les Histoires, & laquelle luy feit reconquerir toute l'Italie occupee des Barbares. Nagueres mesme durant la guerre de Piémont (vraye eschole de la vertu & science militaire) on laissoit le paysan, le laboureur, & l'artisan paisible en son ouurage, & la guerre ne se faisoit qu'aux guerriers pour posseder, & non pour ruïner le pays. D'autant aussi que le peuple se resiouyssoit lors de receuoir de telles armees, autant se desespere-il auiourd'huy, que toute discipline militaire, & Police diuine & humaine est tellement estaincte, voire toute raison d'humanité & de societé qui se voit entre les Barbares, qu'il est licite aux François saccager, piller, & rançonner le François d'vn mesme party, foy & condition bien souuent, & ce impunémét. Mais n'attendons prosperité en nos entreprises, qu'il n'y ait autre ordre & discipline.

Fin de la dixseptiesme Iournee.

DIXHVICTIESME IOVRNEE.

De l'office & deuoir d'vn Chef d'armee. Chap. 69.

Moyen de prosperer en tout affaire.



SER. Ceux-là prosperent volótiers en leurs affaires, qui les entendent, & sont diligens à les bien conduire : & quand ils considerent meurement ce qui a esté, ils peuuent aucunement iuger de ce qui a à estre: pource que toutes les choses du monde, en tout temps ont leur rencôtre auecques les siecles passez. Ce qui procede de ce qu'estans œuures des

hommes, qui ont & tousiours auront mesmes patrons, fault de necessité, que mesmes effects en reüsciffent. Mais la cause de la bonne ou mauuaise fortune de l'homme (au regard de l'humaine nature) gist en ce, que les moyens de proceder se rencontrent auec le temps, où le poinct de la condition d'iceluy, & de l'occasion offerte est diligemment à obseruer. Que si en tous negoces particuliers ceste consideration a lieu, elle est bien plus necessaire au faict de la guerre: où vne legere faulte est souuent cause de la perte & ruïne de toute vne armee: le bien ou mal de laquelle dependant du Chef, & conducteur d'icelle, selon qu'il est digne ou indigne de sa charge, ie suis d'aduis (Compagnons) que nous r'apportions icy ce que nous cognoissons estre de son deuoir & office. A vous donques ie propose à discourir sur ceste matiere. *Le bien ou mal d'vne armee depēd du Chef.*

AMANA. Les hommes ordinairement desdaignent d'obeyr à ceux qui ne sçauent pas bien cōmander. Pourtant tout Chef d'armee doibt soigneusement tascher, que on recognoisse en tous ses actes vne certaine grandeur, magnanimité, & constance.

ARAM. Il fault qu'vn Chef soit estimé des siens, de qualité pour auoir foy en sa prudence: autrement vne armee deuient volontiers rebelle, & mal-aisee à manier. Or apprenons d'Achitob plus amplement ce qui concerne ceste matiere.

ACHITOB. Lamachus, grand Capitaine Athenien, disoit, Que en la guerre on ne pouuoit pas faillir deux fois: Pource que les faultes y sont de telle consequence, qu'elles apportent le plus souuent ruïne d'Estat, ou perte de vie à ceux qui les font: Et pourtant, que l'experience y estoit difficile & perilleuse. Ainsi, qu'il falloit haster la Prudence vsagere, qui couste si cher, & est tant longue à venir, que la mort la préuient bien souuent, par la diligente perquisition des choses aduenuës auant & depuis nostre temps, à fin de se rendre sages par le peril des autres. C'est pourquoy il est bien necessaire, que celuy qui pretend l'honneur de la conduite d'vne armee, exercite autant son esprit à la science: & cognoissance de l'Histoi- *De haster la Prudence vsagere par la science.*

re, comme son corps à tous œuures martiaux, pour diligemment obseruer les actions des signalez personnages, voir comme ils se sont gouuernez aux guerres, examiner les causes de leur victoire ou desfaicte, pour fuyr les vnes,& suyure les autres. Et pource aussi que la raison ne » veult pas, qu'vn bien armé obeysse à celuy qui est desarmé, ou que ceux qui n'entendent rien au faict de la marine, prennent le gouuernail d'entre les mains du Pilote, pour sauuer la nauire en tourmente: il est bien necessaire, que celuy qui vient à s'entremettre du commandement en vne armee, ait premierement acquis vne reputation enuers tous, de vaillance & generosité de courage, dont son authorité vienne à estre respectee, cõme estant digne d'icelle: d'autant que les tiltres de dignité n'honorent pas les hommes, mais les hommes les tiltres. Que si les gens de guerre ont vne bonne opinion du merite & valeur de leur Capitaine, ce leur sera vn prompt aiguillon à bien faire, honorant & aimant ses commandemens. Car le vray zele de la vertu, c'est à dire l'affection de l'imiter, ne s'imprime point és cœurs des hommes, sinon auec vne singuliere bien-vueillance, & reuerence du personnage, qui en donne l'impression. Ce n'est donc point sans notable raison, que les Anciens ont mis en grand compte la dignité d'vn Chef d'armee, cõioincte auec prouësse, science, & experience: veu que d'icelle apres la premiere cause qui vient de Dieu, dependent ordinairement les éuenemés heureux ou mal heureux de la guerre, ainsi que nous disions hier, Tite Liue auoir escrit de la iournee qu'eurent les Romains contre les peuples Latins. Et pour ceste raison disoit Cimon, grand personnage Athenien, qu'il aimeroit mieux vne armee de Cerfs conduits par vn Lyon, qu'vne armee de Lyons ayans vn Cerf pour Capitaine. Que si en peu de mots nous desirons entendre qui sont les hommes plus dignes de telles charges, nous le pouuons apprendre de la responsе que feit sur ce propos l'vn des sages Interpretes à Ptolomee: Ceux (luy dit-il) qui excellent en prouësse & Iustice, & qui preferent le salut des hommes a la victoire. Mais pour entrer plus particulierement à discourir de l'office & deuoir d'vn

Le Chef d'vne armee se doibt acquerir la reputation de genereux.

Du Chef depend l'heur & malheur d'vne armee.

Capitaines dignes de leurs charges

Chef d'armee: Valerius Coruinus, General des Romains contre les Samnites, estant prest de leur donner bataille, en peu de parolles animant les siens à bien faire, enseigna à chacun comme il doit proceder pour tenir lieu & degré de Capitaine. Bien est à considerer (leur dit-il) soubs la conduite de qui l'on doyue entrer en bataille, ou soubs tel, qui seulement se feroit ouyr comme magnifique harengueur, hault à la langue, nouueau & ignorant en toute œuure militaire, ou soubs celuy qui sçauroit luy mesme manier les armes, marcher le premier deuant les enseignes, faire deuoir au fort du combat. Ie ne veux, soldats, que vous suyuiez mes paroles: suyuez mes faicts. Ie vous presente l'exemple, auec l'enseignement & discipline, comme celuy qui de ce bras ay acquis trois Consulats auec souueraine loüange. Sur ceey nous noterons, comme les anciẽs Capitaines & Chefs d'armees auoient ceste coustume loüable, de haranguer les gens de guerre, pour leur donner meilleur courage, ainsi qu'il appert en toutes les Histoires Grecques & Romaines: laquelle façon est auiourd'huy perduë auec le reste de la discipline militaire: au moins n'en tient-on compte en France: dont il aduient que beaucoup de grands sont mal suyuis, & seruis à la guerre. Car comme celuy qui a affaire des hommes, & en veult estre fidelement seruy, les doit plus gaigner par douceur & biens-faicts, que par authorité & rigueur: ainsi celuy qui veult auoir gens-d'armes prompts & deliberez à la guerre, pour en estre seruy au besoin, les doibt cherir & attraire par liberalité, & par bonnes & gracieuses paroles à son obeyssance: Pource qu'à la verité il fault que ceux-là soient bons amis, & affectionnez seruiteurs de quelcun, qui sans excuse quelconque (dont on a iamais faulte) doyuent combattre pour luy: & ne soient ny enuieux en sa prosperité, ny traistres en son aduersité. Et n'y a point de doubte, qu'en vn affaire de grande importance les graues remonstrances d'vn Chef, fondees en bonnes raisons & en bons exemples, donnent grand cœur à toute vne armee, voire iusques à les faire hardis comme Lyons, où ils estoient espouuentez comme brebis.

Le bien qui vient de haranguer les gens de guerre.

Que si ses effects suyuent sa reputation de vaillant & genereux, il double le courage & la force de son armee, comme au contraire la moindre lascheté d'iceluy, perte de cœur ou estonnement, tire apres soy l'entiere ruïne des siens. Or pour reprendre nostre propos du deuoir & office d'vn bon Chef d'armee, comme le plus bel œuure qu'vn homme puisse faire, est de se rendre premierement honneste & vertueux, & puis donner ordre, que luy & sa famille ait en abondance les choses necessaires pour la vie: Ainsi se doibt disposer & preparer à mesme but tout sage & aduisé conducteur de gẽs de guerre, & pouruceoir à ce que rien ne leur defaille, tant de munitions de guerre, que de viures n'attendant pas à en faire nouuelle prouision, que la necessité soit venuë, ains lors qu'il est le mieux fourny, il y doibt aduiser pour le temps aduenir. Par lequel moyen ostant toute occasion au soldat de se plaindre, il en sera mieux aimé & obey, & plus craint & redoubté de ses ennemis. A ce propos disoit Cyrus à ses gens-d'armes: Mes amis, ie m'esiouys grãdemẽt de veoir vous & vos gens estre contents, auoir abondance de toutes choses, & que nous ayons dequoy bien faire à chacun selon sa vertu. Toutefois il nous fault considerer, qui ont esté les principales causes de ces biens: Et si vous y regardez de prés, vous trouuerez que le veiller, trauailler, endurer au besoin, & vser de diligence, nous ont donné ces richesses. Parquoy il fault aussi, que par cy apres vous soyez vertueux tenans pour certain, que les grãds biens & grands contentemens vous aduiendront par obeyssance, constance, vertu, souffrance & trauaux, & hardiesse és vertueuses & perilleuses entreprises. Le bõ Chef d'armee doibt aussi prendre soigneuse garde, de ne laisser iamais son exercite oisif, ains faire qu'il nuise tousiours aux ennemis ou profite à soy. Il est grief de nourrir vn homme oisif, encores plus toute vne famille: mais sur tout vne armee, sans la mettre en besongne. L'intention de celuy qui faict guerre par necessité, ou par ambition, est d'acquerir ou maintenir l'acquis, & proceder en telle sorte, qu'il enrichisse, & non pas appauurisse son pays. Il luy est donques necessaire, tant pour la conqueste, que pour l'entretenement

De pouruceoir aux munitions & viures de l'armee.

De ne laisser son exercite oisif.

tenement & conseruation de ce qui est desia sien, aduiser de ne se mettre en despense inutile, ains faire tout à l'vtilité publique. Et qui vouldra bien pratiquer ces deux poincts, il luy conuient suyure la forme dont vsoient les anciens Romains: laquelle fut premierement de faire (cõme on dit en propos vulgaire) les guerres courtes & grosses. Car se mettans en campagne auec force & puissance grande, ils expedioient leur guerre incontinẽt, & en bien peu de iours: Tellement que toutes les expeditions qu'ils feirent contre les Latins, Samnites, & Toscans, furent terminees, les vnes en six, les autres en dix, & les plus longues en vingt iours. Et combien que puis apres, pour la distance des lieux & regions plus loingtaines, ils fussent contraincts de tenir plus long temps les champs: si est-ce qu'ils ne laisserẽt pour cela de suyure leur premiere coustume, & d'acheuer le plus tost qu'ils pouuoiẽt, leurs entreprises de guerre, par promptes batailles, selon le lieu & le temps. Il est vray que l'office d'vn prudent Capitaine est de sçauoir prendre l'ennemy à son auantage : autrement, tant plus il s'estimera homme de bien, & ceux qui le suyuront vertueux, d'autant doibt-il prendre peine de se conseruer & eux tous diligemment, comme l'on a accoustumé de contregarder les choses qu'on tient plus cheres, & les mettre en lieu seur. La dignité d'vn Chef d'armee n'est certes à peu estimer, mesmement quand elle est conioincte auec prouësse & experience : dont le premier chef d'œuure, est sauuer celuy qui doit sauuer tous les autres. Pourtant Timotee, Capitaine Athenien, ainsi comme Chares, autre Capitaine, monstroit vn iour publiquement aux Atheniens les cicatrices de plusieurs blesseures qu'il auoit receuës en sa personne, & son pauois aussi faulsé & percé de plusieurs coups de picques: Ie suis (dit-il) tout au contraire. Car lors que ie tenois la ville de Samos assiegee, i'eu grand honte de ce qu'vn coup de traict tiré des murailles de la ville vint tomber tout aupres de moy, pource que ie m'estois trop auancé en ieune homme, & hazardé plus temerairement qu'il ne conuenoit au Chef d'vne si grosse armee. Aussi quand il sert de beaucoup pour tout le demeurant, & qu'il est de gran-

De mettre à fin promptement la guerre.

De prendre l'ennemy à son auãtage.

Où il fault que le Chef s'expose au peril.

de importance, que le Chef de l'armee s'expose au peril, alors il doibt la teste baissee employer ses mains & sa personne, sans s'espargner & ne s'arrester point aux paroles de ceux qui disent, qu'vn bon & sage Capitaine doibt mourir de vieillesse, ou pour le moins vieil. Mais là où il n'en peult aduenir que bien peu d'auantage, s'il luy succede bien, & au contraire perte vniuerselle & dommage au total, s'il luy eschet mal, iamais homme sage ne requerra ny ne sera d'aduis, que il face acte de soldat priué, qui porte auec soy peril de perdre vn Capitaine en Chef. Et ce-pēdant aussi il ne doibt moins estre soigneux du salut des vaillans hommes qui le suyuent, & ne les exposer au danger, que auec meure caution, se ressouuenant du dire de ce bon Empereur Antonin, qu'il aimoit mieux sauuer vn citoyen, que faire mourir mille ennemis. Et la responce de Scipion fut toute semblable, estant importuné des gens de guerre au siege de Numantie, de donner assault. I'aime mieux, respondit il, la vie d'vn Romain, que la mort de tous ceux de Numantie. Aussi souloit-il dire, que toutes choses se deuoient „ tenter à la guerre, auant que mettre la main à l'espee. Et en verité il n'y a point plus grande victoire, que celle qui se recouure sans effusion de sang. Sylla, Tybere, Caligule, & Neron, ne sceurent onc que faire sinon commander, & tuer: Mais le bon Auguste, Tite, & Traian, estoient tousiours prests de soliciter, prier, & accorder en pardonnant: & disoit Auguste, qu'ores que le Prince fust puissant, neantmoins qu'estant sage, il ne donneroit iamais bataille, s'il n'y auoit plus de profit apparent en la victoire, que de perte si les ennemis estoient vainqueurs. Aussi ne donna-il iamais bataille que par necessité. Nous lisons que ce grand Capitaine Narses, qui subiugua les Gots, vainquit les Bactres, & surmonta les Alemans, ne donna iamais bataille à ses ennemis, qu'il ne pleurast dans le temple la nuict de deuant. Theodose Empereur ne permettoit point à ses gens battre aucune ville, que premierement ne fussent passez dix iours, que l'on eust mis le siege deuant: faisant crier qu'il leur donnoit ces dix iours, pour se ser-

Du soin que il doibt auoir du salut des gens de bien.

Quelle est la plus grande victoire.

Quand il fault donner bataille.

uir de sa clemence, auant que de venir à experimenter sa puissance. On dit volontiers que ce n'est pas assez de sçauoir bien mener ses gens au combat, si on ne preuoit les moyens de les en retirer, & sauuer au besoin. Aussi est-ce faute pareille à vn Capitaine, de tomber en vn inconuenient non attendu, que par desfiance faillir à embrasser l'occasion de faire vn grãd exploict, quand elle se presente. Car mesme defaut d'experience engendre temerité à l'vn, & oste l'asseurance à l'autre. Et ne fault pas qu'vn bõ Capitaine vse bien seulemẽt de ce qu'il a present en main: mais aussi qu'il iuge sagement de ce qui est à aduenir, se desfiant tousiours de la doubteuse issuë qui est en toutes entreprises de guerre. C'est pourquoy les anciens Chefs d'armees, tant Grecs que Latins, ne marchoiẽt iamais sans leurs armees, & ne campoient, ores qu'ils fussent loing des ennemis, sans clorre & fossoyer le camp. Dont Leonidas interrogué de la raison, Pource (dit il) que comme la mer a ses syrtes, gouffres & roches, la guerre aussi a les siens, & de plus perilleux & dommageables n'a elle point que celuy de, Ie n'y pensois pas. Entre autres choses bien necessaires au Capitaine, est la cognoissance de la nature & de l'assiette des lieux: qui est sçauoir comment s'esleuent les montagnes, comment les vallees pendent, comment les campagnes sont couchees: cognoistre la nature & cours des riuieres, & l'estenduë des marescages. Ce qui est profitable en deux sortes. Premierement on apprend à cognoistre son pays, & peut on mieux sçauoir cõment il le faut defendre. Puis on peut par mesme moyen, ayant bien la pratique de ce paysage, comprendre facilement la situation d'vn autre lieu, qui sera quelquefois necessaire à cõsiderer. Que si le Chef d'vne armee defaut en ceste partie, il n'a pas la premiere & principale vertu que doibt auoir vn bon Capitaine. Car c'est elle, qui enseigne à trouuer l'ennemy, se camper & conduire vn ost, arranger les bataillons pour la iournee, prendre l'auantage au siege d'vne ville. Entre les loüanges que les Autheurs attribuent tres-grandes à Philopœmene, Prince des Achees, ils n'oublient, que durant la paix il estudioit diligemment les moyens pour mieux mener la guerre: Et quand

Deux fautes que doit fuyr tout bon Capitaine.

Cognoistre l'assiette des lieux necessaires au Chef d'armee.

Durant la paix il faut estudier à l'art militaire.

Il estoit aux champs auec ses amis, il s'arrestoit souuent, & deuisoit auec eux de semblables propos: comme si les ennemis estoient en ceste montagne, & nous nous trouuissions icy auec nostre camp, qui auroit l'auantage? comme y pourroit-on aller pour les trouuer marchans en bataille? Si nous nous voulions retirer, comme deurions nous faire? S'ils se retiroient, comment aurions nous à les suyure? Et leur proposoit au chemin tous les accidens qui pouuoient aduenir en vn camp. Puis il escoutoit leurs opinions, & apres il disoit la sienne, la confirmant par raisons: Si bien que par ces continuelles disputes & pensees, il ne luy pouuoit iamais, en guidant vne armee, aduenir quelque empeschement, auquel il ne trouuast remede. Xenophon monstre en la vie de Cyrus, que sur son partement au voyage qu'il entreprenoit contre le Roy d'Armenie, il disoit à ses gens en forme de deuis, que ceste expedition n'estoit qu'vne des chasses qu'ils auoient tant exercees auec luy: & ramenteuoit à ceux qu'il enuoyoit en embusches sur les montaignes, qu'il leur souuient du temps & moyen qu'ils tenoient, quand ils alloient tendre les rets sur les petites collines: & à ceux qui alloient attaquer l'escarmouche, il disoit qu'ils estoient comme ceux qui alloient faire leuer la beste de sa bauge, pour la faire donner dedans les rets. Ce genereux Prince faisoit bien cognoistre, que l'exercice de la chasse ne luy auoit pas esté inutile, comme aussi elle est vne vraye image de guerre: ains qu'elle luy seruoit beaucoup, pour iuger de la nature & assiette des lieux, qu'il souloit frequenter en ses pays: d'autant que toutes contrees ont quelque conformité ensemble: de sorte que par vn pays bien cogneu (ce que l'vsage frequent de la chasse apporte) on peult facilement iuger d'vn autre. Publius Decius, Tribun des soldats en l'armee que conduisoit Cornelius Consul contre les Samnites, voyant l'ost des Romains reduit en vne vallee, où il pouuoit aisément estre

La chasse est vne image de guerre

» enclos des ennemis, s'addressa au Consul, disant: Voyez
» vous bien, ô Cornelius, ceste sommité de montagne au
» dessus de nostre ennemy? C'est la forteresse de nostre es-
» poir & salut, si nous sommes diligens à la prendre, puis

que les aueugles Samnites l'ont laissee. Nous voyons dôques, combien est vtile, voire necessaire à vn Capitaine, sçauoir l'estre & nature des pays : ce qui luy sert aussi de beaucoup au poinct principal par nous desia touché, qui est de contraindre ses ennemis à venir au combat, quand il se sent le plus fort, qui a auantage sur eux : & s'il se sent le plus foible, se garder d'y pouuoir estre contrainct. C'est ce qui acquiêt à Caius Marius six fois Consul le renom de l'vn des plus grands Capitaines de son temps. Car combien qu'il ait esté Chef de plusieurs armees, & donné trois grosses batailles, il fut si prudent en toutes ses entreprises, qu'il ne donna iamais à ses ennemis aucune prise sur luy pour le forcer au combat. Et est la response qu'il feit fort notable au Chef de ses ennemis, luy mandant, que s'il estoit si grand Capitaine comme on le disoit, qu'il eust à sortir de son camp, & venir à la bataille: Mais toy mesme (dit-il) si tu es grand Capitaine, contrains moy à cela malgré moy. C'est aussi vn poinct où doibt estre fort vigilant le Chef d'armee, qu'entre les Capitaines de son exercice soit bien gardé tout secret. Car iamais les grands affaires ne succedent bien, quand auant l'effect ils sont descouuerts. A ce propos Suetone recite, que iamais l'on n'ouyt dire à Iules Cesar, Demain nous ferons cela, & ce iourd'huy nous ferons cecy : mais seulement disoit, On fera cecy à ceste heure: pour demain l'on verra ce que nous deurons faire. Et Plutarque dit en sa Politique, qu'ayant esté interrogé Lucius Metellus par vn sien Capitaine, quand se donneroit la bataille, il luy respondit, Si ie sçauois que ma chemise sceust le moindre des pensemés que i'ay en mon cœur, tout à ceste heure ie la brulerois, & iamais n'en vestirois d'autre. Les affaires donc de la guerre se peuuent mener par plusieurs, mais la resolution d'iceux se doit prendre secrettement, & entendre de peu de gens: car autrement plustost ils seroient descouuerts & publiez que conclus. Toutefois il est bien necessaire que le Chef tienne souuent conseil, pourueu que ce soit auec hommes experts & anciens, prudens & non temeraires. Mais en toutes choses de necessité il n'y fault gueres chercher de raison, ains soudainement les hazar-

Le poinct principal d'vn bon Chef d'armee.

Que le secret doibt estre bien gardé en l'armee.

der. Car plusieurs fois aux guerres on a veu plusieurs Capitaines se perdre, non pour autre occasion, sinon qu'aux temps qu'ils deuoient mettre à chef quelque beau faict, & non perdre le temps, ils s'amusoient à tenir conseil ocieusement. Au surplus, pour l'instruction & exemple du deuoir & office d'vn Chef & Capitaine d'armee, nous ne sçaurions donner personnage plus digne à imiter, que Caton d'Vtique, Consul Romain, & qui pour sa premiere charge eut commandement sur vne legion. Car deslors il se proposa, que c'estoit chose legere, non pas Royale & magnifique de se monstrer seul vertueux, attendu qu'il n'estoit qu'vne seule personne: mais il s'estudia de rendre tous ceux qui estoient soubs sa charge, semblables à luy. Pour à quoy paruenir, il ne leur osta pas la crainte de son authorité: mais il y adiousta la raison, en leur monstrant, & les instruisant sur chaque poinct de leur deuoir, & accompagnant tousiours ses remonstrances & remuneratiõ de ceux qui faisoient bien, & punition de ceux qui faisoient mal: De maniere que l'on n'eust sçeu dire, s'il les auoit rendu plus paisibles, ou plus aguerris, plus vaillans, ou plus iustes, tant ils se monstroiẽt à l'espreuue rudes & aspres aux ennemis, & doux & gracieux aux amis, craintifs à mal faire, & prompts à acquerir honneur.

Exemples notables pour tous Capitaines.

» La vertu » de Pompee est aussi digne d'estre imitee de tout grãd Ca» pitaine, pour la temperance qui fut en sa vie, addresse aux armes, eloquence en son parler, foy en sa parole, facile accez & amiable recueil à vn chacun. Et si auec ces choses l'exemple du mesme Caton est suyuy en sa prudence liberalité, & departement des despouilles & richesses des ennemis, le Capitaine qui en vsera de ceste façon, meritera loüange eternelle, & rendra contents tous ceux qui l'auront suyuy. Car comme ce vertueux Chef eust pris plusieurs villes en Espaigne, il n'y print iamais pour luy rien plus que ce qu'il y beut & mangea, & departit à chacun de ses soldats vn liure d'argent: disant, qu'il valloit mieux que plusieurs retournassent en leurs maisons de la
» guerre auec de l'argẽt, que peu auec de l'or. Et quant aux
» Capitaines, qu'ils ne deuoient accroistre de rien en leurs
» charges & gouuernemens, sinon d'honneur & de gloire,

Du departement des despouilles entre les gens de guerre.

Pour la conclusion donques de nostre propos, nous noterons qu'vn Chef d'armee, qui desire estre obey (comme il est bien necessaire) se doibt faire estimer des siẽs, digne de pouruecoir à leurs necessitez & affaires. Ce qui aduiendra, quand ils le verront plein de cœur & de soucy, bien tenant son rang & la maiesté de son degré, punissant les delinquans, ne trauaillant ses gens en vain, leur vsant de liberalité, & leur tenant ses promesses.

De l'election des gens de guerre, de la maniere de les exhorter au combat, & comme on doibt vser de la victoire. Chap. 70.

ARCHITOB. Agamemnon, Capitaine general des Grecs deuant Troye, parlant d'Achille, & le regrettãt, de ce qu'ayãt esté offensé de luy, il s'abstenoit de leur donner secours, disoit, Que l'hõme aimé d'vn Dieu, tiẽt en vn camp "
lieu de beaucoup d'hommes, & vault trop mieux qu'vne "
troupe effrenee, qui ne peult estre gouuernee qu'auec grã *L'homme de*
de peine & sollicitude. Ceste raisõ feit iadis fort honorer *bien sert de*
les gens de bien en la guerre, & iceux fort rechercher des *beaucoup en*
grans Capitaines, se rendans eux-mesmes bien religieux, *vne armee.*
& n'entreprenans rien qu'apres auoir prié les dieux, & sacrifié auec victimes à la mode de leur pays. Apres aussi qu'ils auoient faict quelque belle execution, ils n'estoiẽt paresseux de leur rendre graces, par oblations & hymnes à leur louange. Or toutes ces bonnes considerations n'ont pas plus de lieu entre nous, que le reste de leur discipline militaire: principalement en ce que on ne regarde plus de quelles gens on se doibt seruir, mais bien comme on en pourra auoir grand nombre. Voire bien souuent si l'on cognoist vn hardy meurtrier, & abandonné à toute meschanceté, ce sera celuy que l'on preferera és charges à vn homme de bien: Mesmes mesprisans nos concitoyens, ausquels touche comme à nous le bien de la patrie, nous nous fions plustost aux estrangers & mercenaires, qui n'en demandent que la ruyne: dont aussi nous

deplorons,mais trop tard, les maux qui nous en sont aduenus. C'est pourquoy ie vous propose (Compagnons) à discourir de l'election qui est à cõsiderer és gens de guerre,dont on se veult seruir pour s'y pouuoir bien fier: & si vous trouuez bon aussi de nous dire quelque chose de la maniere des Anciens de les exhorter au combat, pource que i'en ay touché,comme en passant, en mon precedent discours:& finalement comme on doibt vser de la victoire,qui volontiers suit le bon ordre & discipline de guerre,dont nous auons iusques icy discouru.

Pourquoy on se doit seruir en guerre de ses subiets.

„ ASER. D'autant que la principale force d'vne armee „ gist en la vraye & constante bien-vueillance des gens de „ guerre enuers celuy,pour lequel ils combattent, on ne la doibt chercher ailleurs qu'en ses propres & naturels subiets,ausquels le bien est commun auec celuy du Prince.

AMANA. Mes amis (disoit Cyrus à ses gens-d'armes) ie vous ay choisis, non pas que i'aye de ceste heure faict „ preuue de vostre vertu,ains pour vous auoir de mon ieu„ne aage cogneu prõpts à faire les choses qu'on estime en „ ce pays honnestes,& euiter les deshonnestes. Cecy certes „ ne se peult dire des estrangers,que l'on n'a iamais veu,& „ lesquels ne sortent de leur pays,que pour s'enrichir de la „ ruyne de leurs voisins. Mais c'est à toy (Aram) à traicter la matiere qui nous est icy proposee.

Des causes de la ruyne de l'Empire Romain.

ARAM. Si nous considerons diligemment les causes de la ruyne de l'Empire Romain,nous trouuerõs, que les moyens inuentez par les Empereurs mieux aduisez,pour la seureté & conseruation d'iceluy Empire,tournerent finalement à sa ruyne. Premieremẽt les armees ordinaires, que Auguste auoit ordonnees,tãt aupres de Rome, qu'és frontieres de son Estat, ruynerent plusieurs de ses successeurs, & l'Empire mesme, qu'ils meirent quelquefois à l'enchant pour le deliurer au plus offrant. En apres le trãsportement de l'Empire, que Constantin le grand feit de Rome en Byzance,qui depuis a esté appellee de son nom Constantinople, pour le rendre plus asseuré contre les Perses,&autres peuples de l'Asie,auãça fort sa ruyne. Car transferant en ce lieu les forces & richesses principales de Rome,& diuisant l'Empire en Oriental & Occidental

il l'affoiblit beaucoup: en sorte que l'Occidental fut premierement destruit, puis l'Oriental: lesquels demeurans vnis, eussent peu longuement, & quasi perpetuellement resister à toutes inuasions. Tiercement, cuidans les Empereurs se fortifier par armes estrangeres, mercenaires & auxiliaires, qu'ils appelloient à leur secours, mesmement des Goths, en éneruant les forces propres & naturelles de l'Empire, ils meirent, sans y penser, Rome & l'Italie, & consequemment les autres prouinces, entre les mains des Barbares. Mesme noũs trouuerons, que la calamité la plus notable qui soit iamais aduenuë aux Republiques diuisees, a esté quand les citoyens partiaux ont appellé les estrangers à leur ayde, qui souuent ayans retenu ce chemin, s'en sont puis apres faicts les maistres. Les Germains appellez par les Sequanois à leur secours contre ceux d'Autun, les contraignirent de leur bailler la moitié de leurs terres: puis à la longue chasserent tous les originaires du pays, & se feirent Seigneurs de la plus grande partie de la Gaule. Mais sans aller si loing, il est tantost temps que nous soyons sages par nostre propre peril. Les factions des maisons d'Orleans, & de Bourgongne, nous appellerent les Anglois en France, qui par ce moyen y prindrent tel pied, qu'ils en possederent longuement apres vne grande partie. Combien s'en est-il fallu, que de nostre temps, les François aueuglez & trãsportez de partialitez (& Dieu vueille qu'ils le puissent bien cognoistre) n'ayent reduit leur patrie en telle extremité de miseres, que de la rendre serue & esclaue du ioug estranger, soubs ombre du secours mendié de leurs mains? A quoy a il tenu, que ne se soit ioüee entre nous, de nous, & par nous, la plus cruelle & triste tragedie qui fut onques, accourans gens de toutes parts à ce spectacle? Ne sembloit il pas, que grands & petits eussent sciemment deliberé de perdre le plus beau & noble Royaume du monde, & eux auec iceluy, & finalement decheoir honteusement de la gloire & reputation, que leur ont acquise louablement leurs ancestres? Que si quelque bon heur malgré nous a destourné cest orage, au moins qu'il nous ressouuienne du danger où nous nous estions vo-

Pernicieux à vn Estat d'y appeller les estrangers à secours.

Miseres de la Frãce par les partialitez estans en icelle.

lontairement iettez: & ne mettons en oubly l'aduertissement mesmes de ces Barbares, desquels quelques vns d'entre leurs Chefs & principaux Conseillers, vn peu auant leur departement de ce Royaume, comme on se plaignoit à eux des extorsions & cruautez de leurs gens, toute la respõse fut: Pourquoy nous appellez vous? A quelle intention pensez vous que noz gens nous suyuent, sinon que de s'enrichir de vostre ruyne? Accordez vous, & ne nous appellez iamais, si vous ne voulez veoir encore pis. Mais entrons en particuliere cõsideration du peril & dõmage, qui procede des soldats estrangers & mercenaires, & desquels on se doibt plustost seruir. Les armes, par lesquelles vn Prince defend son pays, ou sont les siennes propres, ou bien soudoyees des estrangers, ou de quelque Prince son amy qui luy enuoye secours, ou meslees des vns & des autres. Ceux qui maintiennent estre necessaire pour la prosperité & conseruation de toute heureuse Republique, de n'vser du secours d'autruy, disent, que les armes soudoyees d'estrangers, & le secours ne vallent rien, & si sont bien fort dangereuses: Et que si vn Prince veut fonder l'asseurance de ses Estats sur les forces des estrangers, il ne les sçauroit seurement maintenir. Car elles ne s'accordent pas facilement entre elles, & sont tout pour le profit, & ne sont point bien ordonnees ny obeyssantes. D'autre part, elles ne sont pas trop fideles, entre amis fort braues, entre ennemis point de cœur. Elles n'ont point la crainte en Dieu ny la foy aux hõmes. Et la raison & cause de cela est, qu'ils n'ont autre amour & chose qui les retienne, que la solde & esperance de butiner. Ce qui n'est pas suffisant à faire qu'ils meuuent pour le seruice de celuy auquel il ne sont point subiects, & duquel ils desireroient plustost la ruyne, que l'augmentement. La destruction derniere de l'Italie n'est aduenue d'autre chose, que pour s'estre par longue espace de temps reposee sur les armes estrangeres & soudoyees, lesquelles feirent pour aucuns quelques auancemens: mais aussi tost qu'il y vint vn autre estranger, elles monstrerent ce qu'elles estoient. D'où vint que le Roy Charles huictiesme peut bien courir toute l'Italie, comme l'on dit, auecques

Bon conseil de nos ennemis mesmes.

Raisons pourquoy le secours estrãger ne vault rien.

Cause de la destructiõ de l'Italie.

la craye: c'est à dire, que sans aucune resistance il ne faisoit qu'enuoyer marquer ses logis, ceux qui luy deuoient resister, & que l'on auoit appellé pour la garde du pays, se rangeans volontairement de son party. Il y a plus. Les Capitaines estrangers soudoyez, sont ou tres-excellens hommes, ou non. S'ils le sont, le Prince ne s'y doit pas fier. Car ils tascheront sans doute à se faire grands eux-mesmes, ou en le ruynant, luy qui est leur maistre, ou en destruysant d'autres contre sa volonté. Et si les Capitaines ne sont pas vertueux, il n'en peut esperer que la cause de sa perdition. Les armes, qui sont du secours bien pernicieuses à l'Estat, c'est quand on appelle quelque Potentat, lequel auec ses forces nous vienne ayder & defendre. Ceste maniere de gens d'armes peult bien estre bonne & profitable pour eux-mesmes: mais à ceux qui les appellent, est tousiours dommageable. Car si on perd, on demeure desfaict: & si on gaigne, on demeure leur prisonnier. Tel secours est encores plus à craindre, que celuy des forces soudoyees, qui obeyssent au Chef qui les appelle: mais quand on reçoit vne armee vnie, & accoustumee d'obeyr à son Chef qui la conduit, la destruction est toute preste, & ineuitable à celuy qui ouure luy-mesme la porte de sa maison à son ennemy plus fort qu'il n'est pas. Il seroit donques expedient à tout Prince, de prendre tout autre party, premier que d'auoir recours à telles gens pour son ayde & secours. Et qui bien lira & considerera les choses passees, & discourera les presentes, on verra que pour vn qui s'en est bien trouué, il y en a eu infinis autres deceus & abusez. Car vne Republique, ou Prince ambitieux, ne sçauroit souhaiter plus grande occasion d'occuper vne Cité, Seigneurie, ou Prouince, que quand on le requiert d'enuoyer son armee pour la defense d'icelle. Mais quoy: L'ambition, le desir de vengeance, ou autre animosité des humains est si grande, que pour accomplir vne fois leur volonté presente, ils oublient tout deuoir, & mettent arriere le regard de tout peril & inconuenient qui leur en peut aduenir. Ce fut par ce moyen, que les Herules, Gots, & Lombards se feirent Seigneurs d'Italie, les Frãçois de Gaule, les Anglois de la grãd

Dangereux d'appeller vn Potentat à son secours.

Exẽples des changemens d'Estats par le secours d'estrangers.

Bretaigne, les Escossois d'Escosse, ayans chassé les Bretons & les Pictes, qui les auoient appellez au secours. Les Turcs se feirent maistres de l'Empire d'Orient,& du Royaume de Hongrie,estans aussi requis des Empereurs de Constantinople,& des Estats de Hongrie. De nagueres Cairadin, corsaire, appellé qu'il fut par les habitans d'Alger, pour chasser les Espagnols de la forteresse, les ayant vaincus, il tua Selim, Prince de la ville, & le feit Roy, laissant l'Estat à son frere Ariadin Barbe-rousse. Et Saladin Capitaine Tartare, estant appellé par le Calife & les habitans du Caire, pour chasser les Chrestiens de Sorie apres la victoire tua le Calife,& se feit seigneur absolu. Aussi la preuoyance des Princes d'Allemagne, sur le peril & dommage qu'apportent à vn Estat tous estrangers, feit qu'ils obligerent l'Empereur Charles v. par le XII. article des conditions qu'il iura, deuant que receuoir la Couronne Imperiale, qu'il ne feroit entrer en Allemagne soldats estrangers. Mais par le grand nombre d'Espagnols,Italiens, & Flamans qui y entrerent,appellez cõtre les Protestans, peu s'en fallut qu'il ne chãgeast l'Estat d'Allemagne en Royaume hereditaire: & l'eust aisément faict, si le Roy Henry II.ne l'en eust empesché auec les forces de France, qui pour ceste cause fut par les Allemans appellé par liures publiez, & Arcades erigees, en leur pays, Protecteur de l'Empire, & liberateur des Princes,qui depuis ont resolu de n'eslire iamais Prince estrãger. Charles VII.Roy de France,ayant par sa grãde fortune & vertu deliuré la France des Anglois, il cogneut bien qu'il estoit necessaire de se garnir de ses forces, instituant en ce Royaume les Ordonnances des hõmes d'armes,& compagnies des gens de pied. Depuis le Roy Louys son fils abolit ses fantassins, & commença à soudoyer les Suysses. Ce qu'ayans en semblable faict les autres Roys successeurs, plusieurs ont remarqué, qu'en donnant reputation aux Suysses, ils ont abastardy leurs propres forces,aneanty leur fanterie,obligeant à d'autres leurs gens de cheual: lesquels depuis s'accoustumans à combattre auec les Suysses, il leur estoit aduis qu'ils ne pouuoient vaincre ne combattre sans eux. Et pourtãt on

Charles v. obligé par serment de ne faire entrer estrangers en Allemagne.

De l'institution des gens de guerre Frãçois, par Charles vij.

ne peut, qu'on n'honore de tres grãde loüange la prudẽce du Roy François 1. en l'establissemẽt qu'il feit de sept legions de gens de pied à six mille hommes pour legion, où il n'y eut peult-estre iamais chose mieux reiglee pour l'entretenemẽt de l'art militaire, ny plus necessaire pour la conseruation de ce Royaume, si on digere biẽ les belles ordonnances qui furent faictes à ceste fin. Et toutefois elles furent cassees de son regne: puis remises par Henry 11. son successeur, & derechef cassees. Il me semble que ces anciennes institutions & d'hommes d'armes & de fantassins remises sus, pourroient seruir d'vn bon moyen, d'auoir tousiours des gens de guerre, & pour defendre ce Royaume, & pour conquerir ce qui en est distrait, & pour ayder les amis, au lieu qu'il faut au besoin se seruir d'hommes tous nouueaux, qu'on faict Capitaines deuant qu'auoir esté soldats, ou par necessité forcee mendier & acheter bien cher le secours des nations estrãges. Non que ie vueille dire que le Prince ne doyue iamais vser du secours d'autruy, ains se seruir seulement de ses propres armes, qui sont celles qu'il assemble de ses subiects: Mais au contraire, il ne luy peut estre que profitable d'vser du secours de ses alliez, pourueu qu'ils soiẽt alliez en ligue offensiue & defensiue Car par ce moyen non seulement on se fortifie d'auantage, ains aussi on oste le secours à l'ennemy, qu'il en pourroit tirer, & l'occasion à tous de faire la guerre à l'vn, qui ne voudra estre ennemy de l'autre. Mais sur tout, q̃ le Prince ne se fie pas tãt au secours des alliez, qu'il ne soit le plus fort auec les siẽs. Que si les alliez sont à craindre, estans les plus forts au pays d'autruy: qu'elle asseurance peult-on auoir des gens de guerre estrangers, qui n'ont auec nous ligue offensiue, ny defensiue? Ces choses bien considerees, & si soigneusement on faict garder aux gens de guerre vne bonne discipline militaire, qui se peut recueillir de plusieurs Institutions qui sont en lumiere, & que la conduite d'iceux se baille à de bons, vertueux & experimentez Capitaines, menez du seul desir de rendre leur deuoir au Prince & à leur patrie, ce Royaume se rendra redoutable aux estrangers, & ne craindra aucunement leurs efforts

Des legions establies par François 1.

Comme le Prince doit vser de secours de ses alliez.

ny entreprises. Mesme si l'authorité souueraine en l'absence du Prince, pour commander absoluëmēt en vne armee, est mise és mains d'vn Chef digne de sa charge, cōme nous en auons parlé, & lequel puisse gaigner les hommes, & les stimuler à leur deuoir par paroles & remonstrances fondees en vifues & doctes raisons, comme de ce qu'il est necessairement ordonné à tous de mourir: Que c'est donques trop grande lascheté de refuser à l'vtilité publique, qui nous apporte gloire immortelle, ce qu'on est obligé de rendre à la necessité: Que la mort glorieuse est tousiours à preferer à vne vie honteuse & diffamee de quelque reproche: Bref, fondant ses remonstrances sur l'occasion des armes prises, le temps, & le lien, l'estat & condition des ennemys, le bien qui reüscira de la victoire sur eux. Mais en toutes ces choses, la iustice de la cause de la guerre, est ce qui dōne plus de courage aux gens de bien, lesquels autrement ne doyuent iamais combattre. L'on peult voir vn million de belles harangues militaires, mises en vn seul tome en lumiere, desquelles tout sage & prudent Capitaine se pourra ayder, selō le subiect qui se presentera. Que si l'ordre & discipline des Anciens, dont nous auons iusques icy discouru, & qui se peut plus amplement apprendre en leurs doctes escrits, sont remises & imitees de nos armees, selon que l'vsage & pratique nouuelle des armes, que nous auōs auiourd'huy, beaucoup plus espouuētables que celles des Anciens, qui n'vsoient point de pouldre à canon, y sont propres & disposees: nous ne pourrons doubter, qu'il n'en reüscisse vne grande obeyssance des gens de guerre enuers leurs Chefs & Capitaines, qui auiourd'huy au lieu de commandement, ne se peuuent reseruer qu'vne humble priere enuers les soldats, qui encore la tournent à mespris, & faute de courage: & de ceste obeyssance conioincte auec bō ordre, l'esperance de prosperer en nos entreprises en deura estre beaucoup plus grāde. Desquelles l'issue estāt heureuse, & lors que nous auōs quelque auantage sur nos ennemys, ou que nous auons obtenu quelque victoire, il se faut bien garder, que l'insolence nous aucugle tellement, que nous confians en nostre

Remonstrances que le Chef doit faire aux gens de guerre.

Comme on doit vser de la victoire.

heur, nous passions bornes, & perdiõs l'occasion d'vn biẽ certain par espoir de pl⁹ grãd biẽ encores incertain. Hãnibal apres la desfaicte des Romains à Cãnes, enuoya gẽs à Carthage porter les nouuelles de sa victoire, ensemble demãder renfort. Surquoy le Senat fut en longue deliberation pour aduiser ce qu'on en deuoit faire. Annon, prudẽt vieillard, fut d'aduis qu'on vsast sagemẽt de la victoire, en faisant paix auec les Romains, laqlle ils impetreroiẽt d'eux auec honnestes cõditions cõme vainqueurs, & qu'ils ne deuoiẽt attendre le hazard de quelque autre bataille: Qu'il deuoit suffire aux Carthaginois d'auoir mõstré aux Romains qu'ils estoient gens pour leur faire teste: & puis qu'ils auoient gaigné sur eux vne victoire, qu'ils ne la deuoiẽt exposer au danger de la perdre, soubs esperance d'vne autre plus grande. Ce prudent conseil ne fut suyuy: qui fut depuis recogneu du Senat pour le meilleur, quand l'occasion en fut perdue. Alexandre le grand auoit desia conquis tout l'Orient, quand la Republique de Tyrus, grande & puissante, d'autant que la ville estoit situee en l'eau comme Venise, estonnee de la grandeur & reputation des armes du Monarque, enuoya ses Ambassadeurs luy offrir telle obeyssance & subiection qu'il voudroit, pourueu que luy ne ses gens n'entrassent point en leur ville. Alexandre indigné qu'vne cité voulsist fermer les portes, à qui tout le mõde les auoit ouuertes, les renuoya sans accepter leurs offres, & s'y alla camper. Y ayant tenu le siege quatre mois, il s'aduisa qu'vne seule ville tollissoit à sa gloire le temps, que tant d'autres conquestes ne luy auoient osté: dont delibera tenter la voye d'accord, en leur octroyant ce que auparauant ils auoient requis eux-mesmes. Mais alors les Tyriens deuenus plus braues & audacieux, nõ seulement refuserent les offres, ains meirent à mort ceux qui les leur estoient venus faire. Dequoy Alexandre esmeu d'indignation, feit donner vn assault de tel ardeur & violence, qu'il emporta la ville, la saccagea, meit partie des habitans au fil de l'espee, & le reste serf & esclaue. La voye d'accord & de composition est tousiours à preferer à la continuation de guerre. Et quelque asseurance que l'on

Exemple à ce propos.

La voye d'accord à preferer à la continuation de guerre.

ait quasi certaine de la victoire, si doit-on doubter l'incertitude des choses humaines. Le preux & vaillãt Hannibal rappellé de l'Italie par les siens pour leur donner secours contre les Romains qui les tenoient assiegez, ayant encores son armee entiere, leur demanda la paix, auant que vouloir venir à la bataille, voyãt qu'en la perdant il mettoit son pays en seruitude. Que deura dõques faire vn autre de moindre vertu & experience que luy? Mais les hommes tombent en cest erreur, qu'ils ne sçauent mettre borne à leurs esperances: & s'y fondans, sans se mesurer autrement, vont en rüyne. Quelquefois pour mespriser trop son ennemy, & le reduire en desespoir, nous le rendons plus temeraire à entreprendre, & violent à executer toutes choses hazardeuses. Le desespoir (disoit Tubero) est le dernier, mais le plus puissant effort, & le donjon le plus inuincible. C'est pourquoy les anciẽs Romains Chefs d'armees regardoient diligemment à imposer à leurs gens toute necessité de combattre, & l'oster à leurs ennemis, leur ouurans quelquefois les passages de fuyr, qu'ils leur pouuoient clorre. Le Roy Iean, pour n'auoir voulu receuoir l'armee d'Angleterre à condition de paix, qui ne demandoit que d'eschapper la vie sauue, fut pris & emmené prisonnier en Angleterre, & son armee de quarante à cinquante mil hommes desfaite, par dix mil Anglois: aucũs disent plus, les autres moins. Gaston de Foix, ayant gaigné la bataille à la iournee de Rauenne, voulant poursuyure vn esquadron d'Espaignols qui s'enfuyoyent, il perdit la vie, & meit en proye des ennemis tout ce qui estoit conquesté en Italie. Les Histoires des anciens sont pleines de tels exemples, & mesme des plus petites armees qui ont esté victorieuses des plus grandes. Darius contre Alexandre, Pompee cõtre Cesar, Hannibal contre Scipion, Marc-Antoine cõtre Auguste, Mithridate contre Sylle, sans comparaison auoient de trop plus grandes forces que leurs ennemys. Aussi disoit le bon Trajan, Accepter la guerre, faire grande assemblee „ de gens, les mettre en ordre, donner la bataille, appar- „ tient aux hõmes: Mais donner la victoire, est le faict de „ Dieu seul: & contre l'ire du Souuerain, peu profitent les „ grands

Dangereux de combattre gens desesperez.

De la prise & desfaicte du Roy Iean. De la mort de Gaston de Foix.

Armes petites, victorieuses des plus grandes.

grans osts. Que si nous voulons vn bon moyen pour n'e-stre iamais vaincus : c'est de ne se confier point en ses armes, ny en sa force, ains implorer tousiours Dieu, à fin qu'il dresse nos conseils pour bien faire. Dont aussi nous serons induits à vser humainement de la victoire, estãt le propre de genereux & magnanimes, cõme nous en auons quelquefois discouru, d'estre clemẽs & gracieux, aisez à pardonner, & prendre compassion de ceux qui souffrent & endurent. Nulle autre se peult appeller vraye victoire (escriuoit Marc Aurele à Popilio Capitaine des Parthes) que celle qui apporte en soy quelque clemence : & par ainsi l'homme rigoureux & cruel ne se peult auec raison dire victorieux. Et est biẽ veritable, qu'auoir victoire est chose humaine, mais le faict de pardonner, est chose diuine. Quant au saccagement & ruyne des villes prises en la guerre (dit Ciceron) il fault soigneusemẽt prendre garde, de ne faire rien ny temerairemẽt, ny cruellemẽt. Car c'est le propre du magnanime, de faire punir simplement les plus coulpables & autheurs du mal, & sauuer la multitude. Bref, de retenir en toutes choses ce qui est droict & hõneste, estre vaillant & humain, ennemy de ceux qui font iniustice, & gracieux aux affligez, aspre aux cõbattans, & equitable aux suppliants, ce sont le louanges, dõt sont plus recommandez Alexandre, Iules Cesar, Scipiõ, Hannibal, Cyrus, & tant d'autres grãds Capitaines Grecs & Romains, que tous excellens hommes se doyuẽt proposer à imiter en l'art militaire.

Il n'y a nulle vraye victoire sans clemence.

De la vie heureuse. *Chap. 71.*



RAM. Nous auons iusques icy discouru (Compagnons) des vertus & vices, dõt la vie de l'hõme peult estre louee ou blasmee en tous estats & cõditions, où la varieté de mœurs & inclinatiõs, à diuers estudes & œuures, rendent propres, & appellent les hommes. En quoy nous auons principalemẽt suyuy les fins de hõnesteté & droicture des Philosophes moraux, dõt ils deduisent les offices particuliers, & tous les actes de vertu, auec vn ordre & disposition louable &

fort excellente. Et estant maintenant paruenus à la fin de la cause de nostre assemblee, comme nous l'auons commencee par la cognoissance vraye & Chrestienne de la creation de l'homme, & de la fin de son estre, ignoree de tant de grands personnages selon le monde, esclairez seulement des sciences humaines, qui ne sont que tenebres au regard de la lumiere diuine qui est la Parole eternelle de Dieu, qui guide & conduit les ames des croyans: il me semble aussi, que nous deuons terminer & rompre icelle nostredite assemblee par la forme d'vne vie & mort heureuse, selon que ceste reigle infallible de toute vertu & verité nous en propose les fins, d'vne maniere, sinon tant subtilement ordonnee & disputee, comme est la Philosophie des Anciens, au moins sans comparaison meilleure & plus certaine. Or sus donques, que nous vous oyons discourir premierement de la vie heureuse.

Les sciences humaines ne sont que tenebres au regard de la lumiere diuine.

Psal. 84. ACHITOB. Bien-heureux (dit le Prophete) sont ceux
» qui habitét en la maison de Dieu, lesquels le loüent in-
» cessamment, & qui ont en leurs cœurs sa Loy. Il leur dô-
» ne grace & gloire, & n'espargne aucun bien à ceux qui
» cheminent en innocence.

» ASER. Quelle vie plus heureuse pourrions nous de-
Ioan. 17. mander, que celle qui est appellee de sainct Iean la vie e-
» ternelle, assauoir de cognoistre vn seul vray Dieu, & ce-
» luy qu'il a enuoyé, Iesus Christ? Mais c'est à toy (Amana) à repaistre nos esprits d'vn tant excellent subiet.

AMANA. Combien que l'Esprit de Dieu, enseignant sa volôté iuste & saincte par vne doctrine simple, & sans fard de paroles, n'ait pas tousiours obserué, & si estroitement gardé certain ordre & methode pour dresser & ordonner la vie de ceux qui croiront en luy, comme les Philosophes, qui affectoient vne apparence la plus notable qu'ils pouuoient, pour monstrer leur subtilité, & grâdeur de leur entendement humain: si est ce qu'il nous est bien aisé de recueillir de ceste diuine doctrine, effaçant tout le lustre & beauté des sciences humaines par la splendeur de sa vifue lumiere, encores plus que le Soleil n'excelle les tenebres, vn ordre tres-excellent, pour former vne vie heureuse au moule & patron de la vraye

& diuine vertu. Lequel ordre nous pouuons dire consister en deux parties : l'vne est, d'imprimer en nos cœurs l'amour de iustice:l'autre de nous donner certaine reigle laquelle ne nous laisse point errer çà & là, ny esgarer en instituant nostre vie. Quant est du premier poinct, l'Escriture abonde de tres bonnes raisons pour encliner nostre cœur à aimer le bien,& le vrayement desirable, qui est la parfaicte Iustice. Par quel fondement pouuoit elle mieux commencer, qu'en nous admonestant qu'il nous fault estre sanctifiez,d'autant que nostre Dieu est sainct? adioustant la raison,Que comme ainsi soit que nous fussions espars comme brebis esgarees, & dispersees par le labyrinthe de ce monde, il nous a recueillis, pour nous assembler auec soy. Quand nous oyons qu'il est faict mention de la conionction de Dieu auec nous, il nous doibt souuenir, que le lien d'icelle est saincteté, & qu'il fault que nous tendions à icelle, comme à la fin de nostre vocation, pour estre transformez en la vraye image de nostre Dieu, laquelle par le peché auoit esté effacee au premier homme, & consequemment en nous. D'auantage, pour nous plus esmouuoir à embrasser ce seul & vray bien, l'esprit de Dieu nous enseigne, que comme il s'est reconcilié à nous en son fils Iesus Christ: aussi qu'il nous a constitué en luy comme vn exemple & patron,auquel il nous fault conformer. Puis ceste diuine parole préd matiere de nous y exhorter en infinis lieux, de tous les benefices de Dieu, & de toutes les parties de nostre salut. Comme quand elle dit : Puis que Dieu s'est donné à nous pour pere, nous sommes à redarguer d'vne lasche ingratitude, si nous ne nous portons comme ses enfans. Puis que Iesus Christ nous a purifiez par le lauement de son sang, & nous a communiqué ceste purificatiõ par le Baptesme, il n'y a ordre, que nous nous soüillions en nouuelle ordure.Puis qu'il nous a associez & entez en son corps, il nous fault soigneusemēt garder,que nous ne nous contaminions aucunement,veu que sommes ses membres. Puis que celuy,qui est nostre Chef,est monté au ciel,il nous cõuient demettre de toute affection terrienne, pour aspirer de tout nostre cœur à

De l'amour à la Iustice.

Leuit. 19.
1. Pier. 1.

Malac. 1.
Ephes. 5.

1.Cor.6. la vie celeste. Puis que le S. Esprit nous consacre pour estre Temples de Dieu, il nous fault mettre peine que la gloire de Dieu soit exaltee en nous, & donner de garde de receuoir quelque pollution. Puis que nostre ame & nostre corps sont destinez à l'immortalité du Royaume celeste,& à la courõne incorruptible de la gloire de Dieu,
" il nous fault efforcer de conseruer tant l'vn comme l'au-
" tre,pur & immaculé,iusques au iour du Seigneur. Voila
" certes de bons fondemens, & propres pour bien dresser
" & constituer vne vie heureuse, & pour disposer le Chre-
1.Thess.1. stien à rendre les effects d'vn tant excellent & digne tiltre par l'amour de iustice : ayant tousiours ce but deuant
" ses yeux, auquel il compasse toutes ses actions : sçauoir. est, de tendre à la perfection que Dieu luy commande.

On doit tousiours tendre à la perfection.

De laquelle tant plus que les affections de nostre chair taschent de nous esloigner, & que nous en voyons les difficultez plus grandes, voire qu'il est du tout impossible d'y attaindre parfaictement en ceste prison mortelle: ne laissons point de poursuyure le chemin que nous aurons vne fois commencé, regardans d'vne pure & droicte simplicité nostre but, & nous efforçans de paruenir à nostre fin, iusques à ce que nous voyons parfaictement ceste souueraine bonté, estans despouillez de l'infirmité de nostre chair, & rendus participans pleinement d'icelle, lors que Dieu nous receura en son Royaume celeste. Venons maintenant au second point. Combien que la Loy de Dieu, comprise en dix Commandemens, puis iceux contenus en deux seulement,ait vne tresbonne methode, & vne disposition bien ordonnee pour constituer nostre vie, & la rendre bonne & heureuse: neantmoins il a semblé expedient à nostre bon maistre, son Fils eternel,de former les siés par vne doctrine exquise, à la reigle qu'il leur auoit baillee en sa Loy. Le commencement
" donc de ceste maniere qu'il tient, est tel : A sçauoir,que
Rom. 12. l'office des fideles est d'offrir leur corps à Dieu en hostie viuante, saincte & agreable: & qu'en cela gist le premier poinct du seruice que nous auons à luy rendre. Dont il poursuit à nous exhorter,que nous ne nous conformions point à ce monde,mais que nous soyõs transformez d'v-

De l'office et deuoir du Chrestien.

ne renouation d'entendement, pour cercher & cognoistre «
la volonté de Dieu. Cela est desia vn grand poinct, de «
dire que nous sommes consacrez & dediez à Dieu, pour «
ne plus rien penser doresnauant, parler mediter, ne faire, «
sinon à sa gloire. Car il n'est licite d'appliquer chose sacree à vsage profane. Or si no' ne sommes point nostres, mais appartenons au Seigneur: de là on peult voir, que c'est que nous auons à faire, de peur d'errer, & où nous auons à dresser toutes les parties de nostre vie: à sçauoir à la reigle de sa saincte & iuste volonté. Ne nous establissons point ceste fin de cercher ce qui nous est expedient selon la chair. Oubliõs nous nous mesmes, tant qu'il sera possible, & tout ce qui est à l'entour de nous. No' sommes au Seigneur: viuons & mourons à luy. Que sa volõté & sagesse preside en toutes nos actions. Que toutes les parties de nostre vie soient referees à luy, comme à leur fin vnique. Et que toute nostre raison humaine cede & se retire, pour donner lieu au sainct Esprit, & estre dontee à la conduitte d'iceluy: à fin que nous ne viuions plus de nous, ains ayons en nous, & souffrions Iesus Christ viuant & regnant. Ie vy (dit sainct Paul) non point maintenãt moy, mais Christ vit en moy. Certes celuy en qui vit Iesus Christ, & qui vit en Iesus Christ, ne vit point en soy, ny moins se soucie de soy. Car si tout vray amour a telle force dans le cœur où il est assis, que ne se souciant de soymesme, passe & se participe du tout en la chose qu'il aime: combien sera plus puissant l'amour diuin à retirer toute nostre affection, de la terre, aux choses de l'esprit? O bon Iesus, ô amour de mõ ame (disoit sainct Augustin) toutes fois & quantes que l'amour commence en moy, il se termine à hayr en toy: & s'il commence en toy, ie viens à me hayr moy-mesme: si que le but de ton amour n'est autre que nostre desamour. Et pourtãt disoit nostre Sauueur à ses disciples: Si aucun veult venir apres moy, qu'il renonce soy mesme. Aussi depuis que le cœur de l'homme est vne fois occupé de ceste abnegation: tout orgueil, fierté, & ostentation sont premierement bannies de l'ame: puis auarice, intemperance, superfluité, desir d'honneurs, & de toutes delices, auec les autres vices, qui s'en-

Gal. 2.

Effects de l'amour diuin.

Matth. 16.

Fruicts de l'abnegation de soymesme.

Dieu, nous serons rangez à patience & mansuetude en renonçant à nous-mesmes. Aussi lors que nos affections nous aiguillonnent à chercher le moyen de viure ou reposer à nostre aise, l'Escriture nous rameine tousiours là, que nous resignans à Dieu auec tout ce qui nous appartient, nous luy submettions les desirs de nostre cœur, pour les dompter, & subiuguer. Nous auons vne intépérãce furieuse, & vne cupidité effrenee à appeter credits & honneurs, à chercher puissances, à amasser richesses & assembler tout ce que nous iugeons propre à pompe & magnificence. D'autre part, nous craignons & hayssons merueilleusemẽt pauureté, petitesse & ignominie, & les fuyons tant que nous pouuons. Pour laquelle cause on voit en quelle inquietude d'esprit sont tous ceux, qui ordonnent leur vie selon leur propre conseil: combien ils tentẽt de moyens, à fin de paruenir où leur ambition & auarice les transporte. Mais ceux qui se sont du tout soubmis soubs le ioug de la volonté diuine, ils ne s'enueloppent iamais en ces laqs. Car premierement ils ne desirent, ny esperent ou imaginent autre moyen de prosperer, que de la benediction de Dieu: & pourtant ils s'appuyent seurement, & se reposent sur icelle, qui leur sçaura bien dõner bõne yssuë en toutes choses, & vraye felicité, qui ne peult aucunement estre és faicts des meschans quelque faulse prosperité qui en apparoisse aux yeux de la chair. De là il aduient, que par iniustice, ny autres moyens obliques ils n'aspirent à aucuns biens du monde, ains les mesprisent, cherchans les seuls & vrays biens, qui ne les destournent point d'innocence: asseurez, que la benediction de Dieu ne s'estend point sur les ouuriers d'iniquité, mais seulement sur ceux qui sont droicts en leurs pensees & en leurs œuures. D'auantage, elle leur sert comme d'vne bride pour les restreindre, à ce qu'ils ne bruslent point d'vne cupidité desordonnee des biens de ce monde pource qu'ils tiennent pour chose certaine, que la benediction de Dieu ne leur peult ayder à obtenir ce qui est du tout contre sa parole, qui nous commande d'en retirer totalement nostre cœur, pour l'esleuer à la meditation de la beatitude eternelle. Le Seigneur (dit Iustin le martyr)

De l'inclination naturelle des hõmes.

Effects de l'esprit de grace regnãt en l'homme.

Consolation és aduersitez. n'a pas voulu honorer les siens des heurs du monde, pour retribution de leur pieté: Car les choses qui sont soubmi-
» ses à la mort, ne peuuent estre aux gens de bien recompé-
» se de la vertu d'autant qu'elles sont prescriptes & limitees au changement de l'estre mortel des hommes vertueux, qui en sont lors du tout priuez. Et tout ainsi que les bons ne sont estimez ne dits estre du monde: aussi leur gloire, leurs richesses, & leurs biens ne consistent en la terre. Ainsi donques en toute condition que le Chrestien puisse estre, il se sentira tousiours esmeu de donner gloire à Dieu, & reputera toutes choses estre ordõnees de luy, comme il est expedient pour son salut. Que si l'aduersité le presse, & que les miseres de la vie humaine facent leur effort de le mettre en desfiance de la grace & faueur diuine, ou le faire murmurer par impatience cõtre Dieu: au contraire de tant plus il s'efforce de considerer sa iustice & bonté celeste, en ce qu'il le chastie iustemét, & pour son bien: & s'armant de patience, attend d'vn cœur paisible, & non ingrat, l'issuë de l'ordonnãce diuine, à laquelle il s'est du tout soubmis Plus il vient à considerer com-
Matth. 16. me Dieu appelle tous les siens à porter leur croix, & qu'il leur enseigne de se preparer à vne vie dure, laborieuse, pleine de trauail, & d'infinis genres de maux, à laquelle Iesus Christ leur Chef a esté le premier assubietty. En quoy aussi tost suyt la consolation, que telle vie est vne
Rom. 8. preparation pour le suyure en son eternité glorieuse. Voire que de tant plus nous sommes affligez, & endurons de miseres d'autant est plus certainement confermee nostre societé auec Iesus Christ. Or la souueraine reigle, que l'esprit de Dieu nous propose sur ce subiet, est, qu'en quelque genre de tribulation que nous soyons affligez, nous regardions à ceste fin, de nous accoustumer au contemnement de la vie presente, à fin que nous soyons par cela induits à mediter la vie future. Mais pource que ceste sapience diuine cognoist tresbien, comme nous sommes enclins à vne amour aueugle, & mesme brutal de ce monde, elle vse d'vne raison fort propre pour nous en retirer, & resueiller nostre paresse: à fin que nostre cœur ne s'attache point trop en vne telle folle amour. Il n'y a per-

sonne de nous, qui ne vueille estre veu aspirer tout le cours de sa vie à l'immortalité celeste, & s'efforcer d'y paruenir. Car nous auons honte de n'estre en riẽ plus excellens que les bestes brutes, desquelles la conditiõ sembleroit plus heureuse que la nostre, s'il ne nous restoit quelque espoir d'eternité apres la mort: Mais si on examine les conseil, deliberations, entreprises, & œuures d'vn chacun, on n'y verra rien que terre, & icelle rendre du tout à la commodité de ceste vie. Or ceste stupidité vient de ce que nostre entendement est comme esblouy de la vaine clairté, qu'ont les richesses, honneurs, & puissances en apparence exterieure: & ainsi est empesché de regarder plus loing. Pareillemẽt nostre cœur estant pressé des affections de la chair, qui luy proposent auarice, ambition, & tous autres desirs charnels, nostre ame finalement est induite de chercher sa felicité en terre. Le Seigneur donc, pour obuier à ce mal, enseigne ses seruiteurs de la vanité de la vie presente, les excitant assiduellement en diuerses miseres: & ne leur enuoyāt aucune prosperité, qu'elle ne soit meslee de plus grande aduersité: à fin qu'en apprenant à contemner du tout la vie terrienne, ils dressent leur cœur à mediter & desirer la vie future. Pourtant comme ils experimentent par afflictions, que la vie presente, si elle est estimee en soy, est pleine d'inquietude, de troubles, & du tout miserable, & n'est bienheureuse en nul endroit: Que tous les biẽs d'icelle qu'on a en estime, sont transitoires & incertains, friuoles, & meslez de miseres infinies: De là ils concluent, qu'il ne fault rien chercher ou esperer en ce monde que calamité: & que c'est ailleurs, assauoir au ciel, où il fault chercher la couronne de gloire & vraye felicité. Non toutefois "
que ce-pendant qu'ils iouyssent de ceste vie, ils la tiennent en tel mespris, qu'il engendre en eux haine d'icelle, "
& ingratitude enuers Dieu, des benefices qu'ils y reçoyuent iournellement de sa maiesté: ains plustost ils la tiennent comme vn don special de sa clemence diuine, qui leur faict le chemin & entree par les tribulations, qu'ils y endurent, à la vie eternelle. Dont & pour les benefices infinis qu'ils reçoyuent aussi en icelle de sa bonté, ils se

Les moyens dont Dieu vse pour nous amener au contemnement de ceste vie.

recognoissent obligez de luy rendre graces immortelles, se desueloppans seulement de ceste trop grande cupidité naturelle en l'homme, en l'amour desordonnee de la vie humaine, pour transferer leur principale affection au desir de la vie celeste. S'il est ainsi, qu'il fault que tous fideles, ce-pendant qu'ils habitent en terre, soient comme
Psal. 44. brebis destinees à la boucherie, à fin d'estre faicts conformes à leur Chef Iesus Christ: ils seroient certes desesperément mal heureux, sinon qu'ils dressassent leur entendement en hault, pour surmonter tout ce qui est au monde, & oultrepasser le regard des choses presentes. Au contraire, s'ils ont vne fois esleué leurs pensees par dessus les choses terriennes, quand ils verront les iniques prosperer en icelles: mesmes quand ils seront traictez par iceux humainement, quand ils endureront contumelie qu'ils serōt pillez, ou affligez de quelque maniere d'oultrage que ce soit: le reconfort en tous ces maux, ce sera
» d'auoir deuant les yeux ce iour dernier, auquel ils sçau-
Isa. 25. ront que le Seigneur Dieu doibt recueillir ses fideles au
Apoc. 7. repos de son Royaume, essuyer les larmes de leurs yeux
» les couronner de gloire, les vestir de liesse, les rassasier
» de la douceur infinie de ses delices: les exalter en sa haultesse: en somme, les faire participans de sa felicité. Et cependant poursuyuans leur course en toute tranquillité & ioye d'esprit, ils rendront gayement à Dieu premierement l'hommage & reuerence qui luy est deuë, se submettāt du tout à sa grandeur, & adorant ses mandemens: Puis la fiāce & asseurance de cœur qu'ils ont en luy par le bien cognoistre, quand luy attribuant toute sagesse, iustice, bonté, vertu, verité, ils estimeront, que leur beatitude est de communiquer auecques luy: En apres inuocation, par le recours de leurs ames à luy, comme à leur espoir vnique, quand elle sera pressee de quelque necessité: Et finalement action de graces, qui est la recognoissance, par laquelle la loüange de tous biens luy est renduë. Soubs lesquels quatre poincts d'adoration, fiance, inuocation, & action de graces, les choses innumerables que nous deuons à Dieu, se peuuent bien rapporter. Et d'auantage le mesme contemnement de la vie presen-

Somme de nostre deuoir enuers Dieu.

te,& meditation de l'immortelle & celeste, nous apporter vn droict vsage des biens terriens, creez de Dieu pour le seruice de l'homme, & comme aydes necessaires à sa vie: lesquels il ne fault tellement negliger, que nous n'en vsions, sinon comme par force & necessité, sans aucune delectation d'iceux, comme si nous estions des trones de bois sans sentiment: & encores moins en abuser par trop grande cupidité, en superfluité & delices: mais reduisant la fin d'iceux, à laquelle Dieu nous les a creez & destinez pour nostre bien, & non pas pour nostre dommage: à sçauoir pour sustanter, nourrir, conseruer & delecter nostre nature humaine, en toute temperance & mediocrité, en luy rendant action de grace. Ainsi que nous vsions d'iceux biens, comme n'en ayans point: c'est à dire, que nostre principale affection y soit aussi peu, comme si nous en estions du tout priuez: & que nous soyons aussi bien disposez à porter patiemment, & d'vn cœur autant paisible pauureté, comme d'vser moderément d'abondance. Sur tout, que nous rapportions le vray & sainct vsage de toutes nos commoditez terrestres aux œuures de charité, selon que nous en auons desia touché: sçachans que toutes choses nous sont tellement donnees par la benignité de Dieu, & destinees à nostre vtilité, qu'elles sont comme en depost: dont il nous fauldra vne fois rendre compte deuant sa maiesté.

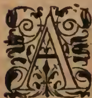
Du bon vsage des biës terriens.

" Pour la conclusion donques de nostre propos, nous apprendrons, que la vie d'vn Chrestien est vne estude & exercitation perpetuelle de mortifier la chair, iusques à ce qu'icelle estant morte du tout, l'Esprit de Dieu regne pleinement en son ame. Ainsi, que toute nostre vie doibt estre vne meditation & exercice de pieté, d'autant que nous sommes appellez à sanctification. Qu'en cela mesme consiste veritablement la vie heureuse au monde à sçauoir, quand regenerez par le Baptesme & l'esprit de Dieu, nous auons l'amour de Iustice bien imprimé au dedans de nos cœurs, & que nous suyuons la diuine reigle d'icelle, pour instituer & dresser toutes nos actions à la gloire de nostre Dieu, & à l'vtilité de nos prochains: dôt nous deuons estimer nous estre cõme vn principe & fon-

En quoy consiste la vie heureuse.

dement la vocatiõ d'vn chacun de nous qui nous est vne station assignee de Dieu, pour retirer nostre entendement du ioug & seruitude des perturbatiõs naturelles en nous, à ce que nous dirigions nostre but à icelle, sans estre menez d'ambition & cupidité d'embrasser plusieurs choses diuerses ensemble, asseurez qu'il n'y aura œuure, pour mesprisee qu'elle soit des hommes, qui ne reluise, & soit recompensee deuant Dieu, & tenue fort pretieuse, moyẽnant qu'en icelle nous seruions à nostre vocation.

De la Mort. Chap. 72.



MANA. Il n'y a personne qui doyue ignorer, que Dieu ayant au commencement creé l'homme, il le constitua en vn iardin & Paradis, plein de tous plaisirs & delices, luy donnant puissance d'vser de toutes choses contenues en iceluy, hors mis du seul fruict de science de bien & de mal, lequel par exprés commandemens luy estoit defendu. Ce nonobstant, iceluy ne se pouuant maintenir en ce hault degré, & esleuee dignité, tresbucha par desobeyssance: tellement qu'en cuidant eslire la vie, il esleut le fruict de mort, ainsi

Genes. 2. que Dieu le luy auoit predit, luy disant: Dés le iour que tu mangeras de ce fruict de science de bien & de mal, tu mourras ce qui aussi luy aduint, & pour toute sa posterité.

Rom. 6. Dont il nous appert, que la retribution & recompense du peché est mort nõ seulemẽt corporelle, ains, qui plus est, spirituelle, par laquelle nous sommes bãnis & forclos du Royaume & de l'heritage diuin, si no' n'apprehẽdõs ceste grande grace & misericorde du Pere octroyee à tous ceux, qui par vraye confiance en Iesus Christ s'approcheront

Rom. 5. d'iceluy à fin (dit l'Apostre) que comme peché a regné à mort, ainsi aussi la grace regne par iustice à vie eternelle, par Iesus Christ nostre Seigneur. Qui est le seul moyen pour passer de mort à vie: en sorte qu'il n'y aura en nous aucune condemnation & affliction, glaiue, famine, ny autre misere, ne nous pourront nuire, mesme la mort

tẽporelle, qui eſt (ſelõ le iugement humain) l'extreme de " toutes miſeres, ne nous confondra nullement : ains pluſ- " toſt nous ſeruira d'vn moyen & chemin plaiſant, pour " paſſer de priſon & ſeruitude à ioyeuſe liberté, & de mi- " ſere à beatitude. Comme donques (mes Compagnons) ce- " ſte mort eſt la fin de tous hommes, heureuſe aux eſleus, " & malheureuſe aux reprouuez, acheuons auſſi nos diſ- cours par le traicté d'icelle.

ARAM. Il n'y a rien qui puiſſe accomplir le ſouhait & " deſir du fidele Chreſtien, que la ſeule mort, & definemét " de ceſte vie corporelle. Car c'eſt lors que l'eſprit, comme " eſtant deliuré d'vne faſcheuſe & ſale priſon, s'eſgaye en " franchiſe & liberté és lieux delectables par iceluy tant " cherchez & deſirez. "

ACHITOB. Il eſt ordonné à tous de mourir vne fois. *Heb. 9.* Partant (comme dit le Sage) quoy que tu dies & que tu fa *Eccleſ. 7.* ces, qu'il te ſouuienne de ta fin, & tu ne pecheras iamais. " Or, Aſer, ainſi que tu as commencé à poſer les fondemẽs de noſtre Academie, mets fin à icelle, par le traicté de la mort qui termine tout.

ASER. Ce n'eſt point de merueille, ſi le ſens naturel eſt eſmeu & eſtonné, quand nous oyons parler, que noſtre corps doibt eſtre ſeparé de l'ame : Mais cela n'eſt nullement tolerable, qu'il n'y ait point tant de lumiere en vn cœur Chreſtien, qu'elle puiſſe ſurmonter & opprimer ce- ſte crainte telle quelle, par vne plus grande conſolation. Car ſi nous conſiderõs, que ce tabernacle de noſtre corps, lequel eſt infirme, vicieux, corruptible, caduque, & tẽdant à pourriture, eſt desfaict & quaſi demoly, à fin d'eſtre a- pres reſtauré en vne gloire parfaicte, ferme, incorrupti- ble, & celeſte: ceſte aſſeurance certaine ne nous contrain- dra elle point d'appeter ardemment ce que Nature fuyt & a en horreur ? Si nous penſons que par la mort nous ſommes rappellez d'vn miſerable exil, à fin d'habiter en noſtre pays, voire noſtre pays celeſte, n'aurons nous pas à conceuoir vne ſinguliere conſolatiõ de cela? Mais quel- cun pourroit dire, que toutes choſes deſirent de perſiſter en leur eſtre. Pour la meſme cauſe nous deuons aſpirer à l'immortalité future, là où nous aurons vne condition ar-

Conſolation qui doit eſtre en vn cœur Chreſtiẽ contre la mort.

Rom. 8. restee, laquelle n'apparoist nulle part en terre. Comment est-ce que les bestes brutes, & mesme les creatures insensibles, iusques au bois & pierres, ayans comme quelque sentiment de leur vanité & corruption sont en attente du iour du Iugement, pour estre deliurez d'icelle : & que nous au contraire, ayans premierement quelque lumiere de nature, puis nous vantans d'estre illuminez de l'esprit de Dieu, n'esleuions point les yeux pardessus ceste pourriture terrienne, quand il est question de nostre estre? Mais que pourrons nous dire de ceux (qui sont, helas, en tres-grand nombre) lesquels estaignans toute lumiere de nature, s'opposans directement aux tesmoignages de verité, qui les pressent au dedans de leur conscience, & qui sonnent continuellement à leurs oreilles, osent doubter, voire impudemment nier ce iour du Iugement, & changement de ceste vie mortelle en vne seconde & immortelle? Si la parole de Dieu tant expresse pour nous en asseurer, ne leur suffit, ayans si peu de foy en icelle : comment ne sont ils point conuaincus par les escrits de tant de Philosophes Ethniques & Payans, qui rendent indubitable l'immortalité de l'ame, & par la consideration de l'estre de ceste vie, concluent au iour d'vn Iugement futur, apportant heur & felicité perpetuelle aux ames des bien-heureux, & mal-heur & peine perdurable aux mal heureux? Platon soubs le nom de Socrate leur peult seruir d'vn

Contre les Athees & Epicuriens.

» digne Docteur, puis que tels Epicuriens ou Athees ne
» veulent ouyr le verbe diuin du Tout-puissant. D'où
» vient (dit il) que nous voyons tant de meschans, qui pas-
» sent le cours de leurs iours en heur & felicité humai-
» ne, & meurent en grand repos, & au contraire tant de gens de bien viure & mourir en grandes afflictions & calamitez tres-dures? La raison est, que Dieu ne punit & ne chastie pas tous les meschans en la terre, à fin que les hommes cognoissent qu'il y a vn Iugement futur, auquel les impietez de telles gens seront punies
» & chastiees. Il ne recompense pas aussi tous les bons,
» de biens au monde, à fin qu'ils esperent qu'il y a vn

Raisons pour cognoistre vn Iugemẽt futur, & vne vie seconde.

lieu en l'autre vie, auquel les vertueux seront guerdonnez. Semblablement il ne punit pas tous les meschans, & ne guerdonne pas tous les bons icy bas, de peur qu'on n'estimast que les vertueux suyuissent la vertu pour l'esperance des guerdons charnels & terriens, & qu'ils fuyssent le vice, pour la craincte des punitions & tourmens en ce monde. Car par ce moyen la vertu ne seroit plus vertu: veu qu'il n'y a action, qui puisse porter ce nom, si l'intention de celuy qui la faict, est pour l'espoir de quelque recompense terrienne & charnelle, & non pas pour l'amour de la vertu mesme, & pour se rendre aggreable enuers Dieu, pour l'espoir des guerdons eternels en l'autre vie. Il punit aussi & chastie en la terre quelques meschans, & remunere aucuns bons: de peur que s'il n'y auoit que les gens de bien affligez, & les meschans en repos, les hommes fussent induits à croire, qu'il n'y eust point de prouidence, & que la diuinité n'eust aucun soin de nous: ainsi, s'addonnassent tous à suyure l'iniustice. Par la suite de ce propos Platon venant à inferer, & prouuer qu'il y a vn Dieu, qui a soin de ses creatures, & que naturellement tout esprit aime mieux celuy qui s'efforce de le ressembler en mœurs & façons de faire, & qui le reuere & honore, que ceux qui ne le craignent, ains le mesprisent, & desquels les mœurs sont dissemblables en tout aux siennes. Que d'auantage il est tout manifeste, que les gens de bien sont ceux, qui s'efforcent d'imiter la diuinité en bonnes œuures, pour le bien & salut des autres hommes, auec crainte & reuerence d'icelle, & que les mechans au contraire mesprisent & les loix diuines & humaines: Qu'ainsi par consequent il fault croire, que les bons sont aimez de Dieu, & les meschans hays: & toutefois puis que nous voyons les bons estre en calamité & ignominie en ce monde, & les meschans en gloire & repos: il fault sans nulle doubte confesser, qu'il y a vne autre vie apres ceste cy, en laquelle les bons sont eternellement guerdonnez, & les meschans punis. Autrement il faudroit que Dieu eust plus de soin des meschans, que des bons: chose trop ab-

Comme se discernent les bons d'auec les meschans.

furde. Et de là ce diuin Philosophe vient à tirer ceste conclusion, que la vie de l'homme sage se doibt passer en vne perpetuelle meditation de la mort, & qu'il n'y a que la crainte de mourir,& non pas le desir de viure, qui la rend redoubtable à ceux qui ne sçauent cognoistre la nature de l'ame immortelle. Ne rougiront donques point de honte ceux, qui osent bien mettre en doubte vne vie seconde, & iugement futur, oyans les propos d'vn Ethnique & Payen, destitué de la vraye lumiere de Dieu, & de vraye Religion, qui nous est manifestee en Iesus Christ? Il ne peult certes y auoir chose plus claire en toute l'Escriture saincte, que comme au premier iour recité en Genese, tout estoit possedé de l'Eternité, & n'y auoit ny temps,ny an,ny mois & saison, ains toutes choses estoient reduites en icelle Eternité: ainsi le dernier iour venu,les temps seront abolis, & n'y aura plus aucun iour,ains tout eternel,en felicité aux bons, & tourment aux meschans. Mais pour reprendre nostre propos de la mort: La parole diuine nous faict cognoistre trois sortes de morts: l'vne est la separation de l'ame d'auec le corps, auec l'aneantissement du corps iusques à la resurrection, & d'icelle est nostre discours. L'autre est la mort de peché, comme souuent il est dit, que les hommes qui se nourrissent en leurs pechez,sont morts: Et la troisiesme est appellee en l'Apocalipse la mort seconde: aucunefois la mort eternelle, à laquelle seront condamnez les meschans au dernier iugement. Continuant donques nostre traicté de la mort corporelle & temporelle: si la doctrine du fils de Dieu est tant soit peu de nous apprehendee par la foy,nous verrons assez clairement, que ce qui ne semble au sens humain ne biē heureux, ne desirable de soymesme est grandemēt à desirer des fideles, puis qu'il leur tourne à salut. C'est à faire à vn hōme qui ne veult point aller vers Iesus Christ, de craindre la mort. Et ne point vouloir aller à luy,c'est à celuy qui ne veut point regner auec luy. Qui est le voyager qui ne se resiouisse, quand il approche de son pays, ayant passé par beaucoup de chemins dangereux? Et qui est celuy qui ne soit bien contēt de sortir d'vne maison caduque & ruineuse? Quel plaisir

Trois sortes de morts.

Apoc. 20.

Comme la mort est à desirer des fideles.

plaisir auons nous en ce monde, qui approche tous les iours de sa fin, & auquel nous sont tant cher vendus les plaisirs que nous y receuons? Ceste vie qu'est-elle autre chose sinon vne bataille perpetuelle, & vne aspre meslee, en laquelle nous sommes tantost blessez d'enuie, tantost d'ambition, tantost d'vn autre vice, sans les algarades que nous donnent mille sortes de maladies en nos corps, & les torrents d'aduersitez à nos esprits? Qui ne dira donc auec sainct Paul: Ie desire estre dissous de ce corps, & estre auec Christ? Pourquoy prions nous tous les iours, que le regne de Dieu aduienne, sinon pour le desir que nous deuons auoir d'en veoir l'accomplissement en l'autre vie? Nous auons mille tesmoignages en l'Escriture, que la mort corporelle est la voye certaine pour aller en la vraye & eternelle vie, & en nostre vray pays. La chair & le sang (dit sainct Paul) ne peuuent heriter le Royaume de Dieu: aussi la corruption n'herite point l'incorruption. Parquoy il fault que ce corruptible cy veste incorruption, & ce mortel-cy veste immortalité: alors sera accomplie la parole qui est escrite: La mort est engloutie en victoire. Ceux qui croyent en Iesus Christ, ont ia vaincu peché, mort, & enfer. Et par ce en mesprisant la mort, diront, Mort, où est ton aiguillon? enfer, où est ta victoire? L'aiguillon de la mort c'est peché, & la puissance de peché c'est la Loy: mais graces à Dieu, qui nous a donné victoire par nostre Seigneur Iesus. Celuy qui a ressuscité le Seigneur Iesus, nous ressuscitera aussi. Nostre conuersation est és cieux, dont aussi nous attendons le Sauueur Iesus, qui transfigurera nostre corps vil, à fin qu'il soit faict conforme à son corps glorieux, selon l'operation par laquelle il peult assubiettir toutes choses à soy. Vous estes morts (dit il aux Colossiens) & vostre vie est cachee auec Iesus Christ en Dieu. Quand Iesus Christ qui est vostre vie, apparoistra, lors aussi vous apparoistrez auec luy en gloire. Mes freres (dit il aux Thessaloniciens) ie ne veux point que vous ignoriez de ceux qui sont endormis, à fin que ne soyez contristez comme les autres qui n'ont point d'esperance. Car si nous croyons que Iesus Christ est mort & res-

Que c'est de la vie humaine.

Phili. 1.

1. Cor. 15.

Ose. 13.

2. Cor. 4.

Phil. 3.

Coloss. 3.

Thess. 4.

suscité, pareillement aussi ceux qui dorment par Iesus Dieu les amenera auec iceluy. Iesus Christ (dit il aux He-
» brieux) a participé de la chair & du sang: C'est à dire qu'il
Heb. 2. a esté vray homme, à fin que par mort il destruisist celuy qui a l'Empire de mort, c'est assauoir le diable, & qu'il de-
» liurast tous ceux, qui par crainte de mort pour toute leur
» vie estoient assubiettis à seruitude. Dieu nous a sauué
» & appellé par son appellement (dit il à Timothee) non point selon nos œuures, mais selon sa grace, laquelle
2. Tim. 1. nous est donnee & manifestee par l'apparition de nostre
» Sauueur Iesus Christ, qui certes a destruit la mort, & a
» produit en lumiere, vie, & immortalité. Ie sçay que mon
Iob. 19. Redempteur vit (dit Iob) & au dernier iour ie sortiray de
» terre, & de rechef seray enuironné de ma peau, & en ma
» chair verray Dieu mon Sauueur. Iesus Christ est nostre
Iean. 12. & 17. Chef, & nous sommes ses membres. Ce Chef ne peult estre sans ses membres, & ne les peult laisser. Là où
» est Iesus Christ, aussi serons nous. Qui considerera dili-
» gemment ces passages de l'Escriture, & autres infinis qui y sont contenus, il ne peult estre, qu'il n'en ayt au cœur vne grande ioye & consolation contre toute crainte & horreur de la mort. Puis venant à faire comparaison des miseres, qui n'abandonnent iamais ceste vie, à l'heur &
Isaie. 64. & 1. Cor. 2. felicité indicible, qu'œil n'a iamais veu, ny oreille ouy, ny n'est entree au cœur d'homme, & laquelle est preparee à tous croyans fideles en la vie seconde & eternelle: non seulement le Chrestien pourra passer legerement &
Qui sõt ceux qui ne craignent point la mort. sans inquietude d'esprit ceste vie mortelle, mais aussi il la contemnera, & ne l'aura en nulle estime au pris de l'immortelle. Mais à qui est ce que la mort est douce, sinon à ceux qui trauaillent? Le pauure mercenaire est bien aise quand il a fait sa iournee. Ainsi la mort est tousiours douce aux affligez, & sa memoire est amere à ceux qui se reposent aux choses du monde. Maintenant donc les enfans de Dieu ne craignent point la mort: mais (comme escrit sainct Cyprian en vne Epistre enuoyee aux Martyrs de Iesus Christ) Celuy qui a vne fois vaincu la mort en sa personne, la surmonte tous les iours en ses membres: tellement que nous auons Iesus Christ, non

point spectateur seulement de nos combats, ains assistant & luitant auec nous. Et par sa grace abondant és cœurs des fideles, ils sont de tant plus disposez à mediter les biens de la vie future: & eternelle, qu'ils se voyent enuironnez de miseres en ceste vie caduque & transitoire. Puis les comparant ensemble, ils ne trouuent rien plus aisé que d'acheuer doucement leur course, & d'estimer aussi peu l'vne, qu'ils tiennent l'autre accomplie en toute felicité. Aussi puisque le Ciel est nostre pays, qu'est-ce autre chose de la terre, qu'vn passage en terre estrange? & selon qu'elle nous est maudite pour le peché, vn exil mesme & bannissement? Si le departement de ce monde est vne entree à vie, qu'est ce autre chose de ce monde, qu'vn sepulchre? & demeurer en iceluy, qu'est ce autre chose, que d'estre plongez en la mort? Si c'est liberté que d'estre deliuré de ce corps: qu'est-ce autre chose du corps, qu'vne prison? Et si nostre souueraine felicité est de iouyr de la presence de nostre Dieu n'est ce pas misere de n'en point iouyr? Or iusques à ce que nous sortions de ce monde, nous serons comme estoignez de Dieu. Parquoy si la vie terrienne est accomparee à la vie celeste, il n'y a doute, qu'elle peut estre mesprisee, & quasi estimee comme fiente. Il est vray que nous ne la deuons pas hayr, sinon d'autant qu'elle nous detient en subiection de peché. Mais si ne fault-il pas, qu'en desirant d'en veoir la fin, nous ne tenions conte de nous conseruer en icelle, au bon plaisir de Dieu, à fin que nostre ennuy soit eslongné de tout murmure & impatience. Car c'est comme vne station, en laquelle le Seigneur Dieu nous a colloquez, & où il nous fault demeurer iusques à tant qu'il nous en rappelle. Sainct Paul deplore bien sa condition, de ce qu'il est detenu comme lié en la prison de son corps plus long temps qu'il ne voudroit, & souspire d'vn desir ardent qu'il a d'estre deliuré. Mais aussi, pour obtemperer au vouloir de Dieu, il proteste qu'il est prest à l'vn & à l'autre, pource qu'il se cognoissoit debteur de Dieu, à glorifier son nom, fust par vie, fust par mort. Or c'est à luy à determiner ce qui est expedient pour sa gloire. Par-

Cōparaison de ceste vie à l'eternelle.

Comme il fault hayr la vie.

Phil. 1.

quoy s'il nous conuient de viure & mourir à luy, laissons à son bon plaisir, tant nostre vie, que nostre mort : tellement neantmoins, que nous desirions tousiours plustost mourir que viure, & soyons tousiours prests de renoncer gayement à ceste vie, toutes fois & quātes qu'il plaira au Seigneur, à cause qu'elle nous detient en seruitude de peché. Mesme tenons ceste maxime, que nul n'a bien profité en l'eschole de Iesus Christ, sinon celuy qui attand en ioye & liesse le iour de la mort, & de la derniere

Tit. 2. resurrection. Sainct Paul à Tite descrit tous les fidelles
» par cestē marque : & l'Escriture a ceste coustume de nous
» rappeller là, quand elle nous veult proposer matiere de
» resiouyssance. Esiouyssez vous (dit le Seigneur en sainct
Luc. 21. Luc) & leuez la teste en hault: car vostre redemption approche. Il n'y auroit point de propos, que ce que Iesus Christ a pensé estre propre à nous resiouyr, n'engendrast en nous sinon tristesse & estonnement. Puis que maintenant à ceux qui croyent en luy, la mort est morte, il n'y a rien en la mort qu'on doyue craindre. Vray est que son image est hideuse & terrible, pource qu'auec la violente dissipation de la vie, elle nous represente l'ire de Dieu, qui rend sa morsure comme celle du serpent: mais maintenant le venin en est osté, & ne nous peult nuire. Et tout ainsi que par le Serpent d'airain, que Moyse erigea au desert, les Serpens vifs mouroient, & leur venin ne nuisoit point aux Israëlites: aussi nostre mort meurt, & ne peult aucunement nuire, si nous contemplons des yeux

Comme la mort ne peut nuire.

» de la foy la mort de Iesus Christ. Bref, elle n'est plus
» qu'vne image & ombre de mort, & est le commencement
» & l'entree de la vraye vie. Partant concluant nostre present propos, apprenons que tout ainsi que nostre miserable nature nous auoit reduits en vne semblable conditiō de mourir: aussi la grace de Dieu fait la difference, que les vns, à sçauoir les meschans, meurent à leur ruïne, les

Psal. 116. autres qui sont enfans de Dieu, conduits par son esprit & par sa parole, meurent pour viure plus heureusement, tellement que leur mort mesmes est precieuse deuant

Nomb. 23. Dieu. Que donques ceste sentence de l'Escriture soit souuent en nostre bouche : A la mienne volonté que ie

meure de la mort des iustes Et combien que la cupidité de nostre chair, comme elle est aueugle & terrestre, repugne sans cesse aux desirs de l'esprit, taschant de nous eslongner tant qu'elle peult de nostre bié souuerain: ayons pour engr[illegible] en nostre cœur, que bié heureux sont ceux "
qui cognoissent la vanité du möde: Plus heureux encores "
ceux qui n'y mettét point leurs affections: Et tresheureux "
ceux qui en sont retirez pour estre auec Dieu au Royaume des Cieux.

Fin de la presente Academie.

PAR LA PRIERE DIEV M'AYDE.

Comme la fin le bon œuure courronne,
Et de la mort le faict passer à vie:
Ainsi à l'ame en la vertu nourrie,
Paix en la terre, és Cieux l'heur vray Dieu donne.

Spe certa quid melius?


VIR
VS·SOLA·ACIEM·RETVNDIT·ISTAM·

TABLE ET RECVEIL

DES PRINCIPALES MAtieres contenues en ceste Academie: de laquelle a, denote la premiere page: b, la seconde.

A.

B

D.

Epithetes

F

 454

G

K

L

O

Plautius

S.

T

V

X

Y

Z

Fin de la Table.

AVCTEVRS CITEZ EN CE discours Academique.

ÆLius Spartianus.
Agapet
Appian.
Aristophane.
Aristote.
Athenee.
S. Augustin.
Aulugelle.
Bible.
Boëce.
Budé.
Cassiodore.
Ciceron.
Contarin.
Cyprian.
Demosthene.
Denys Halicarn.
Diodore.
Dion.
Diogene Laërce.
Erasme.
Euripide.
Eusebe.
François Aluarez.
Fregose.
Herodote.
Hesiode.
Homere.
Horace.
Iosephe.
Isidore.
Isocrate.
Iul. Cæsar.
Iulian. Ireconsf.
Iustin.
Iustin le martyr.
Iuuenal.
Lactance.
Lucrece.
Macrobe.
le Maistre des sentences.
Martial.
Menandre.
Orphee.
Ouide.
Paul Ioue.
Philelphe.
Phocylide.
Philippe de Comines.
Pindare.
Paule Emile.
Platon.

Extraict du Priuilege.

PAR lettres patentes du Roy donnees à Chenonceau le quatorziesme iour de May, mil cinq cens soixãte & dix, il est permis à Guillaume Chaudiere Libraire iuré en l'V... Paris, d'imprimer, faire imprimer, & vendre vn l... Academie Françoise. En laquelle il est traitté... tion des mœurs, & de ce qui concerne le bi... sement viure en tous estats & conditions: Par... ptes de la doctrine, & les exemples de la vie ... s anciens sages & hommes illustres. Par Pierre de la Primaudaye Escuyer, Sieur dudict lieu, & de la Barree, &c. Auec defenses à tous autres de s'entremettre de dix ans de les imprimer, ou faire imprimer, vendre ny distribuer, sinon du consentement dudit Chaudiere: sur peine de confiscation de la marchandise, de tous despens, dommages & interests, & d'amende arbitraire. Voulant en outre ledict Seigneur, qu'en mettant par bref le contenu ... presentes, à la fin, ou au commencement desdicts liures, el... tenues pour deuement signifiees, & venues à la notice ... sance de tous, comme si expressément & particulierement ... leur auoyent esté signifiees, comme appert plus amplement par lesdictes lettres patentes.

Par le Roy en son Conseil.

DE LA LVCE.

